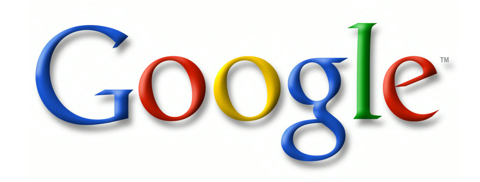
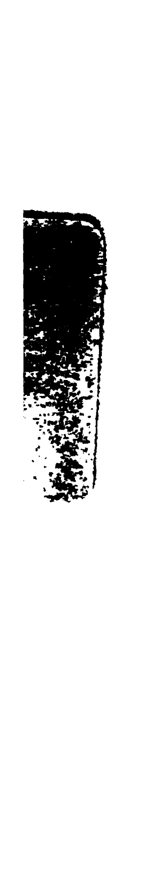
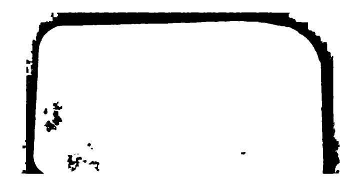






NOUVELLE

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS
JUSQU'A NOS JOURS

AVEC LES RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES
ET L'INDICATION DES SOURCES A CONSULTER

PUBLIÉE PAR

MM. FIRMIN DIDOT FRÈRES

SOUS LA DIRECTION

DE M. LE Dr HOEFER

Tome Sixième

PARIS
FIRMIN DIDOT FRÈRES, EDITEURS
IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE
RUE JACOB, 56

1854.

☆Rev. D. Stuart Dodge

April 1903

NOUVELLE

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A NOS JOURS.

TOME SIXIÈME.

—

Bichat. — Boulduc.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

NOUVELLE

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS
JUSQU'A NOS JOURS,

AVEC LES RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES
ET L'INDICATION DES SOURCES A CONSULTER;

PUBLIÉE PAR

MM. FIRMIN DIDOT FRÈRES,

SOUS LA DIRECTION

DE M. LE Dr HOEFËR.

Tome Sixième.

PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, ÉDITEURS,
IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, 56.

M DCCC LIII.

NOUVELLE
BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS.

Les articles précédés d'un astérisque [*] ne se trouvent pas dans la dernière édition de la *Biographie Universelle*, et sont aussi omis dans le *Supplément*.
Les articles précédés de deux astérisques [**] concernent les hommes encore vivants.

B

BICHAT (*Marie-François-Xavier*), célèbre médecin et anatomiste français, né à Thoirette (Jura) le 11 novembre 1771, mort le 22 juillet 1802. Il passa ses premières années dans la petite ville de Poncin, près Nantua, dont son père était maire ; et il se fit remarquer dès son enfance par son aptitude au travail, et même par son goût pour les recherches anatomiques. Il commença ses études classiques au collége de Nantua (1), et les termina à Lyon, au séminaire de Saint-Irénée, dont le supérieur était alors un de ses oncles, le P. Bichat, jésuite : à Lyon, comme précédemment à Nantua, il se distingua par ses succès. Revenu dans sa famille, il y commença l'apprentissage des études médicales sous la direction de son père, qui lui donna les premières notions d'anatomie et de médecine pratique (2). Mais la clientèle d'un médecin de campagne ne pouvait offrir des ressources suffisantes pour l'instruction, et Bichat ne tarda pas à retourner à Lyon. Le célèbre chirurgien Antoine Petit professait alors la clinique chirurgicale à l'hôtel-Dieu de cette ville. Bichat suivit ses leçons pendant deux ans (1791 à 1793) : il ne tarda pas à se faire remarquer du professeur, qui, dit-on, se fit suppléer par lui dans plusieurs circonstances, bien qu'il n'eût pas encore vingt ans.

Les événements politiques vinrent bientôt détourner le cours d'une carrière qui s'annonçait d'une manière si brillante. Le siége de Lyon, où Bichat se distingua par des actes de courage, les proscriptions et les massacres qui le suivirent, n'étaient guère compatibles avec l'étude paisible des sciences ; d'ailleurs, par son âge, Bichat se trouvait sous le coup de la réquisition. Il se sauva de Lyon et vint à Paris, dans le but de continuer ses travaux, et d'aller ensuite chercher à l'armée, comme chirurgien militaire, la seule carrière qui pût, en assurant sa sûreté personnelle, lui permettre de continuer à cultiver ses goûts scientifiques. Une circonstance fortuite mit Bichat en évidence à Paris, comme il l'avait été à Lyon sous son premier maître Antoine Petit. Bichat suivait avec assiduité les leçons cliniques de Desault à l'hôtel-Dieu. Il était d'usage que chaque élève rédigeât à son tour les leçons du professeur, pour en faire, après la leçon du lendemain, l'objet d'une lecture publique. Un jour, l'élève chargé de cette leçon manqua à l'appel ; Bichat s'offrit pour le remplacer. Son travail fut assez remarquable pour attirer l'attention du chirurgien en second, Manoury, chargé de diriger ces exercices. Il s'agissait du traitement des fractures de la clavicule, question qui doit beaucoup, comme on le sait, aux travaux de Desault. Il paraît que Bichat ne s'était point borné à reproduire la leçon de la veille ; mais qu'il avait, dans sa rédaction, émis quelques idées nouvelles, qui devaient perfectionner la méthode curative imaginée par le savant professeur de chirurgie. Desault, instruit par Manoury de ce qui s'était passé à sa clinique, voulut connaître Bichat ; et dès les premières entrevues, frappé de la haute intelligence du jeune étudiant en médecine, il le prit avec lui pour l'aider dans sa pratique chirurgicale, la préparation de ses cours et la rédaction de ses ouvrages. Ainsi vécut Bichat pendant plus d'une année, consacrant à son maître la plus grande partie de son temps, et trouvant encore des moments de loisir pour faire des dissections, et pour se perfectionner dans l'étude de la physiologie et de la médecine.

(1) Bichat fut au collége de Nantua condisciple du chimiste Sérullas, plus jeune que lui de trois ans.
(2) C'est à son père que Bichat dédia le *Traité des membranes*.

Cette période de la vie de Bichat fut de courte durée. Desault mourut presque subitement le 1er juin 1795, laissant sa veuve et son jeune fils dans une situation très-précaire. Bichat paya sa dette de reconnaissance envers son maître en devenant l'appui de sa famille, et en achevant la publication de ses ouvrages. Très-peu de temps après la mort de Desault, il publia le quatrième volume du *Journal de Chirurgie* de ce grand chirurgien : il y inséra une notice où il rendait hommage à son talent de praticien et à ses vertus d'homme privé. Deux ans après, en 1797, il réunissait en deux volumes in-8° les divers points de la doctrine chirurgicale de son maître, sous ce titre : *Œuvres chirurgicales de Desault, ou Tableau de sa doctrine et de sa pratique dans le traitement des maladies externes*. Enfin, en 1799, il publia de *Nouvelles Considérations sur les maladies des voies urinaires*, qui forment le dernier volume des œuvres de Desault.

Après deux années d'études solitaires et approfondies, Bichat, en 1797, se créa un modeste amphithéâtre dans la rue du Four, et il y commença cette série de professeurs libres qui ont acquis une gloire si incontestée, à côté de l'enseignement officiel de la faculté de Paris. Plein d'ardeur et de confiance en lui-même, Bichat se mit à enseigner l'anatomie, la physiologie, et la médecine opératoire. Ce dernier cours était alors une innovation, et presque un acte téméraire; car cette partie de la médecine n'avait été jusqu'alors enseignée que par des chirurgiens vieillis dans la pratique de leur art. « J'ai voulu prouver, disait Bichat, que, quoi qu'on en ait dit, un jeune homme peut mettre dans un cours d'opérations toute l'exactitude nécessaire. » Cet enseignement ne tarda pas à attirer l'attention du public; Bichat le continua jusqu'à l'époque de sa mort, et ne l'interrompit qu'une seule fois, à la suite d'une hémoptysie produite par l'excès du travail; il avait été jusqu'à faire, à certaines époques, trois leçons publiques dans la même journée.

Pendant le temps qu'il travaillait avec Desault, il avait fondé avec plusieurs de ses amis, parmi lesquels se trouvait Corvisart, autre illustration future des sciences médicales, une société qui est célèbre dans l'histoire de la médecine, *la Société médicale d'émulation*. On trouve dans les recueils de cette société plusieurs mémoires de Bichat. Les premiers traitent de quelques points spéciaux de chirurgie : *les fractures de l'extrémité scapulaire de la clavicule;—la description d'un nouveau trépan;—la description d'un nouveau procédé pour la ligature des polypes*. Mais, dans les mémoires qui suivent, se voient les premières indications des grandes idées d'anatomie et de physiologie qu'il développa plus tard d'une manière si brillante : l'anatomie des tissus, et la distinction des deux vies (organique et animale). Ces mémoires sont au nombre de trois : *Mémoire ou dissertation sur les membranes, et sur leurs rapports généraux d'organisation;—Mémoire sur les membranes synoviales des articulations; — Mémoire sur les rapports qui existent entre les organes à forme symétrique et ceux à forme irrégulière*. Il suffit d'en citer les titres pour signaler leur importance : les analyser serait chose inutile, puisque toutes les idées nouvelles que ces mémoires contiennent ont été reproduites et développées dans les trois ouvrages que Bichat publia les années suivantes, et qui contiennent l'exposé de la doctrine anatomique et physiologique : le *Traité des membranes*, les *Recherches sur la vie et la mort*, et l'*Anatomie générale*, ouvrages qui se suivirent sans interruption, de 1798 à 1801.

Quelles étaient donc ces idées nouvelles que Bichat introduisait dans la science?

Depuis l'époque de Vésale, les études de l'anatomie humaine avaient pris une grande place dans les écoles; mais ces études, faites surtout dans le but de fournir des données précises à la pratique des opérations chirurgicales, et de rendre compte des grands phénomènes de la vie, laissaient presque entièrement de côté certains organes dont le rôle, quoique très-important en réalité, n'occupe en quelque sorte que le second rang sur la scène des phénomènes physiologiques : ce sont les membranes. Les études pathologiques pouvaient seules les mettre à leur véritable place, en faisant connaître la grande influence que les lésions de ces organes peuvent exercer sur la production et le développement d'un grand nombre de maladies. Ce fut donc de la pathologie que vinrent les premières indications qui appelèrent sur l'étude des membranes l'attention des anatomistes. Un des plus célèbres médecins du siècle dernier, Pinel, philosophe de l'école de Condillac, venait, par la publication de la *Nosographie philosophique* (1798), de chercher à introduire dans la pathologie les méthodes que les naturalistes du siècle dernier avaient si habilement et si rationnellement appliquées à la classification des êtres organisés, c'est-à-dire, comme Pinel le dit lui-même, « à une exactitude sévère dans les descriptions de la justesse et de l'uniformité dans les dénominations, une sage réserve pour s'élever à des vues générales sans donner de la réalité à des termes abstraits, une distribution simple, régulière, et fondée invariablement sur les rapports de structure ou les fonctions organiques des parties. » Cherchant donc, d'après l'exemple des naturalistes, à classer les maladies suivant leurs rapports naturels, Pinel avait été conduit à reconnaître que les membranes présentent entre elles des ressemblances et des différences très-marquées : il étudia les leçons anatomiques et les phénomènes morbides qui se manifestent en elles pendant les maladies. Différents au point de vue de la pathologie, ces organes devaient donc différer dans leur état normal; et il était nécessaire qu'une analyse anatomique et physio-

logique vînt résoudre une question que la pathologie avait posée. Ces recherches anatomiques, Pinel les sollicitait dans la première édition de son ouvrage : Bichat répondit à l'appel.

« Plusieurs médecins célèbres, dit Bichat après Haller, ont senti que, dans le système membraneux, diverses limites étaient à établir entre des organes jusqu'alors confondus. L'observation des caractères extrêmement variés que prend l'inflammation dans chaque membrane leur en a surtout indiqué la nécessité; car souvent l'état morbifique, plus que l'état sain, développe nettement la différence des organes entre eux, parce que dans l'un, plus que dans l'autre, les forces vitales se montrent plus prononcées. M. Pinel a établi, d'après ces principes, de judicieux rapprochements entre la structure différente et les diverses affections des membranes; c'est en lisant son ouvrage que l'idée de celui-ci s'est présentée à moi, quoique cependant plusieurs résultats s'y trouvent, comme on le verra, très-différents de ceux qu'il a énoncés. »

Pinel, qui avait provoqué indirectement les recherches de Bichat, ne tarda pas à rendre une justice éclatante aux travaux de son jeune confrère, dans la seconde édition de sa *Nosographie*, publiée en 1803 (1).

L'objet du *Traité des membranes* était de donner une classification de ces organes. Bichat proclamait seulement la nécessité d'employer la méthode naturelle. « Ce n'est, dit-il, que sur l'identité simultanée de la conformation extérieure de la structure, des propriétés vitales et des fonctions, que doit être fondée l'attribution de deux membranes à une même classe. » Guidé par ces principes, Bichat distingue les *membranes simples* en trois classes : *les membranes muqueuses*, *les membranes séreuses*, et *les membranes fibreuses*, *les membranes composées*, résultant de l'assemblage de deux ou trois membranes simples; enfin, *les membranes* créées dans l'organisation *par des influences pathologiques*. Viennent ensuite un certain nombre de membranes que Bichat n'a point classées, et qu'il a placées dans une sorte d'appendice à la fin de son ouvrage, comme les espèces *incertæ sedis* des naturalistes; ces membranes sont : *la membrane artérielle*, *la membrane qui tapisse le canal médullaire des os*, *l'iris*, *la choroïde* et *la pie-mère*. Cet ouvrage est suivi de deux chapitres spéciaux, l'un sur la membrane arachnoïde, l'autre sur les membranes synoviales : Bichat considère toutes ces membranes comme devant être rattachées à la classe des membranes séreuses.

Tel qu'il était, avec les imperfections que Bichat était d'ailleurs le premier à reconnaître, ce livre rendait des services incontestables à l'anatomie, où il comblait de vastes lacunes, et à la pathologie, qu'il éclairait de vives et éclatantes lumières. Aussi le traité des membranes eut-il, dès son apparition, un succès mérité. Il valut à Bichat l'obtention gratuite de tous les titres que conférait l'école, et il lui tint lieu de thèse. Le célèbre Hallé en fit l'objet d'un rapport verbal à l'Académie des sciences, et le proposa pour être mentionné à la fête du 1[er] vendémiaire. Un pareil ouvrage aurait suffi à faire l'illustration d'un anatomiste; mais ce ne fut pour Bichat qu'un point de départ. Les vues qu'il venait d'appliquer à l'étude de quelques organes spéciaux devaient être étendues par lui à l'étude de tous les systèmes qui constituent l'organisation humaine; et de ce nouveau travail devait naître un livre qui a presque fait oublier le premier, et qui a ouvert à la pathologie une carrière non encore parcourue, le *Traité d'anatomie générale*. Mais, avant de faire paraître ces ouvrages, Bichat cherchait dans un livre particulier, les *Recherches physiologiques sur la vie et la mort* (Paris, 4[e] édit., avec des augm. par M. Magendie, 1822, in-8°), à établir les règles générales qui doivent dominer la physiologie.

L'interprétation des phénomènes de la vie était du temps de Bichat, comme elle l'est encore de nos jours, le sujet des discussions des physiologistes. Les uns, à l'exemple de Boerhaave, cherchaient à en rendre compte uniquement par l'intervention des lois qui régissent le monde inorganique; les autres, à l'exemple de Stahl, rejetaient toute tentative d'application des lois physiques à l'étude des phénomènes de l'organisation, et considéraient ces phénomènes comme des faits d'une nature toute spéciale, sous la dépendance directe de l'âme.

Dès le début, Bichat examine cette question; et il paraît se placer dans une situation en quelque sorte intermédiaire. Mais sa doctrine des forces vitales est, au fond, la même que celle de Stahl, bien qu'elle en repousse les exagérations. Les forces vitales sont pour Bichat essentiellement distinctes des forces physiques; aussi rejette-t-il comme fausses et antiphysiologiques toutes tentatives d'expliquer les premières par les secondes. Ce n'est que par exception et pour quelques fonctions spéciales, la vision, par exemple, que l'on peut faire intervenir les lois de la physique dans les questions physiologiques. Hors de là, tous les phénomènes physiologiques se rattachent en définitive à la mise en jeu de quelques propriétés propres au corps vivant, et tout à fait différentes de celles qui appartenaient aux corps bruts. Ces propriétés sont : *la sensibilité*, qu'il distingue en *sensibilité organique* et *sensibilité animale*; — *la contractilité*, qu'il distingue en

(1) Bichat estimait autant Pinel comme praticien que comme savant : « Si jamais je tombais malade un peu gravement, disait-il souvent, je voudrais que ce fût M. Pinel qui me traitât. » Nous devons ce souvenir à M. Roux, élève et aide de Bichat pendant plusieurs années. Cette appréciation de Bichat ne doit pas être oubliée; car, de nos jours, on a fréquemment amoindri le mérite de Pinel comme praticien, tout en rendant justice à ses travaux scientifiques.

contractilité organique insensible, *contractilité organique sensible*, et *contractilité animale*. Ces propriétés, inhérentes à l'organisation des animaux, sont inégalement réparties dans les différents organes; et c'est cette répartition inégale dans les différents organes qui constitue en définitive leur mode d'action, leur *vie*, pour parler avec Bichat.

On pourrait croire, d'après cet exposé, que, pour Bichat, la vie générale n'était que l'ensemble des vies de tous les organes; et, par suite, qu'elle n'était qu'un résultat, une conséquence de l'organisation. Tel est, en effet, le sens de la définition qu'il donna de la vie : *l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort*. Mais, tout en considérant la vie comme l'ensemble de toutes les actions que les organes exercent, il admettait, en dehors de l'organisation, un principe, cause première et premier moteur de tous les phénomènes qui se passent dans les corps organisés. Seulement, il considérait ce principe comme étant hors de notre portée, du moins dans l'état actuel de la science; et il croyait que sa connaissance ne pourrait être que le commencement de toutes les études qui se rattachent à la physiologie. « C'est le défaut, dit-il, de tous les physiologistes, d'avoir commencé par où il faudra un jour finir. La science était encore au berceau que toutes les questions dont on s'occupait roulaient sur les causes premières des phénomènes vitaux. Qu'en est-il résulté? D'énormes fatras de raisonnements, et la nécessité d'en venir enfin à l'étude rigoureuse de ces phénomènes, en abandonnant celle de leurs causes, jusqu'à ce que nous ayons assez observé pour établir des théories. »

Ainsi donc, quand Bichat emploie le terme de *vie*, il entend par là les propriétés et le mode d'action de chaque organe en particulier, sans rechercher aucunement la cause première de ces phénomènes. De là ces expressions, qui reviennent à chaque instant dans les écrits, de *vie* et de *mort* des organes, particulièrement du cœur, du cerveau, des poumons, etc. Ainsi, dans tous ses écrits il étudie ces phénomènes vitaux, en laissant de côté l'étude des causes; il attend que l'on ait assez observé pour établir des théories.

Le livre *De la vie et de la mort* est consacré à l'étude générale de ces phénomènes, qui, pour employer le langage de Bichat, constituent la vie et la mort de chaque organe en particulier. Le fait le plus remarquable qui ressort de l'étude de ces phénomènes, c'est qu'ils peuvent se partager en deux classes bien différentes : les uns appartiennent à tous les êtres vivants, les autres n'appartiennent qu'aux animaux : d'où la célèbre distinction des deux vies, la *vie organique*, commune aux deux règnes; la *vie animale*, restreinte aux animaux seuls.

L'idée première de cette distinction, comme cela est arrivé pour toutes les grandes vues scientifiques, avait déjà été indiquée par les prédécesseurs de Bichat; mais il a la gloire d'en avoir compris le premier toute l'importance, et d'en avoir fait le principe d'une classification des fonctions, qui est restée et qui restera dans la science physiologique. D'ailleurs Bichat a lui-même reconnu que les premières traces de cette idée existaient avant lui : « Aristote, Buffon, etc., dit-il, avaient vu dans l'homme deux ordres de fonctions, l'un qui les met en rapport avec les corps extérieurs, l'autre qui sert à les nourrir. Grimaud reproduisit cette idée, qui est aussi grande que vraie, dans ses cours de physiologie et dans ses mémoires sur la nutrition, mais en la considérant d'une manière trop générale; il ne l'analysa point avec exactitude.... En réfléchissant à la division indiquée plus haut, je vis bientôt que ce n'était point seulement une de ces vues générales, un de ces grands aperçus tels qu'il s'en présente souvent à l'homme de génie qui cultive la physiologie, mais qu'elle pouvait devenir la base invariable d'une classification méthodique... J'appelai *vie animale* l'ordre des fonctions qui nous met en rapport avec les corps extérieurs, en indiquant par là que cet ordre appartient seul aux animaux, qu'il est de plus chez eux que chez les végétaux, et que c'est ce surplus de fonctions qui les en distingue spécialement. J'appelai *vie organique* l'ordre qui sert à la composition et à la décomposition habituelles de nos parties, parce que cette vie est commune à tous les êtres organisés, aux végétaux et aux animaux; que la seule condition pour en jouir, c'est l'organisation; en sorte qu'elle forme la limite entre les corps organiques et les inorganiques, comme la vie animale sert de séparation aux deux classes qui forment les premiers. »

Cette distinction entre la vie animale et la vie organique, Bichat la suit, soit dans les organes qui servent à ces fonctions, soit dans les caractères que présentent ces fonctions elles-mêmes. La première partie de son livre *De la vie et de la mort* est consacrée à l'étude des différences de ces deux vies; et elle présente des considérations physiologiques très-ingénieuses, bien qu'entraîné par sa vive imagination, Bichat ait trop souvent voulu pousser beaucoup trop loin cet antagonisme qui existe entre les deux vies.

Ainsi, Bichat remarque d'abord que la symétrie caractérise les organes de la vie animale, tandis que l'irrégularité caractérise les organes de la vie organique. Or, cette distinction est vraie dans une certaine mesure; mais c'est bien plutôt une tendance qu'une loi absolue. Chez un grand nombre d'espèces animales, la symétrie est aussi parfaite pour la vie organique que pour la vie animale; et ce fait est d'autant plus général qu'on examine un animal à une période plus rapprochée de son origine. D'ailleurs, et Bichat lui-même en fait la remarque, il est certaines espèces, telles que les pleuronectes, chez lesquels les organes de la vie animale présentent de no-

tables exceptions à la loi de symétrie. Les travaux des anatomistes modernes, de M. Serres en particulier, ont réalisé à cet égard la règle posée par Bichat, et ont parfaitement montré comment on doit comprendre aujourd'hui la loi de symétrie. Toutefois, il est certain qu'à ne considérer que l'espèce humaine à l'âge adulte, la distinction établie par Bichat présente une certaine importance, et qu'il résulte, de la symétrie des organes de la vie animale et de l'irrégularité des organes de la vie organique, des conséquences physiologiques d'un grand intérêt. C'est ce que Bichat a très-bien fait comprendre, bien qu'il ait mêlé, à des vues souvent très-justes, des idées hypothétiques fort contestables, comme de prétendre que la folie peut avoir son origine dans l'inégalité d'action des deux hémisphères cérébraux, inégaux en volume. Il est très-curieux de rappeler ici cette particularité, que Bichat présentait dans sa personne la meilleure réfutation de cette hypothèse, puisque les deux moitiés de son crâne étaient très-notablement différentes. Un semblable défaut de symétrie se retrouvait également, dit-on, dans le crâne de Voltaire.

Distinctes dans leurs organes, la vie animale et la vie organique le sont également dans les phénomènes qu'elles présentent. La vie organique s'exerce sans interruption. Tous les phénomènes qui la constituent forment une chaîne dans laquelle chaque fonction se lie immédiatement à celle qui la précède. La vie animale au contraire présente des alternatives d'activité et de repos, des moments d'action et des intermittences complètes. De là découle cette belle théorie du sommeil, phénomène qui consiste dans l'interruption plus ou moins complète de la vie animale, avec persistance de la vie organique.

Bichat distingue encore les deux vies, d'après l'influence que l'habitude exerce sur elles, leurs relations avec le moral, la nature de leurs forces vitales, leur origine, leur mode de développement, et leur terminaison. Ici, comme dans toute cette partie de son livre, on le retrouve avec toutes ses qualités, mais aussi, il faut bien le dire, avec ses défauts : brillant, ingénieux, mais trop souvent hypothétique.

La seconde partie de son livre, celle qui traite spécialement de *la mort*, est bien supérieure à la première. Ici, Bichat s'est enfermé dans l'expérience et dans l'interprétation rigoureuse des faits ; aussi, en faisant abstraction de quelques détails, tous les faits dont il traite sont des résultats désormais acquis à la science.

Il ne faut point se méprendre sur la nature de cet ouvrage. Ce n'est point un traité complet de la mort que Bichat a voulu écrire. Le mécanisme de la mort dans les maladies est une question beaucoup trop vaste et beaucoup trop complexe pour qu'il ait pu songer à en faire l'objet de ses études ; elle ne pourrait d'ailleurs être abordée avec succès que par un homme ayant parcouru une longue carrière médicale. Bichat l'avait bien compris. « Il me faudrait, dit-il, une expérience médicale encore étrangère à mon âge, et que donne seulement l'habitude d'avoir vu beaucoup de malades. » Or, malgré tous les progrès de la médecine moderne, cette question reste d'ailleurs presque tout entière ouverte aux méditations des médecins.

« Toute espèce de mort subite commence, dit Bichat, par l'interruption de la circulation, de la respiration, ou de l'action du cerveau... L'une de ces trois fonctions cesse d'abord, toutes les autres finissent ensuite successivement; en sorte que, pour exposer avec précision les phénomènes de ces genres de mort, il faut les considérer sous ces trois rapports essentiels. »

Bichat examine donc successivement « l'influence que la mort du cœur exerce sur les fonctions du cerveau, du poumon et des autres organes; l'influence que la mort du poumon exerce sur les fonctions du cœur, du cerveau et des autres organes; enfin, l'influence que la mort du cerveau exerce sur les fonctions du cœur, du poumon et des autres organes. » Cet examen, Bichat le poursuit par une série d'expériences sur les animaux vivants, et par une suite de considérations tirées de l'anatomie, de la physiologie et de la pathologie. Il résulte de ces études, à côté d'un nombre considérable de faits de détail, deux grandes lois d'une importance capitale en physiologie : la première, c'est que le cerveau ne peut fonctionner qu'autant qu'il a éprouvé une certaine excitation que le sang exerce sur lui, d'où la cessation des fonctions cérébrales dans la syncope; la seconde, c'est que cette excitation ne peut être produite que par le sang vivifié par la respiration, d'où la cessation des fonctions cérébrales dans l'asphyxie (1).

C'est pour démontrer la seconde de ces lois que Bichat a fait ses expériences célèbres sur la respiration. Profitant des travaux physiologiques du médecin anglais Godayn et des découvertes chimiques de Lavoisier, Bichat a très-nettement établi les relations qui existent entre la respiration et le phénomène de l'hématose ; il a parfaitement démontré que la conversion du sang noir en sang rouge ne peut s'opérer que sous l'influence de l'air atmosphérique.

« Une des meilleures méthodes pour bien juger la couleur du sang, dit Bichat, est, à ce qu'il me semble, celle dont je me suis servi. Elle consiste à adapter d'abord à la trachée-artère mise à nu, et coupée transversalement, un robinet que

(1) Il semble au premier abord, en examinant la division établie par Bichat, qu'il y ait trois espèces de morts subites; mais il est facile de reconnaître que, dans la mort par le cerveau, il y a asphyxie comme dans la mort par le poumon. Seulement les phénomènes précurseurs de la mort s'enchaînent d'une manière différente. Dans l'asphyxie proprement dite, la cessation des fonctions du poumon est le fait principal; tandis que dans l'apoplexie la cessation des fonctions du poumon est consécutive à la cessation des fonctions cérébrales. Mais, dans l'un et l'autre cas, c'est l'afflux du sang noir au cerveau qui détermine la mort.

l'on ouvre et que l'on ferme à volonté... On ouvre en second lieu une artère quelconque, la carotide, la crurale, etc., afin d'observer les altérations diverses de la couleur du sang qui en jaillit, suivant la quantité et la nature de l'air qui pénètre les cellules aériennes... Il résulte de toutes ces expériences que la durée de la coloration du sang rouge en sang noir est, en général, en raison directe de la quantité de l'air contenu dans les poumons; que tant qu'il en existe de respirable dans les dernières cellules aériennes, le sang conserve plus ou moins la rougeur artérielle; que cette couleur s'affaiblit à mesure que la portion respirable diminue; qu'elle reste la même qu'elle est dans les veines, quand tout l'air vital a été épuisé à l'extrémité des bronches. »

Bichat fait observer que, dans un grand nombre de maladies, la mort tient, soit primitivement, soit consécutivement, à la cessation des phénomènes chimiques de la respiration.

Comme si rien n'avait pu échapper à son esprit éminemment observateur, Bichat remarque expressément que les conclusions qu'il a tirées de ses expériences ne s'appliquent qu'aux animaux à sang chaud; et que les relations physiologiques du cœur, du cerveau et du poumon sont beaucoup moins intimes chez les animaux à sang froid. Il avait soumis ces animaux à de nombreuses expériences; et c'est une circonstance à jamais regrettable que la brièveté de la vie l'ait empêché de les multiplier, et de les coordonner en une doctrine physiologique. Voici comment il s'exprime au sujet de ces études sur la vie et la mort des animaux à sang froid : « Le genre particulier de rapports qui unit le cœur, le cerveau et le poumon dans les animaux à sang rouge et froid, mérite, je crois, de fixer d'une manière spéciale l'attention des physiologistes. Ces animaux ne doivent point être sujets, comme ceux à sang rouge et chaud, aux défaillances, à l'apoplexie, et aux autres maladies où la mort est subite par l'interruption de ces rapports; ou du moins leurs maladies analogues à celles-là doivent porter d'autres caractères : leur asphyxie est infiniment plus longue à opérer. » On sait que ces lacunes de la science ont été, depuis Bichat, en partie comblées par les belles expériences d'un éminent physiologiste, M. Milne Edwards. Mais cette question, comme toutes les questions scientifiques, est inépuisable.

Dans son *Traité des membranes*, Bichat, en comblant une lacune dans les études anatomiques, avait posé les bases d'une anatomie nouvelle. Dans les *Recherches sur la vie et la mort*, il avait enrichi la science physiologique d'une classification naturelle des phénomènes de la vie, ainsi que de très-nombreuses expériences sur les questions les plus importantes et les plus obscures de cette science. Ces deux ouvrages étaient pleins de faits nouveaux, et aussi de vues et d'idées nouvelles. Il restait à réunir ces faits et ces idées en corps de doctrine, et à les étendre à toute l'anatomie. Tel fut le but d'un nouvel ouvrage publié quelques mois après les *Recherches sur la vie et la mort*, ouvrage dans lequel on trouve coordonnés, en un ensemble admirable, tous les principes de sa doctrine, ainsi que leur application à tous les détails de l'anatomie et de la physiologie. De plus, Bichat, qui unissait constamment l'observation des maladies aux recherches anatomiques, ne pouvait composer un ouvrage résumant ses doctrines scientifiques qu'en cherchant, d'une part, à éclairer la physiologie normale par les lumières que lui fournissaient les phénomènes morbides (1), et, d'une autre part, à appliquer à l'étude de ces phénomènes ses vues nouvelles sur l'état normal. Cet ouvrage a pour titre : *Anatomie générale, appliquée à la physiologie et à la médecine*; Paris, 1802, in-8°; nouvelle édit., 1818, 4 vol. in-8°. Il a exercé, sur toutes les sciences qui s'occupent de l'organisation de l'homme à l'état de santé ou de maladie, l'influence la plus grande et la plus féconde; et aujourd'hui encore, quelque nombreux que soient les progrès accomplis par ces sciences, est-on obligé de reconnaître que tous ces progrès ne sont en réalité que la continuation de l'œuvre si glorieusement commencée par Bichat.

On n'avait, avant Bichat, considéré en anatomie que les organes, et en physiologie que les fonctions que ces organes accomplissent. Bichat alla plus loin. Il remarqua que chaque organe en particulier n'est point un tout homogène, et que, de même que le corps humain est constitué par l'assemblage d'organes très-différents entre eux; de même chaque organe est formé par la réunion d'éléments, de matériaux très-durs, de *tissus*, pour employer l'expression des anatomistes. On ne connaîtra donc bien un organe qu'autant qu'on l'aura décomposé en ses différents tissus, et qu'on aura apprécié leur arrangement et leurs corrélations. Voilà donc une première série d'études qui ont pour but de pousser plus loin qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, l'analyse anatomique du corps de l'homme. Mais, tout en ouvrant une nouvelle carrière aux investigations de la science, et en appelant l'attention sur une foule de faits négligés par les savants, cette analyse conduit à des résultats d'un ordre tout différent. En effet, les éléments divers des organes, ces *tissus* que l'anatomiste sépare avec le scalpel, n'appartiennent point en propre à tel

(1) On a dit souvent que la physiologie est la base de la médecine. Il serait peut-être plus exact, au contraire, de dire que la médecine est la base de la physiologie : car la médecine fournit des notions sur une foule de phénomènes de l'état normal, qui, autrement, seraient restés dans l'obscurité, et n'auraient point attiré l'attention des savants. C'était d'ailleurs l'opinion de Bichat. Dans un passage, déjà cité, de son *Traité des membranes*, il s'exprimait ainsi : « Souvent l'état morbifique, plus que l'état sain, développe nettement la différence des organes entre eux, parce que, dans l'un plus que dans l'autre, leurs forces vitales se montrent plus prononcées. »

ou tel organe spécial ; mais on les retrouve partout, dans toutes les régions du corps, dans les organes les plus divers par leur conformation, comme par les fonctions qu'ils remplissent. On sait que trois ou quatre corps simples, en se combinant en proportions diverses, suffisent pour former tous les composés de la chimie organique, dont le nombre, si considérable aujourd'hui, deviendra par la suite beaucoup plus considérable encore. De même, quelque nombreux et quelque variés que soient les organes du corps humain, ils doivent tous en réalité leur origine à la combinaison, en diverses proportions, d'un petit nombre d'éléments primitifs, qui sont les tissus.

Or, de même que chaque organe se décompose en un certain nombre de tissus divers, de même la fonction que chaque organe accomplit résulte de la mise en jeu des propriétés spéciales et diverses qui appartiennent à chacun des tissus dont l'organe se compose. Il faudra donc en physiologie étudier non plus seulement le rôle de chacun des organes, mais encore celui de chacun des tissus dont les organes sont composés. Il y aura donc une physiologie spéciale s'occupant des fonctions des organes, une physiologie générale s'occupant des propriétés des tissus.

Si de l'homme sain on passe à l'homme malade, de semblables considérations se présentent. En effet, si chaque tissu a son organisation, et par suite sa vie propre, les phénomènes dont il sera le siége pendant les maladies auront aussi leur caractère spécial. Ceci conduira à deux conséquences, d'une importance capitale pour la pathologie. Qu'un organe soit malade, il arrivera le plus souvent que la maladie ne sera pas générale dans tout l'organe, mais qu'elle sera localisée dans un des tissus qui le composent ; de telle sorte qu'un seul des éléments de l'organe pourra être malade, les autres demeurant à l'état normal. La maladie viendra donc confirmer, par une nouvelle analyse, celle qu'avait faite d'abord le scalpel de l'anatomiste. D'une autre part, il y aura une grande analogie entre les modifications qu'un tissu éprouvera par le fait de la maladie, quel que soit l'organe auquel ce tissu appartiendra. Tous les symptômes morbides, toutes les lésions et les altérations qui résultent des maladies, enfin tous les phénomènes qui accomplissent le retour à l'état normal, soit naturellement, soit par l'effet des agents de la thérapeutique, présenteront donc dans un même tissu quelque chose de commun, quel que soit d'ailleurs l'organe spécialement affecté, et l'on devra les embrasser dans des considérations communes. Il y aura donc (et cette distinction est restée dans la science) une *pathologie spéciale* et une *pathologie générale,* une *anatomie pathologique spéciale* et une *anatomie pathologique générale,* une *thérapeutique spéciale* et une *thérapeutique générale.*

Telle est l'œuvre que Bichat s'était proposée. La mort l'a empêché de l'accomplir dans son entier : il n'a pu en donner qu'une partie, celle qui s'occupe de l'état normal. Toutefois, en lisant son *Anatomie générale,* on peut se convaincre qu'il avait entrepris, pour toutes les branches de la médecine, une série de travaux analogues.

« Dans tout organe formé de différents tissus, dit-il, l'un peut être malade, l'autre restant intact : or, c'est ce qui arrive dans le plus grand nombre de cas. Un tissu malade peut influencer les voisins, mais l'affection primitive n'a jamais porté que sur un. Puisque chaque tissu organisé a une disposition partout uniforme, puisque, quelle que soit la situation, il a partout la même structure, les mêmes propriétés, etc., il est évident que ses maladies doivent être partout les mêmes. Après avoir montré la plupart des maladies locales comme affectant presque toujours non un organe en particulier, mais un tissu quelconque dans un organe, il faudrait montrer les différences qu'elles présentent suivant les tissus qu'elles affectent... Ce n'est pas seulement l'histoire des maladies que l'anatomie des systèmes éclairera : elle doit changer en partie la manière de considérer l'anatomie pathologique. Morgagni, à qui on doit tant sur ce point, et plusieurs autres à qui l'art est moins redevable, ont adopté l'ordre généralement usité dans les descriptions. Ils ont examiné les affections de la tête, de la poitrine, du ventre et des membres. Mais on ne peut, en suivant cette méthode, se former une idée générale des altérations communes à tous les tissus... Il me paraît infiniment plus simple de considérer les affections communes à chaque système, de voir ce que chaque organe a de particulier dans la région qu'il occupe. Je divise donc en deux grandes parties l'anatomie pathologique : la première renferme l'histoire des altérations communes à chaque système, quel que soit l'organe à la structure duquel il concourt, quelle que soit la région qu'il occupe.... Après avoir indiqué les altérations propres à chaque système, quel que soit l'organe où il se trouve, il faut reprendre l'examen des maladies propres à chaque région.... Cette marche est incontestablement la plus naturelle. »

Cette indication de Bichat est devenue le point de départ de tous les travaux des modernes ; et cette distinction, si utile et si féconde en résultats, de l'anatomie pathologique spéciale et de l'anatomie pathologique générale, a été adoptée universellement : elle forme le plan de tous les livres sur cette branche de la médecine.

Bichat termina ce remarquable chapitre par des paroles plus remarquables encore, et presque prophétiques ; car tous les travaux positifs de l'école médicale moderne s'y trouvent énoncés et prévus avec une admirable netteté :

« Il me semble, dit-il, que nous sommes à une époque où l'anatomie pathologique doit prendre un essor nouveau.... La médecine fut longtemps repoussée du sein des sciences exactes ; elle aura droit de leur être associée, *au moins pour le*

diagnostic des maladies, quand on aura partout livré à la rigoureuse observation l'examen des altérations qu'éprouvent nos organes. Cette direction commence à être celle de tous les esprits raisonnables : elle sera sans doute bientôt générale. Qu'est l'observation, si on ignore le siége du mal? Vous auriez, pendant vingt ans, pris, du matin au soir, des notes au lit du malade, sur les affections du cœur, des poumons, des viscères gastriques, etc., que tout ne sera que confusion dans les symptômes qui, ne se ralliant à rien, vous offriront une suite de phénomènes incohérents. Ouvrez quelques cadavres, vous verrez aussitôt disparaître l'obscurité que jamais la seule observation n'aurait pu dissiper. »

Telle est la pensée qui a guidé Bichat dans la rédaction de son *Anatomie générale*, de ce livre qui lui assure l'une des premières places entre tous les physiologistes. Ses successeurs ont pu, sans doute, rectifier dans ce livre un grand nombre d'erreurs de détail; ils ont montré que Bichat, cédant trop à son imagination, n'a pas toujours tenu un compte suffisant de la réalité. D'un autre côté, ils ont pu pousser l'analyse plus loin qu'il ne l'avait fait, soit en mettant à profit les admirables découvertes de la chimie moderne, soit en appelant à leur aide le microscope, ce merveilleux instrument, dont l'emploi scientifique, si glorieusement inauguré par Leuwenhoeck et Swammerdam, était, depuis si longtemps, négligé par les physiologistes. Mais le livre de Bichat n'est point seulement une énumération de faits de détail, c'est aussi, c'est surtout l'exposition d'une doctrine. Or, cette doctrine restera dans la science, parce qu'elle est vraie; et la vérité de cette doctrine subsisterait, quand bien même (ce qui n'est pas) toutes les applications que Bichat en a faites seraient démontrées fausses.

Bichat s'était surtout occupé d'étudier les solides de l'économie, et de montrer combien est grand leur rôle physiologique, et par suite combien est grande leur influence sur la production des maladies. Mais il avait trop de jugement pour voir dans les solides la cause de tous les phénomènes pathologiques; et, après les nombreuses expériences sur l'action que le sang rouge et le sang noir exercent sur la vie de tous les organes, il ne pouvait pas ne pas connaître que les liquides aussi jouent un grand rôle dans l'économie, à l'état de santé comme à l'état de maladie, et que le physiologiste comme le médecin doivent en tenir grand compte. S'il n'a point traité cette question, c'est uniquement parce qu'elle était étrangère au plan de son ouvrage. Au reste, il s'exprime très-formellement dans plusieurs passages sur ce point de doctrine.

« Quoique les propriétés vitales, dit-il, résident spécialement dans les solides, il ne faut pas cependant considérer les fluides comme purement inertes. Il est incontestable que ceux qui servent à la composition vont toujours en se pénétrant d'une somme plus forte de vie, depuis les aliments dont ils émanent surtout, jusqu'aux solides. La masse alimentaire est moins animalisée que le chyle, celui-ci moins que le sang, etc. *Ce serait sans doute un objet de recherches bien curieux, que de fixer comment des molécules étrangères aux propriétés vitales, ne jouissant absolument que des physiques, se pénètrent peu à peu des rudiments des premières*.... Dire ce qu'est cette vitalité des fluides, cela est évidemment impossible; son existence n'en est pas moins réelle, et le chimiste qui veut analyser les fluides n'en a que le cadavre, comme l'anatomiste n'a que celui des cadavres qu'il veut disséquer. »

De là résulte nécessairement que toute doctrine médicale qui négligerait les altérations des fluides, serait une doctrine incomplète, et, par conséquent, fausse. « Une théorie, continue-t-il, exclusive de solidisme ou d'humorisme, est un contre-sens pathologique, comme une théorie dans laquelle on mettrait uniquement en jeu les solides ou les fluides en serait un en physiologie. Je crois que nous avons deux écueils également à craindre, celui de trop particulariser et celui de trop généraliser. Le second mène autant que le premier à de faux résultats. » Et ailleurs il ajoute : « On a exagéré sans doute la médecine humorale; mais elle a des fondements réels, et, dans une foule de cas, on ne peut disconvenir que tout doit se rapporter au vice des humeurs. »

Enfin, dans un autre endroit de son livre, il a écrit un passage beaucoup plus applaudi encore, où il cherche à préciser le rôle des solides et des liquides dans la production des maladies. Malgré son étendue, ce passage est trop important pour qu'il ne doive être cité ici :

« Nous exagérons tout. Sans doute les solides, auxquels les forces vitales sont surtout inhérentes, se trouvent spécialement affectés dans les maladies : mais pourquoi les fluides ne le seraient-ils pas aussi? Pourquoi n'y chercherions-nous pas des causes de maladie, comme dans les solides? Il est des cas où ceux-ci sont primitivement affectés, et où les fluides ne le sont que consécutivement.... Dans d'autres cas, l'affection commence par ceux-ci.... Nous avons assez de faits pour assurer que les fluides, et surtout le sang, peuvent être malades; que diverses substances hétérogènes, se mêlant à lui, peuvent agir d'une manière funeste sur les solides. En effet, toute matière âcre, irritante, sans être mortelle, précipite l'action du cœur, et donne une véritable fièvre si on l'injecte dans les veines. Dans tous les cas, il faut bien toujours que les solides agissent, car tous les phénomènes maladifs supposent presque leurs altérations; mais le principe de ces altérations est dans les fluides. Ils sont les excitants, et les solides les organes excités. Or, s'il n'y a point d'excitants, l'excitation est nulle, et les organes restent calmes. Enfin il y

a des cas où toute l'économie semble simultanément affectée et dans les solides et dans les fluides : telles sont les fièvres adynamiques, où, en même temps qu'une prostration générale s'empare des premiers, les seconds semblent véritablement se décomposer. N'exagérons donc point les théories médicales. Voyons la nature dans les maladies comme elle est dans l'état de santé, où les solides élaborent les fluides, en même temps et par là même qu'ils sont excités par eux. »

Bichat ne s'était point tenu à de simples considérations sur la nature des maladies; il avait cherché à confirmer ces idées par des expériences faites sur les animaux. « Je me suis convaincu, dit-il, qu'il est possible de donner aux animaux des maladies artificielles, en faisant circuler avec leur sang diverses substances médicamenteuses infusées par les veines. » Et ailleurs il dit, au sujet des résorptions purulentes : « Je ne doute pas que, dans les résorptions purulentes, le pus ne circule en nature dans le système sanguin ; j'avoue que je n'ai point fait d'expérience sur l'injection de ce fluide, *mais je m'en occuperai incessamment*. »

Ainsi donc l'étude physiologique et pathologique des liquides de l'économie vivante n'avait point échappé à Bichat; il l'aurait entreprise, si la mort ne l'eût arrêté dans sa brillante mais trop courte carrière. Et quand des médecins, venus après lui, ont cru devoir tout rapporter, en pathologie, aux lésions des solides, ils avaient mal compris la doctrine de Bichat, et ils avaient échoué sur un écueil signalé par lui, celui de *trop généraliser*.

Une autre vue de Bichat, qui a été jusqu'à présent négligée par les anatomistes, doit être également mentionnée ici, parce qu'elle deviendra certainement, par la suite, le point de départ d'importantes considérations physiologiques. Bichat l'a énoncée à plusieurs reprises, mais surtout très-explicitement dans le passage suivant : « C'est une loi constante dans les forces vitales, que si elles augmentent d'un côté en énergie, elles diminuent de l'autre : on dirait qu'il n'y en a qu'une somme répandue dans l'économie animale, que cette somme peut bien se répartir avec des proportions différentes, mais non augmenter ou diminuer en totalité. Tous les systèmes sont donc par conséquent, sous ce rapport, les suppléants les uns des autres. » Bichat développe cette idée en montrant cette espèce d'antagonisme exister entre le système glandulaire et le système muqueux, entre la sécrétion de la graisse et divers autres phénomènes physiologiques. Or, ces considérations mériteraient d'être suivies plus loin, et pourraient certainement fournir la clef d'un grand nombre de phénomènes de l'organisation, pendant l'état de santé ou l'état de maladie. Il est d'ailleurs très-digne de remarque (et c'est une coïncidence qui n'a pas encore été indiquée) qu'à peu près à la même époque, un savant qui, dans une autre direction, a rendu également d'immenses services aux sciences de la vie, Geoffroy Saint-Hilaire, faisait connaître de semblables antagonismes dans un ordre de faits tout différents, en montrant que, dans les formations organiques, on observe fréquemment une relation inverse de développement, une sorte de balancement qui fait coïncider l'hypertrophie d'un organe avec l'atrophie d'un organe voisin. On sait d'ailleurs que la pathologie présente un grand nombre de cas où de pareilles considérations sont applicables, et qu'elles sont très-nettement énoncées par Hippocrate dans un aphorisme célèbre (1). Ainsi donc que l'on observe en médecin, comme Hippocrate, en zootomiste, comme Geoffroy Saint-Hilaire, en physiologiste, comme Bichat, on retrouve partout ce grand fait de l'antagonisme et de la compensation des phénomènes vitaux, qui prendra certainement un jour une grande place dans la science générale de la vie.

L'anatomie générale venait à peine d'être publiée, que Bichat commençait un nouvel ouvrage, l'*Anatomie descriptive*. Mais la mort l'arrêta dans ce travail. Il s'était fait aider, pour la rédaction de ce livre, par deux de ses élèves, Buisson son cousin, mort jeune comme Bichat, et qui promettait à la science un physiologiste habile, et M. Roux, l'illustre professeur de clinique chirurgicale. La partie composée par Bichat s'arrête au milieu du second volume; les trois derniers volumes ont été rédigés par ses amis. Il est inutile d'ailleurs d'insister sur cet ouvrage, qui, uniquement consacré à la description des détails de l'organisation de l'homme, ne peut être en aucune façon, quel que soit d'ailleurs son mérite, comparé aux premiers écrits de Bichat.

Bichat avait montré dans son *Anatomie générale* quelles lumières l'étude des tissus pourrait répandre sur les diverses parties de la pathologie. Il restait à faire l'application de ces vues. Une circonstance heureuse (sa nomination de médecin à l'hôtel-Dieu en 1799) lui en donna la possibilité : il avait alors vingt-huit ans. La clinique, l'anatomie pathologique et la thérapeutique furent alors le principal objet de ses études. Son ardeur au travail était vraiment incroyable; on raconte qu'en un hiver il fit plus de six cents autopsies. Son enseignement se ressentit de cette direction nouvelle qu'il donnait à ses travaux. L'anatomie pathologique et la thérapeutique devinrent l'objet de ses cours. Ce cours de thérapeutique, bien qu'il soit à peu près perdu pour nous, mérite une mention spéciale. Bichat s'en était occupé avec un soin tout particulier; il résumait de nombreuses expériences et aussi de grandes recherches d'érudition. On peut jusqu'à un certain point s'en rendre compte, en lisant les considérations que Bichat a consacrées à la thérapeutique dans le préambule de l'*Anatomie générale :* il cherche à appliquer les principes de sa

(1) « Duobus laboribus simul abortis, vehementior obscurat alterum. »

doctrine à l'étude de la thérapeutique, en montrant que les médicaments exercent une action différente sur les divers tissus, et qu'ils sont en rapport avec les propriétés vitales de chacun d'eux. On trouve encore quelques indications sur ce sujet dans une notice récemment publiée par M. Roux, qui avait assisté à ces leçons de Bichat. « Ce cours de matière médicale que Bichat n'a pas pu terminer avait eu un grand succès. Le quinquina et les effets thérapeutiques de cette substance avaient été l'objet des dernières leçons. J'y assistais, et j'ai parfaite souvenance de l'accent de conviction avec lequel Bichat développa cette pensée que d'autres avaient eue déjà peut-être, qui, depuis lui, a fait le fond de quelques théories sur la fièvre intermittente : Toute périodicité, toute intermittence, chez l'homme et les animaux, procède du système nerveux ; c'est l'action nerveuse qui les enfante : or un état intermittent ou périodique doit être l'expression d'un trouble, d'une anomalie dans les fonctions du système nerveux : c'est ce système qui doit être le siége immédiat, le foyer de la fièvre intermittente. Quelques vues émises dans ce cours ont été reproduites dans des dissertations inaugurales du temps, même après la mort de Bichat, par exemple dans celle de Gondret sur les purgatifs. » Le cours de thérapeutique, Bichat ne put le terminer; il en fut empêché par la mort.

Le 8 juillet 1802, Bichat travaillait dans son amphithéâtre, et s'occupait à examiner les progrès de la putréfaction de la peau; l'odeur infecte qui s'échappait du vase où il la faisait macérer, augmentée encore par l'élévation de la température, avait éloigné tous les élèves. Bichat persista à travailler dans cette atmosphère délétère. En descendant l'escalier de l'hôtel-Dieu, il eut une syncope; puis il fut pris d'une fièvre typhoïde qui l'emporta en quatorze jours, malgré les soins empressés de ses amis Corvisart et Lepreux. M[me] Desault, qui, depuis la mort de son mari, n'avait cessé de traiter Bichat comme son fils, ne le quitta point pendant toute sa maladie.

Tous les détails qui nous ont été transmis sur Bichat par ses amis et ses élèves Haston, Buisson et Roux, nous le représentent comme doué de toutes les qualités morales qui doivent accompagner la véritable science : bonté (1), modestie parfaite, absence d'envie, et désintéressement. Un trait de sa vie, qui n'est connu que depuis peu, fera mieux connaître son caractère que tous les panégyriques. Il a été raconté par M. Roux dans une circonstance récente (1).

« M. Duméril, dit le professeur Roux, un peu plus jeune que ne l'était et que ne le serait Bichat de quelques années seulement, avait avec lui des relations intimes. Ce devait être en 1800 ou en 1801, il y a cinquante ans juste, notre faculté avait alors le titre d'École de médecine; une chaire d'anatomie y était devenue vacante. M. Duméril, chef des travaux anatomiques, qui avait déjà rendu des services dans l'enseignement, et aussi à la science par sa collaboration aux premières œuvres de Cuvier, avait des droits incontestables à cette chaire ; il l'obtint, en effet, par le vœu des professeurs de cette époque.... Bichat, qui n'était encore connu que par ses succès dans l'enseignement particulier, et par son *Traité des membranes*, avait aussi convoité les suffrages des professeurs : c'est la seule fois que les portes de l'école auraient pu lui être ouvertes. « Ne nous séparons pas, dit-il à son ami Duméril; faisons nos visites ensemble, nous ferons valoir en présence l'un de l'autre nos titres respectifs.» La gloire ne se fit pas attendre. Après la publication du *Traité des membranes*, le célèbre professeur de Leyde, Sandifort, écrivait à Hallé : « Dans peu d'années, votre Bichat aura surpassé notre Boerhaave. » On sait également en quels termes s'exprimait Corvisart, dans une demande faite au premier consul pour qu'un monument fût élevé à l'hôtel-Dieu, à la mémoire de Desault et de Bichat : « Bichat vient de mourir sur un champ de bataille qui compte aussi plus d'une victime : personne, en si peu de temps, n'a fait tant de choses et aussi bien. » DARESTE.

Bilon, *Éloge historique de Bichat*; Paris, 1802. — Sue (Pierre), *Éloge de Bichat*, 1803. — Miquel, *Éloge de Bichat*. — Le Vacher de la Teutrie, dans les *Mémoires de la Société d'émulation*, an VII. — Roux, *Éloge de Bichat*, 1851.

BICHEBOIS (*Louis-Pierre-Alfonse*), graveur et lithographe français, né à Paris en 1801. Il grava particulièrement le paysage, et eut pour maîtres Regnault et Rémond. On a de lui : 27 planches représentant les *Antiquités de l'Alsace*; — des *Vues* des bords de la Seine; — des *gravures* pour l'*Itinéraire aux rives de l'Hudson*.

Gabet, *Dictionnaire des Artistes français*.

***BICHET** (...), médecin français, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il fut médecin de Louis XV enfant, des princes et princesses de la famille royale, et devint chirurgien major des hôpitaux royaux en France et en Espagne. On a de lui : *Observations sur l'art des accouchements*; Paris, 1758, 1760.

Carrère, *Bibliothèque littéraire de la France*. — Quérard, *la France littéraire*.

***BICHI** (*Annibal-Brizio*), architecte, né à Sienne en 1509. On lui doit la belle façade du

(1) Très-vivement attaqué par Richerand au sujet de quelques parties de son *Traité des membranes*, Bichat se borna à cette simple et digne réponse : « Je n'ai point essayé de dissiper des doutes mis en avant sur quelques faits anatomiques que j'ai publiés dans mon *Traité des membranes* : je renvoie à l'inspection cadavérique ceux à qui on a fait naître ces doutes; quant à ceux qui les ont fait naître, cette inspection leur est inutile; ils ne peuvent avoir oublié que j'ai disséqué avec eux, et que je leur ai montré ce qu'ils me reprochent de croire avoir trouvé, et de n'établir que sur des conjectures. (Préface des *Recherches sur la vie et la mort*.)

(1) La séance de rentrée de la Faculté de médecine en 1851.

monastère *del Santuccio*, élevé à Sienne sur ses dessins et à ses frais en 1557. E. B—N.

Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena*.

BICHI (*Cœlius*), jurisconsulte italien, natif de Sienne, né en 1600. Il fut auditeur de rote. On a de lui : *Decisiones rotæ romanæ*; Genève, 1671 et 1673, in-fol.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

***BICKER** (*George*), médecin allemand, né à Brême en 1754, mort vers 1830. Il étudia dans sa ville natale, et plus tard, en 1774, il se rendit à l'université de Gœttingue, où il fut reçu docteur. Revenu à Brême, il exerça la médecine jusqu'en 1817, époque à laquelle il alla se fixer à Cello. On a de lui : *Dissertatio de recto atque tuto mercurii sublimati corrosivi in variis morbis usu*; Gœttingue, 1777, in-4°; — *Materia medica practica*, etc.; Brême, 1778, in-8°; en allemand, Manheim, 1781; — *Erklærung ueber meine beyden an den Hofrath Baldinger geschriebenen Briefe, ueber den thierischen Magnetismus* (Éclaircissement sur mes deux lettres au conseiller Baldinger, au sujet du magnétisme animal); Brême, 1787, in-8°; — *Einige Bemerkungen ueber die Nervenfieber* (Quelques observations au sujet des fièvres nerveuses); Brême, 1802, in-8°; — *Ueber die Nachtheile der Begræbnisse in den Kirchen und Kirchhoefen der Stædte*; Brême, 1812.

Biographie médicale.

***BICKERSTAFF** (*Isaac*), auteur dramatique irlandais, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il fut attaché à lord Chesterfield, devenu lord lieutenant d'Irlande en 1746, et fut officier de marine; mais il se retira du service dans des circonstances qui lui firent peu d'honneur. Les principaux de ses nombreux ouvrages sont : *Love in a Village*, 1763; — *Love in the City*, 1767; — *the Hypocrite*, 1768; — *Lionel and Clarissa*, 1768; — *the Captive*, 1769; — *he Would if he could*, 1771.

Biographia dramatica.

BICKERTON (sir *Richard Hussey*), amiral anglais, fils de Richard, naquit le 11 octobre 1759, et mourut à Bath le 9 février 1832. Il entra dans la marine en octobre 1771, et devint midshipman en décembre 1777. En 1778, il se distingua dans l'engagement qui eut lieu entre la frégate anglaise *la Médée* et le vaisseau français *le Triton*. En 1800, le 13 mai, il fut appelé au commandement dans la Méditerranée sous l'amiral Keith, et il se disposait à bloquer Cadix, lorsque l'expédition d'Égypte le porta à se diriger avec lord Keith vers Alexandrie. Il se distingua encore dans cette contrée, et lord Keith rendit au mérite de Bickerton un public témoignage, dans une lettre adressée à l'amirauté le 2 septembre 1801. Vice-amiral en novembre 1805, il devint, en avril 1807, l'un des commissaires de l'amirauté; et en 1812 il remplaça Roger Curtis en qualité de gouverneur de Portsmouth. En 1818, il fut nommé général de la marine royale.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

BICLARA (*João DE*), historien portugais, natif de Santarem, vivait au sixième siècle. Contemporain d'Isidore de Séville, il est bien loin d'avoir obtenu sa renommée. Il alla dans sa jeunesse à Constantinople, et pendant dix-sept ans il y étudia les modèles de l'antiquité. Vers 589, Jean de Biclara jouissait de toute sa reputation. Il occupa en qualité d'évêque le siége de Girone, et l'époque de sa mort est ignorée. Il a laissé une courte chronique des événements advenus dans l'empire romain, et principalement en Espagne, dès les premières années de Justin le Jeune jusqu'à la huitième année du règne de Maurice et la onzième de Reccarède. Selon le cardinal d'Aguirre, cette chronique aurait été altérée dans certains passages par quelques ariens. F. D.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*. — *Memorial da Academia das sciencias de Lisboa*, t. IX.

BICTAS. *Voy.* BEYGTACH.

***BICTIS** (*Philippe DE*), jurisconsulte italien, natif de Camerino dans la province de Pise, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il laissa : *Epitome, sive compendium theoriæ et praxeos causarum judicialium, in duas partes distributum : in quo judicibus, præsertim regularibus, solide prius ad rem pertinentibus theoritice explanatis rationibus et quæstionibus, formulis posterius practicæ ad amussim fabre factis, judicialibus in causis via satis plana ostenditur*; Venise, 1652, in-4°, et augmenté; Bologne, 1660, in-4°; — *Consilia juridica*; Venise, 1671, in-4°.

Bernard de Bologne, *Bibliotheca Capuccinorum*; Venise, 1747, in-fol.

***BIDAULD** (*Jean-Joseph-Xavier*), peintre de paysages, né à Carpentras le 10 avril 1758, mort à Enghien (Seine-et-Oise) le 20 octobre 1846. Élève de son frère aîné Pierre-Xavier, peintre assez médiocre d'histoire naturelle, Bidauld fit en Italie un long séjour, pendant lequel il garnit son portefeuille d'une moisson d'études qui défraya sa longue carrière de peintre. Tous ses tableaux, à l'exception de quelques vues de France, reproduisent des sites de l'Italie, conformément toutefois au programme de cette école, dont il fut un des maîtres, qui, regardant la reproduction fidèle de l'ensemble d'un point de vue comme indigne de l'art, avait soin d'ennoblir, par un groupe de personnages mythologiques et la vue d'un temple grec ou romain, un site formé de plans prévus à l'avance, et d'arbres d'une végétation classique toute de convention. Les paysages de cette école, seule estimée au commencement du siècle, sont aujourd'hui tombés dans un discrédit complet.

Bidauld a exposé à tous les salons qui se sont succédé depuis 1800 jusqu'à sa mort, et plusieurs de ses tableaux ont été gravés par Aubert père; ceux que possède le musée du Louvre, placés entre les fenêtres du bord de l'eau, sont tout à fait invisibles. La galerie du Palais-Royal et celle du château de Neuilly contenaient aussi

quelques œuvres de Bidauld, dont le talent était fort estimé par le roi Louis-Philippe.

PAUL CHÉRON.

Gabet, *Dictionnaire des Artistes.*

BIDDLE (*Jean*), théologien anglais, né à Wolton, comté de Glocester, en 1615; mort en 1662. Il dut son éducation à la munificence de lord Berkeley, et n'avait pas encore atteint sa treizième année lorsqu'il traduisit en vers anglais les églogues de Virgile et les deux premières satires de Juvénal. Il prit en 1641 le grade de maître ès arts à l'université d'Oxford, fut nommé maître d'école de Glocester, et, quelque temps après, mis en prison, à cause de l'opposition de ses doctrines, tout à fait contraires à celles de l'Église anglicane sur la Trinité. Il publia, pour soutenir ses opinions, un livre sur le Saint-Esprit, qui fut brûlé par la main du bourreau; deux autres ouvrages sortis de sa plume firent décerner la peine de mort contre ceux qui professeraient des croyances contraires à celles de l'Église officiellement reconnue. Biddle ne dut son salut qu'au désaccord qui éclata dans l'armée et le parlement. Jeté de nouveau en prison, il recouvra la liberté en 1651, et il s'attira encore des persécutions pour son double catéchisme; Cromwel l'exila, en 1657, au château de Sainte-Marie, dans les îles Sorlingues, d'où Biddle revint en 1658. Emprisonné sous le règne de Charles II, il contracta une maladie qui hâta la fin de ses jours. On a de lui : *Confessions of faith concerning the holy Trinity* (Professions de foi concernant la sainte Trinité), 1648; — *the Testimonies of Irenæus* (Témoignages d'Irénée), 1648; — *Twofold scripture catechism* (Double catéchisme), 1657.

Campbell, *Biographia Britannica.*

* **BIDELLI** (*Jean-Baptiste*), imprimeur italien, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Canzoni diversi del Petrarca*, sans indication de lieu; 1544, in-8°, et 1736, in-8°; — *Stanze ducento con due capitoli, tutte de' versi del Petrarca;* Venise, 1551 et 1563; — *Rime diversi ;* Venise, 1551 et 1563, in-8°; — *Trionfo con alcuni capitoli*, sans indications de date ni d'endroit; on les trouve dans les *Scelta di Stanze*, de Ferentille.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BIDERACH** (*Jean*), jurisconsulte allemand, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Quæstionum nobilium hendecades II de Jure territorii et jurisdictionis;* Strasbourg, 1609, in-8°; — *de Ordinis equestris constitutionibus ;* Kempten, 1671; Francfort, 1696, in-8°; et dans le t. II, la *Bibliotheca equestris* de Jean-Étienne Burgermeister.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

BIDERMANN (*Jacques*), théologien allemand, né à Tubingue, dans la Souabe; mort à Rome, le 20 août 1639. Il entra dans l'ordre des Jésuites, professa la philosophie à Dillingen, et la théologie à Rome. On a de lui : *Res a B. Ignatio, societatis Jesu parente, gestæ ;* Munich, 1612; Rome, 1634, in-16; — *Epigrammatum libri tres;* Dillingen, 1620, 1623; Rome, 1628, in-12; — *Narrationes selectæ ex Seneca, Gellio, Plinio;* 1622; — *Herodiades*, poëme épique sur le massacre des Innocents; Dillingen, 1622, in-12; — *Prolusiones theologicæ tres ;* Dillingen, 1624, in-12; — *Agonosticon libri tres pro miraculis ;* ibid., 1626, in-12; — *Ubaldinus, sive de vita et indole Antonii-Mariæ Ubaldini breviarium;* Rome, 1633; Anvers, 1635; — *Sylvulæ hendecasyllaborum ;* Rome, 1634, in-12; — *Heroum epistolæ ;* Lyon, 1636, in-12; — *Deliciæ sacræ ;* ibid., 1636; Anvers, 1637, in-12; — *Heroidum epistolæ ;* Rome, 1638, in-24; — *Utopia, seu Sales musici ;* Dillingen, 1640, in-12; — *Aloysius, sive Dei beneficia meritis B. Aloysii collata ;* Munich, 1640, in-16; — *Comico-Tragediæ sacræ X*, en 2 part.; ibid., 1666, in-8°.

König, *Bibl. vet. et nov.* — Baillet, *Jugements*, t. IV, *poëtes modernes*, p. 222. — Morhof, *Polyh. liter.* — Alegambe, *Bibl. Scriptor. societatis Jesu.*

BIDERMANN (*Jean-Godefroi*), généalogiste allemand, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il fut pasteur à Aufsess, dans la province de Bamberg. On a de lui : *Genealogie der hohen Grafenhaüser im Fränkischen Kreise* (Généalogie des maisons souveraines de comtes dans la Franconie), 1re partie; Erlangen, 1746, in-fol.; — *Genealogie der hohen Fürstenhaüser im Fraenkischen kreise* (Généalogie des maisons souveraines de princes dans la Franconie); Baireuth, 1746, in-fol.; — *Geschlechts register des hochadelichen Patriciat zu Nürnberg* (Registre généalogique du patriciat de Nuremberg).

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

BIDERMANN (*Jean-Théophile*), philologue allemand, né à Naumbourg le 5 avril 1705, mort en 1772. Il fut nommé bibliothécaire de la ville de Wittemberg, où il avait fait ses études, retourna en 1732 dans sa patrie, dont il dirigea l'école publique, et devint en 1747 recteur à Friedberg. Ses principaux ouvrages sont : *De insolentia titulorum librariorum*, 1743; — *De religione eruditorum*, 1744; — *Meletemata philologica*, 1746; la suite, Friedberg, 1748-1750; — *Cur homines montani male audiant;* ibid., 1748; — *De latinitate macaronica;* ibid., 1748; — *De Isopsephis;* ibid.; — *Fabulosa de septem dormientibus historia;* ibid., 1752; — *De arte obliviscendi;* ibid.; 1752; — *De primis rei metallicæ inventoribus;* ibid., 1763; — *De antiquitate fodinarum metallicarum;* ibid., 1764; — *Acta scholastica*, 8 vol., dont le 1er est de 1741; — *Nova acta scholastica;* — *Selecta scholastica ;* 1744-1746, 2 vol.; — *Otia litteraria;* Friedberg, 1751; — *De vita musica ad Plauti Mostellariam*, act. 3, sc. 2, v. 40. Cette dissertation attira à ce philologue une polémique aussi longue que désagréable.

Harles, *Vitæ Philologorum.*

BIDET (*Nicolas*), agronome français, né en 1709, mort à Reims le 15 février 1782. On a de lui : *Traité sur la nature et sur la culture de la vigne, la façon de la faire et la manière de la bien gouverner*; Paris, 1752, in-12; augmenté et corrigé, revu par M. Duhamel du Monceau; Paris, 1759; traduit en allemand, Leipzig, 1754; et en italien, Venise, 1757, in-8°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

BIDET (*Louis*), chroniqueur français, frère du précédent, naquit à Reims, et mourut dans la même ville le 12 mars 1762. Il était maître des eaux et forêts, et a laissé, sur l'histoire de sa patrie, un manuscrit en 4 vol. in-fol., déposé par ses héritiers à la bibliothèque de Reims.

Biographie universelle.

***BIDING** (*Moïse-Israël*), hébraïsant français, né en juillet 1775. Après avoir étudié à Francfort-sur-le-Mein, il se voua à l'instruction de la jeunesse israélite. Il est aujourd'hui professeur d'hébreu à Metz. Ses principaux ouvrages sont : *Sepher im Lamikra* (Principes de lecture hébraïque, contenant les principes de prononciation, de ponctuation, etc., recueillis des plus anciens grammairiens et réunis dans ce traité); Metz, Hadamard, 1816; — *Hanoch la Naar* (Guide de la Jeunesse); — *Machzor* (Cercle de poésie sacrée pour les offices des solennités israélites, avec un commentaire et des notes); Metz, ibid., 1817, 9 vol.; — *Poëme sur le cinquième commandement du Décalogue;* Metz, ibid., 1821; — *Selihoth* (Prières de la pénitence); Metz, ibid., 1822; — *la Vengeance d'Israël*, ouvrage dirigé contre Serphati, auteur d'un article inséré dans le *Courrier de la Moselle;* Metz et Paris, 1840.

Bégin, *Biographie de la Moselle*. — Quérard, *la France littéraire*.

BIDLOO (*Godefroy*), anatomiste hollandais, né à Amsterdam le 12 mars 1649, mort à Leyde en avril 1713. D'abord porté vers la littérature et la poésie, il se décida pour la carrière médicale, sur les représentations de ses parents qui étaient anabaptistes. L'anatomie et la chirurgie furent surtout l'objet de ses préférences. Après avoir été chirurgien militaire, il obtint en 1688 une chaire d'anatomie à la Haye. Six ans plus tard, il alla professer la même science ainsi que la chimie à Leyde. Vers la même époque, il devint médecin de Guillaume III, roi d'Angleterre. Ses écrits sur la chirurgie prouvent que cette branche de l'art de guérir était encore peu avancée de son temps. C'est ainsi qu'avant d'amputer le sein, il voulait qu'on le perçât d'outre en outre avec une longue fourchette de fer, afin de pouvoir fixer et soulever la glande. A ses yeux aussi, les hydatides sont le résultat de la distension des vaisseaux lymphatiques par la lymphe accumulée entre deux valvules. Il préférait la ligature à l'excision dans tous les cas, et combattit l'hypothèse du fluide nerveux. Il prouva que les nerfs n'ont rien de creux, et fit connaître la structure de ces mêmes nerfs, en faisant voir que les cordons viennent de l'adossement d'un grand nombre de petits filets, unis par du tissu cellulaire. Ses principaux ouvrages sont : *Variæ anatomico-medicæ positiones;* Leyde, 1682, in-4°; — *Anatomia corporis humani, centum et quinque tabulis per artificiosissimum G. de Lairesse ad vivum delineatis demonstrata, veterum recentiorumque inventis explicata, plurimisque hactenus non detectis illustrata;* Amsterdam, 1685; Utrecht, 1750, in-fol. : on recherche encore aujourd'hui les planches de cet ouvrage, quoique souvent elles manquent d'exactitude; — *Brief over de dieren, die man inde lever der Shaapen vind* (Lettres sur les animalcules que l'on trouve dans les brebis); Delft, 1692, in-12, et Leyde, 1698; — *De antiquitatibus anatomices, oratio;* Leyde, 1694 in-fol.; — *Vindiciæ quarumdam delineationum anatomicarum, contra ineptas animadversiones Friderici Ruyschii;* Leyde, 1697, in-4°; — *Dissertatio de venenis;* Leyde, 1704, in-4°; — *Exercitationum anatomico-chirurgicarum decades duæ;* Leyde, 1708, in-4°; — *Opuscula omnia anatomico-chirurgica, edita et inedita;* Leyde, 1715, in-4°; ibid., 1725, in-4°.

Biographie médicale.

BIDLOO (*Lambert*), botaniste hollandais, frère de Godefroy, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il fut apothicaire à Amsterdam. Outre quelques poésies hollandaises et des écrits sur l'histoire et sur les anabaptistes, on a de lui : *De re herbaria*, à la suite du *Catalogus plantarum horti medici Amstelodamensis*, par Commelin; Leyde, 1709, in-12.

Nicolas Bidloo, fils de Lambert, et inspecteur de l'hôpital de Saint-Pétersbourg, fut premier médecin de Pierre Ier.

Biographie médicale.

***BIDON DE VILLEMONTEZ**, littérateur français, mort à Riom en 1839. On a de lui : *Ovinska*, ou *les Exilés en Sibérie*, drame lyrique en 3 actes; Paris, Barba, 1801; — *les Temps héroïques* (en vers); Riom, 1818; — *la Princesse de Faridondon*, ou *la Cour du roi Peteau*, tragédie en 5 actes et en vers; Riom, 1837 et 1840.

Quérard, *la France littéraire*.

***BIDONE** (*George*), mathématicien italien, contemporain, membre de l'Académie des sciences de Turin. Il a composé : *Mémoires sur diverses intégrales définies;* — *Recherches sur la nature de la transcendante* $S\frac{dz}{\text{Log. } z}$ (t. XVI des Mémoires de l'Académie des sciences de Turin); — *Méthode pour reconnaître le nombre de solutions qu'admet une équation transcendante à une seule inconnue* (ibid.); — *Description d'une nouvelle boussole propre à observer les mouvements de rotation et de translation de l'aiguille aimantée, et expériences faites avec cet instrument* (Mém. ci-

tés, t. XVIII, 1811); — *Sur la chaleur du soleil comparée à celle de l'ombre* (ibid.); — *Mémoire sur la cause des ricochets que font les pierres et les boulets de canon lancés obliquement sur la surface de l'eau*, avec 2 pl. (t. XX); — *Mémoires sur les transcendantes elliptiques* (t. XXIII et XXIV, 1818-1820); — *Expériences sur le remous et la propagation des ondes*, avec 7 pl. (t. XXV, 1820, même recueil); — *Expériences sur divers cas de la contraction de la veine fluide, et remarques sur la manière d'avoir égard à la contraction de la dépense des orifices* (t. XXVII, 1823); — *Expérience sur la dépense des réservoirs, et sur l'accélération et la courbure qu'ils occasionnent à la surface du courant* (t. XXVIII, 1824).

Quérard, *la France littéraire*.

*BIDOU (*Charles-François*), écrivain pédagogique français, né à Écos (Eure) le 30 janvier 1756, mort à Chaillot le 13 février 1824. Il entra dans les ordres, et se voua particulièrement à l'éducation et à l'instruction de la jeunesse. On a de lui : *le Guide d'une mère, pour l'éducation de ses enfants ;* Paris, an XI, 1803 ; 2e édit., ibid., 1805, 2 vol. in-8°. C'est un recueil d'excellents préceptes, dans lequel il n'y a rien de bien neuf, et dont le style est parfois un peu naïf. Il n'est pourtant pas absolument à dédaigner.

J. RAVENEL.

Mahul, *Annuaire nécrologique*, 1824, p. 20. — Quérard, *la France littéraire*, I, 328.

*BIDOU (*François-Simon*), médecin français, frère du précédent, né à Écos (Eure) le 9 août 1769, mort à Paris le 8 août 1824. Il quitta la France en 1790, pour aller terminer ses études aux universités d'Édimbourg et de Dublin, puis revint suivre les cours de la faculté de médecine de Paris, où il fut reçu docteur en 1805. On a de lui : *Dissertatio medica de febre generatim;* Paris, 1805, in-4°; thèse inaugurale; — *Réflexions pratiques sur les maladies de la peau appelées dartres;* Paris, 1821, in-8°; souvent réimprimé; toutefois la 5e édit., publiée par D. de Morainville, ibid., 1833, in-8°, n'est rien autre que la quatrième, dont on a renouvelé les titre et faux-titre, et au-devant de laquelle on a placé une introduction de quatre pages, signée *D. de Morainville.*

J. RAVENEL.

Callisen, *Medicin. Schriftsteller-Lexicon*, II, 224; XXVI, 286. — Quérard, *la France littéraire*, I, 327.

BIDPAÏ. *Voy.* PILPAY.

*BIDUINO, sculpteur du douzième siècle. Il paraît avoir été Lombard, bien que Morrona le revendique comme Pisan, et que ses principaux ouvrages se trouvent en Toscane. Au-dessus de la porte latérale de l'église Saint-Sauveur de Lucques, est de cet artiste un bas-relief représentant un *Miracle de saint Nicolas*, et portant la date de 1180. A Pise, on conserve un sarcophage représentant une chasse, avec cette inscription : *Biduinus magister fecit hanc tumbam.* Ce sarcophage, longtemps abandonné dans le jardin des Capucins, en a été enlevé par Morrona, et placé dans le Campo-Santo. Ces sculptures sont encore grossières, mais leur forme et leur relief annoncent déjà une sorte de progrès, et, tout en attestant la barbarie du temps, servent à prouver l'existence de l'art en Italie, même avant le jour où il sembla ressusciter sous le ciseau de Nicolas de Pise.

E. B—N.

Morrona, *Pisa illustrata*. — Mazzarosa, *Guida di Lucca*.

BIE (*Adrien* DE), peintre flamand, né à Lierre en 1594. Il avait déjà quelques notions de peinture lorsque, à l'âge de dix-huit ans, il se rendit à Paris; il y travailla deux années, et partit ensuite pour Rome, où il passa huit ans à se former sur les meilleurs modèles, et à copier les tableaux des grands maîtres pour les seigneurs romains et de riches étrangers. A la demande de plusieurs cardinaux, il peignit, sur des plaques d'or et d'argent et sur des pierres précieuses, des sujets dont le dessin est d'une finesse et d'une pureté extraordinaires. Il revint à Lierre en 1623, et y fit des tableaux d'histoire, dont le plus beau est un *Saint Éloi*, dans l'église de Saint-Gomer de Lierre.

Descamps, *Vie des Peintres flamands*.

*BIE (*Camille* DE), écrivain néerlandais, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Gulden cabinet van de edele Vry Schilder-Konst.*, etc. (le Cabinet d'or de l'art, contenant la vie des peintres, architectes, sculpteurs et graveurs les plus remarquables, en vers flamands); Anvers, 1661.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*. — Chaudon et Delandine, *Nouveau Dict. historique*.

BIE (*Jacques* DE), graveur flamand, vivait à Anvers, dans la première moitié du dix-septième siècle. Il fut d'abord libraire et marchand d'estampes. Il étudia de bonne heure les médailles, et réussit parfaitement à les graver : il exerça son art chez le duc de Croy et d'Arschot. Après la mort de ce seigneur, Jacques de Bie voyagea en France. Il en visita les plus beaux cabinets, et donna une attention particulière aux monuments numismatiques qui rappelaient quelques grandes actions des Français. On a de lui les gravures contenues dans les ouvrages suivants : *Imperatorum rom. a Jul. Cæsare ad Heraclium numismata aurea, Caroli ducis Croyi et Arschotani, explicata a Joan. Hemelario;* Anvers, 1615, in-4°, et 1628; — *les Familles de la France illustrées par les médailles*, 1634; — *les Vrais portraits des rois de France*, in-fol., fig., dont la meilleure édition, publiée en 1636, a pour titre : *la France métallique;* — les portraits des rois de France, dans la grande édition de Mézeray; — une partie de ceux de la *vie de Jésus-Christ*, publiée par Adr. Collaert, d'après Martin de Voss; — et les portraits de la *vie de la sainte Vierge*, conjointement avec Philippe et Théod. Galle.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

BIE (*Marc* DE), graveur flamand, né à Ou-

demarde ou à la Haye en 1694. Il a donné, d'après Paul Potter, plusieurs suites d'animaux.

Chaudon et Delandine, *Nouveau Dictionnaire biographique*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

*BIEDERMANN ou BIDERMANN (*Jean-Jacques*), peintre suisse, contemporain, natif de Winterthur. Après avoir reçu, vers 1780, les leçons de A. Graff, de Dresde, il voyagea, et fixa d'abord sa résidence à Berne, où il peignit le paysage et les animaux. En 1804, il se rendit de Berne à Constance. Ses paysages reproduisent assez exactement la nature, mais ses arbres sont quelque peu maniérés. Ses aquarelles sont estimées, ainsi que ses *Vues* de Suisse. Ses œuvres les plus remarquées sont : *la Promenade en whisky*; — *Délices de la Promenade solitaire*; — *les Cataractes du Rhin près de Schaffhausen*; — *Lucerne, avec une vue sur le Lac*; — *les Chefs-lieux des treize cantons d'autrefois*; — *une Forge, devant laquelle on voit deux chevaux*; — *une Jeune fille tenant un chevreau*; — *la Ville de Francfort et ses environs*.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

*BIEHL (*Charlotte-Dorothée*), auteur et poëte danois, née à Copenhague le 2 juin 1731, morte dans la même ville en 1788. Son père était secrétaire à l'Académie des beaux-arts; elle embrassa la carrière littéraire en 1764, et publia un assez grand nombre de comédies conçues dans le style du dix-huitième siècle, et dont la plupart furent représentées avec assez peu de succès. Elle composa aussi des poésies, des contes en prose, fit des traductions de l'allemand, de l'italien et du français, entre autres celles de plusieurs comédies de Destouches; mais ce qui l'a rendue célèbre dans les littératures du Nord, c'est une excellente traduction de *Don Quichotte*.

Parmi ses pièces de théâtre, qui en partie furent traduites en allemand, on remarque : *Den kjærlige Mand* (le Tendre Mari); Copenh., 1764; — *Den forelskede Ven* (l'Ami amoureux); ibid., 1766; — *Den kjærlige Datter* (la Tendre Fille); ibid., 1766; — *Den Ædelmodige* (le Généreux); ibid., 1767, etc., toutes comédies en cinq actes; — *Euphemia*, tragédie; — *Orpheus et Eurydice*, opéra; ibid., 1775 et 1786; — *Don Quixote af Mancha*, 4 vol. in-8°; Copenh., 1776-1777. P. L. M.

Kraft og Nirup, *Dansk-norsk Litteraturlexicon*.

*BIEK ou BIECK (*Jean-Erdmann*), théologien allemand, né le 14 septembre 1679, mort en 1740. Il étudia à Leipzig et à Wittemberg. Chargé de l'éducation d'un élève qui se destinait aux études juridiques, il s'y livra lui-même. Plus tard il revint à la carrière ecclésiastique, et y remplit diverses fonctions. On a de lui : *Dissertatio moralis circa quæstionem occupata, utrum impuberes perfecta sponsalia contrahere possint*; Wittemberg, 1703, in-4°; — *Dissertatio de apostoli Pauli philosophia*, dans les *Acta philosophiæ* de Neumann.

Neubauer, *Jetztlebende Theologen*.

*BIEL (*Gabriel*), théologien et philosophe allemand, natif de Spire, mort en 1495. Il professa la philosophie et la théologie, fut l'un des fondateurs de l'académie de Tubingue, suivit le duc de Wurtemberg à Rome, et se fit enfin clerc régulier dans la même ville. Il laissa : *Epitome, seu collectorium circa Lombardi sententiarum libros*; Tubingue, 1501; — *De Monetarum potestate et utilitate*; — *Lectura super canonem Missæ*; Reutlingue, 1488; — *Sacri canonis missæ litteralis et mystica expositio*; Tubingue, 1499, in-fol.

Sax, *Onomasticon litterarium*. — Trithème, *in catal.* — Bellarmin, *De Script. eccles.* — Possevin, *de Patr. illustr. Vit.*, etc. — Du Pin, *Bibl. des auteurs ecclésiast. du quinzième siècle*.

BIEL (*Jean-Christian*), prédicateur allemand, né à Brunswick en 1687, mort en 1745. Outre de nombreuses dissertations théologiques insérées dans le *Thesaurus antiquitatum sacrarum* d'Ugolin, on a de lui : *Novus Thesaurus philologicus, sive lexicon in* 70 *et alios interpretes et scriptores apocryphos Veteris Testamenti*; la Haye, 1779-1780, 3 vol. in-8°; ouvrage posthume; — *Dissertatio historico-litteraria de Viris militia æque ac scriptis illustribus*; Leipzig, 1708, in-4°.

Meusel, *Gelehrtes Deutschland*.

BIEL (*Louis*), économiste allemand, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il professa la philosophie à Vienne. On a de lui : *Utilitates rei nummariæ*; Vienne, 1733, in-8°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

BIELEFELD (*Jacques-Frédéric*, baron DE), publiciste allemand, né à Hambourg en 1716, mort le 5 avril 1770. Après avoir fait ses études, il voyagea en France, en Angleterre et dans les Pays-Bas. En 1738 il vint à Brunswick, où il connut le prince de Prusse : il le représenta à la cour de Hanovre, avec le titre de conseiller de légation, lorsque ce prince fut devenu roi. En 1745 il devint second chambellan du prince Ferdinand, frère du roi; et en 1747 il fut nommé inspecteur de toutes les universités prussiennes. La guerre de 1757 lui fit quitter ses domaines, où il vivait retiré, et chercher un asile à Hambourg. On a de lui : *Progrès des Allemands dans les sciences, les belles-lettres et les arts, particulièrement dans la poésie et l'éloquence*; Berlin, 1752, in-12; — *Institutions politiques*; la Haye, 1760, 2 volumes in-4° et in-8°; — *Comédies nouvelles*; Leyde, 1753; — *Erste Grundlinien der allgemeinen Gelehrsamkeit oder kurzgefasste Vorstellung sowohl der hœhern und andern Wissenschaften, als der freyen Künste und der schœnen Litteratur, aus dem Franzœsischen uebersetzt* (Premiers principes d'enseignement universel, *ou* Simple exposé concernant tant les études supérieures que les beaux-arts et les lettres, traduits du français); Breslau, 1767; — *Der Eremit, ein Wochenblatt* (l'Ermite, feuille hebdomadaire).

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

*BIELER (*Charles-Ambroise*), médecin allemand, né à Ratisbonne en 1693, mort dans la même ville le 14 septembre 1747. A vingt et un ans, il fut envoyé à Iéna pour y étudier la philosophie, la chimie, l'anatomie et la médecine. Reçu docteur en 1719, il vint pratiquer à Ratisbonne, et y mourut. On a de lui : *Dissertatio de amore insano;* Iéna, 1717, in-4°; — *Dissertatio de paralysi;* Iéna, 1719, in-4°. Il a traité des champignons dans l'ouvrage de Weinmann sur la botanique.

Biographie médicale.

*BIELER (*Benjamin*), théologien et antiquaire allemand, né en Saxe, le 15 février 1693, mort en 1772. Fils d'un meunier, il alla étudier à l'université de Leipzig. On a de lui : *Dissertatio de lapidibus Romanorum milliaribus seujuxta viam positis;* Wittemberg, 1713, in-4°; — *Dissertatio de theologia emblematica;* ibid., 1725, in-4°; — *De cathedra S. Petri Antiochiæ, Romæque corrupta ac deperdita brevis commentatio, qua Matthiæ a Corona sobrie respondetur;* Helmstadt, 1738, in-4°; — *De Anima sicut aquila redintegrata pariter ac refecta breve hypomnema;* Leipzig, 1744, in-4°; — *Historische Nachricht von allerley geheimen Dingen der alten und neuen Juden... sonderlich aber von den bedenklichen Geheimnissen der Freymaurer wovon bisher alle Welt voll worden* (Détails historiques sur certains mystères des Juifs anciens et modernes, et surtout sur les *étranges* mystères mémorables des francs-maçons, qui ont jusqu'ici fait beaucoup de bruit dans le monde); Zerbst, 1743, in-8°; — *Erbauliche Betrachtungen über die bisherigen Erdbeben* (Observations fondamentales sur les tremblements de terre); Wittemberg, 1757, in-8°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

BIELINSKI (*François*), naturaliste polonais, mort vers 1766. Son amour pour les sciences et surtout pour l'histoire naturelle, où il avait fait de grands progrès, lui inspira une grande bienveillance pour tous ceux qui se livraient à des études sérieuses. Il encourageait leurs travaux, et ce fut à ses frais qu'on imprima deux ouvrages de Lucas Gornicki. Il devint en 1710 staroste de Marienbourg, vayvode de Culm, maréchal de la couronne. Il suivit plus tard, à Dantzick, le roi Stanislas, auquel il s'était attaché; mais, après la capitulation de cette ville, il se soumit à Auguste III. Nommé par ce prince grand maréchal de la couronne, il organisa et dirigea avec fermeté la police de tout le royaume. On a de lui une traduction, en polonais, d'une *Dissertation touchant les prétentions de la Pologne sur la Livonie et la Courlande;* Varsovie, 1751.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

BIELINSKI (*Pierre*), magistrat polonais, né en 1754, mort à Varsovie le 9 mars 1829. Initié de bonne heure aux affaires de son pays, il donna des preuves d'intégrité comme membre d'une commission de finances, où il avait été appelé par la diète de 1782. En 1812, on le chargea de présider, à Kalisch, le gouvernement du grand-duché de Varsovie. A la retraite des Prussiens, il fit partie de la commission suprême du gouvernement, établie par Napoléon, et fut l'un des signataires du statut constitutionnel accordé à ce grand-duché après la paix de Tilsitt. Quand le roi de Saxe devint duc de Varsovie, Bielinski vint à Paris, avec la députation polonaise, porter à Napoléon l'hommage du dévouement de ce prince, et, à son retour, il occupa dans la chambre haute la place de sénateur palatin. L'érection du royaume de Pologne, créé par le congrès de Vienne, blessa profondément le patriotisme de Bielinski, à qui le gouvernement russe ôta, en 1821, la présidence du sénat. Néanmoins, lorsqu'il s'agit de juger définitivement les prévenus impliqués dans le procès auquel donna lieu la sanglante catastrophe arrivée à Saint-Pétersbourg le 26 décembre 1825, Bielinski fut chargé de présider le tribunal de la diète, auquel cette affaire était soumise, et qui acquitta tous les accusés le 17 octobre 1828. Bielinski ne survécut guère que cinq mois à ce jugement.

Biographie des Contemporains.

BIELKE (*Nicolas*, comte DE), savant suédois, vivait dans la dernière moitié du dix-huitième siècle. En 1769 il devint membre du sénat, d'où il se retira lors des troubles qui éclatèrent le 12 mai 1772; il y rentra quand les factions se furent calmées. Il fut chargé, en 1782, du département des mines; il y fit d'utiles réformes, et, au moyen d'une société d'actionnaires qu'il institua, il réussit à exploiter les carrières de porphyre du district d'Elfdal, en Dalécarlie. Il se démit de ses fonctions pendant les orages que souleva la diète de 1789, et il alla finir ses jours dans sa terre de Sture-Fors, en Ostrogothie. Il était membre de l'Académie des sciences de Stockholm, possédait une nombreuse bibliothèque et une belle collection de minéraux. On a de lui : un *Discours* sur Gustave Ier, qu'il lut à la société savante dont il était membre; — une *Correspondance scientifique et littéraire* avec Charles Bonnet, qui n'a pas été publiée.

Gezelius, *Dict. Biogr.* — *Biografiska-Lexicon.*

BIELKE (*Stenon-Charles*), chimiste et botaniste suédois, né à Stockholm en 1709, mort le 13 juillet 1754. Il parcourut la Suède et plusieurs autres contrées, et remplit dans son pays plusieurs fonctions publiques. En 1746, il était vice-président à Abo. Les sciences et les manufactures de la Suède lui doivent quelques progrès : c'est ainsi qu'il fit voyager à ses frais en Russie et en Suède le professeur Kalm; et lui-même, durant ses voyages dans les mêmes pays, rassembla plusieurs manuscrits sur la botanique, tels que : la *Flora Wolgensis;* — la *Flora tartarica* de Heinzelmann; — la *Flora moscuensis* de Schober. Il étudia et colligea particulièrement les graminées, et découvrit une nouvelle manière de préparer l'alun. On trouve quelques-uns de ses traités dans

les *Mémoires* de l'Académie des sciences de la Suède, 1746-1750.

Gezelius, *Biografisk-Lexicon*.

***BIELKE** (le baron *Thure*), conspirateur suédois, mort à Stockholm le 18 mars 1792. La suppression du sénat, provoquée par Gustave III, ayant donné lieu à la conspiration fameuse qui amena la mort de ce roi, le baron Thure de Bielke, qui se trouvait impliqué dans le complot, s'empoisonna lorsqu'il apprit l'arrestation du meurtrier et des autres conspirateurs. La garde envoyée pour l'arrêter le trouva mort; mais il n'est pas vrai qu'il ait fait des aveux.

Art de vérifier les dates, IV, 332.

***BIELOWSKI** (*Auguste*), littérateur polonais, contemporain, attaché à la bibliothèque Ossolinski à Léopol, né vers 1806 en Gallicie. Le premier travail qui le fit connaître avantageusement au public de son pays, fut une excellente traduction d'un poëme slave très-ancien, *l'Expédition d'Igor contre les Polonais*, publiée à Léopol en 1833 et 1835, in-8°. On a eu depuis, du même auteur : un poëme intitulé *Henri le Pieux*; une traduction du *Faust* de Gœthe; les biographies de Henri Malczewski et de Joseph Borkowski, ainsi que de nombreux articles insérés dans les recueils galliciens *la Ziewonia*, *l'Album*, et *la Gazette des Modes*. M. Bielowski marque parmi le petit nombre d'écrivains de talent qui persistent à cultiver la littérature nationale dans les possessions polonaises de l'Autriche. C. M.

J. Maiorkiewicz, *Historya, Literatura i Krytyka* (Histoire, Littérature et Critique); Varsovie, 2e édition, 1852, in-8°.

BIELSKI (*Martin* et *Joachim*, père et fils), chroniqueurs polonais du seizième siècle. Martin Bielski était né en 1495, et mourut en 1576. Il nous laissa les ouvrages suivants : *Zywoty filosofow*, etc. (Vies des philosophes, etc.); Cracovie, 1535; — *Kronika catego swiata* (Chronique universelle); Cracovie, 1550 et 1564, in-fol.; — *Sprava rycerska wedtug posterpku Grekow*, etc. (l'Art militaire selon le procédé des Grecs, etc.); Cracovie, 1569; — *Kronika Polska* (Chronique de Pologne), ouvrage contenant l'histoire de ce pays depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'année 1576. Son fils *Joachim* le publia en 1597, in-folio, en y ajoutant le récit des événements arrivés jusqu'à cette dernière époque; — quelques poëmes satiriques, tels que le *Seym maiowy* (la Diète de Mai), et le *Seym niewiesci* (la Diète féminine), qui n'ont paru à Cracovie qu'en 1590 et 1595. Les deux Bielski ont le mérite d'avoir été les premiers historiens polonais qui se soient servis de l'idiome national dans leurs ouvrages, et leur langage pur et civil est apprécié encore de nos jours. On a réimprimé maintes fois leur chronique.

C. Morozewitch.

Bentkowski, *Historya Litteratury polskiey*; Varsovie, 1814, 2 vol. in-8°.

***BIEMMI** (*Jean-Marie*), historien italien, né le 2 février 1708, vivait encore en 1759. Il embrassa la carrière ecclésiastique et se livra avec ardeur aux travaux historiques, traduisit Tacite et Tite-Live, et laissa en outre : *Istoria di Giorgio Castrioto, detto Scanderbegh*; Brescia, 1742, in-4°; — *Istoria di Brescia*; Brescia, I, 1748; II, 1749 : cette seconde partie va jusqu'à 1117; les tracasseries que lui suscita cet ouvrage l'empêchèrent d'en publier la dernière partie, qui devait s'étendre jusqu'à 1740; — *Istoria di Ardiccio degli Aimoni, e di Alghisio de Gambara*; Brescia, 1759, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BIENAIMÉ (*Pierre-Théodore*), architecte, né à Amiens en 1765, mort à Paris en 1826. Élève de l'Académie des beaux-arts, il venait de remporter le grand prix au moment même où les académies furent supprimées par la convention. Bientôt, lorsqu'on mit au concours une colonne monumentale à élever dans chaque département de la France, il l'emporta sur plus de huit cents concurrents. Cette nouvelle victoire n'eut pas pour Bienaimé un plus heureux résultat que la première, car le projet fut abandonné. En 1797, il reconstruisit la salle Favart. En 1808, il suivit à Lucques Élisa Bonaparte, qui lui fit faire quelques changements et additions à son palais, et le chargea de reconstruire presque entièrement la villa de Marlia, qu'elle venait d'acquérir des comtes Orsetti. Devenue grande-duchesse de Toscane, Élisa emmena Bienaimé à Florence, et voulut lui faire arranger à la française les appartements du palais Pitti : heureusement Napoléon s'opposa à des changements qui eussent enlevé à l'habitation des Médicis une partie de son caractère. De retour à Paris en 1810, Bienaimé y fut encore poursuivi par sa fatale étoile : plusieurs projets lui furent demandés et adoptés; aucun ne fut exécuté. Enfin, après 1815, il fit quelques réparations aux Thermes de Julien, fut nommé inspecteur des bâtiments civils, et chargé en 1823 de la restauration de l'église Saint-Germain-des-Prés. Mais, trois ans après, il mourut d'un anévrisme. E. B—n.

Ch. Gabet, *Dictionnaire des Artistes*. — Dulaure, *Histoire de Paris*. — Mazzarosa, *Guida di Lucca*.

BIENAISE (*Jean*), chirurgien français, né à Mazères, mort en 1681. Il étudia la chirurgie, et se fit bientôt connaître comme opérateur. Ce fut lui qui inventa le lithotome caché ou attrape-lourdaud, pour opérer le bubocèle. Il remit aussi en pratique la suture des tendons. Consulté par Louis XIV au sujet du cancer d'Anne d'Autriche, il ne craignit point de déclarer au roi l'impossibilité de la guérison. Ce chirurgien fit un noble usage de la fortune que lui acquirent ses travaux : il en légua une partie aux pauvres, et destina l'autre partie à la création de deux emplois de professeur, l'un d'anatomie, l'autre de chirurgie, à l'école de Saint-Côme. On a de lui : *les Opérations de chirurgie par une méthode courte et facile*; Paris, 1688 et 1693.

Biographie médicale. — Boulliot, *Biographie Ardennaise*.

BIENAYMÉ (*Pierre-François*), savant et pieux ecclésiastique, mort le 9 février 1806. Il cultiva avec succès l'histoire naturelle, et vécut dans la familiarité de Buffon et de Daubenton. Il fut nommé évêque de Metz en 1802, et mourut dans cette ville. On a de lui un savant *Mémoire sur les abeilles*, dont la première édition, publiée en 1780, a été revue par Buffon. La seconde parut à Paris et à Metz, 1804, in-8°.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

BIENNÉ (*Jean*), en latin *Benenatus*, typographe français, mort à Paris le 15 février 1588. Il fut reçu imprimeur en 1566, et, par son mariage avec la veuve de Guillaume Morel, imprimeur royal pour le grec, il devint propriétaire des presses de ce typographe. Il continua l'impression de Démosthène, commencée par son prédécesseur; cet ouvrage fut publié en 1570, in-fol. On a encore de cet imprimeur : *Lucretius, de Rerum natura*, éd. de Lambinus, 1570, in-4°; — *Synesii hymni*, 1570, in-8°; — *Theodoretus, de Providentia*, græco-latin, 1569, in-8°; — *Novum Testamentum syriace, græce, cum versione interlineari latina*, in-4°. Bienné périt de mort funeste, comme l'indique son épitaphe, mentionnée par Moréri :

Per vim, perque dolos fatali conditus urna
Mortuus his jaceo, qui bene natus eram.
Mortis causa Venus; nam cæco armavit ab æstu
In me rivalis corda manusque feri.
O fati ambiguas leges! quæ cuncta propagans
Vitæ aliis causa est, fit mihi causa necis.

Moréri, *Dictionnaire historique*. — *Dictionnaire raisonné de Bibliologie*, t. I, p. 8.

***BIENTINA** (*Jacques* DE), chirurgien et poëte italien du seizième siècle. On a de lui : *Canti Carniascialeschi*, impr. dans le recueil de Lasca, Florence, 1559, in-8°, et dans la belle édition de Cosmopoli; Lucques, 1750, in-8°; — *la Fortuna, commedia* (*in verso*); Florence, 1573, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***BIENVENU** (....), humaniste français, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il se qualifie lui-même, dans sa traduction d'Horace, de « lieutenant général au siége royal de Mehun-sur-Yèvre et en la justice de Graçay. » On a de lui : *Horace françois*; Paris, 1633, in-12 (en prose.) « Horace, dit-il, me parut si beau et si mignard en son langage, que je crus rendre un bon office à quelques curieux en le faisant paroître en habit françois. »

Goujet, *Bibliothèque française*, V, 313 et suiv.

BIENVENU (*Jacques*), littérateur genevois, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *le Triomphe de Jésus-Christ, comédie apocalyptique en six actes*, traduite en rimes, du latin de Jean Foxas; Genève, 1562, in-4° : elle est suivie d'un *Discours sur la maladie de la messe*; — *Comédie du monde malade et mal pansé, récitée à Genève en* 1568, *au renouvellement de l'alliance entre les nobles et illustres républiques de Berne et de Genève*, 1568, in-8°.

Bibliothèque du Théâtre français, t. III, p. 236. — Senebier, *Histoire littéraire de Genève*.

BIENVILLE (*J.-D.* DE), médecin français, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Après avoir visité le nord de l'Europe, il s'établit à la Haye, où il pratiqua la médecine avec succès. On a de lui : *la Nymphomanie*, ou *Traité de la fureur utérine*; Amsterdam, 1771, in-8° : cet ouvrage a été traduit en anglais, et deux fois en allemand; — *le Pour et le Contre de l'inoculation de la petite vérole*; Rotterdam, 1771, in-8°; — *Recherches théoriques et pratiques sur la petite vérole*; Amsterdam, 1772, in-8°; — *Traité des erreurs populaires sur la santé*; la Haye, 1775, in-8°.

Éloy, *Dictionnaire de médecine*.

BIERBRAUER (*Jean-Jacob*), magistrat allemand, né dans la Hesse en 1705, mort à Cassel en 1760. Il se fit remarquer par son habileté à interroger les criminels, et concourut puissamment à délivrer la Hesse des brigands dont elle était infestée. On a de lui : *Accurate Beschreibung der beyden bezüchtigten sogenannten Franken oder Hessischen und Thüringer oder sächsischen Diebs-Moerder und Räuber-banden* (Description détaillée de deux fameuses bandes de voleurs et d'assassins, dites bandes de la Franconie, de la Hesse et de la Saxe ou de la Thuringe); Cassel, 1755, in-fol.; — *Beschreibung der berüchtigten jüdischen Diebesmœrder und Räuberbanden welche seither hin und wieder im Reiche viele Beraubungen begangen haben* (Description des fameuses bandes de voleurs juifs qui ont désolé longtemps l'Allemagne); Cassel, 1778, in-fol.

Strieder, *Hessische Gelehrten und Schriftsteller*.

***BIERCHER** (*Mathieu*), architecte prussien, né à Cologne en 1797. En 1820 et 1821 il alla étudier l'architecture à Berlin, et visita plus tard le reste de l'Allemagne, les Pays-Bas et la France. Parmi ses travaux d'architecture, on mentionne : le *théâtre de Cologne*, construit en 1829; — le *palais de la Régence*, de la même ville, l'un des plus beaux monuments de la province rhénane.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

***BIERING** (*Chrétien-Henri*), littérateur danois, né le 26 d'août 1729 en Fionie, mort en 1804. Curé depuis 1760 à l'île de Falster, il reçut en 1801, du premier consul Bonaparte, pour un poëme latin, une lettre avec une tabatière en or ornée de son portrait. Il publia entre autres : *Poetiske Tauher over Lissabons Undergang* (Pensées poétiques sur la destruction de Lisbonne); Copenhague, 1756; — les Épîtres d'Horace, traduites en vers danois; ibid., 1777; — *Oliva pacis anno seculi undevigesimi primo Europæ peroptatæ porrecta*; ibid., 1801. P. L. M.

Kraftet Nyerup, *Dansk-Norsk Litteratur-Lexicon*.

*BIERINGS, peintre flamand, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il paraît avoir vécu à la même époque que L. François, et peignit le paysage. Au jugement de Füssly, il aurait été le même qu'Adam Bierling; mais ce dernier ne fut, selon Heinecken, que graveur et dessinateur.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.* — Heinecken, *Dictionnaire des Artistes.* — Descamps, *Vies des Peintres flamands.*

BIERKANDER (*Claude*), agronome suédois, né en 1735, mort en 1795. Il était pasteur à Grefback en Westrogothie, et membre de l'Académie de Stockholm. On a de lui : *Mémoires sur la transpiration des plantes*, 1773; — *Sur l'Ustilage*, ou *la Brûlure des végétaux*, 1775; — *Sur les stations des plantes,* 1776; — *De l'action et de l'effet du froid sur les végétaux,* 1778; — *Insektenkalender* (Calendrier entomologique); — *Sur la germination,* 1782, dans les *Mémoires de l'Académie de Stockholm,* 1782; — *Sur l'horloge et sur l'hygromètre de Flore,* 1782.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopädie.* — Gezelius, *Biografisk Lexikon.*

BIERLING (*Frédéric-Guillaume*), théologien allemand, né à Magdebourg en 1676, mort en 1728. Il professa la théologie à Rinteln : c'était un prédicateur distingué, doué d'un esprit sage et de connaissances étendues. La plupart des savants contemporains, et particulièrement Leibniz, furent en correspondance avec lui. Les lettres de Leibniz à Bierling se trouvent dans le t. IV *Epistolarum G.-W. Leibnizii.* On a de lui : *De Pyrrhonismo historico*; Leipzig, 1724, in-8°; — *Observationum in Genesim specimina VI;* Rinteln, 1722 et 1728, in-4°; — *Dissertatio historica de familia comitum Holsato-Schaumburgicorum hoc sæculo extincta;* Rinteln, 1699, in-4°, etc.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

BIERLING (*Conrad-Frédéric-Ernest*), théologien allemand, fils de Frédéric-Guillaume, naquit en 1709, et mourut en 1755. Il professa la logique, la métaphysique et la théologie à Rinteln. On a de lui : *De Carolo I° imperatore, virtutibus*, etc.; Rinteln, 1738, in-4° : éloge imprimé dans la *Collection des dissertations historiques relatives à l'histoire d'Allemagne,* par Schrotter, t. II, p. 101-168; — *Fasciculus dissertationum logicarum*; Rinteln, 1740, in-4°; — *De religione Caroli V imperatoris*; ibid., 1754, in-4°, etc.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

BIERLING (*Gaspard-Théophile*), médecin allemand, né à Leipzig, mort en 1693. Il pratiqua la médecine à Magdebourg, où il s'acquit une grande réputation. Il était membre de l'Académie des curieux de la nature. On a de lui : *Adversariorum curiosorum centuria prima*; Iéna, 1679, in-4°; — *Thesaurus theorico-practicus*; Magdebourg, 1693, in-4°; Iéna, 1697, in-4°, avec une préface de J. Wolff; — *Consilium pestifugum*; ibid., 1680, in-8°; en allemand, Helmstadt, même année; — *Problema pharmaceutico-medicum, an in peste Magdeburgensi medicamenta evacuantia tuto, præservationis et curationis gratia, exhibita fuerint necne;* Helmstadt, 1684, in-4°; — *De diarrhæa chylosa, febre tertiana,* etc.

Biographie médicale. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

*BIERMANN (*Charles-Édouard*), peintre de paysage, né à Berlin le 26 juillet 1803. Il entra dès l'âge de quatorze ans à la manufacture de porcelaines de cette ville, quitta bientôt cet établissement pour entrer dans les ateliers de Schinkel, et se mit à voyager pour se perfectionner dans son art. L'Italie et surtout la Suisse l'inspirèrent tour à tour. Parmi ses tableaux, dont plusieurs ont été reproduits par la lithographie et la gravure, on distingue particulièrement : *le Soir sur les hautes Alpes;* — une *Vue de Florence*, et une *Vue de la cathédrale de Milan.* Biermann possède une grande habileté pratique; sa manière est large et hardie, mais elle rappelle un peu trop l'ancien peintre décorateur. A. Hanus.

Conversations-Lexicon.

*BIERMANN (*Laurent*), mathématicien allemand, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Compendium arithmeticum;* Leipzig, 1664 et 1688, avec une *Instruction sur la tenue des livres;* — *Neue arithmetische Schatzkammer* (Nouvelle chambre mathématique des monnaies); Nuremberg, 1667, in-4°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

*BIERMANN (*Martin*), médecin allemand, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il exerça pendant quelque temps la profession de médecin à Helmstadt. En 1593, il renonça à sa chaire, et se fit une réputation en réfutant les idées de Jean Bodin sur la démonomanie et les sortiléges. On a de lui : *Disquisitio de magnis actionibus;* Helmstadt, 1590, in-4°. Cet ouvrage a été imprimé avec les *Dissertationes physico-medicæ de Spectris et Incantationibus,* de Tobie Tandler; Wittemberg, 1613; — *De Principiis generationis rerum naturalium internis;* Helmstadt, 1589.

Biogr. médicale. — Van den Linden, *De Scriptor. med.*

*BIERMANN ou BIRMANN (*Pierre*), dessinateur et peintre suisse, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il eut pour maître Rieter à Berne et Ducros à Rome. Il séjourna dans cette dernière ville de 1786 à 1790. Ses aquarelles sont remarquables. Ses *chutes d'eau,* celle du *Rhin*, près de Schaffhouse, par exemple, sont des chefs-d'œuvre. Il a dessiné aussi, avec le même talent, les cascades de Tivoli, Terni et Lauffen.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

*BIERNACKI (*Alois-Prosper*), agronome polonais, né à Kalisch dans le Palatinat en 1778. A sa sortie de l'université de Francfort-sur-l'O-

der, où il avait fait ses études, il compléta son éducation agronomique par plusieurs voyages à l'étranger. De retour dans son pays, il transforma, pour donner l'exemple, une propriété qu'il possédait auprès de Kalisch, en ferme modèle. Le désir de faire, autant que possible, profiter sa patrie de toutes les améliorations récemment découvertes, lui fit fonder une école d'enseignement mutuel pour l'étude de l'agronomie, de l'horticulture, ainsi que des sciences naturelles et mathématiques. S'étant jeté dans l'opposition contre la Russie, il s'attira la haine du parti impérial. Pendant la révolution de Pologne en 1831, il fut d'abord membre de la diète et président de la chambre des comptes, puis ministre des finances. Après la chute de Varsovie, Biernacki émigra en France. A. Hanus.

Conversations-Lexicon.

* **BIERNATZKI** (*Jean-Christophe*), écrivain allemand, né le 17 octobre 1795 à Elmshorn dans le Holstein, mort le 11 mai 1840. Après avoir étudié dans les universités d'Iéna et de Kiel la théologie et les langues orientales, il exerça les fonctions de ministre du culte évangélique luthérien d'abord dans l'île de Nordstrand, et ensuite à Frédérikstadt, où il mourut. Dans la première de ces résidences, au milieu d'une contrée stérile et d'une population misérable, il s'était signalé par son infatigable zèle et sa charité à toute épreuve. L'esprit vraiment chrétien qui dirigeait sa conduite respire aussi dans ses poésies lyriques et dans ses nouvelles. La plus remarquable de celles-ci est : *Die Hallig, oder die Schiffbrüchigen auf dem Eilande in der Nordsee* (le Hallig, ou les Naufragés dans une île de la mer du Nord); Altona, 1836; 2ᵉ édit., 1840; ouvrage où l'auteur a peint avec une saisissante vérité les lieux et les scènes qu'il avait sous les yeux. Il a écrit en outre un poëme didactique et religieux : *Der Glaube* (la Foi); 2ᵉ édit., Schleswig, 1825; — les nouvelles : *Wege zum Glauben, oder die Liebe aus der Kindheit* (le Chemin de la Foi, ou l'Amour d'enfance); Altona, 1835; — *Der braune Knabe* (l'Enfant brun); Altona, 1839. — Ses sermons ainsi que ses œuvres complètes ont paru pour la première fois après sa mort (Altona, 1844). A. Hanus.

Conversations-Lexicon.

* **BIERVILLAS** (*Inigo* de), voyageur portugais, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Voyage à la côte de Malabar, Goa, Batavia et autres lieux des Indes orientales, rédigé par l'abbé Saunier*; Paris, Dupuis, 1736, in-12.

Quérard, *la France littéraire.*

BIESELINGHEN (*Chrétien-Jean Van*), peintre hollandais, natif de Delft, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. L'un des ouvrages le plus remarquable de cet artiste est le portrait de Guillaume Iᵉʳ, prince d'Orange, qu'il exécuta de mémoire. Ce portrait servit de modèle à Guérit Pot pour le tableau qui fut placé, en 1620, dans l'hôtel de ville de Delft. Bieselinghen, accompagné de sa femme et de ses deux enfants, suivit en Espagne quelques-uns de ses amis qu'il avait d'abord eu l'intention d'accompagner seulement jusqu'à leur navire. Arrivé à Madrid, il fut nommé peintre du roi, et ne revint dans sa patrie qu'après la mort de sa femme. Il se remaria, et mourut à Middlebourg à l'âge de quarante-deux ans.

Descamps, *Vie des Peintres flamands.*

* **BIESIUS** (*Nicolas*), médecin, poëte et philosophe néerlandais, né à Gand le 27 mars 1516, mort le 28 avril 1572. Il étudia la philosophie dans sa ville natale, et se rendit à Louvain pour y étudier la médecine. Les circonstances lui firent prendre un autre parti. Il passa en Espagne, où il étudia la philosophie et l'éloquence. Il alla ensuite en Italie, et fut reçu médecin à Sienne; de là il revint en Flandre, où on le chargea de professer sur l'*Ars parva* de Galien. Appelé plus tard à Vienne par Maximilien II, il y devint le médecin de cet empereur. Il écrivit plusieurs ouvrages de médecine, dont les principaux sont : *Commentarii in artem medicam Galeni*; Anvers, 1560, in-8°; — *De methodo medicinæ liber unus*; Anvers, 1564, et Louvain, même année; — *De Natura libri quinque*; Anvers, 1578 et 1613; — *De Medicina theoretica libri sex*; Anvers, 1578.

Biographie médicale. — Le Mire, *Elogia illustrium Belgiæ Scriptorum.*

* **BIESMANN** (*Gaspard*), théologien et rhéteur allemand, né à Düsseldorf en 1639. Il entra dans l'ordre de Jésus en 1672, y professa les belles-lettres, la philosophie d'Aristote et la morale, et fut chargé de diriger plusieurs colléges de son ordre. On a de lui : *Lux oratoria, seu brevis et clara totius Rhetoricæ compositio*; Cologne, 1611, 1690, in-12; — *Doctrina moralis in brevissimum compendium redacta*, etc.; Cologne, 1701, in-4° et in-12.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

BIESTER (*Jean-Éric*), littérateur allemand, né à Lubeck en 1749, mort à Berlin en 1816. Il étudia le droit à Gœttingue; mais il s'adonna de préférence à l'histoire littéraire et à la critique. Dans la maison du ministre d'État prussien Zedlitz, il se lia avec Gedike, et il entreprit avec lui, en 1783, la publication d'une revue mensuelle (*Monath-Schrift*), qu'il continua seul, à partir de 1790. Elle eut un grand succès, causé par ses attaques véhémentes contre le catholicisme. L'esprit polémique, inspiré par la réforme, n'était jamais complétement mort dans l'Allemagne protestante, et se réveillait chaque fois que le parti contraire manifestait quelque velléité de rentrer dans la lice. Biester fut nommé, en 1784, directeur de la bibliothèque royale de Berlin, qu'il ouvrit le premier au public. Il a fait connaître en Allemagne, par une bonne traduction, le *Voyage du jeune Anacharsis*, 1792,

6 vol. in-8°, et fut admis membre de l'Académie royale de Berlin. En 1798, il lut un mémoire sur cette maxime de Socrate, que « *la science et la vertu sont la même chose.* » En 1797, il avait fondé un nouveau journal mensuel : *Berlinische blatter* (Feuille berlinoise). On a encore de lui : une excellente édition des *quatre Dialogues de Platon* (Berlin, 1780, in-8°), enrichie de notes par Gedike; — une traduction en allemand du *Discours de réception du baron de Zedlitz à l'Académie de Berlin,* 1777; — des *Observations de Cavanilles sur l'article* Espagne *de l'Encyclopédie méthodique*, 1785. [*Enc. des g. du m.*]

Conversations-Lexicon.

BIET (*Antoine*), missionnaire français, né dans le diocèse de Senlis vers 1620. Il s'embarqua pour Cayenne en 1652, avec six cents colons envoyés par une compagnie qui avait obtenu du gouvernement la cession de cette île. L'entreprise ne réussit pas; la faim et les maladies firent périr la plupart des colons, et Biet se consacra au soulagement de leurs misères avec un dévouement héroïque. A son retour en France, il publia le *Voyage de la France équinoxiale,* ou *l'Ile de Cayenne, entrepris par les François en* 1652; Paris, 1664, in-4°. Cet ouvrage est terminé par un *dictionnaire de la langue galibi;* il est écrit avec simplicité, et se lit avec intérêt. Mais le séjour que Biet avait fait aux Antilles avait été trop court pour qu'il pût parler de ces îles avec toute l'exactitude désirable. Son ouvrage a été réfuté par le P. Dutertre.

Le Bas, Dictionnaire encyclopédique de la France.

BIET (*Claude*), pharmacien français, né à Chauvot, près Verdun-sur-Saône; mort à Versailles le 18 juillet 1728. Il était premier apothicaire du roi. On a de lui : *Sur la Thériaque,* 1704; — *Sur les Pilules de longue vie,* même année; — *Sur le Quinquina,* 1707; — *Sur les Gouttes d'Angleterre.* Tous ces ouvrages sont insérés dans les *Mémoires de Trévoux.*

Papillon, Bibliothèque des auteurs de Bourgogne.

BIET (*René*), antiquaire français, mort le 29 octobre 1767. Il fut abbé de Saint-Léger de Soissons, prédécesseur du savant bibliographe Mercier. Il s'adonna à l'étude des antiquités du Soissonnais, et ses travaux dans ce genre nous ont valu un ouvrage qui remporta le prix de l'Académie de Soissons, et dont l'intérêt fait regretter que l'auteur n'ait pas continué ses recherches sur la même matière : c'est une *Dissertation sur la véritable époque de l'établissement fixe des Francs dans les Gaules;* Paris, Delespine, 1736, in-12. Ce sujet important, qui n'a fini par être bien éclairci que par les travaux de Fréret et de M. Augustin Thierry, donna lieu à l'abbé Biet de se livrer à des considérations nouvelles, qui s'éloignaient, à la fois, des systèmes du P. Daniel et de l'abbé Dubos. Il fixe à l'année 351 le premier établissement des Francs, que le premier avait retardé jusqu'en 486, et l'abbé Dubos jusqu'à l'année 407; seulement, la question proposée par l'Académie de Soissons était complexe, et comprenait plusieurs autres points importants à éclaircir, tels que la vérité ou la fausseté de l'expulsion de Childéric, et de l'élévation d'Égidius à sa place, et la détermination du lieu où se donna la fameuse bataille de Soissons. L'abbé Biet se livre aussi à un examen judicieux, quoique conjectural, de ces divers corollaires de la question principale. Il eut deux compétiteurs sur lesquels il l'emporta : l'un était le savant abbé Lebeuf, et l'autre M. Ribauld de Rochefort, dont les ouvrages furent jugés dignes de l'impression, qui eut lieu aux frais de l'Académie, suivant l'usage qu'elle avait adopté. On a aussi de l'abbé Biet un *Éloge du maréchal d'Estrées* (protecteur de l'Académie de Soissons), 1739, in-8°. J. LAMOUREUX.

France littéraire de 1769. — Bibliothèque historique de la France.

BIETT (*Laurent*), médecin français, né à Scamfs, canton des Grisons, mort le 3 mars 1840. Il étudia à Paris, où il eut entre autres pour maître le professeur Alibert. En 1819 il fut nommé médecin titulaire de l'hôpital Saint-Louis, et, peu après, membre de l'Académie royale de médecine. Après un voyage en Angleterre, où il étudia les hôpitaux de Londres, il fit créer à l'hôpital Saint-Louis le traitement externe, qui permet de secourir par année six mille malades. Pendant près de vingt ans il fit ce service pénible, qui durait plusieurs heures par jour. D'après sa direction, les bains de l'hôpital Saint-Louis devinrent bientôt un établissement modèle, et bientôt aussi il ouvrit sur les maladies de la peau des leçons cliniques, souvent citées par M. Cazenave dans son *Traité sur les Maladies de la peau.* Biett introduisit, dans l'étude de ces maladies, la netteté et la sévérité de son esprit. Il adopta la classification de Willan, à laquelle il fit d'importantes modifications, en se plaçant toujours derrière l'auteur anglais, auquel il en rapportait modestement toute la gloire. On a de Biett quelques articles remarquables dans le *Dictionnaire des Sciences médicales*, dans les *Dictionnaires de Médecine* en vingt et un et en vingt-cinq volumes, et des articles dans diverses revues.

Le Bas, Dictionnaire encyclopédique de la France.

BIÉVILLE (DE), auteur, collaborateur de BAYARD, THÉAULON, et M. MÉLESVILLE. *Voyez* ces noms.

BIÈVRE (MARÉCHAL, marquis DE), littérateur français, petit-fils de George Maréchal, premier chirurgien de Louis XIV, né en 1747, mort à Spa en 1789. Il se fit un nom à la fin du dix-huitième siècle, moins par ses ouvrages que par ses bons mots et ses calembours. Cependant sa comédie du *Séducteur,* représentée le 8 novembre 1783, eut du succès, et est restée au répertoire. *Les Brames*, tragédie de la Harpe, représentée à peu près à la même époque, avaient été fort mal reçus du public, ce qui fit dire au

marquis : « Quand *le Séducteur* réussit, *les Brames* tombent (les bras me tombent). » Il donna une autre comédie, *les Réputations*, qui fut jouée le 23 janvier 1788, et qui n'eut qu'une représentation. De Bièvre mourut à Spa, où il était allé prendre les eaux : il trouva encore dans le lieu de sa mort un sujet de calembour : « Je m'en vais de ce pas (de Spa), » dit-il au moment de mourir. Outre les comédies que nous avons citées, on a de lui : *Lettre écrite à madame la comtesse Tation, par le sieur de Bois-flotté, étudiant en droit fil; nouvelle édition, augmentée de plusieurs notes d'infamie*; Amsterdam (Paris), 1770, in-8°; — *Lettre sur cette question : « Quel est le moment où Orosmane est le plus malheureux? est-ce celui où il se croit trahi par sa maîtresse? est-ce celui où, après l'avoir poignardée, il apprend qu'elle est innocente?* » 1777; — *Vercingétorix*, tragédie en un acte, ouvrage posthume; Paris, 1770, in-8°; — *les Amours de l'ange Lure et de la fée Lure*; ibid., 1772, in-32; — *l'Almanach des Calembours*; ibid., 1771, in-18; — *le Bièvriana*, in-18, ouvrage posthume publié en 1800 par Deville.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

BIEZ (Oudard du), maréchal de France, mort à Paris en juin 1553. Malgré les taches dont les ennemis de cet officier ont essayé de ternir sa mémoire, Oudard mérite d'être compté au nombre des plus grands capitaines du seizième siècle. Il défendit, en 1523, la place d'Hesdin contre les Anglais et les Impériaux, qu'il obligea à lever le siége. François Ier lui donna, après la mort de Bayard, la compagnie du Chevalier sans peur et sans reproche; « et cette compagnie, dit Brantôme, ne fut mal tombée à ce seigneur-là, car il l'employa bien. » En effet, il servit avec distinction en Italie en 1528. En 1537 il jeta des vivres dans Térouanne, et en 1542 le roi le fit maréchal de France; en 1544, au camp de Marseille, le Dauphin voulut être armé chevalier de sa main. On lui donna, l'année suivante, le commandement de l'armée de Picardie, où il remporta encore plusieurs avantages considérables sur les Anglais. Son gendre Jacques de Coucy-Vervins, jeune homme inexpérimenté, ayant rendu Boulogne aux ennemis, le roi le chargea de reprendre cette place importante, et de construire un fort près la tour d'Ordre; mais il s'acquitta mal de cette mission : il construisit le fort au-dessous du lieu qui avait été prescrit, sa cavalerie fut battue dans une sortie, et l'armée fut obligée de se retirer. A la mort de François Ier, les Guises, dès lors tout-puissants, résolurent de ruiner le crédit de tous leurs adversaires. Ils firent intenter au maréchal du Biez un procès que quelques fautes et quelques concussions semblaient légitimer, et, en 1549, un tribunal le condamna à mort. Le roi commua sa peine en une prison perpétuelle; mais Biez fut obligé de monter sur l'échafaud où l'on décapitait son gendre, dont on l'accusait d'avoir été le complice; et là il fut dépouillé de ses titres et dignités, et dégradé de noblesse. Le vieillard en mourut de douleur, bien que le roi lui eût rendu la liberté après trois ans de détention.

Anselme, *Histoire généalogique et chronologique des grands officiers de la couronne*, t. VII. — Pinard, *Chronologie militaire*, t. II.

***BIEZSTED** (*Arnold*), philosophe et poëte allemand, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Encomium apium*, en vers grecs et latins.

Dorlavius, *Amphithéâtre*, t. I, p. 182.

***BIFFI** (*Andrea*), habile sculpteur milanais, de la fin du seizième siècle. Il fut père, et non pas fils ou neveu, de Carlo Biffi, ainsi que l'a écrit par erreur Cicognara. Biffi travailla beaucoup pour la cathédrale de Milan. On lui doit une partie des bas-reliefs de la clôture du chœur, représentant des traits du Nouveau Testament, la statue d'un *consul romain, père de sainte Praxède*, placée dans la chapelle du Crucifix, et un Terme commandé en 1597 par la fabrique, pour un monument projeté en l'honneur de Pellegrini, l'immortel architecte du dôme. Le monument n'ayant point été exécuté, la figure de Biffi sert aujourd'hui de support à l'inscription commémorative de la dédicace de la cathédrale par saint Charles Borromée. E. B—n.

Cicognara, *Storia della Scoltura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Pirovano, *Guida di Milano*.

***BIFFI** (*Carlo*), sculpteur milanais, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Fils d'Andrea Biffi, il concourut comme son père à la décoration du Dôme de Milan. Il est auteur d'un bas-relief représentant l'*histoire d'Esther*, situé au-dessus de l'une des petites portes de la façade; et d'un *Père éternel dans une gloire*, placé dans la chapelle du Rosaire.

Cicognara, *Storia della Scoltura*. — Pirovano, *Guida di Milano*.

***BIFFI** (*Carlo*), peintre, né à Milan en 1605, mort en 1675. Destiné par ses parents à l'étude des lois et aux emplois publics, il crut céder à une vocation, et entra dans l'atelier de Camille Procaccini. Il devint en peu de temps habile dessinateur, et tout annonçait qu'un jour il occuperait dans l'école un rang distingué. Malheureusement, en avançant en âge, il se laissa entraîner par le tourbillon des affaires et des plaisirs, et ne produisit plus que de loin en loin quelques tableaux inférieurs aux ouvrages de sa jeunesse. E. B—n.

Ticozzi, *Dizionario*. — Orlandi, *Abbecedario*.

BIFFI (*Jean*), poëte italien, né à Mezzago, dans le Milanais, le 21 juin 1464. Après avoir étudié à Milan, durant sept années, les langues anciennes et principalement l'art poétique, il ouvrit, dans cette ville, une école où se rassemblaient les enfants des familles les plus nobles. La peste ayant fait irruption, il se retira dans

une ville voisine, où il continua d'enseigner. Il fit ensuite de nombreux voyages, et obtint quelques bénéfices d'un médiocre revenu. On a de lui : *Miraculorum vulgarium beatissimæ Virginis Mariæ in carmen heroicum traductio, ad Sixtum IV*; Rome, 1484, in-4°; — *Carmina in laudem Annuntiationis beatæ Virginis Mariæ*; Milan, 1493; — *Epistola magnifico ac generoso viro Joanni Petro Figino et ejus liberis*; Milan, 1511, in-4°; — *Facetiarum, ad illustrissimum et excellentissimum virum D. Laurentium, medicum*; Rome et Milan, 1512 : ces *facéties* sont accompagnées d'élégies et de quelques vies de saints, composées par le même auteur. Biffi a laissé encore un grand nombre de compliments, de lettres, de félicitations en vers.

Ginguené, *Histoire littéraire de l'Italie.*

BIFFI (*Jean-Ambroise*), poëte italien, natif de Milan, mort en 1619. Après avoir embrassé la carrière commerciale, il revint à la culture des lettres, qu'il avait toujours aimée; mais elle ne l'enrichit guère. Il se rendit alors à Louvain, où il professa la langue italienne. Ses principaux ouvrages sont : *il Dolore del Peccatore pentito, pianti sette*; Milan, 1605, in-12; — *la Risorgente Roma, poema*; Milan, 1610 et 1611, in-12; — *Canzone in lode di Giov.-Fern. di Velasco, governator di Milano, intitolata « il Ritratto; »* Milan, 1611; — *Versi*; ibid., 1616; — *Della politica ragione delle Leggi, Opuscoli di Franc. Grimaudet, tradotti dalla lingua francese*; ibid., 1640, in-8°; — d'autres *poëmes* dans divers recueils.

Argelati, *Bibliotheca Mediolanensis.* — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BIFFI** (*Joseph*), compositeur italien, natif de Milan, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *Libro di Madrigali, da cantarsi a 4 voci*; Brescia, 1582; — *Libro di Madrigali, da cantarsi a 5 voci, con 2 soprani*; Vienne, 1599.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BIFFI** (*Nicolas*), savant italien, né le 28 décembre 1625. Il fut docteur en théologie et en droit canon, et professa pendant plusieurs années la philosophie dans la ville de Bergame, d'où il était originaire. On a de lui : *In Claudiani libros de Raptu Proserpinæ, commentaria*, avec une traduction *in ottava rima*; Milan, 1684, in-fol., et Lucques, 1751; — quatre *Épîtres* adressées à Antoine Magliabecchi, dans les *Epistolæ clarorum Venetorum.*

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Paitoni, *Biblioth. degli Autori antichi volgarizzati*; Venise, 1766.

* **BIGALLO** (*Francesco*), architecte crémonais, de la fin du seizième siècle. Il fut surnommé *le Fontanella*, du nom du lieu de sa naissance. Parmi les édifices qu'il éleva à Crémone, ou qui furent élevés sur ses dessins, on remarque l'église et le collége réunis de Saint-Pierre et Saint-Marcellin, et l'église et le couvent de Saint-Imerio. On lui doit aussi la restauration du palais Pallavicini. E. B—N.

Ticozzi, *Dizionario.*

* **BIGARI** (*Victore* ou *Vittorio*), peintre, sculpteur et architecte, né à Bologne en 1692, mort en 1776. Il avait une facilité qui malheureusement ne lui permit pas toujours d'apporter dans ses travaux tout le soin nécessaire. Il a rempli l'Italie de ses ouvrages; un des plus remarquables est *l'Apparition de saint Pierre au pape Célestin*, placé dans la cathédrale de Bologne. Bigari fut aussi habile peintre de décorations théâtrales. Il eut trois fils, Andrea, Angelo et Gaspare, qui suivirent la même carrière, mais avec moins d'éclat. E. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica.* — Valéry, *Voyages en Italie.*

* **BIGARRÉ** (*Auguste-Julien*, baron), général français, né au Palais (Belle-Isle-en-Mer) le 1er janvier 1775, mort à Rennes le 14 mai 1838. Volontaire canonnier marin aux Cayes, Saint-Louis (Saint-Domingue), le 1er avril 1791, il quitta le service le 31 décembre suivant. Étant rentré en France, il passa sous-lieutenant au 9e régiment d'infanterie le 23 février 1793, et fut blessé d'un coup de feu à l'épaule gauche, devant Quiberon, le 3 juillet 1795. Lieutenant dans la 17e demi-brigade de ligne le 20 septembre 1795, il fut fait prisonnier, le 18 avril 1797, à bord du vaisseau *les Droits de l'Homme*, commandé par le contre-amiral Lacrosse. Par sa fermeté et son courage il sut préserver ce bâtiment des plus grands malheurs, en s'opposant, au moment du naufrage, à la tentative de quelques hommes qui, par désespoir, cherchaient à mettre le feu à la sainte-barbe. Rendu à la liberté le 5 mai 1797, il se distingua à la bataille du lac de Lucerne le 7 septembre 1799, où il eut la mâchoire fracassée d'un coup de feu; à celle de Hohenlinden et au combat de Lambach, où, malgré le feu des ennemis, il fut le premier à se porter sur le pont de la Traunn pour en arrêter l'incendie. Cette action, qui facilita le passage de la division Richepanse dont il faisait partie, fut mise à l'ordre du jour de l'armée. Colonel du 1er régiment d'infanterie de ligne le 2 février 1807, et général de brigade le 9 juin 1808, il fut autorisé, le 19 juillet suivant, à passer au service de Joseph, roi d'Espagne. Après avoir rétabli la tranquillité dans le comté de Molis et dans les Abruzzes, il obtint, le 31 août 1809, le commandement des deux régiments français de grenadiers et de voltigeurs de la garde de Joseph, et fut créé en 1810 baron d'empire. Promu au grade de général de division provisoire dans la jeune garde le 17 mars 1814, il se trouva le lendemain au combat de la Fère-Champenoise. Appelé par Napoléon au commandement de la 13e division militaire (Rennes) le 1er mai 1815, il fut très-grièvement blessé au combat d'Auray, où il défit l'armée royaliste, forte de 8,000 hommes. Mis en disponibilité le 1er avril 1820, il fut admis à la retraite le 1er décembre 1824. Appelé, le 2

août 1830, au commandement de la 13e division militaire, il remplit la place d'inspecteur général des troupes d'infanterie pendant les années 1835, 1836 et 1837. Bigarré, qui avait été nommé grand officier de la Légion d'honneur le 29 avril 1833, mourut dans l'exercice de ses fonctions à l'âge de soixante-trois ans. Le nom de ce général est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile (côté sud). A. S....Y.

Archives de la guerre. — Victoires et Conquêtes, t. XV, XXIII et XXIV.

BIGAT. *Voy.* MARTHE.

***BIGATTI** (*Baldassare*), peintre bolonais, vivait au milieu du dix-huitième siècle. Élève de Carlo Cignani, il a laissé dans sa patrie quelques bons tableaux d'autel. E. B—N.

Crespi, *Felrina Pittrice*.

***BIGATTI** (*Joseph*), poëte italien, natif de Crémone, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Vienna trionfante in occasione della difesa sostenuta contra l'armi Ottomane, oda;* Crémone, 1683, in-4°; — *la Gelosia schernita, oratorio;* Milan, 1692, in-8°; — *il Trionfo dell' Amore, oratorio;* Crémone, 1684, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***BIGAZZINI** (*Jérôme*), architecte italien, natif de Pérouse, mort dans sa ville natale en 1572. Il ne se distingua pas moins dans les mathématiques que dans l'architecture. Sur l'ordre du pape Paul III, il fortifia Pérouse, et fut invité par Charles-Quint et François Ier à les venir visiter. Mais il ne se rendit point à l'appel de ces deux souverains.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

BIGELOT (*François-Emmanuel-Siméon*), littérateur français, né à Nancy le 18 février 1789, mort le 14 juillet 1820, devint chef de bureau dans l'administration des contributions indirectes, et se démit de cet emploi en 1818, pour acheter, à Nancy, une étude de notaire. On a de lui quelques pièces de vers publiées dans le *Mercure de France*, 1816-1818; — une *Satire sur le dix-neuvième siècle;* Paris, 1817, in-8°.

Bégin, *Biographie de la Moselle*.

***BIGEON** (*Louis-François*), médecin français, né le 14 septembre 1773 à la Villée (Côtes-du-Nord), mort à Dinan le 26 avril 1848. Il étudia à Rennes et à Paris, où il fut reçu docteur en 1799, après avoir soutenu une thèse intitulée *Essai sur l'hémoptysie essentielle;* Paris, an VII (1799), in-8°, reproduite en partie dans le *Dictionnaire des Sciences médicales*. En 1805, il s'établit à Dinan, et y exerça sa profession jusqu'à sa mort. On a de lui : *Lettre sur l'épidémie observée en l'an XII à Dinan et dans les campagnes voisines; et Abrégé de la topographie de Ploüer;* Dinan, an XIII (1805), in-8°; — *Observations qui prouvent que l'abus des remèdes, surtout de la saignée et des évacuants du canal alimentaire, est la cause la plus puissante de notre destruction prématurée, des maux et des infirmités qui la précèdent;* Dinan, 1812, in-8° : à la fin de cet écrit, où est exposée une doctrine alors en opposition avec les idées reçues, mais qui a prévalu depuis, on trouve des *Réflexions sur l'importance des services que la médecine rendrait à la société, si, pour bannir le charlatanisme, on faisait dépendre de leurs succès réels l'honneur et la fortune des médecins;* — *Recherches sur les propriétés physiques, chimiques et médicinales des eaux de Dinan, avec deux vues de Dinan;* Dinan, 1812, in-8°; — *Instruction sommaire sur les causes et le traitement de la dyssenterie épidémique dans l'arrondissement de Dinan;* Dinan, 1815, in-8° : M. Bodinier réfuta cet écrit dans ses *Réflexions sur l'Instruction sommaire de M. Bigeon*, etc.; Dinan, 1815, in-8°; — *Nouvelle instruction sur les causes et le traitement, etc., en réponse aux Réflexions de M. Bodinier*, etc.; Dinan, 1815, in-8° : M. Bodinier répliqua par l'opuscule intitulé *Réflexions sur la nouvelle Instruction*, etc.; Dinan, in-4°; — *Recherches sur l'influence que les évacuants exercent sur la population, et Réflexions sur l'abus que l'on a fait de ces remèdes pendant la dyssenterie épidémique qui, en 1815, a désolé l'arrondissement de Dinan;* Dinan, 1816, petit in-8°; — *l'Utilité de la médecine démontrée par des faits*, etc.; Dinan, 1818, in-8°; — *Eaux minérales de Dinan, des Systématiques et de leurs adeptes*, etc.; Dinan (Paris), 1824, in-8°; — *Médecine physiologique, Observations qui prouvent que l'abus des remèdes, surtout de la saignée*, etc.; Paris, 1845, in-8° : cet ouvrage, où sont analysés presque tous les écrits de l'auteur, est une seconde édition de celui de 1812, augmentée de vues « sur l'utilité qu'il y aurait à créer des médecins cantonnaux, » et de considérations sur diverses améliorations dont il poursuivit l'adoption dans une série de brochures relatives à l'établissement d'institutions sanitaires ou agricoles, ainsi qu'à l'extinction de la mendicité. — M. Quérard, dans sa *Littérature française contemporaine*, lui attribue à tort un *Aperçu statistique sur la durée de la vie*, et un *Mémoire sur les développées des courbes*. P. LEVOL.

BIGEOT (*Claude-Étienne*), publiciste, mort en 1675. Il était lieutenant général du bailliage de Pontarlier, quand il fut autorisé à se donner un suppléant pour remplir d'importantes missions que lui confia la cour d'Espagne. Bigeot se retira dans les Pays-Bas, lorsque la Franche-Comté fut définitivement réunie à la France. On a de lui plusieurs ouvrages en espagnol et en français contre les projets de Louis XIV; les plus connus sont : *le Bourguignon intéressé;* Cologne, 1668, in-12; — *le bon Bourguignon*, in-12, attribué par quelques-uns à Boyvin.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*.

BIGG (*Guillaume-Redmore*), célèbre peintre anglais, mort le 6 février 1828. Ses peintures

représentent des sujets d'intérieur, et sont empreintes d'un grand cachet de vérité et de sentiment.

Gentleman's Magazine.

* **BIGGS** (....), membre du parlement anglais, vivait au commencement du dix-neuvième siècle. Son nom est attaché à la réforme de la colonie pénitentiaire de Sidney. Biggs proposa qu'au lieu de réunir le plus grand nombre des déportés à Sidney et dans les autres villes de la colonie, on les transportât dans les nouveaux établissements le long de la côte, parce qu'ils n'y trouveraient pas le moyen de se livrer à leurs habitudes dépravées, et y seraient soumis à un régime répressif plus sévère.

Art de vérifier les dates, 3e série, t. VII, p. 80.

* **BIGI** (*Felice*), peintre, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il était assez habile peintre de fleurs, et enseignait son art à Vérone vers 1680. Domenico Levo fut son élève. Bigi, obligé de fuir à Parme à la suite d'un meurtre qu'il avait commis, mourut dans cette ville, sans qu'on puisse assigner une date à sa mort.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

BIGI (*Louis*). *Voy.* PITTORIO.

* **BIGIO** (*Nanni-Baccio*), sculpteur et architecte italien, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il eut pour maîtres da Montelussa et Lorenzetti, et laissa quelques morceaux de sculpture; entre autres une *statue de Clément VII* et un *Sauveur crucifié*. En architecture, il eut pour maître Antoine Ghiberti, et il construisit le palais du cardinal Montepulciano et du duc Salviati, etc. Il détermina la chute du pont Marie à Rome, nommé depuis *Ponte-Rotto*, en 1557, en ne suivant point le conseil de Michel-Ange. Il ne fut point plus prévoyant dans la construction de Saint-Pierre; et Michel-Ange dut le faire destituer de son emploi.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

BIGIO (*Marc-Antoine* FRANCIA), surnommé aussi *Franciabigio*, peintre italien, natif de Sienne, mort vers 1525. Il étudia d'abord sous la direction d'Albertinelli; plus tard il suivit les leçons d'André del Sarto, dont il devint l'ami. Il travailla aux fresques du *Chiostro* de la *Compagnia della Scala;* les sujets sont empruntés à la vie de saint Jean-Baptiste, Bigio concourut avec André à décorer la villa Borgherini. Ses tableaux n'égalent pas ceux du peintre florentin ni pour la grâce, ni pour la hardiesse; mais son dessin et sa facilité à rendre le nu rachètent ses imperfections. Une autre qualité, assez rare chez les artistes, c'était son infatigable activité. On voit à l'Annonciation de Florence *les Fiançailles de Marie*, œuvre de Bigio, restée imparfaite parce que les moines la découvrirent trop tôt. Son *David séduisant Bethsabée*, attribué à André del Sarto, et que l'on voit au musée de Dresde, lui fit une grande réputation. On remarque dans le même musée un autre de ses tableaux qui n'excite pas moins l'attention des connaisseurs : il représente un cadavre nu, percé de trois flèches, et dans le lointain un jeune homme s'apprêtant à en lancer une quatrième.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

BIGLAND (*Jean*), historien anglais, né en 1750 à Skirlangh, dans le comté d'York, mort à Finningley, près de Duncaster, le 22 février 1832. Il fut d'abord maître d'école; puis le succès d'un premier ouvrage et les encouragements qu'il reçut le déterminèrent à suivre la carrière des lettres, quoiqu'il eût déjà atteint sa cinquantième année. Ses principaux ouvrages (tous écrits en anglais) sont : *Letters on the study and use of ancient and modern history;* Lond., 1804; — *Essai sur divers sujets*, 2 vol., 1805; — *Lettres sur l'histoire naturelle*, 1805; — *Système de Géographie et d'histoire*, 5 vol., 1809; — *History of Spain* (depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin de 1809), traduit et continué par le général Mathieu Dumas; Paris, 3 vol. in-8°, 1809 et 1823; — *Précis de l'histoire politique et militaire de l'Europe, depuis la paix de* 1783 *jusqu'à l'époque actuelle;* 3 vol. 1811, traduit et continué jusqu'en 1819 par Mac-Carthy; Paris, 1819; — *An account of York-shire*, formant le 16e volume des *Beauties of England and Wales*.

Rose, *Biographical Dictionary*. — Quérard, *la France littéraire*, supplément.

BIGLAND (*Ralph*), chroniqueur anglais, natif du Westmoreland, mort en 1784. On a de lui : *the Antiquities of Gloucestershire;* Kent, 1792; ouvrage posthume, publié par son fils.

Bibliotheca heraldica.

BIGLIA (*André*), historien italien, mort à Sienne en 1435. Il appartenait à une famille noble de Milan, et entra dans l'ordre des Ermites de Saint-Augustin. Il se distingua par ses profondes connaissances dans le latin, le grec et l'hébreu. On a de lui : *De ordinis Eremitarum Propagatione;* Parme, 1601, in-4°; — *Historia rerum Mediolanensium*, que P. Burmann et Muratori ont insérée, le premier dans la 6e partie du t. IX du *Thesaurus Antiquitatum italicarum*, le second dans le 19e volume des *Scriptores Rerum italicarum*. Biglia a laissé bien d'autres ouvrages; mais ils sont restés manuscrits.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BIGNAN** (*Anne*), littérateur français, né à Lyon en 1795, d'une honorable et ancienne famille. Il fit ses études à Paris, et ses succès au concours général de l'université firent pressentir son avenir. Il achevait ses classes lorsqu'il essaya de traduire en vers trois chants de *l'Iliade*. Il publia *l'Iliade* en 1830, et *l'Odyssée* en 1840. Ces deux laborieux ouvrages parurent au milieu du désordre apporté dans la littérature par l'école des novateurs, dont les luttes stériles achevèrent de rendre le public indifférent aux efforts du talent fidèle aux traditions de nos maîtres. Cependant les vrais amis des lettres rendirent un écla-

tant hommage à l'harmonieux et scrupuleux interprète d'Homère, qui prouvait à quel point notre belle langue, assouplie et fécondée par le poëte, pouvait avantageusement lutter avec l'idiome admiré depuis trois mille ans. Après le succès de ses deux grandes traductions, M. Bignan annonça la prochaine publication des hymnes homériques et de la *Batrachomyomachie* : il lui appartenait, en effet, de compléter la reproduction de toutes les œuvres attribuées au père de la poésie. M. Bignan passa d'Homère à Hésiode, et il accompagna sa traduction en prose de ce poëte, de remarques intéressantes. Il a aussi composé des poëmes dus entièrement à sa propre imagination. Son voyage en Italie lui a inspiré des hymnes dignes des grands souvenirs qui enflammèrent la verve du voyageur. L'Académie française décerna quatre fois le triomphe à M. Bignan; chaque société académique de province lui a payé le tribut qu'il méritait. Parmi ses pièces couronnées on remarque l'*Épître à un novateur*, et l'*Épître à Cuvier*, double victoire académique remportée simultanément. *Napoléon en Russie*, poëme publié en 1844, est digne des éloges qui l'ont accueilli. Il a donné depuis les *Poëmes évangéliques*, accents d'une piété touchante.

M. Bignan a travaillé à un grand nombre de recueils périodiques, et composé des romans estimés. Heureux par ses travaux, modeste avec dignité, il n'a rien recherché au delà du succès.

De P.

Quérard, *la France littéraire*.

BIGNE (*Gaces* DE LA), poëte français, né vers 1428, dans le diocèse de Bayeux, en Normandie. Il fut élevé par les soins du cardinal P. Desprez, entra dans l'état ecclésiastique, et fut chapelain de Philippe de Valois, de Jean II et de Charles V. On a de lui le *Roman des Oyseaulx*, qu'il commença à la demande et pendant la captivité du roi Jean, qu'il avait suivi en Angleterre. Cet ouvrage ne fut achevé que sous Charles V; les manuscrits en sont rares et fort recherchés. Il est imprimé, avec des retranchements, à la suite des *Déduits de la chasse des bêtes sauvages et des oiseaux de proye*, par Phébus Gaston de Foix; Paris, Trapperel, sans date, in-fol., et Michel le Noir, 1520, in-4°, avec des figures en bois.

Mémoires de l'Académie des antiquaires de Normandie, 1824, 2e part.; Caen, 1826, in-8°, p. 400.

BIGNE (*Marguerin* DE LA), théologien français, né vers 1546 à Bernières-le-Patry, mort à Paris vers 1590. Il fit ses premières études à Caen, et vint à Paris, où il fut reçu docteur en Sorbonne. Secondé de ses supérieurs, il donna une collection des Pères de l'Église, dont l'impression, commencée en 1575, fut achevée en 1578. On le nomma successivement chanoine de Bayeux, théologal de ce diocèse, et doyen de l'église du Mans. Député au concile provincial de Rouen en 1581, il s'attira l'animadversion de son évêque en soutenant contre lui les prérogatives de son chapitre; il s'ensuivit un procès qui détermina la Bigne à se démettre de son canonicat. On a de lui : *Bibliotheca veterum Patrum et antiquorum scriptorum ecclesiasticorum latine*; Paris, 1575, 8 vol. in-fol.; — *Appendix, sive tomus nonus*, 1579, in-fol.; il y en eut une seconde édition, Paris, 1589, 9 vol. in-fol.; — *Statuta synodalia Parisiensium episcoporum Galonis, Adonis et Willielmi; item, decreta Petri et Galteri Senonensium episcoporum*; Paris, 1578, in-8°; — *S. Isidori Hispalensis opera*; Paris, 1580, in-fol.

Chaufepié, *Nouveau Dictionnaire*. — *Catal. bibl. Renav.*, t. I. — Nicéron, *Mémoires*, t. XXXII.

BIGNICOURT (*Simon* DE), littérateur français, né à Reims le 15 mai 1709, mort à Paris en 1775. Il était conseiller au présidial de sa ville natale, et se distingua par ses connaissances dans la littérature ancienne et moderne. On a de lui : *Poésies latines et françaises*; Londres, 1750 et 1767, in-12; — *Nouvelles Pensées détachées*, 1752, in-12; la seconde édition a pour titre : *Pensées diverses et réflexions philosophiques*; Londres, 1755, in-12; la troisième édition est intitulée *l'Homme de qualité et l'Homme du monde*; Berlin et Paris, 1774, in-12; — *Pensées secrètes et observations attribuées à M. de Saint-Hyacinthe*; Amsterdam, 1769, petit in-8°.

Quérard, *la France littéraire*.

BIGNON (*Jérôme*), célèbre magistrat français, né à Paris en 1589, mort dans sa ville natale le 7 avril 1656. Rolland Bignon son père, avocat instruit, mit à profit les loisirs forcés que lui procuraient les troubles de la Ligue, pour se vouer entièrement à son éducation. L'élève fit des progrès rapides, et publia, à peine âgé de dix ans, sa *Chorographie*, ou *Description de la Terre Sainte*; Paris, 1600, in-12. Henri IV voulut connaître l'auteur, et le plaça pendant quelque temps auprès du duc de Vendôme, son fils naturel. Ce fut pour ce jeune prince que Bignon écrivit son *Discours de la ville de Rome, principales antiquités et singularités d'icelle*; Paris, 1604, in-8°. Il n'avait alors que quatorze ans. A la mort de Clément VIII, Bignon publia un *Traité sommaire de l'élection du pape, plus le plan du conclave*; Paris, 1605, in-8° : ce livre, produit d'une érudition peu commune, obtint trois éditions dans la même année. Bignon avait commencé, dès l'âge de treize ans, l'étude du droit, et parcourut avec éclat toutes les phases de cette vaste science; mais, au moment où il se disposait à recueillir le fruit de ses travaux, Henri IV le désigna pour partager avec Desyvetaux l'emploi de précepteur du Dauphin, depuis Louis XIII. Les dissipations de la cour n'affaiblirent point son goût pour l'étude. Il présenta à Henri IV, en 1610, son savant ouvrage intitulé *de l'Excellence des rois et du royaume de France par-dessus tous les autres, et des causes d'icelle*, traitant de la préférence et des prérogatives des rois de France; ouvrage in-8°, entrepris pour réfuter celui de Valdès, *De Digni-*

tate regum Hispaniæ. A la mort de Henri IV, Bignon ne tarda pas à se démettre de cette charge, qui contrariait son penchant pour la retraite. Il s'adonna avec ardeur à l'étude du droit, et publia en 1613 : *Marculfi monarchi Formulæ*, in-8°, avec des notes pleines d'érudition et de goût. Cette publication lui valut le surnom de *Varron français*. Bignon consacra ensuite une année à parcourir l'Italie, voyage sur lequel il a laissé d'intéressants détails, et revint en France, où il se livra aux exercices du barreau, sans perdre toutefois de vue les travaux qui lui avaient fait, si jeune encore, un nom parmi les savants. A la suite de l'exercice le plus honorable du ministère d'avocat, il fut nommé, en 1620, aux fonctions d'avocat général au grand conseil. Il avait alors trente et un ans. Cette compagnie lui donna une marque éclatante de son estime, en décidant, contre l'usage, qu'il serait reçu dans sa charge sans examen préalable. Le roi le nomma, peu de temps après, conseiller d'État. En 1626, il succéda à Servin comme avocat général au parlement de Paris. Ce choix fut universellement approuvé, et Bignon justifia complétement l'attente du public. Il porta la parole avec éclat dans une foule de causes importantes; mais, comme homme politique, il parut avec moins d'avantage. « Un naturel scrupuleux, une crainte continuelle de faillir et offenser, » comme dit Talon, le privaient en général de cette décision d'esprit si nécessaire dans les temps orageux. L'indépendance qu'il déploya cependant lors de la création de nouveaux offices de magistrature faillit à lui attirer une disgrâce; l'estime que Richelieu professait pour lui détourna l'orage. En 1641, Bignon céda à Briguet, son gendre, sa charge d'avocat général, pour se concentrer dans l'exercice de ses fonctions de conseiller d'État. A la mort de de Thou, il fut nommé grand maître de la bibliothèque du roi. Pendant la minorité de Louis XIV il posséda la confiance de la régente, et concourut à plusieurs opérations d'État importantes. Il rentra, par la mort de son gendre, dans sa charge d'avocat général, afin de la conserver à son fils, et siégea en cette qualité à la suite d'Omer Talon, sur lequel il avait eu longtemps la préséance, lors de son premier exercice. Cette circonstance lui épargna l'obligation dangereuse d'avoir à remplir, lors des troubles de la Fronde, un rôle politique pour lequel il n'était point fait.

Bignon mourut, « laissant, dit Voltaire, un grand nom plutôt que de grands ouvrages. » Son instruction était aussi prodigieuse qu'elle avait été précoce; il n'est aucune branche des connaissances humaines dans laquelle il ne fût profondément versé. Richelieu disait qu'il ne connaissait que trois savants en Europe : Grotius, Saumaise, et Bignon. Outre les écrits cités, on a de Bignon : *De la Grandeur de nos rois et de leur souveraine puissance*, 1615, in-8°, publié sous le nom de *Théophile du Jay*; — une édition du *Voyage de François Pyrard*, 1615, 2 vol. in-8°. L'abbé Pérau a publié une *Vie de Jérôme Bignon*, 1757, 2e part., in-12. [*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

Baillet, *Jugements*, t. V. — Freytag, *Analecta litteraria*, p. 128. — Chaufepié, *Nouveau Dictionnaire*. — David Clément, *Biblioth. cur.* — Omer Talon, *Mémoires*. — Nicéron, *Mémoires*, t. XXIII. — Pérau, *Vie de J. Bignon*; Paris, 1757, in-12. — De Boze, *Éloge de J. Bignon*.

BIGNON (*Jean-Paul*), petit-fils de Jérôme, né à Paris en septembre 1662, mort à l'Ile-Belle sous Melun le 12 mai 1743. Il entra d'abord dans la congrégation de l'Oratoire, puis devint prédicateur du roi. Il fut nommé bibliothécaire du roi en 1718, après la mort de l'abbé de Louvois, et se défit de sa bibliothèque pour ne s'occuper que de celle qui lui était confiée. Il était membre de l'Académie française, et membre honoraire de celle des inscriptions et belles-lettres. On a de lui : *Vie de François L'Evesque, prêtre de l'Oratoire*, 1684; — *les Aventures d'Abdalla, fils d'Anif*; Paris, 1712-1714, publié sous le nom de *Sandisson*; — et des mémoires publiés dans le *Journal des Savants*. Il a aussi coopéré aux *Médailles du règne de Louis XIV et de celui de Louis XV*, et au *Journal des Savants*. L'abbé Bignon fut un des plus zélés protecteurs de Tournefort, qui lui témoigna sa reconnaissance en donnant le nom de *Bignonia* à un nouveau genre de plantes d'Amérique.

Catal. Bibl. Bunav., vol. II, p. 1087. — Fréret, *Éloge de l'abbé Bignon*, etc., dans l'*Histoire de l'Académie des belles-lettres*, t. XVI, p. 367. — Mairan, *Éloge de Bignon*, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, année 1743.

BIGNON (*Armand-Jérôme*), magistrat français, neveu de Jean-Paul, naquit le 27 octobre 1711, et mourut le 8 mai 1772. Il fut maître des requêtes, intendant de Soissons, successeur de son oncle dans la charge de bibliothécaire du roi, et prévôt des marchands à l'époque du mariage du Dauphin (depuis Louis XVI) avec Marie-Antoinette. On se rappelle les désastres qui eurent lieu pendant et après le feu d'artifice tiré pour cette solennité : ils furent dus à l'imprévoyance de Bignon, qui, trois jours après, ne rougit point de se montrer à l'Opéra. Il avait été reçu à l'Académie française en 1743, et membre honoraire à l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1771.

Son fils, *Jean-Frédéric*, né le 11 janvier 1747, mort le 1er avril 1784, fut membre de l'Académie des inscriptions et bibliothécaire du roi. On acheva sous son administration la salle où se trouvent les deux globes faits pour Louis XIV par Vincent Coronelli.

Louis Dupuy, *Éloge de A.-J. Bignon*, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XL, p. 187.

***BIGNON** (*François*), graveur français, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il se fit remarquer par des estampes qui avaient de l'originalité, et qu'il exécuta d'après le Poussin. Il grava avec Zach. Heince la collection de planches qui représentaient les diplomates

du congrès de Münster. En Angleterre, où il alla travailler plus tard, il obtint le titre de graveur ordinaire du roi.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

BIGNON (*Louis-Pierre-Édouard*), célèbre homme d'État et diplomate français, né à la Meilleraye (Seine-Inférieure) le 3 janvier 1771, mort à Paris le 5 janvier 1841. Nommé secrétaire de légation, en 1797, près la confédération helvétique, et, en 1799, près la république cisalpine, il vit s'écrouler ces deux gouvernements. Bignon fut envoyé ensuite à Berlin, sous le Consulat, avec la même qualité, et remplit ces fonctions pendant les années 1800 et 1801; puis il devint chargé d'affaires, et continua de résider dans la capitale de la Prusse en 1802 et 1803. Durant les années 1804, 1805 et 1806, il fut accrédité à Cassel comme ministre plénipotentiaire. Ce fut, dit-on, un ministre de l'électeur de Hesse qui lui donna le premier l'idée d'une confédération des princes allemands intermédiaires, qui serait protégée conjointement par la France et la Russie. L'idée en elle-même n'avait rien de nouveau : Frédéric II avait déjà songé à se faire une arme contre l'Autriche par son alliance protégée, qu'il appelait *Fürstenbund;* et il faut remonter à Richelieu pour en trouver les premiers germes. Quoi qu'il en soit, la confédération du Rhin sortit de ce conseil, mais avec le protectorat de la France seulement; Napoléon en écarta la Russie, malgré ses réclamations.

Le jour qui précéda la bataille d'Iéna, Bignon offrit encore à l'électeur de Hesse de signer une convention de neutralité. Ce prince la repoussa d'abord, mais il voulut y revenir en apprenant les résultats de la journée. Alors Bignon refusa à son tour. Napoléon entra victorieux à Berlin, et l'électorat de Hesse disparut à la suite de ces événements. Bignon fut nommé commissaire impérial auprès des autorités prussiennes. L'empereur lui confia l'administration générale des domaines et des finances des provinces conquises, et ces fonctions lui restèrent jusqu'au moment où l'armée française quitta la Prusse, à la fin de 1808. Bignon adoucit, autant que ses devoirs le lui permettaient, l'impérieuse loi du vainqueur; il fit payer les frais de la guerre, mais sans ruiner les peuples. Une intégrité parfaite et une inépuisable bienveillance, qui avait aussi sa source dans les marques d'affection dont il avait été autrefois l'objet à Berlin, lui dictèrent des règles d'administration dont les populations eussent à souffrir le moins possible. Quand il eut quitté ce pays, les habitants de Berlin lui firent encore exprimer leur reconnaissance. A Carlsruhe, où Bignon remplit en 1809 la place de ministre plénipotentiaire auprès du grand-duc de Bade, un décret, daté de Schœnbrunn, vint lui apprendre que l'empereur l'élevait au poste difficile d'administrateur général de l'Autriche. Il se conduisit dans la ville des Césars comme il s'était conduit dans celle de Frédéric le Grand, avec équité, bienveillance et fermeté. De là, il fut envoyé par l'empereur à Varsovie, où, pendant trois ans, il servit les vues de Napoléon sur la Pologne, et lutta avec bonheur contre mille difficultés. Lorsque Napoléon l'appela à Wilna pour diriger l'administration, M. de Pradt, archevêque de Malines, prit sa place à Varsovie, avec le titre d'ambassadeur; mais après la retraite de Moscou ce dernier fut rappelé, et Bignon reprit la direction des affaires politiques de la Pologne avec les pouvoirs les plus étendus, quoiqu'avec un titre inférieur. Il fit tout pour suspendre la retraite des Autrichiens, et pour tirer de l'alliance avec l'Autriche, qui allait échapper aux Français, des avantages auxquels la mauvaise volonté des généraux ne permettait plus de prétendre. La nouvelle de la bataille de Lutzen ranima les espérances des amis des Français.

Après la bataille de Leipzig, Bignon était à Dresde, où il avait été laissé auprès du roi de Saxe; il s'y trouva donc pendant le siége. Gouvion Saint-Cyr, qui commandait, capitula; mais la capitulation ayant été violée, Bignon fut un moment prisonnier d'un aide de camp du prince de Schwarzenberg. Cependant le prince, accueillant sa réclamation, le fit reconduire aux avant-postes français, à Strasbourg. Il fut de retour à Paris le 7 décembre 1813 : c'est lui qui annonça à l'empereur la défection de Murat, à laquelle d'abord personne ne voulut croire.

Bignon disparut un moment de la scène politique après les événements de 1814. Il consacra ses loisirs à un *Exposé comparatif de l'état financier, militaire, politique et moral de la France et des principales puissances de l'Europe* (1 vol. in-8°; Paris, 1814); ouvrage destiné à prévenir la prostration morale de la nation. Mais il reparut aux affaires lors des Cent-Jours. Son *Précis de la situation politique de la France depuis le mois de mars* 1814 *jusqu'au mois de juin* 1815 (brochure, Paris, 1815), date de cette époque. L'empereur, qui avait à reconnaître en lui la fidélité unie aux talents et à de grands services, le nomma sous-secrétaire d'État du ministère des affaires étrangères, en même temps que M. Otto. Il fut élu, à cette époque, membre de la chambre des représentants pour la Seine-Inférieure. Le portefeuille des affaires étrangères lui ayant été confié vers la fin de la crise (22 juin), il signa la convention du 3 juillet, dictée par une haute sagesse politique, mais qui fut violée. Lorsqu'on en rappela les articles à lord Wellington, il déclara « n'avoir engagé que le général anglais, et que celui-ci ne pouvait forcer la main au gouvernement légitime de France. » Cependant Louis XVIII avait si bien accepté la convention du 3 juillet, qu'à peine arrivé aux Tuileries, et informé que Blücher allait faire sauter le pont d'Iéna, il envoya chercher Bignon, et lui donna l'ordre de se rendre, comme signataire de la convention,

au quartier général des alliés, pour réclamer officiellement l'exécution de l'article portant que « les monuments publics seraient respectés. » Blücher d'abord résista; mais Wellington reconnut la clause, et promit de la faire respecter. Le pont fut sauvé; mais la convention interdisait aussi « les recherches pour les opinions émises dans les Cent-Jours, » et elle devait sauver le maréchal Ney avec tous ceux que les commissions militaires ont condamnés.

En 1817, Bignon fut élu député de l'Eure à la chambre des députés. Membre de l'opposition, il demanda le rappel des bannis, en invoquant la convention du 3 juillet, sans accuser cependant la conduite du roi. Son discours remua la chambre et le pays, mais n'arracha aucune concession au gouvernement. Bignon insinua « qu'il pouvait révéler des faits qui donneraient un grand poids à ses réclamations. » Interpellé par un ministre, six semaines après, de préciser le sens de ses paroles, il refusa de le faire, en disant avec calme que « dans le moment l'explication ne serait d'aucune utilité aux proscrits, et qu'elle pourrait nuire au gouvernement. » Les clameurs de la majorité couvrirent sa voix : Bignon résista. Depuis, on a diversement interprété cet incident : l'allusion tendait à rappeler au vieux roi qu'il avait reconnu, *par le fait du pont d'Iéna*, la convention de juillet 1815.

Depuis la session de 1819, il se plaça au premier rang des orateurs à la chambre des députés. Bien qu'il n'eût point la faculté d'improviser, il y parla sur les plus intéressantes questions, dans des discours précis, où il faisait preuve de connaissances spéciales. Dans ces discours, rien n'était hasardé et de premier jet; tout y portait un cachet de réflexion active et précise, et d'une profondeur de vues remarquable. Réélu à la chambre par le Haut-Rhin en 1820, il le fut encore en 1824, et par l'arrondissement de Rouen en 1826. En 1827, il eut à opter entre trois arrondissements qui l'avaient nommé, et le fit en faveur des Andelys (Eure), où il fut itérativement élu en 1831 et en juin 1834. En 1837, il fut nommé pair de France, et passa les dernières années de sa vie dans le calme de la retraite. Napoléon a tracé l'éloge de Bignon dans ces simples paroles de son testament : « Je lègue au baron Bignon 100,000 francs : je l'engage à écrire l'histoire de la diplomatie française de 1792 à 1815. »

Outre les deux ouvrages que nous avons indiqués, Bignon a encore publié : *Du Système suivi par le Directoire exécutif relativement à la République Cisalpine*, in-8°; Paris, an VII; — *Des Prescriptions*, vol. in-8°; Paris, 1819; — *Lettre à un ancien ministre d'un État d'Allemagne, sur les différends de la maison d'Anhalt avec la Prusse*, brochure in-8°; Paris, 1821; — *Du Congrès de Troppau, ou Examen des prétentions des monarchies absolues à l'égard de la monarchie constitutionnelle de Naples*, 1 vol. in-8°; Paris, 1821; — *La Conspiration des barbes*, petite brochure in-8°; Paris, 1820; — *Coup d'œil sur les démêlés des cours de Bavière et de Bade*; Paris, 1818; brochure in-8°; — *Des Cabinets et des Peuples, depuis 1815 jusqu'à la fin de 1822*; Paris, 1822; — *Histoire de France depuis le 18 brumaire jusqu'à la paix de Tilsitt*; Paris, 6 vol. in-8°, 1829 et 1830; — *Histoire de France sous Napoléon, depuis la paix de Tilsitt jusqu'en 1812*; Paris, Firmin Didot, 4 vol. in-8°, 1838 (suite du précédent ouvrage, deuxième époque). Les deux derniers volumes de ce travail, entrepris sur la recommandation testamentaire de Napoléon, ont été publiés par les soins de son gendre M. le baron Enouf. Ces différents ouvrages, les discours parlementaires, les services publics de Bignon, que l'empereur n'oublia point, comme nous venons de le dire, sur son rocher de Sainte-Hélène, le placent à un rang élevé parmi les diplomates et les publicistes de la France.

Après la révolution de Juillet, Bignon a défendu plusieurs fois et avec éclat, à la chambre des députés, la cause polonaise; et il a fait recevoir dans l'adresse de la chambre, pendant la session de 1833, un paragraphe additionnel, relatif au respect dû « à la *nationalité* d'un peuple aussi malheureux qu'héroïque. » [*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

Mignet, *Notice sur L.-P.-É. Bignon*. — Enouf de Vercelves, *Notice sur G. Bignon*; Paris, 1842, in-8°.

*BIGNONI (*Marius* DE), théologien italien, natif de Venise, mort en 1660. Il appartenait à l'ordre des Capucins, et se fit connaître par ses sermons. On a de lui : *Splendori serafici degli opachi delle piu celebri Academie rilucenti tra l' ombre di vaghi Gerolifici, Quaresima*; Venise, 1649, 1651, 1654; — *Elogi sacri nelle solennità principali di Nostro Signore, della Vergine ed altri santi*; Venise, 1652, 1655, in-4°; — *Prediche per le Domeniche dopo la Pentecoste e per l' Avento*; Venise, 1656, 1661. Ces trois ouvrages, mis à l'index à Rome, furent publiés en latin par Bruno Neusser, sous ce titre : *Encyclopædia seu scientia universalis concionatorum*; Cologne, 1663, 1676.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BIGNOTTI (*Vincent*), théologien italien, né à Verceil en 1764, mort dans la même ville en 1831. Après avoir fait ses études à Turin, au collége royal des Provinces, où il avait obtenu une bourse, il fut reçu docteur en théologie, et nommé ensuite chanoine de la cathédrale de Verceil. Il prononça, en 1806, un *Discours sur le rétablissement de la religion par l'empereur Napoléon*. On a de lui : *Collection de poésies diverses*, 1784 et 1787, in-8°; — *Éloge du bienheureux Amédée, duc de Savoie*; Verceil, 1823, in-8°.

Tipaldo, *Biogr. degli Italiani illustri*, etc.

* **BIGOIGNE** (*Pierre*), sculpteur français, du seizième siècle, coopéra avec Pierre Bontemps, Germain Pilon et plusieurs autres, au magnifique tombeau de François Ier. E. B—N.

Cicognara, *Storia della Scoltura*. — Alexandre Lenoir, *Histoire des arts en France, prouvée par les monuments*.

* **BIGOLOTTI** (*César*), poëte et mathématicien italien, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Odoacre, dramma per musica;* Reggio, 1687, in-12; — *Ragionamento dell' origine e del progresso delle matematice fino al tempo di Euclide*, dans le recueil intitulé *Prose degli Arcadi*, t. III; — *Vita di Vitale Giordano da Bitonto*, dans les *Vite degli Arcadi*.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BIGONET. *Voy*. JOURDAN (*Mathieu Jouve*).

BIGONI (*Louis*), poëte italien, né à Brescia le 29 juin 1712, mort le 10 avril 1785 à Chiari, dans le Brescian. Il n'eût jamais songé à publier ses ouvrages sans les encouragements de Ricci, poëte et critique estimable. Bigoni fut membre de l'académie des *Agiati* de Roveredo, où il fut connu sous le nom de *Tessalo*. On a de lui : la traduction en vers italiens du poëme de Sannazar, *de Partu Virginis;* Brescia, 1765, in-8°; — une traduction des *Statuti* (Coutumes) de Brescia; ibid., 1776, in-4°; — un recueil de *Rime;* ibid., 1783, in-8°.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani*, etc.

BIGONNET (*Jean-Adrien*), conventionnel, né en 1755, mort en 1832. Il était en 1798 président de la municipalité de Mâcon, lorsqu'il fut nommé membre du conseil des cinq-cents par le département de Saône-et-Loire. Il se rangea parmi les patriotes, et lutta avec eux contre les royalistes qui siégeaient au conseil. Le 25 août, il se prononça contre le rétablissement des impôts abolis par la révolution. « Ou les impôts qu'on veut rétablir sont injustes, dit-il, ou la révolution qui les a abolis n'est elle-même qu'une injustice. » Le 8 septembre 1799, attribuant les revers des armées républicaines à la diminution de l'enthousiasme révolutionnaire, il chercha à démontrer que le meilleur moyen de résister à la réaction était la réorganisation de la presse et des sociétés populaires. Le 14, il appuya la proposition de Jourdan, qui voulait faire déclarer la patrie en danger, et fut un des courageux représentants qui combattirent avec le plus d'énergie l'usurpation du général Bonaparte. Aussi fut-il éliminé du nouveau corps législatif formé après le 18 brumaire, vécut depuis dans l'obscurité, et mourut du choléra. Il avait publié deux ouvrages curieux sur les événements dont il avait été témoin; ils ont pour titres : *Coup d'État du 18 brumaire;* Paris, 1819, in-8°; — *Napoléon Bonaparte considéré sous le rapport de son influence sur la révolution;* Paris, 1821, in-8°.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

BIGOT (*Émery*), érudit français, né à Rouen en 1626, d'une famille qui avait jeté de l'éclat dans la magistrature; mort le 18 octobre 1689. Ne se sentant d'inclination ni pour la robe, ni pour l'état ecclésiastique, il se livra tout entier à l'étude des belles-lettres. Son père, doyen de la cour des aides en Normandie, lui laissa une fortune considérable, dont la partie la plus intéressante consistait en une bibliothèque composée de six mille volumes, parmi lesquels se trouvaient plus de cinq cents manuscrits. Ce riche dépôt s'accrut entre ses mains, et fut vendu en juillet 1706 : le catalogue forme un livre curieux. Bigot voyagea beaucoup, et toujours dans l'intérêt des lettres. Il découvrit à Florence le texte grec de la *Vie de saint Chrysostome*, par Palladius. Il le publia en 1680, Paris, in-4°, avec quelques autres pièces grecques. Il y avait inséré la fameuse lettre de saint Chrysostome à Césarius; mais comme on en pouvait abuser contre la *transsubstantiation*, les censeurs exigèrent qu'il la supprimât. Bigot mourut dans la ville qui lui avait donné le jour. Jamais homme ne se montra plus dévoué au culte des lettres, et plus généreux envers ceux qui partageaient ses nobles goûts. Toutes les semaines, il réunissait dans sa bibliothèque une assemblée de gens de lettres dont il était en quelque sorte le directeur. Ses voyages en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, en Italie, le mirent en rapport avec la plupart des savants de toute l'Europe. On a publié sa correspondance, qui forme un recueil où se trouvent une multitude de renseignements précieux, et de détails aussi variés qu'intéressants pour l'histoire littéraire.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

BIGOT (*Guillaume*), poëte français, né à Laval, dans le Maine, en juin 1502. (On ignore l'époque de sa mort.) Il avait à peine un an, quand sa nourrice mourut de la peste. La mort de cette nourrice fut le commencement de ses malheurs. Devenu plus grand, son éducation fut confiée à des gens qui en prirent fort peu de soin. Aussi, lorsqu'il put se soustraire à leur discipline, il se jeta dans la débauche. S'étant attiré une mauvaise affaire à Angers, il dut se retirer à la campagne. Cette retraite lui fut avantageuse; elle lui rendit le goût de l'étude. Il s'appliqua au grec, qu'il apprit seul; il avoue lui-même qu'il ne devait à ses premiers maîtres qu'un peu de latin, et que pour la philosophie, l'astronomie, l'astrologie, etc., il fut son propre maître (αὐτοδίδακτος). Après être demeuré quelque temps dans cette retraite, il résolut de passer en Allemagne, pour être plus en liberté. Il fit ce voyage avec du Bellay de Langey, qui était envoyé par le roi dans ce pays. Bigot se rendit à Tubingue, où il professa la philosophie. S'étant brouillé avec les autres professeurs pour avoir voulu soutenir la philosophie de Mélanchthon, il fut obligé de quitter sa chaire et de venir à Bâle en 1536, où il passa quelque temps. Enfin il revint en France, et trouva une noble hospitalité chez MM. du Bellay, ses Mécènes. Quelque temps après, on lui offrit une chaire dans l'université de Padoue, avec de bons

appointements; il refusa, et aima mieux s'en aller à Nîmes, où il était appelé. Espérant pouvoir se fixer dans cette ville et y jouir d'une tranquillité assurée, il se rendit à Laval pour y réaliser son patrimoine. De retour, il apprit à Toulouse une nouvelle qui devait renverser tous ses projets. On lui dit que sa femme, de qui il avait eu déjà deux filles, ne lui avait pas gardé la foi conjugale, et que l'adultère avait été puni de la même façon qu'Abailard. Mais ce qui augmenta encore le malheur de Bigot, c'est qu'on sut que le principal acteur dans ce drame sanglant était un nommé Antonin Verdanus, son ancien domestique. Il n'en fallut pas davantage aux ennemis de Bigot. On l'accusa du crime de mutilation, auquel on en joignit plusieurs autres, qui tous mettaient sa vie en danger. Cette triste affaire le réduisit presque à la misère; et elle n'était pas encore terminée en 1549, quand il fit imprimer son ouvrage intitulé *Christianæ philosophiæ Proludium*; Toulouse, 1549, in-4°. Lassé de tant d'attaques, il dit, en plusieurs endroits de ce livre, que les astres lui promettent qu'il mourra vers le nord, et hors de sa patrie; qu'ainsi « il souhaite pouvoir être en état de se retirer de cette terre ingrate, et d'aller mourir à Metz. »

Outre l'ouvrage dont nous venons de parler, Bigot composa aussi, pendant qu'il était à Tubingue, un poëme latin intitulé *Catoptron* (Miroir), imprimé, avec quelques autres pièces, à Bâle en 1536, in-4°; — *Somnium, in quo imperatoris Caroli describitur ab regno Galliæ expulsio*; Paris, 1537, in-8°. Suivant La Monnoye, il n'a publié qu'un seul poëme français, imprimé avec les poésies de Charles de Sainte-Marthe, à qui il est adressé; Lyon, 1540, in-8°.

Bayle, *Dict.* — Gouget, *Biblioth. franç.*, t. XIII. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Hauréau, *Histoire littéraire du Maine*.

***BIGOT** (*Jean* DE), poëte français, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *Larmes sur le Trépas de Bastien de Luxembourg, duc de Pointièvre*; Paris, 1569, in-4°; — *Catalogue de la Bibliothèque Richelieu*; — *la Prise de Fontenay-le-Comte, le 21 septembre, par le duc de Montpensier, écrite en vers*; Paris, 1574, in-4° et in-12.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, édition Fontette.

BIGOT (née *Marie* KIÉNÉ, dame), célèbre pianiste, née à Colmar le 3 mars 1786, morte le 16 septembre 1820. Elle reçut de sa mère les premières leçons de musique; et bientôt, possédant tout le mécanisme de son art, il ne lui resta qu'à colorer son jeu par l'expression. La famille Kiéné ayant quitté l'Alsace pour aller se fixer en Suisse, elle fit dans ce pays la connaissance de Bigot, qui rechercha la jeune artiste, et l'épousa en 1804. Peu de temps après, elle alla en Autriche, où elle se livra entièrement à son art, et fit, sous la direction d'Haydn, de Salieri et de Beethoven, d'immenses progrès. Les événements de 1809 ayant forcé Bigot de passer en France, sa femme put y recevoir les conseils de Cherubini et d'Auber; et en même temps que, sous leur direction, elle perfectionnait encore son jeu, elle puisa dans leurs leçons une connaissance approfondie de l'art de la composition musicale. Bientôt tous les hommes distingués se pressèrent à ses soirées, dont rien n'égalait l'agrément. En 1811, Bigot fit partie de l'expédition de Russie, fut fait prisonnier à Wilna, et perdit toutes ses places. Sa femme trouva alors une ressource dans son talent; elle fonda une école de musique, et bientôt les élèves y affluèrent. Elle n'aurait pu y suffire, si elle n'eût été secondée par sa sœur et sa fille, qui se distinguaient aussi par leur talent. Malheureusement ses forces ne répondirent point à son zèle; elle succomba à une maladie de poitrine, dont elle était atteinte depuis longtemps. Son école lui a survécu; sa mère et sa fille l'ont continuée, et les nombreux talents qui en sont sortis lui assurent une longue durée. Le talent de madame Bigot a fait époque; c'est elle qui a introduit en France la musique de Beethoven. Tous les grands maîtres ont trouvé en elle un digne interprète. La première fois qu'elle joua devant Haydn, ce grand musicien fut si ému, qu'il s'écria : « O ma « chère fille, ce n'est pas moi qui ai fait cette mu- « sique, c'est vous qui la composez; » et il écrivit, sur l'œuvre même qu'elle venait d'exécuter : « Le 20 février 1805, Joseph Haydn a été heu- « reux. » Un jour, elle fit entendre à Beethoven une sonate qu'il venait d'écrire : « Ce n'est pas « là précisément, lui dit-il, le caractère que j'ai « voulu donner à ce morceau; mais allez tou- « jours : ce n'est pas tout à fait moi, c'est mieux « que moi. »

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

BIGOT DE MOROGUES. *Voy.* MOROGUES.

BIGOT DE PALAPRAT. *Voy.* PALAPRAT.

BIGOT DE SAINTE-CROIX. *Voy.* SAINTE-CROIX.

BIGOT (le). *Voy.* LEBIGOT.

BIGOT DE PRÉAMENEU (*Félix-Julien-Jean*), jurisconsulte français, né à Rennes le 26 mars 1747, mort le 31 juillet 1825. Il était avocat au parlement de Paris avant la révolution, dont il embrassa la cause, mais avec la modération qui formait le fond de son caractère. En 1790, il fut élu juge du quatrième arrondissement de Paris. En 1791, il fut l'un des députés de cette ville à la première législature, où il soutint les droits de la royauté, malgré les huées qui accueillirent son discours dans les tribunes. En 1792, il fut élu président de l'assemblée; et lorsque Louis XVI vint annoncer sa déclaration de guerre à l'Autriche, il fit au roi cette froide réponse : « L'assemblée « examinera votre proposition, et elle vous ins- « truira du résultat de ses délibérations. » La même année, il s'opposa au projet de loi de Thuriot contre les prêtres qui refusaient le serment. Après le 20 juin, il obtint un décret qui interdisait

aux pétitionnaires de se présenter armés à la barre de l'assemblée. Son peu d'ardeur révolutionnaire l'avait rendu suspect, et, après le 10 août, il se cacha soigneusement, pour ne reparaître qu'au 18 brumaire. Il fut aussitôt nommé commissaire du gouvernement près le tribunal de cassation, et, dans la même année, appelé au conseil d'État, dont il présida la section de législation. Mais ce qui est le plus beau titre de Bigot de Préameneu, c'est d'avoir été, avec Portalis, Tronchet et Malleville, membre de la commission chargée de préparer et de rédiger le code civil. L'esprit de modération qu'il avait montré dans sa carrière politique se retrouve encore dans les discussions du conseil d'État. Timide et prudent, il n'adhéra au progrès qu'avec réserve et défiance. C'était toutefois un esprit orné, et d'une science étendue. Parmi les nombreux discours qu'il a prononcés au corps législatif pour présenter ou soutenir divers projets de lois, le plus remarquable est l'exposé de motifs de la loi sur les contrats, qui se distingue, par la clarté et la précision, des discours d'apparat, si vides et si déclamatoires pour la plupart, des orateurs du gouvernement et du tribunat. Au couronnement de Napoléon, Bigot de Préameneu fut fait comte de l'empire et grand officier de la Légion d'honneur. En 1808, il succéda à Portalis au ministère des cultes, qu'il conserva jusqu'à la chute du gouvernement impérial. En 1815, il reprit la direction générale des cultes, et fut créé pair de France. La seconde restauration lui enleva toutes ses places, et le fit rentrer dans une complète obscurité, d'où il ne chercha pas à sortir. Le comte Bigot était membre de l'Académie française.

Locré, *Procès-verbaux du conseil d'État*. — Thiers, *Histoire de la Révolution française*. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Nougarède de Fayet, *Notice sur la vie et les travaux de M. le comte Bigot de Préameneu*.

BIGOTIER, en latin **BIGOTHERIUS** (*Claude*), poëte français, né à Treffort, dans la Bresse, vivait dans la première partie du seizième siècle. Il écrivit en latin, et professa pendant vingt ans la rhétorique au collége de la Trinité de Lyon. On a de lui : *Rapina, seu raparum encomium*, poëme en trois chants ; — *Alectryomachia, id est, Gallorum certamen cum pompa scholasticorum Lugduni acta*, poëme de deux ou trois cents vers ; — *De adventu Cæsaris in Galliam*, poëme ; — deux hymnes adressées, l'une aux saints, protecteurs de la Bresse, l'autre à sainte Catherine, patronne des philosophes. Tous ces ouvrages sont réunis en un petit vol. in-8° ; Lyon, 1540.

Guichenon, *Histoire de la Bresse*, p. 35.

BIGOTIÈRE (*René de Perchambault* DE LA), jurisconsulte et magistrat, naquit à Angers vers 1640, et mourut à Rennes en 1727. Après avoir fait ses études en droit à la faculté d'Angers, il fut reçu avocat au parlement de Bretagne, et devint successivement conseiller au même parlement, et président de la chambre des enquêtes. Il occupa ses loisirs à la composition de plusieurs ouvrages de droit. La coutume de Bretagne n'a pas manqué de commentateurs plus ou moins habiles ; il crut pouvoir ajouter à leurs observations de nouveaux éclaircissements que sa méditation et son expérience lui avaient fait reconnaître comme nécessaires. C'est ainsi qu'il publia la *Coutume de Bretagne, avec des observations sommaires pour faire connaître le sens qu'elle avait dans son origine, et celui que l'usage lui a donné* ; Rennes, 1694, in-12 ; 1699, in-12 ; 1702, in-12, et 1713, 2 vol. in-12. Cet ouvrage fut tellement goûté, qu'on le réimprima encore en 1766. Le commentateur s'attache moins dans ses décisions à la jurisprudence des arrêts qu'à la raison du droit ; et cette méthode d'un magistrat habile est d'autant plus louable que les arrêts qui n'étaient pas alors motivés laissaient un champ plus vaste à l'interprétation. Cet ouvrage avait d'abord paru sous le titre d'*Institution au droit français par rapport à la coutume de Bretagne, avec une dissertation sur le devoir des sages* ; Rennes, 1693, in-4°. Cette dissertation a été publiée à part et a eu quatre éditions, dont la dernière est intitulée *Du devoir des sages et de tous ceux qui sont dans les fonctions publiques* ; Rennes, 1696, in-16 ; le *Journal des Savants* en a donné un extrait la même année. Le président la Bigotière a aussi publié plusieurs mémoires sur le prêt à intérêt et le placement des deniers pupillaires, qui donnèrent lieu à une polémique assez vive de la part de plusieurs théologiens, qui persistaient toujours à assimiler le prêt à intérêt à l'usure ; question qui soulevait de misérables querelles, et que le progrès des lumières et le développement de la richesse des nations ont, depuis longtemps déjà, résolues contre les casuistes. Moréri, qui rend un compte détaillé de ces futiles discussions, ajoute que « la Bigo- « tière était fort habile philosophe de mœurs et « d'inclination, mais très-hardi dans ses opi- « nions. » L'Académie d'Angers comptait la Bigotière parmi ses membres. J. L.

Moréri, *Dictionnaire*, addition de 1759. — *Bibliothèque des Coutumes*.

BIGOTIÈRE (*Perchambault* DE LA), guerrier français, né à Rennes, mort en 1794. Il quitta la France plusieurs années avant la révolution ; et, quand elle eut éclaté, il se réunit aux émigrés rassemblés à Coblentz. A la nouvelle de l'insurrection vendéenne, il passa en Bretagne, eut le bras fracassé par un boulet à la bataille du bois du Moulin-aux-Chèvres, fut amputé, et se rétablit au bout de quelques semaines. A son retour à l'armée, il reçut de nouvelles blessures, traversa la Loire avec l'armée royaliste, fut fait prisonnier à la déroute du Mans, et conduit à la prison de l'Oratoire, d'où il ne sortit que pour être fusillé.

Biographie universelle.

*BIGRE (.... LE), auteur comique français, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Adolphe, ou le Bigame généreux, tragi-comédie*; Paris, 1650; — *le Fils malheureux, tragi-comédie*; Paris, 1650 : cette dernière pièce lui est seulement attribuée.

Bibliothèque du Théâtre français, III, 36.

BIHÂRÎ LÔL, contemporain de Kabir, est un des écrivains hindous les plus distingués. Les Anglais l'ont nommé *le Thompson de l'Inde*. Il est auteur d'un poëme intitulé *Fât-Saï*.

L...S.

M. Garcin de Tassy, *Histoire de la littérature hindoue*.

BIHERON (*Marie-Catherine*), femme anatomiste française, née à Paris le 17 novembre 1719, morte en 1786. Elle était fille d'un pharmacien, et, d'après le conseil de la célèbre Basseporte, sa maîtresse de dessin, elle s'appliqua à confectionner en cire des pièces d'anatomie. Elle travailla durant quarante-sept ans à se perfectionner dans cet art, et réussit à composer entièrement un corps de femme qu'on ouvrait à volonté, et dont on pouvait examiner et déplacer les parties intérieures. Elle ne fut protégée dans ses travaux que par deux médecins de Paris, Jussieu et Villoison : tous les autres lui furent hostiles, et provoquèrent contre elle la défense de recevoir des élèves. Elle ne fut pas mieux encouragée à Londres, où Hunter et Hewson furent les seuls qui lui rendirent quelques services. Tous les mercredis, elle ouvrait son cabinet aux curieux, qui, moyennant trois francs, avaient la permission de le visiter. L'ambassadeur de Russie l'acheta pour Catherine II.

Chaudon et Delandine, *Nouveau Dict. biographique*.

*BIKHAM ou BICKHAM (*George*), l'aîné, dessinateur anglais, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il laissa de bonnes gravures d'après Rembrandt et Rubens, et des portraits qui avaient du mérite, entre autres celui de Newton. Son fils *George*, appelé *le Jeune*, grava, vers 1742, un cahier contenant divers sujets : *les Cavaliers hongrois, les Philosophes ridicules*, et *la Place de Newmarket*.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

BILAIN (*Antoine*), jurisconsulte, né à Fismes, près de Reims; mort à Paris en 1672. Son véritable nom était *Vilain*; mais son père ayant été chargé de complimenter Louis XIII à son passage à Fismes, le roi lui demanda son nom, et l'autorisa à en changer la première lettre. A l'époque de la guerre de la succession, Bilain, qui s'était distingué comme avocat, fut chargé d'établir les droits de la reine Marie-Thérèse sur les Pays-Bas et la Franche-Comté. Il publia à ce sujet, en 1667, un traité qui a été traduit en latin et dans presque toutes les langues de l'Europe. On a encore de lui un mémoire composé pour le procès de la comtesse de Saint-Géran contre la duchesse de Ventadour, en 1633, et quelques autres ouvrages du même genre.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

BILCHILDE. *Voy.* THÉODEBERT.

*BILD (*Veit*), mathématicien et musicien allemand, vivait à Augsbourg dans la première moitié du seizième siècle. Il était chef de chœur à Saint-Ulrich d'Augsbourg. On lui doit un instrument appelé *horologia pedalia*, destiné aux observations astronomiques. Il laissa aussi une *Correspondance* fort remarquable, recueillie par le chapitre de Saint-Ulrich.

Von Stetten, *Kunstgeschichte von Augsbourg*. — Zugelbauer, *Historia litteraria ordinis S.-Benedicti*, t. IV, p. 678; I, 868.

*BILDE (*Éric*), écrivain maritime danois, né le 22 novembre 1635, mort à Hambourg le 27 mai 1675. On a de lui : *Nauta regius*; Amsterdam, 1657, in-fol.

Moller, *Cimbria literata*.

*BILDERBECK (*André*), jurisconsulte allemand, né à Lübeck le 23 octobre 1643, mort le 14 mars 1701. Il étudia le droit à Iéna et à Leyde, visita la Hollande, la France et l'Allemagne, et revint vivre en simple particulier dans sa ville natale. On a de lui : *de Differentiis juris Lubecensis a communi romano-germanico*.

Seelen, *Athenæ Lubecenses*.

BILDERBECK (*Christophe-Laurent* DE), jurisconsulte allemand, né à Schwerin en 1682. Il fut conseiller aulique de l'électeur de Hanovre, roi d'Angleterre. On a de lui : *Resolutionum juridicarum decus*; Leipzig, 1720, in-4°; anonyme; — *Notæ et additiones ad Christophori Schwanemanni ab Atrendorf tractatum de Jure detractionis et emigrationis*; Leipzig, 1707, in-4°; — *Tractatio succincta de Censu*, 1709; — une traduction allemande du traité d'Abbadie, intitulé *de la Vérité de la religion chrétienne*.

Dunkel, *Nachrichten von verstorbenen Gelehrten*.

*BILDERBECK (*L.-Fr.*, baron DE), romancier et auteur dramatique français, natif de Willembourg (Alsace), vivait vers la fin du dix-huitième et au commencement du dix-neuvième siècle. Il fut maréchal de la cour de Nassau-Saarbrück et conseiller intime de législation. On a de lui : *Achmet, ou l'Ambition maternelle*; — *l'Auberge des Ruines*, mélodrame en trois actes; Paris, 1824; — *Augustine*, comédie en trois actes et en prose; Paris, 1806; — *Bagatelles littéraires*; Lausanne, 1788; Strasbourg, 1791; — *Berthilie*, mélodrame en trois actes; Paris, Barba, 1814; — *les Comtes de Homberg*, mélodrame en trois actes; Paris, Barba, 1810; — *Cyane, ou le Jeu du Destin*, imité du grec; Neuwied, 1790; — *les Nœuds enchantés*, trad. de l'allemand; — *le Nouveau Paris*, ou *la Malice de trois femmes*, nouvelle comique et amusante; — *le Petit Cousin*, comédie en un acte; Renouard, 1807; — *la Petite Agathe*, ou *la Sentinelle oubliée*, comédie-vaudeville en un acte; Paris, 1820; — *Tableau de l'Angleterre et de l'Italie*, trad. de l'allemand; — plusieurs autres ouvrages, faits en collaboration avec Duperche, Paris, Hubert, Caignez, etc.

Quérard, *la France littéraire*.

BILDERDIGK (*Guillaume*), célèbre poëte hollandais, né à Amsterdam en 1756, mort à Haarlem le 18 décembre 1831. Il passa à l'âge de seize ans à l'université de Leyde, où il étudia avec succès le droit, la philologie, l'histoire, la géographie, la géologie, les antiquités, la médecine et même la théologie. En 1776, la Société littéraire de Leyde avait proposé pour sujet du prix de poésie : *l'Influence de la poésie sur le gouvernement d'un État;* le poëme de Bilderdigk remporta le prix. En 1777, il obtint deux autres prix pour un poëme en trois chants, *le Véritable amour de la patrie*, et pour une *ode* sur le même sujet. En 1778, il publia sa romance d'*Élius*, composition étendue et remarquable ; en 1779, une traduction de l'*Œdipe-Roi* de Sophocle, et *Loisirs* ou *Délassements*, qui sont un recueil de pièces détachées. On y remarque quelques morceaux écrits en vers blancs, d'après le genre qui s'introduisait alors dans la littérature hollandaise ; la plupart ne sont que des imitations ou des traductions d'anciens poëtes grecs. En 1780, il remporta le premier prix sur cette question de philosophie mise au concours par la Société littéraire de Leyde : *La poésie et l'éloquence ont-elles des rapports avec la philosophie? et quels sont les avantages que l'une et l'autre retirent de celle-ci?* Il augmenta en 1783 le mémoire qu'il avait composé sur ce sujet. Il ne rompit avec la philosophie que lorsqu'elle eut donné le branle à la révolution de 1789. En 1782, il s'établit à la Haye, et bientôt après il embrassa la profession d'avocat. L'attachement qu'il avait toujours montré pour la maison d'Orange lui attira plus tard la haine des *patriotes;* aussi lorsqu'en 1795 la Hollande fut envahie par l'armée française, sous Pichegru, se vit-il forcé d'émigrer. Il voyagea longtemps dans le nord de l'Allemagne, passa deux ans à Brunswick, où il fut précepteur d'un jeune gentilhomme, et d'où il fit paraître (1799) deux volumes de *Poésies diverses*, remarquables par l'art de conter ; — un poëme didactique sur *l'Astronomie ;* — la traduction du conte de Voltaire : *Ce qui plaît aux dames*. De Brunswick, Bilderdigk se rendit, vers 1800, à Londres. Dans cette capitale il fit des cours de littératures comparées, et publia successivement des traductions, en vers hollandais, des meilleurs poëmes d'Ossian, traductions qui ont le mérite d'être faites sur le texte original en langue gaëlique, et non, comme presque toutes les autres, sur la version anglaise de Macpherson. De retour à Amsterdam en 1806, il fut présenté au roi Louis-Napoléon, qui l'accueillit avec bonté, et le choisit pour son professeur de néerlandais. Plus tard, ce prince lui accorda une pension, et le nomma président de la deuxième classe de l'Institut de Hollande, qui venait d'être créé. Mais le bonheur de Bilderdigk ne fut pas de longue durée : à l'abdication du roi Louis (1810), il perdit sa pension, et la police impériale le traita comme suspect, à cause de ses relations antérieures avec l'ex-roi. Dès lors il quitta Amsterdam, habita successivement plusieurs petites villes de province, et se fixa enfin dans les environs de Haarlem, où il consacra le reste de ses jours à des travaux philologiques, et mourut à l'âge de soixante-quinze ans.

Quelles qu'aient été les circonstances où Bilderdigk se soit trouvé, il n'a jamais cessé de cultiver les Muses, et par là s'explique le nombre prodigieux de ses poésies. Il s'est essayé dans tous les genres, depuis l'épigramme jusqu'à l'épopée ; et si on ne trouve pas dans ses compositions cette verve brûlante, cette hardiesse d'images qui entraînent tous les cœurs, au moins ne saurait-on y méconnaître le mérite d'un style pur, facile et élégant ; mérite d'autant plus grand que l'idiome néerlandais est d'une dureté extraordinaire, et peut-être un des plus rebelles à la versification. Voici la liste des ouvrages les plus remarquables de Bilderdigk : 1° Ouvrages en vers : *Amusements*, 1778, et *Poésies*, 1783 ; deux recueils de pièces fugitives ; — *Mélanges poétiques*, en 2 vol., 1802, où l'on distingue surtout un poëme didactique sur l'astronomie, et quelques-unes des traductions d'Ossian dont nous avons parlé plus haut ; — *Poëmes*, 1803, contenant entre autres pièces une belle imitation de *l'Homme des champs*, de Delille ; — *Mélanges*, 1804, composés en grande partie de traductions d'Ossian ; — le *Fingal* d'Ossian, traduit en entier ; — *Nouveaux Mélanges poétiques*, en 2 vol., 1806 ; chants religieux, et trois poëmes intitulés *Assanède*, *Achille*, et *Cyrus ;* — *la Maladie des savants*, petit poëme où les tribulations des gens de lettres sont racontées d'une manière comique et très-spirituelle ; — *Tragédies*, en 3 vol., 1808 ; ce sont : *Guillaume de Hollande*, *Elfrède*, *Hormack*, *Cinna*, d'après Corneille, et *Iphigénie en Aulide*, d'après Racine ; en tête du 2ᵉ volume se trouve un savant *Traité de la tragédie ;* — *Poésies diverses*, 1809, composées en grande partie d'imitations ou traductions de poëmes classiques grecs et latins ; — *Feuilles d'automne* et *Fleurs d'hiver*, 1810 ; deux collections de poésies, dont la dernière renferme, sous le titre d'*Art poétique*, une excellente satire contre le romantisme allemand ; — *Appel aux armes* et *Épanchements patriotiques*, 1815, deux poëmes qui furent inspirés à l'auteur par les événements qui suivirent le retour de Napoléon de l'île d'Elbe ; — *Destruction du premier monde*, 1815-1817, poëme épique, dont il n'a paru que les cinq premiers chants : les belles descriptions qui s'y trouvent en assez grand nombre font regretter que cette œuvre n'ait pas été terminée ; — *Guerre des souris et des grenouilles*, 1820 ; *Fléaux moraux*, 1821, et *Chants de grillons*, 1823 ; trois poëmes du genre bas-comique, qui sont devenus populaires en Hollande. — 2° Ouvrages en prose : une *Géologie*, 1813 ; — un *Traité de botanique*, 1817, qui a été traduit en français par M. Mirbel, de l'Institut ; 7 vol. ; — *Miscellanées sur les*

langues et la poésie, 1820-1822; — une *Grammaire raisonnée de la langue hollandaise*, 1824, qui est généralement reconnue pour la meilleure qui existe.

Catherine-Wilhelmine, seconde femme de Guillaume Bilderdigk, morte à Harlem le 16 avril 1830, a composé, outre quelques poésies réunies aux recueils de son mari, les ouvrages suivants : *Bataille de Waterloo*, poëme; — *Inondation de la Gueldre*, poëme, 1809; — *Poésies pour les enfants*. Elle a traduit aussi le *Rodrigue* de Southey. [*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

Van Kempen, *Histoire littéraire*. — Wurth, *Cours préparatoire à l'étude de la Litt. holl.* — Raoul, *Leçons de Litt. holl.* — *Die Zeitgenossen* (les Contemporains). — *Revue germanique*, 1829.

BILFINGER (*George-Bernard*), philosophe et homme d'État, né le 23 janvier 1693 à Canstadt, dans le Wurtemberg; mort à Stuttgart le 18 février 1750. Il était de l'école de Leibniz, il fut ensuite de celle de Wolf. Appelé en 1724 à Saint-Pétersbourg par Pierre le Grand, il y resta jusqu'en 1731. C'est pendant son séjour en Russie qu'il remporta le prix proposé par l'Académie des sciences de Paris pour la solution de la *cause de la pesanteur des corps*, et qu'il découvrit quelques perfectionnements à l'art des fortifications. Il fut rappelé dans son pays par son souverain. Ses dernières découvertes, qui montraient en lui les connaissances d'un ingénieur, le firent nommer conseiller privé (1735), et il conserva son crédit à force de services jusqu'à sa mort. Il fut nommé curateur de l'université de Tubingen, et élu membre de l'Académie royale de Berlin. On a de lui : *Disputatio de Harmonia præstabilita*; Tubingen, 1721, in-4°; — *De Harmonia animi et corporis humani maxime præstabilita, Commentatio hypothetica*; Francfort-sur-le-Mein, 1723, in-8°, mis à l'index de Rome en 1734; — *De Origine et Permissione mali, præcipue moralis, Commentatio philosophica*; ibid., 1724, in-8°; — *Specimen doctrinæ veterum Sinarum moralis et politicæ*; Francfort, 1424, in-4°; — *Dissertatio historico-catoptrica de speculo Archimedis*; Tubingen, 1725, in-4°; — *Dilucidationes philosophicæ de Deo, Anima humana, Mundo, et generalibus rerum Affectionibus*; ibid., 1725, in-4°; — *Bilfingeri et Holmanni epistolæ de Harmonia præstabilita*; 1728, in-4°; — *Disputatio de Natura et Legibus studii in theologia ethica*; ibid., 1731, in-4°; — *Disputatio de cultu Dei rationali*; ibid., 1731; — *Notæ breves in Ben. Spinosæ methodum explicandi Scripturas*; Tubingen, 1732, in-4°; — *De Mysteriis christianæ fidei generatim spectatis sermo recitatus*; Tubingen, 1732, in-4°; — *la Citadelle coupée*; Leipzig, 1756, in-4°; — *Elementa physicæ*; ibid., 1742, in-8°; — différents traités de Bilfinger, imprimés dans les *Commentaires de l'Académie des sciences* de Saint-Pétersbourg, t. IV.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

BILGER (*Jean*), médecin allemand, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Epistola de gravi catarrho*; Ulm, 1628, in-4°; — *De Calculis in humano corpore inventis*.

Carrère, *Bibliothèque littéraire de la Médecine*.

***BILGNER** (*Jean-Ulric*), célèbre chirurgien allemand, né à Coire le 1er mai 1720, mort le 6 avril 1796. Après avoir fait ses premières études, il alla à Bâle, où il fut accueilli par Zwinger. Un an plus tard, il vint à Strasbourg, où il étudia sous la direction de Vaquin, et fut reçu au nombre des chirurgiens. Il se rendit ensuite à Paris, où il fut nommé chirurgien major d'un régiment de cavalerie équipé par ordre de la duchesse de Würtemberg, et entra en fonctions en 1741. Il passa au service de Prusse avec son régiment en 1744 et 1745, et fut chargé par Frédéric de soigner les blessés français devenus prisonniers des Prussiens après la bataille de Rosbach, et plus tard les blessés de l'affaire de Leuthen. Devenu chirurgien général des armées prussiennes, il assista aux batailles de Kunnersdorf et de Torgau. En 1761, il se fit recevoir docteur à Wittemberg, et soutint à cette occasion une thèse qui fut traduite dans presque toutes les langues de l'Europe. En 1762, il se fit recevoir maître en philosophie; et, à la paix, il fut nommé médecin de la reine, et anobli par l'empereur en 1794. Ses principaux ouvrages sont : *Dissertatio de membrorum amputatione rarissime administranda, aut quasi abroganda*; Halle, 1761; trad. en français par Tissot, Lausanne, 1764, et en allemand, en anglais, etc.; — *Anweisung zur ausuebenden Wundarzneykunst in Feldlazarethen* (Indications chirurgicales pour les lazarets de campagne); Glogau, 1763; — *Nachrichten an das Publikum in Absicht der Hypochondrie*, etc. (Avertissement au public au sujet de l'hypocondrie); Copenhague, 1767; — *Medicinisch-chirurgische Fragen*, etc. (Questions médico-chirurgicales); Berlin, 1771; — *Versuche und Erfahrungen ueber die Faulfieber und Ruhren* (Essai et expériences sur les fièvres putrides et la dyssenterie), etc.; — *Praktische Anweisung fuer Feldwundaerzte* (Conseils pratiques aux chirurgiens en campagne); Berlin, 1792.

Biographie médicale.

***BILGNER** (*Paul-Rodolphe* DE), célèbre joueur d'échecs, né en 1809 ou 1811, mort en 1840 à Berlin, où il s'était acquis la réputation d'un joueur de première force. Il a laissé deux ouvrages sur les échecs : *Das Zweispringerspiel im Nachzuge* (le Jeu des deux cavaliers à l'arrière-garde), et *Handbuch des Schachspieles* (Manuel du jeu d'échecs); Berlin, 1843. Ce dernier, interrompu par la mort de Bilgner et continué par Heydebrand, est le meilleur livre qu'on ait écrit sur la matière. A. H.

Conversations-Lexicon.

BILHON (*Jean-Joseph-Frédéric*), économiste français, né à Avignon en 1759, mort à Paris en 1834. Il fut chef de bureau au minis-

tère des finances. On lui doit : une *Dissertation sur l'état du commerce des Romains*, et un *Éloge de J.-J. Rousseau*, ouvrage qui eut les honneurs de la censure. Les pages supprimées furent rétablies dans une seconde édition donnée en 1799. Encouragé par l'accueil qu'avait reçu sa dissertation sur le commerce des Romains, il continua ses études dans cette direction, et publia successivement : *De l'Administration des revenus publics chez les Romains*; Paris, 1805; — *le Gouvernement des Romains considéré sous le rapport de la politique, de la justice, des finances et du commerce*, 1807. Ces ouvrages, qui contiennent fort peu de vues neuves, sont cependant utiles et instructifs. Il publia encore des *Principes d'administration et d'économie politique des anciens peuples, appliqués aux peuples modernes*; Paris, 1819, in-8°.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Quérard, *la France littéraire*.

*BILHUBER (*Joseph-Frédéric*), médecin allemand, né à Aurich le 31 août 1758, mort le 13 avril 1793. Il alla étudier à Tubingue, où il fut reçu médecin en 1779. D'abord médecin de la ville de Wayhingen dans le Würtemberg, il passa en 1791 à Ludwigsbourg, où il mourut. On a de lui : *Dissertatio inauguralis de magnesia cruda et calcinata*; Tubingue, 1779, in-4°; — *Sammlung von Beobachtungen ueber die sogenannte Egel-Krankheit unter dem Rindvieh und den Schafen* (Recueil d'observations sur une certaine épizootie des moutons, etc.); Tubingue, 1791, in-8°.

Biographie médicale.

*BILIA (*Giovanni-Battista della*), peintre de l'école romaine, vivait vers le milieu du seizième siècle. Il a enrichi Città di Castello, sa patrie, de fresques justement estimées.

Lanzi, *Storia pittorica*.

BILING. *Voy*. BYLING.

*BILINTANI (*Pompée*), théologien et poëte italien, natif de Venise, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il assista à plusieurs campagnes de Charles-Quint, et les décrivit dans l'ouvrage intitulé *Carlo Cesare V Africano, nel quale si contengono li memorandi gesti e gloriose vittorie di Sua Cesarea Maesta nell' anno* 1535, poëme en dix chants; Naples, 1536; Venise, 1536, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BILIOTTI (*Ivo*), guerrier italien, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il fut l'un des derniers et des plus habiles défenseurs de Florence, sa patrie. Attaqué dans le fort de Spello, en Toscane, par le prince d'Orange, général des troupes confédérées du pape et de Charles-Quint, il les força de se retirer sans qu'elles eussent pu le vaincre. Après s'être signalé par sa valeur au siége de Florence, il se mit au service de François Ier, et perdit la vie à l'attaque de Dieppe.

Sismondi, *Républiques italiennes*.

BILISTEIN (*Charles-Léopold* ANDREU, baron DE), économiste français, né dans la Lorraine en 1724, mort au commencement du dix-neuvième siècle. Il appartenait à une famille hollandaise, originaire de Delft, et fut conseiller de commerce en Russie. Il séjourna à Nancy pendant dix ans, et en profita pour étudier tout ce qui est relatif au commerce, à la population et à l'agriculture de la Lorraine. Ce sont les ouvrages, fruits de ses observations, qui inspirèrent à Louis XVI l'enquête d'après laquelle furent ordonnés les embellissements de Nancy. Bilistein épousa, en secondes noces, la fille de Jean Rosetto, prince moldave, et périt de la main de cette femme, qui n'avait pu le déterminer à changer de religion. On a de lui : *Essai sur la ville de Nancy, capitale du duché de Lorraine*; Amsterdam, 1762, petit in-8°; — *Essai sur les duchés de Lorraine et de Bar*; Amsterdam, 1762, petit in-8°; — *Essai sur la navigation lorraine*; Amsterdam, 1764, petit in-8°; — *Institutions militaires pour la France*, ou *le Végèce français*; Amsterdam, 1762, 2 vol. in-8°.

Quérard, *la France littéraire*.

BILIUS ou DE BILIIS (*André*), savant italien, natif de Milan, mort vers 1435. Il était de l'ordre des Augustins, et assista en 1434 au concile de Florence. Ses principaux ouvrages sont : une *Traduction latine de la Physique d'Aristote*; — *Historia Mediolanensis et Lombardica ab anno* 1402 *ad* 1431, dans le tome XIX de Muratori; — *De Pace cum Philippo, duce Mediolanensi, componenda ad Alphonsum, regem Arragonum*; — *Commentarii historici de detrimento fidei Orientis, sive de Origine Turcarum*.

Fabricius, *Bibliotheca mediæ et infimæ ætatis*. — Muratori, *Scriptores Italiæ*.

*BILIVERTI (*Giovanni*), peintre, né à Florence en 1576, mort en 1644, fils d'un père flamand qui s'était établi à Florence, et faisait le commerce de tableaux. Orlandi et Baglione lui donnent à tort le prénom d'*Antonio*, et Ticozzi dénature même son nom, et le change en celui de *Bilivolti*. Biliverti entra fort jeune dans l'atelier du Cigoli, que bientôt il fut en état d'aider, et qu'il accompagna à Rome lorsqu'il fut appelé à concourir à la décoration de Saint-Pierre. Cigoli étant mort en 1613, Biliverti fut chargé, comme son meilleur élève, d'achever pour *Santa-Croce* de Florence une *Entrée de J.-C. à Jérusalem*, qu'il avait laissée imparfaite.

Biliverti fut malheureusement fort inégal; mais dans ses bons ouvrages on trouve un dessin aussi correct que celui de son maître, joint à une richesse de détails qu'on croirait empruntée à l'école vénitienne, si le coloris était plus brillant. Ses têtes manquent souvent de noblesse, mais elles sont pleines de vivacité et d'expression; ses draperies sont parfois comparables, pour l'ampleur, à celles du Frate. Lorsque Biliverti avait réussi quelque tableau à son gré, il en faisait faire sous ses yeux des copies qu'il retouchait, et

les signait même quelquefois : c'est ainsi qu'à Florence seulement on ne compte pas moins de trois répétitions de son tableau de *la Chasteté de Joseph*, que l'on voit à la galerie publique, et aux palais Borghèse et Capponi, sans qu'on puisse reconnaître quel est l'original. Ses tableaux sont très-nombreux dans cette ville; les meilleurs sont : *l'Invention de la Croix, à Santa-Croce* et à *S.-Gaetano; le Mariage de Sainte-Catherine*, à l'*Annunziata;* et une *Sainte Famille*, à la galerie des *Uffizj*.

Biliverti eut un grand nombre d'élèves, parmi lesquels le premier rang appartient à Salvestrini, Fidani, Buonavita Bianchi, Agostino Melisso, et Giovanni-Maria Morandi. E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*. — Baldinucci, *Notizie*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Fantozzi, *Guida di Firenze*.

BILL (*Robert*), mécanicien anglais, né en 1754, mort le 23 septembre 1827. Resté orphelin et maître d'une fortune indépendante, il donna un libre essor à son génie inventif. A l'aide de ses procédés, il entoura son jardin de murailles plus propres à concentrer la chaleur du soleil, et il entretenait en tout temps, dans sa maison, une douce température. Ce fut par ses conseils que le gouvernement anglais ordonna de renfermer dans des barils en fer l'eau destinée aux navigations de long cours. Bill contribua puissamment par ses expériences, ses plans, ses avances pécuniaires, à propager l'éclairage au gaz hydrogène carboné, et à surmonter les répugnances qui avaient accueilli cette invention. En 1820, il proposa de construire des mâts en fer, et le gouvernement lui commanda deux grands mâts et deux beauprés; mais l'essai de cette invention n'eut qu'un résultat incomplet. Il n'en fut pas de même des moyens que Bill avait imaginés pour donner, sans dépense excessive, au bois le plus commun, la solidité du bois le plus dur. Les expériences qu'il tenta démontrèrent l'excellence de sa méthode, et l'amirauté l'autorisa à se servir de ses merrains pour construire un vaisseau dans les chantiers de Deptfort; mais il mourut sans avoir mené à fin cette dernière entreprise.

Annual Register.

BILLARD (*Claude*), seigneur de Courgenay, poëte français, originaire du Bourbonnais, mort en 1618. Il fut élevé dans la maison de la duchesse de Retz, et devint ensuite conseiller et secrétaire des commandements de la reine Marguerite de Valois. On a de lui : *Vers funèbres françois et latins sur le vrai discours de la mort de M. le duc de Joyeuse;* Paris, 1587, in-4° ; — *Catalogue de la Bibliothèque Richelieu;* — *Carmina græca et latina in obitum ducis Joyosiæ;* Paris, 1587, in-8°; — *Tragédies*, Paris, 1608, 1610 et 1612, au nombre de huit, intitulées *Polyxène*, *Gaston de Foix, Merouée*, *Panthée, Saül*, *Alboin*, *Genèvre*, et *Henri le Grand*, cette dernière pièce avec des chœurs; — *l'Église triomphante*, poëme épique de 13,000 vers, resté manuscrit.

Bibliothèque du Théâtre français, t. I, 398-400. — Lelong, *Bibl. hist. de la France* (édition Fontette). — Le Bas, *Dict. encyclopéd. de la France*.

BILLARD (*Charles-Michel*), médecin français, né le 16 juin 1800 à Pelouaille, près Angers; mort le 31 janvier 1832. Orphelin dès son bas âge, il fut confié aux soins d'une tante qui s'occupa de lui avec la sollicitude d'une mère. Un goût très-prononcé pour l'observation de la nature se fit remarquer de très-bonne heure chez Billard, qui manifesta le désir de suivre la carrière de la médecine. Inscrit en 1819 à l'école secondaire d'Angers, il y obtint une place dans le service de l'hôpital, et vint ensuite compléter ses études à Paris. Admis élève interne dans les hôpitaux, il put, en rapprochant sans cesse les symptômes observés pendant la vie, des altérations trouvées après la mort, mettre au jour un ouvrage estimé, sous le titre suivant : *Traité de la membrane muqueuse intestinale dans l'état sain et dans l'état morbide*, ou *Recherches d'anatomie pathologique sur les divers aspects sains ou malades que peuvent présenter l'estomac et les intestins;* Paris, 1825, 2 vol. in-8°. En même temps il traduisait de l'anglais les *Principes de Chimie* de Thompson; Paris, 1825, 2 vol. in-8°. A la même époque, il insérait dans les journaux de médecine une *Observation sur une maladie du nerf facial;* des *Considérations sur quelques changements de couleur de la substance cérébrale;* et il donnait une édition du *Précis de l'Art des accouchements*, de M. Chevreul; Paris, 1826, in-12, à laquelle il ajoutait une *Histoire des vices de conformation du fœtus*. A la suite d'un voyage en Angleterre d'où il rapporta de précieux documents sur les hôpitaux, les établissements de charité et l'instruction médicale, tant en Angleterre qu'en Écosse, il livra à l'impression son *Traité des maladies des enfants nouveau-nés et à la mamelle, fondé sur de nouvelles observations cliniques et d'anatomie comparée;* Paris, 1828, in-8°; deuxième édition, Paris, 1833, in-8°. Il joignit à cet ouvrage un atlas dont il avait peint lui-même les figures avec une grande vérité. — Reçu docteur en 1828, il retourna à Angers, où il traduisit les *Leçons sur les Maladies des yeux*, de Lawrence; Paris, 1830, in-8°, en même temps qu'il publiait quelques opuscules d'un intérêt tout à fait local. Une phthisie pulmonaire vint interrompre sa laborieuse carrière, à la fleur de l'âge.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

BILLARD (*Étienne*), auteur comique français, natif de Nancy, mort en 1785. Il se fit connaître par ses excentricités plus encore que par ses écrits. C'est ainsi que, s'étant vu refuser par le Théâtre-Français plusieurs comédies, il s'en vengea en décochant contre les comédiens une satire où ils étaient fort maltraités. Le 30 novembre 1772, avant une représentation du *Comte d'Essex*, il monta sur une banquette de l'orchestre, et, s'adressant au parterre, il lui apprit le refus

d'une pièce intitulée *le Suborneur*, et en appela de cette décision à ce juge improvisé. Le parterre consentit à entendre la lecture du *Suborneur*, lorsqu'elle fut interrompue par un sergent qui vint arrêter l'auteur. Celui-ci mit vainement la main à l'épée; entraîné au corps de garde, il voulut soumettre son œuvre aux hommes du poste. Autant en fit-il en présence de l'inspecteur de police, qui dut à son tour se résigner à entendre la lecture du *Suborneur*. Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est que dans l'intervalle le parterre prenait fait et cause pour Billard, en le redemandant à grands cris. Les plus mutins furent arrêtés. Et quant à Billard, après quelques jours passés à Charenton, il fut renvoyé à Nancy au sein de sa famille, qui sollicita plusieurs fois contre lui des lettres de cachet. Ses folies hâtèrent sa fin. Un meilleur accueil de la part de la Comédie française eût peut-être fait naître chez lui un talent véritable (1). On a de Billard : *du Théâtre et des causes de sa décadence;* satire; Londres et Paris, 1771; — *le Joyeux moribond*, comédie; Genève, 1779; — *le Suborneur*, comédie en cinq actes et en vers; Amsterdam, 1780; 2e édition, 1782; — des *Œuvres manuscrites*, que l'on trouve dans la bibliothèque de Nancy; on y remarque : *Archiloque*, ou *le Poëte aux Petites-Maisons*, comédie; un poëme intitulé *Boutades*, où se rencontrent des vers écrits avec une certaine chaleur.

Grimm, *Correspondance*, 2e partie, t. II, p. 383. — *Mémoires secrets de la République des Lettres*. — Barbier, *Dictionnaire des ouvrages anonymes*. — Quérard, *la France littéraire*.

BILLARD (*Étienne*), chirurgien français, né à Vrigny, près d'Orléans, le 31 mars 1730; mort le 2 février 1808. Il entra au service de la marine, et publia entre autres : des *Observations sur l'empyème*, adressées à l'Académie de chirurgie, 1787 et 1788; — *Réflexions et observations sur l'anévrisme, et les avantages ou les dangers de la compression dans cette maladie*, adressé à l'Académie royale de médecine le 12 novembre 1789. P. L.

Archives de la Marine. — *Notice sur feu Étienne Billard, etc.*, par P.-L. Delaporte, second chirurgien en chef de la marine, etc.; Brest, R. Malassis, 1808, in-4° de 19 pages.

BILLARD (*Jean-Pierre*), médecin français, né à Vesoul en 1726, mort dans la même ville le 29 janvier 1790. La Société royale de médecine de Paris et l'Académie d'Arras le comptaient au nombre de leurs membres correspondants. On a de lui : *Mémoire sur une fausse grossesse singulière; — Observation sur un dépôt au bas-ventre; — Histoire, analyse et propriétés des eaux minérales froides de Rèpes, près Vesoul; — Antilepticorum medicaminum natura, vires et selectus; — De lactis usu in febribus* : ces mémoires ont été insérés dans les *Dissertations françaises et latines sur les points les plus importants de l'art de guérir*, publiées par M. Billard fils; Vesoul, 1820, in-8°.

BILLARD (*François-Gabriel*), fils aîné de Jean-Pierre, mort à Genevreuil, près Vesoul, le 29 avril 1824, a publié : *Cours théorique et pratique sur les prairies artificielles;* Vesoul, 1805 et 1810, in-8°.

Quérard, *France littéraire*.

BILLARD (*Pierre*), théologien français et prêtre de l'Oratoire, né à Ernée, dans le Maine, en 1653; mort à Charenton en 1726. Il a publié contre les jésuites un ouvrage qui a fait du bruit, et lui a attiré de longues persécutions. Cet ouvrage est intitulé *la Bête à sept têtes;* Paris, 1693, in-12. On a aussi de lui *le Chrétien philosophe;* Paris, 1701.

Hauréau, *Hist. litt. du Maine*.

BILLARD DE VEAUX. *Voy.* VEAUX.

BILLATE ou **BILLIATRE** (*Nicolas*), antiquaire, né à Rethel le 12 août 1695, mort, le 19 octobre 1748, à l'abbaye de Dilo, près de Sens, où il avait été relégué pour cause de jansénisme. Billate avait réuni d'immenses matériaux pour l'*Histoire de la ville de Provins*, qu'il se préparait à publier quand il fut atteint par la persécution. Il est un de ceux qui aidèrent beaucoup de leurs recherches les savants auteurs du *Gallia christiana*. Nous connaissons de lui une *Dissertation historique sur les eaux minérales de Provins;* Provins, 1738, in-12, qui est un abrégé du livre de Pierre Le Givre sur la même matière. N. M — Y.

Boulliot, *Biographie Ardennaise*.

BILLAUD-VARENNE (*Jacques-Nicolas*), célèbre conventionnel, né à la Rochelle le 23 avril 1756, mort le 3 juin 1819. Son père, avocat et substitut du procureur général au siége de cette ville, le destinant au barreau, lui fit faire son droit à Poitiers. Aimant le théâtre avec passion, il essaya de faire jouer sur le théâtre de la Rochelle une comédie intitulée *Une femme comme il y en a peu*, où abondaient des allusions trop évidentes pour ses compatriotes; mais la représentation ne put même pas se terminer. Quelques jours après, sur les instances de sa mère, Billaud entra en qualité de *pensionnaire laïque* au collége de Juilly, et fut nommé plus tard préfet d'études. En 1785, il vint à Paris exercer la profession d'avocat au parlement; et le flot de la révolution, qui montait, le trouva occupé à son livre sur le *Despotisme des ministres de France*. Dans trois ouvrages publiés en 89 sous le voile de l'anonyme, il attaque avec violence le clergé, et dénonce, l'année suivante, les ministres dans son nouvel écrit : *Plus de ministres!* Membre de la Société des amis de la constitution, il propose, dès le 1er juillet 1791, de remplacer la monarchie par le gouvernement républicain; et, deux semaines après, il fit circuler dans Paris sa fameuse bro

(1) M. Paul Lacroix (le bibliophile Jacob) a fait de l'aventure de Billard le sujet d'une nouvelle, publiée dans la *Revue de Paris*.

chure : *Acéphalocratie*, dont le véritable titre était : *République*. Cette publication fut poursuivie judiciairement : Billaud trouva un asile chez l'historien Dulaure, qui était alors son ami. En septembre 91, Louis XVI accepta la constitution faite par l'assemblée nationale, et accorda une amnistie générale; Billaud put donc sortir de sa retraite et reparaître aux Jacobins, où il se distingua par ses opinions extrêmes. Nommé, le 10 août 1792, membre de la commune, puis substitut du procureur syndic en remplacement de Danton, il fit des sorties violentes « contre les tyrans. » Sa participation aux massacres de septembre a été contestée; mais s'il n'y a pas directement prêté la main, ses discours n'y ont certainement pas été étrangers. Envoyé à Châlons pour surveiller les généraux suspects, Billaud revint, le 20 septembre, siéger à la convention, où l'avaient appelé les électeurs de Paris. En 1793, il appuya la proposition de juger Louis XVI sans désemparer, demanda l'appel nominal, vota la mort du roi, de la reine, et des ministres. Il accusa Custine d'avoir fait battre trente mille Français par six mille ennemis; et Lanjuinais, d'avoir opéré la contre-révolution à Rennes. Il fit ordonner la publication des correspondances de toutes les autorités et sociétés populaires avec les députés de leurs départements, et décréta l'envoi à l'Abbaye des habitants de Toulouse dont la convention avait ordonné l'arrestation. Il fit rapporter le décret qui défendait les visites domiciliaires pendant la nuit, et appuya la demande faite par les sections de Paris d'une armée révolutionnaire. Élu président de la convention et membre du comité du salut public, il fonda le *Bulletin des lois*, et organisa le gouvernement révolutionnaire. En 1794, il fut chargé, au club des Jacobins, de rédiger l'acte d'accusation de tous les rois; il présenta le rapport, suivi du décret par lequel la convention s'engageait à établir la république démocratique et à punir tous ses ennemis. Il fit ajourner le décret qui supprimait le tribunal révolutionnaire. En 1795, à la suite d'une dénonciation portée contre lui par Lecointre, Billaud donna sa démission de membre du comité du salut public. Ayant été désigné par Legendre comme complice de Robespierre, la convention, sur le double rapport de Merlin et de Saladin, décréta qu'il y avait lieu à examen. Enfin, dans la séance du 12 germinal an III, séance orageuse qui se prolongea jusqu'au 13 à six heures du matin, il fut décrété d'accusation avec Barrère, Collot d'Herbois et Vadier; et, en prairial suivant, déporté à Cayenne avec Collot d'Herbois. Après le 18 brumaire, seul de tous les déportés, il refusa la grâce que lui envoyait le premier consul. En 1816, obligé de fuir Cayenne que les Portugais restituèrent à la France, il se réfugia au Port-au-Prince, dans la république d'Haïti. Il gagna sa vie en donnant quelques consultations de droit, et mourut pauvre et délaissé. Billaud-Varenne n'a jamais publié de Mémoires, quoi qu'en aient dit les biographes.

Outre ses discours et rapports aux Jacobins et à la convention, on a de Billaud-Varenne : *Despotisme des ministres de France*; Amsterdam, 1789, 3 vol. in-8° (1); — *Dernier coup porté aux préjugés et à la superstition*; Londres, 1789, in-8°; — *le Peintre politique*, 1789, in-8°; — *Plus de ministres*, etc.; Paris, 1790, in-8°; — *Acéphalocratie*, etc.; Paris, 1791, in-8°; — *Éléments du Républicanisme*; Paris, 1793, in-8°; — *Adresse aux Français, contre les oppresseurs actuels du peuple, et pour la liberté de la presse* (Paris, 1794), in-8°; — *Principes régénérateurs du système social*; Paris, nivôse an III; — *le Pour et le Contre*, manuscrit composé à Cayenne en 1812.

Moniteur. — Thiers, *Histoire de la Révolution française*. — Mignet, *Histoire de la Révolution française*.

*BILLAUDEL (*Jean-Baptiste-Basilide*), ingénieur français, né à Rethel le 12 juin 1793. En 1804 il entra au concours, en qualité d'élève du gouvernement, au lycée de Reims. En 1810 il fut admis à l'École polytechnique, et en 1813 il entra à l'École des ponts-et-chaussées. A la fin de 1813, il donna ses soins aux routes du département des Landes; et en 1814 il coopéra aux fortifications de Paris. Il alla à Bordeaux à la fin de la même année. Au 20 mars 1815, il demanda au directeur général des ponts-et-chaussées un congé provisoire pour s'enrôler parmi les volontaires des Ardennes; et c'est en qualité d'officier du génie qu'il servit pendant les Cent-Jours dans le département de la Moselle. Il y fit élever plusieurs fortins, destinés à appuyer le zèle des populations des frontières. Après les Cent-Jours, il retourna à ses fonctions d'ingénieur, et visita en cette qualité les Basses-Alpes, la Nièvre et les Ardennes. Appelé dans l'arrondissement de Rethel qu'occupaient alors les armées étrangères, il demanda son changement de résidence, et obtint d'aller à Bordeaux, où, de 1818 à 1838, il s'associa aux grandes entreprises de M. Deschamps, son beau-père, inspecteur général des ponts-et-chaussées. On sait que le nom de M. Deschamps s'attache à la construction des ponts de Bordeaux et de Libourne. On a de M. Billaudel : *Notice sur la Cloche à plonger*, imprimée dans le *Compte rendu* de la séance publique de l'Académie des

(1) Il existe de cet ouvrage, qui n'a eu qu'une seule édition, deux tirages différents : dans l'un le titre se continue ainsi : ou *Exposition des principes et moyens employés par l'aristocratie pour mettre la France dans les fers*, et l'ouvrage est précédé 1° d'un *Avertissement*, 2° d'une *Lettre de M. B. de V. à son libraire*; dans l'autre, que je crois avoir été publié le premier, le titre a pour complément ces mots : *Combattre par les droits de la nation, par les lois fondamentales, par les ordonnances, par les jurisconsultes, par les orateurs, par les historiens, par les publicistes, par les poëtes, enfin par les intérêts du peuple et l'avantage personnel du monarque* : on n'y trouve ni l'*Avertissement*, ni la *Lettre*. J. R.

sciences et belles-lettres et arts de Bordeaux, du 26 août 1820 : le premier, l'auteur de cette notice a donné aux ouvriers l'exemple de visiter le fond de la Garonne ; au moyen de cette machine, on peut débarrasser, du lit de la rivière, les bâtiments échoués ; — *Lettre sur le pont de la Garonne*, dans le *Moniteur* du 7 mars 1821, et dans le tome X de la *Revue encyclopédique ;* — *les Landes en 1826*, ou *Esquisse d'un plan général d'amélioration des Landes de Bordeaux, à joindre au projet de canal proposé par M. Deschamps ;* Bordeaux, 1837, in-4°, et Paris, 1838 ; — *Notice sur un aqueduc antique* (*sur la grande route de Bordeaux à Lyon*), dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, t. VIII ; — *Notice historique sur le pont de Bordeaux*, dans le *Guide de l'Étranger à Bordeaux ;* 1824, in-18 ; — *Bordeaux et les chemins de fer ;* Bordeaux, 1837 ; — *Quelques aperçus sur la théorie des chemins de fer ;* Bordeaux, 1837.

Quérard, *la France littéraire*, supplément.

*BILLAULT (*Auguste-Adolphe-Marie*), jurisconsulte français, né à Vannes (Morbihan) le 12 novembre 1805. Il étudia le droit à la faculté de Rennes, et vint exercer la profession d'avocat près du tribunal de Nantes. Tour à tour conseiller municipal, bâtonnier de son ordre, et membre du conseil général de la Loire-Inférieure en 1834, il s'occupait activement des questions à l'ordre du jour, et faisait paraître plusieurs brochures sur *l'Éducation en France, l'Organisation des communes, Recherches historiques sur les voies de transport*. En 1837, M. Billault, ayant à peine atteint l'âge légal, fut porté pour la députation en même temps par les trois collèges électoraux de Nantes, d'Ancenis et de Paimbœuf. Il opta pour Ancenis. Grâce à un talent naturel, souple et fécond, qui lui fournissait des armes toujours prêtes, il ne tarda pas à s'initier au style simple, concis et énergique de l'homme public ; et il montra ces qualités nouvelles en développant dans plusieurs occasions diverses questions qui se rapportaient à ses études spéciales. Ayant compris de bonne heure l'insuffisance des voies de circulation en France, qui rendait notre pays tributaire des étrangers, à cause de la difficulté des transports à l'intérieur, M. Billault se consacra à l'examen de cette importante question. Dès 1838, il était membre et secrétaire de la grande commission des chemins de fer ; l'année suivante, deux autres commissions lui confièrent leurs rapports. A cette époque il refusa le secrétariat général du ministère de la justice, sous M. Teste ; il préféra les fonctions de sous-secrétaire d'État de l'agriculture et du commerce, avec M. Gouin pour ministre. Grâce à cette position, il acheva de se rendre spécial dans les grandes questions d'intérêt public, qu'il avait toujours étudiées. Quand le cabinet du 1er mars se retira, M. Billault donna sa démission pour regagner le camp de l'opposition. Dès lors sa carrière devint essentiellement politique, et il rentra dans la voie dont l'avait écarté le peu de succès de son début oratoire. Son plus beau triomphe fut la discussion fameuse du droit de visite, dans laquelle il obligea le ministre, M. Guizot, à déchirer le traité qu'il venait de conclure. Élu dans le troisième arrondissement de Paris, et environné de l'estime générale, M. Billault, depuis son éloignement du camp de M. Thiers, demeurait à peu près isolé ; aussi, pour ne pas rester seul, il se rapprocha du ministère Guizot dans la question des mariages espagnols, et dans la discussion de l'adresse en janvier 1848. La révolution de Février le trouva dans ces dispositions : ses opinions et sa conduite changèrent d'une manière complète. Élu membre de l'assemblée constituante dans le département de la Loire-Inférieure, il se prononça pour le droit au travail, et votait d'ordinaire avec la gauche. L'assemblée le nomma membre de la commission chargée de remplir provisoirement les fonctions du conseil d'État. Il ne fut pas réélu pour l'assemblée législative, et demeura à Paris comme avocat près la cour d'appel. Le chef de l'État, auquel M. Billault avait inspiré, dès la première entrevue, une sympathie vive et durable, l'appela souvent auprès de lui, pour prendre son conseil dans les crises ministérielles qui se sont succédé durant les années 1849, 1850 et 1851. Après le 2 décembre 1851, M. Billault, qui avait donné de bonne heure son adhésion au nouveau pouvoir, fut nommé dans la circonscription de Saint-Girons, où il était le candidat du gouvernement, et reçut la présidence du corps législatif. C'est en cette qualité qu'il a pris part aux diverses mesures qui ont concouru au rétablissement du trône impérial. H. MILLE-NOE.

Biographie des membres de l'Assemblée nationale constituante. — *Biographie des membres du corps législatif*, par un ancien député. — *Moniteur universel.*

BILLAUT (*Adam*). *Voy.* ADAM.

* BILLE (*Jean-Martin*), officier de la marine danoise, né en 1732, mort en 1792. Il fut directeur des dépôts de la marine. Il a traduit du français les *Mémoires de Du Guay-Trouin ;* Copenhague, 1762.

Kraft et Nyerup, *Dansk-Norsk Litteratur-Lexicon.*

BILLE (*Steen-Andersen*), amiral et ministre d'État danois, né le 22 août 1751 à Assens en Fionie, mort à Copenhague le 15 avril 1833. Enseigne de vaisseau en 1768, lieutenant de vaisseau en 1774, il fit partie de plusieurs expéditions, surtout aux Antilles, où il obtint, en 1781, le grade de capitaine. La neutralité du Danemark exerçait une heureuse influence sur le commerce de ce pays, dont les vaisseaux visitaient surtout les ports de la Méditerranée. En 1796, un nouveau pacha s'étant emparé du gouvernement de Tripoli, demanda au gouvernement danois le renouvellement du traité qui n'était pas encore expiré, et prit, en attendant, deux vaisseaux danois. M. Bille fut envoyé dans la Méditerranée à la tête d'une

escadre de trois vaisseaux de guerre, pour faire le blocus de Tripoli. Après un glorieux combat où il fit baisser pavillon à sept navires de guerre tripolitains, il força le pacha à demander la paix ; mais il resta dans ces parages jusqu'au commencement de 1800, pour protéger le commerce de sa patrie. Revenu à Copenhague à la fin de 1800, il prit part, à la tête d'une flottille de chaloupes canonnières, à la bataille livrée aux Anglais, le 2 avril 1801, dans la rade de Copenhague. Quelque temps après, il fut préposé à la défense maritime de Copenhague; en 1803, il devint membre de l'amirauté et capitaine de vaisseau; en 1809, contre-amiral. En 1807, étant directeur de la défense maritime de la capitale pendant le siége par les Anglais, il refusa de signer la capitulation. La Norwége ayant été cédée à la Suède par suite de la paix de Kiel de 1814, il fut envoyé au quartier général du prince de Ponte-Corvo avec le titre de commissaire, pour livrer les forteresses norwégiennes au gouvernement suédois. Depuis ce temps, en sa qualité de premier membre de l'amirauté, il devint le créateur d'une nouvelle flotte, en remplacement de celle que la perfidie du cabinet anglais avait enlevée au Danemark. En 1825 il fut nommé vice-amiral, et en 1829 amiral. ABRAHAMS (de Copenhague).

Art de Vérifier les dates, IV, 469.

BILLE (*Steen-Andersen*), fils du précédent, contre-amiral danois et ministre de la marine, naquit à Copenhague le 5 décembre 1797. Il devint enseigne de vaisseau en 1816; entra au service de la France en 1819, où il fit en 1823 la campagne contre l'Espagne; alla commander plus tard au Brésil, dans la mer Pacifique, en Amérique, aux Antilles, et resta pendant une année en station dans le Levant. En quittant ce service il fut décoré de l'ordre du Mérite militaire, et en 1828 il fut nommé chevalier du Danebrog. Quoique attaché à la cour de la princesse Caroline de Danemark en qualité de gentilhomme de service, il continua ses occupations militaires, et fit partie, en 1840, de l'expédition de *la Bellone* dans l'Amérique méridionale. En 1845, le roi de Danemark ayant résolu de faire faire à la corvette *la Galathée*, un des plus beaux vaisseaux de la marine, un voyage autour du monde dans un but commercial et scientifique, Bille fut mis à la tête de cette expédition. Le 24 juin, la corvette quitta la rade de Copenhague; après un séjour à Madère, elle doubla le cap de Bonne-Espérance le 7 septembre, et mouilla à Tranquebar le 12 octobre; puis elle visita Calcutta, Java, Manille, Canton, les îles Sandwich, Taïti, et les ports sur la côte ouest de l'Amérique méridionale. Le 8 avril 1847, elle doubla le cap Horn, fit un court séjour à Buenos-Ayres et à Rio-Janeiro, et revint à Copenhague le 23 août 1847. Les résultats importants de cet intéressant voyage ont été consignés par M. Bille dans un ouvrage ci-dessous indiqué. A son retour, il fut nommé commandeur de Danneborg. La guerre avec l'Allemagne ayant éclaté par suite de l'insurrection à Holstein en 1848, M. Bille fut nommé d'abord sous-chef de l'escadre qui surveillait les côtes de l'est des duchés de Holstein et de Sleswig, puis chef de l'escadre, dans la mer du Nord, qui effectua le blocus de l'Elbe et du Weser; et il garda ces fonctions pendant la première moitié de 1849. Vers la fin de cette année il prit le commandement de l'escadre de blocus de la côte orientale et du duché de Holstein, et resta à la tête de cette station importante pendant toute l'année 1850. En 1848, il avait été nommé capitaine de vaisseau; le 27 janvier 1852, le roi le fit ministre de la marine, membre du conseil d'État, et contre-amiral à la fin de cette même année. Deux membres de la même famille, cousins de M. Bille, sont ambassadeurs de S. M. danoise, l'un en Angleterre, l'autre aux États-Unis.

Sans compter un grand nombre d'articles insérés dans *Archiv for Sövæsen* (Archives maritimes), l'amiral Bille a publié : *Haandbog i det Franske Sömandsprog til Brug for de Kongelige Söcadetter* (Manuel de terminologie maritime française, à l'usage des aspirants de marine); Copenhague, 1831; — *Det danske Flag i Middelhavel; el Bidrag til den danske Marines og Söhandels Historie i Slutningen af det forrige Aarhundrede* (le Pavillon danois dans la Méditerranée, Pièces relatives à l'histoire de la marine danoise et du commerce maritime danois à la fin du siècle passé); — *Beretning om Corvetten Galatheas Reise omkring Jorden* 1845, 46 *og* 47 (Relation du voyage autour de la terre de la corvette *la Galathée* en 1845, 1846 et 1847), 3 vol. illustrés de cartes et de gravures; Copenhague, 1849-1851. Enfin, M. Bille a traduit en danois *l'Ecole des Vieillards* de Delavigne.

ABRAHAMS (de Copenhague).

BILLEBERG (*Jean*), mathématicien suédois, mort en 1717. Il devint en 1679 professeur de mathématiques à Upsal, et son zèle pour la philosophie de Descartes lui suscita de nombreux ennemis; mais la protection du roi Charles XI le mit à couvert de leurs persécutions. Il fut envoyé avec Spole, en 1695, aux confins de la Laponie, pour examiner le phénomène qu'y présente le soleil au moment du solstice d'été, et il y fit des observations importantes. Billeberg s'appliqua aussi aux études théologiques, et parvint à l'évêché de Strengnes. On a de lui : *Tractatus de cometis*; Stockholm, 1682; — *Elementa geometriæ*; Upsal, 1687; — *Tractatus de refractione solis inoccidui*; Stockholm; — *Tractatus de reformatione calendarii Juliani et Gregoriani*; Stockholm, 1699; — et un grand nombre de dissertations philosophiques et théologiques.

Gezelius, *Biografiskt Lexicon*.

BILLECOCQ (*Jean-Baptiste-Louis-Joseph*), jurisconsulte et littérateur, né à Paris le 31 janvier 1765, mort dans la même ville le 15 juil-

let 1829. Il étudia au collége du Plessis, et s'y distingua. A la fin de son stage, il quitta le barreau pour entrer dans la carrière administrative. Placé au ministère des affaires étrangères, il en fut bientôt exclu pour ses opinions, quoique modérées (1). Électeur en 1790 et en 1791, il fut nommé député suppléant pour Paris à l'assemblée législative, où il ne fut pas appelé à siéger. Il combattit, en 1790, la proposition de Danton tendant à faire élire Mirabeau en qualité de procureur syndic de la commune de Paris, et contribua à faire nommer Pastoret. Emprisonné après le 10 août 1792, il recouvra sa liberté au 9 thermidor. Président de la section de Saint-Roch au 13 vendémiaire, il fut quelque temps hors la loi après cette journée, devint ensuite administrateur, et fut destitué au 18 fructidor. Ces fortunes diverses ne l'empêchèrent point de cultiver les lettres, de faire des traductions, celle de Salluste notamment. En 1797, Billecocq rentra au barreau, et s'y plaça au premier rang. Quelques causes importantes, parmi lesquelles celle du marquis de Rivière, impliqué dans le procès Cadoudal, et celle du négociant Tonniges, accusé de complicité dans un faux testament, firent particulièrement ressortir son talent. Peu favorable au gouvernement impérial, il se renferma dans les travaux du barreau et ses études littéraires. Dévoué à la restauration, il rechercha peu les honneurs, et se contenta du titre assez modeste de maître des requêtes au conseil d'État. En 1821 et 1822, il exerça les fonctions de bâtonnier de l'ordre des avocats, et s'en tint ensuite aux consultations et aux travaux littéraires, qu'il avait toujours affectionnés. On a de lui : *Discours sur la Profession d'avocat;* Paris, 1812; — *Discours sur l'Alliance de la magistrature et du barreau;* Paris, 1822; — *Notice sur N.-F. Bellart;* Paris, 1826; 3e édition, 1827, in-8°; — *Quelques Considérations sur les tyrannies diverses qui ont précédé la Restauration, sur le gouvernement royal, et sur la dernière tyrannie impériale;* Paris, 1815, in-8°; — *Un Français à l'honorable lord Wellington, sur la Lettre du 23 septembre dernier à lord Castlereagh;* Paris, 1815, in-8° : cette lettre fut écrite au sujet de l'enlèvement de plusieurs tableaux du Musée, ordonné par Wellington; — *de la Religion chrétienne relativement à l'État, aux familles et aux individus;* Paris, 1821 et 1824; 3e édition, suivie du poëme latin du même auteur, intitulé *In Religionem apud Gallos perpetuo triumphantem;* — *De l'Influence de la guerre d'Espagne sur l'affermissement de la dynastie légitime et de la monarchie constitutionnelle en France;* Paris, 1823, in-8°; — *Coup d'œil sur l'état moral et politique de la France à l'avénement du roi Charles X;* Paris, 1824, in-8°; — *Mémoire sur les effets désastreux, pour les colonies françaises, du système de fiscalité appliqué à leur commerce;* Paris, 1825; — *Du Clergé en 1825;* Paris, même année; — *De la Charte, et des garanties de sa durée;* Paris, 1828, in-8°; — des poëmes latins et français : *Plessæi gymnasii Encomium carmen;* Paris, 1809; — *In annuam Parisinorum ad Clodoaldinum pagum peregrinationem carmen;* Paris, 1809; — *Diversæ feriarum Forensium tempore peregrinationes, carmen;* Paris, 1816; — *In Annuum Surenæ Rosariæ festum, carmen;* Paris, 1811; — *Tempore Forensium feriarum spes adversæ vices et solatia, carmen;* Paris, 1816; — *Une Soirée du vieux Châtel*, ou *le Dévouement de Malesherbes;* Paris, 1821; — des *traductions* et des *éditions* de classiques : *Voyages chez les différentes nations sauvages de l'Amérique septentrionale*, trad. de l'anglais de J. Long; Paris, 1794; — *Voyage de la Chine à la côte nord-ouest d'Amérique, fait dans les années 1788 et 1789, précédé de la Relation d'un autre voyage exécuté en* 1786; traduit de l'anglais; Paris, 1795; — *Conjuration de Catilina*, traduction nouvelle; Paris, Crapelet, 1795; — *Voyage de M. Bogle à Boutan*, trad. de l'anglais; Paris, 1796; — (avec J.-P. Parraud) : *Voyages au Thibet, faits en* 1625 *et* 1626 *par le P. d'Andrada*, en 1774 et 1785 *par Bogle, Turner et Pourangin*; trad. de l'anglais, Paris, 1797; — *Voyage de Néarque*, etc., trad. de l'anglais de William Vincent; Paris, in-4°, an VIII (1800); — une nouvelle édition de *la Pharsale* de Lucain, trad. par Brébeuf, avec des éclaircissements; Paris, Crapelet, 1796.

Quérard, *la France littéraire*, et supplément. — Dupin, *Notice sur M. Billecocq.*

BILLEMAZ (*François* BILLIEMAS, dit), magistrat français, né à Belley vers 1750, mort sur l'échafaud le 5 décembre 1793. Il était greffier civil et criminel à l'époque de la Révolution, et il en embrassa les principes avec ardeur. Après un voyage à Paris, où il vit les chefs des jacobins, il ouvrit à Lyon, le 30 mai 1790, un club qui prit le nom de *Club central*. Nommé juge de paix en 1791, il persécuta avec fureur tous les membres du clergé qui refusaient de prêter le serment. Après la mort de Louis XVI, il se rendit à Paris, et se montra à la barre de la convention, où il se vanta des services qu'il avait rendus à la république. Après la prise de Lyon, on l'accusa d'être l'agent des girondins; il fut arrêté, condamné à mort, et exécuté. On a de lui : *Discours de l'âne du F. Naboth*, 1787, in-8°; — *le Grand Bailliage de Lyon, comédie en un acte et en prose, représentée par MM. les officiers audit siége, le* 27 *septembre* 1788; Lyon, de l'imprimerie de l'auteur, à l'enseigne de la Vérité, in-8°.

Quérard, *la France littéraire.* — Bréghot et Péricaud, *Catalogue des Lyonnais dignes de mémoire.*

BILLERBEK (*Constantin* DE), général prus-

(1) Billecocq était membre de la Société des amis de la constitution, et y remplit quelque temps les fonctions de secrétaire, dont il se démit le 17 juillet 1791, par une *Lettre écrite à M. le président du club des Jacobins* (Paris, 1791), in-8°. J. R.

sien, né le 19 novembre 1713 à Jenikow, dans la Nouvelle-Marche; mort le 27 novembre 1786. Il sortit en 1731 de l'école des cadets, où il était entré en 1727; parcourut les grades inférieurs dans le régiment du prince d'Anhalt, et devint successivement lieutenant, capitaine, major et lieutenant-colonel dans le nouveau régiment du prince Henri. Il se fit remarquer par sa bravoure à Prague, Pirna, Reichenberg, Kollin, Cunnersdorf et Nimbourg. Après avoir été décoré de l'ordre du Mérite, il fut contraint, par ses blessures, de demander un congé en 1762; mais il reprit du service cinq ans après, et devint colonel en 1767, major général en 1771, lieutenant général et chevalier de l'Aigle-Noire en 1784.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopädie.*

BILLEREY (*Claude-Nicolas*), médecin français, né à Besançon vers 1667, mort en 1759. Il professa la médecine à l'université de sa ville natale; il était fort instruit dans les mathématiques et l'astronomie, et s'exprimait avec une facilité remarquable en grec, en latin, en espagnol, en allemand, en italien et en anglais. On a de lui : *Traité sur la maladie pestilentielle qui dépeuplait la Franche-Comté en* 1707; Besançon, 1721, in-12; — *Traité du Régime*, 1748, in-12; — *Tractatus medicamentorum simplicium ex regno animali, vegetabili et minerali depromptorum, quorum nomina, descriptiones, virtutes, præparationes et usus in medicina descripta sunt et picta, a Cl.-Nic. Billerey*, 2 vol. in-4°; conservé en manuscrit à la bibliothèque publique de Besançon.

Histoire abrégée du comté de Bourgogne. — Biographie médicale.

BILLET (*Pierre*), rhéteur français, né en 1656, mort en 1719. Il fut le disciple et le successeur d'Hersan au collége du Plessis; il eut pour élèves Guérin, Coffin, Grenan, Marin, Rat, qui, à leur tour, illustrèrent l'université. Billet, qui en fut nommé recteur, défendit les prérogatives de cette corporation savante. On a de lui quelques pièces de vers insérées dans les *Selectæ orationum et carminum clarorum in universitate Pariensi professorum.*

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique.*

BILLI. *Voy.* BILLY.

* **BILLI** (*Dominique*), chirurgien italien, natif d'Ancône, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il passa plusieurs années à Paris. On a de lui : *Breve Trattato delle malattie degli occhi*; Ancône, 1749, in-8°.

Biographie médicale.

BILLIARD. *Voy.* BILLARD.

BILLICH (*Antoine-Gontier*), médecin et chimiste allemand, né dans la Frise, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il reçut les premiers éléments de l'art de guérir de Henri Armsœus, et se livra à la pratique à Jevern. Plus tard il devint médecin du comte d'Oldenbourg. Gendre d'Ange Sala, il défendit les doctrines chimiques de son beau-père. On a de lui : *De tribus chimicorum principiis et quinta essentia*; Brême, 1621, in-8°; — *Ad animadversiones quas anonymus quidam in Angeli Salæ aphorismos Responsio conscripsit chymiatricos*; Leyde, 1622, in-8°; — *De natura et constitutione spagyrices emendatæ exercitatio*; Helmstadt, 1623, in-4°; — *Assertionum chymicarum sylloge opposita latratui et venenatis morsibus Petri Laurenbergii*; Oldenbourg, 1624, in-4°; — *Petri Laurenbergii Deliria chymica*; Brême, 1625, in-8°; — *Observationum ac paradoxorum chymiatricorum Libri duo, quorum unus medicamentorum præparationem, alter eorumdem usum succincte perspicueque explicat*; Leyde, 1631, in-4°; — *Thessalus in chymicis redivivus; id est de vanitate medicinæ chymicæ, hermeticæ seu dissertatio; ejusdem spagyricæ Anatomia fermentationis Platonicæ*; Francfort, 1639 et 1643, in-8°.

Biographie médicale.

BILLING (*Sigismond*), guerrier français, né à Colmar le 30 octobre 1773, mort en septembre 1832. Il appartenait à une famille suédoise établie en Alsace après la bataille de Lützen, en 1632. Après avoir terminé ses études à l'école militaire de Strasbourg, il s'engagea en 1792 dans un bataillon de volontaires, se distingua à la bataille de Jemmapes, fut nommé commissaire des guerres, et fit, en cette qualité, les campagnes de 1793-1795. Plus tard, il établit et organisa la première église consacrée, dans la capitale, au culte protestant de la confession d'Augsbourg. Commandant de la garde nationale de Paris, il désapprouva l'opposition du corps législatif, et, pendant les Cent-Jours, il contribua à déterminer l'abdication de l'empereur, en marchant avec sa légion à la défense de la chambre des représentants. Après la seconde restauration, il alla, avec une partie des chefs de la garde nationale, réclamer la conservation de la cocarde tricolore. Après la révolution de 1830, il fut nommé par la Fayette au commandement de l'état-major de la garde nationale.

Comte, *Histoire de la garde nationale de Paris.* — Le duc de Rovigo, *Mémoires.*

BILLINGS (*Joseph*), navigateur, vivait à la fin du dix-huitième siècle. Il accompagna le capitaine Cook dans son dernier voyage, et fut chargé en partie de faire les observations astronomiques. Bien qu'il fût Anglais, il entra au service de Catherine II vers 1785, et fut chargé par cette impératrice de Russie d'un voyage de découverte dans le Nord. Ses instructions portaient : « Le but principal de cette expédition sera de déterminer la longitude et la latitude de l'embouchure de la Kolyma; de décrire la situation du grand promontoire des Tchoutskis jusqu'au cap est; de tracer une carte exacte des îles de l'océan Oriental jusque sur les côtes américaines; en un mot, de perfectionner les

connaissances qu'on avait acquises, sous le glorieux règne de Catherine II, des mers situées entre la Sibérie et le continent de l'Amérique. »

Billings partit pour la Sibérie au mois d'octobre 1785, et se rendit à Kolyma. Toutefois, il ne put se mettre en mer qu'en 1787. L'expédition se composait de deux bâtiments. Billings s'embarqua sur *la Pallas*, et le capitaine-lieutenant Saretshef monta l'autre navire. Ils firent voile de Kolyma le 24 juin, dans la direction de la mer Glaciale; poussèrent jusqu'à cinq lieues au delà du cap Barannoi-Kamen, à 69° 33' latitude nord et 168° 54' longitude est de Greenwich; puis ils retournèrent à la Kolyma, dont ils remontèrent le cours jusqu'à Yakutsk, où ils arrivèrent le 22 octobre. On construisit deux bâtiments à Ochotsk pour l'expédition américaine. Billings prit la mer au mois de septembre 1789; et, malgré la perte de l'un de ses deux navires, il se dirigea vers la Slava-Rossie, dans le Kamtchatka, où il put le remplacer. Le 1er octobre, il relâcha au port de Saint-Pierre et de Saint-Paul, et y passa l'hiver. Au commencement du mois de mars 1790, ce capitaine reçut ordre d'aller protéger le commerce de pelleteries que faisaient les Russes dans les mers du Kamtchatka et sur la côte nord-ouest de l'Amérique, contre la corvette suédoise *le Mercure*, qui y avait été envoyée pour le détruire. En conséquence, il partit de la baie d'Avatsha le 9 du même mois, à bord de *la Slava-Rossie*, avec l'intention d'aller visiter les îles au sud d'Alaksa, sur la côte nord-ouest de l'Amérique.

Le 24, il aperçut l'île d'Amtshitka, située à 51° 18' latitude nord et 179° 25' longitude est. Le 1er juin, il aborda à celle d'Oonalashka, à 52° 51' latitude nord et 192° 41' longitude est, où il rencontra des chasseurs russes qui le conduisirent à une baie nommée Bobrovoi-Guba, ou baie des Loutres, dans laquelle il prit terre. Le capitaine Saretshef s'occupa à faire le relevé de la côte, et Billings recueillit tous les renseignements qu'il put trouver sur les mœurs et les usages des habitants. Les insulaires d'Alaksa et des îles adjacentes sont d'une taille au-dessous de la moyenne, ont le teint brun, le visage rond, le nez petit, et les yeux noirs. Ils ont peu de barbe au menton, mais beaucoup sur la lèvre supérieure. Ils se percent l'inférieure, ainsi que le cartilage qui sépare les narines, pour y passer de petits os, et d'autres ornements en verroterie. Les femmes avaient autrefois l'habitude de se tatouer. Ces insulaires portaient d'abord des peaux de loutres de mer; mais ils ont cessé de s'en couvrir depuis qu'elles sont devenues d'un si grand prix, et ils ne se servent aujourd'hui que de peaux d'ours de mer ou de quelque autre amphibie peu recherché, dont ils portent le poil en dehors. Les hommes de Sitkanah ont des camisoles de peaux d'oiseaux.

Billings détermina la latitude de l'île d'Oonalashka à 53° 56' de latitude nord et à 194° 20' de longitude est. Le 13 juin, il en partit, et rangea les îles d'Oonimak et de Sannach, qui étaient habitées par quelques familles Aléoutes. Cook avait donné à cette dernière le nom de *Halibut's island*, ou île de la Plie. Billings reconnut ensuite un grand nombre d'îles moins considérables, qui forment le groupe connu sous le nom de Shumagin, ainsi appelé du matelot de Behring qui les découvrit le premier. La plus remarquable est celle que les indigènes nomment Animok, et les Russes Olenoi, et qui est située à environ dix lieues d'Alaksa, par latitude nord 54° 44' et longitude est 198°. Il visita encore des îles élevées et stériles, qui s'étendent à quinze ou seize lieues au sud d'Alaksa, et à soixante lieues environ de l'est à l'ouest. Leurs parages sont fréquentés par les chasseurs, à cause de la quantité de baleines et de phoques qui s'y trouvent. Le 15 juin, il examina un autre groupe d'îles auxquelles les Russes ont donné le nom d'Evdokeef. La plus grande s'appelle Simedan. Le 27, il découvrit les hautes montagnes de l'île de Kadiak, et les îles basses de Toogedach et de Sichtunach, qui sont indiquées sur la carte du capitaine Cook sous le nom d'îles de la Trinité.

Billings relâcha à Kadiak, et s'y arrêta jusqu'au 6 juillet à prendre des renseignements sur cette île et sur celles du groupe dont elle fait partie. La population était d'environ 4,000 habitants. Ils possédaient plus de 600 doubles *baidars* ou bateaux, montés chacun de deux ou trois individus. Les chasseurs étaient répartis en six détachements aux ordres d'autant de conducteurs russes, qui avaient le titre de *peredofschik*. Les Russes retenaient en otages 200 filles des principaux habitants, pour répondre de l'obéissance du reste de la nation. Yefstrat Ivanitsh Delareff, Grec de nation, qui dirigeait l'établissement de Shelikoff, avait fondé une école pour enseigner aux enfants du pays à lire et à écrire la langue russe. « L'établissement se composait de cinq maisons bâties à la manière des Russes, et habitées par une cinquantaine de personnes de cette nation. Elles avaient quatre vaches et douze chevaux, et cultivaient des pommes de terre et des choux. Les habitations des naturels étaient en partie souterraines, et elles avaient une porte du côté du levant, qui se fermait avec des peaux de veaux marins. Au centre se trouvait le foyer, et immédiatement au-dessus une ouverture au toit laissait sortir la fumée. Ils ressemblent, quant aux mœurs et aux coutumes, aux Oonalahkans. »

Billings explora ensuite les côtes est et sud-est de l'île de Kadiak, et le 8 juillet il alla toucher à celle d'Afognak, qui n'est qu'à sept milles de distance de la pointe septentrionale de Kadiak. L'intérieur en est couvert de bois, et les Russes y ont une factorerie. A deux milles plus au nord, se trouve celle de Sheryuch, qui a environ quatre milles de longueur, et dont le cap septentrional

portait le nom de *Pointe de Banks*. Le 11, il arriva à une rivière que les chasseurs appellent *Ledenaia-Reka*, ou Rivière glacée, parce qu'elle est continuellement gelée. Le 19, il pénétra dans le canal du Prince William, et jeta l'ancre près de l'endroit où le capitaine Cook avait mouillé en 1778. Il observa que les indigènes avaient les mêmes coutumes et parlaient presque le même idiome que ceux de Kadiak. Le but principal de cette expédition était de reconnaître exactement la rivière de Cook, et toutes les parties de la côte au sud de ce point; d'examiner la chaîne d'îles qui s'étend entre l'Amérique et le Kamtchatka, et de déterminer par des observations astronomiques leur véritable position. Il fallait, pour exécuter ce projet, y consacrer l'été et l'hiver tout entiers, et passer l'été suivant à faire le relevé de la partie septentrionale de la côte; mais il restait peu de provisions, la saison était fort avancée, et il eût fallu un autre navire pour naviguer avec quelque sécurité dans une mer où aucune île, excepté celle d'Oonalaska, ne se trouvait indiquée avec exactitude sur les cartes. Toutes ces considérations décidèrent donc Billings à retourner au Kamtchatka.

Le voyage de Billings dura environ quatre années, de 1787 à 1791. Le récit en a été publié sous le titre de : *Sauer's (Mart.), Account of a geographical and astronomical expedition to the northen parts of Russia for ascertaining the degrees of latitude and longitude of the mouth of the river Kolyima, on the whole Coast of the Tshutski to East cape, and of the islands in the Eastern Ocean, stretching to the American Coast, by commodore Joseph Billings, in the years* 1785-1794; London, 1802, in-4°.

Découvertes des Russes dans le Nord. — Art de vérifier les Dates.

BILLINGSLEY (*Henri*), mathématicien anglais, mort le 22 novembre 1606. Il étudia à l'université d'Oxford, où il s'appliqua à l'étude des mathématiques; mais il dut renoncer à la carrière des sciences pour embrasser, selon le vœu de ses parents, la profession d'armurier. Billingsley y acquit une fortune considérable. Nommé successivement shérif, alderman, membre de la commission des douanes, lord-maire de Londres, il obtint de la cour le titre de baronnet. Sa prospérité ne lui fit pas mettre en oubli les études de sa première jeunesse; il continua de la cultiver, et donna chez lui un asile à Whitehead, ancien moine augustin, qui l'avait initié autrefois aux sciences mathématiques, et que la suppression de son monastère, sous Henri VIII, avait réduit à l'indigence. Billingsley hérita des manuscrits de Whitehead, et publia ses notes sur Euclide, à la suite d'une traduction intitulée *the Elements of geometry of the most ancient philosopher Euclide of Megara, faithfully translated into the English tongue*, etc.; Londres, 1570, in-fol. Le docteur John Dee est l'auteur de la préface placée à la tête de ce livre.

Wood, *Athenæ Oxonienses.*

BILLINGTON (*Élisabeth* WEICSCHELL, mistriss), la plus célèbre cantatrice de l'Angleterre, née à Londres en 1770, morte à Saint-Artien, près Venise, le 25 août 1818. Elle reçut très-jeune de ses parents, et du virtuose allemand Schrœter, les premières notions de la musique, et bientôt elle fut d'une force remarquable sur le piano. A sept ans elle jouait des *concerto* sur le théâtre d'Haymarket, et se livrait déjà à la composition. Elle se maria malgré sa famille à Jean Billington, musicien du théâtre de Drury-Lane. Les jeunes époux se rendirent en Irlande. L'impression que mistriss Billington produisit sur le théâtre de Dublin, et, il faut bien le dire, la facilité de ses mœurs, firent bruit jusqu'en Angleterre, où elle se rendit en 1785, avec un engagement à Covent-Garden. Elle fut surtout admirée dans la pièce de *l'Amour au village*. A Paris, où elle vint en 1786, elle reçut des leçons de Sacchini. Après la mort de ce compositeur, mistriss Billington revint à Londres, au théâtre de Covent-Garden. Malheureusement le scandale de ses mœurs fit contraste avec son talent. Obligée de s'éloigner de Londres, elle se rendit en Italie avec son frère, violoniste distingué, et fit admirer sa voix à Milan, Venise, Livourne, Gênes, Padoue, Florence. A Naples, elle fut accueillie par lady Hamilton et par la famille royale. De nouveaux désordres signalèrent ce voyage de la cantatrice à Naples : son mari mourut subitement, et les journaux anglais ne craignirent pas d'élever des soupçons. Mistriss Billington perdit presque en même temps une somme de 20,000 sequins qu'elle avait placés à la banque de Venise, et qui passèrent dans les caisses de l'armée française. Mais peu après, en 1797, elle devint la femme de M. de Felessent, de Lyon, un des fournisseurs de l'armée. Après deux ans et demi de mariage, madame de Felessent reparut sur le théâtre, en Italie et en Angleterre. Elle retourna dans sa patrie, où son mari ne put la suivre à cause de l'*alien-bill*, et reparut avec plus de succès que jamais à Covent-Garden le 3 octobre 1801. La vogue de la célèbre cantatrice anglaise se maintint pendant quinze ans. Chose rare! deux théâtres, Drury-Lane et Covent-Garden, l'engagèrent en même temps, et lui payaient 10,000 liv. sterl. par an. En 1817, M. de Felessent vint rejoindre sa femme. A son tour elle quitta l'Angleterre pour suivre M. de Felessent en Italie, où elle mourut. Il existe un beau portrait de mistriss Billington en sainte Cécile, par sir Josué Reynolds.

Gorton, *Biographical Dictionary*. — *the Annual Biography and obituary*, IV, 138, 148.

* **BILLO** (*Tiberio*), peintre siennois, vivait en 1567. On a de lui à Sienne plusieurs *saints* dans le chœur de l'église des Capucins, et une bannière à la confrérie *della Grotta*.

Romagnoli, *Cenni Storico-Artistici di Siena.*

BILLON (*François* DE), né à Paris dans le

seizième siècle, était neveu d'Artus Billon, évêque de Senlis. Il suivit à Rome le cardinal du Bellay, en qualité de secrétaire. Il s'est fait connaître par un ouvrage singulier qu'il publia sous le titre de : *Fort inexpugnable de l'honneur du sexe féminin*; Paris, 1555, in-4°; réimprimé sous ce titre : *la Défense et forteresse invincible de l'honneur et vertu des dames*; Paris, 1564, in-4°. Billon vivait encore en 1566, mais on ne sait pas la date de sa mort.

Duverdier, *Bibliothèque française*, édition de Rigoley de Juvigny. — Bayle, *Dictionnaire critique*.

BILLOT (*Jean*), prédicateur français, né à Dôle en 1709, mort à Macherans, dans le diocèse de Besançon, en 1767. On a de lui : *Prônes réduits en pratique pour les dimanches et les fêtes principales de l'année*; Lyon, 1785, 5 vol. in-12. La première édition parut en 1771. Ces prônes, souvent réimprimés, ont été traduits en allem., Augsbourg, 1774, 4 vol. in-8°.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

BILLOUET (*Philippe*), hébraïsant français, né à Rouen en 1684, mort à Orléans en 1720. Il entra dans la congrégation de Saint-Maur le 5 février 1703, et enseigna la langue hébraïque dans l'abbaye de Saint-Étienne de Caen, où il professa plus tard la rhétorique. Il fut ensuite chargé de mettre en ordre la bibliothèque du monastère de Bonne-Nouvelle d'Orléans. L'excès de travail auquel il s'abandonna pour remplir cette tâche hâta la fin de ses jours. On a de lui, en collaboration avec François Méry, le catalogue de la bibliothèque de Guill. Prousteau, président et doyen de l'Académie d'Orléans, ouvrage imprimé sous le titre de *Bibliotheca Prustelliana*; Orléans, 1721, in-8°.

Dom Le Cerf, *Bibliothèque historique et critique des auteurs de la congrégation de Saint-Maur*.

BILLUART (*Charles-René*), théologien et prédicateur français, né à Revin (Ardennes) le 8 (et non le 18) janvier 1685; mort le 20 janvier 1757. Il fit ses études à Charleville, fut nommé professeur au collége de Douay, entra dans l'ordre des Dominicains, et devint, en 1728, provincial de son ordre. Ses principaux ouvrages sont : *De mente Ecclesiæ catholicæ circa accidentia Eucharistiæ, Dissertatio unica, adversus Ant. Lengrand*; Liége, 1715, in-12; — *le Thomisme vengé de sa prétendue condamnation par la constitution* Unigenitus; Bruxelles, 1720, in-12; — *Lettre aux docteurs de la Faculté de théologie de Douay, avec des réflexions*, etc.; 1723, in-4°; — *Examen critique des réflexions sur le bref de N. S. P. le pape Benoît XIII*; 1724, in-8°. Ce bref, *Dimissas preces*, était en faveur de la doctrine de saint Thomas, et irrita fort les jésuites, qui répliquèrent vivement à Billuart; mais celui-ci leur répondit à son tour dans une dizaine de brochures dont on trouve les titres et l'analyse dans la *Biographie Ardennaise*, de l'abbé Boulliot; — *Summa sancti Thomæ, hodiernis Academiarum moribus accommodata; sive Cursus Theologiæ juxta ordinem et litteram D. Thomæ in sua Summa, insertis pro re nata digressionibus in historiam ecclesiasticam; ad usum scholarum Thomistarum*; Liége, 1746-1751, 19 volumes in-8°, réimprimé sous le titre de *Cursus Theologiæ universalis, cum supplemento*; Wurzbourg, 1758, 4 vol. in-fol. et 19 vol. in-8°; Venise, 1761, 3 vol. in-fol., et Paris, 1828, 20 vol. in-8°. C'est un travail immense, et rempli de subtilités théologiques.

Boulliot, *Biographie Ardennaise*.

***BILLY** ou **BILE** (*Erar* ou *Erard*), théologien lorrain, né le 10 janvier 1610, mort vers 1643. Il professa la théologie et les mathématiques à Caen. En 1644, il osa émettre sur la simonie et le pouvoir des papes certaines propositions qui soulevèrent contre lui de violentes répliques, et le firent traduire devant l'autorité universitaire, qui lui fit rétracter les propositions incriminées. Il résolut alors de se rendre en Amérique en qualité de missionnaire, et périt dans un naufrage.

Calmet, *Bibliothèque de Lorraine*.

BILLY (*Jacques* DE), célèbre érudit, né à Guise en 1535, mort à Paris en 1581. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, dont on trouve la liste dans les *Mémoires de Nicéron*. Parmi les principaux, nous citerons ses traductions latines des *Œuvres de saint Grégoire de Nazianze*, 1569, in-fol.; — *de Jean Damascène*, 1577, in-fol.; — *de saint Jean Chrysostome*, 1581, 5 vol. in-fol.; — et des *Lettres d'Isidore de Péluse*, 1585, in-fol. C'est à la suite de l'édition de 1585 de cette dernière traduction, que l'on trouve ses *Sacrarum observationum Libri duo*, ouvrage plein de recherches savantes, et qui met Billy au rang des premiers critiques de son siècle.

Nicéron, *Mémoires*, t. XXII. — Lelong, *Biblioth. hist. de la France*, édition Fontette.

BILLY (*Godefroy* ou *Geoffroy* DE), frère du précédent, évêque de Laon, mort le 28 mars 1612, a publié : *Prières et méditations*, etc., traduites du latin de Jean-Louis Vivès; Paris, 1570, in-16; — *le Mémorial de la Vie chrétienne*, etc., traduit de l'espagnol de Louis de Grenade; Paris, 1575, in-16; — *Manuel d'oraisons et spirituels exercices*, etc., traduit de l'espagnol de Louis de Grenade; Paris, 1579, in-16; — *Propos de Jésus-Christ à l'âme fidèle*, traduit du latin de Jean-Juste Lansperge, Paris, 1584, in-16.

Sainte-Marthe, *Elog.*, liv. III. — Nicéron, *Mémoires*, t. XXII. — Pope Blount, *Censura celebr. aut.* — Baillet, *Jugements*, t. II, p. 178. — *Catal. Bibl. Bunav.*, t. I. — Le Mire, *De script. sæc.*, XVI.

BILLY (*Jacques* DE), mathématicien français, né à Compiègne en 1602, mort à Dijon en 1679. Il appartenait à la société de Jésus, et a publié plusieurs ouvrages de mathématiques, dont les principaux sont : *Opus astronomicum*; Paris, 1661, in-4°; — *Nova Geometriæ Clavis algebra*; Paris, 1643, in-4°; — *Tabulæ Lodoïcæ de Doctrina eclipseon*; Dijon, 1658, in-4°; — *De*

Proportione harmonica; Paris, 1658, in-4°; — *Tumulus astrologiæ judiciariæ*; Paris, 1659, in-4°; — *Diophantus geometra*; Paris, 1660, in-4°; — *Discours de la comète qui a paru l'an 1665, au mois d'avril*; Paris, 1665, in-4°; — *Crisis astronomica de motu cometarum*; Dijon, 1666, in-8°; — *Doctrinæ analyticæ inventum novum*; Toulouse, in-fol.

Niceron, *Mémoires*. — Moréri, *Dictionnaire historique*.

BILLY (*Jean* DE), théologien français, né à Guise vers 1530, mort à la Chartreuse de Bourbon-lez-Gaillon le 30 juin 1580. Il était le frère aîné de Jacques et de Godefroy, suivit la carrière ecclésiastique, obtint quelques bénéfices, et se fit d'abord remarquer par une vie assez mondaine; mais ayant failli périr dans un incendie, il résigna les abbayes qu'il possédait, et entra dans l'ordre des Chartreux. Il fut prieur du Mont-Dieu et de Bourbon-lez-Gaillon. On a de lui: *Des Sectes et des Hérésies de nostre temps*, etc., traduit du latin de Stanislas Hosius, évêque de Varmie en Pologne; Paris, 1561, in-8°; — *Dialogue de la perfection de charité*, traduit du latin de Denis de Rickel, nommé autrement *Dyonisius Carthusianus*; Paris, 1570, in-16; — *Homélie de saint Jean Chrysostome*, intitulée *Que personne n'est offensé que de soi-même; avec deux sermons de saint Augustin*, traduits en français; Paris, 1571, in-16; — *le Manuel du Chevalier chrétien*, traduit du latin de Jean de Lansperge; Paris, 1573, in-8°; — *Exhortation au peuple françois pour exercer les œuvres de miséricorde envers les pauvres*, etc.; Paris, 1572, in-8°; ibid., 1584, in-8°.

Niceron, *Mémoires*. — Boulliot, *Biographie Ardennaise*, I, 118-121.

BILLY (*Nicolas-Antoine* LABBEY DE), né à Vesoul en 1753, mort à Besançon le 21 mai 1825. Après avoir passé deux années à l'école du génie à Metz, il étudia le droit, se fit recevoir avocat, et enfin entra en 1782 dans les ordres sacrés. Agrégé, peu de temps après, à la congrégation des prêtres de Saint-Roch, il se fit remarquer par son talent pour la prédication, et fut admis, en 1786, à prêcher à Versailles devant le roi. Il adopta d'abord les principes de la révolution; en 1790, il fut nommé membre de la municipalité de Besançon, et prononça en 1791, pour la bénédiction des drapeaux de la garde nationale, un discours qui le rendit très-populaire. Mais ayant refusé de prêter le serment exigé des ecclésiastiques, il fut forcé de s'exiler. A son retour en France en 1809, il fut nommé professeur d'histoire à la faculté des lettres de Besançon. L'abbé de Billy a publié plusieurs ouvrages; les plus remarquables sont: une *Histoire de l'Université du comté de Bourgogne, et des différents sujets qui l'ont honorée*; Besançon, 1814, 2 vol. in-4°; — *Leçons physico-géographiques, à l'usage des jeunes gens curieux de joindre aux connaissances géographiques ordinaires celle des points les plus intéressants de la physique du globe terrestre*; Paris, 1779, in-8°; — *Sermons*; ibid., 1817, in-8°.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Quérard, *la France littéraire*.

BILLY (*René* TOUSTAIN DE), historien français, mort en 1709. Il était curé du Mesnil-au-Parc, près de Saint-Lô. A la requête de M. Foucault, intendant de basse Normandie, il rédigea deux ouvrages dont les manuscrits originaux ont passé, vers 1750, de la bibliothèque de M. de Boze dans celle du Roi; ce sont: *Recherches pour l'Histoire de la ville de Saint-Lô*, écrits en 1703 (*fonds français*, Supplément, n° 1026); — *Mémoires pour l'histoire du Costentin*, datés du 20 août 1706 (*ibid.*, n° 1027). J. R.

Lelong, *Biblioth. hist. de la France* (éd. Fontette), I et II, n° 9999. — Masseville, *Hist. somm. de Norm.*, I, 381

BILON ou **PILON** (.....), historien arménien, né à Dirag, dans la grande Arménie, en 643; mort en 711. Il étudia avec succès la théologie et l'histoire, se distingua parmi les savants de son pays, et obtint l'amitié de Nerseh, gouverneur général d'Arménie, auquel il donna des conseils utiles à l'administration de l'État. On a de lui: une *Traduction en arménien de l'Histoire ecclésiastique de Socrate*; — une *Histoire* (abrégée) *des patriarches d'Arménie*.

Chaudon et Delandine, *Nouveau Dictionn. hist.*

BILON (*François-Marie-Hippolyte*), médecin français, né à Grenoble en 1780, mort le 29 octobre 1824. Digne élève de Bichat, et pénétré des doctrines de cet illustre maître, Bilon quitta les bancs de l'école pour venir professer les principes dont il était l'admirateur. Il le fit avec succès; son éloquence facile, la nouveauté de ses principes, lui attirèrent un auditoire nombreux; et la réputation du jeune Bilon s'était déjà propagée jusqu'à Montpellier, lorsqu'il vint y soutenir, pour arriver au doctorat, une thèse brillante sur l'ensemble de la médecine. Revenu à Grenoble, Bilon se fit une double réputation et comme praticien et comme professeur de physique à la faculté des sciences. Mais les veilles avaient abrégé ses jours, et il mourut à quarante-quatre ans, à la suite d'une affection pulmonaire. On a de lui: *Dissertation sur la douleur*; Paris, 1803, in-4°; — *Éloge historique de Bichat*; Paris, 1802, in-8°; — plusieurs *articles* insérés dans le *Dictionnaire des Sciences médicales*, ainsi que différents *mémoires* et *rapports* lus aux Sociétés des sciences et de médecine de Grenoble, dont il faisait partie. Il a laissé manuscrits: des *Essais sur l'Influence des passions dans la production des maladies, et sur l'amour considéré physiologiquement.*

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Quérard, *la France littéraire*.

BILOTTA, noble famille de Bénévent, à laquelle appartiennent plusieurs jurisconsultes et poëtes, dont voici les plus célèbres:

Scipion BILOTTA, jurisconsulte italien, mort

en 1581, auteur de *Conclusions sur les questions féodales*.

Jean-Camille Bilotta, frère de Scipion, né en 1557, mort le 4 juin 1588, auteur de : *De juramenti absolutione Tractatus*; Naples, 1610, in-fol.

Jean-Baptiste Bilotta, mort en 1636, a publié : *Communes conclusiones ex quæstionibus feudalibus*, etc.; Naples, 1657, in-fol.; — *Decisiones causarum civitatis Beneventi, tam in sacra rota, quam in aliis, tum urbis Romæ*, etc.; Naples, 1645, in-fol.

Octave Bilotta a mis au jour : *Discorso istorico circa la patria di S. Gennajo martire*; Rome, 1636; — *Vita Bartholomæi Camerarii*, imprimée avec les *Feudales repetitiones* de Camerarius.

Vincent Bilotta poëte, mort au commencement du dix-septième siècle. Il était fils de Vincent Bilotta, qui avait épousé une descendante de l'ancienne branche royale de ce nom. On a de lui : deux *Canzoni*, 1598 et 1602, in-4° : — *Paride, tragi-comedia in versi*; Naples, 1638, in-12.

Barthélemy Bilotta, poëte italien, connu sous le nom de *cavalier Alessandro-Michele Sannito*, vivait dans la dernière moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Pianto di Theone, con 350 descrizioni dell' Aurora*.

Toppi, *Bibliotheca Napoletana*. — Ginguené, *Histoire littéraire de l'Italie*.

BILPAY. *Voy.* Vichnou-Sarma.

BILS ou **BILSIUS** (*Louis* de), anatomiste hollandais, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il se donna comme inventeur d'une nouvelle méthode de disséquer sans effusion de sang les animaux vivants, et se vanta de posséder le secret d'un baume qui préservait les cadavres de la corruption et conservait aux membres leur flexibilité. La manière dont il annonça cette double découverte lui attira des partisans et des détracteurs. Il est démontré maintenant que la réputation de Bils était complétement usurpée; mais elle ne laissa pas de provoquer une longue polémique, dont toutes les pièces ont été recueillies et publiées sous ce titre : *L. de Bils inventa anatomica antiquo-nova cum clarissimorum virorum epistolis et testimoniis, ubi adnotationes Joannis ab Horne et Pauli Barbette refutantur, interprete Gedeone Buenio*; Amsterdam, 1692, in-4°.

Kestner, *Mediz. Lexicon*.

***BILSCH** (*Gaspard*), jurisconsulte alsacien, né en 1606 à Strasbourg, mort dans la ville même en 1636. Il professa la jurisprudence à Strasbourg. On a de lui : *Commentarius in consuetudines feudorum*; Strasbourg, 1673, in-4°. Bilsch travailla, dit-on, à la collection du *Jus Argentoratense* de Mayer.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopädie*.

BILSON (*Thomas*), théologien anglais, natif de Winchester, mort le 18 juin 1616. Après avoir été maître de l'école de Winchester, il fut chanoine et ensuite gardien du collége de cette ville. Son apologie du gouvernement de la reine Élisabeth lui valut, en 1596, l'évêché de Worcester. Il passa, l'année suivante, à celui de Winchester, et fut nommé membre du conseil privé. Il prêcha en 1603 en présence du roi Jacques et de la reine, le jour où ils furent couronnés, et fut chargé, avec Miles Smith, de revoir la traduction anglaise de la Bible, faite à cette époque. Il défendit avec vigueur l'Église anglicane, dans la conférence d'Hamptoncourt. On a de lui : *the True difference between christian subjection and unchristian rebellion* (Véritable différence entre la sujétion chrétienne et la rébellion antichrétienne), dédié à la reine Élisabeth; Oxford, 1585, in-4°; — *the Perpetual Government of Christ's Church* (le Gouvernement perpétuel de l'Église du Christ, etc.); Londres, 1593 et 1610, in-4°; — *the Survey of Christ's suffering for man's redemption*, etc. (Tableau des souffrances de Jésus-Christ, pour la rédemption de l'homme, et de sa descente aux enfers pour notre délivrance), 1604, in-fol. C'est le plus célèbre des ouvrages de Bilson, qui le composa par ordre de la reine Élisabeth.

Godwin, *De præsulibus Angliæ*.

***BILSTEIN** (*Jean*), savant jésuite, né en 1592 à Verviers (Belgique), mort le 6 mars 1663. Il assista à la réorganisation de l'académie d'Osnabruck par l'évêque François-Guillaume de Bavière, et composa plusieurs pièces de vers latins en l'honneur de ce prince. Bilstein ne consentit qu'avec beaucoup de difficultés à laisser imprimer quelques-uns de ses ouvrages. Outre divers opuscules qu'il traduisit du français en latin et en allemand, nous citerons les publications suivantes : *Septem Petitiones dominicæ et Salutatio Angelica; item, elogia SS. Virginum præcipua per annum, cum iconibus, latine et germ.*; Cologne, in-12; — *Ogmius Hercules oblatus principi Franc.-Guilielmo, episcopo Osnaburgensi, Verdensi inaugurato* 1630; Osnabruck, 1631, in-fol.; — *Catena aurea virtutum episcopalium eidem electo Mendensi*; Osnabruck, 1632, in-fol.; — *Athenæum Christianum encyclopediæ a Carolo Magno institutum et a rev. principe Fr.-Guil., episc. Osn. instauratum, etc.*; Cologne, 1632, in-fol.

A. Briquet.

Sotwel, *Bibl. Script. Soc. Jesu*.

BIMARD. *Voy.* Labastie.

***BIMBI** (*Bartolommeo*), peintre, né à Settignano en Toscane en 1648, mort à Florence en 1725, selon Lanzi; en 1710, si l'on en croit Ticozzi. Il avait d'abord étudié la figure dans l'atelier de Lorenzo Lippi, et avait déjà produit quelques tableaux d'histoire qui annonçaient de la facilité d'invention et une certaine science anatomique, quand il quitta ce genre pour s'adonner, sous Angiolo Gori, à la peinture de fleurs et de fruits. Ses succès lui méritèrent le surnom du *Mario*

de l'école florentine. Il fut le maître du Fortini.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*.

*BIMET (*Claude*), chirurgien français, vivait probablement dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Quatrains anatomiques des os et des muscles du corps humain, ensemble un discours sur la circulation du sang*; Lyon, 1664, in-8° (en prose rimée) (1).

Pernetti, *Lyonnais dignes de mémoire*.

BIMET (*Pierre*), littérateur français, né à Avignon le 28 février 1687, mort le 17 mai 1760. Il entra, à l'âge de seize ans, dans l'ordre des Jésuites; alla, deux ans après, enseigner les éléments de grammaire à Lyon, et obtint bientôt une chaire de rhétorique. Il se fit d'abord connaître dans le monde littéraire par un poëme latin, en vers élégiaques, sur l'art de découvrir le caractère et les habitudes des hommes d'après les traits du visage. Envoyé au Collége romain afin d'y apprendre la théologie, il fut contraint par le mauvais état de sa santé de revenir à Lyon, où il continua les mêmes études. Quand il les eut achevées, il alla professer la philosophie d'abord à Besançon, ensuite à Dôle, d'où il revint à Lyon pour y enseigner les hautes sciences. Il succéda, en 1742, au P. de Colonia, dans l'académie de cette ville. Il lut, en présence de cette société, quatre dissertations critiques sur les *Essais de Théodicée* de Leibniz; un examen de *l'Essai philosophique* de Locke *sur l'entendement humain*; des *Recherches sur Apollonius de Tyane*, sur *les Sibylles*, et quelques autres dissertations restées inédites. On a encore de lui : *Dissertation critique sur le matérialisme*; — *Dissertation sur le monde visible*; — *Dissertation sur les semaines de Daniel*; — *Observations sur le Traité de la Nature des dieux*; — *In obitum clariss. viri D. Ludovici de Puget, Ecloga*; Lyon, 1710, in-8°; — *Physiognomia*; Lyon, 1708, in-12.

Pernetti, *Lyonnais dignes de mémoire*.

*BINAGHI (le P. *Lorenzo*), architecte milanais, vivait au commencement du dix-septième siècle. Il appartenait à l'ordre des Barnabites, et ce fut pour cet ordre qu'en 1602 il éleva à Milan l'église de *San-Alessandro in Zebedia*.

Pirovano, *Guido di Milano*.

BINASCO ou BINASCHI (*Philippe*), poëte italien, né à Binasco, dans le duché de Milan; mort à Pavie en 1576. Il se crut obligé de prendre la fuite lors de l'invasion du Milanais par les Français; mais il ne put cependant échapper à leur ressentiment, que ses vers avaient sans doute provoqué; et il fut jeté dans une prison, où il perdit la vue. Il avait contribué à la fondation de l'Académie des *affidati*. On a de lui : un volume de *Rime* (ouvrage posthume), dont les deux parties parurent successivement à Pavie en 1588 et 1589. Plusieurs recueils ont conservé de lui quelques pièces diverses.

Ghilini, *Teatro d'Uomini letterati*.

BINCHOIS (*Gilles*), musicien du quinzième siècle. On ignore le pays et l'époque précise où il vécut. On sait seulement qu'il perfectionna l'art d'écrire, l'harmonie, et la notation de la musique. Il est cité par d'anciens auteurs de traités de musique, tels que Tinctori, Gaffori et Hermann Finck. Au rapport du premier, Binchois eut pour élève quelques-uns des grands musiciens du quinzième siècle. Il est encore question de lui dans *le Champion des Dames* de Martin le Franc, poëte français qui écrivait de 1436 à 1439. En voici quelques vers, qui donnent des détails intéressants :

Tu as les aveugles ouy
Jouer à la court de Bourgongne :
N'a pas certainement ouy
Qu'il fust jamais telle besongne.
J'ay veu Binchois avoir vergongne,
Et soy taire emprez leur rebelle ;
Et du Fay despité et frongne
Qu'il n'a mélodie si belle.

Il n'est resté de Binchois que ce qu'en donne Tinctori, c'est-à-dire un *Fragment à deux parties*. Un manuscrit (*Regula musicæ*, in-4°, écrit au quinzième siècle) découvert à Paris en 1834, lors de la vente de la bibliothèque de M. Reina, de Milan, contient, dit-on, des *chansons à trois voix*, composées par Binchois. Le volume est en la possession d'un amateur, M. Coussemacker de Bailleul.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

BINDER (*Chrétien-Sigismond*), organiste allemand, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Élève de Hebenstreit, il apprit de ce maître, qui en était l'inventeur, à jouer d'un instrument appelé *pantalon*. Plus tard il étudia l'orgue et le clavecin. Il composa des *sonates*, des *trios* imprimés à partir de 1759, et laissa manuscrits un grand nombre de compositions du même genre.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

*BINDER (*Udalric*), médecin allemand, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il fut médecin de Frédéric, électeur de Saxe. On a de lui un traité de seméiotique, sous ce titre : *Epiphanie medicorum speculum videndi urinas hominum; clavis aperiendi portas pulsuum; Beryllus discernendi causas et differentias febrium*, 1506, in-4°, sans indication de lieu d'impression; — *Regimen sanitatis*; — *Speculum phlebotomiæ*; — *Liber unus de simplicibus medicamentis*. Ces trois derniers opuscules ont été imprimés en 1510.

Kestner, *Medicinisches Gelehrten-Lexikon*.

*BINDER (*Guillaume-Christian*), écrivain allemand, né le 16 avril 1810 à Weinsberg, dans le Würtemberg; fils d'un ministre protestant. Après avoir été successivement employé à la chancellerie de Vienne, puis professeur de sciences

(1) L'auteur confesse lui-même qu'il est « plus chirurgien que poëte, » ce qu'il montre de reste par ces vers :

Tous les os sont deux cent quarante-sept, en somme :
Cinquante-neuf au chef; au tronc, soixante-huit.
Des articles le nombre à six vingts est réduit.
Si j'ay failly, lecteur, excuse : je suis homme.

politiques dans cette même ville, il renonça aux emplois publics, et alla se fixer à Louisbourg, où il se livra à des travaux scientifiques, et passa au catholicisme en 1845. Ce fut à l'occasion de cette conversion qu'il publia son écrit intitulé *Meine Rechtfertigung und mein Glaube* (Ma justification et ma croyance); Augsb., 1845. Depuis 1846, il dirige à Augsbourg un journal catholique (*Real-Encyclopädie für das catholische Deutschland*). Parmi ses autres ouvrages nous citerons : *Der deutsche Horatius* (l'Horace allemand); Louisbourg, 1831; 3e édit., 1841; — *Geschichte der Stadt und Landschaft Biel* (Histoire de la ville et des environs de Biel); Biel, 1834; — *Fürst Clemens Metternich und sein Zeitalter* (le prince de Metternich et son siècle); Schaffh., 1836; 3e édit., 1845; — *Der Untergang der polnischen Nationalität* (la Chute de la nationalité polonaise); Stuttg., 1839; — *Peter der Grosse und sein Zeitalter* (Pierre le Grand et son siècle); Reutl., 1841; — *Allemannische Volkssagen* (Traditions populaires allemaniques); Stuttg., 1844; — *Geschichte des philosophischen und revolutionären Jahrhunderts* (Histoire du siècle philosophique et révolutionnaire); Schaff., 1844-1845. A. H.

Conversations-Lexicon.

BINDER. *Voy.* BENDER.

BINET (*Benjamin*), savant français, vivait dans la dernière moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Histoire des dieux et des démons du paganisme*; Delft, 1696, in-12; on la trouve à la suite du *Monde enchanté* de Balthasar Bekker, dont ce livre est une réfutation.

Goujet, *Bibliothèque française*, t. XII, p. 249. — P. Burmann, *In præfat. ad Anthol. latinam*, p. XXXIV.

BINET (*Claude*), poëte français, natif de Beauvais, vivait dans le seizième siècle. S'étant fait recevoir avocat au parlement, il se lia avec Ronsard, qui le chargea de publier une édition de ses œuvres complètes. Dès 1573, Claude Binet avait publié lui-même diverses poésies à la suite des *Œuvres de Jean de la Péruse*. Son *Discours sur la vie de Pierre Ronsard*, 1586, contient beaucoup de particularités curieuses. Il a traduit en vers français, du latin de Jean Dorat, *les Oracles des douze Sibylles, extraits d'un livre antique, avec les figures des sibylles, portraicts au vif par Jean Babel*; Paris, 1586. On lui attribue en outre : une *Ode sur la Naissance et sur le Baptême de Marie-Élisabeth de Valois, fille unique de France*, 1572; — *Adieu de la France au roi de Pologne, et l'adieu du roi de Pologne à la France*; Paris, 1573; — *Adonis, ou le Trespas du roi Charles IX, églogue*; — *Rencontre merveilleuse sur les noms tournés du roi et de la royne*, 1574; — *les Daulphins, ou le Retour du roi, avec le chant des sereines, qui est une épithalame sur le mariage du roi Henri III*; Paris, 1575; — *les Plaisirs de la vie rustique et solitaire*; Paris, 1583. — Son oncle, Jean Binet, jurisconsulte français, mort en 1573, faisait des vers latins et français.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Duverdier, *Bibliothèque française*, édit. de Rigoley de Juvigny. — Nicéron, *Mémoires*.

BINET (*Étienne*), auteur ascétique, né à Dijon en 1569, mort à Paris en 1639. Il entra dans l'ordre des Jésuites en 1590, et fut successivement recteur des principales maisons de son ordre. Parmi les nombreuses productions du P. Binet, on doit citer l'*Essai sur les Merveilles de la nature*; Rouen, 1621, in-4° : ce livre, assez curieux, et presque inconnu aujourd'hui, a eu plus de vingt éditions dans l'espace d'un siècle. Il le publia sous le nom de *René* François, par allusion à celui de *Binet* (*Bis-natus*). Le P. Binet est tombé sous la férule de Pascal, qui, dans *les Provinciales*, relève cette singulière doctrine du livre de *la Marque de la prédestination* : « Qu'importe par où nous entrions dans le paradis, moyennant que nous y entrions? Soit de bond ou de volée, que nous en chaut-il, pourvu que nous prenions la ville de gloire? »

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Moréri, *Dictionnaire historique*. — Southwell, *Biblioth. Script. Societ. Jesu*.

BINET (*Étienne*), chirurgien français, mort en 1627 ou 1628. Il fut reçu au collége de Saint-Côme de Paris, parvint à la place de chirurgien major des hôpitaux militaires, et fut tué au siége de la Rochelle. On a de lui une *Traduction française des leçons de médecine* de Germain Courtain; Paris, 1612, in-fol.

Éloy, *Dictionn. de méd.*

BINET (*François-Isidore*), théologien français, né à Niort en 1720, mort à la fin du dix-septième siècle. Il fit profession chez les capucins, où il fut d'abord provincial de la province de Touraine, et ensuite gardien du couvent de Poitiers. Il se livra à de fréquentes prédications dans le Poitou et les provinces voisines, où ses talents oratoires lui acquirent de la réputation. On a de lui : *le Missionnaire controversiste*, ou *Cours entier de controverses*; Poitiers, 1666 et années suivantes. — Son neveu, *Isidore* Binet (né de François à Niort en 1693, mort à Poitiers en 1774), entra aussi dans l'ordre des Capucins, dont il fut deux fois provincial. Orateur recommandable, il alla à Rome comme prédicateur du chapitre général de son ordre. Il avait composé une relation de son voyage en Italie, pour réfuter les allégations erronées de Misson; mais avant sa mort il exigea que son manuscrit fût brûlé.

Biographie universelle.

BINET (*Pierre*), poëte français, frère de Claude, mourut vers 1584. On a de lui : trois sonnets, insérés dans *les Plaisirs de la vie rustique*, recueil publié en 1583; — *Poëme de la Truite*, adressé à Ronsard; — *le Vœu du pécheur à Neptune*, et quelques autres pièces de vers latins et français, imprimées dans le même recueil.

Duverdier, *Bibliothèque française*.

BINET (*René*), littérateur français, né en

1729 aux environs de Beauvais, mort en 1812. Il fut le dernier recteur de l'ancienne université de Paris. Outre une traduction estimée des œuvres de Virgile et d'Horace, il a publié, en 1795, une *Histoire de la Décadence des mœurs chez les Romains, et de ses effets dans les derniers temps de la république*, traduite de l'allemand, in-8°. On lui doit aussi une traduction des *Oraisons de Cicéron*, publiée dans la collection complète des *Œuvres de Cicéron*; Paris, Fournier, 1816, in-8°. Binet était, quand il mourut, proviseur du lycée Bonaparte.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

*BINET (*Jacques-Philippe-Marie*), mathématicien et astronome français, né à Rennes en 1786. Reçu à l'École polytechnique en 1804, il y devint plus tard successivement répétiteur, examinateur, et professeur de mécanique. Le gouvernement de Juillet, qui voyait en lui un homme dévoué aux principes monarchiques de la restauration, le destitua en 1830. M. Binet conserva cependant la chaire d'astronomie au collége de France, qu'il avait obtenue en 1823, en remplacement de Delambre. En 1843, il a succédé à Lacroix dans la section de géométrie de l'Académie des sciences. Les travaux de M. Binet ne consistent qu'en mémoires sur des parties élevées des mathématiques et de l'astronomie : ils n'en sont pas moins importants et d'une grande étendue. Voici les principaux : *Mémoire sur la Théorie des axes conjugués et des moments d'inertie des corps* (dans le *Journ. de l'École polytechn.*, t. IX, 1813); — *Mémoire sur un Système de formules analytiques, et leur application à des considérations géométriques* (ibid.); — *Sur la détermination analytique d'une sphère tangente à quatre autres sphères* (ibid., t. X, 1815); — *Mémoire sur la Composition des forces et sur la Composition des moments* (ibid.); — *Mémoire sur l'expression analytique de l'élasticité et de la roideur des courbes à doubles courbures* (ibid.); — *Mémoire sur les Principes généraux de dynamique* (ibid., t. XII); — *Mémoire sur la Détermination des orbites des planètes et des comètes* (ibid., t. XIII); — *Mémoire sur la détermination des équations indéterminées du premier degré des nombres entiers* (ibid.); — *Mémoire sur les Intégrales définies eulériennes et sur leur application à la théorie des suites, ainsi qu'à l'évaluation des fonctions de grands nombres*; Paris, 1840, in-4°; — *Mémoire sur la Variation des constantes arbitraires dans les équations de la dynamique et dans les formules plus étendues* (*Journ. de l'École polytechn.*, t. XVII); — *Mémoire sur le développement de la fonction dont dépend le calcul des perturbations des planètes*, présenté à l'Académie en 1813; — *Mémoire sur les Inégalités séculaires des orbites des planètes* (dans le *Journ. des mathématiques*, t. V); — *Mémoire sur la Théorie des nombres* (ibid.).

Quérard, suppl. à *la France littéraire*. — *Journal de l'École polytechnique*. — *Comptes rendus de l'Académie des sciences*. — *Biographie des Contemporains.*

BING (*Isaïe-Beer*), hébraïsant français, né d'une famille israélite, à Metz, en 1759; mort à Paris le 20 juillet 1805. Il entra de bonne heure dans la route nouvelle que Mendelsohn avait ouverte à la haute philosophie, et, à l'âge de vingt-cinq ans, il traduisit en hébreu le livre du savant berlinois, intitulé *Phédon*, ou *Traité sur l'immortalité de l'âme*. Il fit passer en français l'élégie sur *la Ruine de Sion*, ouvrage du rabbin Juda Lewig, et un fragment de *l'Approbation du monde*, livre du rabbin Bedarchi. Ces deux dernières traductions ont été insérées par Grégoire dans son *Essai sur la régénération physique et morale des Juifs*, p. 249-257. En 1788, Bing répondit aux attaques anonymes d'Aubert-Dubayet contre les Israélites, par une brochure intitulée *Lettre du sieur I. B. B., juif de Metz, à l'auteur anonyme d'un écrit intitulé « le Cri des citoyens contre les Juifs. »* Cette publication eut un grand succès; elle valut à son auteur les éloges de Mirabeau, et plus tard l'amitié de Grégoire, de la Fayette, de Rœderer et d'Emmery. La médiocrité de sa fortune obligea Bing de quitter le poste honorifique de conseiller municipal qu'il occupait à Metz, et de venir à Paris, afin de subvenir aux besoins de sa famille. Quand il mourut, il était administrateur général des salines de l'Est. On a encore de lui la traduction d'un fragment de *Nathan le Sage*, de Lessing, et plusieurs autres morceaux littéraires recueillis par *la Décade philosophique.*

Notice nécrologique sur Bing, dans la *Revue philosophique*, n° du 8 juillet 1806. — Lamoureux, *Considérations sur la régénération définitive des Juifs*; ibid., n° du 11 juillet 1806. — Quérard, *la France littéraire*. — Bégin, *Biographie de la Moselle.*

BINGHAM (*George*), théologien anglais, né à Melcomb-Bingham en 1715, mort à Pimpern en 1800. On a de lui : un traité *sur le Millenium*, ou *Opinion des millénaires*, 1772; — *Défense de la doctrine et de la liturgie de l'Église d'Angleterre*, 1774; — *Dissertationes apocalypticæ*. Tous ces ouvrages, et le reste des compositions dues à cet écrivain, ont été réunis par son fils Pérégrine Bingham, et forment 2 vol. in-8°, publiés en 1804.

Rose, *New Biographical Dictionary.*

BINGHAM (*Joseph*), théologien anglais, né à Wakefield, dans le Yorkshire, en 1668; mort en 1723. Il était agrégé au collége de l'université d'Oxford, lorsqu'il prononça, en présence de l'académie, un sermon sur le mystère de la Trinité, pour lequel il fut censuré comme entaché d'arianisme et de trithéisme. Bingham crut devoir céder à l'orage; et, abandonnant sa place, il alla occuper la modeste cure de Headbourn-Worthy, près de Winchester. Il y consacra ses loisirs à composer son grand ouvrage des *Origines ecclesiasticæ*; Lond., 10 vol. in-8°, 1708-1722, réimprimé à Londres, 1726, 2 vol. in-fol. Cette der-

nière édition comprend une *Apologie de l'Église anglicane*, et une *Histoire du baptême conféré par les laïques*, opuscules du même auteur. Les *Origines ecclésiastiques de Bingham*, composées en anglais, ont été traduites en latin par J.-H. Grichow, et publiées à Halle, 1724-1738, en 11 vol. in-4°.

Stolle, *ad Heumannum*, p. 804. — Jo.-Matth. Gesner, *ad Isagogen*, § 580, p. 478, t. I.

BINGHAM (*Joseph*), littérateur anglais, fils du théologien Joseph Bingham, mourut à vingt-deux ans, victime de son amour pour l'étude. On a de lui une édition de la *Guerre de Thèbes*, imprimée après sa mort.

Stolle, *ad Heumannum*, p. 804. — Jo.-Matth. Gesner, *ad Isagogen*, § 580, p. 478, t. I.

BINGLEY, acteur hollandais, né à Rotterdam en 1755, et mort à la Haye en 1818. Il était issu de parents anglais qui le destinèrent au commerce et lui firent même commencer cette profession; mais, après une résidence de quelque temps dans un comptoir, une vocation puissante se révéla en lui, et il fit à ses goûts le sacrifice de ses espérances de fortune. Il employa quelques années en essais préparatoires, et débuta sur le théâtre d'Amsterdam à l'âge de vingt-quatre ans, vers l'an 1779. Il se montra excellent tragédien, et ne tarda pas à faire les délices du public hollandais. Son zèle excessif pour son art le porta à se multiplier merveilleusement, de manière à suppléer à la disette de premiers sujets en ce pays, disette grande à cette époque; aussi, malgré ses dispositions spéciales pour le genre sérieux, s'exerça-t-il en même temps dans le comique, où, sans exceller, il se fit néanmoins goûter. On l'applaudissait tour à tour sur les théâtres d'Amsterdam, de la Haye, de Rotterdam, et il sut réunir aux qualités d'un acteur distingué celles d'un bon administrateur; car il se chargea à diverses reprises de la direction des entreprises théâtrales, et donna autant de satisfaction à ses administrés dans cette dernière fonction, qu'il en avait donné au public dans la première. [*Enc. des g. du m.*]

Biographie Néerland.

BINGLEY (*William*), polygraphe anglais, né dans le comté d'York, mort à Bloomsbury le 11 février 1823. Resté orphelin en bas âge, il quitta pour l'état ecclésiastique la carrière du barreau, à laquelle ses tuteurs le destinaient. Il prit ses degrés au collége de Saint-Pierre à Cambridge. On a de lui : *Voyage dans le nord du pays de Galles pendant l'été de* 1798, 2 vol. in-8°, 1800; — *Animal Biography*, ou *Anecdotes sur la vie, les mœurs et l'économie du règne animal*; Lond., 1802, 3 vol. in-8° : cet ouvrage a été traduit en allemand et en français; — *Économie de la vie chrétienne*, 1808, 2 vol. in-12; — *Memoirs of British Quadrupeda* (Mémoires sur les quadrupèdes de la Grande-Bretagne), 1809, in-8°; — *Biographical Dictionary of musical composers*, etc. (Dictionnaire biographique des compositeurs de musique des trois derniers siècles), 1813, 2 vol. in-8°.

Rose, *New Biographical Dictionary.*

BINI ou **BINIUS** (*Severin*), théologien allemand, né à Rundelraidt, dans le pays de Juliers; mort à Cologne en 1641. Il professa longtemps la théologie dans cette dernière ville, où il fut chanoine de Notre-Dame, puis de Saint-Géréon et de la métropole. On a de lui : une édition des *Conciles*; Cologne, 1606, 4 vol. in-fol.; 1618, 9 vol.; Paris, 1638, 10 vol., avec des notes empruntées à Baronius, Bellarmin et Suarez.

Moréri, *Dict. hist.* — Possevin, *Apparatus sacer.* — Valère-André, *Bibl. Belg.*

BINKES (*Jacques*), marin hollandais, mort en 1676. Il fut envoyé à la tête d'une escadre sur les côtes de l'Amérique, où il captura plusieurs vaisseaux français. Attaqué devant Tabago par l'amiral d'Estrées, il perdit, après un sanglant combat, cinq vaisseaux de guerre, deux de munition, un brûlot et un yacht. L'amiral français, qui, malgré sa victoire, n'avait pu s'emparer de Tabago, y revint à la fin de cette même année, bombarda le fort qui commandait cette île, et en incendia la poudrière, dont l'embrasement fit périr Binkes et toute la garnison.

Biographie Néerland.

BINNING (*Hugues*), théologien écossais, né dans le comté d'Air en 1627, mort en 1654. Il se distingua par son talent oratoire et par la puissance de sa dialectique; c'est ce qui le rendit célèbre comme prédicateur et comme controversiste. Dans une conférence qui eut lieu en présence de Cromwell, entre les presbytériens et les indépendants, Binning réfuta victorieusement ces derniers, au grand déplaisir du futur protecteur, qui demanda le nom d'un si redoutable adversaire. Cromwell l'ayant appris : « C'est vrai, dit ce chef tout-puissant, il nous a tous liés; mais voici qui nous déliera. » Et en prononçant ces mots il portait la main à son épée. Binning mourut ministre de Govan, près de Glascow, après avoir été régent et professeur de philosophie morale dans l'université de cette dernière ville. On a publié à Édimbourg ses *Commentaires sur l'Épître aux Romains, accompagnés de sermons et de traités*; 1735, in-4°.

Rose, *New Biographical Dictionary.*

BINNINGER (*Jean-Nicolas*), médecin français, né à Montbelliard en 1628. Il fut reçu docteur à Bâle, professa dans la faculté de Montbelliard, et fut médecin du duc de Lorraine. On a de lui : *Observationum et curationum medicinalium centuriæ quinque*; Montbelliard, 1673; Strasbourg, 1676, in-8°.

Biographie médicale.

BINOS (l'abbé DE), voyageur français et curé de Saint-Bertrand de Comminges, né dans cette ville en 1730, mort en 1803. On a de lui le *Voyage par l'Italie en Égypte, au mont Liban et en Palestine*; Paris, 1786, 2 vol. in-12, avec fig.; trad. en allemand, Breslau, 1787, in-8°. Ce

voyage est écrit d'un style agréable, et contient des détails fort curieux.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — *Biographie Toulousaine.*

BINS (*Anne* DE), femme poëte flamande, née à Anvers, morte vers 1540. Elle renonça au mariage pour ne point abandonner ses études littéraires, qu'elle interrompait seulement pour se livrer à l'éducation des personnes de son sexe. On a d'elle des poésies en langue flamande, contre les hérétiques, et traduites en vers latins par Euchard ou Houchard de Gand, qui les a intitulées *Apologia rhythmica Annæ Binsiæ, virginis Antuerpiensis, adversus hæreticos, versu elegiaco reddita;* Anvers, 1629, in-8°.

Valer. André, *Bibl. Belg.* — Aubert. Lemire, *De Script. XVI sæc.* — Moréri, *Dictionnaire historique.*

BINSFELD (*Pierre*), théologien flamand, mort le 24 novembre 1598. Il était originaire de Luxembourg. Il prit à Rome le grade de docteur en théologie, devint chanoine de Trèves, grand-vicaire de l'archevêque, et fut sacré évêque *in partibus*. Il mourut de la peste. On a de lui : *Enchiridion Theologiæ pastoralis;* Douay, 1630 et 1636, in-12; — *Commentarium in lat. decret. de injuriis et damno;* — *Comment. ad tit. de simonia;* — *Commentaria in tit. cod. de maleficiis et mathematicis*, etc.

Richard et Giraud, *Bibl. sacrée.* — V. André, *Bibl. Belg.*

BINSFELD (*Pierre*), écrivain flamand, frère du théologien, mourut en 1615. Il est cité comme un littérateur remarquable, quoiqu'il ne nous soit parvenu aucun de ses travaux.

Le P. Bertholet, *Histoire du Luxembourg.*

* **BINTERIM** (*Antoine-Joseph*), savant théologien, né le 17 septembre 1779 à Düsseldorff, où il fut élevé chez les jésuites. Il entra en mars 1796 dans l'ordre des Franciscains, et fut nommé en 1805 à la cure de Bilk. Outre un grand nombre de brochures sur différentes questions religieuses, on a de lui : *Pragmatische Geschichte der deustchen provinzial und Diocesansynoden* (Histoire pragmatique des synodes nationaux, provinciaux et diocésains en Allemagne); Mayence, 1835-1845; — *Sammlung der wichtigsten Schriften über Ehescheidung* (Recueil des écrits les plus importants sur le divorce); Düsseld., 1807; — *Denkwürdigkeiten der Christ. katholischen Kirche* (Fastes de l'Église catholique); Mainz, 1825-1832; — *Notice historique sur Hermann II, évêque de Cologne;* Düss., 1851. A. H.

Conversations-Lexicon.

BINTINAYE (*Agathon-Marie-René* DE LA), marin français, né à Rennes le 24 mars 1758, mort en mer au mois de décembre 1792. Il entra jeune encore dans la marine, et eut le bras cassé d'un coup de mitraille au combat d'Ouessant, à l'instant où il s'élançait sur le bord de la frégate anglaise *le Québec*. Son courage en cette rencontre lui valut l'honneur de siéger à vingt-deux ans aux états de Bretagne, où personne, avant lui, n'était entré qu'à vingt-cinq ans révolus; il avait le grade de major de vaisseau quand la révolution éclata. On a de lui des *Observations*, sur un article du *Morning-Chronicle;* Londres, 1792, in-8°.

Rose, *New Biographical Dictionary.*

BIŒRN ou **BIORN**, nom de plusieurs rois suédois : les plus remarquables furent les suivants : Biœrn Ier, roi de Suède, régnait dans le huitième siècle. Il fut surnommé *Côte de Fer*, et accomplit par terre et par mer plusieurs expéditions lointaines. Biœrn III régnait au neuvième siècle. C'est sous son règne que saint Anschaire alla porter en Scandinavie les lumières de l'Évangile. Biœrn III accueillit parfaitement cet apôtre de la foi, et envoya, à son sujet, une ambassade à Louis Ier le Débonnaire.

Ersch et Grüber, *Allgemeine Encyclopädie.*

BIŒRNER (*Éric-Jules*), antiquaire suédois, né en 1696 dans la province de Médelpadie, mort en 1750. Il devint, à vingt-trois ans, interprète du roi, et, un peu plus tard, secrétaire du bureau des antiquités, alors compris dans le département de la chancellerie royale. Il parcourut les provinces septentrionales de la Suède, et en recueillit les traditions historiques, peu connues avant lui. Il s'appliqua particulièrement à l'étude des monuments runiques, et la haute antiquité qu'il leur attribuait excita une vive discussion entre lui et Olaüs Celsius. Les travaux de Biœrner lui méritèrent la place d'assesseur à la chancellerie pour la partie des antiquités. On a de lui : *Prodromus geographiæ Scandiæ veteris*, etc., 1726, in-4°; — *Nordiska Kampadater, id est volumen historicum*, etc., en latin et en suédois, 1737; Leipzig, 1753, in-fol., avec dix alphabets; — *Inledning till de Yfverborna Göters gamla Häfder* (Introduction aux antiquités hyperboréo-gothiques), en suédois et en latin, 1738; — *Veterum hyperboreorum armillæ et annuli*, 1739; — *De Orthographia linguæ sveo-gothicæ*, 1742; — *Schediasma historico geographicum de Varegis heroibus Scandianis et primis Russiæ dynastis;* ibid., 1743.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopädie.*

BIŒRNKLOU (*Mathieu*), homme d'État suédois, né en 1607, mort en 1671. Il était fils d'un meunier, professa d'abord l'éloquence au collége d'Upsal, et fut ensuite secrétaire de légation dans les négociations qui aboutirent à la paix de Westphalie. On le chargea lui-même de diverses ambassades; il fut admis plus tard dans le sénat, où il acquit une grande influence, et se plaça à la tête du parti opposé à celui du comte Magnus de la Gardie. Il sut constamment réunir, comme le disait Charles-Gustave, l'habileté politique à la plus sévère probité. On a de lui : *Oratio de revoluta Periodo bellorum Gothicorum extra patriam, sub Gustavo-Adolpho.*

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

BIŒRNSTAHL (*Jacob-Jonas*), voyageur suédois, né à Rotarbo, dans la Sudermanie, en

1731; mort à Salonique en 1779. Ses premières années s'écoulèrent dans un état voisin de l'indigence; mais, grâce à l'instruction qu'il avait acquise, il entra, en qualité de précepteur, chez le baron de Rudbeck, et parcourut, avec les enfants de ce seigneur, une partie de l'Europe. Il profita de son séjour à Paris pour se perfectionner dans la connaissance des langues orientales, et fit paraître, en 1763, la première partie de son *Decalogus hebraicus ex arabico dialecto illustratus*. De retour dans sa patrie, il obtint le titre de professeur à l'université de Lund, et fut chargé par le roi Gustave III d'une exploration scientifique en Grèce, en Syrie et en Égypte. Il partit en 1776, s'arrêta quelque temps à Constantinople, où il étudia la langue turque, et, continuant sa route, mourut de la peste à Salonique. On a de lui, outre l'ouvrage dont nous avons parlé : *Biœrnstahls Bref*, etc. (Lettres de Biœrnstahl); Stockholm, 1778, 3 vol. in-8°.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie*.

BIOLCO. *Voy.* BEOLCO.

***BION**, nom de deux rhéteurs grecs : le premier, natif de Syracuse, composa un livre sur l'art de rhétorique (τέχνη ῥητορική); l'autre, dont on ignore l'origine, écrivit, dit-on, un ouvrage en neuf livres, dont les noms, comme ceux du livre d'Hérodote, sont empruntés aux neuf Muses. Il ne nous en reste que de faibles fragments.

Diog. Laërce, IV, 58.

***BION**, poëte tragique, vivait probablement au premier siècle avant l'ère chrétienne. Il est mentionné par Diogène Laërte, qui l'appelle ποιητὴς τραγῳδίας τῶν Ταρσικῶν λεγομένων; ce qui fait supposer à Casaubon que Diogène attribue à Bion le caractère d'un poëte archaïque. Suidas, au mot Αἰσχύλος, parle d'un Bion, poëte tragique; mais on n'a point de détails sur lui.

Strabon, XIV, 674. — Diogène Laërce, IV, 58. — Suidas, au mot Αἰσχύλος.

BION, mathématicien grec, né à Abdère, vivait dans le quatrième ou le troisième siècle avant l'ère chrétienne. Il était issu de la famille de Démocrite, et, au rapport de Diogène Laërce, il soutint le premier qu'il y a, sur la terre, certaines régions où l'année se partage en un jour de six mois et une nuit de même durée. Il ne nous reste de lui aucun ouvrage.

Diogène Laërce, IV, 58. — Strabon, I, 29.

***BION** (*Cæcilius*), dont le pays est inconnu et que Pline range parmi les *auctores externi*; il a dû vivre vers le premier siècle de l'ère chrétienne. On a de lui : Περὶ Δυνάμεων. Il y est traité des propriétés des plantes et de certains remèdes. L'ouvrage est perdu, mais Pline en fit usage.

Pline, *Historia naturalis*, XXVIII, 57.

BION *de Smyrne*, et MOSCHUS *de Syracuse*, poëtes bucoliques, vivaient sous le règne de Ptolémée II Philadelphe, roi d'Égypte. Ils sont ordinairement placés parmi les poëtes bucoliques, moins pour les sujets de leurs compositions, qui pour la plupart sont lyriques ou mythologiques, qu'à cause de la manière dont ils les ont traitées. Nous ne connaissons que peu de circonstances de la vie de ces deux poëtes. Bion était né à Smyrne, ou près de cette ville; car, dans l'épitaphe que lui fit Moschus, il est nommé fils du fleuve Mélès. Suidas le nomme Smyrnien, et ajoute qu'il a vu le jour dans une campagne nommée Phlossa. Il paraît avoir vécu en Sicile, et y mourut empoisonné. Quant à Moschus, on l'a quelquefois confondu, mais à tort, avec Théocrite, par la seule raison qu'une ancienne notice biographique sur ce dernier dit qu'il était surnommé Moschus. Quant à l'époque où les deux poëtes ont vécu, les commentateurs diffèrent entre eux de plus d'un siècle. Suidas dit positivement que Moschus, le poëte bucolique, a été l'ami ou le disciple (car le mot de γνώριμος, dont il se sert, a les deux significations) d'Aristarque; d'après cela, il aurait vécu vers la cent cinquante-sixième olympiade. Cette donnée est en contradiction avec un passage de Moschus qui indique clairement que les trois poëtes ont été contemporains, et que Bion est mort avant les deux autres. Un second passage du même poëte nomme Philétas de Cos et Asclépiade de Samos comme ayant survécu à Bion; il est vrai que ce passage n'est pas d'une authenticité parfaitement reconnue. Il est arrivé plus d'une fois à Suidas de confondre des écrivains qui portaient le même nom, et son témoignage ne saurait être invoqué contre un passage clair de Moschus. — Bion et son élève sont bien inférieurs à Théocrite; la simplicité et la naïveté de celui-ci leur manquent, ainsi que le genre idyllique qui domine dans ses écrits. Ils sont trop ornés, et font quelquefois parade d'esprit. Ne réussissant pas à donner à leurs tableaux cette forme dramatique qui fait le charme des poésies de Théocrite, ils s'attachent de préférence aux objets qui se prêtent à des descriptions : le genre descriptif leur réussit parfaitement. En comparant ces deux poëtes entre eux, Moschus mérite la préférence par sa plus grande simplicité. Nous avons de Bion une grande idylle entière, savoir, son *Chant funèbre* en l'honneur d'Adonis, Ἐπιτάφιος Ἀδώνιδος, en quatre-vingt-dix-huit vers; les trente-un premiers vers d'une seconde, l'*Épithalame d'Achille et de Déidamie*, Ἐπιθαλάμιος Ἀχιλλέως καὶ Δηϊδαμείας, et quelques petites idylles. Le chant funèbre d'Adonis est le pendant de celui que Théocrite, dans ses *Syracusaines*, met dans la bouche de la chanteuse argienne. Celle-ci a célébré le retour d'Adonis; Bion déplora sa perte. Ainsi ces deux poëmes nous offrent les deux sections de la fable d'Adonis, sa perte ἀφανισμός, et sa résurrection εὕρεσις. Le morceau de Bion est brillant de diction, et d'une belle versification; il y règne plus d'art que de sentiment. — Le titre de l'épithalame d'Achille promet un autre sujet

que celui qui nous trouvons dans le fragment qui nous reste : dans ce morceau gracieux il n'est question que de la ruse employée par le fils de Thétis pour tromper Déidamie, qui le croit une fille. — Nous avons quatre idylles de Moschus, et quelques autres petits poëmes ; les premières sont : 1° Ἔρως δραπέτης, l'Amour fugitif, en vingt-neuf vers : l'Amour s'étant échappé, Vénus promet une récompense à ceux qui le lui ramèneront, et fait le portrait de cet enfant plein de malice, afin que ceux qui le retrouveront ne puissent le méconnaître ; — 2° Εὐρώπη, *Europe*, ou *l'Enlèvement d'Europe*, en cent soixante-un vers, morceau plein de grâces, renfermant des tableaux charmants, et qui serait digne des plus beaux siècles de la littérature grecque, si l'exposition ou l'introduction n'était trop longue ; — 3° Ἐπιτάφιος Βίωνος, *Chant funèbre en l'honneur de Bion*, en cent trente-trois vers. Le poëte nous fait voir la nature entière plongée dans le deuil par la mort de Bion : ce poëme est de la plus grande élégance. mais surchargé d'images ; on peut lui reprocher ce que Walckenaer appelait *elegantissimas luxuries* ; — 4° Μεγάρα, γυνὴ Ἡρακλέους, *Mégare, épouse d'Hercule*, fragment en cent vingt-cinq vers : c'est ce fragment que quelques critiques ont cru pouvoir donner soit à Pisandre, soit à Panyasis ; c'est un dialogue entre la mère d'Hercule et son épouse. La scène est à Tirynthe, et l'époque où le dialogue est censé avoir lieu tombe dans une de ces absences forcées que fait Hercule pour exécuter les commandements d'Eurysthée. Les deux femmes plaignent leur propre sort, et celui d'un fils et d'un époux chéri. Ce fragment renferme moins d'images et d'ornements que le petit nombre d'ouvrages de Moschus qui nous a été conservé : il est, au contraire, d'une simplicité qui rappelle l'ancienne épopée, et qui est relevée par une véritable simplicité.

Les poésies de Bion et Moschus ont été anciennement confondues avec celles de Théocrite ; c'est pourquoi quelques éditions de celui-ci renferment trente-six idylles, au lieu de trente. Elles ont été pour la première fois publiées séparément par Adolphe van Metkerke ; Prague, 1565, in-4° ; et ce n'est proprement que depuis cette époque que date la collection des poésies de Bion et de Moschus. Henri Estienne les joignit ensuite à son recueil, et elles se trouvent dans toutes les collections qui renferment Théocrite, ainsi que dans celle de Fulvio Orsini. Henri Estienne en a traduit quelques-unes en vers latins dans un recueil de Poésies bucoliques, qu'il a fait imprimer, étant à Venise, chez Alde, 5 vol. petit in-4° (très-rare). Elles ont été publiées avec *Callimaque* par Bonaventura Vulcanius ; Anvers, 1584, in-12 ; avec *Musée*, par David Whitford ; Londres, 1659, in-4°, accompagnées d'une version latine métrique ; et plusieurs fois ailleurs. Nous indiquerons encore les éditions suivantes : Paris, 1686 ; Amsterdam, 1688, et Paris, 1691, in-12, avec la traduction française de Longepierre ; — Oxford, 1747, in-8°, par Jean Heskin, bonne et belle édition, avec la version ; — Leipzig, 1752, in-8°, par Jean-Ad. Schier ; — 1779, par L.-G. Walckenaer, à la suite de son *Théocrite*, in-8° ; — Erlang, 1780, in-8°, par Th.-Ch. Harless, avec des notes choisies dans les éditions précédentes ; — Leipzig, 1793, in-8°, gr.-lat., par L.-H. Teucher ; — Londres, 1795, in-8°, par Gilbert Wakefield ; nouvelle recension, et notes savantes ; — Gotha, 1784, et Leipzig, 1807, avec une traduction en vers allemand, par M.-J.-C.-F. Manso ; le commentaire qui l'accompagne est très-bon, mais écrit en allemand. — Au reste, Bion et Moschus se trouvent joints à plusieurs éditions de Théocrite, nommément à celle de MM. Kiessling et Briggs, ainsi qu'aux recueils de Brunck, de MM. Gaisford et Boissonade.

Smith, *Dict. of Greek and Romain Biography*. — Pauly, *Real-Encyclopädie*.

BION, de Borysthène, philosophe, vécut à la cour d'Antigone Gonatas, et mourut à Chalcis. Il était affranchi, et étudia à Athènes la philosophie sous Cratès, sous Théophraste, et surtout sous Théodore l'Athée. Il a composé beaucoup d'ouvrages sur la morale ; Stobée en a conservé quelques fragments. Ératosthène fait l'éloge de Bion, qui paraît avoir été plus fameux par ses bons mots que par sa philosophie : Bion était athée. C'est ce philosophe qui, d'après Diogène de Laërte, dit que « le plus malheureux des hommes est celui qui désire le plus ardemment le bonheur. »

Strabon. — Diog. Laërt. — Cicéron, *Quæst. Tuscul.* — Athénée. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

BION (*Jean*), théologien anglican, né à Dijon en 1668. Il était membre du clergé catholique et curé du village d'Ursy, lorsque, sur sa demande, il fut nommé aumônier de *la Superbe*, galère où l'on retenait prisonniers les protestants. Bion, touché de leur patience, embrassa leur doctrine, passa à Genève en 1704, puis en Angleterre, où on le nomma recteur d'une école. Il quitta plus tard cette place pour devenir chapelain d'une église anglaise en Hollande. On a de lui : *Relation des tourments que l'on fait souffrir aux protestants qui sont sur les galères de France* ; Londres, 1708 ; Amsterdam, 1709, in-8° ; — *Essais sur la Providence et sur la possibilité de la résurrection* ; la Haye, 1719, in-12 : cet ouvrage, donné comme une traduction de l'anglais, est véritablement l'œuvre de Bion ; — *Relation exacte et sincère du sujet qui a excité le funeste tumulte de la ville de Thorn* ; Amsterdam, sans date ; — *Narré exact et impartial de ce qui concerne la sanglante tragédie de Thorn* (même ouvrage que le précédent) ; Amsterdam, 1725 ; — *Traité dans lequel on approfondit les funestes suites que les Anglais et les Hollandais ont à crain-*

dre de l'établissement de la compagnie d'Ostende, traduit de l'anglais; Amsterdam, 1726, in-4°; — *Recherches sur la nature du feu de l'enfer et du lieu où il est situé*, traduites de l'anglais de Swinden; Amsterdam, 1728, petit in-8°; — *Traité des morts et des ressuscitants*, traduit du latin de Thomas Burnet; Rotterdam, 1731, petit in-8°; — *Histoire des quiétistes de Bourgogne*, 1709.

J. Bernard, *Nouvelles de la république des lettres*, octobre, p. 469. — *Journal littéraire*, 1731, t. XVIII, p. 210. — Jordan, *Voyage littéraire*.

BION (*Jean-de-Dieu-René*), théologien français, né à Niort en 1704, mort le 7 mai 1774. Il entra dans l'état ecclésiastique, et devint curé de Notre-Dame de Niort. En mourant, il légua à sa ville natale sa nombreuse bibliothèque, premier élément de celle qu'on y établit, et que le corps municipal s'empressa d'ouvrir au public. Bion joignait au talent de composer d'excellents discours celui de les lire aussi bien que s'il les eût improvisés. Le *Journal chrétien* nous a conservé plusieurs de ses sermons.

Biographie universelle.

BION (*Jean-Marie*), jurisconsulte français, vivait dans la dernière moitié du dix-huitième siècle. Il était avocat à Loudun quand il fut nommé député aux états généraux, et ensuite à la convention nationale. Il y vota pour la détention et la captivité de Louis XVI, dénonça les crimes du 31 mai, attaqua les royalistes, et, après le 13 vendémiaire an IV, proposa de faire arrêter Richer-Serisy. Envoyé plus tard au conseil des cinq-cents, il y occupa la place de secrétaire, et, le 23 avril 1796, demanda une amnistie pour tous ceux qu'on avait mis hors la loi. Deux ans après, il se retira dans son pays. On a de lui : *Inventaire des diamants de la Couronne, perles, pierreries précieuses, tableaux, pierres gravées, et autres monuments des arts et des sciences, existant au Garde-Meuble;* Paris, Imprimeries nationale, 1791, 2 vol. in-8°. Delattre et Chrystin coopérèrent à ce travail.

Quérard, *la France littéraire*.

BION (*Nicolas*), ingénieur français, né en 1652, mort à Paris en 1733. Il était marchand de globes et de sphères, joignit la théorie à la pratique, et obtint le titre d'ingénieur du roi pour les instruments de mathématiques. On a de lui : *Usage des globes célestes et terrestres, et des sphères, suivant les différents systèmes du monde;* Paris, 1699-1751, in-8°; traduit en allemand par Charles-Philippe Berger, Lemgo, 1736, in-8°; — *Traité de la construction et des principaux usages des instruments de mathématiques ;* Paris, 1752, in-8°; traduit en allemand et en anglais; — *Description et usage d'un planisphère nouvellement construit ;* Paris, 1727, in-12.

Quérard, *la France littéraire*.

BIONDI (*Jean-François*), littérateur italien, né en 1572 à Liessna, île de la Dalmatie, mort à Aubonne, en Suisse, l'an 1644. Il se mit d'abord au service de la république de Venise, fut secrétaire de légation en France, et chargé plus tard de quelques négociations dont il se tira avec habileté; mais n'ayant pu obtenir de récompense, il accepta les offres de sir Henri Wotton, ambassadeur d'Angleterre, qui le présenta au roi Jacques Ier. Ce prince donna à Biondi une pension de 200 livres sterling, et le chargea de missions importantes, d'abord auprès du duc de Savoie, ensuite comme député à l'assemblée des protestants, réunis en 1615 à Grenoble. Les succès qu'obtint Biondi lui valurent le titre de gentilhomme de la chambre et celui de chevalier. Redoutant que son attachement au roi ne lui occasionnât quelques désagréments lors des troubles qui éclatèrent dans la Grande-Bretagne, il passa en France, où il se mit en possession des biens de sa femme, fille de Théodore Mayerne Turquet, médecin de Jacques Ier; il se retira ensuite à Aubonne, en Suisse, auprès de son beau-frère. Biondi était de l'Académie des *Incogniti* de Venise. On a de lui trois romans : *l'Eramena*, etc.; Venise, 1640, in-4°; Viterbe, 1643, in-12; — *la Donzella desflorada ;* Venise, 1640, in-4°; Viterbe, 1649, in-12; — *il Coralbo ;* Venise, 1641, in-4°; avec la continuation de C. Boer; Viterbe, 1643, in-12; — *l' Historia delle guerre civili d' Inghilterra tra le due case di Lancastro ed Iorc, sotto il re Ricardo II, Arrigo IV, V et VI, Odoardo IV*, etc.; Venise, 1637-1647, 3 vol. in-4°.

Nicéron, *Mémoires*, t. XXXVII.

BIONDI (*Angélique-Lucie*), femme de lettres italienne, née dans le Piémont en 1771, morte à Voghera en 1805. Elle était fille de l'architecte Zucchi, et fut instruite dans la littérature italienne par le chanoine Biondi, littérateur estimé, dont elle épousa le neveu, Étienne Biondi. Devenue veuve peu de temps après, elle se consolait en cultivant la poésie, lorsqu'elle entrevit l'espoir de contracter une nouvelle union. Indignement déçue dans cette attente, elle en éprouva un chagrin qui la conduisit au tombeau. On a d'elle, outre quelques compositions restées inédites, l'*Anacreontica sopra il sogno*.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*.

* BIONDI ou BLONDUS (*Antoine-François*), savant italien, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il était de San-Severino, et devint évêque d'Ortona. On a de lui : *Istoria della guerra civile*, 1646.

Toppi, *Bibliotheca Napoletana*.

* BIONDI (le comte *Louis*, marquis de Bardino), antiquaire italien, né à Rome en septembre 1776, mort le 21 septembre 1839. Il fut docteur en droit civil et canonique, et président de l'Académie archéologique de Turin. Ses œuvres se composent de : *Littera sulla Pittura delle Nozze Aldobrandine*, in-8°; Rome, 1815; — *Vita di Alless. Tafioni*, in-8°; Pisaro, 1822; — traduc-

tion italienne des *Géorgiques* de Virgile, in-12, 1833.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, t. VII.

BIONDO ou **BLONDUS** (*Michel-Ange*), médecin italien, né à Venise le 4 mai 1497, mort vers 1560. Il pratiqua son art à Rome et à Naples. On a de lui : *De Partibus ictu sectis citissime sanandis et medicamento aquæ nuper invento;* Venise, 1542, in-8°; — *Epitome ex libris Hippocratis de nova et prisca arte medendi, deque diebus decretoriis;* Rome, 1528, in-4°; 1545, in-8°; — *Libellus de Morbis puerorum;* Venise, 1539, in-8°; — *De Diebus decretoriis et crisi, eorumque verissimis causis in via Galeni, contra neotericos, libellus;* Rome, 1544, in-4°; Lyon, 1550, in-8°; — *Physiognomia, sive de cognitione hominis per aspectum, ex Aristotele, Hippocrate et Galeno;* Rome, 1544, in-4°; — *De Origine morbi gallici, deque ligni indici ancipiti proprietate;* Venise, 1542, in-8°; Rome, 1559, in-8°; — *De maculis corporis Liber;* ibid., 1544, in-4°; — *De Canibus et Venatione Liber;* ibid., 1544, in-4°; — *De Memoria Libellus;* Venise, 1545, in-8°; — *De Ventis et Navigatione, cum accurata descriptione distantiæ locorum interni maris et Oceani a Gadibus ad novum orbem;* Venise, 1546, in-4°; — *Angocia, Doglia e Pena, le tre furie del mondo :* c'est une satire contre les femmes; — les trois premiers livres de l'*Histoire des plantes*, de Théophraste; Venise, 1549, in-8°.

Gesner, *Bibliotheca*. — Van der Linden, *De Scrip. med.*

BIONDO (*Flavio*). *Voy.* FLAVIO.

*BIOT (*Jean-Baptiste*), physicien et chimiste français, né à Paris en 1774. M. Biot fut admis à l'École polytechnique après avoir quitté l'artillerie, où il était entré à sa sortie du collége Louis-le-Grand. Envoyé à Beauvais comme professeur à l'école centrale de cette ville, il en revint en 1800, pour occuper la chaire de physique au collége de France, quoiqu'il n'eût encore que vingt-six ans. Ayant été admis en 1808 à l'Académie des sciences, M. Biot fit partie de la première ascension aérostatique de M. Gay-Lussac. Nommé membre du Bureau des longitudes, il accompagna M. Arago en Espagne, et ce fut lui qui fit à l'Institut le rapport sur l'opération géodésique dont ce voyage était le but. M. Biot entreprit ensuite d'autres voyages scientifiques : nous citerons celui aux îles Orcades, où il fut secondé dans ses observations astronomiques par plusieurs savants écossais qu'avait attirés sur ses pas sa réputation. Une excursion moins éloignée ne fut cependant pas sans intérêt; elle eut lieu dans le département de l'Orne, et dans le but de constater la chute de pierres tombées de l'atmosphère. En général, on peut dire des travaux de M. Biot qu'ils sont plus scientifiques que d'application. Cependant, dans ces derniers temps, il a fait une application ingénieuse du phénomène de la polarisation de la lumière (*polarisation circulaire*) comme moyen de distinguer différentes espèces de sucre. C'est dans les mémoires qu'il a lus à l'Institut sur ce sujet (séances du 7 et du 14 janvier 1833) que M. Biot a fait preuve d'une noble impartialité, en proclamant à plusieurs reprises l'exactitude des travaux et des recherches de M. Raspail, à l'égard duquel l'Académie des sciences s'était laissée aller à des préventions peut-être injustes. Nous ne saurions donner ici la liste de tous les mémoires que M. Biot a publiés; elle serait, du reste, tout à fait incomplète, car l'âge ne ralentit pas son activité à l'Académie des sciences. Parmi ses nombreux écrits, nous nous bornerons à citer : *Analyse du Traité de Mécanique céleste de P.-S. Laplace*, 1801, in-8°; — *Traité analytique des courbes et des surfaces du second degré*, 1802, in-8° : cet ouvrage, très-estimé, a eu plusieurs éditions; — *Essai sur l'Histoire des Sciences depuis la Révolution française*, 1803, in-8°; — *Traité élémentaire d'Astronomie physique*, 1805, 2 vol. in-8°; — *Recherches sur les Réfractions ordinaires qui ont lieu près de l'horizon*, 1810, in-4°; — *Tables barométriques portatives*, 1811, in-8°; — *Recherches expérimentales et mathématiques sur les mouvements des molécules de la lumière autour de leur centre de gravité*, 1814, in-4°; — *Traité de Physique expérimentale et mathématique*, 1816, 4 vol. in-8° : cet ouvrage, quoique peu élémentaire, est un des meilleurs qui aient été écrits sur la physique; il est très-important, surtout par l'application du calcul aux phénomènes et aux expériences; — *Recherches sur plusieurs points de l'astronomie égyptienne appliqués aux monuments astronomiques trouvés en Égypte*, avec fig.; Paris (Didot), 1823, in-8° : quoique le zodiaque circulaire de Denderah figure sur des monuments qui ne remontent pas plus haut que l'époque des Ptolémées, M. Biot croit que ce zodiaque représente l'état du ciel à une époque très-reculée; — *Précis élémentaire de Physique expérimentale*, 2 vol. in-8°, troisième édition, 1825; — *Recueil d'Observations géodésiques, astronomiques et physiques, exécutées, par ordre du Bureau des longitudes de France, en Espagne, en France, en Angleterre et en Écosse, pour déterminer la variation de la pesanteur et des degrés terrestres sur le prolongement du méridien de Paris;* Paris, 1821, in-4°; — *Recherches sur la polarité de la lumière;* — *sur l'astronomie chez les anciens;* — *Sur quelques déterminations d'astronomie ancienne, étudiées comparativement chez les Égyptiens, les Chaldéens et les Chinois* (lu dans la séance du 30 juin 1834). C'est dans les *Annales de Physique et de Chimie*, dans les *Mémoires d'Arcueil*, dans le *Journal des Savants*, dont il est un des directeurs, qu'on trouvera la plupart des nombreux mémoires publiés par M. Biot, à la plume duquel on doit aussi un assez grand nombre de notices dans la

Biographie universelle, dans le *Journal des Savants*, dans les *Annales de Physique et de Chimie*, et dans d'autres recueils. [*Enc. des g. du m.*, avec addit. et suppress.]

Biographie des Contemporains. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

BIOT (*Édouard-Constant*), sinologue, fils du précédent, naquit à Paris le 2 juillet 1803, et mourut en mars 1850. Après avoir étudié au collége Louis-le-Grand, il entra en 1822 à l'École polytechnique. Il s'appliqua particulièrement à l'étude de la langue chinoise, et fut un des plus savants élèves de M. Stanislas Julien. En 1847, il fut élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; mais son ardeur au travail hâta la fin de ses jours. On a de lui un grand nombre de mémoires et de notices, insérés dans le *Journal Asiatique*.

Journal Asiatique.

BIRAGO (*François*), écrivain italien, né en 1562. Il s'appliqua particulièrement à ce qu'on appelle, en Italie, *scienza cavalleresca*, c'est-à-dire à tout ce qui concerne la noblesse, l'état militaire, la chevalerie, et les lois de l'honneur. Il possédait dans la Lomelline, près de Pavie, deux fiefs, *Metono* et *Siciano*, dont il prenait le titre en tête de ses ouvrages. Il avait une si haute réputation de science, de prudhomie et de loyauté, que, de toutes les contrées de l'Ilie, on recourait à ses lumières pour tout ce qui regardait le point d'honneur. On a de lui : *Dichiarzione ed avvertimenti poetici, istorici, politici, cavallereschi e morali nella Gerusalemme conquistata di Torquato Tasso*; Milan, 1616, in-4°; — *Trattato cinegetico, ovvero della caccia, nel quale si discorre esattamente intorno ad essa*; Milan, 1626, in-8°; — *Discorsi cavallereschi, ne' quali.... s' insegna ad onorevolmente racchettar le querele nate per cagion d' amore*; Milan, 1622, in-8°; — *Consigli cavallereschi, ne' quali si ragiona circa il modo di fare le paci, con un' apologia cavalleresca per il signor Torquato Tasso*; Milan, 1623, in-8°; — *il Secondo libro dei Consigli cavallereschi*; Milan, 1624, in-8°; — *Cavalleresche decisioni*; Milan, 1637, in-8°. Ces quatre dernières publications ont été réunies sous le titre suivant : *Opere cavalleresche distinte in quattro libri, cioe in discorsi, consigli*, etc.; Bologne, 1696, in-4°.

Argellati, *Bibliotheca Mediolanensis.*

BIRAGO AVOGADRO (*Jean-Baptiste*), historien et jurisconsulte italien, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Mercurio veridico, ovvero annali universali d' Europa*; Venise, 1648, in-4°; — *Storie memorabili delle sollevazioni di stato dall' anno* 1626 *all' anno* 1652; Venise, 1653, in-4°; — *Storia Africana della divisione dell' imperio degli Arabi dall' anno* 770, *fin al* 1007; Venise, 1650, in-4°; traduites en français par l'abbé de Pure; — *Istoria della disunione del regno di Portugallo e della corona di Castigalia*; Lyon, 1644, in-4°; — *Histoire de Venise*, traduite du latin de J.-B. Vero, en italien.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BIRAGO** (*Charles*, baron DE), ingénieur militaire, inventeur du système de ponts qui porte son nom, naquit le 24 avril 1792 à Cascinna d'Olmo, près Milan, et mourut le 29 décembre 1845. Il occupa quelque temps l'emploi de géomètre du cadastre, et fut appelé à enseigner les mathématiques à l'école des pionniers de cette ville. Dès 1825, il inventa ses ponts de campagne, qui furent essayés avec succès l'année suivante, et adoptés en 1828 dans l'armée autrichienne. Il travailla successivement à la construction des fortifications de Linz, et de celles de Brescello dans le duché de Modène. On a de lui, entre autres : *Untersuchungen über die Europ. Militärbrückentrains, und Versuch einer verbesserten, allen Foderungen entsprechenden Militärbrückeneinrichtung* (Recherches sur les trains de ponts militaires en Europe, et Essai d'un système de construction de ces ponts qui satisfasse à toutes les exigences); Vienne, 1839. A. H.

Conversations-Lexicon.

BIRAGO (*Lapo*, diminutif de *Jacopo*), philosophe italien, né en Toscane, vivait dans le quinzième siècle. Il était neveu du célèbre canoniste Lapo de Castiglionco, avec lequel il a été souvent confondu. Il étudia sous François Philelphe, dont il obtint l'amitié; il s'appliqua spécialement à la connaissance des langues anciennes, et fut nommé professeur de littérature et de philosophie à l'université de Bologne. Ambroise Traversari ou le Camaldule, François Barbaro, le cardinal Cesarini, et un grand nombre d'autres savants, témoignèrent toute leur estime pour les talents de Birago. On a de lui : une traduction latine de quatorze *Vies des Hommes illustres* de Plutarque; — *Dionysii Halycarnassii Antiquitatum libri*; Trévise, 1480, in-fol. : la 3[e] édition de ce livre fut donnée à Bâle, 1532, in-fol., par Henri Glareanus, qui le purgea, dit-on, de 6,000 fautes; Lapo avait fait cette traduction à la prière du pape Paul II, et d'après deux manuscrits que lui avait remis ce pontife; — trois *lettres* adressées à Fr. Barbaro, au cardinal Cesarini, et à Simon Lamberti : la première a été insérée dans la *Diatribe præliminaris ad Fr. Barbari et aliorum ad ipsum epistolas*; la seconde, dans le recueil des lettres d'Ambroise Traversari (lib. 25, epist. 21); et la troisième, dans le même recueil (lib. 25, epist. 36); — *Strategeticon*, ouvrage consacré par l'auteur à indiquer les meilleurs moyens de détourner l'invasion imminente des Turcs; — quelques autres ouvrages restés manuscrits, et indiqués par l'abbé Mehus dans la préface du recueil des lettres d'Ambroise Traversari.

Vossius, *De hist. lat.*, III. — Fabricius, *Bibliotheca latina mediæ ætatis.*

BIRAGUE (*Clément*), artiste espagnol, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il in-

venta l'art de graver sur diamant, et exécuta ainsi le portrait de don Carlos, fils de Philippe II; il grava aussi sur diamant les armes d'Espagne pour servir de cachet au même prince.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

BIRAGUE (*Flaminio* DE), poëte français, neveu de René, vivait dans la dernière moitié du seizième siècle. Il fut gentilhomme ordinaire du roi et disciple de Ronsard, dont il reproduisit les défauts dans ses ouvrages. On a de lui : *Premières œuvres poétiques* (dédiées à son oncle); Paris, 1581, in-16; 1585, in-12; — *l'Enfer de la mère Cardine, traitant de la cruelle et horrible bataille qui fut aux enfers, entre les diables et les macquerelles de Paris, aux noces du portier Cerberus et de Cardine; avec une chanson sur certaines bourgeoises de Paris qui, feignant d'aller en voyage, furent surprises au logis d'une macquerelle, à S. G. D. P.* (Saint-Germain-des-Prés) (Paris), 1583 (très-rare); Paris, Didot l'aîné, 1793, grand in-8°; — *Déploration et complainte de la mère Cardine, de Paris*, 1570.

Quérard, *la France littéraire.*

BIRAGUE (*René* DE), né à Milan, mort en 1583, d'une famille qui occupait un rang honorable, avait été destiné au barreau; mais il préféra le parti des armes, et entra au service de France. Il jouit d'une grande faveur sous Henri II, qui lui donna le gouvernement du Lyonnais et le nomma ensuite conseiller au parlement de Paris. Birague ne tarda pas à devenir un des confidents de Catherine de Médicis, et il fut, sous Charles IX, l'un des auteurs, selon quelques écrivains même, le principal instigateur du massacre de la Saint-Barthélemy. Garde des sceaux en 1570, après que Charles IX lui eut donné des lettres de naturalisation, il prit le titre de chancelier en 1573, lorsque l'Hospital fut mort. Il partagea les folies et les dévotes mascarades de Henri III. Comme tous les moyens lui étaient bons pour conserver sa faveur, il flatta sans réserve les goûts du maître; c'est lui qui introduisit à la cour la mode des petits chiens de Lyon et de Malte. Birague, devenu veuf, se fit prêtre, et fut créé évêque de Lavaur, puis cardinal; il avait remis les sceaux au comte de Chiverni. Insouciant et prodigue, il ne songea pas à se faire donner de riches bénéfices, ce qui pourtant lui eût été facile. Dévoué sans réserve au pouvoir royal, il ne montra pas autant de zèle pour les intérêts du saint-siége. Sa fortune, qui lui avait permis de faire réparer et de doter magnifiquement l'église Sainte-Catherine du Val-des-Écoliers, à Paris, et d'élever, non loin de là, une fontaine monumentale, ne se soutint pas. Dans les derniers temps de sa vie, il répétait souvent qu'il était *cardinal sans titre, prêtre sans bénéfice, et chancelier sans chancellerie*. Il mourut à l'âge de soixante-treize ans. Il ne laissa qu'une fille, qui vécut d'aumônes et mourut pauvre. [*Enc. des g. du m.*]

Moréri, *Dictionnaire historique.* — De Thou, *Histoire.* — La Croix du Maine, *Bibliothèque françoise.*

BIRBHÂN, fondateur de la secte hindoue des *Sâdh* ou purs, habitait dans la province de Delhi. Sa doctrine est communiquée aux hommes en stances hindies. Il reçut sa mission en 1714.

L...s.

M. Garcin de Tassy, *Histoire de la littérature hindoui.* — Wilson, *Mémoires sur les sectes hindoues.*

***BIRCH** (*Jean-George*), auteur danois, né le 6 septembre 1750, mort en 1795. Il fut curé en Séeland en 1778, et en Fionie en 1791. Il publia : *Nogle træk til grev Bernstorfs Levnetsbeskrivelse* (Documents pour la biographie du comte de B.); Copenhague, 1778. — *Provincial-Lexicon* (Dictionnaire provincial du Danemark); ibid., 1778; — *Christensdommens Hovedsandheder* (les Principales vérités du christianisme); ibid., 1779; — *Biographie du roi de Prusse Frédéric II*, ibid., 1789; *Billedgallerie, for Fruentimmer* (Journal des femmes); 3 vol., ibid., 1793-1795, etc. Il traduisit : *la Vie de Luther*, par Schröck; Copenhague, 1773; — *les Sermons et traités de morale*, par Gellert; ibid., 1774; — *le Voyage sentimental* de Sterne; ibid., 1775; — *le Roman Siegwart*, par Miller; ibid., 1778; — *la Bibliothèque de la Jeunesse*, par Salzmann; ibid., 1781; — *Histoire de la jeunesse des hommes remarquables*, par Sturm; ibid., 1783.

P. L. M.

Kraft et Nyerup, *Dansk litteratur-Lexicon.*

BIRCH (*Thomas*), historien anglais, né à Londres en 1703, mort d'une chute de cheval le 9 janvier 1766. Il fut élevé gratuitement dans une école de quakers, secte à laquelle appartenaient ses parents, et l'abandonna pour embrasser la religion anglicane. Devenu chapelain de lord Kilmarnock, que son dévouement pour les Stuarts conduisit à l'échafaud en 1746, il s'occupa beaucoup moins de fonctions ecclésiastiques que de travaux littéraires. Il était membre de la Société royale, qui le choisit pour secrétaire en 1752. Outre 24 volumes in-4° de copies écrites de sa main, on a de lui : *Esquisses biographiques sur des personnages distingués*, 1752, 2 vol. in-fol.; — *Recherches sur la part que le roi Charles Ier a eue dans les transactions du comte de Clamorgan*, 1747 et 1756, in-8°; — *Mémoires du règne de la reine Élisabeth depuis l'année* 1581 *jusqu'à sa mort, d'après les papiers d'Antoine Bacon, et autres manuscrits jusqu'alors inédits*; 1754, 2 vol. in-4°; — *Vie de l'archevêque Tillotson*, 1752 et 1753, 1 vol. in-8°; — *Histoire de la Société royale de Londres, depuis sa naissance jusqu'à l'année* 1687; Londres, 1756-1757, 4 vol. in-4°; — *la Vie de Henri, prince de Galles, fils aîné de Jacques Ier*, 1760; — *Dictionnaire historique et critique en anglais*, de 1734 à 1745, 10 vol. in-fol.

Biograph. Britannica.

***BIRCHERODIUS** (*Janus*), théologien lu-

thérien danois, né à Birckerod, en Séeland, en 1623; mort en 1686. Il étudia à Copenhague, d'où il vint se former à Leyde sous Salmasius, Heinsius et Boxhornius. En 1648, il visita les Pays-Bas et la France. A son retour en Danemarck, il y enseigna la philosophie. En 1651, il parcourut de nouveau la Hollande, la France, l'Allemagne et la Suisse, et revint dans son pays en 1657. En 1658, il fut chargé de professer la philosophie à Copenhague, et, en 1660, la langue grecque. On a de lui : *De vera Natura philosophiæ Collegium physicum*; — *Collegium ethicum*; — *de Græcanicis quibusdam antiquitatibus circa ludos veteres gymnicos.*

Pipping, *Memoriæ theologorum.*

BIRCK. *Voy.* BÉTULÉE.

BIRCKNER (*Michel-Gottlieb*), célèbre auteur danois, né à Copenhague le 21 août 1756, mort en 1798. Il étudia la théologie, et devint en 1790 vicaire dans la province de Jutland, et en 1792 à Corsoer. Ses idées élevées et libérales, son style irréprochable, lui firent une réputation méritée; et, chose remarquable, il sut concilier ses sentiments de chrétien avec ce qu'il y avait de juste dans la philosophie du dix-huitième siècle. Aussi se déclara-t-il l'adversaire de son supérieur l'évêque Balle, lorsque ce prélat dénonça à l'autorité un pamphlet révolutionnaire : *le Catéchisme des Aristocrates*, etc., 1796. Outre quelques sermons, on a de Birckner : *Om Trykkefriheden* (De la liberté de la presse), Minerva, 1791; — *Om Trykkefrihsden og dens Love* (De la liberté et des lois de la presse); Copenhague, 1797, opuscule dont il parut trois éditions dans la même année; — *Samlede skrifter* (Œuvres complètes), vol. I-IV; Copenhague, 1798-1800. Son *Autobiographie* avec portraits a paru à Copenhague, 1797. P. L. M.

Kraft et Nyerup, *Dansk litteratur-Lexicon.*

* **BIRD** (*François*), sculpteur anglais, né à Londres en 1667, mort en 1731. Il étudia à Bruxelles, et plus tard à Rome, sous la direction de Le Gros. Il exécuta plusieurs travaux remarquables, parmi lesquels le *tombeau du docteur Busby*, à Westminster; — *la Conversion de saint Paul*, pour la cathédrale de ce nom; — la *statue de la reine Anne.*

Walpole, *Anecdotes of Painting.*

BIRD (*Édouard*), peintre anglais, mort le 2 novembre 1819 (1). Après s'être formé à la connaissance pratique de son art, il obtint la protection du marquis de Stafford, qui plaça son premier tableau dans une galerie où se trouvaient réunis les anciens chefs-d'œuvre de la peinture. Il fut peintre de la princesse Charlotte, et composa pour lord Bridgewater deux tableaux qui représentaient, l'un *l'Embarquement*, l'autre *le Débarquement du roi de France;* et pour le prince régent, *les Chantres de Psaumes dans une église de campagne.* Il travailla sous la direction de MM. Baugh et Hilhouye, et traça les peintures qui décorent à Londres les lambris de la salle maçonique de Bridgestreet. Il était membre élu de l'Académie.

(1) Et non en 1820, comme on le dit dans quelques biographies.

Gentleman's Magazine.

BIRD (*Guillaume*), compositeur anglais, fils de Thomas Bird, né vers 1546, mort à Londres le 21 juillet 1623. D'abord enfant de chœur dans la chapelle du roi Édouard VI, il eut pour maître le célèbre compositeur Tallis, et devint organiste de la cathédrale de Lincoln, puis en 1570 organiste de la chapelle royale, conjointement avec Tallis. Il est considéré comme un des plus grands musiciens de son temps. Outre un *Venite exultemus* publié par Burney et Hawkins, ses principales compositions sont : *Cantiones quinque et sex partium;* 1575; — *Sacrarum Cantionum quinque vocum;* Londres, 1589; — *Gradualia ac Cantiones sacræ, quorum aliæ ac quatuor, aliæ vero ad quinque et sex voces editæ sunt;* Londres, 1607; — *la Virginella* de l'Arioste, mise en musique; — *Songs of sundry natures;* Londres, 1589; — *Psalmes, Sonets*, etc.; sans date; — *Psalms, Songs*, etc.; Londres, 1611.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.* — Burnet, *General History of music.*

BIRÉ (...), historien français, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Histoire de la Ligue en Bretagne* (dont le manuscrit in-fol. est à la bibliothèque de Nantes); Paris, 1739, 2 vol. in-12.

Biographie universelle.

BIRÉ (*Pierre*), sieur de la Boucinière, jurisconsulte français, vivait dans la dernière moitié du seizième siècle. On a de lui : *Gazette d'Aletin le Martyr, son Épisémasie*, ou *relation contenant l'origine, l'antiquité et la noblesse de l'ancienne Armorique, et principalement des villes de Nantes et de Rennes;* Nantes, 1580 et 1637, petit in-4°.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, t. III, 35, 445 (édit. Fontette).

BIREN ou **BUREN** (*Ernest-Jean*), duc de Courlande, plus connu sous le nom de *Biron*, né en 1690, mort le 28 octobre 1772. Fils d'un capitaine, il vint en 1714 à Saint-Pétersbourg, où il se flatta d'être compris, comme gentilhomme, dans la maison qu'on formait alors à la jeune fiancée du fils aîné de Pierre le Grand. Ce projet manqua; mais la protection de Bestoujef-Rumine, le père, le fit recevoir en la même qualité à la cour d'Anne-Ivanovna, alors duchesse douairière de Courlande. La bonne mine de Biren, ses manières insinuantes, et une hardiesse qui n'était pas sans habileté, lui valurent les bonnes grâces de sa maîtresse, qui le maria à une de ses dames d'honneur appartenant à une bonne famille du pays, contre le gré des parents de cette demoiselle. Biren crut ainsi prendre place parmi la noblesse courlandaise, et sollicita l'honneur d'être inscrit sur ses registres; mais

ce corps féodal, jaloux de ses prérogatives, repoussa le petit-fils d'un palefrenier.

En 1730, des députés de la haute noblesse russe vinrent à Mittau offrir à la duchesse le trône de son père, que la jeune Élisabeth Pétrovna n'osait pas encore revendiquer. Ce n'est pas ici le lieu de dire quelles conditions furent imposées à Anne, et de quelle manière elle les remplit : l'éloignement de Biren était au nombre des conditions. Anne souscrivit à tout, et Biren n'accompagna pas la nouvelle impératrice; mais, par son ordre, il la suivit de près; et l'acte restrictif des droits du trône n'était pas déchiré encore par la main de la princesse, qu'on connut à Moscou que son favori y était arrivé. Après son couronnement, l'impératrice le nomma grand chambellan, lui donna des terres considérables, et lui conféra le cordon de Saint-André, ainsi que le titre de comte de l'empire russe. A ce titre l'empereur d'Allemagne ajouta bientôt celui de comte de l'empire romain. Depuis ce moment jusqu'à la mort d'Anne, Biren gouverna la Russie et sa souveraine, non sans gloire; car il sut se servir d'excellents instruments, mais avec une dureté inouïe. Outre les infortunés princes Dolgorouki, on nomme plusieurs milliers de ses victimes. Anne elle-même, dit-on, ne put pas toujours le fléchir, et avilit quelquefois son rang suprême jusqu'à le supplier à genoux. L'élévation de Biren au trône de Courlande, par l'élection (13 juin 1737) de cette même noblesse qui jadis lui avait refusé l'indigénat, ne satisfit pas encore son ambition : il nourrissait l'espérance de marier la princesse de Mecklembourg, nièce de l'impératrice, à l'aîné de ses fils; et s'il fit quelque bien au duché de Courlande, il ne détourna pas pour cela un instant son attention de l'empire russe, et ne quitta pas Moscou. Plusieurs conspirations tramées contre sa vie furent découvertes, et échouèrent. La haine profonde que la plupart des grands de l'empire lui avaient vouée ne l'empêcha pas de se faire déclarer régent de la Russie pendant la minorité d'Ivan Antonovitch, dans le cas où l'impératrice mourrait avant que ce jeune prince fût majeur. Ce cas arriva le 28 octobre 1740, et Biren exigea aussitôt l'hommage dû à son titre; il se serait même emparé de la personne de l'héritier, sans l'opiniâtre résistance des parents. Après avoir tout fait pour contrarier leur élévation, le régent crut devoir se rapprocher de ceux-ci : il leur fit décerner la qualité d'altesse impériale avant de se l'attribuer à lui-même, et leur alloua une pension. Puis il régna en maître absolu, au nom d'un enfant qu'on le soupçonnait même de vouloir déshériter en faveur de son fils, qu'il aurait uni à la grande princesse Élisabeth.

Le feld-maréchal Munnich avait secondé le favori d'Anne jusqu'à le pousser à la régence; mais, plus fin que lui, et voyant que ses services ne recevaient pas la récompense qu'il en avait attendue, il le trompa par des dehors de dévouement, tandis qu'il travaillait à le renverser. La catastrophe eut lieu le 20 novembre 1740 (nouv. style) : Munnich proclama la princesse Anne grande-duchesse et régente, fit surprendre et garrotter Biren dans son lit par le colonel Manstein, et ordonna ensuite qu'il fût transporté dans la forteresse de Schlüsselbourg avec son frère cadet, Gustave Biren. Quoiqu'on ne prouvât pas le fait qu'on lui imputait d'avoir voulu changer au profit de sa famille l'ordre de succession au trône, le duc de Courlande fut condamné à mort en mai 1741. La régente commua cette peine en exil perpétuel; et il fut envoyé à Pelim, 600 verstes au delà de Tobolsk, où Munnich lui avait fait préparer une prison bien palissadée. Ses biens furent confisqués, et il entraîna dans son infortune presque tous les membres de sa famille.

Mais une nouvelle révolution du palais arriva vers la fin de la même année : Élisabeth, devenue impératrice, rappela Biren de Sibérie, et y envoya Munnich à sa place. Les deux rivaux se rencontrèrent à Kasan, et se mesurèrent des yeux sans proférer une parole; mais leur regard parlait pour eux. Ce genre d'éloquence peut suffire aux hommes; les passions des femmes leur permettent moins de s'y borner : aussi la duchesse de Courlande ne put-elle s'empêcher d'insulter la malheureuse régente lorsqu'elle la rencontra également sur son passage, allant en exil avec son mari et son fils.

Élisabeth n'obéit pas à son premier mouvement de clémence : Biren, au lieu de revenir à Saint-Pétersbourg, reçut l'ordre d'aller vivre à Iaroslav. Deux ducs furent successivement élus à sa place par les états de Courlande, mais sans pouvoir se faire reconnaître. Enfin Pierre III rappela Biren, et Catherine II lui rendit même son duché. Le 20 janvier 1763, Biren rentra à Mittau, et, profitant des leçons du malheur avec la même sagesse qu'il avait prouvée en le supportant sans faiblesse, il régna sur la Courlande avec douceur et justice jusqu'à sa mort, arrivée le 28 décembre 1772. Il laissa deux fils, qui l'un et l'autre avaient partagé son sort.

L'aîné, Pierre, qui lui succéda en qualité de duc de Courlande et de seigneur de Wartenberg en Silésie, était né à Mittau en 1742, et régna de 1769 à 1795. Ce fut lui qui fonda en 1774 le *Gymnasium illustre* de Mittau. Mais son règne fut orageux : une longue absence avait laissé le pouvoir aux mains d'un conseil qui, n'ayant pu faire approuver tous ses actes par le duc, lutta contre lui, et finit par le trahir en s'adressant à Catherine II, déjà maîtresse de la Pologne. Celle-ci, mécontente de Pierre qui s'était placé sous la protection du roi de Prusse, prit possession du duché, dont la députation des états lui avait offert la souveraineté; il ne resta plus au duc qu'à sanctionner cet arrangement, ce qu'il fit par acte du 28 mars 1795. En retour, l'impératrice s'engagea à lui payer une pension de 100,000 écus, et lui acheta pour la somme de 500,000 ducats ses domaines en Courlande. Depuis, Pierre vécut

alternativement à Berlin, dans son duché de Sagan, et dans ses terres de Wartenberg, de Nachod et de Gellenau. C'est dans la dernière qu'il mourut en 1800. [M. SCHNITZLER, dans l'*Enc. des g. du m.*]

Busching, *Magasin*, t. IX, p. 393-414; Manstein. — Schmidt Phseldeck, *Materialien zur russ. Gesch.*, t. II. — *Vie de Biron*, en allemand, 2e édit.; Brême, 1742. — De Helbig, *Russ. Günstlinge*; Tubing., 1806. — Karamzine, *Histoire de la Russie*.

BIRET (*Aimé-Charles-Louis-Modeste*), magistrat et jurisconsulte français, né au Champ-Saint-Père (Vendée) le 3 janvier 1767. D'abord juge de paix à la Rochelle, il publia en 1810 un *Essai en forme de commentaire sur la législation de simple police* (réimprimé en 1823). Plus tard il fit paraître *le Christianisme en harmonie avec les plus douces affections de l'homme*, 1813; et en 1816 : *de l'Éducation, ou Émile corrigé*. Cet ouvrage ayant été violemment attaqué par le *Journal de Paris*, l'auteur répondit par un *Essai sur la Critique et les Critiques*. Ses ouvrages de droit sont : *Essai en forme de commentaire sur la Législation de police simple*; la Rochelle, 1810; — *Formulaire complet et méthodique des Justices de paix de France*; la Rochelle, 1819; 2e édition, sous ce titre : *Recueil général et raisonné de la jurisprudence et des attributs des Justices de paix de France*; la Rochelle, 1819; 3e édition sous le même titre, 1834 et 1839; — *Procédure complète et méthodique des Justices de paix de France*; la Rochelle, 1820 et 1830; — *Traité des Nullités de tous genres, etc.*; Paris, 1820-1821; — *Traité de l'Absence et de ses effets*; Paris, 1824; — *Application au Code civil des Institutes et des cinquante livres du Digeste*, avec la traduction en regard; Paris, 1824; — *Code rural*; Paris, 1824; — *Traité du Contrat de Mariage*; Paris, 1825; — *Code des Justices de paix annoté*; Paris, 1825; — *Manuel de tous les actes sous signatures privées*; Paris, Roret, 1836; — *Nouveau Manuel des législation et jurisprudence sur l'Enregistrement et le Timbre*; Paris, 1836; — *Nouveau Manuel complet, etc., des Octrois et des autres Contributions indirectes*; Paris, 1847.

Quérard, *la France littéraire*.

BIRGER DE BIELBO, régent de Suède, né vers l'an 1210, mort en 1266. Il appartenait à la puissante famille des Folkungar, et fut duc de Gothie, comte du palais, et régent de Suède. Époux de la princesse Ingeborg, sœur du roi Éric le Bègue, il fit éclater ses talents militaires par la délivrance de Lubeck, que les Danois tenaient assiégée. Il réussit à soumettre les Finlandais, les convertit à la foi chrétienne, et mit un terme aux pirateries qu'ils exerçaient sur les côtes de la Suède. Durant cette expédition, Éric le Bègue vint à mourir; Birger prétendait à la couronne; ses rivaux, qui ne l'ignoraient point, firent proclamer roi son fils Valdemar, à peine âgé de treize ans. Birger, à son retour, trouvant le trône occupé, dut se contenter du titre de régent, et il exerça le pouvoir jusqu'à sa mort. Il raffermit la puissance du nouveau souverain en déjouant les projets d'une faction qui aspirait à le détrôner, et dont les principaux chefs furent punis de mort ou contraints de s'exiler. En 1258, il contracta un nouveau mariage avec Mechtilde de Holstein, veuve d'Abel, roi de Danemark. Les institutions que Birger donna à son pays, les réformes qu'il opéra dans la législation, l'esclavage qu'il abolit, les ordalies qu'il supprima, sont quelques-uns des titres nombreux qu'il acquit à la reconnaissance de la Suède. C'est ce grand homme qui a fondé Stockholm; c'est encore lui qui jeta les fondements de la cathédrale d'Upsal. Malheureusement pour la Suède, Birger, avant sa mort, partagea ce royaume entre ses quatre fils, dont l'aîné avait le titre de roi, et les trois autres celui de duc. Cet acte impolitique replongea cet infortuné pays dans de longues et cruelles dissensions.

Olaüs Magnus, *lib.* 19.

BIRGER, roi de Suède, petit-fils du précédent, fils de *Magnus Ladulaas*, né en 1281, mort en 1321. Il avait pour tuteur le connétable régent, *Torkel Kanutson*, qui continua sagement l'œuvre de Birger, fit un recueil des lois suédoises, et interdit la vente des esclaves. En 1304 éclata une guerre civile, excitée par les frères du jeune roi : Éric et Waldemar l'attaquèrent, battirent son armée, et firent décapiter le régent Kanutson en 1306. Birger, prisonnier, fut forcé de partager le royaume avec ses deux frères. Mais, en 1317, il attira ses frères dans un piége : après les avoir enivrés, il les enferma dans le donjon de Nykjöping, où il les laissa mourir de faim. Mais le peuple, qui les aimait, et chantait longtemps leur sort dans une romance populaire, se révolta, la ville de Stockholm à la tête, contre Birger, et le força de s'enfuir en Danemark, où il mourut en exil. Son fils Magnus fut pris et décapité, et les quatre états assemblés à Upsal proclamèrent roi Magnus, fils d'Éric, un enfant de trois ans.

P.-L. M.

A. Geoffroy, *Hist. des États scandinaves*; Paris, 1851. — *Art de vérifier les dates*.

BIRINGUCCIO (*Vanucci*), mathématicien italien, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il perfectionna les arts qui ont rapport à la guerre, servit le duc de Parme, celui de Ferrare, la république de Venise, et, parmi ses compatriotes, fut le premier qui écrivit sur l'art de fondre les canons, de fabriquer la poudre, et de préparer les feux d'artifice. On a de lui : *Pirotecnia, nella quale si tratta non solo della diversità delle minere, ma anco di quanto si ricerca alla pratica di esse, e che s' appartiene all' arte della fusione o getto de' metalli*; Venise, 1540, in-4°; trad. en latin, Paris, 1572, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BIRKBECK** (*George*), médecin et philanthrope anglais, né dans le Yorkshire en 1776, mort le 1er décembre 1841. Fils d'un banquier, il témoigna de bonne heure sa prédilection pour les études industrielles et scientifiques, et étudia aussi la médecine. Nommé professeur à l'institution Anderson de Glasgow, il commença dans cette ville, en 1799, ses premières leçons sur la philosophie naturelle et expérimentale, et ouvrit jusqu'en 1804 des cours gratuits de lecture. Devenu médecin praticien à Londres, il ne put d'abord donner suite à ses desseins philanthropiques en faveur des artisans; mais il les réalisa en 1820, en reprenant à Londres ses cours gratuits de lecture. En 1827, il contribua à la fondation de l'établissement dit *Mechanic's Institutions*, et il fut soutenu dans ses louables efforts par Bentham, Wilkie, Cobbett et Lushington. On lui confia et il garda jusqu'à sa mort la direction de l'institution, qu'il dota, dès son origine, d'une somme de 3,700 liv. sterl. pour y faire construire une salle de lecture.

Knight, *Dictionary of Arts Commerce and Manufactures.*

* **BIRKHEAD** ou **BIRCHEADE** (*Henri*), poëte anglais, né à Londres en 1617. On ignore la date de sa mort. Il étudia au collége de la Trinité à Oxford, et plus tard il alla chez les jésuites de Saint-Omer; puis il revint en Angleterre. Il se fit appeler *Bircheadus*, et composa des poëmes latins publiés sous le titre de *Poemata Elegiaca, Iambica, Polymetra*, 1656, in-8°; — *Otium literarium*, 1656.

Wood, *Athenæ Oxonienses.*

BIRKENHEAD ou **BERKENHEAD** (*John*), écrivain politique, né à Norwich vers 1615, mort à Westminster en 1679. Il fit ses études à Oxford. Pendant les guerres civiles il rédigeait, en faveur de la cour, un journal intitulé *Mercure antique*. Son dévouement à la cause royale, à laquelle il resta attaché malgré de longues persécutions, lui fit donner le nom de *poëte loyal*. A la restauration des Stuarts, il fut nommé chevalier et maître des requêtes. En 1661, l'université d'Oxford le nomma docteur en droit civil, à la recommandation de Charles II. Il fut élu membre du parlement pour Wilton, dans le comté de Wilts, et prit place dans le sein de la Société royale de Londres.

Rose, *New Biographical Dictionary.*

* **BIRKOWSKI** (*Fabien*), célèbre prédicateur polonais, né à Léopol en 1566, mort à Cracovie en 1636. On a de lui des sermons et des éloges funèbres, qui parurent en plusieurs volumes à Cracovie, en 1620, 1624, 1628 et 1632. Comme écrivain polonais, Birkowski marque, pour ainsi dire, la limite entre l'âge d'or de la littérature de son pays sous les Jagellons, et les commencements de sa décadence au dix-septième siècle. G. M.

J.-M. Ossolinski, *Wiadomosci historyczno-krytyczne* (Notices historico-critiques); Cracovie, 1819; 4 vol. in-8°.

* **BIRNBAUM** (*J.-M.-F.*), actuellement professeur de droit à l'université de Giessen (grand-duché de Hesse-Darmstadt), est né en 1790 ou 1791, à Bamberg (royaume de Bavière). Après avoir fréquenté successivement plusieurs universités d'Allemagne pour y faire ce que nous appelons *les humanités*, il prit le grade de docteur en droit à l'université de Wurtzbourg, dont il avait suivi les cours pendant plusieurs années, en même temps qu'il dirigeait, comme précepteur, l'éducation des fils du comte de Westphalen, résident alors à Francfort. En 1817, lors de l'érection de trois universités dans les provinces méridionales du royaume des Pays-Bas, M. Birnbaum fut appelé à l'une des chaires de l'université de Louvain, et il occupa cette chaire d'une manière fort distinguée jusqu'en 1830. Peu après la révolution qui sépara de la Hollande les provinces belges, la faculté de droit de l'université de Louvain ayant été supprimée (par un arrêté du gouvernement provisoire), M. Birnbaum quitta la Belgique. Il alla d'abord s'établir à Bonn, et y professa quelque temps, sans avoir reçu préalablement du gouvernement prussien le titre de *professeur*. Il passa ensuite à l'université de Fribourg en Brisgau, où il obtint immédiatement le titre et les fonctions de professeur *extraordinaire*, et enseigna le droit naturel et le droit criminel. Quelques années après, il reçut le titre de professeur *ordinaire*, c'est-à-dire titulaire, et occupa ce poste jusqu'à l'époque de sa nomination à l'université de Giessen, en 1840. En 1848, il fut nommé chancelier de cette université, ce qui l'éleva au rang de membre des états du pays.

M. Birnbaum a publié, dans divers recueils périodiques, de nombreuses dissertations; nous citerons comme la plus remarquable celle qui a pour objet la distinction des délits en publics et privés. Son traité de la *dîme* est considéré, en Allemagne, comme le meilleur ouvrage sur cette matière.

On assure qu'un traité sur l'ensemble du droit criminel est presque entièrement composé par M. Birnbaum; c'est sans doute le résultat des leçons données par l'auteur. Malheureusement il y a lieu de craindre que le cumul des fonctions de professeur et de chancelier d'université, joint aux travaux comme membre des états, ne laisse bien peu de loisir à M. Birnbaum.

M. Birnbaum est en outre l'auteur de plusieurs ouvrages de littérature. Sa tragédie d'*Adalbert de Babenberg* a été représentée avec un grand succès au théâtre de Francfort. H. Blondeau.

BIRNIE (*Richard*), magistrat anglais, né à Bamff, en Écosse, vers 1760; mort le 29 avril 1832. Il entra comme ouvrier sellier dans la maison Mackintosh et compagnie, qui comptait la famille royale au nombre de ses clients. Un heureux hasard mit, un jour, Birnie en rapport avec le prince de Galles; et l'intelligence avec laquelle il exécuta ses ordres lui attira la bien-

veillance de l'héritier du trône. Birnie devint bientôt le chef d'atelier et ensuite l'associé de ses patrons. Un riche mariage le rendit propriétaire dans la paroisse de Saint-Martin, où il remplit plusieurs fonctions gratuites. Zélé partisan de la cour, dont il était le sellier, il s'enrôla dans les volontaires de Westminster, où il obtint le grade de capitaine. Il contribua, en 1805, à fonder une maison de refuge dans le quartier de Londres appelé *la ville de Camden*. La protection du duc de Northumberland le fit nommer membre de la commission de la paix. Dans ce poste, Birnie s'initia à la connaissance de la législation anglaise, ce qui lui mérita la place de magistrat de police à Uhson-Hall, puis à l'office de Bow-Street. A la tête de la force armée, il arrêta, en 1820, les conspirateurs de la rue Caton; et, lors des troubles suscités par l'apparition de la reine Caroline en Angleterre, il eut la hardiesse, en présence de la multitude soulevée, de lire le *riot-act*, quand sir Robert Burke hésitait à accomplir ce devoir. Birnie en fut récompensé par sa nomination à la place de ce magistrat, obligé de donner sa démission; et il reçut du roi George IV le titre de chevalier.

Annual-Register.

BIROET ou **BIROAT** (*Jacques*), théologien français, natif de Bordeaux, mort vers 1666. Il était prieur de Bessan, de l'ordre de Clugny, conseiller et prédicateur du roi. On a de lui un grand nombre de sermons imprimés en plusieurs volumes in-8°.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

BIROLI (*Jean*), botaniste italien, né à Novare en 1772, mort dans la même ville le 1er janvier 1825. Il étudia à Pavie, et s'appliqua à la clinique d'abord, ensuite à la botanique. Il fut chargé de diriger le jardin formé, dans sa ville natale, par la Société d'horticulture. Professeur d'agriculture à Pavie en 1814, il fut appelé à Turin, où on le nomma premier professeur de la faculté; il y fut pourvu d'une chaire de botanique et de matière médicale. On a de lui : *Del Rizo, trattato economico rustico*; Milan, 1807, in-8°; — *Flora Agoniensis, seu plantarum in Novariensi provincia sponte nascentium descriptio*; Vigevano, 1808, 2 vol. in-8°; — *Trattato d' Agricoltura*; Novare, 1809, 4 vol. in-8°; — *Georgica del dispartimento dell' Agogna*; ibid., 1809, in-8°; — trois lettres sur la culture du coton, du *cyperus esculentus* et du *sedum Novariense*.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*.

BIRON, nom appartenant à l'ancienne et illustre famille française de *Gontaut*. En voici les membres les plus célèbres :

BIRON (*Armand* DE GONTAUT, baron, puis duc DE), né vers 1524, mort le 26 juillet 1592, fut élevé parmi les pages de Marguerite, reine de Navarre. Il se distingua dans les guerres du Piémont, et fut fait gentilhomme de la chambre du roi. Il penchait secrètement pour les huguenots, et cependant il prit parti contre eux lors des guerres de religion; il figura aux journées de Dreux (1562), de Saint-Denis (1567) et de Moncontour (1569). C'est à cette dernière époque qu'il fut nommé grand maître de l'artillerie. Il fut, avec de Mesme, négociateur, pour la cour, de la paix de Saint-Germain (1570), paix appelée *boiteuse et mal assise*, parce que Biron était boiteux, et que de Mesme était seigneur de Malassise. Dans la nuit de la Saint-Barthélemy, il se renferma dans l'Arsenal, d'où il repoussa ceux qui étaient venus pour assassiner les huguenots. Lorsqu'il fut envoyé par Charles IX à la Rochelle pour y commander, les habitants refusèrent de le recevoir; il fit vainement le siége de la ville, et alla guerroyer avec plus de bonheur en Guienne. Henri III le rappela de cette province en 1580, et le décora de l'ordre du Saint-Esprit; il avait été fait maréchal de France en 1577. Il donna d'inutiles conseils au duc d'Alençon, qu'il suivit dans les Pays-Bas en 1583. Trois ans après, il essaya, sans y réussir, d'empêcher la journée des Barricades. A la mort de Henri III, il fut un des premiers à reconnaître Henri IV, et lui rendit un grand service en retenant les Suisses dans son armée. A la journée d'Arques, au premier siége de Paris (1589), à la bataille d'Ivry (1590), il se distingua par la valeur et les talents que tant de fois déjà il avait déployés. Il eut la tête emportée d'un coup de canon au siége d'Épernay. Aux qualités du guerrier Biron joignait quelques connaissances littéraires. Il portait toujours avec lui des tablettes, où il notait tout ce qu'il voyait ou entendait dire de remarquable. Elles étaient passées en proverbe, et quelquefois même le fou du roi jurait par elles. Le maréchal de Biron fut le parrain du cardinal de Richelieu. [*Encyc. des g. du m.*]

Mémoires de Sully. — *Journal de Henri III*. — Anselme, *Histoire généalogique de la maison de France*. — Pinard, *Chronologie militaire*, t. II.

BIRON (*Charles* DE GONTAUT, duc DE), fils du précédent, naquit en 1562, et mourut le 31 juillet 1602. Il se fit de bonne heure remarquer par une entière indifférence pour l'une et l'autre des religions qui causaient alors des guerres si cruelles. Il montra dès sa jeunesse un goût décidé pour les armes, et fut obligé de s'éloigner quelque temps de la cour, à la suite d'un duel qui eut beaucoup d'éclat. Attaché à Henri IV dès l'avénement de ce prince, il devint son ami et son favori, et obtint un avancement très-rapide, qu'il justifia dans tous les combats auxquels il assista, par ses talents et son intrépidité. Il était colonel des Suisses dès l'âge de quatorze ans; il fut bientôt maréchal de camp, puis lieutenant général. En 1592, après la mort de son père, le roi lui donna le titre d'amiral de France. Biron était d'un caractère bouillant, d'une activité effrénée; brillant à la cour et sur les champs de bataille; prodigue, magnifique; sans aucun principe de

morale; vain, léger, opiniâtre, présomptueux; n'épargnant pas même dans ses propos Henri IV, qui, en 1594, lui donna le titre de maréchal de France en échange de celui d'amiral, qu'il rendit à Villars. En 1595, il fut nommé gouverneur de Bourgogne. Henri lui sauva la vie au combat de Fontaine-Française; et en 1598, après la reprise d'Amiens, il le fit duc et pair. « Messieurs, dit le roi aux députés du parlement qui étaient venus le complimenter, voilà le maréchal de Biron, que je présente avec un égal succès à mes amis et à mes ennemis. »

Mais Biron avait toujours besoin d'argent; il s'irritait de ce que le roi n'épuisait point pour lui ses trésors. Il devait bientôt passer du mécontentement au crime. Beauvais-la-Nocle, sieur de Lafin, agent secret des Espagnols, qui, malgré la paix de Vervins, cherchaient toujours à exciter des troubles en France, gagna Biron; et celui-ci, dans une mission dont il fut chargé par le roi à Bruxelles, promit de se joindre aux rebelles que l'Espagne parviendrait à soulever en France. En 1599, lors du voyage du duc de Savoie en France, Biron fit un traité formel contre Henri, son bienfaiteur, avec ce prince et avec Fuentès, gouverneur de Milan. Quoique, dans la guerre de 1601, il combattît franchement le duc de Savoie, ses intrigues ne purent rester cachées au roi, qui eut avec lui une explication dans le cloître des Cordeliers de Lyon. Biron fit des aveux, et Henri lui pardonna. Mais le maréchal continua ses menées : le roi l'avertit encore une fois, et l'envoya comme ambassadeur à Londres auprès d'Élisabeth. A son retour, des preuves non équivoques de sa trahison furent découvertes; Henri IV le fit venir à Fontainebleau, et essaya inutilement de l'amener au repentir. Biron, arrêté au milieu de la nuit, en sortant de la chambre du roi, fut conduit à la Bastille, jugé, et condamné à être décapité. Cette sentence fut exécutée dans l'intérieur de la Bastille. [*Enc. des g. du m.*]

M. de Lacretelle, *Histoire des guerres de religion.* — Anselme, *Hist. généalog.*— De Thou, *Hist.*— Mézeray, *Histoire de France.*

BIRON (*Charles-Armand*, duc DE), petit-neveu de Charles, naquit le 3 août 1663, mourut à Paris en 1756. Il servit sous Louis XIV depuis 1684 jusqu'en 1713, et fut fait successivement colonel, brigadier d'infanterie, maréchal de camp, chevalier de Saint-Louis, lieutenant général. Au siége de Landau, il eut le bras gauche cassé d'un coup de fauconneau, et dut subir l'amputation. Sous la régence du duc d'Orléans, sa baronnie de Biron fut érigée en duché-pairie, et, sous Louis XV, il fut créé maréchal de France.

Moréri, *Dictionnaire historique.*

BIRON (*Louis-Antoine* DE GONTAUT, duc DE), maréchal de France, quatrième fils de Charles-Armand de Gontaut, naquit le 2 février 1700, et mourut le 29 octobre 1788. Il servit, de 1733 à 1735, en Italie, sous les maréchaux de Villars et de Coigny, et fut blessé à la prise du château de Milan. Il servit aussi à l'armée de Bohême, sous le maréchal de Belle-Isle, en qualité de maréchal de camp. Lieutenant général le 20 février 1743, il se trouva à la malheureuse bataille de Dettingen. Colonel des gardes françaises le 26 mai 1745, il fit la guerre en Flandre depuis la bataille de Fontenay jusqu'au siége de Maestricht. Pair et maréchal de France, il fut pourvu de la charge de gouverneur général du Languedoc en juillet 1775, et mourut à l'âge de près de quatre-vingt-huit ans.

Archives de la Guerre.

BIRON (*Armand-Louis* DE GONTAUT, d'abord duc DE LAUZUN et ensuite duc DE), neveu du précédent, naquit à Paris le 15 avril 1747, et mourut le 31 décembre 1793. A la suite d'un mémoire qu'il avait publié sur *l'État de défense de l'Angleterre et de toutes les possessions dans les quatre parties du monde*, il fut chargé d'une expédition contre le Sénégal, Gambie, et quelques autres établissements de la côte. A la tête d'une petite escadre, il arriva au cap Blanc, enleva le fort le 30 janvier 1779, et envoya une partie de sa flottille devant Gambie et les autres possessions anglaises du littoral, qui furent promptement emportées. En 1780, il prit part à la guerre de l'indépendance américaine, et se distingua dans diverses rencontres. Nommé député de la noblesse de Quercy aux états généraux, il fut délégué en 1791 par l'assemblée constituante pour recevoir, des troupes réunies dans le département du Nord, le nouveau serment de fidélité, et reçut l'ordre de marcher sur Mons, où il essuya un échec. Nommé général en chef de l'armée du Rhin le 9 juillet 1792, il fut investi, le 30 septembre suivant, du commandement de l'armée d'observation destinée à surveiller les mouvements des Autrichiens établis entre Rheinfeld et Philipsbourg. Commandant de l'armée des côtes de la Rochelle le 15 mai 1793, il eut à lutter tout à la fois contre les étrangers et contre les agents qui semaient la division parmi les troupes, et les excitaient à l'insubordination. Fatigué d'un pareil état de choses, il envoya sa démission au comité de salut public qui la refusa, en faisant un appel à son patriotisme. A cet appel, Biron répondit par la prise de Saumur et par la défaite de l'armée vendéenne sous les murs de Parthenay. Malgré ces victoires, il insista de nouveau pour faire accepter sa démission. Cette persistance irrita le comité de salut public; et Carrier se chargea d'accuser Biron d'incivisme, de modération envers les Vendéens, et de l'arrestation illégale du lieutenant-colonel Rossignol. Destitué le 11 juillet 1793, avant d'avoir été entendu, Biron fut enfermé à l'Abbaye, comparut le 31 décembre devant le tribunal révolutionnaire présidé par Fouquier-Tinville, et fut condamné à mort, sous prétexte d'avoir conspiré contre la république. Biron mourut avec le dé-

goût de la vie dans l'âme. Un instant avant son exécution, il dit à ses compagnons d'infortune, prisonniers comme lui : « C'est fini, messieurs; je pars pour le grand voyage. » Et se tournant vers le bourreau, il lui présenta un verre de vin, en ajoutant : « Prenez; vous devez avoir besoin de courage au métier que vous faites. » A. S.

Mémoires du comte de Rochambeau. — Archives de la Guerre. — Mémoires de M. le duc de Lauzun; Paris, Barrois; 1822, 2 vol. in-18. — *Biographie nouvelle des Contemporains.*

BIRON (....), médecin en chef de l'hôtel impérial des Invalides, mourut en 1818. Il avait servi comme chirurgien-major dans les armées, et collaboré au *Journal de Médecine, de Chirurgie et de Pharmacie militaire.*

Biographie universelle.

BIRON. *Voy.* BOUFFLERS.

BIROTEAU (*Jean-Baptiste*), né à Perpignan, et mort le 24 octobre 1793. Il se fit remarquer, à l'époque où éclata la révolution, par son ardent enthousiasme, et fut nommé député à la convention nationale par le département des Pyrénées-Orientales. Dès le principe, il se rangea parmi les girondins. Le 30 septembre 1792, il fut nommé membre de la commission chargée d'examiner les papiers du comité de surveillance, et dit, dans son rapport, « que les commissaires avaient reconnu que plusieurs personnes innocentes avaient été massacrées dans les premiers jours de septembre; » il ajouta que le comité et la commune étaient composés d'intrigants, et demanda qu'une garde, fournie par les départements, fût organisée pour protéger la convention, qu'il croyait opprimée par le peuple de Paris. Le 3 décembre 1792, au moment de l'instruction du procès du roi, il déclara « que, longtemps avant le 10 août, il avait décidé dans son cœur la mort de Louis XVI; » et cependant, lors du jugement, il demanda l'appel au peuple, et ne vota la mort qu'à la condition que l'arrêt serait exécuté à la paix, et après l'expulsion de tous les Bourbons. Cette contradiction fait comprendre l'incertitude de sa conduite pendant qu'il resta au sein de la convention. Le 19 février, il insista sur les poursuites à exercer contre les auteurs des massacres de septembre; le 1er mars, il dénonça de nouveau le comité de surveillance de la commune de Paris; le 9 mars, il essaya de s'opposer à la création du tribunal révolutionnaire, et bientôt après accusa Danton et Fabre d'Églantine d'avoir indirectement proposé la royauté. Il fut un des girondins dont les sections demandèrent l'expulsion. Accusé par Barrère d'avoir, dans sa correspondance, excité le peuple à désobéir aux ordres des représentants en mission, il ne répondit que par des récriminations contre Robespierre. Arrêté au 31 mai, il parvint à s'échapper, et se réfugia à Lyon, où il organisa un comité insurrectionnel. Pendant le siége de cette ville, au lieu de partager les dangers des malheureux qu'il avait poussés à la révolte, il alla se cacher dans les environs de Bordeaux, où il fut bientôt arrêté, et livré à une commission révolutionnaire qui le condamna à mort. La convention accorda, en 1794, une pension à sa veuve.

Moniteur. — Thiers, *Hist. de la Révolution.* — Mignet, *Hist. de la Rév.* — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

BIRR (*Antoine*), médecin suisse, né en 1693, mort en 1762. Il était docteur en médecine, et professeur de grec à l'université de Bâle, sa patrie. On a de lui : *Adumbratio historiæ nationalis philosophiæ*; Bâle, 1722, in-4°; — *Theses de naturalis scientiæ universa Materia*; Bâle, 1727, in-4°; — *Specimen hypomnematum ad Grotium de J. B. et P.*; Bâle, 1727, in-4°; — *De Requisitis in demonstratione anatomica, specimen I et II*; Bâle, 1732, in-4°; — *Animadversiones rhetoricæ*; Bâle, 1733, in-4°; — *Theses ex morali philosophia*; Bâle, 1734, in-4°; — *Subitarius in Historiam helveticam excursus, ea, quæ fœdus nobilissimum antecesserunt, ejusque causas, breviter perstringens*; Bâle, 1737, in-4°; — *Animadversiones Horatianæ*; Bâle, 1743, in-4°; — *Animadversiones in B. Clementis epistolas*; Bâle, 1744, in-4°; — une édition du *Thesaurus linguæ latinæ* de Robert Estienne avec additions; Bâle, 1741, 4 vol. in-fol.

Biographie médicale. — Athenæ Rauricæ.

BISACCIONI (*Jérôme-Majolino*), poëte italien, vivait dans la dernière moitié du seizième siècle. Il professa la rhétorique et la poésie à Iesi, ville de l'État de l'Église. On a de lui : *Falsi Pastores*, comédie en vers; Vérone, 1605, in-12; — des *poésies lyriques*, insérées dans quelques recueils.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

BISACCIONI (*Majolino*, comte), homme d'État, guerrier et littérateur italien, fils du précédent, naquit à Ferrare en 1582, et mourut le 8 juin 1663. Il prit le grade de docteur en droit à l'université de Bologne, embrassa la profession des armes, et entra successivement au service de la république de Venise, du pape, du duc de Modène, du prince de Corrége, de l'évêque de Trente, du prince de Moldavie et du duc de Savoie. Partout il brilla par son courage, et éprouva une alternative continuelle de bonheur et d'adversité. Trois duels qu'il soutint avec fermeté lui firent quitter tour à tour la république de Venise, les États de l'Église et le duché de Mantoue. A Vienne, attaqué par l'armée de Bohême, il défendit, lui sixième, le pont de cette capitale, jusqu'au moment où les Impériaux vinrent le secourir. Aussi bon administrateur qu'intrépide guerrier, il fut podestat de Baiso, régent de la principauté de Corrége, gouverneur de Trente. Deux fois accusé injustement, il eut le bonheur de se justifier, et de sortir du cachot où on l'avait jeté. Après avoir été employé comme diplomate par le duc et la duchesse de Savoie, et par plusieurs princes italiens auprès de la cour pontificale, il se retira à Venise, où le roi de France, à qui il avait rendu quelques services, lui donna le

titre de gentilhomme de sa chambre, le cordon de Saint-Michel, et le titre de marquis. Toutes ces distinctions, et l'admission de Bisaccioni dans plusieurs académies italiennes, ne l'empêchèrent point de tomber dans l'indigence. On a de lui : *Copia d' una lettera scritta dal sign. D. de Majolino Bisaccioni a un certo Fulvio Festi*; sans date et sans nom de lieu, 3 feuillets in-4°; — *Statuti e privilegi della sacra religione Constantiniana*; Trente, 1624, in-4°; — *Continuazione dell' Istorie de' suoi tempi di Alessandro Ziliolí*; Venise, 1652 et 1653, in-4°; — *Istoria delle guerre civili di questi tempi, cioè d' Inghilterra, Catalogna, Francia*, etc.; Venise, 1653 et 1655, in-4°; — *lo Scrivere in ziffera*; Gênes, 1636, in-8°; — *Sensi civili sopra il perfetto capitano, con le considerazioni sopra la tattica di Leone imperatore*; Venise, 1642, in-4°; — quatre opéras : *Ercole amante in Lidia; Semiramide in India; Orithia; Veroconda l' Amazone d' Aragona*; Venise, 1645, 1648, 1650, 1651, in-12; — *Apparati scenici per il teatro novissimo di Venezia l' anno 1644, descritti da Majolino Bisaccioni, intagliati da Marco Boschini*; Venise, 1644, in-fol.; — *l' Albergo, favole tratte del Vero*; Venise, 1638 et 1640, 2 vol. in-12; — *la Nave, ovvero novelle amorose e politiche*; Venise, 1643, in-4°; — *Demetrio Moscovita, istoria tragica*; Rome, 1643, in-12; — *il Porto, novelle più vere che finte*; Venise, 1664, in-12; — la traduction française des romans français alors les plus à la mode, tels que la *Clélie* de Mlle de Scudéri, la *Cassandre* de la Calprenède, l'*Ariane* de Desmarets, etc.

Mazzuchelli. *Scrittori d'Italia.* — Tiraboschi, *Storia della Letteratura.*

BISCAÏNO (*Dominique* et non *Barthélemy*), peintre et graveur italien, né à Gênes en 1632, mort en 1657. Il apprit de son père, peintre assez médiocre, les premiers éléments du dessin, et passa à l'école de Valère Castelli, le peintre le plus habile qui fût alors à Gênes. Le jeune Biscaïno profita des leçons du maître, et donna des preuves de son talent par deux tableaux de sa composition : l'un représentait un *Marsyas écorché*, l'autre un *Saint implorant la Vierge pour quelques infirmes*. Ce dernier ouvrage était pour les pères Somasques, hors de la porte dite *dell' Erco*. Biscaïno mourut à l'âge de vingt-cinq ans, victime d'une peste qui enleva toute sa famille. Parmi ses meilleurs tableaux on remarque, à la galerie de Dresde, *l'Adoration des Mages*, *la Circoncision*, et *la Femme adultère*.

Soprani, *Vite de' Pittori, Scultori ed Architetti Genovesi.*

*BISCHOF (*Charles-Gustave*), géologue et chimiste allemand, né le 18 janvier 1792 à Wörd. Il étudia à l'université d'Erlangen, et occupa, depuis 1822, la chaire de chimie à Bonn. On a de lui, entre autres : *Physikalisch-Statistische Beschreibung des Fichtelgebirgs* (Description physique et statistique du Fichtelgebirg), en collaboration avec Goldfuss; Nüremb., 1817; — *Lehrbuch der Stöchiometrie* (Éléments de Stœchiométrie); Erlang., 1819; — *Die Entwickelung der Pflanzensubstanz* (le Développement de la substance des Plantes); Erlang., 1819; — *Die Wärmelehre des Innern unsers Erdkörpers* (Théorie du calorique intérieur de notre globe); Leipzig, 1837; travail important qui fut couronné par la Société des sciences de Hollande; — *Lehrbuch der Chemischen und Physikalischen Geologie* (Éléments de Géologie physique et chimique), vol. I et II; Bonn; 1847-1850 (inachevé); — *Populäre Briefe an eine gebildete Dame über die gesammten Gebiete der Naturwissenschaften* (Lettres populaires à une dame instruite, sur l'ensemble des sciences naturelles); Bonn, 1849. A. H.

Conversations-Lexicon.

*BISCHOFF (*Gottlieb-Guillaume*), botaniste allemand, né en 1797 à Dürckheim. Élève de Koch et de Martius, il occupe aujourd'hui la chaire de botanique à l'université de Heidelberg. Ses principaux ouvrages sont : *De plantarum præsertim cryptogamicarum transitu et analogia*; Heidelberg, 1825; — *Grundriss der Medinischen Botanick* (Éléments de Botanique médicinale); Heidelberg, 1831; — *Lehrbuch der allgemeinen Botanik* (Éléments de Botanique générale); Stuttg., 1834-1839; — *Medicinisch-Pharmaceutische Botanik*, 1843; 2e édition, 1847; — *Handbuch der Botanischen Terminologie und Systemkunde* (Manuel de Terminologie botanique, et exposé du système de cette science); Nuremberg, 1833-1844; — *Wörterbuch der beschreibenden Botanik* (Vocabulaire de Botanique descriptive); Stuttgart, 1839.

Conversations-Lexicon.

*BISCHOFF (*Théod.-Louis-Wilhem*), physiologiste allemand, fils du précédent, naquit le 28 octobre 1807, à Hanovre. Professeur à Heidelberg depuis 1836, il accepta, en 1843, la chaire de physiologie et d'anatomie à Giessen. Il fonda, dans cette ville, un institut et musée anatomico-physiologique. Parmi ses travaux on remarque : *Commentatio de novis quibusdam experimentis ad illustrandam doctrinam de respiratione institutis*; Heidelb., 1837; — Histoire de l'évolution de l'œuf du Lapin (*Entwickelungsgeschichte des Kaninchenéies*); Brunswick, 1843, mémoire couronné par l'Académie de Berlin; — *Lepidosiren paradoxa*; Leipzig, 1840; — *Entwickelungsgeschichte des Hundeies* (Histoire de l'évolution de l'œuf du chien); Brunswick, 1844; — *Beweis der von der Begattung unabhängigen periodischen Reifung und Loslösung der Eier der Säugethiere und der Menschen* (Preuve de la maturation et du détachement périodique des œufs, sans l'accouplement préalable, chez les mammifères et chez l'homme); Giessen, 1844. Dans ce dernier travail se trouve résolu l'un des problèmes les plus importants de la génération · — plusieurs articles intéressants

dans les *Archives d'Anatomie* de J. Müller. En 1850, Bischoff publia, à l'occasion du procès Görlitz, un rapport remarquable sur la *Combustion spontanée*. A. H.

Conversations-Lexicon.

*BISCHOFF (*Christophe-Henri-Ernest*), né à Hanovre en 1780. Il est professeur de pharmaceutique et de thérapeutique à Bonn depuis 1819, année de la fondation de cette université. Ses principaux ouvrages sont : *Lehre von den Chemischen Heilmitteln* (Doctrine des Médicaments chimiques); Bonn, 1825-1831; 2e édition, 1838; — *Darstellung der Gall'schen Gehirn- und Schädellehre* (Exposition de la doctrine de Gall sur le crâne et le cerveau); Berlin, 1805; — *Ueber das Verhältniss der Medicin zur Chirurgie* (Des rapports entre la médecine et la chirurgie); Bonn, 1842.

Conversations-Lexicon.

*BISCHOFF D'ALTENSTERN (*Ignace-Rodolphe*), médecin allemand, né le 15 août 1784 à Kremsmünster en Autriche, mort le 15 juillet 1850. Il fut professeur de clinique à Prague et à Vienne, et publia : *Beobachtungen über den Typhus und die Nervenfieber* (Observations sur le Typhus et la Fièvre nerveuse); Prague, 1815; — *Die chronischen Krankheiten im weitern Sinne* (les Maladies chroniques en général); Prague, 1817; — *Grundsätze der praktischen Heilkunde* (Principes de Médecine pratique); Prague, 1823-1825, 2e édit.; Vienne, 1830; — *Grundsätze zur Diagnostik und Therapeutik der Fieber und Entzündungen* (Principes pour le diagnostic et la thérapeutique de la fièvre et des inflammations); Vienne, 1823; — *Darstellung der Heilungsmethode an der Josephsakademie* (Exposition de la méthode de traitement à l'Académie de Vienne); Vienne, 1829; — *Grundzüge der Naturlehre des Menschen* (Esquisse de l'histoire naturelle de l'homme); Vienne, 1837-1839; — *Abhandlung über die Lungen-Schwindsucht* (Traité de la Phthisie pulmonaire); Vienne, 1843; — *Ueber die Vergiftungen* (Des empoisonnements); Vienne, 1844.

Conversations-Lexicon.

BISCHOFSBERGER (*Barthélemy*), historien suisse, né en 1622, mort en 1678. Il entra dans l'état ecclésiastique, fut ministre à Trojen, et occupait dans son canton la place de doyen du clergé. On a de lui une *Histoire du canton d'Appenzell*, qui, avant celle de Walser, passait pour la meilleure : cet ouvrage, écrit en allemand, parut à Saint-Gall en 1682.

Scheuchzer, *Bibliotheca Helvetica.*

BISCHOFSWERDER (*Hans-Rodolphe*, baron DE), homme d'État prussien, mort à Marquats, près de Berlin, en 1803. Il entra au service de Prusse vers la fin du règne de Frédéric II, et se montra dévoué au prince royal, qui, parvenu au trône sous le nom de Frédéric-Guillaume II, lui accorda sur le gouvernement du pays une influence presque illimitée. Bischofswerder, en qualité de plénipotentiaire prussien, fut envoyé au congrès de Systhove, et détermina les conférences de Pilnitz; il accompagna en 1792 son souverain, qui, à la tête de son armée, s'avançait dans la Champagne. Il fut ensuite chargé de représenter sa cour à Francfort; il en revint en 1794, et conserva son crédit en 1797, où la mort de Frédéric-Guillaume ne lui laissa qu'une retraite de 1200 thalers, et la décoration de l'Aigle Noire. Le nouveau souverain, en lui accordant cette dernière faveur, lui défendit expressément de reparaître à la cour. Bischofswerder se retira dans sa terre de Marquats. Il avait été l'un des affiliés les plus zélés de la secte des rose-croix, et en avait inspiré le goût à son souverain. Si on l'en croyait, il avait à sa disposition une sorte de panacée dont il faisait usage, mais qui ne paraît pas avoir reculé infiniment les bornes de sa carrière.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie.*

BISCHOP, en latin *Episcopus* (*Nicolas*), imprimeur suisse, né à Weissembourg en Alsace, vivait dans la dernière moitié du quinzième siècle. Il était fort versé dans la connaissance du grec et du latin, se voua à l'art typographique, et avec son associé, le fils du fameux Jean Froben, il entreprit de publier une collection des Pères grecs, qu'il commença, en 1529, par les œuvres de saint Basile le Grand. Toutes les éditions sorties des presses de Bischop se distinguent par une sévère correction et une grande netteté de caractères. Cet imprimeur avait pour devise une crosse épiscopale, surmontée d'une grue, emblème de la vigilance.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie.*

*BISCIOLA (*Lælius*), savant jésuite, né à Modène vers 1545, mort à Milan le 10 novembre 1629. Il enseigna dans plusieurs colléges la langue grecque, la théologie, l'éloquence et la philosophie. On a de lui : *Horarum subsecivarum; hoc est, rerum in omni philologiæ genere excellentium*; 2 vol. in-fol.; le 1er, imprimé à Ingolstadt, 1611; le 2e, à Cologne, 1618; — *Observationum sacrarum, lib. XII*; — *Digressionum in Evangelia Matthæi et Joannis*; — item, *In Epistolas Pauli ad Romanos, Galatas et Hebræos*, lib. IV. Il publia en italien, sous le nom de son frère Paul Bisciola, deux vol. de *Dissertations chrétiennes et morales*; — un *Traité des Comparaisons et des Similitudes*, et quelques dissertations. AP. B.

Sotwel, *Bibliotheca Scriptorum societatis Jesu.*

BISCIONI (*Antoine-Marie*), littérateur italien, né à Florence le 14 août 1674, mort le 4 mai 1756. Il suivit la carrière ecclésiastique, prit le grade de docteur en théologie à l'université de Florence, et se fit connaître comme prédicateur après que le grand-duc Cosme III lui eut accordé quelques bénéfices. Il fut titulaire d'une chapelle dans la basilique de Saint-Laurent, où il exerça les fonctions de curé, de 1698 à 1700. Nommé en 1713 garde de la bibliothèque Médi-

céo-Laurentienne, et réélu en 1725, 1729 et 1739, il ne put, malgré ses efforts, obtenir ce poste à perpétuité, et profita de cette position temporaire pour se perfectionner dans la langue toscane, et pour apprendre le grec, l'hébreu, et quelques autres langues orientales. L'un des plus nobles et des plus riches Florentins, Nicolas Panciatichi, logea, pendant onze ans, Biscioni dans sa maison, le donna pour instituteur à ses fils, et le nomma bibliothécaire, archiviste, secrétaire et historiographe de sa famille. Biscioni, qui, dans cette position, jouissait de forts appointements, de gratifications et de plusieurs bénéfices, mit en ordre les livres et les titres de son protecteur, et, durant vingt-cinq années, s'occupa de l'histoire des Panciatichi. Nommé par la cour de Rome protonotaire apostolique, examinateur synodal à Florence et à Fiésole, et réviseur des cas de conscience dans ces deux diocèses, il fut promu, par le grand-duc de Toscane, à la place de bibliothécaire royal de la bibliothèque Laurentienne, et, deux ans après, à un canonicat de la collégiale de Saint-Laurent. On a de lui : des notes et des préfaces pour une édition des *Prose di Dante Alighieri e di Gio. Boccacio*; Florence, 1713 et 1728; — du *Riposo* de Raphaël Borghini; Florence, 1730, in-4°; — du *Malmantile racquistato*; — *Parere sopra la seconda edizione de' canti Carnascialeschi, e in difesa della prima edizione*, etc.; Florence, 1750, in-8°; — *Catalogue de la bibliothèque Médiceo-Laurentienne*, 1er vol., contenant les manuscrits orientaux, et magnifiquement imprimé à Florence, 1752, in-fol.; — *Histoire de la noble famille des Panciatichi*, 3 vol. in-fol.; — *Ecatombe*, satire.

Jo.-Mario Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Ginguené, *Histoire littéraire de l'Italie*.

BISET (*Charles-Emmanuel*), peintre flamand, né à Malines en 1633, mort à Bréda on ne sait à quelle époque. Après s'être rendu à Paris, où il fut occupé par quelques seigneurs, il renonça à l'heureuse existence que ses débuts semblaient lui promettre, et revint dans le pays. Devenu peintre du comte de Monterey, gouverneur de cette province, il s'établit à Anvers, et fut appelé, en 1674, à diriger l'Académie de cette ville; mais ses dérèglements et sa paresse mirent obstacle à sa fortune, et, quoique ses tableaux fussent estimés, il mourut à Bréda, dans un état voisin de l'indigence. On a de lui, entre autres compositions, un tableau peint pour la confrérie des arbalétriers d'Anvers; il représente *Guillaume Tell abattant d'un coup de flèche une pomme placée sur la tête de son fils*.

Descamps, *Vies des peintres flamands*.

BISHOP ou **BISCHOP** (*Guillaume*), théologien catholique anglais, né à Brayles, dans le comté de Warwick, en 1553; mort le 16 avril 1624. Il commença ses études à l'université d'Oxford, et se forma à la science ecclésiastique, d'abord au séminaire anglais de Reims, ensuite à celui de Rome. Incarcéré à son retour dans sa patrie, il recouvra sa liberté en 1584, et alla prendre à Paris le grade de licencié et celui de docteur. Après la découverte de la conspiration des poudres, le gouvernement anglais exigea des catholiques le serment d'allégeance : quoique Bishop pensât qu'on pouvait le prêter, il s'y refusa cependant par respect pour le saint-siége, qui l'avait défendu. Il était âgé de soixante-dix ans, lorsqu'il fut nommé par le pape vicaire apostolique et évêque de Chalcédoine. Il s'occupa dès lors activement d'organiser l'Église catholique d'Angleterre, et, pour y parvenir, il s'entoura d'un chapitre, choisit des grands-vicaires, des archidiacres, des doyens ruraux, qui coopérèrent à ses travaux. On a de lui : une *Défense de l'honneur du roi, et de son titre au royaume d'Angleterre*; — *Protestation de loyauté par treize ecclésiastiques, la dernière année du règne d'Élisabeth*; — une édition du livre composé par le docteur Pits, et intitulé *De illustribus Angliæ scriptoribus*; Paris, 1619, in-4°; — plusieurs ouvrages de controverse, et quelques écrits sur la juridiction de l'archiprêtre Blackwell, etc.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

BISHOP (*Samuel*), professeur et poëte anglais, né en octobre 1731, mort en novembre 1795. Malgré la faiblesse de sa santé, il s'appliqua de bonne heure aux études sérieuses, et, âgé de neuf ans, il expliquait le Nouveau Testament en grec. Après avoir achevé ses études au collége de Saint-Jean à Oxford, il entra dans les ordres, et fut successivement curé de Headley et de Sainte-Marie Abchareh, lecteur à Saint Christophe, maître en chef de *Merchant Taylor's School*, recteur de Ditton, etc. De graves infirmités troublèrent le bonheur qu'il devait à une position si brillante, et le conduisirent au tombeau. Comme poëte, il se distingue par la grâce, la vivacité et le sentiment; il sait tour à tour instruire et plaisanter, mais il s'élève rarement. Il s'essaya dans la poésie dramatique, sans y obtenir de succès. Ses *Œuvres poétiques* ont été imprimées à Londres, 1796, 2 vol. in-8°. On a aussi de lui : *Feriæ poeticæ*, 1763-1764; — des *sermons* sur des sujets de morale pratique, 1798.

Thomas Clarke, *Vie de Samuel Bishop*, à la tête de ses *OEuvres poétiques*.

BISI (*Bonaventura*), peintre, né à Bologne en 1612, mort à Modène en 1662. Il abandonna la peinture d'histoire pour se livrer à la miniature, reproduisant en petit les plus beaux ouvrages du Guide et des autres élèves des Carrache. Son talent en ce genre lui valut le surnom du *Pittorino*. Dans sa jeunesse, Bisi était entré dans l'ordre des Mineurs conventuels de Saint-François; mais il est probable qu'il fut dispensé de ses vœux, car il passa toute sa vie auprès des divers souverains d'Italie, et en dernier lieu au service d'Alphonse IV et de François II,

ducs de Modène. Il a gravé à l'eau-forte plusieurs planches estimées, d'après le Parmigiano, Vasari et le Guide, et une *Sainte Famille* de sa composition. Il eut pour élèves Giuseppe Casarenghi et G.-B. Bergonzoni. E. B—n.

Malvasia, *Felsina pittrice*. — Masini, *Bologna perlustrata*.

*BISMARK (*Frédéric-Guillaume*, comte DE), lieutenant général au service du roi de Würtemberg, naquit le 28 juillet 1783 à Windheim, en Westphalie. Il fit les campagnes de l'Empire depuis 1809 dans les rangs des Français, et se distingua au passage de la Bérésina. Depuis 1820, il remplit plusieurs missions diplomatiques à Carlsruhe, à Berlin et à Dresde, et prit sa retraite en 1848. Il a publié : *Vorlesungen über die Taktik der Reiterei* (Cours de tactique pour la cavalerie); Carlsr., 1818; trad. en français, Paris, 1821, in-8°; — *Die Elemente der Bewegunskunst eines Reiterregiments* (Éléments des manœuvres pour un régiment de cavalerie); Carlsruhe, 1819, 2e édition, 1826; — *Felddienst-instruction für Schützen und Reiter* (Instructions sur le Service de campagne pour les tirailleurs et les cavaliers); Carlsruhe, 1820; 4e édition, 1835; — *Der Feldherr nach Vorbildern der Alten* (le Général d'après les modèles de l'antiquité), 1820; — *System der Reiterei* (Système de la cavalerie; Berl., 1822; — *Reiterbibliothek* (Bibliothèque du cavalier); Carlsr., 1825-1831; — *Die Russische Kriegsmacht in Jahre* 1835 (la Puissance militaire de la Russie en 1835); Carlsr., 1836. A. H.

Conversations-Lexicon.

BISOT ou BIZOT (*Jean-Louis*), gnomoniste français, né à Besançon en 1702, mort le 14 septembre 1781. Il était conseiller au bailliage de sa ville natale, et, dans les loisirs que cet emploi lui laissait, il cultivait la pyrotechnie et la gnomonique. Une nouvelle espèce de bombes à fusée, qui était de son invention, et dont il fit l'essai devant le marquis de la Vallière en 1752, obtint le plus heureux résultat. Cinq ans après, il construisit, dans l'un des faubourg de Besançon, un cadran solaire fort ingénieux, dont la description a été donnée dans le *Mercure* du mois de février 1758, et par Lalande, dans le *Journal des savants*, mois de juin de la même année. Le méridien de l'hôtel de ville de Besançon, et celui qu'on voit dans les fonts baptismaux de Sainte-Madeleine de cette ville, sont encore dus à Bisot. Ce savant avait déjà publié dans le *Mercure* et le *Journal encyclopédique* un mémoire relatif aux mesures de la Franche-Comté, et des observations physiques et météorologiques. Au moment de sa mort, il était sur le point de publier un *Traité des feux d'artifice sur l'eau*. On a de lui quelques poëmes en patois franc-comtois : *Arrivée dans l'autre monde d'une dame en paniers*; Besançon, 1735, in-8°; — *la Jacquemardade*, poëme épi-comique, Dôle, 1753.

Les Affiches de Franche-Comté, 21 septembre 1781.

BISSARO ou BISSARI (*Pierre-Paul*), jurisconsulte italien, vivait à Vicence dans la seconde partie du dix-septième siècle. Il fut chargé d'importantes négociations auprès de la république de Venise par le gouvernement de sa patrie. En 1647, il fut nommé président de l'Académie des *Olimpici*, à laquelle il rendit de signalés services. Cette société savante l'en récompensa par une inscription latine placée dans une de ses salles. On a de lui : *la Torilda, dramma per i moderni teatri*; — *il Confine del carnavale con la quaresima*, intermède en musique; — *il Convito, intermedio pastorale a convito di dame*, etc.; Venise, 1648 et 1650, 1 vol. in-12; — *Bradamante, poema per musica*; Venise, 1650, in-12; — *Angelica in India, dramma musicale*; Vicence, 1656; in-12; — *Euridice di Tessalia, pastorale regia di recita musica*; ibid., 1658; — *la Romilda, dramma per musica*, — *la contesa delle Hesperidi contesta di fiori boscarecci per sacre et nobilissime spose*; — *il Pensiero ne' chiostri, comparsa per applaudere asa cra sposa*; — *le Comparse in Parnasso nel comparire in Torneo*; Vicence, 1659, 1 vol. in-12; — *Fedra incoronata, dramma reale per musica*, etc., *azione prima*; Munich, 1662, in-4°; — *Antiopa giustificata, dramma guerriero, azione secunda*; — *Medea vindicativa, dramma di foco, azione terza*; Munich, 1662, in-4° : ces trois ouvrages avaient pour but de célébrer la naissance de Maximilien-Emmanuel, prince électoral de Bavière; — *le Stille d'Ippocrene, trattenimenti poetici*, et *le Vendette rivali, favola musicale*; Venise, 1648, in-12; — *Scorse olimpiche, trattenimenti accademici, lib. primo*; Venise, 1650, in-12; — *i Cotturni di Euterpe, trattenimenti poetici, lib. secondo*; ibid., 1650, in-12.

BISSCHOP ou BISKOP (*Jean* DE), dessinateur hollandais, né à la Haye en 1646, mort en 1686. Il étudia le droit, et se distingua, comme procureur, à la cour de Hollande. Le dessin, qu'il avait appris dans ses moments de loisir, développa chez lui un talent qui reproduisait sous son crayon la manière des plus illustres maîtres de l'Italie. Il composa même, dans leur genre, quelques œuvres originales; et il commença à graver à l'eau-forte, d'après ces grands modèles, des principes de dessin qu'une mort précoce ne lui permit pas d'achever.

Descamps, *Vies des Peintres flamands*. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopädie*.

BISSE (*Thomas*), prédicateur anglican, mort le 22 avril 1731. Il avait pris ses degrés à l'université d'Oxford, fut membre du collége de Christ, et nommé prédicateur en 1715. Son frère, évêque de Saint-David, lui fit conférer, en 1716, la chancellerie d'Hereford. Bisse obtint encore une prébende dans la cathédrale, le rectorat du Crudley, celui de Weston, et la place de chapelain ordinaire du roi. On a de lui un grand nombre de sermons, entre autres : deux sermons *sur la musique*, 1727, 1729; — *la Défense de l'épiscopat*, 1711; — *Usage chrétien du monde*

1717; — *Sur le Mérite et l'Utilité de la fondation des églises*, 1712; — *Latina carmina*; Londres, 1716.

Bowyer, *Anecdotes littéraires du dix-huitième siècle*, t. Ier, p. 180-181.

BISSEL ou **BISSELIUS** (*Jean*), littérateur et prédicateur allemand, né à Babenhausen, dans la Souabe, en 1601; mort vers 1670. Il professa pendant cinq ans la poésie et la rhétorique, et plus tard la morale et la controverse. Il se consacra ensuite, durant trente années, à la prédication, et termina sa carrière en rentrant dans le professorat. On a de lui: *Icaria*; Ingolstadt, 1636, in-16 : l'auteur y décrit le haut Palatinat, et raconte les événements qui s'y sont passés; — *Vernalia, seu de Laudibus veris*; ibid., 1638, in-16; Munich, 1640; — *Deliciæ ætatis*; ibid., 1644, in-16; — *Argonauticon Americanorum, sive historiæ periculorum Petri de Victoria ac sociorum ejus, libri XV*; Munich, 1647, in-12; — *Illustrium ab orbe condito ruinarum Decades*, in-4°; Amberg et Dillingen, 1656-1664, 9 parties in-8°; — *Palestina, seu Terræ Sanctæ Topothesis, cum tabellis chronographicis*; Amerg, 1659, in-8°; — *Reipublicæ romanæ veteris ortus et interitus*; Dillingen, 1664, in-8°; — *Antiquitatum evangelicarum veteris Testamenti libri tres, cum testimoniis et observationibus; accedit dactyliotheca Senecæa*; Amberg, 1668, in-12; — *Medulla historica*; ibid., 1675, 5 vol. in-8°.

Christ. Gryph., *Apparatus de Script. illustr.* — Alegambe et Southwell, *Biblioth. Soc. Jesu.*

* **BISSEN** (*Wilhelm*), sculpteur danois, né en 1798, dans le duché de Schleswig. Il fit ses études à l'Académie des beaux-arts à Copenhague, et se perfectionna à Rome, sous la direction de son illustre compatriote Thorwaldsen. De retour à Copenhague, il exécuta plusieurs belles statues, entre autres, *le chasseur Céphale*, *Atalante à la chasse*, et d'autres œuvres pour le château de Christiansborg. En 1841 il retourna à Rome pour y faire dix-huit statues de grandeur surnaturelle, commandées par le gouvernement. A Rome, on admira beaucoup sa *Vénus*, et *l'Amour aiguisant son trait*. Plus tard il exécuta une frise pour la grande salle du château à Copenhague, représentant la création du genre humain d'après la mythologie grecque. On cite aussi de lui un *Apollon*, une *Minerve*, pour le vestibule de l'université à Copenhague, et une *Victoire* qui surmonte le musée de Thorwaldsen. Celui-ci le désigna pour terminer après sa mort ses travaux inachevés. Depuis avril 1850, Bissen est président de l'Académie des beaux-arts à Copenhague. Ses derniers ouvrages sont une statue de *Tycho-Brahé*, et un monument colossal en bronze, *le Soldat danois*, en mémoire de la brillante sortie des Danois, le 6 juillet 1829, à Fredericia.

Son frère, depuis longtemps fixé en France, est chef d'une maison d'horlogerie des plus importantes à Paris. P. L. MÖLLER.

Dictionnaire de la Conversation.

BISSENDORFF (*Jean*), controversiste allemand, mort le 26 mars 1629. Il était pasteur de Godringen, près de Hildesheim, et composa contre le clergé romain plusieurs ouvrages, dont la causticité lui suscita un grand nombre d'ennemis. La dernière et la plus acerbe de ses compositions le fit arrêter, conduire à Cologne et jeter dans un cachot, d'où il ne sortit que pour subir la sentence qui le condamnait au bûcher. On a de lui : *Jesuiten-latein*, 1613, brochure in-4°; — *Solatium jesuiticum*, en vers allemands, 1614, in-4°; — *Nodi Gordii solutio*, en vers allemands, 1624.

Clément, *Bibliothèque curieuse.*

BISSET (*Charles*), médecin anglais, mort en 1791. Il servit dans l'armée d'abord en qualité de médecin, puis comme ingénieur. On a de lui, en anglais : *Essai sur la théorie et la construction des fortifications*, in-8°; 1751; — *Traité sur le Scorbut*, in-8°; 1755; — *Essai sur la constitution médicale de la Grande-Bretagne*, in-8°; 1765; — *Essais et observations de Médecine*; Londres, 1767.

Biographie médicale.

BISSET (*Jacques*), littérateur anglais, né à Perth en 1752, mort à Leamington le 17 août 1832. Il établit à Birmingham un magasin de curiosités, qu'il transporta plus tard à Leamington. Ce magasin renfermait des objets d'histoire naturelle, des meubles, des armes, des ustensiles de sauvages, des modèles en cire ou en pâte de riz. Bisset y joignit une collection de tableaux, et, en 1814, fut nommé modeleur du roi. On a de lui : un grand nombre d'ouvrages en anglais, dont les plus remarquables sont : *Chants sur la paix*, 1802; — *le Conducteur de Birmingham*, 1808, in-8°, avec 44 pl. en taille-douce; — *le Guide à Leamington*, 1814, in-12; — *Voyage poétique autour de Birmingham*, etc., 1800, in-8°.

Rose, *New Biographical Dictionary.*

BISSET (*Robert*), écrivain anglais, né vers 1759, mort en 1805. Il fit ses études à l'université d'Édimbourg, et fut maître d'école à Chelsea, près de Londres. On a de lui : *Essay on the democratie*, 1796, in-8°; — *History of the Reign of Georges III*, 6 vol. in-8°; — *Life of Edmund Burke*, 1798 et 1800, 2 vol. in-8°; — *Douglas, ou le Montagnard*; Londres, 1800, 4 vol. in-12; — une édition du *Spectator*, avec des notes biographiques sur les auteurs qui y ont travaillé.

Gentleman's Magazine.

BISSET (*Guillaume*), pamphlétaire anglais, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il était recteur de Whiston, dans le comté de Northampton, et *frère aîné* de l'église collégiale et de l'hôpital Sainte-Catherine, près la Tour. Il débuta dans la carrière satirique par quelques écrits qui avaient pour but de défendre la constitution politique et religieuse de son pays, menacée, à ses yeux, par les tendances du gou-

vernement. Bientôt après, sa haine pour le torysme et son animosité contre le docteur Sacheverell lui inspirèrent le *Moderne Fanatique*, factum en trois parties, qui donna lieu à de vives récriminations de la part des *sacheverellistes*, particulièrement des docteurs King et Welton. Bisset se plaint, dans le post-scriptum du dernier de ses ouvrages, d'avoir été calomnié et outragé par ses adversaires; il ajoute qu'il a été trois fois sur le point d'être assassiné.

Nichol's, *Literary anecdotes*.

BISSO (*François*), médecin sicilien, mort le 20 janvier 1598. Il exerça avec succès son art à Palerme, et fut nommé en 1581, par Philippe II, premier médecin du royaume de Sicile. Il cultiva la poésie, [illegible] ses compositions, excepté une seule, sont plus littéraires que médicales. On a de lui: un ouvrage dramatique représenté à Palerme en 1573; — *Oratio in obitu Francisci Ferdinandi Avalos; Epistola medica de erysipelate*; Messine, 1589, in-8°; — *Apologia in curatione ægritudinis Francisci Ferdinandi Avalos, fiscariæ marchionis et Siciliæ proregis*; Palerme, 1591, in-4°.

Mongitore, *Bibliotheca Sicula*.

BISSON (*Henri* ou *Hippolyte*), marin français, né à Guémené (Morbihan) le 3 février 1796, mort le 4 novembre 1827. Il acheva en 1815, à l'école de Brest, ses études préparatoires, et obtint en 1820 le brevet d'enseigne de vaisseau. On ne connaît de lui que le dévouement héroïque qui apprit en même temps à la France et son existence et sa mort. Vers la fin de la lutte des Grecs contre la Turquie, en 1827, les mers du Levant étaient infestées de pirates tolérés par le nouveau gouvernement établi à Égine, et qui, certains de l'impunité, rançonnaient les vaisseaux de toutes les nations, amies ou ennemies. Les amiraux français et anglais adressèrent vainement d'énergiques représentations au gouvernement de la Grèce: elles furent accueillies, mais sans produire d'effet. Alors ils résolurent de donner eux-mêmes la chasse aux forbans. C'est à la suite d'une expédition de ce genre que la corvette française *la Lamproie* conduisit à Alexandrie le brick grec *le Panayoti*, qu'elle avait pris sur les côtes de Syrie, et qui portait soixante-six hommes d'équipage. Là, les prisonniers furent mis à bord de la frégate *la Magicienne* qui partait pour Smyrne, et qui fit voile avec la prise grecque, sur laquelle fut envoyé l'enseigne Bisson, avec quinze hommes d'équipage et six Grecs qui y avaient été laissés; mais un coup de vent sépara les deux bâtiments dans la nuit du 4 novembre 1827, et *le Panayoti* fut forcé de relâcher à l'île de Stampalie. Deux des prisonniers confiés à Bisson étaient parvenus à s'échapper, et cette circonstance lui avait fait concevoir quelques craintes; aussi avait-il pris d'avance ses mesures, dans l'attente d'un événement qui, en effet, ne tarda pas à se présenter. « Camarade, avait-il dit au pilote Trémentin, jurons que celui des deux qui survivra à l'autre mettra le feu aux poudres, plutôt que d'abandonner le dépôt sacré qui nous a été confié! » Et le serment avait été prononcé. Mais laissons parler le ministre de la marine, qui vint, quelques mois après, demander à la tribune le prix de cette belle action: « A dix heures du soir, deux grands misticks attaquent avec furie le brick: il est abordé par l'avant; quinze hommes luttent avec une admirable intrépidité contre cent trente; le nombre seul peut l'emporter. Neuf Français tombent; le pont est envahi. Bisson, blessé, couvert de sang, s'échappe de la mêlée; il n'a que le temps de dire à ses amis: « Sauvez-vous, jetez-vous à la mer! » Puis, se tournant vers Trémentin, il ajoute: « Adieu, pilote, voilà le moment d'en finir! » Aussitôt Bisson se précipite dans la chambre, où d'avance il a tout disposé; il prend la mèche, il met le feu aux poudres: le navire saute, le sacrifice de l'honneur et du patriotisme est consommé, un noble cœur a cessé de battre, et la France compte un héros de plus. » C'est à la suite d'un rapport qu'une loi, votée par les deux chambres, donna 1,500 fr. de pension à la sœur de Bisson, à titre de récompense nationale. Le roi ordonna, en outre, l'érection à Lorient d'un monument destiné à perpétuer le souvenir de son action héroïque. [*Enc. des g. du m.*]

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

BISSON (*Louis-Charles*), historien et théologien français, né le 10 octobre 1742 à Geffosses (Manche), mort à Bayeux le 28 février 1820. A vingt-sept ans, il était, à l'époque de la révolution, premier vicaire de l'évêque de cette ville. Après avoir prêté le serment exigé par l'assemblée constituante, il refusa de rendre ses lettres de prêtrise lors de la suppression du culte. Cette résistance lui valut dix mois de détention. Le 20 octobre 1799, il prit possession de l'évêché de Bayeux; à cette occasion, il publia sa première lettre pastorale. En 1801, il fit partie du concile national, et remit, à l'exemple de ses collègues, la démission de son évêché au cardinal Caprara, légat *a latere*. Revenu à Bayeux, il y mourut. On lui doit, entre autres ouvrages, un curieux *Mémoire sur les changements que la mer a apportés sur le littoral du département du Calvados*, dans l'*Almanach de Coutances* de 1770-1781; — *Méditations sur les vérités fondamentales de la religion chrétienne*; ibid., 1807, in-12; — *Avis aux personnes pieuses dans les circonstances présentes*; Bayeux, an IX (1800); — *Préservatif contre la séduction*; ibid., an X (1802). Il a, en outre, laissé les manuscrits suivants: *Éloge historique du général Dagobert*; — *Pensées chrétiennes pour chaque jour de l'année*; — *Histoire ecclésiastique du diocèse de Bayeux pendant la révolution*; — *Dictionnaire biographique des trois départements de la Manche, du Calvados et de l'Orne, comprenant presque toute la basse Normandie*.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — *Annuaire nécrologique pour 1820.*

BISSON (le comte *P.-F.-J.-G.*), général français, né à Montpellier le 16 février 1767, mort le 26 juillet 1811. Enfant de troupe, Bisson ne parvint aux grades supérieurs qu'à la faveur de la révolution, et par sa bravoure. Il se distingua sur le champ de Marengo, au passage du Mincio, et à la prise de la forteresse de Monzambono. Les nombreuses blessures qu'il avait reçues l'empêchant de continuer un service actif, Napoléon lui confia le gouvernement général des États de Brunswick, des principautés de Hildesheim, et plus tard celui du Frioul et du comté de Göritz. Plus tard il fit les campagnes de Prusse et de Pologne en 1807, se distingua à la bataille de Friedland, et fut créé comte en 1808, avec une dotation de 30,000 fr. Ses blessures et une obésité extrême ne lui permettant pas de prendre part aux luttes de la fin de l'empire, il se retira à Mantoue, où il mourut à l'âge de quarante-quatre ans. Le nom de ce général est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile.

Archives de la Guerre. — *Victoires et Conquêtes*, t. XIII, XV, XVII.

BISSY. *Voy.* THIARS.

BISTAC (*François*), grammairien français, né à Langres en 1677, mort en 1752. Il fut recteur du collége de sa ville natale, et succéda dans cette place à Ant. Garnier, dont il avait été l'élève. Les *Rudiments de la langue latine*, publiés en 1710 par le prédécesseur de Bistac, étaient alors universellement adoptés; notre grammairien les revit, les augmenta, et en publia une sixième édition, qui fut fréquemment réimprimée. La dernière publication qu'on en ait faite a paru à Avignon en 1824. Il en existe une traduction italienne par l'abbé Pagès; Pérouse, 1813, in-8°.

Quérard, *la France littéraire.*

* **BISTEGA** (*Luca-Antonio*), peintre, né à Bologne en 1672, mort en 1748. Élève de Barlamo Castellani, d'Antonio Mannini, et de M. Chiarini, il fut un des plus habiles peintres d'ornement et de perspective de son temps. Il aida surtout Marc-Antonio Franceschini dans presque tous ses travaux à Plaisance, à Crema, et à Bologne.

E. B—N.

Malvasia, *Felsina pittrice.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Orlandi, *Abbecedario.*

BITAUBÉ (*Paul-Jérémie*), né à Kœnigsberg le 24 novembre 1732, mort le 22 novembre 1808. Il était issu d'une famille française, que la révocation de l'édit de Nantes avait forcée de se réfugier en Allemagne. Dès son enfance, il manifesta un grand penchant pour les lettres et surtout pour l'étude des auteurs anciens, parmi lesquels Homère était l'objet de sa prédilection. Sa traduction libre de *l'Iliade*, publiée à Berlin en 1762, lui concilia la bienveillance du grand Frédéric, qui le nomma membre de l'Académie de Berlin, et l'autorisa à aller perfectionner son ouvrage en France. Au bout de quelques années de séjour, il publia *l'Iliade* (1780), et commença la traduction de *l'Odyssée*, qui parut en 1785. Ces travaux lui valurent bientôt le titre d'associé étranger à l'Académie des inscriptions. Cette faveur redoubla l'attachement de Bitaubé pour la France, à laquelle il résolut d'appartenir comme citoyen, sans toutefois méconnaître les bienfaits de Frédéric. Il fut incarcéré avec son épouse en 1794, et remis en liberté après le 9 thermidor. En 1796, il publia *les Bataves*, composition purement historique, à laquelle il donna néanmoins le titre de *poëme*, et qui obtint du succès à cause des sentiments patriotiques qui y sont exprimés. A la formation de l'Institut, Bitaubé fut nommé membre de la classe de littérature et des beaux-arts. Outre les ouvrages cités, on a de lui : *Éloge de Pierre Corneille*, in-8°; Berlin, 1769; — *Examen de la profession de foi du Vicaire savoyard*, in-8°; Berlin, 1763; — *Hermann et Dorothée*, traduit de Goethe; — *Lettre sur le talent de la Bruyère*; — *De l'Influence des belles-lettres sur la philosophie*, in-8°; Berlin, 1767; — *Joseph*, poëme, in-18, 1786. Ce poëme en prose est le meilleur ouvrage de Bitaubé, et n'est cependant pas tout à fait exempt des défauts ordinaires de l'auteur, dont le style renferme une foule d'expressions impropres, qui décèlent un homme étranger à la langue dans laquelle il écrit.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — *Mémoires de l'Institut* (littérature ancienne), t. IV. — Dacier, *Notice sur Bitaubé.*

BITHNER (*Victor*), médecin polonais, né en Pologne, mort en Angleterre dans l'année 1664. Il fit ses études à Oxford, et, après y avoir pris ses degrés, il s'établit à Cambridge, d'où il passa à Cornouailles. Il y pratiqua son art avec succès. On a de lui : *Lyra prophetica Davidis regis, sive Analysis critico-practica Psalmorum*, in-4°; — plusieurs écrits relatifs à la médecine.

Biographie universelle.

* **BITHYAS** (Βιθύας), général numide, vivait dans la première moitié du second siècle avant J.-C. Commandant d'un corps considérable de Numides, il déserta la cause de Gulussa, fils de Masinissa, alors allié des Romains durant la guerre punique de l'an 148 avant J.-C., et embrassa la cause des Carthaginois. Lorsque cette cause fut perdue en l'an 146, Bithyas fut conduit à Rome par Scipion : il suivit le char du triomphateur, et, contrairement à ce qui s'était pratiqué jusqu'alors, il fut autorisé à résider dans une ville d'Italie.

Appien, *Guerre des Carthaginois*, III, 114. — Suidas, au mot Βιθύας.

* **BITINO**, peintre de l'école bolonaise, travaillait à Rimini en 1407. Négligé par presque tous les biographes, il ne mérite pas cet oubli. Lorsqu'il peignit, pour l'église Saint-Julien de Rimini, *l'Image du saint*, et *la Découverte miraculeuse de son corps*, il y avait dans toute l'Italie bien peu d'artistes capables de l'égaler pour l'in-

vention, l'expression, le coloris, et l'entente de l'architecture. Suivant Fantuzzi, il eut un fils, nommé Antonio, qui fut également peintre et florissait en 1456. E. B—N.

Fantuzzi, *Monumenti Ravennati*, 1804. — Lanzi, *Storia pittorica*.

BITON (Βίτων), auteur grec, connu seulement par un ouvrage intitulé Κατασκευαὶ πολεμικῶν ὀργάνων καὶ καταπαλτικῶν (sur les Machines de guerre). Il est mentionné par Hésychius, par Héron le Jeune, et surtout par Élien. L'ouvrage est divisé en cinq parties : la première, intitulée Πετροβόλον (*le Lanceur de pierres*), décrit une machine construite à Rhodes par Charon de Magnésie; la seconde partie est consacrée à la description d'une machine construite à Thessalonique par Isidore d'Abydos; la troisième partie est appelée Σαμβύκη ou *Sambuca*, du nom de l'œuvre de Damius de Colophon; la quatrième est intitulée Ἑλέπολις (le Preneur de villes) : c'est ainsi que l'on qualifiait une machine de guerre dont il est question dans cette partie de l'ouvrage, et qui fut construite pour Alexandre le Grand par un Posidonius de Milet; la cinquième partie enfin porte le titre de Γαστραφέτης, du nom d'une autre machine de guerre ainsi appelée à cause de la manière dont elle était employée. Deux machines de ce genre avaient été montées à Cumes et à Milet par Zopyre de Tarente. Biton adressa son œuvre à un roi Attale : on ignore lequel. Elle a été imprimée avec la traduction latine dans la collection des *Mathématiciens anciens*. Mais son ouvrage sur *l'Optique*, qu'il y mentionne, n'est point parvenu jusqu'à nous.

Fabricius, *Bibliotheca græca*. — *Veterum Mathematicorum opera græca et latina*; Paris, 1693, in-fol., p. 105. — Hésychius, au mot Σαμβύκη. — Vitruve, X, 22.

BIUMI (*Paul-Jérôme*), médecin italien, mort à Milan en 1731. Il fut reçu docteur à l'université de Pavie en 1685, et professa l'anatomie à Milan. On a de lui : *Encomiasticon lucis, seu Profusa lucis encomia in physiologicis medicinæ novæ fundamentis e veterum tenebris erutis, atque cultro anatomico, autopsiæque charactere confirmatis*; Milan, 1701, in-8°; — *Scrutino teorico pratico di notomia e di cirurgia*; Milan, 1712, in-8°; — *Esamina di alcuni canaletti chiliferi che dal fondo del ventricolo per le tonache del omento sembrano penetrare nel fegato*, etc.; Milan, 1717, in-8°; — *Prognosticorum et aphorismorum Hippocratis felix recordatio*; Milan, 1696, in-4°; — *Discorso sopra il lucimento delle carne lessata*; Milan, 1716; — *Naturalezza del contagio bovino*; Milan, 1712, in-12; — *Manuale d' avvertimenti, cautele e remedii preservativi e curativi dell' occorente epidemia bovina*; Milan, 1712, in-12; — *Apparato poetico sacro della chiesa di S. Eustorgio di Milano, in occasione degl' ossequii prestati*, etc.; Milan, 1707, in-fol.; — *Hecatombe lyrica, qua novissima divina mysteria et sanctorum merita recoluntur*; Milan, 1722, in-8°.

Biographie médicale.

BIVAR (*François*), théologien espagnol, né à Madrid, mort dans la même ville en 1636. Il était entré dans l'ordre de Cîteaux, et professa la philosophie et la théologie. On l'envoya ensuite à Rome, en qualité de procureur général de son ordre; mais, peu de temps avant sa mort, il quitta cette capitale pour revenir dans sa patrie. On a de lui : quelques *Vies de Saints*; — un *Traité des Hommes illustres de l'ordre de Cîteaux*; — un *Traité de l'Incarnation*; — un *Commentaire sur la Philosophie d'Aristote*; — un *Commentaire sur la Chronologie de Flavius Lucius Dexter*; — deux apologies de cet ouvrage contre Gabriel Pannot, chanoine de Latran, et contre le jésuite Mathieu Raderus.

Charles de Vich, *Bibl. cisterc.* — Nicolas Antonio, *Bibl. Script. hispan.*

BIVER ou **BIVERO** (*Pierre* DE), théologien espagnol, né à Madrid en 1572, mort dans la même ville le 26 avril 1656. Il entra dans la société de Jésus, et commença par professer la rhétorique, la philosophie et la théologie. En 1616, il fut nommé prédicateur des infants Albert et Isabelle, qui gouvernaient les Pays-Bas, et il se rendit à Bruxelles auprès de ces princes. Il mourut recteur du collége de Madrid. On a de lui : *Emblemata in psalmum* MISERERE, 1 vol. in-4°; — *Sacrum sanctuarium Crucis, et patientia crucifixorum et crucigerorum, emblemat. imaginib. ornatum*, etc.; Anvers, 1634, in-4°; — *Sacrum oratorium piarum imaginum immaculatæ Mariæ*, etc.; — *Ars nova bene vivendi et moriendi, sacris piarum imaginum emblematibus figurata et illustrata*; ibid., 1634, in-4°.

Alegambe et Sotwell, *Bibliotheca Scriptorum Societatis Jesu.*

***BIWALD** (*Léopold*), savant jésuite, né à Vienne (Autriche) le 26 février 1731, mort vers la fin du dix-huitième siècle. Il professa la philosophie dans l'université de Gratz, puis dans celle de Vienne après la suppression de l'ordre des Jésuites. Il a publié : *Physica generalis et particularis*; Gratz, 1763; et un abrégé de cet ouvrage, sous le titre d'*Institutiones physicæ in usum philosophiæ auditorum adornatæ... nunc succinctiores editæ*; Vienne, 1779, 2 vol. in-8°; — *Selectæ ex amœnitatibus academicis Caroli Linnæi dissertationes, cum additamentis*; Gratz, 1764, in-8°; — *Dissert. de Studio Physicæ naturalis, ejus perpetuis meditis, et cum scientiis reliquis nexu*; Gratz, 1767, in-4°. AP. B.

Austria docta. — Caballero, *Bibl. Script. Soc. Jesu*, suppl. — Pritzel, *Thesaurus lit. Botan.*; Leips., 1851.

***BIXIO** (*Jacques-Alexandre*), né en 1808 à Chiavari (département des Apennins). Sorti du collége Sainte-Barbe, il étudia en 1830 la médecine. Reçu docteur, il fonda la *Revue des Deux Mondes* avec M. Buloz publia la *Maison*

Rustiques du dix-neuvième siècle, qui est encore le meilleur guide de l'agriculteur, créa et dirigea, de 1837 à 1848, le *Journal d'Agriculture pratique*. Lié d'amitié avec les principaux rédacteurs des journaux de l'opposition, particulièrement avec *le National*, il présidait le comité des électeurs du dixième arrondissement quand survint la révolution de 1848. Il se prononça d'abord pour la régence, et fit, dans la soirée du 24 février, de vains efforts pour que le décret qui proclamait la république ne parût pas dans *le Moniteur* (1).

Deux jours après, M. Bixio accepta les fonctions de chef du cabinet près du gouvernement provisoire; et quand l'Italie du nord se souleva, il fut choisi pour représenter la France à Turin. Pendant qu'il s'acquittait de cette mission difficile, le département du Doubs l'envoya à l'assemblée constituante. A la nouvelle de l'attentat du 15 mai, et avant de savoir si la victoire restait à l'assemblée ou passait à l'émeute, il écrivit au ministre des affaires étrangères une lettre où il lui annonçait, en termes énergiques, que, si l'émeute triomphait, « il ne resterait pas un seul jour au service de l'absurde et honteux gouvernement que quelques factieux voudraient imposer à la république (2). »

M. Bixio voulut partager les périls de l'assemblée, et demanda son rappel; mais M. de Lamartine, alors ministre des affaires étrangères, n'y consentit qu'un mois plus tard. M. Bixio, à son retour, fut effrayé de l'aspect de Paris; il cherchait à éveiller la vigilance du pouvoir, et le 23 juin 1848, à un dîner qui réunissait tous les ministres, il s'écria : « Ce dîner est le dernier banquet des girondins ! » Le lendemain, 24 juin, éclata l'épouvantable insurrection qui ensanglanta pendant quatre jours le pavé de Paris. Vers le soir, le général Bedeau, remontant à grand'peine la rue Saint-Jacques, attaquait le coin de la rue des Noyers, quand une blessure, reçue à la cuisse, l'éloigna du combat. M. Bixio ramène les soldats déconcertés, et s'élance à leur tête : une balle l'atteint en pleine poitrine. Pourtant il resta debout : il gagna en trébuchant la maison d'un papetier. La blessure, que l'on crut d'abord mortelle, n'était qu'assez légère. Quand il reparut parmi ses collègues émus, il fut nommé d'enthousiasme vice-président de l'assemblée, et fut depuis cinq fois réélu. A son avénement à la présidence de la république, le prince Louis-Napoléon nomma M. Bixio ministre de l'agriculture et du commerce; mais huit jours après, à la suite d'un dissentiment qui amena la démission momentanée du ministère, M. Bixio se retira avec M. de Maleville. Aux élections de l'assemblée législative, les départements de la Seine et du Doubs le nommèrent leur représentant. Cependant la politique ne l'empêcha pas de se dévouer aussi à la science : il fit, avec M. Barral, un voyage aérostatique, dont les journaux ont retenti (voy. pour les détails de ce voyage l'art. BARRAL).

Le 2 décembre 1851, M. Bixio se rendit à la mairie du dixième arrondissement, et signa avec ses collègues le décret de déchéance. Il partit pour le porter à l'impression : un moment après, les chasseurs à pied emmenèrent les représentants à la caserne du quai d'Orsay. Le soir même, M. Bixio vint se constituer prisonnier. Après un mois de captivité, il est rentré dans la vie privée, avec l'estime de tous ceux qui le connaissent.

E. JUNG.

(1) M. Bixio possède encore l'autographe de l'ordre ainsi conçu : « M. Bixio est prié de retirer de l'Imprimerie royale la déclaration du gouvernement provisoire. *Signé* : Ad. Crémieux, Lamartine, Dupont (de l'Eure), Garnier-Pagès. » M. Bixio retira en effet, de l'Imprimerie royale, la déclaration du gouvernement provisoire; mais, une heure après, le décret parut; car MM. Crémieux, Lamartine, Dupont de l'Eure et Garnier-Pagès n'étaient pas *les seuls membres du gouvernement provisoire*.

(2) L'autographe de cette lettre est aux Affaires étrangères (direction politique, n° [illegible]).

BIZANET (*Guillin-Laurent*), général français, né à Grenoble le 10 août 1755, mort le 18 avril 1836. Commandant d'armes à Marseille le 15 août 1801, à Cologne le 24 mars 1806, il remplit la même place à Berg-op-Zoom, du 14 mai 1810 au 24 décembre 1814; et ce fut pendant cette dernière année qu'il battit les Anglais, qui, sous la conduite du général Cook, cherchaient à s'emparer de cette ville. Ayant fait sa soumission à Louis XVIII, il fut créé chevalier de Saint-Louis et lieutenant général le 14 avril 1815; mais cette dernière nomination ayant été annulée par ordonnance du 1er août 1815, il fut envoyé en qualité de commandant supérieur de Marseille le 19 suivant, et en celle de gouverneur de Toulon le 9 juin 1815. Mis à la retraite le 1er juillet 1817, il fut nommé lieutenant général plus tard. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-un ans.

A. S...Y.

Archives de la Guerre. — *Victoires et Conquêtes*, t. V, XXIII. — *Moniteur universel*, t. XVIII, XXIV.

BIZARDIÈRE (*Michel-David*, sieur DE LA), historien français, vivait dans la dernière moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Histoire des Diètes de Pologne pour les élections des rois*; Paris, 1697, in-12; — *Histoire de la scission ou division arrivée en Pologne le 27 juin* 1697; Paris, 1699, in-12; réimprimée en 1715, sous ce titre : *Histoire de Pologne, contenant les divisions*, etc.; Amsterdam, in-12; — *Historia Gestorum in Ecclesia memorabilium ab anno* 1517 *ad annum* 1546, 1701; in-12; — *Caractère des auteurs anciens et modernes*; 1704, in-12; — *Histoire de Louis le Grand*; Paris, 1712, in-12; — *Histoire d'Érasme, sa vie, ses mœurs, sa religion*; Paris, 1721, in-12.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, t. II, édition Fontette.

BIZET (*Charles-Jules*), théologien français, né à Paris le 3 décembre 1746, mort dans la même ville le 8 juillet 1821. Il entra dans la congrégation des chanoines réguliers de Sainte-

Geneviève; il fut prieur à Beaugency, puis à Châteaudun, et enfin curé de Nantouillet. Pendant la révolution, il refusa d'accepter la constitution civile du clergé. Après le rétablissement du culte catholique, il fut vicaire de la paroisse de Saint-Étienne-du-Mont; plus tard il en devint le curé, et légua, à sa mort, 10,000 francs aux pauvres de cette paroisse.

Biographie des Contemporains.

BIZET (*Martin-Jean-Baptiste*), théologien français, né près de Bolbec en 1746, mort vers le commencement du dix-neuvième siècle. Il entra dans la carrière ecclésiastique, et fut curé d'Évreux. On a de lui : *Discussion épistolaire entre G. W., protestant de l'Église anglicane, et M.-J.-B. B., catholique romain;* Paris, 1801, in-12.

Quérard, *la France littéraire*. — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire hist.*

BIZET (.....), littérateur français, mort en 1842. Il était membre de la Société philotechnique. On a de lui : *le Tombeau, ouvrage posthume d'Anne Radcliffe, traduit sur le manuscrit;* Paris, 1779, 2 vol. in-12, en collaboration avec H. Chaussier; — *le Pacha*, ou *les Coups du hasard et de la fortune;* Paris, 2 vol. in-12, attribué à Simonot par la *Petite Bibliographie biographico-romancière* de Pigoreau; — *Contes de l'Ermitage*, trad. de l'anglais; Paris, 1801-1802, 2 vol. in-18; — *les Boîtes*, ou *la Conspiration des Mouchoirs*, vaudeville en 1 acte; Paris, 1796, in-8°; — *Gilles tout seul*, vaudeville (en collaborat. avec Fulsonot); Paris, 1799, in-8°; — *les Diableries*, ou *Gilles ermite* (en collab. avec H. Chaussier); Paris, 1799, in-8°; — *Télémaque cadet*, parodie en 1 acte (en collab. avec Delaporte), 1799, in-8°; — *le Débutant*, vaudeville; Paris, 1801; — *les Nouveaux Athées* (en collab. avec René Périn); Paris, 1801, in-12 : c'est une plate réponse aux *Nouveaux Saints*, satire de Chénier.

Quérard, *la France littéraire*.

BIZOT (*Pierre*), numismate français, né en 1630, mort en 1696. Il était chanoine de Saint-Sauveur d'Hérisson, dans le diocèse de Bourges. On a de lui : *Histoire métallique de la République de Hollande;* Paris, 1687, in-fol., avec un *Supplément* publié à Amsterdam, 1690, in-8°; — une traduction en vers latins des chants Ier et V^{e} du *Lutrin* de Boileau, insérée dans une nouvelle traduction latine du *Lutrin* 1768, in-8°.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*.

BIZZARI (*Pierre*), historien italien, vivait dans la dernière moitié du seizième siècle. On a de lui : *Senatus populique Genuensis rerum domi forisque gestarum atque annales;* Anvers, 1579, in-fol.; — *Historia rerum Persicarum;* Anvers, 1583, in-fol.; — *Historia delle guerre fatte in Ungheria dall' imperator de Christiani contra quello de' Turchi*, etc.; Lyon, 1569; trad. en latin par l'auteur; Bâle, 1573, in-8°; — *Varia Opuscula;* Venise, 1565, in-8°; — *Epitome insigniorum Europæ historiarum hinc inde gestarum ab anno* 1564; Bâle, 1573, in-8°; — *Cyprium bellum inter Venetos et Solymanum imperatorem gestum;* ibid., 1573.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***BIZZARI** (*Sebastiano*), peintre et graveur siennois, né en 1648, mort en 1692. On voit plusieurs tableaux de cet artiste à l'oratoire de Saint-Joseph, à Sienne. E. B—N.

Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena*.

BJERKEN (*Pierre* DE), chirurgien et oculiste suédois, né à Stockholm le 2 janvier 1765, mort le 2 février 1818. Il acheva ses études à l'université d'Upsal, et fut reçu docteur après avoir soutenu avec succès les deux thèses suivantes : *Musæum naturalium academiæ Upsaliensis;* — *De indole et curatione febris puerperalis*. A Londres, où il alla se perfectionner dans l'étude et la pratique de son art, il exerça dans les hôpitaux de Saint-Thomas et de Guy. De retour dans sa patrie, il obtint la place de médecin à l'hôpital des Vénériens de Stockholm, et fut nommé, en 1802, médecin ordinaire du roi. Six ans plus tard, chirurgien major de l'armée finnoise, il se distingua, dans la guerre contre les Russes, par son zèle à panser les blessés, et obtint l'ordre de Wasa et une médaille en or avec cette légende : *Illis quorum meruere labores*. A la paix conclue en 1809, Bjerken entra, comme chirurgien major, à l'hôpital de l'ordre du Séraphin; il fut, en 1812, assesseur du collége des médecins, et, en 1814, chirurgien en chef, et décoré de l'ordre de l'Étoile polaire. On a de lui deux traités insérés dans les *Annales de la Société de médecine* de Stockholm, et intitulés *Sur l'Opération d'un prolapsus linguæ;* — *de l'Effet spécifique de l'arsenic sur les chancres*.

Callisen, *Med. Schriftsteller-Lexicon*.

BJOERNSTJERNA (*Magnus-Frédéric-Ferdinand*), homme d'État suédois, né à Dresde le 10 octobre 1779, mort à Stockholm le 6 octobre 1847. Élevé en Allemagne, il vint en Suède, et assista en qualité de capitaine à la guerre de Finlande, à l'issue de laquelle il obtint le grade de major. En 1809, à la veille de la bataille d'Eckmühl, il fut envoyé en mission auprès de Napoléon. En octobre 1812, il négocia à Londres la vente de la Guadeloupe. Chargé d'occuper Hambourg en 1813, il battit en retraite, et prit part aux campagnes de Grossbeeren et de Dennewitz. Quoique blessé lors de la prise de Dessau, il combattit à Leipzig. Plus tard, il conclut avec le général Lallemand la capitulation de Lubeck, et négocia la reddition de Maestricht. Il fit partie du corps d'armée chargé de soumettre la Norwége à la Suède, et conclut avec le prince Christian-Frédéric de Danemark la convention de Moss, qui termina la guerre. Il devint lieutenant général en 1820, et ministre plénipotentiaire en Angleterre en 1826. Ses

opinions comme publiciste furent toujours modérées. C'est ainsi que lors de la diète de 1840 il publia une brochure en faveur du suffrage universel. Ses principaux écrits sont : *Om tillämpning affond-eller Stocks-Systemet pa sverige*; Stockholm, 1829; — *Om beskattningens grunder i Sverige*; Stockholm, 1829; — *Om beskattningens grunder i Sverige*, 1832, 1833; — *Engelska Statsskulden*, 1833; — *Grunder för representationens möjliga ombyggnad och förenkling*; Stockholm, 1835 : l'auteur y propose d'améliorer le système électoral en vigueur pour la représentation nationale, comme précédemment il avait conseillé d'adopter le système anglais de crédit public; — *Förslag till jury i tryckfrihetsmal*, 1835; — *Det Brittiska riket i Ostindien*, 1839; — *Théogonie, Philosophie et Cosmogonie des Hindous*, 1843 (en allemand et en suédois).

Conversations-Lexicon.

BLAARER DE WARTENSÉE (*Jean*), savant suisse, né à Zurich en 1685, mort dans la même ville en 1757. Il continua, à Genève et à Paris, ses études classiques; puis il se livra ensuite à la culture des sciences et des arts. Il se rendit plus tard en Hollande et en Allemagne, et séjourna à l'université de Marpurg, afin d'y étudier la jurisprudence. En 1707 il revint à Zurich, y travailla à la chancellerie d'État, et composa, sur les causes de la décadence des lettres, quelques mémoires pour une société de jeunes patriotes. Les vues qu'il y exposa firent une grande sensation, et provoquèrent des réformes que l'on a réalisées. L'exploitation des mines, à laquelle Blaarer se voua, ne lui occasionna que des pertes, mais vulgarisa dans sa patrie l'emploi de la houille comme combustible. Au conseil d'État, où il fut admis en 1724, il s'acquit une grande influence par sa modération, et dirigea presque seul les négociations auxquelles donnèrent lieu les différends survenus entre le prince abbé de Saint-Gall et le pays de Toggenbourg. Il fut le médiateur du traité qui, en 1752, fit entrer un régiment zurichois au service de la France.

Hirzel, *Portrait d'un vrai patriote*; Zurich, 1767, in-8°.

BLACAS D'AULPS, troubadour français, né à Aulps ou à Aix vers 1160, mort en 1229. L'auteur provençal de la vie de ce troubadour a peint, en ces termes, son caractère : « Blacas « fut un baron puissant, généreux, bien fait, « adroit; qui aimait les femmes, la galanterie, « la guerre, la dépense, les cours, la magnifi- « cence, le bruit, le chant, le plaisir, et tout ce « qui donne du relief et de la considération. Per- « sonne n'eut jamais autant de satisfaction à « recevoir qu'il en avait à donner. Il fut le pro- « tecteur des faibles et le soutien des délaissés. « Plus il avança dans la vie, plus l'aimèrent ses « amis et le craignirent ses ennemis. Plus aussi « il vécut, plus s'accrurent sa sagesse, son sa- « voir, et même son penchant à la galanterie. »

La plus ancienne pièce de vers qu'il nous ait laissée est sa *tenson* avec Peyrols, antérieure à la croisade de 1190; il a composé le reste de ses poésies avec Pierre Vidal, Rambaud de Vachères, Guillaume de Saint-Grégori, Guillaume Pélissier, Bonafé ou Bonnefoi, les plus illustres troubadours de son temps. Son éloge a été fait par Bertrand d'Alamanon, par Richard de Noves, et surtout par Sordel, qui, après la mort de Blacas, voulait partager et faire manger son cœur à tous les princes dépourvus de courage. On a vu au salon du Louvre un tableau représentant le troubadour Blacas armé par Huguette de Sabran, au moment de partir pour la croisade.

Histoire littéraire de la France, t. XVIII, p. 561-563.

BLACAS (*Guillaume* DE), chevalier français, de la même famille que Blacasset de Blacas, vivait dans la dernière moitié du treizième siècle. Il fut choisi par le comte de Provence, Charles d'Anjou, pour être l'un des cent chevaliers à la tête desquels ce prince devait combattre en champ clos contre Rivres III, roi d'Aragon, dans la ville de Bordeaux, le 1er juin 1283. On sait que cette rencontre n'eut pas lieu, par l'absence du prince aragonais.

Art de vérifier les dates.

BLACAS (*Blacasset* DE), troubadour français, petit-fils du troubadour Blacas d'Aulps, vécut dans la dernière moitié du treizième siècle. On a de lui un poëme de *la Manière de bien guerroyer.*

Histoire littéraire de la France, t. XVI.

BLACAS (*Pierre-Louis-Jean-Casimir*, duc DE), célèbre homme d'État et diplomate, né en 1770 à Aulps, mort à Göritz en 1839, était issu d'une des premières familles de Provence, dont l'illustration remonte aux croisades. Il émigra à l'époque de la révolution, et rentra en France en 1814 avec le roi Louis XVIII, dont il avait partagé l'exil et mérité l'amitié. Il seconda sincèrement les vues libérales de l'auteur de la Charte, et, comme lui, il jugeait sévèrement le parti qui a perdu Charles X; seulement, avec une loyauté toute chevaleresque, il se laissa accuser des fautes mêmes qu'il avait voulu prévenir, pour empêcher les accusations de remonter plus haut. Sa mémoire en a souffert. Les conseils qu'il ouvrit au moment du débarquement de Napoléon à Cannes, tendaient à la résistance dans une place forte ou dans la Vendée. Comme Biron l'avait dit à Henri IV, qu'on pressait aussi de se retirer en Angleterre, M. de Blacas soutint que, pour défendre un royaume, il ne faut pas le quitter. Il insista également, quand le roi eut gagné Lille, pour qu'on y restât : il prit même sur lui de faire dételer les voitures avec lesquelles on se préparait à passer la frontière. Vaincu dans cette tentative, il obtint du moins que le roi, retiré à Gand, y demeurât pour attendre les événements. Ce fut lui encore qui persuada à Louis XVIII de rentrer en

France sans demander et sans attendre la permission des rois étrangers. Le roi fut pressé néanmoins d'éloigner de sa personne un favori qui, par son impopularité, rendait, disait-on, tout ministère impossible : le roi céda à regret.

M. de Blacas, exilé dans l'ambassade de Rome, y négocia le concordat de 1817, auquel celui de 1819 a donné force de loi. Chargé ensuite de l'ambassade de Naples, il y conclut le mariage de la princesse Caroline avec le duc de Berry, neveu du roi. Appelé au congrès de Laybach, puis à Florence où s'étaient réunis les principaux membres de ce congrès, quand eut éclaté dans le Piémont le mouvement de 1821, il proposa et fit accepter les mesures qui arrêtèrent l'incendie révolutionnaire. Retourné de nouveau à Naples, il décida le roi à proclamer une amnistie qui pacifia le royaume des Deux-Siciles. Vers la fin du règne de Louis XVIII et pendant toute la durée de celui de Charles X, M. de Blacas se tint à l'écart. Quand la révolution de 1830 fit passer la couronne de la tête du duc de Bordeaux sur celle du duc d'Orléans, l'ancien favori de Louis XVIII reprit le chemin de l'exil avec le roi détrôné, auquel il offrit toute sa fortune avec un rare dévouement. Charles X refusa l'offre de son fidèle serviteur.

M. de Blacas fut enterré, comme il l'avait demandé, aux pieds de Charles X, dans l'église des Franciscains à Göritz. Homme de goût, M. de Blacas aimait les arts, et, comme ministre de la maison du roi, il leur prodigua les encouragements avec autant de magnificence que de délicatesse. On lui doit la formation du *Musée égyptien;* la coûteuse publication des *vases étrusques de Panofka* a été faite à ses frais, ainsi que celle des *Monuments paléographiques arabes* de l'abbé Lanci. Enfin, on lui doit la riche collection d'antiquités que M. Reinaud a fait connaître dans un ouvrage intitulé *Description des Monuments musulmans du cabinet de M. le duc de Blacas;* Paris, 1828, 2 vol. in-8°. Ces titres lui avaient ouvert les portes de l'Institut. L'histoire, pour rendre aux morts la justice qu'elle leur doit, est souvent obligée de corriger les appréciations de leurs contemporains. Aussi, calomnié par l'esprit de parti, M. de Blacas sera-t-il défendu auprès de la postérité par trois faits qui sont aujourd'hui hors de doute : en 1814, il ne voulut point être premier ministre; en 1830, il refusa d'entrer dans le ministère Polignac; et dans l'exil il mérita, par sa fermeté morale, que M. de Montbel dit de lui : *C'est un homme monumental, et qu'on ne saurait par où entamer.* ANOT DE MAIZIÈRES.

Lubis, *Hist. de la Restauration.* — *Souvenirs du baron de Vitrolles.* — *Notice du vicomte de Laboulaye.* — Vaulabelle, *Histoire de la Restauration.* — Chateaubriand, *Mém. d'Outre-tombe.*

*BLACCUS ou BLACQUE (*Jean*), poëte latin du seizième siècle. On a de lui : *Odæ sacræ variis carminum generibus conscriptæ;* Paris, 1549.

Catalogus Bibliothecæ Bunavianæ.

*BLACEO (*Bernardino*), peintre de l'école vénitienne, né dans le Frioul, florissait de 1540 à 1553. A Udine, dans l'église Sainte-Lucie, il a peint *une Vierge assise sur un trône entre sainte Lucie, sainte Agathe, saint Augustin, saint Nicolas, et deux anges en adoration.* On trouve dans cette composition un reste de l'ancienne manière; mais le coloris, le dessin se rapprochent du style moderne. E. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica.* — Orlandi, *Abbec. pittorico.*

BLACHE (*Antoine*), né à Grenoble le 28 août 1635, mort à la Bastille le 29 janvier 1714. Il embrassa d'abord la profession des armes, puis la quitta pour entrer dans l'état ecclésiastique. Devenu curé de Rueil, il eut plusieurs conférences avec le ministre Claude; et, dans le but d'affermir la foi des nouveaux convertis, il publia une *Réfutation de l'hérésie de Calvin par la seule doctrine de Mrs de la R. P. R.;* Paris, 1787, in-12. Il fut, en 1685, député de la province de Vienne à l'assemblée générale du clergé. Il avait été nommé, en 1670, directeur des calvairiennes du Luxembourg, et, deux ans après, visiteur de toute cette congrégation. L'abbé Blache avait conçu contre les jésuites une haine violente, qui lui faisait voir partout des conspirations tramées par ces pères contre les jours du roi. Il composa la relation des complots dont il les croyait coupables, fit faire plusieurs copies de son manuscrit, et en fit déposer, entre autres, un exemplaire dans la bibliothèque des pères de la Doctrine chrétienne, en manifestant l'intention de le faire publier après sa mort. Jusque-là il devait être tenu secret; mais Blache commit l'imprudence d'en faire courir des extraits. Il fut arrêté (1) en 1709, et mis à la Bastille, où il mourut, après avoir légué tous ses biens à l'hôtel-Dieu. Le manuscrit de Blache, retrouvé en 1763 au collége Louis-le-Grand, forme un volume de mille pages in-folio. Il fut, en 1768, présenté au parlement par le président Rolland, comme une pièce de conviction contre les jésuites, et la cour en ordonna le dépôt au greffe. C'est d'après cette copie, provenant de la bibliothèque de M. Boulard, que les auteurs de la *Revue rétrospective* ont publié les *Mémoires de l'abbé Blache.*

Moréri, *Dict. hist.* — Bayle, *Dict. hist. et crit.*

*BLACHE (*Jean-Gaston-Marie*), médecin de l'hôpital Cochin à Paris, né à Senlis (Oise) le 15 janvier 1799. Il a coopéré aux *Archives générales de Médecine,* ainsi qu'à la deuxième édition du *Répertoire général des Sciences médicales.* Il est encore auteur d'un *Mémoire sur la Coqueluche,* couronné par la Société de médecine de Lyon en 1822. P. DE G.

Quérard, *la France littéraire.*

BLACHIER (....), savant français, vivait dans la dernière moitié du dix-huitième siècle. Il était secrétaire de l'ancienne Académie de

(1) Cette arrestation fut sans doute motivée par la publication d'une *Lettre de l'abbé Blache à madame de Maintenon contre le père la Chaise, confesseur de Sa Majesté;* Paris, 1709, in-12 de 40 pages. J. B.

Nancy. On a de lui : *Vues sur les moyens de perfectionner la géographie de la Lorraine*; — *Observations astronomiques sur la manière employée pour la machine méridienne*; — *Dissertation sur l'établissement d'une mesure unique* (Mémoires insérés dans le recueil de l'ancienne Académie de Nancy).

Mémoires de l'Académie de Nancy.

BLACHURE (*Louis* DE LA), théologien protestant, vivait dans la dernière moitié du seizième siècle. Il fut pasteur de l'église réformée de Niort, d'où il se retira à la Rochelle, à cause des troubles qui éclatèrent en 1585. De retour dans la première de ces villes, il fut chargé d'élever le jeune André Rivet, qui devint plus tard fort célèbre. En 1595, il soutint, par écrit, une polémique religieuse contre un jésuite de Loudun, nommé J.-C. Boulenger. Louis de la Blachure dirigeait encore, en 1603, l'église protestante de Niort. On a de lui : *Lettres envoyées à l'église de Niort et de Saint-Gelais par L. de la Blachure, ministre de la parole de Dieu en ladite église, pour rappeler ceux qui sont tombés et se sont révoltés en ces troubles suscités par la Ligue contre l'Église réformée*, 20 décembre 1585; — *Dispute faite par escrit, en laquelle Loys de la Blachure, ministre de la parole de Dieu en l'église réformée de Niort, maintient que la messe n'est point de l'institution de Jésus-Christ; contre J.-C. Boulenger, prédicant selon la doctrine des jésuites, qui soustient la messe estre un service expiatoire pour la rémission des péchés*; Niort, 1595; — *Seconde Dispute faite par escrit, en laquelle Loys de la Blachure, ministre de la parole de Dieu en l'église réformée de Niort, soustient qu'il n'a prononcé aucunes calomnies ny faussetés contre la messe, ains toutes véritez comme ennemies du sacrifice de Jésus-Christ, qui ne l'a jamais institué; contre J.-C. Boulenger, qui soustient la messe estre un sacrifice, le désavouant à présent pour expiatoire*; Niort, 1596. — Son fils *Jean* DE LA BLACHURE, théologien protestant, mort en 1601, pasteur à Monyon, près de Niort, laissa une *Vie de Jésus-Christ*.

D'Aubigné, *Histoire universelle*.

BLACK (*Joseph*), célèbre chimiste anglais, naquit à Bordeaux, en 1728, de parents écossais établis en France, et mourut à Édimbourg le 26 novembre 1799. Il vint très-jeune en Écosse, et étudia la médecine à Glasgow et dans l'université d'Édimbourg, où il reçut, en 1754, le grade de docteur en médecine. C'est à cette occasion qu'il soutint une thèse remarquable, *de Humore acido a cibis orto, et Magnesia alba*, où l'on trouve des expériences fort exactes pour distinguer la magnésie de la chaux. En 1756, il fut chargé à Glasgow de la chaire de Cullen, son ancien maître, qui venait d'être appelé à la place de professeur de chimie à l'université d'Édimbourg. L'année suivante, le jeune professeur attira sur lui l'attention du monde savant par un beau travail sur la chaleur latente, découverte dont tout l'honneur, quoi qu'on en ait dit, revient à Black. Lorsque Cullen quitta, en 1765, sa chaire, son digne élève fut encore choisi pour le remplacer. La renommée de son enseignement fit affluer en Écosse une nombreuse jeunesse, suivant avidement les leçons du célèbre professeur. C'est à cette époque qu'il entretenait une correspondance active avec les chimistes les plus distingués de l'Europe, et en particulier avec Lavoisier, qui se plaisait à l'appeler son maître. Il s'opposait, avec beaucoup de chaleur et d'entraînement, à l'envahissement des théories nouvelles de la chimie pneumatique, soit par conviction, soit pour ne pas donner un démenti à ses travaux primitifs. Le Nestor de la chimie du dix-huitième siècle (c'est ainsi que Black était appelé par Fourcroy) mourut âgé de soixante-onze ans. Ses mœurs étaient simples, austères; son caractère, froid et réservé.

Robison, son élève favori, nous a laissé des détails sur les derniers jours de la vie de ce savant, admirable par la simplicité de son enseignement, et, ce qui vaut cent fois mieux encore, par sa haute moralité. Sa mort fut calme comme l'avait été sa vie.

« Le 26 novembre 1799, il expira, sans qu'aucun symptôme eût précédé ce terrible passage. Il était à table : son régime ordinaire était un peu de pain, des prunes cuites, et pour boisson du lait mêlé d'eau. Il tenait sa coupe à la main, lorsque son pouls battit pour la dernière fois : il la posa sur ses genoux, qu'il tenait serrés pour qu'elle ne tombât pas, et expira à l'instant, sans qu'une goutte de boisson fût versée et sans qu'aucun de ses traits eût changé. On aurait dit qu'il était là encore comme une expérience pour montrer à ses amis combien il est facile de mourir. Dans ce moment, son domestique ouvrit la porte pour lui annoncer une visite; son maître ne répondant pas, il avança de quelques pas; mais le voyant tranquillement assis et tenant sa coupe sur ses genoux, il le crut endormi, ce qui lui arrivait souvent après le repas. Il s'en retourna. Mais, à moitié de l'escalier, une sorte d'inquiétude l'engagea à revenir auprès de son maître; il le trouva dans la même position, et se préparait encore une fois à s'en aller, lorsqu'un nouveau scrupule le fit approcher tout à fait : Black n'était plus. »

Black n'a rédigé lui-même qu'un très-petit nombre de mémoires, qui se trouvent insérés dans les *Philosophical Transactions of London*, et dans les *Physical and litterary Essays and observations by a Society in Edinburgh*. Comme Rouelle, il se fit plutôt connaître par son enseignement, qui eut un immense retentissement : ses leçons, dans lesquelles il se plaint quelquefois avec aigreur de Lavoisier, furent rédigées après sa mort sur les manuscrits de

l'auteur par Robison, et publiées sous le titre de *Lectures on the Elements of Chemistry, delivered in the university of Edinburgh, by the late J. Black; new published from his manuscripts by John Robison, professor of natural philosophy*, etc. M. Hœfer a donné, dans son *Histoire de la Chimie*, une analyse détaillée des travaux de Black.

Hœfer; *Hist. de la Chimie*, t. II; p. 384.

BLACKBURNE (*François*), théologien anglican, né en 1705 à Richmond, dans le comté d'York; mort le 7 août 1787. Il fit ses études à l'université d'Oxford, entra dans les ordres en 1628, fut recteur de Richmond en 1739, chanoine de Bitton en 1750, et ensuite archidiacre de Cléveland. C'est alors qu'il écrivit en faveur de la liberté religieuse; les dissidents, auxquels ses opinions étaient favorables, lui offrirent de devenir leur pasteur. Mais Blackburne préféra conserver ses bénéfices et rester fidèle à l'Église établie, quoiqu'il en réprouvât les pratiques. On a de lui : *Apologie des auteurs d'un livre intitulé* Recherches libres et sincères relatives à l'Église d'Angleterre, 1750; — *le Confessionnal, ou Libre et entier examen du droit, de l'utilité, de l'édification et de l'avantage de l'établissement des professions systématiques de foi et de doctrine dans les Églises protestantes*; 3e édit., Lond., 1770, in-8°; — *Considérations sur l'état actuel de la controverse entre les protestants et les catholiques de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, principalement sur la question de savoir jusqu'à quel point ces derniers ont droit à la tolérance d'après les principes du protestantisme*, 1762; — *Tableau historique abrégé de la controverse, concernant l'état intermédiaire, etc., depuis le commencement de la réformation protestante jusqu'au temps présent; avec un discours préliminaire sur l'utilité et l'importance de la controverse théologique*, 1765 et 1772, avec des additions.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

BLACKBURNE (*Jean*), philologue anglais, né en 1663, mort le 17 novembre 1741. Il était membre du collége de la Trinité à Cambridge; mais, à la chute des Stuarts, il refusa le serment politique, et fut obligé de se démettre de sa place. Afin de gagner sa vie, il entra, en qualité de correcteur d'épreuves, chez l'imprimeur Bowyer, et consacrait à la théologie et aux études philologiques tout le temps que cet emploi lui laissait. Jacques II, auquel il fut recommandé par lord Winchelsea, envoya de son exil, à Blackburne, des lettres d'institution épiscopale, qui ne purent le faire sortir de son humble et modeste position. Cet évêque sans diocèse, créé par un monarque sans royaume, était anglican fort zélé, et se plaisait à être appelé *le Marteau des papistes et des novateurs*. On a de lui une excellente édition des *Œuvres de Bacon*; Londres, 1740; — une édition de la *Chronique concernant sir Jean Oldcastell*, avec un appendice; Londres, 1729, in-8°.

Maittaire, *Historia typographorum*; Paris, 1717. — *Miscellanea Græcorum aliquot script. carmina*. — Hearne, *Historia Ricardi*, 1729, t. II, p. 441.

BLACKE. *Voy.* BLAKE.

BLACKET (*Joseph*), poëte anglais, né dans un village du Yorkshire en 1786, mort à Seaham le 23 août 1810. Il était le plus jeune des douze enfants d'un ouvrier. Appelé à Londres par son frère, qui exerçait dans cette ville l'état de cordonnier, il consacra d'abord ses heures de loisir à des lectures pieuses. Une tragédie de Shakspeare, qu'il vit représenter sur le théâtre de Covent-Garden, éveilla chez lui l'amour de la poésie. Quoiqu'il eût réussi dans sa profession, il fut réduit à vendre tout ce qu'il possédait pour payer les dettes qu'il avait contractées par la maladie de sa femme. Devenu veuf, il se retira dans la solitude, où, sans négliger sa profession, il dérobait à son repos un temps qu'il employait à correspondre avec M. Pratt, son protecteur. Ce double labeur porta atteinte à sa santé, et hâta la fin de ses jours. Ses œuvres posthumes ont été publiées sous le titre : *Remains of J. Blacket*; Londres, 1811, par les soins de M. Pratt.

Pratt, *Notice sur Blacket*.

BLACKLOCK (*Thomas*), poëte anglais, né en 1721 à Annan, dans le comté de Dumfries, en Écosse; mort à Édimbourg en 1791. Il était fils d'un maçon, et, par l'effet de la petite vérole, perdit la vue six mois après sa naissance. Il manifesta de bonne heure d'heureuses dispositions, que son père, dans l'intervalle de ses travaux, prit soin de cultiver par d'utiles lectures. Celles des poëtes enflammèrent bientôt l'imagination du jeune Blacklock, qui, dès l'âge de douze ans composa quelques poésies; remarquables pour un enfant de cet âge. Il avait dix-neuf ans quand il perdit son père; et il allait tomber dans le dénûment le plus affreux, lorsque le docteur Stephenson, médecin d'Édimbourg, se chargea du pauvre orphelin, le plaça d'abord dans une école, et le fit ensuite admettre à l'université de cette ville. Blacklock y resta jusqu'en 1745, se retira à Dumfries durant les troubles qui éclatèrent à cette époque, et revint à Édimbourg continuer ses études. Trois éditions successives de ses *poésies*, publiées en 1745 à Glascow, en 1754 à Édimbourg, en 1756 à Londres, lui procurèrent une modeste aisance. Il entra dans la carrière ecclésiastique en 1759, se maria en 1762, et fut envoyé à Kircudbright en qualité de ministre; mais, repoussé par les habitants de cette paroisse, il se démit de ses fonctions, se contenta d'une pension peu considérable, et s'étant établi à Édimbourg, réunit autour de lui quelques élèves de l'université, afin de diriger leurs études. Blacklock était bon prédicateur, passionné pour la musique, et causait agréablement. Outre le recueil de ses poésies, on a de lui : *Paraclesis*, ou *Consolations tirées de la religion naturelle et révélée*, 1767

in-8°; — *Discours sur l'esprit et les preuves du christianisme*, trad. du français de Jacques Armand, 1768, in-8°; — *Panégyrique de la Grande-Bretagne*, 1773, in-8°; — *Graham*, ballade héroïque en 4 chants, 1774, in-4°; — *Remarques sur la nature et l'étendue de la liberté*, etc., 1776, in-8°; — *De l'éducation des aveugles*, trad. du français d'Haüy, et inséré dans l'*Encyclopédie britannique*.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

BLACKLOË (*Thomas*), théologien anglais, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il professa la théologie au collége anglais de Douay, et fut chanoine du chapitre que Bishop avait fondé à Londres. Il en fit expulser Richard Smith, successeur de Bishop; et, en 1657, par les mêmes intrigues, il contraignit de même Gage à se démettre de sa dignité de vicaire apostolique. On a de lui : *Sonus buccinæ*; — *Appendicula ad sonum buccinæ*; — *Tabulæ suffragales*; — *Monumethes excantatus* : ces quatre ouvrages furent condamnés par l'inquisition; — *Institutiones ethicæ*, 1661; ouvrage dédié aux évêques des Pays-Bas, et où il représente les jésuites comme préparant la ruine de l'Église : ce livre fut censuré par la faculté de Douay; — *De medio animarum Statu* : cette publication eut un grand retentissement; Blackloë y soutint sur l'incarnation du Verbe, sur l'état des âmes dans le purgatoire et dans l'enfer, sur l'infaillibilité du pape, des opinions qui furent considérées comme hétérodoxes; — *De obedientiæ et gubernationis Fundamentis* : ce livre, composé en faveur de Cromwell, fut condamné par le parlement de 1661.

Lominus, *Blackloanæ hæresis Historia et Confutatio*.

BLACKMORE (*Richard*), médecin et poëte anglais, mort le 9 octobre 1729. Il était fils d'un procureur. Après avoir fait ses études à Westminster et à Oxford, il voyagea en Italie, prit à Padoue le grade de docteur en médecine, et revint en Angleterre en traversant la France, l'Allemagne et les Pays-Bas. Il fut admis dans le collége des médecins de Londres, obtint, en 1697, la place de médecin ordinaire du roi Guillaume III, et reçut le titre de baronnet. On a de lui : *Treatise on consumption and other distempers belonging to the breast and lungs*; Londres, 1722, in-8°; — *Dissertation on a dropsy, a tympany, the stone*, etc.; Londres, 1727, in-8°; — *Prince Arthur*, poëme héroïque en dix chants, 3e édit., 1696, in-fol.; — *King Arthur*, poëme héroïque en douze chants, 1697, in-fol.; — *the Redeemer* (le Sauveur), en six chants; — *Essays*, 1716, 2 vol. in-8°; — *Recueil de poésies*, 1718, 1 vol. in-8°.

Samuel Johnson, *Lives of the Poets*. — *Biographie médicale*.

BLACKSTONE (*Jean*), botaniste anglais, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Plantæ rariores Angliæ*; Londres, 1737, in-8°; — *Fasciculus plantarum circa Harefield sponte nascentium*; Londres, 1737; — *Specimen botanicum quo plantarum plurium Angliæ indigenarum loci natales illustrantur*; Londres, 1746.

G. Hudson avait donné, dans sa *Flora Anglica*, le nom de Blackstone (*Blackstonia*) à un genre de plantes de la famille des gentianées, nom auquel Linné a substitué celui de *Chlora*.

Carrère, *Bibliothèque littéraire de la Médecine*.

BLACKSTONE (sir *William*), célèbre magistrat et publiciste anglais, né à Cheapside (cité de Londres) le 10 juillet 1723, mort le 14 février 1780. A vingt ans, il composa des *Éléments d'architecture* qui ne furent pas publiés, et qui prouvaient déjà un grand esprit de régularité. Il se destinait au barreau, et, le 20 novembre 1741, il entra dans la corporation du Temple : il fit alors son adieu aux Muses, *the Lawyer's farewell*, dans des vers remarquables d'élégance et d'harmonie, publiés dans le 4e volume des *Mélanges* de Dodley; il composa aussi des notes sur Shakspeare, qui furent insérées dans l'édition de Steevens. Ayant terminé son stage au Temple, il fit son début au barreau le 28 novembre 1746, à vingt-trois ans; mais, malgré la solidité de son esprit et ses connaissances réelles (il était docteur *in law* en 1750), comme il manquait d'improvisation, il fut obligé de renoncer, au bout de sept ans d'efforts, à la plaidoirie. Il avait déjà accepté, en 1749, l'office magistral de *recorder* du bourg de Wallingford, dans le comté de Berks; il n'avait jamais cessé de cultiver ses études académiques; et quand il abandonna le barreau en 1753, parce qu'il n'y *faisait pas ses frais*, il se rendit à Oxford, où il fit des lectures sur la législation. La célèbre université n'avait point de cours officiel sur ce sujet; et Blackstone, par le concours d'étudiants qu'il attira, prouva combien cette lacune était regrettable. Un jurisconsulte, Viner, donna à l'université une somme importante pour la création d'une chaire de droit, et Blackstone y fut élu en 1758. Il était dans la force de l'âge; et un discours d'inauguration du 25 octobre, qui fut imprimé sur la demande des chefs de l'université, a servi d'introduction à son célèbre *Commentaire des lois anglaises*. Ses cahiers de professeur furent publiés en Irlande, mais inexactement; il les publia lui-même de 1765 à 1768. Ils servirent à l'instruction du prince de Galles, depuis George III, à la personne duquel on voulut l'attacher; mais il préféra sa chaire et son indépendance.

Blackstone avait été élu membre du parlement pour Hinden en 1761. En 1766, il quitta l'université d'Oxford pour se livrer à ses fonctions parlementaires; il fut, en 1768, élu député de Westbury; mais il ne réussit pas plus qu'au barreau à se faire une réputation d'orateur. Il fût même attaqué dans les *Lettres de Junius*, et il en conçut beaucoup d'humeur. On dit qu'en 1770 il refusa la place importante de solliciteur général du roi; mais il en

prend le titre dans la 4e édition de ses œuvres, publiée à Oxford cette même année. Tout ce qu'on peut conclure des affirmations des biographes anglais sur ce point, c'est qu'il changea presque aussitôt cette haute fonction pour celle de juge, qui convenait mieux à ses talents. Il fut alternativement membre de la cour des plaids communs, et de celle du banc du roi, à Londres. Blackstone mourut d'une hydropisie, produite par ses travaux trop assidus, à cinquante-sept ans, entouré d'une grande considération.

On a beaucoup vanté, et avec raison, son grand *Commentaire des lois anglaises;* mais il est loin de Montesquieu (1), auquel on a voulu le comparer; car il y manque le génie de l'écrivain. Il a même été surpassé, dans l'exposé de la constitution d'Angleterre, par Delhome; on le comparerait plus exactement à Domat. Bentham a jugé Blackstone sévèrement, comme imbu d'une doctrine trop favorable au pouvoir; mais son ouvrage, répandu dans toute l'Europe et en Amérique, parvenu à sa 15e édition en 1809, n'en est pas moins le guide des jurisconsultes, parce qu'il est complet, et qu'il est étranger aux théories politiques. Comme Justinien dans les *Institutes,* Blackstone reprend chaque partie du droit dans ses éléments primitifs, et cite volontiers ses devanciers, en remontant jusqu'à Bracton. On a supposé que le publiciste anglais avait fait des ouvrages spéciaux sur le jury et sur le droit criminel d'Angleterre : cette erreur vient sans doute de ce que plusieurs traducteurs français, l'abbé Soyer en 1776, Verninac-Saint-Maur en 1790, Cl.-Fr. Blanc en 1792, et Ludot en 1801, ont traduit et publié séparément soit le 4e livre, soit les derniers chapitres de ce livre. Blackstone n'a publié, en dehors de son grand ouvrage, que quatre dissertations qui accompagnent déjà l'édition de 1770. Son livre avait été traduit intégralement, mais très-inexactement, en 1776, par G. (de Gonaticourt) : cette version est inférieure à celle que Chompré, du conseil des prises, a publiée en 1822, 6 vol. in-8°, avec les notes d'Ed. Christian. En 1811, Anhbold a publié une autre édition anglaise avec des notes, 4 vol. in-8°. La législation anglaise ayant subi, surtout en matière criminelle, et pour l'organisation judiciaire, de grands changements, il est à désirer qu'un jurisconsulte éclairé publie de nouveau Blackstone, avec l'indication de ces changements. ISAMBERT.

Litherow, *Vie de W. Blackstone* (Préface du *Rept.* de 1780). — *Penny-Cyclopædia.*

BLACKWALL (*Antoine*), critique et théologien anglais, né dans le comté de Derby vers 1674, mort à Market-Bosworth en 1730. Il fut d'abord maître d'école à Derby, d'où il passa, en 1722, à Market-Bosworth en qualité de maître de l'école de grammaire; il fut nommé, en 1726, au rectorat de Clapham, dans le comté de Surrey, et résigna cette place en 1729.

On a de lui : une édition des *Sentences morales de Théognis,* acccompagnée d'une traduction latine et de notes, 1706, in-8°; — *Introduction aux classiques,* 1718, 1 vol. in-12; — *les Classiques sacrés défendus et éclaircis,* 1725, 1 vol.; le 2e vol. parut en 1731; — une *Grammaire latine.*

Chalmers, *Dictionnaire biographique.*

BLACKWELL (*Alexandre*), économiste et botaniste anglais, natif d'Aberdeen en Écosse, mort en Suède le 9 août 1749. Il était fils d'un théologien écossais, commença ses études à Édimbourg, et les termina à Leyde, où il prit le grade de docteur en médecine. Il se rendit de là à Londres, s'y fit correcteur d'imprimerie, et, par son mariage avec la fille d'un riche marchand, répara sa fortune, dérangée par son inconduite. Sa prospérité ne dura pas longtemps; il dissipa la dot de sa femme, et, après avoir voyagé trois ans en France, dans les Pays-Bas et en Allemagne, il revint à Londres, où il essaya, mais en vain, d'établir une imprimerie. Obligé de faire banqueroute, il resta deux ans en prison; sa femme lui prodigua les soins les plus assidus, et lui procura, par son travail, le moyen de payer ses créanciers. Ayant établi sa résidence vis-à-vis du jardin botanique de Chelsea, elle fit un recueil de plantes médicinales, qu'elle dessina, grava et coloria elle-même. Ce travail, d'une exécution parfaite, fut encouragé, entre autres, par Sloane et Mead, et parut sous le titre : *A curious Herbal, containing* 500 *cuts of the most useful plants,* etc.; Londres, 1737-1739, 2 vol. in-folio. Son mari, Alexandre Blackwell, y a ajouté le texte, contenant la synonymie et une description succincte de chaque plante. Cet ouvrage, traduit en latin et en allemand, fut publié par les soins de Trew (qui mourut pendant l'entreprise), et continué par Ludwig, Rose et Bœhmer, 6 vol. in-fol. (avec des additions et un supplément); Nuremberg, 1750-1773.

Alexandre Blackwell, gagnant à peine sa vie comme médecin et comme imprimeur, fut chargé par le duc de Chandos de diriger les travaux qu'on exécutait sur les terres de ce seigneur; mais il échoua encore dans cette entreprise. Il avait cependant composé un traité sur l'agriculture, que l'ambassadeur de Suède envoya dans son pays. La lecture de cet ouvrage en fit appeler l'auteur à Stockholm. Blackwell s'y rendit, dessécha des marais, exerça la médecine, guérit le roi de Suède atteint d'une grave maladie; et la fortune semblait enfin lui sourire, lorsqu'il fut accusé, en 1746, d'être le complice d'une conspiration formée dans le but de changer l'ordre de succession au trône. Il subit la question, fut condamné à mort et exécuté, malgré ses protestations d'innocence.

Outre le texte de *Curious herbal,* Al. Black-

(1) Un écrivain a dit que Blakstone avait été loué outre mesure par Montesquieu; mais celui-ci écrivait *l'Esprit des lois* dix ans avant le publiciste anglais, et n'a pas parlé de lui.

well a publié : *New Method of impoving cold wet and barren land particularly clayey ground practised in Great-Britain;* Londres, 1741, in-8° ; — *Foersœk til lanbrukets blaetring;* Stockholm, 1745, in-4° ; — *Ron om humblegardens plantering, och at fœrdrifva mulwadar*, etc., ouvrage utile aux agronomes ; Stockholm, 1746, in-12.

Biographie médicale. — *Biograph. Britt.* — Chalmers, *Biograph.*

BLACKWELL (*George*), théologien anglais, catholique romain, né en 1545 dans le comté de Middlesex, mort à Rome le 13 janvier 1613. Il fit ses études à Oxford, au collége de la Trinité, et au collége des Anglais à Douay. Grâce au crédit du père Parsons, jésuite et recteur du collége anglais à Rome, Blackwell reçut, avec le titre d'archiprêtre, les pouvoirs les plus étendus pour administrer l'Église catholique d'Angleterre, dont le clergé régulier eût beaucoup mieux aimé être soumis à la juridiction des évêques. Bishop fut envoyé à Rome pour provoquer cette mesure ; il échoua dans cette démarche, et, à son retour, fut détenu pendant quelque temps. Il en résulta, dans l'Église catholique d'Angleterre, des troubles qui ne cessèrent que par les restrictions apportées au pouvoir dont Blackwell était investi. Il prêta le serment d'allégeance exigé des catholiques par Jacques I[er], et détermina à l'imiter la plupart de ses coreligionnaires. On a de lui : *Relatio turbarum jesuitarum Anglorum cum G. Blackwellio*, in-4°, sans date ; — *Réponse aux interrogatoires subis* (par lui) *en prison*, 1607, in-4° ; — *Epistolæ ad Anglos pontificios ;* Londres, 1609, in-4° ; — *Epistolæ ad cardinalem Bellarminum ;* — et plusieurs pièces relatives à sa juridiction d'archiprêtre. La bibliothèque Bodléienne conserve un traité manuscrit *contre la dissimulation et le mensonge*, attribué à Blackwell; mais on pense qu'il a été composé par Tresham.

Biographia Britannica.

BLACKWELL (*Thomas*), littérateur anglais, né à Aberdeen en 1701, mort à Édimbourg en 1757. Il fut nommé, en 1725, professeur de langue grecque au collége Maréchal, dans sa ville natale, et conserva cette place jusqu'à sa mort. Ses différents ouvrages nous le représentent comme un érudit à qui les meilleures sources de l'antiquité grecque et romaine étaient parfaitement connues ; mais on regrette dans ses livres l'absence de méthode et la multitude des digressions, qui souvent forment avec le sujet d'étranges et singuliers contrastes. Parvenu à l'âge de cinquante-six ans, il se trouva atteint d'une sorte de consomption qui, dit-on, provenait d'un excès de sobriété. Cédant aux conseils des médecins, il essaya de voyager ; mais il ne put dépasser Édimbourg, et mourut dans cette ville.

On a de lui : *Inquiry in to the life and writings of Homer* (Recherches sur la vie et les écrits d'Homère), 1735, 1 vol. in-8° ; traduit en français par Quatremère de Roissy, Paris, an VII (1799), in-8° ; — *Memoirs of the court of Augustus* (Mémoires de la cour d'Auguste), 1[er] vol., 1753 ; 2[e], 1755 ; 3[e], 1764, après la mort de l'auteur ; traduit en français par Feutry, Paris, 1754-1759, 4 vol. in-12 ; 1768, 3 vol. in-12 ; — *Lettres concernant la mythologie*, 1748 ; traduit en français par Eidous, Paris, 1771, in-12.

Rose, *New Biographical Dictionary.*

BLACKWOOD (*Adam*), théologien et historien écossais, né à Dumferling en 1539, mort en 1613. Il étudia à Paris, où il fut envoyé par Robert Reid son grand-oncle, et où il eut Adrien Turnèbe et Jean Daurat pour maîtres. A la mort de son oncle, il retourna quelque temps en Écosse, après avoir négocié en France le mariage de Marie Stuart avec le Dauphin. Revenu à Paris et devenu l'objet des libéralités de la reine d'Écosse, il y étudia la philosophie, les mathématiques et les langues orientales. A ces connaissances déjà si vastes il voulut ajouter celle du droit, et se rendit à cet effet à Toulouse, où il séjourna deux ans. Il revint alors à Paris, y professa la philosophie, et (détail curieux à raison de l'origine de Blackwood) il obtint de Marie Stuart, sur la recommandation de Jacques Beton, archevêque de Glascow, alors ambassadeur d'Écosse en France, une charge de conseiller au présidial de Poitiers. Les princes trouvent rarement des cœurs reconnaissants. Blackwood fait exception : il se souvint des bienfaits de l'infortunée reine d'Écosse, même lorsqu'il n'eut plus rien à attendre d'elle. Établi à Poitiers, il continua de cultiver les lettres ; et ses premiers ouvrages datent de cette époque de sa vie. On a de lui : *Caroli IX Pompa funebris versibus expressa*, par A. B. J. C. (*Adamum Blacvodæum jurisconsultum*) ; Paris, 1574 ; — *De Vinculo seu conjunctiones religionis et imperii, et de conjunctionum insidiis, religionis fuco adumbratis, libri duo;* Paris, 1575, sans nom d'auteur ; un troisième livre parut à Poitiers vers 1615 ; — *Adversus Georgii Buchanani Dialogus de Jure regni apud Scotos, pro Regibus Apologia, qua Regii nominis amplitudo et Imperii majestas ab Hæreticorum famosis libellis et perduellium injuria vindicatur;* Poitiers, 1581 ; — *Martyre de Marie Stuart, reine d'Écosse et douairière de France*, imprimé plusieurs fois, et revu et corrigé dans le recueil des œuvres de l'auteur ; — *Sanctarum Præcationum Proœmia, seu mavis, Ejaculationes animæ ad orandum se præparantis ;* 1598 ; — *Inauguratio Jacobi, magnæ Britanniæ regis ;* poëme ; Paris, 1606 ; — *In Psalmum David quinquagesimum*, etc., *Meditatio;* Poitiers, 1608, in-12 ; — *Varii generis Poematia ;* Poitiers, 1609 ; — *Adami Blacvodæi*, etc., *Opera omnia*, éditées par Gabriel Naudé ; Paris, 1644, in-4°.

V. R.

Gabriel Naudé, *Éloge de Blackwood*. — Nicéron, *Mémoires*, t. XXII. — Clément, *Bibliothèque curieuse*. — Lelong, *Bibliothèque hist. de la France*.

BLACKWOOD (*Guillaume*), littérateur anglais, mort à Édimbourg en septembre 1834. Il était libraire, et propriétaire éditeur du recueil périodique intitulé *Blackwood's Magazine*, publication qui jouit du plus grand succès.

Blackwood's Magazine.

BLACKWOOD (*Henri*), marin anglais, né en 1770, mort le 17 décembre 1832 à Ballyliedy, dans le comté de Down. Il entra à l'âge de onze ans dans la marine royale; assista, sous l'amiral Parker, à l'engagement du Dogger-Bank et à la prise des sloops hollandais *le Pylade* et *l'Oreste;* fut fait lieutenant en 1790, et employé sur la frégate *la Proserpine*. En 1792, il obtint un congé dont il profita pour se rendre en France; mais une lettre cachée dans un livre dont un émigré français l'avait chargé, le fit arrêter et traduire à la barre de la convention. Blackwood, reconnu innocent et mis en liberté, séjourna quelque temps à Paris, où il assista aux séances des jacobins. Rappelé dans sa patrie par la reprise des hostilités entre la France et l'Angleterre, il fut nommé successivement lieutenant de *l'Invincible*, commandant de *la Mégère*, capitaine en second du *Non-Pareil*, et, en avril 1797, commandant du *Brillant*. Sa haute capacité et sa bravoure, qui lui avaient valu ces diverses promotions, éclatèrent de nouveau dans le combat qu'il soutint en juin 1798 contre deux frégates françaises, *la Vertu* et *la Régénérée*, chacune de quarante-quatre canons : il leur causa d'assez grands dommages, et parvint à leur échapper. Il fut récompensé de cet exploit, en mars 1799, par le commandement de *la Pénélope*. A bord de ce navire et en compagnie des deux vaisseaux de ligne anglais *le Lion* et *le Foudroyant*, il contribua à la prise du vaisseau amiral français *le Guillaume Tell* pendant le blocus de Malte, et il reçut pour sa conduite les félicitations de Nelson. Blackwood obtint de lord Saint-Vincent, en 1803, le commandement de *l'Euryale*, de trente-six canons; navire à bord duquel il dirigea, en septembre 1805, l'escadre de cinq frégates et quatre sloops chargés de surveiller l'escadre hispano-française : ce fut sur ce navire que, pendant la bataille de Trafalgar, Collingwood transféra son pavillon, quand son vaisseau amiral eut été démâté. Blackwood dut aux talents qu'il avait montrés dans cette journée, le commandement de *l'Ajax*, vaisseau de quatre-vingts canons; mais il eut le malheur, en février 1807, de perdre ce navire, que dévora un incendie, à l'entrée des Dardanelles. Blackwood, mis en jugement et honorablement acquitté, obtint un autre vaisseau de guerre, avec lequel il servit successivement dans les flottes de la mer du Nord, de la Manche, de la Méditerranée, et aux blocus de Toulon, de Brest et de Rochefort. En 1814, grâce à la protection du duc de Clarence, il reçut le titre d'amiral de la flotte, et ramena en France Louis XVIII et la famille royale. Il conduisit de France en Angleterre les souverains alliés. En récompense de cette mission il reçut le titre de baronnet, de contre-amiral, d'aide de camp de marine du prince régent, et, en 1818, de chambellan. Il fut envoyé, en 1819, dans les Indes orientales pour y commander toutes les forces navales de l'Angleterre; mais son navire ayant failli faire naufrage près de Madère, l'amirauté prit de nouveaux arrangements, et Blackwood perdit la haute position à laquelle on l'avait d'abord destiné. Nommé par le duc de Clarence, alors grand amiral, au commandement de la station de Chatham, il la garda trois ans (1827-1830); ce fut là le dernier acte de sa longue carrière.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

BLACQUE. *Voy.* Blaccus.

BLADEN (*Martin*), littérateur anglais, mort en 1746. Il avait servi en qualité de lieutenant-colonel sous les ordres du duc de Marlborough, fut membre de cinq parlements, contrôleur de la monnaie en 1714, lord commissaire du commerce et des plantations en 1717, et refusa la charge d'envoyé extraordinaire près la cour d'Espagne. On a de lui : une traduction des *Commentaires de César*, qu'il dédia à son ancien général; — *Orphée et Eurydice*, opéra; — *Solon*, tragi-comédie.

Chalmers, *Biographical Dictionary*.

***BLÆSING** (*David*), mathématicien allemand, né à Königsberg en 1660, mort le 9 octobre 1719. Après avoir étudié la médecine et la théologie, il s'appliqua particulièrement aux mathématiques, qu'il enseigna à Königsberg en 1690. Il parcourut ensuite la Hollande, l'Angleterre et la France. En 1701, il fut nommé membre de l'Académie des sciences de Berlin. Il légua à cette académie sa bibliothèque, son jardin à la faculté de philosophie, et un fonds d'encouragement de 1000 thalers aux étudiants pauvres. Ses principaux ouvrages sont : *De Euclidis propositione XLVII libri I Elementorum;*—*De lineæ juxta proportionem divinam divisione;* — *De Sphærarum cælestium symphonismo;* — *De Eclipsi lunari;* — *De linea meridiana;* — *De potioribus arithmeticæ regulis algebraicæ evolutis*.

Arnold, *Histoire de l'Université de Königsberg* (en allemand.)

***BLÆSUS** (Βλαῖσος), ancien poëte italique, né à Caprée, vivait probablement au troisième siècle avant J.-C. Il laissa des pièces tragi-comiques (σπουδογέλοιοι) en grec. Deux de ces pièces sont mentionnées par Athénée, les Μεσοτρίβας et Σάτουρνος. Cette mention est puisée dans les γλῶσσαι de Pamphile d'Alexandrie, qui était lui-même disciple d'Aristarque.

Athénée, III, chap. XI, p. 487. — Hesychius, *Lexic*.

***BLÆSUS**, jurisconsulte romain, vivait au premier siècle avant J.-C. Labéon, dans le *Digeste*, s'appuie sur lui en rapportant une opinion de Trebatius. Ce Blæsus a souvent été confondu avec d'autres personnages du même nom. Il y

eut un Junius Blæsus, proconsul d'Afrique en l'an 22 avant J.-C., et postérieur de quelques années au jurisconsulte.

Grotius, *Vita Jurisconsultorum*. — *Digeste*, 23, tit. 11.

BLÆSUS (*Caius Sempronius*), personnage consulaire romain, vivait vers l'an 244 avant J.-C. Devenu consul en l'an 253, lors de la première guerre punique, il fit voile vers la côte d'Afrique avec 260 galères, et y remporta quelques avantages, sans rien faire cependant de bien remarquable. A son retour en Italie, il fut jeté au delà du cap Palinure par une violente tempête qui lui fit périr 150 de ses galères; ce qui ne l'empêcha point d'obtenir les honneurs du triomphe. Il fut encore consul en l'an 244, lors de la fondation d'une colonie à Brindes.

Polybe, I, 39. — Velleius Paterculus, I, 14. — Tite-Live, XXXIX, 7, 22 et 28; XLIV. — Orose, IV, 9.

* **BLÆSUS** (*Junius*), mort en l'an 36. Il gouvernait la Pannonie à la mort d'Auguste en l'an 14, lors de cette formidable révolte des légions, que Drusus lui-même eut tant de peine à comprimer, et dont Blæsus, par des motifs restés inconnus, fut la cause immédiate. En l'an 21 il obtint, par l'influence de son oncle, le gouvernement de l'Afrique, et il y remporta en l'an 22 une victoire sur Tacfarinas; ce qui lui valut de la part de Tibère les insignes du triomphe et le titre d'*imperator*. Il commanda aussi en Espagne, et, au rapport de Velleius Paterculus, il se distingua également au forum et à la guerre. Enveloppé en l'an 31 dans la chute de Séjan, il fut privé, ainsi que son fils, de leurs honneurs. L'un et l'autre se donnèrent la mort en voyant passer leurs emplois dans d'autres mains.

Tacite, *Annales*, I, 16; V, 7; VI, 40. — Dion Cassius, LVII, 4. — Velleius Paterculus, II, 125.

* **BLÆSUS**, fils du précédent, mort en l'an 36. Il était en Pannonie avec son père lors de la révolte des légions en l'an 14, et fut contraint par les soldats d'aller exposer leurs griefs à Tibère. Il dut même remplir une seconde fois une mission de ce genre, lors de l'arrivée de Drusus dans le camp. Il assistait à la bataille où Tacfarinas fut battu, et se suicida le même jour que son père.

Tacite, *Annales*, I, 19, 29; III, 74; VI, 40.

BLÆU ou **BLÆUW** (*Guillaume*), géographe et typographe hollandais, né à Amsterdam en 1571, mort dans la même ville le 21 octobre 1638. Il fut l'ami intime de Tycho-Brahé, dont il avait été le disciple, et s'acquit une grande réputation par ses impressions et surtout par ses ouvrages géographiques, qui ont pour titre : *Theatrum mundi*; Amsterdam, 1663-1667, 12 vol. in-fol.; — *Harmonia macrocosmica, seu Atlas universalis et novus, studio et labore Andreæ Cellarii*; Amsterdam, 1661, grand in-fol.; — *Atlas des Mers*, ou *Monde aquatique*; Amsterdam, 1667, grand in-fol.; — *Instruction astronomique de l'usage des globes et sphères célestes et terrestres*; Amsterdam, 1642 et 1669, in-4°.

Le fils, *Jean* BLÆUW, aida le père dans la publication des deux premiers volumes du *Theatrum mundi*; il édita le 3e volume après la mort de Guillaume, et publia de belles éditions des auteurs classiques. Ses ouvrages ont pour titre : *Novum ac magnum theatrum civitatum totius Belgii*; Amsterdam, 1649, 2 vol. in-fol.; il fut lui-même aidé dans ce travail par son frère *Cornelius*, mort en 1650; — *Nouveau théâtre d'Italie*, ou *Description des villes, palais, églises de cette partie de la terre*; Amsterdam, 1704; la Haye, 1724, 4 vol. in-fol.; l'original latin est de 1663, 2 vol. in-fol.; — *Novum theatrum Pedemontii et Sabaudiæ*, 1726, 4 tomes en 2 vol. gr. in-fol., trad. française de Jacques Bernard; la Haye, 1700, 2 vol. gr. in-fol.

König, *Bibl. vet. et nov.* — Baillet, *Jugements*, t. I, p. 219. — Morhof, *Polyh.* — Jo.-Fr. Foppens, *Bibl. Belgica*, t. I, p. 408.

BLAGDEN (sir *Charles*), physicien et chimiste anglais, né le 17 avril 1748, mort le 26 mars 1820 à Arcueil, près de Paris. Durant cinquante années, il fut l'intime ami du célèbre Banks. La place de médecin dans les armées anglaises lui acquit une fortune considérable, augmentée encore par un legs de 400,000 francs que lui laissa son ami Cavendish. Depuis 1814, il passait tous les ans six mois en France, et contribua particulièrement à former les relations d'estime et d'amitié entre les savants de France et d'Angleterre. On a de lui plusieurs mémoires dans les *Transactions philosophiques*, des *Observations sur la chaleur*, des *Recherches sur la formation de la glace*, etc.

Biographie médicale. — Jomard, dans la *Revue encyclopédique*, avril 1820. — *Moniteur* du 22 septembre 1820.

BLAGRAVE (*Jean*), mathématicien anglais, natif du comté de Berk, mort à Reading le 9 août 1611. Il fit ses études à Reading et à l'université d'Oxford; il consacra le reste de sa vie à l'étude et à la méditation, dans sa retraite de Southcote-Lodge. Son père lui avait laissé la disposition des biens de sa famille durant quatre-vingt-dix-neuf ans, à partir de 1591; Blagrave, qui n'avait jamais été marié, légua, à chacun de ses neveux ou de leurs descendants, la somme de 50 livres sterling, et calcula si bien la répartition de toute sa fortune, que, dans l'espace de temps assigné à sa propriété, quatre-vingts de ses neveux en reçurent le produit. Un autre des legs de Blagrave mérite encore d'être mentionné : il voulut que, « tous les ans, le vendredi saint, chacune des trois paroisses de Reading envoyât à l'hôtel-de-ville une fille vertueuse qui eût vécu cinq ans avec son maître; que chacune d'elles tirât aux dés une somme de 10 livres sterling; et que les deux filles qui n'auraient rien obtenu revinssent, l'année suivante, avec une troisième, jusqu'à ce qu'elles eussent tiré trois fois pour la somme qu'il avait léguée. » On a de lui : *the Mathematical Jewel* (Bijou mathématique, etc.); Londres, 1582 ou 1585, in-fol.; — *Of the Making and use of the familiar*

staffe (De la construction et de l'usage du bâton familier, etc.); Londres, 1590, in-4°; — *Astrolabium Uranicum generale*, etc.; Londres, 1596, in-4°; — *the Art of Dialling* (l'Art de faire des cadrans solaires), en 2 parties; Londres, 1609, in-4°.

Wood, *Athenæ Oxonienses*. — Halliwell, *Collection of Scientific Letters*.

BLAGRAVE (*Joseph*), médecin et astrologue anglais, né en 1610, mort en 1679. On a de lui : *Supplement to Nicol Culpeper's english physician, containing a description of all sorts of plants, with a new Tract of Chirurgery;* Londres, 1666 et 1674; — *the Astrological Practice of Physic;* Londres, 1682.

Lyson, *Berkshire*, 344. — *Biographia Britannica*.

BLAINVILLE (*Charles-Henri*), violoncelliste français, né dans les environs de Tours en 1711, mort à Paris en 1769. Il fut protégé par la marquise de Villeroy, qui fut son élève. C'est tout ce qu'on sait de lui. Les principales compositions de Blainville sont : *Banquet à la marquise de Villeroy;* — *Symphonies à grand orchestre*, op. 1 et 2; — *les Grandes sonates de Tartini arrangées en concerti grossi*, à sept parties; — *l'Harmonie théorico-pratique;* Paris, 1751; — *l'Esprit de l'Art musical;* Genève, 1754; — *Histoire générale critique et philologique de la Musique;* Paris, 1767; — *Essai sur un troisième mode*. Blainville fit l'essai de ce mode le 30 mai 1751, et J.-J. Rousseau, dans une lettre à Raynal, exalta cette découverte, qui fut critiquée par Serre de Genève.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*. — J.-J. Rousseau, *Correspondance*. — *Le Mercure de France*, nov. 1751.

***BLAINVILLE** (*Jean de* MAUQUENCHY DE), maréchal de France, né vers 1322, mort en février 1391. Après avoir servi en Normandie sous l'amiral de la Heuse en 1356, il se trouva l'année suivante au siége de Honfleur. Chargé en 1364, par Charles V, de la garde du château de Rouen, il fit le siége de Mouleaux, et fut créé maréchal de France le 20 juin 1368, après la mort du maréchal de Boucicault. Ayant battu en 1370 les Anglais qui avaient pris leurs quartiers dans le Maine, Blainville prit le commandement de l'avant-garde de l'armée française à la bataille de Rosbecq en 1382, et accompagna en Bretagne, en 1388, le connétable de Clisson au siége et à la prise de Bécherel sur les Anglais.

A. S....Y.

Pinard, *Chronol. militaire*, t. II, p. 133. — Anselme, *Hist. des grands officiers de la couronne*, t. VI, p. 756. — De Courcelles, *Dict. des gén. franç*.

***BLAINVILLE** (*Henri-Marie* DUCROTAY DE), célèbre naturaliste français, né à Arques près Dieppe le 12 septembre 1777, mort à Paris le 1er mai 1850. Il fut remis aux soins d'un curé d'une petite ville voisine, passa bientôt dans un pensionnat, ensuite à l'école militaire de Beaumont-en-Auge, fondée pour la noblesse de Normandie et de Bretagne, et dirigée par des moines bénédictins. Cet établissement ayant été détruit par la révolution, le jeune de Blainville revint auprès de sa mère, ainsi que son frère aîné. Vers 1794 ou 1795, il entra à l'école de dessin de Rouen, dirigée par J.-B. Descamps, le fils de l'auteur de la *Vie des peintres flamands*. Le maître ne tarda pas à constater chez son élève un grand désir d'apprendre, et en même temps une certaine irascibilité de caractère, comme le témoigne une lettre publiée depuis peu. Aussi de Blainville ne fit-il pas un long séjour à l'école de Rouen; en 1796, il vint à Paris pour se livrer aux beaux-arts, et il entra à l'atelier de Vincent, le peintre d'histoire.

Par suite d'un accident, il se trouva dispensé du service militaire; et dans les moments où il n'allait pas à l'atelier du peintre, il lui arriva d'entrer comme par hasard à l'un des cours du collége de France. Il y entendit Lefebvre-Gineau, qui y enseignait alors la physique. Bientôt mis en rapport avec le professeur, il commença à s'occuper de l'étude des sciences physiques. Il fréquenta en compagnie de l'un de ses amis, M. Constant Prévost, plusieurs cours du Muséum d'histoire naturelle et du collége de France. L'enseignement de G. Cuvier avait partout alors un grand retentissement : de Blainville devint l'un de ses auditeurs les plus assidus. Ses relations avec divers savants devenaient chaque jour plus nombreuses. D'après le conseil de M. Duméril, à cette époque suppléant de Lacépède au Muséum, il se livra à l'étude de l'anatomie humaine; et, le 30 août 1808, il soutint, pour obtenir le grade de docteur en médecine, une thèse intitulée *Propositions extraites d'un essai sur la respiration, suivies de quelques expériences sur la huitième paire de nerfs dans la respiration*.

Durant les années qui suivirent, de Blainville se mit à étudier les reptiles, de concert avec un naturaliste allemand, M. Oppel; et la myologie semblait l'occuper particulièrement. Ce fut vers cette époque qu'il attira l'attention de G. Cuvier. Celui-ci lui offrit de concourir à un ouvrage sur l'anatomie comparée, auquel il travaillait depuis longtemps, mais qu'il ne devait pas mettre au jour. De Blainville eut aussitôt sa place dans le laboratoire de l'illustre professeur. Avec l'appui d'un tel maître, il fut bientôt en évidence : il fut choisi par lui pour le suppléer dans son cours du collége de France, et à l'Athénée. Les leçons du collége de France donnèrent une importance réelle à de Blainville. Cuvier ne tarda pas à lui rendre un service considérable en faisant mettre au concours, malgré des sollicitations pressantes, une chaire d'anatomie et de zoologie vacante à la faculté des sciences de Paris. De Blainville y soutint, le 31 mars 1812, sa thèse sur l'*Ornithorynque*, l'un des types les plus singuliers du règne animal; et il obtint la place.

Cependant diverses causes, certains froissements d'amour-propre amenèrent bientôt une véritable rupture entre le maître et son jeune émule.

Nous ne saurions en dire tous les motifs; mais comme de Blainville se montra souvent d'un caractère difficile, on ne fut pas généralement très-étonné de la mésintelligence qui éclata entre lui et l'illustre Cuvier. Il est certain au reste que cette inimitié, qui a servi peut-être à stimuler l'ardeur de M. de Blainville pour le travail, fut poussée loin. Cuvier, dans ses rapports annuels et dans plusieurs de ses ouvrages, où il mentionnait souvent des productions scientifiques presque insignifiantes, évitait, dans la plupart des cas, de citer les écrits de M. de Blainville; et plus tard on a pu lire dans l'*Histoire des Sciences* de ce dernier, rédigée d'après ses leçons par l'abbé Maupied, que les travaux de Cuvier pouvaient à peu près être comptés pour rien. Tristes représailles, qui n'ont jamais d'autre résultat que de retomber sur leurs auteurs!

En 1814, la section de zoologie de l'Académie des sciences plaça de Blainville au premier rang sur la liste des candidats présentés au choix de l'Académie pour remplir la place laissée vacante par Olivier, l'auteur du *Voyage en Orient*. Latreille lui fut préféré avec justice.

Deux ans plus tard, à la mort de Ténon, ce fut sur M. Duméril que tomba le choix de l'Académie. En 1825, les portes de l'Académie des sciences s'ouvrirent pour de Blainville, qui succéda à Lacépède. Après la mort de Lamarck, arrivée le 18 décembre 1829, l'enseignement de sa chaire au Muséum d'histoire naturelle, comprenant la totalité des animaux invertébrés, fut partagé. Par une ordonnance du roi, en date du 11 mars 1830, de Blainville se trouva nommé à la chaire des mollusques, des zoophytes et des vers. Ses travaux importants sur ces divers groupes ne pouvaient permettre un autre choix.

Le 23 juillet 1832, de Blainville abandonna cet enseignement pour devenir, dans le même établissement, le successeur de George Cuvier dans la chaire d'anatomie comparée.

Les écrits scientifiques de de Blainville sont fort nombreux; ils portent sur les sujets les plus divers du règne animal. Il est impossible d'en donner ici une analyse détaillée, ni même d'indiquer sommairement ce qu'ils ont produit dans la science. Comme Cuvier, de Blainville s'attacha à la fois aux recherches d'anatomie et aux études zoologiques. Accoutumé à comparer souvent entre eux les types du règne animal, il montra ordinairement une grande habileté pour saisir les affinités réelles des animaux. Il a su, sous ce rapport, mettre en lumière bien des faits méconnus jusqu'à lui, et qu'on n'a appréciés que longtemps après leur publication. Nous ne saurions dire si de Blainville dans ses classifications fut toujours heureux, mais nous pouvons assurer qu'il le fut souvent. Ce tact, qu'il possédait à un degré remarquable, l'a conduit à émettre, d'une manière trop prononcée, que le classificateur devait être guidé essentiellement par la forme extérieure des animaux. Néanmoins on lui doit nombre d'appréciations qui lui marqueront toujours une place élevée dans l'histoire de la science.

Dans son *Prodrome d'une nouvelle distribution méthodique du règne animal*, imprimé en 1816, il indiqua plusieurs modifications à la classification des animaux, qui dans ces derniers temps ont été acceptées d'une manière très-générale; et dans le *Dictionnaire d'histoire naturelle* il inséra un véritable ouvrage sur les vers, qui marquera toujours une époque dans l'histoire de cette partie de la science, précisément à cause de ces appréciations exactes sur les affinités de plusieurs types, qui n'avaient pas été bien saisies jusque-là. Pendant les dix-huit années qu'il occupa au Muséum d'histoire naturelle la chaire d'anatomie comparée, de Blainville reprit l'œuvre de Cuvier sur les ossements fossiles; mais, tandis que celui-ci n'avait fait intervenir le squelette des animaux vivants que pour éclairer la détermination des espèces fossiles, de Blainville voulut traiter d'une manière complète de l'ostéologie de tous les êtres vivants ou fossiles. Aussi, il intitula son œuvre: *Ostéographie ou description iconographique comparée du squelette et du système dentaire des cinq classes d'animaux vertébrés récents et fossiles, etc.* Malheureusement un tel ouvrage, qui, sans créer une nouvelle science comme celui de Cuvier, faisait progresser d'une manière considérable celle dont les bases avaient déjà été jetées, ne parvint qu'à sa vingt-quatrième livraison. Une trentaine de genres de mammifères seulement ont été traités.

Toute sa vie, le célèbre professeur montra le plus vif attachement à la science; il mourut subitement entre deux leçons, au moment où il allait visiter, à une courte distance de Paris, une nièce malade.

Outre les ouvrages mentionnés, et un grand nombre de mémoires publiés dans les *Annales du Muséum d'histoire naturelle* et d'autres recueils, on a de lui: *Faune française*, Paris, 1821-1830; — *Cours de Physiologie générale et comparée*, professé à la faculté des sciences de Paris; Paris, 1833; — *Manuel de Malacologie et de Conchyliologie*; Strasbourg, 1825-1827; — *Histoire des sciences naturelles au moyen âge*, etc.; Paris, 1845, in-8°. E. BLANCHARD.

Quérard, *la Fr. litt.* — Nicard, *Notice sur de Blainville*.

BLAIR (*Jean*), poëte et chroniqueur écossais, vivait dans la première moitié du quatorzième siècle. Il avait été le chapelain du chevalier Wallace, ce glorieux défenseur de l'indépendance écossaise, et l'avait suivi dans presque toutes ses expéditions. Après la bataille de Bannockburn, Jean Blair dut une retraite honorable à la protection de Thomas Randolph, comte de Murray. Ce seigneur fit obtenir au chapelain de Wallace une cure, où il passa paisiblement le reste de ses jours. On a de lui un poëme latin sur la mort de Wallace, traduit en anglais par Hume dans son *Histoire de Douglas*; — un fragment d'une *Chronique latine* sur la vie et les exploits de

Wallace, publié en 1705, avec un commentaire par sir Robert Sibbald.

Hume, *History of England*. — Rose, *New Biographical Dictionary*.

BLAIR (*Hugues*), célèbre littérateur écossais, né à Édimbourg le 7 avril 1718, mort le 24 décembre 1800. Il fit de brillantes études au collége et à l'université d'Édimbourg; à vingt-trois ans, il entra dans les ordres, et ne tarda pas à se faire connaître comme prédicateur. Il devint, en 1758, pasteur de l'église cathédrale d'Édimbourg. En s'attachant plutôt au développement des vérités morales qu'aux discussions métaphysiques, il fit une révolution dans l'éloquence de la chaire. Dès 1755, il fournit au *Journal* ou *Revue d'Édimbourg* (publication différente de l'*Edinburgh Review* d'aujourd'hui) un extrait raisonné du système de philosophie morale de Hatcheson, et il transporta dans ses préceptes littéraires ce sage éclectisme philosophique et ce sens psychologique qui distinguent l'école écossaise. Après avoir encouragé les efforts de Macpherson pour la réhabilitation du nom d'Ossian, il composa une *dissertation* dans laquelle il soutint l'authenticité des poésies du célèbre barde écossais, et en analysa les beautés avec un goût enthousiaste. Pendant l'hiver de 1759, il fit un cours public de rhétorique et de belles-lettres, dans lequel il obtint un tel succès, que le roi voulut, l'année suivante, qu'une chaire consacrée à cet enseignement fût établie. Pendant vingt ans le Quintilien d'Édimbourg réunit autour de sa chaire un auditoire qu'il charma par la clarté de la parole, la richesse de son érudition, et l'exquise délicatesse de son goût. Le résumé de ses leçons est l'ouvrage qu'il publia en 1783, sous le titre de *Lectures on Rhetoric and Belles-Lettres*. Cet ouvrage, dont le succès fut européen, est depuis longtemps connu et jugé. Il abonde en sages préceptes, en remarques judicieuses, en vérités utiles. Il avait profité, comme il le dit dans une note ajoutée à sa XVIII[e] leçon, des cahiers que lui avait remis Adam Smith, et nous reconnaissons dans plus d'un passage les traits et l'influence de cet excellent esprit. Ses *Sermons*, dont le premier volume avait paru en 1777, furent récompensés en 1780 par une pension de deux cents livres sterling. Dès l'année 1808, il en avait été déjà publié douze éditions (5 vol. in-8°); ils ont été traduits en français par le pasteur Frollard (Lyon, 1784); par l'abbé de Tressan (Paris, 1807). Son *Cours de Rhétorique et de Belles-Lettres* a été traduit par Cantwell, 1797; par P. Prévost, professeur de philosophie à Genève, 4 vol. in-8°; ibid., par Quénat; Paris, 1821, 3 vol. in-8°. C. HIPPEAU.

Finlaysen et J. Hill, *Vie de Hug. Blair* (en anglais). — Prévost dans la préface, de la traduction du *Cours de Rhétorique et de Belles-Lettres*. — Rose, *New Biographical Dictionary*.

BLAIR (*Jacques*), théologien écossais, mort en 1743. Des désagréments qu'il éprouva dans sa patrie lui firent abandonner l'église épiscopale d'Écosse pour se rendre en Angleterre, à la fin du règne de Charles II. Il fut envoyé par l'évêque Compton, d'abord comme missionnaire, puis en qualité de commissaire, dans la Virginie. Témoin de la triste position où se trouvait cette contrée, il résolut de fonder un collége à Williamsburgh, capitale de cette colonie. Il repassa en Angleterre l'an 1693, et obtint des lettres-patentes de Guillaume III, pour la réalisation de son projet. Cet établissement, qui fut nommé *Collége de Guillaume et de Marie*, s'ouvrit bientôt, grâce à l'activité de Blair, qui en occupa la place de principal pendant cinquante ans, et qui joignit à ses fonctions celles de recteur de Williamsburgh et de président du conseil de la colonie. On a de lui : *Explication du divin sermon prononcé par notre Sauveur sur la montagne*, etc. (en anglais); Londres, 1742, 4 vol. in-8°.

Biographia Britannica.

BLAIR (*Jean*), chronologiste écossais, mort vers 1782. Il fit ses études à Édimbourg, d'où il vint à Londres. Il y entra, en qualité de sous-maître, dans une école. Ses travaux sur la chronologie le firent nommer en 1755 membre de la Société royale de Londres, et de celle des antiquaires en 1761. La princesse douairière de Galles le choisit pour son chapelain en 1757. On le donna, en 1758, pour maître de mathématiques au duc d'York, qu'il suivit sur le continent en 1763. Jean Blair mourut du chagrin que lui causa la perte de son frère, tué dans le combat naval de 1782. On a de lui : *the Chronology and History of the World from the Creation to A. D.* 1753, etc. (Chronologie et histoire du monde depuis la création jusqu'à l'année de Jésus-Christ 1753, exposées dans cinquante-six tables, dont quatre ne sont qu'une introduction, et contiennent les siècles antérieurs à la première olympiade, et chacune des cinquante-deux autres présente à la fois 50 années ou un demi-siècle); Londres, 1754; 2[e] édit. avec 14 cartes géographiques, 1768; — *Chronological Tables*; Londres, 1790 et 1803, in-fol.: il en a paru une troisième édition avec une suite; elle est intitulée *Maps of the History of the World, from Chronological tables the creation to the year of Christ* 1814; Londres, 1815, 1 vol. in-fol, avec seize cartes; — *Lectures on the Canon of the Scriptures*, ouvrage posthume.

Biograph. Brit. — Gorton, *General biographical Dictionary*.

BLAIR (*Patrice*), médecin et botaniste écossais, né à Dondee, mort à Boston, comté de Lincoln, vers 1728. Il exerça d'abord son art dans sa ville natale; mais, connu par son attachement à la famille des Stuarts et emprisonné pendant la révolte de 1715, il quitta Dondee et vint à Londres, où il fut reçu membre de la Société royale. Il se retira ensuite à Boston, et s'y appliqua surtout à l'étude de la botanique. On a de lui : *Osteographia elephantina*; Londres,

1718, in-4°; — *Miscellaneous observations in the practice of Physik, Anatomy and Surgery;* Londres, 1718, in-8°; — *Botanical essays;* Londres, 1720, 1723, in-8° : il y donne un aperçu de diverses méthodes de classifications jusqu'alors connues; comme Écossais, il préfère Morisson à Ray, et, comme Anglais, il place Tournefort au-dessous de Ray; — *Pharmaco-botanologia, or an alphabetical and classical dissertation on all the British indigenous and garden-plants of the new London dispensatory;* Londres, 1723-1728, 6 décades, in-4° : ce dictionnaire s'arrête à la lettre H; — *Mémoires sur l'amiante* ou *asbeste trouvée en Écosse*, dans les *Transactions philosophiques*, t. XXVIII. Houston donna le nom Blair (*Blairia*) à un genre de plantes que Linné réunit à celui des verveines.

Biographie médicale.

BLAIR (*Robert*), poëte, physicien et prédicateur écossais, né à Édimbourg en 1699, mort en 1746. Il fit ses études dans l'université de sa ville natale, voyagea quelque temps en Europe, embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé à une modeste cure dans le Lothian oriental. Il se distingua par ses talents oratoires, par ses connaissances dans la physique et l'histoire naturelle, fit des recherches sur l'optique et beaucoup d'observations relatives aux microscopes; mais ce qui l'a fait connaître plus particulièrement, c'est son talent comme poëte. On a de lui : un recueil de poésies, traduit en français par Couret de Villeneuve, 1802, 1 vol. in-12. La plus remarquable des pièces qui s'y rencontrent est un poëme intitulé *le Tombeau*, imprimé à Londres en 1743, à Édimbourg en 1747; Blair avait consacré cet ouvrage à son beau-père Law Elvingston, professeur de philosophie morale à Édimbourg.

Biographia Britannica.

BLAISE (*saint*), évêque de Sébaste, en Arménie, mort l'an 316. Il eut à souffrir de grandes persécutions sous le règne de Dioclétien, et fut martyrisé sous celui de Licinius par l'ordre d'Agricola, gouverneur de la petite Arménie et de la Cappadoce. L'Église latine célèbre sa fête le 3 février, et l'Église grecque le 11 du même mois. Saint Blaise est invoqué dans les maladies des enfants et des bestiaux; il était le patron titulaire de la république de Raguse. Les actes de son martyre, écrits en grec et rapportés dans Bollandus, sont dépourvus d'authenticité.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.*

BLAISE (*Barthélemy*), sculpteur français, né à Lyon en 1738, mort à Paris le 2 avril 1819. Il alla en Italie se perfectionner dans son art, qu'il avait appris dans sa ville natale. En 1785, il fut admis en qualité d'agréé à l'Académie de peinture et de sculpture; en 1787, il fut chargé d'exécuter le monument que la famille du comte de Vergennes voulait ériger à ce ministre; et quand la révolution éclata, il dut cacher dans son atelier ce monument, qu'il venait à peine d'achever. Durant la Terreur, il se retira à Poissy; à la création de l'Institut, il en fut nommé membre associé, et exécuta pour le gouvernement quelques ouvrages. On a de lui : les *statues en marbre de saint Étienne et de saint Jean-Baptiste*, qui sont encore dans le chœur de la cathédrale de Lyon; — le *mausolée du comte de Vergennes*, dans une chapelle de l'église de Notre-Dame à Versailles; — la *statue d'un Berger;* — les *bustes en marbre de Jules Romain et du Poussin*, dans la grande galerie du Musée; — le *buste de Fréderic II, roi de Prusse;* — le *modèle en plâtre d'une statue de Phocion;* — un *bas-relief en pierre représentant le Commerce et la Navigation*, dans l'intérieur de Sainte-Geneviève; — un *bas-relief représentant le Nil*, dans la salle des Empereurs, au Musée; etc.

Gabet, *Dictionnaire des Artistes.*

BLAKE (*Guillaume*), graveur, peintre et poëte anglais, né le 28 novembre 1757, mort le 12 août 1828 (1). La plupart des biographes ont défiguré ou incomplétement retracé la vie de cet artiste. Son père, bonnetier de son état, eût voulu faire embrasser à son fils la même profession; mais la vocation de l'enfant l'emporta : ses dispositions pour la gravure, la peinture et même la poésie s'annoncèrent, en effet, de bonne heure; elles se traduisirent dans toutes les occasions. Le jeune Blake fit son premier apprentissage chez Bazire, graveur alors en renom à Londres; il reçut aussi les leçons de Flaxmann et de Füseli ou Fussli, qui lui apprit le dessin; et, dans l'intervalle, il composait des odes, des chansons, des ballades, des sonnets. Son mariage avec une humble jeune fille, Catherine Boutcher, *Catherine à l'œil noir*, comme il l'appelle, eut une grande influence sur le cours de sa destinée. Il trouva avec elle le bonheur intérieur, et dès ce moment il travailla avec ardeur et avec suite, menant de front la peinture ou la gravure et la poésie. Une autre circonstance de la vie de Blake, c'est une sorte d'illuminisme qui alla chez lui jusqu'à faire douter de sa raison. Il voyait alors, il entendait les héros qui figurent dans l'histoire et la religion; et ces visions, il les reproduisait avec la plume et le crayon. Ses œuvres portèrent nécessairement l'empreinte de cet état extraordinaire où se trouvait son âme, c'est-à-dire qu'elles étaient étranges et parfois obscures. Les principales de ses compositions sont : *the Grave*, c'est le titre des illustrations qu'il fit pour le tombeau de Blair : l'œuvre a de la force et de l'invention, mais elle manque de grâce et de goût; — *les Nuits d'Young* (les gravures pour le livre de ce nom); — *Songs of Innocence and of Experience;* — *Europe, a Prophecy;* — *America, a Prophecy;* — *les Inventions des livres de Job; le Pèle-*

(1) C'est par erreur qu'on l'a fait naître en 1759 et mourir en 1827.

rinage de Cantorbéry exposé en 1809, à l'époque où Blake condamnait ouvertement la manière de Rubens, du Titien, du Corrége, pour ne reconnaître d'autres maîtres que Raphaël, Albert Dürer, Michel-Ange, et Jules Romain.

V. R.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*. — Allan Cuningham, *Lives of English Artists*.

BLAKE (*Jean-Bradley*), naturaliste anglais, né à Londres le 4 novembre 1745, mort à Canton le 16 novembre 1773. Il fit ses études au collége de Westminster, où il s'appliqua principalement aux mathématiques, à la chimie, au dessin, et surtout à la botanique. A Canton, où il fut envoyé comme subrécargue, en 1766, par la compagnie anglaise des Indes orientales, il employa les loisirs que sa place lui laissait à réunir une collection des graines de tous les végétaux que la Chine produit, et qui sont utiles à la médecine, aux arts, ou à l'alimentation. Il y ajouta les plantes elles-mêmes, autant que cela dépendait de lui. Il allait se livrer avec le même empressement aux études minéralogiques, lorsque les fatigues excessives qu'il avait affrontées hâtèrent la fin de ses jours. J. Pringle, président de la Société royale de Londres, prononça l'éloge de Blake.

Rose, *New Biographical-Dictionary*.

BLAKE (*Joachim*), général espagnol, mort en 1827, appartenait à une famille irlandaise établie à Malaga, où elle faisait le commerce. Il fut reçu, en 1773, cadet dans le régiment d'Amérique, qui pourtant ne quitta pas l'Andalousie. Il en sortit capitaine en 1793, et servit comme major parmi les volontaires de Castille, lors de la guerre contre la république française. Il parvint dans cette campagne jusqu'au grade de brigadier. Depuis ce temps il ne se présenta pour lui aucune occasion de se distinguer, jusqu'à l'insurrection de l'Espagne contre Napoléon. Blake, commandant en 1808 à la Corogne, fut nommé chef d'état-major, puis commandant en chef de l'armée de Galice; il fit ses efforts avec l'armée de Castille, commandée par Cuesta, pour repousser à Medina-del-Rio-Seco Joseph Bonaparte, qui venait prendre possession du trône que lui avait destiné son frère. Quoique un peu inférieures en nombre aux 30,000 Espagnols des deux armées, les troupes françaises, commandées par le maréchal Bessières et munies d'une bonne artillerie, gagnèrent la bataille; tout ce que put faire Blake, ce fut de couvrir habilement la retraite de son corps d'armée vers les montagnes de la frontière de Galice, sans qu'il pût être entamé. Il occupa ensuite Bilbao; et lorsque la capitulation de Baylen et l'arrivée du corps de troupes de la Romana eurent relevé les espérances des Espagnols, il reprit l'offensive, de concert avec ce corps. Les deux généraux livrèrent bataille aux Français à Espinosa, point de la réunion des routes de Santander, Reynosa et Villarcayo. Blake, récemment approvisionné par l'Angleterre, perdit son artillerie et ses magasins; et, mis en déroute, il fut obligé de se jeter dans les montagnes. Il remit le commandement à son collègue la Romana, et, sur l'invitation de la junte centrale de Séville, il prit le commandement des troupes espagnoles de la Catalogne, de l'Aragon et de Valence. Malgré quelques succès qu'il obtint, il ne put empêcher l'envahissement de l'Andalousie.

Rappelé pour présider la régence du royaume, il ne garda pas longtemps ce poste important : on sentit qu'il était plus nécessaire à la tête d'une partie de l'armée espagnole. Le malheur l'y poursuivit, comme dans les campagnes précédentes. On prétend d'ailleurs qu'il n'exerçait pas un grand ascendant moral sur les troupes. Ayant essuyé une défaite à Murviedro, il se jeta dans Valence; mais, ne pouvant tenir dans une place mal fortifiée, il fut obligé de capituler le 9 janvier 1812. Il fut fait prisonnier de guerre avec toute la garnison, et conduit au château de Vincennes, près Paris. Au moment de se mettre en route, il écrivit à la régence pour lui recommander sa famille, n'espérant plus de revoir sa patrie. Cependant les événements tournèrent autrement : le trône de Napoléon ayant été renversé en 1814, Blake sortit de Vincennes, reçut un bon accueil des souverains alliés, rentra en Espagne, et obtint la direction du corps du génie militaire. La révolution libérale de 1820, qu'il dut nécessairement seconder, le porta au conseil d'État. Cependant lorsque Ferdinand, à l'aide des secours de Louis XVIII, eut anéanti le système des cortès, Blake resta, comme les autres membres de l'ancienne régence, en butte aux persécutions des absolutistes. Ce fut avec peine qu'il obtint la faveur de n'être plus inquiété. Il mourut à Valladolid, délaissé par le roi pour lequel il avait souffert : il n'avait tenu qu'à lui d'être employé par Joseph Bonaparte. [M. DEPPING, dans l'*Enc. des g. du m.*]

Paquis et Dochez, *Histoire de l'Espagne*.

BLAKE (*Robert*), célèbre amiral anglais, né en 1599 à Bridgewater, dans le comté de Somerset; mort en 1657. Il contribua beaucoup à faire prendre à la marine de son pays le rang qu'elle occupe maintenant. Il affaiblit la puissance des Hollandais et des Espagnols, et prit à ces derniers une flotte des Indes chargée de grandes valeurs. Il embrassa chaudement le parti des indépendants, et fut, après la mort du comte de Warwick, nommé amiral, sans avoir parcouru tous les rangs inférieurs. Alors il devint le redoutable adversaire de Tromp. Blake apprit aux marins à mépriser les forteresses. Cromwell l'estima; mais, connaissant ses idées républicaines, il saisit en 1657 l'occasion de l'éloigner, en le chargeant de faire respecter l'honneur du pavillon anglais dans la Méditerranée. Le nom seul de Blake suffit pour inspirer la crainte aux États barbaresques et le respect aux pays voisins. La faiblesse de sa santé le força de retour-

ner dans sa patrie. Il mourut au moment où sa flotte entrait dans le port de Plymouth. Cromwell honora sa mémoire par des funérailles magnifiques, et le fit enterrer dans l'abbaye de Westminster. Le caractère de Blake était sombre, sévère, et dans toutes les circonstances ce marin se montra calme et impassible. [*Enc. des g. du m.*]

Lingard, *Histoire d'Angleterre*.

BLAKENEY (*lord*), célèbre général anglais, né en 1672. Il fit ses premières armes au commencement du règne de la reine Anne, et assista au siége de Venlo. Plus tard, il combattit bravement et en qualité de brigadier général à l'assaut de Bocca-Chica. Il ne se distingua pas moins, en 1745, à la défense du château de Stirling. Il était gouverneur de l'île de Minorque en 1756, lorsque la flotte française, commandée par la Galissonière, vint attaquer cette île. Les forces de Blakeney étaient insuffisantes : il capitula après une vigoureuse défense, lorsque les Français eurent donné l'assaut au fort Saint-Philippe. Mais on reconnut généralement que le général anglais avait fait son devoir. George II jugea de même en anoblissant Blakeney.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

BLAMONT (*François* COLLIN DE), musicien français, né à Versailles le 22 novembre 1690, mort le 14 février 1760. Son père, musicien du roi, lui donna les premières leçons de son art. Le jeune Blamont y fit tant de progrès, qu'à l'âge de dix-sept ans il fut admis dans la musique de la duchesse du Maine, dont la protection lui fut dès lors assurée. Il débuta dans la composition par la cantate de *Circé;* cette œuvre lui mérita la bienveillance de Lalande, qui lui donna des leçons d'harmonie et de contre-point. L'intendant des finances Fagon l'aida, en 1719, à obtenir la place de surintendant de la musique du roi, charge que Lulli le fils avait jusqu'alors possédée. Vers la fin de sa vie, il plaida, dans ses écrits, la cause de l'ancienne musique contre les partisans de la musique italienne, et surtout contre J.-J. Rousseau.

On a de Collin de Blamont : *les Fêtes grecques et romaines*, 1753 (cet ouvrage lui valut le cordon de Saint-Michel); — *les Fêtes de Thétis*, ballet en 3 actes; — *Diane et Endymion*, 1731; — *les Caractères de l'Amour*, 1738; — *Jupiter vainqueur des Titans*, pour le mariage du Dauphin, 1745; — *les Amours du printemps;* — *le Retour des Dieux sur la terre*, 1725; — trois *livres de cantates françaises;* — cinq *recueils d'airs sérieux et à boire*, à une et deux voix; — deux *livres de motets* gravés à Paris. Blamont a écrit la musique des ballets suivants, qui ne furent représentés que sur le théâtre de la cour : *Fête champêtre* ou *Divertissement*, 1721; — *les Présents des Dieux*, 1727; — *les Fêtes du Labyrinthe*, 1728; — *la Nymphe de la Seine*, 1729; — *le Jardin des Hespérides*, 1739; — *Zéphyre et Flore*, 1739; — *l'Heureux Retour de la reine*, 1744; — *les Regrets des beaux-arts;* — *il Pastor fido;* — *Essais sur les goûts anciens et modernes de la musique française;* Paris, 1754, in-8°.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

BLAMPIN (*Thomas*), théologien français et savant bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Noyon en 1640, mort à Saint-Benoît-sur-Loire le 13 février 1710. Il entra dans l'abbaye de Saint-Remy de Reims, où il enseigna la philosophie et la théologie. Ses supérieurs l'ayant chargé d'une nouvelle édition des œuvres de saint Augustin, dom Blampin se distingua dans l'accomplissement de ce travail. Il accepta le prieuré de Saint-Nicaise de Reims, d'où il passa à celui de Saint-Remy, dans la même ville, et plus tard au prieuré de Saint-Ouen de Rouen. On le nomma, en 1708, visiteur de la province de Bourgogne. On a de lui : *Sancti Aurelii Augustini, Hipponensis episcopi, opera, emendata studio monachorum ordinis S. Benedicti, cum vita ejusdem sancti Augustini, indicibus, etc.;* Paris, 1679-1700, 11 tom. en 8 vol. in-fol.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

BLAMPOIX (*Jean-Baptiste*), théologien français, né à Mâcon le 16 octobre 1740, mort dans la même ville en 1820. Il entra dans l'état ecclésiastique, et, après avoir professé quelques temps la philosophie dans sa ville natale, il fut nommé curé de Vandœuvres, près de Troyes. A la révolution, Blampoix prêta le serment exigé des ecclésiastiques, fut élu évêque constitutionnel de Troyes, et se trouva au concile national de 1801. Comme tous ses collègues, il se démit de ses fonctions épiscopales, par suite du concordat. Après avoir été quelque temps curé d'Arnay, il se retira dans sa famille. Lorsqu'en 1804 Pie VII passa par Mâcon, Blampoix, qui lui fut présenté, reçut de ce souverain pontife l'accueil le plus bienveillant. On a de lui quelques articles insérés dans les *Annales de la Religion*.

Chronique religieuse, t. V, p. 279. — *Annuaire nécrologique*, t. I, p. 23.

BLANASCO, BLANOSCO, BLANVASCO ou **BLANAY** (*Jean*), jurisconsulte français, vivait dans la seconde moitié du treizième siècle. Au rapport de Coquille, il s'appelait en français *Blanay*, et fut un jurisconsulte distingué. On a de lui : *Ordo judiciarius*, Lyon, 1515, in-8°; intitulé aussi : *Variarum quæstionum liber unus;* — *Tractatus de Actionibus in Institutiones;* Mayence, 1539, et Lyon, 1568; — *De Feudis et Hommagiis*.

Papillon, *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne*.

BLANC (*Jean-Denis Ferréol*), jurisconsulte français, né à Besançon en 1744, mort à Versailles en juillet 1789. Il se distingua au barreau de cette ville, publia plusieurs mémoires dans l'affaire de l'enlèvement de madame Monnier par Mirabeau, et contribua beaucoup à faire condamner le ravisseur. A l'assemblée des états de Franche-

Comté, Blanc fut un des commissaires chargés de rédiger les cahiers du tiers état, et il s'acquitta de cette mission avec tant de succès, que l'assemblée lui témoigna sa satisfaction en faisant frapper une médaille, avec cette inscription : *Les gens du tiers état de Franche-Comté, assemblés le 26 novembre* 1788 ; et au revers : *Sequani civi Bisuntino Dijon. Ferréol Blanc.* Il fut ensuite élu député aux états généraux ; mais déjà souffrant à son départ, il ne prit qu'une faible part aux premières délibérations des trois ordres.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

* BLANC (*Louis*), célèbre écrivain politique, né à Madrid, de parents français, le 28 octobre 1813. Son père exerçait les fonctions d'inspecteur général des finances en Espagne, sous l'administration du roi Joseph Bonaparte. La première jeunesse de Louis Blanc se passa en Corse, patrie de sa mère ; on le fit entrer à l'âge de sept ans au lycée de Rodez, d'où il sortit en 1830 pour rejoindre son père à Paris. Celui-ci, ruiné par une révolution dont il ne partageait pas les principes, se trouva dans l'impossibilité de pourvoir aux premiers besoins de ses enfants. A peine âgé de dix-sept ans, Louis Blanc fut ainsi obligé de chercher, dans le travail, des moyens d'existence. Avec l'aide de son oncle, M. Ferri-Pegani, il put compléter ses études, et trouva enfin de modestes ressources en donnant des leçons de mathématiques. En 1832, il se rendit à Arras en qualité de professeur des enfants de M. Hallet, célèbre constructeur de machines. Ce fut dans cette ville qu'il fit ses débuts comme écrivain. *Le Progrès du Pas-de-Calais* inséra plusieurs articles de lui sur diverses questions politiques et littéraires. Revenu à Paris en 1834, il entra dans la rédaction du *Bon Sens* : il devint rédacteur en chef de ce journal en janvier 1837, après la mort de Rodde et la retraite de Cauchois-Lemaire. Il renonça, en 1838, à la rédaction du *Bon Sens*, par suite d'un dissentiment qui s'éleva, entre lui et les propriétaires de ce journal, sur la question des chemins de fer : Louis Blanc demandait que ces entreprises fussent exécutées par l'État, tandis que les propriétaires du *Bon-Sens* voulaient qu'on les abandonnât à l'industrie privée ; ses collaborateurs se retirèrent avec lui. Il fonda en 1839 la *Revue du Progrès*, destinée à rallier les fractions les plus avancées de la démocratie. C'est en 1840 qu'il fit paraître son fameux traité sur l'*Organisation du travail*, et formula ses doctrines de réforme politique et sociale. Selon lui, la misère ne vient que de l'*individualisme*, principe qui aurait pour conséquence « l'absorption de l'individu dans une vaste solidarité où chacun aurait selon ses besoins, et ne donnerait que selon ses facultés. » Cette doctrine, supprimant la liberté individuelle, répugne à la nature humaine. Louis Blanc s'est moins recommandé par ses idées de réformateur que par ses qualités d'historien dans l'*Histoire de Dix Ans* (1830-1840), puis dans celle de *la Révolution française*. La popularité dont il jouissait lui valut, en 1848, une place dans le gouvernement provisoire. Ce fut sur sa proposition que le nouveau pouvoir décréta l'abolition de la peine de mort politique. N'ayant pu faire admettre la création d'un ministère des progrès, il offrit sa démission, et ne la retira que sur les instances de ses collègues, qui considéraient sa retraite comme devant donner le signal de la guerre civile. Il accepta alors la présidence de la commission du Luxembourg, où devaient s'élaborer les bases d'une transaction entre les diverses écoles économistes ; mais les délégués du Luxembourg et leur président, débordés par les événements, ne purent, après des discussions aussi vives que stériles, rien produire de satisfaisant ni de durable. Nommé représentant du peuple, Louis Blanc ne resta que peu de temps à la constituante, cette assemblée ayant autorisé des poursuites contre lui au sujet de sa conduite dans la journée du 15 mai. Il se retira à Londres, sur les instances de ses amis : ce fut M. Charles d'Aragon, son collègue à l'assemblée, et l'un de ses plus déterminés adversaires politiques, qui, en l'obligeant à accepter un asile, lui fournit les premiers moyens d'échapper à une arrestation. On a attribué à tort à Louis Blanc la création des ateliers nationaux en 1848 ; cette idée, de funeste mémoire, appartient à d'autres personnages, qui ont joué un rôle dans les événements de la révolution de février.

EUGÈNE CARPENTIER.

Charles Robin, *Louis Blanc, sa vie et ses œuvres* ; Paris, 1851. — M. de Lamartine, *Histoire de la Révolution de* 1848. — Daniel Stern, *Histoire de la Révolution de* 1848.

* BLANC (*Étienne*), jurisconsulte contemporain, né à Lyon le 11 mars 1805. Il est avocat à la cour impériale de Paris. Ses principaux ouvrages sont : *Traité de la Contrefaçon et de sa poursuite en justice, concernant les brevets d'invention, de perfectionnement et d'importation ; les marques de fabriques, les noms de commerçants, les désignations de marchandises, les enseignes, la propriété littéraire, les œuvres dramatiques, les œuvres musicales, la peinture, gravure et sculpture* ; Paris, 1837 ; — *Observations adressées par les artistes à la chambre des députés sur la nouvelle loi relative à la propriété intellectuelle*, 1839 ; — *Examen du projet de loi sur la Propriété des ouvrages d'art en ce qui concerne le droit de reproduction* ; Paris, 1841 ; — *Propriété des ouvrages d'art* ; — *Droit de reproduction* ; — *Réfutation du rapport de la commission sur l'article* 13 ; Paris, 1831.

Quérard, supplément à *la France littéraire.*

* BLANC (*Louis-Godefroi*), écrivain allemand, prédicateur à la cathédrale de Halle, et professeur des langues romanes à l'université de cette ville, naquit le 19 septembre 1781, à Berlin, de parents sans fortune, descendants des ré-

fugiés protestants français. On a de lui : *Handbuch des Wissenswürdigsten aus der Natur und Geschichte der Erde und ihrer Bewohner* (Manuel des choses de la nature les plus dignes d'être connues, et histoire de la terre et de ses habitants); 5e édition par Mahlman, 3 vol., 1846-1849; — *Predigten* (Sermons); Halle, 1811.

Conversations-Lexicon.

BLANC (Le). *Voy.* Leblanc.

BLANC (*Jean*). *Voy.* Blancha.

BLANC. *Voy.* Gribeauval.

BLANCARD (*Étienne*), médecin hollandais, fils de Nicolas, natif de Middelbourg, vivait dans la dernière moitié du dix-septième siècle. Il prit le grade de docteur à l'université de Franeker. On a de lui : *Collectanea medico-physica*, 1680-1688; — *Anatomie réformée*, 1686, in-8°; traduit en latin, 1695, in-8°; en allemand, Leipzig, 1691, in-4°; en français, Amsterdam, 1688; en anglais, Londres, 1690; — *De Circulatione sanguinis per fibras et de valvulis, in iis repertis*; Amsterdam, 1676, in-12; — *Institutiones chirurgicæ verioribus fundamentis superædificatæ*; Leyde, 1701, in-4°; — *Pharmacopœa ad mentem neotericorum adornata*; Amsterdam, 1688, in-8°; — *Lexicon medicum græco-latinum, in quo termini totius artis medicinæ secum neotericorum placita definiuntur et circumscribuntur*; Amsterdam, 1679; Louvain, 1754, 2 vol. in-8°; traduit en anglais, Londres, 1708 et 1726, in-8°; — *Herbarius Belgicus*; Amsterdam, 1698, in-8°; en hollandais, 1790, in-8°; — *Anatomia practica rationalis, sive variorum cadaverum morbis denatorum anatomica inspectio*; Amsterdam, 1688, in-12; en allemand, Hanovre, 1692, in-8°. — Les principales productions d'Étienne Blancard ont été réunies sous ce titre : *Opera medica, theoretica, practica et chirurgica*; Leyde, 1701, 1 vol. in-4°.

Biographie médicale. — Haller, *Bibliotheca botanica* et *Bibliotheca chirurgica*. — Sax, *Onomasticon*, t. V.

BLANCARD ou **BLANKAERT** (*Nicolas*), érudit hollandais, né à Leyde le 11 décembre 1625, mort le 15 mai 1703. Il avait fait ses études sous Boxhorn et Golius, et n'avait pas atteint sa vingtième année lorsqu'il fut nommé professeur d'histoire au gymnase de Steinfort, d'où il passa, en 1650, au gymnase de Middelbourg, afin d'y occuper la chaire d'histoire et d'antiquités. L'abandon où tomba cet établissement obligea Blancard de se retirer, en 1666, à Heeren-Veen, où il pratiqua la médecine. En 1669, il fut appelé à la chaire de langue et d'histoire grecque, que la mort de Pierre Moll avait laissée vacante dans l'université de Franeker. On a de lui les éditions de *Quinte-Curce*, avec des notes; Leyde, 1649, in-8°; — de *Florus*, avec des notes nouvelles, et celles *Variorum*; ibid., 1650, in-8°; Franeker, 1690, in-4°; — de l'*Histoire d'Alexandre*, par Arrien; Amsterdam, 1668, in-8°; — *Arriani Tactica, Periplus, de Venatione*; — *Epicteti Enchiridion*, etc.; Amsterdam, 1683, in-8°; — *Harpocrationis Lexicon*; Leyde, 1683, in-4°; — *Philippi Cyprii Chronicon Ecclesiæ græcæ*; Franeker, 1679, in-4°, d'après un manuscrit apporté de Constantinople; — *Thomæ Magistri dictionum atticarum Eclogæ*; Franeker, 1690, 1698, avec des notes de Lambert Bos; — trois lettres sur quelques passages d'Arrien, sur la vigne d'or du temple de Jérusalem, et sur la déesse Nehalenia, insérées dans le t. II du recueil épistol. de Burmann.

Baillet, *Jugements*, t. II, p. 289. — Emon. Vriemoet, *Athenæ Frisiacæ*, n. LXVIII, p. 594.

BLANCARD (*Pierre*), voyageur français en Orient, né à Marseille le 21 avril 1741, mort à Aubagne le 16 mars 1826. Il était membre du conseil d'agriculture, arts et commerce de Marseille. On a de lui : un *Manuel du commerce des Indes orientales et de la Chine*, avec une carte hydrographique, par M. Lapie; Paris, 1805. C'est un des meilleurs ouvrages qui traitent de ces matières.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Jouffret, *Notice sur P. Blancard*, dans *le Conservateur Marseillais*, année 1828.

BLANCAS (*Jérôme*), historien espagnol, natif de Saragosse, et mort en 1590. Il étudia à Valence, approfondit particulièrement l'histoire de son pays, et fut le successeur de Zurita dans la place d'historiographe du roi. On a de lui : *Ad regum Arragonum veterumque comitum depictas effigies..... inscriptiones*; Saragosse, 1587, in-4°; — *Tabula in fastos magistratuum justiciæ Arragoniæ*; Saragosse, 1587, in-4°; — *Arragonensium rerum Commentarii*; Saragosse, 1588, in-fol. : cet ouvrage, le meilleur de Blancas, commence à l'an 714, et va jusqu'à l'époque où il a été publié. On a encore de cet auteur quelques dissertations, entre autres : *Coronaciones de los reyes de Aragon*, etc., édit. par Jérôme Martel en 1641, in-4°; — *Modo de proceder en cortes de Aragon*; — *De los Obispos de Zaragoza*; — *De la Venida de S. Iago à España*, etc.

Antonio, *Bibliotheca hispana nova.*

BLANCAS (*Joseph* ou *François*), missionnaire espagnol, né à Tarragone vers 1560, mort dans les Indes en 1614. Il fut successivement professeur de belles-lettres au couvent de Piedrochita, prédicateur à Yepes, et missionnaire aux îles Philippines. On a de lui quelques livres de piété composés en langue tagale pour les Indiens convertis, et un ouvrage sur l'art d'apprendre cette langue.

Antonio, *Bibliotheca hispana nova.*

BLANCHA (*Juan*), magistrat perpignanais sous la domination espagnole, vivait dans la dernière moitié du quinzième siècle. Il était premier consul de Perpignan, et, en cette qualité, gouverneur de cette ville, lorsque les Français, contre lesquels elle avait pris les armes, vinrent

l'assiéger en 1474. Dans une sortie le fils de Blancha fut fait prisonnier, et les Français, croyant intimider ce consul, lui envoyèrent déclarer que, s'il ne leur ouvrait les portes de la place, ils massacreraient son fils sous ses yeux. Le généreux gouverneur, loin de céder à cette sommation, répliqua que sa fidélité à son souverain lui était plus chère que ses affections de famille; il ajouta que, si les Français manquaient d'armes pour exécuter leur menace, il leur enverrait son propre poignard. Juan Blancha, par son héroïque réponse, perdit son fils unique; mais il eut la gloire de prolonger, durant huit mois encore, la défense de Perpignan, quoique le roi d'Aragon Jean II, qu'il regardait comme son légitime souverain, lui eût permis de capituler. Les Perpignanais puisèrent dans l'exemple de leur chef un courage invincible; et ce ne fut qu'après avoir subi les dernières extrémités qu'ils acceptèrent la domination des assiégeants. Elle ne leur fut cependant imposée qu'à des conditions honorables : Perpignan reçut le nom de « ville très-fidèle, » et le souvenir du dévouement de Juan Blancha fut perpétué par une table de marbre scellée à la porte de sa demeure, et sur laquelle, au commencement de ce siècle, on lisait encore les paroles suivantes : *Hujus domus dominus fidelitate cunctos superavit Romanos.*

Moréri, *Dictionnaire historique.*

BLANCHARD (*Alain*), bourgeois de Rouen, mort en 1418. Il commandait une partie de la population de Rouen lorsque le roi d'Angleterre, Henri V, vint mettre le siége devant cette ville. Ce prince eut à lutter contre l'intrépidité des habitants, que soutenait le courage d'Alain Blanchard; mais, dépourvus de secours et trahis par leur gouverneur Gui le Bouteiller, les Rouennais, qui ne pouvaient supporter plus longtemps les horreurs de la famine, furent réduits à se soumettre. Le roi d'Angleterre consentit à épargner la ville, à condition qu'un certain nombre de victimes lui seraient livrées. Parmi ces malheureux devait se trouver Alain Blanchard. Celui-ci, n'étant pas assez riche pour se racheter à prix d'or comme ses compagnons d'infortune, marcha généreusement au supplice, protestant que, « s'il avait de la for« tune, il ne voudrait point la sacrifier pour « empêcher qu'un Anglais se déshonorât. »

Une discussion qui, en 1828, s'éleva dans le sein de l'Académie de Rouen, eut pour but de discuter et d'anéantir le titre d'Alain Blanchard à la reconnaissance de ses concitoyens.

Licquet, *Notice sur Alain Blanchard.* — Aug. Le Prévost, *Réflexions sur Alain Blanchard.*

BLANCHARD (*Antoine-Louis*), littérateur français, natif de Gap (Hautes-Alpes), mort à Paris en 1834. Il était membre de la Société linnéenne et philomathique de Bordeaux, de l'Académie des Arcades de Rome, et de l'Académie Tibérine. On a de lui : *le Printemps et les Fleurs*, lu, le 4 septembre 1824, à la séance publique de la distribution des prix de botanique au Jardin des Plantes de Bordeaux; 1826, in-8°; — *la Liberté reconquise*, dithyrambe; Paris, 1830, in-8°; — *Hector Fiera-Mosca*, ou *le Défi de la Barletta*, roman historique, trad. de l'italien de l'Azeglio, gendre de Manzoni, avec une notice sur ces deux écrivains et un essai sur les romans historiques du moyen âge, par Paulin Paris; Paris, 1833, 2 vol. in-8°; — plusieurs articles insérés dans *le Kaléidoscope*, journal littéraire de Bordeaux; dans *l'Ami des Champs*, journal d'agriculture de la Gironde; dans *l'Opinion*, journal républicain; et dans *le Rénovateur*, journal légitimiste.

Quérard, *la France littéraire.*

BLANCHARD (*Charles-Antoine*), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Rethel en 1737, mort à Caen en 1797, a laissé en manuscrit une *Histoire de l'abbaye de Saint-Étienne de Caen*, qui renferme des matériaux précieux sur l'origine et les mœurs des peuples de la Bretagne.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

* **BLANCHARD** (*Élie*), archéologue français, né à Langres en 1672, mort en 1756. Il fut élève de Dacier, et devint en 1714 membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. On a de lui : *Mémoire historique sur les animaux respectés en Égypte*, dans les *Mém. de l'Ac. des inscriptions*, tom. IX, 1736; — *Discours sur les Sybarites*, ibid.; — *Recherches sur la ville de Mégare en Achaïe*, tom. XVI, 1751. Blanchard se fit aussi connaître par la singularité de son testament, dans lequel il essaya d'un moyen infaillible pour éviter les contestations entre ses héritiers : ayant institué cinq petits-neveux ses légataires universels, il désigna celui qu'il croyait le plus probe pour exécuteur testamentaire, et obligea les autres à s'en rapporter entièrement à la bonne foi de celui-ci; dans le cas de contestation de leur part, il lui faisait présent de la chose contestée. N. M—Y.

Annuaire de la Haute-Marne (1840).

BLANCHARD (*Esprit-Joseph-Antoine*), musicien français, né à Pernes, dans le Comtat, le 29 février 1696, mort à Versailles le 10 avril 1770. Il était âgé de vingt et un ans lorsqu'il fut nommé maître de musique du chapitre de Saint-Victor à Marseille, après avoir été enfant de chœur à la métropole d'Aix, où il étudia sous la direction de Guillaume Poitevin. Un motet de sa composition, qu'il fit chanter devant le roi en 1737, lui valut la place de maître de la chapelle royale; à cette faveur se joignit en 1742 la collation d'un prieuré, puis une pension sur une abbaye; en 1748, la direction des pages de la musique; et en 1764, le cordon de Saint-Michel.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

BLANCHARD (*François*, quelques biographes lui donnent les prénoms de *Jean-Pierre*),

célèbre aéronaute, né aux Andelys (Eure) en 1738, mort à Paris le 7 mars 1809. Il se voua dès sa jeunesse aux arts mécaniques, et, à peine âgé de seize ans, construisit une voiture mécanique avec laquelle il parcourut un espace de sept lieues. Cette invention, qu'il perfectionna encore en 1778, le fit admettre à la cour de Versailles. A dix-neuf ans il imagina une machine hydraulique, et enfin un vaisseau volant qui, au moyen d'un contre-poids de 6 livres, s'éleva à 20 pieds au-dessus de terre. La découverte des frères Montgolfier, et les perfectionnements de Robert et de Charles, ne pouvaient manquer d'être accueillis par Blanchard : aussi, après les premières expériences, osa-t-il traverser en ballon la Manche, de Douvres à Calais (1785), accompagné du docteur Jefferies ; et si l'art de diriger les aérostats n'est point trouvé, ce passage du détroit à travers les airs rendra du moins le nom de Blanchard immortel. Un présent de 12,000 fr., et une rente de 1,200 livres que lui accorda le roi de France, furent la récompense de cet essai. Dans la même année, il fit à Londres le premier essai public du parachute inventé par lui, mais attribué par quelques personnes à Étienne Montgolfier. En 1793, après plusieurs voyages aériens exécutés à l'étranger, il fut emprisonné à Kufstein dans le Tyrol, comme prévenu d'avoir propagé les principes révolutionnaires; mais, bientôt rendu à la liberté, il partit pour New-York, où il fit sa quarante-sixième ascension. En 1798, à Rouen, il s'éleva avec seize personnes dans un vaste ballon, et alla descendre à six lieues de cette ville. Il mourut d'une attaque d'apoplexie dont il avait été frappé à la Haye en février 1808, pendant sa soixante-sixième ascension. C'était un homme illettré, et peu versé dans les sciences physiques. On a de lui : une *Relation de la cinquante et unième et dernière ascension*, etc., *faite à Nantes* le 30 pluviôse an VIII (19 fév. 1800.)

Sa femme, *Marie-Madeleine-Sophie* ARMANT, qui avait participé à ses travaux, les continua. En 1811, elle fit une ascension à Rome, et, après avoir parcouru un espace de 6 milles, elle s'éleva de nouveau pour se rendre à Naples. Sa mort, arrivée en 1819, fut causée par l'explosion de son ballon. Elle s'était élevée du jardin de Tivoli, à Paris, un jour de fête, et retomba morte dans sa nacelle, rue de Provence. [*Enc. d. g. du m.*]

Moniteur. — *Biographie Universelle.*

BLANCHARD (*François*), jurisconsulte français, mort en 1660, a publié, en 1645 : *les Éloges de tous les premiers présidents du parlement de Paris ;* — en 1651, ceux *des présidents à mortier du parlement de Paris depuis* 1631 ; — en 1670, l'*Histoire des maîtres des requêtes depuis* 1260 *jusqu'en* 1575: — Son fils, *Guillaume Blanchard*, se fit une grande réputation comme avocat au parlement de Paris. Il a laissé une *Compilation chronologique des ordonnances des rois de France.*

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

BLANCHARD (*Jacques*), peintre français, né à Paris en 1600, mort dans la même ville en 1638. Il reçut de son oncle maternel, Jérôme Balleri, premier peintre du roi, les premières leçons de son art. Après avoir été ensuite étudier quelque temps à Lyon, sous la direction d'Horace Le Blanc, il se rendit en Italie, et arriva à Rome en 1624. Il y resta deux ans, puis passa à Venise, où il s'attacha surtout à étudier et à imiter les ouvrages du Titien, du Tintoret et de Paul Véronèse. Plusieurs de ses tableaux sont encore conservés à Venise. A son retour en France, il s'arrêta à Turin, où il fit plusieurs tableaux pour le duc de Savoie. Blanchard mourut à Paris, d'une maladie de poitrine. Son meilleur tableau, celui qu'on regarde comme son chef-d'œuvre, est une *Descente du Saint-Esprit*, qu'il peignit pour l'église Notre-Dame de Paris. On cite encore de lui : une *Sainte Famille ;* — une autre *Sainte Famille avec l'enfant Jésus; — la Nativité de la Vierge*, gravée par Huart ; — une *Sainte Agnès en adoration devant l'enfant Jésus*, gravée par Blanchard, d'après le Carrache.

« Blanchard, dit d'Argenville, avait un talent particulier pour peindre les vierges à demi-corps, et des femmes nues, auxquelles, outre le beau coloris, il donnait beaucoup d'expression. Sa facilité de dessiner était si grande, qu'en deux ou trois heures il finissait une figure grande comme nature. Le coloris, qu'il avait beaucoup étudié à Venise, était sa principale partie ; il savait mieux que personne le mélange des couleurs, ce que Pline appelle *commixtura et transitus colorum ;* aussi ne peut-on lui disputer d'avoir établi le bon goût de la couleur en France, de même que Vouet y avait fait renaître le vrai goût du dessin. »

Blanchard eut pour élève son fils *Gabriel*, qui fut trésorier de l'Académie, mais ne soutint pas la réputation de son père.

Argenville, *Abrégé de la vie des plus fameux peintres*, t. II, p. 265. — Heinecken, *Diction. des artistes.* — Le Bas, *Diction. encyclop. de la France.*

BLANCHARD (*Jean-Baptiste*), pédagogue français, né à Vouziers (Ardennes) en 1731, mort en 1797. Il entra dans l'ordre des Jésuites, et se livra à l'enseignement. Après la suppression de cet ordre en 1764, il se retira en Belgique, où il se livra tout entier à des études sur l'instruction de la jeunesse. On a de lui : *Préceptes pour l'éducation des deux sexes* (Lyon, 1803, 2 vol. in-12) ; — *le Poëte des Mœurs*, ou *les Maximes de la Sagesse;* Namur, 1772, 2 vol. in-12 ; réimprimé sous le titre, *les Maximes de l'Honnête Homme ; — le Temple des Muses fabulistes, choix des plus belles fables des fabulistes français, avec des remarques*, etc. ; Liége, 1768, 2 vol. in-12.

Éloge de Blanchard, en tête de *l'École des Mœurs* (édit. de 1804). — Boulliot, *Biog. Ardennaise.*

* **BLANCHARD** (*Émile*), naturaliste français, est né à Paris le 6 mars 1819. Attaché au Muséum d'histoire naturelle depuis 1833, aide-naturaliste depuis 1840, il a suppléé plusieurs fois M. Milne Edwards dans son cours d'entomologie, et a classé la plus grande partie de la belle collection entomologique du Muséum. Quoique jeune encore, M. Blanchard a enrichi la science de plusieurs ouvrages remarquables, dont voici les titres : *Recherches sur l'Organisation des vers*; Paris, 1837, in-4°, avec 25 planches; — *Histoire naturelle des insectes orthoptères, nécroptères, hyménoptères, hémiptères, lépidoptères et diptères*; Paris, 1837-1840, in-8° de 674 pag., avec 72 planches; — *Description des insectes de l'Amérique méridionale recueillis par M. Alcide d'Orbigny*; Paris, 1839-1846, in-4°, avec 35 planch.; — *Histoire des insectes, traitant de leurs mœurs et de leurs métamorphoses en général, et comprenant une nouvelle classification fondée sur leurs rapports naturels*; Paris (Firmin Didot), 1843-1845, 2 vol. in-12; — *du Système nerveux chez les invertébrés (mollusques et annulés), dans les rapports avec la classification de ces animaux*; Paris, 1849, in-8°. M. Blanchard a publié, en outre, un grand nombre de notices et de mémoires, dont les principaux sont : *Sur les Aporocéphales et les planariés* (dans les *Annales des sciences naturelles*, t. VIII, p. 37); — *Sur les Trématodes* (ibid., p. 276); — *Sur les Cestoïdes-tænias* (ibid., t. XI, p. 138); — *Sur les Helminthes nématoïdes* (ibid., t. XI, p. 138); — *Sur les Némertiens* (ibid., t. XII, p. 28); — *deux Mémoires sur l'Organisation des Malacobdelles* (ibid., t. XX, p. 267); — *De la propagation des vers qui habitent le corps de l'homme et des animaux* (dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, t. XXVI, p. 365); — *Recherches sur le système nerveux des coléoptères* (ibid., 3e série, t. V, p. 273); — *de la Circulation dans les insectes* (ibid., t. XXVI, p. 870); — *de la Structure de la bouche dans les insectes de l'ordre des diptères* (ibid., t. XXXI, p. 424); — *de l'Acclimatation de divers bombyx qui produisent la soie* (ibid., t. XXIII, p. 670); — *Sur la Distribution géographique des animaux articulés* (ibid., année 1846); — *Recherches sur l'Organisation des mollusques gastéropodes*, etc. (dans *les Annales des sciences naturelles*, t. IX, p. 172); — *Recherches sur le Système nerveux des mollusques gastéropodes* (dans le *Bulletin de la Société philomathique*, 1845, p. 25). M. Blanchard fait paraître actuellement, par livraison, un grand ouvrage sur l'*Organisation du règne animal*, accompagné de planches d'anatomie comparée. X.

BLANCHARD DE LA MUSSE (*François-Gabriel-Ursin*), littérateur français, né à Nantes en décembre 1752, mort à Rennes en 1836. Il était l'élève et devint l'ami de Delisle de Sales. Il fit son droit à Rennes, et entra, comme conseiller, au parlement de cette ville. Jeté en prison pendant la terreur, il fut sauvé par la révolution du 9 thermidor, et obtint dans les subsistances un modeste emploi, que la perte de sa fortune lui rendait indispensable. Sa douceur et l'aménité de son caractère contribuèrent beaucoup, après le 18 brumaire, à concilier les esprits au gouvernement, qui l'avait nommé commissaire du pouvoir exécutif près le tribunal de Trèves. Deux ans après, il obtint la charge de juge au tribunal de première instance de Nantes. Éliminé comme libéral en 1815, il fut promu, en 1816, aux fonctions de juge instructeur au tribunal du Mans, et rétablit l'Institut de la Loire-Inférieure, sous le nom de Société royale académique de Nantes. On a de lui : *de l'Influence des arts sur le bonheur et la civilisation des hommes*; Paris, 1801, in-8°; — *Promenades à Carq**** (Carquefoux) (sans date), in-8°; — *Notice sur M. Graslin*; Nantes, 1816, in-8°; — un grand nombre de pièces de vers insérées dans l'*Almanach des Muses*, le *Chansonnier des Grâces*, et le *Recueil de la Société académique de Nantes*.

Quérard, *la France littéraire*.

BLANCHE, nom de plusieurs femmes célèbres, que voici dans l'ordre chronologique :

BLANCHE DE CASTILLE, reine de France, née en 1169, morte en 1243. Elle était fille d'Alfonse IX, roi de Castille, et d'Éléonore d'Angleterre. A la suite des luttes séculaires entre la France et l'Angleterre, et après que les conquêtes de Philippe-Auguste eurent réuni à la couronne la plupart des provinces contestées, Jean sans Terre demanda et obtint la paix. L'une des principales clauses du traité fut le mariage de Blanche de Castille, nièce du roi d'Angleterre, avec le prince Louis, fils aîné de Philippe-Auguste. Éléonore de Guyenne, aïeule de la jeune princesse, l'amena elle-même en France, comme pour réparer les maux que son divorce et son second mariage avaient causés aux deux nations.

Les noces de Blanche furent célébrées à Pont-Audemer. Sa beauté, son esprit et ses qualités éminentes, furent l'ornement et l'orgueil de la cour. Son mari l'aima si exclusivement, disent les historiens, qu'après vingt-six ans de mariage il préféra la mort à une infidélité passagère qu'avaient cru devoir lui prescrire ses médecins. Blanche eut plusieurs enfants; saint Louis, son second fils, naquit à Poissy, l'année même de la victoire de Bouvines. On raconte que la princesse s'étant aperçue que l'on s'abstenait de sonner les cloches pendant ses douleurs, se fit transporter dans un lieu plus éloigné de l'église; ce lieu est appelé encore aujourd'hui *la Grange-aux-Dames*. Cette piété excessive de Blanche, qu'elle transmit à son fils, et qui de la couronne royale de Louis IX fit une auréole céleste, doit-elle être rangée parmi les vertus privées de la femme, ou

dans les calculs politiques de la reine? Cette question est difficile à résoudre. Il est certain qu'à une époque où les peuples obéissaient à la voix du pontife, l'Église était une puissance contre laquelle nul ne pouvait lutter. Philippe-Auguste l'avait osé, et Philippe, brisé par cette force surhumaine, avait été contraint, malgré son audace et sa bravoure, de s'incliner, et d'implorer le pardon. Après un tel exemple, il était donc plus habile de se rallier à la domination romaine par une pieuse et volontaire exaltation, que par une soumission qui humiliait la royauté. Ce résultat peut expliquer la guerre des Albigeois faite par le roi Louis VIII, et continuée pendant la régence de la reine Blanche, ainsi que la croisade entreprise si malheureusement par son fils.

Blanche parvint au trône, et fut sacrée à Reims en 1223 avec le roi Louis VIII. On sait que ce prince, dont le règne s'annonçait sous de bons auspices, mourut trois ans après son avénement, et laissa, par un testament authentique, sa femme régente du royaume et tutrice de Louis IX, son fils aîné. Ici commencent, avec la vie politique de Blanche de Castille, des troubles civils déplorables : elle en triompha par une prudence, une habileté et une bravoure qui, en sauvant l'État, ont assuré sa gloire. Les principaux vassaux de la couronne refusèrent de reconnaître le testament de Louis VIII et l'autorité de la régente. Excités par Pierre de Dreux, dit *Mauclerc*, duc de Bretagne, les comtes de la Marche, de Bar, de Saint-Paul, de Ponthieu, se rangèrent sous le même étendard de révolte; plusieurs autres seigneurs les imitèrent. On fut surpris de voir dans cette ligue Thibault, comte de Champagne, prince galant et poëte, auquel on supposait pour la reine des sentiments moins hostiles.

Blanche ne se laissa point effrayer par le danger de cette coalition; elle appela, pour former son conseil, le comte de Boulogne et le comte de Dreux, princes du sang, le cardinal Romain, et le connétable de Montmorency : ce fut à ce dernier qu'elle confia l'éducation de son fils. Elle se hâta ensuite de faire sacrer à Reims le jeune roi, qui lui assurait par cette cérémonie l'obéissance des peuples.

Aussitôt après, et quoiqu'on fût au cœur de l'hiver, Blanche marcha résolûment contre les rebelles. Par dépit féminin ou par juste courroux de reine, les terres du comte de Champagne furent les premières et les plus cruellement ravagées. Ces succès ramenèrent Thibault aux pieds de sa souveraine, et d'habiles négociations soumirent bientôt les autres insurgés; ils signèrent à Vendôme un traité de réconciliation, mais il ne fut pas longtemps observé : de nouveaux complots éclatèrent. Cette fois le comte Thibault demeura fidèle à la régente, par amour, disent quelques historiens; par ambition, disent les autres, et parce que Blanche lui avait promis d'appuyer des droits qu'il avait sur le royaume de Navarre. On assure qu'elle exigea de son zèle qu'il restât en apparence avec les factieux, afin de l'informer de leurs projets et de leurs démarches. Ce fut ainsi qu'elle évita plusieurs embuscades, qu'elle découvrit bien des intrigues, et que, dans ses luttes continuelles, elle put faire tête et aux ennemis de l'intérieur et aux Anglais, qui, profitant des troubles de la France, avaient reparu en Normandie.

La régente accompagnait son fils aux armées, que commandait le connétable de Montmorency; elle visitait les camps et veillait au bien-être du soldat. La promptitude de ses mouvements militaires la sauvèrent plusieurs fois de périls extrêmes; l'habileté de ses négociations compléta son œuvre. Lorsqu'en 1235 elle remit le pouvoir à son fils, qui venait d'atteindre sa majorité, la France était à peu près pacifiée. Raimond, comte de Toulouse, chef des Albigeois, avait été forcé de se soumettre et d'abjurer. Le comte de Provence, dès longtemps détaché des confédérés, avait donné sa fille Marguerite en mariage au jeune roi. Mauclerc, duc de Bretagne, le plus redoutable des ennemis de la régente, après un arrêt des seigneurs réunis en parlement, et confirmé par l'autorité ecclésiastique, arrêt qui le déclarait traître et félon, et déliait ses sujets du serment de fidélité, à la veille d'être forcé dans sa capitale, n'avait échappé au châtiment et recouvré son pouvoir que par la clémence de la reine, qui avait pris ses sûretés pour l'avenir. Enfin, une trêve de trois ans avait été conclue avec l'Angleterre.

En entrant dans l'exercice de l'autorité souveraine, Louis conserva pour sa mère la déférence qui lui était due. Blanche ne put cependant le détourner de son expédition de Palestine. Dans une maladie violente, Louis crut entendre une voix qui lui ordonnait de délivrer le saint tombeau : il fit vœu de prendre la croix; l'évêque de Paris la lui attacha, et le pape, dès lors, le qualifia de *saint*. Après quatre ans de préparatifs, il partit à la tête d'une armée considérable. La reine sa femme, ses trois frères, et toute la cavalerie française, l'accompagnèrent.

Le roi avait laissé le pouvoir à sa mère. Cette seconde régence de Blanche fut plus éprouvée encore et plus douloureuse que la première. Obligée d'épuiser le royaume pour envoyer sans cesse à Louis les sommes énormes que nécessitait son expédition, il fallait cependant tâcher de maintenir la paix. Que le roi fût triomphant ou vaincu, la France n'en perdait pas moins ses guerriers et ses richesses. La désolation générale atteignit cruellement le cœur de la reine : le désastre de la Massoure, où l'armée fut taillée en pièces, le roi fait prisonnier, et le comte d'Artois, son frère, massacré par les infidèles, mit le comble à tant d'amertumes.

Blanche supporta ces désastres sans faiblir. Elle mit une inconcevable activité à ramasser les sommes prodigieuses qu'il fallait envoyer en

Égypte pour la rançon du monarque et de ses frères. Les jeunes princes revinrent en France, mais le roi persista dans sa malheureuse entreprise : il fallut de nouveaux secours d'hommes et d'argent ; il fallut que Blanche sommât tous les seigneurs de faire le voyage de la terre sainte, sous peine de confiscation de leurs biens ; il fallut enfin armer contre les *Pastoureaux*, fanatiques révoltés qui, sous prétexte d'aller venger le roi, s'étaient assemblés au nombre de plus de cent mille, et ravageaient la France. On en fit un grand massacre. Ces malheurs publics et privés n'absorbèrent pas tellement la régente, qu'elle ne trouvât encore le temps et la force de s'opposer à quelques empiétements de l'Église. Les chanoines de Notre-Dame de Paris prétendirent s'arroger le droit de vie et de mort sur les paysans de leur juridiction. Blanche alla aux prisons de l'officialité, et en sa présence elle les fit démolir, après avoir frappé elle-même le premier coup, ce que nul n'eût osé faire. Les malheureux que les chanoines tenaient enfermés furent délivrés par cet acte d'énergie, et la reine les prit sous sa protection. Blanche mourut à l'âge de soixante-huit ans ; selon l'usage de son époque, elle fit à ses derniers moments profession religieuse entre les mains de l'abbesse de Maubuisson. Les seigneurs de la cour la portèrent eux-mêmes à son dernier asile. — A la force du cœur, à la finesse de l'intelligence, à l'abnégation, à une incessante activité, à toutes les qualités qui font les grands rois, cette princesse joignit les vertus plus obscures de l'épouse et de la mère ; elle eût donné à la France des jours meilleurs, si la destinée des nations ne tenait moins à l'action de ceux qui la gouvernent, qu'à un concours d'événements qui semblent se dérouler fatalement dans l'histoire.

ROSANNE DE CURTON.

Macheco, *Vie de Blanche de Castille* ; Paris, 1820, in-8°. — Vauvilliers, *Hist. de Blanche de Castille* ; 1841, 2 vol. in-8°. — Th. Nisard, *Hist. de la reine Blanche* ; 1842, in-12. — Danielo, *la Reine Blanche* ; 1848, in-12. — *Biographie des Femmes célèbres.*

BLANCHE DE BOURBON, reine de Castille, fille de Pierre, duc de Bourbon, née vers 1338, morte en 1361. A quinze ans, le 3 juin 1353, elle épousa Pierre le Cruel, roi de Castille. Ce mariage eut un dénoûment tragique. La jeune reine fut soupçonnée d'avoir eu des relations coupables avec don Frédéric, frère naturel de Pierre le Cruel, qui l'avait chargé d'aller recevoir la princesse à Narbonne. Elle fut, dès le lendemain du mariage, abandonnée par le roi, pour Marie de Padilla. Cette conduite de Pierre ayant porté Blanche à se liguer avec les frères du roi, elle fut arrêtée, et transférée en 1354 à l'Alcazar de Tolède. Un instant elle réussit à s'échapper des mains de ses gardes, et à se réfugier dans la cathédrale. Le peuple, qui la vit embrasser les autels et réclamer le secours de tous contre son persécuteur, se souleva en faveur de Blanche ; mais ce fut en vain. L'intervention de don Frédéric, accouru pour la protéger, ne put également rien pour la sauver. Tolède fut prise d'assaut, et Blanche, transférée au château de Medina-Sidonia, y périt, empoisonnée, dit-on, par les ordres de Pierre. Au rapport de quelques historiens, elle y serait morte de chagrin. On sait qu'elle fut vengée par Duguesclin, et qu'elle devint le sujet de nombreuses inspirations poétiques. L'historien Ticknor ne compte pas moins de douze ballades composées sur la fin tragique de cette princesse. Parmi les meilleures se trouve celle qui a pour titre : *Dona Maria de Padilla*, dans le *Saragossa Cancionero* de 1550, 2e partie. La chronique d'Ayala et celle de Froissart donnent de nombreux détails sur ce drame lamentable. Au jugement du premier, la culpabilité de Pierre serait hors de doute ; et Froissart rend compte de l'impression douloureuse que la mort de Blanche produisit en Europe.

Mariana, *Historiæ de Rebus Hispaniæ*, XVII. — Froissart, *Chronique*. — Ticknor, *Story of Spanish literature*, I, 108.

BLANCHE, reine de Navarre, morte le 3 avril 1441. Elle était fille de Charles III, dit *le Noble*, auquel elle succéda en 1425. Elle épousa en 1402 Martin d'Aragon, roi de Sicile, et en secondes noces, en 1420, Jean d'Aragon, fils de Ferdinand Ier, qui, du chef de Blanche, devint roi de Navarre en 1425. Ils prêtèrent l'un et l'autre le serment usité ; et, suivant la coutume des Goths, ils furent hissés sur un pavois soutenu par les députés des villes, et montrés ainsi au peuple. Blanche laissa la couronne à son fils don Carlos, en lui recommandant par testament de ne monter sur le trône qu'avec l'assentiment de Jean d'Aragon.

Galland, *Mémoire de Navarre*. — Sainte-Marthe, *Histoire généalogique de la maison de France*. — Mariana, *Histoire d'Espagne*.

BLANCHE DE NAVARRE, fille aînée de Jean d'Aragon et de Blanche, reine de Navarre. Élevée par sa mère, elle épousa en 1440 Henri IV, surnommé *l'Impuissant*, roi de Castille, avec lequel elle divorça en 1453, en présence de l'évêque de Ségovie et en vertu d'une sentence du pape Nicolas V. Elle se retira chez le roi son père, et y fut en butte à la haine et aux persécutions de Jeanne Henriquez, sa belle-mère. Appelée à succéder au trône de Navarre après la mort de don Carlos, son frère, elle fut livrée par ordre de son père, en 1461, à la comtesse de Foix, sa sœur cadette. Ayant trouvé moyen d'échapper à la vigilance de Peralta, chargée de sa garde, elle s'adressa au roi de Castille, et fit appel, mais vainement, à son ancienne affection. Cependant elle fut remise par Peralta au capitaine de Buch, qui l'incarcéra dans le château d'Orthez. Cette torture ne suffit point à la haine de la comtesse de Foix, qui fit empoisonner Blanche par une des femmes chargées de la servir.

Zurita, *Annales de Aragon*. — Mariana, *Histoire d'Espagne*.

BLANCHE D'ARTOIS, reine de Navarre, morte vers 1300. Elle était fille de Robert de France, comte d'Artois, frère de saint Louis, et épousa

en 1270 Henri Ier, roi de Navarre. Elle contracta plus tard une seconde alliance avec Édouard, comte de Lancastre, frère du roi d'Angleterre. Cette princesse fonda l'abbaye d'Argensoles, de l'ordre de Cîteaux.

Mézeray, *Histoire de France*.

BLANCHE, comtesse de la Marche. *Voy.* MARCHE.

BLANCHE ou BIANCA CAPELLO. *Voy.* CAPELLO.

BLANCHECAPE (*Pierre*), jurisconsulte français, vivait dans la dernière moitié du dix-septième siècle. Il était doyen de l'école de droit à Caen. On a de lui : *Réformation des écoles de droit en France, Allemagne, Italie*, etc.; Caen, 1669, in-4°. Il a aussi laissé quelques traités sur la réforme de l'orthographe.

Lelong, *Bibliot. hist. de la France* (édition Fontette).

BLANCHEFORT (*Guy* DE), 40e grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, né au château de Boulancy, près Bonnat (Creuse); mort dans l'île de Prodane, près de celle de Zante, le 24 novembre 1513. Entré de bonne heure dans l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, il eut les commanderies de Motteitols et de Maisonesses. En 1480, il se signala au siége de Rhodes. D'Aubusson, son oncle, 38e grand maître, le chargea de conduire en France Zizim, frère de l'empereur Bajazet. Blanchefort était, en 1494, grand prieur d'Auvergne. Élu grand maître le 12 novembre 1512, il partit aussitôt, quoique malade, s'embarqua à Nice, et mourut dans la traversée; il fut inhumé à Rhodes.

Bosio, *Histoire de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem*. — Villeneuve de Bargemont, *Grands Maîtres de l'ordre des Templ.*, t. 1, 290.

BLANCHEFORT. *Voy.* CRÉQUI.

BLANCHELANDE (*Philibert - François* ROUSSEL DE), général français, né à Dijon en 1735, mort le 11 avril 1793. Il passa à la Martinique en 1779, avec le régiment d'Auxerrois, dont il était lieutenant-colonel. Chargé de la défense de l'île de Saint-Vincent, il parvint, avec 750 hommes, à repousser 4000 Anglais; et les contraignit à se rembarquer. Nommé brigadier en récompense de ce beau fait d'armes, il contribua ensuite à la prise de Tabago, et en fut nommé gouverneur en 1781; mais il quitta bientôt ce commandement pour celui de la Dominique, qu'il conserva jusqu'à son retour en France, à l'époque de la révolution. La colonie de Saint-Domingue était alors divisée par les factions. D'un côté, les hommes de couleur combattaient pour la révolution française, et pour maintenir les droits qu'elle leur avait reconnus; de l'autre, les colons combattaient pour maintenir l'ancien système colonial. Blanchelande fut alors envoyé à Saint-Domingue avec le titre de commandant de la partie du sud, et le brevet de lieutenant au gouvernement général de Saint-Domingue. A son arrivée dans la colonie, il parut un instant vouloir se maintenir dans l'indépendance entre les deux partis; mais, peu après, sa liaison avec les plus fougueux meneurs de la contre-révolution fit voir de quel côté l'entraînaient ses sympathies, et il ne cacha plus son projet de rétablir l'ancien régime. Bientôt il ordonna la dissolution des municipalités et des comités paroissiaux, fit arrêter un grand nombre d'habitants, comme prévenus d'avoir fomenté des troubles, et refusa de livrer à la publicité les décrets envoyés par le gouvernement. Mais cet état de choses ne dura pas longtemps : l'assemblée nationale, informée de ce qui se passait aux colonies, y envoya le décret du 4 avril, qui ne reconnaissait que deux classes d'individus, les hommes libres et les esclaves. Les commissaires civils, Santhonax, Polverel et Ailhaud, porteurs de ce décret, étaient chargés de le mettre à exécution. Immédiatement après leur arrivée à Saint-Domingue, les diverses assemblées provinciales s'empressèrent d'accuser Blanchelande d'avoir été le principal auteur des maux de la colonie. Les commissaires civils le mandèrent devant eux, et, d'après un interrogatoire assez long, lui ordonnèrent d'aller rendre compte de sa conduite à l'assemblée nationale. Traduit, à son arrivée en France, devant le tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort et exécuté. Son fils subit le même sort le 20 juillet 1794.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

BLANCHEROSE (*Claude*), médecin français, né en Franche-Comté, vivait dans le quinzième siècle. On a de lui : *Salutifère et utile conseil, avec un régime bien laconique ou bref, pour pourvoir aux très-dangereuses maladies ayant cours en l'an* 1531; Lyon, in-12.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*.

BLANCHET (*François*), littérateur français, né à Angerville, près de Chartres, le 25 janvier 1707; mort à Saint-Germain-en-Laye le 29 janvier 1784. Après avoir fini ses études à Paris, dans le collége de Louis-le-Grand, il entra au noviciat des jésuites; mais il en sortit bientôt, et n'en conserva pas moins l'estime de ses maîtres. Malgré son aversion pour toute sorte de gêne, il se livra d'abord à l'instruction publique, et fit ensuite des éducations particulières. Nommé chanoine à la cathédrale de Boulogne-sur-Mer, il se dégoûta de cet état, donna sa démission, et revint à Paris, où il fut nommé censeur royal, interprète à la Bibliothèque royale, et garde des livres du cabinet du Roi. Il quitta cette place pour aller vivre dans l'obscurité à Saint-Germain-en-Laye; il n'a guère été connu du public qu'après sa mort. Ses principaux ouvrages sont : *Variétés morales et amusantes*; Paris, 1784, 2 vol. in-12; — *Apologues* et *Contes orientaux*; ibid., 1785, in-8°. Il y a, dans ces deux recueils, de l'instruction, du talent, de l'esprit, du goût et de la philosophie. L'abbé Blanchet a encore laissé plusieurs petits morceaux de poésie d'un genre délicat et agréable, dont la plupart furent attribués aux meilleurs poëtes du temps, qui ne

se défendaient pas trop d'en être les auteurs. Il disait à ce sujet : « Je suis charmé que les riches adoptent mes enfants. » Ce n'était point sans beaucoup d'étude qu'il était parvenu à se former à l'art d'écrire. Les meilleurs écrivains de l'antiquité étaient continuellement entre ses mains ; Tite-Live et Tacite faisaient les ornements de sa solitude.

Dusaulx, *Vie de l'abbé Blanchet*, en tête des *Variétés morales et amusantes*. — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*.

BLANCHET (*Jean*), littérateur français, né à Tournon le 10 septembre 1724, mort en 1778. Après avoir professé quelques années chez les jésuites au collége de la Flèche, il vint à Paris, où il se livra tout entier à l'étude des sciences. Il se fit même recevoir docteur en médecine. On a de lui : *l'Art ou les Principes philosophiques du chant*, en société avec Bérard ; Paris, 1756, in-12 ; — *Idée du siècle littéraire présent, réduit à six vrais auteurs* ; 1761, in-12 : l'abbé Goujet attribue cet ouvrage à d'Aquin de Châteaulyon ; — *l'Homme éclairé par ses besoins* ; Paris, 1764, in-12 ; — *Logique de l'esprit et du cœur, à l'usage des dames* ; la Haye et Paris, 1760, in-12.

Quérard, *la France littéraire*. — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*.

BLANCHET (*Pierre*), poëte français, né à Poitiers vers 1459, puisqu'on sait positivement qu'il mourut en 1519, âgé de soixante ans au moins. Tous les renseignements qu'on a sur lui se tirent de son épitaphe, composée par son ami et compatriote Jean Bouchet, et d'une épître de Pierre Gervaise, assesseur de l'official de Poitiers, insérée parmi celles de Jean Bouchet : c'est la vingt-deuxième. L'épitaphe débute ainsi :

Cy gist dessoubz ce lapideux cachet
Le corps de feu maistre Pierre Blanchet,
En son vivant poëte satirique,
Hardy sans lettre, et fort joyeux comique.

Blanchet commença par suivre le palais, composant des poésies, lais, rondeaux, etc., et ses *Farces*, que les clercs de la basoche représentaient sur leurs échafauds, et où l'auteur jouait lui-même. Il reprenait hardiment les abus et les scandales publics, avec un tel succès,

. . . . .que gens notés de vice
Le craignoient plus que les gens de justice,
Ne que prescheurs et que concionnateurs,
Qui n'estoient pas si grans déclamateurs.

A quarante ans passés il se fit prêtre, sans pour cela renoncer à la poésie, et vécut encore vingt ans :

Or, quant il eut *quarante ans, un peu plus*....
Il fut fait prebstre ; et en cest estat digne
Il demeura *vingt ans*....
Après, mourut sans regret voluntiers,
L'an mil cinq cent dix et neuf, à Poictiers.

Ces divers passages fixent bien les dates que nous avons données : on en verra tout à l'heure l'importance.

Voici maintenant le témoignage de P. Gervaise, dans l'Épître indiquée plus haut. Il introduit la Rhétorique, faisant paraître à ses regards les beaux esprits contemporains :

Regarde aussi maistre Pierre Blanchet,
Qui sceut tant bien jouer de mon huchet (1),
Et composer satires proterveuses,
Farces aussi qui n'estoient ennuyeuses.

Malheureusement il ne nous reste pas une ligne de Pierre Blanchet, du moins qui porte son nom d'une manière authentique et légitime.

Beauchamps paraît être le premier qui se soit avisé de lui attribuer la célèbre *Farce de Pathelin*, dans ses *Recherches sur les théâtres de France*, I, p. 228 : « Pierre Blanchet *pourrait bien être* l'auteur de la Farce de Pathelin. » Il est vraiment curieux de voir comment cett conjecture de fantaisie, jetée au hasard et san l'ombre d'un argument à l'appui, est devenue u fait certain, démontré, hors de toute contestation. Le duc de la Vallière, *Bibliothèque d Théâtre-Français*, I, 56, article BLANCHET, d sans la moindre hésitation : « C'est lui qui e l'auteur de la Farce de Pathelin. » A partir de moment, personne ne doute plus : cette opinion e reproduite par mille échos qui, loin de s'affaibl par la répétition, semblent en recevoir une for nouvelle. Ainsi l'abbé Guillon (*Archives du d partement du Rhône*, 1826), la *Biographie* Michaud, celle de Feller, édit. de 1850, revue corrigée ; celle du général Beauvais ; M. Barbi dans son *Dictionnaire des anonymes* ; M. Qu rard, dans *la France littéraire* ; M. Brunet, da le *Manuel du libraire* ; M. Robert, *Essai s les fabulistes* ; M. de l'Aulnaye, *Rabel siana* ; M. Leroux de Lincy, *préface du Li des proverbes*), et sans doute bien d'autres core, déclarent Pierre Blanchet auteur de la *Fa de Pathelin* : on la lui aurait vu écrire qu'on serait pas plus sûr. Et notez que la plupart tent avec la même intrépidité, comme la prem édition de Pathelin, une prétendue édition de 1 chez Pierre Lecarron ; édition qu'on pourrai peler l'édition invisible, car personne n'a ja pu se vanter de l'avoir entrevue. Mais en la posant réelle, et d'un autre côté Pierre Blan étant né en 1459, comment les propagat de cette double assertion ne se sont-ils pas a çus que, dans leur système, la charmante com de *Pathelin*, cet éclair précurseur du gén Molière, eût été le début d'un enfant de q ans ?

L'édition de 1474 est une chimère : ce pas ici le lieu de rechercher quelle suite d proque l'a fait prendre pour une réalité ; il de remarquer que l'opinion qui donne le *Pat* à Pierre Blanchet était inconnue à Duver à La Croix du Maine, et d'ajouter que la vé édition *princeps* de Pathelin est celle de chez Germain Beneaut.

(1) Cor : du verbe *hucher*, appeler :

Dieu préserve en chassant toute honnête person
D'un porteur de *huchet* qui mal à propos sonne !
MOLIÈRE, *les Fâch*

Est-ce à dire qu'on doive prendre cette année 1490 pour la date de la composition du *Pathelin!* Nullement, car je découvre déjà une allusion à cette farce dans une charte plus ancienne de douze ans. Ce sont des lettres de grâce de Louis XI en faveur de Jean de Costes, jeune homme de vingt-sept ans, attaché à la chancellerie du roi. Jean de Costes se trouvait à boire avec plusieurs camarades en l'hôtel de maître Jean Sillon, de Tours. Après souper, Jean de Costes s'étend sur un banc, devant le feu, en disant : « Pardieu, je suis malade; et adressa « ces paroles à la femme du dit maistre Jehan « Sillon, et dit : Je vueil couchier céans, sans « aller meshuy à mon logys. A quoy ledit Le- « danceur alla dire au suppliant ces mots : — « Jehan de Costes, je vous congnoys bien : « vous cuydez *pateliner* et faire du malade pour « cuider couchier céans.... (1) »

L'acte est daté de 1469; à cette époque Pierre Blanchet avait juste dix ans, et le verbe *pateliner* était déjà dans la circulation.

A la vérité, il reste la ressource de dire que le verbe *pateliner* est plus vieux que la *Farce de Pathelin;* c'est comme si l'on prétendait que le verbe *tartuffier* existait avant la comédie de Molière : ce serait donner un démenti à Pasquier, qui cite *patelinage* et *pateliner* comme des traces laissées dans notre langue par le succès de cette excellente farce (2). Mais qu'à cela ne tienne; Pasquier en aura le démenti à deux conditions : la première, qu'on établira d'une manière précise la date de la composition du *Pathelin;* la seconde, qu'on produira un texte antérieur à cette date, où se rencontre le mot *pateliner*.

Le but de cet article est de déraciner une erreur trop accréditée, et de mettre les critiques en garde contre les opinions reçues et transmises sans examen. Toute vérité vaut la peine d'être cherchée, et d'autant plus ici qu'il s'agissait d'un des plus singuliers chefs-d'œuvre de notre littérature du moyen âge. Le problème de l'auteur de la *Farce de Pathelin* reste donc tout entier à résoudre; seulement il me paraît démontré que cet auteur ne saurait être Pierre Blanchet.

F. Génin.

L'abbé Goujet, *Bibliothèque française*, t. XI, p. 335. — Dreux du Radier, *Bibliothèque du Poitou*. — Beauchamps, *Recherches sur les théâtres de France*.

BLANCHET (*Thomas*), peintre français d'histoire et de portraits, né à Paris en 1617, mort à Lyon en 1689. Il étudia d'abord la sculpture, que, sur l'avis de Sarrazin, il quitta pour la peinture. Ses succès l'enhardirent à faire le voyage d'Italie, où il se lia avec Poussin et l'Algarde. Il ne peignait que l'architecture et la perspective; mais, encouragé par A. Sacchi, il aborda l'histoire. C'est à Rome qu'il connut le Lyonnais Pantot, peintre de portraits, qui lui procura dans la suite les travaux de l'hôtel de ville de Lyon, ville où il vint s'établir à son retour d'Italie, et après un court séjour à Paris. Sa réputation fut bientôt considérable, et il exécuta de nombreux tableaux pour les églises de Saint-Dizier, des Jésuites, des dames de Saint-Pierre, de Sainte-Marie, de Saint-Benoît, etc. D'Argenville loue beaucoup toutes ses œuvres, dont malheureusement la plupart n'existent plus. Le plafond de la grande salle de l'hôtel-de-ville, qui représentait le temple d'Auguste à Lyon, et six autres tableaux de Blanchet qui la décoraient, furent détruits de son vivant dans l'incendie de 1674. Ses autres œuvres disparurent dans les troubles de Lyon pendant la révolution. On ne peut donc aujourd'hui juger de son mérite que par les gravures qu'ont laissées, d'après ses tableaux, Thourneyser, Masson, Tardieu, et d'autres. Quoique absent de Paris, Blanchet fut, sur sa demande, reçu à l'Académie en 1676; et en 1681, le Brun présenta son tableau de réception, *Cadmus semant, par ordre de Pallas, les dents du dragon qu'il venait de tuer*. En 1677, il fonda avec Coysevox l'école de dessin de Lyon, dont les statuts furent approuvés par l'Académie le 13 février 1678.

Paul Chéron.

D'Argenville, *Abrégé de la vie des Peintres*. — Heineken, *Dictionnaire des Artistes*.

BLANCHET (*Alexandre-Paul-Louis*), médecin français, né à Saint-Lô en 1817. Il s'est particulièrement occupé de la question des sourds-muets, et il a publié : *la Surdi-Mutité*, 4 vol.; — plusieurs mémoires *sur la Théorie des ondes sonores; — la Musique employée chez le sourd-muet au développement de l'appareil vocal et de l'audition; — Plan d'éducation à suivre dans une institution de sourds-muets, pour le développement de l'ouïe et de la parole; — De la possibilité de faire percevoir le son au sourd-muet incurable et au sourd-muet aveugle.*

Dictionnaire de la Conversation.

BLANCHETON (*Marc-Antoine*), médecin, né à Vervaison (Puy-de-Dôme) le 3 août 1784, mort le 13 août 1830. En 1809, il fut nommé médecin militaire de première classe, et fit, en cette qualité, la campagne d'Autriche. Les hôpitaux de Znaïm, Kreins, Bamberg, Bois-le-Duc, lui fournirent trop souvent l'occasion d'arracher aux dévastations du typhus bon nombre de soldats ennemis et français. Nommé par le préfet de la Seine médecin des épidémies, il rendit aussi de grands services dans ses nouvelles fonctions. On a de lui : *Essai sur l'homme considéré dans ses rapports géographiques;* Paris, 1808, in-4°: l'auteur envisage l'homme sous ses rapports médicaux et sociaux, et il cherche à tracer l'influence des climats, des agents externes, des formes d'éducation, des degrés de civilisation, des conditions sociales, des mœurs, des habitudes, des lois, des croyances et des rites religieux. Ce n'était que l'ébauche d'un ouvrage auquel il travailla toute

(1) Biblioth. de l'École des chartes, 2e série, IV, 260.
(2) *Recherches de la France*, VIII, 59.

sa vie, qui ne fut jamais imprimé, et qui devait démontrer la fausseté des opinions de Cabanis; — *Souvenirs d'un Aveugle : l'Illusion et la Patrie*; Paris, Ladvocat, 1827, in-8°; — *Vues pittoresques des principaux châteaux et des maisons de plaisance des environs de Paris et des départements, lithographiées par MM. Bourgeois, Bouton, Richebois, Ciceri, Daguerre*, etc., avec un texte historique et des notes, rédigés par A. Blancheton; 2 vol. grand in-fol., Paris, Didot. P. DE GEMBLOUX.

Quérard, *la France littéraire.*

*BLANCHETTI (*Théodore*), chroniqueur italien, natif de Bologne, vivait dans le milieu du quatorzième siècle. Il était chevalier de l'ordre de Jérusalem. On a de lui une *Chronique* de sa patrie, en société avec son frère Georgio.

Fabricius, *Bibliotheca Latina mediæ ætatis.*

*BLANCHETTI (*Antoine*), prédicateur italien, de l'ordre des Jésuites, né à Pozzuolo en 1602. On a de lui : *Conciones quadragesimales*; Milan, 1669 et 1670.

Alegambe, *Bibliotheca Scriptorum societatis Jesu.*

*BLANCHIN (*Jean-Baptiste*), écrivain pédagogique français, ancien oratorien, natif de Lagnieu (Ain), mort dans la même ville le 19 janvier 1836. Comme Lhomond, qu'il avait pris pour modèle, il passa toute sa vie dans les modestes fonctions de l'enseignement. Le désir d'être utile à l'enfance lui inspira des livres élémentaires, où brillent tout ensemble un bon jugement, une piété solide, et une grande expérience dans la pratique de l'art si difficile d'instruire la jeunesse. Ses principaux ouvrages sont : *le Disciple de Lhomond*; Lyon et Paris, 1810, 2 vol. in-12; — *Éléments de Géographie*; Lyon, 1816, in-12; — *le Petit Élève de Lhomond*; Paris, 1839, in-12; — *Nouvelle Cacographie historique, morale et religieuse*; Lyon et Paris, 1830, 1834, 1835, in-12. F. B.

Quérard, *la France littéraire* (supplément).

*BLANCHINI (*Barthélemy*), biographe et antiquaire italien, vivait à Bologne au commencement du seizième siècle. Ses principaux ouvrages sont : *Vita Philippi Beroaldi*; — *Vita Codri Urcei.*

Bumaldi, *Biblioth. Bononiæ.* — Vossius, *De Historicis latinis.*

*BLANCHIS (*Paul* DE), théologien italien, de l'ordre des Dominicains, natif de Murano, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Disceptationes de difficilioribus materiis casuum et dubiorum occurrentium in conscientia, de Pœnitentia, de Negotiatione, de Bello publico et privato*; Venise, 1622 et 1650, in-fol.

Echard, *De Scriptoribus ordinis Dominicanorum.*

*BLANCHON (*Jacques*), jurisconsulte français, natif d'Uzès, vivait vers le milieu du seizième siècle. On a de lui : *Lusus extemporanei, sive epigrammata*; Toulouse, 1542; — *Tractatus de jurisconsulti institutione*; Lyon, 1544, in-4°; — *Liber defensionum*, contre Louis de Benevento, abbé de Seleste; ibid., 1550; — *Naph. Phileloni, autoris græci παραγγέλματα, latine facta et commentariis explicata*; ibid., 1553, in-16; — *De summo Bono, libri II*; ibid., 1550.

Catalogue de la Bibliothèque impériale. — Hendreich, *Pandectæ Brandenburgicæ.*

BLANCHON (*Joachim*), poëte français, né à Limoges vers 1553. On a de lui : *Premières œuvres poétiques*; Paris, 1583, in-8°. Ce recueil est rare, et mérite peu d'être recherché.

Duverdier, *Bibliothèque française.*

*BLANCHOT (*B.*), agronome français, vivait vers la fin du dix-huitième siècle. On a de lui : *Aux Cultivateurs*, ou *Dialogue peut-être intéressant*, tiré d'un manuscrit qui a pour titre : *Entretiens d'un vieil Agronome et d'un jeune Cultivateur*; Londres et Paris, 1786, in-12; — *De la Marne, et de la manière de l'employer utilement à l'amendement et à l'amélioration des terres*; Paris, 1788, in-8°; — *Du Trèfle, et de sa culture*; Londres et Paris, 1786, in-12.

Quérard, *la France littéraire.*

*BLANCHOT (*Pierre*), jurisconsulte français, né en 1591 à Arnay-le-Duc, en Bourgogne; mort dans la même ville en 1632. On a de lui : *la Justice, vraie image de J.-C.*; Lyon, 1627, in-12; — *De la Justice distributive, journal des rois et conseillers d'État*; ibid., 1635, in-12; — *Commentaire sur les règles du droit civil et canonique*, etc., *de la justice et de la loi.*

Papillon, *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne.*

*BLANCIOTTI (*Bonaventure*), prédicateur et théologien italien, de l'ordre des Carmélites, né à Perosa, en Piémont, le 30 décembre 1713. On a de lui : *i Fratelli e Sorelle del terz' ordine delle Carmine, informati del proprio stato, e guidati all' amor di Dio*; Vercelli, 1748; — *Thomæ Waldensis, carmelitæ anglici, Doctrinale antiquitatum fidei Ecclesiæ catholicæ, ad vetera exemplaria recognitum, notis illustratum*, etc.; Venise, 1757, in-fol.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

*BLANCK (*Érasme*), médecin et physicien allemand, natif de Nuremberg, mort à Hersbruck le 15 février 1704. On a de lui : *De Ecclipsi solis, sive potius telluris, una cum appendice calculi eclipseos solaris, idibus septembris futuræ, tum universe, tum singulatim, ad aliquot horizontes subducti, et ejusdem typo*; Halle, 1699, in-4°; — *De Usu matheseos in medicina*; Bâle, 1701, in-4°.

Will, *Nürnbergisches Gelehrten-Lexicon.* — *Biographie médicale.*

BLANCKHOF (*Antoine*), surnommé *Jean Maet*, peintre hollandais, né à Alkmaer en 1628, mort à Hambourg ou à Amsterdam en 1670. Sur le conseil de son maître César Van Everdigen, il alla à Rome, et y retourna même jusqu'à trois fois. Plus tard, il s'embarqua pour l'île de Candie. La vue de la mer, des flots irrités, des cieux orageux, des vaisseaux, des rivages, le rendit un habile peintre de marine. Les effets de ses marines sont

si vrais, qu'on croit y entendre mugir les vents et gronder le tonnerre. Ses meilleurs tableaux sont ceux qu'il a le moins perfectionnés.

Descamps, *Vies des Peintres flamands*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

BLANCMESNIL. *Voy*. POTIER.

* **BLANCO** (*François*), prélat et théologien espagnol, mort le 15 avril 1581. Il fut successivement chanoine de Valence, évêque d'Orense, et archevêque de Compostelle; il assista au concile de Trente. Les Italiens, dans l'esprit desquels il avait su s'insinuer, songèrent à le faire pape. On a de lui : *Advertencias para que los curas exerciten mejor sus officios, para evitar algunos jerros*, etc.; — *Summa de la doctrina christiana*.

Antonio, *Bibliotheca hispana nova*.

* **BLAND** (*Théodore*), homme d'État et médecin américain, né dans la Virginie en 1701, mort à New-York en 1790. Il prit une part active à la révolution des colonies anglaises, parvint au rang de colonel, et se signala par des actions brillantes. Il fut successivement membre du congrès des États-Unis et de la législature de Virginie.

Biographie des Contemporains.

* **BLANDIN** (*Pierre*), médecin suisse, vivait au commencement du dix-septième siècle. On a de lui : *Dissertatio de Calculo renum*; Bâle, 1613, in 4°; — quelques *Lettres médicales* adressées à Fabrice de Bilden, qui les a insérées dans son Recueil d'observations.

Biographie médicale.

* **BLANDIN** (*Philippe-Frédéric*), célèbre chirurgien français, né à Aubigny (Cher) le 3 décembre 1798, mort à Paris le 16 avril 1849. Il conquit successivement au concours les places d'agrégé, de chef des travaux anatomiques, et de professeur de médecine opératoire. En 1836, il fut nommé chirurgien de l'hôtel-Dieu, et membre de l'Académie de médecine. Il avait toutes les qualités qui font le grand praticien, et il enrichit la science d'importants travaux. On a de lui : *Traité d'Anatomie topographique* (1 vol., avec atlas; Paris, 1826, in-8°; 2e édition, 1834, avec atlas in-fol.) : c'est encore aujourd'hui l'ouvrage le plus recherché sur cette branche de l'anatomie, dont il est un des fondateurs; — *Anatomie générale* de Bichat, nouvelle édition, avec un grand nombre de notes par F. Blandin; Paris, 1830, 4 vol.; — *Nouveaux Éléments d'Anatomie descriptive*, 2 vol. in-8°; Paris, 1838. Dans ce dernier ouvrage vinrent se fondre les principaux mémoires que Blandin avait publiés sur l'anatomie, tels que ses recherches sur la distribution et le rôle physiologique du nerf récurrent dans le larynx; sur la structure de la langue, et surtout sur le cartilage médian et les glandes qui portent son nom, sur les racines des nerfs spinaux, les aponévroses du périnée, les valvules des veines, la communication des vaisseaux lymphatiques et des veines, etc.

Parmi ses autres travaux nous ne mentionnerons que sa thèse sur l'*Autoplastie* (Paris, 1836); excellente monographie sur cette branche de la médecine opératoire, qu'il fut un des premiers à propager en France par ses opérations habiles et ingénieuses. Blandin a été aussi un des collaborateurs du *Dictionnaire de Médecine et de Chirurgie pratiques* (15 vol.).

EM. ISAMBERT.

M. Denonvilliers, *Éloge de Blandin*; discours de rentrée prononcé à la Faculté de médecine le 5 novembre 1849.

* **BLANDINE** (*sainte*), martyrisée à Lyon en 177. Elle était esclave d'une dame chrétienne. Quoique faible de corps et d'une complexion délicate, elle souffrit, sans se laisser abattre, les plus horribles tourments pendant tout un jour. Exposée sur un poteau à des bêtes féroces, elle n'en reçut aucun mal. Quelques jours après, elle fut de nouveau conduite dans l'arène. Après qu'elle eut été fouettée, déchirée par les bêtes et mise sur une chaise ardente, on l'enferma dans un filet, et on la livra ainsi à la fureur d'un taureau indompté, qui la lança plusieurs fois en l'air avec ses cornes. Au milieu des tourments, elle ne cessa d'exhorter un jeune garçon de quinze ans, nommé Pontique, de ne pas renoncer au culte du vrai Dieu. Le corps de Blandine fut inhumé dans une crypte placée sous l'église d'Ainay, de Lyon.

Eusèbe, l. V. — Baillet, *Vies des Saints*, 2 juin. — Dupin, *Biblioth. des Auteurs ecclésiastiques des trois premiers siècles*. — Tillemont, *Hist. des Empereurs*, t. II.

BLANDINIÈRE. *Voy*. BABIN.

BLANDINIÈRES (*Gabriel* DE), prédicateur français, religieux de l'ordre de la Merci, natif de Toulouse, mort en 1720. Bon prédicateur et surtout habile politique, il se fit connaître dans plusieurs cours de l'Europe; il eut une grande part au testament de Charles II, roi d'Espagne. Louis XIV le prit pour son prédicateur.

Biographie universelle.

BLANDRATA (*George*), médecin et sectaire italien, né dans le marquisat de Saluces, mort entre 1585 et 1592. Médecin et homme d'esprit, il joua d'abord un rôle important dans la société du grand monde. Séduit par les nouvelles doctrines religieuses du seizième siècle, il embrassa successivement le luthéranisme, le calvinisme, le socianisme, l'arianisme, etc. Le désir de faire fortune et la passion de dogmatiser le conduisirent en Pologne, où il devint le médecin de la femme de Sigismond-Auguste. Étant revenu en Italie, il fut poursuivi comme hérétique par l'inquisition de Pavie, et jeté en prison. Il s'échappa et chercha un asile à Genève, où Calvin ne le traita pas mieux que les inquisiteurs; il ne sauva même sa vie qu'en faisant une profession de foi toute calviniste, et retourna en Pologne en 1558. La haine de Calvin l'y poursuivit. Dépouillé de toutes ses dignités, Blandrata se rendit, en 1563, auprès de Jean-Sigismond, prince de Transylvanie. C'est surtout dans ce dernier pays qu'il répandit ses erreurs. En 1570, à la mort de

Jean, il conserva sa place de premier médecin auprès d'Étienne Bathori, qu'il accompagna plus tard en Pologne. L'ardeur du prosélytisme se ralentit en lui, à mesure que la vieillesse et la faveur du roi lui donnèrent l'envie et le moyen de thésauriser. La crainte de refroidir la générosité de ce prince lui fit abandonner les intérêts des unitaires pour favoriser les jésuites, que ce roi aimait beaucoup. Blandrata fut étouffé dans son lit par un de ses neveux, qu'il avait menacé de déshériter à cause de son attachement à la religion catholique. Varillas peint Blandrata comme un homme qui avait choisi parmi les erreurs anciennes celles qui lui convenaient le mieux. Les ouvrages de ce sectaire, tous relatifs à ses opinions religieuses, sont sans importance. On peut en voir la liste dans la *Bibliotheca antitrinitatorium* de Sand, et dans l'*Histoire du Socinianisme* du P. Anastase.

Moréri, *Dictionnaire historique*. — Florimond de Raimond, *De la Naissance de l'hérésie*, liv. II. — Varillas, *Histoire des Hérésies*, liv. XVI.

***BLANE** (sir *Gilbert*), médecin anglais, né en 1749, mort en 1834, se fit remarquer de lord Rodney, qui se l'attacha. Lorsqu'en 1780 il alla prendre le commandement de la flotte anglaise dans les Indes, blessé grièvement en accomplissant ses devoirs, il fut nommé médecin en chef de la flotte, et lors de son retour en Angleterre il fut placé à la tête du bureau médical de la marine; il porta dans ces fonctions un zèle infatigable et éclairé. On a de lui : *Short account of the most effectual means of preserving the heatlh of seamen;* Londres, 1780, in-4°; — *An account of the hurricane at Barbadoes, the* 10 *octobre* 1780 : dans ce mémoire, inséré dans les *Transactions d'Édimbourg* en 1784, l'auteur signale la curieuse influence de la tempête sur la santé des équipages; — *Observations on the diseases incident to seamen;* Londres, 1785, in-8°; 2e édit., 1799; — *A lecture on muscular motion, read at the royal Society in* 1718; Londres, 1790, in-4°; — *Letters on the subject of quarantain;* Londres, 1799, in-4°; — *A serious Address to the public of the practice of vaccination;* Londres, 1811, in-8°; — *Elements of medical logic encluding a statement respecting the contagious nature of the yellowfever;* ibid., 1818, in-8°; 2e édit., 1819; 3e édit., 1825; — *Select dissertations on several subjects of medicinal science;* ibid., 1822, in-8°; — *A brief statement of the progressive improvement of the health of the royal navy, at the end of the eighteenth and beginning of the nineteenth century;* ibid., 1830, in-8°; — *Warning and admonition to the British public, on the introduction of the cholera of India;* ibid., 1832, in-8°. Sir Gilbert Blane fut membre de la Société médico-chirurgicale de Londres, et il a publié dans les mémoires de cette société un grand nombre d'articles.

T. D.

Obituary, 1834. — *Médical gazetté*. — *Gentleman's Magazine*.

BLANKENSTEIN. *Voy.* BLAUENSTEIN.

BLANGINI (*Joseph-Marc-Marie-Félix*), compositeur de musique, né à Turin en 1781, mort à Paris en décembre 1841. Il doit à l'abbé Ottani, maître de chapelle de la cathédrale de cette ville, les premières leçons de théorie musicale qui l'ont introduit dans la carrière qu'il a poursuivie avec succès. Il avait quatorze ans lorsqu'il fit exécuter son premier ouvrage : c'était une messe à grand orchestre. Blangini vint à Paris en 1799, et se fit connaître par la publication d'un grand nombre de romances et de nocturnes qui eurent, dans leur nouveauté, un succès de vogue. Depuis lors il se livra à l'enseignement du chant et à la composition dramatique. *La Fausse Duègne*, que Della Maria avait laissée inachevée, fut terminée par lui; et peu de temps après il fit représenter *Zélie et Terville*, opéra qui eut peu de succès, ainsi que d'autres qui furent joués à l'Opéra-Comique et à l'Académie royale de musique.

En 1805 Blangini quitta Paris, et se rendit à Munich. L'opéra qu'il y composa sous le titre de *Encore un tour de khalife*, lui valut le titre de maître de chapelle du roi de Bavière. Ce ne fut pas la seule faveur royale qu'obtint Blangini : la princesse Borghèse, sœur de Napoléon, le nomma, en 1806, directeur de sa musique; et, en 1809, le roi de Westphalie fit de lui le maître de sa chapelle et de sa musique. Revenu en France en 1814, il fut successivement nommé surintendant honoraire et compositeur de la musique du roi. Il devint aussi professeur de chant à l'École royale de musique; mais cette place lui fut retirée en 1827. Blangini a composé dix-sept opéras, qui ont été représentés; environ cent soixante-quinze romances en trente-quatre recueils, cent soixante-dix nocturnes à deux voix, quantité de *canzonette*, six motets et quatre messes. [*Enc. des g. du m.*]

Fétis, *Biograph. universelle des Musiciens*.

BLANGY (*Bon-Henri-Pierre*, LEVICOMTE), homme politique français, né le 22 février 1756, et mort le 28 octobre 1827. Il quitta la France en 1791 avec son père, servit dans l'armée des émigrés, et rentra dans sa patrie, sous le consulat. Élu député du département de l'Eure en septembre 1815, il lut, au mois de décembre, un rapport sur un projet de loi portant que provisoirement les premiers douzièmes des contributions seraient recouvrés sur les rôles de 1815, et conclut à l'adoption du projet. Dans le comité secret du 22, il réclama des mesures en faveur du clergé, et insista pour que les ecclésiastiques mariés ou déserteurs du sacerdoce fussent privés de leurs pensions. Non réélu en 1816, il fut de nouveau envoyé à la chambre septennale, où, comme à l'ordinaire, il siégea à l'extrême droite. Le fils de Blangy a publié l'ouvrage suivant : *Réponse d'un Français catholique aux*

terrible adversaire de M. le comte Lanjuinais; Paris, 1818, in-8°.

Biographie nouvelle des Contemporains.

BLANKENBURG (*Christian-Frédéric* DE), littérateur allemand, né à Colberg, en Poméranie, le 24 janvier 1744; mort le 4 mai 1796. Après 21 ans de service dans les armées, il obtint sa retraite, et se retira avec le grade de capitaine à Leipzig, où il cultiva les lettres. On a de lui : *Essai sur le roman* (en allemand); Leipzig et Liegnitz, 1774, in-8°; — *Supplément à la Théorie des beaux-arts*, de Sulzer (en allemand); Leipzig, 1786-1787, 4 parties in-8°; — *Sur la langue et la littérature allemandes* (en allemand), dans le *Magasin*, d'Adelung, t. II, sect. 2 (1784). Il a encore traduit en allemand : l'*Essai sur l'état social en Europe*, de Gilbert Stuart; Leipzig, 1779, in-8°; — les *Vies des Poëtes anglais*, de Johnson; Altenbourg, 1784-1785, in-8°; — l'*Histoire de la Grèce*, de Gillies; Leipzig, 1787, in-8°; — le 4e volume de l'ouvrage de Mirabeau, *la Monarchie prussienne de Frédéric le Grand*; ibid., 1795, in-8°. Des notes intéressantes accompagnent la plupart de ces traductions.

Biographie étrangère. — Rabbe, etc., *Biographie des Contemporains.*

BLANKENSTEIN (*Ernest*, comte DE), général autrichien, né en 1733 à Reindorff, en Thuringe; mort à Battelau, en Moravie, le 12 juin 1816. Entré au service comme cornette dans les cuirassiers de Schmerzing, il devint successivement capitaine, colonel, et lieutenant feld-maréchal. Il fit la guerre contre les Prussiens, les Turcs et les Français, et se distingua particulièrement à Kollin, Breslau, Hochkirch, Maxen, Troppau, aux Trois-Maisons, devant Berlin et Belgrade. En 1795, sa santé étant affaiblie, il se retira dans ses terres.

Conversations Lexicon.

BLANPAIN (*Jean*), chroniqueur français, religieux prémontré, né à Vignot (Meuse) le 21 octobre 1704, mort à Estival (Vosges) vers 1765. D'abord prieur de l'abbaye d'Estival, il devint dans la suite curé et official du même lieu. Il fut le collaborateur de Hugo, éditeur du recueil intitulé *Sacræ antiquitatis monumenta*. Après la mort de ce savant abbé, Blanpain travailla à la continuation des *Annales* de l'ordre des Prémontrés, mais il laissa cette œuvre imparfaite. On a de lui : *Vie du bienheureux Louis, comte d'Arnstein*, dans la *Bibliothèque des Prémontrés*, du P. Pagi, et dans les *Monuments de l'antiquité sacrée*, de Hugo; — *Chronicon Balduini de Ninove, cum notis*, 1729, dans les *Monuments*, de Hugo; — *Chronique inédite de l'abbaye de Vicogne*, ibidem; — *Jugement des écrits de M. Hugo, évêque de Ptolémaïde* (Nancy), 1736, in-8°; — *Jus canonicum regularium, præsertim Præmonstratensium*, inédit.

Calmet, *Bibliothèque de Lorraine.*

BLANQUART DE BAILLEUL (*Henri-Joseph*, baron), homme politique et magistrat français, né à Boulogne-sur-Mer le 27 avril 1758, mort à Versailles le 4 janvier 1841. Avant la révolution, il était avocat dans sa ville natale, et procureur du roi au bailliage de Calais. Il adopta les principes de 89, sans prendre part aux excès révolutionnaires. Habile à se concilier la faveur des différents gouvernements, il fut successivement commissaire du roi, procureur de district, président d'administration départementale, maire de Boulogne, membre du conseil général du département du Pas-de-Calais, député au corps législatif après le 18 brumaire, baron sous l'empire, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de la Réunion, député en 1809, membre de la commission des finances, et questeur pendant plusieurs années. En avril 1814, il donna son adhésion à la déchéance de Bonaparte. Membre de la chambre des députés de 1814 à 1826, il vota et parla constamment en faveur du ministère; mais, ministériel de bonne foi, il eut le courage de manifester ses opinions, et fit tous ses efforts pour arrêter les empiètements de l'extrême gauche. Nommé en 1816 procureur général à la cour royale de Douai, il se montra à la fois ferme et indulgent dans l'exercice de ses fonctions. Il prit sa retraite en 1827, avec le titre de premier président honoraire.

Biographie des Contemporains. — *Moniteur universel de 1814 à 1826.*

*BLANQUART DE BAILLEUL** (*Louis-Edmond-Marie*), archevêque de Rouen, fils du précédent, naquit, le 8 septembre 1795, à Calais, diocèse d'Arras. Il fut d'abord destiné au barreau; mais sa vocation le décida pour l'état ecclésiastique. Peu de temps après sa sortie du séminaire de Saint-Sulpice, il devint vicaire général de l'évêque de Versailles, et, après la mort du titulaire, il fut élevé à ce siége le 27 janvier 1833. Comme beaucoup de ses collègues dans l'épiscopat français, il revendiqua la liberté de l'enseignement promise par la Charte. Le 3 mars 1844, il passait du diocèse de Versailles à celui de Rouen, où il se trouve actuellement. Dernièrement ce prélat intervint dans la fameuse question des classiques, soulevée par un livre de l'abbé Gaume, et il se prononça contre la réforme proposée par cet ecclésiastique. On sait que les principales dispositions du système pédagogique de l'abbé Gaume consistent, pour l'étude du grec et du latin, dans l'emploi des auteurs chrétiens jusqu'en quatrième, et, à partir de cette classe, dans une sage combinaison d'écrivains profanes et religieux. A. R.

Biographie du Clergé contemporain. — *Univers.*

BLANQUET (*Samuel*), médecin et naturaliste, né vers la fin du dix-septième siècle dans le diocèse de Mende, mort vers 1750 dans cette dernière ville. On a de lui : *Examen de la nature et vertu des eaux minérales de Gévaudan*; Mende, 1718, in-8°; — *Discours pour servir de*

plan à l'histoire naturelle du Gévaudan; 1730, in-4° ; — *Epistola de aqua quæ in saxa obrigescit;* Mende, 1731, in-4°; — *Lettre à M. Dodart au sujet de la peste;* Paris, 1722, in-4°. Blanquet rend compte dans cette lettre des moyens qu'il avait employés pour combattre la peste qui avait éclaté dans le Gévaudan en 1722.

Lelong, *Dictionnaire historique de la France* (édition Fontette). — *Journal des Savants*, 1722.

BLANQUET (*Antoine-Athanase*), poëte et agronome français, petit-fils de Samuel Blanquet, né à Mende le 13 septembre 1734, mort dans la même ville le 11 décembre 1803. Il entra dans la carrière administrative, et rendit d'importants services au Languedoc en y introduisant de bonnes méthodes de culture. On le dit auteur de trois poëmes latins, restés probablement inédits : *Opotheca, sive pomarium Mimatense* (le Verger de Mende); — *Ludicra stirpium Gebalensium;* — *Psyche, seu hortorum origo.*

Biographie des Contemporains.

BLANQUET DU CHAYLA (*Armand-Simon-Marie* DE), vice-amiral français, né à Marvejols (Lozère) le 9 mai 1759, mort à Versailles le 29 avril 1826. Entré à l'âge de seize ans dans le corps de la marine royale, il s'y distingua constamment par sa loyauté, sa bravoure et son dévouement. Il assista pendant sa carrière militaire à treize combats sur mer, et y reçut des blessures honorables. Il remplissait les fonctions de contre-amiral à la bataille d'Aboukir, et s'opposa avec chaleur, dans le conseil qui précéda la bataille, à la funeste résolution qu'avait prise l'amiral Brueys de combattre en ligne d'embossage. N'ayant pu faire prévaloir son avis, il revint à bord, navré de douleur, mais déterminé à se battre jusqu'à la dernière extrémité. Frappé à la tête par un morceau de mitraille sur la fin de l'action, il perdit l'usage de ses sens pendant une partie du combat. Étonné qu'on ne tirât plus lorsqu'il reprit connaissance, il en demanda la raison. Sur la réponse qu'il ne restait qu'un seul canon en état : « Tirez toujours ! s'écria-t-il; le dernier coup est peut-être celui qui doit nous donner la victoire. » Cependant, forcé de se rendre avec le vaisseau *le Franklin*, il ne le fit qu'après une des plus belles défenses dont s'honore la marine française. A son retour en France, il se plaignit au gouvernement de quelques officiers qui se trouvaient sous ses ordres après la mort de Brueys; mais ses plaintes furent mal accueillies, on le mit même à la retraite en 1803; et ce fut seulement au retour de Louis XVIII qu'il fut promu au grade de vice-amiral.

Le Bas, *Dict. encyclop. de la France.* — *Notice sur le vice-amiral Blanquet du Chayla;* Paris, 1852.

BLANQUI (*Jean-Dominique*), magistrat et publiciste français, né à Nice en 1759, mort à Paris le 1er juin 1832. Il fut élu député du département des Alpes-Maritimes à la convention nationale, lors de la réunion du département à la république française. Le 6 juin 1793, il signa la protestation contre les mesures qui furent la suite des journées du 31 mai et suivantes, et fut alors compris parmi les soixante-treize députés décrétés d'arrestation; mais, le 8 juillet 1795, il fut réintégré, et nommé membre du conseil des cinq-cents; il en sortit en 1797. Nommé après le 18 brumaire sous-préfet de Puget-Théniers, il occupa cette place jusqu'en 1814, époque de l'occupation du comté de Nice par les Piémontais. Il se retira alors dans le département d'Eure-et-Loir. Pendant les Cent-Jours il fut nommé sous-préfet de Marmande; mais il fut destitué en 1815. Il vint alors se fixer à Paris. On a de lui un grand nombre de rapports intéressants sur les *monnaies*, les *poids et mesures*, les *canaux* et les *grandes routes*. Il est aussi l'auteur d'une brochure intitulée *Mon Agonie de dix mois;* Paris, 1794, in-8°. On y trouve des faits curieux pour l'histoire contemporaine.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — Blanqui (Jean-Dominique), *Mon Agonie de dix mois;* Paris, 1794, in-8°.

* **BLANQUI** (*Jérôme-Adolphe*), célèbre économiste, fils du précédent, naquit à Nice le 21 novembre 1798. D'abord répétiteur à l'institution Massin, il y fut mis en rapport avec J.-B. Say, sous les auspices et par les conseils duquel il étudia les sciences économiques. Il se fit d'abord connaître (en 1825) par un cours public de l'Athénée sur *l'histoire de la civilisation industrielle des nations européennes.* En 1830 il devint directeur de l'École spéciale du commerce, et en 1833 il succéda à J.-B. Say dans la chaire de professeur au Conservatoire des arts et métiers. De 1846 à 1848, M. Blanqui siégea à la chambre des députés, où il se fit remarquer par ses lumières et par ses travaux au sein des commissions, bien plus que par son talent oratoire.

M. Blanqui a étudié de près, à raison de ses nombreux voyages, les questions économiques. En 1851, l'Institut (Académie des sciences morales et politiques), dont il est membre, le chargea de rendre compte de l'exposition universelle de Londres, et il s'acquitta de cette tâche avec talent. (Voy. les articles du journal *la Presse*, 1851, sur l'exposition de Londres.) Comme écrivain, M. Blanqui se fait surtout remarquer par une rare clarté d'exposition, jointe à quelques saillies d'esprit.

Outre un grand nombre d'articles de journaux, M. Blanqui a publié jusqu'à ce jour : *Histoire de l'économie politique en Europe, depuis les anciens jusqu'à nos jours* (Paris, 1837-1842, 5 vol. in-8°); *Voyage en Angleterre*, 1824; — *Voyage à Madrid*, 1826; — *Résumé de l'histoire du commerce et de l'industrie;* — *Précis élémentaire d'économie politique*, également de 1826; — une série de *Rapports*, *histoire de l'exposition des produits de l'industrie française en* 1827 (in-8°, 1827); —

Rapport sur la Corse en 1838; — *Rapport sur l'Algérie* (in-8°, Paris, 1840); — *Rapport sur l'exposition universelle de Londres*, 1850; — *Considérations sur l'état social de la Turquie d'Europe* (1841); — *Notices sur le ministre anglais Huskisson, sur Jean-Baptiste Say*, etc.

Son frère (*Louis-Auguste*), né à Nice en 1805, a pris une part plus ou moins active à toutes les conspirations et troubles civils qui se sont succédé depuis les journées de juillet 1830 jusqu'à l'attentat du 15 mai 1848, qu'il expie aujourd'hui à Belle-Isle-en-Mer.

Journal des Économistes, à partir de 1841. — Quérard, *Supplément*. — *Dictionnaire de la Conversation*. — *Revue Encyclop.*, t. XXVII. — Loiseau et Vergé, *Compte rendu de l'Académie des sciences morales*.

*BLAREMBERG (DE), antiquaire russe contemporain. Ce savant s'est appliqué à recueillir les monuments de l'antique Tauride. Il a découvert en particulier des cités et des monuments qui ont appartenu à des colonies grecques établies dans cette contrée. On a de lui : *Notice sur quelques objets découverts en Tauride dans un tumulus près du site de l'ancienne Panticapée*; Paris, 1822, in-8°; — *Choix de médailles antiques d'Olbiopolis* ou *Olbia, faisant partie du cabinet de M. de Blaremberg à Odessa, accompagné d'une notice sur la ville d'Olbia, et d'un plan de l'emplacement où se voient aujourd'hui les ruines de cette ville*; ibid., 1822, in-8°.

Quérard, *Supplém. à la France littéraire*.

BLARRU (*Pierre de*) (1), poëte latin du quinzième siècle, naquit à Pairis (2), abbaye de l'ordre de Cîteaux, située dans la vallée d'Orbay, entre l'Alsace et la Lorraine, le 6 avril 1437, et mourut à Saint-Diez le 23 novembre 1505. Sa vie est assez peu connue : nous savons seulement qu'il embrassa l'état ecclésiastique, et qu'il fut pourvu d'un canonicat à l'église collégiale de Saint-Diez. Il était très-savant en droit civil et canonique, et dans ses moments de loisir se livrait avec ardeur à la chasse des oiseaux à la pipée. Il se plaisait aussi à nourrir en volière ceux qu'il prenait; amusement qui lui inspira une élégie où ces innocents captifs déplorent leur destinée, et où l'on remarque ce vers heureux :

> Forsitan et gemimus, dum nos cantare putatis.

Le nom de Blarru échappe surtout à l'oubli où sont tombés le plus grand nombre des poëtes de son temps, par la publication posthume qui fut faite de son poëme de *la Nancéide*. Cette grande composition, qui l'occupa pendant toute sa vie, ne parut qu'en 1518, par les soins de Jean Basin de Sandaucourt, son ami, et comme lui chanoine de Saint-Diez : *Petri de Blarrorivo Parhisiani insigne Nanceidos opus de Bello Nanceiano ; impressum in celebri Lothoringiæ pago divi Nicolai de Porta per Petrum Jacobi*; petit in-folio de 150 feuillets, sans chiffres ni réclames. Cet ouvrage, aujourd'hui fort rare (1), et non moins recherché à raison de l'intérêt du sujet, de la beauté de l'exécution typographique, et des gravures en bois dont il est orné, a pour sujet principal la défaite et la mort de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, sous les murs de Nancy. Le héros est René, duc de Lorraine, qui parvient à reconquérir ses États envahis par ce prince ambitieux. On croit que l'auteur composa son ouvrage d'après les mémoires que René lui-même avait dictés à Chrétien, son secrétaire. Si une grande action et des caractères fortement trempés pouvaient seuls former la matière d'un poëme épique, l'auteur n'aurait pu choisir un sujet plus propre à échauffer sa verve. Mais l'événement trop récent qu'il voulait célébrer, et dont il avait été le témoin, lui interdisait l'emploi du merveilleux ou de la fiction, qui, après le *mens divinior*, sont les ressorts les plus puissants de l'épopée. Marchant sur les traces de Silius Italicus, il semble s'astreindre à un ordre purement historique. Ses descriptions, les discours, les comparaisons dont il a semé son récit, quoique remarquables à bien des égards, ne peuvent suppléer à l'absence des conditions fondamentales du genre. On ne peut s'empêcher de reconnaître aussi que le caractère du duc de Bourgogne est dessiné à plus grands traits que celui de René; de là, division d'intérêt, car l'imagination est plutôt éblouie par l'éclat des vastes entreprises du conquérant que par le tableau des vertus modestes du prince qui défend sa couronne et son territoire. Quoique la versification du poëme se distingue par un tour facile et naturel, nous ne pouvons partager l'admiration des contemporains de Blarru pour son œuvre, qu'ils mirent, sans plus de façon, sur la même ligne que *l'Énéide* de Virgile, ce qui le fit comparer plus tard à Homère. Mais il n'eut avec le chantre d'Achille d'autre trait de ressemblance que son infirmité : sur la fin de ses jours, il était devenu aveugle. Quelquefois les penchants d'un poëte se révèlent par les moindres détails. C'est ainsi que, parmi les

(1) Les biographes qui nous ont précédé écrivent mal à propos ce nom BLARU. L'auteur de *la Nancéide* a pris soin lui-même de déterminer la véritable orthographe de son nom. Par un distique latin placé en tête de son ouvrage, il nous avertit que les lettres initiales des quatorze premiers vers du poëme font connaître le nom de l'auteur; or, ces quatorze lettres forment les mots PIERRE DE BLARRU. Il y a plus : le privilége du duc Antoine, placé au verso du titre, le nomme aussi PIERRE DE BLARRU. C'est donc sans trop de vraisemblance, ce nous semble, que le savant bibliothécaire de Remiremont (M. Richard) a conjecturé que le nom de notre poëte était *Blanrupt* (*Une Cité Lorraine au moyen âge*; Épinal, 1847, in-8°, p. 85).

(2) Nom que quelques biographes ont transformé, à tort, en *Paris*.

(1) Le *Liber Nanceidos* était devenu tellement rare, même du temps de dom Calmet, que le savant bénédictin crut devoir écrire, en 1727, à Casson, habile imprimeur de Paris, établi depuis 1711 à Nancy, pour l'engager à en donner une nouvelle édition. Mais ce vœu ne fut pas exaucé.

comparaisons de Blarru, on en remarque un assez grand nombre tirées de l'*oisellerie*, qui était son délassement favori. Tantôt il assimile Charles à un paon, tantôt à un coq déplumé, alors que *le Téméraire* avait perdu son aigrette la plus précieuse : et lorsque ce prince, après sa défaite, se fut engagé dans le bourbier de l'étang Saint-Jean, le poëte va chercher son terme de comparaison dans le sort des oiseaux pris à la glu. On trouvera une description bibliographique de *la Nancéide*, bien complète, dans les savantes *Recherches* que M. Beaupré a publiées *sur les commencements de l'imprimerie en Lorraine* (Saint-Nicolas-de-Port, 1845, in-8°, p. 38 à 46). Les continuateurs de la *Bibliothèque historique de la France* mentionnent, comme ayant été imprimée, une traduction en vers français de ce poëme par Claude Romain, Prévot et Grager de Pont-à-Mousson; mais c'est une indication erronée : Romain n'a traduit que les deux premiers chants, dont le manuscrit avait passé dans la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés. Dom Calmet en a inséré quelques fragments dans son *Catalogue des auteurs qui ont travaillé sur l'histoire de Lorraine*. La *Nancéide* a trouvé de nos jours un autre traducteur, M. Schütz, dont la version, plus élégante que fidèle, a été imprimée à Nancy, 1840, 2 vol. in-8°, avec le texte en regard. Comme il n'avait pas jugé à propos de reproduire toutes les pièces préliminaires, qui donnent des renseignements utiles sur la personne et l'ouvrage de Blarru, quelques bibliophiles les ont fait réimprimer à part. La traduction est précédée d'un *Examen littéraire et philosophique de la Nancéide*, où, suivant la coutume traditionnelle de tous les commentateurs, le mérite de l'auteur est exalté outre mesure. Blarru s'exerça aussi dans la poésie française; mais ses essais dans ce genre durent être malheureux, si on en juge par son épitaphe qu'il avait composée lui-même, et qui se lisait sur une pierre tumulaire dans l'église collégiale de Saint-Diay, où elle fut copiée par dom Calmet, qui l'a conservée. J. Lamoureux.

Bibliothèque Lorraine, 126-127. — Pièces préliminaires et finales de *la Nancéide*. — Beaupré, *Recherches sur les commencements de l'imprimerie en Lorraine*; 1845, in-8°.

BLASCHE (*Bernard-Henri*), pédagogue allemand, né à Iéna le 9 avril 1766, mort le 26 novembre 1852. Il étudia à Schnepfenthal sous le célèbre Salzmann, et se fixa en 1820 à Waltershausen, près Gotha. Ses principaux ouvrages sont : *Der Papparbeiter* (le Cartonnier), 5e édition; Stuttgard, 1847; — *Werkstaette der Kinder* (Atelier des enfants), 4 vol.; Gotha, 1800-1802; — *Grundsaetze der Jugendbildung für Industrie* (Principes d'éducation industrielle); Schnepfenthal, 1804; — *Der technologische Jugendfreund* (l'Ami technologique de la jeunesse), 5 vol.; Francfort, 1804; — *Wie kœnnen Handarbeiten bildend sein* (Quelle influence les travaux manuels peuvent-ils exercer sur l'éducation?); Schnepfenthal, 1811; — *Der Papierformer* (l'Artiste en papier); Leipzig, 1819; — *Naturbildung* (Éducation naturelle); Leipzig, 1815; — *Handbuch der Erziehungswissenschaft* (Manuel de la science pédagogique), 2 vol.; Giessen, 1822-1824; — *Das Boese im Einklange mit der Weltordnung* (le Mal en harmonie avec l'ordre universel); Leipzig, 1827; — *Philosophie der Offenbarung* (Philosophie de la révélation); Gotha, 1829; — *Kritik des modernen Geisterglaubens* (Critique de la foi aux esprits à l'époque moderne); Gotha, 1830; — *Die gœttlichen Eigenschaften in ihrer Einheit* (les Attributs divins dans leur unité); Leipzig, 1831. A. H.

Conversations-Lexicon.

* **BLASCO** (*Charles*), théologien italien, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Opuscoli canonici storici*; Naples, 1758, t. I, in-4°; ouvrage estimé.

Journal des savants, 1760; p. 289. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

* **BLASCO** (*Nicolas*), poëte et grammairien italien, natif de Chiusa en Sicile, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *De verborum constructione, cum exceptionibus super singulis quibusque regulis*; Palerme, 1610, in-8°; — *la Navigazione per le montagne di Sicilia*; ibid., 1610, in-8°; — *Contrasto di un vecchio ed una vecchia, in ottava rima*; Messine, 1621, in-8°; — *Trofei del Asino, in terza rima*; Palerme, 1641, in-8°; — *Testamento di don Forco, in terza rima*; ibid., 1641, in-8°; — *il Vecchio inamorato, in terza rima*; Messine, 1646, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BLASCO** (*Nicolas-Antoine*), jurisconsulte italien, natif de Taverna, dans le royaume de Naples, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *Sylva memorabilium juris, seu conclusionum illustrium*; Naples, 1588, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BLASCO NUNÈS VÉLA. *Voy.* Véla.

* **BLASI** (*Dominique*), théologien italien, de l'ordre des Pères de la Mission, né à Forli le 17 mai 1670. On a de lui : *Catechista in cattedra*, 6 vol. in-12; — *Tromba evangelica, che invita i sacerdoti a trasferirsi nell' Indie orientali*; Rome, 1749, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BLASIO** (*François de S.*-), théologien italien, natif de Nardo, mort à Padoue en 1480. On a de lui : *Commentaria in libros Metaphysicæ Aristotelis*.

Échard, *Biblioth. scriptorum ordinis Prædicatorum*.

BLASIUS (*Altimarus*), jurisconsulte italien, natif de Florence, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Observationes ad decisiones et consilia Scipionis Ro-*

viti; — *De nullitatibus*; Naples, 1678; Cologne, 1720.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

*BLASIUS (*Ernest*), chirurgien allemand, né le 20 novembre 1802 à Berlin, professeur à l'université de Halle. On a de lui : *Handbuch der Akiurgie* (Manuel de médecine opératoire), 3 vol.; Halle, 1830-1832; 2e édit., 1839-1842, avec atlas; ouvrage traduit en plusieurs langues; — *Handwoerterbuch der gesammten Chirurgie und Augenheilkunde* (Dictionnaire manuel de toutes les connaissances chirurgicales et ophthalmiques); Berlin, 1836-1839; 4 vol. in-8°; — *Der Schraegschnitt, eine neue Amputations methode* (l'Incision oblique, méthode nouvelle d'amputation); Berlin, 1838, in-4°;— *Beiträge zur praktischen Chirurgie* (Nouveau recueil de chirurgie pratique); Berlin, 1848. A. H.

Conversations-Lexicon.

BLASTARES (*Mathieu*), théologien et canoniste grec, moine de l'ordre de Saint-Basile, vivait vers le milieu du quatorzième siècle. On a de lui : *Recueil, par ordre alphabétique, des canons, des conciles, des décisions des saints Pères et des lois des empereurs grecs, concernant les matières ecclésiastiques*; imprimé pour la première fois dans le recueil de Beveridge; — *Questions sur le mariage*, dans le *Jus græco-romanum* de Freher; — une pièce de vers sur les offices de la cour et de la grande église de Constantinople, publiée en grec et en latin par le P. Goar, dans son édition de Codin. Blastares a encore laissé quelques autres ouvrages inédits, notamment *Libri V adversus Judæos*, dont la Bibliothèque impériale possède trois manuscrits grecs.

Hoffmanni, *Histor. Jur.*, l. III.— Doujat, *Histoire du droit canon*. — Cave, *Historia literaria scriptorum ecclesiasticorum*.

BLAU (*Félix-Antoine*), théologien allemand, né en 1714, mort à Mayence le 23 décembre 1798. Il fut d'abord professeur de théologie dans cette dernière ville. La part active qu'il prit à la révolution française le fit enfermer par les Autrichiens dans la forteresse de Königstein. Les Français le délivrèrent, et le nommèrent juge au tribunal criminel de Mayence. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire critique de l'infaillibilité ecclésiastique* (en allemand); Francfort-sur-le-Mein, 1791, in-8°; ouvrage hardi, et plein de violentes attaques contre l'Église romaine; — *Critique des ordonnances relatives à la religion, rendues en France depuis la révolution, fondée sur les principes du droit politique et ecclésiastique*; Strasbourg, 1797, in-8°; — *Essais sur le développement moral de l'homme*; Francfort, 1795, in-8°.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

*BLAU (*Jean*), savant et littérateur français, né à Nancy en 1767, mort le 24 mars 1842. Il fut successivement professeur et inspecteur de l'académie universitaire de sa ville natale. Versé dans la connaissance de plusieurs langues, il lut dans les séances de la Société académique de Nancy, dont il était membre, plusieurs traductions de l'allemand, des mémoires et des éloges, que l'on entendit toujours avec intérêt. Les ouvrages imprimés de Blau sont : *Éloge de M. Michel, auteur d'une grammaire générale*; Nancy, 1808, in-8°; — *Mémoires sur deux monuments géographiques conservés à la bibliothèque publique de Nancy*; ibid., 1837, in-8°; — *Éloge de M. Coster*; ibid., 1838, in-8°.

Quérard, Supplément à *la France littéraire*.— Guerrier de Dumast, *Éloge de M. Jean Blau*; Nancy, 1848, in-8°.

BLAURENSTEIN et non BLANENSTEIN (*Nicolas*), dit *Gérung*, chroniqueur suisse, vivait dans le milieu du quinzième siècle. Il était chapelain du chapitre épiscopal de Bâle. Il a laissé : une *Chronique abrégée des évêques de Bâle*; — *Histoire de la guerre des Suisses contre Charles le Hardi, duc de Bourgogne*, en 3 vol. Cet ouvrage (inédit) se conserve à la bibliothèque de Bâle.

Biographie universelle (édition belge).

*BLAURENSTEIN (*Salomon* DE), nom peut-être emprunté, sous lequel on a publié l'ouvrage suivant : *Interpellatio brevis ad philosophos, veritatis tam amatores quam scrutatores, pro lapide philosophorum, contra antichymisticum mundum subterraneum, Ath. Kircher*; Vienne, 1667, in-4°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

*BLAUFUSS (*Jacques-Guillaume*), théologien protestant allemand, né à Iéna en 1723, mort le 3 juin 1758. Ses principaux ouvrages sont : *Disp. de jure et officiis hominis erga brutos*; Iéna, 1740, in-4°; — *De transmigratione animarum secundum Judæorum explicationem*; ibid., 1744, 1745, in-4°; — *Disput. de conditura seculi per primogenitum, etc.*; ibid., 1758, in-4°.

Nylius, *Blühendes Iena*.

*BLAURER (*Ambroise*), théologien protestant suisse, né à Constance en 1492, mort à Winterthur en 1568. Disciple de Luther, il prêcha la doctrine de ce sectaire à Constance, à Ulm, à Esslingen, à Ausgbourg, et surtout dans le duché de Wurtemberg. Il a laissé des ouvrages de piété qui sont peu lus, même par les luthériens. Les principaux sont : *Thesaurus spiritualis*; — *Libellus consolatorius*.

Verheiden, *Elogia præstantiorum aliquot theologorum*. — Seckendorf, *Historia lutheranismi*. — Adam, *Vitæ eruditorum*. — Siber, *De illustribus Alemannis*. — Fischlin, *Memoria theologorum Würtembergensium*.

BLAVET (*Jean-Louis*), agronome et traducteur français, fils du suivant, né à Besançon le 6 juillet 1719, mort à Paris en 1809. Il fit d'abord partie de l'ordre des Bénédictins, qu'il quitta ensuite pour reprendre la vie séculière, en conservant l'habit ecclésiastique et le titre d'abbé. Il était, avant la révolution, bibliothécaire du prince de Conti et censeur royal. Ses principaux ouvrages sont : *Essai sur l'agriculture moderne*; Paris, 1755, in-12, composé avec le

chanoine Nolin; — *Théorie des sentiments moraux d'Adam Smith*; ibid., 1775, 1797, 2 vol. in-12; — *Mémoires historiques et politiques de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, sous les règnes de Charles II, Jacques II, Guillaume III et Marie*; traduit de l'anglais du chevalier Jean Dalrymple; Londres, 1776, 2 vol. in-8°; — *Recherches sur la nature et les causes des richesses des nations*; traduit de l'anglais d'Adam Smith, Yverdun, 1781, 6 vol. in-12; édit. revue et augmentée, Paris, 1800, 4 vol. in-8°.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

BLAVET (*Michel*), musicien, né à Besançon le 13 mars 1700, mort à Paris le 28 octobre 1768. Fils d'un tourneur et destiné à la même profession, le hasard seul détermina la vocation de Blavet. Il apprit sans maître à jouer de la flûte traversière et du basson. Jusqu'à lui le premier de ces instruments avait occupé un rang très-secondaire dans la musique; il en rendit le jeu et l'expression plus savante, agrandit et éleva la sphère des morceaux qu'on pouvait y traiter. Sollicité d'aller à Paris dès 1718, il se rendit dans cette ville en 1723, à la sollicitation du duc de Lévis. Il obtint une place à l'orchestre de l'Opéra, fut attaché pendant plus de trente ans au Concert spirituel, et, comme ordinaire, à la musique du roi. Le prince de Carignan d'abord, puis le comte de Clermont, le pensionnèrent. Blavet apprit à Paris la théorie de la musique, et perfectionna son talent. Plusieurs de ses compositions furent très-bien accueillies du public. Il est auteur de la musique d'*Églé*, pastorale de Laujon; — des *Jeux olympiques*, ballet du comte de Senneterre; — de *la Fête de Cythère*, opéra du chevalier de Laurès; — de la musique et du récitatif du vaudeville du *Jaloux corrigé*, de Collé. Voici en quels termes Voltaire parle de ce virtuose dans le *Siècle de Louis XV*, t. Ier : « L'embouchure la mieux nourrie et la plus nette, les « sons les mieux filés, une vivacité qui tient du « prodige, un égal succès dans le tendre, dans le « voluptueux et dans les passages les plus difficiles; voilà ce qu'est M. Blavet, et ce que j'écris « d'après le jugement du public. » Frédéric II, qui jouait lui-même de la flûte, voulut entendre Blavet; il fut si charmé de son exécution, qu'il lui fit des offres séduisantes pour l'engager à se fixer en Prusse. Blavet résista. On lui attribue ce mot sur le roi de Prusse : « Vous croyez qu'il aime la « musique? vous vous trompez : il n'aime que la « flûte, ou, pour mieux dire, que sa flûte. » Plusieurs années avant sa mort, Blavet avait cessé, à cause de l'affaiblissement de sa poitrine, de jouer du basson. Il est mort de l'opération de la taille.

Nécrologe des gens célèbres de France, par une société de gens de lettres, t. V, 1770.

* **BLAVIER** (*Édouard*), minéralogiste, né à Paris le 28 mars 1802. Il entra à l'École polytechnique en 1819 et en sortit en 1821, pour entrer, comme son père, dans le corps royal des mines. En 1825 il fut nommé ingénieur ordinaire de deuxième classe, et, le 1er novembre 1833, ingénieur en chef de troisième classe; fonctions qu'il remplit jusqu'en janvier 1840, pour aller à Douai en qualité d'ingénieur en chef. Il fut chargé de lever la carte du département de l'Orne pour l'atlas géologique de la France. On a de lui : *Notice statistique et géologique sur les mines et le terrain à anthracite du Maine*; Paris, 1834, in-8° (Extrait des *Annales des Mines*, 3e série, l. VI); — *Essai de statistique minéralogique et géologique du département de la Mayenne*; in-8°, le Mans, 1837.

P. DE GEMBLOUX.

Quérard, *la France littéraire*.

BLAYNEY (*Benjamin*), philologue anglais, mort à Polshot le 20 septembre 1801. Il fut chanoine de l'église du Christ, et professeur royal d'hébreu à l'université d'Oxford. Ses principaux ouvrages sont : *Dissertation tendant à fixer le véritable sens et l'application de la vision relatée dans Daniel, et connue sous le nom de* Prophétie des 70 semaines de Daniel, *avec des remarques occasionnelles sur les lettres de Michaelis au D. Jean Pringle sur le même sujet*, 1775, in-4°; — *Prophéties de Jérémie et ses Lamentations*, traduction nouvelle, avec des notes critiques, philologiques et explicatives, 1784, in-8°; — *Zacharie*, traduction nouvelle, avec notes critiques, et un *Appendice en réponse au sermon du D. Eveleigh sur Zacharie* : tous les hébraïsants regardent les travaux de Blayney comme d'une haute importance pour l'étude et la critique de la Bible. Il a encore laissé des manuscrits que l'on trouve à la bibliothèque de Lambeth; ce sont : une traduction nouvelle des *Psaumes*, 2 vol. in-4°; — Commentaire critique sur *les Psaumes*, 3 vol. in-4°; — *Remarques sur les petits Prophètes*; — *Remarques sur le chant de Moïse*; — *Nouvelles observations sur quelques psaumes, quelques chapitres d'Isaïe et quelques-uns des petits Prophètes, notamment de Zacharie*, in-fol.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

BLAZE (*Henri-Sébastien*), musicien, né à Cavaillon en 1763, mort dans la même ville le 11 mai 1833. Envoyé par son père à Paris pour y étudier le notariat, il y fit la connaissance de Séjan, et devint un de ses premiers élèves pour l'orgue et le piano. Devenu notaire à Cavaillon, il ne renonça point à la musique, et ses compositions obtinrent de brillants succès au concert de Marseille, l'un des plus remarquables de la France. En 1799 il revint à Paris, et s'y livra tout entier à son art favori. Il publia un œuvre de romances, deux œuvres de sonates, et des duos pour harpe et violon, dont madame Bonaparte accepta la dédicace en 1800. C'est alors qu'il écrivit son opéra de *Sémiramis*, qui ne fut point représenté, mais dont la partition, con-

me de *Grétry*, de *Méhul*, ses amis, ainsi que des premiers musiciens de Paris, lui valut le titre de correspondant de l'Institut. Après la réorganisation de ce corps savant, il fut maintenu sur le tableau des correspondants de l'Académie des beaux-arts. De retour dans sa patrie, Blaze alla s'établir à Avignon en 1805, et y exerça la profession de notaire jusqu'à sa mort. On a de lui : *De la nécessité d'une religion dominante en France* (1796); — une *Messe brève à trois voix*; — une *Cantate* exécutée à grand orchestre, et dirigée par Blaze lui-même, dans une cérémonie expiatoire qui eut lieu sur les prétendues ruines de Bédouin, village incendié par le conventionnel Maignet; — un *Requiem* exécuté avec une rare perfection à Avignon, par les musiciens du pays, pour les funérailles du duc de Montebello; — plusieurs messes et motets, avec chœurs et symphonies, etc. Comme compositeur, Blaze s'était formé à l'école de Méhul.

Le Bas, *Dict. encyclop. de la France*. — Fétis, *Biographie des Musiciens*.

* **BLAZE** (*Elzéar*), littérateur et théreuticographe français, frère de M. Castil Blaze, né à Cavaillon (Vaucluse) vers 1786, mort en octobre 1848. Élève de l'école militaire de Fontainebleau, il en sortit pour faire les campagnes d'Allemagne, de Pologne et d'Espagne, avec l'armée impériale. Quelque temps après la restauration, il se maria à Valenciennes, quitta le service militaire avec le grade de capitaine, et se retira dans les propriétés de sa femme, à Chenevière-sur-Marne. Là il put se livrer entièrement à son goût pour la chasse, et préparer les ouvrages que le public accueillit plus tard avec faveur. Devenu veuf en 1840, il se remaria, et vint se fixer d'abord à Hennebon, puis à Paris. Ses principaux ouvrages sont : *le Chasseur au chien d'arrêt*; Paris, 1836, in-8°; — *la Vie militaire sous l'Empire*; ibid., 1837, 2 vol. in-8° : c'est un tableau des mœurs de la vie militaire dans toutes ses phases; — *le Livre du roi Modus*; ibid., 1839, in-8°; — *le Chasseur aux filets*; ibid., 1839, in-8°; — *le Chasseur conteur*, ou *les Chroniques de la chasse*; ibid., 1840, in-8°; — *le Chasseur*; ibid., 1840, in-8°. M. Blaze a aussi pris part à la rédaction du *Journal des chasseurs*, et a fondé *l'Album des théâtres*, en société avec MM. Guyot et Debacq.

Quérard, supplément à *la France littéraire*.

* **BLAZE** (*François-Henri-Joseph*, dit Castil), littérateur et musicographe français, né à Cavaillon le 1er décembre 1784. Venu à Paris en 1799 pour y étudier le droit, il suivit moins les cours de la Faculté que ceux du Conservatoire de musique. Ses principaux ouvrages sont : *les Noces de Figaro*, opéra-comique en quatre actes, d'après Beaumarchais, ajusté sur la musique de Mozart, et représenté pour la première fois sur le théâtre de Nîmes le 31 décembre 1818; Paris, Barba, 1819; — *Don Juan*, ou *le Festin de Pierre*, opéra en quatre actes d'après Molière et le drame allemand, ajusté sur la musique de Mozart; Paris, 1821; — *le Barbier de Séville*, ou *la Précaution inutile*, opéra-comique en quatre actes, d'après Beaumarchais et le drame italien, ajusté sur la musique de Rossini; représenté pour la première fois à Lyon le 19 septembre 1821; Paris, Vente, 1821; — *la Pie voleuse*, opéra en trois actes; Paris, 1822; — *Othello*, ou *le More de Venise*, en trois actes; Paris, 1821; — *les Folies amoureuses*, opéra bouffon en trois actes, d'après Regnard; Paris, 1823; — Avec A. Sauvage : *Robin des bois*, opéra-féerie; Paris, 1824; — *la Fausse Agnès*, opéra-bouffon en trois actes, d'après Destouches; musique d'après Rossini et d'autres maîtres; Paris, 1824; — *la Forêt de Sénart*, opéra-comique en trois actes, d'après Collé; Paris, 1826; — *M. de Pourceaugnac*, opéra-bouffon ajusté sur la musique de Rossini et de Weber; Paris, 1827; — *l'Italienne à Alger*, opéra en quatre actes, musique de Rossini; Paris, 1830; — *Euryanthe*, en trois actes, musique de Weber; Paris, 1831; — Avec M. Scribe : *la Marquise de Brinvilliers* drame lyrique en trois actes; Paris, 1831; — *Anne de Boulen*, opéra en trois actes, d'après le drame italien de Romani; musique de Donizetti; — *Belzébuth*, ou *les Jeux du roi René*, mélodrame en quatre actes (théâtre de Montpellier, le 15 avril 1841); Paris, 1841; — *de l'Opéra en France*; Paris, 1820; — *Dictionnaire de musique moderne*; Paris, 1821; — *la Danse et les Ballets depuis Bacchus jusqu'à mademoiselle Taglioni*; Paris, 1832; — *l'Académie royale de musique depuis Clambert, en 1669, jusques et y compris l'époque de la Restauration* (dans la *Revue de Paris*, 1835-1838); — *le Piano* (histoire de son invention, de ses améliorations successives, et des maîtres qui se sont fait un nom sur cet instrument), dans la *Revue de Paris*, 1838-1840; — *Molière musicien*, 1855.

Son fils *Henri*, né à Cavaillon vers 1816, a écrit, sous le pseudonyme de *Hans Werner*, plusieurs articles de critique littéraire et musicale pour divers recueils périodiques, notamment pour la *Revue des Deux Mondes*.

Les Musiciens, dans les *Cent-et-un*, t. II. — Quérard, supplément à *la France littéraire*. — *Revue de Paris*. — *Journal des Débats*. — *Dictionnaire de la Conversation*.

* **BLÉ** (*Nicolas* du), marquis d'Uxelles, maréchal de France, né le 24 janvier 1652, mort le 10 avril 1730. Du Blé fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique; il était abbé de Bussières quand son frère mourut, et lui laissa, avec le titre de marquis d'Huxelles, la lieutenance générale en Bourgogne, dans le Châlonnais, et le gouvernement de Châlons-sur-Saône. Il commença, en 1671, le métier de la guerre. Il fit les campagnes de 1672 et de 1673 en Hollande, et prit part en 1674 à la conquête de la Franche-Comté; il servit en 1675 et 1676 aux siéges de Limbourg, de Condé, de Bouchain, d'Aire. Ses services furent

récompensés en 1677 par le grade de brigadier d'infanterie, et il commanda quelque temps Cassel. L'année suivante, il servit en Flandre. En 1679, il défit les Brandebourgeois près de Minden, et força les retranchements du général Spaës. Il fut nommé en 1681 inspecteur général d'infanterie, et en 1683, maréchal de camp. Il assista en cette qualité au bombardement de Luxembourg par le maréchal de Créqui. En 1686, il commanda le camp de Maintenon. Il servit, en 1688, à l'armée d'Allemagne en qualité de lieutenant général, et fut blessé au siége de Philisbourg. Il défendit l'année suivante, pendant quatre mois, la ville de Mayence contre le duc de Lorraine qui l'assiégait avec 100,000 hommes, et ne rendit cette place que lorsque les munitions lui manquèrent. Le vainqueur lui fit l'honneur de lui laisser rédiger les articles de la capitulation. En 1690, Du Blé commanda par *intérim* dans le duché de Luxembourg, et obtint, peu après, le commandement de l'Alsace. Il fit les six campagnes suivantes à l'armée d'Allemagne. On le nomma directeur général de l'infanterie, à la création de cette charge (1694). En 1699, il commanda le camp sous Landau. En 1703, il fut créé maréchal de France, et se démit en même temps de sa direction générale. Ici s'arrête, après trente-deux années d'activité, la carrière militaire de Du Blé. En 1710, il fut nommé ministre plénipotentiaire, avec le cardinal de Polignac, aux conférences de Gertruydemberg, qui n'eurent point de succès; et trois ans après il partit, au même titre, pour les conférences d'Utrecht, qui mirent fin à la guerre. La même année, il fut nommé au gouvernement général de l'Alsace.

Dépôt de la guerre. — Le père Griffet, *Journal historique.* — De Quincy, *Histoire militaire.* — Le père d'Avrigny, *Mémoires.*

* BLEAMIRE (*Guillaume*), publiciste anglais, mort à Londres le 7 septembre 1805. On a de lui : *Remarks on the poor Laws and the maintenance of the poor*; Londres, 1800.

Biographie universelle, édit. belge.

* BLEBEL (*Frédéric*), mathématicien, natif de Normandie, mort à Bruges en 1562. On a de lui : *Traité d'Astronomie*, conservé en manuscrit à la Bibliothèque impériale de Paris.

Catalogue de la Bibliothèque imp. de Paris.

* BLEBEL (*Thomas*), savant allemand, né à Bautzen en 1539, mort en 1596. Ses principaux ouvrages sont : *de Sphæra et primis astronomiæ rudimentis*; — *Progymnasma artis Rhetoricæ*; — *Grammatica Hebræa.*

Kœnig, *Biblioth. vetus et nova.*

* BLECH (*Éphraïm-Philippe*), médecin allemand, né à Dantzig le 22 novembre 1757. Il fut professeur de médecine dans sa ville natale. On a de lui : *Diss. de Aëris dephlogisticati usu in asphyxia*; Gottingue, 1784, in-4°; — *Doctrinæ recentioris de ære delineatio*; Dantzig, 1787, in-4°.

Biographie médicale.

BLECKER ou BLEKER (*Jean-Gaspard*), peintre et graveur flamand, né à Harlem vers 1600. Il peignit, dit-on, avec succès; mais ses tableaux sont peu connus : c'est uniquement à son talent comme graveur qu'il doit sa réputation. Il a gravé, d'après Poellenbourg, trois belles pièces : *le Partage des troupeaux entre Jacob et Laban*; — *les Leptiens voulant sacrifier à saint Paul et à saint Pierre*; — *le Calvaire.*

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.* — Huber, *Manuel des curieux*, etc.

BLEDA (*Jayme*), historien espagnol, né vers 1550 à Algemese, dans le royaume de Valence. Il fut d'abord curé dans une paroisse où existaient encore beaucoup de descendants des anciennes familles maures, qui s'étaient fait baptiser pour échapper à la prison ou à l'exil. Convaincu que ces chrétiens ne l'étaient que de nom, il travailla à les faire chasser de l'Espagne, fit trois voyages à Rome dans ce but, et, de concert avec l'évêque de Valence, obtint de Philippe III le décret d'expulsion en 1609. Le P. Bleda était entré dans l'ordre des Dominicains avant de se rendre à Rome. Ses principaux ouvrages sont : *Defensio fidei in causa neophytorum sive Moriscorum regni Valentini, totiusque Hispaniæ*; Valence, 1610, in-4°; — *Tractatus de justa Moriscorum ab Hispania expulsione*; ibid., 1610, in-4°; — *Coronica de los Moros de España*, ibid., 1618, in-fol.; ouvrage estimé.

Antonio, *Biblioth. hispana nova.* — Échard et Quétif, *Biblioth. Scriptorum ordinis Prædicatorum.* — Llorente, *Histoire de l'Inquisition*, t. III, p. 430.

BLEECK (*Pierre Van*), peintre et graveur flamand, né vers 1700, mort à Londres en 1764. On estime surtout les portraits de cet artiste. Les principaux sont : *le Portrait de l'artiste lui-même*; — *Paul Rembrandt*; — *les Portraits de Greffin et de Johnson*, dans les rôles d'*Ananias* et de *Tribulation de l'Alchimiste*; — *Marie avec l'enfant Jésus*, d'après Van der Werff.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

* BLEEK (*Frédéric*), théologien allemand, naquit à Arensbœk, dans le Holstein, le 4 juillet 1793. Il étudia à Berlin et à Breslau, et devint professeur à l'université de Bonn, place qu'il occupe encore. Son principal ouvrage a pour titre : *Der Brief an die Hebräer* (l'Épître aux Hébreux), 4 vol. in-8°; Berlin, 1828-1840.

Conversations-Lexicon.

BLEFKEN (*Dithmar*), voyageur et historien allemand, né probablement en basse Saxe, vivait dans le milieu du seizième siècle. Après avoir visité l'Islande en 1563, il se rendit en 1565 à Lisbonne, et de là en Afrique. De retour en Europe, il séjourna quelque temps à Vienne avec le comte Othon. Il était sur la route de Rome lorsqu'il tomba entre les mains des voleurs, qui lui firent vingt-trois blessures et lui enlevèrent le manuscrit de sa *Description d'Islande.* Ce

manuscrit fut retrouvé à Bonn en 1588, et publié sous ce titre : *Islandia, sive populorum et mirabilium quæ in ea insula reperiuntur accuratior descriptio, cui de Groenlandia sub finem quædam adjecta*; Leyde, 1607, in-8°. L'Islandais Arngrim Jonas a publié une critique de cet ouvrage, sous ce titre : *Anatome Blefkeniana, qua Blefkenii viscere magis præcipua in libello de Islandia, convulsa, per manifestam exenterationem retexuntur*; Hola, 1617, in-8°.

Sibbern, *Biblioth. hist. Dano-Norvegica*. — D. Clément, *Bibliothèque curieuse*.

*BLEGBOROUGH (*Ralph*), médecin anglais, né à Richmond (Yorkshire) le 5 avril 1769, mort en janvier 1827. Il ne se borna pas à la pratique et à l'étude de la médecine; il cultiva encore les sciences naturelles et physiques. On a de lui : *Facts and observations respecting the air pump, vapour-bath, in gout, rheumatism, and other diseases*; Londres, 1803, in-8°; — *Description d'une nouvelle machine pour les bains de vapeur*, dans le *Journal de médecine et de physique*, avril 1802; — *A case of ruptured uterus*, dans le *London medical Repository*, vol. II, 1814.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

BLÉGIER DE PIERREGROSSE (le comte *Marie-Charles-Jean-Louis-Casimir* DE), archéologue et biographe français, né à Dieu-le-Fit (Drôme), le 24 juin 1806. Les écrits de M. le comte de Blégier ne sont pas d'une grande étendue, mais ils n'en présentent pas moins d'intérêt. Ils ont pour objet l'archéologie et la biographie de quelques hommes d'Avignon et du comtat Venaissin. Les principaux sont : *Notice biographique et bibliographique sur Louis de Perussis*; Avignon, 1839, in-12; — *Recherches historiques sur les vicomtes d'Avignon, à l'occasion de quatre chartes inédites relatives à ces vicomtes*; Toulouse, 1839, in-4°; — *Notice sur l'origine de l'imprimerie à Avignon*; Avignon (1840), in-8°; — *Notice sur d'Allemand, ingénieur et architecte de Carpentras*, dans l'*Annuaire de Vaucluse*, année 1840; — *Notice sur Antoine de Blégier, poëte et astrologue du quinzième siècle*, dans le *Dictionnaire bio-bibliographique du département de Vaucluse*; — *Siége d'Avignon en 737*, dans le *Messager de Vaucluse*.

Quérard, *la France littéraire* (supplément).

BLEGNY (*Nicolas* DE), chirurgien français, né en 1652, mort à Avignon en 1722. Il ne dut la réputation qu'il eut pendant un certain temps qu'à l'intrigue et à une certaine activité dont il était doué. D'abord bandagiste herniaire, il se mit à la tête d'une académie de nouvelles découvertes en médecine, qui publia ses mémoires par cahiers mensuels. Les trois premières années, traduites en latin par Bonnet, parurent avec le titre de *Zodiacus medico-gallicus*; Genève, 1680, in-4°, et sous le nom de Blegny. Mais la légèreté et le peu d'égards avec lesquels il y traitait des auteurs recommandables firent supprimer, en 1682, cet écrit périodique. Blegny, toujours tourmenté par la manie d'écrire, envoya tous ses écrits à un médecin de Niort appelé Gauthier, et fixé alors à Amsterdam. Ce dernier en fit paraître dans cette ville un recueil, sous le titre de *Mercure savant*. Pendant ce temps, Blegny s'occupait toujours des moyens d'augmenter sa réputation; il affichait des cours de toute espèce, et allait même jusqu'à ouvrir un cours sur les perruques, à l'usage des garçons perruquiers. Nommé en 1678 chirurgien de la reine, en 1683 chirurgien ordinaire du duc d'Orléans, il devint médecin du roi en 1687. Mais cette position usurpée, et dont il était indigne sous tous les rapports, cessa en 1693, par suite d'escroqueries dont il s'était rendu coupable, et pour lesquelles il fut, pendant sept ans, prisonnier au château d'Angers. Après sa détention, il se retira à Avignon. Les ouvrages de Blegny ne sont que d'obscures compilations, où se trouvent souvent les erreurs les plus grossières. Outre les deux recueils périodiques déjà cités, on a de lui : *l'Art de guérir les maladies vénériennes, expliqué par les principes de la nature et de la mécanique*; Paris, 1673, 1677, in-12; la Haye, 1683, in-4°; Lyon, 1692, in-12; Amsterdam, 1696, in-8°; trad. en anglais, Londres, 1676, in-8°, — *l'Art de guérir les hernies de toute espèce dans les deux sexes, avec le remède du roi*; Paris, 1676, 1693, in-12; — *Histoire anatomique d'un enfant qui a demeuré vingt-cinq ans dans le ventre de sa mère*; ibid., 1679, in-12; — *le Remède anglais pour la guérison des fièvres*; ibid., 1680, 1681, 1682, 1683, in-12; Bruxelles, 1682, in-12; — *la Doctrine des rapports, fondée sur les maximes d'usage et sur la disposition des nouvelles ordonnances*; Lyon, 1684, in-12; — *le bon Usage du café, du thé, du chocolat, pour la préservation et la guérison des maladies*; Lyon, 1687, in-12; Paris, 1687, in-12; — *le Temple d'Esculape*; Paris, 1679 et 1680, 2 vol. in-12; — *Nouvelles découvertes sur toutes les parties de la médecine*; ibid., 1673, 3 vol. in-12; — *Secrets concernant la beauté et la santé*; ibid., 1688, 1689, 2 vol. in-8°.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — *Biographie médicale*. — Manget, *Biblioth. scriptorum medicorum*, t. I.

*BLEIN (*François-Ange-Alexandre*, baron), général du génie, né à Bourg-lez-Valence (Drôme) le 27 novembre 1767, entra comme élève à l'École des ponts et chaussées, dont l'institution précéda celle de l'École polytechnique. Nommé le 21 juin 1794 capitaine du génie, il fit partie des armées du Nord et de Sambre-et-Meuse. En 1795, il assista au siége de Maestricht. En 1798 et 1799, il fit les campagnes du Danube, de Mayence et du Rhin, et fut promu au grade de chef de bataillon (4 août 1799). Le 23 mars 1800 il fut nommé, par le premier consul, sous-

directeur des fortifications. En 1800 et 1801, il fit partie de l'armée du Rhin, se trouva au combat de Nordheim et au blocus d'Ulm. De la fin de 1805 à celle de 1807, il coopéra aux batailles de Wertingen, d'Austerlitz, d'Iéna; il prit part aux siéges de Breslau, de Brieg, Schweidnitz, Kotel, Nein, Siberberg, et à la prise du camp retranché de Glatz. En 1808, il assista à la bataille de Somosierra, ainsi qu'à toutes celles qui se livrèrent en Allemagne jusqu'en 1809; il fut blessé à la prise de Ratisbonne et à celle de Landshut. De 1812 à 1814, il n'abandonna point le champ de bataille. Le 22 juillet 1815, il fut promu général de brigade; et l'ordonnance du 1er août 1815 le mit à la retraite. Le 28 juillet 1835, l'explosion de la machine infernale de Fieschi le priva d'un doigt, et peu de jours après la chambre des députés lui accorda une pension de 3,000 fr. On a de Blein : *Observations sur divers objets d'utilité publique;* Paris, 1818, in-8°; — *Notice sur les canaux, et particulièrement sur la concession du canal de l'Essonne;* Paris, 1819, in-8° : travail plein de science sur ce genre de construction, et sur les moyens d'élever l'eau à des hauteurs prodigieuses, et en quantité suffisante pour une navigation annuelle de 2,000 à 10,000 bateaux; — *Caisse de survivance et d'accroissement. Trois lettres à M. de Prony, membre de l'Institut,* etc.; Paris, 1820, in-4°; — *Quelques idées sur l'organisation de l'armée française;* Paris, 1820, in-8°; — *Nouvelles vues sur l'amortissement de la dette publique, précédées d'un Examen du projet de finances présenté à la chambre des députés le* 3 *janvier* 1823; Paris, 1825, in-8°; — *Examen de la Charte dans les articles réservés et dans quelques autres, exigeant des développements et des modifications;* Paris, 1830, in-8°; — *Examen de la loi électorale;* Paris, 1831, in-8°; — *Aux Électeurs de la France, et en particulier à ceux du département de la Seine;* Paris, 1840, in-8°; — *Paris imprenable, garanti du bombardement et du blocus;* Paris, 1841, in-8°; — *Exposé de quelques principes nouveaux sur l'acoustique et la théorie des vibrations, et leur application à plusieurs phénomènes de la physique;* Paris, 1827, in-4°, publié de nouveau en 1831, sous le titre de *Théorie des vibrations, et son application à divers phénomènes de physique;* — *Principes de mélodie et d'harmonie déduits à la théorie des vibrations;* Paris, 1832, in-8° : la deuxième édition, publiée en 1838, est précédée du rapport de M. de Prony à l'Académie des sciences sur cet ouvrage. P. DE GEMBLOUX.

Quérard, *la France littéraire.*

BLEISWICK (*Pierre Van*), grand pensionnaire de Hollande, né à Delft en 1724, mort à la Haye en 1790. C'était un homme fort instruit et d'un vrai mérite, mais qui ne montra pas un caractère assez prononcé dans les circonstances difficiles où il administra les intérêts de son pays. On a de lui : *De aggeribus;* Leyde, 1745, in-4° : excellente dissertation sur un des sujets les plus intéressants pour sa patrie.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique.*

* **BLEISWICK** (*Théodore Van*), historien hollandais, né à Delft en 1641, mort en 1671. On a de lui en hollandais : *Histoire de la ville de Delft;* 1667, 2 vol. in-4°.

Biographie universelle, édition belge.

BLEMMIDAS. *Voy.* NICÉPHORE BLEMMIDAS.

* **BLEMUR** (*Marie-Jacqueline* BOUETTE DE), théologienne française, religieuse bénédictine du Saint Sacrement, née le 8 janvier 1618, morte le 24 mars 1696. Placée dès l'âge de cinq ans dans l'abbaye de la Sainte-Trinité de Caen, elle prononça ses vœux dès qu'elle eut atteint l'âge fixé par les lois ecclésiastiques. Dans la suite elle devint prieure, et fut chargée d'organiser un monastère de bénédictines que la duchesse de Mecklenbourg avait fondé à Châtillon. Ses principaux ouvrages sont : *l'Année bénédictine,* 7 vol. in-4°; — *l'Éloge des personnes distinguées en vertus qui ont vécu, au dernier siècle, dans l'ordre de Saint-Benoît,* 2 vol. in-4°; — *la Vie* de plusieurs personnages pieux.

Feller, *Dictionnaire historique.*

BLENDE (*Barthélemy* DE), missionnaire jésuite, né à Bruges le 24 août 1675, mort en Amérique vers 1715. Après avoir fait ses études chez les jésuites de Malines, il se destina aux missions de l'Amérique, passa en Espagne, s'embarqua à Cadix avec l'archevêque de Lima, et fut pris en mer par les Hollandais, alors en guerre avec l'Espagne. Rendu à la liberté, il se hâta de repartir pour Buenos-Ayres, et apprit la langue des Guaranis, qu'il alla visiter. Chargé par le provincial du Paraguay de remonter la rivière du Paraguay pour découvrir une route plus courte vers les missions des Chiquites, il s'embarqua, le 24 janvier 1715, avec son compagnon, le P. de Arce. Il avait déjà fait près de cent lieues, lorsqu'il rencontra une barque remplie de Layaguas. Ces sauvages, qui d'abord avaient feint d'implorer sa protection contre d'autres peuplades, profitèrent d'un moment favorable pour massacrer l'équipage. Le P. Blende fut seul épargné; mais ils l'assommèrent bientôt en l'absence de leur chef, dont le missionnaire avait gagné la bienveillance. Le P. de Arce, qui s'était séparé de son compagnon avant ce massacre, subit le même sort vers la fin de 1715.

Feller, *Dictionnaire historique.* — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.*

BLÈS (*Henri* DE), peintre français, né en 1480 à Bovines, près de Dinant; mort en 1550. Sans autre maître que la nature, il devint un excellent peintre de paysage. En général, ses compositions sont riches et souvent ingénieuses, ses paysages variés et naturels, et sa touche spirituelle et hardie. Les ouvrages de cet artiste sont très-recherchés en Italie, sous le nom de *Tableaux à la chouette,* parce qu'il peignait une chouette dans chacun de ses tableaux. La ville

d'Amsterdam en possède deux : l'un est un beau *paysage*, l'autre représente *le Château d'Emmaüs* : deux pèlerins à table occupent le premier plan, et dans le fond on voit toute la passion de J.-C., la ville de Jérusalem, le Calvaire, etc. Le cabinet de l'empereur, à Vienne, possède aussi plusieurs beaux tableaux de Blès.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*. — Descamps, *Vies des Peintres flamands*.

BLESSEBOIS (*Pierre-Corneille*), écrivain français de la seconde moitié du dix-septième siècle; personnage énigmatique, dont les œuvres sont en grande réputation auprès des bibliophiles, et qui depuis quelques années a donné lieu à des controverses littéraires dont il convient de parler en peu de mots. Il faut d'abord observer que l'on a, sur le nom de cet auteur, des productions d'un genre très-différent : d'un côté, des pièces de théâtre d'une tendance édifiante, imprimées en Bourgogne, ce qui est un indice peu douteux que l'auteur était originaire de cette province; de l'autre, des satires virulentes et ordurières, des comédies qui n'offrent qu'une réunion d'injures et d'absurdités, des vers qui bravent l'honnêteté tout autant que le latin de Catulle et de Martial; le tout sorti des presses de la Hollande. La difficulté d'attribuer à la même plume des productions si peu ressemblantes a jeté les bibliographes dans toutes sortes de suppositions. Un académicien ingénieux, Charles Nodier, a cru pouvoir conjecturer que Blessebois n'avait jamais nominativement existé que dans ses livres, et que ce nom était un attribut de celui de la *corneille*, qui frappe violemment de son bec le tronc et les branches des arbres. Ce système se trouve contredit par le privilége accordé à M. Corneille Blessebois pour l'impression de ses pièces morales, et pour diverses autres circonstances qu'il serait trop long de détailler ici. Ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est qu'un Blessebois, parent peut-être de l'auteur bourguignon, se réfugia en Hollande, à la suite de graves écarts de conduite que ses écrits font assez supposer; il y composa de mauvais livres que la typographie batave, habituée à spéculer sur le scandale, reproduisit sans scrupule. La dédicace d'un de ses romans à Louis Elsevier, capitaine de vaisseau, nous apprend qu'il suivit ce marin sur l'Océan, et qu'il assista à des batailles navales. Il était sans doute originaire de la basse Normandie, car dans ses satires il dirige les traits les plus mordants contre des personnes d'Alençon et de Verneuil, les nommant en toutes lettres, et de façon à indiquer une connaissance intime de ces localités. Quoi qu'il en soit de la carrière très-peu connue de Blessebois, nous allons mentionner les divers ouvrages qui portent ce nom : *les Soupirs de Siffroi*, ou *l'Innocence reconnue*; Châtillon-sur-Seine, 1675, tragédie qui met en scène l'histoire bien connue de Geneviève de Brabant, mais avec des détails étranges : deux loups qui sont convenus de mettre en commun leur butin, et qui ont agi avec mauvaise foi, viennent demander à Geneviève de juger leur différend; — *la Victoire spirituelle de la glorieuse sainte Reine remportée sur le tyran Olibre*; Autun, 1686 : c'est une espèce de mystère écrit en vers d'une platitude complète; — *Œuvres satyriques*, 1676 : ce volume très-rare, et qui s'est payé, dans quelques ventes, de 200 à 250 francs, se compose de plusieurs parties diverses, intitulées *l'Almanach des belles*, *l'Eugénie*, tragédie en vers; *Marthe le Huyer*, petite comédie; *la Pudeur éteinte*; *Filon*. Les exemplaires que l'on connaît de ce volume, heureusement fort difficile à rencontrer, ne sont pas tous conformes entre eux pour le nombre des pièces dont ils se composent; — *la Corneille de mademoiselle de Sçay, comédie pour l'hostel de Bourgogne*; Paris, 1678, comédie qui paraît rouler sur une aventure véritable, à la suite de laquelle Blessebois fut mis en prison. Qu'est-ce que mademoiselle de Sçay? Est-ce un nom réel, ou un pseudonyme qui cache l'héroïne de la pièce? Cette question paraît insoluble : toutefois cette demoiselle est une des victimes du cynique écrivain qui déjà, dans *Marthe le Huyer*, en avait tracé un portrait hideux; — *le Livre d'Angélie, histoire amoureuse et tragique*; Cologne (Hollande), 1676 : ce mince volume renferme, sous la même série de signatures, *le Temple de Marsyas*, petite nouvelle en prose et en vers; il a été parfois, dans la chaleur des enchères, vendu à des prix exorbitants. Il n'a d'ailleurs d'autre titre à cette brillante fortune que le nom de l'auteur, et il est beaucoup plus décent que les *Œuvres satyriques*; aussi a-t-il pu être dédié *à très-discrète, très-pudique et très-vertueuse demoiselle Emerentin Van Swanevelt, épouse de M. Elzevir*. On a attribué à Blessebois un petit roman licencieux, intitulé *Lupanie, histoire amoureuse de ce temps*, 1668, lequel reparut sous le titre d'*Aloïse*, ou *les Amours de madame de M. T. P.* Sous ces initiales la malignité publique crut découvrir madame de Montespan; mais grande était l'erreur, car il n'y a dans ce vilain récit pas un mot qui puisse, de près ou de loin, se rapporter à la maîtresse de Louis XIV.

M. Nodier a cru pouvoir faire également *honneur* à Blessebois d'un autre petit roman « fort indécemment personnel, » intitulé *le Zombi du grand Pérou*, ou *la Comtesse de Cocagne*, 1697, récit dont la scène est à la Guadeloupe. Cette conjecture a suffi pour donner une haute valeur à ce bouquin, parfaitement oublié pendant un siècle et demi; il reste toutefois très-douteux qu'il y ait motifs suffisants pour mettre ce nouveau méfait sur le compte de Corneille Blessebois, dont les écrits, aussi méprisables pour le fond que pour la forme, brillent, couverts de maroquin, de moire et d'or, sur les tablettes somptueuses de quelques bibliomanes. G. Brunet.

J.-Ch. Brunet, *Manuel du Libraire*, I, 363. — Nodier, *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*, p. 366. — *Ca-*

talogue de la bibliothèque de M. de Pixerécourt, n° 903 et 1251. — *Catalogue Soleine*, n° 1463, 1464, 3829. — *Bulletin du Bibliophile belge*, I, 416.

BLESSIG (*Jean-Laurent*), théologien protestant, naquit à Strasbourg en 1747, et mourut en 1816. Il étudia dans sa ville natale, et en 1772 il entreprit un premier voyage littéraire, en société avec le célèbre helléniste Brunck. Il visita Vienne en Autriche, Berlin, Iéna, Halle, les Pays-Bas, Francfort. Dans toutes ces excursions les bibliothèques et les musées fixèrent son attention, et il se concilia la bienveillance des hommes les plus distingués. Plus tard il fit un voyage en Suisse, où il se lia avec Lavater. Après avoir passé par quelques fonctions subalternes dans la carrière sacerdotale et dans celle de l'instruction publique, il fut nommé, en 1781, prédicateur au Temple neuf, principale église des protestants de Strasbourg, et, en 1783, professeur de théologie. Blessig fit, quelques années plus tard, un voyage à Paris, où il reçut les encouragements de d'Alembert, de Thomas, de l'abbé Arnaud, et d'autres hommes célèbres; il fut surtout sensible à ceux du P. Élisée, alors le prédicateur le plus éloquent de la France. Blessig enseignait l'exégèse, la dogmatique, l'histoire ecclésiastique.

Outre des dissertations et des discours académiques rédigés en latin, outre un grand nombre de petites brochures morales et religieuses, dont la simple énumération serait beaucoup trop longue, on ne peut guère citer d'ouvrages de lui que les suivants : *Vorlesung zur praktischen Seelenlehre* (Leçons de psychologie pratique); — *Biographie du comte de Médem, accompagnée de sa correspondance avec sa sœur Mme de Recke*; Strasbourg, 2 vol.; — *Predigten bei dem Eintritt in das neunzehnte Iahrhundert* (Sermons prononcés au commencement du dix-neuvième siècle; Strasbourg, 1816). [*Enc. des g. du m.*]

Max Fritz, *Biographie de J.-L. Blessig*; Strasbourg, 1818, 2 vol. in-8°.

***BLESSINGTON** (miss *Powell Gardener*, comtesse DE), femme auteur anglaise, née en 1789, morte en 1849. Elle épousa en secondes noces le comte de Blessington. Esprit vif et délicat, organisation fine et distinguée, elle fut l'amie de lord Byron, et tint longtemps à Londres le sceptre de la mode et du bon goût. On a d'elle un nombre considérable de nouvelles, de romans, de compositions légères en tout genre, qui joignent à des qualités de style très-réelles le mérite de peindre au vif les salons au milieu desquels l'auteur passa sa vie. Ses œuvres sont, dans l'acception du mot, de vrais romans de société; leur philosophie est celle du grand monde. On sent, en les lisant, que l'écrivain a vu penser et agir sous ses yeux les personnages qu'il y représente. Aucun livre n'est plus propre à donner une idée juste de ce qu'a été au dix-neuvième siècle la société aristocratique de la Grande-Bretagne. Voici ses principaux ouvrages : *Sketches and fragments*; in-12; London, 1822; — *Magic Lantern*, in-8°; London, 1823; — *Conversation of Byron*, in-8°; London, 1834; — *Confessions of an Elderly gentleman*, in-12; London, 1836; — *Flowers of Loveliness*, in-fol.; London, 1836; — *Gems of Beauty*, in-4°; London, 1836; — *the Victims of society*, 3 vol. in-12; London, 1837; — *the Confessions of an Elderly Lady*, in-12; London, 1838; — *Book of Beauty*, in-8°; London, 1839; — *The Governess*, 2 vol. in-8°; London, 1839; — *Desultory thoughts and reflections*, in-8°, 1839; — *the Lottery of Life*, 3 vol. in-12; London, 1842; — *Meredith*, in-12; London, 1843; — *the Memoirs of a femme de chambre*, in-12; London, 1846. Une partie de ses œuvres a été réunie en 1838, sous ce titre : *the Works of Lady Blessington*, 2 vol.; Philadelphie, in-8°, 1838; — *the Countey quarters*, œuvre posthume, 3 vol. in-8°; London, 1849. T. D.

Edimburg Review, 67 vol. — *Gentleman's Magazine*, 1849, partie 2°. — *Litterary gazette*, 1849. — *Athenæum*, 1849. — La *Biographie* publiée en tête de son dernier ouvrage, les *Country quarters*, par sa nièce miss Prower.

BLÉSUS. *Voy*. BLÆSUS.

BLETON ou **BLETTON**. *Voy*. AIMAR-VERNARI (*Jacques*).

***BLETON** (*Jean-François*), écrivain ascétique et hagiographe français, né près de Valence le 15 octobre 1791. Nommé vicaire de Saint-Vallier en 1816, il consacra tous les moments de loisir que lui laissaient les fonctions du ministère sacré, à l'étude de la théologie, de l'Écriture sainte et de l'histoire ecclésiastique. Il tourna surtout ses pensées vers la sainte Vierge. Aussi adresse-t-il tous ses ouvrages à la reine des anges, avec une épître dédicatoire aux associés du Rosaire vivant de la ville de Lyon. Ses principaux ouvrages sont : *Vie de saint Augustin*; Lyon, 1828, in-18; — *Vie de saint Louis, roi de France*; ibid., 1828, in-18; — *Vie de sainte Catherine de Sienne*; ibid., 1829, 1836, in-18; — *Traité des saints Anges*; ibid., 1829, in-18; — *Abrégé des preuves de la religion, mises à la portée de tout le monde*; ibid., 1829, in-18; — *Explication des saints mystères du Rosaire*; ibid., 1830, in-12; — *Traité sur le Pater*; ibid., 1834, in-18; — *Motifs de consolations que la religion procure à l'homme dans toutes les positions de la vie*; ibid., 1841, in-18.

Quérard, Supplément à *la France littéraire*.

BLETTERIE (*Jean-Philippe-René* DE LA), historien et littérateur français, né à Rennes le 25 février 1696, mort le 1er juin 1772. Entré dans l'Oratoire, où il professa successivement la rhétorique et l'histoire ecclésiastique, il en sortit à l'occasion d'un règlement contre les perruques, mais sans cesser d'appartenir par le cœur à cette savante congrégation. Nommé professeur d'éloquence au Collége royal, et, en 1742, mem-

bre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, il se présenta ensuite à l'Académie française, en concurrence avec Racine le fils; mais la cour les exclut l'un et l'autre, comme jansénistes. La Bletterie s'en consola par l'estime des académiciens, qui le regardaient, dit le président Hénault, « comme un collègue qu'ils n'avaient pas. » Ses principaux ouvrages sont : *Histoire de l'empereur Jovien, et traduction de quelques ouvrages de l'empereur Julien*; Paris, 1748, 2 vol. in-12; ibid., 1776, 1 vol. in-12 : cette production se recommande par l'enchaînement des faits et la fidélité de la traduction; — *Lettres à un ami, au sujet de la Relation du Quiétisme de M. Phélipeaux*; 1733, in-12; — *Histoire de l'empereur Julien l'Apostat*; Paris, 1735, in-12; 2e édit., revue et augmentée, 1746, in-12 : cet ouvrage curieux, impartial, aussi censé que bien écrit, et dont les critiques de Voltaire et de Condorcet n'ont pas diminué la réputation, fit la fortune littéraire de l'auteur; — *Œuvres de Tacite*, traduites du latin (1755) : cette traduction a été vivement critiquée par Linguet, et Voltaire en parle ainsi :

Hier on m'apporta, pour combler mon ennui,
Le *Tacite* de la Bletrie. . . . . . .

— *Très-humbles remontrances de M. de Montempuis au P. du Cerceau*; nouvelle édition de la Grammaire hébraïque de Mascleff, augmentée d'un écrit intitulé *Vindiciæ methodi Masclefflanæ*. L'auteur s'était livré à l'étude de l'hébreu au séminaire de Saint-Magloire. Outre les ouvrages que nous venons de citer, la Bletterie est encore auteur de plusieurs mémoires insérés dans le *Recueil de l'Académie des inscriptions*.

Dupuy, *Eloge de la Bletterie*, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, tome LX. — *Necrologe des hommes célèbres*, année 1772. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Quérard, *la France littéraire*.

*BLEU (*Jacques* LE), jurisconsulte allemand, né à Oppenheim vers 1609, mort le 14 octobre 1668. Ses principaux ouvrages sont : *De futuro consiliario*; — *Lilietum ministerii cardinalis Richelii et Mazarini*; — *Tractatus de opportunitatis occasione*; — *Orationes et disputationes politicæ*; — *Caroli Moscheni Tacitus, seu aphorismi politici*.

Witte, *Diarium biographicum*.

*BLEULAND (*Janus* ou *Jan*), médecin hollandais, natif d'Utrecht, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle et au commencement du dix-neuvième. Il fut successivement professeur d'anatomie, de chirurgie et d'accouchement à Harderwyck et à Leyde. Ses principaux ouvrages sont : *De difficili aut impedita alimentorum depulsione*; Leyde, 1780; — *De sana et morbosa œsophagi structura*; ibid., 1785; — *Experimentum anat., quo arteriolarum lymphaticarum existentia probabiliter adstruitur*; ibid., Leyde, 1785, in-4°; — *Tractatus de difficili aut impedito, alimentorum ex ventriculo in duodenum progressu*; ibid., 1787, in-4°; — *Icon hepatis fœtus octimestris*; Utrecht (*Trajecti ad Rhenum*), 1789, in-4°; — *Icon tunicæ villosæ intestini duodeni*; ibid., 1789, in-4°.

Callisen, *Medicinisches Schriftsteller-Lexicon*.

BLEVILLE (*Jean-Baptiste-Thomas*), économiste français, né à Abbeville le 11 novembre 1692, mort le 2 juillet 1783. On a de lui : *le Banquier français, ou la Pratique des lettres de change prouvée par les ordonnances et les règlements rendus sur cette matière*; Paris, 1724, in-8°; — *Traité des banques*; ibid., 1754, in-8°; — *Traité des changes et comptes faits*; ibid., 1754, in-8°; — *Traité du Toisé*; ibid., 1758, in-12; — *le Banquier et Négociant universel, expliqué*, etc.; ibid., 1760, 1761, 1767, 2 vol. in-4°.

Quérard, *la France littéraire*.

*BLICHER (*Steen-Steensen*), poëte et romancier danois, né en 1782, mort en 1848, originaire de la province de Jutland. Il vint au commencement de notre siècle à Copenhague, où il étudia d'abord la théologie; mais ses sympathies l'entraînèrent bientôt vers la culture des lettres, et ses premiers essais furent une excellente traduction des *poésies d'Ossian*, d'après Macpherson; Copenhague, 1807-1809. Cependant il ne renonça pas à sa carrière : de retour en Jutland, il obtint une place de pasteur, et fit alors paraître ses premières poésies (1814 et 1817), qui n'attirèrent d'abord que médiocrement l'attention publique. Il épousa une jeune veuve, qui le rendit père de onze enfants; mais ce mariage ne fut pas heureux, et le poëte éprouva le sort de Molière. Ses malheurs domestiques cependant ne firent que développer sa verve : pour calmer sa douleur, il se retira de temps à autre de la société; chasseur passionné, il parcourait les landes stériles et solitaires du Jutland, et ses écrits se ressentent de cette vie errante qui fit de lui le littérateur le plus vraiment national du Danemark. Il avait déjà quarante ans quand il publia sa première nouvelle, *le Journal d'un clerc de campagne*, dont le succès fut très-grand. Cette production fut suivie d'une trentaine d'autres nouvelles, toutes empreintes de ce caractère original, vigoureux, quelquefois bizarre, qui reflète les mœurs de la vieille race du Nord. On l'a appelé *le Walter Scott danois*, et s'il n'est pas doué de la riche imagination du célèbre Écossais, il l'égale comme peintre de la nature, et le surpasse peut-être par le style sobre, précis et dramatique. Il fut également étranger à l'influence de l'école française et du romantisme allemand. On cite surtout de lui ses contes humoristiques dans le patois jutlandais, sans parler d'un grand nombre de mémoires économiques et statistiques qui ne l'empêchèrent pas de vivre dans un état voisin de la misère. Un jour il fut sauvé des mains de ses créanciers par trois nobles danois, dont le père, tué dans une bataille navale, avait été chanté

par Blicher dans une ode. Lorsque les idées politiques d'*Union scandinave* commencèrent à germer parmi les jeunes gens, Blicher embrassa cette pensée avec toute l'ardeur de son âme. Il faisait des voyages en Suède et en Danemark, improvisant partout des discours éloquents et enthousiastes. Mais peu à peu ses facultés s'éteignirent, et il survécut presque à sa gloire. Outre les ouvrages déjà mentionnés, on a de lui : *Sneklokken*, sorte d'Almanach des Muses, 1826 ; — *Johanna Gray*, tragédie, 1825 ; — *Nordlysel* (l'Aurore boréale), recueil mensuel, 1827-1829 ; — *Samlede Noveller* ; Copenhague, 1833-1836, 5 vol. ; — *Vesflig Profil af den cimbriske Halvoe*, 1839 ; — *Samlede Noveller og Digte* (un Supplément) ; Copenhague, 1840. L'édition la plus complète contient l'autobiographie de l'auteur ; Copenh., 1847-1848, 9 vol. in-8°.

P.-L. MÖLLER.

P.-L. Möller, *Pantheon dan.*; Copenh., 1846.

BLIGH (*Guillaume*), navigateur anglais, né en 1753, mort à Londres le 7 décembre 1817. Appelé au commandement d'une expédition destinée, par le gouvernement de George III, à importer, dans les Indes occidentales, l'arbre à pain et d'autres plantes qui croissent dans les îles de l'océan Pacifique, Bligh partit de Spithead le 23 décembre 1787, et découvrit, le 19 septembre de l'année suivante, au sud de la Nouvelle-Zélande, un groupe d'îlots arides, qu'il appela îles du *Bounty*, du nom du navire qu'il montait. Le 26 octobre, il arriva à l'île de Taïti, où il séjourna jusqu'au 4 avril 1789. Dans cet intervalle, il sema dans cette île plusieurs plantes d'Europe, et embarqua 1015 plants d'arbres à pain, avec des graines et des fruits de beaucoup d'autres végétaux. Bligh était dans l'archipel des Tonga, lorsqu'une révolte éclata sur *le Bounty* : Bligh fut exposé dans une chaloupe avec dix-huit hommes qui lui étaient restés fidèles, et gagna l'île de Toufoua, où il fut attaqué par les indigènes. Il passa de là au milieu d'un groupe d'îles basses, nommées depuis *îles de Bligh* (situées à 18° 12' lat. sud, et 183° 21' long. est), dans l'archipel des Viti. Enfin, après une navigation périlleuse de plus d'un mois (du 1er mai au 12 juin), le long des côtes de la Nouvelle-Hollande, où il ne trouva d'autres ressources que des racines, des coquillages et des oiseaux de mer, il atteignit l'île de Timor. Là Bligh fut bien accueilli du gouverneur hollandais Coupang, adressa immédiatement aux autorités anglaises un rapport détaillé avec le signalement des révoltés, et revint lui-même en Europe (à Portsmouth) le 10 mars 1790. Le gouvernement anglais envoya à la recherche des coupables la frégate *la Pandore*, qui fit plus tard naufrage, après avoir saisi dix des rebelles. Le 23 août 1791, Bligh partit, avec les navires *la Providence* et *l'Assistance*, pour un nouveau voyage dans l'océan Pacifique ; mouilla, le 3 février suivant, dans la baie de l'Aventure, à la terre de Van-Diémen, où il sema des plantes potagères d'Europe. Le 5 avril, il découvrit, par 219° 30' de longitude est, une île basse, très-boisée, appelée depuis île *du Lagon* ; le 2 septembre, il s'engagea dans le détroit de Torrès, et y prit possession, au nom du roi de la Grande-Bretagne, du groupe d'îles nommé *l'Archipel du duc de Clarence* ; il revint en Angleterre vers le milieu de 1793.

Nommé gouverneur de la Nouvelle-Galles du sud, il provoqua par ses rigueurs un soulèvement général. Arraché de son lit, il fut embarqué pour l'Angleterre au mois de janvier 1808. On a de Bligh : *A narrative of the mutiny on board of H. M. Ship Bounty* ; Londres, 1790 ; — *A voyage to the South Sea* ; Londres, 1790 ; traduit en français par Soulès, Paris, 1792, in-8°.

Rose, *New Biographical-Dictionary*.

BLIN (*François-Pierre*), homme politique et médecin français, frère du suivant, né à Rennes en 1758, mort en octobre 1834. Il exerçait à Nantes la profession de médecin, lorsqu'il fut nommé député du tiers état de la sénéchaussée de cette ville aux états généraux. Le 7 novembre 1789, il vota pour que les fonctions de ministre et celles de député fussent déclarées incompatibles. Lors de la discussion qui s'éleva à propos de l'insurrection des noirs à la Martinique, il proposa de laisser les colonies se constituer elles-mêmes. En 1790, il vota contre un impôt sur le luxe, demandé par l'abbé Maury ; et, quelques jours plus tard, pour la suppression des ordres religieux. Le 22 février, il s'emporta jusqu'à dire que « recourir au roi pour apaiser les troubles des provinces, c'était envoyer des assassins pour réprimer des assassinats. » En 1791, il parla en faveur des hommes de couleur libres ; et, à la fin de la session, il proposa un décret pour remplacer celui du 15 mai. Il rentra dans la vie privée après la session de l'assemblée constituante. Il se montra, en 1814, l'un des plus zélés partisans de la restauration, et fut nommé, en 1815, conseiller de préfecture du département de la Loire-Inférieure. Il occupa cette place jusqu'en 1830, époque où il se retira à la campagne. On a de lui : *Traité complet du Choléra-Morbus*, traduit de l'anglais de William Scot ; Nantes, 1831, in-8°.

Biographie des Contemporains. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

BLIN (*Joseph*), homme politique, député du département d'Ille-et-Vilaine au conseil des cinq-cents, né à Rennes en 1763, mort dans la même ville le 12 juillet 1834. Il fut un des députés qui se firent le plus remarquer par leur indépendance, et qui s'opposèrent avec le plus d'énergie aux événements du 18 brumaire. N'ayant point été admis, après cette époque, au nombre des membres du corps législatif, il retourna à Rennes, où il reprit les fonctions de directeur des postes qu'il y exerçait précédemment. En 1815, il fut mis à la tête de la fédération des cinq départements de la Bretagne ; et, le 23

avril, il présida à la rédaction du pacte fédératif, où l'on prenait l'engagement de résister de tous les moyens à une invasion étrangère. Destitué de ses fonctions de directeur des postes à la restauration, Blin se retira à cette époque à la campagne.

Biographie des Contemporains. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

BLIN DE SAINMORE (*Adrien-Michel-Hyacinthe* (1)), écrivain dramatique et littérateur français, né à Paris le 15 février 1733, mort le 28 septembre 1807. Ses parents ayant été ruinés par le système de Law, il chercha dans la culture des lettres une consolation et une ressource contre la misère. Il avait déjà publié un grand nombre d'ouvrages, sans avoir beaucoup amélioré son sort, lorsqu'en 1776 il fut nommé censeur royal, et reçut une pension sur la *Gazette de France*. Il fut un des fondateurs et ensuite le secrétaire perpétuel de la *Société philanthropique*, établissement fondé par la philosophie, pour rivaliser de bienfaisance avec la charité chrétienne. Louis XVI le nomma garde des archives, secrétaire et historiographe, et le décora même des ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit; mais la révolution l'ayant privé de ses places et des revenus qu'il en tirait, il se serait trouvé dans un état voisin de la misère, si la grande-duchesse de Russie, depuis impératrice douairière, ne fût venue à son secours. Il fut nommé, en 1806, conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal. Aucun des ouvrages publiés par Blin de Sainmore ne s'élève au-dessus du médiocre; cependant on y remarque, en général, du bon goût, un grand sentiment des convenances, et beaucoup de respect pour les vrais principes de la saine littérature. C'est la justice que Voltaire lui-même n'a pas dédaigné de lui rendre. Ses principaux écrits sont : *Biblis à Caunus, son frère*; Paris, 1760, 1765, in-12; — *Éloge historique de G.-L. Phélipeaux d'Herbault*; ibid., 1778, in-8°; — *Épître à Racine*; ibid., 1771, in-8°; — *Héroïdes*, ou *Lettres en vers*; Amsterdam, 1774, in-8°; — *Histoire de Russie, depuis l'an* 882 *jusqu'au règne de Paul Ier*; ibid., 1798-1799, 2 vol. in-4°; — *Jean Calas à sa femme et à ses enfants*; Toulouse, 1765, in-8°; — *Joachim, ou le Triomphe de la piété filiale*, drame, suivi d'un choix de poésies fugitives; Amsterdam, 1776, in-8°; — *Lettre de Gabrielle d'Estrées à Henri IV*, *héroïde*; Paris, 1766, in-8°; — *Lettre de Sapho à Phaon*; ibid., 1767, in-8°; — *Lettre de la duchesse de la Vallière à Louis XIV*; ibid., 1773, in-8°; — *Mort de l'amiral Byng*, poëme; Londres, 1761, in-8°; — *Orphanis*, *tragédie*; ibid., 1800, in-8°; — *Requête des filles de Salency à la reine, au sujet d'une contestation qui s'est élevée entre les seigneurs et les habitants de cette paroisse*; ibid., 1774, in-12.

(1) Ce prénom d'Hyacinthe ne figure pas dans l'acte de baptême, inscrit sur les registres de la paroisse Saint-Eustache. J. R.

Voltaire, *Correspondance*, lettres LII et LIII, 18 et 28 juin 1764. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Quérard, *la France littéraire*.

BLIOUL (*Jean* DU), théologien flamand, de l'ordre des Cordeliers, né dans le Hainaut, vivait dans le seizième siècle. Il fit un voyage à Jérusalem. A son retour, il se fixa à Besançon, où il fut grand pénitencier pendant plusieurs années. On a de lui : *Voyage de Hiérusalem, et pèlerinage des saints lieux de la Palestine, contenant les indulgences et autres choses notables et remarquables vues par l'auteur en Palestine*; Cologne, 1600, in-8°; 1602, in-16. — On lui attribue encore : *Oratio philippica, quæ inter hujus sæculi tenebras veritatis domicilium demonstratur*; Liége, 1597; — *Tractatus de libero arbitrio.*

Foppens, *Bibliotheca belgica*, p. 603.

***BLISSON** (*M.*), canoniste français, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Traité des droits des évêques sur les réguliers exempts*; Paris, 1715, in-12.

Journal des Savants, année 1715. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.*

BLITILDE. *Voy.* CHILDÉRIC.

BLITTERSWICK (*Guillaume* DE), jurisconsulte et littérateur flamand, natif de Bruxelles, mort en 1680. D'abord échevin de sa ville natale, puis membre du conseil supérieur de Gueldre, il abandonna ces dignités pour venir siéger au grand conseil de Malines. On a de lui : *Symbola politica christiana*, traduit de l'espagnol de Didace de Saavedra; Bruxelles, 1649, in-fol.; Amsterdam, 1652; — *Dissertatio de Rebus publicis et Ruremunda vigens, ardens, renascens*; Bruxelles, 1666, in-fol.

Nobiliaire des Pays-Bas, tom. I, p. 121, 175 et 214. — Duclercq, *Mémoires*, t. I, p. 236, 278, 287.

BLITTERSWICK (*Jean* DE), théologien ascétique flamand, peut-être frère du précédent, de l'ordre des Chartreux, natif de Bruxelles, mort le 28 juillet 1661. On a de lui : *Soupirs spirituels vers Dieu*; Bruges, 1629, in-12; — *Trésor de prières à la Vierge, avant et après la confession*; — *Oraison à l'usage des personnes qui visitent les saintes images de la Vierge, exposées à Bruxelles à la vénération publique*; Bruxelles, 1623, in-16. Il a encore laissé un grand nombre d'ouvrages de dévotion en flamand, traduits de différentes langues; et, en manuscrits inédits, dix-huit traités et discours.

Petreius, *Bibliotheca Carthusianorum.*

***BLIZARD** (*William*), médecin anglais, né en 1743, mort en 1835. Nommé chirurgien à l'hôpital de Londres, il annexa à cet établissement une école d'anatomie, la première qui ait été fondée dans sa patrie, et devint un des membres les plus actifs de la Société royale des chirurgiens de Londres, dont il fut dix fois président. Il contribua à la création de beaucoup d'établissements utiles. Blizard fut le premier chirurgien qui noua l'artère thyroïdale supé-

rieure dans le cas du bronchocèle. Parvenu à la plus extrême vieillesse, il devint aveugle, et exigea, malgré ses amis, qu'on lui fît l'opération de la cataracte, qui réussit parfaitement. On a de lui : *A new Method of Treating the fistula lacrymalis* (Philosophical Transactions, LXX vol.), in-4°; Londres, 1780; — *Experiments and Observations on the use of electricity in deefness*; Londres, 1790, in-8°; — *Observations on some epidemical effects*; in-8°, Londres, 1792; — *Desultory reflexions on police with an Essay of the means of preventing crime and amending criminals*; Londres, in-8°, 1785; — *Suggestions for the improvements of hospital sand other charitable institutions*; Londres, 1746, in-8°. T. D.

W. Cooke Brief, *Mémoire of sir William Blizard.* — *Annal obituary*, 1835.

* BLOCH (*George-Castaneus*), botaniste danois, évêque de Ripen, né en 1717, mort en 1773. Il s'occupa de botanique, particulièrement pour éclaircir les passages de la sainte Écriture où se rencontrent des noms de plantes. On a de lui : *Tentamen Phœnicologices sacræ, seu dissertatio emblematico-theologica de Palma*; Copenhague, 1767, in-8°. Ce palmier, dont il est souvent parlé dans la Bible, est le *phœnix dactilifera* des botanistes modernes.

Nierup et Kraft, *Lexic. Dan.*

BLOCH (*Marcus-Éliézer*), naturaliste, né à Anspach, en 1723, de parents juifs très-pauvres; mort en 1799. Il fut élevé, comme presque tous les enfants de cette religion, dans une extrême ignorance. Jusqu'à l'âge de dix-neuf ans, toute sa lecture consista en quelques écrits de rabbins. Il fut toutefois employé comme instituteur chez un chirurgien juif, à Hambourg; là il trouva l'occasion d'apprendre l'allemand. Un catholique lui apprit le latin. Il acquit aussi alors quelques connaissances astronomiques. De Hambourg il se rendit à Berlin, où il étudia avec un zèle infatigable l'anatomie et toutes les branches de l'histoire naturelle. Il fut reçu docteur à Francfort-sur-l'Oder, et revint à Berlin pour y exercer la médecine. Des travaux soutenus étendirent ses connaissances, et il publia, entre autres : *Medicinische Bemerkungen, nebst einer Abhandlung von Pyrmonter Sauerbrunnen* (Observations médicales, avec un traité sur les eaux acidules de Pyrmont); Berlin, 1774, in-8°; — *Abhandlung von der Erzeugung der Eingeweidewürmer und den Mitteln wider dieselben* (Traité sur la Génération des vers des intestins, et sur les moyens de les détruire); ibid., 1782, in-8°; traduit en français, Strasbourg, 1788, in-8°; — *Oekonomische Naturgeschichte der Fische Deutschlands* (Histoire naturelle économique des poissons de l'Allemagne); ibid., t. I, 1782; tom. II, 1783; t. III, 1784, in-4°, avec cent huit planches; — *Naturgeschichte ausländischer Fische* (Histoire naturelle des poissons étrangers); ibid., 1785 et suiv., 12 vol. in-4°. Cet ouvrage, qui a été traduit en français par Laveaux, est regardé comme fondamental. Des princes et de riches amateurs firent les frais de la gravure des planches des six derniers volumes, et chacune de ces planches porte le nom de la personne qui en avait fait les frais. Bloch publia d'autres ouvrages sur l'anatomie et l'histoire naturelle, et des mémoires imprimés dans les *Actes* de la Société d'histoire naturelle de Berlin, dans ceux de la Société des sciences de Bohême, et dans le *Magasin de Hanovre*. [*Enc. d. g. du m.*]

Biographie médicale.

*BLOCH, en hongrois BALLAGI (*Maurice*), philologue hongrois, né en 1815, à Ternova, de pauvres Israélites. Il étudia les langues orientales à Pesth et à Paris. En 1844, il fut nommé professeur au Lycée évangélique de Szaryas, place qu'il quitta à la révolution de 1848, pour remplir les fonctions de secrétaire au ministère de la guerre. On a de lui : *les Livres de Moïse et de Josué* (en langue magyare); Pesth, 1840 à 1843; — *Ausführliche theoretisch-praktisch Grammatik der ungarischen Sprache* (Grammaire hongroise); Pesth, 1850, 3e édit.; — *A' magyar nylv' szepségei* (Anthologie magyare servant de complément à sa grammaire); Pesth, 1847; — *Dictionnaire complet des langues hongroise et allemande*, 2 vol.; Pesth, 1846; — *Magyar példabeszédek, kozmond'asok*, etc. (Recueil de proverbes magyares), 2 vol.; Pesth, 1850; — *A' szidokrol*; Pesth, 1840; ouvrage hongrois en faveur de l'émancipation des Israélites. A. H.

Conversations-Lexicon.

BLOCHWITZ (*Martin*), médecin et botaniste allemand, natif d'Oschatz, dans la Saxe, vivait au commencement du dix-septième siècle. On a de lui : *Dissertatio de Paralysi*; Bâle, réimprimé à Londres, 1650, in-12; — *Anatomia sambuci, quæ non solum sambucum, et hujusdem medicamenta singulatim delineat, verum quoque plurimorum affectuum ex una fere sola sambuco, curationes breves rarioribus exemplis illustratis exhibet*; Leipzig, 1631, in-12. Cet ouvrage est un Traité du Sureau; il a été traduit en anglais par Shirleg (*the Anatomy of the elder*; Londres, 1655, in-12), et en allemand par Daniel Becker, qui y fit des additions (Kœnigsberg, 1642, et Leipzig, 1685, in-8°).

Haller, *Bib. bot.*

*BLOCK (*Albert*), agronome allemand, né à Sagan le 5 mars 1774, mort le 21 novembre 1847, dans son domaine de Carolath en Silésie. L'agriculture lui doit plusieurs perfectionnements. Ses principaux ouvrages sont : *Mittheilungen landwirthschaftlicher Erfahrungen, Ansichten und Grundsaetze* (Documents théoriques et pratiques agricoles), 3 vol.; Berlin, 1830; — *Beitraege zur Landgüterschaetzungs-kunde* (Documents pour servir de base à

l'estimation des biens ruraux); Breslau, 1840; — *Uber den thierischen Dünger* (sur l'Engrais animal); Berlin, 1835; — *Die einfache landwirthschaftliche Buchführung* (la Tenue des livres en partie simple, à l'usage des agronomes); Breslau, 1837. A. H.

Conversations-Lexicon.

BLOCK (*Benjamin*), peintre flamand, né à Lubeck en 1631. Il fut l'élève de son père, qui perdit toute sa fortune dans un incendie, et mourut de chagrin. Le jeune Block, étant allé à Rome, s'y fit connaître par quelques portraits, surtout par celui du célèbre jésuite Kircher. De retour en Allemagne, il s'établit à Nuremberg, où il épousa une femme aimable qui peignait habilement les fleurs, et dont les ouvrages sont aussi recherchés que ceux de son mari.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.* — Descamps, *Vies des Peintres flamands.*

BLOCK (*Jacques-Reugers*), peintre flamand, né à Gouda vers 1580. Il alla, dans sa jeunesse, en Italie : outre la peinture, il y étudia les mathématiques, et devint un excellent peintre d'architecture et de perspective. Rubens, en voyageant, lui rendit plusieurs visites, et dit qu'il n'avait jamais connu parmi les Flamands un peintre aussi savant que Block. Cet artiste, qui s'était surtout adonné à l'architecture militaire, fut successivement au service du roi de Pologne et de l'archiduc Léopold. Un jour, en visitant avec ce dernier prince les fortifications de Berg-Saint-Vinox en Flandre, il tomba de cheval, et mourut des suites de sa chute.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.* — Descamps, *Vies des Peintres flamands.*

BLOCK (*Jeanne Koerten*), femme artiste, née à Amsterdam le 17 novembre 1650, morte dans la même ville le 28 décembre 1715. Dès sa jeunesse, elle montra une rare habileté à modeler et à colorier des figures et des fruits en cire, à graver avec le diamant sur le cristal, et à copier des tableaux avec de la soie et des couleurs. Mais la découpure fut surtout le genre singulier dans lequel elle acquit de la célébrité : elle exécutait ainsi des paysages, des marines, des fleurs, des animaux, et des portraits très-ressemblants. Les princes et les princesses de toutes les cours recherchèrent ses ouvrages. Le czar Pierre le Grand lui rendit même une visite.

Descamps, *Vies des Peintres flamands.*

BLOCK (*Magnus-Gabriel* DE), médecin suédois, né à Stockholm en 1669, mort en 1722. Revenu en Suède après plusieurs années de voyage, il devint assesseur du collége de médecine à Stockholm, et obtint des lettres de noblesse. Ses principaux ouvrages sont : *Tractat om Motala stroems stadnande* (Traité des Phénomènes de la rivière de Motala); Stockholm, 1708, in-8°; — *Anmaerkningar œfner dessa tiders astrologiska och enthusiastika Spædomar* (Observations sur les prédictions des astrologues et des enthousiastes); Linkœping, 1708, in-8°. Il a aussi traduit, de l'anglais en suédois, l'ouvrage de Spencer sur les miracles; Stockholm, 1709, in-4°.

Nierup et Kraft, *Lex. Dan.*

BLOEMAERT (*Abraham*), peintre hollandais, né à Gorkum en 1564, mort à Utrecht en 1647. Son père, qui était à la fois ingénieur, architecte et sculpteur, lui donna les premières leçons de dessin. Bloemaert eut ensuite pour maîtres Floris et Frank, dont il abandonna la manière pour s'en faire une propre à lui. On a de lui plusieurs grandes toiles historiques; par exemple, *la Mort des Fils de Niobé;* des animaux, des coquillages, et surtout des paysages. Il ne réussissait pas dans le portrait : on lui reproche de s'être éloigné de la nature. Toutes ses toiles portent d'ailleurs des traces visibles d'impatience. Sous le rapport du coloris et du clair-obscur, on peut le mettre à côté des meilleurs peintres de son temps. Il était aussi graveur en taille-douce et en bois.

Meander, *Het leven der doorlugtige Nederlandsche en eenige hoogduitsche Schilders;* Amstel., 1764, in-8°. — Houbraken, I, p. 48.

BLOEMAERT (*Corneille*), graveur flamand, fils du précédent, né à Utrecht en 1603, mort à Rome en 1680. Il se destina d'abord à la peinture; mais il la quitta bientôt pour se faire graveur. Il eut pour maître Crispin de Paas, qu'il ne tarda pas à surpasser. En 1630, il se rendit à Paris, où il travailla avec J.-Théodore Mathan aux gravures pour *le Temple des Muses* de l'abbé de Marolles. De là il partit pour Rome, où il passa le reste de ses jours. Son burin est net et correct, et représente avec beaucoup de vérité et de précision la manière des différents maîtres. Corneille Bloemaert fut le fondateur d'une école de gravure d'où sont sortis Audran, Baudot, Pilly, Chasteau, Peier, Natalis, Rousselet, et beaucoup d'autres artistes. Ses principales gravures sont : une *Sainte Famille*, connue sous la dénomination de la *Vierge aux lunettes*, d'après Annibal Carrache; — *Saint Pierre ressuscitant Tabite*, d'après le Guerchin; — *Méléagre*, d'après Rubens; — une *Adoration des Bergers*, d'après le Cortone.

Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon.*

BLOEMEN (*Jean-François Van*), peintre flamand, né à Anvers en 1656, mort à Rome en 1740. Il est connu sous le nom d'*Orisfonte*, qu'il reçut en entrant dans la Société académique de Rome. Attaché d'abord à la manière de Van der Kabel, il n'eut ensuite d'autre maître que la nature. Les sujets de ses tableaux étaient des vues de Tivoli et des environs. Ce peintre connaissait l'art de bien dégrader les plans de ses tableaux; aussi excellait-il, comme paysagiste, à peindre les chutes d'eau, la vapeur légère qui s'élève de la terre au coucher du soleil, l'arc-en-ciel qui s'aperçoit au travers des brouillards et de la pluie. Les étrangers, et surtout les Anglais, recherchaient ses tableaux et les achetaient à des prix élevés.

Descamps, *Vies des Peintres flamands.*

BLOEMEN (*Pierre Van*), peintre flamand, frère du précédent, natif d'Anvers, mort en 1699. Il se rendit en Italie avec son frère, et fit partie de la Société académique de Rome sous le nom de *Standaert*. Revenu à Anvers, il fut nommé directeur de l'Académie des peintres de cette ville. Les tableaux de cet artiste, que les amateurs recherchent tant pour leurs sujets que pour la couleur et la correction du dessin, représentent des marches militaires, des fêtes, des caravanes.

Descamps, *Vies des Peintres flamands.*

BLOEMEN (*Norbert Van*), peintre flamand, frère des précédents, né à Anvers en 1672, mort à Amsterdam. Après avoir étudié la peinture dans sa patrie, il alla, comme ses frères, se perfectionner à Rome. De retour à Anvers, il ne put supporter la solitude de cette ville, dont le commerce était anéanti, et se rendit à Amsterdam. Ses *portraits* ont du mérite; et ses *Conversations galantes* auraient eu plus de succès, si sa couleur eût été plus vraie et moins crue.

Descamps, *Vies des Peintres flamands.*

***BLOHM** (*Michel-Diétéric*), médecin et poëte allemand, vivait à Altona dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il s'est particulièrement fait connaître par ses poésies. On a de lui : une traduction en vers des six premiers chants de *l'Iliade* d'Homère; Altona, 1756; — *Das zu seiner Grösse gestiegene Altona* (Altona à son plus haut point de grandeur); ibid., 1752, in-4°; — *Ode an die Königinn* (Ode à la reine); ibid., 1752, in-4°; — *Vermischte Gedichte* (Mélange de poésies); ibid., 1756, in-8°.

Biographie médicale.

BLOIS. *Voy.* Blosius.

BLOM (*Charles-Magnus*), médecin et naturaliste suédois, né à Kalfwik, en Smeland, le 1er mars 1737; mort le 4 avril 1815. Il était destiné par son père à l'état ecclésiastique; mais il préféra l'étude de la médecine et de l'histoire naturelle. Il eut pour maître l'illustre Linné. Au retour des voyages qu'il avait entrepris pour acquérir de nouvelles connaissances, il soutint avec succès, à Upsal, une thèse *de Ligno quassiæ*. Blom a eu la gloire d'introduire la vaccine en Suède. Ses principaux ouvrages sont : *Descriptiones quorumdam insectorum nondum cognitorum ad Aquisgranum anno* 1761 *detectorum*; — *Essai de l'aconitum napellus en médecine*; — *Remèdes et préservatifs contre la dyssenterie*; — *Remèdes contre la fièvre de rhume et la fièvre putride*; — *Remèdes contre la fièvre bilieuse*; — *Conseils pour la connaissance des médicaments*. Il a encore laissé un grand nombre de traités, insérés dans les recueils de différentes sociétés savantes.

Nierup et Kraft, *Supplément*. — Rabbe, *Supplément à la Biographie des Contemporains.*

BLOMBERG (*Barbe*), née d'une famille distinguée de Nuremberg. Elle fut la maîtresse de Charles-Quint, et passa pour avoir donné le jour à don Juan : celui-ci la regardait, en effet, comme sa mère. On croit que Barbe Blomberg, en reconnaissant ce fils naturel, se prêta aux désirs de l'empereur et à ceux d'une grande princesse, véritable mère de don Juan.

Strada, *Hist. des Guerres des Pays-Bas*. — Bayle, *Dictionnaire historique*. — Moréri, *Dictionnaire historique*. — Brantôme, *Vies des capitaines étrangers.*

***BLOMBERG** (de), historien anglais, vivait vers le commencement du dix-huitième siècle. On a de lui : *An account of Livonia with a relation of the rise, progress and decay of the Marian Teutonic order*; Londres, 1701, in-8°. Cet ouvrage a été traduit en français, sous le titre : *Description de Livonie*; Utrecht, 1705, in-12.

Gadebusch, *Liefländische Geschichtschreiber.*

***BLOME** (*Jean*), savant allemand, né à Hambourg vers 1620, mort le 9 avril 1672. Il était bibliothécaire dans sa ville natale. Par suite du travail excessif auquel il se livrait le jour et la nuit, il tomba dans une noire mélancolie, et se donna lui-même la mort. Ses principaux ouvrages sont : *Diss. de Navigatione Salomonis in Ophir*; — *Diss. de Purpura et Cocco*; — *Hexaëmeron, seu Index historico-philosophicus*; — *Mercurius Evhodius*; — *Grater reformatus*; — *Tractatus de educationis Ratione et temporis Collatione*; — *Tractatus de Philosophis græcis, scholasticis et eorum commentatoribus.*

Moller, *Cimbria litterata.*

***BLOME** (*Richard*), historien anglais, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Nobiliaire de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande* (en anglais); Londres, 1673, in-fol.; — *the Present state of His Maj. Isles and territories in America*; ibid., 1678, in-8°; en français, sous le titre : *l'Amérique anglaise*; Amsterdam, 1688, in-12; en allemand, Leipzig, 1697, in-12.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

***BLOMEVENNA** (*Pierre*), théologien hollandais, de l'ordre des Chartreux, né à Leyde en 1447, mort à Cologne le 30 septembre 1518. Ses principaux ouvrages sont : *Enchiridion sacerdotum*; — *De Bonitate divina*; — *De Autoritate Ecclesiæ*; — *Assertio purgatorii*; — *Contra Anabaptistas*; — *Candela evangelica*; — *De Effusione cordis*; — *De Invocatione sanctorum*; — *Contra Abusus Aliorum Ecclesiæ*; — *Exhortatio ad juvenes*, — *De Natura Dei*; — *De vera Religione et quinam appellandi veri religiosi.*

André, *Biblioth. Belgica*. — Sweert, *Athenæ Belgicæ*. — Possevin, *Apparatus sacer*. — Petreius, *Biblioth. Carthusianorum.*

***BLOMFIELD** (*Charles-James*), célèbre philologue anglais, naquit en 1786 à Bury-Saint-Edmunds, dans le comté de Suffolk. Il étudia, dans sa ville natale, la littérature ancienne sous Becher, et acheva ses études à Cambridge. Après avoir donné une édition estimée du Prométhée

d'Eschyle, il fut élu *fellow* du collége de la Trinité. Lord Bristol lui conféra, en 1810, la cure de Warrington dans le Lincolnshire, et, de son propre chef, lord Spencer lui en donna, dans la même année, une autre à Dunton. Blomfield y séjourna environ sept années, pendant lesquelles il publia, outre une 2e édition du *Prométhée*, *les Sept contre Thèbes*, *les Perses* et *l'Agamemnon* d'Eschyle. Il travailla aussi à une édition de Callimaque, et fit paraître, de concert avec T. Rennel, les *Musæ cantabrigienses*, et en même temps, en 1812, avec le professeur Monck, les *Posthumous tracts of Porson*. Il publia seul, en 1814, les *Adversaria Porsoni*.

Blomfield fut en 1819 chapelain de l'évêque de Londres, qu'il remplaça en 1824, après la mort du titulaire. L'édition d'Eschyle est le travail le plus important de ce philologue.

Son frère *Edward-Valentin*, né en 1788, mort en 1816, s'est surtout fait connaître par sa belle ode *In desiderium Porsoni*.

Conversations-Lexicon.

*BLOMMAERT (*Philippe*), littérateur flamand, né vers 1809. Il s'est fait connaître par des poésies insérées dans le journal hollandais *Letteroefeningen*, par la publication de vieilles poésies flamandes du douzième, du treizième et du quatorzième siècle, telles que *Theophilus* (Gand, 1836), et *Oude vlæmische Gedichten* (vieilles poésies flamandes); Gand, 1838-1841, 2 vol.; et par une traduction des *Nibelungen*, en vers iambiques. Son principal ouvrage est une histoire des Belges, intitulée *Aloude Geschiedenis der Belgen of Nederduitschers*; Bruxelles, 1849 : l'auteur y prétend que les Pays-Bas allemands sont appelés à poursuivre le même but social que l'Allemagne.

Dictionnaire de la Conversation.

BLOND (LE). *Voy.* LEBLOND.

BLONDE (*André*), jurisconsulte français, né à Auxerre en 1734, mort à Paris le 3 avril 1794. Il prit part aux travaux de Mey, Maultrot, Aubry, Camus, et autres canonistes. Lors de la révolution parlementaire en 1771, il se prononça avec énergie contre les innovations du chancelier Maupeou, et se vit contraint de se réfugier en Hollande. Il rentra en France à l'avénement de Louis XVI; et, lors du rétablissement de la magistrature, il reprit le cours de ses travaux. Au commencement de la révolution, Blonde fut un des signataires d'un *Mémoire à consulter*, dirigé contre les décrets de l'assemblée constituante, relativement à l'érection et à la suppression des siéges épiscopaux; il prit part à la rédaction des *Nouvelles ecclésiastiques*, recueil qui faisait une vive opposition aux innovations de l'assemblée, en ce qui concernait le clergé. Il paraît qu'il ne fut pas étranger à la controverse non moins vive qui s'éleva, en 1791 et 1792, sur le même sujet. Ses principaux ouvrages sont : *Lettre à M. Bergier, docteur en théologie, sur son ouvrage intitulé le Déisme réfuté par lui-même*; Paris, 1770, in-12; — *Lettre à M. Turgot*, attribuée à Blonde; ibid., 1776, in-8°; — *Lettre d'un profane à M. l'abbé Baudeau, très-vénérable de la scientifique et sublime loge de la Franche-Économie*; ibid., 1773, in-12. L'auteur fut mis à la Bastille pour cette lettre, qui est une critique du système des économistes, alors en vigueur.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. Quérard, *la France littéraire*.

BLONDEAU (*Antoine-François-Raymond*), général français, né le 7 janvier 1747 à Baume-les-Dames (Franche-Comté), mort à Clerval, près de Baume, le 8 mai 1825. Il entra jeune au service comme simple soldat, parvint bientôt au grade de capitaine, et fut nommé en 1792 chef du second bataillon des volontaires du Doubs. C'est en cette qualité qu'il fit, en 1793, la campagne du Rhin, pendant laquelle il fut fait adjudant général, puis chef de brigade. En 1794, il servit sous les ordres de Pichegru. En 1795, il se trouvait à Paris lors de la révolte des sections, et contribua à la victoire de la convention. Il se distingua de nouveau pendant la campagne de 1799 en Italie.

De Courcelles, *Dict. des Généraux français*. — *Victoires et conquêtes*. — Le Bas, *Dictionnaire encyclop. de la France*.

BLONDEAU (*Charles* ou plutôt *Claude*), jurisconsulte français, natif du Mans, mort dans la même ville le 31 décembre 1680. On a de lui : *Portraits des hommes illustres de la province du Maine*; le Mans, 1666, in-4°; ouvrage estimé; — *l'Invasion de la ville du Mans par les religionnaires en l'année* 1562; le Mans, 1667, in-8°; — *Philalèthe confondu*, ou *le Faux ami de la Vérité*, 1667, in-8°; réponse à la réfutation de Fr. Bondonnet.

Le Paige, *Dict. topographique, historique, etc., de la province et du diocèse du Maine*. — Hauréau, *Hist. litt. du Maine*.

BLONDEAU (*Claude*), jurisconsulte français, né à Paris, au commencement du dix-septième siècle. Il commença en 1672, avec Gueret, le *Journal du Palais*, dont il composa seul, après la mort de celui-ci, les tomes XI et XII. Le soin et la clarté qui ont présidé à la rédaction de cette utile collection font l'éloge des deux auteurs. Blondeau a encore publié, en 1689, sous le titre de *Bibliothèque canonique*, une nouvelle édition de la *Somme bénéficiaire* de Laurent Bouchel, enrichie de nombreuses notes.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — *Journal du Palais*, 1701 (Préface). — *Histoire abrégée des journaux de jurisprudence*, dans le *Mercure de France*, juin 1787, t. II, p. 1236.

*BLONDEAU (*Pierre*), médecin français, natif de Montpellier, mort à Paray-le-Monial, dans le Charollais, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il quitta le protestantisme pour embrasser la religion catholique. On a de lui : *Traité contenant les causes et*

raisons qui ont mu Pierre Blondeau, médecin de Montpellier, de sortir de l'Église prétendue réformée, pour se ranger à l'Église catholique, apostolique et romaine; Lyon, 1632, in-8°.

Papillon, *Dict. des auteurs de Bourgogne.*

*BLONDEAU (*Jean-Baptiste-Antoine-Hyacinthe*), professeur de droit romain à la faculté de Paris, né à Namur le 20 août 1784, commença à Bruxelles et à Anvers l'étude de la philosophie et du droit, qu'il vint terminer à Paris. Six mois après avoir soutenu sa thèse, il fut nommé professeur suppléant à l'école de Strasbourg, d'où il fut transféré en 1808 à celle de Paris. Il rencontra dans cette dernière école la même opposition que lui avait attirée à Strasbourg son peu de respect pour les opinions juridiques acceptées sans examen. Au concours qui s'ouvrit en 1809 pour deux chaires du code civil, M. Blondeau échoua comme MM. Dupin (depuis procureur général à la cour de cassation) et Persil (depuis garde-des-sceaux), deux de ses compétiteurs. Un nouveau concours ayant eu lieu en 1819, une majorité formée au sein de l'école menaçait de repousser encore M. Blondeau; mais Royer-Collard, alors président de la commission de l'instruction publique, désigna quatre juges adjoints, choisis dans l'élite de la magistrature et du barreau. Leurs suffrages et la voix prépondérante du président assurèrent la nomination du savant candidat, qui justifia du reste, dans cette nouvelle épreuve, la réputation qu'il s'était acquise. M. Blondeau est membre libre de l'Académie des sciences morales et politiques, et correspondant des Académies de Bruxelles et de Turin. Enfin, il a reçu en 1838 des lettres de grande naturalisation, et il a fait partie du conseil royal de l'instruction publique. Nommé doyen en 1830, il s'est démis en 1844 de cette place, dans laquelle sa modération et sa bienveillance lui avaient obtenu l'affection des élèves.

Les principaux ouvrages de M. Blondeau sont: *Tableaux synoptiques du droit romain, suivant la législation de Justinien;* Paris, 1811, in-4°; 2e édit., 1813. L'auteur a publié un supplément à cet ouvrage, sous ce titre: *Tableaux synoptiques du droit privé, offrant l'essai d'une classification et d'une nomenclature nouvelle des droits privés;* Paris, 1818, in-4°: cette classification nous semble préférable à toutes celles qui avaient été appliquées jusqu'alors, soit au droit romain, soit à notre droit; — *Esquisse d'un traité sur les obligations solidaires,* etc.; Paris, 1819, in-4°; — *Institutes de l'empereur Justinien, traduites en français, avec le texte en regard; suivies d'un choix de textes juridiques relatifs à l'histoire externe du droit romain et du droit privé antéjustinien;* Paris, 1839, 2 vol. in-8°: la traduction des Institutes est due à M. Bonjean, aujourd'hui président de section au conseil d'État; — *Chrestomathie,* ou *Choix de textes pour un cours élémentaire du droit privé des Romains; précédé d'une introduction à l'étude du droit;* Paris, 1830-1833, ou avec un nouveau titre et un appendice de M. Ch. Giraud, Paris, 1843, in-8°: l'introduction peut être considérée comme le résumé de la méthode et des tendances philosophiques de M. Blondeau; — *Traité de la séparation des patrimoines, considérée spécialement à l'égard des immeubles;* Paris, 1840, in-8°; — *Mémoire sur l'organisation de l'enseignement du droit en Hollande;* Paris, 1846, in-8°; — *Essais de législation et de jurisprudence;* Paris, 1850, in-8°: c'est une collection d'articles insérés dans le *Magasin encyclopédique, la Décade philosophique,* dans la *Bibliothèque du Barreau,* etc. M. Blondeau a été l'un des collaborateurs des *Annales du Barreau français,* et l'un des fondateurs et le rédacteur principal de *Thémis,* ou *Bibliothèque du Jurisconsulte;* Paris, 1820-1830, 10 vol. in-8°; recueil périodique qui a établi, entre les jurisconsultes français et étrangers, des relations dont l'influence a contribué aux progrès de l'enseignement du droit. — M. Blondeau est un des jurisconsultes qui connaissent le mieux la législation romaine, et qui ont pénétré le plus loin dans le domaine des abstractions juridiques. E. REGNARD.

BLONDEAU DE CHARNAGE (*Claude-François*), polygraphe français, né à Châtelblanc, près de Pontarlier, en Franche-Comté, le 12 mai 1710; mort à Paris le 20 octobre 1776. Après avoir servi quelque temps dans les milices comme lieutenant, il obtint sa retraite avec une pension, et vint se fixer à Paris, où il composa un grand nombre de brochures qui ont été recueillies en partie sous le titre d'*Œuvres du chevalier Blondeau,* et publiées en 2 vol. in-12, Avignon, 1745. Ce recueil contient: le *la Bruyère moderne,* ouvrage dans le genre des *Caractères;* — *Mémoires du chevalier Blondeau;* — *la Fortune,* ou *Usage des richesses;* — *Abrégé de l'histoire de Marguerite d'Autriche; les Mœurs des Bâlois;* — *le Philosophe babillard;* Nantes, 1748, in-8°; — *Dictionnaire de titres originaux,* ou *Inventaire du cabinet du chevalier Blondeau,* où l'on trouve des renseignements curieux pour l'histoire de l'ancienne noblesse; Paris, 1764 et années suivantes, 5 vol. in-12; — *Essai sur le point d'honneur;* Rennes, 1748, in-12; — *Paradoxe, suivi de quelques observations sur l'église de Brou, près de Bourg-en-Bresse,* 1748, in-8°; — *Réputation,* 1748, in-12. On attribue encore à Blondeau un *Essai sur le point d'honneur,* traduit de l'anglais de Blocker; Rennes, 1745, 2 vol. in-12.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — Quérard, *la France littéraire.*

BLONDEL ou BLONDELÆUS, poëte français, natif de Nesle en Picardie, vivait dans la seconde

moitié du douzième siècle. Il s'attacha à Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, devint son favori, et le suivit dans toutes ses expéditions. On connaît l'anecdote très-peu authentique qui a fourni à Sedaine le sujet de son opéra de *Richard Cœur-de-Lion*. C'est à cet opéra que le nom de Blondel doit toute sa popularité. Quant à ses chansons, dont vingt-neuf se trouvent dans les manuscrits de la Bibliothèque impériale et de celle de l'Arsenal, à Paris, elles appartiennent au moins en partie à Robert Blondel, traité dans l'article suivant.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Sinner, *Essais de quelques poésies des douzième et treizième siècles*.

*BLONDEL (*Robert*), poëte historien, moraliste français, né vers 1390, mort vers 1461. Il était d'une famille noble, et fixée depuis le treizième siècle entre Cherbourg et Valogne. Lorsqu'en 1415 Henri V fit une nouvelle descente en Normandie, la famille Blondel, attachée à la cause des Valois, fut au nombre de celles qui furent transplantées en masse, à l'imitation de ce qu'autrefois Charlemagne avait fait pour les Saxons. Errant de ville en ville, le jeune Blondel cultiva les lettres dans son exil, et prit en 1420 le titre de *maître*, ce qui prouve qu'il avait obtenu au moins la licence *ès arts*. A cette date et sous cette dénomination il adressa à Charles VII, encore dauphin, un poëme remarquable, où, sans se laisser abattre par les désastres de la patrie commune, il fait un appel public à l'énergie, au dévouement du jeune prince, et cherche à ranimer le courage des défenseurs de la cause des lis. Ce poëme, intitulé *Complainte des bons Français* (1), était, selon l'usage des lettres de ce temps, écrit en latin. Il fut immédiatement traduit en vers français par un autre clerc normand, appelé Robinet. On ignore absolument quelle influence directe produisit la publication de cet écrit. Robert Blondel ne reparaît sur la scène historique que vingt-neuf ans plus tard, en 1449. Il était alors attaché comme précepteur à la personne d'un jeune prince qui devint duc de Bretagne en 1458, sous le nom de François II. Blondel composa alors et adressa à Charles VII un second écrit, conçu en latin comme le premier, puis traduit en français. Cet ouvrage, assez étendu, a pour titre *Discours historique* (2). L'auteur, remontant à l'origine des démêlés entre la France et l'Angleterre, s'attache à démontrer le bon droit de sa patrie, ainsi que les torts et la perfidie des Anglais, dans ces longues hostilités. Il établit en politique, en historien et en juriste, la légitimité du pouvoir de Charles VII contre les prétentions de Henri VI, qui lui disputait encore la couronne; et conclut en poussant un nouveau cri de guerre que Charles VII, cette fois, venait de devancer; car le livre de Blondel lui fut remis *sur les champs* et au début de la campagne même qui eut pour résultat le recouvrement de la Normandie, et l'expulsion presque complète des Anglais hors du territoire de la France. L'un des premiers fruits de la conquête, qui servit de récompense particulière à notre poëte, eut pour effet de réintégrer Robert Blondel dans sa terre natale de Ravenoville, qui lui fut restituée par le roi de France. Le roi, à peu de temps de là, lui donna une autre marque signalée de son estime en lui confiant l'instruction littéraire de son enfant de prédilection *Charles*, duc de Berry, son second fils (*voy.* ce nom). Blondel se fit l'historien de la reprise de la Normandie, et nous en a laissé, sous le titre de *Reductio Normanniæ*, une relation très-circonstanciée, et qui se recommande surtout par la connaissance familière qu'avait l'auteur, des lieux, des personnes et des choses. Avec le titre de précepteur du prince royal, Robert Blondel réunissait celui de chapelain de la reine Marie d'Anjou, qui présidait aussi à l'éducation de son enfant. En cette double qualité, Robert Blondel écrivit pour cette pieuse princesse, ou plutôt traduisit en français, en y ajoutant quelques *moralités*, un traité allégorique et ascétique intitulé *les Douze Périls d'enfer*. Cet ouvrage est daté de 1454 à 1455 par divers synchronismes que renferme la préface. Une traduction en français du *Discours historique*, faite en 1461, mentionne l'auteur comme une personne vivante. C'est la dernière trace que l'on trouve de son existence. Le portrait de Robert Blondel a été gravé dans Montfaucon, *Monuments de la Monarchie française*, tome III, planche LX, figure 1, d'après un manuscrit des *Douze Périls*, où l'auteur s'était fait représenter offrant cet ouvrage à la reine. Vallet de Viriville.

Notice et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi, etc., in-4°, tome VI, p. 92 à 106, et tome XVII, 2° partie. — *Mémoires de la Société des antiquaires de Normandie*, in-4°, tome XIX, 1851, pages 161 et suivantes.

BLONDEL (*Aiméric*), médecin français, vivait à Loudun, dans le bas Languedoc, dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Libellus de venæ sectione adversus Botallistas*; Paris et Reims, 1620, in-4°.

Carrière, *Bibliothèque de la Médecine*.

BLONDEL (*David*), théologien protestant et historien français, né à Châlons-sur-Marne en 1591, mort à Amsterdam en 1655. Nommé ministre protestant en 1614, il se fit connaître dans son parti par un ouvrage intitulé *Modeste Déclaration de la sincérité et vérité des Églises réformées*, 1619. La cour lui donna la qualité d'historiographe pour réfuter les écrits de Chifflet contre la France. Profondément versé dans les lettres, il fut appelé en 1650 à Amsterdam, pour succéder à Vossius dans la chaire d'histoire. On a de lui : *Familier Éclaircissement de la question, Si une femme a été assise au siége papal de Rome?* Amsterdam, 1647, 1649,

(1) *Complancta bonorum Gallicorum*. On trouvera, dans les sources bibliographiques indiquées à la fin de cet article, des renseignements suffisants sur les œuvres de Rob. Blondel et sur les manuscrits qui les renferment.

(2) *Oratio historialis*.

in-8° : l'auteur démontre dans cet ouvrage que l'histoire de la papesse Jeanne n'est qu'une fable; — *des Sybilles célèbres*; Paris, 1649, in-4°; — *Pseudo-Isidorus et Turrianus vapulantes*; Genève, 1628, in-4° : les critiques catholiques avaient déjà dénoncé l'imposture de l'ancien faussaire, et censuré la crédulité du P. Turrien; le P. Sirmond a donc raison d'appeler Blondel *un enfonceur de portes ouvertes*; — *de Formula regnante Christo, in veterum monumentis usu*; Amsterdam, 1646, in-4° : c'est un traité curieux et plein d'érudition, où l'auteur réfute les historiens qui prétendaient que cette formule avait commencé sous les règnes de Philippe Ier et de Philippe II, pendant l'excommunication desquels elle aurait été substituée aux années de règnes; — *Amandi Flaviani commonitorium adversus Innocentii bullam in tractatum Monasteriensem*; *Eleutheropoli* (Amsterdam), 1651, in-4°; — *Apologia pro sententia Hyeronomi de Episcopis et Presbyteris*; Amsterdam, 1646, in-4° : Duguet a réfuté cet ouvrage dans ses *Conférences*; — *de la Primauté dans l'Église*; 1641, in-fol., contre Duperron, et réfuté par Véron; — *Assertio genealogiæ francicæ*; ibid., 2 vol. in-fol.; ouvrage dont l'objet était de réfuter les livres publiés par Chifflet contre la France; — 2 vol. in-4°, pour établir les droits du duc de la Trimouille au royaume de Naples; — *Considérations politiques et religieuses*; — *Éclaircissements familiers de la controverse de l'Eucharistie*, etc., 1691, in-8°, suivis, la même année, d'une *Réplique à Lamilletière*; — *de Jure plebis in regimine ecclesiastico*; Paris, 1648, in-8°; Amsterdam, 1678, in-12; — *Barrum Compano-francicum, adversus Commentarium Lotharingicum J.-J. Chiffletii*; Amsterdam, 1652, in-fol.

Vossius, *Mathem.* — König, *Bibl. vet. et nov.* — Pope-Blount, p. 964. — Morhofius, *Polyh. liter.* — Jac. Brucker, *Hist. crit. philos.*, tom. IV. — Montucla, *Histoire des mathématiques.* — Bayle, *Dict. crit.*

*BLONDEL (*François*), médecin français, natif de Paris, mort dans la même ville en 1682. Il fut l'ennemi implacable de la secte iatrochimique qui commençait à s'établir de son temps, et s'opposa à l'admission de l'antimoine en médecine. On a de lui : *Ergo jejuno vomitus*; Paris, 1631, in-4°; — *Ergo primipartus vivaciores*; ibid., 1632, in-4°; — *Non ergo partium typus est ἠθοποιός*; ibid., 1639, in-4°; — *Non ergo vena secanda pleuritico cruenti sputi*; ibid., 1642, in-4°; — *Statuta Facultatis medicinæ Parisiensis*; ibid., 1660, in-12; — *Epistola ad Alliotum de nuntio profligati carcinomatis sine ferro et igne*; ibid., 1666, in-4°; — *Non ergo monstra formatricis peccata*; ibid., 1669, in-4°; — *Elogium Ludovici Savot*; ibid., 1673, in-4°.

Biographie médicale. — Bayle, *Dict. crit.*

BLONDEL (*François*), médecin flamand, né à Liége en 1613, mort à Aix-la-Chapelle en 1682. Il fit tous ses efforts pour mettre en vogue les eaux minérales de cette dernière ville. On a de lui : *Lettre à Jacques Didier, touchant les eaux minérales chaudes d'Aix et de Borset; et à Jean Gaen, sur les prémices de la boisson publique des mêmes eaux, et les cures qui se sont faites par son usage*; Bruxelles, 1662, in-12; — *Thermarum Aquisgranensium et Porcetanarum descriptio, congruorum quoque ac salubrium usuum balneationis et potationis elucidatio*; Aix-la-Chapelle, 1671, in-16; ibid., 1688, in-4°; Maestricht, 1685, in-16; en allemand, Aix-la-Chapelle, 1688, in-8°; en hollandais, Leyde, 1727, in-4°.

Biographie médicale.

BLONDEL (*François*), sieur des Croisettes, architecte et mathématicien, né à Ribemont (Somme) en 1617, mort à Paris le 1er février 1686. Fils d'un professeur de mathématiques, Blondel, après avoir, pendant trois ans, accompagné le jeune comte de Brienne dans le Nord, l'Allemagne et l'Italie, fut chargé de plusieurs négociations, et particulièrement de réclamer contre la détention de l'ambassadeur français à Constantinople : il en profita pour visiter l'Égypte. Ses succès diplomatiques lui valurent le brevet de conseiller d'État, et ses connaissances mathématiques les fonctions de professeur du grand Dauphin, et celle de lecteur ou professeur au Collége royal. Il commença sa carrière d'architecte par la reconstruction d'un pont, surmonté d'un arc triomphal, à Saintes sur la Charente; et, chargé par Louis XIV du plan général des ouvrages publics de Paris, il agrandit en 1672 la porte Saint-Antoine, et fit élever la porte Saint-Bernard, toutes deux détruites aujourd'hui. Il préludait ainsi à la construction de l'arc de triomphe de la porte Saint-Denis, son principal titre comme architecte. Quatremère reproche, avec raison, à ce monument, généralement estimé, son peu de profondeur et ses ornements en pyramides tumulaires. Blondel est aussi l'auteur des inscriptions des portes Saint-Denis et Saint-Martin, inscriptions remarquables par l'excellence du style lapidaire. On lui doit enfin les plans de la corderie et des forges de Rochefort.

Blondel dut à deux de ses ouvrages (*Nouvelle Manière de fortifier les places*, et *l'Art de jeter les bombes*) le grade de maréchal de camp : un avis de l'imprimeur, dans *l'Art de jeter les bombes*, apprend que « ces deux traités furent présentés au roi en 1675; mais que Sa Majesté ne permit de les imprimer qu'à la paix, de peur que ses ennemis n'en profitassent. »

Ses travaux ont pour titre : *Epistola ad P. (aulum) W. (urzium), in qua famosa Galilæi propositio discutitur*; Paris, 1661, in-4°. — *Comparaison de Pindare et d'Horace*; Paris, 1673, in-12; trad. lat., 1704, in-8°; — *l'Architecture françoise des bastiments particuliers, par Savot, avec des figures et des notes*

de Blondel; Paris, 1673, in-8°; 1685, in-8°; — *Cours d'Architecture enseigné dans l'Académie royale d'architecture*, 1re, 2e et 3e parties; Paris, 1675; 4e et 5e parties, ibid., 1683; — *Résolution des quatre principaux problèmes d'architecture*; Paris, 1679, grand in-fol. — *Histoire du Calendrier romain, qui contient son origine et les divers changements qui lui sont arrivés*; Paris, 1682, in-4°; la Haye, 1684, in-12; — *Nouvelle Manière de fortifier les places*; Paris, 1683, in-4°; la Haye, 1741, in-12; — *Cours de Mathématiques contenant divers traites, composez et enseignez à monseigneur le Dauphin, où sont l'arithmétique spéculative et l'arithmétique pratique*; Paris, 1683, 2 vol. in-4°; — *l'Art de jeter les bombes*; Paris, 1683, in-4°. PAUL CHÉRON.

Fontenay, *Dictionnaire des Artistes*. — *Biographie univ.* — Quatremère, *Histoire des Architectes*. — *Dict. de la Conversation*.

BLONDEL (*Jacques-François*), architecte français, neveu du précédent, naquit à Rouen le 7 janvier 1705, et mourut à Paris le 9 janvier 1774. Il se livra dès son enfance à l'étude de l'architecture, et vint à Paris, en 1739, ouvrir une école dont la célébrité le fit recevoir, en 1755, à l'Académie, où, peu après, il fut nommé professeur. C'est en Lorraine et en Alsace que Blondel a surtout laissé des monuments de son art. Metz et Strasbourg lui doivent des plans généraux d'embellissements : le portail de la cathédrale, le palais épiscopal, l'hôtel de ville, les casernes, à Metz; l'hôtel-de-ville à Strasbourg; à Cambrai le palais archiépiscopal. Tous les articles de l'*Encyclopédie méthodique*, qui traitent de l'architecture, sont de lui; et en outre il a publié : *de la Distribution des maisons de plaisance et de la Décoration des édifices en général*; Paris, 1737, 2 vol. in-4°; — *Traité d'Architecture dans le goût moderne*; Paris, 1737-1738, 2 vol. in-4°; — *Discours sur la manière d'étudier l'architecture*; 1747, in-4°; — *Architecture française*; Paris, 1752-1756, 4 vol. in-fol.; — *Discours sur la Nécessité de l'étude de l'architecture*; 1754, in-4°; — *Cours d'architecture*; Paris, 1771-1777, 6 vol. in-8° : les tomes V et VI sont de Patte; — *de l'Utilité de joindre à l'étude de l'architecture celle des sciences et des arts qui lui sont relatifs*; Paris, 1771, in-8°; — *Cours d'architecture civile, publié de l'aveu de l'auteur par M. R.*; Paris, 1773, in-8°; — *l'Homme du monde éclairé par les arts; publié par M. de Bastide*; Paris et Amsterdam, 1774, in-8°; — *Fragments d'architecture et dessins des croisées qui décorent les façades du Louvre*; Paris, sans date, in-fol. Blondel a gravé lui-même une partie des planches de ses ouvrages.

PAUL CHÉRON.

Quérard, *la France littéraire*.

BLONDEL (*Jacques*), chirurgien français, vivait à Lille dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *Chirurgie militaire, très-utile à tous ceux qui veulent suivre un camp en temps de guerre, pareillement à tous autres en condition pestilente ou dyssentérique, traduite du latin de Nicolas Godin*; Anvers, 1558, in-8°.

Biographie médicale.

BLONDEL (*Jacques-Auguste*), médecin anglais, d'origine française, mort à Londres en 1734. On a de lui : *Dissertatio de crisibus*; Leyde, 1692, in-4°; — *The Strength of the Imagination of pregnant women examined, and the opinion that marks and deformities are from them demonstrated to be a vulgar error*; Londres, 1727, in-8°; ibid., 1729, in-8°; traduit en français par Albert Bruno, Leyde, 1737, in-8°; en hollandais, Rotterdam, 1737; en allemand, Strasbourg, 1756, in-8°. L'auteur démontre que l'imagination des femmes enceintes ne peut avoir aucune influence sur le fœtus. Il eut à ce sujet des discussions avec Daniel Turner.

Biographie médicale.

BLONDEL (*Jean*), jurisconsulte français, né à Reims en 1733, mort à Paris en 1810. Il fut président à la cour impériale de Paris, et l'un des rédacteurs du code criminel. Après avoir débuté d'une manière brillante dans la carrière du barreau, il fut nommé en 1787 secrétaire du sceau, place qu'il occupa jusqu'à la déchéance de Louis XVI. Arrêté à cette époque, il subit une longue détention. C'est en 1803 qu'il fut appelé à la cour impériale. On a de lui : *Loisirs philosophiques*, ou *Études de l'homme*; Londres et Paris, 1756, in-12; — *Notes sur ce qu'on voit dans le monde social*; 1757, in-12; — *les Hommes tels qu'ils sont et tels qu'ils doivent être*; Londres et Paris, 1758, in-12; Hambourg, 1760; — *Introduction à l'ouvrage intitulé* De l'administration des finances, *par Necker, avec de petites notes*, 1785, in-8°; — *Discussion des principaux objets de la législation criminelle*; Paris, 1789, in-8°.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Quérard, *la France littéraire*.

* BLONDEL (*Jean-Baptiste*), architecte français, mort à Paris en 1817. Architecte de la ville de Paris, il construisit avec M. Delannoy la rotonde du Temple, et, seul, le marché Saint-Germain. Il a publié : *Plan, coupe et élévation et détails du nouveau marché Saint-Germain*; Paris, 1816, in-fol.; 2e éd., 1843, in-f°.

P. CH.

BLONDEL (*Laurent*), écrivain ascétique et hagiographe français, né à Paris en 1671, mort à Évreux le 25 juillet 1740. Il avait une vaste connaissance des livres de toute espèce. Après s'être occupé, pendant plusieurs années, de l'éducation des enfants à Chaillot, il dirigea l'imprimerie de Desprez. Outre de nouvelles éditions de bons ouvrages devenus rares, on a de lui : *Vies des Saints pour chaque jour de l'année, tirées des auteurs originaux*; Paris, 1722,

in-fol.; — *Épîtres et Évangiles des dimanches, des fêtes, etc., avec de courtes explications et pratiques*; ibid., 1736, in-16; — *Idées de la Perfection chrétienne*; ibid., 1727, in-12.

Quérard, *la France littéraire*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*. — Moréri, *Dictionnaire historique*.

BLONDEL (*Pierre-Jacques*), littérateur français, né à Paris en 1674, mort dans la même ville le 30 août 1730. Il s'est fait principalement connaître par ses comptes-rendus des assemblées publiques des Académies des inscriptions et belles-lettres et des sciences de Paris, de 1702 à 1710. Ces comptes rendus, qui sont faits avec exactitude, et dans lesquels l'auteur donne un précis intéressant des pièces lues dans ces assemblées, sont imprimés dans les *Mémoires* de Trévoux (1702 à 1710), et dans les *Nouvelles de la République des lettres*, t. XXIX. On a encore de lui : *les Vérités de la Religion enseignées par principes*; Paris, 1705, in-12; — *Mémoire sur les vexations qu'exercent les libraires et imprimeurs de Paris*, vers 1720, in-fol. : quelques biographes attribuent ce Mémoire à Laurent Blondel; — *Avis touchant les dictionnaires universels*, imprimé dans les *Mémoires de Trévoux*, mai 1708.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*. — Quérard, *la France littéraire*. — Moréri, *Dictionnaire historique*.

BLONDEL (*Pierre-Marin*), médecin français, natif de Loudun, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *Divi Hippocratis Coi prognosticorum latina Ecphrasis ex mente Galeni*; Paris, 1575, in-4°. On a encore de lui des odes et des comédies.

Biographie médicale. — Van der Linden, *de Scriptoribus medicis*.

***BLONDEL** (*Marie-Joseph*), peintre d'histoire français, né à Paris en 1781, membre de l'Institut, élève du baron Regnault, remporta le premier grand prix de Rome en 1803; obtint, au salon de 1816, la grande médaille d'or. Il exposa pour la première fois, en 1812 : *Homère dans Athènes*, tableau de chevalet gravé au burin par Dien, et *Zénobie sur les bords de l'Araxe* (qui figure à la galerie du Luxembourg); — en 1814, *l'Évanouissement d'Hécube* (au musée de Dijon); — en 1815, *Louis XII à son lit de mort* (musée de Toulouse); — en 1819, *Philippe-Auguste à Bouvines* (pour la galerie du duc d'Orléans); — *l'Assomption de la Vierge* (à l'église de l'Assomption); — *le Christ enseveli*, et deux compartiments du plafond du grand escalier du Musée; — *la Chute d'Icare*; — *Éole déchaînant les vents*. — En 1822, M. Blondel peignit les trois tableaux dont se compose le plafond de la salle dite *de Henri II*, au Louvre; en 1824, il exposa une *Sainte Élisabeth de Hongrie* qui décore l'église de Sainte-Élisabeth de Paris, et une *Assomption* pour la ville de Rodez. En 1827, il exécuta le plafond, les voussures et les dessus de porte de la grande salle du conseil d'État, c'est-à-dire le grand sujet pour le plafond, huit bas-reliefs et quatre groupes. En 1828, il fit aussi, pour le plafond de la première salle du conseil d'État, *la France victorieuse à Bouvines*. Enfin M. Blondel avait peint, dans l'intervalle de ces grands travaux, 1° le salon de la galerie de Diane, à Fontainebleau, comportant dix-neuf compartiments; et dans la galerie, vingt et un tableaux tirés de l'*Histoire de Diane chaste* et de *Diane chasseresse*; 2° au palais de la Bourse, dans la salle du tribunal de commerce, *la Justice protégeant le Commerce*, et six bas-reliefs en grisaille. M. Blondel avait, à l'exposition de 1830, une *Glorification de la révolution de Juillet*, sous la figure de la *Force*. En 1831, il exposa un *Michel-Ange aveugle* et quelques portraits; — en 1841, *la Remise de Ptolémaïs à Philippe-Auguste*, etc. (pour les galeries historiques de Versailles); — en 1843, *une Judith en prière*; et, dans les salons qui ont suivi, diverses œuvres, figures d'expression et portraits. J.-F. Destigny.

BLONDEL D'AUBERS (*N....*), magistrat français, ancien conseiller au parlement de Paris, mort le 23 mars 1830. Il émigra au moment de la révolution, et rentra en France le 18 brumaire. Élu membre de la chambre des députés en 1815, il fit partie de la majorité, sans émettre cependant des opinions violentes. Il fut membre de plusieurs commissions, entre autres de celle qui avait été chargée d'examiner la proposition de M. Hyde de Neuville, tendante à réduire le nombre des tribunaux. Non réélu en 1816, il revint à la chambre en 1820. Conseiller à la cour de cassation, il se retira des affaires avec le titre de conseiller honoraire.

Biographie des Contemporains.

***BLONDEL** (....), médecin français, natif de Pithiviers, mort en 1759. On a de lui : *Dissertation sur la maladie épidémique des bestiaux*; Paris, 1748, in-12; — *Dissertation sur la nature et les qualités des eaux minérales de Segray*; 1749, in-12.

Carrère, *Bibliothèque de la Médecine*.

***BLONDEVILLE** ou **BLUNDEVILLE** (*Thomas*), mathématicien anglais, vivait au commencement du dix-septième siècle. On a de lui : *the Four chiefest offices belonging to horsemanship*; Londres, 1580, in-4°; — *Theories of the Planets, together with the making of two instruments for seamen to find out the latitude without seeing of son, moon or stars, invented by Dr. Gilbert*; ibid., 1600, in-4°; — *de Cosmographia, astronomia, geographia et navigatione*; ibid., 1622, in-4°; — *Exercises, containing eight mathematical treatises*; ibid., 1636, in-4°.

Catalogue de la Bibliothèque Bodleienne.

***BLONDIN** (*Jean-Noël*), grammairien français, né à Paris en 1753, mort dans la même ville, le 13 mai 1832. Il professa la théologie dans l'ordre des Feuillants dont il faisait partie, et devint secrétaire interprète à la Bibliothèque royale. Outre plusieurs grammaires française, italienne, anglaise, on a de lui : *Grammaire polyglotte*,

française, latine, italienne, espagnole, portugaise et anglaise; ibid., 1811, in-8°; — *Manuel de la pureté du langage*, etc.; ibid., 1823, in-8°; — *M. Casimir Delavigne cité au tribunal de la raison, de la langue et du goût*, ou *Critique raisonnée, grammaticale et littéraire de sa* Messénienne *sur lord Byron*; ibid., 1828, in-8°; — *le Flambeau des participes*; ibid., 1828, in-8°.

Biographie des Contemporains. — Quérard, *la France littéraire.*

BLONDIN (*Pierre*), botaniste français, né à Vaudricourt, en Picardie, le 18 décembre 1682; mort à Paris le 15 avril 1713. Il fut reçu à l'Académie des sciences en 1712. Tournefort, dont il était l'élève, avait une grande confiance dans son savoir. Il le chargeait de remplir sa place de démonstrateur au Jardin royal, lorsqu'il était indisposé. Blondin mit le plus grand zèle à rechercher des plantes nouvelles et à composer quelques herbiers. Il n'a laissé que des Mémoires inédits.

Fontenelle, *Éloge de Blondin.* — Éloy, *Dictionnaire de la médecine.*

BLONDUS. *Voy.* BIONDO.

BLOOD (*Thomas*), conspirateur anglais, mort en prison en 1680. Il avait fait partie de l'armée de Cromwell, et, après la restauration des Stuarts, il projeta de surprendre le château de Dublin. Le duc d'Ormond, dont la vigilance fit avorter cette entreprise, devint dès lors la victime que Blood se proposa d'immoler. Ce hardi conspirateur parvint en effet à arrêter, un soir, la voiture du duc; il s'empara de sa personne, et se préparait à l'aller pendre à Tyburne, lorsque ce seigneur fut délivré par ses domestiques. Blood, quelque temps après, se déguisa en ecclésiastique, et, à la faveur de ce travestissement, pénétra dans la Tour de Londres, pour en enlever la couronne et les autres insignes royaux. Il eût infailliblement réussi dans ce dessein, si, arrêté par le concierge, il eût voulu le sacrifier à sa sûreté. Il fut arrêté avec plusieurs de ses complices, avoua son crime, et ajouta même qu'il avait eu l'intention de tuer Charles II; ce qu'il aurait exécuté, sans le respect que lui avait inspiré la majesté royale. Il donna encore à entendre qu'il avait de nombreux adhérents, et que, s'il périssait, sa mort serait certainement vengée. Charles II lui accorda sa grâce, et il joignit même à ce bienfait le don d'une propriété située en Irlande, et rapportant un revenu de 500 livres sterling. Blood jouit, dix années, de l'heureuse position qu'il devait à la magnanimité de son souverain, et fut même quelquefois l'intermédiaire des faveurs royales; mais, au bout de ce temps, ayant accusé d'une action scandaleuse le duc de Buckingham, il fut arrêté et finit ses jours en prison.

Kennet, *History of Engl.* — *Biographia Britannica.*

* **BLOOMFIELD** (*Robert*), poëte anglais, né à Honington en 1766, mort le 19 août 1823. Fils d'un pauvre tailleur, élevé au village, il apprit le métier de cordonnier chez son frère à Londres. Là, en fréquentant les conventicules, les clubs, les théâtres, et en lisant beaucoup, il vit un nouveau monde s'ouvrir devant lui : il devint poëte, et débuta, dans le *London Magazine*, par quelques chants populaires, tels que la Laitière (*the Milk-maid*) et le Retour du Matelot (*the Sailor's Return*). En 1786, il conçut l'idée de son *Farmer's Boy* (le Garçon fermier), et le composa dans une triste mansarde, jetant son propre caractère et ses plus belles inspirations dans ce moule. Ce morceau, pour lequel l'auteur ne trouva pas d'éditeur, se vendit en trois années à plus de 26,000 exemplaires, et fut traduit dans presque toutes les langues. Ce fut en 1799 qu'un jurisconsulte, Capel Lofft, vint à lire par hasard le manuscrit de ce poëme intéressant, plus simple que *les Saisons* de Thompson, aussi bien versifié, aussi pathétique, et rempli d'idées fortes : charmé de cette découverte, Lofft le fit imprimer, et procura par là au pauvre artisan de l'argent et des protecteurs. Plus tard, Bloomfield composa encore une espèce d'idylle dramatique, *Hazelwood hall* (la préface est datée du 12 avril 1823), après avoir publié en 1802 un recueil de poésies (*Contes*, *Ballades*, *Chansons champêtres*), qui a été traduit en français par L. de Lavaisse; Paris, 1802, in-12. Dès lors, au lieu de souliers, il fabriqua des harpes éoliennes, occupation un peu plus poétique, sans cesser cependant d'être en butte aux coups du sort. Il perdit sa fortune, ses yeux, sa santé; des accès nerveux faisaient craindre pour sa raison, lorsqu'il mourut à Shefford. [*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

Rose, *New Biographical Dictionary.* — Gorton, *Biograph. Dictionary.*

* **BLOOTELING, BLOETELING** ou **BLOTELING** (*Antoine* ou *Abraham*), célèbre graveur et dessinateur hollandais, né à Amsterdam en 1634, mort en 1676 (1). Élève de Visschers dont il rappelle la manière, il se distingua dès le début. Lors de l'invasion de la Hollande par les Français, il se rendit en Angleterre, où ses œuvres furent singulièrement recherchées. L'année suivante, il revint à Amsterdam, et s'y fit encore remarquer par ses productions. Les principales sont : *le Cavalier*, gravé d'après Vetscher et Wouvermans; — *Diane dans le bain*, d'après Van Heck; — *le prince Robert*, d'après Lely, 1673; — *l'Age d'or*, d'après Lairesse; — un *Berger jouant de la flûte*, d'après Flink; — *Aréthuse et Alphée*, d'après Rubens; — *l'Amour et Psyché*; — *Hercule devant le temple de Janus*, d'après Lairesse; — *Daniel dans la fosse aux Lions*, d'après Rubens; — *Guillaume-Henri, prince d'Orange*, d'après Lely; — *Érasme*, d'après Holbein; — *l'Amiral Tromp*, d'après Lely; — *l'Amiral*

(1) 1685, d'après la *Biographie* Paulin.

Ruyter, gravé à l'eau-forte ; — *Corneille de Witt*, d'après Sorg.

Nagler, *Neues Allgemeines Kunstler-Lexicon*.

* **BLOSIUS** ou **BLOSSIUS** (*Marius*), préteur romain, vivait dans la seconde moitié du troisième siècle avant J.-C. Il était préteur de Campanie lors de la révolte de Capoue contre les Romains.

Tite-Live, XXIII, 7.

BLOSIUS DE CUMES, mort en l'an 132 avant J.-C. Uni par les liens de l'hospitalité à la famille romaine de Scévola, il fut un des plus zélés partisans et amis de Tiberius Gracchus. Aussi fut-il accusé en 132 d'avoir trempé dans les projets de ce Romain célèbre. Blosius n'attendit pas l'issue du procès : il se réfugia à la cour du roi de Pergame, Aristonicus. Lorsque ce prince fut vaincu par les Romains, Blosius se donna la mort pour ne point tomber entre les mains des vainqueurs. Il s'était appliqué à la philosophie, et avait eu pour maître Antipater de Tarse.

Cicéron, *De Amicitia, II ; de Lege agraria*, II, 34. — Val. Maxime, IV, 7, § 1. — Plutarque, *Tiberius Gracchus*.

BLOSIUS ou **DE BLOIS** (*François-Louis*), théologien flamand, né au château de Donstienne, dans le pays de Liége, en 1506 ; mort en 1563, ou le 7 janvier 1566. Il appartenait à l'illustre famille de Blois de Châtillon, fut élevé près du prince Charles, plus tard l'empereur Charles-Quint, et, à l'âge de quatorze ans, prit l'habit de religieux bénédictin au monastère de Liessies, dans le Hainaut. A l'âge de vingt-quatre ans, il succéda à l'abbé Gilles Gipius, dont il avait été le coadjuteur. Au lieu d'accepter l'archevêché de Cambrai que lui offrait Charles-Quint, il concentra tous ses efforts dans la réforme de son monastère, auquel il donna de nouveaux statuts, approuvés en 1545 par le pape Paul III. Blosius ne négligeait point pour cela l'étude des lettres sacrées. On a de lui : *Speculum religiosorum*, publié d'abord sous le titre de *Lacryman* (le Pleureur), parce que l'auteur y gémit sur la tiédeur des religieux : cet ouvrage a été traduit en français par Monbroux de la Nause, jésuite, qui l'intitula *le Directeur des âmes religieuses* ; Paris, 1726, in-18, et précédé d'une vie de Blosius ; une nouvelle traduction du même ouvrage a été faite par M. de Lancénais, sous ce titre : *Guide spirituel*, ou *Miroir des âmes religieuses* ; Paris, 1820, 1 vol. in-32, avec fig. ; — *Entretiens spirituels* ; Valenciennes, 1741, in-12 ; — *Instruction spirituelle et pensées consolantes pour les âmes affligées, ou timides, ou scrupuleuses, avec quelques sentiments d'une âme pénitente, et une addition à l'Instruction spirituelle sur la préparation à la mort*, trad. par le P. J. Brignon ; Paris, 1789, in-12 ; — *Preculæ admodum piæ, quibus anima fidelis in sanctitate vitæ et Dei amore plurimum crescere confirmarique poterit* ; Toulouse, 1817, in-24. Les ouvrages de Blossius ont été réunis et publiés par Jacques Frojus, son disciple, en 1 vol. in-fol. ; Cologne, 1571 ; Paris, 1606, in-4° ; Anvers, 1633 ; cette dernière édit. est due aux religieux de Lessies.

Moréri, *Dict. hist.* — André Duchêne, *Histoire de la maison de Châtillon*. — Valère André, *Bibl. Belg.* — Sainte-Marthe, *Gall. christ.*, t. IV.

* **BLOSS** (*Louis-Christophe*), hébraïsant allemand, né à Rudolstadt en 1675, mort à Naumbourg le 18 janvier 1730. Il laissa : *De transpositione accentuum hebraicorum* ; Leipzig, 1698 ; — *De Rhetorica compositione linguæ hebraicæ* ; Leipzig, 1700, in-4° ; — *De Sagame, pontifice secundario ab Hebræis ad festum expiationis potissimum constituto* ; Naumbourg, 1711.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

* **BLOSSEVILLE** (*Bénigne-Ernest* Poret, vicomte de), publiciste et littérateur français, né à Rouen le 19 janvier 1799. Il entra dans l'administration, qu'il abandonna pour ne plus s'occuper que de travaux littéraires. On a de lui : *Mémoires du général Murillo*, suivis de deux *Précis* de don Diaz et de don Miguel de la Torre ; traduit de l'espagnol, Paris, 1826, in-8° ; — *Histoire des colonies pénales de l'Angleterre dans l'Australie* ; Paris, 1831, in-8° ; — *Mémoires de John Tanner*, ou *Trente années dans les déserts de l'Amérique du Nord*, traduit sur l'original publié à New-York ; Paris, 1839, in-8°.

Quérard, supplément à *la France littéraire*.

* **BLOSSEVILLE** (*Jules-Alphonse-René* Poret, baron de), navigateur et géographe français, frère du précédent, naquit à Rouen le 29 juillet 1802. Après de brillantes études au collége de sa ville natale, il fit en 1818, en qualité de volontaire de la marine, un voyage d'environ huit mois à bord du brick *le Railleur*, qui avait mission de visiter Cayenne, le Sénégal et la Martinique. Plus tard, il fit sur la frégate *la Duchesse de Berry*, à partir du 3 juillet 1819 jusqu'au 4 juillet 1820, la campagne du Brésil, de Cayenne, et occupa la station des Antilles. Il avait à peine vingt ans, lorsqu'il fit partie en 1822 de l'expédition scientifique de *la Coquille*, sous les ordres du capitaine L.-J. Duperrey (1822-1825). Du 8 août au 29 septembre 1826, il commanda le bateau *l'Espérance*, destiné à sonder l'embouchure de la Seine et la côte depuis Cherbourg jusqu'à Dieppe. Le 15 mai 1827, il s'embarqua, à bord de la gabare *la Chevrette*, pour visiter les mers de l'Inde et de la Chine.

Le 4 juillet 1833, il s'embarqua pour la côte d'Islande et du Groënland, d'où il envoya le 5 août suivant, au capitaine Duperrey, des *observations magnétiques*, et dressa la carte d'une partie de la côte orientale du Groënland. « Les glaces, écrivait-il à son frère, sont impénétrables ; et c'est sans danger, en me tenant en dehors d'elles comme sur une côte, que j'espère terminer, d'ici à vingt jours, ma reconnaissance, dont je vous donnerai moi-même des nouvelles

avant peu, si je puis encore trouver des bateaux de pêche. » Obligé de relâcher à Vapna-Fiord, il en repartit, dans l'espoir de trouver les glaces du Groënland plus divisées. Depuis lors on a perdu la trace de Jules de Blosseville. Les expéditions ordonnées par le gouvernement, qui envoya *la Recherche* et *l'Aventure* pour s'enquérir de son sort, n'ont abouti à aucun résultat. Il paraît donc à peu près certain que *la Lilloise* et son infortuné commandant auront péri comme le capitaine Franklin. On a de M. de Blosseville : *Sur les découvertes faites à diverses époques par les navigateurs* (Annales maritimes et coloniales), 1826, I, 54-57 ; — *Notes sur les marées et les vents de l'île de Taïti et des autres îles de l'archipel*; ibid., I, 80 ; — *Quelques remarques sur les chaînes-câbles, et sur de nouvelles applications du fer dans la marine anglaise*; ibid., I, 242-250 ; — *Sur la carte générale de la Perse et des contrées limitrophes*, par Brué et Balbi ; ibid., II, 674 ; — *Mémoire géographique sur la Nouvelle-Zélande* (Extrait des Nouvelles Annales des voyages) ; Paris, 1826 ; — *Instructions relatives à la navigation sur divers points des côtes du Bengale, tirées de la Gazette de Calcutta du 27 juillet* 1826 ; traduit de l'anglais, Paris, 1827 (Extrait des Annales maritimes et coloniales) ; — *Progrès des explorations dans l'Océanie* (Revue britannique), 1830 ; — *Mort du capitaine Powell* (Revue des Deux Mondes), 1832 ; — *Histoire des explorations de l'Amérique*; ibid., II et V, 1832 ; — *Mémoire sur le système de cloison à vannes, suivi de quelques idées sur l'arrimage des bâtiments de guerre*; dans les *Annales maritimes et coloniales*, année 1833, 2e série ; — plusieurs *Notices biographiques*, dans le *Supplément à la Biographie universelle*.

Lesson, *Biographie de Jules de Blosseville*, dans *la France littéraire*, nouv. série, novembre 1836. — *Supplément au même Recueil*.

BLOT, baron de Chauvigny, littérateur français, mort en 1655. Il était gentilhomme de Gaston, duc d'Orléans, frère de Louis XIII, et contribua à l'élévation du cardinal Mazarin en le recommandant à Richelieu, qui cherchait à remplacer le P. Joseph. Mazarin, parvenu au ministère, oublia Blot ; et celui-ci s'en vengea par des épigrammes et par des couplets. Blot intrigua contre le cardinal dans la guerre de la Fronde, et s'y fit remarquer par ses saillies et son intarissable gaieté. Lorsqu'en 1651 le parlement avait mis à prix la tête du cardinal, Blot et Marigny, l'un de ses amis, se distribuèrent d'avance la somme de cent cinquante mille francs promise par le parlement : tant pour le nez, tant pour un œil, tant pour une oreille. « Ce ridicule, dit Voltaire, fut tout l'effet de la proscription contre le ministre. » Blot, dans les sociétés, était surnommé *l'Esprit* ; et madame de Sévigné dit, en parlant de quelques couplets de ce bel esprit, « qu'ils avaient *le diable au corps*. » Blot mourut à Blois, au moment où arrivaient en cette ville Bachaumont et son compagnon de voyage, Chapelle, qui a laissé son éloge funéraire dans les vers suivants :

Ce que fit en mourant notre pauvre ami Blot,
Et ses moindres discours, et sa moindre pensée.
La douleur nous défend d'en dire plus d'un mot :
Il fit tout ce qu'il fit d'une âme bien sensée.

Le Bas; *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — *Biographie des Hommes illustres de l'Orléanais*.

BLOT (*Maurice*), peintre et graveur français, né à Paris en 1754, mort le 13 novembre 1818. Il fut élève de Saint-Aubin, et se distingua par un grand nombre d'ouvrages. On cite particulièrement, parmi ses productions : *les Portraits des enfants de S. M. Louis XVI*; — *Marcus Sextus*, d'après le tableau de Guérin ; — *la Méditation*, d'après le Guide ; — *la Vanité*, d'après Léon. de Vinci ; — *Winckelmann*, d'après Mengs ; — *la Vierge aux Candélabres*, d'après Raphaël ; — *le Verrou et la Promesse de mariage*, d'après Fragonard ; — *Mars et Vénus*, d'après Poussin ; — et pour le Musée français, *Jupiter et Io* et *Jupiter et Calisto*, d'après Regnault.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

BLOUD (*Marc-Antoine*), jurisconsulte français, né à Lyon le 21 décembre 1730, mort le 12 septembre 1780. Il se distingua dans le barreau de sa ville natale par son plaidoyer dans le procès de M. Chanorier contre M. de Romanas, et par la défense des accusés du meurtre de la fille Lerouge. Il fut nommé échevin en 1777. L'Académie de Lyon, dont il provoqua l'installation dans un pavillon de l'hôtel de ville, admit Bloud comme l'un de ses membres à la place de l'abbé Millot, qui venait d'entrer à l'Académie française. On a de lui : un *Commentaire sur le Traité des délits et des peines* de Beccaria ; — quelques *plaidoyers et mémoires judiciaires*.

Mémoires de l'Académie de Lyon.

BLOUET (*Jean-François-Nicolas*), littérateur français, né à Metz le 21 mars 1745, mort le 3 août 1809. Il fut reçu avocat en 1764, mais se livra presque entièrement à son goût pour la littérature. Il contribua à fonder la *Société des Philathènes*, réunion académique qui renfermait dans son sein plusieurs notabilités contemporaines, telles que Emmery, Lacretelle aîné, Rœderer, etc. Blouet, à l'époque de la révolution, était propriétaire-rédacteur du *Journal de la Moselle*, et fut incarcéré, en 1793, à l'ancienne abbaye de Saint-Vincent. La chute de Robespierre lui sauva la vie, et le remit en possession de son journal, que son insouciance fit tomber dans un complet discrédit. On a de lui : *Mémoire sur cette question : « Quels sont les obstacles politiques qui s'opposent aux progrès de la navigation, relativement au commerce, sur la rivière des Trois-Évêchés, principalement sur la Moselle, etc. ?* » Cet ouvrage, couronné en 1772 par l'Académie royale de Metz, fut inséré dans le recueil de ses Mémoires en

1773, in-4°; — *Mémoire sur cette question : « Quel serait le meilleur système réglementaire concernant la police champêtre ? »* l'Académie de Metz, qui avait proposé ce sujet, partagea le prix, en 1775, entre Blouet et un autre avocat nommé Vaultrin; — *Observations sur l'avantage qui résulterait, pour le pays Messin, de la liberté de fabrication et de commerce des eaux-de-vie de grains et de fruits*, mémoire lu à l'Académie de Metz le 16 novembre 1778; — *Mémoire sur une nouvelle manière de faire les vins dans quelques cantons du pays Toulois*, lu à la même Académie en novembre 1779; — *Discours sur le commerce, considéré relativement au rang qu'il occupe dans la politique, et à son influence sur le sort des nations*, ibid., le 25 août 1781; — *Considérations sur la question proposée par l'Académie, concernant l'utilité de la jonction de la Moselle à l'Aisne, et de la Meuse à la Moselle*, ibid., en novembre 1783; — *Nouvelles Considérations* sur le même sujet, ibid., le 15 novembre 1784; — *Mémoire sur les modifications qu'il conviendrait de donner à la loi du partage des communes*, ibid., mars 1787; — *Discours sur l'amélioration de plusieurs branches d'agriculture et la décadence de quelques autres dans le pays Messin*, ibid., 14 avril 1788.

Quérard, *la France littéraire*, supplément. — De Puymaigre, *les Écrivains de la Moselle*.

*BLOUET (*Guillaume-Abel*), architecte français, membre de l'Institut de France, professeur à l'École des beaux-arts, né à Passy le 6 octobre 1795. Il fit partie de l'expédition scientifique envoyée en Morée en 1828. En 1832, il fut nommé architecte de l'arc de triomphe de l'Étoile. En 1836, il fut chargé, avec M. Demetz, d'étudier les pénitenciers des États-Unis; et en 1837 il devint inspecteur général des prisons du royaume. Ses principaux ouvrages sont : *Restauration des Thermes d'Antonin Caracalla à Rome*, présentée en 1826; Paris, Didot, 1828-1830, in-fol.; — *Expédition scientifique de Morée, ordonnée par le gouvernement français*; Paris, Didot, 3 vol. in-fol.; — avec M. Demetz : *Rapports à M. le comte de Montalivet*, etc., *sur les pénitenciers des États-Unis*; Paris, 1839; — avec MM. Harou-Romain et Horeau : *Projets de prisons départementales*; Paris, 1841; — *Supplément à l'Art de bâtir*, par Rondelet, 2 vol. in-4°, et atlas de 100 planches; Paris, Didot, 1847. Dans ce supplément au savant travail de Rondelet, M. Blouet traite de toutes les nouvelles découvertes et applications apportées à l'art de bâtir, et particulièrement de l'emploi du fer, des poteries, des tôles; on y trouve aussi des exemples de ponts en fer, en bois, en beton, en terres, etc.

Quérard, *la France littéraire*, supplément. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

BLOUNT, BLUNDUS, ou BLONDUS (*Jean*), théologien anglais catholique, mort en 1248. Il se distingua par un esprit élevé, des vertus chrétiennes, et une vaste érudition qu'il acquit par ses études à l'université d'Oxford et à celle de Paris. Il professa la théologie à la première de ces universités, et, selon Wood, il y expliqua, le premier, les ouvrages d'Aristote. Il fut nommé prébendier et chancelier de l'église d'York, et désigné pour le siége archiépiscopal de Canterbury, que les querelles survenues entre le roi d'Angleterre et la cour de Rome ne lui permirent pas d'occuper. On a de lui : *Summarium sacræ facultatis*; — *Dissertationes aliquot*; — quelques *commentaires*.

Wood, *Athenæ Oxon.*

BLOUNT (*Henri*), voyageur et littérateur anglais, né à Tittenhanger, comté de Hertford, le 15 décembre 1602, mort le 9 octobre 1680. Il commença ses études à l'école de Saint-Albans, les termina à l'université d'Oxford, et, après avoir achevé son cours de droit, partit pour le continent. Arrivé à Venise, il quitta cette ville pour visiter la Turquie avec un janissaire dont il avait fait la connaissance; et, à son retour dans sa patrie, il publia une relation de son voyage, qui eut huit éditions, et qui lui mérita du roi d'Angleterre, Charles Ier, des lettres de noblesse. Durant la guerre civile, il embrassa la cause de ce prince, prit part à la bataille d'Edgehill, et fut chargé de veiller sur le prince de Galles et le duc d'York. Après la restauration des Stuarts, Charles II le nomma grand shérif du comté de Hertford, quoique, après la mort de Charles Ier, il eût été employé par le parlement et par Cromwell dans quelques négociations importantes. On a de Blount : *A voyage to the Levant, with observations concerning the modern conditions of the Turks*; Londres, 1634, in-4°; — *Court comedies* : c'est un recueil de six comédies, écrites sous le pseudonyme de Jean Lilly; Londres, 1632, in-8°; — *An Epistle in Praise of Tobacco and Coffee* (Épître à la louange du tabac et du café), imprimée en tête de l'*Organon salutis* de Gautier; 1657, in-8°.

Biographia Britannica. — Nicéron, *Mémoires*, t. XXV.

BLOUNT (*Thomas*), polygraphe anglais, né dans le comté de Worcester en 1618, mort le 26 décembre 1679. Il n'avait reçu aucune instruction classique; mais à force d'application, et à l'aide de son génie, il devint l'un des savants les plus distingués de l'Angleterre. Il fréquenta les avocats d'Inner-Temple, et se forma, dans leur société, à l'étude des lois. Comme il était catholique, et que la plaidoirie était interdite aux personnes de cette communion, il alla s'établir à Orleton, comté de Hertford, où il rendit de nombreux services à ses voisins par sa connaissance de la législation. La découverte de la conspiration de 1678 fut pour lui une source de persécutions qui l'obligèrent de prendre la fuite et de mener une vie errante; il gagna une paralysie qui hâta la fin de ses jours. On a de lui : *Glossographia or dictionary of English Words de-*

rived from the Greek, etc. : c'est un dictionnaire des mots difficiles, hébreux, grecs, latins, italiens, etc.; Londres, 1656, in-8°; 3° édit. augm., 1681; — *A Law-Dictionary*, 1671, in-fol.; avec des augment., 1691; — *the Lamp of the Law and the Lights of the Gospel*; Londres, 1658, in-8°; — *Boscobel or a History of the kings escape after the battle of Worcester*, 1re partie; Londres, 1660; 2° partie, 1681; — *Fragmenta antiquitatis*; Londres, 1679, in-8°; — *A catalogue of the Catholics who lost their lives in the king cause during the civil war*, inséré à la fin de l'*Apologie catholique* de lord Castlemain; — *Catholic almanachs*, pour les années 1661, 1662, 1663, etc.; — *Animadversions on sir Rich. Baker's Cronicle*; Oxford', 1672, in-8°.

Chalmers, *Biographical Dictionary*.

BLOUNT (*Thomas* POPE), savant anglais, fils de Henry, naquit en 1649, et mourut le 9 juin 1697. Il fut créé baronnet par Charles II le 27 janvier 1679, et fit partie, avant et après 1688, de plusieurs parlements. Il se montra l'ami modéré de la liberté et le protecteur des lettres. Il mourut assez jeune, et laissa quatorze enfants. On a de lui : *Censura celebriorum authorum*, publié à Londres en 1690, et à Genève en 1710, in-fol.;—*Seven Essays* (sept Essais sur différents sujets); Londres, 1697, 3° édit; ouvrage que l'on a comparé, en Angleterre, aux *Essais* de Montaigne; — *Natural history* (Histoire naturelle), 1693, in-12.

Hallam, *Preface to Literature of Europe*. — *Biographia Britannica*. — Clément, *Bibliothèque curieuse*, IV, 315.

BLOUNT (*Charles*), publiciste et philosophe anglais, frère du précédent, naquit en 1654, et mourut au mois d'août 1693. Il fit ses études dans la maison paternelle, et publia plusieurs ouvrages qui soulevèrent contre lui de véritables orages. Plusieurs de ces écrits attaquaient effectivement les doctrines révélées, et sapaient les fondements du christianisme; aussi furent-ils condamnés par l'évêque de Londres, ou supprimés par l'autorité publique. Il n'eut pas plus de succès comme publiciste : lors de la révolution de 1688, il publia une brochure où il soutenait que Guillaume et Marie étaient parvenus au trône d'Angleterre par le droit de conquête; la chambre des communes, blessée de cette assertion, condamna la brochure à être brûlée. Blount, devenu veuf, voulut épouser la sœur de sa femme; et, trouvant de l'opposition à ce mariage, il composa, pour le légitimer, un ouvrage où il déploya la plus grande érudition. Son opinion fut réprouvée par l'archevêque de Cantorbéry et quelques autres théologiens; la femme qu'il aimait se rangea à leur avis, et Blount, réduit au désespoir, se tira un coup de pistolet, dont il mourut au bout de trois jours. On a de lui : *Anima mundi, or an historical Narrative of the Opinions of the Anciens concerning Man's soul after this Life*; Lond., 1678, in-8°; — les deux premiers livres de Philostrate, concernant la vie d'Apollonius de Tyane, avec des notes philologiques sur chaque chapitre; 1680, in-fol.; — *Great is the Diana of the Ephesians*; Londres, 1680, in-8° : ce discours a pour épigraphe :

Cum sis ipse nocens, moritur cur victima pro te?
Stultitia est morte alterius sperare salutem.

— *Religio laici*, 1683, in-12; — *Janua scientiarum*, ou introduction à la géographie, à la chronologie, au gouvernement, à l'histoire, à la philosophie et à toutes les branches intéressantes de la science; 1684, in-8°.

Clément, *Bibl. curieuse*. — *Biographia Britannica*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

BLOW (*Jean*), compositeur anglais, né à North-Collingham en 1648, mort en 1708. Placé comme enfant de chœur à la chapelle royale, il eut pour maîtres Cook, Hingeston et Gibbons. En 1674 il obtint le titre de maître des enfants de la chapelle; en 1685, celui de compositeur de la chambre du roi, et plus tard il devint aumônier et maître des choristes de Saint-Paul. Enfin, en 1695, il fut nommé organiste de Westminster. Ses principaux ouvrages sont, outre sa musique d'église, *Amphion Anglicus*; Londres, 1700; — *A Set of Lessons for the Harpsichord or Spinett* (Choix de leçons de harpe et d'épinette).

Burney, *History of Music*.

BLÜCHER (*Gebhard-Lebrecht* DE), prince de Wahlstatt, issu de la maison de Grossen-Rensow, dans le duché de Mecklenbourg, né à Rostock le 16 décembre 1742, mort le 12 septembre 1819. A l'origine de la guerre de sept ans, son père, capitaine au service de l'électeur de Hesse-Cassel, l'envoya à l'île de Rügen, où la vue des hussards suédois forma son inclination pour le métier des armes. Ses parents s'étant vainement efforcés de l'en détourner, il entra en qualité de cadet dans un des régiments de hussards suédois. Dès sa première campagne il fut fait prisonnier par des hussards du même régiment prussien qu'il commanda plus tard si glorieusement. Le colonel de ce régiment l'engagea à entrer au service de la Prusse, et le roi de Suède y ayant consenti, Blücher obtint une lieutenance dans les hussards; mais un passe-droit dont il eut à se plaindre lui fit prendre son congé. Il se retira avec le grade de capitaine. Alors il se voua à l'économie rurale, et bientôt il se vit en état d'acquérir une terre, se maria, et devint conseiller provincial. Après la mort de Frédéric II, il rentra, avec le grade de major, dans son ancien régiment. Bientôt après il en obtint le commandement, et pendant les années 1793 et 1794, appelé à l'armée du Rhin, il s'y signala par sa bravoure; Orchies, Luxembourg, Frankenheim, Oppenheim, Kerweiler et Edesheim, furent témoins de ses faits d'armes. La journée du 18 septembre 1794, près de Leystadt, l'éleva au rang de général-major à l'armée d'observation du bas Rhin. En 1802 il s'empara d'Erfurt et de Mulhausen, au nom du roi de Prusse. La guerre qui

éclata en 1806 le conduisit au champ de bataille d'Auerstædt. Après cette journée, fatale aux armes de la Prusse, il suivit, à la tête de la plus grande partie de la cavalerie, le mouvement du corps d'armée du prince de Hohenlohe, qui battait en retraite sur la Poméranie. Cependant la distance qui séparait les deux corps était trop grande pour pouvoir espérer une jonction entre eux; des marches forcées l'auraient seule rendue possible, et Blücher ne voulut pas hasarder ce mouvement. Alors le prince de Hohenlohe fut obligé de se rendre aux Français à Prenzlau; et Blücher, voyant ainsi sa retraite coupée sur Stettin, entra dans le Mecklenbourg et opéra sa jonction avec le corps du duc de Weimar, commandé par le prince Guillaume de Brunswick-Œls. Ses troupes étaient tellement épuisées, qu'il ne pouvait tenter aucun combat. Inquiété sur l'aile gauche par le grand-duc de Berg, menacé sur son front par le prince de Ponte-Corvo, et serré par le maréchal Soult sur l'aile droite, il se vit obligé de se porter en arrière de la Trave, afin d'éloigner de l'Oder, aussi longtemps que possible, ces trois corps d'armée. Il opéra ce mouvement en se dirigeant sur le territoire de la ville libre de Lubeck, qui venait d'être fortifiée à la hâte, mais qui fut enlevée par l'armée française, qu'aucun obstacle n'arrêtait. Blücher se sauva encore assez à temps avec quelques troupes; mais, privé de tout moyen de défense et coupé dans sa retraite, il se vit forcé de se rendre près de Ratkau, village de la banlieue de Lubeck. Après de longs pourparlers, il lui fut accordé qu'il pourrait ajouter à sa capitulation un article signé de sa main, portant : que la capitulation lui avait été offerte par le prince de Ponte-Corvo, et qu'il n'avait cédé que par le manque de vivres et de fourrages. Blücher, prisonnier de guerre, fut bientôt échangé contre le général Victor. A peine de retour à Kœnigsberg, il reçut l'ordre de se rendre par mer, à la tête d'un corps d'armée, dans la Poméranie suédoise, pour coopérer à la défense de Stralsund et pour seconder les Suédois dans leurs entreprises. Après la paix de Tilsitt, il fut employé, tant à Berlin qu'à Kœnigsberg, au département de la guerre. Plus tard, il obtint le commandement militaire de la Poméranie; mais ensuite il fut admis à la retraite. On prétend que le cabinet prussien avait été déterminé à cette mesure par le désir de plaire à Napoléon. Blücher ne prit aucune part à la campagne de Russie; mais lorsque la Prusse se déclara contre Napoléon, il déploya, quoique âgé de soixante-dix ans, une activité étonnante.

Il obtint le commandement en chef de l'armée prussienne et du corps d'armée russe commandé par le général Winzingerode, qui cependant en fut détaché dans la suite. Il se distingua à la bataille de Lutzen, le 2 mai 1813; les journées de Bautzen et de Hanau ne furent pas moins glorieuses pour lui. Le combat de la Katzbach lui valut de justes éloges : après un avantage remporté sur le maréchal Macdonald, il fit évacuer toute la Silésie, ce qui fut cause que son corps d'armée fut appelé *armée de Silésie*. En vain Napoléon essaya d'arrêter dans sa marche le vieux général de hussards, comme il se dénommait lui-même : le 3 octobre, Blücher passa l'Elbe près de Wartenburg, et par cette manœuvre hardie il excita à plus d'activité la grande armée de Bohême, sous les ordres du prince de Schwarzenberg, et l'armée du nord commandée par le prince royal de Suède. Le 16 octobre, il remporta de grands avantages sur le maréchal Marmont, près de Mœckern. Le 18, ayant opéré sa jonction avec Bernadotte, il contribua beaucoup à la déroute de nos armées, et ses troupes furent les premières qui entrèrent à Leipzig le 19. La rapidité qu'il mettait dans l'exécution de ses plans et sa méthode d'attaque lui avaient, dès l'ouverture de la campagne, fait donner dans l'armée russe le surnom de maréchal *Vorwærts* (en avant). Toute l'Allemagne lui conféra alors ce sobriquet honorifique. Le 1er janvier 1814, il passa le Rhin, près de Kaub, avec l'armée de Silésie, composée alors de deux corps d'armée prussiens, de deux corps d'armée russes, d'un corps d'armée hessois et d'un corps d'armée mixte; le 17 janvier, il entra à Nancy, et gagna, le 1er février, la bataille de la Rothière. Il s'avança alors sur Paris; mais Napoléon repoussa ces différents corps d'armée, et Blücher ne parvint à couvrir sa retraite sur Châlons qu'après une perte considérable. Il se porta alors sur Soissons, où il passa l'Aisne et effectua sa jonction avec l'armée du Nord. Après la bataille de Laon, il dirigea sa marche sur Paris, conjointement avec le prince de Schwarzenberg. Ses succès à Montmartre lui ouvrirent la capitale, où il entra le 31 mars. Alors tous les souverains envoyèrent leurs ordres au général Blücher; Frédéric-Guillaume III le nomma prince de Wahlstatt, en commémoration de sa victoire remportée sur la Katzbach, près du village de Wahlstatt; il lui assigna en même temps de grandes dotations et lui conféra la dignité de feld-maréchal et de chevalier de tous les ordres de Prusse. L'Angleterre, où il avait suivi les monarques alliés, le reçut avec enthousiasme; l'université d'Oxford le nomma solennellement docteur en droit : singulier honneur pour un hussard! Il se rendit alors dans ses terres en Silésie. En 1815, il fut de nouveau nommé général en chef, et parut brusquement dans les Pays-Bas. Napoléon le battit à la bataille de Ligny, le 15 juin. Renversé de cheval, il fut redevable de sa vie et de sa liberté au hasard de ne pas avoir été reconnu. Le 18, vers le soir, il arriva assez à temps sur le champ de bataille de Waterloo pour décider en faveur des alliés la victoire, qui penchait pour les Français. Il refusa l'armistice proposé, et marcha sur Paris, où il montra une grande animosité contre les vaincus. Dans le conseil des souverains il s'opposa au système de ménagement qu'on avait

observé lors de la première campagne, et voulut faire sauter le pont d'Iéna au moyen d'une mine qu'il avait commencé à y pratiquer. Frédéric-Guillaume III, pour récompenser ses nouveaux services, l'honora d'un ordre particulier créé exprès pour lui : c'était une croix de fer entourée de rayons d'or. Après la paix de Paris, Blücher se retira de nouveau dans ses terres. Le 26 août 1819, pour célébrer l'anniversaire de la bataille de la Katzbach, ses concitoyens firent ériger en son honneur à Rostock, sa ville natale, une statue colossale coulée en bronze, représentant le vieux général. C'est le seul exemple, en Allemagne, d'un monument élevé à la mémoire d'un homme encore vivant.

Blücher mourut la même année, après une courte maladie, à Kriblowitz, l'une de ses terres en Silésie. Le roi de Prusse lui fit ériger à Berlin, en face du principal corps-de-garde (*Hauptwache*), sous les *Tilleuls*, le 18 juin 1826, une statue en bronze haute de douze pieds, et placée sur un piédestal orné de bas-reliefs ; en 1827, une autre statue fut élevée à sa mémoire à Breslau. [*Enc. des g. du m.*]

Life and campaigns of Blücher; Londres, 1815, in-8°. — Foerster, *Feldmarschall Blücher und seine Umgebung*; Leipzig, 1821, in-8°. — Pischon, *Gesch. Lebr. Blücher's Leben, Thaten, und Ende*; Burg, 1842, in-8°. — Wallenrodt (Ludwig-V.), *Leben und Thaten, etc. Blücher's von Wahlstadt*; Stuttgart, 1839, in-8°. — Varnhagen von Ense, *Blücher's Lebensbeschreibung*; Berlin, 1827, in-8°. — *Die Zeitgenossen* (les Contemporains).

*BLUET D'ARBÈRES (*Bernard* DE), comte de Permission, chevalier des ligues des treize cantons suisses, appartient à la curieuse catégorie des fous qui ont composé des livres. Né sur les limites de la Savoie vers 1560, il fut d'abord berger, et se rendit à Paris ; son cerveau se dérangea, il crut avoir des visions, se posa en prophète ; et comme, après tout, il fallait vivre, il fit imprimer ses rêveries amphigouriques, qu'il distribuait lui-même dans les rues et dans les maisons à ceux qui voulaient bien lui faire quelques générosités. Il avoue qu'il n'a jamais su ni lire ni écrire : de nos jours il y a encore grand nombre de fous qui noircissent du papier, mais ils sont moins naïfs et moins francs que le pauvre Bluet d'Arbères. Au milieu des fatras qui forment ce qu'il a appelé ses *Œuvres*, on rencontre des détails curieux relatifs aux usages de l'époque ; la liste fort détaillée des objets de divers genres qu'il a reçus de ses patrons est piquante : un des plus grands seigneurs de la cour lui donne une pistole *fausse*. L'étrange recueil qu'il a dicté, et qui est parfois très-loin de respecter la décence, se compose d'environ 180 *livres* ou morceaux numérotés : le premier livre est daté du *premier jour de mai* 1600 ; les livres 141 à 173 forment un volume, avec un titre particulier ainsi conçu : *Dernières œuvres de Bluet d'Arbères, contenant les interprétations de la vie de Jésus-Christ, imprimées à Paris depuis le jour de Noël 1604 jusqu'au 9e jour d'avril* 1605. On comprend quelle doit être la rareté de ces œuvres, formées de fragments publiés isolément durant plusieurs années, et qui ne trouvaient pas d'amateurs pour les réunir ; aussi ne reste-t-il aucune trace des livres 86 à 90 et 114 à 140. A la vente du comte de Mac-Carthy, en 1816, un exemplaire composé de 113 livres s'éleva à 500 francs, et depuis il s'est revendu à Londres 20 liv. sterl. On publia à Paris, en 1606, un opuscule de 24 pages, intitulé *le Tombeau du feu comte de Permission* ; nous y apprenons le genre de mort de ce pauvre fou. Informé que la peste faisait de grands ravages, il voulut la chasser en ayant recours à la prière, et à une abstinence complète durant neuf jours. Le soir du sixième jour, il se rendit au cimetière Saint-Étienne, tomba en faiblesse et rendit l'esprit, laissant du moins un nom cher aux bibliomanes. G. BRUNET.

Prosper Marchand, *Dictionnaire historique*, tom. I. — Debure, *Bibliographie instructive*, n° 3990. — Flogel, *Geschichte des Burlesken*, 91, 328. — Depery, *Biographie des hommes célèbres du département de l'Ain*, t. II, p. 90-94. — Ch. Nodier, *Bibliographie des Fous*, 2e article, imprimé dans le journal *le Temps* en 1835, et reproduit dans le *Bulletin du bibliophile* (édité par Techener), tom. I, n° 23. — J.-Ch. Brunet, *Manuel du Libraire*, I, 366.

BLAUF (*Mathias-Joseph*), médecin allemand, né à Cologne le 5 février 1805, mort à Aix-la-Chapelle le 5 juin 1837. Il était issu d'une famille pauvre, et, grâce à la protection du professeur Nees de Esenbeck, il fit ses études médicales à l'université de Bonn. En 1826, il obtint le grade de docteur à Berlin. Il se consacra d'abord à soigner les habitants de la campagne ; mais, d'une constitution trop faible pour continuer ce genre de vie, il s'établit à Aix-la-Chapelle, où il s'adonna à l'étude et à la pratique de son art. On a de lui : *Compendium Floræ Germaniæ* (en collaboration avec le docteur Feigerhuth) ; Nuremberg, 1825, 2 vol. in-8° ; — *Pastoral-medizin* ; Cologne, 1827, in-8° ; — *Entwickelung's Combinationen organischer Wesen* (Sur la combinaison du développement des êtres organiques) ; Cologne, 1827, in-8° ; — *Ueber die Krankheiten als Krankheitsursachen* (Des maladies considérées comme causes d'autres maladies) ; Aix-la-Chapelle, 1829, in-8° ; — *Ueber die Heilkraefte der Küchengewaechse* (Sur les propriétés médicales des plantes potagères) ; Nuremberg, 1828, in-8° ; — *Synonymia medicaminum medicorum, nec non pharmacopolarum usui* ; Leipzig, 1831, in-12 ; — *Helcologie* (Traité sur la connaissance et le traitement des ulcères) ; Berlin, 1822, in-8° ; — *les Événements et les progrès de la médecine en Allemagne* ; Berlin, 1832-1836 ; — *Reform der Medizin* ; Leipzig, 1837 ; — *Sur la monomanie homicide* ; trad. du français d'Esquirol ; — *Sur les convulsions des femmes enceintes*, trad. du français de M. Velpeau.

Callisen, *Medicinisches Schriftsteller-Lexicon*.

*BLUHME (*Chrétien-Albert*), célèbre homme d'État danois, né à Copenhague le 27 décembre 1794. Ayant terminé en 1815 avec distinction ses études de droit, il fut nommé en 1820 auditeur

de guerre d'un régiment d'infanterie, en 1822 membre de la cour d'appel à Copenhague, et en 1823 membre du gouvernement et de la commission d'enquête dans les colonies de l'Inde orientale (Tranquebar), vendues depuis aux Anglais. De retour à Copenhague en 1825, il fut successivement juge de paix de la ville de Storeheddinge, bourgmestre de la ville de Nestoed, et grand bailli du diocèse d'Aalborg. En 1843, il fut appelé au poste de directeur général des douanes et du commerce du royaume. En 1848, après l'avénement du roi Frédéric VII, qui, aux applaudissements de son peuple, renonça spontanément au pouvoir absolu, M. Bluhme fut appelé à faire partie du nouveau cabinet comme ministre du commerce, et contribua d'abord puissamment à combattre l'insurrection qui éclata le 24 mars dans les duchés de Slesvig et de Holstein, et qui, par les troubles européens et l'initiative de la Prusse, se transforma en une guerre triennale avec l'Allemagne. Membre du nouveau ministère dit *de mars*, M. Bluhme, à côté d'hommes d'esprit, mais dont quelques-uns étaient peut-être trop inexpérimentés, se distingua à la fois par la fermeté de son caractère et par sa prudence dans des conjonctures difficiles pour la monarchie danoise. En novembre 1848, M. Bluhme se retira du ministère avec le titre de chef du secrétariat particulier de S. M., et devint en 1850 directeur de la chambre des douanes de l'Oeresund. Vers cette époque, la guerre, interrompue par des trêves pendant les mois d'hiver, se ralentit, et devint de moins en moins populaire en Allemagne, dont les classes industrielles souffraient beaucoup par le blocus de leurs ports. Enfin, l'intégrité de la monarchie danoise fut reconnue et garantie en 1851 à Londres et à Varsovie par le concours des grandes puissances : un nouvel ordre de succession, relativement au duché de Holstein (qui fait partie de la fédération germanique), fondé sur la loi salique, fut approuvé par les mêmes puissances. Il ne restait plus que l'approbation de la diète danoise : M. Bluhme rentra alors au ministère avec le porte-feuille des affaires étrangères (en novembre 1851), et en janvier 1852 il succéda au comte A.-W. de Molthe comme président du conseil. Malgré la sagesse et la netteté de ses explications, M. Bluhme rencontra une telle résistance dans la diète, que le roi, d'après le conseil de ses ministres, en décréta vers la fin de 1852 la dissolution. Mais la nouvelle diète (landsthing et volksthing) vient de refuser (avril 1853) la ratification de l'ordre de succession, et ce rejet inattendu a été suivi de la démission de M. Bluhme.

P.-L. Möller.

* **BLUHME** ou **BLUME** (*Frédéric*), archéologue et juriste allemand, né à Hambourg le 29 juin 1799. Il étudia le droit, qu'il professe actuellement à l'université de Bonn. Ses principaux ouvrages sont : *Das Kirchenrecht der Juden und Christen besonders in Deutschland* (le Droit ecclésiastique des juifs et des chrétiens, principalement en Allemagne); Halle, 1826, 2ᵉ édition, 1851; — *Regum Romanarum et mosaicarum collatio*, 1833; — *Grundriss des Pandektenrechts* (Esquisse du droit des Pandectes); Halle, 1829, 2ᵉ édit., 1843; — *Encyclopædie und System der in Deutschland geltenden Rechte* (Encycl. et syst. des droits usités en Allemagne); Bonne, 1847-1850. A. H.

Conversations-Lexicon.

BLUM (*Jean*), architecte suisse, vivait dans la dernière moitié du seizième siècle. On a de lui : *Ein kunstrych Buch von allerley Antiquitæten* (un Livre d'antiquités); Zurich, sans date; — *Nützliches Säulenbuch* (le Livre des ordres d'architecture), Zurich, 1660, avec un appendice.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*. — Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon*.

* **BLUM** (*Jean-Chrétien*), théologien et humaniste anglais, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il prit ses grades à Leipzig et à Helmstaedt. Ses principaux ouvrages sont : *Disputatio de Poeticis græcis*; Leipzig, 1708; — *de Principibus poetis*; ibid., 1709; — *Animadversiones ad commata quædam fœderis antiqui*; Leipzig; — *Florum consecrandorum Ritus antiquus*; ibid.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

BLUM (*Joachim-Christian*), littérateur allemand, né à Rathenau, dans la Marche de Brandebourg, le 17 novembre 1739; mort dans la même ville le 28 août 1790. Il était doué d'une faible constitution, aggravée encore par une chute dans laquelle il fut foulé aux pieds d'un cheval. Après s'être rétabli, il étudia successivement à Brandebourg, Berlin et Francfort-sur-l'Oder, et préféra, à la jurisprudence et à la théologie, la philosophie et la littérature. Il se forma à l'école de Ramler et d'Alexandre Baumgarten, qui ne furent pas moins ses amis que ses maîtres. Outre quelques poésies légères, on a de lui : *die Eroberung von Rathenau* (la Délivrance de Rathenau), drame historique en 5 actes, applaudi sur le théâtre de Berlin, imprimé à Leipzig, 1775, in-8°; — *Spaziergaenge* (Promenades); Berlin, 1774; Leipzig, 1785, in-8°; — *Neue Spaziergaenge* (Nouvelles promenades); Leipzig, 1784; — *Sprüchwoerterbuch* (Dictionnaire des proverbes allemands); Leipzig, 1780 et 1782, in-8°.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopädie*.

BLUMAUER (*Aloys*), poëte allemand, né le 21 décembre 1755 à Steier, dans la haute Autriche, mort le 16 mars 1798. Entré en 1772 dans l'ordre des Jésuites, à Vienne, il continua de résider dans cette ville après la dissolution de cette célèbre compagnie, remplit quelque temps les fonctions de censeur, puis les abandonna pour se mettre à la tête de la librairie Grœffer, à laquelle il était associé depuis 1787. Ses nombreuses poésies dans lesquelles il prit Burger pour

modèle, ne manquent pas de feu et abondent en saillies ; mais ces saillies tombent souvent dans la trivialité ; souvent aussi son vers pèche par le rhythme, et son style, mâle et pur dans certains passages, devient incorrect dans beaucoup d'autres. Les jésuites, bien qu'il eût appartenu à leur ordre, ne sont nullement épargnés dans ses écrits. Ses œuvres, parmi lesquelles on remarque surtout *l'Énéide travestie* (*Virgil's Æneis travestirt*, Vienne, 1784; 4e édit., Kœnigsb., 1824), parurent d'abord dans le *Wiener Musenalmanach* (Almanach des Muses Viennoises). On en donna depuis plusieurs éditions complètes (Leipzig, 1801-1805; Kœnigsb., 1832; Munich, 1827-1830, 2e édit.; Stuttgart, 1839-1849.

A. H.

Conversations-Lexicon.

BLUMBERG (*Chrétien-Gotthelf*), théologien luthérien allemand, né à Ophausen, dans la principauté de Querfurth, en 1664; mort à Zwickau en 1735. Il étudia à Leipzig, puis à Iéna, et assista au siége de Mayence, où il était aumônier d'un régiment ; il exerça ensuite, dans quelques villes de la Saxe, les fonctions ecclésiastiques. On a de lui, entre autres ouvrages : *Exercitium anti-Bossuetium de mysterio in corona papali*; — *Fundamenta linguæ copticæ*, 1716; — *Dictionarium linguæ copticæ*, en manuscrit; — *Grammatica turcica*; — *Linguæ arabicæ institutiones*; — *Dictionarium hebraicum integritati suæ redditum*; — la *Bible complète*, avec des remarques.

Catal. Bibl. Bunav., t. I, vol. II, p. 1254.

***BLUMBLACHER** (*Christophe-André*), jurisconsulte allemand, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il a laissé : *de Jure emphyteotico*; — *de Servitutibus prædialibus et realibus*; — *de Tutelis*; — *de Retractu gentilitio et conventionali*.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

* **BLUMEL** (*Jacques*), jurisconsulte allemand, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *de Fidejussione*; — *de Gradibus cognationum*; — *de Privilegiis pupillorum ex jure divino, civili, canonico et saxonico*.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

BLUMENBACH (*Jean-Frédéric*), célèbre physiologiste allemand, né à Gotha le 11 mai 1752, mort à Gœttingue le 22 janvier 1840. Son père appartenait à l'enseignement, et sa mère « eut toutes les vertus, et sut faire chérir les vertus de famille (1). » Il se livra de bonne heure à l'étude de la science qui dut l'illustrer un jour. Il raconte lui-même comment, à l'âge de dix ans, un squelette qu'il vit chez un médecin, ami de son père, lui inspira une véritable passion pour l'ostéologie. « Il passait, dit son biographe (digne d'apprécier un si grand naturaliste), des heures entières à contempler le squelette. Après avoir bien gravé dans sa mémoire la forme des différents os et leurs rapports, il osa former le projet de s'en composer un semblable. Pour cela, il fit de nombreuses courses, le soir, dans le cimetière. Mais comme il ne voulait rien devoir qu'au hasard, il sentit bientôt la nécessité de se contenter des os de nos animaux domestiques. Il dirigea donc ses démarches secrètes de manière à se pourvoir de toutes sortes d'os de ce genre; puis, les portant dans sa chambre, il les y cachait de son mieux, et s'y cachait lui-même, afin de pouvoir se livrer à son travail à la dérobée. Malheureusement une servante découvrit enfin le trésor secret de l'enfant ; elle vit ce squelette si ingénieusement commencé, et se mit à crier au sacrilége, au scandale. L'enfant, tout en larmes, alla trouver sa mère ; la mère, aidée du bon docteur, fit sagement décider qu'on transporterait dans un grenier de la maison cette précieuse collection : début bien modeste de la fameuse collection dont la réputation est devenue universelle (1). »

(1) C'est ainsi que Blumenbach s'exprime lui-même dans son seul écrit qui soit étranger aux sciences, dans l'*Éloge* de sa mère.

Après avoir achevé ses études classiques au gymnase de Gotha, il alla, à dix-sept ans, fréquenter l'université de Iéna, où il eut pour camarade et ami Sœmmering, qui devint si célèbre comme anatomiste. De Iéna, où il passa trois ans, il se rendit à l'université de Gœttingue, et y inaugura son doctorat en médecine par une thèse remarquable : *De generis humani varietate nativa*; 1775, in-4°. Cette thèse, souvent réimprimée et traduite en plusieurs langues, contient en germe les travaux qui ont fait la réputation de Blumenbach.

La vie du fondateur de l'anthropologie fut peu accidentée, comme l'est en général celle des savants de l'Allemagne. En 1776, Blumenbach fut nommé conservateur du Cabinet d'histoire naturelle qu'il contribua tant à enrichir ; et, deux ans plus tard, il obtint la chaire de physiologie et d'anatomie comparées, qu'il illustra jusqu'à sa mort. Pendant un demi-siècle la renommée du professeur attira à l'université de Gœttingue l'élite de la jeunesse; il suffit de citer Alexandre de Humboldt au nombre des élèves de Blumenbach. Dans les courts moments de loisir que lui laissait son enseignement, il entreprit quelques voyages, pour voir ou acquérir les pièces qui manquaient encore dans ses collections. C'est ainsi qu'il visita à diverses reprises l'Angleterre et la France.

Blumenbach a le premier assis l'histoire naturelle sur une base scientifique, l'anatomie comparée ; c'est là sa gloire. Dès 1785, longtemps avant George Cuvier, il avait signalé l'étude comparative du squelette de l'homme et des animaux. Camper n'avait considéré que la *ligne faciale* dans les crânes de l'Européen, du nègre et de l'orang-outang ; Blumenbach fit ressortir

(1) M. Flourens, *Éloge historique de Blumenbach*, lu dans la séance publique de l'Institut du 26 avril 1847.

l'insuffisance de ce caractère : il insista sur la nécessité de comparer tout le crâne, toute la face, pour arriver à des solutions exactes; et le premier il divisa l'espèce humaine en cinq races : l'*Européenne* ou blanche, l'*Asiatique* ou jaune, l'*Africaine* ou noire, l'*Américaine* ou rouge, et la *Malaise*. Cette division, bien qu'elle ne soit pas irréprochable et qu'elle ait exigé diverses modifications, a fourni à la science un immense résultat, la démonstration de l'*unité du genre humain*, ou, pour parler plus exactement, de l'*espèce humaine*. On en trouve l'exposé dans *Decades VIII craniorum diversarum gentium*; Gœttingue, 1790-1808, in-4°, avec 80 fig.

Quant à ses idées sur la *formation des êtres*, Blumenbach, malgré son esprit éminemment observateur, avait pris, par une illusion naturelle à l'homme, un mot pour un fait : son *nisus formativus*, ou tendance génératrice naturelle, explique encore moins le mystère de la génération des êtres que la *préexistence des germes*, conçue par Leibnitz.

Presque toutes les sociétés savantes de l'Europe s'honoraient d'avoir pour membre l'illustre professeur de Gœttingue, et la plupart des souverains l'avaient décoré de leurs ordres. En 1825, il célébra le cinquantième anniversaire de son doctorat en déposant un legs destiné à l'encouragement de l'histoire naturelle; et ce ne fut qu'en 1835, lorsque Cuvier, de dix-sept ans plus jeune que lui, était déjà descendu dans la tombe, que Blumenbach prit sa retraite. Le vénérable doyen de la science s'éteignit à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui : *Handbuch der Naturgeschichte* (Manuel d'histoire naturelle); Gœttingue, 1780, in-8°; ouvrage qui fait époque dans l'enseignement de l'histoire naturelle, et dont le succès est attesté par dix éditions qui se sont succédé jusqu'en 1830; il a été traduit en français par S. Artaud, Metz, 1803, 2 vol. in-8°, et dans beaucoup d'autres langues; — *Ueber den Bildungstrieb und das Zeugungsgeschäft* (Sur la force formatrice et la fonction génératrice); Gœttingue, 1781, in-4°; 2e édit., 1791; — *Institutiones physiologicæ et pathologicæ*; Gœttingue, 1787 et 1798, 2 vol. in-8°; 4e édit., 1821, trad. en anglais, hollandais, allemand et français; — *Introductio ad historiam medicinæ literariam*; Gœttingue, 1786, in-8°; — *Specimen physiologiæ comparatæ inter animantia calidi ac frigidi sanguinis, vivipara et ovipara*; Gœttingue, 1787 et 1789, in-4°; — *Geschichte und Beschreibung der Knochen des menschlichen Körpers* (Histoire et description des os du corps humain); ibid., 1786, in-8°; 2e édit., 1807; — *Medizinische Bibliothek* (Bibliothèque médicale); Gœttingue, 1783-1794, 3 vol. in-8°; — *Beiträge zur Naturgeschichte* (Document pour servir à l'histoire naturelle); ibid., 1790, in-8°; 2e édit., 1806; — *Handbuch der vergleichenden Anatomie* (Manuel d'Anatomie comparée; ibid., 1805, in-8°; 3e édit., 1824; — *Synopsis systematica scriptorum, quibus inde ab inauguratione Acad. Georg.-August. d. 17 septembris 1737, usque ad 1787, disciplinam suam augere studuerunt professores medic. Gotting.*; 1788, in-8°; — un grand nombre de notices ou mémoires énumérés par Callisen, et qui se trouvent insérés dans divers recueils, particulièrement dans celui de l'Académie des sciences de Gœttingue. — Les riches collections de Blumenbach sont tombées après sa mort entre les mains de différents acquéreurs; l'université de Gœttingue en a acheté la plus grande partie.

F. H.

Marx, *Panégyrique de J.-F. Blumenbach*; Gœttingue, 1840. — Callisen, *Medicinisches Schriftsteller-Lexicon*. Copenhague, 1830, t. II. — M. Flourens, *Éloge historique de Blumenbach*; Paris, 1846.

*BLUMENSTEIN (*François*), minéralogiste alsacien, né à Strasbourg le 13 avril 1678, mort le 2 septembre 1738. Ayant servi sous le maréchal de Villeroi en France, il entreprit, sous la protection de ce capitaine, la direction des mines de la province du Lyonnais. Le hasard lui fit découvrir les mines de plomb de Saint-Julien Molin-Molette en Forez, dont il obtint, grâce encore à Villeroi, la concession pour vingt années. Il fit venir, pour exploiter ces mines, des ouvriers allemands. Les autres mines de la contrée prospérèrent aussi par ses soins. On a de lui : *Mémoires sur la minéralogie*, dans les *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle du Lyonnais*, de Dulac.

Lelong, *Bibliot. histor. de la France* (éd. Fontette), t. I. — Dulac, *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle du Lyonnais*.

BLUMENSTEIN (*Jean-Baptiste-François*, baron DE), ingénieur français, mort en juin 1825. Il entra, jeune encore, dans l'arme du génie, émigra en 1790, et prit successivement du service dans l'armée de Condé, en Autriche et dans le Portugal. Il revit la France en 1802, et s'établit dans le département de la Loire, où il avait recouvré une partie de sa fortune. Il fit plusieurs découvertes dans l'art des mines et de la métallurgie, et réussit, par ses travaux et des sacrifices pécuniaires, à développer la prospérité intérieure du pays.

Biographie universelle.

*BLUMENTHAL (*Christophe-Gaspard*), publiciste allemand, mort en 1689. Il remplit diverses fonctions publiques dans la province de Brandebourg, après avoir étudié à Leipzig et à Helmstædt, et parcouru plusieurs États de l'Europe. On a de lui : *De Pacis conservandæ mediis*; Leipzig, 1651; — *De principis et Republicæ inclitæ consiliario*; ibid., 1652; — *De præcipuis belli ac pacis artibus*; Helmstædt, 1654; — *Commentatio de Romulo, Romanorum rege primo*; Helmstædt, 1654, in-4°; — *Reisebeschreibung nach Spanien* (Relation d'un voyage en Espagne).

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

BLUMENTROST (*Laurent*), médecin russe, natif de Moscou, mort dans cette ville en avril 1755. Après avoir fait à Paris son cours de médecine, il se rendit à Saint-Pétersbourg en 1717, et y apporta le cabinet anatomique de Ruysh, acheté, sur sa proposition, par l'ordre de Pierre le Grand. Ce monarque, après la mort d'Areskin, nomma Blumentrost son premier médecin, lui confia la présidence du département médical de l'empire et celle de l'Académie des sciences, fondée à Saint-Pétersbourg d'après les plans de ce médecin. A l'avénement de l'impératrice Anne, Blumentrost fut mis à la retraite, avec une pension et le titre de conseiller d'État; en 1755, au moment de sa mort, il allait être nommé orateur en chef de l'université qu'on se proposait de fonder à Moscou. On a de lui : *Medicus castrensis, exercitui Moscovitarum præfectus*; Kœnigsberg, 1700, in-4°; — *Dissertatio de secretione animali*; 1713, in-4°.

Biographie médicale.

* **BLUMRŒDER** (*Auguste-Frédéric* DE), écrivain allemand, né le 2 août 1776 à Gehren, dans la principauté de Sondershausen. Il servit en 1798 dans un régiment d'artillerie, et fut fait en 1806 prisonnier par les Français. Remis en liberté, il fit après la paix de Vienne, la guerre d'Espagne avec le grade de capitaine, et partagea ensuite en Russie les désastres des armées françaises. De retour dans sa patrie, il prit part, avec le corps du duc de Weimar, aux campagnes de 1814 et 1815. Il devint ensuite gouverneur du prince héritier de Schwartzbourg-Sondershausen, et fut nommé en 1822 conseiller intime, fonction qu'il conserva jusqu'en 1850, époque de sa retraite. Ses principaux ouvrages sont, outre quelques romans et un poëme satirique : *Mephistopheles in Frack und in der Bluse* (Méphistophélès en habit et en blouse), poëme satirique; Leipzig, 1847; — *Die Spukgeister im Staat und in der Kirche* (les Revenants dans l'État et dans l'Église); Ilmenau, 1823; — *Gott, Nation und Freiheit* (Dieu, Nation et Liberté); Leipz., 1827; — *Der Selbstmord* (le Suicide); Weimar, 1839; — *Die Religion nach ihrer Idee und geschichtlichen Entwickelung* (la Religion d'après son principe et son développement historique); Sondershausen, 1839; — *Deutschlands Vergangenheit, Gegenwart und Zukunft* (Passé, Présent et Avenir de l'Allemagne); Sondershausen, 1845; — *Literärische Plänkler* (l'Éclaireur littéraire); Leipz., 1847; — *Das Verhältniss der Revolution zur Religion* (le Rapport de la révolution avec la religion); Sondersh., 1849.

A. H.

Conversations-Lexicon.

* **BLUNT** (*Edmond*), géographe américain contemporain. Il a publié : *le Guide du Navigateur dans l'océan Atlantique* (traduit de l'anglais); Paris, 1822; — *le Pilote américain, contenant la description des côtes orientales de l'Amérique du Nord, depuis le fleuve Saint-Laurent jusqu'au Mississipi; suivi d'une Notice sur le Gulfstream*; traduit de l'anglais par Magré; — *Renseignements sur la partie comprise entre l'île Sainte-Catherine et Buénos-Ayres*; traduit du *Pilote américain* par Magré, 1827; — *Renseignements sur la partie de la côte comprise entre la Trinité espagnole et Maranham*; traduit du *Pilote américain* par Magré (Extrait des *Annales maritimes et coloniales*); Paris, 1827.

Quérard, *la France littéraire*, supplément.

BLUNTSLI ou **BLUNTSCHLI** (*Jean-Henri*), chroniqueur suisse, né à Zurich en 1656, mort dans la même ville en 1722. On a de lui : *Memorabilia Tigurina*, 1 vol. in-4° : c'est une chronique de la ville et du canton de Zurich. B. Bulinger a donné de ce livre, en 1740, une édition regardée comme la meilleure. Werdmüller en a donné une continuation.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

* **BLUNTSCHLI** (*Jean-Gaspard*), jurisconsulte allemand, né à Zurich en 1808. Il étudia à Berlin, remplit dans son pays plusieurs fonctions politiques, et fut nommé en 1836 professeur à l'université de Zurich. Ses principaux ouvrages sont : *Staats-und Rechtsgeschichte der Stadt und Landschaft Zürich* (Histoire civile et politique de la ville de Zurich et des environs); Zurich, 1838; — *Die neuern Rechtsschulen der deutschen Juristen* (les Nouvelles Écoles de droit des juristes allemands); Zurich, 1841; — *Die drei Länder Uri, Schwyz und Unterwalden, und ihre ersten ewigen Bunde* (les trois pays d'Uri, de Schwitz et d'Underwald, et leur première et éternelle alliance); Zurich, 1847; — *Geschichte der republik Zürich* (Histoire de, etc.); Zurich; — *Allgemeines Staatsrecht* (Droit politique général); Munich, 1850.

Conversations-Lexicon.

* **BLUTEAU** (*D. Raphaël*), lexicographe portugais, né à Londres, de parents français, le 4 décembre 1638, mort à Lisbonne le 13 février 1734. Il résida longtemps en Angleterre, fit ses études chez les jésuites, et ne se rendit à Lisbonne qu'en 1668, après avoir été prédicateur de la reine Henriette-Marie, épouse de Charles Ier, roi d'Angleterre. Il essaya en vain de faire imprimer à Paris son dictionnaire portugais-latin, qu'il publia à Lisbonne sous le titre : *Vocabulario portuguez e latino, aulico, anatomico, architectonico, bellico, botanico, brasilico, comico, critico, dogmatico, dialectico, dendrolignico, ecclesiastico, etymologico, œconomico*, etc.; 1712 à 1721, 8 vol. petit in-fol. On a du même auteur un recueil de sermons intitulé *Primicias Evangelicas*, 1685, in-4°.

Éloge de D. Bluteau, dans les *Mem. de l'Académie des appliqués.*

BLUTEL (*Charles-Auguste-Esprit-Rose*), né à Caen le 29 mars 1767, mort à Anvers le 1er novembre 1806. Il était avocat à Rouen lorsqu'il fut nommé député du département de la Seine-Inférieure à la convention nationale. Dans

le procès de Louis XVI, il vota pour la détention et le bannissement. A la fin de 1794, il fut envoyé dans les villes de Rochefort, Bordeaux et Bayonne; il rendit compte à la convention des prises faites sur les ennemis, et dénonça les commissaires qui abusaient des réquisitions. Après la journée du 13 vendémiaire an IV, il fit décréter la destitution des employés de la convention qui avaient quitté leur poste pendant cette journée. Membre du conseil des cinq-cents, il chercha surtout à faire maintenir les lois de la convention, portant prohibition des marchandises anglaises.

Notice sur M. Blutel; Paris, 1847, in-8°.

BLYENBURG (*Damase Van*), poëte hollandais, né à Dordrecht en 1558. Il succéda à son père dans la charge de garde de la monnaie de Hollande; il quitta cette place pour celle de premier conseiller du vice-roi de Virginie. Il perdit sa femme, et, pour calmer la douleur que lui causa cette mort, il se décida à voyager, et partit pour la Bohême. Depuis, il ne reparut pas dans sa patrie, et l'on n'a jamais eu de ses nouvelles. On a de lui : *Cento ethicus ex ducentis poetis, hinc inde contextus*; Leyde, 1599, petit in-8°; Dordrecht, 1600, in-8°; — *Veneres Blyenburgicæ, sive Amorum hortus, in quinque areolas distinctus et flagrantissimis CXLVIII celeberrimorum poetarum flosculis refertus*; Dordrecht, 1600, petit in-8°; — *B. Fulgentii Sententiæ sacræ, sive epitome operum in triginta titulos sive capita distributa*; Amsterdam, 1612, in-8°.

Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*, édit. in-fol., t. II, p. 489 et suiv.

BLYENBURG (*Adrien Van*), poëte hollandais, né à Dordrecht en 1560, mort le 23 février 1599. Il était neveu du précédent, et, comme lui, consacra à la culture des lettres les loisirs que lui laissaient les emplois dont il fut chargé. On a d'Adrien de Blyenburg : *Poemata varia*; Leyde, 1582, petit in-8°; — plusieurs pièces dans les *Deliciæ poetar. Belg.*, t. I, 587.

Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas.*

***BLYTH** (*Robert*), graveur anglais, né vers 1750, mort à Londres en 1783. Il grava sur cuivre; et ses ouvrages, empruntés la plupart aux dessins de Hortimer, sont conçus dans l'esprit du maître, et ont du charme et de l'expression. Les plus remarquables sont: des *Études* dans le goût de Lairesse, 1779; — le *Buste d'un vieillard, couronné de pampre*; — *Buste d'un guerrier de l'Orient*; — des *Bandits allant à une expédition*, 1780; — une *Nymphe assise au bord de la mer et à côté d'un vieux berger*, 1781; — *Homère récitant aux Grecs ses poëmes*, 1781; — *Marius sur les ruines de Carthage*, 1781; — *les Pêcheurs*; — *la Vie et la Mort du soldat*, 1781; — *Nabuchodonosor recouvrant la raison.*

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

BNINSKI (*Alexandre*, comte DE), tacticien polonais, né à Cracovie en 1788, mort le 15 juin 1831. Il voyagea dans diverses contrées, entra en 1807 dans les légions polonaises au service de la France, fut nommé capitaine, se distingua dans la guerre d'Espagne, parvint au grade de major, suivit l'armée française en Russie, et se signala par sa bravoure au passage de la Bérésina; sa conduite en cette rencontre le fit nommer major général. La faiblesse de sa santé l'ayant contraint d'accepter son congé, il rentra dans sa patrie, et y vécut dans un complet isolement jusqu'à l'insurrection polonaise du 29 novembre 1830. Des frontières de la Lithuanie, où il résidait alors dans une terre de sa femme, il se rendit à pied à Varsovie, où dès son arrivée il fut élu sénateur, et chargé du soin d'approvisionner l'armée. Le zèle qu'il apporta dans l'accomplissement de cette mission hâta la fin de ses jours. On a de lui : *Traité sur l'exercice de l'infanterie polonaise*; Varsovie, 1810, in-8°; — *Traité sur la cavalerie*; ibid., 1811, in-8°; — *Tables de logarithmes*; ibid., 1818, in-4°, etc.

Encyclopédie polon.

BÔ (*Jean-Baptiste-Jérôme*), représentant du peuple à la convention, naquit, le 1er juillet 1753, à Laussignac, près le Mur-de-Barrez (Aveyron), et mourut à Fontainebleau en décembre 1811. Il exerçait la médecine à Laussignac, lorsque survint la révolution; il se jeta dans le parti populaire avec enthousiasme, et fut nommé procureur syndic au Mur-de-Barrez. Élu député à l'assemblée législative, il fut nommé membre du comité des secours publics. Réélu à la convention, il fut appelé en 1792 aux comités central, des secours publics et de l'instruction publique, et vota, dans le procès de Louis XVI, pour la peine de mort, sans appel ni sursis. Envoyé en mission dans la Corse, il fut arrêté sur la route de Toulon par des gardes nationaux de Marseille qui s'étaient insurgés contre la convention, et fut conduit dans les prisons de cette ville, où il resta trois mois, au bout desquels Carteaux le délivra en s'emparant de Marseille. A son retour, il fut envoyé dans les Ardennes, où il déploya une grande énergie à l'égard des autorités, qu'il destitua. Quelques troubles ayant éclaté dans l'Aube et la Marne, Bô, sur la proposition de Barrère, fut chargé d'aller les réprimer. Après avoir rempli cette mission, il fut envoyé dans les départements du Lot, de l'Aveyron et du Cantal, courut de grands dangers dans ce dernier, où l'on tira sur lui; et à l'expiration de ses pouvoirs, la convention les prorogea, sur la demande même des départements où il se trouvait. Il fut ensuite envoyé à Nantes avec Bourbotte, après le départ de Carrier; il y montra de louables sentiments d'humanité, fit vider les prisons et arrêter les membres du comité révolutionnaire, qu'il envoya à Paris pour y être jugés. Il déposa dans le procès de Carrier, et vota pour la mise en accusation. En 1795, il fut amené à la tribune par une motion de Granet, qui proposait de poursuivre ceux qui avaient insulté Bô à Toulon. Il déclara que cette

injure avait été suffisamment punie, et demanda « que les comités de salut public et de sûreté générale prissent des mesures pour concilier tous les partis et pacifier le pays. » Ces dernières paroles furent couvertes d'applaudissements. Bô fut encore envoyé en mission à l'armée des Pyrénées orientales, et fut enveloppé, peu de temps après, dans la proscription qui atteignit à cette époque les membres de l'ancienne Montagne. Il fut mis en état d'arrestation, et ne sortit de prison qu'à l'amnistie du 18 brumaire an IV. Employé au ministère de la police, comme chef du bureau des émigrés, jusqu'en 1799, il se retira ensuite à Fontainebleau, où il exerça sa profession de médecin. Il a laissé une *Topographie médicale de Fontainebleau*. H. C.

Biographie des Contemporains.

BOABDIL ou **BOADIL.** (*Voyez* ABOUABOULA, 1[er] vol.)

BOACK. *Voy.* BOCK.

BOADICÉE, BOUDICEA, BOODICIA ou **VOADICA**, femme de Prasutagus, roi des Icènes, tribu de la côte orientale de la Bretagne, mourut vers l'an 62. Elle succéda à Prasutagus, son époux, qui mourut en l'an 60 ou 61, après avoir institué pour ses héritiers ses deux filles et l'empereur Néron. Il pensait, par cette dernière disposition, préserver ses enfants de la rapacité de Rome. Il n'en fut rien : la reine vit ses États envahis, sa personne maltraitée, et ses deux filles enlevées par les Romains. Les principaux Icènes furent dépouillés de leurs propriétés, et les parents du dernier roi furent traités en esclaves. Boadicée résolut de se venger de tant d'outrages. A son appel, les Icènes, les Trinobantes et d'autres tribus voisines prirent les armes contre les Romains. Les Bretons se jetèrent sur Camalodunum (aujourd'hui Colchester, colonie fondée par des vétérans) : elle fut prise et livrée aux flammes; les colons cherchèrent vainement un asile dans un temple; après deux jours de résistance, ils furent emmenés prisonniers. Petilius Cerealis et Catus Decianus, l'auteur premier de cette guerre, furent obligés de battre en retraite devant les Bretons. La colonie de Londinum (Londres) eut le même sort que Camalodunum; et peu après il en fut encore de même du municipe de Verulamium. Plus de soixante-dix mille Romains ou d'alliés des Romains succombèrent dans ces diverses rencontres. Une bataille générale pouvait seule terminer la guerre : elle fut engagée par Suetonius Paulinus, chef de la neuvième légion romaine, qui n'avait que dix mille hommes à opposer aux deux cent trente mille dont se composait l'armée des Bretons, commandée par Boadicée en personne. Du haut de son char, où elle avait avec elle ses deux filles, on put voir cette reine haranguer elle-même les Bretons, en leur rappelant toutes les souffrances que leur avaient fait éprouver les Romains. Mais la science militaire l'emporta sur la justice de la cause : quatre-vingt mille Bretons succombèrent, dit-on, dans cette affaire mémorable, tandis que les Romains n'auraient perdu que quatre cents hommes. Boadicée ne voulut point survivre à sa défaite : elle s'empoisonna. Les Bretons lui firent des funérailles dignes d'elle; puis ils se dispersèrent. Cette victoire, que Tacite compare aux plus grandes journées de l'histoire romaine, consolida la domination des Romains dans la Bretagne.

Tacite, *Annales*, liv. XIV, 31, 37; *Agricola*, 15, 16. — Dion Cassius, l. XII, *l*, 12.

BOISTUAU ou **BAISTUAU** (*Pierre*), dit *Launay*, chroniqueur français, natif de Nantes, mort à Paris en 1566. Il passa, de son temps, pour un beau parleur, et ne manquait pas d'une certaine érudition. On a de Boistuau : *Théâtre du Monde ;* Paris, 1584 et 1598, 6 vol. in-16 ; — *Histoires tragiques, extraites des œuvres italiennes de Bandel et mises en langue françoise*, 1568, 1580, 1616, 7 vol. in-16; — *Histoires prodigieuses*, extraites de plusieurs fameux auteurs grecs et latins, 1561, in-8°. Cet ouvrage et le précédent ont été continués par Belleforest, etc.

La Croix du Maine et Duverdier, *Biblioth. française.*

BOARETTI (*François*, l'abbé), littérateur italien, né dans un village près de Padoue en 1748, mort à Venise le 15 mai 1799. Il fut nommé professeur du séminaire où il avait fait ses études, et passa de là à la chaire d'éloquence sacrée du gymnase ecclésiastique de Venise. Il y professa durant dix années; mais ce gymnase fut supprimé en 1794, et Boaretti, accablé de douleur par la perte de sa chaire, fut frappé d'une attaque d'apoplexie. Quoique son traitement lui eût été conservé par le sénat de Venise, l'infortuné professeur ne put jamais se relever de ce coup. On a de Boaretti : la traduction *in versi sciolti* des *Trachiniennes* de Sophocle; de l'*Électre*, de l'*Hécube*, de l'*Iphigénie en Tauride* et de la *Médée* d'Euripide, in-8°; — de l'*Hymne à Cérès* d'Homère; Padoue, 1784, in-8°; de *l'Iliade* d'Homère, *in ottava rima ;* Venise, 1788, 2 vol. in-8°; — des *Psaumes* de David; ibid., 1788, 2 vol. in-8°; — *Dottrina de' Padri greci relativa alle circostanze della Chiesa nel secolo XVIII, tratta de' testi originali*; ibid., 1791, 2 vol. in-8°; — la traduction en prose de *l'Ecclésiaste* de Salomon; ibid., 1792, in-8°; — *le Livre de la Sagesse*, avec une réfutation des principes émis par l'abbé Nicol. Spedalieri dans son ouvrage *De' diritti dell' uomo ;* ibid., 1792, in-8°; — *Pensieri sulla trisezione dell' angolo ;* ibid., 1793, in-4°.

Le P. Moschini, *Storia della letteratura di Venezia*, p. 273-276. — *Vitæ virorum illustrium seminar. Patavini*, p. 412.

BOATE. *Voy.* BOOT.

BOATON (*Pierre-François* DE), littérateur suisse, né à Longiraud, près d'Aubonne, dans le pays de Vaud, le 12 septembre 1734 ; mort à Berlin en juin 1794. Sa mauvaise santé l'obligea de bonne heure de renoncer au grade de capitaine, qu'il avait obtenu dans un régiment suisse au service de la Sardaigne ; et, grâce

à la protection du général Lentulus, il fut nommé gouverneur à l'école militaire de Berlin. Il se décida pourtant à quitter cette place pour échapper aux désagréments que lui suscitaient ses supérieurs, et il ouvrit à Berlin un pensionnat qui prospéra en peu de temps, mais qu'il abandonna pour se charger de l'éducation d'un fils unique, appartenant à une riche famille. Libre de cet engagement, Boaton, qui devait à son travail une heureuse médiocrité, se livra exclusivement à des études littéraires, et devint membre de l'Académie de Berlin. On a de lui : les *Idylles* et le *Daphnis* de Gesner, traduits en vers français; Berlin, 1775; Copenhague, 1780, in-8°; — *Essais en vers et en prose de M. le capitaine de B****; Berlin, 1782, in-8°; — traduction, en vers français et en octaves, d'*Oberon*, poëme de Wieland; — traduction, en vers français, de *la Mort d'Abel*, poëme de Gesner; ibid., 1785; Hambourg, 1791; — quatre pièces de théâtre manuscrites : *Barbe-Bleue; — Fadlallah, roi de Moussul; — le Triomphe de la bienfaisance; — l'Avare dupé*.

Denina, *Prusse littéraire*.

* **BOBADILLA** (*Francisco* DE), administrateur espagnol, vivait vers la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle. En 1498, lors des dissensions déplorables qui éclatèrent à Haïti, Bobadilla fut chargé d'aller rétablir l'ordre dans la nouvelle conquête. Arrivé le 23 août 1500 à Hispaniola, il fit bientôt voir toute la violence de son caractère : il chargea de fers Colomb et son frère l'Adelantado, et les renvoya en Europe; l'illustre victime de cette conduite odieuse se plaint d'un acte qui a dû nécessairement priver la postérité de documents inappréciables. Bobadilla ne se contenta pas de faire main-basse, au nom de l'autorité, sur les effets mobiliers de l'amiral, mais il s'empara de tous ses papiers. C'est ce que celui-ci déplore avec tant d'amertume dans la *lettera rarissima*. Par les ordres de Bobadilla, Colomb et ses trois frères furent embarqués du 20 au 25 novembre 1500, et expédiés pour Cadix. Les commandants des embarcations sur lesquelles ils se rendirent en Europe (Vallego et Andres Martin) les traitèrent avec la plus haute considération, et voulurent leur enlever leurs fers; ils n'y consentirent pas, et débarquèrent chargés de chaînes à Cadix. Un serviteur de Colomb avait quitté le navire secrètement, et se rendit à Grenade, où était Ferdinand et Isabelle. Les rois, comme on disait alors, furent profondément ulcérés de la conduite du commandeur, et nommèrent immédiatement à sa place Nicolas de Ovando, qui alla bientôt gouverner Hispaniola. Bobadilla paraît avoir été l'exécuteur inflexible des vengeances de l'évêque Fonseca, dans lequel Colomb trouva toujours un ennemi irréconciliable. De retour en Europe, l'ancien gouverneur de Saint-Domingue cessa de faire parler de lui, et mourut dans l'obscurité. Las Casas affirme qu'après sa mort nulle accusation d'exaction ne s'éleva contre sa mémoire; mais il y en a une dont il ne peut se laver devant les siècles.

F. DENIS.

Fernandez de Navarrete, *Coleccion de los viages y descubrimientos*. — Washington Irwing, *Vie de Colomb*.

BOBART (*Jacques*), médecin et botaniste allemand, natif de Brunswick, mort à Oxford le 4 février 1679. Il est le premier qui ait occupé la place de surintendant au jardin botanique de l'université d'Oxford, que le comte de Derby avait fondée en 1632. Bobart remplit cette place jusqu'à sa mort. On a de lui : *Catalogus plantarum horti medici Oxoniensis*; Oxford, 1648, in-8°; 2° édit.; ibid., 1658, in-8°. Cette seconde édition, revue par Will-Browne, Bobart et son fils, est fort préférable à la première.

Éloy, *Dictionnaire de médecine*.

BOBART (*Jacques*), botaniste anglais, fils du botaniste allemand, vivait dans la dernière moitié du dix-septième siècle. Il fut, après son père, surintendant du jardin de botanique d'Oxford. C'est aux deux Bobart que Linné a consacré un genre de plantes appelé *bobartia*, appartenant à la famille des cypéracées, et dans lequel le second de nos deux botanistes avait mis beaucoup d'ordre et de lumière. On lui doit la publication du second volume de l'*Histoire des plantes d'Oxford*, par Morison; Oxford, 1698, in-fol.; Bobart a placé à la tête de ce livre une histoire chronologique de la botanique, depuis Théophraste jusqu'à Morison.

Biographie médicale.

* **BOBINET**, curé de Buxerolles (Poitou), mort vers 1736, a laissé une nouvelle édition manuscrite des *Annales d'Aquitaine*, de Jean Bouchet, continuées jusqu'en 1730. Ce manuscrit forme 2 vol. in-4°, et se trouve dans la bibliothèque de Poitiers. Jusqu'en 1558, l'auteur n'a ajouté au texte de Bouchet qu'un petit nombre d'articles sur l'histoire du Poitou. Mais, depuis le règne de François II jusqu'à l'avénement de Henri IV, il fournit des détails curieux sur divers faits historiques relatifs au Poitou, dont quelques-uns sont inédits. AP. BRIQUET.

Filleau, *Fam. du Poitou*.

BOBOLINA, héroïne grecque, morte en 1825. Devenue veuve d'un armateur de Spetzia, assassiné à Constantinople en 1812 par ordre du sultan, elle excita ses compatriotes, au commencement de 1821, à soutenir la cause de l'insurrection grecque, qui lui promettait une éclatante vengeance. Elle arma trois vaisseaux à ses frais, arbora son pavillon sur un brick, et, confiant les deux autres bâtiments à des capitaines habiles, elle se fit leur amiral. Ses deux fils combattaient déjà sur le continent. Elle-même vint au siége de Tripolitza (septembre 1821), où presque tous les chefs du Péloponnèse se trouvaient réunis. Elle offrit ses vaisseaux au gouvernement pour continuer le blocus de Nau-

pile, et la maintint durant quatorze mois avec une grande persévérance. Sa vigilance et la fermeté de ses discours ôtèrent tout espoir aux assiégés, qui furent enfin contraints d'abaisser devant une femme grecque l'orgueil musulman, et de solliciter une capitulation. Après avoir ainsi contribué puissamment à la conquête de cette place importante, Bobolina fut chargée de protéger avec une division navale les côtes de la Morée, de transporter des renforts sur les points menacés, et de concourir à l'attaque des places maritimes, comme elle l'avait déjà fait pour celle de Monembasie. On dit que, pendant le siége de cette ville, un de ses neveux ayant été tué d'un coup de canon, elle étendit sur lui son manteau, et, sans s'abandonner à d'inutiles regrets, ordonna de venger sa mort en bombardant la ville avec plus d'activité. C'est avec la même apparence de résignation stoïque qu'elle parlait de la perte de son mari et de son fils aîné, morts les armes à la main. Cette femme extraordinaire, au teint bronzé, aux yeux brillants et pleins de feu, à la démarche guerrière, objet des louanges et quelquefois des épigrammes de ses compatriotes, excitait vivement la curiosité des étrangers. Ils étaient accueillis avec une cordiale hospitalité dans sa belle maison de Spetzia, qu'elle était venue, en 1824, habiter de nouveau avec ses frères pendant les dissensions qui divisaient les Grecs. En 1825, sa maison fut assaillie par les parents et les amis d'une jeune personne séduite, dit-on, par quelqu'un de sa famille. Quelques paroles peu mesurées de Bobolina augmentèrent l'exaspération, et un coup de fusil, parti des groupes tumultueux, termina la vie de l'héroïne. [*Enc. des g. du m.*]

Pouqueville, *Histoire de la Régénération de la Grèce.*

BOBROWSKI. *Voy.* ALI-BEY.

BOBRUN (*Henri*), peintre français, né à Amboise en 1603, mort en 1677. Son aïeul et son père avaient été au service de Henri IV et de Louis XIII : il occupa les mêmes positions, cultiva la peinture, et se fit une grande réputation par ses portraits. Le talent avec lequel il produisait ses modèles, en les flattant avec adresse, mais sans en affaiblir la ressemblance, lui procura une grande vogue à la cour de Louis XIV. Il joignait à ce mérite celui de versifier agréablement, et eut pour collaborateur, comme peintre et comme poëte, Charles Bobrun, son cousin. (*Voy.* l'article suivant). Parmi les portraits dus au pinceau de ces deux artistes, on cite ceux de Louis XIV et de la reine Anne d'Autriche.

Heinecken, *Dictionnaire des Artistes.*

BOBRUN (*Charles*), peintre français, frère cadet du précédent, né à Amboise en 1604, mort en 1692. Il s'appliqua à la peinture et y réussit, comme Henri, son cousin. Il possédait un talent absolument semblable; et dans les portraits auxquels il travaillait avec lui, il était impossible de distinguer la touche des deux cousins. L'un et l'autre avaient le même goût pour la poésie, et ils composaient, en collaboration, des pièces de vers et quelques comédies qui eurent, dans leur temps, un succès de société.

Heinecken, *Dictionnaire des Artistes.*

* **BOBYNET** (*Pierre*), jésuite, né à Montluçon (Berry) en 1593, professa la philosophie et la théologie pendant vingt ans, devint recteur des colléges de Moulins et de Quimper-Corentin, et mourut à Orléans le 25 juin 1668. Il se livra spécialement à l'étude de l'horographie. On a de lui : *l'Horographie curieuse, ou des Horloges et des Cadrans*; la Flèche, 1644, in-8°; — *l'Horographie ingénieuse*; Paris, 1647, in-8°; — *la Longimétrie industrieuse*; Paris, 1647, in-8°; — *Relegatio regularium ad sacras confessiones audiendas decem authenticis comprobata*; Paris, 1648; — *le Cadran des cadrans universels*; Paris, 1649, in-8°; — *l'Horloge des doigts*; Paris, 1649, et Orléans, 1650, in-8°; — *les Secrets du calendrier rendus faciles aux curieux*; Quimper-Corentin, 1665, in-8°. AP. B.

Sotwel, *Bibl. Script. Soc. Jes.*

BOCAGE. *Voy.* DUBOCAGE.

* **BOCANDÉ** (*Bertrand*), naturaliste géographe français, né à Nantes au commencement de notre siècle. Un séjour de seize ou dix-huit ans dans la Sénégambie méridionale l'a mis à même de recueillir sur ces régions, ordinairement si fatales aux Européens, une foule de documents précieux, dont la géographie s'est déjà emparée. Ces documents ont rectifié et agrandi nos connaissances topographiques et ethnographiques sur cette partie si peu connue de la côte. De retour en Afrique, M. Bocandé s'est fixé à *Ziguichor* ou *Ziguihior*, bourgade d'environ dix-huit cents âmes, qui s'élève sur les bords de la Casamansa, et qui n'est pas à plus d'une journée de Cacheo, établissement commercial appartenant aux Portugais : c'est de là qu'il poursuit ses persévérantes investigations, et nous savons même d'une manière positive que son intention est de quitter momentanément ce point pour explorer l'intérieur. Il a déjà rectifié plusieurs détails topographiques sur le cours de la Casamansa et de ses affluents (1).

Ayant acquis depuis longtemps une connaissance exacte de la langue des Mandingues, M. Bocandé a pu se mettre en communication avec les peuplades qui occupent ce territoire fertile. Il a fait ce que ne peuvent jamais faire les voya-

(1) *Casamansa*, ou mieux *Cassa-Mansa*; cette dénomination, qui signifie littéralement *fleuve du roi des Cassangs* ou des *Cassangs-roi*, n'appartient pas à la langue portugaise. Il existe encore des Cassangs entre la Cassa-Mansa et le Rio São-Domingo. Le pays a été presque complétement envahi par les Balantes, qui ont repoussé les anciens possesseurs de la contrée.

geurs qui traversent rapidement ces régions; il a pénétré dans les croyances des peuplades et dans le secret de leurs institutions rudimentaires. M. Bocandé a aussi enrichi l'histoire naturelle: il a rapporté de ses diverses excursions plus de quarante-cinq mille insectes, sans compter un grand nombre d'autres objets. On a de lui: *Notes sur la Guinée portugaise ou Sénégambie méridionale*, avec une carte fort intéressante, et qui relève beaucoup d'erreurs accréditées; — *Mémoires* insérés dans le *Bulletin* (août 1849) de la Société de géographie, dont il est membre. FERDIN. DENIS.

Documents inédits.

* **BOCANGEL** (*Nicolas*), nommé à tort *Boccangelino*, médecin espagnol, natif de Madrid, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Son père était d'origine génoise, et il devint lui-même successivement médecin de l'impératrice Marie d'Autriche, de Marguerite, fille de cette princesse, et enfin de Philippe III, roi d'Espagne. On a de lui: *De Febribus Morbisque malignis et Pestilentia, eorumque causis, præservatione et curatione liber;* Madrid, 1600 et 1604, publié d'abord sous ce titre: *De las enfermedades malignas y pestilentes, sus causas remedios y preservacion;* Madrid, 1600.

Éloy, *Dictionnaire historique de la médecine.* — *Biographie médicale.*

BOCARRO (*Antoine*), historien portugais, vivait au dix-septième siècle. Il succéda à Diego de Couto dans l'emploi d'historiographe des Indes, et continua après lui *l'Asie portugaise*, ouvrage de Jean de Barros, dont Bocarro écrivit la treizième décade. Selon Jöcher, ce travail existe encore en manuscrit.

Moréri, *Dictionnaire historique.* — Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

* **BOCARRO FRANCEZ** (*Manoel*), médecin, astronome portugais, né à Lisbonne en 1588, mort en 1662 à Florence. Il vint étudier en France, et alla prendre ses degrés à Montpellier. Il vécut dans l'intimité des hommes les plus éminents du dix-septième siècle. A Rome, il suivit les leçons de Galilée. On a de lui: *Anacephaleosis Indicæ Historicæ*, 1624; — un *Traité des Comètes*, 1618. On lui attribue: *Carmen intellectuale;* Amsterdam, 1639; — *Quinta essentia aristotelica*, 1632; — *Fœtus astrologicus;* Rome, 1626. F. D.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana.* — *Mémoires de Portugal.* — Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*, avec le supplément d'Adelung.

* **BOCATI** (*Giovanni*), peintre de l'école romaine, né à Camerino, vivait au milieu du quinzième siècle. On ignore quel fut son maître; mais, d'après le seul ouvrage authentique qu'on connaisse de lui, on ne peut douter qu'il n'ait connu les œuvres de Masaccio et de Fra Angelico. Ce tableau à la détrempe, représentant la *Vierge et plusieurs saints*, est placé à Pérouse dans l'oratoire de la confrérie de Saint-Dominique; on y lit: *Opus Johannis Bochatis de Chamerino*, 1447. E. B—N.

Mariotti, *Lettere pittoriche Perugine.* — B. Gambini, *Guida di Perugia.*

* **BOCAUD** (*Jean*), médecin français, natif des environs de Montpellier, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Reçu docteur en 1540, il devint régent quatre ans après la mort de Fontanon, et remplit ces fonctions jusqu'à 1558. Il laissa: *Tabulæ curationum et indicationum, ex prolixa Galeni methodo in summa rerum capita contractæ;* Lyon, 1554.

Biographie médicale. — Éloy, *Dictionnaire historique de la médecine.*

BOCCACE ou **BOCCACIO** (*Giovanni di* CERTALDO), célèbre écrivain italien, né en 1313 à Paris ou à Florence (on n'est pas bien d'accord sur son lieu de naissance), mort à Certaldo le 21 décembre 1375. Les uns le disent né à Florence même, d'autres à Paris, où son père exerçait le négoce. La question n'est pas tout à fait indifférente, comme on serait tenté de le croire au premier coup d'œil. Si en effet il a vu le jour à Paris, son talent de conteur s'explique par ses premières lectures; les fabliaux et les romans de chevalerie y tombaient naturellement entre les mains du jeune commis, qui un jour devait transmettre ce genre à l'Italie.

A vingt-huit ans Boccace se trouve à Naples, on ne sait trop comment. Au-dessus de Naples s'élève, comme on sait, le riant Pausilippe, et sur cette colline classique un vieux colombaire, que les savants, les enthousiastes et le peuple décorent toujours du nom de *tombeau de Virgile*. Sur ces ruines, Boccace fut saisi, dit-on, d'une grande résolution: il jeta au vent les comptes de commerce, et se fit poëte, malgré son père; en étudiant le droit canon, le latin et le grec, car à cette belle époque, où l'on reprenait l'étude des anciens, où le Dante et Pétrarque favorisèrent cette tendance par leur exemple, il fallait être érudit avant d'écrire en vers ou en prose. Puis Boccace fut amoureux, disposition indispensable des poëtes de tous les âges. Licencieux dans son *Decamerone* comme Ovide dans ses élégies, il a porté, si l'on en croit certains biographes, ses désirs aussi haut que l'exilé du Pont: Fiametta n'est autre, disent-ils, que la fille naturelle de Robert, roi de Naples. Une opinion toute récente, assez paradoxale de prime abord, mais basée sur de fortes probabilités, reconnaît dans Fiametta la personnification de la puissance impériale. Si cette doctrine, émise par M. Rosetti, prenait de la consistance; s'il était vrai que la *gaie science*, le *dire d'amour*, a servi de jargon au parti gibelin; que l'amour platonique, élément principal de la poésie italienne pendant trois siècles, cachait, sous l'emblème d'une dame ardemment désirée, l'espoir d'un meilleur avenir politique, il en résulterait que plusieurs des ouvrages de Boccace auraient un sens emblématique; comme *la Di-*

vine Comédie, ils tendraient, sous le voile de la fiction, à un but positif. *Fiametta*, jetée dans le même moule que Laure de Pétrarque et Béatrix du Dante, serait, comme ses sœurs aînées, un être allégorique; le *Filocopo*, le *Labyrinthe d'amour*, la *Vision*, porteraient le sceau d'une franc-maçonnerie qui, pendant le moyen âge, faisait une guerre acharnée au pouvoir pontifical.

Réduits à discuter le mérite purement littéraire des œuvres de Boccace, nous dirons que son grand poëme *il Filostrato*, dans lequel « le prince Troïlus aime la belle Criséida (Chrysés), fille de Calchas, évêque de Troie, qui a traîtreusement passé aux Grecs, » renferme des strophes élégiaques d'une grande beauté. Mais ce n'est point ce poëme qui a fait la gloire de Boccace; moins encore *la Théséide*, que les littérateurs citent comme le premier essai de poëme épique en Italie. Dans la même catégorie d'ouvrages presque oubliés, se rangent et son *Nimfale fiesolano*, autre espèce de poëme épique en l'honneur de la belle ville de Fiesole, aujourd'hui si déserte; et sa *Vision amoureuse* (*l' Amorosa visione*), imitation monotone des *Triomphes* de Pétrarque; et son *Admète*, ou *la Comédie des Nymphes de Florence*, poëme bucolique, le premier en date dans la littérature moderne. Dans cet ouvrage, supérieur du reste aux deux précédents par des descriptions simples et gracieuses, la prose se trouve déjà mêlée aux vers; peut-être *Admète* a-t-il servi de transition, et révélé à Boccace sa véritable vocation. Ses vers sont toujours embarrassés; ses *sonnetti* et ses *canzone* ont une lourdeur qui contraste avec l'harmonieuse versification de Pétrarque, qui charmait alors toutes les oreilles. Boccace est le créateur de la prose italienne, de même que Dante et Pétrarque ouvrent le cortége des poëtes de ce pays. Mais Boccace n'arriva pas d'un seul bond à écrire une prose modèle: il n'est point de transition brusque dans le développement des intelligences. Le *Filocopo, l'Amorosa Fiametta*, le *Corbaccio* ou *Labyrinthe d'amour*, ne sont que les préludes du *Decamerone*. L'exagération pompeuse des romans de chevalerie prédomine encore dans les premiers; dans le *Decamerone* (les Dix Journées), c'est la grâce naïve des fabliaux qui a pris le dessus : la diction se déroule lente, douce, moelleuse, comme ces rivières paisibles, unies comme glace, dont le courant ne connaît ni vague, ni écume.

S'il y a toujours eu un concert unanime d'imprécations contre l'indécence des *Cent Nouvelles* contenues dans le *Decamerone* (et le nier serait une entreprise vaine et dangereuse), du moins il est permis de l'expliquer par les mœurs du temps et surtout du pays. Les aventures burlesques ou tragiques racontées, d'après la fiction de Boccace, par ces beaux jeunes gens et ces belles Florentines, qui fuyaient la peste et s'égayaient dans une fraîche maison de campagne, pendant que leurs concitoyens se mouraient à une demi-lieue de là, ces aventures se reproduisent encore parmi certaines classes des pays méridionaux, où le *far niente* explique la vogue qu'obtiennent, depuis cinq siècles, et Boccace et la foule des *novellieri* qui inondent la littérature italienne. Boccace d'ailleurs, élevé à l'école des anciens, et des romanciers peu chastes du moyen âge, n'a point appris l'art des réticences perfides et des circonlocutions gazées : il raconte ce qu'il a entendu dire au coin des rues par les commères, avec infiniment plus d'esprit et de style qu'elles, mais avec tout aussi peu de retenue; il parle de l'*appetito carnale* comme on parle aujourd'hui des grandes passions : sans être impudent, il vous fait rougir. A tout prendre, le *Decamerone* reste un livre interdit, excepté aux philologues à front d'airain. Le tableau animé de la peste de 1348, qui se trouve dans l'introduction du *Decamerone*, a été plus d'une fois comparé à la peste d'Athènes, décrite par Thucydide: c'est un véritable chef-d'œuvre.

Poëte et savant célèbre, Boccace montra même de l'aptitude pour les affaires. La ville de Florence lui confia plus d'une fois des emplois politiques d'une haute importance. Il occupa le premier la chaire fondée pour l'interprétation de la *Divina Commedia*, et il devint l'ami de Pétrarque.

Boccace a écrit aussi de bons ouvrages en beau latin, tel que *Genealogia deorum*, espèce de discours apologétique sur la poésie, et d'encyclopédie classique; — *de Mulieribus claris*; — *de Casibus virorum et fœminarum illustrium*, etc. Les œuvres complètes (*opere complete*) de Boccace ont été publiées par les soins de Montier; Florence, 1827, 17 vol. in-8°. [*Enc. des g. du m.*]

Tiraboschi; *Storia della letteratura ital.* — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Paul Jove. — Ginguené, *Hist. litt. de l'Ital.* — Manetti, *Specimen histor. litt. Florentinæ secul. XIII ac XIV, etc.*; Florent., 1747, in-8°. — Adry, *Notice sur Boccace*; Paris, 1802, in-8°. — Baldelli, *Vita di Giov. Boccacio*; Flor., 1806, in-8°. — Manni, *Istoria del Decamerone* de G. Boccacio; Flor. — Dibdin, *Biographical Decameron.*, 1742. — Campi, *Monumenti d'un ms. autografo di G. Bocc.*; Florence, 1827.

***BOCCACINI** (*Antoine*), chirurgien italien, vivait vers la première moitié du dix-huitième siècle. Il exerça la chirurgie à Comacchio, dans le voisinage de Ferrare. Il avait eu pour maître San-Cassini, et publia des ouvrages qui passent pour être de ce dernier, et dont voici les titres : *Cinque disinganni chirurgici per la cura delle ferite*; Venise, 1713; — *Cinque disinganni chirurgia per la cura delle ulcere*; Venise, 1714; — *Cinque disinganni per la cura de' seni*; 1715.

Biographie médicale.

***BOCACCINO** (*Boccaccio*), peintre, né à Crémone vers 1460, mort vers 1518. Il fait époque dans l'école de Crémone, « et fut, dit Lanzi, le meilleur moderne parmi les anciens, le meilleur ancien parmi les modernes. » Son style est en partie original, en partie conforme à celui du Pérugin, dont Pascoli croit qu'il fut

élève, après avoir toutefois reçu dans sa patrie les premières leçons de Girolamo Bembo. C'est au dôme de Crémone qu'il faut chercher ses principaux ouvrages; dans le chœur, il a peint à fresque *la Naissance et le Mariage de la Vierge*, et au cul-de-four, *le Christ bénissant, assis sur des nuages entre les évangélistes et quatre autres saints*. En général, les têtes manquent de grâce et de noblesse, et le clair-obscur n'est pas irréprochable; mais il y a de la richesse dans les vêtements, de la variété dans le coloris, de la vérité dans les attitudes, et du goût dans les fonds de paysage ou d'architecture. E. B—n.

Vasari, *Vite*. — Pascoli, *Vite de' Pittori, Scultori e Architetti moderni*. — Lanzi, *Storia pittorica*.

* **BOCACCINO** (*Camillo*), peintre, fils du précédent, né à Crémone en 1511, mort en 1546. Bien qu'il n'ait vécu que peu d'années, et qu'il n'eût reçu que dans son enfance quelques leçons de dessin de son père, il était parvenu à se former une manière pleine à la fois de grâce et de force; son dessin est énergique, son coloris vigoureux, ses draperies élégantes. C'est à Saint-Sigismond de Crémone qu'on peut admirer les chefs-d'œuvre de cet artiste; il y a décoré de fresques la coupole, la tribune, et les côtés du maître-autel. A la coupole sont les *quatre Évangélistes* assis, à la réserve de saint Jean qui est debout, et dont le corps, rejeté en arrière par un mouvement de surprise, forme une courbe contraire à l'arc de la voûte. Cette figure est justement fameuse pour le dessin et l'effet de perspective. A la tribune, on voit Jésus-Christ entouré d'anges portant les instruments de la passion; enfin, les tableaux latéraux sont: *la Résurrection de Lazare* et *la Femme adultère*. Ces deux grandes compositions, remarquables par l'absence totale d'yeux, sont, dit-on, une réponse de Bocaccino à ses détracteurs, qui prétendaient que, sans le secours de la vivacité des regards, il lui serait impossible de donner de l'expression à ses œuvres. E. B—n.

Lomazzo, *Idea del Tempio della Pittura*. — Lanzi, *Storia pittorica*.

BOCCA-DI-FERRO, ou **BUCCA-FERRI**, ou **BUCCA-FERRA** (*Louis*), médecin italien, né en 1482, mort le 3 mai 1545. Il prit ses grades à l'université de sa ville natale, et étudia la médecine sous Alexandre Achillini. Il remplit aussi une chaire de logique, et compta parmi ses disciples Jules-César Scaliger, François Piccolomini et Benoît Varchi. A Rome, où il se rendit sur l'invitation du cardinal de Gonzague, son élève, il professa avec éclat la philosophie d'Aristote. Après la prise de Rome par les troupes impériales, il revint à Bologne, y reprit sa chaire de philosophie, et entra dans les ordres. Il reçut de Charles-Quint le titre de comte palatin. Ses ouvrages sont: *In librum primum Physicorum Aristotelis*; Venise, 1558 et 1613; — *In quatuor libros Meteororum Aristotelis*; Venise, 1563 et 1570; — *Lectiones in parva Naturalia Aristotelis*; Venise, 1570; — *In duos libros Aristotelis de Generatione et Corruptione Commentaria*; Venise, 1571; — *Diatribe de Principato partium corporis*, dans l'*Apologia pro Galeno contra Vesalium*.

Biographie médicale.

BOCCA-DI-FERRO (*Jérôme*), jurisconsulte italien, neveu du précédent, naquit à Bologne en 1552, et mourut le 1[er] mars 1623. Il fut l'un des hommes de son temps le plus versé dans la science du droit : des contestations s'étant élevées entre les magistrats royaux de Bologne et le cardinal Frédéric-Borromée, ce fut à Jérôme Bocca-di-Ferro et à Pancirole que le pape Clément VIII déféra le jugement de ce litige. Bocca-di-Ferro fut récompensé des peines que lui causa ce procès, par une chaîne d'or et une médaille dont le souverain pontife le gratifia. On a de ce jurisconsulte: des *Consultations*; Bologne, 1623; — *Leçons sur toutes les matières ordinaires du droit civil*; — quelques autres ouvrages sur des sujets analogues, mais restés inédits.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BOCCAGE (*Manoël-Maria-Barbosa* du), poëte portugais, né à Sétuval en 1776, mort en 1806. Il appartenait à la famille française qui portait le même nom. Au sortir de ses études, il entra dans le corps des gardes marines; l'inimitié du comte de Saint-Vincent lui ferma bientôt cette carrière, et ce ministre lui fit expier par l'exil une saillie que le jeune poëte s'était permise à son égard. A Goa, où il fut obligé de se rendre, il trouva de nouveaux amis qui lui firent oublier sa disgrâce; il alla de cette ville à Macao, dont le premier magistrat lui accorda sa bienveillance; il la perdit bientôt, pour avoir composé un poëme contre la maîtresse de son protecteur. Il revint à Goa, d'où il fut ramené dans sa patrie par un riche négociant de cette cité, Joaquim Pereira d'Almeida, qui mit à la disposition du poëte sa maison et sa fortune. Uniquement voué à ses occupations littéraires, du Boccage vit s'accroître chaque jour le nombre de ses admirateurs: son nom, déjà célèbre, fut environné d'une auréole de gloire, ses chants volèrent de bouche en bouche, et il devint le chef d'une école poétique connue sous le nom d'*elmanisme*. Quoique doué d'un caractère insouciant et léger, du Boccage avait une instruction peu ordinaire; il parlait avec facilité l'italien, le français, l'espagnol et le latin; il connaissait, d'une manière très-approfondie, Virgile, Ovide, Horace, Tibulle, Plaute, le Tasse, l'Arioste; nos auteurs français, Corneille, Racine, Voltaire et Molière lui étaient familiers. La langue portugaise était, pour lui, l'objet d'un véritable culte: persuadé qu'elle convient à tous les genres de poésie, il ne voulut rien emprunter à l'antiquité, et la connaissance des chefs-d'œuvre nationaux l'aida puissamment dans ses compositions. Une épître philosophique qu'il composa en 1797, et dans laquelle il niait

l'immortalité de l'âme, le fit déférer au saint office, qui, peu sévère à son égard, et cédant aux prières de ses amis, le mit en liberté après une courte détention. L'indépendance de son caractère ne lui permit pas d'accepter une place de commis que Scabra lui offrait dans sa secrétairerie. Il publia (1798-1805) cinq volumes de poésies, dont la générosité de ses amis paya l'impression et lui abandonna le bénéfice. Cette publication mit le comble à l'enthousiasme de ses admirateurs; la lecture ne fit point oublier l'effet qu'avait produit l'improvisation de ses chefs-d'œuvre, et sa gloire reçut une consécration nouvelle. Mais sa captivité avait laissé dans son esprit une impression de tristesse et de mélancolie que rien ne put effacer; dans les derniers temps de sa vie, des sentiments religieux remplirent son âme, et, regrettant sans doute de les avoir connus trop tard : « Qu'il sache mourir, s'écriait-il, celui qui n'a pas su vivre! » Peu de jours avant sa mort, il composa, dit-on, un chant élégiaque, modèle de poésie et de sensibilité, qui lui valut de la part de Francisco Manoël, son rival en génie et en gloire, le seul éloge qui fût digne de lui : « Du Boccage était un poëte! » On a de lui : la *traduction* de plusieurs *Métamorphoses* d'Ovide; — de *l'Agriculture* de Rosset, des *Plantes* de Castel, des *Jardins* et de *l'Imagination* de Delille; — une *traduction* du roman de *Gil Blas* de Le Sage, et de la *Colombiade* de Mme du Boccage; — un grand nombre d'*Odes*, de *Sonnets*, de *Cantates*, d'*Idylles*, d'*Épîtres*, d'*Élégies* et d'*Épigrammes*; — *Viriatus*, *Alphonse Henriquez*, et *Vasco de Gama*, trois tragédies qu'il avait à peine ébauchées. — Une partie des œuvres de Boccage a été publiée à Lisbonne en 6 vol. in-12. BÉATRIX FRESSE-MONTVAL.

Œuvres de Manoël Maria-Barbosa du Boccage. — Ferdinand Denis, dans l'*Europe littéraire*, t. II.

BOCCAGE (*Marie-Anne* LE PAGE, épouse de FIQUET DU), femme poëte, née à Rouen le 22 octobre 1710, morte le 8 août 1802. Elle épousa un receveur des tailles de Dieppe, qu'elle perdit de bonne heure. Pendant longtemps elle crut que les bienséances lui faisaient un devoir de cacher son goût inné pour la poésie. Elle ne débuta que fort tard dans la carrière littéraire; mais son coup d'essai fut un triomphe. L'Académie de Rouen lui décerna, en 1746, un prix pour son premier poëme. Dès ce moment ses scrupules s'évanouirent, et elle publia successivement une imitation du *Paradis perdu* et du poëme de *la Mort d'Abel*. En 1749 elle donna un poëme en dix chants, intitulé *la Colombiade*, et fit jouer, à la Comédie Française, une tragédie, *les Amazones*, qui n'eut que onze représentations. A cette époque sa célébrité était parvenue à son apogée : elle était successivement admise au sein des académies de Rome; de Bologne, de Padoue, de Lyon et de Rouen. son salon renfermait tout ce que la France comptait d'hommes distingués; Voltaire lui consacrait quelques-uns de ses loisirs, et Fontenelle l'appelait sa fille. *Forma Venus, arte Minerva*, telle était la devise que lui avaient décernée ses nombreux admirateurs. Lors de sa réception à l'Académie des Arcades à Rome, on lut tant de vers à sa louange, qu'on en forma un recueil imprimé en un fort volume. La plupart de ses ouvrages furent traduits en anglais, en espagnol, en allemand et en italien. Mais, chose bizarre! la seule production de Mme du Boccage dont la postérité ait confirmé le succès est précisément celle pour laquelle elle reçut le moins d'éloges de la part de ses contemporains. Nous voulons parler des lettres qu'elle adressa à sa sœur, Mme Duperron, pendant ses voyages en Italie, en Angleterre et en Hollande. Elle mourut après une longue carrière, toute de triomphes et d'honneurs. [*Enc. des g. du m.*]

Guilbert, *Notice sur madame du Boccage*; Rouen, 1807, in-8°.

BOCCAGE (*Pierre-Joseph* FIQUET DU), littérateur français, mari de la précédente, naquit à Rouen en 1700, mourut dans la même ville au mois d'août 1767. Il entra dans les finances, fut nommé receveur des tailles à Dieppe, et consacra à la littérature le temps que lui laissait son emploi. Il avait fait une étude particulière de la langue anglaise, et tenta d'en faire connaître aux Français quelques productions remarquables. On a de lui : *Mélanges de différentes pièces de vers et de prose, traduites de l'anglais*; Berlin et Paris, 1751, 3 vol. in-12; — *Lettres sur le théâtre anglais*; Rouen, 1752, 2 vol. in-12.

Quérard, *la France littéraire*.

BOCCALINI (*Trajano*), auteur satirique italien, né à Lorette en 1556, mort le 16 novembre 1613. Il fut d'abord gouverneur de plusieurs villes dans les États de l'Église; mais son défaut de prudence l'obligea de renoncer à cette position et de venir s'établir à Rome, où sa causticité lui suscita de nombreux ennemis. Il s'essaya dans le genre satirique : ses premières compositions ayant été fort goûtées, il adopta cette manière d'écrire. Les sociétés académiques de l'Italie l'admirent dans leur sein, admirant la facilité de son élocution, sa critique fine et délicate, la profondeur de ses vues politiques. Il s'acquit la bienveillance et la protection des cardinaux Borghèse et Gaëtan; mais cet appui ne l'empêcha pas d'appréhender le ressentiment des Espagnols, contre lesquels il avait écrit; et, pour se garantir de leur vengeance, il crut devoir se retirer à Venise, où il fut reçu chez un de ses amis. C'est là qu'il mourut, d'une colique, suivant les uns; selon d'autres, assommé à coups de sacs remplis de sable. La première de ces versions est appuyée par le témoignage du registre mortuaire de la paroisse où mourut Boccalini; la seconde a été rapportée par les écrivains contemporains de ce satirique. On a de lui : *Ragguaglj di Parnaso, centuria prima*; Venise, 1612, in-4°; — *Centuria secunda*; Venise, 1613, in-4° : la première

de ces centuries a été traduite en français par Th. Fougasse, qui l'a intitulée *les Cent premières nouvelles et avis du Parnasse*, etc.; Paris, 1615, in-8°. On a donné aussi en latin : *Tr. Boccalini quinquaginta relationes ex Parnasio de variis Europæ Eventibus; adjuncta est ratio status Davidis Judæorum regis;* Hambourg, 1683, in-8°; — *Pietra del Paragone politico*, *Cosmopoli* (Amsterdam), et Venise, 1615, in-4°; traduit en latin sous ce titre : *Lapis lydius politicus*, par Ernest-Joachim Creutz, et en français par Giry, qui l'a intitulé *Pierre de touche politique tirée du mont de Parnasse;* Paris, 1626, in-8°: il y en a aussi une traduction anglaise, Londres, 1626, in-4°; et en allemand, Tubingen, 1616 et 1617, in-4°; — *Commentarj sopra Cornelio Tacito;* Genève, 1669, in-4°; inséré dans le recueil intitulé *la Bilancia politica di tutte le opere di Trajano Boccalini*, etc., annotée par le chevalier Louis du May; — *la Segretaria d'Apollo;* Amsterdam, 1653, in-24.

Kœnig, *Bibl. vet. et nov.* — Tob. Mayer, *Eponymolog.* — Pope-Blount, p. 827. — Baillet, *Jugements*, t. III, p. 8. — Morhof, *Polyh. liter.* — Jac. Brucker, *Histor. crit. philos.*, t. V. — *Catal. Bibl. Bunav.*, t. I, vol. II, p. 1091. — Lorenzo Crasso, *Elog. d'Uom. letter.*

BOCCANERA (*Guillaume*), homme d'État italien, vivait dans la dernière moitié du treizième siècle. Issu de l'une des plus nobles familles génoises, il se mit à la tête du parti démocratique soulevé contre la noblesse. Dans une sédition qu'il excita en 1257, il déposa le conseil des huit nobles, chargé jusqu'à cette époque de gouverner sa patrie. Il reçut de la faction victorieuse trente-deux *anziani* pour conseillers, une place près de l'autel dans l'église de Saint-Siro, le titre de capitaine du peuple, et tous les attributs du pouvoir souverain pendant l'espace de dix ans. Mais la tyrannie qu'il fit peser sur Gênes souleva contre lui le peuple de cette ville; et, après plusieurs révoltes comprimées avec succès, une insurrection générale, qui éclata en 1262, précipita du pouvoir Boccanera, dont la vie ne fut épargnée que grâce à l'intercession de l'archevêque de Gênes.

Sismondi, *Republiques italiennes.* — Vincent, *Hist. de Gênes*, t. I, p. 323.

BOCCANERA (*Simon*), homme d'État italien, petit-fils de Guillaume, vivait dans la première moitié du quatorzième siècle. Il obtint parmi les Génois une grande popularité, par le zèle qu'il apporta à défendre le parti démocratique contre le pouvoir de la noblesse. Une insurrection ayant éclaté contre l'aristocratie, les révoltés jugèrent que Boccanera était le seul qui méritât d'être proclamé *l'abbé du peuple*, sorte de magistrat plébéien qui remplissait à Gênes les mêmes fonctions que les tribuns du peuple dans la république romaine. Comme Boccanera, craignant de déroger à sa noblesse, refusait cette charge, il fut, à l'unanimité, proclamé doge de Gênes en 1339. Pendant son administration, qui dura cinq années, il combattit avec succès toutes les factions rivales qui s'étaient réconciliées pour le renverser, et fit triompher le pavillon génois sur les Maures d'Espagne, les Tartares et les Turcs. Malgré tant de services et de gloire, il vit le peuple cesser graduellement de le soutenir contre les attaques de la noblesse; et bientôt, assiégé dans Gênes par ses ennemis, il fut réduit, en 1344, à se démettre de sa dignité. Retiré à Pise jusqu'en 1356, il trouva, à cette époque, sa patrie soumise à la domination milanaise, qu'il soutint contre les attaques de l'aristocratie génoise; mais lorsque, par ses efforts, celle-ci eut été vaincue, il expulsa de Gênes les Milanais, et fut élevé de nouveau à la dignité ducale le 14 novembre 1356. Il en jouit pendant sept années. Au bout de ce temps, Pierre de Lusignan, roi de Chypre, retournant en Orient, passa à Gênes; on lui offrit un repas auquel Boccanera fut invité, et les ennemis de ce doge en profitèrent pour le faire périr par le poison.

Sismondi, *Républiques italiennes.*

BOCCANERA (*Gilles*), marin génois, frère de Simon, vivait dans la dernière moitié du quatorzième siècle. Il entra, en qualité d'amiral, au service d'Alfonse XI, roi de Castille, qui en 1340 lui donna quinze galères, et l'envoya combattre les Maures. Boccanera, vainqueur du roi de Maroc dans deux batailles navales, concourut, en 1344, à la prise d'Algésiras. Ses services furent récompensés par le don du comté de Palma. En 1571 et sous le règne du roi de Castille Henri II, il remporta deux victoires : l'une, à l'embouchure du Tage, sur les Portugais; l'autre, pour la France, sur la flotte anglaise, à la vue de la Rochelle; il y fit prisonniers un grand nombre de seigneurs anglais, entre autres le comte de Pembrock, amiral de cette nation.

Sismondi, *Republiques italiennes.*

BOCCANERA (*Baptiste*), homme d'État italien, fils de Simon, mort en novembre 1401. Il fut investi du commandement de Gênes par les habitants de cette ville, qui, après s'être soumis à la France, s'étaient révoltés contre Colard de Calleville, chargé de les gouverner au nom du roi Charles VI. Ce prince, informé de cet événement par Boccanera lui-même, qui sollicitait de lui la confirmation de son autorité, envoya à Gênes le maréchal de Boucicault, qui se saisit de Boccanera et lui fit trancher la tête.

Sismondi, *Republiques italiennes.*

BOCCANERA (*Marin*), architecte italien, vivait dans le quatorzième siècle. Gênes, sa patrie, lui dut la construction de quelques aqueducs, l'agrandissement du port, et l'achèvement de l'arsenal des galères. Boccanera commença le grand môle de cette ville, auquel il donna pour fondation d'énormes blocs de rochers arrachés aux montagnes voisines.

Soprani, *Vite de' Pittori, Scult. ed Architetti Genovesi.*

* **BOCCARDINO**, peintre, né en Toscane avant la moitié du quinzième siècle, travaillait encore en 1480. Il apprit la miniature de Gherardo, qui

était alors un des plus habiles artistes en ce genre. Boccardino ne lui fut pas inférieur, et les livres de chœur qu'il peignit pour l'abbaye de Florence furent regardés comme les plus beaux de tous ceux que possédaient les églises de cette ville.

E. B—n.

Ticozzi, *Dizionario*. — Orlandi, *Abbecedario*.

BOCCHERINI (*Louis*), musicien compositeur, né à Lucques le 14 janvier 1740, et mort à Madrid en 1806. Fils d'un contre-bassiste de la métropole de Lucques, Boccherini fut élevé au séminaire de cette ville, et reçut les premières leçons de musique de l'abbé Vannucci, maître de chapelle de l'archevêché. Tout jeune encore, il étonnait par sa facilité à jouer du violoncelle, son instrument de prédilection. Il alla ensuite passer quelques années à Rome, où il fit ses études de composition. S'étant lié intimement, à son retour dans son pays natal, avec un habile violoniste nommé Manfredi, les deux amis associèrent leurs talents, et bientôt leur réputation, comme virtuoses et comme compositeurs, s'étendit dans toute l'Italie. A cette époque l'Espagne était le lieu de réunion des plus célèbres artistes de l'Europe; ils résolurent de s'y rendre en visitant d'abord la France, et en 1771 ils arrivaient à Paris. Les premiers trios de Boccherini pour deux violons et basse, ses premiers quatuors pour deux violons, viole et basse, y obtinrent un succès prodigieux, et en peu de temps une foule d'autres productions attestèrent la fertile imagination de leur auteur. L'accueil que Boccherini reçut à Madrid ne fut pas moins flatteur : le roi lui offrit de lui faire une pension s'il voulait se fixer en Espagne, et composer chaque année neuf morceaux pour le service de sa cour; Boccherini accepta. Le prince des Asturies, de son côté, lui confia la direction de sa musique particulière. Tout enfin semblait présager d'heureux jours à l'artiste qui venait de s'unir à une jeune femme dont il était épris, lorsqu'une circonstance fortuite, la mort de son ami Manfredi, détruisit à jamais l'édifice de son bonheur. Manfredi était premier violon de la musique du prince héréditaire; Boccherini choisit pour le remplacer Brunetti, habile violoniste et agréable compositeur; mais bientôt celui-ci, abusant de la confiance de son bienfaiteur, mit tout en œuvre pour le supplanter, et parvint à le forcer à la retraite.

Boccherini n'avait point songé au soin de sa fortune; il se trouva réduit pour toute ressource au produit de quelques morceaux qui lui étaient demandés par des communautés religieuses. Le marquis de Benaventi vint à son secours en lui proposant de composer un certain nombre de morceaux de musique, moyennant une pension qu'il lui payerait chaque mois : et pendant dix-huit ans, c'est-à-dire jusqu'à la mort du marquis de Benaventi, Boccherini vécut de cette pension, qui suffisait à peine à ses besoins. Il n'avait plus pour se loger, lui et sa famille, qu'une seule chambre, dans laquelle il avait fait construire une espèce d'appentis en bois, où il se réfugiait par une échelle lorsqu'il ne voulait pas être troublé dans ses travaux par le bruit incessant que ses enfants faisaient autour de lui. Soutenu par l'amour de son art, il supportait sans murmurer le sort qui l'obligeait encore, dans un âge avancé, à travailler continuellement pour nourrir sa famille. Sa probité égalait la douceur de son caractère. Mme Gail, pendant le séjour qu'elle fit à Madrid en 1803, fut chargée de lui offrir cent louis pour son *Stabat Mater*, qu'il venait de terminer; il refusa, parce qu'il était convenu de livrer ce morceau à une autre personne pour la modique somme de 280 francs. Boccherini termina ses jours dans l'isolement et la misère, mais non pas dans un cloître, où, selon quelques biographes, il serait mort sous le cilice. La cour, qui l'avait délaissé pendant sa vie, parut à ses obsèques; et beaucoup d'Espagnols qui admiraient les œuvres de ce musicien furent alors tout étonnés d'apprendre que pendant longtemps il avait vécu près d'eux, sans qu'ils se doutassent même de son existence.

Quoique le nombre des œuvres instrumentales publiées à Paris et ailleurs par Boccherini soit très-considérable, il est encore de beaucoup inférieur à celui des productions de ce compositeur. Les ouvrages qu'il a fait graver, et dont M. Fétis a donné la nomenclature dans sa *Biographie universelle des Musiciens*, consistent en concertos, sonates et duos, ou une foule de trios, quatuors, quintetti et sextuors; une symphonie concertante par deux violons, alto, deux violoncelles, hautbois, cor et basson obligés; six symphonies et une ouverture pour orchestre. On évalue à deux millions de francs environ la somme que ses éditeurs ont retirée de la vente de ses ouvrages; et cependant cet homme de génie s'est éteint dans l'indigence. Vivant isolé, et ne connaissant, pour ainsi dire, d'autre musique que la sienne, il tirait de son propre fonds tout ce qu'il écrivait; de là l'indépendance de manière et de style, l'originalité et la naïveté charmante qui caractérisent son talent. On lui a reproché de manquer de force et d'énergie, ce qui a fait dire qu'il était la femme d'Haydn : cependant quelques-uns de ses quintetti, qui sont ses plus beaux titres de gloire, et dans lesquels il a donné un rôle important à la partie de violoncelle, sont loin d'en être dépourvus. Ses adagios sont admirables, ses finales seuls ont vieilli; ses chants ont une grâce, une suavité qui leur donne quelque chose de céleste, et qui font regretter que sa musique religieuse soit restée inédite; on ne connaît en effet, dans ce genre, que son *Stabat Mater* pour deux voix de soprano, tenor et orchestre, publié à Paris chez Sieber.

Dieudonné Denne-Baron.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

BOCCHI, en latin **BOCCHIUS** (*Achille*), littérateur italien, né à Bologne en 1488, mort dans la même ville le 6 novembre 1562. Il avait à

peine atteint sa vingtième année, qu'il se fit connaître par un ouvrage d'érudition. Il s'attacha ensuite à Albert Pio, comte de Carpi, devint orateur impérial en cour de Rome, chevalier comte palatin, et joignit à tous ces titres la prérogative de conférer le grade de docteur, de créer des notaires, d'armer chevalier, et de légitimer des bâtards. En 1522, il professait, dans sa ville natale, la littérature grecque et latine, la poésie, la rhétorique, et prenait place au nombre des *anziani*. Vingt-quatre ans après, dans un palais qu'il avait fait construire, il établissait une académie ayant pour devise les figures de Mercure et de Minerve, d'où elle prit le nom d'*Hermathena*, quoiqu'elle se soit aussi appelée *Academia Bocchiana* ou *Bocchiale*, à cause de son fondateur. Cet établissement possédait une imprimerie, et les éditions qui en sortaient avaient toutes été corrigées par les académiciens. Parfaitement instruit de l'histoire de Bologne, et chargé par le sénat de cette ville d'en écrire l'histoire, Bocchi connaissait encore l'histoire de toutes les autres nations, et n'était étranger ni à l'hébreu, ni à l'archéologie. Il eut pour amis les deux Flaminio, le cardinal Sadolet, Jean-Philothée Achillini, et Lelio Gregorio Giraldi, qui, en tête de quelques-uns de ses livres, donne à Bocchi le surnom de *Philéros*, pour indiquer sans doute l'attachement qu'il lui avait voué. On a de lui : *Apologia in Plautum*, *cui accedit vita Ciceronis, authore Plutarcho;* Bologne, 1508, in-4°; — *Carmina in laudem Jo.-Baptistæ Pii;* Bologne, 1509, in-4°; — *Symbolicarum quæstionum de universo genere, quas serio ludebat, libri V; Bononiæ, in ædibus novæ Academiæ Bocchianæ*, 1555, in-4° : cet ouvrage, dont les emblèmes furent gravés par Jules Bonasoni et retouchés par Augustin Carrache, offre, dans l'une de ses estampes, la représentation d'un supplice où est employé un instrument analogue à celui dont l'invention est attribuée au docteur Guillotin; — quelques pièces de vers latins, dans le t. Ier des *Deliciæ Italorum poetarum* de Gruter ; — *Achillis Philerotis Bocchii lusuum libellus ad Leonem X*, manuscrit conservé dans la bibliothèque Laurentienne de Florence; — *Histoire de Bologne*, écrite en latin et en dix-sept livres, conservée aussi dans la bibliothèque de l'Institut de cette ville; il en existe une copie, sous le n° 9,951, à la Bibliothèque impériale de Paris.

Gyraldus, *Dial. II de Poetis*, p. 565. — David Clément, *Bibliothèque curieuse*, t. IV, p. 379.

BOCCHI (*Faustin*), peintre italien, natif de Brescia, né en 1659, mort vers 1742. Élève de Fiaminghino, il peignit des batailles, des paysages, des oiseaux, des animaux. Il sut aussi rendre les sentiments et les passions de l'homme. Lanzi dit avoir vu dans la galerie Carrara, à Bergame, un *Sacrifice païen* peint par Bocchi, et de la manière la plus bizarre. Deux autres tableaux de ce maître sont en la possession du comte Théodore Lecchi. Le défaut de ces productions est que la lumière n'y est pas assez ménagée.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Orlandi, *Abbecedario*.

BOCCHI (*François*), littérateur italien, né à Florence en 1548, mort dans la même ville en 1618. Il eut pour guide, dans ses travaux littéraires, son oncle, vicaire général de l'évêque de Fiesole; et pour appui, Laurent Salviati, le protecteur le plus dévoué des écrivains de son temps. On a de Bocchi : *Discorso a chi de' maggiori guerrieri, che insino a questo tempo sono stati, si deve la maggiaranza attribuire;* Florence, 1573, 1579, in-8°; — *Discorso sopra la lite delle armi e delle lettere, e a cui si deve il primo luogo di nobiltà attribuire;* Florence, 1579, 1580, in-8°; — *Discorso sopra la musica, non secondo l' arte di quella, ma secondo la ragione alla politica pertinente;* Florence, 1581, in-8°; — *Excellenza della statua di Giorg. Donatello, collocata in la facciata della chiesa di S.-Michele*, etc.; Florence, 1584, in-8°; — *Discorso sopra il pregio dell' umano valore;* ibid., 1587, in-8°; — *le Bellezze della città di Firenze, dove a pieno di pittura, di scultura, di sacri tempii, di palazzi, i più notabili artifizii e più preziosi si contengono;* ibid., 1592, in-8°; 2e édit., augment. par Jean Cinelli; ibid., 1677, in-8°; — *Opera di Fr. Bocchi sopra l' imagine miracolosa della santissima Nunziata di Firenze*, etc.; Florence, 1592, in-8°; — *Della cagione onde venne ne gli antichi secoli la smisurata potenza di Roma e dell' Italia;* ibid., 1598, in-8°; — *Ragionamento sopra l' uomo da bene;* Florence, 1600, in-4°; — *Epistola de horribili sonitu audito Florentiæ;* ibid., 1604, in-4°; — *De Restauratione testudinis sacræ ecclesiæ Majoris collapsæ;* Florence, 1604, in-4°; — les éloges en latin de *Raimond Muti;* ibid., 1606, in-4°; — de *François de Médicis;* ibid., 1587, in-4°; — de *Pierre Vettori*, 1585, in-4°; — l'éloge en italien de *Laurent Salviati;* — deux livres d'éloges en latin des hommes illustres de Florence; Florence, 1607, in-4°; — *Oratio de laudibus Joannæ Austriæ* (en latin et en italien); ibid., 1578; — *Discours civils et militaires;* — *Histoire de Flandre;* — un volume de lettres : ces trois ouvrages sont en italien; — *De Laudibus reginæ Margaritæ Austriæ*, etc.; Florence, 1612; — *Sur la mort de Cosme de Médicis*, traduction italienne du discours de P. Vettori; etc.

Tiraboschi, *Storia della Lett. Ital.*

BOCCHORIS (Βόκχορις), roi et législateur égyptien, vivait vers l'an 812 avant J.-C. Hérodote ne dit rien de ce prince, ce qui a fait croire qu'il devait être le même que Asychis. Il est rangé dans la vingt-quatrième dynastie par Eusèbe, qui l'appelle Saïte, en ajoutant que ce Bocchoris fut, après quarante-quatre ans de règne, fait prisonnier et brûlé par Sabacon. Les lois

de Bocchoris furent relatives aux prérogatives royales et à l'impôt.

Diodore, I, 94. — Manéthon, *Chronique*. — Tacite, *Histoire*, V, 3. — Athénée, X, 418. — Élien, *Hist.*, XII, 3. — Wilkinson, *Ancient Egyptian*.

BOCCHUS, roi de Mauritanie, vivait dans la dernière moitié du deuxième siècle avant l'ère chrétienne. Il donna sa fille en mariage à Jugurtha, et consentit à faire la guerre aux Romains de concert avec ce prince, qui lui avait promis le tiers de la Numidie, à condition de contribuer à leur expulsion. Deux fois vaincu par Marius, Bocchus prêta l'oreille aux sollicitations que lui adressa ce général par l'organe de Sylla, son questeur; et, sous prétexte de livrer ce dernier à Jugurtha, il fit tomber Jugurtha lui-même entre les mains de Sylla, l'an 103 avant J.-C. Bocchus. En récompense de sa trahison, il obtint de réunir à ses États le pays des Numides.

Salluste, *Bellum Jugurthinum*.

BOCCHUS, probablement fils du précédent, mort vers l'an 33 avant J.-C. Il était frère de Bogud, désigné comme fils de Bocchus Ier. Les deux frères gouvernaient en commun la Mauritanie; et César, qui les savait hostiles au parti de Pompée, les confirma dans leur souveraineté. Bocchus se rendit utile à César en prenant Cirta, capitale de Juba, roi de Numidie. Il fut récompensé de ce service par une portion du royaume de Masinissa, l'allié de Juba, qui fut reprise plus tard par Arabion, fils de Masinissa. Cependant on trouve un document duquel il résulte que, l'an 45 avant J.-C., Bocchus envoya ses fils rejoindre Pompée en Espagne. Peut-être sa jalousie à l'égard de son frère Bogud l'avait-elle porté à déserter la cause de César. Même dissidence entre les deux frères, lors de la guerre civile entre Antoine et Octave. Bocchus prit parti pour le dernier, et Bogud pour Antoine. Pendant le séjour de Bogud en Espagne, Bocchus s'empara du gouvernement de la Mauritanie, dans lequel il fut enfin confirmé par Octave.

Dion Cassius, XLI, 42; XLIII, 3, 36; XLVIII, XLIX. — Appien, II, 96; IV et V.

BOCCIA. *Voy*. NEGRI.

*__BOCCIARDO__ (*Clemente*), peintre, né à Gênes en 1620, mort à Pise (1) en 1658. Sa haute stature lui fit donner le surnom de *Clementone* (le grand Clément). Il fut élève de Bernardo Strozzi, dit *le Capuccino;* mais, par les études qu'il fit à Rome et à Florence, et par la fréquentation de Castiglione, il se forma un style plus correct et plus idéal que celui de son maître. Bocciardo a beaucoup travaillé en Toscane, et surtout à Pise, où il a laissé des ouvrages estimés dans la cathédrale et dans plusieurs autres églises. Son portrait, peint par lui-même, fait partie de la collection iconographique de la galerie de Florence. E. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Soprani, *Vite de' Pittori, Scultori e Architetti Genovesi*. — Morrona, *Pisa illustrata*.

(1) A Florence, selon Nagler (*Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.)

BOCCONE (1) (*Paulo*, prénom qu'il changea plus tard contre celui de *Silvio*), célèbre naturaliste sicilien, né à Palerme le 24 avril 1633, mort le 22 décembre 1704. Descendant d'une famille originaire de Savone, dans les États de Gênes, il s'appliqua de bonne heure à l'étude de l'histoire naturelle, et particulièrement de la botanique. Cette étude était alimentée par le jardin des plantes que Pietro Castelli, disciple d'André Césalpin et de Baccio, avait fondé, en 1639, dans la capitale de la Sicile. Passionné pour la recherche des plantes, il parcourut l'Italie, la France, la Hollande, l'Allemagne, l'Angleterre, et se mit en rapport avec les savants les plus distingués de son époque, entre autres avec Shérard, Morison, Hatton, Barrelier. En 1696, il fut associé à l'Académie des curieux de la nature, la société alors la plus célèbre de l'Allemagne. Il enseigna la botanique à Ferdinand II, duc de Toscane, et devint professeur à Padoue. Vers la fin de sa vie il entra, sous le nom de *Silvio*, dans l'ordre de Cîteaux, et, dégoûté du monde, il alla mourir dans un couvent, près de sa ville natale. On voit encore son tombeau dans la petite église de Palco, à trois lieues de Palerme.

Voici, dans l'ordre chronologique, les ouvrages de Boccone, aujourd'hui assez rares: *Manifestum botanicum de plantis Siculis, cum observationibus physicis nonnullis;* Catane, 1668, in-fol.; — *Elegantissimarum plantarum semina botanicis honesto pretio oblata;* ibid., 1668, in-fol.; — *Della pietra belzuar, minerale Siciliana, lettera familiare;* Monteleone, 1669, in-4°; — *Novitiato alla segretaria* (Traité sur les qualités d'un secrétaire); Gênes, 1670, in-12; — *Recherches et observations naturelles touchant le corail, la pierre étoilée, l'embrasement du mont Etna;* Paris, 1672, in-12; nouvelle édition augmentée; Amsterdam, 1674, in-8°; traduit en hollandais, ibid., 1744, in-8°: on y trouve des observations très-curieuses; les *Recherches sur l'embrasement de l'Etna* ont été aussi imprimées à part; Paris, 1673, in-12; — *Epistola botanica;* Naples, 1673, in-4°, insérée dans les *Bisarrie Botaniche di alcuni semplicisti di Sicilia*, recueil publié par Nic. Gervasi; Naples, 1673, in-4°; — *Icones et Descriptiones variarum plantarum Siciliæ, Melitæ, Galliæ et Italiæ, quarum una quæque proprio charactere signata ab aliis ejusdem classis facile distinguitur;* Lyon, 1674, in-4°; Oxford, même année, in-4°, avec 52 planches: cet ouvrage, le principal de l'auteur, fut publié sur les instances du célèbre botaniste Morison, qui en surveilla l'impression et y joignit une préface; — *Lettre écrite à l'auteur du Journal des Savants, touchant une gomme ou espèce de baume qui est souverain pour les blessures*, insérée dans le *Journal des Savants*, 20 janvier 1676; — *Osservazioni naturali, ove*

(1) Et non BOCCONI.

si contengono materie-medico-fisiche e di botanica, produzioni naturali, fosfori diversi, fuochi sotteranei d'Italia, e altre curiosità, disposte in trattati familiari; Bologne, 1684, in-8° : ce livre, composé de trente-six observations, est très-intéressant pour l'histoire des sciences; — *Museo di fisica e di esperienza, variato e decorato di osservationi naturali, note medicinali e raggionamenti, secondo i principii de' moderni, con una dissertazione dell' origine et della prima impressione delle produzioni marine*; Venise, 1697, in-4°, avec 18 planches assez défectueuses : c'est le développement de l'ouvrage précédent; il en parut un abrégé en allemand; Francfort, 1697, in-12; — *Museo di piante rare della Sicilia, Malta, Corsica, Italia, Piemonte, Germania*; Venise, 1697, in-4°, avec 133 planches contenant 319 figures : l'auteur publia cet ouvrage à la prière de Shérard, qu'il avait connu à Venise; plusieurs de ces planches furent empruntées à son ami le P. Barrelier, comme Boccone l'avoue lui-même dans plusieurs endroits de son livre; l'accusation de plagiat, lancée par Ant. de Jussieu contre ce dernier, est donc mal fondée; — *Observatio circa nonnullas plantas marinas imperfectas, uti fucos, corallinas, zoophyta, fungos et similes, earumque originem*, dans le Recueil des curieux de la nature, 3e décade, 4e année; — *De materia simili lithomargæ Agricolæ, aut agarico minerali Ferrantis Imperati, quæ in cavitate quorumdam saxorum in destrictu civitatis Rothomagensis, et Portus Gratiæ, in Normannia invenitur*; mémoire sur l'asbeste, dans Mangat, *Bibl. script. medic.*, t. I, p. 333. Parmi les ouvrages inédits de Boccone, on remarque une *Histoire naturelle de l'île de Malte*. F. H.

Mongitore, *Bibl. Sicula*. — Nicéron, *Mémoires*, t. II et X. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.* — Oldoin, *Athæn. Roman.* — *Biografia degli uomini illustri della Sicilia*, t. Ier. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — *Catalog. Bibl. Bunav.*, t. Ier.

BOCCONIO (*Marin*), conspirateur vénitien, mort en 1299. Il était appelé par sa fortune et par ses talents à siéger au grand conseil de Venise; mais, indigné de voir ce conseil incliner vers une aristocratie héréditaire, il résolut de rétablir l'ancienne égalité, et s'associa, dans ce but, deux autres plébéiens, Giovani Baldovino et Michel di Giada. La vigilance du doge Pierre Gradenigo déjoua ce projet, et ceux qui l'avaient formé périrent sur l'échafaud.

Sismondi, *Hist. des Républ. Ital.*

BOCERUS (*Jean Boedeker* ou *Bocker*, dont le nom latin est), historien, poëte allemand, né à Hansberg, près de Minden, dans la Westphalie, en 1525, mort le 6 octobre 1565. Il se distingua de bonne heure par un talent poétique fort remarquable, qu'il perfectionna à l'école de Mélanchthon et de George Sabinus. Malgré ses rapides progrès, Bocerus ne fut point à l'abri des rigueurs de la fortune, dont il a perpétué le souvenir par de touchantes élégies. Au milieu de ses adversités, il lui arriva pourtant d'obtenir une couronne académique; ce succès lui donna les moyens de prendre ses degrés, et le fit pourvoir d'une chaire de droit à l'université de Rostock. Cette position lui laissa le loisir de se livrer à son goût pour la poésie, et il acquit en ce genre tant de facilité, qu'il improvisait les vers plutôt qu'il ne les composait. On a de Bocerus : *Fribergum, in Misnia*; Leipzig, 1553, in-8°; 1677, in-4°; — *Elegiarum liber primus*; ibid., 1554, in-8°; — *De Origine et Rebus gestis ducum Megapolensium libri tres*; ibid., 1556, in-8°; — *Carminum de origine et rebus gestis regum Daniæ et ducum Holsatiæ*, etc., *libri quinque*; ibid., 1557, in-8°; — *Brevis illustratio urbis Hagensis*; Rostock, 1560, in-4°; — *De Origine, Antiquitate et Celebritate urbis Mindæ brevis declaratio*; ibid., 1563, in-8°; — *Sacrorum carminum et piarum precationum libri quatuor*; ibid., 1565. Au moment où Bocerus fut surpris par la mort, il se préparait à composer, sur les belles actions des rois de France, un poëme intitulé *Francias*.

Freytag, *Adparatus litterarius*, t. I, n. CVI, p. 283. — *Catal. Bibl. Bunav.*, t. I, p. 1091. — David Clément, *Bibliothèque curieuse*, t. IV, p. 381. — Opitz, *Vie de Bocerus*; Minden, 1788, in-4°.

BOCH (*Jean*), poëte flamand, né à Bruxelles le 27 juillet 1555, mort le 13 janvier 1609. Il perfectionna par ses études son talent naturel pour la poésie latine; il suivit à Rome le cardinal Radziwill, étudia, dans cette ville, sous Bellarmin, et, après avoir visité toute l'Italie, voyagea en Pologne, en Livonie et en Russie. Comme il se rendait à Moscou, il eut les pieds gelés par le froid, et l'on se disposait même à les lui couper, quand le médecin du czar fit ajourner cette résolution. Dans ces circonstances, le quartier des Livoniens qu'habitait Boch fut pillé, et le poëte flamand, trouvant dans la peur des forces dont il ne se doutait pas, se sauva aussi lestement que si ses pieds n'eussent jamais été malades. On a de lui : des *Poésies*, recueillies par Fr. Swert fils; elles ont été imprimées à Cologne en 1615.

Valère André, *Bibl. Belg.* — Melchior Adam, *Vit. philos. Germ.* — Le Mire, *De script. sæc. XVI.*

BOCHART (*Samuel*), philologue et théologien français, né à Rouen le 30 mai 1599, mort à Caen le 16 mai 1667, a été considéré avec raison, par Bayle, comme un des plus savants hommes du monde. Une généalogie manuscrite, conservée à la bibliothèque de Caen, fait remonter sa famille à Guillaume Bochart, gentilhomme servant du roi Charles VII en 1446. René Bochart, ministre protestant, obligé de quitter la France vers la fin du seizième siècle, avait trouvé à Londres un autre pasteur réfugié, Pierre du Moulin, prédicateur et controversiste habile, dont il épousa la sœur, Esther du Moulin, en 1595. C'est de cette union que naquit Samuel Bochart. Il fut dès l'âge de douze ans

envoyé chez son oncle, qui le confia aux soins de l'Écossais Thomas Dempster, lequel a imprimé, dans son Cours d'Antiquités romaines (*Antiquitatum Romanarum Corpus*; Paris, 1613), quarante-quatre vers grecs composés par son élève. Il alla ensuite à Sedan, où il étudia la philosophie, et soutint avec éclat ses thèses publiques. De là il passa à Saumur, où il se livra à l'étude de la théologie sous Caméron, de l'hébreu et de la critique sacrée, sous le savant Louis Cappel. Il voyagea successivement en Angleterre, en Hollande, où il apprit l'arabe, le syriaque et le chaldéen, sous Erpénius, qui correspondait en arabe avec le roi de Maroc. Déjà se manifestait son aptitude extraordinaire pour l'étude des langues. Dès l'âge de vingt ans, il lisait les *Prophètes* en hébreu. Il étudia plus tard le persan, le copte, le celtique, l'italien et l'anglais; à cinquante ans, il demandait au fameux juif Ludolf, qui savait vingt-cinq langues, des leçons d'éthiopien. A son retour en France, il fut en 1625 nommé ministre à Caen. Il y demeura quarante-trois ans, voué à l'exercice de son ministère et à l'enseignement de la théologie, devenue l'occasion de ses immenses travaux. Quelques années après son arrivée dans cette ville, il soutint en 1628, contre le jésuite Véron, que Richelieu faisait courir d'église en église pour engager les ministres à disputer avec lui, une discussion solennelle, en présence du duc de Longueville, gouverneur de la province de Normandie. Les actes de la conférence, qui dura neuf jours, pendant lesquels on battit, dit Bayle, tout *le pays des controverses*, furent signés par les disputants et les secrétaires, et Bochart les publia en 1630. Cet ouvrage, devenu assez rare, fait honneur à la science du pasteur protestant et à l'habileté du jésuite, qui eut le tort cependant de menacer son adversaire de dénoncer à M. le chancelier ses doctrines, qu'il considérait comme des cas prévôtables : menace assez dangereuse au moment où les troupes du roi assiégeaient la Rochelle. Bochart fut député au synode national de Loudun, qui fut le dernier tenu en France.

Des sermons, dans lesquels il développa les livres de la Genèse, le conduisirent à faire sur les époques primitives des recherches, auxquelles il consacra vingt années d'études, et qui eurent pour résultat la publication de sa *Geographia sacra* (Caen, 1646, in-fol.; Francf., 1681, in-4°), ouvrage d'une érudition merveilleuse, et qui n'était que le prélude de publications plus importantes encore. Son attention ayant été appelée par Claude Sarrau, conseiller au parlement de Rouen, sur une scène du cinquième acte de la comédie de Plaute (le *Pœnulus*), dans laquelle le poëte latin introduit un Carthaginois prononçant des paroles jusqu'alors inexpliquées, Bochart réussit à interpréter les onze vers, et devina ainsi la langue punique par un procédé analogue à celui par lequel Champollion le jeune a déchiffré les hiéroglyphes de l'inscription de Rosette. Le nom de Samuel Bochart ne tarda pas à devenir célèbre. Christine de Suède lui adressa les plus pressantes sollicitations pour l'engager à venir à Stockholm, ce rendez-vous des savants les plus renommés de l'époque. Bochart ne put résister aux prières de la reine, auprès de laquelle il se rendit avec son disciple et son admirateur Huet, alors âgé de vingt-deux ans, qui a laissé une relation en vers latins de leur voyage. Il fut reçu à la cour de Suède avec une grande distinction. Bochart en apporta de nouveaux trésors d'érudition, qu'il répandit dans les ouvrages qu'il publia. Il avait pu s'entretenir avec Heinsius, Saumaise et Vossius, et prendre connaissance de treize manuscrits arabes que lui prêta la reine de Suède; ils lui furent d'un grand secours pour la composition de son *Histoire des animaux mentionnés dans l'Écriture sainte*, imprimée à Londres en 1663, sous le titre de *Hierozoicon, sive de Animalibus Scripturæ sanctæ*; Londres, 1663; Francf., 1675, 2 vol. in-fol. (1). Cet ouvrage, précieux pour l'histoire des sciences naturelles, et recommandé à ses disciples par Cuvier, comme la *Géographie sacrée* l'a été par M. de Humboldt, fut critiqué par l'oratorien Richard Simon, dans son *Histoire critique du Vieux Testament* (livr. III, chap. 20), et défendu contre celui-ci par J. Leclerc (dans sa *Bibliothèque universelle*, t. XXIII, Ire part., p. 276).

Outre ces deux grands ouvrages, Bochart avait composé un grand nombre d'écrits, dont nous mentionnerons les plus intéressants dans l'énumération de ses savants travaux.

Ses dernières années furent affligées par le spectacle des persécutions qu'éprouvèrent ses coreligionnaires, et qui furent suivies de la révocation de l'édit de Nantes. Mais il fut plus cruellement frappé par la mort de sa fille unique, qu'il avait mariée à Pierre Lesueur de Colleville, conseiller au parlement de Rouen. Il avait eu aussi le chagrin de se voir brouillé avec Huet, à qui il avait reproché d'avoir copié d'une manière inexacte un manuscrit d'Origène. Un jour, qu'il se trouvait à l'académie fondée à Caen par Moysant de Brieux, il fut saisi, au milieu d'une discussion, d'une soudaine angoisse qui ne lui laissa que le temps de s'écrier : « Mon Dieu, ayez pitié de moi ! » Il fut aussitôt privé de la parole et de la connaissance, et il expira, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Moysant, témoin de sa mort, en rappela les circonstances dans ce distique latin :

Musarum in gremio teneris qui vixit ab annis
Musarum in gremio debuit ille mori.

Longtemps les voyageurs allèrent visiter la maison sur la façade de laquelle a été posée de-

(1) Il a été abrégé par Estienne Vossius Franeker, 1694, in-4°. L'*Hierobotanicon* d'Ol. Celsius complète la partie botanique de cet ouvrage.

puis peu une plaque de marbre, commémorative du jour de sa naissance et de celui de sa mort. On a donné le nom de Samuel Bochart à une des rues de la ville de Caen.

Outre les ouvrages mentionnés, ce savant infatigable avait composé un *Dictionnaire arabe*, dans lequel étaient expliqués trente mille mots. C'était un des travaux de sa jeunesse. Ce dictionnaire n'a pas été imprimé, et nous présumons qu'il l'aura détruit lorsque Golius, en 1653, eut publié le sien. Sa bibliothèque a été donnée à l'université de Caen en 1732, par son arrière-petit-fils Guillaume Lesueur de Colleville. Un grand nombre de volumes étaient annotés de sa main. La Bibliothèque de Caen en possède encore cent quarante. Ses *sermons*, écrits en français, ainsi que les autres de la conférence avec Véron, ont été publiés à Amsterdam, sur les manuscrits de l'auteur, de 1701 à 1714. Parmi les autres travaux de Bochart, on remarque : la *Lettre à Segrais sur la question si Énée est venu en Italie*, imprimée avec la traduction de *l'Énéide* en vers français par Segrais. Cette lettre a été refutée par Théodore Rykius, dans une dissertation imprimée parmi les notes de Holstenius sur Étienne de Byzance; Leyde, 1684, in-fol.; — *de Serpente tentatore, Epistolæ duæ, ad Capellum* : Bochart y soutient le sens littéral de l'histoire du serpent tentateur, contre Moyse Amyrauld, qui avait prétendu qu'il fallait l'entendre dans un sens allégorique; — *de Linguæ chaldaicæ, arabicæ et syriacæ Prononciatione et Utilitate; — an Dudaim sint Tubera;* fragment dans lequel Bochart montre que les *dudaïm* de l'Écriture sainte ne sont pas des truffes : il n'a pas fait connaître, du reste, ce que c'est; — *Observationes et notæ in Sancti-Amantii poema* MOISES SERVATUS *inscriptum*. Une dernière édition de l'*Hierozoicon* a été publié à Leipzig, en 3 vol. grand in-4°, 1793-1799, sous ce titre : *Bocharti S. Hierozoicon, sive de Animalibus Scripturæ recensuit, suis notis adjectis E.-J.-C. Rosenmüller*.

C. HIPPEAU.

Nicéron, *Mém.* — Morin, *Dissert. de Vita et Scriptis de Bochart*; Leyde, 1692, in-fol. — Smith, dans les *Mémoires de l'Académie de Caen*; in-8°, 1845. — Paumier, *Discours* prononcé le 9 août 1839 dans la séance publique de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen.

BOCHART DE SARRON (*Jean-Baptiste-Gaspard*), habile mathématicien et astronome français, né à Paris en 1730, guillotiné le 20 avril 1794. Il soupçonna le premier que le nouvel astre que Herschell venait de découvrir pouvait bien être une planète, et non une comète, comme on l'avait cru d'abord. Il avait reconnu, en effet, que sa marche était beaucoup mieux représentée par une orbite circulaire que par une orbite parabolique. Reçu membre de l'Académie des sciences en 1779, il consacra à l'astronomie son temps et sa fortune. Il composa un cabinet renommé par le nombre et la perfection des instruments d'observations, et le mettait avec empressement à la disposition des astronomes. Il fit imprimer à ses frais l'ouvrage de Laplace, *Théorie du mouvement elliptique et de la figure de la terre*; 1784, in-4°. Son amour pour les sciences ne lui fit cependant pas négliger ses hautes fonctions de premier président au parlement de Paris : malheureusement ces fonctions, qu'il avait toujours remplies avec zèle et dévouement, le conduisirent à l'échafaud, avec les autres membres de la chambre des vacations du parlement.

Biographie des Contemporains. — Montjoye, *Éloge historique de Bochart de Sarron*, 1800, in-12.

BOCHAT (*Charles-Guillaume-Loys* DE), historien suisse, né à Lausanne en 1695, mort le 4 avril 1753. Il étudia la philosophie sous Crouzas, le droit naturel sous Barbeyrac, et alla à Bâle suivre un cours de théologie. Ayant obtenu au concours, en 1716, la chaire que laissait vacante le départ de Barbeyrac pour Groningue, Bochat reçut l'autorisation de voyager pendant trois ans, afin de se mettre en mesure de mieux remplir ses nouvelles fonctions. Il fut nommé assesseur en 1725, fonda la *Bibliothèque italique*, et fit prospérer ce recueil par ses travaux. Il dut en 1740, au zèle et aux talents qu'il avait souvent montrés, la place de lieutenant de bailliage et de contrôleur général du canton de Lausanne. Il entreprit de composer un ouvrage sur les origines des Helvétiens, imparfaitement éclaircies dans l'*Histoire* de Lauffer; mais la mort ne lui permit pas de réaliser ce projet. Sa bibliothèque devint, par son testament, la propriété de l'Académie de Lausanne, qu'il avait voulu faire ériger en université. On a de lui : *Mémoire pour servir à l'histoire des différends entre le pape et le canton de Lucerne;* Lausanne, 1727, in-8° : il y est question d'un conflit entre le bailli et le curé d'une paroisse, à propos d'une permission de danser accordée par le premier et refusée par le second; le bailli seul fut obéi, et le curé, qui s'en vengea en l'invectivant, fut banni du canton; le nonce du pape intervint, et l'on n'aboutit à un accommodement qu'après de sérieuses contestations; — *Ouvrages pour et contre les services militaires étrangers, considérés du côté du droit et de la morale*; Lausanne, 1739, in-8°; — *Cinq lettres sur le culte des dieux égyptiens, et en particulier sur celui d'Isis à Rome*, dans le *Journal Helvétique*, août 1741, septembre 1742; — *Lettres sur un passage de Tite-Live mal entendu jusqu'ici*, relativement au culte des dieux étrangers à Rome sous Romulus, dans le *Journal Helvétique*, avril 1743, avril 1744; — *Mémoires critiques pour servir d'éclaircissements sur divers points de l'histoire ancienne de Suisse;* Lausanne, 1747-1749, 3 vol. in-4°; — *De optimo Principe*, thèse soutenue à Bâle pour la licence, 1716; — deux dissertations sur les antiquités de la Suisse, dans le *Museum Helveticum*; — quel-

ques ouvrages manuscrits, tels que la traduction d'une partie de l'*Histoire ecclésiastique* d'Arnold; — *Essai sur l'influence de la réforme de Luther*, etc.

Nova erudita Europa, part. XV, p. 783. — *Nouvelle Biblioth. germanique*, t. XVII, p. 225-274. — Barbier, *Examen critique des dictionnaires historiques*.

***BOCHOLT** ou **BOCHOLTZ** (*François Van*), graveur allemand, natif de la province de Berg, vivait au quinzième siècle. S'il en faut croire Quadt, Bocholt aurait commencé par garder les troupeaux; et, au rapport du même écrivain, il serait plus ancien encore qu'Israël Meckenen. Heinecken et Murr sont d'un avis contraire, mais Bartsch est de l'opinion de Quadt. En effet, il paraît qu'Israël Meckenen s'attribua *la Tentation de saint Antoine*, gravée par Bocholt, et chercha même à effacer les lettres *F. V. B.* des œuvres de Bocholt, pour y mettre son monogramme à lui. Bartsch décrit 38 planches de l'œuvre de Bocholt. On y remarque surtout : *le Jugement de Salomon; — le Christ et les douze Apôtres; — l'Annonciation; — un Saint tenant dans une main un livre, et le crucifix dans l'autre; — les Douze Apôtres; — un Moine faisant violence à une jeune fille.*

Bartsch, *le Peintre-graveur*. — Heinecken, *Idée d'une collection complète d'estampes*. — Murr, *Bibliothèque de peinture, de sculpture et de gravure*.

BOCK, plus connu sous le nom de *Tragus*. Voy. TRAGUS.

***BOCK** (*Charles-Auguste*), anatomiste allemand, né à Magdebourg le 25 mars 1782, mort le 30 janvier 1833. Il étudia la médecine à Leipzig, et occupa jusqu'à sa mort la place de prosecteur près de l'université de cette ville. Ses principaux ouvrages sont : *Beschreibung des fünften Nervenpaares* (Description des nerfs de la cinquième paire); Misnie, 1817, in-8°; *supplem.*, ibid., 1821, avec planches; — *Handbuch der praktischen Anatomie des menschlichen Körpers* (Manuel d'Anatomie pratique du corps humain); Misnie, 1819-1822, 2 vol. in-8°; — *Die Rückenmarksnerven*, etc. (les Nerfs de la moelle épinière); Leipzig, 1827; — *Tables anatomico-chirurgicales*; ibid., 1830-1833, ouvrage achevé par le fils de l'auteur, *Charles-Ernest* BOCK (né le 21 février 1809), aujourd'hui professeur de clinique à la faculté de médecine de Leipzig, et qui s'est déjà fait connaître par plusieurs ouvrages d'anatomie, particulièrement par son *Manuel d'anatomie pathologique et de diagnostic*; Leips., 1848, 3e édit., 1851, in-8°.

Conversations-Lexicon.

BOCK (*Frédéric-Samuel*), savant allemand, né à Kœnisberg le 20 mai 1716, mort en septembre 1786. Il professa le grec et la théologie à l'université de sa ville natale. On a de lui : *Specimen theologiæ naturalis*; Zullichau, 1743, in-4°; — *Historia Socianismi Prussici*; Kœnigsberg, 1753, in-4°; — *Essai d'une histoire naturelle abrégée de l'ambre de Prusse*; Kœnigsberg, 1767, in-8°; — *Historia anti-trinitariorum, maxime socinianismi et socinianorum*, t. Ier, part. 1re; Kœnigsberg et Leipzig, 1771; part. 2e, 1776; t. II, ibid., 1784, in-8°; — *Lehrbuch der Erziehungskunst* (Manuel d'éducation); Kœnigsberg et Leipzig, 1780, in-8°; — *Naturgeschichte von Ost und Westpreussen* (Essai d'une histoire naturelle de la Prusse orientale et occidentale); Dessau, 1782-1784, 5 vol. in-8°, avec des planches; — *Ornithologie prussienne*, dans l'*Observateur de la nature*, etc., nos 8, 9, 12, 16 et 17; — *Natur und Handlungsgeschichte der Häringe* (Histoire naturelle et commerciale des harengs); Kœnigsberg, 1769, in-8°.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopädie*.

BOCK (*Jean-Nicolas-Étienne*, baron DE), romancier français, né à Thionville le 14 janvier 1747, mort à Arlon en 1809. Fils d'Étienne de Bock, ancien lieutenant des maréchaux de France, et membre de la noblesse immédiate de l'Empire, il embrassa d'abord la carrière des armes. Plus tard il exerça l'emploi de son père, et s'établit à Metz, où il partagea son temps entre les travaux littéraires et les affections de famille. La perte de sa fille le porta à voyager, et à confier au public ses souffrances morales. Lors de la convocation des états généraux, il fit partie, en qualité d'électeur, de l'assemblée des trois ordres pour la noblesse, et partagea les sentiments sympathiques de la minorité de cet ordre pour la révolution. Mais lorsque ce grand changement politique se convertit en une longue tourmente, Bock vint reprendre à la campagne ses travaux littéraires. Il suivit ensuite le torrent de l'émigration, parcourut l'Allemagne, séjourna à Anspach, dirigea plusieurs éducations particulières, et transporta dans notre langue quelques-uns des chefs-d'œuvre littéraires de l'Allemagne. Après dix années d'exil il fut rayé de la liste des émigrés, grâce à l'appui du sénateur Colchen. Nommé conseiller de préfecture à Luxembourg, il employa ses loisirs, comme il avait toujours fait, à écrire des ouvrages qui se distinguent moins par l'invention que par des détails exacts et intéressants. On a du baron de Bock : *Traité sur l'antiquité du Zend-Avesta* (en allemand), dans le *Magazin* de Büsching, t. XIX; — *Mémoire historique sur Zoroastre, Confucius, et Essai sur l'histoire du Sabéisme*; Halle, 1787, in-4°, et Metz, 1789; — *Essai sur l'histoire du Sabéisme, auquel on a joint un catéchisme de la religion des Druses*; Halle, 1787; Metz et Paris, 1787; — *Recherches philosophiques sur l'origine de la Pitié, et divers autres sujets de morale*; Paris, 1787; — *Relation d'un voyage philosophique fait dans le Palatinat et dans quelques autres parties de l'Allemagne en 1782*; — *Histoire du Tribunal secret*; Metz, 1801; — *Mémoire historique sur le peuple nomade appelé en France* BOHÉMIENS, *et en Allemagne* ZIEGEUNER, trad.

de l'allemand de Grellmann; — *la Vie de Frédéric, baron de Trenck*, trad. de l'allemand; Metz et Paris, 1788; — *Histoire de la guerre de Sept Ans en Allemagne* (1756 *à* 1763), traduit d'Archenholz; Metz et Strasbourg, 1789; — *Tableau de l'armée prussienne avant et pendant la guerre de Sept Ans*, d'après Archenholz; Metz, 1791; — *Hermann d'Una*, ou *Aventures arrivées au commencement du quinzième siècle, dans le temps où le tribunal secret avait sa plus grande influence;* traduit de l'allemand de madame Naubert; Metz, 1791; Paris, 1801; — *le Tribunal secret*, drame en cinq actes, trad. de l'allemand; Metz, 1791; — *Petite chronique du royaume de Tatoïaba*, trad. de l'allemand de Wieland; Metz, 1797; — *Vie du feld-maréchal de Laudon*, trad. de l'allemand; Liége, 1799; — *le Mensonge généreux*, trad. de Kotzebue, et faisant suite à *Misanthropie et Repentir*, du même auteur; Metz et Paris, 1801; — *les Chevaliers des Sept Montagnes*, trad. de l'allemand; Metz et Paris, 1800; — *Erminia dans les ruines de Rome*, trad. de l'allemand de Lindau, 1801; — *De la Fièvre en général, de la Rage, de la Fièvre jaune, et de la Peste*, etc., trad. de l'allemand; Paris, 1800; — *Traitement des différentes maladies guéries par M. Reich, avec le remède qu'il a nouvellement découvert*, trad. de l'allemand; Metz, 1801; — *Mémoire sur la Peste, pour faire suite aux traités sur les fièvres, la peste, du docteur Reich, contenant le préservatif découvert par M. Baldwin*, trad. de l'allemand; Metz, an IX (1801); — *la belle Abélina*, ou *les Meurtriers du vieil André*, trad. de l'allemand; Paris, 1802. V. R.

Bégin, *Biographie de la Moselle.*

BOCKEL (*Charles Van*), graveur hollandais, vivait dans le dix-septième siècle. Sa manière est sèche, dure. On a de lui des copies représentant *des Anachorètes et des Ermites*, d'après Jean Sadeler et Martin de Vos; il a gravé, conjointement avec J. Briot, *les douze Mois de l'année.*

Fr. Brulliot, *Dictionnaire des Monogrammes*, 2e éd., t. I, p. 142; t. II, p. 68.

BOCKEL (*Pierre Van*), géographe et peintre flamand, vivait dans la dernière moitié du seizième siècle. Il fut élevé à Hambourg, où son père, le peintre Corneille Van Bockel, avait été contraint de se réfugier à cause de sa religion. Pierre devint peintre du duc de Mecklembourg-Schwerin, et mourut à Weimar, où il s'était retiré vers la fin de sa vie. On a de lui : une *Carte du pays des Thetmarses;* Anvers, 1569, et dans le *Theatrum orbis terrarum* d'Ortell; — une *Carte du Danemark.*

Is. Spochius, *Nomenclator philosoph.*, p. 425. — P. Bolduanus, *Biblioth. philosoph.*, p. 208. — Hendreichius, *Pandect. Brandeb.*, p. 617.

BOCKELIUS ou BOECKEL (*Jean*), médecin flamand, né à Anvers le 1er novembre 1535, mort à Hambourg le 21 mars 1605. Il étudia dans diverses universités d'Allemagne, d'Italie et de France; obtint à Bourges, en 1564, le grade de docteur, et, en 1566, fut nommé médecin pensionné de la ville de Hambourg. En 1575, il se démit de cette place pour occuper la chaire de médecine à l'université de Helmstaedt. Il y demeura dix-sept ans, et s'y distingua par le succès que lui acquit son professorat. On a de lui : *De Peste quæ Hamburgum civitatem, anno* 1565, *gravissime afflixit;* Strasbourg, 1565, in-8°; — *Synopsis novi morbi quem plerique catarrhum febrilem, vel febrem catarrhosam, vocant, qui non solum Germaniam, sed pæne universam Europam gravissime afflixit;* Helmstaedt, 1580, in-8°; — *Anatome, sive Descriptio partium corporis humani;* Helmstaedt, 1585, in-8°; ibid., 1588, in-8°; — *De generica differentia partium corporis humani : ad IX caput Artis parvæ Galeni;* Wittemberg, 1592, in-4°; — *De Philtris, utrum animi hominum his commoveantur, necne;* Hambourg, 1599 et 1614, in-4°.

Biographie médicale.

BOCKENBERG (*Pierre Van*), plus connu sous le nom de *Petrus Cornelissonius Buçkenbergius*, chroniqueur hollandais, né à Gouda en 1548, mort à Leyde le 17 janvier 1617. Au sortir de ses études il entra dans l'état ecclésiastique, professa la théologie à Loé, près d'Ypres, fut nommé curé de Saint-Nicolas de Cassel, entra dans l'ordre des Jésuites, fut chapelain de Guillaume, duc de Bavière, le quitta pour la cure de Varick, en Hollande, abandonna le culte catholique pour le protestant, et épousa la fille d'un maître d'école. Il était fort versé dans la connaissance des antiquités de sa patrie, et soutint, sur ce sujet, une discussion avec Janus Douza. Il fut nommé historiographe des États de Hollande et de West-Frise. On a de lui : *Catalogus, genealogia et brevis historia regulorum Hollandiæ, Zelandiæ et Frisiæ*, 1584, in-12; — *Historia et Genealogia Brederodiorum*, 1587, in-12; — *Egmondanorum historia et genealogia*, 1589, in-12; — *Prisci Bataviæ et Frisiæ reges*, 1589, in-12; — plusieurs autres ouvrages dont on trouve le catalogue dans les *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*, par Paquot.

Sweert, *Athenæ Belgicæ*, p. 609. — Jo.-Franc. Foppens, *Bibliotheca Belgica*, t. I, p. 988. — David Clément, *Bibliothèque curieuse*, tom. IV, p. 396. — Paquot, *Mémoires*, tom. III, p. 182. — Valère André, *Bibliotheca Belgica.*

BOCKHORST (*Jean Van*), surnommé *Langhen-Jan*, peintre allemand, né à Munster vers 1610. Il fut élève de Jacques Jordaens, et n'eut besoin que de quelques années d'études pour se placer honorablement parmi les meilleurs artistes. Descamps, qui le compare, pour le coloris, à Rubens et à Van-Dyck, trouve les por-

traits de Bockhorst comparables à ceux de ce dernier peintre. Les églises d'Anvers, de Lille, de Gand, de Bruges, etc., se sont enrichies des œuvres créées par le pinceau de Bockhorst.

Descamps, *Vies des peintres flamands*.

BOCKHORST (*Jean Van*), peintre hollandais, né à Dentekoom en 1661, mort en 1724. Il était fort jeune encore lorsqu'il arriva à Londres, où il travailla durant sept ans chez G. Kneller, peintre de portraits. Après avoir été occupé par le duc de Pembrock, qui l'employa à peindre des portraits, des tableaux d'histoire, des batailles, il passa en Allemagne, où il trouva à utiliser son talent chez l'électeur de Brandebourg et dans le pays de Clèves.

Descamps, *Vies des peintres flamands*.

***BOCKSBERGER** ou **BOCKSPERGER** (*Jean-Jérôme*), vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il peignit à l'huile et en fresque des batailles, des chasses. On voyait jadis dans plusieurs villes, telles que Munich, Augsbourg, Ingolstadt, Passau, Ratisbonne, Landshut et Salzbourg, des tableaux de ce maître, mais altérés par le temps. Il peignit aussi, pour la maison ducale, *l'Histoire de Frédéric-Barberousse*. En 1560 il travaillait à Munich. On voyait autrefois, dans un bâtiment de la cour d'honneur de la caserne de cette ville, une salle ornée de fresques de Bocksberger. Il ne grava pas moins habilement sur bois. Une Bible, imprimée à Francfort en 1569, est enrichie de 122 gravures, qui comptent parmi les meilleures productions de cet artiste; un *Tite-Live* allemand, et une *Histoire naturelle*, avec le texte de G. Schaller et portant la même date de 1569, sont ornés d'illustrations de Bocksberger.

Il y eut, dit-on, un *Melchior* BOCKSBERGER qui aurait peint des tableaux d'histoire et des sujets de fantaisie.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

BOCQUILLON-WILHEM. *Voy*. WILHEM.

BOCQUILLOT (*Lazare-André*), théologien français, né à Avallon le 1er avril 1649, mort le 22 septembre 1728. Il hésita quelque temps entre la profession des armes et l'état ecclésiastique, et se décida à suivre M. de Nointel, ambassadeur de France à Constantinople. Après deux ans de séjour dans cette ville, il la quitta, et alla faire son droit à Bourges, d'où il revint à Avallon. Il y exerça la profession d'avocat; mais, malgré les succès qu'il y obtint, il s'abandonna à la dissipation, qui le plongea bientôt dans une noire mélancolie. D'après les conseils de son frère, religieux minime, il se retira dans une maison de chartreux, d'où il sortit avec la résolution d'entrer dans l'état ecclésiastique. Il réalisa ce projet le 8 juin 1675, fut nommé curé de Chasteleux, et occupa cette place jusqu'en 1683. Il la quitta pour revenir à Paris, demeura trois ans à Port-Royal, fut nommé chanoine de la collégiale de Montréal, et, plus tard, de l'église d'Avallon. On a de lui: *Homélies*, ou *Instructions familières sur les commandements de Dieu et de l'Église, sur les Sacrements, le Symbole des Apôtres, l'Oraison dominicale, les fêtes de quelques saints, pour les professions religieuses, et sur les jeux innocents et les jeux défendus*, 1688-1702, 6 vol. in-12; — *Traité historique de la liturgie sacrée ou de la messe*; Paris, 1701, in-8°; — *Histoire du chevalier Bayard*; Paris, 1702, in-12; sous le nom de *prieur de Lonval*; — *Dissertation sur les tombeaux de Quarrée, village de Bourgogne*; Lyon, 1724, in-8°; — *Courtes instructions pour l'administration et le bon usage des sacrements*, etc.; Paris, 1697, in-12; — *Lettre du 8 mai 1697, sur la manière dont on enterrait autrefois les prêtres*, insérée dans le *Journal des Savants* du 8 juillet de la même année; — En manuscrit: un *Bréviaire à l'usage des laïques*; — un *Rituel pour le diocèse d'Autun*; — quelques écrits pour prouver que *les auteurs ne doivent tirer aucun profit des ouvrages qu'ils composent sur la théologie ou la morale*.

Dupin, *Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques du dix-huitième siècle*. — Goujet, *Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques du dix-huitième siècle*. — Nicéron, *Mémoires*, t. VIII et X. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*. — Letors, *Vie et ouvrages* de Laz.-And. Bocquillot; 1745, in-12.

BOCTHOR (*Ellious* ou *Élie*), orientaliste français, mais d'origine copte, né à Siout, dans la haute Égypte, le 12 avril 1784; mort le 26 septembre 1821. Il fut élevé dans la religion copte; et, lors de l'expédition française en Égypte, il fut attaché à l'armée d'Orient en qualité d'interprète. Venu avec elle en France, il se familiarisa avec la langue de ce pays, et traduisit à Paris les pièces arabes conservées au dépôt de la guerre. En 1819, il fut nommé professeur d'arabe vulgaire à la bibliothèque du Roi, en remplacement du prêtre syrien Raphaël. Après deux années de cours, Bocthor mourut d'une maladie de foie. Il laissa: *l'Explication de l'inscription arabe qu'on lit sur une cassette conservée dans la cathédrale de Bayeux*, insérée dans la *Revue encyclopédique*; — *Discours prononcé à l'ouverture d'un cours d'arabe vulgaire de l'École royale des langues orientales vivantes, le 8 décembre* 1819; Paris, 1820; — *Alphabet arabe, accompagné d'exemples*; Paris, 1820; — *Abrégé des conjugaisons arabes*, corrigé et augmenté; Paris, 1820; — *Dictionnaire français-arabe* (posthume), 2 vol. in-4°, publié par Caussin de Perceval; Paris, Didot, 1827-1829, et réimprimé en 1848 avec additions et corrections par M. C. de Perceval; Paris, Didot, un très-gros vol. grand in-8°.

Revue encyclopédique, t. V. — Quérard, supplément à *la France littéraire*.

* **BODÆUS A STAPEL** (*Jean*), célèbre médecin et botaniste hollandais, mort en 1636, à la fleur de l'âge. Il étudia la médecine à Leyde, et eut Vorstius pour maître en botanique. Il résidait à Amsterdam, partageant son temps entre la

pratique de son art et la lecture de Théophraste. Ses travaux de commentateur furent publiés, après sa mort, par les soins de son père Egbert Bodæus, médecin d'Amsterdam, sous le titre : *Theophrasti Eresii de Historia plantarum libri X, græce et latine, in quibus textum græcum variis lectionibus, emendationibus*, etc., *totum opus absolutissimis cum notis, tum commentariis, item variarum plantarum iconibus, illustrationibus*, etc.; Amsterdam, 1644, in-fol. Cette édition, avec une préface de J.-Arn. Corvinus, a eu pour base celle de Dan. Heinsius ; on y trouve la reproduction des remarques de J.-C. Scaliger et de Robert Constantin. Le commentaire de Bodæus est rempli de discussions savantes, souvent trop prolixes, sur la synonymie et les propriétés des plantes. La traduction latine est celle de Théodore de Gaza. Quant au commentaire de Bodæus, *de Causis plantarum* de Théophraste, il est resté inédit. H.

Kestner, *Medic. Lexicon.*

* **BODARD** (*Pierre-Henri-Hippolyte*), médecin français, vivait au commencement de notre siècle. Il prit ses degrés à l'université de Pise, et devint médecin expert auprès du tribunal de première instance du département de la Seine. Ses principaux ouvrages sont : *Voyage à Montamiata et dans le Siennois, contenant des observations nouvelles sur la formation des volcans, l'histoire géologique, minéralogique et botanique*, traduit de l'italien de Santi; Paris, 1802 ; — *des Engorgements des glandes, vulgairement connus sous le nom de scrofules, écrouelles ou humeurs froides*; Paris, 1816 ; — *Cours de botanique médicale comparée*, ou *Exposé des substances végétales exotiques comparées aux plantes indigènes, contenant la description des plantes tant exotiques qu'indigènes, d'après les classifications de Tournefort, Linné et Jussieu, leurs propriétés respectives, les produits chimiques qu'on en peut tirer, leur préparation pharmaceutique, et leur emploi dans les diverses maladies*; Paris, 1810; — *Propriétés médicinales de la camomille noble*; Paris, 1810.

Quérard, supplément à *la France littéraire.*

BODARD DE TEZAY (*Nicolas-Marie-Félix*), littérateur français, né à Bayeux en 1757, mort à Paris le 13 janvier 1823. Il se livra d'abord tout entier à la poésie, puis entra dans la carrière des emplois publics, et devint, en 1792, chef de division à la caisse de l'extraordinaire. Dénoncé bientôt comme modéré, il fut mis en prison, et n'en sortit qu'au 9 thermidor. Quand M. Laumond fut nommé consul général à Smyrne, Bodard l'y suivit en qualité de vice-consul. Chargé par lui d'aller à Constantinople demander réparation des vexations que notre commerce éprouvait à Smyrne de la part des sujets mêmes du Grand Seigneur, il s'acquitta de cette mission avec succès, et profita de son retour pour visiter la Grèce. En 1799, il fut envoyé à Naples en qualité de commissaire ou administrateur civil, fonctions qu'il ne remplit que pendant le peu de mois que les Français occupèrent ce royaume. Vers la fin de la même année, le gouvernement consulaire le fit passer à Gênes, en qualité de consul général et de chargé d'affaires ; il se trouva bloqué dans cette résidence, lors du siége si glorieusement soutenu par Masséna. Sa mission ne cessa qu'avec l'existence de la république ligurienne. A cette époque, il obtint sa retraite. On a de lui : *Ode sur l'électricité*, couronnée par l'Académie de Caen ; — *le Siècle des ballons*, satire; — *le Ballon*, ou *la Physicomanie*, comédie en 1 acte et en vers ; Paris, 1783, in-8° ; — *le Rival par amitié*, ou *Frontin quaker*, comédie en 1 acte, Paris, 1784 ; *les trois Damis*, comédie en 1 acte; en vers ; Paris, 1785, in-8° ; — *Arlequin, roi dans la lune*, comédie en 3 actes et en prose ; Paris, 1786, in-8° ; — *les Saturnales modernes*, ou *la Soirée du Carnaval*, comédie en 2 actes et en prose; Paris, 1787, in-8°; — *le Duc de Monmouth*, comédie héroïque en 3 actes et en prose; Paris, 1788, in-8° ; — *Pauline et Valmont*, comédie en 2 actes et en prose ; Paris, 1787, in-8° ; — *Spinette et Marine*, opéra-comique en 1 acte, musique de Bruni, représenté, en 1790, sur le théâtre Montansier, et demeuré inédit; — *l'Étiquette*, comédie, restée inédite ; — quelques poésies répandues dans différents recueils.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — *Biographie des Contemporains.*

BODDAERT (*Pierre*), poëte hollandais, né à Middelbourg, dans la Zélande, le 6 juin 1694 ; mort en janvier 1761. Il étudia le droit à Leyde, et devint en 1718 secrétaire de l'amirauté, place qu'il occupa jusqu'à sa mort. On a de lui : la traduction, en vers hollandais, de l'*Atrée et Thyeste* de Crébillon ; la Haye, 1717; — *Récréations poétiques*, de 1717 et 1728; recueil de poésies qu'il composa avec Jean Steengracht et Pierre de la Rue, deux de ses compatriotes ; — *Poésies sacrées et édifiantes* ; Middelbourg, 1726-1738, 3 vol. in-8°.

Pierre Boddaert a laissé des *Mélanges* publiés après sa mort, précédés d'une notice sur sa vie ; Middelbourg, 1761, in-8°.

Strodtmann, *Gelehrtes Europa*, t. XVIII, p. 282. — Uitvœrige, *Notice sur Boddaert* (en hollandais), Amsterdam, 1811, in-8°.

BODDAERT (*Pierre*), médecin et naturaliste hollandais, de la même famille que le précédent, naquit dans la Zélande vers 1730, et mourut vers la fin du dix-huitième siècle. Il obtint à l'université de Leyde le grade de docteur, et, s'étant établi à Flessingue, il fut nommé membre du conseil de cette ville. Il abandonna cette place, qui absorbait un temps nécessaire à ses études; et le désir d'accroître ses connaissances en formant des relations scientifiques, le détermina à voyager. La plus étroite amitié l'unit à Albert Schlosser, jeune savant qu'il connut à

Amsterdam, et qui avait déjà réuni une précieuse collection d'histoire naturelle. Boddaert, après la mort de son ami, arrivée en 1769, continua la description des objets les plus curieux que renfermait le cabinet de Schlosser. Il était membre des Académies des curieux de la nature de Harlem et de Zélande. On a de lui : une traduction hollandaise de l'*Elenchus Zoophytorum* de Pallas; Utrecht, 1768, in-8°, avec une préface, de nouvelles descriptions, et des figures; — une traduction hollandaise des *Mélanges de Zoologie* de Pallas, accompagnée de remarques; ibid., 1770, in-4°, 6 cahiers, fig. col.; — la traduction latine et hollandaise de l'*Histoire naturelle des dents*, par Jean Hunter; Dordrecht, 1773, in-4°, avec fig., notes et préface; — *de Chaetodonte Argo*; Amsterdam, 1770; — *de Testudine cartilaginea*; ibid., 1770; — *de Rana bicolore*; ibid., 1770; — *de Chaetodonte diacantho*, ibid., 1772, grand in-4°, fig. col.; — *Elenchus animalium*; Rotterdam, 1785, in-8°; — une traduction hollandaise de l'*Histoire géographique de l'homme et des quadrupèdes*, par Zimmermann; Utrecht, 1787, in-8°; — plusieurs dissertations insérées dans les Mémoires des Académies des curieux de la nature de Harlem et de Zélande; — une édition de *Planches anatomiques* de Daubenton, avec un texte explicatif en hollandais.

Kobus, *Woordenboek*.

BODE (*Christophe-Auguste*), orientaliste allemand, né à Wernigerode le 28 décembre 1722, mort le 7 mars 1796. En 1739 il fut l'auditeur assidu de Steinmez, directeur du gymnase de Kloster-Bergen. En 1746, il suivit à Leipzig les cours de Hebenstreit sur les langues orientales. Revenu en 1747 à Halle, où il avait continué ses premières études, il y fit des leçons publiques sur les Livres saints et sur la grammaire hébraïque. Il professa les mêmes matières à Helmstædt, où il fut nommé professeur de langues orientales en 1754. Quoique peu favorisé par la cour de Brunswick, il se montra le partisan et l'ami dévoué de la princesse Julie-Caroline, dont il s'occupa à écrire l'histoire. Les principaux ouvrages de Bode sont : *Evangelium secundum Matthæum, ex versione Ethiopici interpretis*; Halle, 1749 : la préface de cet ouvrage est de Michaelis; — *Evangelium secundum Matthæum, ex versione Persici interpretis*; Helmstædt, 1750; — *Item secundum Marcum Lucam et Johannem*; ibid., 1751; — *Novum Testamentum, ex versione Æthiopici interpretis*; ibid., 1752-1755; — des fragments de l'Ancien Testament éthiopien, et autres opuscules écrits dans la même langue, trad. en latin; Wolfenbüttel, 1755; — *Pseudo-Critica-Millio-Bengeliana*; Halle, 1767 : Bode y fait la critique de Mill et de Bengel; — *Pseudo-critica Wetsteiniana*, impr. dans la *Bibliothèque* de Eichhorn, IV, 364.

Harlestus, *Vitæ Philologorum*, III, 56-75. — Ersch et Gruber, *Allegm. Encyclop.* — Wideburg, *Memoire C.-A. Bod.*, 1796

BODE (*Jean-Joachim-Christophe*), musicien instrumentiste et compositeur allemand, né à Brunswick le 16 janvier 1730, mort le 13 décembre 1793. N'ayant qu'une faible constitution, il ne pouvait seconder son père, qui gagnait sa vie à fabriquer des tuiles dans un village; et il fut envoyé chez son grand-père, qui l'employa à garder les troupeaux. Il ne réussit point dans cette occupation, et, se sentant du goût pour la musique, il obtint, à l'âge de quinze ans, d'être mis en pension chez un musicien de Brunswick, nommé Kroll. Sept années lui suffirent pour qu'il parvînt à jouer avec facilité de tous les instruments à vent et à cordes. En 1749, il se rendit à Helmstædt pour se perfectionner sur le basson à l'école de Stolze, qui y excellait; et en même temps qu'il apprenait, de l'un de ses amis, Schlabeck, l'italien, le français et le latin, le professeur Stockausen l'initiait à la connaissance de l'anglais et à la théorie des beaux-arts. A Celle, où il entra en qualité de hautbois au service de Hanovre, il publia deux recueils lyriques, intitulés *Odes et chansons plaisantes et sérieuses*. Étant devenu veuf, il alla en 1757 à Hambourg, où il donna des leçons de langues et de musique, traduisit du français et de l'anglais des romans et des pièces de théâtre, et rédigea *le Correspondant hambourgeois* pendant les années 1762 et 1763. Il avait été reçu franc-maçon, et il consacra le reste de sa vie à s'instruire des secrets d'institutions maçonniques et d'en propager les doctrines. Il se lia avec Weishaupt, fondateur de l'*illuminisme*, et devint, après sa fuite, le véritable chef des *illuminés*, jusqu'à l'extinction de cette secte. Ses travaux maçonniques ne l'empêchaient pourtant pas de cultiver la musique et de la professer. Une de ses écolières, jeune et riche, lui offrit sa main : il l'épousa, mais elle mourut la première année de leur mariage. Bode signala à cette occasion son désintéressement : il rendit à la famille de sa femme la plus grande partie des biens qu'elle lui avait légués. Il établit alors une imprimerie, et contracta un nouveau mariage avec la fille d'un libraire; mais il ne fut pas plus heureux dans cette nouvelle union que dans les deux précédentes : en dix ans, il vit mourir sa femme et les quatre enfants qu'il en avait eus. Cependant son imprimerie, pour laquelle il s'était associé avec Lessing, n'avait point prospéré, et il fut obligé de renoncer à cette entreprise, dont le but était de venir en aide aux productions qui se distinguaient par le talent et le bon goût de leurs auteurs. Il revint alors à ses travaux interrompus, et publia la traduction du *Voyage sentimental* et de *Tristram Shandy*, du *Vicaire de Wakefield*, des *Essais* de Montaigne, des *Incas* de Marmontel, de *Tom Jones*, d'*Humphry Klinker*, du journal anglais *the World*, du *Pensador* de Clavijo. Il suivit à Weimar, en 1778, la comtesse de Bernstorf, qui l'avait pris pour son

homme d'affaires, et fut nommé successivement conseiller de la cour de Saxe-Meiningen, conseiller de légation du duc de Saxe-Gotha, et conseiller privé du duc de Hesse-Darmstadt. En 1787, député des loges maçonniques de l'Allemagne, il vint à Paris visiter celle des Philalèthes, dans l'intention de rechercher l'origine et le but de la franc-maçonnerie. A son retour, il dévoila le charlatanisme caché sous un projet d'association proposé par le docteur Barhdt, et publia à ce sujet un écrit intitulé *Mehr Noten als Text* (Plus de notes que de texte). Il mit encore au jour un opuscule où il s'attachait à démontrer que Saint-Martin n'avait d'autre objet que de servir les jésuites et le pape. La mort surprit Bode au moment où il allait commencer une traduction de Rabelais.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

BODE (*Jean-Elert*), célèbre astronome allemand, né à Hambourg le 19 janvier 1747, mort à Berlin le 23 novembre 1826. Il fit ses études sous la direction de son père, maître de pension, et se voua d'abord à l'enseignement. Les mathématiques, et particulièrement l'astronomie, furent de bonne heure ses études favorites. Il fit ses premières observations astronomiques dans un grenier, à l'aide d'une lunette qu'il s'était fabriquée lui-même; et à l'âge de dix-huit ans il savait déjà calculer, avec beaucoup de précision, les éclipses et la marche des planètes. Le hasard le mit en rapport avec le professeur Busch, qui lui donna des conseils, en même temps qu'il lui prêta ses livres et ses instruments. Bientôt après il fit paraître son traité élémentaire d'astronomie, qui eut un grand succès, et qui parut sous le titre de *Anleitung zur Kenntniss des gestirnten Himmels;* Hambourg, 1768, in-8°; 19e édit.; Berlin, 1822. Une dissertation qu'il publia, en 1769, sur le passage de Vénus devant le disque du soleil, phénomène qui devait avoir lieu le 3 juin, fit en partie entreprendre le voyage du capitaine Cook dans la mer du Sud, et conduisit Chappe d'Auteroche en Californie, où cet astronome trouva la mort. Le 29 août, Bode découvrit, dans la constellation du Taureau, la première comète à très-courte période, dont il annonça le retour pour le mois d'octobre. Il fut appelé à Berlin par le roi Frédéric II, et devint membre de l'Académie des sciences de Berlin. Ce fut là qu'il publia ses Éphémérides astronomiques de Berlin (*Astronomische Iahrbücher*), à compter de 1774, avec grand atlas céleste en 20 feuilles, où sont marquées les positions de 17,240 étoiles, et dont la seconde édition a paru à Berlin en 1828.

On connaît assez généralement, sous le nom de *loi de Bode*, une loi fort remarquable que présente le système planétaire, quoique Bode ne se donne pas pour l'avoir trouvée le premier, et que même elle eût déjà fixé l'attention de Kepler. Cette loi a été ainsi énoncée : « Prenant pour 4 le rayon de l'orbite de mercure, on a pour ceux des autres orbites planétaires : $4+3$ (Vénus), $4+2\times3$ (la Terre), $4+4\times3$ (Mars), $4+8\times3$ (Cérès), $4+16\times3$ (Jupiter), $4+32\times3$ (Saturne), $4+64\times3$ (Uranus); » c'est-à-dire que les intervalles des orbites des planètes vont à peu près en doublant, à mesure que l'on s'éloigne du soleil. Ainsi l'intervalle entre les orbites de la Terre et de Mars est à peu près double de celui qui sépare les orbites de Vénus et de la Terre; l'intervalle entre les orbites de Saturne et d'Uranus est à peu près double de celui qu'on observe entre les orbites de Jupiter et de Saturne. On avait remarqué que la distance de Mars à Jupiter était beaucoup trop grande, et qu'il aurait fallu, pour que la loi se soutînt, une planète intermédiaire. Or, la découverte des planètes télescopiques, dans le courant de ce siècle, est venue précisément combler la lacune : les orbites de ces planètes, qui sont à peu près à la même distance du soleil, se trouvent à la place qu'aurait dû occuper l'orbite de la planète intermédiaire. Malheureusement un accord si remarquable offre une exception pour la planète Mercure, dont la distance à l'orbite de Vénus est presque égale à l'intervalle des deux orbites de Vénus et de la Terre, tandis qu'elle n'en devrait être que la moitié. On a imaginé, pour sauver cette anomalie, de présenter sous une forme un peu différente la loi de progression des intervalles planétaires; mais il nous semble plus rationnel d'admettre l'anomalie, que de l'éluder en altérant par une modification arbitraire la simplicité de la loi; car c'est uniquement en raison de cette simplicité que l'on est porté à voir dans la loi dont il s'agit l'effet de causes cosmologiques inconnues, plutôt qu'un rapport purement fortuit. Il est à noter que Mercure fait également exception, dans le système des planètes non télescopiques, tant par la grandeur de l'excentricité de son orbite, presque égale à celle des orbes de Junon et de Pallas, que par la distance, relativement considérable, du pôle de son orbite à la région du ciel où sont groupés maintenant les pôles des autres orbes planétaires. Si l'on met cette planète de côté, la progression des intervalles doubles se vérifiera rigoureusement *entre les limites des excentricités*, c'est-à-dire qu'on pourra assigner pour chaque planète une valeur d'un rayon vecteur, comprise entre le périhélie et l'aphélie, de manière à ce que la série satisfasse rigoureusement à la progression des intervalles doubles. Présentée de la sorte, on peut dire que la *loi de Bode* comporte un énoncé mathématique, aussi bien que les célèbres *lois de Kepler*.

Bode tint, pendant près d'un demi-siècle, le sceptre de l'astronomie en Europe. Il donna, en l'honneur du grand Frédéric, son bienfaiteur, le nom de *Friedrichs Ehre* (Gloire de Frédéric) à un groupe d'étoiles situé dans le voisinage de Céphée et de Cassiopée.

Outre les ouvrages cités, on a de Bode : *Uranographie*, ou *Grand Atlas céleste* (en latin),

comprenant dans 20 cartes une liste de 17,240 étoiles, étoiles doubles, nébuleuses, etc., c'est-à-dire 120,008 plus que dans les anciennes cartes; — *Système planétaire du soleil*; Berlin, 1788, in-8°; — *Représentation des astres sur 34 planches*; ibid., 1782, in-4° oblong; — un grand nombre de notices (écrites en français), dans les *Mémoires de l'Académie des sciences de Berlin*. [*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

Astronomische Iahrbüch. — *Conversations-Lexicon*.

*BODEGA Y QUADRA (*D. Juan-Francisco*), navigateur espagnol, né vers le milieu du dix-huitième siècle, mort à Saint-Blas au mois de mars 1794. Cet habile marin, qui a laissé son nom à l'une des plus grandes îles de l'Amérique le long des côtes de l'océan Pacifique, jouissait, comme explorateur, de toute l'estime du célèbre Vancouver. Nous croyons devoir rappeler ici que le ms. espagnol contenant le récit de ses découvertes est aujourd'hui à la Bibliothèque du dépôt de la marine, qui renferme tant de richesses; il porte le titre suivant : *Comento de la navigacion y descubrimientos hechos en dos viages de ordem de Su Majestad en la costa septentrional de California, desde la latitud de 21 grados 30 minutos, en que se halla el departemento y puerto de S.-Blas* (sous le n° 12984). Nous n'avons vu cité nulle part ce précieux volume, qui mériterait les honneurs de la publication. On y voit, entre autres faits importants, que les Espagnols avaient pris possession de la côte où se trouve l'île *Quadra* ou *Vancouver*, dès l'année 1775. En 1790, le commandant dont nous rappelons succinctement les travaux y forma un établissement temporaire; elle s'appelait alors *Noutka*, et obéissait au rusé Macuina.

FERD. DENIS.

BODEL (*Jehan*), trouvère artésien, vivait dans la dernière moitié du treizième siècle. Il fit partie de la première croisade de saint Louis, et en 1269 allait suivre ce roi dans sa seconde expédition d'outre-mer, lorsqu'il fut atteint de la lèpre, et réduit à renoncer à vivre avec ses semblables. Il s'ensevelit alors dans une retraite profonde, après avoir adressé de touchants adieux à ses concitoyens. « A cette époque, dit M. Monmerqué, qui a publié une savante dissertation sur Jehan Bodel; à cette époque, la langue romane du nord se divisait en trois principaux dialectes. A la cour de nos rois, à Paris et dans l'ancienne France, on parlait le roman le plus pur et le plus intelligible. Guillaume de Lorris et Jehan de Meung, son continuateur, l'ont employé dans le roman de *la Rose*. L'anglo-normand est le second de ces dialectes : Guillaume, duc de Normandie, en conquérant l'Angleterre, imposa ses lois et son langage à ses nouveaux sujets. Ceux-ci y mêlèrent des mots saxons et danois, et ils en altérèrent la prononciation. Wace se servit de ce dialecte. On parlait le troisième dialecte dans le comté d'Artois et dans le Cambrésis; il a de l'analogie avec le patois picard encore en usage dans nos provinces du nord. Nos trouvères Jehan Bodel et Adam de la Halle l'ont employé dans leurs essais dramatiques. C'est malheureusement le plus obscur et le plus barbare des jargons romans. »

Bodel a composé sur la vie de saint Nicolas, évêque de Myre, une pièce dramatique en vers de douze et de huit syllabes. Cette pièce est un des plus anciens ouvrages que notre langue ait produits dans ce genre. On y remarque ces deux vers, qui rappellent ceux du *Cid* de Corneille :

Seigneur, se je suis jones, ne m'atés en despit.
On a véu souvent grant cuer en cors petit.

I. M. Paulin Paris, dans le t. XX de l'*Histoire littéraire de la France*. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

BODELIO (*Henri*), médecin probablement français, né vers 1760, mort en 1820. On a de lui : *Mémoire sur une discussion physique contre la prétendue versatilité d'une matière sans pesanteur* (le calorique); Paris, 1814, in-8°; — *Petite Promenade physique contre l'idée de la pesanteur de l'air, et son ressort dans un état de liberté*; Paris, 1819, in-8°.

Quérard, *la France littéraire*.

*BODELSCHWINGH-VELMEDE (*Ernest* DE), homme d'État prussien, naquit, le 26 novembre 1794, à Velmede, près de Hamm. Il étudia le droit à Berlin, et fit, comme volontaire, les campagnes de 1813 et 1814. Par suite d'une blessure assez grave, il quitta le service militaire avec le grade de lieutenant, et suivit la carrière administrative, où il s'éleva, successivement, jusqu'au poste de gouverneur (président) de la province rhénane. En avril 1842, le roi l'appela à Berlin, et lui confia successivement le ministère des finances et celui de l'intérieur. Après les événements de mars 1848, M. de Bodelschwingh quitta le ministère, fut élu en 1849 membre de la seconde chambre, et se plaça, dans la session de 1850 à 1851, à la tête de l'opposition modérée.

Conversations-Lexicon.

*BODEM (*André-Joseph*), peintre français, né à Paris en 1791. Élève de Regnault, il se montra zélé partisan des principes de son maître. Il peignit beaucoup, et plusieurs de ses tableaux se voient dans quelques églises. Ses plus remarquables sont : *Saint François de Sales*; — *Saint Vincent de Paul*, à l'hôpital de Compiègne; — *Saint Louis de Gonzague*, qui se trouve à l'église Saint-Louis, à Paris; — *l'Apothéose du roi saint Louis*; — enfin le *Saint Martin* dans l'église de ce nom, à Seurre. Le musée de Versailles possède un *Tancrède* et une *Herminie* du même artiste.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

*BODEMER (*Jacques*), émailleur allemand, né à Noettingen, dans le voisinage de Carlsruhe, en 1777; mort à Vienne en 1824. Après avoir reçu chez Capan de Pforzheim les premières notions de l'art, il vint à Genève, où il peignit le portrait; puis il se rendit en 1799 à Vienne. Il s'y forma sous d'habiles maîtres, les Maure,

les Füger et les Lampi. Genève réussissait alors dans l'art (qu'on y tenait secret) de recouvrir de verre l'émail, de manière à en garantir les couleurs contre toute altération. Après plusieurs essais, Bodemer parvint à obtenir les mêmes résultats. Ses œuvres sont estimées et recherchées. Parmi les plus remarquables on trouve une *Vierge à l'Enfant*, peinte pour le prince Zinzendorf; — un *portrait de l'impératrice Caroline*; — une *Madone en oraison*, d'après Holbein; — enfin un *Amour*, d'après Paul Véronèse.

Hormayr, *Archives*, 1824.

BODENSCHATZ (*Jean-Christophe-George*), orientaliste allemand, né à Hof le 25 mars 1717, mort le 4 octobre 1797. Il s'appliqua particulièrement à l'étude des antiquités judaïques, et en fit usage dans l'explication qu'il donna sur les livres sacrés. On a de lui entre autres : *Kirchliche Verfassung der heutigen, sonderlich der Deutschen Juden* (Constitution ecclésiastique des Juifs modernes, et principalement des Juifs allemands), avec 30 planches; Erlangen et Cobourg, 1748, 1749, 4 part. in-4°; et 1756; — *Explication des livres saints du Nouveau Testament, d'après les antiquités judaïques*; Hanovre, 1756, in-8°.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclop.* — *Biographie des Contemporains.*

BODENSTEIN (*André*), plus connu sous le nom de CARLOSTAD. *Voy.* CARLOSTAD.

BODENSTEIN (*Adam* DE), médecin et alchimiste allemand; né en 1528, mort en 1577. Il fut l'un des disciples les plus zélés du fameux Paracelse, et en développa avec ardeur les théories à Bâle, où il professa la médecine. La peste ayant fait irruption dans cette cité, Bodenstein prétendit la braver en adoptant un système basé sur les idées de son maître: le succès ne répondit pas à son attente; frappé de l'épidémie, il y succomba. Il avait consacré ses veilles et ses facultés à la solution du problème de la pierre philosophale, problème qu'il laissa, en mourant, dans l'état où il l'avait trouvé. Ses œuvres, imprimées à Bâle en 1581, in-folio, renferment un long traité *De lapide philosophorum*, une introduction (*Isagoge* ou *Rosier* d'Arnaud de Vilneuve), une adresse *pro asserenda Alchymia*, envoyée aux célèbres banquiers Fugger d'Augsbourg (les *Rothschild* de l'époque).

G. BRUNET.

Schmieder, *Geschichte der Alchemie*, 1832. — Melchior Adam, *Vitæ Erudit.* — Teissier, *Éloges des hommes savants.*

BODEREAU. *Voy.* BODREAU.

BODERIE (LEFÈVRE *de la*). *Voy.* LEFÈVRE.

BODICÉE. *Voy.* BOADICÉE.

BODIN (*Jean*), célèbre magistrat et écrivain politique, né à Angers vers 1530, mort à Laon en 1596. Il étudia le droit à Toulouse; et, pour se faire bien venir des habitants de cette ville, où il voulait s'établir professeur en jurisprudence, il fit son oraison *de Instituenda in republica juventute*, qu'il adressa au peuple et au sénat de Toulouse, et qu'il prononça publiquement dans les écoles. De là il vint à Paris, où il essaya de suivre le barreau; mais il ne put lutter avec Brisson, Pasquier, Pithou, et se voua dès lors à la politique. Les premiers ouvrages qu'il publia lui acquirent une certaine réputation; Henri III l'admit dans ses conversations intimes, et lui accorda d'abord tant de considération, qu'il fit emprisonner Jean de Serre, qui avait fait contre les *Six Livres de la République* de Bodin un écrit injurieux, et lui défendit sous peine de mort de le publier. Mais l'envie des courtisans lui fit bientôt perdre la faveur du roi. Ce fut à cette époque que, se voyant recherché par le duc d'Alençon, frère de Henri III, et chef des *politiques*, il embrassa son parti. Le duc d'Alençon le fit son secrétaire des commandements, un des maîtres des requêtes de son hôtel, et son grand maître des eaux et forêts; et il le mena avec lui en Angleterre et en Flandre. Étant à Cambridge, il eut, dit-on, la satisfaction de voir enseigner publiquement, dans cette université, ses *Livres de la République*. A la mort du duc d'Anjou (1576), Bodin se retira à Laon, où il se maria, et y obtint la charge de procureur. La même année, il fut nommé, par le tiers état du Vermandois, député aux états de Blois. Il s'y montra bien intentionné pour les droits du peuple, ce qui fut cause qu'il n'obtint pas une charge de maître des requêtes, qui lui avait été promise. Il eut le courage de s'opposer fortement à ceux qui voulaient que tous les sujets du roi fussent contraints à professer la religion catholique; il défendit les édits de pacification, et s'opposa à l'aliénation du domaine. Il soutint qu'en France le domaine royal appartenait au peuple, et que le souverain n'en pouvait avoir que le simple usufruit. Ce discours fut dénoncé à Henri III, qui répondit : « C'est l'opinion d'un homme de bien. » En 1589, il fit déclarer la ville de Laon en faveur de la Ligue; et plus tard il contribua à y faire reconnaître les droits de Henri IV à la couronne de France. Bodin mourut de la peste, nom que l'on donnait jadis au choléra.

Ses ouvrages sont : *Six Livres de la République*, imprimés à Paris en 1576, in-fol. : la meilleure édition est de 1578; l'auteur y appuie ses principes par des exemples tirés des histoires de tous les peuples, mais ces exemples ne sont pas toujours bien choisis ; les idées les plus hardies et les plus saillantes de cet ouvrage ont été prises par l'auteur (sans indiquer la source) dans la *Politique* d'Aristote (1); — *Methodus ad facilem historiarum cognitionem*; Paris, 1566, in-4° : cette méthode n'est rien moins que méthodique, suivant le sa-

(1) Parmi ces idées, M. Baudrillart (*J. Bodin et son temps*, p. 155) signale à tort, comme étant de Bodin, le passage suivant : « Le fléau de tous les gouvernements, c'est que ceux qui ont l'égalité en une certaine mesure prétendent qu'ils sont de tous points tenus dans l'inégalité, et que ceux qui sont inférieurs à quelques égards prétendent à tous les genres d'égalité. » Ce passage est d'Aristote.

vant la Monnoye; à travers l'érudition dont Bodin l'a surchargée, on trouve des détails inexacts, des jugements faux et des faits altérés : c'est dans ce livre que Montesquieu a pris son système des climats; mais ce système, qui attribue à l'influence des climats le principe du gouvernement des peuples, de leur religion et de leurs arts, est exagéré; — *Heptaplomeres, sive colloquium de abditis rerum sublimium arcanis*, nommé autrement *le Naturaliste de Bodin*, livre resté longtemps manuscrit, et qui a été publié pour la première fois par Guhrauer; Berlin, 1841, in-8° : c'est un dialogue entre plusieurs philosophes, dont chacun veut revendiquer la prééminence de sa religion. M. Baudrillart en a donné une excellente analyse : « Cet *Heptaplomeres* est, dit-il, un témoignage éminent, dans son désordre même, de l'abondance d'idées, de l'étendue de savoir, de l'audace critique, du syncrétisme savant qui caractérisent le seizième siècle, et du combat de deux esprits, l'esprit de foi et l'esprit de doute, dont Bodin est alors le type le plus saisissant. Un théisme élevé, ardent, en fait le fond; un vif sentiment de la dignité morale de l'homme y respire partout; d'inqualifiables rêveries s'y mêlent; l'exégèse du dix-huitième et du dix-neuvième siècle y paraît, pour ainsi dire, presque armée de toutes pièces. » (*Bodin et son temps*, p. 196); — *la Démonomanie*, ou *Traité des Sorciers;* Paris, 1587, in-4°; ouvrage plein de singularités et de bizarreries. Il y parle, livre Ier, chapitre II, d'un personnage encore en vie, qui avait un démon familier comme Socrate; esprit qui se fit connaître à ce personnage lorsqu'il avait trente-sept ans, et qui depuis dirigeait tous ses pas et toutes ses actions : ce génie le touchait à l'oreille droite, s'il faisait une bonne action; et à l'oreille gauche, s'il en commettait une mauvaise. Quoique Bodin ne nomme pas celui qui avait pour guide cet esprit, il est probable qu'il parle de lui-même; — *Theatrum Naturæ;* Lyon, 1590, in-8°; ouvrage supprimé, et aujourd'hui très-rare; il a été réimprimé à Francfort en 1597 et 1606, ensuite traduit par de Fougerolles; Lyon, 1597, in-8°; — une *Traduction* en vers latins du *Cynégéticon*, ou *Traité de la chasse*, d'Oppien; cette traduction fut imprimée par le célèbre Michel Vascosan en 1555, in-4°. Suivant Baillet, Bodin fut accusé d'avoir volé cette traduction à Turnèbe; mais ce dernier a vécu longtemps après la publication de cette traduction, et s'est plaint seulement de ce que Bodin lui avait pris quelques-unes de ses corrections sur Oppien. Bodin était un homme vif, entreprenant, et que rien ne rebutait. Grotius dit qu'il était plus abondant en paroles qu'en choses, et que son latin n'était pas net. Voici le jugement que M. Reynaud (*Encyclop. nouvelle*) a porté sur J. Bodin et ses ouvrages, particulièrement sur sa *République*.

« Bodin doit être regardé comme le père de la science politique en France, et même, si l'on excepte Machiavel, en Europe. Ses ouvrages, peu consultés aujourd'hui par le public à cause de leur style vieilli, de leur forme peu attrayante, et des divagations fatigantes dont ils sont semés, ont cependant exercé une influence considérable dans le monde. Entourés dans le temps de leur nouveauté d'une faveur singulière, ils ont rempli la France; et, traduits dans presque toutes les langues, ils se sont établis, pour ainsi dire, sur tous les points de l'Europe. Partout ils ont servi à donner l'exemple d'une étude sérieuse des questions politiques, et, placés au premier rang dans les bibliothèques des publicistes, ils n'ont pas été inutiles aux écrits plus modernes derrière lesquels ils sont maintenant éclipsés. Son traité *de la République* est son principal ouvrage. Ce ne sont pas les principes républicains, comme on pourrait, au premier abord, l'imaginer d'après le titre; l'auteur y examine les diverses sortes de gouvernements de la *chose publique* que l'histoire des nations nous présente, s'efforce de fixer leurs principes et leurs caractères; et, sans en condamner aucun, hormis ceux qui sont excessifs, tels que la tyrannie et l'anarchie, il laisse voir son penchant pour ce qu'il nomme la *monarchie royale*, ou la monarchie tempérée par les lois. Bien différent de Machiavel, qui s'était précisément proposé de réunir dans son livre la théorie des calculs dérégles de la politique, Bodin se proposa, au contraire, d'en fixer les véritables fondements. Au lieu d'adopter pour principe l'intérêt personnel des princes, il prend pour point de départ l'intérêt général de la communauté, ou la république; et dès lors il n'est pas étonnant de le voir conduit, nonobstant sa fidélité à la monarchie, à des conséquences entièrement opposées à celles du diplomate italien. L'un a pris pour titre de son livre *le Prince*, l'autre *la République;* cela seul montre assez leurs différences. Aussi Bodin attaque-t-il vertement, dans sa préface, sans trop déguiser son antipathie contre Machiavel, ceux qui, sans se soucier aucunement des lois et du droit public, sont venus profaner *les sacrez mystères de la philosophie politique*. Ce livre est donc bien plutôt la contre-partie que l'imitation de celui de Machiavel; c'est un noble commencement pour l'école française. »

Lyser, *Selecta de Vita et Scriptis J. Bodini;* Wittem., 1715, in-4°. — Guhrauer, *das Heptaplomeron des J. Bodin;* Berlin, 1841, in-8°. — Loehn, *Dissert historico-theologica de Jonn. Bodini colloquio heptaplomero;* Tubing., 1843, in-8°. — Mercier, *Lettre* dans le *Journal encyclopédique*, 1er novembre 1783. — Reynaud, *Encyclopédie nouvelle*. — Bayle, *Dictionnaire critique*. — Colombet, *Jean Bodin, suite d'études sur le seizième siècle;* Nantes, 1848, in-8°. — Feugère, *Notice sur J. Bodin*, dans le *Journal de l'Institut*, 1852. — Baudrillart, *J. Bodin et son temps;* Paris, 1853, in-8°.

BODIN (*Jean-François*), magistrat et historien français, né à Angers en 1776, mort en 1829. Il étudia d'abord l'architecture; mais la révolution l'obligea d'abandonner cette carrière, pour laquelle il avait une vocation réelle. Il fut chargé

de l'administration du district de Saint-Florent, puis, en 1792, attaché en qualité de payeur à l'armée de l'Ouest. Pour les bons services qu'il rendit dans cet emploi, le gouvernement lui offrit la place de payeur général de la Vendée; Bodin la refusa, lorsqu'il eut appris qu'elle était remplie par un père de famille estimable, et dénoncé pour ses opinions politiques. Les événements de 1815 le trouvèrent receveur particulier à Saumur: il coopéra au licenciement de l'armée de la Loire, en y faisant les fonctions de payeur; les caisses du payeur et du receveur général du département de Maine-et-Loire étaient alors au pouvoir de la coalition des puissances étrangères qui avaient envahi la France. Sa conduite dans ces circonstances difficiles fut celle d'un administrateur zélé pour les intérêts de son pays; mais ce dévouement ne lui attira que des persécutions, à la suite desquelles il donna sa démission en 1816. Retiré à la campagne, et livré à l'agriculture, l'estime de ses concitoyens le suivit dans sa retraite; et il fut élu député en 1820. Les fonctions publiques qu'il occupa pendant vingt-cinq ans ne l'empêchèrent pas de cultiver les arts. En 1796, l'Institut national ouvrit un concours pour un monument à élever aux armées françaises; Bodin envoya un projet d'arc de triomphe à l'endroit même où est placé celui de l'Étoile : ce projet, d'une extrême magnificence, fut jugé trop dispendieux. Il avait été nommé, en 1821, membre correspondant de l'Institut. Bodin a publié sur la province d'Anjou deux ouvrages statistiques, aussi remarquables par l'érudition que par la richesse du style; ils ont pour titre : *Recherches historiques sur Saumur et le haut Anjou*, avec gravures dessinées par l'auteur, 2 vol. in-8°, 1821 et 1822; — *Recherches historiques sur Angers et le bas Anjou*, avec gravures, 2 vol. in-8°.

* *Biographie des Contemporains.* — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — Quérard, *la France littéraire*, supplément.

BODIN * (*Félix*), publiciste français, fils de Jean-François, né à Saumur en décembre 1795, mort à Paris le 7 mai 1837. On lui doit la première idée des *Résumés historiques*, dont il commença l'importante collection en 1821, en publiant le *Résumé de l'histoire de France*, 1 vol. in-18, qui a eu un grand succès. Il a fait paraître, en 1823, le *Résumé de l'histoire d'Angleterre*, 1 vol. in-18; en 1824, *Études historiques sur les assemblées représentatives* (cours d'histoire fait à l'Athénée), 1 vol. in-18. M. Félix Bodin a coopéré à la rédaction d'un grand nombre de feuilles périodiques, telles que *le Constitutionnel*, *le Miroir*, *les Tablettes*, *le Diable Boiteux*, la *Revue encyclopédique*, le *Mercure du dix-neuvième siècle*, etc. Il a paru de lui : *le Roman de l'Avenir*, 1825; et dans *le Globe*, le *Mercure* et la *Revue*, divers fragments de romans historiques, dont un a pour sujet *l'Établissement d'une commune;* un autre, *la Fin du monde*, ou *Récit de l'an mil* enfin, des fragments de l'*histoire de la révolution française de* 1355, ou *des états généraux sous le roi Jean*. Bodin donna aussi une édition de l'*Histoire de France* d'Anquetil; Paris (Lecointe et Durey), 15 vol. in-18. Les éditeurs ayant voulu publier une continuation de cet ouvrage, comprenant l'*histoire de la révolution française*, Bodin leur proposa, pour accomplir cette tâche, un jeune homme récemment arrivé d'Aix. Ce fut là l'origine de l'ouvrage auquel M. Thiers (c'était le protégé de F. Bodin) doit le commencement de sa réputation littéraire et de sa fortune politique. Le nom de M. Thiers n'étant pas encore connu, le libraire-éditeur, M. Lecointe, voulut que le nom de M. Félix Bodin parût à côté de celui de l'auteur sur les premiers volumes.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

BODIN (*Laurent*), médecin français, né à Saint-Paterne (Indre-et-Loire) en 1762, a publié : *le Médecin goutteux*, 1795, in-8°; — *Bibliographie analytique de médecine*, ou *Journal abréviateur des meilleurs ouvrages nouveaux, latins ou français, de médecine clinique, d'hygiène et de médecine préservative;* Tours et Paris, 1799-1801, 3 vol. in-8°; — *Réflexions sur les remèdes secrets en général, et sur les pilules toniques stomachiques de l'auteur en particulier ;* Tours, 1805, in-8°; — *Réflexions sur les absurdités du système de M. Gall;* Paris, 1813, in-8°; — *Du système représentatif;* Château-du-Loir, 1817, in-8°; — *Précis sur le Choléra-morbus;* Tours, 1831, in-8°.

Callisen, *Med. Schriftsteller-Lex.*

BODIN (*Pierre-Joseph-François*), conventionnel, mort en 1810. Il était chirurgien à Lymerais en Touraine lorsqu'il fut élu, en 1789, maire de Gournay. Il fut nommé, en 1792, député du département d'Indre-et-Loire à la convention nationale. Il se plaça au côté droit de cette assemblée, et, dans le procès de Louis XVI, il vota la détention et la déportation à la paix. Le 2 octobre 1793, il appuya et amenda la motion de Bourdon (de l'Oise) en faveur des citoyens incarcérés avant le 10 thermidor. Il fut ensuite élu secrétaire de l'assemblée, et fit décréter la liberté des entreprises de voitures publiques. Le 30 mai 1795, il contribua à faire dispenser du service de la garde nationale les ouvriers indigents. Peu de temps après, il fut envoyé en mission à l'armée de l'Ouest. Il entra ensuite au conseil des cinq-cents, en sortit le 10 mai 1797, et fut réélu en 1799 par le département des Deux-Sèvres. Après le 18 brumaire, il fut nommé commandant de la gendarmerie du département de Loir-et-Cher, place qu'il occupa jusqu'à sa mort.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

BODLEY (*Jean*), médecin anglais, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Essai de critique sur les ouvrages*

des médecins; Londres, 1741 (en anglais). Cet ouvrage se fait remarquer par de nombreuses et sévères appréciations.

Éloy, *Dictionnaire de la Médecine*. — Carrère, *Bibliothèque littéraire de la Médecine*.

BODLEY (sir *Thomas*), fondateur de la *Bibliothèque Bodléienne*, né à Exeter, dans le comté de Devon, en 1544; mort le 28 janvier 1612. Il fit ses premières études à Genève, où son père, qui était protestant, s'était réfugié, sous le règne de la reine Marie. Quand Élisabeth monta sur le trône, Thomas Bodley revint avec son père dans sa patrie, et prit ses grades à l'université d'Oxford. Il commença ses voyages en 1576, et à son retour obtint un poste dans la maison de la reine. Il fut chargé de diverses négociations en Danemark, en Allemagne, en France et en Hollande. Après avoir rempli ces différentes missions avec prudence et talent, il reparut à la cour, où les recommandations du comte d'Essex le rendirent suspect à Élisabeth et le firent disgracier. Bodley se retira à Oxford, où il consacra son temps et sa fortune au rétablissement de la bibliothèque publique qui, dans le quinzième siècle, avait été fondée par Humphrey, duc de Glocester. Sir Thomas fut aidé dans cette œuvre par les contributions volontaires de beaucoup de nobles et d'évêques. Il fit agrandir le local occupé par cette bibliothèque; et n'ayant pu voir avant sa mort achever cet édifice, il laissa une partie de son bien pour le terminer, et un revenu de 200 livres sterling pour le traitement des bibliothécaires. Tous les ans, à l'époque où cet établissement est ouvert, on prononce un discours à la louange de sir Thomas Bodley. On a de lui des lettres et des mémoires, édités par sir Thomas Hearne sous le titre de *Reliquiæ Bodleianæ*; Londres, 1703, in-8°.

Painter, *Antiquities of Oxford University*. — Thomas Hearne, *Reliquiæ Bodleianæ*.

BODMER (*Jean-Jacques*), poëte et littérateur allemand, né le 9 juillet 1698 à Greifensée, près de Zurich; mort le 2 janvier 1783. Il occupa pendant cinquante ans une chaire d'histoire dans la ville de Zurich. Son père l'avait d'abord destiné à l'état ecclésiastique, puis au commerce; mais Bodmer s'adonna exclusivement à l'étude de l'histoire et de la poésie. Au commencement du dix-huitième siècle, la littérature nationale allemande, presque nulle encore, se distinguait surtout par le mauvais goût : Bodmer en demeura frappé, surtout par la comparaison qu'il en fit avec les littératures étrangères, qu'il connaissait parfaitement; aussi eut-il la prétention de jouer le rôle de réformateur. A cet effet, il s'adjoignit un autre savant Zurichois, nommé Breitinger; et ces jeunes gens préludèrent, avec plus de bonne volonté que de génie, à la grande révolution littéraire qui ne s'opéra en Allemagne que vers 1770, par de plus grands talents que les leurs. Ils firent paraître en 1722 une feuille littéraire, destinée à saper les renommées contemporaines du Parnasse allemand. Quoique leurs armes ne fussent guère redoutables, que leur raisonnement n'eût rien de serré ni de logique, que Bodmer se montrât jaloux du mérite d'autrui, et qu'il fût d'une partialité choquante en faveur des étrangers contre toutes les illustrations allemandes, même celles que les siècles avaient déjà consacrées; c'était en 1722 chose si neuve qu'une critique hardie, que le journal de Bodmer fit grand bruit : ce fut la première étincelle jetée dans les esprits. On se réveilla. Gottsched, le fameux aristarque et grammairien, qui avait de grandes prétentions au fauteuil de président dans la république des lettres, s'était d'abord prononcé en faveur des jeunes Suisses; mais bientôt, attaqué lui-même, il passa en qualité de général dans le camp ennemi. Quelque mesquine que fût cette lutte entre les *gottschediens* et l'*école des Suisses*, elle prépara le terrain pour 1770. Bodmer fut la sentinelle perdue de l'armée révolutionnaire; il rendit des services comme critique; comme poëte, il eut peu ou point de mérite. Son poëme épique en douze chants, intitulé *la Noachide* (Zurich, 1752, 1765, 1772), ses ouvrages dramatiques, ses traductions d'Homère et de Milton, ne s'élèvent point au-dessus du médiocre. Il a plus de mérite comme historien et éditeur d'une partie des ouvrages d'Opitz, de la *Bibliothèque helvétique*, du *Paradis perdu* de Milton, ainsi que de deux recueils des poëtes allemands du moyen âge (*Fables des temps des Minnesinger*, 1758, in-4°; les *Minnesinger*, 1759, in-4°; supplément, Goett., 1810, in-8°). Les manuscrits et lettres inédits de Bodmer ont été déposés à la bibliothèque de Zurich. [*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

Hottinger, *Arroama de J.-J. Bodmero*; Zurich, 1783, in-8°. — Meister, *Ueber Bodmer*, ibid., 1783, in-8°.

* **BODMER** (*Théophile*), lithographe allemand contemporain. Fils d'un instituteur du Cercle de Munich, il vint, à l'âge de seize ans, étudier à l'Académie de cette ville, et s'y appliqua à la peinture d'histoire. Le besoin de vivre le porta ensuite, de 1824 à 1829, à peindre le portrait; et il fut secondé dans ses efforts par son confrère Stieler. Un de ses beaux portraits représente une *jeune Fille accoudée à une fenêtre tapissée de pampre*. En 1829, il lithographia, sur l'invitation du libraire Frankt de Stuttgart, la *Vierge de Saint-Sixte* de Raphaël, que l'on voit au musée de Dresde. Il reproduisit de même quelques-uns des sujets traités par Henri Hess. Bodmer vint à Paris en 1831. D'abord indécis entre la peinture et la lithographie, il se consacra enfin à cette dernière branche de l'art, et reproduisit *Psyché et l'Amour*, d'après Gérard; — *le premier Bain*, d'après Court; — deux *Polonais*, d'après Cogniet; — *Monna Lisa*, d'après Léonard de Vinci. A son retour à Munich, il lithographia *le Retour du roi Othon*, d'après Stoltz. Cette œuvre eut un succès de vogue. On doit à Bodmer d'autres productions remarquables.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

BODONI (*Jean-Baptiste*), célèbre imprimeur, né en 1740 à Saluces en Piémont, où son père était imprimeur, et mort à Padoue en 1813. Tout jeune encore, il s'occupa de la gravure sur bois; et ses premiers travaux ayant été couronnés de succès, il se rendit à Rome, où il fut employé comme compositeur à l'imprimerie de la Propagande. Là, son adresse, son goût et ses services lui gagnèrent l'amitié du directeur, qui lui conseilla de s'appliquer à l'étude des langues orientales, afin de pouvoir travailler exclusivement à ce genre. Il mit en ordre et compléta une grande quantité de caractères orientaux que cette imprimerie possédait sans pouvoir s'en servir, et ce travail lui donna l'idée de graver et de fondre des caractères semblables. Pour se perfectionner encore, il voulait se rendre en Angleterre, lorsqu'une grave maladie l'arrêta dans sa ville natale. A cette époque le duc de Parme, l'infant don Ferdinand, avait fondé, entre autres établissements scientifiques, une imprimerie royale, à l'instar de celles de Paris, de Madrid et de Turin. Bodoni fut choisi pour la diriger; et non-seulement il la mit au niveau des plus célèbres établissements de l'Europe en ce genre, mais encore il lui donna une grande célébrité par le grand nombre de beaux ouvrages qu'il y imprima avec talent, et avec un zèle qui trouva de grands encouragements chez les souverains d'Italie et de riches et honorables particuliers, au nombre desquels se signala surtout le chevalier d'Azara. La beauté des caractères qu'il gravait et fondait lui-même, celle du papier et de l'encre, laisse à peine quelque chose à désirer, et ses éditions peuvent se comparer aux plus belles dans tous les autres pays; son *Homère* surtout est un ouvrage vraiment admirable, et ses caractères grecs, objet de ses recherches, approchent beaucoup du trait de l'écriture à la main. On estime, sous le rapport de l'exécution typographique, ses éditions des classiques grecs, latins, italiens et français.

Son *Manuale tipografico*, qu'il regardait comme son plus beau titre à l'estime de son siècle et de la postérité, parut en 1788, et renfermait cent caractères latins dits *romains*, cinquante italiques, et une série de vingt-huit caractères grecs, en deux éditions, l'une in-4°, l'autre in-8°. La mort le surprit quand il préparait une nouvelle et magnifique édition de son *Manuale* : elle a paru en 1818 (2 vol. in-4°), et contient deux cent cinquante caractères différents, grecs, latins, orientaux, russes, etc., avec un grand luxe de fleurons. [*Encyclop. des g. du monde*, avec addit.]

Passeroni, *Memorie anecdotti per servire alla vita d. J. Bodoni*; Parme, 1814, in-8°. — Gregori, *Biographie des trois illustres Piémontais, Lagrange, Denina, Bodoni*, décédés en 1813; Verceil, 1814, in-8°. — Lama, *Vita del caval. G.-B. Bodoni*; Paris, 1816, in-4°.

BODREAU ou **BODELEAU** (*Julien*), avocat et jurisconsulte, né au Mans en 1599, mort entre 1660 et 1666. On a de lui : *les Coustumes du païs et comté du Maine, avec les commentaires de M. Julien Bodreau, avocat*; Paris, 1645, 1 vol. in-fol.; — *Illustrations et Remarques sur les Coustumes du Maine*; le Mans, 1658, 2 vol. in-12; abrégé des *Commentaires*; — *Sommaire des Coustumes du païs et comté du Maine*; le Mans, 1656, in-12.

Hauréau, *Hist. litt. du Maine*.

* **BODREAU** (*René*), médecin, mort le 4 octobre 1673, était un parent assez éloigné du précédent. Il a laissé un certain nombre d'ouvrages inédits, mentionnés avec éloge par Ansart : *Theoremata medica singulis morbis dicata, suo ordine disposita, cum selectis quibusdam remediis*; — *De mulierum et puerorum Morbis* : l'auteur pense que les maladies des femmes et des enfants ont pour cause commune la disposition des humeurs qui circulent dans le corps de la mère; — *Observationes medicæ*, remarques faites sur les épidémies de 1661 et de 1662.

Ansart, *Bibl. litt. du Maine*.

** **BÖE** (*François*), peintre de fleurs norwégien, né à Bergen en Norwége le 28 mai 1820. Il étudia à l'Académie des beaux-arts à Copenhague; il vint en 1849 se perfectionner à Paris, qu'il habite encore. Ses tableaux, exposés dans les galeries de Christiania, se font remarquer par la correction du dessin et la fraîcheur du coloris. Un de ses tableaux, exposé en 1850-1851 à Paris, fut acheté par le gouvernement pour le musée du Louvre. P.-L. M.

BOE. *Voy*. **DUBOIS** (*Jacques*) et **SYLVIUS** (*François*).

BOËCE ou **BOETHIUS** (1) (*Anicius-Manlius-Torquatus-Severinus*), célèbre philosophe et homme d'État, né entre 470 et 475 (2), mort en 524 ou 526. Il forme pour ainsi dire le passage de la philosophie ancienne à la philosophie scolastique : tout en tempérant les doctrines de l'antiquité païenne par la douce morale du christianisme, il ne paraît pas avoir ouvertement professé la foi nouvelle. Malgré le style et quelques expressions évangéliques de son traité *de Consolatione*, telles que *virtus angelica*, *patria* (ciel), *veri prævia luminis*, rien ne prouve d'une manière certaine que Boëce fût chrétien. D'une riche famille consulaire (son père Flavius Boethius fut consul en 487) (3), il reçut à Rome une éducation classique sous la direction de Festus et de Symmaque (4), et résida, dit-on, quelque temps à Athènes pour suivre les leçons de Proclus (5). Il se familiarisa de bonne heure

(1) Ce nom s'écrit aussi *Boetius*, Βοέτιος, dans quelques inscriptions et dans Procope (*De Bello Goth.*, I). Quant au prénom *Flavius*, donné par quelques biographes, il ne repose sur aucun fondement. *Voy*. Hagenbuch, *De Diptycho Briciano*, p. 101.

(2) D'après un passage de *Consol. Phil.*, I, 1.

(3) Son grand-père *Flavius Boethicus* paraît avoir été préfet du prétoire : il fut mis à mort en 454, par ordre de l'empereur Valentinien III. *Voy*. Cassiodore, *Chronic.*

(4) Vallinus, note sur *Consolat. Phil.*, lib. II.

(5) Cette assertion ne repose que sur l'autorité très-

avec les écrits des philosophes grecs, qu'il traduisit en partie. Ses connaissances étendues (1) et sa charité inépuisable envers les pauvres de Rome le firent, en 510, porter au consulat et à la présidence du sénat (2). Sa réputation parvint bientôt aux oreilles de Théodoric, alors maître de presque toute l'Italie. Le roi des Ostrogoths l'attacha à sa cour, et en fit son *magister officiorum* (3); il le consultait dans toutes les entreprises importantes, et l'employa particulièrement dans la régularisation du titre des monnaies, et dans quelques négociations auprès de Gondebaud, roi des Burgondes, et de Clovis, roi des Francs (4). Son mariage avec Elpis ou Helpis, noble Sicilienne, à laquelle on attribue (J.-M. Thomasius, *Hymniarium*) des hymnes sur les apôtres saint Pierre et saint Paul, paraît être une fable (5). Il avait épousé la fille de Symmaque, Rusticiana, dont il eut deux fils, Aur. Anicius Symmaque et Anicius Manlius Severinus Boethius, qui reçurent vers l'an 522 la dignité consulaire. Ses moments de loisir étaient consacrés à l'étude des mathématiques. Il savait, dit-on, fabriquer des clepsydres, des gnomons, et des instruments de musique. Fidèle à sa devise, « que le monde ne sera heureux que lorsque les rois seront des philosophes, et les philosophes des rois, » Boèce s'appliquait à faire réformer tous les abus, et à réprimer les excès commis dans les provinces par des officiers barbares, notamment par Triguilla et Conigastus. Il défendit les Campaniens contre le préfet du prétoire, et sauva Paulinus « des chiens du palais. » Aimé du peuple et détesté des courtisans, enrichis par leurs rapines, il ne tarda pas à être signalé à la haine des méchants, et tomba victime de son zèle pour le bien.

Théodoric, que la vieillesse avait rendu mélancolique et chagrin, prêta une oreille facile aux suggestions des nombreux et puissants ennemis de son noble conseiller. Boèce venait de défendre Albinus, accusé de trahison : Gaudentius, Basile et Opilio profitèrent de l'occasion pour le dénoncer ainsi que Symmaque auprès du roi, comme étant de connivence avec l'empereur grec, qui devait délivrer Rome du joug des barbares (6). Le coup porta : un tribunal inique condamna l'accusé sans l'avoir entendu, et prononça la confiscation de ses biens. Boèce, la gloire du règne de Théodoric et l'ornement des sciences de son époque, fut jeté, comme traître et magicien, dans un cachot à Ticinum ou Pavie (1).

Ce fut durant sa captivité qu'il écrivit son livre admirable *de Consolatione philosophiæ*; c'est un dialogue animé entre l'auteur et la Philosophie, qui lui apparaît dans sa prison sous les traits d'une femme. « Ton exil, lui dit-elle, t'attriste; mais sache, mon enfant, que personne ne peut te bannir de ta patrie, si ce n'est toi-même (2). » N'est-ce pas là le sens sublime de la *Cité de Dieu* que saint Augustin avait adressée au préfet Symmaque, qui reprochait aux chrétiens la décadence de l'empire romain ?

Les historiens diffèrent entre eux sur son genre de mort : selon les uns, Boèce fut décapité (3); selon les autres, on lui mit d'abord au cou une corde, que l'on serra ensuite jusqu'à ce que les yeux lui sortissent de leurs orbites; enfin on l'acheva à coups de bâtons (4). Telle fut la fin du philosophe martyr, conseiller du roi des Ostrogoths (5).

Deux siècles après, en 722, Luitprand, roi des Lombards, l'honora d'un cénotaphe; et, en 990, l'empereur Othon III fit élever à la mémoire de Boèce un magnifique mausolée, avec une épitaphe du pape Sylvestre II. Dante (*Parad.*, X, 124) lui consacra ces beaux vers :

Per veder ogni ben dentro vi gode
L' anima santa che 'l mondo fallace
Fa manifesto a chi di lei ben ode,
  Lo corpo ond' ella fu cacciata, giace
Giuso in Cieldauro, ed essa da martiro
E da esilio venne a questa pace.

Comme toutes les nobles victimes de la haine ou de l'intolérance des contemporains, Boèce fut immortalisé par la postérité. Il n'a pas, à proprement parler, formulé de système. Sa philosophie, c'est la résignation et l'espérance. « Si l'âme du bon, délivrée de sa prison terrestre, s'envole au ciel, comment ne mépriserait-elle pas les choses de ce monde (6) ? » Cette philosophie même était toute de circonstance : elle nous semble exactement traduire les angoisses des derniers Romains, qui voyaient l'œuvre de leurs pères s'é-

contestable du traité de Thomas Brabantinus, *de Disciplina scholarium*. D'après un passage d'une lettre de Théodoric (*Cassiod.*, I, 45), cité par M. Hand (*Encyclop. allemande*), Boëthius n'était jamais allé à Athènes.

(1) Cassiodore, Ennodius (*Epist.*) et Procope (*De Hist. Goth.*) vantent le savoir extraordinaire de Boèce.

(2) Procope, *Goth.* — Fabricius, *Bibl. Lat.*, III, 15.

(3) Ce fait ne repose que sur l'autorité des *Excerpta de Constantio*, que Gronove a donnés dans son édition d'Ammien-Marcellin. Quant au fait du discours que Boèce aurait prononcé lors de l'entrée de Théodoric à Rome (en l'an 500), il ne peut se rapporter (d'après un passage du *Traité de la Consolation*) qu'à un discours prononcé en 522. Ce point a été parfaitement éclairci par M. Hand.

(4) Cassiod., *Epist.*, I, 110; II, 40; III, 3.

(5) Les deux fils, *Patricius* et *Hypatius*, qu'il aurait eus d'Elpis, étaient déjà consuls vers l'an 500 : Boèce n'avait alors que trente ans. Sirmond, *Ad Ennod.*, VIII, 1.

(6) On l'accusait aussi d'avoir, d'accord avec le pape Jean, engagé l'empereur Justin d'enlever (en 524) les églises aux ariens, qui avaient jusqu'alors été traités avec ménagement : on se rappelle que les Goths et leur roi étaient ariens.

(1) Une partie de cette prison s'était conservée jusqu'en 1584 dans l'église de Pavie (Tiraboschi, vol. III, 14, I, 4. Quelques écrivains nomment, sans prenom, Milan comme lieu de son exil et de sa captivité.

(2) *De Consolat.*, lib. II.

(3) Anastas., *Vit. Pontific. in vit. Joann. I.* — Aimoin, *Hist. franç.*, II, 1.

(4) *Anonym.*, *Excerpta Valesiana*, p. 36.

(5) Un seul historien (Procope, *Hist. Goth.*, I et III) parle du repentir de Théodoric, et du triste sort de Rusticiana, qui fut obligée de mendier son pain.

(6) Sin vero bene sibi mens conscia, terreno carcere resoluta, cœlum libera petit, nonne omne terrenum negotium spernet ? *De Consolat.*, lib. II.

crouler sous la hache des barbares. Quand Boëce exhalait son âme, Alaric, Attila et Odoacre avaient déjà porté la main sur le diadème des Césars.

Le livre *De la Consolation de la philosophie* est, selon nous, moins un traité de philosophie qu'un beau poëme élégiaque, dont voici le début :

Carmina qui quondam studio florente peregi,
Flebilis heu mœstos cogor inire modos.
Ecce mihi laceræ dictant scribenda Camœnæ,
Et veris elegi fletibus ora rigant.
Has saltem nullus potuit pervincere terror,
Ne nostrum comites prosequerentur iter
Gloria felicis olim viridisque juventæ
Solantur mœsti nunc mea fata senis.

L'ouvrage, ainsi mêlé de vers et de prose, est divisé en cinq livres. Dans le premier, où l'auteur expose son infortune, la philosophie nous montre Dieu comme créateur et sage gouverneur du monde. Dans le second, elle nous fait voir comment l'homme peut, dans son malheur même, trouver des motifs de consolation, et qu'il faut chercher le bonheur en soi-même (1). Dans le troisième livre, la Philosophie agite la question de la félicité suprême, qu'elle place dans Dieu. Dans le quatrième, elle cherche à établir que le bon est seul puissant, et que le méchant est faible : « Les méchants, quelque puissants qu'ils soient, ne sont pas même ce qu'ils paraissent : ils peuvent bien faire ce qu'ils veulent, mais ils ne font pas ce qu'ils désirent; car ils désirent, malgré eux, d'être heureux, et ils ne peuvent le devenir par leurs actions. » Enfin, dans le cinquième livre, se trouve développée l'idée d'une Providence, et la possibilité de concilier la nécessité avec la liberté.

Le traité *de la Consolation* eut pendant tout le moyen âge un grand nombre de commentateurs, de traducteurs et d'imitateurs. Jean de Meung, l'auteur du *Roman de la Rose*, le traduisit en français en 1300, par ordre de Philippe le Bel; et la version faite par Alfred le Grand est un des morceaux les plus anciens de la littérature anglo-saxonne; il en existe aussi une vieille traduction allemande du onzième siècle. Parmi les imitateurs, nous ne citerons que celle qu'en fit le duc Charles d'Orléans, au quinzième siècle. L'édition la plus récente et la meilleure est de J.-S. Cardale; Londres, 1828.

Boëce révéla, pour ainsi dire, à son époque Aristote. Pendant des siècles, on ne connaissait et on n'enseignait la philosophie péripatéticienne que d'après les commentaires de Boëce sur *les Catégories, l'Interprétation, les Analytiques, les Syllogismes, les Topiques*, auxquels il faut joindre des commentaires sur les *Topiques* de Cicéron, et sur Porphyre (*Introduction aux Catégories d'Aristote*).

Ses ouvrages sur l'*arithmétique* et la *géométrie* contiennent tout ce que les chrétiens savaient de mathématiques avant de connaître les écrits des Arabes au moyen âge (1). Le traité de la musique (*De Musica libri V*) est un des écrits les moins connus et peut-être le plus curieux de Boëce. On y trouve, entre autres, cette proposition remarquable, « que, si l'ouïe ne s'aperçoit des différences de vibrations ou de l'inégalité des mouvements causés par la percussion d'une corde, l'intelligence peut s'en rendre compte par la science des nombres. » Le fait est exact : l'acoustique moderne a démontré que les dissonances, qui déplaisent tant à l'oreille, sont produites par des nombres fractionnaires de vibrations, tandis que les accords parfaits sont donnés par des multiples de nombres entiers.

Quant aux traités *De sancta Trinitate ad Symmachum*, commenté par Gilbert de la Porée, *De duabus naturis et una persona Christi, adversus Eutychen et Nestorium*, également commenté par Gilbert de la Porée, *De Disciplina Scholarium*, leur authenticité a été contestée : ils paraissent, en effet, appartenir à des auteurs plus récents.

Tous ces écrits de Boëce ont été réunis en un vol. in-fol., et imprimés à Venise en 1491; l'édition la plus complète est de Bâle, 1570, in-fol. C'est celle que nous avons eue sous les yeux.

F. H.

Cassiodore, *Epist.* — Ennodius. — Procope. — Hincmar, *Op.* I, 241 (qui mentionne le premier les œuvres de Boëce). — Fabricius, *Bibl. lat.* — Tiraboschi, *Storia della Lett. ital.* — Hand, dans Ersch et Gruber, *Encyclop. all.* — Barberini, *Exposizione della vita di Boezio*; Paris, 1783. — Dom Gervaise, *Histoire de Boëce*; Paris, 1715, 2 vol. in-12. — Heyne, *Censura ingenii Boethii*; Gott., 1806. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography.*

*BOËCE (*Vulfin*), évêque de Poitiers vers l'an 830, sous le règne de Louis le Débonnaire. Il écrivit une *Vie de saint Junien*, abbé de Mairé-l'Evescant, qui vivait au sixième siècle. Mabillon l'a publiée dans les *Acta Sanctorum ord. Sanct.-Ben.*, p. 307.

Oudin, *Commentarius de Scriptoribus ecclesiasticis*, t. II, col. 45.

BOËCE (*Christophe-Frédéric*), graveur allemand, né à Leipzig en 1706, mort à Dresde en 1778. On a de lui plusieurs estampes d'après Teniers, Wouvermans et Rubens; la plus remarquable est celle qu'il a gravée d'après ce dernier maître : elle représente une femme tenant un pot où sont des charbons allumés que souffle un garçon, et dont la flamme éclaire seule le sujet.

Heinecken, *Dict. des Artistes.*

*BOECKEL (*Christian-Othon*), jurisconsulte allemand, né à Lubeck, mort le 8 juin 1676. Il remplit diverses fonctions publiques, et laissa : *Opuscula de diversis familiis jurisconsultorum; — De Orationibus principum in senatu romano; — de Exceptionibus tacitis in pactis publicis; — de Æmulationibus imperiorum.*

(1) Quid igitur, o mortales, extra petitis intra vos positam felicitatem? Error vos inscitiaque confundit. Est ne aliquid tibi ipso pretiosius? Nihil, inquies. Igitur si tui compos fueris, possidebis quod nec tu amittere unquam velis, nec fortuna possit auferre.

(1) Libri, *Histoire des Sciences mathématiques en Italie*, t. I, p. 80

Toutes ces œuvres furent imprimées à Leyde en 1678.

Moller, *Cimbria litterata*.

* **BOECKH** (*Auguste*), un des plus célèbres philologues vivants de l'Allemagne, actuellement professeur de langue grecque à l'université de Berlin, naquit à Carlsruhe en 1785. Les rapides progrès qu'il fit à l'université de Halle lui valurent l'honneur d'être admis dans le séminaire pédagogique de Berlin, établissement qui, à cette époque, avait beaucoup d'analogie avec l'ancienne École normale de Paris.

Dès son entrée dans la carrière scientifique, M. Bœckh s'est bien gardé d'imiter l'exemple du commun des philologues, dont les travaux se bornent à une minutieuse critique grammaticale. Émule de l'illustre Wolf, dont il a été un des meilleurs élèves, il s'est principalement attaché à pénétrer le génie des anciens peuples, et, pour y parvenir, il a classé, comparé et combiné les faits; il les a réunis, pour ainsi dire, en faisceaux, pour reconstruire la société antique avec ces matériaux.

C'est à ce procédé que nous devons son ouvrage intitulé *Die Staatshaushaltung der Athener* (Économie politique des Athéniens); Berlin, 1817, 2 vol. in-8°, qui présente un tableau des relations politiques, financières, industrielles et commerciales de l'ancienne Grèce. En lisant cette œuvre on se fait une idée de l'immense érudition de l'auteur; on y voit avec quelle sagacité M. Bœckh a su découvrir des faits de la plus haute importance dans les passages, en apparence, les plus insignifiants; comment il a su ressusciter en quelque sorte les peuplades helléniques, se transporter au milieu de leurs villes, de leurs marchés, de leurs ports de mer, et y observer jusqu'aux moindres détails de mœurs. Cet ouvrage, divisé en quatre livres et dont toutes les parties reposent sur des faits, prouve que les finances jouaient, dans les anciennes républiques, un rôle tout aussi important que dans nos États modernes, et que si ces républiques n'avaient pas de dette publique, leurs besoins n'en étaient pas moins onéreux pour les citoyens. Dès qu'une dépense extraordinaire devenait urgente, ceux-ci étaient appelés à combler immédiatement le déficit des caisses de l'État: ils étaient donc sans cesse exposés à être frappés dans leur fortune, et, par contre-coup, dans leur commerce et leur industrie; inconvénient auquel les gouvernements modernes échappent en recourant aux emprunts. Nous avons de cet ouvrage une traduction française par M. Laligant; Paris, 1828, 2 vol. in-8°.

Parmi les autres travaux de M. Bœckh, nous citerons les suivants, qui figurent au premier rang parmi les écrits statistiques et philologiques de notre époque : une *édition* de *Pindare* (Leipzig, 1811-1821, 3 vol. in-4°), contenant le texte avec les variantes et toutes les scolies, une traduction latine, un commentaire perpétuel, des notes, et un traité de versification grecque: cette édition est sans contredit la plus critique et la plus complète qu'on ait du prince des lyriques grecs; — *Die Entwickelung der Lehren des Pythagoräer Philolaos* (Développement des doctrines du pythagoricien Philolaos; Berlin, 1819; — une *édition* de l'*Antigone* de Sophocle; Berlin, 1843; — *Corpus Inscriptionum græcarum, auctoritate et impensis Academiæ regiæ Borussicæ* : ce recueil, qui forme 3 vol. in-fol., a été continué par l'élève de M. Bœckh, l'érudit M. Frantz, que la mort vient d'enlever au monde savant; on y trouve toutes les inscriptions grecques connues, tant celles qui ont déjà été publiées que les inédites; l'auteur classe les inscriptions d'après l'ordre géographique, et il a promis de donner à la fin du dernier volume un traité de paléographie grecque; — *Metrologische Untersuchungen über Gewichte, Münzfusse und Masse des Alterthums* (Recherches métrologiques sur les poids, étalons et mesures de l'antiquité; Berlin, 1838); — *Urkunden über das Seewesen des Attischen Staats* (Documents sur la marine de l'Attique); Berlin, 1840.

M. Bœckh est secrétaire de la classe d'histoire et de philosophie de l'Académie des sciences de Berlin, et membre associé de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de France. La plupart des autres sociétés savantes de l'Europe l'ont inscrit au nombre de leurs correspondants. [*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

Conversations-Lexicon.

BOECKH (*Christian-Godefroi*), écrivain pédagogique allemand, né à Memmingen le 8 avril 1732, mort le 31 janvier 1792. Après avoir fait ses premières études à Nordlingen, il se rendit à Iéna en 1752, et à partir de 1759 il remplit, jusqu'à sa mort, diverses fonctions ecclésiastiques. Il utilisa ses loisirs en composant de nombreux et parfois excellents écrits sur l'éducation. Outre la collaboration à l'*Allgemeine Bibliothek für das Schul-und Erziehungswesen* (Bibliothèque universelle d'éducation), Nordlingen, 1774-1786, on a de lui : *Wochenschrift zum besten der Erziehung* (Journal hebdomadaire pour améliorer l'éducation de la jeunesse), 4 vol.; Stuttgart, 1771-1772; — *Kinderzeitung* (Gazette des Enfants), 14 petits vol.; Nuremberg, 1780-1783; — *Chronik für die Jugend* (Chronique de la jeunesse); Augsbourg, 1785-1788; — *Predigten für die Jugend* (Sermons adressés à la jeunesse); Nuremberg, 1783; — *Der Rathgeber Junger Buben* (le Conseiller des jeunes gens); Leipzig, 1791; — *Alte vaterlaendische Literatur* (Recueil d'ancienne littérature nationale), 1791-1792, 2 vol. in-8°.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclopädie.*

BOECKHOUT (*Jean-Joseph Van*), publiciste flamand, natif de Bruxelles, mort dans la même ville en 1827. Il abandonna les principes

des Van Eupen et Vander Noot, pour les doctrines philosophiques qui dominèrent en France à la fin du dix-huitième siècle. Aussi se tint-il toujours en défiance à l'égard du clergé catholique. Après avoir occupé la place de chef de division dans l'administration départementale de la Dyle, et avoir été directeur des prisons dans le même ressort, il rompit en 1814 le silence qu'il s'était jusqu'alors imposé, et plaida énergiquement la cause de la réunion de la Belgique à la Hollande, dont le protestantisme le rassurait contre le retour des influences cléricales. Le zèle qu'il déploya dans la polémique sur ce sujet ne demeura pas sans récompense. Quand le gouvernement des Pays-Bas fut établi, Van Boeckhout fut nommé inspecteur de l'enregistrement et des domaines.

On a de Boeckhout : *Renonciation de la souveraineté des Pays-Bas, faite prétendument par Vander-Noot en faveur de l'empereur d'Autriche;* — *Lettre de Son Excellence Pierre Van Eupen, en son vivant secrétaire général du congrès belgique, à Son Excellence Henri Vander Noot, ci-devant père de la patrie;* Bruges et Bruxelles, in-8°; — *la Réunion de la Belgique à la Hollande serait-elle avantageuse ou désavantageuse?* par A. B. C.; Bruxelles, in-8°; — *le Réveil d'Épiménide;* — *les Éphémérides de l'opinion*, ou *Observations politiques, philosophiques et littéraires sur les écrits du temps;* Bruxelles, in-8°; ouvrage périodique, commencé en 1815, et dans lequel l'auteur justifia parfaitement son épigraphe : *Ni satire, ni adulation;* — *Discours sur la Civilisation*, prononcé le 4 juillet 1820, à Bruxelles, dans la Société *Concordia*, et imprimé p. 155-170 des *Mengelingen van het genootschap Concordia;* Bruxelles, 1820, in-8°.

Biographie universelle (édit. belge). — *Biographie Néerlandaise.*

BOECKLER (*George-André*), mécanicien allemand, vivait dans la dernière moitié du dix-septième siècle. Il occupait la place d'architecte de la ville de Nuremberg. On a de lui : un recueil contenant des dessins de *moulins et autres inventions mécaniques*, traduit en latin par Henri Schmitz, qui l'a intitulé *Theatrum machinarum*; Cologne, 1661; Nuremberg, 1686, in-fol., avec 154 pl.; — *Architecture hydraulique* (en allemand); Nuremberg, 1663, traduit en latin par Jean-Christophe Sturm, qui l'a publié sous ce titre : *Architectura curiosa nova*, 1664, in-fol., avec 200 pl. en taille-douce; — *École d'économie domestique et rurale;* Francfort, 1666, 2 parties in-4°.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclopædie.* — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*, avec le supplément d'Adelung.

BOECKMANN (*Jonas*), médecin suédois, né à Windberg, dans la province de Halland, le 16 décembre 1710; mort à Greifswald en 1760. Ses progrès dans ses études furent rapides, et à l'âge de dix-sept ans il partit pour l'université de Lund, où il eut Engestrœm pour maître de langues, et Œlreich pour professeur de philosophie. Le 15 mai 1738, il fut reçu maître ès arts. L'année suivante, il abandonna la carrière ecclésiastique à laquelle ses parents le destinaient, et alla suivre, à Berlin, les cours d'anatomie de Budæus. En 1740, il étudia la médecine à Halle sous les maîtres les plus célèbres, et, le 11 décembre 1743, il obtint le grade de docteur à l'université d'Upsal. Appelé dans la Sudermanie par plusieurs riches seigneurs, il ne revint à Stockholm qu'en 1745. Il fut nommé en 1747 second professeur de médecine à l'université de Greifswald, inspecteur de santé, et, en 1753, médecin du roi.

Boeckmann, occupé de ses voyages et des soins de son professorat, n'a composé qu'un petit nombre d'ouvrages. On a de lui : *Dissertatio de cardine novatorum, sive de erroribus stoïcorum fundamentalibus;* Lund, 1737, in-4°; — *Dissertatio de fanatismo stoïcorum per novatores*, etc.; Lund, 1738, in-4°; — *Dissertatio de conscientia sui ut unico simplicium fundamento;* Lund, 1739, in-4°; — *Dissertatio inauguralis de venæ sectione corroborante;* Upsal, 1744, in-4°; — *Specimen medicum de sudore corroborante : Resp. J.-G. Colliander;* Griefswald, 1752, in-4°; — *Dissertatio epistolica ad Laurentium Gumælium contra inepta judicia de Arthritide, laxantibus balsamitis retropulsa;* Griefswald, 1753, in-4°; — *Exercitium academicum, dejectionem corroborantem et simul nexum purgationis alvinæ cum sudore, cutisque cum ventriculo exhibens : Resp. P. Bettander;* ibid., 1755, in-4°.

Scheffel, *Vitæ Professorum Medicinæ*, p. 280. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*, avec le supplément d'Adelung.

BOECLER (*Jean*), médecin allemand, né à Ulm le 20 octobre 1651, mort à Strasbourg le 19 avril 1701. Il fut reçu docteur en 1673, exerça la médecine avec succès, fut nommé professeur, comte palatin, et chanoine de Saint-Thomas. On n'a de lui qu'une thèse : *De Vomitu;* Strasbourg, 1673, in-8°.

Jean Boecler est le chef d'une famille dont les membres se sont fait un nom en médecine. Son fils, *Jean* BOECLER, médecin français, né en 1681, mourut en 1733. Il occupa aussi à Strasbourg une chaire de médecine, qu'il échangea, en 1719, contre celle de chimie et de botanique. On a de lui : *Dissertatio de potu frigido;* Strasbourg, 1700, in-4°; — *Historia instrumentorum deglutitioni, inprimis veræ chilificationi, inservientium;* Strasbourg, 1705, in-4°; — *Spiritus vini et aceti Examen;* Strasbourg, 1709, in-4°; — *Quæstiones physicæ;* Strasbourg, 1709, 1714, in-4°; — *Dissertatio de Poris corporum, effluviis, et odorum historia;* ibid., 1711, in-4°; — *Dissertatio de Cataracta;* ibid., 1711, in-4°; — *Dissertatio de Vino;* ibid., 1716, in-4°; — *Dissertatio de Ira;* ibid., 1716, in-4°; — *Dis-*

sertatio de Morbillis; ibid., 1720, in-4°; — *Dissertatio de vera vitæ et sanitatis Moderatione*; ibid., 1721, in-4°; — *Recueil des observations qui ont été reconnues les plus efficaces dans le traitement des maladies en Provence, par les plus habiles médecins de Montpellier*; ibid., 1721, in-8°; — *Theses medicinæ miscellaneæ*; ibid., 1726, in-4°; — *Dissertatio de variis diætæ etiam nimis strictæ noxiis*; ibid., 1728, in-4°; — *Dissertatio de Venenis*; ibid., 1729, in-4°; — *Dissertatio de Fonticulo*; ibid., 1732, in-4°; — *Cynosura materiæ medicæ diffusius explanata*, etc.; ibid., 1726, in-4°; — *Cynosura materiæ medicæ, continuata ad Cynosuræ materiæ medicæ Hermannianæ imitationem collecta*; ibid., 1729, in-4°; — *Cynosuræ materiæ medicæ continuatio*; ibid., 1731, in-4°.

Son fils, *Jean-Philippe* BOECLER, né à Strasbourg le 21 septembre 1710, mort le 19 mai 1759. Il fut reçu docteur en 1733, obtint en 1734 une chaire de physique, et succéda en 1738 à Jean Salzmann, professeur de chimie, de botanique et de matière médicale. Jussieu, Winslow, Lémery, Bolduc, Hunnault, honoraient de leur amitié Jean-Philippe Boecler, qui s'était lié avec ces savants lors d'un voyage qu'il fit en France. On a de lui : *Dissertatio de neglecto remediorum vegetabilium circa Argentinam nascentium usu*; et Strasbourg, 1732 et 1733, in-4°; — *Oratio de Præstantia physices*; Strasbourg, 1734, in-4°; — *Dissertatio de Coriandro*; ibid., 1739, in-4°; — *An nitrum sanguinem resolvit aut coagulat?* ibid., 1742, in-4°; — *Quæstiones medicæ varii argumenti*; ibid., 1745, in-4°; — *Dissertatio de cinnabari factitia, vulgari cinnabari nativæ et antimonio non solum æquiparanda, sed et præferenda*; ibid., 1749, in-4°.

Son frère, *Philippe-Henri* BOECLER, médecin français, né à Strasbourg le 15 décembre 1718, mort le 7 juin 1759. Il se fit remarquer d'abord par de rapides progrès dans la philosophie et les mathématiques; il soutint avec distinction, en 1735, une thèse *de Aurora boreali*; il fut reçu maître ès arts le 8 novembre de l'année suivante, et docteur en médecine le 19 avril 1742. Il alla ensuite se perfectionner à Paris, à Aix, à Montpellier; et, de retour dans sa patrie au bout de deux ans, il s'y fit une grande réputation dans la pratique de la médecine et de la chirurgie. Il fut nommé, en 1748, professeur suppléant, et, en 1756, professeur titulaire d'anatomie et de chirurgie. On a de lui : *Dissertatio sistens decades thesium medicarum controversarum*; Strasbourg, 1741, in-4°; — *Dissertatio de somni meridiani salubritate*; ibid., 1742, in-4°; — *Dissertatio de Medicina Virgilii* (*Æn. XII*, 397), *mutæ artis titulo insignitæ*; ibid., 1742, in-4°; — *Dissertatio de glandularum thyroideæ, thymi et suprarenalium natura et functionibus*; ibid., 1753, in-4°; — *Dissertatio de statu animarum hominum ferorum*; ibid., 1756, in-4°; — *Oratio extollens procerum et medicorum Argentoratensium in anatomen merita*; ibid., 1756, in-4°.

Éloy, *Dictionnaire de la médecine*. — Carrère, *Bibliothèque littéraire de la médecine*. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*, avec le supplément d'Adelung. — *Biographie médicale*.

BOECLER (*Jean-Henri*), savant allemand, né à Cronheim, dans la Franconie, en 1611; mort en 1692. Il fut l'un des plus grands érudits de sa patrie et de son époque, et se fit remarquer par ses connaissances dans la littérature latine, grecque et hébraïque. A l'âge de vingt ans, il professait l'éloquence à Strasbourg, et obtint, en 1640, un canonicat de Saint-Thomas. Huit ans après, il fut appelé en Suède par la reine Christine, qui lui donna une chaire d'éloquence à l'université d'Upsal et le nomma historiographe de Suède, avec une pension de 800 écus. La rigueur du climat ayant obligé Boecler de quitter cette contrée, Christine lui conserva sa pension et son titre. Ce savant, revenu à Strasbourg, y fut pourvu d'une chaire d'histoire, reçut de l'électeur de Mayence le titre de conseiller, et obtint le même honneur de l'empereur Ferdinand III, qui y joignit le titre héréditaire de comte palatin. Ce prince y ajouta plus tard une pension de 600 rixdales, pour dédommager Boecler d'une gratification annuelle de 2,000 livres que lui offrit Louis XIV, et que Ferdinand III ne lui permit pas d'accepter. On a de lui : *De Jure Galliæ in Lotharingiam*; Strasbourg, 1663, in-4°; — *Ad Grotium de Jure belli et pacis, dissertationes quinque*; ibid., 1663, in-8°; — *Annotationes in Hippolytum a Lapide*; ibid., 1674, in-4°; — *Dissertatio de Scriptoribus græcis et latinis, ab Homero usque ad initium XVI sæculi*; ibid., 1674, in-8°; ouvrage inséré dans le tome X des *Antiquités grecques* de Jacques Gronovius; — *Bibliographia historico-politico-philologica*, 1677, in-8°; — *Historia belli Sueco-Danici, annis 1643-1645*; Stockholm, 1676; Strasbourg, 1679, in-8°; — *Historia universalis ab orbe condito ad Jesu Christi nativitatem*; ibid., 1680, in-8°, avec une dissertation sur l'utilité de l'histoire; — *Notitia sacri imperii romani*; ibid., 1681, in-8°; — *De Rebus sæculi post Christum XVI, Liber memorialis*; Kiel, 1697, in-8°; — *Historia universalis IV sæculorum post Christum*, 1699, in-8°, précédée d'une introduction de Jean Fechtius, et réimprimée à Rostock, avec une vie de l'auteur, par J.-Théophile Möller; — *Bibliographia critica*; Leipzig, 1715, in-8°; — quatre-vingt-sept pièces d'histoire, de politique, de morale, de critique; vingt discours oratoires, des poésies et des programmes académiques, réunis et imprimés par Jean-Albert Fabricius; Strasbourg, 1712, 4 vol. in-4°; — des Notes sur l'*Histoire de Frédéric III*, d'Æneas-Sylvius Piccolomini; ibid.

1685, 1702, in-fol.; — des *Lettres* insérées dans le recueil d'André Jaski; Amsterdam, 1705, in-12; — des éditions annotées d'*Hérodien*; Strasbourg, 1644, in-8°; — de *Suétone*; ibid., 1647, in-4°; — de *Manilius*; ibid., 1655, in-4°; — de *Térence*; ibid., 1667, in-8°; — de *Cornelius Nepos*; Utrecht, 1665, in-12; — de *Polybe*; ibid. 1666, 1681, in-4°; — des premiers chapitres des *Annales* et *Histoires* de Tacite; — des *Caractères politiques* de Velleius Paterculus; — de *Virgile*; — d'*Hérodote*; — des *Métamorphoses* d'Ovide.

Morhof, *Poly. Lit.* — David Clément, *Bibliothèque curieuse*, t. IV, p. 417. — *Catal. Bibl. Bunav.*, t. I, p. 1093.

BOECLER (*Jean-Wolfgang*), théologien allemand, originaire de Livonie, mort à Cologne en 1717. Il était luthérien, et, après avoir rempli dans sa patrie plusieurs fonctions ecclésiastiques, il vint à Cologne, où il abjura le protestantisme pour entrer dans le clergé catholique. On a de lui : *Der einfaeltigen Esthen aberglàubische Gebräuche* (Rites superstitieux des pauvres Esthoniens); Cologne, 1691; — quelques écrits en faveur du catholicisme.

Harzheim, *Bibliotheca Coloniensis*.

BOEDIKER (*Jean*), poëte latin et allemand, né en 1641, mort en 1695. Il était originaire de Poméranie, et fut recteur du gymnase de Berlin, où il avait fait ses études. On a de lui : *Principes de la langue allemande*; — *Arc triomphal élevé aux bienheureux trépassés*; — *Vestibulum linguæ latinæ*; — *Epigrammata juvenilia*; — un recueil de poésies qu'on a intitulé *Boedikeri Opuscula*.

Hendreich, *Pandectæ Brandenburgicæ*.

BOEGERT (*Jean-Baptiste*), moraliste allemand, né à Kaisersberg, dans la haute Alsace, en 1791; mort à Mulhouse en septembre 1832. Il entra dans la carrière ecclésiastique, et devint directeur des hautes études au séminaire de Molsheim : une trop grande application à ses travaux littéraires accéléra la fin de ses jours. On a de lui : *Méditations philosophiques*, ou *la Philosophie conduisant l'homme à la religion et au bonheur*; Strasbourg, 1823, in-12; — *Réflexions amicales d'un chrétien sur une lettre adressée à M. l'abbé Maccarthy*; — *Cri de la vérité et de la justice*.

Quérard, *la France littéraire*.

BOEHM (*André*), philosophe mathématicien allemand, né à Darmstadt le 17 novembre 1720, mort le 6 juillet 1790. Il suivit sans s'en écarter les doctrines philosophiques de Wolf, qu'il avait eu pour maître; mais il se tint, dans les mathématiques, au niveau des progrès de son temps. On a de lui : *Magasin pour les ingénieurs et les artilleurs*; Giessen, 1777-1785, 12 vol. in-8°; — *Logica, ordine scientifico in usum auditorum conscripta*; Francfort, 1749-1762-1769, in-8°; — *Metaphysica*; Giessen, 1763; édit. augm., ibid., 1767, in-8°; — En collaboration avec F.-K. Schleicher : *Nouvelle Bibliothèque militaire*; Marbourg, 1789-1790, 4 vol. in-8°. André Boehm a eu encore une grande part à l'*Encyclopédie* de Francfort.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

BOEHM ou **BOEHME** (*Jacques*), théosophe allemand et auteur mystique très-célèbre, né en 1575 dans un village de la haute Lusace, mort en 1624. Fils de pauvres paysans, il fut réduit jusqu'à l'âge de dix ans, sans instruction aucune, à faire le métier de pâtre. Au milieu des forêts et des montagnes, en face d'une nature imposante, l'imagination de cet enfant se développa avec une prodigieuse vivacité. Il trouvait un sens caché à toutes ces voix du désert; son âme pieuse y croyait entendre la parole de Dieu, et il prêtait l'oreille à une révélation qu'il croyait directement lui être adressée. Ses parents lui firent apprendre l'état de cordonnier, métier qu'il exerça plus tard à Gœrlitz. Loin d'étouffer sa tendance mystique, cette occupation sédentaire ne fit qu'accroître ses goûts contemplatifs. Pendant sa tournée de compagnonnage, il paraît s'être abandonné encore plus à ses rêves religieux. Sévère, zélé pour les bonnes mœurs, renfermé en lui-même, les uns le trouvaient orgueilleux, les autres le prenaient pour un fou. Ce jugement était inévitable : toute éducation scientifique manquant à Bœhme, comment ses pensées philosophiques ou religieuses, imparfaitement communiquées à d'autres, n'auraient-elles pas été obscures, confuses, dénuées de logique? Son sens intime, religieux, était vrai sans doute; mais, longtemps séparé des hommes, il avait fini par voir les objets extérieurs à travers le prisme trompeur de la solitude. De retour à Gœrlitz en 1594, il se maria. Bon époux, bon père, il n'en fut pas moins visionnaire; il paraît même que, tourmenté par la répétition de ces rêves que son âme, singulièrement affectée, attribuait à l'influence du Saint-Esprit, il se décida enfin à prendre la plume. Son premier ouvrage, intitulé *Aurora*, écrit en 1610, publié en 1612, contient ses révélations sur Dieu, l'homme et la nature. On y reconnaît l'étude assidue de la Bible, spécialement de l'Apocalypse, vers laquelle il se sentait mystérieusement attiré. Le clergé intolérant de Gœrlitz, en condamnant l'*Aurora*, répandit le nom de Bœhme dans toute l'Allemagne, et lui valut la visite et le patronage de beaucoup d'hommes marquants. A partir de 1619, il publia une trentaine de traités, parmi lesquels nous ne citerons que la *Description des trois principes de l'essence divine*. Elle contient ses vues sur la Divinité, la création, la révélation, le péché; le tout basé sur l'Écriture sainte, entremêlé de fantasmagories poétiques, où la métaphore remplace presque toujours l'idée, et où l'enchaînement des idées est dithyrambique. Cette manière de procéder, Bœhme l'attribue à une illumination divine, à une révélation qui est, selon lui, le *sine qua non* de toute connaissance. Mais sous une enveloppe bizarre se trouve cachée, sans contredit, plus d'une belle pensée religieuse qui, dé-

gagée de son attirail mystique, ne déparerait pas les livres des plus grands philosophes.

Les dernières années de Bœhme furent en butte aux attaques des théologiens. Son traité *Sur le repentir*, imprimé à son insu par ses amis, y avait donné lieu. L'auteur se rendit lui-même à Dresde (en 1624), pour faire examiner sa doctrine. La cour le protégea; mais, à peine de retour chez lui, il mourut, rempli de cette foi chrétienne qui est l'essence de tous ses ouvrages.

Abraham de Frankenberg, son disciple et son ami, a commenté ses ouvrages, qui ne parurent complets qu'en 1682, en 10 vol. in-8°, à Amsterdam, sous la direction de Gichtel, qui a donné son nom à une secte religieuse fort inoffensive, professant les doctrines de Bœhme. Une autre édition parut à Amsterdam en 1730, sous le titre de *Theologia revelata*, 2 vol. in-4°. *L'Aurore*, *la Triple Vie* et *les Trois Principes* de Jacob Bœhme ont été traduits en français par L.-Cl. de Saint-Martin. Les doctrines de Bœhme se sont répandues en Angleterre; William Law traduisit le premier les ouvrages du théosophe saxon. Il existe encore de nos jours une secte appelée *philadelphique*, fondée en 1697 par Jane Leade, femme enthousiaste, qui révérait Bœhme à l'instar d'un saint. Enfin, un médecin anglais, nommé John Pordage, s'est fait connaître comme commentateur de Jacob Bœhme. [*Enc. des g. du m.*]

Baillet, *Jugements des savants*. — Morhof, *Polyh. litterarius*, p. 92. — Jac. Brucker, *Historia critico-philosophica*, t. IV, periode III. — *Catal. Bibl. Bunav.*, tom. I. — La Motte-Fouqué, *Notice sur Jacques Boehm*; Greiz, 1831, in-8°. — Wullen, *Jac. Böhm's Leben*, Stuttgart, 1836, in-8°.

* **BOEHM** (*Jean-Daniel*), sculpteur hongrois, né à Wallendorf en 1794. Il abandonna le commerce pour suivre la carrière des arts. Après avoir reçu les leçons de Cervara, il se rendit en Italie, où il séjourna de 1821 à 1822. Il visita Florence et Rome, et fut bien accueilli par Thorwaldsen et Canova. Un *Faune*, exécuté pour le prince de Metternich, fut l'œuvre qui attira l'attention sur Bœhm. Il exécuta ensuite avec habileté : *l'Amour domptant un lion*; — une *Danseuse*, d'après l'antique, pour le comte de Lamberg. Les bas-reliefs et les médaillons de Bœhm sont également remarquables.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

BOEHM (*Wenzel-Amédée*), graveur allemand, né à Prague en 1771, mort à Leipzig le 1er mai 1823. Il eut pour maîtres Schumzer et Kuhl, dont il eût justifié la haute opinion qu'ils avaient de lui, si, moins porté d'un genre à un autre par l'inconstance de son caractère, il eût travaillé à loisir les œuvres de son imagination. A peine âgé de seize ans, il gravait déjà pour les principaux libraires de l'Allemagne; et la rapidité qu'il dut mettre dans ses travaux acheva de gâter son burin. Cependant, il s'astreignit quelquefois à perfectionner ses œuvres; et c'est ce qui nous a valu ses deux plus beaux ouvrages : *le Portrait du roi de Danemark*, et un *Saint Paul*, d'après Sereta.

Nagler, *Neues Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

BOEHME (*Jean-Eusèbe*), historien allemand, né à Wurtzen le 20 mars 1717, mort à Leipzig le 30 août 1780. Il obtint, dans cette dernière ville, une chaire d'histoire en 1758; fut nommé, en 1766, conseiller aulique et historiographe de l'électorat de Saxe, et composa des mémoires et des discours d'une latinité pure et élégante. On a de lui : *Dissertationes duæ de Iside Suevis olim culta, ad locum Taciti de Mor. Germ., caput quintum*; Leipzig, 1749, in-4°; elles sont aussi insérées dans le t. I du *Thesaurus Rer. Suecicar.* de Wegelin; — *De commerciorum apud Germanos initiis commentatio*; ibid., 1751, in-4°; — *De ortu regiæ dignitatis in Polonia*; ibid., 1754, in-4°; — *De Henrico Leone nunquam comite palatino Saxoniæ*; ibid., 1758, in-4°; — *De nationis Germanicæ in curia romana protectione*; ibid., 1763, in-4°; — *Acta pacis Olivensis inedita*; Breslau, 1765, 2 vol. in-4°; — *Matériaux pour servir à l'histoire de Saxe*; Augsbourg 1782, in-8°, etc.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

BOEHMER (*George-Rodolphe*), médecin et botaniste allemand, né à Liegnitz en 1723, mort en 1803. Après avoir fait ses premières études dans sa ville natale, il alla s'instruire à Leipzig dans l'art de guérir et dans la philosophie. Il eut pour maîtres Platner et Ludwig. Devenu docteur le 20 mars 1750, il se livra à la pratique de la médecine et à l'instruction de la jeunesse, ce qui ne l'empêcha pas de s'appliquer à la botanique. En 1752, il obtint la chaire d'anatomie et de botanique à Wittemberg, et se livra avec ardeur à ses fonctions de professeur. Il entretint presque à ses frais le jardin de botanique, forma un cabinet anatomique, et rassembla une collection d'instruments de chirurgie. Il ouvrit aussi des cours de chimie. En 1766 il devint médecin du cercle, et en 1792, physicien de la ville de Remberg. En 1783 il fut nommé professeur de thérapeutique, et en dernier lieu il fut doyen de la faculté de médecine et de l'université entière. Jacquin lui a consacré, sous le nom de *Bœhmeria*, un genre de plantes de la famille des urticées. Les principaux ouvrages de Bœhmer sont : *Dissertatio de Plantis caule bulbifero*; Leipzig, 1749; — *Dissertatio de Consensu uteri cum mammis, caussa lactis dubia*; ibid., 1750; — *Flora Lipsiæ indigena*; ibid., 1750; — *Programma de Plantis fasciatis*; Wittemberg, 1752 : il y est question des plantes dont les tiges s'aplatissent, et deviennent larges et monstrueuses; — *Dissertatio de Nectariis florum*; ibid., 1758; — *Programma de Ornamentis quæ præter nectaria in floribus reperiuntur*; ibid., 1758; — *Programma de chirurgiæ curtorum, in vege-*

talibus institutæ, variis modis; ibid., 1758: c'est un traité de la greffe, de la taille et des plaies des végétaux; — *Dissertatio de Virtute loci natalis in vegetalibus*; ibid., 1761; — *Programmata duo de serendis vegetabilium seminibus*; ibid., 1761; — *Programma de dubia fungorum collectione*; ibid., 1776; — *Dissertationes duæ de vegetabilium Collectione, virtutis caussa*; ibid., 1776-1777; — *Spermatologiæ vegetalis*, en sept parties; *pars prima*; ibid., 1777-1783; — *Commentatio physico-botanica de plantarum semine*, etc.; ibid., 1745; — *Systematisch literarisches Handbuch der Naturgeschichte, Oekonomie und anderer damit verwandten Wissenschaften und Kuenste* (Manuel littéraire d'histoire naturelle, d'économie rurale et des autres sciences qui s'y rattachent); Leipzig, 1785-1789; — *Dissertatio de Plantis segeti infestis*; 1790-1792; — *Programma de Plantis auctoritate publica exstirpandis, custodiendis et e foro publico proscribendis*; Wittemberg, 1792; — *Dissertatio technologiæ vegetalis*; *specimen primum: de oleis expressis*; ibid., 1792; — *Dissertatio technologiæ vegetabilis*; *specimen secundum: de Salibus e plantis paratis*; ibid., 1792, in-4°; — *Dissertatio prima de panis multifaria materia*; ibid., 1793; — *Dissertatio vesicatorium secunda*, ibid., 1794; — *Technische Geschichte der Pflanzen welche bey Handwerken, Kuensten und Manufakturen bereits im Gebrauche sind, oder noch gebraucht werden kœnnen* (Histoire technique des plantes qui sont ou pourraient être à l'usage des arts, métiers et manufactures); Leipzig, 1791; — *Dissertatio de Plantis monadelphis, præsertim a Cavanille dispositis*; ibid., 1797; — *Dissertatio de Medicamentis vegetabilibus supposititiis*; ibid., 1798; — *Dissertatio de leucorrhœæ pathologia*; ibid., 1798; — *Commentatio botanico-litteraria de Plantis in memoriam cultorum nominatis, incepta anno 1770, nunc ad recentissima tempora continuata*; Leipzig, 1799; — *Programmata tria de Plantis fabulosis, inprimis mythologicis*; Wittemberg, 1800-1801; — *Lexicon rei herbariæ tripartitum*; Leipzig, 1802.

Biographie médicale. — Callisen, *Mediz. Schriftsteller-Lexicon.*

BŒHMER (*Just-Henning*), jurisconsulte et publiciste allemand, né à Hanovre le 29 janvier 1674, mort à Halle le 11 août 1749. Éminent par la généralité et la profondeur de ses études, et nommé professeur dans l'université fondée à Halle par Frédéric Ier, roi de Prusse, l'année même de sa naissance, et alors dirigée par le célèbre jurisconsulte Samuel de Stryk (Strykius), il publia d'abord des ouvrages de droit pratique à l'usage des Allemands, et notamment un *Traité de droit paroissial* (Halle, in-4°, 1701), qui fut depuis étendu, pour l'usage des protestants, à l'ensemble de ce droit, en 1719: cet ouvrage était parvenu à sa 4e édition en 5 vol. in-4°, 1736-1738; — en 1704, une *Introduction au droit des Pandectes*, 2 vol. in-8° (réimprimée en 1730); — *Doctrine des actions*; Francfort, 1756, in-12. En 1709, il composa une *Introduction au droit public universel*, dédiée à S. de Stryk, chancelier de l'université. Cet ouvrage, rédigé avec une grande précision et une grande clarté, en latin, selon l'usage du temps, prouve une connaissance étendue de l'histoire et de tous les monuments législatifs. L'auteur a le mérite rare alors d'avoir soutenu contre Hobbes, Machiavel, et autres défenseurs du pouvoir absolu, les principes de la liberté civile et religieuse, surtout contre les prétentions du droit divin et de l'Église de Rome: ce petit ouvrage, réimprimé en 1728, était parvenu à sa 3e édition en 1755; réimprimé à Francfort en 1758, il n'a été surpassé que par les ouvrages du baron de Wolf (Volfius) et de Vattel, qui comme Bœhmer figurent parmi les publicistes prussiens. Bœhmer peut être considéré comme donnant l'état du droit public au commencement du treizième siècle. Plus tard, il paraît s'être livré particulièrement à l'éclaircissement du droit ecclésiastique. En 1711, il publia (1 vol. in-12, 2e édition, 1729) douze dissertations sur les antiquités de ce droit; et l'on ne doit pas s'étonner d'y voir le nom de Pline le jeune rapproché de celui de Tertullien, puisque l'un est le premier écrivain romain qui nous ait donné des détails sur la divulgation du christianisme dans les provinces de l'Asie Mineure, et que l'autre est en quelque sorte le premier Père de l'Église latine, l'ouvrage d'Irénée étant plutôt celui d'un Grec. En 1719, Bœhmer publia (in-4°) un *Traité sur la Simonie*, alors qu'il refondait son premier écrit.

Il était devenu à son tour, par ses services, chancelier de l'université de Halle et conseiller d'État du grand Frédéric. Quand il approfondit le droit ecclésiastique (*Institution du droit canonique*; Halle, 1748, in-4°), il aborda la vérification des nombreux textes composant le corps des *Décrétales*. On sait que le décret de Gratien, jurisconsulte de Bologne, se compose des actes vrais et faux des papes, des extraits des Livres saints, des Pères et des conciles généraux. Il en publia, deux ans avant sa mort, une édition de 2 vol. in-4° (1747), contenant les monuments successifs sous le titre de *Corps du droit canonique*, avec des notes, qu'il est toujours utile de consulter; et il était si fort de son impartialité, qu'il le dédia, quoique protestant, au pape Benoît XIV. Il améliora tellement le texte, que cette collection a servi, près d'un siècle, de règle au monde savant: ce n'est qu'à l'aide des progrès de la critique, et de la découverte de nouvelles sources, que M. Richter (Em.-L.) a pu, en 1836-1839, en publier une nouvelle édition, dans laquelle il a rendu justice aux immenses labeurs de son devancier.

Les autres ouvrages de ce jurisconsulte sont peu connus à l'étranger. ISAMBERT.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopädie*. — Adelung, supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

BOEHMER (*Jean-Samuel-Frédéric*), jurisconsulte allemand, fils aîné de Just-Henning, mourut le 20 mai 1772. Il étudia et prit ses degrés à Halle, devint conseiller du roi de Prusse, comte palatin et directeur de l'université de Francfort-sur-l'Oder. Ses principaux ouvrages sont : *De variis sacrilegii speciebus ex mente juris civilis*; Halle, 1724, 1727; — *Disputatio de eo quod factum est circa torturam valetudinariorum*; ibid., 1729; — *Elementa jurisprudentiæ criminalis*; ibid., 1732 et 1757; — *Disputatio de executionis pœnarum capitalium honestate*; ibid., 1738; — *De Computatione pretii in evictionis præstatione*; ibid., 1745; — *De legitima cadaveris occisi sectione*; ibid., 1747; — *Ben. Carpzovii practica nova rerum criminalium, cum præfatione de fatis juris criminalis in Germania*; Francfort, 1758, 3 volumes in-8°; — *Observationes ad Carpzovii praxin rerum criminalium*; ibid., 1759; — *Disputatio de rigore juris in stupratores violentos*; Francfort-sur-l'Oder, 1762, in-4°; — *De Parricidarum supplicio*; ibid., 1762; — *De justa in parricidas indulgentia*, 1762; — *De Nepotibus avo jure proprio succedentibus*; ibid., 1762; — *De Solutione debiti pecuniarii mutata nummorum bonitate intrinseca ex tempore natæ obligationis æstimanda*; ibid., 1762.

Meusel, *Gelehrtes-Deutschland*.

BOEHMER (*George-Louis*), jurisconsulte allemand, autre fils de Just-Henning Bœhmer, naquit à Halle le 18 février 1715, et mourut à Gœttingue le 17 août 1797. Il fit ses études dans sa ville natale, et devint professeur ordinaire, conseiller aulique et doyen de la faculté de droit de Gœttingue. On a de lui : *Principia juris canonici*; Gœttingue, 1762, in-8°; — *Principia juris feudalis*; ibid., 1765, 1795, in-8°; — *Observationes juris feudalis*; ibid., 1764, 1784, in-8°; — *Observationes juris canonici*; ibid., 1767, in-8°; — *Electa juris civilis*, t. I; ibid., 1767, in-8°; t. II, 1777; t. III, 1778; — *Electa juris feudalis*, 2 vol.; Lemgo, 1795, in-4°; — *Succincta delineatio doctrinarum usu frequentium de actionibus, gradibus matrimonialibus et successione ab intestato*; 1790, in-8°.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopädie*.

BOEHMER (*Philippe-Adolphe*), médecin allemand, troisième fils de Just-Henning, né à Halle en 1717, mort le 1[er] novembre 1789. Il étudia à Halle, et suivit pendant six années les leçons d'Offmann, de Schultze et de Cassebohm. Reçu docteur, il alla se perfectionner dans l'anatomie et les accouchements à Strasbourg. A son retour à Halle, il fut nommé premier médecin du duc de Saxe-Weimar. En 1741, il remplaça Cassebohm dans la chaire d'anatomie à Berlin. En 1769, il devint doyen de la faculté de médecine et premier professeur; et en 1787 il fut nommé conseiller du roi de Prusse et doyen de l'université. On a de lui : *Dissertatio medica de præcavenda polyporum generatione*; Halle, 1736 : il y soutient que les polypes proviennent de la partie fibreuse du sang, et que, pour les prévenir, il faut atténuer le fluide circulatoire pour y diminuer l'abondance de la partie fibreuse; — *Dissertatio medica de Cortice cascarillæ, ejusque insignibus in medicina viribus*; Leipzig, 1738; — *Præfamen academicum quo situs uteri gravidi, fœtusque a sede placentæ in utero per regulas mechanismi deducitur lectionibus publicis de Arte obstetricandi habendis præmissum*; Leipzig, 1741; — *Epistola anatomica problematica, de ductibus mammarum lactiferis experimento novo confirmata*; Leipzig, 1742 : c'est une description exacte des vaisseaux lactifères; — *Dissertatio de Febre lactea puerperarum*; Leipzig, 1742; — *Dissertatio de prolapsu et inversione uteri, ejusque vaginæ relaxatione*; — *Dissertatio de necessaria funiculi umbilicalis vi vasorum structuræ in nuper natis deligatione*; ibid., 1745; — *Richardi Manningham Artis obstetricariæ compendium*, etc.; Halle, 1746, avec de nombreuses additions de Bœhmer; — *Dissertatio de bronchiis et vasis bronchialibus*; Halle, 1748; — *Institutiones osteologicæ, in usum prælectionum academicarum, cum iconibus anatomicis*; Halle, 1751, in-8°; on trouve dans cet ouvrage la description des os de la face et de leurs sinus; — *Observationum anatomicarum rariorum fasciculus, notabilia circa uterum humanum continens, cum figuris ad vivum expressis*; Halle, 1752, in-fol.; — *Observationum anatomicarum rariorum fasciculus alter, notabilia circa uterum humanum continens, cum figuris*; Halle, 1756, in-fol.; — *Dissertatio de nimis scrupulosa humani corporis ab aere frigido defensione ejusque noxa*; Leipzig, 1758; — *Dissertatio de hæmorrhagia suppuratoria*; Leipzig, 1759; — *Dissertatio de paracentesi*; Leipzig, 1759; — *Dissertatio de herniis incarceratis*; Leipzig, 1761; — *Dissertatio de fluoris albi benigni in malignum transitu, sine prævio contagio*; Leipzig, 1761 : l'auteur essaye de prouver que l'écoulement leucorrhéique, chez les femmes, peut devenir aussi violent que la gonorrhée, néanmoins sans danger d'infection; — *Dissertatio de imperfecta paralysi, seu paresi ex colica*; 1761; — *Dissertatio de cancro aperto et occulto*; Leipzig, 1761; — *Dissertatio de vomica pulmonum*; Leipzig, 1762; — *Dissertatio de ictero nigro, febribus acutis, exanthematicis, symptomatice superveniente*; Leipzig, 1762; — *Dissertatio de methodo paresin ex colica rationali convenienter curandi*; ibid., 1762; — *Dissertatio de spasmorum externorum ratione ad viscera, indeque*

oriunda morborum complicatione; ibid., 1762; — *Dissertatio de noxiis animi adfectuum in corpore humano effectibus eorumque remediis;* ibid., 1762; — *Programma de uracho humano*, 1763; — *Dissertatio de morborum crisi metastatica*, 1763; — *Dissertatio de urinæ secretione et excretione ob multitudinem arteriarum renalium largiore casu quodam singulari illustrata*, 1763; — *Dissertatio de natura et morbis salivæ, ejusque necessaria secretione rite promovenda;* ibid., 1763; — *Dissertatio de febre scarlatina;* Leipzig, 1764: c'est un des meilleurs opuscules de Bœhmer; — *Dissertatio de nonnullis momentis ad curationum epilepsiæ spectantibus*, 1768; — *Dissertatio de aquis ex utero gravidarum et parturientium profluentibus;* ibid., 1768; — *Dissertatio exhibens historiam peripneumoniæ veræ cum aliis morbis complicatæ, ejusque explicationem;* Leipzig, 1769; — *Dissertatio de hemorrhoidibus externis;* ibid., 1770; — *Dissertatio de methodo spasmis medendi generatim;* — *Dissertatio de regimine in febribus acutis moderato optimo;* ibid., 1771; — *Dissertatio de causis cur malum hystericum morbum malo hypochondriæ majorem constituat;* ibid., 1772; — *Dissertatio de regimine puerperarum post partum naturali;* Leipzig, 1773; — *Brevis medicinæ sciagraphia;* ibid., 1776.

Biographie médicale.

BŒHMER (*Jean-Benjamin*), médecin allemand, né à Liegnitz le 14 mars 1719, mort en 1753. Fils d'un pharmacien, il étudia la médecine à Leipzig en 1737, et y prit ses grades. En 1748, il devint professeur d'anatomie et de chirurgie. Ses principaux ouvrages sont : *De Psyllorum, Marsorum et Ophiogenum adversus serpentes eorumque ictus virtute;* Leipzig, 1754; — *De hydrocele;* Leipzig, 1745, in-4°; — *De ossium callo;* ibid., 1748-1752; — *De radicis rubiæ tinctorum effectibus in corpore animali;* ibid., 1751.

Bœrner, *les Médecins* (en allemand).

BŒKLER (*George-André*). *Voy.* BOECKLER.

BŒL (*Pierre*), peintre flamand, né à Anvers en 1625. Il acquit, dans ses voyages en Italie, le goût, la touche, le coloris brillant qui distinguent ses tableaux. En revenant en Flandre, il visita Paris, où il aurait pu trouver une existence agréable, s'il n'eût préféré abandonner les travaux qu'il avait commencés dans cette capitale, et retourner dans sa patrie. Son attachement à son pays natal ne causa aucun préjudice à sa fortune, et il trouva à Anvers de fréquentes occasions d'exercer son talent. Il se plaisait particulièrement à peindre les animaux, les fruits, les fleurs, et toujours en grand et d'après nature. Au nombre de ses productions les plus estimées, il faut ranger celles qui représentent les *Quatre éléments*.

BŒL (*Coryn*), son frère, artiste flamand, né à Anvers en 1634, a gravé, d'après Tempesta, *les Batailles de Charles-Quint*. On lui doit encore quelques estampes d'après Michel-Ange et d'autres grands maîtres.

Descamps, *Vies des peintres flamands.*

* **BŒLDICKE** (*Joachim*), moraliste allemand, né à Plænitz en 1704, mort le 15 mai 1757. Il étudia à Iéna et à Halle en 1726, et remplit plus tard d'importantes fonctions ecclésiastiques. Il laissa : *Versuch einer Theodice van dem Ursprung des Bœsen in der besten Welt* (Essai d'une Théodicée sur l'origine du mal dans le meilleur des mondes); Berlin, 1746-1752; — *Gutdenkender Versuch die wahre Absicht Nic. Machiavel zu entdecken* (Essai de bonne foi pour découvrir le véritable point de vue de Nic. Machiavel).

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

BŒLY (*Jean-François*), musicographe français, né à Paris vers 1750, mort vers 1813. Élevé comme enfant de chœur à la maîtrise de Saint-Eustache, il obtint des dispenses pour se marier; puis il continua ses fonctions à la Sainte-Chapelle, et alla finir ses jours à la maison de Sainte-Périne à Chaillot. On a de lui : *le Partisan zélé du célèbre fondateur de l'harmonie aux antagonistes réformateurs de son système fondamental*, ou *Observations rigoureuses sur les principaux articles d'un nouveau traité soi-disant d'harmonie, substitué par le Conservatoire de Paris à l'unique chef-d'œuvre de l'art musical :* l'auteur y critique la théorie de Catel, contraire à celle de Rameau; — *les Véritables causes dévoilées de l'état d'ignorance des siècles reculés, dans lequel rentre visiblement aujourd'hui la théorie pratique de l'harmonie, notamment la profession de cette science*, 1806. Ce livre, dirigé contre Gossec, est une continuation de la polémique antérieure.

Fétis. — Quérard, *la France littéraire*, Supplément.

* **BŒO** (Βοιώ) *de Delphes*, femme poëte grecque, connue seulement par un hymne dont Pausanias cite quelques vers. Bœo y chante Delphes, son temple et ses oracles. Athénée cite un autre poëme intitulé Ὀρνιθογονία, composé par Bœo ou Bœus (Βοῖος). Au jugement d'Antonin Liberalis, il y aurait eu, en effet, un poëte de ce nom.

Pausanias, X, 5. — Clément d'Alexandrie, *Stromat.* I, 333. — Antonin Liberalis, chap. 3, 7 et 11.

BOERHAAVE (*Hermann*), l'un des plus célèbres médecins du dix-huitième siècle, naquit à Woorhout, près de Leyde, le 31 décembre 1668, et mourut le 23 septembre 1738. Il reçut de son père une éducation très-soignée, à laquelle concourut pour beaucoup sa belle-mère. Malgré une enfance maladive, ses progrès dans les études furent rapides; à onze ans il savait le grec et le latin. Destiné par sa famille à l'état ecclésiastique, il suivit à Leyde les cours de théologie. C'est là qu'à l'âge de vingt et un ans il soutint, sous la présidence de Gronovius, son professeur

de grec, une thèse pour prouver que la doctrine d'Épicure avait été bien comprise et complétement réfutée par Cicéron. Il montra dans cet exercice tant d'érudition et d'éloquence, qu'une médaille d'or lui fut décernée par la ville; et peu de temps après il obtint le titre de docteur en philosophie, par une dissertation inaugurale intitulée *de Distinctione mentis a corpore*. Son goût pour la médecine, qui s'était manifesté dès son enfance, ne put être satisfait que bien tard; à l'âge de vingt-deux ans seulement il commença à s'y livrer, et, comme tous les hommes de génie, il apprit seul une science sur laquelle il devait exercer une si grande influence; car il n'eut pour maîtres que des hommes peu distingués. Ses études anatomiques furent les moins parfaites de toutes, parce qu'au lieu de se livrer aux dissections, il se borna aux travaux surannés de Bartholin et de Vésale; aussi l'anatomie est-elle la partie faible de ses ouvrages. Mais les sciences mathématiques, dont il s'était particulièrement occupé, influèrent beaucoup sur ses travaux et sur ses doctrines. Hippocrate dans l'antiquité, et Sydenham, l'Hippocrate anglais, dans les temps modernes, étaient les modèles qu'il s'était proposé d'imiter; mais, loin de se borner à leurs écrits, il lut tout, anciens et contemporains, en même temps qu'il étudiait la botanique et la chimie. En 1693, à Harderwick, il prit le grade de docteur en médecine; et sa dissertation latine, qui semble avoir pour objet de montrer que rien dans les sciences n'est à mépriser, était intitulée *Des avantages qui résultent de l'examen des excréments dans les maladies*. Huit ans après, l'université le nomma lecteur de médecine théorique, pour suppléer Drelincourt; il débuta dans ses fonctions par un discours *De commendando Hippocratis studio*, dans lequel il paye à ce grand homme un tribut éclatant d'hommage et d'admiration. Dans son enseignement il s'attache à le faire revivre en quelque sorte, et devient lui-même le modèle de tous ceux qui se livrent à l'instruction. Plus tard, cependant, il devait abandonner cette voie expérimentale, et substituer les calculs et les applications exagérées de la mécanique à la simple observation des faits. L'université put, en 1709, récompenser son zèle et ses services en lui confiant la chaire de botanique et de médecine qu'avait occupée Hotton; et il est à remarquer qu'au moment même où il quittait la bannière d'Hippocrate, il était encore plein de son esprit, puisqu'il prononçait un discours *Sur la simplicité primitive de la médecine et la nécessité d'y revenir*, et que dans sa pratique il agissait en conséquence de ces principes.

L'activité et le savoir de Boerhaave pouvaient suffire à des travaux nombreux et variés. La chaire de botanique qui lui fut confiée devint pour lui un nouveau moyen d'étendre sa réputation. Il ne se borna point à enrichir le jardin botanique de Leyde d'un grand nombre de plantes; il publia aussi plusieurs écrits, donna la description de nouvelles espèces, et forma plusieurs genres nouveaux. Boerhaave peut être encore considéré comme le fondateur de l'enseignement clinique, le seul connu des anciens, et que les modernes avaient oublié; c'est lui qui, nommé professeur de médecine pratique à la place de Bidloo, fit deux fois par semaine des leçons dans lesquelles, pour joindre l'exemple au précepte, les malades étaient mis sous les yeux des élèves. Ce fut alors qu'il publia ses deux ouvrages, *Aphorismi de cognoscendis et curandis hominum morbis*, et *Institutiones medicæ*, qui figurent parmi les livres classiques de la médecine moderne. Malgré les occupations dont il était chargé, il entreprit encore l'enseignement de la chimie; et là aussi il se montra tellement supérieur, que ses ouvrages sur ce sujet sont encore estimés, bien que la science ait totalement changé de face.

Une réputation immense, et telle qu'aucun savant peut-être n'en a possédé une semblable à une époque où les communications n'étaient pas faciles, fut la juste récompense de ses travaux. Un mandarin écrivit une lettre avec cette suscription : *A Boerhaave, médecin en Europe;* et la lettre parvint à son adresse. Un jeune médecin avait une réputation faite lorsqu'il avait étudié sous Boerhaave. Comme praticien il jouit de la plus grande vogue, et compta parmi ses clients des têtes couronnées. Sa fille unique recueillit une fortune de plus de 200,000 florins, fruit de son travail et de son économie; car la simplicité de ses habitudes était telle, qu'on l'aurait prise pour de l'avarice, si l'on n'avait vu en même temps les dépenses considérables qu'il faisait dans le seul intérêt de la science. Outre la bibliothèque très-importante qu'il rassembla, il fit faire à ses frais, et avec beaucoup de luxe, un grand nombre d'éditions d'auteurs tant anciens que modernes, dont plusieurs sont ornées de gravures précieuses.

Sa santé chancelante le força de renoncer successivement à sa chaire de botanique et de chimie, et aux fonctions de recteur dont il avait été investi pour la seconde fois. Il fit ses adieux à ses élèves par un discours dans lequel, revenant aux doctrines hippocratiques, il déclarait le meilleur médecin celui qui, soumis à la nature, sait attendre et seconder ses efforts. La goutte, dont il avait depuis longtemps éprouvé de fréquentes atteintes, l'enleva à l'âge de soixante-dix ans. Sa modestie et sa bienveillance lui avaient concilié l'affection de ses collègues et celle des nombreux élèves qui suivaient ses leçons, et dont plusieurs, qui occupèrent un rang distingué dans la science, propagèrent ses doctrines. La ville de Leyde lui fit élever dans l'église de Saint-Pierre un monument sur lequel on grava sa devise : *Simplex sigillum veri*. Les ouvrages de Boerhaave ont pour titre : *Oratio de commendando studio Hippocratico; — Oratio de voce ratiocinii mechanici in medicina*, 1709, in-8°; — *Oratio qua repurgatæ medicinæ facilis asseritur*

simplicitas; Leyde, 1709; — *Oratio de comparando certo in physicis*; — *Oratio de Chemia suos errores expurgante*; — *Oratio de vita et obitu clarissimi Bernhardi Albini*; Leyde, 1721, in-4°; — *Oratio quam habuit quum botanicam et chemicam professionem publice poneret*; ibid., 1729, in-4°; — *Oratio de honore, medici servitute*; tous ces discours se trouvent réunis dans les opuscules de Boerhaave; — *Institutiones medicæ in usus exercitationis annuæ domesticos*; Leyde, 1708, 1746, in-8°; Paris, 1722, 1747, in-12; ouvrage traduit en français et en arabe; — *Aphorismi de cognoscendis et curandis morbis, in usum doctrinæ medicinæ*; Leyde, 1709, 1742, in-12; Paris, 1720, 1747, in-12; Louvain, 1751, in-12; avec le traité *de Lue venerea*, en anglais, 1735; en français, Rennes, 1738, traduit également en arabe; — *Index plantarum quæ horto in academico Lugduno-Batavo reperiuntur*; Leyde, 1710, 1718, in-8° : le même ouvrage, avec 30 figures et une histoire des directeurs du jardin depuis sa fondation jusqu'à Boerhaave, a été publié sous ce titre : *Index alter plantarum quæ in horto academico Lugduno-Batavo aluntur*; Leyde, 1720, in-4°; — *Libellus de Materia medica et remediorum formulis*; Londres, 1718, in-8°; Leyde, 1719, 1740, in-8°; Louvain, 1750, traduit en français par de Lamettrie; Paris, 1739 et 1756, in-12; — *Epistola ad Ruischium clarissimum, pro sententia Malpighiana de Glandulis*; Amsterdam, 1722; — *Atrocis nec descripti prius morbi Historia, secundum medicæ artis leges conscripta*; Leyde, 1724, in-8°; — *Atrocis, rarissimique morbi Historia altera*; Leyde, 1728, in-8°; — *Elementa Chemiæ, quæ anniversario labore docuit in publicis privatisque scholis*; Leyde, 1732, in-4° : c'est la meilleure édition; Lamettrie a donné de cet ouvrage un précis qu'il a intitulé *Abrégé de la Théorie chimique tirée des écrits de Boerhaave*, avec le *Traité du Vertige*; Paris, 1741, in-12; — *Oratio academica, qua probatur bene intellectam a Cicerone et confutatam esse sententiam Epicuri de Summo Bono*; Leyde, 1688, in-4°; — *Dissertatio inauguralis de Distinctione mentis a corpore*; Leyde, 1689, in-4°; — *Disputatio de Utilitate explorandorum excrementorum in ægris ut signorum*; Harderwick, 1693; Londres, 1744, in-8° : il faut joindre à ces ouvrages trois *Dissertations sur le Mercure*, et l'on aura la liste complète des écrits réellement composés par Boerhaave. Les suivants, attribués à ce célèbre médecin, ne lui appartiennent pas aussi incontestablement : *Tractatus de Peste*; — *Consultationes medicæ, sive sylloge epistolarum cum responsis*; la Haye, 1743, in-12; Gœttingue, 1751; en anglais, Londres, 1745, in-8°; — *Prælectiones publicæ de Morbis oculorum*, leçons dictées par Boerhaave en 1708 : la meilleure édition est celle de Haller, Venise, 1748, in-8°; en français, sous le titre de *Maladies des yeux*; Paris, 1749, in-12; — *Introductio in praxim clinicam, sive regulæ generales in praxi clinica observandæ*; Leyde, 1740, in-8°; — *Praxis medica*; Londres, 1716, in-12; — *Tractatus de viribus medicamentorum*; Paris, 1723, in-8°; Venise, 1750; traduit en français par Devaux, Paris, 1729, in-12; — *Experimenta et institutiones chemicæ*; Paris, 1728, 2 vol. in-8°, d'après ses leçons, de 1718-1724; — *Methodus discendi medicinam*; Amsterdam, 1726, in-8°, d'après son cours de 1710; — le même ouvrage, publié par Haller sous ce titre : *Hermanni Boerhaave, viri summi, suique præceptoris, methodus studii medici emendata et accessionibus locupletata*; Venise, 1753, 2 vol. in-8° : un *Index* des auteurs et des choses les plus remarquables qu'on trouve dans cet ouvrage a été composé par Pereboom; — *Historia plantarum quæ in horto academico Lugduni Batavorum crescunt*; Leyde, 1717, 2 vol. in-12, sous la rubrique de Rome; Londres, 1731 et 1738, 2 vol. in-12, d'après ses leçons de 1709-1728; — *Index plantarum quæ in horto Leidensi crescunt, cum appendicibus et characteribus earum desumptis ex ore clarissimi Hermanni Boerhaave*; Leyde, 1727, in-12; — *Commentaria in aphorismos de cognoscendis et curandis morbis*, 1728, in-8°, sous la rubrique de Padoue; — *Prælectio de Calculo*; Londres, 1740, in-4°, d'après ses leçons de 1729; — *Prælectiones academicæ de Morbis nervorum, quas ex auditorum manuscriptis collectas edi curavit Jac. Van Eems*; Leyde, 1761, 2 vol. in-8°; Francfort, 1762, in-8°, d'après ses leçons de 1730-1735.

La liste suivante se compose des ouvrages que Boerhaave a édités, ou dont il a donné de nouvelles éditions : *Histoire physique de la mer*, par le comte Marsigli (traduit en français par Leclerc); Amsterdam, 1725, in-fol.; — *Botanicon Parisiense*, ou *Dénombrement des plantes des environs de Paris*, de Vaillant; Leyde, 1727, in-fol.; — *Historia insectorum, sive Biblia naturæ*, de J. Swammerdam; Amsterdam, 1737, 2 vol. in-fol. avec fig., traduit en latin par Gaubius, avec une préface de Boerhaave; — *Œuvres de Drelincourt*, maître de Boerhaave; Amsterdam et la Haye, 1727, in-4°; — *N. Pisonis selectiores observationes*; Leyde, 1718, in-4°, *cum præfatione H. Boerhaave*; — *Ejusdem Pisonis de cognoscendis et curandis morbis, cum præfatione H. Boerhaave*; Leyde, 1733, in-8°; 1736, in-4°; — *Opera anatomica et chirurgica Andreæ Vesalii, cura H. Boerhaave et B. S. Albini*; Leyde, 1725, 2 vol. in-fol.; — *Tractatus medicus de lue venerea, præfixus aphrodisiaco*; Leyde, 1728, 1731, 2 vol. in-fol., avec une préface de Boerhaave souvent imprimée à part, sous le titre de *Commentarii novi de Lue venerea*, ouvrage traduit par Lamettrie, qui l'a intitulé *Système de Boerhaave sur les maladies vénériennes*; Paris, 1735, in-12; — *Barthol. Eustachii Opuscula*

anatomica, 3e édition; Delft, 1726, in-8°; — *Bellini de Urinis et Pulsibus, cum præfatione H. Boerhaave*, 1730, in-4°; — *Prosper Alpinus de præsagienda Vita et Morte, cum præfatione H. Boerhaave*; ibid., 1733, in-4°; — *Aretæus de Causis Signisque morborum, eorumque Curatione*; Leyde, 1731, 1735, in-fol. [*Enc. des g. du m.*]

Biographie médicale. — Chaufepié, *Nouveau Dictionnaire.* — *Catal. Bibl. Bunav.*, t. I. — Schultens, *Oratio academica in Mem. Herm. Boerhavii*; Leyde, 1738, in-4°. — Burton, *Account of the life and writings of H. Boerh.*; Lond., 1743, 2 vol. in-8°. — Maty, *Éloge historique de H. Boerh.*; Leyde, 1747, in-8°. — Fontenelle, *Éloge de Boerhaave*, 1763, t. VI, éd. Desaint. — Johnson, *Life of Herm. Boerhaave*; ibid., 1825, in-8°.

BOERIO (*Joseph*), jurisconsulte italien, né à Lendinara en 1754; mort le 25 février 1832. Il fit son cours de droit à Padoue, et suivit dans cette ville les leçons du célèbre Bragolino. Il n'avait que vingt-deux ans lorsqu'on le donna comme coadjuteur à son père, magistrat distingué; il fut nommé plus tard juge dans quelques tribunaux de la république vénitienne. En 1797, le gouvernement autrichien le plaça, en qualité d'assesseur, au tribunal criminel de Venise. En 1800, après l'incorporation des États vénitiens au royaume d'Italie, Joseph Boerio obtint la charge de juge à la cour de justice de l'Adriatique. En 1814, il fut envoyé à Rovigo, et plus tard à Padoue, pour y remplir les mêmes fonctions; il fut enfin pourvu d'une place de conseiller à Venise. Il se retira, après trente années de service dans la magistrature. On a de lui: *Raccolta delle leggi venete, concernenti i corpi magistrali ed offici municipali di Chioggia*; 1761, in-8°; — *Raccolta delle leggi venete pel territorio*; Vérone, 1793, in-8°; — *la Pratica del processo criminale*, avec les formules des actes relatifs au code autrichien; Venise, 1815, in-8°; — *Repertorio del codice criminale austriaco*; Venise, 1815, in-8°; — *Dizionario del dialetto Veneziano*, 1827; — en manuscrit: *Indice italiano veneto.*

Tipaldo, *Biograf. degli Ital. illustri*, etc.

*** **BOERNE** (*Louis*), publiciste allemand, né à Francfort le 22 mai 1786, mort à Paris le 12 février 1837. Il étudia, à l'université de Halle, les lettres, la philosophie et la médecine. En 1818, il passa de la religion israélite, dans laquelle il était né, au protestantisme; puis il parcourut la carrière agitée du publiciste. Ses articles dans *la Balance*, *l'Essor* et le *Journal de Francfort*, où il écrivit avec verve l'*Histoire curieuse de la censure de Francfort*, lui attirèrent des persécutions qui le décidèrent à venir à Paris en 1819. En 1822 il y fit un second voyage, et y publia ses *Tableaux de Paris*, que l'on a comparés au livre de Mercier. En 1830 parurent ses *Lettres sur Paris*, traduites par Guiran, 1832: fort accueillies en Allemagne, elles lui valurent une éclatante mais fugitive popularité. Il dut une seconde fois quitter sa patrie, et, après avoir visité la Suisse, se réfugier en France. A Auteuil, où il se retira, il s'occupa à traduire l'œuvre de M. de Lamennais, *Worte des Glaubens* (les Paroles d'un Croyant), 1834, et à écrire une *Histoire de la Révolution française*, qu'il laissa inachevée. Il publia encore quelques articles dans *le Réformateur* et dans *la Balance*, qu'il édita quelque temps à ses frais. Le meilleur de ses ouvrages est: *Menzel der Franzosenfresser* (Menzel le Gallophage). Un monument a été élevé à la mémoire de ce publiciste par les soins du sculpteur David et autres amis partageant ses opinions politiques.

Quérard, *la France littéraire*, supplément. — *Dictionnaire de la Conversation.*

BOERNER (*Christian-Frédéric*), théologien allemand, né à Dresde le 6 novembre 1683 mort à Leipzig le 19 novembre 1753. Il occupa une chaire de théologie dans cette dernière ville, après avoir voyagé en Hollande et en Angleterre. Les Livres saints et l'Histoire ecclésiastique furent l'objet de ses principales études. On a de lui: *de Exulibus græcis iisdemque literarum in Italia instauratoribus*; Leipzig, 1750, in-8°; — *de Ortu atque Progressu philosophiæ moralis*; ibid., 1707; — *de Socrate, singulari boni ethici exemplo*; ibid., 1707; — *de Lutheri Actis anno 1520*; ibid., 1720; — *de Actis Lutheri Vormaciensibus anno 1521*; ibid., 1721, in-4°; — *Institutiones theologiæ symbolicæ*; ibid., 1751, in-4°; — *Dissertationes sacræ*; ibid., 1752; — *Dissertatio de Romuli cognomento, clarisque Quirinis*; Leipzig, 1709. — Dans le *Journal des Savants* de 1725, se trouve une dissertation sur les Lycaoniens, dans laquelle Ch.-Fr. Bœrner affirme que la langue de cette nation n'était pas un dialecte grec.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*, avec le supplément d'Adelung.

BŒRNER (*Chrétien-Frédéric*), médecin allemand, fils du précédent, né à Leipzig le 16 février 1736, mort le 7 février 1800. On a de lui: *Dissertatio de nisu et renisu ut causa vitæ sanæ*; Leipzig, 1756, in-4°; — *Dissertatio de nisu et renisu adversæ valetudinis*; ibid., 1760, in-4°; — *Der in den üblen Folgen der Selbstbefleckung sicher rathende Arzt* (Conseils pour prévenir les suites fâcheuses de l'onanisme); ibid., 1769, in-8°; ibid., 1775, in-8°, ibid., 1776, in-4°; ibid., 1780, in-4°. La seconde édition et les suivantes parurent sous le titre de *Praktisches Werk von der Onanie* (Traité pratique de l'Onanisme). Bœrner a encore donné l'analyse d'un grand nombre d'ouvrages dans l'*Allgemeine Deutsche Bibliothek.*

Biographie médicale.

BŒRNER (*Frédéric*), médecin allemand, frère du précédent, né à Leipzig le 17 juin 1723, mort dans la même ville le 30 juin 1761. Il quitta l'étude de la théologie, que son père lui avait fait commencer, pour se livrer à celle de la médecine. Après avoir pratiqué à Brunswick et à Wolfenbüttel, il fut nommé, en 1754, professeur de médecine extraordinaire à Wittem-

berg. La guerre ayant éclaté, il se réfugia à Leipzig. Bœrner était profondément versé dans l'histoire littéraire de la médecine; aussi est-il plus connu comme érudit que comme praticien. On a de lui : *Oratio de adoranda Dei majestate ex mirabili narium structura;* Brunswick, 1747, in-4°; — *Dissertatio de Arte gymnastica nova;* Helmstædt, 1748, in-4°; — *de Alexandro Benedicto Veronensi, medicinæ post litteras renatas restauratore, commentatio;* Brunswick, 1751, in-4°; — *de Vita, Moribus et Scriptis Hieronymi Mercurialis Foroliviensis commentatio;* ibid., 1751, in-4°; — — *de Cosma et Damiano, artis medicæ diis olim, et adhuc hodie hinc illincque tutelaribus, commentatio;* Helmstædt, 1751, in-4°; — *Bibliothecæ librorum rariorum physico-medicorum historico-criticæ Specimen I;* Helmstædt, 1751, in-4°; — *Specimen, II;* ibid., 1752, in-4°; — *Super locum Hippocratis in jurejurando maxime vexatum meditationes;* Leipzig, 1724, in-4°; — *de Æmilio Macro, ejusque rariore hodie Opusculo de virtutibus herbarum, diatribe;* ibid., 1754, in-4°; — *de tabe sicca lethali a præternaturali plane ventriculi situ, mirabilique duodeni angustia;* ibid., 1753, in-4°; — *Diss. epistolaris de Medico, reipublicæ conservatore, legumque custode;* Leipzig, 1754, in-4°; — *Programma de vera medicinæ Origine potioribusque ejus ad Hippocratis usque tempora incrementis;* Wittemberg, 1754, in-4°; — *Memoriæ professorum medicinæ in Academia Vitembergensi, inde a primis illius initiis renovata, Specimen I;* ibid., 1755, in-4°; — *Specimen II;* Leipzig, 1756, in-4°; — *Noctes Guelphicæ, sive Opuscula argumenti medico-literarii, antehac separatim edita, nunc collecta, revisa, aucta;* Rostock, Leipzig et Weimar, 1755, in-4°; — *Diss. de Statu medicæ apud veteres Hebræos;* Wittemberg, 1755, in-4°; — *Relationes de libris physico-medicis, partim antiquis, partim raris, Fasciculus I;* ibid., 1756, in-8°; — *Antiquitates medicinæ Ægyptiacæ;* ibid., 1756, in-4° : cette curieuse et savante relation est suivie d'une lettre de Bœrner à Fabri : *de Hungarorum atque hungaricæ gentis ad ornandam Academiam Vitembergensem studio;* — *Institutiones medicinæ legalis;* ibid., 1756, in-8°; — *Notices sur la Vie et les Écrits des médecins et naturalistes les plus distingués de l'Allemagne et de l'étranger* (en allemand); Wolfenbüttel, 1756, in-8°; — *Ergötzungen bei müssigen Stunden* (Récréations dans les moments de loisir); Wittemberg, 1761, in-8°.

Acta Erudit. Lips., 1784. — *Biographie médicale.*

BŒRNER ou **BORNER** (*Gaspard*), mathématicien et théologien protestant allemand, natif de Hayn en Misnie, mort le 3 mai 1547. Il professa la théologie à Dresde, et s'adonna en même temps à l'étude des mathématiques. On a de lui : *Libellus de Stellis;* — *Analogia et indices in Ptolemæi Geographiam et Sabellici Historiam.*

Adam, *Vitæ Eruditorum.* — Vogel, *Leipziger Annalen.* — Ernesti, *Elogium Dr. Gasp. Bœrner, prof. der Theologie;* Leipzig, 1847, in-8°.

BŒRNER (*Nicolas*), médecin allemand, né à Schmieritz, dans la Thuringe, le 33 janvier 1693; mort à Neustadt vers 1770. Sa mère, devenue veuve, n'étant pas assez riche pour lui faire donner une éducation coûteuse, le plaça comme apprenti chez un pharmacien à Frauenbourg. Bœrner, qui songeait déjà à suivre la carrière médicale, parcourut l'Allemagne, et travailla dans diverses officines pour acquérir des connaissances plus étendues en pharmacie. A la mort de sa mère, il recueillit un petit héritage, et se rendit à Iéna, où il étudia la médecine. Il pratiqua successivement à Frankenthal, à Giessen et à Neustadt. On a de lui : *Dissert. inauguralis exhibens rorem marinum;* Iéna, 1725, in-4°; — *Gründliche und vernunftmässige Abhandlung natürlicher Wissenschaften* (Traité rationnel des sciences naturelles); Leipzig, 1735, in-8°; ibid., 1741, in-8°; — *Sein Selbst-Arzt* (le Médecin de soi-même); ibid., 1744, in-8°; ibid., t. I, 1747; t. II, 1748, in-8° : cet ouvrage, un des meilleurs que nous ayons sur la médecine populaire, serait d'une grande utilité pour toutes les classes de la société, s'il était au niveau des connaissances actuelles; — *Kinderarzt, oder Unterricht von Kinderkrankheiten* (Manuel des maladies des enfants); Francfort et Leipzig, 1752, 2 vol. in-8°. On a encore de Bœrner quelques observations insérées dans les *Actes des curieux de la nature.*

Biographie médicale. — Frédéric Bœrner, *Jetztlebende Aerzte.* — Meusel, *Gelehrtes Deutschland.*

BŒSCHENSTEIN (*Jean*), hébraïsant allemand, né en Autriche en 1471. Il fut un des restaurateurs de la langue hébraïque en Allemagne. Il l'enseigna successivement à Augsbourg et à Wittemberg. On a de lui : *Grammaire hébraïque*, imprimée par les soins de Philippe Melanchthon, son élève; Augsbourg, 1514, in-4°; — Corrections et additions aux *Rudimenta hebraica* du rabbin Moïse Kimcki; ibid., 1520; — Version allemande et latine des *Psaumes de la Pénitence*, d'après le texte hébreu; ibid., 1526, in-4°.

Wolf, *Bibliotheca Hebræa.*

* **BŒSSEL** (*George-Daniel*), médecin allemand, natif de Suhla, dans le pays d'Henneberg, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il exerça la médecine à Flensbourg. On a de lui plusieurs écrits sur l'art obstétrical, sous ces titres : *Grundlegung zur Hebammenkunst* (Éléments de l'art obstétrical); Altona, 1753, in-8°; Flensbourg; — *Kurzer Unterricht für die Wehmütter* (Abrégé de l'art obstétrical); Flensbourg, 1770, in-8°.

Meusel, *Gelehrtes Deutschland.* — Carrère, *Bibliothèque de la Médecine.*

BŒSSEL (*Jean-Baptiste*), musicien français, né en 1612, mort le 25 décembre 1685. Il se

distingua comme joueur de luth; et fut surintendant de la musique de Louis XIII. Laborde cite de lui une chanson.

Laborde, *Essai sur la musique*.

***BOESSIÈRE** (*Guillaume*, IVe du nom, comte de CHAMBORS DE LA), général français, né à Paris le 16 mars 1609, mort à Lens le 20 août 1649. Il était volontaire au siége de la Rochelle (1627 et 1628), et commandait, en 1629, les enfants-perdus qui enlevèrent, à l'attaque du pas de Suse, les barricades de la place. En 1631, il concourut à sauver la cavalerie du duc de Rohan, qui avait été surprise dans son quartier au camp de Steinbrun. En 1637, il commanda la cavalerie de l'armée du duc de Longueville. De la Bœssière se distingua au siége de Saint-Amour; il fut blessé au combat appelé *Saint-Laurent de la Roche*, dans lequel les Espagnols furent complétement défaits, et auxquels il enleva des étendards et un drapeau. Ce drapeau s'est vu jusqu'en 1770 dans l'église de Chambors-en-Vexin français. Au siége de Saint-Omer (1638), il sauva le quartier du marquis de Praslin. L'année suivante, il servit sous le marquis de Feuquières, prit part au siége de Thionville, et fut fait prisonnier à la bataille de ce nom. Il fut privé de son commandement pendant la captivité, et de dépit se retira à la cour de Savoie. Il en revint, à la mort de Richelieu, pour prendre part à la bataille de Rocroy (1643), et il porta secours, ensuite, à la ville d'Heilbronn. A la bataille de Nordlingue (1645), il fut gravement blessé et fait prisonnier. Ses services furent récompensés en 1648 par le grade de maréchal de camp. Nommé gouverneur provisoire d'Ypres, il fut tué, peu de temps après, à la bataille de Lens.

Dépôt de la Guerre. — Montglas, *Mémoires*. — Le père Daniel, t. II, p. 76. — De Courcelles, *Dictionnaire des Généraux français*.

***BOESSIÈRE** (*Louis-Joseph-Jean-Baptiste*, comte de CHAMBORS DE LA), général français, arrière-petit-fils du précédent, né à Paris le 31 janvier 1756. Son père avait été tué par maladresse, à la chasse, par le grand Dauphin, fils de Louis XV. Le roi, et plus tard Louis XVI et Louis XVIII, prirent soin de son avancement. Il fut nommé sous-lieutenant de dragons à seize ans; en 1776, il entra dans la domesticité du comte d'Artois comme gentilhomme d'honneur. Il fut nommé, en 1780, mestre de camp en second dans le régiment d'infanterie du maréchal de Turenne, puis maréchal de camp, en vertu d'un décret de l'assemblée nationale, en 1791. Il émigra cette même année. Il fit la campagne de 1792 en qualité d'aide de camp du comte d'Artois, fut nommé major d'un corps d'infanterie à la solde de l'Angleterre, fit partie de l'expédition de Quiberon, et accompagna le comte d'Artois à celle de l'Ile-Dieu (1795). Il entra au service du Portugal en 1797. Après deux campagnes contre l'Espagne, il fut chargé de l'inspection de l'infanterie et des places fortes du Portugal, puis de l'inspection générale des frontières de ce royaume (1802-1804). Il obtint, en 1807, le grade de maréchal de camp, et le commandement d'un régiment-modèle. Lors de l'occupation de l'Espagne par l'armée française, de la Bœssière entra dans le corps de l'état-major du duc d'Abrantès. Il rentra en France à la suite de ce général. Il y fut retenu quelque temps comme émigré, puis il accompagna Junot au siége de Saragosse. Il servit, de 1809 à 1813, sous les maréchaux Soult et Marmont. Rentré en France avec le traitement de son activité, il fut fait lieutenant général en 1820.

De Courcelles, *Dictionnaire des Généraux français*.

BOETHE (en latin *Bœthus*, en grec Βοηθός), nom commun à plusieurs personnages grecs, dont voici les principaux :

BOETHE, philosophe stoïcien, contemporain de Chrysippe, vivait dans le troisième siècle avant J.-C. Il laissa diverses œuvres, parmi lesquelles : Περὶ φύσεως, dont il est question dans Diogène Laërce, qui cite sa doctrine sur la Divinité; — Περὶ εἱμαρμένης, dont Diogène cite le onzième livre. C'est sans doute l'œuvre dont Cicéron parle dans le traité *de Divinatione*. Peut-être aussi ce Bœthe est-il le même que celui dont parle Plutarque.

Diog. Laërce, VII, 148; VI, 149. — Cicéron, *De Divinatione*, I, 8; II, 21. — Plutarque, *Œuvres morales*.

BOETHE, grammairien et philosophe platonicien. Les ouvrages qu'il composa ont pour titres : Συναγωγὴ λέξεων πλατωνικῶν; — Περὶ τῶν παρὰ Πλάτωνι, ἀπορουμένων λέξεων. Ce Bœthe est-il l'auteur de l'exégèse sur les *Phænomena* d'Aratus? est-ce celui contre lequel Porphyre écrivit son ouvrage Περὶ ψυχῆς? C'est ce que l'on ne saurait décider.

Eusèbe, *Præp. evang.*, XIV, 10, XV. — Smith, *Dictionnary of greek and roman biography*. — Photius, *Cod.* 154-155. — Hésychius, *aux mots* Διὰ πάντων κριτής.

BOETHE (*Flavius*), philosophe péripatéticien, natif de Ptolémaïs; il fut homme consulaire, disciple d'Alexandre de Damas, et contemporain de Galien.

BOETHE, géomètre et philosophe épicurien. Plutarque en parle dans deux de ses ouvrages. On ne sait rien de plus sur lui.

Plutarque, *de Pyth. Orac.*, p. 394; *Symposiaca*, v. I, p. 673. — Smith, *Dict. of greek and roman biography*

BOETHE, sculpteur carthaginois, selon Pausanias. On ignore l'époque où il vivait. Son talent comme sculpteur est l'objet des éloges de Pline. La qualification de Καρχηδόνιος qu'on lui donne paraît suspecte à Müller, qui pense qu'il faut écrire Χαλχηδόνιος, en ce sens que Bœthus aurait été originaire de Chalcédoine, dans l'Asie Mineure.

Pline, *Histoire naturelle*, XXX, 12, et XXXIV, 8. — Pausanias, V. — Müller, *Handbuch der Archäologie*.

BOETHIUS. *Voy*. BOECE.

BOETHIUS, **BOECE** ou **BOEIS** (*Hector*), historien écossais, né vers 1470 à Dundée, dans le comté d'Angus; mort vers 1550. Il fit ses

études à Paris, et y professa la philosophie. En 1500, Elphinston, évêque d'Aberdeen, le nomma chanoine, et principal du collége qu'il avait fondé dans sa ville épiscopale. Bœthius fut aimé et estimé des savants de son temps. Érasme en parle avec éloge. Ses principaux ouvrages sont : *Vitæ episcoporum Murthlacensium et Aberdonensium*; Paris, 1522, in-4° ; — *Catalogus Scotiæ regum*, dans le t. III du *Chronicon chronicorum ecclesiastico-politicon* de Jean Gruter ; — *Liber de Navigationibus* ; — *Historia Scotorum* ; Paris, 1575, in-fol. Cet ouvrage a été trop loué, comme il a été trop déprécié ; néanmoins on s'accorde à reprocher à l'auteur une crédulité extrême.

Fabricius, *Bibliotheca Latina mediæ ætatis*. — Hendreich, *Pandectæ Brandenburgicæ*. — Rose, *New Biographical Dictionary*. — Jovius, *Elogia*.

BŒTHIUS (*Jacques*), théologien et littérateur suédois, né à Kila-Sockn en 1647, mort à Vesteras en 1718. Il fut successivement professeur de théologie à Upsal, et pasteur de Mora en Dalécarlie. Faisant un jour allusion à la jeunesse de Charles XII, déclaré majeur à l'âge de quinze ans, il eut la hardiesse de dire dans un de ses sermons : « Malheur au pays gouverné par un enfant ! » Il fit aussi un mémoire contre le pouvoir illimité que Charles XI avait introduit. Arrêté et jugé, il fut condamné à une détention perpétuelle dans la forteresse de Noteborg. Les Russes le délivrèrent en 1702. Mais il fut de nouveau mis en prison, et n'obtint qu'en 1710 la permission de rejoindre sa femme et ses enfants à Vesteras. On a de lui : *De Orthographia linguæ suecanæ Tractatus* ; — *Mercurius bilinguis* ; — *Epitome logicæ Aurivilli* ; — quelques *dissertations*.

Gezelius, *Biografisk-Lexicon*.

(1) **BOËTIE** (*Étienne* DE LA) (2), ami de Montaigne, né à Sarlat en Périgord le 1er novembre 1530. Il perdit de bonne heure son père, ANTOINE, licencié en droit, seigneur de la Motte, lieutenant par autorité royale au siége de Sarlat. Un oncle paternel, Étienne, sieur de Bouilhonnas, qui était aussi son parrain, lui servit de père ainsi qu'à ses deux sœurs. Le jeune Étienne fut placé au collége de Bordeaux, où il se trouva sous la direction de professeurs qui étaient en même temps les précepteurs domestiques du jeune Michel de Montaigne. Sous ces habiles maîtres, la Boëtie développa cette merveilleuse et précoce facilité que lui accordent ses contemporains ; et en 1552, n'ayant pas encore atteint ses vingt-deux ans, il fut pourvu d'une charge de conseiller au parlement de Bordeaux, avec dispense de tenir son office. Peu de temps après il remplissait la condition d'âge, et le 17 mai 1553 il fut admis à prêter serment. A une époque que nous ne pouvons préciser, et quoi qu'en aient dit plusieurs de ses biographes, la Boëtie se maria ; il épousa Marguerite de Carle, déjà veuve d'un seigneur d'Arsac duquel elle avait deux enfants, une fille qui épousa Thomas de Montaigne, frère de l'auteur des *Essais*, et un fils qui épousa la sœur de la femme de ce dernier.

(1) Cet article est extrait d'une notice rédigée primitivement pour la *Nouvelle Biographie universelle*, mais qui, par son étendue, n'a pu être reproduite intégralement. Ce travail *in extenso* est publié à part, sous ce titre : *Notice bio-bibliographique sur* ET. DE LA BOETIE ; *l'ami de Montaigne*, suivie de *la Servitude volontaire*, donnée pour la première fois selon le vrai texte de l'auteur, d'après un manuscrit contemporain et authentique ; Paris, Didot, 1858. Nous renverrons à cette publication dans le cours de cet article.

(2) Ce nom (dans lequel le T doit être prononcé *dur* comme dans *amitié*) est celui d'un domaine voisin de Sarlat, dont la maison d'habitation est appelée *le Castelet*. On en a donné des dessins, de même que pour la maison patrimoniale de Sarlat, dont la façade est décorée d'une plaque de marbre portant la date de la naissance d'Étienne de la Boëtie (*voy.* la *Notice*).

Nous arrivons à la circonstance vraiment importante de la vie de la Boëtie, sa liaison avec le futur auteur des *Essais*.

Michel de Montaigne, conseiller à la cour des aides de Périgueux, suivit cette cour, lorsqu'en 1557 elle fut réunie à la chambre des requêtes du parlement de Bordeaux. Dès ce moment donc il se trouva le collègue de la Boëtie. Aussi ces deux hommes, qui se « cherchaient avant de se « connaître, qui s'embrassaient de leurs noms « sans s'être vus, » se trouvèrent-ils, la première fois qu'ils se rencontrèrent, « si pris, si connus, « si obligés entre eux, que rien dès lors ne leur fut « si proche que l'un à l'autre (1). »

La Boëtie, dans une excellente satire latine, fait allusion à la « précipitation d'une intelligence « si promptement parvenue à sa perfection : »

At nos jungit amor, paulo magis annuus, et qui
Nil tamen ad summum reliqui sibi fecit amorem.
Te, Montane, mihi casus sociavit in omnes,
Et natura potens, et amoris gratior illex
Virtus.

Que dire de cette amitié que Montaigne a décrite avec l'éloquence du cœur ; amitié grave, réfléchie, austère, dont nos mœurs actuelles se font difficilement une idée ; amitié formée par la raison plutôt que par le sentiment, que la Boëtie a caractérisée en disant « qu'il n'en reste que quel« ques vieilles traces en la mémoire de l'anti« quité (2) ? » Il faut redire ces paroles qu'on trouve partout, et qu'on ne se lasse pas de relire : « Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, « je sens que cela ne se peut exprimer qu'en « disant : *Parce que c'était lui, parce que* « *c'était moi*. » Leur liaison était « une sainte « couture, un mélange universel de deux âmes ; « c'était, disait Montaigne, je ne sais quelle « quintessence qui, ayant saisi toute sa volonté, « l'amena se plonger et se perdre dans la mienne « d'une faim, d'une concurrence pareille ; je dis

(1) Nous trouvons là, en effet, les six ans pendant lesquels Montaigne dit qu'a duré leur amitié (Avertissement du livret de 1571) ; ailleurs, il est vrai, il parle de « quatre années, » mais alors il était moins ponctuel, et il négligeait les fractions.

(2) Cette amitié trop tôt brisée jeta Montaigne dans une sorte d'indifférence qu'on a, bien à tort voulu prendre pour de l'égoïsme.

« perdre à la vérité, ne nous réservant rien qui « fût sien ou mien. »

Ce fut en consécration de ces liens intimes que les deux amis se donnèrent le titre de frères; et cette qualification touchante, qui était tout à fait dans les mœurs du temps, a fait écrire que la Boétie avait épousé la veuve d'un frère de Montaigne!

Mais tant de bonheur entre ces âmes d'élite ne pouvait durer; et un lundi 9 août 1563, la Boëtie, qui jusque-là avait joui d'une santé vigoureuse, est frappé d'une maladie qui en quelques jours le conduit au tombeau. Montaigne a tracé, dans une lettre pleine d'intérêt, les détails de ce triste épisode et de cette mort, digne d'un sage de l'antiquité. La Boëtie, unissant la résignation du philosophe à la confiance du chrétien, disserte froidement sur sa maladie en même temps qu'il remplit ses derniers devoirs : il s'entoure de ses parents, de ses amis, non pour s'encourager de leur présence, mais pour les consoler, leur donner des conseils. Sa femme, « sa semblance; » son oncle, « vraiment son autre père; » sa nièce Saint-Quentin, fille de sa sœur, « l'une des meilleures femmes du monde; » de Beauregard, l'un des frères de Montaigne, dont il déplore les convictions religieuses (il était protestant); M. Belot, son collègue au parlement, paraissent tour à tour. Mais Montaigne est toujours l'objet de ses plus tendres attentions; il le supplie de rester auprès de lui le plus qu'il lui sera possible. Cependant, comme sa maladie est un peu contagieuse, il l'engage à n'être avec lui « que par bouffées; » et c'est alors que Montaigne ajoute avec une simplicité sublime : « Je ne l'abandonnai plus. »

A mesure que le mal s'aggrave, la Boëtie se serre contre son ami : « Mon frère, tenez-vous auprès de moi. » Dans le délire, il s'enquiert encore si Montaigne est présent. Enfin, quand le terme de la lutte arrive, son dernier souffle est employé à prononcer le nom de Montaigne; et il meurt à trente-deux ans neuf mois et dix-sept jours, le 18 août 1563 (1).

Désormais Montaigne a perdu la moitié de lui-même : lui et son ami « étaient à moitié de tout. » Le reste de sa vie sera employé à lui faire de perpétuelles « obsèques. » Il ne prévoit pas que sa plume éloquente assurera à la Boëtie une impérissable durée; et, pour sauver de l'oubli cette mémoire si chère, il trace cette lettre à son père, dont il publie un extrait; il recueille dans la bibliothèque que lui a léguée son ami tout ce qu'il peut recouvrer de ses œuvres, et il les dédie à de grands personnages, afin que cela leur serve de recommandation. Plus tard il écrit les *Essais*; et il ne lui suffit pas de nommer son ami en maint endroit, il lui consacre le chapitre *de l'Amitié*, qui peut-être comparé à ce que l'antiquité nous offre de plus parfait en ce genre; enfin il conserve si intacte la mémoire de la Boëtie, que le temps même semble accroître ses regrets. Vingt ans après la mort de cet ami, occupé tout entier du soin de sa santé aux bains della Villa, « il est pris « d'un pensement si pénible de M. de la Boëtie, « et il est si longtemps sans se raviser, que cela « lui fait grand mal. »

C'est cette amitié qui fait la gloire de la Boëtie; mort jeune, et n'ayant produit que des ébauches qui laissent à peine présumer ce qu'on aurait pu attendre de la maturité de son talent, c'est par la valeur de Montaigne qu'il faut apprécier son ami : il faut reconnaître la supériorité d'un homme qui a su inspirer de tels sentiments, et dont les contemporains les plus distingués, de Thou, Florimond de Raimond, Tessier, de Lurbe, Vivant, P. de Brach, ont à l'envi célébré les louanges.

Nous avons vu combien avait été simple la vie de la Boëtie; et, bien qu'en peu de temps il fût devenu « l'oracle du parlement, » quoiqu'au dire de Montaigne il eût acquis dans ses fonctions « plus de gloire que nul autre avant lui, » il n'est pas moins vrai que cette position ne suffisait pas à son infatigable activité. Aussi, à l'exemple de ses contemporains, il demanda aux muses de studieuses distractions; il fit des vers grecs, latins, français; il se fit traducteur : un grand nombre de ces pièces ont été perdues; Montaigne cite, entre autres, des poëmes grecs, des vers latins et français connus sous le nom de « Gironde, » etc.

En 1571 Montaigne publia un volume composé d'une partie des œuvres de son ami, traductions du grec en français de *la Ménagerie* de Xénophon, des *Règles de Mariage* de Plutarque, d'une *Lettre de consolation* de ce dernier auteur à sa femme, des vers latins et un extrait de la *Lettre sur la mort de la Boëtie*; Paris, Fédéric Morel, 131 feuillets in-8°, avec un seul frontispice annonçant des vers français qui ne s'y trouvent pas, parce qu'ils n'avaient pas paru assez travaillés; Montaigne cependant les fit imprimer l'année suivante; 19 feuillets chiffrés, frontispice particulier, Fédéric Morel, 1572. On les joignit à la publication de 1571; mais on fit réimprimer des titres pour un certain nombre d'exemplaires de cette dernière, avec la date nouvelle. En 1600, on retrouva une traduction du 1er livre de l'*Économique* d'Aristote : alors Claude Morel la fit imprimer (8 feuillets), et il réimprima les pièces précédentes de la même manière qu'elles étaient, mais avec son nom et la date de 1600 (1). Posté-

(1) Dès le début de sa maladie, la Boëtie avait quitté Bordeaux, et il se disposait à se rendre dans ses propriétés du Médoc. Le premier jour, il s'arrêta à *Germinian*, village à deux lieues de Bordeaux, mal indiqué par tous les biographes, et confondu par Éloi Johanneau avec Germignac dans la Charente, à vingt-cinq lieues plus loin. La Boëtie resta à Germinian; il y mourut, et vraisemblablement il y fut inhumé.

(1) On peut voir le détail de ces impressions générales ou partielles dans la *Notice* précitée et dans le *Bulletin du Bibliophile*; Techener, 1846. On sait que quelques critiques ont contesté à Aristote tout ou partie de l'*Écono-*

rieurement à la publication faite par Montaigne, il reçut d'un ami de la Boëtie 29 sonnets, différents des 25 qu'il avait publiés ; et il les inséra dans les *Essais*, d'où ils ont été exclus en 1595 et dans les éditions suivantes, pour être réintégrés dans les impressions modernes.

Le P. Lelong, édition de Fevret de Fontette, attribue à la Boëtie une *Historique Description du solitaire et sauvage pays de Médoc ;* Bordeaux, Millanges, 1593, in-12, qui a été activement et inutilement cherchée depuis un siècle. L'espace me manque pour discuter l'existence très-contestable de cet ouvrage, et des vers qu'on dit se trouver à la fin. On peut à ce sujet consulter la *Notice*.

Parmi les ouvrages de la Boëtie dont Montaigne a eu connaissance, il en est deux qu'il n'a pas voulu imprimer, parce qu'il leur trouvait « la « façon trop délicate pour les exposer au gros- « sier et pesant air d'une si malplaisante saison. » L'un d'eux, composé peu de temps avant la mort de la Boëtie, avait trait à cet édit de 1562 (1) qui permettait aux protestants l'exercice de leur culte, sous certaines réserves. L'autre, œuvre de la première jeunesse de l'auteur, est resté le plus célèbre de ses opuscules, et aurait fait vivre sa mémoire si l'amitié de Montaigne ne l'avait pas bien autrement illustrée : c'est *la Servitude volontaire*.

Ce traité, qui fut écrit en 1546, courut en manuscrits *sans nom d'auteur, sans titre et sans date*, jusqu'au moment de l'impression des *Mémoires de l'Estat de France* (1576-1578), dans lesquels S. Goulart le fit entrer. Dans son intimité la Boëtie l'avait *baptisé* LA SERVITUDE VOLONTAIRE ; ce qu'ignorant, le public l'avait rebaptisé LE CONTR'UN, que de Thou a traduit en *Anthenoticon*. L'absence de date avait conduit ce grand historien à supposer que *le Contr'un* avait été inspiré par les cruautés que commit à Bordeaux le connétable Anne de Montmorency en 1548, lors de la révolte de Guyenne; aussi dit-il que la Boëtie le composa à dix-neuf ans; mais Montaigne, qui avait d'abord imprimé que la Boëtie avait dix-huit ans en écrivant *la Servitude*, dans l'exemplaire en partie autographe de Bordeaux *écrit de sa main l'âge de seize ans*, qu'on lit dans toutes les éditions des *Essais* depuis 1595. Or, cet âge correspond à 1546, deux ans par conséquent avant les événements rappelés par de Thou (2). Il faut donc considérer *la Servitude volontaire*, quelque opinion qu'on en ait, comme l'amplification d'un *garçon de seize ans*, ainsi que le dit Montaigne, qui sort du collége où il s'était lié avec un condisciple LONGA (1), et qui adresse son œuvre à son ami en le tutoyant : thèse générale applicable à tous les lieux et à tous les temps, et c'est là précisément ce qui a fait sa fortune. La Boëtie établit que c'est la servilité des peuples qui cause leur servitude; que c'est leur lâcheté qui fait la force des mauvais souverains ; que, pour être libres, il leur suffirait de ne pas les soutenir : il proclame le dogme chrétien de la fraternité humaine en des termes que je cite avec bonheur :

« La nature faisant aux uns les parts plus « grandes, aux autres plus petites, a voulu faire « place à la fraternelle affection... ayant les uns « puissance de donner aide, et les autres besoin « de recevoir. »

Ce n'est point ici le lieu de discuter le mérite de l'œuvre de la Boëtie, et d'analyser les jugements nombreux et contradictoires qu'on a portés sur elle; je l'ai fait ailleurs. Je me borne à établir ce fait, qui me paraît incontestable : c'est, sans m'inquiéter de savoir s'il est ou non à l'avantage de l'auteur, que *la Servitude volontaire* est un thème général, comme *le Contrat social*, et que ce n'est pas un pamphlet politique écrit en vue d'événements contemporains.

Après sa publication dans les *Mém. de l'Estat de France, le Contr'un* tomba complétement dans l'oubli (2) jusqu'au moment où Coste l'inséra dans ses éditions des *Essais*, et son exemple a été suivi par presque tous les éditeurs modernes. Plusieurs éditions isolées ont été données, notamment par M. de Lamennais (1835). *La Servitude* a été traduite en anglais (1735), ouvrage assez rare pour qu'un bibliophile ardent et distingué, M. Van de Weyer, m'ait dit n'en avoir rencontré qu'un seul exemplaire (en outre de celui porté au catalogue du *British Museum*). Une traduction italienne en a été donnée en l'an VII par César Paribelli ; enfin des traductions en français moderne ont été publiées en 1789 par l'Ingénu (Lafite), et en 1791 dans la Huitième Philippique. En 1836, on a imprimé à Bruxelles *la Servitude volontaire*, traduite en langage moderne par M. Ch. Teste, sous l'anagramme de Reschas-

nique. Consultez sur ce sujet l'article ARISTOTE, par M. Hoefer, dans cet ouvrage, et les détails fort étendus dans lesquels nous sommes entré dans la *Notice* sur la Boëtie.

La traduction de *Xénophon* par la Boëtie a été insérée par de Candole dans l'édition complète qu'il a donnée de cet auteur, Cologne et Yverdun.

La 1re édit. des *Opuscules de la Boëtie* n'est pas très-rare ;) les vers français ne sont pas communs ; l'*Aristote* est d'une extrême rareté.

(1) Ou 1561, suivant qu'on fait commencer l'année au 1er janvier ou à Pâques.

(2) Cette preuve directe est suffisante ; mais le texte même de l'ouvrage dément la supposition de de Thou. J'ai montré dans la *Notice* l'impossibilité morale que la Boëtie ait pu écrire de certaines phrases, si *le Contr'un* eût été une protestation préméditée. D'ailleurs Montaigne aurait connu une circonstance aussi capitale que celle-là, et il n'aurait pas attribué l'ouvrage à un mot, qu'il cite, de Plutarque.

(1) Ce Longa est beaucoup moins inconnu qu'on ne l'a dit : il s'agit de Bertrand de Larmandie, baron de Longa (château situé près de Bergerac), qui était très-probablement du même âge que la Boëtie, puisqu'il se maria en 1560. Son oncle, Jacques de Larmandie, était évêque de Sarlat en 1582 (voy. la *Notice*).

(2) On peut lire dans Tallemant des Réaux la difficulté qu'éprouva le card. de Richelieu lorsqu'il voulut se procurer cet ouvrage, et le prix auquel un malin libraire le lui fit payer.

telet, et accompagnée d'un commentaire qui a fait reculer devant la mise en vente.

Henri de Mesmes, le célèbre négociateur du seizième siècle, à qui Montaigne a dédié une des traductions de la Boëtie, avait entrepris une réfutation *in extenso* du *Contr'un*. Les éléments qu'il avait rassemblés forment un cahier in-folio autographe, qu'on trouve à la Bibliothèque impériale, relié à la suite du manuscrit de *la Servitude volontaire* qui lui a appartenu; cette dernière pièce montre combien était défectueuse la copie des *Mém. de l'Estat de France* qui a servi à toutes les éditions modernes, dont une foule de passages obscurs se trouvent éclairés dans le manuscrit. C'est ce qui nous a décidé à publier dans la *Notice* ce texte, qui est le seul authentique.

Dr J.-F. PAYEN.

L. Feugère. *Études sur la Vie et les Ouvrages de la Boëtie*, 1846, et dans la 1re édit. des *Œuvres* réunies, 1846. Le P. Lelong, éd. de Fontette, attribue à Philibert de la Marre des Mémoires manuscrits sur la Boëtie, qu'on ne trouve pas dans le fonds qui porte son nom à la Bibliothèque imp., ni dans le fonds Bouhier. — Scévole de Sainte-Marthe, *Homm. célèbres du seizième siècle*. — Moréri. — Bayle. — M. La Rouverade, magistrat à Sarlat (journal *le Sarladais*, 2 juin 1838). — M. Compans, avocat général à Bordeaux, dans un discours de rentrée (*Mém. Bordelais*, 6 nov. 1841). — Guyenne, *Histor. et Ann. agricoles de la Dordogne*, 1848. — M. Bouffanges, dans le journal *le Sarladais*, 19 mars 1836. — J.-F. Payen, *Notice bibliogr. sur Montaigne*, 1837. — *Docum. inédits sur cet auteur*, 1847. — *Bulletin du Biblioph.*, août 1846. — M. de Mourcin, *Mém. de la Société d'Agricult. de la Dordogne*, 1841. — Labitte, *Prédicat. de la Ligue*. — Louis Blanc, *Révolut. française*, t. Ier. — Hallam, *Littér. de l'Europe*. — Mongin, dans l'*Encyclop. nouv.* — Matter, *Doctrines mor. et politiques*. — P. Leroux, dans la *Revue sociale*. — J.-B. Laforêt, *Étude sur la Boëtie et Bodin*, dans l'*Annuaire de l'Université catholique* de Louvain, 1853 (1).

* **BOETIUS-ÉPO**, jurisconsulte flamand, né en 1529 à Roorda, dans la Frise; mort à Louvain le 16 novembre 1599. A vingt ans, il expliquait déjà publiquement Homère. Entraîné par une vaine curiosité de savoir, il erra de science en science, embrassa la doctrine de Calvin, l'abandonna, et finit par se livrer entièrement à la jurisprudence civile et canonique. On a de lui plus de soixante traités, tant sur le droit que sur d'autres sujets. Le principal est : *Antiquitates ecclesiasticæ*.

André, *Bibliotheca belgica*. — Le Mire, *Elogia illustrium Belg. Scriptorum*. — Sweert, *Athenæ Belgicæ*.

BŒTTCHER (*Ernest-Christophe*), philanthrope allemand, né, le 18 juin 1697, près de Hildesheim; mort vers 1750. Il se livra au commerce, et perdit d'abord sa fortune par suite de spéculations malheureuses. Un négociant anglais, qui connaissait sa probité, lui donna les moyens de la rétablir, en lui fournissant des marchandises à crédit. Bœttcher amassa même de grandes richesses, et conçut le dessein d'être utile à son pays. Voyant que les instituteurs étaient la plupart ou mal payés ou inhabiles à leurs nobles fonctions, il établit à Hanovre un séminaire d'instituteurs, et y joignit une école gratuite pour les enfants de parents pauvres. Il consacra la plus grande partie de son immense fortune à de semblables entreprises.

Conversations-Lexicon.

BŒTTCHER, **BŒTTGER** ou **BŒTTIGER** (*Jean-Frédéric*), alchimiste allemand, né à Schleiz, dans le bailliage de Reuss, vers 1681; mort le 3 mars 1719. A l'âge de quinze ans, il entra comme apprenti chez un pharmacien de Berlin, nommé Zorn. Il unissait à de grands talents une louable persévérance, surtout dans l'étude de la chimie. Poussé à la vaine recherche du secret de la transmutation des métaux par la lecture d'un manuscrit sur la pierre philosophale, que lui avait prêté l'apothicaire Copke d'Heymersleben, il passait des nuits entières dans le laboratoire de son maître, travaillant aux dépens de ce dernier et négligeant les devoirs de son état. Irrité de cette conduite, Zorn le renvoya de chez lui. Bœttcher, qui était dans la misère, promit d'être plus circonspect, et rentra chez le même apothicaire; mais il n'en continua pas moins ses essais d'alchimie, il fit même voir à ses camarades de l'or qu'il retira d'un creuset. Le secret qu'il avait demandé sur sa prétendue découverte fut divulgué, et il allait être arrêté comme adepte du grand art, lorsqu'il disparut tout à coup : il se réfugia en Saxe. Le gouvernement prussien fit de vains efforts pour le décider à revenir en Prusse. L'électeur de Saxe, alors roi de Pologne, fit venir le fugitif à Dresde, le traita en personnage de distinction, et lui fournit de fortes sommes pour qu'il pût renouveler ses essais. Bœttcher sut tenir son protecteur trois ans en haleine. Croyant qu'il n'y avait plus moyen de pousser la supercherie plus loin, il s'évada pendant une nuit en 1704. Arrêté et ramené à Dresde, il remit à l'électeur Auguste sur son secret un long rapport, dont ce prince ne fut pas satisfait. Le comte de Tschirnhausen conseilla alors à Auguste d'utiliser les connaissances incontestables de Bœttcher en chimie, pour mettre en œuvre les matières qui existaient dans le pays. En effet, à la fin de l'année 1705, Bœttcher parvint à faire, d'une espèce d'argile rouge qu'on rencontre dans les environs de Meissen, une porcelaine qui approchait, par sa beauté et sa solidité, presque de celle de la Chine. On le combla de présents; il ne fut pas cependant mis en liberté; on espérait sans doute encore la découverte de la pierre philosophale. Lors de l'invasion des Suédois en 1706, le laboratoire de Bœttcher fut transféré, au milieu de la nuit, dans la forteresse de Königstein. Après la retraite des Suédois, on fit revenir Bœttcher à Dresde, et la fabrication de la porcelaine prit dès lors un grand développe-

(1) Je ne puis terminer cet article sans reconnaître toute l'assistance que j'ai reçue de MM. l'abbé Audierne, de Mourcin, Lapeyre, à Périgueux ; G. Brunet, J. Delpit, à Bordeaux; M. Van de Weyer, à Londres; M. Lascoux, magistrat, et M. Richard, conservateur adjoint de la Bibliothèque imp., à Paris. Le petit nombre de renseignements connus jusqu'ici sur la Boëtie, et l'inexactitude de plusieurs d'entre eux, me rendaient cette intervention indispensable.

ment. En 1710, le laboratoire fut transporté dans l'Albrechtsbourg à Meissen, et Bœttcher fut nommé directeur de la fabrique; mais sa vie irrégulière le rendait peu propre à cette place; il voulut même vendre le secret à des Berlinois, et sa mort put seule le soustraire au châtiment qui l'attendait.

Busch, *Versuch eines Handbuches der Erfindungen.* — Engelhardt, *J.-F. Bœttger, inventeur de la porcelaine de Saxe* (en allemand); Leipzig, 1837.

BŒTTCHER (*Jean-Frédéric*), médecin allemand, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il pratiqua d'abord la médecine à Berlin, et alla se fixer dans la Prusse orientale. On a de lui : *Abhandlung von den Krankheiten der Knochen, Knorpel und Sehnen* (Traité sur les maladies des os, des cartilages et des tendons); Dessau, t. I, 1782; Königsberg, 1787, in-8°; ibid., 1789, in-8°; ibid., t. II, 1789; ibid., t. III, 1792, in-8°; — *Vermischte medicinische-chirurgische Schriften* (Divers écrits de médecine et de chirurgie); Königsberg, 1791-1792, in-8°; — *Bemerkungen über Medicinalverfassung, Hospitäler und Curarten*, etc. (Observations sur l'organisation médicale, les hôpitaux, les systèmes de traitement, etc.); Königsberg, 1800, in-8°.

Biographie médicale.

* **BŒTTGER** ou **BŒTTICHER** (*Christophe-Henri*), médecin allemand, né à Cassel le 12 juin 1737, mort dans la même ville le 3 septembre 1781. Il exerça la médecine et fut professeur de botanique dans sa ville natale. On a de lui : *Disputatio inauguralis de inflammatione uteri*; Rinteln, 1761, in-4°; — *Beschreibung der Gesundbrunnen und Bäder bei Hofgeissmar* (Description des eaux minérales et des bains de Hofgeissmar); Cassel, 1772, in-8°; — *Beschreibung des botanischen Gartens zu Cassel* (Description du jardin de botaque de Cassel); ibid., 1777, in-4°; — *Verzeichniss der fremden und einheimischen Bäume und Stauden, welche in den angelegten englischen Parks und Gärten des Lustschlosses Weissenstein dermalen befindlich sind* (Catalogue des arbres et des arbustes étrangers et indigènes que l'on trouve dans les parcs et les jardins anglais établis à Weissenstein); ibid., 1777, in-4°; — *Fortsetzung dieses Verzeichnisses* (Continuation de ce catalogue); ibid., 1777, in-4°.

Biographie médicale. — Strieder, *Hessische Gelehrten and Schriftsteller-Geschichte.*

* **BŒTTICHER** (*André-Jules*), médecin allemand, né à Wolfenbüttel le 7 juillet 1672, mort le 26 juillet 1719. Il fut successivement professeur d'anatomie, de chirurgie et de botanique à Giessen, et de pathologie et de séméiotique à Helmstædt. On a de lui : *De vocis organo*; Leyde, 1697, in-4°; — *Dissertatio de ossibus, Prima*; Giessen, 1698, in-4°; *Secunda*, 1699; *Tertia*, 1700; — *De Fatis medicorum*; Helmstædt, 1704, in-4°; — *De Respiratione fœtus in utero*; ibid., 1700, in-4°; — *De Diabete*; ibid., 1704, in-4°; — *De Peste*; ibid., 1712, in-4°; — *De cranii Ossibus*; ibid., 1718, in-4°.

Biographie médicale.

* **BŒTTICHER** (*Jean-Théophile*), médecin allemand, vivait à Hambourg dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *De Pestilentia*; Copenhague, 1705, in-4°; — *De vera fluidi nervei Existentia, ejusque genuino usu, nervorum cavitate et eorum effectu in machina humana*; Berlin, 1721, in-4°; — *Morborum malignorum, imprimis pestis et pestilentiæ explicatio*; Hambourg, 1713, in-4°; Copenhague, 1736, in-4°; ibid., 1744, in-4°; — *Scrutinium medicum*; Copenhague, 1729, in-8°; — *Beschreibung über die in den Dänischen und Deutschen Provinzen grassirende Pest, Hornviehseuche* (Description de la peste et de la maladie des bêtes à cornes régnant dans les provinces danoises et allemandes); Francfort, 1743, in-8°.

Möller, *Cimbria literata.*

* **BŒTTICHER** (*Jean-Henri*), jurisconsulte allemand, né à Brunswick le 24 octobre 1638, mort à Helmstædt le 10 juin 1695. Il a laissé : *De Actionibus præjudicialibus*; — *De Alienatione*; — *De Juribus clericorum*; — *De Fide*; — *De Rebus sanctis*; — *De magistratibus*.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

* **BŒTTIGER** (*Charles-Auguste*), archéologue allemand, né à Reichenbach, en Saxe, le 8 juin 1760, mort le 7 novembre 1835. Il fit ses premières études à Leipzig et à Gœttingen; et après la perte de son patrimoine, par suite d'un incendie, il se fit gouverneur d'un jeune élève à Dresde, puis recteur à Guben, où il créa un pensionnat assez considérable. Après un court séjour à Bautzen, il dut à la protection de Herder la direction du gymnase de Weimar, qu'il conserva de 1791 à 1804; il y vécut dans la société de Wieland, de Schiller et de Gœthe; mais ce fut principalement la fréquentation du savant artiste Meyer qui détermina son goût pour l'archéologie. De 1795 à 1803 il publia, à lui seul, mais sous le nom de Bertuch, le *Journal du Luxe et de la Mode*. En 1797, il entreprit le *Nouveau Mercure allemand*, qui bientôt se décora du nom de Wieland. Il publiait aussi le recueil intitulé *Londres et Paris*, et faisait pour l'*Allgemeine Zeitung* une multitude d'articles, surtout nécrologiques. En 1804, Bœttiger fut chargé de la direction du Musée des Antiques. Pendant ce temps il donna des cours d'archéologie. On a imprimé beaucoup de ses leçons; par exemple, ses idées sur l'histoire de la peinture, et sa dissertation sur la *Noce Aldobrandini*. Ses notices littéraires et ses poésies, dispersées dans divers recueils, ont été réunies par Sillig, et publiées sous le titre : *Böttigeri Opuscula et Carmina latina*; Dresde, 1837, in-8°. Quant à ses articles archéologiques, ils se trouvent réunis dans *Bœttigers Kleine Schriften*;

Dresde, 1837-1838, 3 vol. in-8°. On y remarque le charmant opuscule, aussi spirituel qu'érudit, intitulé *Sabine*, ou *Matinée d'une dame romaine à la toilette, à la fin du premier siècle de l'ère chrétienne*, trad. en français par Clapier; Paris, 1800, in-8°, fig.; — *des Furies, d'après les poëtes et les artistes anciens*, trad. en français par F. Winckler; Paris, 1802, in-8°, fig.

Hopstädt, *Exhortatio ad cives academicos, ex C.-A. Bœttigeri vita et studiis ducta*; Iéna, 1816. — Nostiz und Jean Kendorf, *Carl.-Aug. Bœttiger, sein Bild, und sein Denkmal*; Dresde, 1836, in-8°. — Bœttiger (Carl.-Wilhelm), *Carl.-Aug. Bœttiger; biographische Skizze*; Leipzig, 1837, in-8°.

*BOETTIGER (*Charles-Guillaume*), poëte suédois, né à Westeraes le 15 mai 1807. Il est d'origine allemande. Il fut reçu docteur en philosophie à Upsal en 1833, et parcourut ensuite l'Allemagne, l'Italie, la France et la Hollande. Revenu en Suède en 1836, il entreprit de nouveau en 1838, et aux frais du gouvernement, le voyage d'Italie. Il fut deux fois couronné par l'Académie de Suède. Ses *Poésies choisies* ont paru à Stockholm, 1844, in-8°.

Conversations-Lexicon.

*BOETTIGER (*Charles-Guillaume*), historien et littérateur allemand, né à Bautzen le 15 août 1790. Il étudia successivement à Weimar, à Gotha et à Leipzig. A Vienne, où il se trouvait en 1812, il s'appliqua particulièrement à l'histoire. De 1815 à 1816, il suivit à Gœttingue les leçons du célèbre historien Heeren; et en 1819 il fut nommé professeur extraordinaire à Leipzig. Il écrivit dès lors sur l'histoire, et fournit de nombreux articles aux journaux et revues. En 1821, il fut appelé à Erlangen, et y devint en 1822 un des bibliothécaires de l'université. Ses principaux ouvrages sont : *Allgemeine Geschichte* (Histoire universelle); Erlangen, 1849; — *Deutsche Geschichte* (Histoire d'Allemagne); ibid., 1838; — *Geschichte Baierns* (Histoire de Bavière); Erlangen, 1837; — *Geschichte des Deutschen Volks und des Deutschen Landes* (Histoire du peuple et du territoire allemand); Stuttgart, 1845; — *Geschichte des Kurstaats und Königreichs Sachsen* (Histoire de l'électorat et du royaume de Saxe); Hambourg, 1830; *Weltgeschichte in Biographien* (Histoire universelle sous forme de biographies); Berlin, 1839-1844.

Conversations-Lexicon.

*BOETTINER (*Godefroy*), philosophe allemand, né à Friedersdorf, dans la haute Lusace, le 25 mars 1660; mort le 23 mars 1740. Ses principaux ouvrages sont : *de Viventium erga mortuos obligatione*; — *de Imputatione somniorum*; — *de Eruditis studiorum intemperie mortem sibi accelerantibus*; — *de Malis eruditorum uxoribus, dissertationes II*; — *de Emendatione mentis humanæ ab intellectu inchoanda*; — *de Potentia Dei*.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

BOETZELAER (…., baron DE), général hollandais, né vers 1720, mort dans les dernières années du dix-huitième siècle. Dumouriez, voulant envahir la Hollande, assiégea Willemstadt. Boetzlaer, qui commandait cette place en qualité de major général, se défendit vigoureusement. Délivré par la retraite des Français, il fut promu au grade de lieutenant général. Les États de Hollande lui écrivirent une lettre très-flatteuse, en lui envoyant une épée à poignée d'or, et assignèrent une pension de mille florins à chacune de ses filles.

BOETZELAER DE LANGROCK, parent du précédent, vivait à la fin du dix-huitième siècle. Il prit part à l'insurrection contre la maison d'Orange, fut dépouillé de ses biens et banni à perpétuité.

Histoire de la Hollande.

*BOEUF (*Daniel* DE), médecin flamand, natif d'Ypres, mort le 14 septembre 1613. Il entra dans l'ordre des Dominicains, et pratiqua avec succès la médecine parmi ses confrères. Il a laissé en langue flamande deux ouvrages manuscrits sur l'art de guérir, qui furent déposés dans la bibliothèque de son couvent, et une observation de ménorrhagie, insérée dans le tome V de l'ancien *Journal de Médecine*.

Échard, *Bibliotheca Scriptorum ordinis Dominicanorum*. — *Biographie médicale.*

*BOEYE (*André* DE), biographe flamand, de l'ordre des Jésuites, né à Furnes en 1571, mort à Anvers le 24 janvier 1650. Ses principaux ouvrages sont : *Vitæ Sanctorum conjugatorum, qui in matrimonio virtutibus illustres vixerunt*; — *Vitæ Sanctorum et aliorum illustrium hominum Veteris Testamenti, ab Adamo et Eva usque ad Joachimum et Annam*; — *Gloria magnorum patriarcharum, Joachimi et Annæ*.

Alegambe, *Bibliotheca Scriptorum Societatis Jesu.*

BOFFRAND (*Germain*), architecte et ingénieur des ponts et chaussées, né à Nantes le 7 mai 1667, mort à Paris le 18 mars 1754. Après avoir étudié la sculpture sous Girardon, il se livra entièrement à l'architecture, et fut reçu à l'Académie en 1719. Plusieurs souverains d'Allemagne le choisirent pour leur architecte, et firent élever beaucoup d'édifices considérables sur ses plans. Ingénieur et inspecteur général des ponts et chaussées, il fit construire un grand nombre de canaux, d'écluses, de ponts, et une infinité d'ouvrages mécaniques. Ses principaux travaux sont : la résidence de Wurtzbourg et le château de la Favorite, près de Mayence (1725); — à Paris : la restauration du Palais-Bourbon (1720), plusieurs hôtels, entre autres ceux de Guerchy, de Voyer, de Duras, de Tingry; la porte de l'hôtel de Villars; — dans les provinces : le palais de Nancy, et les châteaux de Lunéville et de Haroué en Lorraine, et celui de Bossette, près de Melun; le célèbre puits de Bicêtre, les ponts de Sens et de Montereau. Il a publié sur son art di-

vers ouvrages, dont les principaux sont : *Livre d'architecture, contenant les principes généraux de cet art, et les plans, élévations et profils de quelques-uns des bâtiments faits en France et dans les pays étrangers*; Paris, 1745, in-fol., avec soixante-dix planches; — *Description de ce qui a été pratiqué pour fondre en bronze, d'un seul jet, la figure équestre de Louis XIV, élevée par la ville de Paris dans la place de Louis-le-Grand*, en 1699; Paris, 1745, in-fol., avec dix-neuf planches.

Boffrand était élève de J.-H. Mansard, et Palladio fut toujours son modèle; mais il vécut à une époque où les arts tombaient en décadence; et, loin de lutter comme Blondel contre le mauvais goût de son siècle, il y céda entièrement, et contribua même à augmenter la décadence. On peut avoir, dans la décoration intérieure de l'hôtel de Soubise, confiée à Boffrand en 1737, une preuve de ce mauvais goût : de petites chambres, des réduits décorés des peintures de Boucher, de Natoire, de la Trémollière, représentant des sujets mythologiques, des femmes nues, mal peintes, mal dessinées; des ornements en chicorée se trouvent partout; tout est contourné. Boffrand avait une manière de penser noble et désintéressée; sa conversation était agréable, et son caractère doux et facile. Il est mort doyen de l'Académie d'architecture, pensionnaire des bâtiments du roi, premier ingénieur et inspecteur général des ponts et chaussées, architecte et administrateur de l'hôpital général.

Patte, *Abrégé de la vie de M. Boffrand*. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

BOGAËRT, nom de plusieurs médecins flamands, dont les principaux sont :

Adam Bogaert (né à Dordrecht en 1413, mort le 18 mars 1483), qui pendant trente-six ans professa à l'université de Louvain.

Son fils, *Jacques* Bogaert (né à Louvain en 1440, mort le 17 juillet 1520), remplaça le père dans la chaire de médecine. Il écrivit : *Collectorum in Avicennæ practicam*, ouvrage en 5 vol., conservé en manuscrit à la bibliothèque d'Anvers.

Adam Bogaert, fils du précédent (né à Louvain en 1486, mort le 25 mars 1550), publia : *Epistola ad Petrum Bruchesium*, insérée dans les *Consilia variorum de Arthritidis Præservatione et Curatione* de Garet; Francfort, 1592, in-8°.

Biographie médicale.

BOGAËRT (*Van den*). *Voy*. Desjardins (*Martin*).

***BOGAERTS** (*Félix*), poëte et romancier flamand, né à Bruxelles le 2 juillet 1805, mort à Anvers le 16 mars 1851. Il fut professeur à l'Athénée d'Anvers, et publia en 1834 la *Bibliothèque des Antiquités*, ouvrage plein d'érudition, dont il se délassait en faisant représenter au théâtre royal de Bruxelles, en 1834, un drame historique en trois actes, intitulé *Ferdinand Alvarez de Tolède*, imprimé peu de temps après. En 1836, il publia à Bruxelles ses *Pensées et Maximes*, qui furent ensuite éditées en flamand. Outre ces ouvrages, on a de lui : *les Morts sortent quelquefois de leurs tombeaux* (nouvelle, imprimée dans le *Musée des Familles*, t. VI); — *el Maestro del Campo*, en 1839; — *Dympne d'Irlande*, légende des premiers temps du christianisme, 1840; — *Lord Strafford*, 1843; — *de la Destination des Pyramides d'Egypte*, 1845, destiné à combattre l'opinion émise sur ces monuments gigantesques par M. de Persigny (*de la Destination et de l'utilité permanente des Pyramides d'Égypte et de Nubie contre les irruptions sablonneuses du désert*); — *Histoire civile et religieuse de la colombe, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, 1847; vol. in-8°; — *Histoire du culte des saints en Belgique*, 1848; — *Epigrammes et poésies épigrammatiques*, 1849. Le dernier ouvrage de Bogaerts fut l'*Éloge historique de la reine des Belges, Louise-Marie, la bien-aimée* (Bruxelles, 1851); et il a laissé inachevée l'*Histoire archéologique des quadrupèdes et oiseaux de la Belgique*. P. de Gembloux.

BOGAN (*Zacharie*), philologue et théologien anglais, né en 1625 dans le Devonshire, mort en 1659. Il est devenu célèbre par sa profonde connaissance des langues. On a de lui : *Homerus ἑβραΐζων, sive comparatio Homeri cum Scriptoribus sacris, quoad normam loquendi : Subnectitur Hesiodus ὁμηρίζων*; Oxford, 1658, in-8°; — *Additions to the Archæologia attica of Francis Rous*; Londres, 1685, in-4°; — *An alphabetical view of scripture threats and punishments*; — *Meditations on the worth of a Christian's life*; — *Help to prayer*.

Morhof, *Polyh. Literar.* — Chaufepié, *Nouveau Dictionnaire*. — F.-G. Freytag, *Adparatus Litterariæ*, t. I, p. 480. — David Clément, *Bibliothèque curieuse*, t. IV, p. 440.

***BOGATZKY** (*Charles-Henri* de), écrivain ascétique protestant, né en 1690 à Jankowa, en Silésie; mort à Halle en 1774. Il avait puisé les principes des piétistes dans les premières lectures et dans les entretiens de ses parents; aussi ses ouvrages religieux, qui sont en grand nombre, se ressentent-ils de sa première éducation. Ses principaux sont : *Tägliches Hausbuch der Kinder Gottes* (Manuel des enfants de Dieu); Halle, 1748, in-8°; — *Betrachtungen über die Menschwerdung und Geburt Jesu* (Considérations sur l'incarnation et la naissance de Jésus); ibid., 1753, in-8°; — *das Leben Jesu Christi auf Erden* (Vie de Jésus-Christ sur la terre); 1754, in-8°; — *Gedanken von der Heiligen-Dreieinigkeit* (Pensées sur la sainte Trinité; ibid., 1754, in-8°.

Meusel, *Gelehrtes Deutschland*.— Bogatzky, *Autobio-*

graphie; Hall, 1801, in-8°. — Ledderhose, *Leben Carl-Heinr. Bogatzky's*; Heidelberg, 1846, in-8°.

BOGDAN LE NOIR (*Bogdan Negrul*), fils et successeur d'Étienne le Grand, vaïvode de Moldavie. Un peu avant sa mort arrivée en 1522, ou, selon quelques historiens, en 1517, Étienne, qui avait porté au plus haut degré la gloire et la puissance de son pays, et combattu les Turcs près d'un demi-siècle, conseilla à son fils, en présence des principaux boïards, de ne pas continuer une lutte si inégale. Après lui avoir montré la Crimée et la Valachie conquises, la Hongrie sur le point de l'être, il lui prescrivit de prévenir, par une soumission volontaire, une conquête inévitable. Bogdan ne se conforma pas d'abord aux conseils de son père : il ne les suivit que lorsque la bataille de Mohacz (29 août 1526) et l'envahissement de la Hongrie lui eurent démontré l'impossibilité d'une plus longue résistance. Il envoya Teutul-Logotheta porter ses offres de soumission à Soliman, qui venait de s'emparer d'Offen; et, sur la réponse favorable du sultan, il vint lui-même, en 1529, avec 4,000 écus d'or, quarante cavales et vingt-quatre faucons. Au moyen de ce tribut, qui reçut le nom honorable de *pischkiesch* (présent), la Moldavie put garder sa religion, une administration indépendante, et le droit d'élire ses princes. Bogdan ne survécut pas longtemps à ce traité, puisqu'on voit, dès 1537, le vaïvode de Moldavie, Pierre Raresch, refuser le tribut, et attirer par son refus les armes des Turcs sur sa principauté. C'est ainsi que Démétrius Cantimir raconte, d'après les chroniques nationales, l'acte décisif qui rattacha la Moldavie à l'empire ottoman. M. de Hammer, qui a suivi surtout les historiens turcs, conteste, après Engel (*Histoire de la Moldavie*), le récit de Cantimir. Il prétend que la soumission de la Moldavie date de 1516; que c'est Pierre Raresch, déjà vaïvode en 1529, qui envoya Teutul-Logotheta au camp de Soliman, et que c'est à Raresch que fut délivré le diplôme qui réglait les rapports de la principauté vassale et de l'empire suzerain. Malheureusement ce diplôme, qui trancherait la question, n'existe plus; Sobieski le fit brûler en 1686, pour détruire un titre de l'asservissement des chrétiens aux mahométans. Mais Cantimir, dont le père régnait alors en Moldavie, avait eu connaissance de cette pièce; il avait étudié avec beaucoup de zèle les archives d'un pays qu'il gouverna lui-même quelque temps. Son témoignage précis, détaillé, ne saurait être infirmé par les doutes ou les affirmations de l'érudition moderne (1). LÉO JOUBERT.

Engel, *Histoire de la Moldavie*. — Demétrius Cantimir, *Histoire de l'empire Ottoman*.

(1) Nous citerons cependant une chronologie qui diffère de celle que nous avons suivie; nous l'empruntons à M. Hase, *Notice sur l'histoire inédite de Moldavie par Costin*, dans le 11e volume des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque impériale* : Mort d'Étienne le Grand, 1504; règne de Bogdan, 1504-1517; expédition de Bogdan contre la Pologne, 1509; soumission aux Turcs, 1511 ou 1512 (L. J.)

BOGDANOVITSCH (*Hippolyte*), poëte russe, né, le 28 décembre 1743, à Perevoltchno, bourg de la Petite-Russie; mort à Koursk le 6 janvier 1803. Il fut envoyé en 1754 par son père, qui était médecin, à Moscou, où il devait entrer dans une école militaire et embrasser l'arme du génie. Il fut détourné de cette carrière par son amour du théâtre, qui le domina au point qu'il était décidé à se faire acteur. Mais ensuite, suivant les conseils de Chéraskof, il se mit à l'étude des poëtes les plus célèbres de différentes littératures, et devint, en 1761, inspecteur de l'université de Moscou et traducteur au collége des affaires étrangères. Nommé secrétaire de légation, il suivit le prince Bélocelski à Dresde. Le séjour dans cette ville, où les arts et les sciences sont cultivés avec tant de succès, lui inspira les beaux vers de son poëme *Douchenka*, publié en 1775. De 1788 à 1795, il fut président de la commission des archives de l'empire.

Les Russes accordent à Bogdanovitsch le mérite des riantes images et de la mélodie du style; ils lui doivent une *Traduction des Révolutions romaines* de Vertot (Saint-Pétersbourg, 1771), et un *Recueil des proverbes russes* (1785). Ces deux ouvrages lui ont assuré sa réputation comme prosateur; mais c'est surtout à son poëme de *Douchenka* (Psyché) qu'il est redevable de la haute renommée dont il jouit parmi ses compatriotes. Cette charmante composition, la première en ce genre qu'ait produite la littérature russe, fit une vive sensation; l'impératrice Catherine l'avait, dit-on, si profondément gravée dans sa mémoire, qu'elle en pouvait réciter indistinctement tous les morceaux. L'exorde, qui ne ressemble en rien à ceux des deux écrivains, ses prédécesseurs, qui ont traité le même sujet, fait voir que Bogdanovitsch ne manquait point d'imagination, et qu'il était nourri de la lecture des anciens et des auteurs français. Son entrée en matière est originale; et, quoiqu'un peu prolixe, elle prouve qu'en homme consciencieux il savait, sous le voile allégorique, draper les vices dont l'aristocratie russe était alors entachée. Le reste du poëme est calqué sur ceux d'Apulée et de la Fontaine; les Russes prétendent qu'il a surpassé ses originaux. Quant à nous, qui ne sommes pas obligés de professer pour lui le même culte que les nationaux, nous dirons que Bogdanovitsch est un poëte fort agréable, facile, exempt de prétention, auquel on est surtout fâché de ne pas devoir quelques compositions plus originales. [*Enc. des g. du m.*]

Karamsin, *Biographie de Bogdanovitsch*. — John Bowring, *Anthologie russe*.

BOGDANUS (*Martin*), médecin allemand, natif de Driesen, dans la Nouvelle-Marche, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Élève et admirateur de Thomas Bartholin, il soutint que les vaisseaux lymphatiques avaient été découverts par son maître, et non par Rudbeck. La question a été tranchée en faveur de ce

dernier. Bogdanus a laissé : *Rudbeckii insidiæ structæ vasis lymphaticis Thomæ Bartholini*; Francfort et Copenhague, 1654, in-12; — *Apologia pro vasis lymphaticis Bartholini adversus insidias secundo structas ab Olao Rudbeck*; Copenhague, 1654, in-12; — *Simeonis Sethi volumen de alimentorum facultatibus, græce et latine*; Paris, 1658, in-8°; — *Theses medicæ inaugurales*; Bâle, 1660, in-4°; — *Tractatus de recidiva morborum ex Hippocrate, ad Hippocratis mentem*; ibid., 1660, in-4°; — *Observationes medicæ ad Thomam Bartholinum*, publiées dans le *Culter anatomicus* de Michel Lyser; Copenhague, 1665, in-8°; ibid., 1679, in-8°.

Kestner, *Medicinisches Gelehrten-Lexicon*. — *Biographie médicale*.

* **BOGERMANN** (*Jean*), théologien protestant, natif d'Oplewert, dans la Frise orientale; mort le 11 septembre 1637. Il professa la théologie à Franeker. Délégué, en 1618, pour assister au synode de Dordrecht, il en fut élu président. Ses principaux ouvrages sont : *Praxis pœnitentiæ, seu meditationes in lapsum Davidis*; — *Annotationes contra H. Grotium in ejus pietatem ordinum Hollandiæ*; — *Parascheve ad amicam collationem cum piscatore*; — *Van het ketter straffen* (De la Punition des hérétiques), traduit de Bèze; Franeker, 1601; — *Spiegel der Jesuiten* (Miroir des Jésuites); Leeuwarde, 1608.

Vriemot, *Series professorum Franequeranorum*.

BOGÈS ou **BUTÈS**, général persan. Il était commandant d'Eion, ville de Thrace, lorsque Xerxès envahit la Grèce, l'an 480 avant J.-C. Il se maintint dans cette place jusqu'en 476, époque à laquelle il fut assiégé par Cimon, général des Athéniens. Ne pouvant plus se défendre, il tua sa femme, ses enfants, toute sa famille, mit le feu à la ville, et se précipita lui-même dans les flammes.

Hérodote, liv. VII. — Polybe, liv. VII. — Plutarque, *Vie de Cimon*. — Pausanias, VIII. — Diodore, XI.

BOGIN (*Jean-Baptiste*), homme d'État italien, né à Turin le 21 juillet 1701, mort dans la même ville le 9 février 1784. En 1730, il fut nommé grand chancelier de Victor-Amédée, roi de Sardaigne. Après avoir rendu d'importants services à Charles-Emmanuel, successeur de Victor-Amédée, dans la guerre avec la France en 1742, et dans plusieurs négociations, il devint, en 1750, ministre d'État de ce prince. En 1759, il eut le département de la Sardaigne, où il fit fleurir le commerce, l'agriculture et les lettres. Disgracié après la mort de Charles-Emmanuel, il vécut dans la retraite. Le Piémont a conservé un précieux souvenir de Bogin. Ce pays lui doit l'amélioration des écoles d'artillerie et du génie, et la fondation de celle de minéralogie.

BOGNE DE FAYE (*Pierre-François-Jean*), diplomate français, né à Clamecy (Nivernais) le 5 octobre 1778, mort en juillet 1831. Après avoir fait preuve de talent, sous le Directoire, comme premier secrétaire de la commission française à Londres pour l'échange des prisonniers, il devint, sous l'empire, premier secrétaire de légation à Munich, et prit part à toutes les négociations diplomatiques de 1805 à 1809. La restauration ne lui retira pas ses fonctions : en 1814, il était secrétaire de légation à Vienne, et, en 1815, chargé d'affaires de France près la cour de Hesse-Darmstadt. Néanmoins il se montra zélé partisan de Bonaparte pendant les Cent-Jours. Privé de tous ses emplois sous la seconde restauration, et envoyé à la chambre des députés par le département de la Nièvre en 1818, il se mit dans les rangs de l'opposition, et se fit remarquer par la violence de ses opinions. Outre ses discours de tribune, on a de lui quelques *Dissertations*, insérées dans le *Recueil des Mémoires de la Société royale et centrale d'Agriculture du département de la Nièvre*.

Rabbe, Sainte-Preuve et Boisjolin, *Nouvelle Biographie des Contemporains*. — Quérard, supplément à *la France littéraire*.

* **BOGORIS**, prince bulgare, régnait dans la seconde moitié du neuvième siècle, et mourut en 896. Il succéda à Baldimir ou Valdimir, en s'emparant de la couronne au détriment de Syméon, fils de Baldimir. Pour signaler son avénement, il déclara la guerre à l'impératrice Théodora, régente pendant la minorité de son fils Michel (351); mais, découragé par la fermeté de cette princesse, il consentit à faire la paix. Il s'engagea à rendre le moine Théodore Cupharas, depuis longtemps prisonnier des Bulgares, et qui avait commencé leur conversion : il reçut en échange sa sœur, prisonnière à Constantinople depuis trente-huit ans. Cette sœur, enlevée à sa patrie dès le berceau, et élevée dans le christianisme, décida son frère à se faire baptiser (853). La conversion de leur roi excita une révolte parmi les Bulgares; mais Bogoris la comprima, et imposa à ses sujets la religion qu'il venait d'embrasser. Cyrille fut l'apôtre des Bulgares, comme il avait été celui des Khazars, et comme il allait être celui des Morases (861). Bogoris envoya des ambassadeurs à Louis, roi de Germanie, pour lui demander des prédicateurs; il envoya également à Rome, auprès du pape, son fils et plusieurs des principaux seigneurs de sa cour (866). Le schisme de Photius venait d'éclater. Les Bulgares, après avoir hésité quelques années, se soumirent à l'Église de Constantinople (870). Bogoris resta fidèle à cette Église, malgré les menaces d'excommunication du pape Jean VIII. Ce prince était d'ailleurs un modèle de sainteté. Longtemps avant sa mort, il se démit de sa couronne en faveur de son fils aîné, et se retira dans un monastère, pour s'occuper uniquement d'aumônes et de prières. Mais ayant appris que son fils se livrait à la débauche, accablait ses sujets d'impôts, et voulait même les ramener à l'idolâtrie, il sortit du cloître, se mit à la tête des Bul-

gnes soulevés, s'empara de son fils, lui fit crever les yeux, et le condamna à une prison perpétuelle. Ensuite, dans une assemblée générale, il déclara roi son second fils, en le menaçant du même sort s'il suivait l'exemple de son frère, et rentra dans son monastère, où il mourut à un âge avancé. Léo Joubert.

Lebeau, Histoire du Bas-Empire. — Fleury, Histoire ecclésiastique, liv. L.

BOGROS (*Annet-Jean*), anatomiste français, né à Bogros (Auvergne) le 14 juin 1786, mort en septembre 1823. Il commença l'étude de la médecine à Clermont, et se rendit à Paris, où il devint successivement élève externe et interne des hôpitaux de Paris, aide d'anatomie et prosecteur à la faculté de médecine. Ce fut dans ces dernières fonctions qu'il donna les preuves d'une rare habileté. Béclard a plus d'une fois proclamé les profondes connaissances anatomiques de Bogros. On a de lui : quelques *Considérations sur la Squelettopée, des injections et de leurs divers procédés*; Paris, 1819, in-8°; — *Procédé pour conserver les pièces d'anatomie sèches ou flexibles*, mémoire imprimé dans les *Bulletins de la Faculté et de la Société de médecine*, t. V, p. 426; — *Essai sur l'Anatomie chirurgicale de la région iliaque, et description d'un nouveau procédé pour faire la ligature des artères épigastriques et iliaque externe*; Paris, 1823, in-4°; thèse inaugurale, réimprimée avec quelques modifications dans les *Archives générales de Médecine*, t. III, p. 399; — *Mémoire sur la Structure des nerfs*, publié par Vernière, imprimé dans le *Répertoire général d'Anatomie*, de M. Breschet, t. IV, p. 63; 1827.

Quérard, supplément à *la France littéraire*. — Vernière, *Notice sur A.-J. Bogros.*

* **BOGSCH** (*Jean*), instituteur et agronome allemand, né en 1745 à Deutschendorf, mort à Presbourg le 18 janvier 1821. Successivement instituteur à Sautschau et à Presbourg, il passa cinquante années dans l'enseignement. On a de lui : *Manuel abrégé, contenant des préceptes, fondés sur l'expérience, relativement à l'art de faire croître les arbres fruitiers utiles, et les plantes indispensables à la cuisine*; Vienne, 1796; — *Instruction abrégée, d'après des essais multipliés, pour l'éducation des abeilles*; ibid., 1795. C'est à ces deux ouvrages d'agronomie, clairement écrits et remplis de faits positifs et peu connus, que Bogsch doit surtout sa réputation.

Conversations-Lexicon.

BOGUD, roi de la Mauritanie Tingitane, mort à Méthone, dans le Péloponnèse, vers l'an 29 avant J.-C. Il embrassa le parti de Jules-César en Afrique, suivit ce général en Espagne, et contribua à décider la victoire à la célèbre journée de Munda. Après le meurtre de César, il se déclara en faveur d'Antoine contre Octave. Chassé de ses États par les Tingitaniens, que Bocchus avait soulevés, il se rendit en Grèce, et fut tué par Agrippa, à la prise de Méthone. Dès lors la Mauritanie fut convertie en province romaine.

Dion Cassius, XLI, 42; XLIII, 3; XLIV, 38; XLVIII, 45, 4 et 2 part. — Cicéron, *ad Familiares Epist.*, X, 32. — Suétone, *Jules-César*, 52.

BOGUE (*David*), ministre et théologien anglican, né en mars 1750 à Halydown, dans le comté de Berwick; mort à Brighton le 25 octobre 1825. A treize ans, il expliquait tous les auteurs latins. D'Édimbourg, où il fit ses études préparatoires au ministère évangélique, il se rendit à Londres, et partagea avec le révérend Smith les travaux de la chaire et l'instruction des élèves du séminaire, dont ce dernier avait la direction. En 1777, au retour d'un voyage qu'il avait entrepris sur le continent pour acquérir des connaissances, dans la littérature française et allemande, il entra en possession de l'Église des indépendants à Gosport. C'est là qu'il exerça le ministère avec succès pendant quarante-huit ans. Il fut, en 1793, un des éditeurs du *Magasin évangélique*. Une lettre sur les missions des protestants parmi les païens, qu'il inséra dans ce recueil, fut une des causes qui amenèrent la fondation de la Société des missions de Londres, en 1795. Ce fut pour favoriser les vues des amis de cette société, aux intérêts de laquelle il consacra sa vie entière, qu'il publia un traité intitulé *Considérations sur la Distribution des traités religieux*. On lui doit encore : *Inspiration of the New Testament*, traduit en français par Combes-Dounous; Paris, 1803, in-12; — *History of the Dissenters*, avec J. Bennett; 2e édit., 1833, 2 vol. in-8°; — *Discours sur le Millenium, prononcés dans le séminaire des Missions, à Gosport* (en anglais), traduit en français par Malleville de Condat; Paris, 1825, 2 vol. in-8°; — *la Paix universelle durant le Millenium*, ouvrage posthume et en français; Paris, 1829, in-8°.

Monthly Magazin, janvier 1826.

BOGUET (*Henri*), grand juge de la ville de Saint-Claude, natif de Pierre-Court, bailliage de Gray en Franche-Comté, vivait à la fin du seizième siècle. On a de lui : *Vie de saint Claude*, et un *Recueil de ses miracles*, imprimés en 1591, in-8°, et 1607, in-12. On y voit que l'auteur n'avait pas la moindre notion de la chronologie. Le second est un *Commentaire* latin sur la *Coutume du comté de Bourgogne*; Lyon, 1604, in-4°; Besançon, 1725, in-8°; — *Discours des sorciers, avec six advis en fait de sorcellerie*, et une *Instruction pour un juge en semblable matière*, 3e édition; Lyon, 1610, in-8° de plus de sept cents pages. C'est un ouvrage absurde, où l'extrême crédulité et le zèle farouche que l'auteur déploie font frémir, quand on pense que ce manuel d'assassinat juridique fut écrit après expérience, et que la théorie de l'écrivain était le résultat de la pratique du juge. Par exemple, il admettait comme preuves suffi-

santes pour être condamné comme sorcier au feu : de ne point répandre de larmes devant les juges; de tenir les yeux fixés à terre en leur présence, sans oser les regarder; d'avoir la croix de son chapelet un peu cassée; d'être accusé par des enfants de huit à dix ans; d'aller au sabbat, et d'avoir un regard farouche. Ce qu'il y a de plus terrible encore, c'est que le parlement de Dôle, qui avait dans son sein des gens de mérite, confirmait presque tous les jugements atroces rendus en matière de sorcellerie sur de pareils motifs.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*. — Le Bas, *Dict. encyclop. de la France*.

BOGUPHAL, chroniqueur polonais, évêque de Posnanie, mort en 1253. On a de lui : *Chronicon Poloniæ*, imprimée dans les *Scriptores rerum Silesiæ*, de F.-G. Sommerberg; Leipzig, 1729; et séparément, Varsovie, 1752. Cette chronique, qui commence à l'origine de la nation polonaise et finit à 1253, a été continuée jusqu'à 1271 par Godislas Bacsko.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

BOGUSLAS-BARANOWSKI, conspirateur polonais, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Gentilhomme pauvre et obscur, mais ambitieux, il profita des troubles survenus en 1696, après la mort de Jean Sobieski, pour soulever l'armée polonaise, déjà mécontente de ne pas recevoir la solde qui lui était due; se fit proclamer général, se mit en marche avec l'armée, et causa de grands ravages en Russie et en Pologne. Cependant la dureté de ses manières dans le commandement avait excité une indignation générale parmi les soldats. La diète polonaise, instruite de cette disposition des esprits, proclama une amnistie, et ramena les révoltés dans le devoir. Boguslas se soumit, et rentra dans l'obscurité.

Biographie universelle.

BOGUSLAWSKI (*Albert*), auteur et artiste dramatique russe, né en Pologne en 1752, mort en 1829. Son penchant le portant vers le théâtre, il débuta sur la scène de Varsovie, s'y fit remarquer; et le roi Poniatowski, en 1790, lui confia la direction du théâtre royal. Jusqu'alors l'art dramatique en Pologne avait été dans son enfance : on donnait sur le théâtre de petites pièces détestables, que l'on représentait d'une manière encore plus misérable. Nommé directeur, Boguslawski eut à se créer lui-même son répertoire. Connaissant le français, l'anglais, l'allemand, l'italien et l'espagnol, il traduisit de toutes ces langues les pièces les plus en vogue; et ces versions, quoique très-souvent faites à la hâte, ne sont point sans mérite. Il commença le premier à traduire les opéras italiens, et transplanta, pour ainsi dire, la musique italienne sur la scène polonaise. Son opéra *les Krakouses et les Montagnards* (*Krakowiacy i Gorale*) est une des meilleures pièces nationales qu'aient les Polonais. Après la chute du royaume, Boguslawski, parcourant les provinces avec sa troupe, contribua beaucoup à maintenir la nationalité que les puissances copartageantes s'efforçaient d'anéantir. En 1801, le gouvernement prussien lui défendit de paraître sur la scène, à cause d'une chanson patriotique qu'il chanta à Kalisch, au jour de l'an. En 1809, il fonda à Varsovie une école dramatique, et contribua ainsi, non moins que par ses ouvrages, à relever cet art en Pologne. En 1814, il se démit de la direction du théâtre; mais il la reprit quelques années après, et la quitta définitivement en 1828. La traduction du *Freyschütz*, opéra allemand de Weber, est son dernier travail pour la scène polonaise. Ses pièces de théâtre, au nombre de quatre-vingts, ont été publiées en partie sous le titre : *Dziela Dramatyczul;* Varsovie, 1820, 9 vol. in-8°. [*Enc. d. g. du m.*]

Encyclop. Polonaise, 1841. — *Dict. des Polonais savants;* Léopold, 1833, 3 vol. in-8°.

BOGUSLAWSKI (*Palm-Henri-Louis* DE), astronome allemand, né à Magdebourg le 7 septembre 1789, mort le 5 juin 1851. Élevé dans sa ville natale, il manifesta bientôt du goût pour l'astronomie à l'issue de la campagne de 1806, à laquelle il prit part. Il n'avait encore que dix-sept ans, lorsqu'il fit des observations astronomiques à l'occasion de la comète de 1807. Il vint à Berlin en 1809, et fut nommé lieutenant d'artillerie en 1811. Il continua alors ses études astronomiques, sous la direction de Bode; et, grâce à ses relations avec ce savant éminent, il eut accès, de 1812 à 1815, dans les principaux observatoires de l'Europe. Blessé à la bataille de Culm et emmené prisonnier à Pirna, il se réfugia en Bohême, et rejoignit son corps à Erfurt. Il se retira du service après la bataille de Waterloo; et, obligé par sa vue de renoncer momentanément aux observations astronomiques, il s'occupa d'économie rurale. En 1829, il put se livrer de nouveau à l'astronomie, et fut nommé conservateur, puis directeur de l'observatoire de Breslau (1831-1843). Il découvrit en 1834 la comète qui porte son nom, et observa entre autres la comète de Biéla en 1832, qu'il suivit jusqu'au mois de décembre de la même année; l'éclipse du sixième satellite de Saturne, en janvier, avril et mai 1833; et la comète d'Enke, en juillet 1835. Il suivit et observa longtemps la comète de Halley en 1836. Nommé professeur à l'université de Breslau en 1836, il fit avec succès un cours public d'astronomie. On a de lui un recueil astronomique, *l'Uranus*, 3 vol.; Glogau, 1846-1848.

Conversations-Lexikon.

BOHADSCH (*Jean-Baptiste*), médecin et naturaliste allemand, mort à Prague en 1772. Il fut professeur de botanique et d'histoire naturelle dans cette dernière ville. On a de lui : *Diss. de utilitate electrisationis in arte medica;* Prague, 1751, in-4°; — *Disp. de veris sepiarum ovis;* ibid., 1752, in-4°; — *Be-*

chreibung einiger in der Haushaltung und Färberkunst nutzbaren Kräuter die er in seinen drei Jahren unternommenen Reisen in Böhmen endeckthat (Description de quelques plantes découvertes dans un voyage triennal en Bohême, plantes qui peuvent être utiles dans l'économie domestique et l'art de la teinture); ibid., 1753, in-4°; — *Experimenta quibus constitit eas partes esse sensu præditas, quibus Hallerus sentiendi facultatem denegat;* ibid., 1756, in-4°; — *Dienst-und nutzbarer Vorschlag, wie nach dem Königreich Böhmen ein ungemeiner Vortheil von sonderbarer Beträchtlichkeit jährlich zuwachsen könne* (Exposé de l'avantage peu commun que le royaume de Bohême peut retirer annuellement des végétaux); ibid., 1758, in-8°; — *Disp. de Synocho putrida epidemica, hujus et elapsi anni vermibus stipata;* ibid., 1758, in-4°; — *De quibusdam animalibus marinis, eorumque proprietatibus, vel nondum, vel minus notis, liber;* Dresde, 1761, in-4°; — *Abhandlung vom Gebrauch des Waids in der Haushaltung* (de l'Usage du pastel dans l'économie domestique); Prague, 1766, in-4°.

Meusel, *Gelehrtes Deutschland.*

BOHA-EDDAULAH ou **BOHE-EDDAULAH**, prince de la dynastie des Déilémites, mort en 403 de l'hégire (1012-1013), à l'âge de quarante-deux ans. Il prit les rênes du gouvernement de Bagdad en 379 de l'hégire (989 de J.-C.). Dans une guerre cruelle que les Turcs et les Déilémites se firent pendant douze jours dans les rues de Bagdad, il se rangea du côté des premiers, et les Déilémites furent vaincus. Par le conseil de son vizir, il enleva à Thaï son califat, le dépouilla de ses richesses, et trouva ainsi les moyens de payer la solde à ses troupes révoltées. Il accrut ensuite sa puissance par la conquête de Farès, du Kerman et de l'Ahwaz.

D'Herbelot, *Bibl. Orientale.*

BOHA-EDDIN (*Aboulmahassen - Youssouf Ibn-Scheddad*), historien arabe, né à Moussoul en 1145 de J.-C., mort en 1232. L'étude de l'Alcoran et des traditions musulmanes, celle de la théologie et de la jurisprudence fixèrent tour à tour son attention. Il se rendit ensuite à Bagdad, alors séjour des lettres et des sciences, et s'y livra à la carrière de l'enseignement. On était à l'époque des grands succès de Saladin contre les chrétiens; Jérusalem venait de retomber au pouvoir de l'islamisme. Boha-Eddin, qui en ce moment faisait le pèlerinage de la Mecque et de Médine, jugea l'occasion favorable pour visiter la ville sainte. Saladin, à cause de sa grande réputation, l'appela auprès de lui, et le nomma cadi de l'armée, ensuite cadi de Jérusalem; il le chargea encore d'une mission importante auprès du khalife de Bagdad et de divers princes de la Mésopotamie. Dès ce moment, Boha-Eddin ne quitta plus Saladin: il était encore auprès du sultan lorsque celui-ci mourut, et c'est lui qui nous a fait connaître ses derniers moments. Après la mort de Saladin, Boha-Eddin s'attacha au service de son troisième fils, le prince d'Alep. Il fut nommé cadi de cette ville; et du fruit de ses économies il fonda un collége où les sciences furent enseignées avec beaucoup d'éclat. Il fut enterré dans une chapelle qu'il s'était fait construire.

Boha-Eddin avait composé deux ouvrages d'un haut intérêt pour l'histoire des croisades: le premier était un *Traité de la Guerre sacrée*, c'est-à-dire, de la guerre à faire à tous les peuples qui ne professent pas la religion musulmane. On sait que le prophète de la Mecque, d'abord persécuté dans sa patrie et hors d'état de lutter contre ses ennemis, avait dans le commencement recommandé la patience à ses disciples: enhardi par ses succès, il décida qu'il était permis de repousser la violence par la violence; enfin, se voyant à la tête d'un petit empire, il fit un devoir à tous les croyants de propager, par tous les moyens possibles, la nouvelle religion. Dans un siècle où la chrétienté s'était d'elle-même levée en armes contre l'islamisme, il n'était pas étonnant que les musulmans rappelassent avec une nouvelle énergie la doctrine de leur prophète. Boha-Eddin recueillit, dans son *Traité de la guerre sacrée*, tous les témoignages de Mahomet relatifs à cet objet, et montra « les devoirs et les récompenses d'une action si sainte. » Il nous apprend lui-même que, dans sa première entrevue avec Saladin, il s'empressa de lui faire hommage de cet écrit; que le sultan l'accueillit avec beaucoup de plaisir, et que cette circonstance ne contribua pas peu à l'affection que le prince ne cessa plus de lui témoigner. Il eût été curieux de comparer les raisons données par Boha-Eddin, avec celles qui étaient apportées par les chrétiens du temps pour le soutien de la cause opposée. Malheureusement ce traité ne nous est point parvenu.

Le second ouvrage de Boha-Eddin (et celui-ci se trouve à notre disposition) est une *Histoire de la vie de Saladin*. Admis dans l'intimité du sultan, personne n'était mieux en état que Boha-Eddin de nous initier aux pensées et à la politique de cet homme extraordinaire; aussi, nulle part on ne trouve autant de traits de mœurs et d'anecdotes caractéristiques. L'ouvrage a été publié en arabe et en latin par Schultens, sous le titre de *Vita et res gestæ sultani Saladini;* Leyde, 1732, un volume in-folio. L'auteur s'exprime ainsi dans sa préface: « Comme j'ai eu l'avantage d'être témoin des actions de notre maître le sultan Saladin, défenseur de la foi, destructeur du culte des chrétiens, lève-étendard de la justice et auteur de la prise de la ville sainte, j'ai commencé à regarder comme vrai ce qu'on raconte des personnages de l'antiquité, et que le trop grand éloignement a fait croire fabuleux. J'ai été à même de voir des choses telles, que celui qui les connaît ne peut se dispenser de les révéler. Je me suis donc décidé à donner en abrégé le récit de ce qui s'est passé sous mes yeux, ou de ce que

j'ai appris de témoins oculaires. Ce n'est ici que la moindre partie d'un tout ; cette partie cependant suffira pour donner une idée du reste. »

X.

Reinaud, *Extraits des historiens arabes relatifs aux guerres des Croisades.*

BOHAIRE-DUTHEIL(1), auteur dramatique et satirique, né vers 1750 à Renil, près de la Ferté-sous-Jouarre; mort à la Ferté en 1825. Avocat médiocre au parlement de Paris avant la révolution, il ne fut aussi qu'un médiocre écrivain. Ses principaux ouvrages sont : *Eulalie*, ou *les Préférences amoureuses*, drame en cinq actes; Paris et la Haye, 1777, in-8° ; — *le Frondeur de l'iniquité ou de la fausse Thémis*; Paris, 1816, in-8° ; — *Jésus-Christ*, ou *la véritable Religion*, tragédie en vers ; ibid., 1792, in-8° ; — *les Mondes de Fontenelle*, ou *les Amours de Nelson et de Céphise*, poëme en six chants; Meaux, 1814, in-8° ; — *la Nouvelle Héloïse*, tragédie; Paris, 1792, in-8° ; — *le Siége de Paris, et les vers de la Henriade distribués en une tragédie*; Paris, 1789, in-8°. De 1813 à 1824, Bohaire fit imprimer à Meaux une vingtaine d'opuscules.

Quérard, suppl. à *la France littéraire.*

* **BOHAM D'ALENDUY** (*Christophe* DE), général français. On ignore le lieu et la date de sa naissance aussi bien que ceux de sa mort. Il fit les campagnes de 1673-1677, en Flandre, en Allemagne, sur le Rhin, sous les ordres de Condé et du maréchal de Créqui. La politique de Louis XIV, qui fut toujours de soutenir les mécontents de la Hongrie contre l'Empire, procura à de Boham le commandement d'un secours destiné à appuyer une diversion sur les frontières orientales de l'Autriche (1678). Il fut, à cette occasion, créé brigadier; et le grade de maréchal de camp lui fut donné après qu'il eut rempli sa mission. On ignore ce qu'il devint depuis 1680. On sait seulement qu'il était à cette époque à Varsovie, et qu'il prenait la qualité de « seigneur de Malony, maréchal des camps et armées du roi, général des troupes auxiliaires de S. M., envoyées au secours des mécontents de Hongrie. » On peut en conclure que la mission dont il avait été chargé s'était prolongée, et qu'elle s'était agrandie de quelque négociation secrète avec la Pologne.

De Courcelles, *Dictionnaire des Généraux français.*

BOHAN (*Alain*), conventionnel, né au village de Perros, commune de Hanvec (Finistère); mort en 1815. Il fut élu, en septembre 1792, député à la convention nationale, où il vota la mort du roi, avec appel au peuple. Signataire de la protestation du 6 juin 1793 contre les journées des 31 mai, 1er et 2 juin, il fut un des soixante-treize députés mis en état d'arrestation, et réintégrés après la chute de la Montagne. En septembre 1795, il entra au conseil des cinq-cents, d'où il sortit en 1798, pour y rentrer en vertu d'une nouvelle élection. Au 18 brumaire, il disparut de la scène politique, et vint se fixer à Rennes, où il exerça jusqu'à sa mort, et avec une rare distinction, la profession d'avocat consultant : ses confrères et les magistrats eux-mêmes recoururent souvent à ses lumières. En 1815, la nouvelle de la seconde rentrée du roi produisit sur lui une telle commotion de frayeur, qu'il mourut instantanément. — Bohan, dans toute sa carrière législative, n'a eu qu'un but, celui de favoriser les colons des domaines congéables au détriment des propriétaires fonciers. Le rapport qu'il fit sur cette matière en 1792, et qui fut imprimé séparément (Paris, Baudouin, 1792, 55 pages in-8°), eut pour résultat l'abolition du domaine congéable et la spoliation des propriétaires. Mais la loi qu'avait provoquée Bohan était tellement inique, que l'abrogation en fut prononcée sous le Directoire, malgré les efforts qu'il fit pour la faire maintenir dans son *Opinion du 25 pluviôse an V* (Paris, Baudouin, an V, in-8° de 207 p.), et dans celle du 16 *fructidor an VI* (ibid., 74 pages); opinions reproduites dans une *Lettre à Tronchet* et un *Avis au Corps législatif, au Directoire, etc.*

P. L...T.

Biographie des Contemporains.

BOHAN (*François-Philippe* LOUBERT, baron DE), tacticien et hippographe français, né à Bourg en Bresse le 23 juillet 1751, mort dans la même ville le 12 mars 1804. Il suivit d'abord la carrière militaire, et fut successivement officier, capitaine et colonel de dragons, aide-major général de la gendarmerie. Mis à la retraite et revenu dans sa ville natale, il imprima une direction utile aux travaux de la Société littéraire de Bourg, dont il était membre. Quand la révolution éclata, il en adopta les principes avec modération. Arrêté comme suspect en 1793, il fut rendu à la liberté après le 9 thermidor. Sur la fin de sa vie il s'occupa surtout d'agriculture. Ses principaux ouvrages sont : *Examen critique du militaire français*; Genève, 1781, 3 vol. in-8°. On a réimprimé, avec des extraits des deux premiers volumes, le 3e volume, qui contient les *Principes pour monter et dresser les chevaux de guerre*; Paris, 1821, in-8° ; — *Notice sur l'acacia robinia*; Bourg, 1803, in-8°; — *Mémoire sur les haras, considérés comme une nouvelle richesse pour la France, etc.*, ouvrage posthume, édité par Lalande ; Paris, 1804, in-8° ; — *Mémoire sur la manière de préserver les ballons de la foudre*, 1787; — *Mémoire sur le froid et la chaleur*, 1789.

Lalande, *Éloge de Bohan.* — Quérard, supplément à *la France littéraire.* — Rabbe, Sainte-Preuve et Boisjolin, *Biographie des contemporains.*

* **BOHEM** (*Jean*), orientaliste allemand, né à Dietmansdorff, près de Freyberg, le 11 juin 1591; mort le 3 septembre 1675. Il a laissé : *Compendium grammaticæ hebrææ*; — *Analysis dichotomica Homeri et Virgilii operum, et libelli Plutarchi de Educatione puerorum*; — *Oratio*

(1) Le nom de *Dutheil* était celui de sa femme.

Dominica in XLII linguas translata cum notis; — Oratio Dominica, syriace et persice brevi analysi explicata.

Acta Eruditorum Lips.

BOHÉMOND (*Marc*), chef de croisés, fils du Normand Robert Guiscard, duc de Pouille et de Calabre, mourut en 1111. Il s'habitua de bonne heure aux exploits militaires, et se signala par un courage qui n'excluait pas la prudence. Son père lui inspira toute sa haine pour les Grecs. Robert avait laissé à Bohémond le commandement de son armée d'Illyrie, avec laquelle le jeune prince battit l'empereur Alexis à Janina et près d'Arta, puis pénétra sur le territoire grec et mit le siége devant Larisse. Les intrigues d'Alexis affaiblirent l'armée de Bohémond, dont les succès restèrent sans résultat. En 1085, Robert mourut. Il avait donné le duché de Pouille et celui de Calabre à Roger, son fils cadet, dont la mère lui avait inspiré un attachement plus vif que celle de Bohémond. Cette injuste prédilection indigna ce dernier. Les deux frères se firent une guerre sanglante, et Roger fut forcé de céder à Bohémond la principauté de Tarente. Bohémond assiégeait Amalfi (1096), lorsqu'on lui apprit le passage des premiers croisés. Il s'informa curieusement de leurs noms, de leur nombre, de leurs armes et de leurs ressources; puis il prit la croix. Ses discours et son exemple enflammèrent le zèle de l'armée; il déchira son habit pour fournir des croix à ceux qui s'enrôlaient sous ses drapeaux, et se prépara à visiter Constantinople et l'Asie, à la tête de 10,000 chevaux et de 20,000 hommes d'infanterie. Plusieurs princes normands suivirent leur ancien général, et son cousin Tancrède l'accompagna, plutôt qu'il ne marcha sous ses ordres (*voy.* TANCRÈDE). Lorsqu'il eut rejoint Godefroi de Bouillon, Bohémond essaya vainement de décider celui-ci à entreprendre sur Alexis Comnène la conquête de Constantinople. Objet de la haine d'Alexis, il fut reçu par lui comme un ancien et fidèle allié; et l'empereur ne lui rappela ses premières hostilités que pour faire l'éloge de sa valeur. Le fils de Guiscard fut logé, servi et traité avec une magnificence royale (1); l'empereur le combla des plus riches présents. On flatta même le Normand de l'assurance d'une principauté indépendante; et Alexis éluda plus qu'il ne refusa sa demande audacieuse de l'office de grand domestique ou de général de l'Orient. On avait obtenu à force de promesses qu'il prêtât, comme les autres chefs des croisés, hommage à l'empereur grec. Des marches pénibles et des combats sanglants, où Bohémond fit admirer sa valeur et son activité, conduisirent les croisés devant Antioche. On était arrêté depuis sept mois au siége de cette ville, lorsque Bohémond, par ses intrigues, amena les autres chefs à lui accorder la souveraineté de la ville, s'il s'en rendait maître avant que les Grecs l'eussent secourue. Par les intelligences qu'il entretenait dans la place, il y fut introduit bientôt après par un traître; et c'est ainsi qu'en 1097 Antioche devint la capitale d'une principauté chrétienne qui subsista, sous neuf princes, pendant quatre-vingt-dix ans. La conquête de Bohémond lui fut disputée et par Alexis et par Raymond, comte de Toulouse; mais il en resta maître, grâce à son adresse. Il ne suivit pas les croisés à Jérusalem, où il ne vint que plus tard, pour recevoir du patriarche l'investiture de la principauté d'Antioche. Fait prisonnier dans un combat par un émir, il resta deux ans captif. Pendant ce temps, son cousin Tancrède avait augmenté les domaines dont la gestion lui avait été confiée. La haine que Bohémond portait à Alexis n'était point éteinte: il passa en Occident, parcourut l'Italie, la France et l'Espagne, pour exciter les princes contre l'empereur grec; et bientôt il vint en Illyrie, avec une forte armée, mettre le siége devant Durazzo. La famine le contraignit à demander la paix. Il eut avec l'empereur une conférence, dans laquelle sa vue fit une vive impression de crainte sur Anne Comnène, fille d'Alexis. Cette princesse a laissé le portrait de Bohémond dans ses Mémoires. Il avait conclu un traité assez avantageux, lorsqu'il mourut dans la Pouille. [*Enc. des g. du m.*]

Guillaume de Tyr. — Michaud, *Hist. des Croisades.*

(1) *Voir* les détails intéressants qu'on trouve sur son séjour à Constantinople, dans le roman de sir Walter Scott intitulé *Comte Robert de Paris.*

* **BOHER** (*François*), peintre, statuaire, architecte et poëte français, mort à Villefranche (Pyrénées-Orientales) le 8 avril 1825. Il fut directeur de l'école de dessin et d'architecture de Perpignan. Ses principaux ouvrages sont: *Description de quatre tableaux d'histoire représentant les principales époques de la vie des saints Abdon et Sennen*; Perpignan, 1816, in-8°; — *Leçons de l'école gratuite de dessin et d'architecture de Perpignan*, ouvrage sur le beau idéal et sur le beau sublime, dans l'art du peintre et du statuaire; Perpignan et Narbonne, 1819-1822, 2 vol. in-8°; — *Dialogue entre la peinture et la sculpture*, en vers; Perpignan, 1821, in-8°; — *Poésies*; Perpignan et Toulouse, 1822-1823, in-8°; — *Odes*; Narbonne, 1825, in-8°.

Quérard, supplément à *la France littéraire.*

* **BOHIC** (*Henri* ou *Hervé*), désigné quelquefois sous les noms de *Boich*, *Boych*, *Bouhic*, ou même de *Bouenco*, célèbre jurisconsulte du quatorzième siècle, né en 1310 dans la paroisse de Saint-Mathieu (Finistère), mort vers 1490. Il n'est connu que par ses écrits. Tout ce qu'on sait de la vie publique de Bobic, c'est qu'il fut l'un des conseillers de Jean IV, duc de Bretagne, dans le testament duquel, daté de Paris en 1340, il figure comme témoin. Il professa le droit à Paris vers 1335, comme on le voit par ce que dit Dumoulin dans son *Commentaire sur l'ancienne Coutume de Paris*, art. 13, gl. 1,

n° 72, et par les premières lignes du commentaire de Bohic lui-même. L'ouvrage sur lequel est fondée la réputation de Bohic est intitulé *In quinque Decretalium libros Commentaria;* Lugduni, 1520, in-4° goth.; Venise, 1576, in-fol. La première de ces éditions est divisée en trois parties, dont chacune porte sur le titre : *Volumen aurei ac pene divini operis, luculentissimarum ac utilissimarum distinctionum jurium monarchæ consummatissimi D. Henrici Bouhic.* M. de Kerdanet (*Notices chronologiques*, etc., p. 48) mentionne une édition de Lyon, 1498, in-fol. goth. Camus (*Lettres sur la profession d'avocat*, t. II, p. 276, art. 1247) croit que celle de 1520 est la première. Quant à nous, malgré toutes nos recherches, nous n'avons trouvé dans aucun bibliographe la mention de l'édition de 1498. On a inséré, en marge de l'édition de 1520, des additions de Henri Ferrandat, Nivernais. Bohic acheva son Commentaire (dont le manuscrit se conservait autrefois dans la cathédrale de Cambray) le jour de la Saint-Mathieu 1349. Il s'était hâté de le finir, « dans la crainte, dit-il lui-même, que la mortalité générale qui pendant cette année désola la France, et particulièrement Paris, ne lui eût fait payer le tribut commun avant de l'avoir terminé. » C'est probablement ce manuscrit qui se trouve mentionné p. 112, n° 573 du *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Cambray*, par M. A. Le Glay, 1831, in-8°, sous ce titre : *Distinctiones Magistri Boyc de Decretalibus*, 2 vol. in-fol.; manuscrit du quinzième siècle, sur vélin, à deux col., capitales enluminées, avec plusieurs vignettes rehaussées d'or. Bohic a laissé en outre un *Traité sur le Patronage*, inséré avec d'autres traités de divers auteurs, sur le même sujet, dans une collection intitulée *Lectura et Tractatus de Jure patronatus, excellentissimorum et clarissimorum juris utriusque luminum*, imprimée à Francfort, pour la seconde fois, en 1581, in-fol. P. Lévot.

Felin, *Consult.* — D'Argentré, *Hist. de Bretagne.*

BOHIER (*Nicolas* DE), en latin *Boerius*, jurisconsulte français, né à Montpellier en mai 1469, mort le 20 juin 1539. Il fut successivement avocat à Bourges, où il enseigna le droit, conseiller au grand conseil, et président à mortier au parlement de Bordeaux. Homme simple et modeste, magistrat vertueux et religieux, il légua ses biens aux pauvres. Ses ouvrages, écrits en latin assez barbare, prouvent qu'il avait plus d'érudition que de logique; les principaux sont : *Tractatus de officio et potestate legati a latere in regno Franciæ;* Lyon, 1509, in-8°; — *Tractatus de seditiosis;* 1515, in-fol.; — *Commentaria in consuetudines Bituricenses;* Bourges, 1543, in-4°; — *Boerii Consilia;* Venise, 1574, in-8°; — *Decisiones in senatu Burdigalensium discussæ ac promulgatæ;* Lyon, 1547, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage estimé a été réimprimé plusieurs fois à Lyon, à Genève, et à Francfort. Les éditions postérieures à celle de 1579 contiennent les écrits les plus intéressants de Bohier.

Gallia christiana. — Pancirole, *de Claris legum interpretibus;* — *Epistola dedicatoria lib. in-fol. D. Nicolai Boerii;* — Forster, *Historia juris civilis*, lib. III, cap. 86.

BOHL (*Jean-Chrétien*), médecin allemand, né à Königsberg le 19 novembre 1703, mort dans la même ville le 29 décembre 1785. Il fut professeur de médecine dans sa ville natale. On a de lui : *Dissertatio inauguralis medica de morsu;* Leyde, 1726, in-4°; — *Dissertatio epistolaris ad Ruyschium, de usu novarum cavæ propaginum in systemate chylopœo;* Amsterdam, 1727, in-4°; — *Dissertatio medica exhibens medicamenta lithontriptica anglicana revisa;* Königsberg, 1741, in-4°; — *Dissertatio sistens historiam naturalem vix lacteæ corporis humani, per extispicia animalium olim delectæ, nunc insolito ductu chylifero genuino, auctæ cum notis criticis necessariisque commentariis ad placita Ruyschiana et Boerhaaviana;* ibid., 1741, in-4°; — *Dissertatio super nervorum actione ex collisione;* ibid., 1762, in-4°; — *Programma de insensibilitate tendinum;* ibid., 1764, in-4°; — *Disputatio de virium corporis humani scrutinio medico;* ibid., 1766, in-4°; — *Von der nöthigen Vorsichtigkeit bei den in den lebendigen Geschöpfen angestellten Erfahrungen von der Unempfindlichkeit der Sehnen* (Des précautions à prendre dans les expériences sur les êtres vivants, pour constater l'insensibilité des tendons); ibid., 1767, in-8°; — *Programma de lacte aberrante;* ibid., 1772, in-4°. Bohl a encore traduit en latin un ouvrage de Ruysch, sous le titre suivant : *Fr. Ruyschii Observationes anatomicæ de musculo in fundo uteri detecto;* Amsterdam, 1726, in-4°.

Meusel, *Gelehrtes Deutschland.* — *Biographie médicale.*

* **BOHLE** (*Samuel*), hébraïsant et théologien protestant allemand, né à Greiffenberg, en Poméranie, le 20 mai 1611; mort le 10 mai en 1689. Il a laissé : *Comment. biblico-rabbinic. in Es. VII;* — *Comment. in Malachiam;* — *Vera Divisio Decalogi ex infallibili principio accentuationis data;* — *Grammatica hebræa;* — *Ethica Sacra, sive Commentarium in Proverbia Salomonis.*

Witte, *Memoria Theologorum, Jurisconsultorum*, etc.

BOHN ou **BOHNIUS** (*Jean*), médecin allemand, né à Leipzig en 1640, mort en 1718. Après avoir visité les plus célèbres universités, il se fit recevoir docteur en médecine dans sa ville natale. Il y fut nommé professeur d'anatomie en 1668, professeur de thérapeutique en 1691, et doyen de la Faculté en 1700. Le premier, il attaqua avec succès le système chémiatrique de François de la Boë. En physiologie, il marcha sur les traces de Borelli, sans le suivre servilement. Bohn s'est placé parmi les médecins légistes les plus distingués, et mérite encore d'être

consulté sous ce rapport. Ses principaux ouvrages sont : *Observationes quædam anatomicæ circa structuram vasorum biliariorum et motum bilis spectantes*; Leipzig, 1682, 1683, in-4°; — *De alkali et acidi insufficientia pro principum corporum naturalium munere gerendo*; ibid., 1675, in-8°; — *Dissertationes chymico-physicæ, chimiæ finem, instrumenta et operationes frequentiores explicantes*; ibid., 1685, in-4°; — *De duumviratu hypocondriorum*; ibid., 1689, in-4°; — *Observatio atque experimenta circa usum spiritus vini externum in hæmorrhagiis sistendis*; ibid., 1683, in-4°; — *Circulus anatomicus physiologicus, seu Œconomia corporis humani*; ibid., 1680, 1686, 1697, 1710, in-4°; — *De Officio medici duplici, clinici nimirum ac forensis*; ibid., 1689, 1704, 4 vol. in-4°; — *De Renuntiatione vulnerum lethalium examen*; ibid., 1689, in-8°; 1711, in-4°; Amsterdam, 1710, in-12.

Cyprian (Jean), *Programma academicum in funere Joan. Bohnii*; Leipzig, 1718. — *Biographie médicale*.

* **BOHOMOLEC** (*François*), littérateur polonais, mort en 1790. Il entra dans l'ordre des Jésuites, et fut employé au département de l'instruction publique en Pologne. On a de lui : un recueil de *Comédies* à l'usage de la jeunesse des collèges; Varsovie, 1750, 3 volumes in-8°; — *Kormowa o Izyku polskim* (Entretiens sur la langue polonaise) : l'auteur eut le mérite de combattre des premiers (en 1758) l'usage alors général de mêler des locutions latines à la prose polonaise; — une édition précieuse des anciens chroniqueurs polonais en quatre volumes in-fol.; Varsovie, 1764-1768; — *Vie de Jean Zamoyski*, publiée à Varsovie, 1775, in-8°; — *Vie de George Ossolinski*; Varsovie, 1777, in-8°; — *Zabawki oratorskie* (Récréations oratoires); Varsovie, 1779, in-8°; — traduction de cinq volumes de l'*Histoire générale des voyages* de la Harpe; Varsovie, 1783-1794, in-8°.

C. M.

Chodynicki, *Dykcyonarz uczonych Polakiel* (Dictionnaire des Polonais savants); Léopold, 3 vol. in-4°.

* **BOHORQUES** (*Pedro*), prétendu souverain de l'empire du Paititi, né en Espagne dans la première moitié du dix-septième siècle, mort en 1667. Il servit d'abord au Chili comme simple soldat vers 1659, et eut l'adresse à cette époque de persuader aux Indiens Calchéquies qu'il était descendant des Incas, et qu'il devait rétablir la monarchie péruvienne avec toutes ses splendeurs dans leurs forêts. Don Alfonso Mercado, gouverneur du Tucuman, ayant prêté une oreille complaisante aux projets de cet aventurier et s'étant laissé persuader qu'il agissait dans l'intérêt de la couronne, le laissa partir. Bientôt Bohorques se fit proclamer inca. Ce prétendu fils du Soleil, une fois rendu dans les vastes solitudes baignées par l'Ucayale, s'en alla à la recherche des immenses trésors de Manco-Capac; c'est-à-dire que, porté commodément sur le dos de ses nouveaux sujets, il se mit en quête du *Paititi*, espèce d'*El-Dorado* qui s'appelait également *Yurac Guasi* (le Palais blanc ou la Maison blanche), qu'on supposait exister sur les bords de la Guallaga. Bohorques ne trouva rien de ce qu'il cherchait; mais il fut accueilli par une misérable nation désignée sous le nom de *los Pelados* en raison de sa pauvreté : cette tribu inoffensive, composée d'environ dix mille âmes, le reçut comme souverain absolu, et travailla si bien au défrichement des forêts, qu'elle ouvrit une grande route depuis son principal village jusqu'au Guallaga. Les Pelados ne s'en tinrent pas là : pour faire honneur à leur nouveau monarque, ils ornèrent cette voie, parfaitement inutile, de guirlandes de fleurs et d'arcs de triomphe formés de rameaux verdoyants : c'était sur ce chemin fleuri, qui conduisait au fleuve, que don Pedro Bohorques se prélassait chaque jour, en sa qualité d'inca, dans une litière richement ornée, que portaient les Indiens. Les murs resplendissants du Paititi n'apparaissant pas dans la forêt qu'il parcourait ainsi, l'aventurier espagnol se lassa d'un empire sans trésor, et retourna au bout de deux ans chez ses anciens hôtes les Calchéquies. Malheureusement ces Indiens s'étaient révoltés, et Bohorques, tombé entre les mains des officiers de la couronne, fut pendu sur l'une des places publiques de Lima. Le rêve qu'il avait poursuivi ou plutôt la fiction qu'il avait répandue n'en fit pas moins d'autres victimes, et l'empire du Païtiti fut encore cherché. FERD. DENIS.

Velasco, *Historia del Reino de Quito*. — Humboldt.

BOHTORI (*Alvalide*), poëte arabe, né à Manbedj (l'ancienne Hiérapolis), en Syrie, vers l'an 206 de l'hégire (821 de J.-C.); mort en Syrie vers la fin du neuvième siècle de notre ère. Il fut l'un des trois poëtes arabes les plus distingués qui parurent après le premier siècle de l'hégire. Il se rendit à Bagdad, obtint les bonnes grâces du calife Motavakkel et de son vizir Fath, et se fit une grande réputation par ses poésies. On éprouvait tant de charme à lire ses vers, qu'on les désignait sous le nom de *Chaînes d'or*. On a de lui : un *Divan*; ce recueil de poésies, rangées d'après l'ordre alphabétique des rimes, et, dans une autre édition, par ordre de matières, a eu plusieurs commentateurs, et se trouve à la bibliothèque impériale; une des pièces du *Divan* a été publiée par Freytag dans ses *Selecta ex Historia Halebi*; Paris, 1819, in-8°; — *Hamasa*, recueil d'anciennes poésies arabes, que l'on voit à la bibliothèque de Leyde.

D'Herbelot, *Bibliothèque Orientale*.

* **BOHUN** (*Edmond*), théologien et historien anglais, natif de Ringsfield, vivait vers la fin du dix-septième siècle. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Patriarcha, or the natural Power of kings*; Londres, 1685, in-8°; — *the Character of the queen Elisabeth*; ibid., 1693, in-8°; — *Doctrine of passive Obedience*; ibid., 1705; — *A Defence*

of the Declaration of king Charles II; in-4°; — *Historical, Geographical and Poetical Dictionary;* ibid., 1694, in-fol.; — *the History of the Desertion, or an Account of all the public affairs in England, from the beginning of sept. 1688, to the 12 th of february following.*

Wood, *Athenæ, Ox.* — Rose, *New biogra. Dictionary.*

BOHUSZ (*Xavier*), historien polonais, né en Lithuanie le 1er janvier 1746, mort à Varsovie en 1825. Il fut d'abord employé dans la maison d'Antoine Tyzenhauz, surnommé *le Colbert de la Pologne.* Il parcourut ensuite presque toute l'Europe, et trois gros volumes de recherches furent le résultat des observations qu'il avait recueillies pendant ses voyages. Enlevé de Wilna par les Russes et emmené en Sibérie, il revint dans sa patrie après une longue captivité. On a de lui : *le Philosophe sans religion;* Wilna, 1786; — *Recherches sur les antiquités de l'histoire et de la langue lithuaniennes,* éditées en 1808 et réimprimées en 1828. Bohusz s'est placé, par cet ouvrage, parmi les historiens du premier ordre. Il a encore écrit l'histoire de la confédération de Bar, dont son frère Ignace Bohusz fut secrétaire.

Encyclopédie Polonaise.

***BOÏANUS** (*Louis-Henri*), célèbre anatomiste et professeur à l'université de Wilna, né, le 16 juillet 1776, à Buschweiler en Alsace; mort, le 2 avril 1827, à Darmstadt. Il étudia, et fut reçu, à la suite d'un concours, professeur à l'université de Wilna. Il enseigna particulièrement l'art vétérinaire et l'anatomie comparée. Ses principaux ouvrages sont : *Ueber den Zweck und die Organisation der Thierarzneyschulen;* Frankfurt-am-Mein, 1805, in-8°. — *Kritische Ubersicht der Fortschritte der Thierarzneykunde,* etc.; Marburg, 1805, in-8°; — *De veterinaria Medicina excolenda, ejusque disciplina rite ordinanda;* Wilna, 1806, in-4°; — *Anleitung zur Kenntniss und richtigen Behandlung der wichtigsten Seuchen unter dem Rindvieh und Pferden;* Riga, 1810, in-8° : ce livre sur les maladies des chevaux eut trois éditions, et fut traduit en russe et en polonais; — *Introductio in anatomiam comparatam;* Wilna, 1815, in-4°; — *Anatome testudinis Europæ;* Wilna, 1819 et 1821, in-folio.

CALIXTE MOROZEWICZ.

Tygodnik Petersburski (Journal hebdomadaire de Saint-Pétersbourg pour l'année 1835).

BOIARDO. *Voy.* **BOJARDO.**

BOICEAU (*Jean*), jurisconsulte français, né à Poitiers au commencement du seizième siècle, mourut dans la même ville le 14 avril 1589. Il exerça la profession d'avocat au présidial, et se fit surtout connaître par la publication d'un ouvrage qui a servi de fondement à tous les traités qui ont paru depuis sur la preuve testimoniale. L'ordonnance de Moulins, rendue en 1566, avait réglé (article LIV) que cette preuve périlleuse, admise par les tribunaux pour toutes les valeurs, ne serait plus reçue que jusqu'à la somme de cent livres. Cette disposition si sage donna lieu au commentaire que Boiceau fit paraître sous ce titre : *Ad Legem regiam Molinæis habitam de abrogatu testium, a libra centena Probatione Commentarius;* Poitiers, Bouchot, 1582, in-4°. La netteté et la méthode qui se font remarquer dans ce commentaire, qualités si étrangères à la plupart des jurisconsultes de ce temps, procurèrent à l'ouvrage un succès qui s'est soutenu jusqu'à nos jours. Les additions qui y ont été faites, en divers temps, apportèrent peu de modifications à une exposition de doctrine aussi solide. « Elles ne sont proprement qu'une continuation de l'ouvrage de Boiceau, suivant le plan qu'il s'était formé en suivant les mêmes principes. » C'est ainsi qu'un de ses commentateurs les plus estimés, Danty, avocat au parlement, s'est exprimé sur cet ouvrage, qui fut traduit en français par Gabriel Michel, et imprimé à la suite de la *Paraphrase de Gilles Bourdin sur l'ordonnance de l'an 1539, traduite par Antoine Fontenon;* Paris, 1600, 1606 et 1615, in-8°. La meilleure édition du Commentaire de Boiceau fut donnée par Danty (texte latin et français), avec des observations et additions; Paris, 1696, in-4°, réimprimée sept fois dans le cours du dix-huitième siècle. Le *Traité de la preuve par comparaison d'écritures,* de Le Vayer de Boutigny, a été ajouté à la troisième; la plus recherchée est celle de 1769. Les consultations que Boiceau avait faites sur plusieurs points difficiles de la coutume du Poitou ont été recueillies, après sa mort, par Jean Constant son neveu, et publiées, avec des augmentations de l'éditeur sous le titre : *Responsa Joannis Bossetii, Borderis et Joannis Constantii..., in Consuetudines Pictorum;* Pictavii, Fleuriau, 1659, in-folio. Boiceau eût le malheur de perdre la vue, ce qui ne l'empêcha pas de donner des consultations, et même de plaider dans ses moments de loisir. Il se délassa par la composition de quelques pièces de poésie latines et françaises. Mais l'éminent jurisconsulte fut un très-mauvais poëte. La Croix du Maine et du Verdier nous ont conservé les titres de quelques-uns de ses opuscules, tels qu'une *Eglogue pastorale sur le vol de l'Aigle en France, par le moyen de la paix,* Lyon, 1539, in-16, qui fait allusion au voyage de Charles-Quint en France; *le Monologue de Robin qui a perdu son procès,* Poitiers, 1555. Les Poitevins passaient pour être les plus déterminés plaideurs, après les Normands. Cet écrit est une espèce de satire de leur penchant. Il a été traduit en langage poitevin par Boiceau lui-même; il y a lieu de croire que c'est celui qui est mentionné par La Croix du Maine sous le titre de *Robineau.* Dreux du Radier (*Bibliothèque historique du Poitou,* tom. III, p. 449) entre dans quelques détails à son sujet, et en cite même quelques

fragments. On trouve aussi des poésies de Boiceau dans le second volume des *Œuvres meslées de Scevole de Sainte-Marthe*, 1573, in-4°; et dans les *Œuvres de Jean de la Péruse*, dont il fut l'éditeur, une *Ode* sur la peste qui régna à Poitiers. Dreux du Radier a relevé plusieurs fausses indications de Moréri sur le sieur de la Borderie, et quelques erreurs de l'abbé Goujet; mais il a omis de redresser la plus grave de ce dernier, qui fait Boiceau avocat à Angers.

J. Lamoureux.

Goujet, *Bibliothèque française*, tom. XII et XV. — *Bibliothèque historique du Poitou*, tom. III. — *Préface du Traité de la preuve par témoins*.

BOICHOT (*Guillaume*), sculpteur français, né à Châlons-sur-Saône en 1738, mort à Paris le 9 décembre 1814. Il fit connaître dès sa jeunesse sa passion pour les beaux-arts, et particulièrement pour la sculpture. Il alla se perfectionner en Italie. De retour en France, il mérita bientôt le titre de statuaire du roi, et celui de membre de l'Académie de sculpture et de peinture. Plus tard il devint correspondant de l'Institut. Parmi les meilleurs ouvrages de Boichot, on remarque la statue colossale de l'*Hercule assis*, qui figurait autrefois sous le portique du Panthéon; le groupe de *saint Michel*; la statue de *saint Roch*; les bas-relief des *Fleuves* de l'arc de triomphe du Carrousel.

Biographie des Contemporains. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Le Bas de Gourmont, *Vie de Guillaume Boichot*; Paris, 18[illegible], in-8°.

BOIDELSIN ou **BOIDESSIN**, peintre français, vivait à Metz à la fin du dix-septième siècle. On a de lui : une *Nativité*, donnée par les jésuites au couvent de la Visitation de Sainte-Marie de Metz; — une *Vierge au mont Carmel*, tableau bien conçu et bien dessiné.

Biographie universelle.

BOIE (*Henri-Chrétien*), littérateur allemand, né en 1745 à Meldorp, dans le Holstein; mort en 1806. Il créa avec Frédéric-Guillaume les *Almanachs des Muses* en Allemagne, et rédigea avec cet écrivain celui de Göttingue, de 1770 à 1775; il a encore laissé un recueil de poésies (*Gedichte*); Brême, 1770.

Almanach der Musen.

BOIELDIEU (*François-Adrien*), célèbre compositeur de musique, né à Rouen le 15 décembre 1775, mort le 8 octobre 1834. De même que la plupart des musiciens nés en France avant 89, l'immortel auteur de *la Dame Blanche* commença son éducation musicale dans une maîtrise. Son père, secrétaire de l'archevêché de Rouen, le fit recevoir de bonne heure enfant de chœur à l'église métropolitaine. Il devint ensuite élève de l'organiste de la cathédrale, Broche, artiste de mérite, qui lui-même avait étudié quelque temps en Italie avec le P. Martini, le savant contrapontiste bolonais. A l'âge de seize ans, Boieldieu touchait assez bien du piano, avait quelques notions d'harmonie, et montrait, dans ses essais de composition, d'heureuses idées mélodiques. Son goût pour le théâtre était, dès cette époque, très-prononcé. Son plus grand plaisir était d'aller entendre les œuvres de Grétry et des autres maîtres alors en vogue. Il y dépensait tout l'argent dont il pouvait disposer : un jour qu'il n'en avait pas à sa disposition, il s'introduisit furtivement de grand matin dans la salle de spectacle, et y demeura patiemment toute la journée, jusqu'à l'heure de la représentation. Un tel goût de musique dramatique demanda bientôt à se satisfaire autrement que par l'audition des œuvres d'autrui. Boieldieu voulut composer, lui aussi, de la musique pour le théâtre. Malgré les obstacles inévitables que cette volonté devait rencontrer, il en vint à bout cependant : le jeune Boieldieu trouva à Rouen un *libretto*, et les moyens de l'y faire représenter. Ce premier ouvrage, dont le titre est si peu connu que Boieldieu lui-même l'avait oublié, obtint pourtant du succès; et ce succès décida sans doute la vocation du jeune compositeur.

Fier des applaudissements que venaient de lui décerner ses compatriotes, il partit pour Paris, sa partition sous le bras, et à pied, ses ressources ne lui permettant pas de voyager autrement : sa fortune se bornait à une somme de trente francs. Mais il avait dix-neuf ans alors, et ne doutait pas que, aussitôt arrivé, son œuvre ne fût reçue et jouée à l'Opéra-Comique. Cependant les choses n'allèrent pas si vite : sa pièce fut refusée. En attendant une meilleure chance, Boieldieu dut chercher à vivre en donnant des leçons; et les élèves ne se trouvant pas plus facilement que les *poëmes*, il se fit accordeur de pianos. Ainsi commença cette carrière d'artiste qui devait être si glorieuse.

A cette époque (1794), de même qu'aujourd'hui, la maison du célèbre facteur de pianos Érard réunissait souvent les artistes les plus en renom et la meilleure société parisienne. Boieldieu y fut admis, et connut là toutes les célébrités musicales de ce temps. Leur fréquentation assidue paraît être la seule méthode qu'il ait jamais employée pour développer son talent. Les conversations de Cherubini, Méhul, Garat, etc., qu'il écoutait attentivement, lui tinrent lieu de leçons. Le chanteur Garat le fit des premiers connaître, en chantant dans les salons, où il était fort recherché, ses romances, qui, bientôt, eurent une grande vogue. Ayant attiré par là l'attention des gens du monde, Boieldieu parvint enfin à obtenir ce *poëme* tant désiré. Ce fut Fiévée qui le lui confia : il était intitulé *la Dot de Suzette*; le sujet en était tiré du roman de ce nom. Cet ouvrage, joué en 1795, eut beaucoup de succès, et le dut principalement au gracieux talent de Mme Saint-Aubin qui remplissait le premier rôle, et que le public aimait infiniment. Il donna, l'année suivante, *la Famille Suisse*, qui réussit de même; et en 1797, *Monbreuil et Merville*, qui, au contraire, échoua complétement. Cette même année, il fit pour le théâtre Feydeau une pièce de cir-

constance, *l'Heureuse Nouvelle*, représentée à l'occasion du traité de Campo-Formio. Jusque-là, pourtant, aucune des partitions de Boieldieu ne faisait, à vrai dire, pressentir la portée de son talent à venir. Ce fut dans *Zoraïme et Zulnare*, ouvrage représenté en 1798, qu'il se montra véritablement pour la première fois doué d'un génie propre, pouvant prétendre à une haute destinée. La nature essentiellement mélodique de son talent se développe dans cette partition d'une manière remarquable, en même temps que son juste sentiment de la scène. Quelques compositions instrumentales, particulièrement pour le piano, qu'il publia vers ce même temps, obtinrent un succès si éclatant, qu'elles lui valurent d'être nommé professeur de piano au Conservatoire. C'était presque à la fondation de cette école.

Après *Zoraïme et Zulnare*, Boieldieu donna *les Méprises espagnoles*, que le public accueillit froidement; et *Béniowski*, qui n'eut pas d'abord un sort plus heureux, bien que cette dernière partition soit une des meilleures de l'auteur. Ainsi que cela se voit souvent, la musique de *Béniowski*, tout en renfermant de réelles beautés, passa d'abord inaperçue : ce ne fut qu'à la reprise qu'on fit de cet ouvrage vingt-cinq ans après, qu'on lui rendit la justice qu'il méritait. Le succès immense et inattendu (chose singulière) du *Calife de Bagdad*, vint dédommager Boieldieu de l'échec immérité de son œuvre précédente. Dès ce moment, son nom fut populaire par toute la France. Toutefois, il est bien digne de remarque que cette popularité, loin d'aveugler Boieldieu, qui aurait pu la mettre à profit, comme ont fait tant d'autres, en multipliant beaucoup le nombre de ses productions sans y apporter le soin nécessaire, fit sur lui un effet tout contraire : il devint de plus en plus difficile envers lui-même; si bien que quelques personnes ont cru et ont accrédité qu'à l'âge de vingt-cinq ans, et déjà lancé dans la carrière, Boieldieu se serait fait l'élève de Cherubini. Certes, ce trait serait extrêmement honorable pour l'un et l'autre de ces deux illustres maîtres; mais il ne paraît pas qu'il soit aucunement vrai. Il est plus simple de supposer qu'une organisation pleine de distinction et de délicatesse, un esprit fin et observateur, un jugement parfait en matière de goût, ont fait en Boieldieu cette espèce de miracle, d'un compositeur ayant à peine reçu les premières notions de la science musicale, duquel les œuvres, à partir d'un certain moment de sa vie, ont mérité de prendre rang parmi les plus excellents modèles de style. Cette pureté, l'un des caractères désormais de la musique de Boieldieu, apparaît d'une manière bien sensible dans *Ma tante Aurore*, dont la première représentation eut lieu en 1802. Mais, en écrivant avec une correction plus scrupuleuse, Boieldieu ne perd aucune des qualités innées de son génie : la facilité de son imagination reste la même; rien ne change dans le naturel et la simplicité de son tour mélodique; la recherche ne se fait sentir nulle part. La partition de *Ma tante Aurore* est à la fois une des plus charmantes et des mieux écrites qu'on puisse voir. Il est singulier que cet ouvrage soit complétement tombé à la première représentation. Tel est l'effet d'un mauvais *poëme* sur le public français, que la plus ravissante musique du monde n'est d'aucun poids, à ses yeux, dans la balance du succès. Grâce à quelques modifications apportées au libretto, *Ma tante Aurore* se releva tout à fait de sa chute par la suite, et jouit d'une grande vogue bien méritée.

En 1803, Boieldieu, n'ayant pas trouvé dans son mariage avec la célèbre danseuse Clotilde le bonheur qu'il avait espéré, partit pour la Russie, afin de se soustraire aux chagrins domestiques. L'empereur Alexandre le nomma son maître de chapelle. Ce n'était pas un vain titre, car il l'obligeait à écrire trois opéras par an. Mais comme c'était l'empereur qui devait lui-même fournir les *poëmes*, l'engagement ne fut pas rempli très-strictement, et ce ne fut pas la faute du compositeur. Les ouvrages que Boieldieu composa pendant son séjour à Saint-Pétersbourg sont : *Rien de trop*, ou *les Deux Paravents*; — *la Jeune Femme colère*; — *Amour et Mystère*; — *Abderkan*; — *Calypso*; — *Aline, reine de Golconde*; — *les Voitures versées*; — *un Tour de soubrette*, et les chœurs d'*Athalie*. De ces ouvrages, trois ont été représentés à Paris lorsque Boieldieu y fut de retour : *Rien de trop*, *la Jeune Femme colère*, en 1812, et *les Voitures versées* quelques années plus tard. Les chœurs d'*Athalie* n'ont été connus du public parisien qu'après la mort de Boieldieu, en 1838, à une représentation extraordinaire du chef-d'œuvre de Racine, qui eut lieu cette année au Théâtre-Français.

Au bout de sept années de séjour en Russie, et malgré la considération dont il y était entouré, Boieldieu ne put résister au désir de revoir la France. Il obtint un congé, que les événements politiques ultérieurement survenus rendirent définitif. Lorsqu'il revint en 1811, il trouva Nicolo, qui avait débuté à Paris quatre ans après lui, en pleine possession de la faveur publique. Une rivalité, qui ne fut pas sans fruit pour l'un comme pour l'autre, s'établit entre eux deux; chacun eut ses partisans, qui, en exaltant son talent, excitaient son émulation. Le succès de *Jean de Paris*, en 1812, fut un commencement de victoire pour Boieldieu. Dans cet ouvrage-ci, la tendance progressive du talent de l'auteur est de plus en plus manifeste; sa manière y est plus ferme; les effets qu'il veut produire y sont obtenus avec plus de certitude que dans aucun de ses ouvrages antérieurs à son voyage en Russie. Et cependant cela n'empêcha pas qu'il n'y eût dans le public des gens trouvant que l'absence de Boieldieu avait été funeste à son talent : « Ce qu'il faisait autrefois valait bien mieux, » disaient-ils. En 1813, il donna *le Nouveau Seigneur du*

village, véritable chef-d'œuvre en son genre. Dans la même année il se réunit en collaboration avec Cherubini, Catel et Nicolo, pour un ouvrage de circonstance : *Bayard à Mézières*. Il fit, l'année suivante, avec Kreutzer, un autre ouvrage de même espèce, mais dans des circonstances différentes : *le Béarnais*. En 1815, *Angela*, ou *l'Atelier de Jean Cousin*, fut représenté sous son nom et sous celui de Mme Gail; mais il n'y a qu'un duo de lui dans cet ouvrage. Il associa quelque temps après Hérold à la composition de la musique de *Charles de France*, opéra de circonstance aussi, joué en 1816, et favorisa singulièrement par là les débuts de celui qui devait plus tard écrire *Zampa* et *le Pré aux Clercs*. Il donna, cette même année, *la Fête du village voisin*, comédie aussi peu musicale que possible, et qui fut sifflée, comédie sur laquelle Boieldieu avait cependant trouvé moyen de composer de délicieux morceaux.

La mort de Méhul, en 1817, laissa à l'Institut une place vacante, que Boieldieu fut appelé à remplir. De même que, quinze ans auparavant, Boieldieu n'avait vu dans le succès populaire du *Calife de Bagdad* que de nouvelles et plus grandes obligations contractées par lui vis-à-vis du public, de même l'insigne honneur d'être académicien sembla redoubler les scrupules de sa conscience d'artiste, en même temps que les forces de son génie individuel. On en peut juger par la partition du *Chaperon Rouge*, qui, jouée en 1818, fait bien voir de quelle louable façon Boieldieu comprenait ses nouveaux devoirs de membre de l'Académie des beaux-arts. Cet ouvrage est, sans contredit, le plus important qu'il ait écrit jusque-là, et l'un de ceux qui honorent le plus l'école française. Qui croirait qu'une composition si remplie de charme d'un bout à l'autre ait été le fruit d'efforts considérables, lesquels compromirent gravement la santé de l'auteur? Le temps de repos auquel il fut condamné par ordre de la Faculté ne fut pas perdu pour l'art. Boieldieu devint à cette époque professeur de composition au Conservatoire; c'est à ses leçons, qui ressemblaient plutôt à d'aimables causeries, que s'est formé entre autres M. Adolphe Adam, le spirituel auteur du *Châlet* et du *Postillon de Longjumeau*. Sept années s'écoulèrent entre *le Chaperon Rouge* et *la Dame Blanche*; c'est dans cet intervalle qu'on joua, en 1820, *les Voitures versées*, l'un des ouvrages que Boieldieu avait composés en Russie, mais qui fut en grande partie retouché pour être représenté à Paris. En outre il travailla, en collaboration avec Cherubini et Berton, à *Blanche de Provence*, et, avec Berton et Kreutzer, à *Pharamond*, deux opéras de circonstance, donnés, l'un en 1821, l'autre en 1824. Mais, pour lui, cette sorte de travail n'en était pas moins une manière de garder le silence. Il croyait ne le rompre effectivement qu'en livrant au public sa partition de *la Dame Blanche*, à laquelle on savait qu'il travaillait depuis quelque temps, et qu'il hésitait beaucoup à donner; car l'éclat même de ses succès l'avait rendu méfiant de lui-même, et peut-être plus encore de la faveur publique, souvent si capricieuse. Cédant enfin aux instances du directeur de Feydeau, Boieldieu fit représenter cet admirable ouvrage, le plus parfait, peut-être, du répertoire de l'Opéra-Comique. La première représentation eut lieu le 10 décembre 1825. Les transports d'enthousiasme que *la Dame Blanche* excita dès ce jour à Paris furent bientôt partagés par la France entière, et ne tardèrent pas à être sanctionnés par les applaudissements unanimes des dilettanti de tous les pays où la musique est aussi bien comprise que bien sentie. Plus d'un quart de siècle s'est passé depuis, et l'admiration avec laquelle cet ouvrage fut alors accueilli n'est en rien diminuée. Le meilleur éloge qu'on en puisse faire sans doute, c'est de dire qu'il présente dans leur perfection toutes les qualités caractéristiques de l'école française de musique. Les jeunes compositeurs de cette école ne sauraient étudier un modèle plus achevé.

Plus le succès de *la Dame Blanche* fut grand, plus furent grandes les craintes de Boieldieu après un si retentissant triomphe. On le doit concevoir d'après ce qui a été précédemment dit de l'exquise délicatesse de son caractère et de son esprit. Malheureusement le peu de succès qu'obtinrent *les Deux Nuits* en 1829, quatre ans par conséquent après *la Dame Blanche*, ne prouvèrent que trop combien de telles craintes, qui sont en définitive l'élément ordinaire de la vie de l'artiste vraiment digne de ce nom, étaient fondées. La composition de la musique des *Deux Nuits* avait coûté à Boieldieu plus de peine que celle d'aucun autre de ses ouvrages; son insuccès lui causa plus de chagrin qu'aucun de ses succès ne lui avait procuré de joie. A dater de ce moment il tomba malade pour ne plus cesser de l'être, bien que la mort ne vint le saisir qu'au bout de cinq années : ce furent cinq années de souffrances de toutes sortes. L'affaiblissement de sa santé l'obligea de résigner ses fonctions de professeur au Conservatoire. On régla convenablement sa pension, il est vrai; le roi Charles X l'augmenta par un don sur sa cassette : mais la révolution de 1830 l'empêcha d'en jouir longtemps. Avec l'exil du roi disparut le bienfait qu'il tenait de la munificence royale; et, par suite d'une révision qu'on fit de l'état des pensions du Conservatoire et de l'Opéra, on découvrit qu'il manquait à Boieldieu quelques mois de service pour avoir droit à la pension qu'il touchait, et on la lui ôta. Quelque temps auparavant, à la dissolution de la société des acteurs de l'Opéra-Comique, il avait perdu la pension de douze cents francs que les sociétaires de Feydeau lui avaient votée, en reconnaissance de la gloire et de la fortune que la plupart de ses ouvrages avaient values à leur théâtre. Dans ces tristes circonstances, un voyage qu'il fit à Pise ne put amener aucune

amélioration à la phthisie laryngée dont il était gravement affecté. Il revint à Paris plus souffrant qu'il n'en était parti, reprit par nécessité sa place de professeur, qu'il était dans l'impossibilité physique de remplir; une pension de trois mille francs lui fut allouée par le ministre de l'intérieur. Cependant sa santé dépérissait de plus en plus. Il voulut se rendre aux bains du Midi; mais, aux deux tiers du voyage, la pensée que son heure dernière n'était plus éloignée le fit rebrousser chemin aussi hâtivement que ses forces le lui permirent. A peine eut-il le temps de revoir sa maison de campagne de Jarcy, près Grosbois, qu'il affectionnait; il y mourut le 8 octobre 1834, léguant pour tout héritage d'impérissables regrets à ses amis et à tous ses admirateurs.

La femme que Boieldieu avait épousée en 1802, et qui fut cause de son départ pour la Russie, avait cessé de vivre en 1826; après la mort de Clotilde il se remaria, et fut cette fois plus heureux en ménage.

Le titre d'accompagnateur-adjoint de la musique de chambre du roi fut donné à Boieldieu en 1815; en 1821, il fut nommé compositeur de la musique de la duchesse de Berry; le roi le fit chevalier de la Légion d'honneur cette même année.

Les obsèques de Boieldieu furent célébrées en grande pompe à l'église des Invalides; une imposante masse de chanteurs et d'instrumentistes y exécuta le *Requiem* de Cherubini. En 1839, la ville de Rouen, où il était né, lui érigea une statue. En 1852, le conseil municipal de la ville de Paris a donné le nom de Boieldieu à l'ancienne place des Italiens. Il est curieux qu'en cette occasion les noms de Boieldieu et de Nicolo se soient trouvés en rivalité, comme l'avaient été de leur vivant les deux artistes célèbres qui les portaient. La mémoire de l'auteur du *Chaperon Rouge* et de *la Dame Blanche* a prévalu sur celle de l'auteur de *Joconde* et de *Jeannot et Colin*. De leur vivant, il en avait été de même de leur talent respectif.

Parmi les élèves de piano de Boieldieu on remarque MM. Zimmerman, Fétis et Dourlen; ses principaux élèves de composition sont, outre M. Adolphe Adam cité plus haut, MM. Théodore Labarre, qui a fait représenter plusieurs ouvrages à l'Opéra-Comique; Ed. Boilly, qui obtint le premier grand prix de l'Institut en 1823, et dont on a joué, en 1844, un ouvrage à la salle Favart; enfin son fils, Adrien Boieldieu, auquel, après la mort et en souvenir de la gloire de son père, le gouvernement a accordé une pension de douze cents francs, et qui a composé pour l'Opéra-Comique *Marguerite* (1838); — *l'Aïeule* (1841); — *le Bouquet de l'Infante* (1847); et pour le Théâtre Lyrique, *la Butte des Moulins* (1852). En 1853, M. Adrien Boieldieu fils a été décoré de l'ordre de la Légion d'honneur.

GEORGE BOUSQUET.

Fétis, *Biographie univers. des Musiciens*. — Le Bas, *Dictionnaire encycloped. de la France.*

BOIER. *Voy.* BOHIER.

***BOIGNE** (*Benoît* LE BORGNE, comte DE), général indien, d'origine savoisienne, né à Chambéry le 8 mars 1741, mort dans la même ville le 21 juin 1830. Fils d'un marchand de pelleteries, il fit ses études au collége de Chambéry. En 1768, au lieu d'embrasser la carrière du droit à laquelle on le destinait, il entra dans un régiment irlandais qu'il suivit à l'île de France, et avec lequel il revint en Europe dix-huit mois plus tard. Le peu d'avancement qu'il obtint le décida à se rendre en Grèce, où il devint capitaine dans un régiment grec au service de Catherine II. Emmené prisonnier à Chio, puis à Constantinople, à la suite d'une sortie de la garnison durant le siége de Ténédos en 1780, il fut, après sept mois de captivité, rendu à la liberté lors de la conclusion de la paix. Quoiqu'il eût alors le grade de major, et n'espérant plus d'autre avancement, il donna sa démission et se rendit à Smyrne, d'où il résolut d'aller chercher fortune dans l'Inde. Après avoir tenté la voie de terre, il prit celle de la mer, fit naufrage à l'entrée du Nil, et fut conduit par les Arabes jusqu'au Caire. Enfin il atteignit l'Inde par Suez, et commença par y donner des leçons d'escrime. Cependant il obtint un brevet d'enseigne dans l'infanterie indigène. Le régiment dans lequel il se trouvait ainsi engagé ayant été presque entièrement détruit dans une affaire entre Hyder-Ali et la compagnie des Indes, Boigne résolut de retourner en Europe par la voie de terre. On lui donna des recommandations pour lord Hastings, gouverneur de l'Inde, qui l'accueillit et lui facilita les moyens de se rendre à Lucknow, capitale de la province d'Oude, où il fut généreusement accueilli par le nabab Asseefd-Eddaulah, qui le gratifia de présents et d'argent (environ 16,000 roupies). En 1783, il se rendit à Delhi; et à partir de ce moment on ne le voit plus donner cours à son projet de revenir en Europe. Après avoir offert ses services à Chiller-Sing, rajah de Gohed, puis au rajah de Djaïpour, il revint à Delhi, où il prit le parti de passer au service de Sindiah, ennemi du rajah de Gohed, contre lequel il avait d'abord combattu; ce fut là l'origine de sa fortune. Il dressa à l'européenne les armées de ce rajah, aux succès duquel il contribua activement, en lui faisant entre autres remporter une victoire complète sur Holkar, un des membres les plus puissants de la confédération mahrate (1792); et il comprima dans la même année la révolte de Pertaub-Sing, rajah de Djaïpour, qui, assiégé par Boigne dans sa capitale, dut se soumettre et payer, avec l'arriéré de ses tributs, vingt millions d'indemnité. Boigne ne fut pas moins bon administrateur que bon guerrier : il rétablit l'ordre dans les finances, et imprima à l'organisation de l'armée une régularité et une discipline inconnues dans ces contrées. Il fut récompensé de ses services par le titre de gouverneur et administrateur du pays conquis, et on lui affecta une part dans le

tribut. La mort de Sindiah, en 1794, donna une autre face à la fortune de Boigne. Il refusa toutes les offres que lui firent les autres princes indiens, particulièrement l'empereur mogol et le roi de Caboul; et, après avoir retardé son départ pendant deux ans, afin d'éclairer et diriger Daulah-Rao-Sindiah, neveu et successeur du rajah Sindiah, il se rendit à Calcutta, où il vendit pour 900,000 fr., à la compagnie des Indes, le régiment de cavalerie persane qui lui appartenait. C'est sur cette vente et d'autres circonstances que l'on s'est basé pour l'accuser d'avoir trahi Tippo-Saheb, dans l'intérêt de l'Angleterre. Mais les documents recueillis jusqu'à ce jour ne donnent aucune raison d'admettre cette grave accusation : il paraît même que Boigne n'eut aucune espèce de rapport avec ce sultan, dont cinq cents lieues de distance le séparaient. Il alla se fixer en Angleterre, y épousa la jeune marquise d'Osmond; et, ne trouvant point le bonheur dans cette union, il s'établit dans une retraite (la villa Buisson) située aux portes de Chambéry, et y employa les dernières années de sa vie à faire un usage philanthropique de son immense fortune. Chambéry dut aux libéralités de Boigne un théâtre, des rues nouvelles, et un collége pour les jésuites. Il légua 1,200,000 fr. pour un hospice de vieillards; 500,000 francs, pour un hospice d'aliénés; 300,000 fr., pour un dépôt de mendicité; 200,000 fr., pour établir de nouveaux lits dans les autres hospices; 100,000 francs, pour faire apprendre des métiers à de jeunes filles. Il laissa à sa femme une rente viagère de 600,000 fr., et ses domestiques eurent également part à ses libéralités. Un tel emploi d'une si grande fortune doit faire honorer la mémoire du général de Boigne. V. R.

Turina, *Éloge historique du comte de Boigne*. — *Mémoire sur la carrière politique et militaire du général de Boigne* (publiés par la Société académique de Savoie). — Grant, *Histoire des Mahrates*.

BOILE. *Voy.* BOYLE.

BOILEAU (*Charles*), abbé de Beaulieu, prédicateur français, membre de l'Académie française, natif de Beauvais, mort à Paris en 1704. Il s'adonna de bonne heure à la chaire, et prêcha devant Louis XIV. C'était un ami officieux, attentif à ménager les occasions de rendre service, ingénieux à les trouver, droit dans toutes ses vues, d'un caractère doux, et d'une vertu exemplaire. On a de lui : *Homélies et sermons sur les évangiles du Carême*, publiés après sa mort par Richard; Paris, 1712, 2 vol. in-12; — *Panégyriques*; ibid., 1718, in-8° et in-12 : on ne les lit plus guère; l'auteur fait, comme Fléchier, un usage quelquefois heureux mais trop fréquent de l'antithèse, et il n'a ni la pureté, ni l'élégance, ni l'harmonie de son style; — *Pensées*, extraites de ses sermons; ibid., 1733, in-12. Quelques-unes méritent d'être retenues, et prouvent beaucoup d'esprit.

D'Alembert, *Éloge de Charles Boileau*. — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*.

BOILEAU (*Étienne*). *Voy.* BOYLEAU.

BOILEAU (*Gilles* DE BULLION), traducteur, jurisconsulte et littérateur flamand, vivait dans le seizième siècle. On a de lui : une *Traduction des Commentaires du seigneur don Loys d'Avila et de Cuniga, grand commandeur d'Alcantara, contenant les guerres d'Allemagne faites par l'empereur Charles-Quint, roi des Espagnes, ès années* 1547 et 1548, *avec annotations très-doctes, et scholies du traducteur, servant à la discipline militaire et à la plus simple intelligence de ladite guerre*; Paris, 1551, in-8°; — une *Traduction* du latin en français des livres d'Albert Dürer sur les fortifications, et des mémoires de Sleidan sur la tactique et la levée du siége de Metz en 1552. On ne sait si cette traduction a été imprimée; — *la Sphère des deux mondes, avec un épithalame sur les noces et mariage de très-illustre et très-sérénissime prince don Philippe, roi d'Angleterre*; Anvers, 1555, ouvrage écrit sous le nom de *Daniel*, berger fameux des Amadis; — une *Traduction* de l'histoire espagnole du 9e livre d'*Amadis de Gaule*; Paris, 1551, in-fol. : cette traduction a paru depuis sous le nom de *Claude Collet, Champenois*; — *Traité des causes criminelles, extrait des lois impériales*; Anvers, 1555, in-16; Lyon, 1557-1570, in-12.

La Croix du Maine, *Bibliothèque historique*.

BOILEAU (*Gilles*), greffier de la grand'chambre du parlement de Paris, né à Crosne le 28 juin 1584, mort à Paris le 2 février 1657. Il descendait d'une ancienne et noble famille issue d'Étienne Boyleaux, prévôt de Paris sous le règne de saint Louis. Il s'est rendu célèbre par sa probité et sa grande expérience dans les affaires. Devenu veuf, il épousa en secondes noces Anne de Nielle, dont il eut Gilles, Jacques et le célèbre poëte Nicolas Boileau.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*.

BOILEAU (*Gilles*), littérateur français, né à Paris le 22 octobre 1631 et mort le 10 mars 1669, était fils aîné du précédent. Reçu avocat au parlement, il se fit honneur du titre, mais n'en exerça pas les fonctions. Il fut pourvu plus tard de la charge lucrative de payeur des rentes de l'hôtel de ville, et ensuite de celle de contrôleur de l'argenterie du roi. L'esprit et la facilité, qu'il possédait peut-être à un plus haut degré que l'auteur des Satires, auraient pu rendre son nom aussi illustre, s'il avait su se plier à des études approfondies et à un travail sérieux, sans lesquels aucune œuvre n'est durable. Ressemblant surtout à son frère par son penchant pour la satire et la verve épigrammatique, il se flatte plus d'une fois d'être un homme redoutable la plume à la main : dans une de ses épîtres, imprimée au t. III du recueil de Sercy, il s'exprimait ainsi :

Moi d'ailleurs, dont l'humeur critique
Aux plus huppés ferait la nique,
Et qui, dès mes plus jeunes ans,
Appris l'art de railler les gens;

Qui de mon premier coup de foudre
Réduisis ce colosse en poudre,
Ménage, qui dans ses écrits
Censurait les plus beaux esprits,
Et qui du bruit de sa science
Avait dupé toute la France.

Mais Despréaux parlait moins de *sa foudre*, et les effets en étaient beaucoup plus sûrs. Gilles Boileau, en s'attaquant à Scarron, trouva un rude adversaire qui lui rendit avec usure ses épigrammes, et le mordit plus d'une fois de manière à mettre les rieurs de son côté. L'auteur du *Roman comique* lui fit payer encore plus cher les railleries qu'il s'était permises contre la femme distinguée qui n'était encore connue que sous le nom de *madame Scarron*. Dans cet échange d'injures, il ne pouvait y avoir rien de bien honorable pour les deux adversaires. On peut prendre une idée du ton qui présidait à leur querelle dans le tome I[er] du *Recueil de quelques pièces nouvelles et galantes, tant en prose qu'en vers*, imprimé à Cologne en 1667, in-12.

On sait que Gilles et Despréaux ne vécurent pas toujours en bonne intelligence. Il était difficile qu'en cultivant un genre de poésie qui suppose une humeur peu endurante, ils pussent être toujours d'accord. Les démêlés entre poëtes sont toujours graves, même lorsqu'ils sont frères. Linière pouvait bien avoir raison, en expliquant ainsi les causes de l'inimitié de Gilles Boileau :

Vous demandez pour quelle affaire
Boileau le rentier, aujourd'hui,
En veut à Despréaux son frère :
C'est qu'il fait des vers mieux que lui.

Une épigramme de Despréaux atteste d'ailleurs le peu de sympathie que les deux frères éprouvaient l'un pour l'autre :

En lui je trouve un excellent auteur,
Un poëte agréable, un très-bon orateur ;
Mais je n'y trouve point de frère.

Il ne pouvait lui pardonner, disait-il, de s'être abaissé jusqu'à louer l'auteur de *la Pucelle*, après que Chapelain eut été nommé par Colbert pour dresser la liste des gens de lettres à qui Louis XIV voulait accorder des gratifications. Les deux frères finirent par se réconcilier; Ménage et Pellisson s'apaisèrent moins aisément, et signalèrent leur inimitié à l'égard de Gilles Boileau lorsque celui-ci se présenta à l'Académie française en 1659, pour remplacer Guillaume Colletet. D'après une lettre écrite par Chapelain à M. Huygens de Zuylicheim, ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que le poëte satirique put triompher de l'opposition apportée à son élection par ses deux ennemis.

Avant d'être reçu à l'Académie, Gilles Boileau s'était fait connaître par ses poésies, insérées dans les recueils du temps; par son *Tableau de Cébès*, la *Vie d'Épictète*, et la traduction de *l'Enchiridion* de ce philosophe; par quelques écrits contre Costar, et un *Avis à Ménage* sur son églogue intitulée *Christine ;* satire fine et mordante, qui se distingue par une grande pureté de langage. Il s'occupa, depuis 1659, de sa traduction de Diogène Laërce, dans laquelle il inséra un grand nombre de vers français. Ses nombreuses infirmités l'empêchèrent de multiplier ses travaux. Voici comment il se peint lui-même à cette dernière époque de sa vie :

Avoir l'esprit chagrin et le visage blême ;
Enrager dans le cœur, pester contre soi-même ;
Se sentir consumé de mille et mille feux ;
Voir un tas de parents s'opposer à ses vœux;
Être toute la nuit tourmenté de colique ;
Avoir à son lever six diables en pratique ;
Ne parler que de lois, d'affaires, de fatras,
C'est l'état où je suis : et telle est ma posture.
Qu'avoir Ménage sur les bras
C'est le moins de mon aventure.

Ses infirmités le conduisirent au tombeau à l'âge de trente-huit ans, en 1669.

Boileau Despréaux fit imprimer, l'année suivante, les œuvres posthumes de son frère Gilles, c'est-à-dire la traduction en vers du quatrième livre de *l'Énéide ;* quelques lettres en prose, son compliment à MM. de l'Académie française, et quelques pièces de poésie. On y lit aussi le dialogue intitulé *l'Amour et Damon*, à la louange de Conrart, déjà publié par Colletet en 1658, dans les *Muses illustres*. C. HIPPEAU.

Goujet, *Bibl. franç.*, t. XVII, p. 170. — D'Olivet, *Hist. de l'Académie française*.

BOILEAU DESPRÉAUX (*Nicolas*), célèbre poëte français, né, le 1[er] novembre 1636, à Paris ou à Crosne (1); mort le 13 mars 1711. Il n'avait pas vingt mois quand il perdit sa mère, pas vingt-un ans quand mourut son père, greffier du conseil de la grand'chambre. Quinzième enfant de cette famille; atteint, dès ses jeunes ans, de maladies graves; languissant et delaissé, il grandit au sein des douleurs et des contradictions. Il était né dans un greffe : il fut condamné à devenir avocat. Mais ayant lu des romans et fait des vers, il ne goûta ni la science des légistes, ni surtout ce qu'ils appelaient leur pratique, et ne s'étudia qu'à les convaincre de son entière inaptitude : il y réussit. Pour mieux échapper au barreau, il s'avisa de se réfugier dans une école de théologie; et le plus grave de ses historiens, l'académicien de Boze, nous dit en propres termes « qu'il y retrouva la chicane, qui n'avait fait que changer d'habit. » Dès lors il résolut de se consacrer aux lettres. Despréaux nous a conservé lui-même quelques-uns de ses premiers vers, deux chansons, un sonnet, une ode; faibles essais qui ne méritaient pas le nom de préludes. Son véritable début est de l'année 1660, la vingt-quatrième de son âge; c'est l'époque de sa première satire, intitulée *Adieux d'un poëte à la ville de Paris*, et de celle où sont décrits les embarras de cette grande cité : toutes deux déjà remarquables par la pureté du style, par une versification élégante, par le talent, alors bien rare, d'exprimer les détails les plus rebelles et d'ennoblir les plus vulgaires.

(1) Cette seconde tradition est moins probable; on assure pourtant que son surnom de *Despréaux* vient d'un petit pré de ce village.

L'auteur avait été admis à lire ces deux pièces au sein d'une société fameuse, où présidaient la marquise de Rambouillet et sa fille, la duchesse de Montausier. Là brillaient Chapelain et Cotin, révérés comme des oracles : le jeune Despréaux n'eut pas le bonheur de leur plaire; il n'admira pas non plus leur génie, leur goût, leur savoir ; il sortit de l'hôtel Rambouillet beaucoup plus satirique qu'il n'y était entré. Dans le cours des sept années suivantes, il publia les cinq satires que les éditions nomment la 7e, la 2e, la 4e, la 3e et la 5e. Celle qui a pour sujet le genre satirique même peut sembler inférieure au modèle latin qu'elle imite; une autre n'est qu'une assez médiocre esquisse des folies humaines : mais celle qui expose les difficultés de l'art d'écrire en vers français a du moins le mérite de les surmonter. Plusieurs des traits satiriques dont la description d'un festin ridicule est parsemée sont restés mémorables; et la pièce qui commence par déclarer que la noblesse n'est point une chimère, a pu contribuer à propager l'opinion contraire. Quoi qu'il en soit, les deux meilleures satires de Boileau sont la huitième et la neuvième, composées en 1667 : l'une peint sous de vives couleurs les travers et les vices de la race humaine, telle que les sociétés l'ont faite; l'autre, adressée par le poëte à son propre esprit, offre un brillant tissu d'idées ingénieuses et d'expressions poétiques; on y voit quelle force et même quelle grâce une raison sévère peut ajouter à l'atticisme de la diction et à la verve du style. Il y a vingt-six ans d'intervalle entre cette excellente satire et la dixième, où les femmes sont si amèrement censurées. Une si longue distance explique ou même excuse l'affaiblissement que, malgré de riches détails et de très-beaux vers, on a cru remarquer ici dans le talent du poëte, et que rendent de plus en plus sensibles ses deux dernières satires, où il s'agit de l'honneur et de l'équivoque. On y reconnaît souvent encore l'auteur des neuf premières, mais descendu à son treizième et à son quatorzième lustre. De ces douze satires, trois sont purement littéraires ; et Despréaux, en composant les neuf autres, a fréquemment trouvé ou cherché les occasions de critiquer les vers et la prose d'un grand nombre de ses contemporains. Jeune encore, il signalait tous les écueils de l'art d'écrire, la bizarrerie des sujets et l'inconvenance des styles, l'insipide afféterie et la grossièreté triviale, la sécheresse et la prolixité, la négligence et la contrainte, la froideur et l'emphase. Le mauvais goût n'a point de travers qu'il ne condamne, non-seulement dans les auteurs déjà méprisés, dans vingt académiciens dès lors obscurs, mais surtout dans les coryphées du monde littéraire, dans les Chapelain, les Cotin, les Scudéri, noms aujourd'hui sans honneur, fantômes alors révérés; dans ce Charles Perrault qui, ayant contracté de bonne heure la facile habitude des intrigues, mettait son étude à multiplier ses relations avec les grands, avec les gens de lettres, avec les artistes, et parvenait à soutenir sa réputation littéraire par l'idée qu'il faisait prendre de son crédit et de son influence. Loin de confondre Quinault avec tant de rimeurs inhabiles, il louait chez lui la versification la plus mélodieuse dont le génie de la musique eût encore pu disposer, et ne critiquait, parmi les poëmes de cet auteur, que ceux qu'on ne chantait pas, *Stratonice*, *Amalazonte*, *Astarte*, drames, en effet, illisibles, et depuis longtemps oubliés. Il admirait aussi dans le Tasse le génie d'un poëte épique, imitant Virgile comme Virgile avait imité Homère; mais il osait lui reprocher les descriptions superflues, les interventions de démons et d'anges, les expressions recherchées, les tours affectés, les *concetti* que déjà Galilée avait condamnés bien plus durement, et qu'ont censurés depuis, avec autant de rigueur, Rapin, Bouhours, Addison, Métastase. Si d'autres jugements de Boileau, en bien petit nombre, semblent un peu trop sévères, toujours est-il un satirique bien modéré, en comparaison de ceux qui, avant et après lui, ont écrit dans le même genre. La gaieté qui anime ses satires verse le ridicule, et non l'infamie; la malice, qui les dicte plus souvent que la colère ne les inspire, se prescrit toujours des limites : elle veut des jouets, et non des victimes.

Les douze épîtres de Boileau n'ont paru qu'après ses neuf premières satires; elles sont, en général, les fruits d'un talent plus mûr et plus exercé. La versification y a plus de souplesse et de grâce, le style plus de mouvement et de consistance; des pensées plus fortes, plus étroitement enchaînées, y sont exprimées avec plus de vérité, de couleur et d'énergie. Ce progrès est sensible dans les épîtres sur *le Respect humain*, sur *la Connaissance de soi-même*, sur *les Plaisirs de la campagne*, et dans *le Remercîment à Louis XIV*. De brillantes descriptions, des vers élégants, harmonieux et souvent pittoresques, des ornements très-variés et toujours convenables, enrichissent ces quatre épîtres, qui ne sont pas les plus belles. C'est quand il célèbre le passage du Rhin, quand il chante les exploits guerriers et recommande les vertus pacifiques; c'est quand il exhorte à n'aimer que la vérité; c'est lorsque, inspiré par le goût et par l'amitié, il enseigne à Racine comment le génie, en méprisant la critique malveillante, peut en profiter cependant; c'est en des sujets si divers que Despréaux, prenant tous les tons avec justesse, ennoblit, agrandit ce genre de poëme, et y remplace au moins par des beautés sévères l'enjouement gracieux d'Horace, son abandon inimitable et sa négligence si parfaite. Nous n'étendons ces éloges ni à sa deuxième épître, ni aux trois dernières. La deuxième consiste en cinquante vers, où des lieux communs sur la manie des procès se terminent par un bien aride apologue, quoique ce soit celui de l'huître et des plaideurs. Les trois

autres, publiées en 1695, étaient de pénibles productions d'une muse presque sexagénaire. Despréaux y parle à ses propres Vers des *circonstances de sa vie;* à son jardinier d'Auteuil, de la *nécessité du travail;* à l'abbé Renaudot, de *l'amour de Dieu.* Respectons la vieillesse d'un grand poëte : il sait encore lutter, non sans vigueur, contre d'épineux détails, et jeter de la clarté, quelque chaleur même, jusque sur les arguments théologiques qu'il se condamne à versifier. Parmi les épîtres composées vingt ans ou plus auparavant, trois sont adressées à Louis XIV, ou même quatre, si l'on tient compte d'un discours en vers qui se lit à la tête des satires, et qui n'en est pas un très-digne frontispice. Le grand monarque est complimenté sous des formes diverses et souvent ingénieuses, non-seulement dans ces quatre pièces, mais dans les satires mêmes, dans *l'Art poétique,* dans *le Lutrin,* ailleurs encore; et l'on peut regretter qu'un satirique si austère ait tant prodigué les louanges. Chez lui du moins elles sont circonspectes jusque dans leur profusion; jamais il n'encense ni un vice, ni une mauvaise action, ni même une erreur grave; il n'applaudit point aux dragonnades; il ne célèbre pas, comme a fait Ch. Perrault, la révocation de l'édit de Nantes. Préconiser les méfaits des maîtres du monde, c'est en être le complice; leur attribuer des vertus qu'ils n'ont pas, est quelquefois le seul moyen de leur adresser d'utiles conseils. Despréaux a usé de cette licence; il osa inviter Louis XIV à s'illustrer par de sages lois et par une administration équitable, plutôt que par des conquêtes. Le monarque lut l'épître, l'admira, et fit la guerre; mais le poëte avait fait un bel ouvrage et une belle action. Pensionné comme historiographe, il rima quelques compliments de cour, et s'abstint d'écrire des annales qui n'auraient pu être que mensongères.

En 1674, il mit au jour *l'Art poétique* et *le Lutrin;* ces deux chefs-d'œuvre l'avaient occupé durant cinq années. Le premier est un poëme didactique, où sont d'abord exposées les règles générales de l'art d'écrire. Jamais encore elles n'avaient été exprimées avec autant de précision, enchaînées avec autant de méthode; et néanmoins le poëte sait les interrompre à propos, y mêler des traits de satire, y joindre un tableau historique de la poésie française. En appliquant ces préceptes généraux aux différentes compositions poétiques, à l'idylle, à l'élégie, à l'ode, à l'épigramme, à la satire, il décrit véritablement ces poëmes; il enseigne moins ce qu'ils doivent être qu'il ne montre ce qu'ils sont de leur nature. Son style harmonieux nous les représente en prenant sans effort et sans dissonance tous les tons qui leur conviennent. Loin qu'un tel travail le décourage, il se laisse au contraire séduire par les difficultés, et consacre vingt excellents vers à l'exposition des règles minutieuses du sonnet. On sait avec quel éclat la tragédie, l'épopée, la comédie sont peintes dans le 3ᵉ chant, et quel intérêt profond répandent sur le 4ᵉ la sagesse des maximes, la noblesse des sentiments et la dignité du style; Boileau nous y entretient des mœurs de l'écrivain, et son langage est à la fois celui d'un poëte et d'un homme de bien.

Indigné du succès des poésies burlesques, il voulut, à cet art grossier d'avilir de grands objets par des formes basses, substituer un art plus noble, celui de traiter avec gravité un sujet comique, et de faire prendre à de ridicules figures des attitudes solennelles; ingénieux et fécond système, où devaient se succéder, se fondre et ressortir par leurs contrastes les saillies de la gaîté satirique, les richesses de la poésie descriptive, et les fictions hardies de l'épopée. Voilà ce qu'un talent flexible, dirigé par un goût exquis, a fait admirer dans les quatre premiers chants du *Lutrin.* Aucun des précédents ouvrages de Boileau n'avait promis celui-là. Son génie n'avait point encore révélé le secret de tant de ressources; on ne le savait pas riche de tout ce qu'il répand ici d'ornements et de grâces sur les récits et sur les discours, sur les portraits et sur les tableaux. Les deux derniers chants n'ont été composés qu'environ neuf ans plus tard. Le 5ᶜ plaît encore par l'élégance du style et par la gaîté des détails, quoiqu'ils soient peu variés et fort épisodiques. Mais l'aridité du 6ᵉ est déplorable, et il est trop permis de dire que Despréaux n'a réellement point achevé son plus poétique et plus aimable ouvrage.

Après avoir distingué dans les œuvres de Boileau d'excellentes *satires,* de meilleures *épîtres, l'Art poétique,* et quatre chants du *Lutrin,* il serait inutile de s'arrêter aux essais lyriques et aux poésies diverses qui s'impriment à la suite de ces chefs-d'œuvre. D'heureux quatrains n'ajouteraient rien à une gloire si haute; et une mauvaise ode, de froids sonnets, de faibles épigrammes ne peuvent pas la rabaisser. Ses écrits en prose n'attirent l'attention que par leurs objets et par leur rapport avec de plus mémorables travaux. Presque toujours claire et assez souvent correcte, la prose de Boileau manque beaucoup trop de couleur, d'harmonie et même d'élégance. On voit qu'il l'a composée négligemment, et comme pour se reposer de ses veilles poétiques. Cependant il n'avait fait encore que deux satires quand il écrivit, en 1662, sa *Dissertation sur Joconde.* Cet hommage rendu avec franchise, et non sans quelque soin, au talent de la Fontaine, est un monument de l'estime qu'il avait dès lors conçue pour cet immortel poëte, dont il est devenu depuis l'un des amis les plus intimes : on a peine à comprendre par quelle fatalité le nom du fabuliste, si honorablement cité en divers endroits des œuvres de Boileau, a été oublié dans *l'Art poétique.* Mais de tous les ouvrages en prose que le satirique a laissés, le mieux écrit, le plus plein de traits piquants et de saillies ingénieuses, est le *Dialogue des héros de roman,* publié en 1664. Il

s'en faut qu'on doive les mêmes éloges à un *Discours sur la satire*, composé quatre ans plus tard, non plus qu'à d'autres préfaces qui portent des dates encore moins anciennes. L'*Arrêt burlesque*, de 1671, production en soi légère, se recommande par l'intention qui l'a dicté et demeure mémorable par l'effet qu'il a produit. La philosophie de Descartes, alors la plus raisonnable, était menacée d'une proscription solennelle : Despréaux eut le bonheur d'empêcher l'université et le parlement, déjà coupables de tant de sottises, d'en commettre une de plus.

A l'époque de la plus glorieuse activité de son génie poétique, en 1674, Boileau fit paraître, avec ses deux plus grands ouvrages, la traduction d'un traité grec *sur le Sublime*. Elle est, quoi qu'on en ait dit, constamment fidèle, mais rarement élégante; le style en est presque partout faible, décoloré, traînant et pénible. Il n'y a d'excellent, dans cette traduction en prose, que les vers. Le rhéteur Longin n'est interprété que par un helléniste; Homère et Sapho, quand Longin les cite, sont traduits par un poëte qui sait reproduire les couleurs et les beautés de leurs vers, les formes et les tours figurés que l'auteur du traité y fait remarquer. Despréaux a imposé le nom de *Réflexions sur Longin* à des dissertations polémiques qu'il a composées longtemps après cette traduction, et dans lesquelles il ne s'agit réellement ni de Longin ni de son traité; seulement des textes de ce rhéteur grec se lisent à la tête de ces réflexions, et y servent de points de départ pour arriver à d'autres sujets. Les neuf premières, imprimées en 1693, sont des réponses très-judicieuses aux détracteurs des grands écrivains de l'antiquité, particulièrement d'Homère; Ch. Perrault y est durement convaincu d'ignorance et de mauvais goût. Les trois dernières, écrites par Boileau dans la soixante-quatorzième année de sa vie et publiées après sa mort, concernent un verset célèbre du premier chapitre de la Genèse, et quelques vers de la *Phèdre* et de l'*Athalie* de Racine. Entre les autres opuscules en prose du poëte satirique, il ne resterait guère à signaler que son *Remercîment épigrammatique à l'Académie française* en 1683, et ses *Lettres*, depuis 1672 jusqu'en 1710.

Si Boileau est entré fort tard à l'Académie, c'est surtout à lui qu'il faut s'en prendre : il attendit un ordre exprès de Louis XIV pour se juger digne de succéder à M. de Bezons. Ses succès dans cette compagnie n'ont pas été fort éclatants : il y perdait presque toutes les causes qu'il s'avisait de soutenir, contredisait inutilement le décisif Charpentier, et résistait sans prudence à l'admission des gens de cour, amateurs d'honneurs littéraires. Il s'abstint de coopérer à l'exclusion de Furetière; on assure même qu'il s'y opposa, et qu'il porta d'ailleurs la témérité jusqu'à proposer à l'Académie un plan de travail, comme ont fait depuis tout aussi vainement Fénelon, l'abbé de Saint-Pierre, et Voltaire.

On a recueilli un assez grand nombre de ses lettres, 35 à diverses personnes, 20 à Racine, 61 à Brossette. Les plus remarquables, dans la première de ces trois séries, sont celles qu'il adresse à Vivonne au nom de Balzac et de Voiture, en contrefaisant les styles de ces deux écrivains; au docteur Arnauld, pour le remercier d'avoir fait l'apologie de la *Satire des femmes*; à Ch. Perrault, sur la littérature ancienne. Ce qu'on a conservé de sa correspondance avec Racine ne commence qu'en 1687 : ces deux poëtes ont continué, durant les onze années suivantes, de se consulter mutuellement sur leurs ouvrages. Ils étaient, et ils sont encore, les deux plus habiles écrivains en vers français : à ce titre ils pouvaient n'être que des rivaux; une amitié active et franche n'a pas cessé de les unir jusqu'au jour où l'auteur de *Phèdre*, reposant sur Boileau ses derniers regards, se félicita de mourir le premier. Depuis 1699 jusqu'en 1710, le principal correspondant de Boileau fut Brossette, son commentateur futur, qui lui était, à tous égards, trop inférieur pour que leur commerce épistolaire puisse être d'un grand intérêt. Cependant les lettres de Despréaux, sans excepter celles de cette troisième série, sont encore aujourd'hui instructives : les unes expliquent certains endroits de ses poëmes; les autres tiennent à l'histoire littéraire de son siècle; plusieurs renferment d'excellents conseils et d'utiles observations critiques; la plupart, enfin, donnent une très-bonne idée de son caractère et de ses mœurs. Sous d'autres rapports, il serait permis de les trouver peu dignes de ses ouvrages : il n'est point du petit nombre des auteurs épistolaires qui attirent et attachent les lecteurs par la finesse des pensées, par la vive expression des sentiments, par les grâces et l'abandon du style.

C'est par les écrits de Boileau, et surtout par ses lettres, que plusieurs détails de sa vie privée sont bien connus; mais on y a joint un plus grand nombre d'anecdotes, puisées à des sources moins dignes de confiance. Pour nous borner aux faits avérés, nous dirons qu'il s'estimait heureux quand il pouvait réparer, envers les hommes de lettres, les injustices de la fortune et de la société. Il acheta la bibliothèque de Patru, en lui en conservant la pleine jouissance. D'autres littérateurs, dignes comme celui-là de toute son estime, se sont honorés de son amitié généreuse, et n'ont pas repoussé ses bienfaits; il éprouvait tellement le besoin d'en répandre, qu'il en jeta jusque sur l'ingrat Linière. Il n'osa point en offrir à Corneille, quand la pension de ce poëte presque octogénaire, récompense trop faible et trop nécessaire de ses veilles immortelles, fut tout à coup supprimée : mais, à cette nouvelle, Despréaux vole vers Louis XIV; il tonne contre cette spoliation barbare, il renonce à la pension dont il jouit lui-même, tant que la plus sacrée de toutes ne sera point acquittée. Et l'on s'empresse de réparer une injustice qu'il

menace de punir avec tant d'éclat. Jamais satirique ne fut moins haineux : il n'était cruel qu'en vers, a dit Mme de Sévigné. Enclin à pardonner les offenses qu'il avait reçues, et jusqu'à celles qu'il avait faites, il s'est réconcilié de bonne foi avec Boursault, avec Regnard, peu s'en faut même avec les frères Perrault. Admirateur de Pascal, ami des jansénistes plutôt que leur disciple, il savait aussi rendre hommage aux talents des Bourdaloue, des Bouhours, des Rapin, et de quelques autres jésuites recommandables. Mais les écrivains qu'il a le plus fréquentés et le plus chéris sont Racine, la Fontaine et Molière. C'est à pleines mains que, dans l'épître à Racine, il a répandu des fleurs sur la tombe de Molière comme sur celle de la véritable comédie. Il révérait en lui le plus ingénieux censeur des folies humaines, l'appelait le contemplateur, le philosophe, et lui décernait le premier rang dans la littérature d'un si grand siècle, expiant par tant d'hommages huit vers moins équitables du 3e chant de *l'Art poétique*.

Despréaux porta dans toutes ses relations, et même à la cour, une franchise qui pouvait sembler souvent imprudente. Deux fois, devant Mme de Maintenon et son second époux, il couvrit d'opprobre les comédies du premier. Peu content de déclarer détestables les vers que prônaient les grands seigneurs, et surtout ceux qu'ils faisaient, il se mêlait de censurer la tyrannie comme le mauvais goût. On l'entendit blâmer hautement les persécuteurs de ces religieuses de Port-Royal, déjà si cruelles, disait-il, contre elles-mêmes. Apprenant que l'ordre d'arrêter Arnauld venait d'être signé, il s'écria : « Le roi est trop heureux pour le trouver ! » Comment ne pas s'étonner des succès qu'obtint à la cour un si mauvais courtisan? Il se vit pourvu de pensions, accablé de faveurs qu'il n'avait point sollicitées. On le fit, comme nous l'avons dit, historiographe et membre de l'Académie française; peu après on l'adjoignit, avec Racine, aux cinq premiers membres de la petite Académie des médailles, aujourd'hui des inscriptions. Cependant, lorsqu'en 1699 il vint faire à Louis XIV le récit de la mort de Racine, la froide réponse du monarque lui inspira la résolution de ne plus reparaître en de si hauts lieux : il sentait qu'il avait perdu le talent de louer, et il ne le regrettait pas; mais il croyait avoir conservé celui de médire, et l'usage qu'il en fit en 1705, dans sa satire de l'*Équivoque*, nuisit à la tranquillité de sa vieillesse. Oublié déjà dans une cour qu'il avait désertée, et où les jésuites devenaient de jour en jour plus puissants, il n'obtint pas la permission d'insérer cette douzième satire dans le recueil de ses œuvres, et il eut la faiblesse de s'affliger vivement de ce refus : la pièce assurément ne méritait ni cette prohibition ni cette tendresse. Un autre chagrin de ses vieux ans fut la perte de sa maison d'Auteuil, vendue par lui sans nécessité au financier Leverrier. Retiré du grand monde, exilé d'Auteuil, Boileau malade et sourd survivait douloureusement à ses talents et à ses amis. On avait pu distinguer trois principaux traits dans ses mœurs : la probité, la bonté, et cette fermeté d'opinions et de sentiments à laquelle on s'est accoutumé à donner, comme par excellence, le nom de caractère. Ce n'est pas qu'il n'ait subi plus d'une fois l'empire des circonstances : lui qui maudissait la chicane et diffamait les charlatans, lui qui se moquait des gentillâtres, des plaideurs, des médecins et des théologiens, on l'a vu rimer des arguments théologiques, obéir successivement à dix Esculapes, et plaider pour soutenir de fort minces titres de noblesse. Sa famille l'avait associé à ce vain procès; sa santé délicate, qui chancela soixante-quinze ans, le livrait à la médecine; et la théologie de Port-Royal, alors la plus respectable, le séduisit surtout par les persécutions qu'elle essuyait. En 1711 il habitait la maison d'un chanoine, au cloître Notre-Dame; il y fit son testament le 2 mars de cette année. Les sommes dont il disposait forment un capital d'environ 90,000 francs. Si l'on ajoute une rente viagère que lui servait la ville de Lyon, et les pensions que lui payait le Trésor royal, on a lieu de conclure qu'il jouissait d'un revenu de 10,000 fr. au moins, sans qu'il eût pourtant tiré aucun profit de ses ouvrages. Il mourut d'une hydropisie de poitrine le 13 de ce même mois de mars. Son corps fut déposé *sans pompe et sans faste,* comme il l'avait prescrit, dans la Sainte-Chapelle du palais. Transférés au Musée des monuments français, les restes de ce grand poëte en ont été retirés en 1819, pour être transportés (on ne sait trop pourquoi) à l'église de Saint-Germain-des-Prés; il eût été, ce semble, plus convenable de les replacer à la Sainte-Chapelle, sous l'endroit, encore bien connu, où tournait jadis le lutrin qu'il a chanté.

Mais il s'est élevé à lui-même le plus durable des monuments : la parfaite beauté de plusieurs de ses poëmes, et l'heureuse influence qu'ils ont exercée, lui assurent une place éminente dans nos fastes littéraires. A l'époque de ses débuts (1660), les écrits en prose de Montaigne et de Pascal, les meilleures odes de Malherbe et les plus belles tragédies de Corneille, étaient les premières et déjà magnifiques richesses de la littérature française. On y pouvait joindre quelques pages de Clément Marot et de Regnier, et, à plus juste titre, d'honorables essais de Molière et de la Fontaine; mais d'innombrables productions médiocres, informes ou barbares, étaient plus admirées que ces chefs-d'œuvre. Sans dédaigner encore l'antiquité classique, on imitait de préférence les écrivains modernes de l'Italie et de l'Espagne, entre lesquels on ne savait pas choisir. Le faux goût corrompait tous les genres de compositions en vers et en prose. Despréaux vint, et par ses censures, par ses leçons, par ses exemples, il contribua, plus que personne,

à tous les progrès de l'art d'écrire. Durant les quarante dernières années du dix-septième siècle, il rendit le public sévère, les auteurs circonspects, les talents laborieux, et la médiocrité honteuse. Ce sont là des effets qu'on ne produit pas sans se faire beaucoup d'ennemis : Boileau en eut d'implacables. Ils critiquaient dans ses vers des incorrections souvent chimériques, quelquefois réelles, et lui reprochaient néanmoins une perfection laborieuse. Ils s'efforçaient de le représenter comme un exact et froid versificateur qui ne réussissait qu'à traduire, et qui, de son propre fonds, manquait de philosophie, d'imagination, de sensibilité. Il se plaît sans doute à imiter de grands modèles; mais il crée les pensées d'autrui, a dit la Bruyère; et l'on peut ajouter que celles qui n'appartiennent qu'à lui et qui composent plus de la moitié de ses poëmes n'ont jamais moins de justesse et d'éclat que celles qu'il emprunte. En un temps où le cartésianisme était, avec le jansénisme, la plus haute lumière et la plus forte audace des meilleurs esprits, il fut un zélé défenseur de la philosophie de Descartes et de la théologie d'Arnauld. Quatre de ses vers ont délivré notre jurisprudence d'une pratique odieuse. D'autres saillies de sa verve étonnent par une énergique hardiesse qui, même au dix-huitième siècle et au dix-neuvième, aurait pu sembler téméraire. D'une autre part, il est difficile de ne pas reconnaître dans son *Lutrin* une véritable création poétique, et dans presque tous ses vers le talent de revêtir ses idées de vives images, d'allier avec harmonie aux expressions vraies et simples les couleurs et les mouvements du style figuré, d'animer ainsi son style, et de faire partager à ses lecteurs l'intérêt si vif, si passionné même, qu'il prend aux sujets qu'il traite.

Tandis que les Cotin, les Desmarets, et, après eux, les jésuites rédacteurs des Mémoires de Trévoux, le harcelaient de critiques injurieuses, les suffrages de Racine, de la Bruyère, de Bayle, de tous les esprits éclairés, vengeaient et consacraient sa gloire. Elle a cependant essuyé, sinon de pareils outrages, du moins des attaques nouvelles, vers le milieu du dernier siècle. Fontenelle, dont Racine et Boileau avaient mal accueilli les débuts poétiques, survécut cinquante-huit ans à l'un, quarante-six ans à l'autre, et ne manqua point d'employer contre les juges sévères de ses premiers essais l'autorité de son long patriarcat littéraire. Quelques-uns de ses élèves, héritiers de ses ressentiments, essayèrent de rajeunir les poudreux libelles des plus anciens ennemis de Despréaux; mais Voltaire le proclamait le législateur du Parnasse; mais Vauvenargues, Helvétius, d'Alembert, Marmontel même, étaient forcés de révérer en lui le fondateur d'une excellente école; et l'on vit, après 1788, au sein des plus violents orages, quand le mépris des vieilles renommées ne connaissait aucun frein, celle de Boileau reprendre au contraire un plus vif éclat. Nous venons d'être témoin d'un dernier déchaînement contre ses préceptes et ses exemples. La France, envahie en 1814 et 1815 par des armées étrangères, le fut en même temps par des doctrines littéraires et philosophiques qui devaient interrompre ses progrès, éteindre par degrés au milieu d'elle toutes les lumières pures et bienfaisantes, et la rendre ainsi incapable ou même indigne d'obtenir jamais la liberté qu'elle s'était promise. On entreprit sérieusement de replonger sa philosophie dans les ténèbres du mysticisme, de ramener sa littérature à la barbarie du moyen âge; et Boileau, sans doute l'un de ses écrivains les plus classiques, eut bientôt perdu toute autorité par le triomphe de ces étranges théories. Mais si elles ne doivent prévaloir que lorsqu'elles seront clairement expliquées, s'il faut attendre qu'elles soient justifiées par des productions séduisantes, nous avons lieu de présumer que Despréaux continuera longtemps d'éclairer et de diriger les talents, de leur enseigner les lois du bon goût, c'est-à-dire celles de la nature et de la vérité. Il a ignoré le nom de cette littérature fantastique dont nous avons été menacés : mais, tout indéfinissable qu'elle est, on la retrouverait comprise parmi les extravagances dont il a guéri son siècle et jusqu'ici préservé les âges suivants. A toutes les époques, depuis 1666, et spécialement à celles où l'on a tenté de le déprécier, les éditions de ses œuvres se sont multipliées à tel point qu'il nous serait impossible d'indiquer toutes celles qui mériteraient d'être signalées. Il en a lui-même publié quatre, entre lesquelles il préférait celle de 1701. Après sa mort il a eu pour éditeurs Renaudot, Brossette, Dumonteil, Souchay, et, en 1747, Saint-Marc. La plupart de leurs notes ont été recueillies dans l'édition de 1772. Celles du poëte Denis Lebrun ont paru en 1808. On a pour la première fois rassemblé tous les écrits de Boileau en vers et en prose, y compris ses lettres, dans l'édition stéréotype de 1809. Ses principaux ouvrages ont été magnifiquement imprimés chez la veuve Bodoni (à Parme) en 1814; et par M. P. Didot, en 1819. L'année 1821 a produit trois éditions avec commentaires; il en a été donné une du même genre en 1825, une encore en 1830. C'en est bien assez pour montrer qu'il y a peu d'apparence que les chefs-d'œuvre de ce poëte cessent de sitôt d'être étudiés. Berriat Saint-Prix, dans son excellente édition critique de Boileau, donne la liste des précédentes éditions, au nombre de 352, avec les variantes des 60 éditions publiées du vivant de l'auteur, ainsi que des notices bibliographiques sur les éditions de ce poëte; il y a joint un tableau généalogique de la famille de Boileau contenant plus de 50 personnages, un avertissement, etc. [M. Daunou, dans l'*Enc. d. g. du m.*]

D'Alembert, *Éloge de Boileau*. — Desmaizeaux, *Vie de Nic. Boileau Despréaux*; Amsterd., 1712, in-12. — Boze, *Éloge de Boileau*, dans les *Mém. de l'Acad. des inscript.*, t. III. — Labouderie, *Galerie franç.*, t. III. —

Daunou, *Éloge de Boileau*; Paris, 1787, in-8°. — Auger, *Éloge de Boileau Despréaux*; ibid., 1805, in-8°. — Victorin Fabre, *Éloge de Boileau Despréaux*; ibid., 1805, in-8°. — Portion, *Essai sur Boileau Despréaux*; ibid., 1805, in-8°.

BOILEAU (*Jacques*), théologien français, docteur de Sorbonne, frère de Gilles et de Nicolas Boileau, né à Paris le 16 mars 1635, mort dans la même ville le 1er août 1716. Il fut pendant vingt-cinq ans grand-vicaire et official du diocèse de Sens. En 1694, il obtint un canonicat à la Sainte-Chapelle de Paris. Il avait l'esprit porté à la satire et à la plaisanterie. Comme on lui demandait pourquoi il écrivait toujours en latin : « C'est, dit-il, de peur que les évêques ne me lisent : ils me persécuteraient. » Despréaux disait de lui que, « s'il n'avait été docteur de Sorbonne, il aurait été docteur de la Comédie italienne. » Ses nombreux ouvrages, qui roulent sur des matières singulières de théologie, d'histoire et de discipline ecclésiastique, sont relevés par un style mordant, et par mille traits curieux : ils annoncent une étonnante érudition et une assez grande hardiesse d'esprit. Ses principaux sont : *De antiquo Jure presbyterorum in regimine ecclesiastico*; Turin (Lyon), 1676, in-12; 1678, in-8°; — *Historia confessionis auricularis*; Paris, 1683, in-8°; — *Disquisitiones duæ de Residentia canonicorum, quibus accessit tertia, de Tactibus impudicis, an sint peccata mortalia vel venalia? cum colloquio critico de sphalmatibus virorum illustrium*; ibid., 1695, in-8°; — *Historia Flagellantium, sive de perverso flagellorum usu apud christianos*; Paris, 1700, in-12 : cet ouvrage fit beaucoup de bruit; il en existe une traduction infidèle, Paris, 1701, in-12, et une imitation anglaise, sous le titre : *Memorials of human superstition, imit. from the Hist. Flagell. of the abbé Boileau*, avec gravures; Londres, 1785, in-8°; — *Historica disquisitio de Re vestiaria hominis sacri, vitam communem more civili traducentis*; Amsterdam, 1704, in-12; — ΔΟΚΙΜΑΣΤΗΣ, *sive de librorum circa res theologicas Approbatione*; Anvers, 1708, in-16; — *De antiquis et majoribus episcoporum Causis*; Liége (Lyon), 1778, in-4°; — *Disquisitio theologica de Sanguine corporis Christi post resurrectionem, ad epistolam 146 Augustini*; 1681, in-8° : c'est un des ouvrages où l'auteur a déployé le plus d'érudition; — *Traité des Empêchements dirimants du mariage*, ouvrage rare, solide et curieux; Cologne (Sens), 1691, in-8°. L'abbé Boileau mit à la tête de plusieurs de ses livres des noms supposés, tels que Claudius Fonteius, Jacques Barnabe, Marcellus Ancyranus.

Nicéron, *Mémoires*, t. XII. — Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, édit. Fontette. — Chaudon et Delandine, *Dict. hist.*

BOILEAU (*Jacques*), conventionnel, né à Avallon en 1752, exécuté le 31 octobre 1793. Il fut d'abord juge de paix à Avallon, puis député du département de l'Yonne à la convention nationale. Il siégea dans cette assemblée parmi les membres qui prirent le nom de Girondins, vota la mort de Louis XVI, fut ensuite envoyé à l'armée du Nord, et, à peine de retour, dénonça la commune de Paris, Marat surtout, qu'il appelait un *monstre*, et demanda que la tribune nationale fût purifiée chaque fois que ce représentant y serait monté. Il fut un de ceux qui appuyèrent le plus violemment le projet d'une garde départementale pour assurer la liberté de la convention. Il faisait partie de la commission des *Douze* qui commit tant de fautes, et fut la cause de l'insurrection du 31 mai 1793. Mis hors la loi avec le parti de la Gironde, et n'ayant pas voulu se soustraire au décret d'accusation lancé contre lui, il fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — *Biographie des Contemporains*.

BOILEAU (*Nicolas*), traducteur français, probablement fils ou neveu du précédent, vivait à Avallon dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il siégea au conseil des cinq-cents jusqu'au 18 brumaire. On a de lui : une *traduction* du 1er volume de l'*Histoire des Suisses*, par J. de Müller; Paris, 1797. La Baume a traduit les sept derniers volumes.

Rabbe, Sainte-Preuve et Boisjolin, *Biographie des Contemporains*.

* **BOILEAU** (*Jacques-René*), chimiste français, né à Amiens en 1715, mort en 1772. Il fut directeur de la manufacture royale de Sèvres sous Louis XV, et contribua à la prospérité de cet établissement.

Le Bas, *Dict. encyclop. de la France*.

BOILEAU (*Jean-Jacques*), théologien et biographe français, né près d'Agen en 1649, mort à Paris le 10 mars 1735. Il fut chanoine à la collégiale de Saint-Honoré, à Paris. Ses principaux ouvrages sont : *Lettres sur différents sujets de morale et de piété*; Paris, 1737, 2 vol. in-12. Il parle dans la 28e du vertige ou de l'hypocondrie du célèbre Pascal; — *Vie de madame de Liancourt*; ibid., 1698, in-12; ibid., 1779, in-12; — *Abrégé de la vie de madame de Combé, institutrice de la maison du Bon-Pasteur*; ibid., 1700, in-12; ibid., 1732, in-8°; — *Vie de madame d'Épernon*.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, édit. Fontette. — Chaudon et Delandine, *Dict. hist.*

BOILEAU (*Marie-Louis-Joseph* DE), jurisconsulte et littérateur français, né à Dunkerque en 1741, mort à Paris le 7 avril 1817. Il exerça d'abord avec honneur et distinction la profession d'avocat dans le département de la Somme. Plus tard, il vint à Paris et y cultiva la littérature. N'ayant pu rembourser les sommes qu'il avait empruntées pour plaider contre sa femme, qui réclamait la totalité de sa dot, il subit plusieurs années de prison. Cette détention fut sans doute une des raisons qui l'engagèrent, dans les dernières années de sa vie, à défendre vive-

ment la liberté individuelle, et à se livrer à d'infatigables recherches sur les améliorations à introduire dans l'ordre judiciaire. On a de lui : *Recueil des règlements et Recherches concernant les municipalités*; Paris, 1785, 5 vol. in-12; — *les Embarras du Père de famille*; comédie en vers; ibid., 1787, in-8°; — *Voyages et réflexions du chevalier d'Ostalis*; ibid., 1787, 2 vol. in-12; — *Entretiens philosophiques et historiques sur les procès*; ibid., 1803, 1805, 1806, in-12; — *Histoire du Droit français*; ibid., 1806, in-12; — *Code des Faillites*; ibid., 1806, in-12; — *l'Opinion*, poëme; ibid., 1806, in-8°; — *Histoire ancienne et moderne des départements de Belgique*; ibid., 1807, 2 vol. in-12; — *Épître à Étienne et à Nicolas Boileau*; ibid., 1808, in-12; — *la Femme stellionataire à ses enfants*, poëme; ibid., 1809, in-8°; — *Épître à l'Amitié*; ibid., 1811, in-8°; — *De la contrainte par corps, abus à réformer*; ibid., 1814, in-8°; — *Droit d'appel de toutes condamnations par corps prononcées par les juges de commerce*; ibid., 1817, in-8°; — *Moyens additionnels, confirmatifs du droit d'appel*; in-8°; — *Mise en liberté des détenus pour dettes, par le consentement des trois quarts en sommes*, in-8°; — *Notions sommaires sur les septuagénaires, et réclamations au roi et au corps législatif.*

Rabbe, Sainte-Preuve et Boisjolin, *Biographie des Contemporains*. — Quérard, *la France littéraire*.

BOILEAU (*Mélanie* DE), femme de lettres, fille du précédent, né vers 1772 à Abbeville (Somme). Ses principaux ouvrages sont : *Élisa*, ou *les Trois Chasseurs*; Paris, 1808, 2 vol. in-12; — *la Princesse de Chypre*, roman historique, publié sous le pseudonyme d'Ursule Skeutterie; ibid., 1805, 5 vol. in-12; — *Cours élémentaire d'histoire universelle*; ibid., 1809, 10 vol. in-12 : on remarque dans ce cours une grande exactitude et une heureuse disposition de matériaux; le style n'y est pas soigné; — *Atlas historique, chronologique et littéraire*; ibid., 1820, in-fol. : cet ouvrage prouve que Mélanie de Boileau n'était pas étrangère aux travaux d'érudition; — *Trois nouvelles politiques*; ibid., 1824, in-8°.

Quérard, Suppl. à *la France littéraire*.

BOILEAU DE MAULAVILLE (*Edme-François-Marie*), archéologue français, né à Auxerre le 21 décembre 1759, mort à Paris le 25 septembre 1826. Il s'occupait de l'administration de sa fortune et consacrait ses loisirs à l'étude, quand il fut jeté en prison par les agents de la Terreur. Il en sortit au 9 thermidor. A l'époque des deux invasions étrangères, il brava une mort imminente plutôt que de signer un ordre qui aurait ruiné la commune dont il était maire; et il ne dut la vie qu'à ses enfants, qui se jetèrent entre lui et l'assassin. Il se rendit à Paris dans l'intention d'y trouver les ressources qui lui étaient nécessaires pour compléter et mettre au jour l'ouvrage d'Étienne Boyleaux sur les métiers au treizième siècle; car il se vantait d'être issu de cet échevin de Paris. Il communiqua à l'Académie Celtique, dont il était membre, quelques fragments de ses recherches sur les métiers au moyen âge. Il mourut avant d'avoir achevé ce travail, et fut inhumé dans sa terre de Mont-Regnault, où il avait fait construire une chapelle pour la sépulture de sa famille. On a de lui : *Notice sur un dicton populaire de Picardie : Tout le monde, c'est le vacher de Chauny*; — *Sur le sobriquet des singes de Chauny et sur quelques usages singuliers*, dans le VI[e] vol. des *Mémoires de l'Académie Celtique*; — *Nouveau Mémoire sur le monument antique autrefois connu sous le nom de marbre de Thorigny*, actuellement transféré dans la ville de Saint-Lô, avec des pl., dans le *Recueil de la Société des Antiquaires*; t. VII, p. 278-307; — plusieurs articles dans la *Biographie universelle* de Michaud, et entre autres celui d'*Étienne Boyleaux*.

Depping, *Notice sur Boileau de Maulaville*.

BOILLEAU (*Jean-Louis*), biographe français, mort en février 1834. Il était notaire à Paris, et adjoint de l'une des mairies de cette capitale. On a de lui, en collaboration avec Bergasse, *Éloge historique du général d'Hautpoul, inspecteur général de cavalerie*; Paris, 1807, in-8°.

Quérard, Supplément à *la France littéraire*.

BOILLOT (*Joseph*), architecte français, né à Langres en 1560. Il apprit, dans sa jeunesse, les mathématiques et le dessin, et se familiarisa avec tous les procédés de la gravure. Il maintint sa ville natale sous l'obéissance de Henri IV, qui l'avait employé dans son armée en qualité d'ingénieur. Ce prince le récompensa de son dévouement par l'emploi de contrôleur du grenier à sel et de directeur du magasin des poudres et salpêtres. On a de Boillot : *Nouveaux portraits et figures de termes pour user en l'architecture; composés et enrichis de diversité d'animaux, et représentés au vrai selon l'antipathie et contrariété naturelle d'iceulx*; Langres, sans date, in-fol., avec une épître dédicatoire au duc de Nevers, datée du 1[er] janvier 1592; trad. en allemand par Jean Brantz; Strasbourg, 1604, in-fol., et réimprimé sans nom d'auteur par Mariette, qui l'a intitulé *Livre de termes d'animaux et leurs antipathies, fort utile pour toutes sortes de personnes se mêlant de dessin*; Paris, in-8°; — *Modèles d'artifices de feu et de divers instruments de guerre*, avec les moyens de s'en prévaloir pour assiéger, battre et défendre toutes sortes de places; utiles et nécessaires à tous ceux qui font profession des armes; Chaumont, 1698, in-4°; réimprimé avec la trad. allem. de Brantz; Strasbourg, 1603, in-fol., avec 9 pl. gravées à l'eau-forte par Boillot.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

BOILLOT (*Henri*), littérateur et théologien français, né en Franche-Comté le 29 septembre 1698, mort à Dôle le 3 juillet 1733. Il entra dans la compagnie de Jésus, et professa dans plusieurs maisons de cet ordre la rhétorique, la philosophie et la théologie. On a de lui : *Explication latine et française du second livre des Satires d'Horace;* Lyon, 1710, avec une *Dissertation en latin et en français sur la satire;* — *le Noyer,* élégie d'Ovide expliquée en français; Lyon, 1712, in-12; — *Maximes chrétiennes et spirituelles, extraites des œuvres du P. Nieremberg;* Lyon, 1714, 2 vol. in-12; — *Sermons nouveaux sur divers sujets;* Lyon, 1714, 2 vol. in-12; — deux odes, dont l'une est intitulée *la Philosophie préférée à la poésie,* et l'autre, *la Philosophie victorieuse de la poésie;* elles sont toutes deux insérées dans un recueil d'odes imprimé à Vienne en Dauphiné, 1711, in-12. — Le P. Boillot a laissé inachevé un ouvrage qui a pour titre : *De la Recherche de la vérité.*

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.* — Quérard, *la France littéraire.*

BOILLOT (*Philibert*), oratorien et poète français, né en Bourgogne, mort le 25 décembre 1729. Il laissa deux poëmes, l'un en vers latins, intitulé *Passeres;* l'autre en vers français, sous ce titre : *la Mort de la fouine Lizette.* Ces deux ouvrages font assez connaître le tour d'esprit du poëte. Il travaillait cependant à une œuvre philosophique que la mort a interrompue.

Papillon, *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne.*

***BOILLY** (*Louis-Léopold*), peintre français, né en 1761 à la Bassée (Nord), mort vers 1830. Il peignit le genre et le portrait, et ses œuvres se font remarquer par la verve et la légèreté du pinceau. Ses *Scènes de boulevard,* sa *Lecture des Journaux,* son *Théâtre de Polichinelle,* méritent surtout d'être mentionnés. Tresca, Petit et Chaponnier ont gravé plus de cent feuilles d'après Boilly.

Gabet, *Dictionnaire des Artistes.*

***BOIN** (*Antoine*), médecin français, né à Bourges le 19 janvier 1769, mort vers 1845. Il servit longtemps comme médecin dans les armées de la république et de l'empire, et fut élu en 1815 membre de la chambre des députés. On a de lui entre autres : *Dissertation sur la chaleur vitale* (Paris, 1802); — *Coup d'œil sur le magnétisme;* Bourges, 1814; — *Mémoire sur la maladie qui régna, en* 1809, *sur les Espagnols prisonniers de guerre à Bourges;* Paris, 1815.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — *Biographie des Contemporains.*

BOINDIN (*Nicolas*), littérateur français, né à Paris le 29 mai 1676, mort le 30 novembre 1751. Il était âgé de vingt ans lorsqu'il entra dans les mousquetaires; mais la faiblessse de sa santé l'obligea d'abandonner le service; il se livra à la culture des lettres, et fut reçu en 1706 à l'Académie des inscriptions. On l'aurait admis à l'Académie française, si l'athéisme qu'il affichait ne l'en eût fait exclure par le cardinal de Fleury. Voltaire, dans *le Temple du Goût,* a tracé en ces termes le portrait de Boindin, qu'il désigne sous le pseudonyme de *Bardou :*

Un raisonneur, avec un fausset aigre,
Criait : « Messieurs, je suis ce juge intègre
« Qui toujours parle, argue et contredit;
« Je viens siffler tout ce qu'on applaudit. »
Lors la Critique apparut, et lui dit :
— « Ami Bardou, vous êtes un grand maître;
« Mais n'entrerez en cet aimable lieu.
« Vous y venez pour fronder notre dieu :
« Contentez-vous de ne pas le connaître. »

Boindin, vers la fin de sa vie, eut à souffrir d'une fistule qui était devenue incurable. Les honneurs publics de la sépulture lui furent refusés, et on l'inhuma secrètement à trois heures du matin. On a de Boindin : *le Bal d'Auteuil,* comédie en 3 actes et en prose, avec un prologue, 1702, in-12 : le roi chargea le marquis de Gesvres de réprimander les comédiens de ce qu'ils avaient joué cette pièce trop libre; elle fut retirée du théâtre après quelques représentations : c'est de cette époque, dit-on, que date la censure dramatique; — *Lettres historiques sur tous les spectacles de Paris;* Paris, 1719, in-12; — *Mémoire pour servir à l'histoire des couplets de* 1710, *attribués faussement à J.-B. Rousseau;* Bruxelles, 1752, in-12; — *le Petit-Maître de robe,* comédie en 1 acte; — *le Port de mer,* comédie en 1 acte et en prose; Paris, 1704, in-8°; — *les Trois Gascons,* comédie en 1 acte, en collaboration avec Lamotte; — *Discours sur les Tribus romaines,* où l'on examine leur origine, l'ordre de leur établissement, leur situation, leur étendue et leurs divers usages suivant les temps, en trois part., dans le *Recueil de l'Académie des inscriptions,* t. Ier et IV, 1717-1723; — *Discours sur la Forme et la construction du théâtre des anciens,* où l'on examine la situation, les proportions et les usages de toutes ses parties; ibid., id.; — *Discours sur les Masques et les habits de théâtre des anciens;* ibid., t. IV, 1723. Parfait l'aîné, héritier des ouvrages de Boindin, en publia une édition en 1752, 2 vol. in-12.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique.* — Quérard, *la France littéraire.*

BOINEBOURG (*Jean-Christian,* comte DE), diplomate allemand, né à Eisenach le 12 avril 1622, mort vers 1680. Il était conseiller intime de l'électeur de Mayence, et fut employé par le landgrave de Hesse dans diverses négociations dont il s'acquitta avec succès. C'est ce qui inspira le désir au duc de Saxe-Gotha et au roi de Suède d'attirer à leur service le comte de Boinebourg; mais ce dernier, ayant embrassé le catholicisme, s'attacha à l'électeur de Mayence. L'empereur Ferdinand III étant mort, on voulut savoir si l'électeur de Bavière voudrait succéder à ce prince; et le comte de Boinebourg fut envoyé à Munich pour s'en informer. Il siégea plus tard dans la diète de Ratisbonne; mais le crédit et

la considération dont il y jouit excita l'inquiétude jalouse de l'électeur de Mayence, qui le priva de ses places et le fit jeter en prison. Boinebourg, mis en liberté après cinq mois de détention, alla s'établir à Francfort. Il aimait les lettres, il les cultivait; il avait chargé de notes marginales les livres de sa bibliothèque. La plus grande partie de sa correspondance, qui était fort étendue, a été insérée dans le *Commercium Leibnitzianum*.

Son fils, *Philibert-Guillaume*, diplomate allemand, mort en 1717, s'acquitta aussi avec succès de quelques ambassades pour l'électeur de Mayence. Nommé gouverneur d'Erfurt en 1702, il trouva cette ville dans l'état le plus déplorable, et la laissa quinze ans après dans la situation la plus prospère; elle était riche, bien administrée, comptait plusieurs beaux édifices, possédait une chaire d'histoire et de droit politique, fondée par son gouverneur, qui augmenta la bibliothèque et assigna des fonds pour l'entretenir.

Commercium Leibnitzianum. — Sax, *Onomasticon literarium*, IV et V.

BOINVILLIERS-DESJARDINS (*Jean-Étienne-Judith* FORESTIER), grammairien français, né à Versailles le 3 juillet 1764, mort le 1er mai 1830. A l'âge de vingt ans il vint à Paris ouvrir un cours de littérature, entra ensuite à l'École normale, et obtint, lors de la création des écoles centrales, la chaire de belles-lettres à Beauvais. Ce fut le sentiment patriotique qui lui dicta son premier ouvrage, lequel parut, en 1794, sous le titre de *Manuel du Républicain*, ou *l'Esprit du* Contrat social *mis à la portée de tout le monde*. L'élan qui le lui avait inspiré se calma singulièrement dans la suite. On peut supposer néanmoins que le souvenir que cette publication avait laissé dans certains esprits fut pour quelque chose dans la disgrâce qui frappa Boinvilliers en 1816. Il était, à cette époque, inspecteur de l'académie de Douay. Après sa destitution, il vint à Paris, et consacra ses loisirs forcés à des travaux littéraires. Ses principaux ouvrages sont: *Monsieur le Marquis*, comédie en 2 actes et en vers, 1792, in-8°; — *le Livre de l'Enfance*, 1792, in-18; — *le Code de morale et de politique mis à la portée des jeunes républicains, par demandes et par réponses*, 1793, in-8°; — *Calendrier des Enfants*, ou *Étrennes d'Ésope contenant des fables instructives*, 1795, in-12; — *Guerre aux Anglais!* poëme de 190 vers, par le C...., revu et corrigé par Boinvilliers, 1797, in-8°; — *Condorcet en fuite*, drame historique en 3 actes, 1797; — *Manuel latin*, 1797, in-12; 5e édition, 1805, in-12; — *Grammaire élémentaire latine, réduite à ses vrais principes*, 1792, in-12; — *Apollineum opus*, 1801, in-12; — *Apollinei operis Carmina difficillima*, 1802, in-12; — *Manuel des enfants et des adolescents*, 1803, in-12; — *Grammaire raisonnée*, 1803, 2 vol. in-12; — *Leçons d'Orthographe française et de ponctuation*, ou *Cacographie*, 1803, in-12; — (avec Jacques) *Saint-Alme et Zulime*, ou *l'Ile Fortunée dans les sables brûlants de la Libye, aventure singulière et véritable lors de l'expédition des Français en Égypte*, librement traduite de l'allemand, 1803, in-12; — *Cacologie*, ou *Recueil de locutions vicieuses, empruntées des meilleurs écrivains ou d'auteurs bien connus*, 1807; — *Manuel des Étudiants*, 1810, in-12; — *Abrégé de l'Histoire des antiquités romaines*, 1810, in-18; — *Cours analytique d'Orthographe et de Ponctuation*, ou *Nouvelle Grammaire des Dames*, 1810, in-12; — *Mémorial du Jeune Age*, 1813, in-8°. Boinvilliers a été l'éditeur des ouvrages suivants: *Dictionarium Latino-Gallicum*, 18e édit., 1804, in-8°; — *Gradus ad Parnassum*, 1804, in-8°; 1807, in-8°; — *Dictionnaire des Commençants*, 1804, in-8°; — *Dictionnaire universel Français-Latin*, par Lallemand, 10e édit., 1805, in-8°; — *des Hommes illustres de la ville de Rome*, traduit du latin de Lhomond, 1806, in-8°. Il a donné des éditions de *Phèdre*, de *Faërne*, des *Comédies* de *Térence*, etc. Enfin, Boinvilliers a été membre d'un grand nombre de sociétés littéraires des départements, et correspondant de l'Institut depuis 1800. Il se mit sur les rangs en 1819 pour une place vacante à l'Académie, et n'eut qu'une voix: ce fut alors qu'il se retira à Durscamps, département de l'Oise, où il mourut.

Biographie des Hommes vivants. — Quérard, *la France littéraire*. — *Biographie des Contemporains*. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

BOIOCALUS. *Voy*. BOJOCALUS.

* **BOIORIX**, chef des Boïens, vivait dans la première moitié du second siècle avant J.-C. En l'an 194 il leva, avec ses deux frères, l'étendard de la révolte contre les Romains, et livra à Tiberius Sempronius une bataille dont l'issue fut indécise. Les Boïens luttèrent ainsi pendant quelques années contre les Romains, jusqu'à ce qu'ils furent enfin réduits par Scipion en l'an 191 avant J.-C. Quant à Boïorix, il n'en est plus question dès lors dans l'histoire.

Tite-Live, XXXIV, 46, 47, 56; XXXV, 4, 5, 40; XXXVI, 38, 39.

BOIREL (*Antoine*), chirurgien français, né en 1625, mort vers 1700. Il pratiqua son art à Argentan, en Normandie, où il fut lieutenant du premier chirurgien du roi. Son admiration pour les anciens ne l'empêcha point de s'approprier la méthode d'Ambroise Paré, chef de la chirurgie française. Il se pénétra de l'esprit de ce grand maître dans les travaux auxquels il se livra. On a de lui: *Traité des plaies de la tête*; Alençon, 1677, in-8°.

Biographie médicale.

BOIREL (*Pierre*) (1), fils (2) d'Antoine, médecin français, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il devint médecin de la

(1) Et non Nicolas.
(2) Et non frère.

faculté de Paris, et laissa *Nouvelles Observations sur les maladies vénériennes, où l'on apprend en quoy consistent et d'où procèdent la grosse vérole, et tous les accidents qui l'accompagnent et qui la suivent, avec les moyens de la guérir, soit par la salivation, soit sans salivation, et sans être obligé de garder la chambre;* Paris, 1707 et 1711. Cette dernière édition est suivie d'un traité *sur la vérole et la panacée mercurielle.*

Carrère, *Bibliothèque littéraire de la médecine.* — *Biographie médicale.*

BOIRIE (*Eugène* CANTIRAN DE), dramaturge français, né à Paris le 22 octobre 1783, mort le 14 décembre 1837. L'acquisition que son père avait faite du théâtre des Jeunes Artistes, le porta à écrire pour la scène. Plus tard, il dirigea ou régit à son tour des établissements dramatiques : il fut directeur du théâtre des Jeunes Artistes, où il remplaça son père, et de l'Odéon, qu'il dut quitter après la restauration. Il régit aussi la Porte-Saint-Martin. La plupart de ses ouvrages ont été composés en collaboration avec d'autres auteurs, sauf son mélodrame de *Catinat, ou la Bataille de Staffarde*, en trois actes; Paris, 1816.

Biographie des Hommes vivants. — Quérard, *la France littéraire*, et supplément au même.

***BOIRON** (*Pierre*), conventionnel, né à Saint-Chamond, exerçait dans cette ville la profession de tonnelier lorsque ses sentiments patriotiques le firent nommer député suppléant à la convention nationale par le département de Saône-et-Loire. Il ne prit séance qu'après le procès de Louis XVI, et se rangea du côté des girondins. Après le 31 mai 1793, il fut accusé d'avoir pris une part active, par ses conseils, à l'insurrection fédéraliste de Lyon; il parvint à se disculper, et un décret, rendu le 8 mars 1794, le déchargea de cette accusation. Après la session, il retourna à Avallon, et reprit son état de tonnelier.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — *Biographie des Hommes vivants.*

BOIS (DU). *Voy.* DUBOIS.

BOIS ou **BOISIUS** (*Jean*). *Voy.* BOYSE.

BOIS-BÉRENGER (*Charlotte-Henriette* TARDIEU-MALESSY, marquise DE), victime politique, née à Paris en 1767, morte dans la même ville le 14 juillet 1794. Elle demeura en France pendant l'émigration de son mari, pour empêcher que sa famille ne fût dépouillée de ses biens; et, afin de mieux atteindre ce but, elle forma une demande judiciaire en divorce. Cette démarche ne put la sauver : on l'arrêta comme suspecte, et on l'enferma au Luxembourg, avec son père, sa mère et sa sœur. Durant sa captivité, Mme de Bois-Bérenger s'oublia elle-même pour soulager les souffrances des femmes qui partageaient son sort, pour consoler son père presque mourant, et pour partager sa nourriture avec sa mère, mise au secret dans un cachot. Ce fut douze jours avant la chute de Robespierre que cette famille infortunée comparut devant le tribunal révolutionnaire. Mme de Bois-Bérenger, instruite de la condamnation de ses parents, et n'ayant pas entendu la sienne, se livra au plus violent désespoir; mais à peine eut-elle connu son arrêt, qu'elle s'abandonna à la plus vive satisfaction. Elle se coupa elle-même les cheveux, encouragea sa famille par des paroles pleines de tendresse et d'espérance, leur montra dans un monde meilleur la récompense de leurs vertus; et perdit la vie avec le calme et la sérénité qui ne l'avaient jamais abandonnée.

Biographie nouvelle des Contemporains.

BOIS DE LA PIERRE (*Louise-Marie* DE LANFERNAT, épouse de N. DE), femme de lettres, née au château de Courteilles, près de Verneuil, en Normandie, l'an 1663; morte le 14 septembre 1730. Elle jouit, en son temps, de quelque réputation qu'elle dut à ses poésies, aujourd'hui complétement oubliées, et elle se livra à d'utiles recherches sur l'histoire de son pays. Ayant perdu son mari, tué à la bataille de Malplaquet en 1709, elle refusa de contracter un nouveau mariage, et partagea son temps entre ses études et un petit nombre de savants. Elle a fourni des documents au P. de Montfaucon pour ses *Monuments de la monarchie française;* au P. Simplicien, pour son *Histoire généalogique de la Maison royale de France;* et à Louis d'Après, curé de Saint-Martin de L'Aigle, pour son *Histoire* (de la ville) *de L'Aigle, des seigneurs de ce lieu, et de tous les événements auxquels ils ont eu part :* cet ouvrage n'a jamais été imprimé. On a de Mme du Bois de la Pierre un manuscrit intitulé *Chronologie historique des prieurs de la Chaise-Dieu.*

Lelong, *Bibliothèque historique de la France* (édition Fontette.)

BOISARD (*J.-J.-F.-M.*), fabuliste français, né à Caen en 1743, mort dans la même ville en 1831. Il fut nommé, en 1768, secrétaire de l'intendance de Normandie; en 1772, secrétaire du conseil des finances de Monsieur, comte de Provence, et secrétaire du sceau et de la chancellerie de ce prince en 1778. Les réformes auxquelles la révolution obligea les princes firent perdre sa place à Boisard, qui reçut une modique pension, bientôt supprimée par suite de l'émigration du comte de Provence. Notre fabuliste vécut dès lors dans un état voisin de l'indigence; et, après quelques années de séjour à Paris, où ses opinions antirévolutionnaires lui fermèrent l'accès à tous les emplois, il retourna dans sa ville natale. Il avait commencé sa carrière poétique en 1764. Il publia ses premières fables dans le *Mercure de France* de 1769 à 1773, dans l'*Almanach des Muses*, et dans d'autres recueils périodiques. Il était membre de l'Académie des belles-lettres de Caen. On a de lui : *le Déluge*, ode couronnée à Rouen, 1790; — *Fables nouvelles;* Paris, 1773, in-8°; nouv. édit., 1777,

2 vol. in-8° ; — *Fables*, faisant suite aux deux vol. précédents ; Caen et Paris, 1803, in-8° ; — *Fables et poésies diverses* ; Caen, 1804, in-12 ; — *Nouveau Recueil de fables* ; Caen, 1805, in-12 ; — *Mille et une fables* ; Caen, 1806, in-12 : c'est une nouvelle édit. des deux vol. publiés en 1777.

Nous n'hésitons pas à placer Boisard sur la même ligne que Florian, et fort au-dessus du spirituel Lamotte. Ses *Fables* se recommandent surtout par une simplicité exempte de recherche. Il est à croire que Boisard au talent d'écrivain ne joignait pas celui de le mettre en lumière ; car on le cite rarement.

Jean-Paul FABER.

Biographie universelle de Michaud. — *Almanach des Muses*. — *Bibliothèque française de* 1804.

BOISARD (*J.-F.*) fabuliste français, neveu du précédent, naquit à Caen vers 1762. On ignore la date de sa mort. Il s'était d'abord voué à la peinture ; mais, n'y obtenant aucun succès, il l'abandonna pour la poésie, où il ne fut pas plus heureux. Après avoir émigré au commencement de la révolution, il rentra en France pendant 1793, fut arrêté, condamné à mort, et n'échappa que par un miracle à l'exécution de cet arrêt. Il mena toujours une vie errante et malheureuse, souvent séparé de sa femme, qu'il chérissait, et n'allégeant son infortune qu'au moyen des secours qu'il recevait de quelques protecteurs. Parmi les personnes auxquelles il avait adressé des vers, on cite Horace Vernet, Bosio, Gérard. On a de lui : *Fables dédiées au roi* ; Paris, 1817, in-8°. ; — *Fables faisant suite à celles qui sont dédiées au roi* ; Paris, 1822, 2e partie, 1 vol. in-8°.

Les deux fabulistes Boisard, l'oncle et le neveu, ont été confondus ensemble par quelques biographes.

Quérard, *la France littéraire*. — *Biographie portative des Contemporains*.

BOISARD. *Voy*. BOIZARD.

BOISBAUDRON (le baron DE LOYNES DE), guerrier français, né vers 1749, mort en 1801. Il entra, jeune encore, dans la marine, et ne la quitta qu'en 1791, pour se ranger sous les drapeaux de l'armée de Condé. Il y resta jusqu'en 1795. Il se rendit alors en Bretagne avec des instructions particulières pour les chefs de l'armée vendéenne ; mais, à son arrivée dans cette province, il fut surpris par un détachement républicain, fort supérieur en nombre à celui qu'il commandait. Ce fut en vain qu'il se défendit avec vigueur ; il eut la cuisse percée d'une balle, et fut contraint de se rendre. De la prison de Rennes, où on le transféra, il écrivit aux chefs royalistes pour les exhorter à repousser tout projet de pacification. Le traité de la Mabilais lui ayant fait rendre la liberté, il alla aux eaux d'Aix-la-Chapelle, et s'établit ensuite à Orléans. Les dénonciations dont il fut l'objet le déterminèrent à se rendre à Paris pour les combattre ; mais il fut arrêté dans l'hôtel même du ministre de la police, ramené à Orléans, jeté en prison, et traduit devant une commission militaire. L'éloquence qu'il déploya en présence de ce tribunal fit ajourner, une première fois, sa condamnation, qui déjà était décidée ; mais elle n'aurait pu l'y soustraire huit jours après, si un décret, sollicité la veille par Lanjuinais et ses amis, ne fût venu, pendant la séance, déclarer l'incompétence de la commission. Après le 18 fructidor, il fut compris dans la mesure qui expulsait de France tous les émigrés ; il voyagea en Angleterre et en Danemark, ne put supporter les rigueurs de ces climats étrangers, et rentra dans sa patrie dès qu'il put en obtenir la permission. Les douleurs que lui causait sa blessure se réveillèrent alors avec violence ; il crut les calmer par de fortes doses d'opium qui altérèrent sa santé, et il mourut, à trois lieues d'Orléans, dans une terre de M. d'Aulteroche, auquel il était uni par les liens de la parenté. Sa femme avait péri à la déroute du Mans en 1794, et son fils à l'affaire de Quiberon.

Beauchamp, *Histoire de la guerre de la Vendée*. — Billard de Veaux, *Mémoires*.

* **BOISBOISSEL** (le comte DE), poëte et auteur dramatique, natif de Tréguier (Côtes-du-Nord), mort le 2 février 1814. Nous connaissons de lui les ouvrages suivants, imprimés ou inédits, que nous avons trouvés réunis dans un volume conservé par ses descendants : *Prose et rimes d'un Bas-Breton*, ou *Fadaises et Fariboles du comte de B**** ; la Haye, 1770, in-8°, broch. de 40 p. — *Constantin, roi de la Bretagne Armorique*, tragédie ; Amsterdam et Paris, Esprit, 1783, in-8° de 61 p., suivie d'une *Ode sur le Miserere*, p. 62-64 ; — *l'École des vieillards*, comédie en trois actes et en vers ; Paris, Cailleau, 1785, in-8° ; — *le Triomphe de l'Innocence*, comédie en un acte et en prose ; Paris, Cailleau, 1783, in-8° ; — *la Constance couronnée*, pastorale en un acte ; Paris, les marchands de nouveautés, 1782, in-8° ; — *Idées patriotiques sur les premiers besoins du peuple, proposées à l'assemblée des États généraux, avec un aperçu sur les principaux objets à traiter pendant leur tenue* (sans titre ni faux titre), 1789, in-8° ; — *l'Athéisme*, ou *les Mœurs du temps*, ode inédite, terminée par l'auteur deux jours avant sa mort. Les pièces manuscrites qui terminent ce volume sont : une ode intitulée *Prière d'un honnête homme à l'instant de sa mort*, et *le Moment critique*, conte moral en vers, lu à la séance publique du Musée de Paris le 2 avril 1785, et imprimé dans le *Mercure de France* de la même année, vers juin. La poésie prosaïque de Boisboissel a été glorifiée dans le sixain hyperbolique suivant, écrit sur l'une des gardes du livre :

A l'auteur.

Dans tes vers pleins de feu, de grâce et de raison,
Tu célèbres ton Dieu, les héros et les belles.
Pour prix de tes travaux, sur ton modeste front,

La vertu, B......, de ses mains immortelles,
Aux myrtes de Cypris, aux lauriers d'Apollon,
Unit, en souriant, ses palmes immortelles.
P. LEVOT.

Documents inédits.

*BOIS-CLAIR (*Gaspard-Antoine* DE), aumônier du roi Christian V de Danemark, vivait à la fin du dix-septième siècle. Il était né à Lyon, et embrassa le luthéranisme après son arrivée à Copenhague en 1690. Il fut nommé en 1693 prédicateur à la cour danoise et professeur de langue française. Il quitta le Danemark en 1699, après la mort du roi. On a de Bois-Clair : *Dialogue entre un Luthérien et un Réformé*; Copenh., 1693; — *Jonas, prophète*; ibid., 1694; — *la Vie de saint Timothée*; ibid., 1695; — *Oraison funèbre de Christian V*; ibid., 1700.
P.-L. M.

Kraft et Nyerup, *Dansk-Norsk Litteratur-Lexicon.*

*BOIS-DUVAL (*Jean-Alphonse*), médecin et naturaliste français, né à Ticheville le 17 juin 1801. Il étudia à Vimoutiers, puis travailla dans plusieurs pharmacies à Falaise, à Rouen et à Paris. En 1824, il remporta un prix de botanique et un prix d'histoire naturelle médicale à l'École de pharmacie de Paris. Il fut reçu docteur en médecine en 1828. Ses principaux ouvrages sont: *Flore française*, ou *Description synoptique de toutes les plantes phanérogames et cryptogames qui croissent naturellement sur le sol français, avec les caractères des genres des agames et l'indication des principales espèces*; Paris, 1828; — *Essai sur une monographie des zygénides, suivi du Tableau méthodique des lépidoptères d'Europe*; Paris, 1828; — *Icones historiques des lépidoptères nouveaux ou peu connus*; Paris, 1832; — *Faune entomologique de Madagascar, Bourbon et Maurice* (*lépidoptères*); Paris, 1833; — *Faune entomologique de l'Océanie*; Paris, 1835; — *Species général des Lépidoptères* (papillons), t. I[er]; ibid., 1836; — *Genera et Index methodicus Europæorum Lepidopterorum*; Paris, 1840.

Quérard, supplément à *la France littéraire*. — Lachaille (Lachaise), *les Médecins de Paris.*

*BOIS DE FIENNES (*Louis-Thomas*, marquis DE LEUVILLE DU), général français, connu d'abord sous le nom de marquis de Givry, né le 24 septembre 1668, mort devant Égra (Bohême) le 3 avril 1742. Il fit toutes les campagnes de 1689 à 1697, en Allemagne et en Flandre; ensuite les huit campagnes de 1700 à 1708, et se distingua au siége de Mantoue dans plusieurs sorties (1700). En 1718, il obtint le grade de maréchal de camp; l'année suivante, il prit part aux siéges de Fontarabie, de Saint-Sébastien et de Roses, sur les frontières d'Espagne. Nommé lieutenant général en 1731, il se trouva au siége de Kehl en 1733, et à celui de Philisbourg en 1734. Après la prise de cette dernière place, il commanda un corps de troupes campées à Lauterbourg, et le pays qui s'étend depuis la Gueiche jusqu'à Strasbourg. Il continua d'être employé à l'armée du Rhin jusqu'à la paix. En 1741, il commanda par intérim l'armée du Rhin envoyée au secours de l'électeur de Bavière, la conduisit en Autriche, et après divers engagements la mena en Bohême, dont la capitale (Prague) fut prise. Envoyé contre Égra (1742), il tomba malade, et mourut au camp devant cette ville.

Dépôt de la Guerre. — De Courcelles, *Dictionnaire des Généraux français.*

*BOIS DE FIENNES (*Alexandre-Thomas* DU), bailli de Givry, général français, né le 12 octobre 1674, mort devant Tour-du-Pont le 25 août 1744. Il entra comme page du roi en 1696, fit, dans des grades inférieurs, les campagnes de 1705 à 1709, et servit dans les armées d'Allemagne, de Savoie, de Piémont et de Dauphiné, sous les maréchaux de Villars et de Berwick. Promu en 1719 au grade de maréchal de camp, il se trouva aux siéges de Fontarabie, Saint-Sébastien et Roses (Espagne). En 1733, il marcha sur Huningue, où il fit rétablir le pont. Nommé lieutenant général en 1734, il servit à l'armée d'Allemagne, et commanda le pays entre Strasbourg et Huningue (1734 et 1735); de 1740 à 1744, il eut le gouvernement de Maubeuge, et commanda sur les frontières de la Flandre, du Hainaut, de la Picardie et du Boulonnais. Pendant qu'il commanda le camp de Dunkerque (1742 et 1743), il employa avec le plus grand succès tout ce que la science et l'art militaire purent lui suggérer pour mettre cette ville en état de défense. Il fit sous le prince de Conti la campagne de 1744 en Italie, où il se distingua à la prise de Villefranche, Montalban, à la soumission du comté de Nice; mais, blessé à l'attaque des retranchements de la Tour-du-Pont et de Belleins, dans la vallée de Château-Dauphin, il mourut le lendemain, des suites de cette blessure.

Mémoires du temps. — De Courcelles, *Dictionnaire des Généraux français.*

*BOISFREMONT (*Charles* DE), peintre français, mort en 1838. Il peignit l'histoire et le portrait; le besoin fit de lui un peintre, et il se forma par lui-même durant son séjour en Amérique. Ses œuvres les plus remarquables sont : *la Mort d'Abel*, grandeur naturelle, 1803; — *Hector faisant des reproches à son frère Pâris*, 1806; — *Orphée dans les enfers*; — *Napoléon et la princesse d'Hatzfeld*, exposé en 1810; — *Virgile lisant* l'Énéide *devant Auguste et Octavie*, 1812; — *Jupiter élevé sur le mont Ida*, pour le plafond du pavillon Marsan, 1814; — *Ulysse mendiant*, exposé en 1819 et pour la ville de Toulouse; — *Vénus et Ascagne*; — *Psyché et l'Amour*, acquis par le comte de Sommariva et gravé par Mécou; — *la Mort de Cléopâtre* (1824) et *la Samaritaine* (1824), que l'on trouve au musée de Rouen.

Gabet, *Dictionnaire des Artistes vivants.*

*BOISGELIN (comte DE), historien français du dix-huitième siècle. Il laissa : *Histoire mi-*

litaire de Flandre, ou *Campagnes du maréchal de Luxembourg depuis 1690 jusqu'en 1694*; (Paris, 1755, 2 vol. in-fol.; Paris, 1776, 4 vol. in-fol.; et Potsdam, 1783-1787, avec des notes par un officier prussien. L'ouvrage a été publié sous le nom de Beauvais.

Quérard, *la France littéraire*.

BOISGELIN (*Jean-de-Dieu-Raymond* DE CUCÉ DE), théologien français, né à Rennes le 27 février 1732, mort à Angervilliers le 22 août 1804. Destiné dès l'enfance à l'état ecclésiastique, il fut nommé successivement grand vicaire de Pontoise, évêque de Lavaur et archevêque d'Aix. Il laissa dans cette dernière ville des souvenirs honorables. Ayant été nommé président des états de Provence, il fit décréter par cette assemblée la construction d'un canal, auquel on a donné son nom; la fondation d'une maison d'éducation pour les demoiselles pauvres, et qui subsiste encore à Lambesc; et plusieurs autres établissements utiles. En 1789, M. de Boisgelin siégea, comme député du clergé d'Aix, aux états généraux, où, après s'être montré l'un des plus zélés antagonistes de la réunion des trois ordres, il vota pour l'abolition des priviléges féodaux et pour la répartition annuelle de l'impôt. Élu président de l'assemblée le 23 novembre 1790, il opina ensuite pour le maintien des dîmes, en proposant, de la part du clergé, un sacrifice de quatre cents millions. Après avoir combattu la motion qui mettait à la disposition de l'assemblée tous les biens de l'Église, en garantie de la valeur des assignats, il proposa la convocation d'un concile général, et publia un écrit intitulé *Exposition des principes des évêques de l'Assemblée*. Après la session de l'assemblée constituante, un archevêque constitutionnel ayant été nommé à Aix, M. de Boisgelin se retira en Angleterre, et ne revint en France qu'après la signature du concordat. Il fut nommé en 1802 à l'archevêché de Tours, et reçut peu de temps après le chapeau de cardinal. Il avait prononcé, en 1765, l'oraison funèbre du Dauphin, fils de Louis XV; en 1766, celle de Stanislas, roi de Pologne; en 1769, celle de la Dauphine, et le discours du sacre lors du couronnement de Louis XVI, à Reims. On se rappelle que, dans cette dernière circonstance, malgré la sainteté du lieu, de nombreux applaudissements interrompirent l'orateur. M. de Boisgelin fut nommé, en 1776, membre de l'Académie française, à la place de l'abbé de Voisenon. Son successeur à la seconde classe de l'Institut fut M. Dureau de la Malle.

On a du cardinal de Boisgelin, outre les ouvrages déjà cités : *Art de juger par l'analyse des idées;* Paris, 1789, in-8°; — *Considérations sur la paix publique, adressée aux chefs de la Révolution ;* Paris, 1791, in-8°; — *Discours à la cérémonie de la prestation du serment des archevêques et évêques ;* Paris, 1802, in-4°; — *Discours de réception à l'Académie française*, 1776, in-4.; — *Discours sur le rétablissement de la religion* (prononcé à Notre-Dame, le jour de Pâques); sans date, brochure in-8°; — *Exposition des principes sur la constitution du clergé, par les évêques députés à l'Assemblée nationale de France*, (1791), in-8°; — *Héroïdes d'Ovide*, traduites en vers français, sans nom d'auteur; Philadelphie (Paris), 1786, in-8°; — *Mémoires pour le clergé de France, au sujet de la prestation de foi et hommage; avec la réponse de l'inspecteur du domaine*, 1785, in-8°; — *Précis des conférences des commissaires du clergé avec les commissaires du conseil;* Paris, 1786, in-4° et in-8°; — *le Psalmiste; traduction des Psaumes en vers, précédée d'un discours sur la poésie sacrée des Hébreux;* Londres, 1799, in-8°: cet ouvrage fut publié pour subvenir aux besoins de quelques familles d'émigrés français; — *Recueil de pièces diverses en vers;* Philadelphie (Paris), 1783, in-8°; — *le Temple de Gnide* (poëme imité de Montesquieu), in-8°; — *Œuvres* (ses), précédées d'une notice sur sa vie et ses écrits; Paris, 1818, in-8°.

M. de Bausset, *Notice historique sur M. de Boisgelin* (publiée par M. de Crouseilhe.) — Le Bas, *Diction. encyclop. de la France*. — Quérard, *la France littéraire*.

BOISGELIN (*Louis-Bruno*, comte DE), diplomate français, frère du cardinal, né à Rennes en 1773, mort à Paris le 7 juillet 1794. La mort de son frère aîné, et la résolution prise par le puîné de suivre la carrière ecclésiastique, rendirent L.-B. de Boisgelin le chef de sa famille. Enseigne dans les gardes françaises en 1748, cornette dans les mousquetaires et chevalier de Saint-Louis en 1761, il fut nommé en 1762 colonel des gardes lorraines, puis brigadier et maréchal de camp en 1780. Il était aussi maître de la garde-robe, et chevalier du Saint-Esprit. Il fut envoyé à la cour de Parme en qualité de ministre plénipotentiaire. Il était baron des états de Bretagne, et, à ce titre, présida en 1789 la noblesse de cette province, dans une assemblée où il se fit remarquer par son énergie. Il résista à toutes les sollicitations que les ministres lui adressèrent pour qu'il siégeât aux états généraux, resta en France pendant la révolution, et chercha à se faire oublier. Il ne put cependant y parvenir : arrêté en 1794 et renfermé dans la prison du Luxembourg, il fut condamné et exécuté. — Sa femme, Marie-Catherine-Stanislas *de Boufflers*, partagea son sort : elle était sœur du chevalier de Boufflers, et dame d'honneur de madame Victoire.

BOISGELIN (*Gilles-Dominique* DE), guerrier français, cousin du précédent, né vers 1754, mort le 3 juillet 1794. Il sut maintenir la plus exacte discipline dans le régiment de Béarn, qu'il commandait lorsque la révolution éclata. Il fut créé maréchal de camp, et, en 1792, se retira au Havre, après avoir donné sa démission. Arrêté et conduit à Paris, il fut enfermé, comme

son cousin, dans la prison du Luxembourg, et périt aussi sur l'échafaud. — Son frère, *Thomas-Pierre-Antoine*, abbé DE BOISGELIN, théologien français, mort en 1792, était agent général du clergé de France, et grand vicaire de l'archevêque d'Aix. Enfermé dans l'abbaye Saint-Germain, il périt lors des massacres de septembre.

BOISGELIN DE KERDU (*Pierre-Marie-Louis* DE), historien français, frère du cardinal et du comte Louis-Bruno, né à Plélo, dans le diocèse de Saint-Brieuc, en 1758; mort à Pleubihan, département des Côtes-du-Nord, le 10 septembre 1816. Il se proposa d'abord de suivre la carrière ecclésiastique, et entra dans le séminaire de Saint-Sulpice; mais des changements survenus dans sa famille le déterminèrent à prendre la profession des armes. Nommé officier dans le régiment du Roi (infanterie), il y connut Fortia de Piles, avec lequel il voyagea dans le nord de l'Europe, de 1790 à 1792. Il fut admis dans l'ordre de Malte, et se trouvait dans cette île en 1793. Il en partit pour se rendre à Toulon, occupé par les Anglais au nom de Louis XVII; il y commanda un régiment levé en faveur de la cause royale, et le conduisit en Corse quand les républicains s'emparèrent de cette place. Il passa ensuite en Angleterre, et voyagea à diverses reprises sur le continent pendant la révolution. Il ne rentra en France qu'en 1814, après le retour des Bourbons. On a de lui : *Ancient and modern Malta*; Londres, 1804, 3 vol. in-8°, avec des pl. et une carte géogr.; trad. en français par Fortia de Piles, Paris, 1809, 3 vol. in-8°; — *Travels through Denmark and Sweden*; Londres, 1810, 2 vol. gr. in-4°; — *Histoire des révolutions de Portugal, par l'abbé de Vertot, continuée jusqu'au temps présent; enrichie de notes historiques et critiques, d'une table historique et chronologique des rois de Portugal, et d'une description du Brésil*; Londres, 1809, in-12 : on trouve, p. 8-15 de cet ouvrage, un *Catalogue raisonné, historique et critique, des principaux ouvrages écrits sur l'histoire de Portugal, et des noms des principaux auteurs qui ont écrit sur le Brésil*; — *Correspondance de Caillot-Duval, rédigée d'après les pièces originales, et publiée par une société de littérateurs lorrains*; Nancy, 1795, in-8° : c'était une plaisanterie qu'il composa avec Fortia de Piles, pour charmer les ennuis de la garnison.

Querard supplément à *la France littéraire*. — *Biographie nouvelle des Contemporains*.

BOISGELIN (*Bruno-Gabriel-Paul*, marquis DE), homme politique français, neveu du cardinal, né le 26 août 1767, mort le 3 mai 1827. Il était capitaine de vaisseau quand la révolution éclata; il quitta la France, servit dans l'armée de Condé, et rentra dans sa patrie après le 18 brumaire. En 1814, il fut nommé par Louis XVIII grand maître de la garde-robe, et remplit, à Toulon, les fonctions de commissaire extraordinaire. Pendant les Cent-Jours, il refusa de servir dans la garde nationale : le 17 août 1815, il fut nommé pair de France. En 1818, il combattit dans cette assemblée la loi sur le recrutement de l'armée, dont il voulait que toutes les nominations ne dépendissent que du roi. Il vota, dans la même session, le projet de loi concernant la liberté de la presse, mais en ajoutant un article qui ne fut point adopté. Il vota, en 1820, contre les lois d'exception. — Son frère, *Alexandre-Bruno* DE BOISGELIN, né le 14 avril 1770, mort le 21 juin 1831, fut colonel de la dixième légion de la garde nationale, et lieutenant des gardes du corps. Le 7 juillet 1815, à la tête d'un détachement de sa légion, il ferma aux députés libéraux la chambre des représentants. Il fut nommé député par le département de la Seine en septembre 1815, et par le département de la Sarthe, en 1817 et 1820. En 1827, il entra à la chambre des pairs, comme héritier de son frère.

Biographie nouvelle des Contemporains.

BOISGÉRARD (*Marie-Anne-François* BARBUAT DE), général français, né à Tonnerre le 18 juillet 1767, mort en 1799. Destiné à la carrière des armes, qu'avait suivie son père, il entra à l'École militaire, et y fit de tels progrès, qu'en 1791 il fut nommé capitaine du génie. L'année suivante, il se trouva au siége de Spire, et se signala à la prise de cette ville. Il assista aussi à la prise de Mayence, et se rendit ensuite dans la Vendée. Quelque temps après, il passa à l'armée du Nord, et se fit remarquer à Charleroi, à Landrecies, devant le Quesnoy, où il fut blessé, et au siége de Valenciennes, où il fut chargé de l'attaque de la citadelle. Lors du blocus de Maestricht, il commanda les troupes qui avaient ordre de se porter sur le fort Saint-Pierre, et était sur le point de voir les mesures qu'il avait prises pour faire sauter ce fort couronnées d'un entier succès, quand les assiégés demandèrent à capituler. Il reconstruisit ensuite le fort de Kehl et la tête de pont d'Huningue. Ce fut dans cette occasion qu'il imagina les ponts-radeaux, afin de faciliter les communications. Bientôt après il passa, en qualité de chef de brigade et de commandant en chef du génie, à l'armée dite *d'Angleterre*; en 1799, il se rendit à l'armée d'Italie, et fut blessé mortellement à la bataille de Capoue, au moment où le traité de paix venait d'être signé. Il a laissé en manuscrits : *Journaux d'attaque devant la citadelle de Valenciennes, du siége de Maestricht; du fort Saint-Pierre*; — des Mémoires militaires *sur la Nécessité d'établir des places de sûreté, sur les travaux des lignes de la Queich, sur le fort de Kehl, sur les ponts-radeaux*, etc.; — des Mémoires sur *le génie militaire, sur les travaux du génie, sur les ingénieurs géographes*; — *Exposé sommaire sur la nature des différents pays situés sur la rive droite du Rhin, de Bâle à Coblentz*, etc.; — *Précis des entretiens entre les généraux*

Desaix et Boisgérard; — *Journal d'un voyage à Genève*.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — *Biographie des Contemporains*.

BOIS-GUILLEBERT ou **GUILBERT** (*Pierre* LE PESANT, sieur DE), littérateur et économiste français, mort en 1714. Il fut lieutenant général au bailliage de Rouen. Il signa ses deux premiers ouvrages des initiales B. G., et garda l'anonyme dans les autres. On a de lui : une *Traduction de l'Histoire de Dion Cassius de Nicée, abrégée par Xiphilin*; Paris, 1674, in-12 : ce n'est là, comme on voit, que la traduction de Xiphilin et non de Dion Cassius, comme on l'a prétendu ; — une *Traduction de l'Histoire d'Hérodien*; Paris, 1675; — *Marie Stuart, reine d'Écosse* (nouvelle historique); Paris, 1674, 3 vol. in-12; et 1675, en 4 parties in-12;— *le Détail de la France sous le règne de Louis XIV*; 1695, 1696, 1699, in-12, sans nom de ville; l'édition de 1707 est augmentée de plusieurs mémoires et traités sur la même matière; ouvrage publié de nouveau à Bruxelles en 1712, sous ce titre : *Testament politique de M. de Vauban*, dont l'auteur était le neveu à la mode de Bretagne. Alors seulement on rechercha cet ouvrage, qui n'avait d'abord pas attiré l'attention, et où l'on trouve, malgré l'injustice de l'appréciation de Colbert, des idées justes et saines, et des détails intéressants sur l'état de la France à cette époque.

Blanqui, *Histoire de l'Économie politique*. — *Bibliothèque d'un homme de goût*, III. — *Collection des économistes*, Paris, Guillaumin.

BOIS-GUILBERT (*Jean-Pierre-Adrien-Augustin* LE PESANT DE), poëte français, natif de Rouen, vivait dans la dernière moitié du dix-huitième siècle. Il était petit-neveu du grand Corneille. On a de lui : *la Sédition d'Antioche*, poëme couronné par l'Académie de l'Immaculée Conception de la ville de Rouen en 1769, et imprimé en 1770, in-8°.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

BOISHARDY (*Charles* DE), guerrier français, mort au château de Villehemet le 13 juin 1795. Il avait servi comme officier dans le régiment de Royal-Marine, et donna sa démission au commencement de la révolution. Après s'être mêlé, en 1792, aux intrigues de la Rouarie, il devint, en 1793, officier supérieur de l'armée royale de Bretagne. Il se soumit en 1795; mais sa correspondance adressée aux membres du conseil du Morbihan ayant été interceptée, et son projet de réunion avec d'autres chefs de chouans à Villehemet ayant été divulgué, il fut surveillé et arrêté au moment où il cherchait à rejoindre ses complices. Il fut fusillé, et sa tête fut promenée dans les rues de Lamballe et de Montcontour.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

BOISIUS. *Voy*. BOYSE.

BOISJOLIN (*Jacques-François-Marie* VIEILH DE), poëte et administrateur français, né à Alençon en 1761, mort à Auteuil le 27 mars 1841. Il était âgé de dix-sept ans lorsqu'il prit place dans le monde littéraire par une comédie pastorale, pleine de détails gracieux, mais qui ne fut jamais représentée. Les recueils du temps s'enrichirent de ses poésies, et quelques publications achevèrent de lui assigner un rang honorable parmi les littérateurs. La révolution l'empêcha de continuer ses paisibles occupations; il ne les reprit qu'à de longs intervalles, et alla, de temps en temps, au Lycée de Paris, à la place de la Harpe, lire le cahier de ce professeur, obligé parfois de s'absenter. Sous le Directoire, Boisjolin fut chef de division au ministère des relations extérieures, pourvu ensuite d'un consulat à l'étranger, et nommé professeur d'histoire à l'école centrale du Panthéon. Après la révolution du 18 brumaire, il fit partie du tribunat, où il demeura deux ans, et obtint plus tard une sous-préfecture qu'il conserva jusqu'en 1837. On a de Boisjolin : *l'Amitié et l'Amour ermites*, comédie pastorale en 3 actes et en vers; Paris, 1778, in-8°; — *l'Amour filial*, pastorale en 1 acte et en vers, 1778, in-8°; — *Dissertation sur les Cornes anciennes et modernes*, ouvrage philosophique, etc.; Paris, 1786, in-8°; — *la Forêt de Windsor*, poëme traduit de l'anglais, de Pope; Paris, 1798; — *Chant funèbre en l'honneur des ministres français assassinés à Rastadt*, 1799; — *Hymne à la Souveraineté du peuple*, 1799; — *Affermissement de la 4e dynastie par la naissance du roi de Rome*, ode; Paris, 1811, in-4°; — un grand nombre de pièces de vers insérées dans l'*Almanach des Muses* et dans le *Journal de Paris*, et parmi lesquelles on a distingué les fragments intitulés *le Lever du soleil*, *les Fleurs*, *la Pêche*, etc.; — plusieurs articles remarquables dans le *Mercure* et dans *la Décade philosophique*, qu'il dirigea après Ginguené.

Jourdain, *Poëtes français*, t. II, p. 77.

BOISJOLIN (*Claude-Augustin* VIEILH DE), littérateur français, fils de Jacques-François-Marie, né à Paris le 24 février 1788, mort le 23 juin 1832. Des malheurs de famille l'obligèrent de renoncer à l'École polytechnique, à laquelle il se destinait, et d'entrer, en qualité de simple soldat, dans l'arme du génie. Il fut nommé caporal dans les sapeurs, après avoir fait en Espagne les campagnes de 1808, 1809 et 1810, et il se trouva au siége de Saragosse. Comme son avancement ne pouvait être aussi prompt qu'il l'aurait souhaité, il obtint, à force de protections, l'emploi d'adjoint au payeur général de l'armée. L'évacuation de l'Espagne par les Français le ramena dans sa patrie, où il revint blessé et ne possédant plus rien. A ce malheur s'en joignit deux autres : Boisjolin fut réformé, comme le plus jeune des agents du trésor; et, les événements de 1814 étant survenus, il perdit l'espoir d'entrer, comme secrétaire particulier, chez la grande-duchesse de Toscane. Il ne réussit pas

mieux en postulant, avec l'appui de Fontanes, une place de secrétaire d'ambassade en Espagne, et dut se décider à entrer dans la maison du roi, d'où ses opinions politiques le firent exclure. Tour à tour libraire et imprimeur, il fut obligé d'abandonner ces deux professions, pour remplacer Rabbe dans la direction de la *Biographie portative des Contemporains*, dont il était déjà l'un des collaborateurs. La révolution de 1830, à laquelle il avait applaudi, le fit élire officier de la garde nationale; mais la marche du gouvernement ne tarda pas à le rejeter dans l'opposition. On a de lui : *Notice historique sur M. le baron Fourier ;* Paris, 1830, in-8° ; — *Sur l'Éducation des femmes;* Paris, 1818, in-4° ; — la Préface du *Dictionnaire de Médecine d'Aubouin ;* — la Préface qui précède l'ouvrage de Sénancour, intitulé *de l'Amour ;* — *Notice historique sur S. A. R. Louis-Philippe d'Orléans et sur le général la Fayette* (extraites de la *Biographie des Contemporains*), *précédées de quelques mots sur la nécessité de se rallier au duc d'Orléans;* Paris, 1830, in-8°.

Quérard; *la France littéraire.*

BOISLANDRY (*Louis* DE), membre de l'assemblée constituante, né à Versailles en 1749, mort à Paris en 1834. En 1789, il fut nommé député du tiers état de la prévôté de Paris aux états généraux. Le 6 juillet 1790, il fit, au nom des comités ecclésiastiques et de constitution, un rapport sur la nécessité de forcer les évêques à résider dans leurs diocèses ; il combattit aussi la proposition de Mirabeau sur une nouvelle émission d'assignats, et proposa d'éteindre la dette nationale au moyen de délégations nationales portant cinq pour cent d'intérêt. En février 1791, il vota contre l'établissement des taxes à l'entrée des villes, et engagea l'assemblée à s'occuper de régler les droits de patentes. Il se retira de la scène politique après la session de l'assemblée constituante. On a de lui : *Considérations sur le discrédit des assignats, présentées à l'Assemblée nationale*, 1791, in-8° ; — *Examen des principes les plus favorables aux progrès de l'agriculture, des manufactures et du commerce de France*, par L. D. B.; Paris, Ant.-Aug. Renouard, 1815, 2 vol. in-8° ; — *des Impôts et des Charges des peuples en France;* Paris, 1824, in-8° ; — *Vues impartiales sur l'Etablissement des assemblées provinciales, sur leur Formation, sur l'Impôt territorial, et sur les Traités;* Paris, Duplain, 1787, in-8°.

Le Bas, *Dict. encyclop. de la France.* — Quérard, *la France littéraire.*

BOISLÈVE (*Pierre*), théologien français, né à Saumur le 12 septembre 1745, mort à Paris le 3 décembre 1830. Il obtint le grade de docteur en droit, après avoir embrassé l'état ecclésiastique; et, pourvu du vicariat de Saint-Michel d'Angers, il montra un talent remarquable en examinant les procédures que lui adressait présidial de cette ville. Il fut ensuite nom chanoine de la collégiale de Saint-Martin et vi promoteur du diocèse. Pendant la révolution, refusa de prêter serment à la constitution, et qui Angers pour venir habiter à Passy une mai que lui avait préparée son ancien condisci M. de Maillé, évêque de Saint-Papoul. Après conclusion du concordat, on nomma l'abbé Bo lève chanoine honoraire de Notre-Dame. Qu Napoléon, pour faire casser son mariage av Joséphine, voulut se passer de l'interventi du pape, qui était alors prisonnier, l'officialité Paris fut rétablie ; et Boislève, qui reçut le ti d'official, prononça la sentence de divorce 10 janvier 1810. Il devint, plus tard, chan titulaire, vicaire général, et directeur des re gieuses de l'Hôtel-Dieu et des dames de la co grégation.

Moniteur universel (1810).

BOISLÈVE ou **BOYLEAU** (*Étienne*). Voy BOYLEAUX.

BOISMARE (*Jean-Baptiste-Victor*), mé cin français, né à Quillebœuf en 1776, mort 28 mars 1814. Il se voua d'abord à l'étude mathématiques, suivit, dans sa ville natale, leçons de Mabire, professeur d'hydrograp et, à l'âge de dix-sept ans, fut placé sur la c vette *l'Elise* pour y enseigner les mathémati aux élèves de la marine. La faiblesse de sa l'exempta du service militaire, et, en 179 céda au vœu de ses parents qui le destinaie commerce. Il le quitta bientôt pour le notari qu'il abandonna aussi pour la carrière médic Après avoir appris le latin, qu'il n'avait ja étudié jusqu'alors, il commença à Rouen acheva à Paris ses cours de médecine et de rurgie. Il obtint, le 3 juin 1808, le grade de teur, et fut reçu, en 1809, membre de l'A démie des sciences, belles-lettres et arts Rouen. Un mémoire qu'il lut dans cette société, qui concernait la topographie de Quillebœuf, tira sur lui l'attention de M. de Montalivet, a ministre de l'intérieur, qui lui adressa une no breuse série de questions relatives à celles q avait déjà résolues dans son Mémoire. La ponse que fit Boismare lui valut l'approba du ministre et la place de médecin du dépôt mendicité récemment établi à Saint-Yon. L des événements de 1814, des militaires bl sés ou malades jonchaient les environs de ris; ils furent transportés par la Seine jus Rouen. Saint-Yon devint alors un hôpital m taire, où des maladies contagieuses ne tar rent pas à se déclarer. Boismare, qui en fut teint, n'en continua pas moins de prodiguer secours de son art à tous ceux qui les ré maient, et mourut victime de son dévouem On a de lui : *Dissertation sur la pleur gastrique et bilieuse*, 1807 ; — *sur l'Aliéna mentale ; — sur la Topographie et les con tutions médicales de la ville de Quillebœ*

des lieux circonvoisins dont elle reçoit les influences; Rouen, 1812, in-8°; — *Mémoire sur la Statistique de la ville de Quillebeuf et de l'embouchure de la Seine, ayant pour objet principal la navigation et la pêche*.

Quérard, supplément à *la France littéraire*.

BOIS-MESLÉ (*Jean-Baptiste* TORCHET DE), historien français, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il était avocat au parlement de Paris. On a de lui : *Histoire du Chevalier du Soleil*; Paris, 1749, 2 vol. in-12; — *Histoire générale de la marine chez tous les peuples du monde; ses progrès, son état dans le dix-huitième siècle, et les expéditions anciennes et modernes*; Amsterdam (Paris), 1744-1758, 3 vol. in-4°; 2e édit., 1759, 3 vol. in-4°, avec fig. Le P. Théodore de Blois, de l'ordre des Capucins, a aidé Bois-Meslé dans la composition de cet ouvrage.

Quérard, *la France littéraire*. — Barbier, *Examen critique des Dictionnaires historiques*, in-8°. — *Biographie universelle*.

BOISMONT (*Nicolas* THYREL DE), prédicateur français, né dans un village de Normandie vers 1715, mort à Paris le 20 décembre 1786. Il se distingua dès son enfance par les plus heureuses dispositions; mais, entraîné par son goût pour la société et les plaisirs, il négligea ses études, et aurait langui inconnu dans sa province, si ses amis ne l'eussent déterminé à se rendre à Paris. Il parvint à s'y acquérir une réputation par des sermons, où il montra une connaissance profonde des mœurs, des passions et des caractères, exposés dans un style qui ne manquait ni d'élégance ni d'éclat. Ses succès lui inspirèrent la pensée de remplacer à l'Académie française Boyer, évêque de Mirepoix, qui venait de mourir. Informées de cette prétention, quelques personnes de haute naissance et d'un rang élevé voulurent entendre l'abbé de Boismont. Le prédicateur, prévenu au moment de monter en chaire, changea aussitôt le sujet de son sermon, et improvisa un discours sur *la Conversion de la Madelaine*. Il traça d'abord les égarements de cette sainte, et cela avec toutes les ressources de l'éloquence, avec la connaissance la plus parfaite du cœur humain; mais, lorsqu'il fallut peindre la conversion de la pécheresse, la mémoire manqua au prédicateur. Ce qui partout ailleurs eût été un échec, fut, pour l'abbé de Boismont, dans cette circonstance, un véritable succès : on prit une stérilité accidentelle pour le calcul prémédité d'un homme d'esprit, et les portes de l'Académie s'ouvrirent devant notre *heureux prédicateur*. Il y fut reçu en 1755, et dans son discours de réception il traita *de la Nécessité d'orner les vérités évangéliques*. A ce succès littéraire il faut enjoindre un autre qui fit encore plus d'honneur à l'abbé de Boismont : c'est la faveur qu'obtint un discours qu'il prononça en 1782 dans une assemblée de charité; la quête s'éleva à 150,000 livres, et servit à construire à Montrouge un hospice pour les militaires en grade et les ecclésiastiques délaissés. L'abbé de Boismont était prédicateur ordinaire du roi. « Le « talent de M. de Boismont, dit M. de Barante, se « montra surtout dans l'adresse avec laquelle il « capitula avec la philosophie. Il semble toujours « lui demander la permission de laisser parler « la religion : il abonde en précautions oratoires; « sa morale est d'une tolérance et même d'une « complaisance qui sont très-curieuses à observer. « Il est habituellement correct, ingénieux, riche « en expressions finies; quelquefois même, après « avoir préparé ses auditeurs et s'être, pour ainsi « dire, excusé d'avance, il s'échauffe, son style s'é- « lève, et finit par être éloquent. » On a de lui : *Lettres secrètes sur l'état actuel de la religion et du clergé de France, à M. le marquis de ...., ancien mestre de camp de cavalerie, retiré dans ses terres*, 1781-1783; « on croit aujourd'hui, dit M. Quérard, que l'abbé de Boismont est le principal auteur des *Lettres secrètes*; » — *Lettre de M. l'évêque de *** à Mme la duchesse de ***, sur cette question importante : « S'il est permis d'exposer à la censure publique les excès dans lesquels tombent les ministres de la religion? »* (par le P. Lambert), 1784, in-12; — *Oraisons funèbres, panégyriques et sermons* (ouvrages posthumes), *précédés d'une notice historique et littéraire, par Auger, et suivis de son Éloge, par Rulhière*; Paris, 1805, in-8°.

Auger, *Notice historique*. — Rulhière, *Éloge de Boismont* (en tête des oraisons funèbres et sermons de Boismont). — M. de Barante, *Mélanges*, tom. III. — Quérard, *la France littéraire*. — Chaudon et Delandine, *Nouveau Dictionnaire historique*.

BOISMONT. *Voy*. BRIÈRE DE.

BOISMORAND (*Claude-Joseph*), littérateur français, né à Quimper en 1680, mort en 1740. Il entra dans l'ordre des Jésuites, chez lesquels il professa pendant quelque temps la rhétorique à Rennes; mais quelques écarts l'ayant fait reléguer à la Flèche, il quitta la société, quoique déjà revêtu de la prêtrise, et rentra dans le monde, où il se fit bientôt connaître sous le nom de l'abbé *Sacred*... « Il a passé, dit Collé, pour le plus beau et le plus grand jureur de son temps. Cependant il reconnaissait un supérieur dans ce grand art de jurer : c'était un nommé *Passavant*, mauvais sujet et gros joueur; cela est presque synonyme. Un jour que l'abbé de Boismorand avait perdu une forte somme d'argent, et que, s'étant épuisé en jurements nouveaux, il n'en pouvait plus inventer, il regarda le ciel avec fureur, en disant : « Mon Dieu, mon « Dieu, je ne te dis rien, je ne te dis rien; mais « je te recommande à Passavant. » Le soir d'un matin qu'il avait fait un sermon très-pathétique, comme il perdait son argent au jeu, il regardait le ciel en donnant ses derniers écus, et disait : « Eh! oui, mon Dieu!... oui! oui!... je t'enver- « rai des âmes. » Lors des grandes querelles des jansénistes et des molinistes, Boismorand se créa une singulière ressource. Il composait contre les

jésuites des mémoires qu'il allait dénoncer au P. Tournemine comme l'œuvre des jansénistes, et se faisait ensuite donner de l'argent pour répondre à ces mémoires. Le manége fut découvert; mais les jésuites, craignant sans doute de s'en faire un ennemi, ne lui tinrent pas rancune. La plume de Boismorand était aux ordres de qui la payait; sans savoir l'anglais, il traduisit le *Paradis perdu*, d'après la traduction de Dupré de Saint-Maur. Cet homme singulier mourut, dit la Place, « sous la haire et le cilice. » On a de lui divers mémoires pleins de verve, et une *Histoire amoureuse et tragique des princesses de Bourgogne*, 1720, in-12. On lui attribue plusieurs ouvrages : *Anecdotes de la cour de Philippe-Auguste*; — *Anecdotes de la cour de François Ier*; — *Anecdotes de la cour de Henri II*, publiées sous le nom de *mademoiselle de Lussan*.

Mme Necker, *Mélanges*, t. II, p. 16. — Le Bas, *Dict. encyclop. de la France*.

BOISMORTIER (*N.* BODIN DE), compositeur de musique, né à Perpignan en 1691, mort en 1765. On a de lui : *les Voyages de l'Amour*, ballet en quatre actes, paroles de Bonère, 1736; — *Don Quichotte chez la duchesse*, ballet en trois actes, paroles de Favart, 1743; — *Daphnis et Chloé*, pastorale, paroles de Laujon, 1747; — plusieurs motets, parmi lesquels on cite celui de *Fugit nox*. — Sa fille, *Suzanne de Boismortier*, femme de lettres française, vivait dans la dernière moitié du dix-huitième siècle. On a d'elle : *Mémoires historiques de la comtesse de Marienberg*; Amsterdam (Paris), 1751, 2 vol. in-12; — *Histoire de Jacques Féru et de la valeureuse demoiselle Agathe Mignard, écrite par un ami d'iceux*; la Haye et Paris, 1766, in-12.

Histoire des Femmes savantes, V, 200 et 208. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

BOISOT (*Charles*), jurisconsulte flamand, mort le 10 décembre 1546. Il était fils d'un trésorier de Marguerite d'Autriche, fut reçu membre du grand conseil à Malines par lettres datées du 27 décembre 1531, et vint siéger en 1538 dans le conseil d'État et le conseil privé de l'empereur Charles-Quint. Il fut aussi préposé à la garde des chartes déposées au château de Rupelmonde. La prudence et le talent qu'il montra dans ces diverses fonctions le firent choisir pour présider le conseil des affaires des Pays-Bas à Madrid. Le 20 septembre 1546, il se trouvait au camp de Neubourg, où il fut attaqué de la dyssenterie; il en mourut à Ratisbonne, où il avait été transporté. — Son fils, *Charles Boisot*, comte du saint empire, fut nommé membre du conseil privé par lettres patentes du 3 octobre 1576. — *Pierre Boisot*, mort en 1561, obtint, le 21 octobre 1555, la place de trésorier de l'ordre de la Toison d'or. — *Louis* et *Charles Boisot*, le premier amiral, le second gouverneur de la Zélande, prirent part à la révolution qui sépara la Belgique de la Hollande; tous deux périrent victimes de leur dévouement pour la cause des États, qu'ils avaient embrassée; Louis fut noyé en 1575, au siége de Zierik-See; Charles perdit la vie le 29 septembre de la même année, dans l'île de Duvelans.

Biographie universelle (édit. belge).

BOISOT (*Charles*), théologien flamand, natif de Bruxelles, mort le 27 août 1636. Il appartenait à la même famille que les précédents, fut d'abord chanoine régulier de Grœnendael, et ensuite abbé de Sonnebeck, dans le territoire d'Ypres. On a de lui : *Ordinationes et statuta ad regula[m] S.-Augustini*; Cologne, 1628, in-8°.

Foppens, *Bibl. Belgica*.

BOISOT (*Jean-Baptiste*), savant français, né à Besançon en juillet 1638, mort le 4 décembre 1694. Il était de la même famille que les *Boisot* flamands, mais appartenait à une branche différente. Dès l'âge de treize ans il avait achevé son cours de philosophie, et, à dix-sept, son cours de droit. Il se rendit alors à Paris, où il apprit le grec et le français, se lia d'amitié avec Pellisson, et se forma aux usages de la bonne société. Il voyagea ensuite en Italie pendant trois ans, qu'il employa à étudier les monuments, les mœurs et les gouvernements de cette contrée. A Rome, il acquit la bienveillance du cardinal Azzilini et celle de la reine Christine de Suède. Cette double protection lui obtint du pape la collation de deux prieurés situés en Franche-Comté, où il retourna après avoir visité l'Allemagne. Le clergé le députa aux états de sa province. Ce fut durant cette mission que Boisot acheta du comte de Saint-Amour, héritier de la maison de Granvelle, la bibliothèque et les manuscrits laissés par le cardinal de ce nom. En 1668, il fut chargé d'une négociation auprès du gouverneur de Milan, et la manière dont il s'en acquitta lui fit le plus grand honneur. Pour ne pas se mêler aux troubles qui agitèrent la Franche-Comté, Boisot se retira en Espagne, et habita Madrid. Il passa deux mois entiers à examiner la bibliothèque de l'Escurial, où il ne trouva, dit-on, rien de si curieux que ce qu'il possédait. Il refusa d'accompagner en Danemark le comte Fernand Nuñez, envoyé comme ambassadeur à Copenhague, et consacra tout son temps à mettre en ordre les mémoires du chancelier et du cardinal Granvelle, composés de tous les traités conclus sous les règnes de Charles-Quint et de Philippe II. Il dut aussi classer et déchiffrer, avec ces différentes pièces, une multitude de lettres écrites, dans toutes les langues de l'Europe, par des papes, des souverains, des ministres, des diplomates, etc. Il fit relier sous ses yeux ces divers documents, dont il rédigea un extrait. Dans ses voyages, il avait acquis une quantité considérable de marbres, de bronzes antiques, de médailles, d'onyx et d'autres pierres gravées, de tableaux dus aux plus grands maîtres, et de curiosités appartenant à l'histoire naturelle. Quand la Franche-Comté eut été réunie

France, Boisot, qui avait été ordonné prê-, fut nommé à l'abbaye de Saint-Vincent de Besançon. Il était en correspondance avec la part des savants de l'Europe, et répondait à chacun d'eux dans sa langue maternelle. Invité Pellisson à se rendre à la cour, il fut parfaitement reçu par Louis XIV. Il se rendit ensuite Dijon, où, sans le secours d'aucun avocat, il plaida et gagna un procès qui intéressait sa famille. Revenu à Besançon, Boisot, pendant la disette de 1694, distribua aux pauvres une somme de douze mille cinq cents livres, et fut obligé d'emprunter deux cents francs pour la subsistance de sa maison.

Dictionnaire historique. — *Catal. Bibl. Bu-* t. I, vol. II, p. 1000. — Sax, *Onomasticon litera-* t. V, 200.

BOISPRÉAUX (*Déodat*), historien et romancier français du dix-neuvième siècle. On a de lui: *Histoire abrégée des couronnements, sacres et inaugurations des empereurs, rois et souverains de l'univers*; sec. édition; 1805; — *Julie, ou le Dévouement filial récompensé*; Paris, 1813; — *le Lord Fantasque*; Paris, 1805; — *Mon Oncle le Crédule, ou Recueil des Prédictions les plus remarquables depuis le quatorzième siècle jusqu'à nos jours*; Paris, 1820.

Quérard, *la France littéraire.*

BOIS-RAYON (DE), jurisconsulte et poète français, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il fut juge dans le ressort de la ville d'Angoulême, et membre de l'Académie des belles-lettres de la Rochelle. On a de lui des *Odes pieuses*.

Journal des Savants, 1748.

BOISROBERT (*François* LE METEL DE), bel esprit et littérateur français, né à Caen en 1592, mort le 30 mars 1662. Il fut d'abord avocat, mais cette profession ne convenait pas à son humeur gaie et bouffonne, qui fut la source de sa fortune. Dans un voyage qu'il fit en Italie, il montra à Rome tant d'esprit et de verve joviale, que le bruit en vint au pape Urbain VIII, qui désira le voir. Boisrobert fut présenté, et fut si amusant, que le pontife, voulant lui donner une marque de sa reconnaissance, le fit possesseur d'un prieuré en Bretagne. Boisrobert ne s'était senti jusque-là aucune vocation pour l'état ecclésiastique : quand il se vit prieur, il comprit que l'Église pouvait être le chemin de la fortune; il entra bientôt dans les ordres, et ne tarda pas à être pourvu d'un canonicat à Rouen. L'habit ecclésiastique ne lui ôta rien de sa gaieté. Ayant été introduit un jour chez le cardinal de Richelieu, il se surpassa lui-même en esprit et en bons mots. Les agréments de son esprit, les charmes de sa conversation, et le talent qu'il avait de railler agréablement, lui méritèrent la faveur du cardinal, qui le combla de bienfaits. Il eut l'abbaye de Châtillon-sur-Seine, le prieuré de la Ferté-sur-Aube, et quelques autres bénéfices, avec les titres d'aumônier du roi et de conseiller d'État; puis il obtint des lettres de noblesse pour lui et pour ses frères. Son plus grand soin était de délasser l'esprit du cardinal après ses grandes occupations, tantôt par ses agréables contes qu'il faisait mieux que personne, tantôt en lui rapportant toutes les petites nouvelles de la cour et de la ville. Ce divertissement était si utile à ce ministre, que Citois, son premier médecin, avait coutume de lui dire : « Monseigneur, nous ferons tout ce que nous pourrons pour votre santé; mais toutes nos drogues sont inutiles, si vous n'y mêlez un peu de Boisrobert. »

Il contribua beaucoup à l'établissement de l'Académie française. Ayant fait au cardinal de Richelieu un récit avantageux des occupations de « la petite assemblée, » il fut autorisé à en former un corps, et s'entremit de cette affaire jusqu'au parfait résultat. L'Académie s'assembla même pendant quelque temps chez lui. Sa faveur auprès du cardinal de Richelieu fut interrompue par une disgrâce, dont on rapporte différemment le sujet. D'après les lettres manuscrites de Chapelain, quand la tragédie de *Mirame* fut jouée pour la première fois, le cardinal fit défense d'y laisser entrer qui que ce fût, hors les personnes qu'il aurait nommées lui-même. Boisrobert cependant y fit entrer secrètement deux femmes d'une réputation équivoque. La duchesse d'Aiguillon, qui ne l'aimait pas, profita de cette occasion pour le perdre, en remontrant au cardinal que Boisrobert était le seul qui eût osé mépriser ses ordres, et qu'à la vue de la reine et de toute la cour, il avait été le profanateur de son palais. D'autres prétendent qu'ayant été soupçonné de débauche infâme, ses ennemis profitèrent de cette occasion pour le faire chasser d'auprès du cardinal.

L'Académie française ayant envoyé une députation près de Richelieu pour obtenir le pardon de Boisrobert, le cardinal reçut fort bien les députés, et leur dit qu'ils méritaient d'avoir un confrère moins étourdi que Boisrobert; que l'heure du pardon n'était pas encore venue, mais qu'elle ne pourrait tarder. Boisrobert employa pour obtenir son retour à Paris M. de Bautru, qui avait beaucoup de crédit auprès du ministre, mais qui ne put cependant le réconcilier entièrement avec le cardinal; il fallut que Citois s'en mêlât, et profitât d'une indisposition du ministre. Sachant que cette indisposition ne venait que de quelque chagrin qu'il avait eu, il lui donna pour toute ordonnance, *Recipe Boisrobert*; ordonnance qui eut l'effet qu'il souhaitait. Boisrobert rentra en grâce en 1642, mais n'en jouit que bien peu de temps, car le cardinal mourut dans la même année.

Une lettre de Gui Patin à Spon, datée du 8 juin 1655, nous apprend une autre disgrâce de Boisrobert. Après avoir dit que le roi et toute la cour était parti pour Compiègne, il ajoute : « Avant que de partir, il a fait commander à

« l'abbé Boisrobert, âgé de soixante-trois ans, « de sortir de Paris pour divers jurements qu'il « avait proférés au nom de Dieu, après avoir « perdu son argent à jouer contre les nièces du « cardinal Mazarin. On dit que le P. Annat, jé- « suite et confesseur du roi, duquel il s'était « moqué en le contrefaisant, a bien aidé à lui « procurer cet exil, qu'il a bien mérité d'ailleurs. « C'est un prêtre qui vit en goinfre, fort déréglé « et fort dissolu. » Boisrobert aimait, en effet, le jeu avec passion, ainsi que la bonne chère, et pensait volontiers aux bons repas. Un jour, apparemment occupé de pensées semblables, il passait dans la rue Saint-Anastase près d'un homme blessé à mort, et que plusieurs personnes entouraient, lorsqu'il s'entendit appeler pour le confesser. Il s'approcha, et pour toute exhortation il lui dit : « Mon camarade, pensez à Dieu, dites « votre *Benedicite;* » puis il s'en alla.

La comédie était aussi une de ses passions, et on le trouvait plus souvent à l'hôtel de Bourgogne que partout ailleurs, particulièrement lorsque Mondori jouait. Un jour qu'il était aux Minimes de la Place-Royale, où il entendait la messe à genoux sur un prie-Dieu fort propre, se faisant autant remarquer par sa bonne mine que par un très-grand bréviaire qui était ouvert devant lui, quelqu'un demanda à M. de Coupeauville, abbé de la Victoire, qui était cet abbé? M. de Coupeauville répondit : « C'est l'abbé Mondori, qui doit « prêcher cet après-midi à l'hôtel de Bourgogne. » Quelques jours après, M. de Coupeauville rencontra l'abbé Boisrobert, qui s'en revenait de la comédie à pied; il lui demanda où était son carrosse : « On me l'a saisi et enlevé, répondit-il, pendant que j'étais à la comédie. » « Quoi, lui dit « M. de Coupeauville tout étonné, quoi! monsieur, « à la porte de votre cathédrale! Ah! l'affront n'est « pas supportable. » Le nom d'*abbé Mondori* ne manqua pas d'être répété par les rieurs. Boisrobert, bien loin de s'en offenser, était le premier à se le donner dans les meilleures compagnies. Il avait un très-beau talent de déclamation; le ton de sa voix était agréable; il avait le geste beau, beaucoup de feu; et il entrait si bien dans la passion qu'il voulait représenter, qu'on en était charmé. Boisrobert aimait les grandes compagnies, et principalement celles où on ne parlait que de joie et de divertissement. Lorsqu'on lui avait proposé quelque partie de plaisir, et qu'il voyait qu'il n'y avait pas assez de monde, il faisait monter des laquais pour la rendre plus nombreuse. Le goût de la plaisanterie l'accompagna jusqu'au tombeau. Dans sa dernière maladie, comme on le pressait de faire venir un confesseur : « Oui, je le veux bien, dit-il : qu'on m'en « aille querir un; mais surtout qu'on ne m'a- « mène pas de janséniste. » Il était d'un caractère bienfaisant, et cherchait à rendre service aux personnes de mérite, surtout à ceux qui faisaient profession de belles-lettres. Il mourut âgé de soixante-dix ans.

On a de Bois robert : *Poésies*, dans le *Recueil des plus beaux vers de Malherbe, Racan*, etc. 1626, in-8°; — *Lettres*, dans le recueil de *Faret* imprimé en 1627, in-8°; — *Paraphrase sur les sept Psaumes de la Pénitence de David*; Paris, 1627, in-12, en vers; — *Histoire indienne d'Anaxandre et d'Orasie*; Paris, 1629, in-8°, e 1636, in-12; — *Pyrandre et Lisimène*, ou *l'Heureuse Tromperie*, tragi-comédie; Paris, 1633, in-4°; — *le Parnasse royal et le Sacrifice des Muses*, ou *Poésies diverses à la louange de Louis XIII et du cardinal de Richelieu recueillies par Boisrobert*; Paris, 1635, in-4° 2 vol. Il y a dans ce recueil quelques poésies d sa façon : — *les Rivaux amis*, tragi-comédie Paris, 1639, in-4°; — *les Deux Alcandres*, ou *les Deux Semblables*, comédie; Paris, 1640 in-4°; — *la belle Palène*, tragi-comédie; Paris 1642, in-4° : — *la Vraie Didon*, ou *Didon la Chaste*, tragédie; Paris, 1642, in-4°; — *les Épîtres de Boisrobert*, première partie; Paris 1647, in-4°, — *la Jalouse d'elle-même*, comédie en cinq actes et en vers; Paris, 1650, in-4° cette pièce est tirée de *Lopès de Vega*; — *la Folle Gageure*, ou *les Divertissements de la comtesse de Pembroc*, comédie; Paris, 1653 in-4° : cette pièce est encore tirée de *Lopès de Vega*; elle se trouve dans le *Recueil des meilleures pièces de théâtre des anciens auteurs* in-12; — *les Trois Orontes*, ou *les Trois Semblables*, comédie en cinq actes, en vers; Paris 1653, in-4°, ibid. — *Cassandre, comtesse de Barcelone*, tragi-comédie; Paris, 1654, in-4° — *l'Inconnue*, comédie, 1655, in-12; — *l'Amant ridicule*, comédie en cinq actes et en vers Paris, 1655, in-12; — *les Généreux Ennemis* comédie en cinq actes et en vers; Paris, 165 in-12; — *la Belle Plaideuse*, comédie en cinq actes et en vers; Paris, 1655, in-12; — *la Belle Invisible*, ou *la Constance éprouvée*, comédie Paris, 1656, in-12; Anvers, 1660, in-8°; — *les Apparences trompeuses*, comédie en cinq actes en vers; Paris, 1656, in-12; — *les Coups d'Amour et de Fortune*, ou *l'Heureuse Infortunée* tragi-comédie; Paris, 1656, in-16; — *les Nouvelles héroïques et amoureuses*, Paris, 165 in-8°; — *Théodore, reine de Hongrie*, tragi-comédie; Paris, 1658, in-12; — *les Épîtres en vers et autres œuvres poétiques*; Paris, 165 in-8° : c'est une seconde partie. La Monnoye prétend que les *contes* imprimés sous nom du *S. d'Ouville*, son frère, en 2 vol. in-1 sont de lui; et il ajoute que les meilleurs sont tirés du *Moyen de parvenir*, que Boisrobert sav par cœur. Il est à présumer que les endroits tr libres dont ce recueil est rempli, l'auront emp ché de s'en avouer l'auteur.

Nicéron, *Mémoires*, t. XXXV, p. 83 et suivantes. — P lisson et d'Olivet, *Histoire de l'Académie françai* — Huet, *les Origines de Caen*. — Beauchamp, *R cherches sur les théâtres de France*, t. II. — Oupca *Notice sur Boisrobert*, Caen 1852. — Tallemant d Réaux, II, 144. — Goujet, *Bibl. fr.*

BOISSARD (*Jean-Jacques*), antiquaire et poëte franc-comtois, né à Besançon en 1528, mort à Metz en 1602. Il étudia d'abord à l'université de Louvain, sous son oncle Hugues Babel, qui y professait la langue grecque; mais, plus tard, découragé par la sévérité de quelques autres maîtres, il s'enfuit en Allemagne, d'où il passa en Italie. C'est là que, pour subsister, il fut, dit-on, réduit à entrer au service du cardinal Caraffa. Au milieu des chefs-d'œuvre de l'ancienne Italie, Boissard sentit se développer son goût naturel pour l'antiquité : dans le but de le satisfaire, il apprit le dessin, et en peu de temps il eut copié les plus remarquables monuments de Rome, des villes voisines et des îles de l'Archipel. Une maladie assez grave, qui le contraignit de revenir à Rome, l'empêcha seule de poursuivre jusque dans la Grèce ses savantes investigations. Après son rétablissement, il alla, sur le mont Quirinal, visiter, avec quelques personnes de sa connaissance, les jardins du cardinal Carpi. Lorsque le moment du départ fut venu, il se cacha dans un bosquet, laissa sortir ses amis, et, demeuré seul, se mit à copier les inscriptions et les monuments que renfermaient ces magnifiques jardins. Il reprit, le lendemain, son travail, que la nuit seule avait interrompu. Surpris et interrogé par le cardinal, Boissard lui raconta ingénument comment il se trouvait là de si bonne heure. Le prince de l'Église, touché de tant d'amour pour les beaux-arts, fit déjeuner notre antiquaire, et l'autorisa à copier tout ce que son palais lui offrirait de rare ou de curieux. De retour en Franche-Comté, Boissard, ne pouvant y suivre la religion protestante qu'il avait embrassée, laissa, à Montbéliard, chez l'une de ses sœurs, ses collections d'antiquités, et alla s'établir à Metz. Ce trésor, amassé avec tant de soins et de fatigues, fut malheureusement pillé par les Lorrains. A ses connaissances comme antiquaire, Boissard joignait encore un talent remarquable pour la poésie latine.

On a de Boissard : *Poemata, epigrammatum libri tres; elegiæ, libri tres; epistolarum libri tres*; Bâle, 1574, in-16; nouvelle édition augm., Metz, 1589, in-8°; — *Emblemata latina et gallica*; Metz, 1584, in-8° oblong; Metz, 1588, in-4°; — *Emblematum liber*, etc.; Francfort, 1593, in-4°, avec 51 emblèmes gravés par Th. de Bry; — *Vitæ et Icones sultanorum Turcorum, principum Persarum aliorumque heroum heroinarumque ab Osmane ad Mahometem II*; Francfort, 1596, in-4°, avec quarante-sept portraits gravés par Th. de Bry; — *Theatrum Vitæ humanæ*; Metz, 1596, in-4°, avec des fig. de Th. de Bry; 1638, in 4°; — *Romanæ urbis topographiæ et antiquitatum; quibus succincte et breviter describuntur omnia quæ tam publice quam privatim videntur animadversione digna, Partes sex*; Francfort, 1597, 1598, 1600 et 1602, in-fol., 6 t. en 3 vol.; cette édition est fort supérieure à celle de 1627; — *Icones et vitæ Virorum illustrium, doctrina et erudition præstantiorum*; Francfort, 1592, 1597, 1598, 1599, 4 part. en 2 vol. in-4°, avec des fig. de Th. de Bry; le même, sous le titre : *Bibliotheca, sive Thesaurus virtutis et gloriæ, in quo continentur illustrium virorum effigies et vitæ*; Francfort, 1628, 1631, in-4°; et sous celui-ci : *Bibliotheca calcographica*; Francfort, 1650 et années suivantes, 9 part. en 2 vol. in-4°; — *Parnassus biceps, in cujus priore jugo musarum deorumque præsidum Hippocrenes; in altero deorum fatidicor. phœbadum et vatum illustrium imagines proponuntur*; Francfort, 1601, 1627, in-fol.; — *De Divinatione et Magicis, Præstigiis, de Geniis*, etc., *tractatus posthumus*; Oppenheim, in-fol., fig. de Th. de Bry (1615); Hanau, 1611, in-4°; — *Habitus variarum gentium*; Metz, 1581, in-fol. obl., orné de 70 fig. coloriées. — Deux manuscrits, dont l'un contenait en latin la vie de Boissard, et l'autre des poésies de cet antiquaire, se trouvaient dans la bibliothèque de M. Pâris, vendue à Londres en 1791.

Sax, *Onomasticon*, t. III. — Hanckius, *de Scriptoribus rerum Roman*. — Baillet, *Jugements, Poëtes modernes*, t. IV, p. 149. — Marhof, *Polyhist. Liter.* — Schurtzfleisch, *Elogia Scriptorum*, p. 21. — Freitag, *Analecta litteraria*, p. 138. — *Catal. Bibl. Bunav.*, tom. I. — David Clément, *Bibliothèque curieuse*, tom. V; p. 18. — Nicéron, *Mémoires*, t. XVIII. — Bayle, *Dictionaire critique*.

BOISSARD (*George-David-Frédéric*), théologien protestant, né à Montbelliard le 16 août 1783, mort à Paris le 16 septembre 1836. Il eut, pour premier maître, son père, ministre luthérien, et termina ses études à l'école centrale de Strasbourg, où il se distingua surtout par ses progrès dans les sciences mathématiques. Dès son enfance, il avait éprouvé de l'inclination pour la carrière pastorale; la lecture de Voltaire ébranla un instant cette vocation, sans pouvoir l'anéantir; et le jeune Boissard se prépara, par l'étude de la théologie, au ministère évangélique, auquel il fut consacré le 11 octobre 1803. Il fut nommé, en 1804, pasteur de l'église luthérienne de Lille, qu'il avait été chargé d'organiser, et d'où il passa, en 1807, à l'église de sa communion, récemment établie à Nancy. Deux ans après, en novembre 1809, il fut appelé à Paris, où il entra en fonctions dans le temple de la rue des Billettes. Il se concilia par ses travaux l'estime universelle, et se fit remarquer par le zèle avec lequel il dirigea l'instruction religieuse des colléges Louis-le-Grand, Henri IV et Saint-Louis. Il était membre de la Société des missions évangéliques, de la Société biblique, de la Société protestante de prévoyance et de secours mutuels, de la Société de la morale chrétienne, et de la Société d'encouragement pour l'instruction élémentaire parmi les protestants de France.

On a de Boissard : *Catéchisme à l'usage de l'enfance évangélique*, br. in-8°, publiée à Lille, sans date ni lieu d'impression; — *Discours prononcé à la fête anniversaire du couronnement*

de S. M. I. et de la bataille d'Austerlitz, le 2 décembre 1808; Nancy, 1808, in-8°; — *Discours prononcé dans le temple chrétien de la confession d'Augsbourg;* Paris, 1811, in-8°; — *Discours prononcé dans le temple*, etc., *le* 15 *août* 1811, *jour anniversaire de la naissance de S. M. l'empereur;* Paris, 1811, in-8°; — *Histoire de la Bible*, ou *Récits tirés des saintes Écritures;* Paris, 1813, in-12; — Observations sur l'écrit intitulé *De l'Importance d'une religion dans l'État* (1814), in-8°; — *Précis de l'Histoire de l'Église;* Paris, 1817, in-12; — *Sermon prononcé dans le temple des chrétiens de la Confession d'Augsbourg, à Paris*, à l'occasion de la onzième fête anniversaire de son inauguration, le dimanche 26 novembre 1820; Paris, 1820, in-8°; — *Manuel des catéchismes, à l'usage de la jeunesse des communions évangéliques;* Paris, 1822, in-12; — *Lettre à M. Laval, ex-pasteur de Condé-sous-Noireau* (converti catholique); Paris, 1823, in-8°; — *Réflexions sur le projet de loi relatif au sacrilége, et sur l'idée de prescrire par une loi la célébration religieuse du mariage;* Paris, 1824, in-8°; — *Prières à l'usage du culte domestique, suivies des exercices de préparation à la sainte Cène;* Paris, 1815, in-12; — *Célébration de la troisième fête séculaire de la Réformation, dans l'église chrétienne consistoriale de la Confession d'Augsbourg, à Paris*, les 1er et 2 novembre 1817; Paris, 1817, in-8°; — *Recueil de cantiques à l'usage des chrétiens évangéliques*, etc.; Paris, 1819, in-12; — En collaboration avec d'autres pasteurs: *Principes de la religion chrétienne*, etc.; Paris, 1826, in-18; — *Instructions chrétiennes à l'usage de la jeunesse*, etc.; Paris, 1832, in-12. — On a encore de Boissard un grand nombre de *discours funèbres* prononcés aux obsèques des personnes de sa communion, entre autres: J.-M. Sœhné (1815); le comte Rapp, pair de France (1824); le docteur Würtz (1823); J.-G. Treuttel, libraire (1826); Clémentine Cuvier, fille du célèbre naturaliste. Enfin Boissard a écrit plusieurs notices pour différents journaux de sa communion, pour l'*Encyclopédie des gens du monde* et pour le *Musée des protestants célèbres*.

Rodolphe Cuvier, *Éloge de Boissard*. — Quérard, *la France littéraire*.

BOISSAT (*Pierre* DE), jurisconsulte et helléniste français, natif de Vienne en Dauphiné, vivait dans la dernière moitié du seizième siècle. Il se rendit recommandable par sa science dans le droit et dans la langue grecque; mais il n'a laissé aucun ouvrage.

Son fils, BOISSAT (*Pierre* DE), historien français, natif de Vienne en Dauphiné, mort en 1613. Il était vice-bailli de sa ville natale. On a de lui: *Histoire des Chevaliers de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem* (dont une partie est traduite de l'italien de Bosio), 1612, 2 vol. in-4°; 2e édit., avec des addit. de Baudoin et de Naberat, 1629, in-fol.; 3e édit., avec des addit. nouv. de Naberat, 1643, 2 vol. in-fol.; — *Remercîment au roi par les anoblis du Dauphiné*, 1603, in-4°; — *De la Prouesse et Réputation des anciens Allobroges*, 1602 et 1603, in-4°; — *le Brillant de la royne* (généalogie de la maison de Médicis), 1613, in-4°: cet ouvrage a été réimprimé sous le titre d'*Histoire généalogique*, etc.; Lyon, 1620, in-8°; — *Recherches sur les duels*, 1610, in-4°.

BOISSAT (*Pierre* DE), littérateur français, fils du vice-bailli, né à Vienne en Dauphiné l'an 1603, mort le 28 mars 1662. Encore enfant, il eut une si grande facilité pour la poésie latine, qu'au moment où on lui dictait ses thèmes, il les mettait en vers latins; c'est ce qui lui faisait donner le nom de *Boissat l'Esprit*. Il se destina d'abord à l'état ecclésiastique, puis il essaya d'entrer dans le barreau, et y renonça pour embrasser la profession militaire. Il servit sous Lesdiguières; il visita Malte, où l'histoire de l'ordre, composée par son père, lui procura un accueil bienveillant; et, à son retour en France, il fit naufrage sur les côtes du Languedoc. Sa bravoure et ses duels le mirent en réputation; on le nomma gentilhomme de la chambre de Gaston d'Orléans, membre de l'Académie française, et il reçut de Gaspard Lascaris, vice-légat d'Avignon, le titre de comte palatin. Tant de distinctions furent compensées par quelques désagréments. Boissat, déguisé en femme, se trouvait à Grenoble, dans un bal, avec Mme de Sault, dont le mari était lieutenant de roi en Dauphiné; il se permit quelques propos dont cette dame fut blessée, et le lendemain, elle s'en vengea, en le faisant maltraiter par les gardes et les valets de son mari. Cette affaire, qui ne fut arrangée qu'au bout de treize mois de pourparlers, et par l'intervention de la noblesse dauphinoise, contraignit Boissat de se retirer à Vienne, où il se maria. Dans sa vieillesse, il s'abandonna à une dévotion exagérée, et on le vit, vêtu d'habits grossiers et les cheveux en désordre, catéchiser dans les rues. Chargé de haranguer la reine Christine de Suède lors de son passage par Vienne, il la choqua par son costume négligé et par le sermon qu'il lui adressa. « Ce n'est point là, s'écria cette princesse, ce « Boissat que j'ai connu; c'est un prêcheur qui « emprunte son nom; » et elle refusa constamment de le revoir.

On a de lui: *Histoire Négrepontine, contenant la vie et les amours d'Alexandre Castriot, arrière-neveu de Scanderbeg, et d'Olympe, la belle Grecque de la maison des Paléologues;* Paris, 1631, in-8°: ce roman, tiré des papiers d'Ottavio Finelli, fut composé en vingt jours, parut sous le nom de *Jean Baudoin*, et fournit à la Calprenède les principales situations de sa *Cassandre;* — *les Fables d'Ésope, illustrées de discours moraux, philosophiques*

et politiques, 1633, in-8° : cet ouvrage, composé en quinze jours, parut aussi sous le nom de *Jean Baudoin*; — *Relations* (latines et françaises) *des Miracles de Notre-Dame de l'Ozier, avec des vers à la louange de la sainte Vierge, en cinq langues* (grecque, latine, espagnole, italienne et française); 1659, in-8°; — *Morale chrétienne*; — *Encomiasticon Christinæ Suecorum reginæ*, in-4°; — *Petri de Boissat opera et operum fragmenta historica et poetica*, in-fol., sans date et sans nom de lieu.

Chorier, *Histoire du Dauphiné*. — *Id.*, *De P. Boissatii Vita Amicisque litteratis*; Grenoble, 1680, in-12. — Pellisson, *Histoire de l'Académie française*, etc. — D'Olivet, *Continuation de l'Histoire de l'Académie française*. — Nicéron, *Mémoires*, t. XIII et XX. — D'Attigny, *Mémoires d'histoire, de critique et de littérature*, t. II et V. — Baillet, *Jugements des Savants*, édit. in-4° de 1722, t. V. — Gui Allard, *Bibliothèque du Dauphiné*.

BOISSAVARY (*Jacques-Auguste-Armand-Marie* DE SAINT-MARTIN DE SAUZAY, CHAUVIN DE), administrateur et homme politique français, natif du Poitou, mort en 1830, dans la terre de la Chinacelles, commune de Saint-Martin de Sauzay, près de Thouars. Sous l'empire, il fut nommé membre et secrétaire du corps législatif. En 1814, il vota la déchéance de l'empereur, accepta l'acte du sénat qui rappelait au trône les Bourbons, et fut l'un des commissaires qu'on chargea de rédiger la charte constitutionnelle. Après 1815, il siégea dans la chambre des députés.

Biographie des Contemporains.

BOISSEAU (*François-Gabriel*), médecin français, né à Brest le 11 octobre 1791, mort à Metz le 2 janvier 1836. Bien jeune encore, il servit dans l'armée d'Espagne comme sous-aide, et fut jusqu'à la bataille de Waterloo attaché à l'armée impériale. Il entra à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce au même grade qu'il avait dans l'armée, y continua ses études médicales; et, le 8 avril 1817, il se fit recevoir docteur. De 1817 à 1829, il fut le principal rédacteur du *Journal universel des Sciences médicales*, et fut aussi un des collaborateurs de la *Biographie médicale*. Quand la révolution de 1830 éclata, Boisseau fut nommé professeur de l'hôpital de Metz. Mais déjà l'excès du travail avait fatigué ce savant médecin, qu'un pressentiment sinistre semblait poursuivre. Il mourut à l'âge de quarante-quatre ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages fort estimés, dont les principaux sont : *Considérations générales sur les classifications en médecine*; Paris, 1826, in-8°; — *Réflexions sur les principes généraux de la doctrine de Paul-Joseph Barthez*; Paris, 1819, in-8°; — *Nosographie organique*; Paris, 1828-1830, 4 vol. in-8°; — *la Pyrétologie physiologique*, ou *Traité des fièvres considérées dans l'esprit de la nouvelle doctrine médicale*; Paris, 1823; 4e édition, 1 vol. in-8°, 1826, etc.

Quérard, *la Littérature française*, supplément, t. II, p. 118 et suivantes.

* **BOISSEAU** (*Henri*), graveur et dessinateur français, né à Paris en 1794. Il eut pour maîtres Bertin, Michalon et Fortier, et grava plusieurs planches pour les *Monuments de la France*, de la Borde, et d'autres ouvrages, tels que le *Cours élémentaire et progressif de paysages*.

Gabet, *Dictionnaire des Artistes vivants.*

* **BOISSEAU** (*Jean*), géographe et généalogiste français, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il eut le titre d'enlumineur du roi, et laissa : *Recueil de tous les ordres de chevalerie et de leurs colliers, avec un sommaire de leur histoire*; Paris, 1636, in-fol; — *Europe française*, ou *Description générale des empires, royaumes, États et seigneuries qui ont été possédées en divers temps par les descendants de la famille de France*; Paris, 1641, in-fol; — *Topographie française*, ou *Représentation de plusieurs villes, bourgs, châteaux, maisons, en France*; dessinés par Cl. Chastillon, publiés par..., etc.; Paris, 1641, 1647, in-fol.; — *Théâtre des Gaules*; ibid.; 1642; — *Itinéraire de la ville de Paris*; ibid., 1643, in-12; — *Origine et Généalogie de la royale maison de France*; ibid., 1646; — *Tableau portatif ou Description du royaume de France, sur laquelle est tracée la route des postes et grands chemins*; ibid., 1646; — *Théâtre ou Table contenant les Noms et les Armes de tous les chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit*; ibid., 1651.

Lelong, *Bibl. hist. de la France* (éd. Fontette).

* **BOISSEAU** (*Caroline*), dite *madame* ALBERT, actrice française contemporaine, d'une famille qui compte beaucoup de célébrités au théâtre, débuta à l'âge de quatorze ans, plut beaucoup en province, fut engagée à l'Odéon comme première *Dugazon*, et devint cantatrice de la chapelle de Charles X. Elle passa au théâtre des Nouveautés, et ne joua plus que le vaudeville, dans lequel elle excellait par sa sensibilité aussi bien que par sa gaieté. Après la révolution de Juillet, elle fut engagée au théâtre du Vaudeville. Les principales pièces qu'elle y fit valoir par son talent sont : *Un duel sous Richelieu*, *Léontine*, *Georgette*, *la Camargo*. Madame Albert a figuré dans le procès de Beauvallon à la suite du duel avec Dujarrier.

Dictionnaire de la Conversation.

BOISSEL DE MONVILLE (*Thomas-Charles-Gaston*, baron), magistrat français, né à Paris le 1er août 1763, mort dans cette ville le 7 avril 1832. Il avait été conseiller au parlement de Paris, et fut nommé pair de France. Il avait, dans sa jeunesse, montré beaucoup de goût pour la mécanique, et avait exécuté plusieurs machines utiles, entre autres une faux à couper le blé, encore supérieure à celles qu'on emploie dans diverses provinces; puis il s'occupa à perfectionner les moulins à vent. Après le 9 thermidor, il résolut de descendre le Rhône depuis le fort de

l'Écluse jusqu'à Seyssel, espace qui passait pour non navigable, et montra beaucoup de courage dans cette expédition périlleuse. Boissel a aussi écrit des *Fables* qui n'ont pas été imprimées, et des essais dramatiques. On a de lui : *Voyage pittoresque et navigation exécutée sur une partie du Rhône réputée non navigable, depuis Genève jusqu'à Seyssel, afin de tirer pour la marine des mâtures que peuvent fournir les mélèzes;* Paris, 1795, in-4°, avec 18 planches gravées par l'auteur; — *Description des atomes;* Paris, 1813 et 1815; — *De la Législation sur les cours d'eau;* Paris, 1817, in-4° de 72 pages; — *Peut-être;* Paris, F. Didot, 1825, in-8°, avec 9 planches; — *Mon Théâtre;* Paris, F. Didot, 1828, in-8° : ce volume contient trois pièces : *les Exilés du Kamtchatka;* — *Abradate et Panthée;* — *Une Femme en est deux*, proverbe en 2 actes, en vers: l'auteur, avant de mourir, en fit détruire tous les exemplaires.

Revue encyclopédique, t. XXIX. — Quérard, *la Littérature française*, supplément, t. II, p. 119.

* **BOISSELIER** (*Antoine-Félix*), peintre français contemporain, élève de Bertin. On lui doit des ouvrages estimés, parmi lesquels : *Démocrite et les Abdéritains;* — *la Mort de Polydamas,* pour le palais de Fontainebleau; — *le Baptême d'un Eunuque par saint Philippe,* et *Saint Paul à Éphèse*, peints l'un et l'autre pour la chapelle du Saint-Esprit de l'église Saint-Sulpice.

Gabet, *Dictionnaire des Artistes vivants.*

* **BOISSERÉE** (*Sulpice*), architecte et archéologue allemand, né à Cologne en 1783. Un voyage qu'il fit en 1803 à Paris, avec son frère Melchior et son ami Jean-Baptiste Bertram, lui inspira, ainsi qu'à ses compagnons de voyage, l'idée de rassembler les antiquités artistiques de l'Allemagne. Il entreprit, cette année même, un voyage sur les bords du Rhin, et leva le plan de la cathédrale de Cologne. Il continua en 1814, à Heidelberg, ses recherches archéologiques, et y acquit *le Messie mourant*. Il fit venir ensuite de Cologne la collection rassemblée par ses soins et ceux de son frère et de son ami, appelée depuis *Collection Boisserée*. Elle comptait déjà deux cents tableaux, et fut transférée à Stuttgart dans un bâtiment spacieux, offert par le roi de Würtemberg. Les tableaux y furent classés suivant leur importance : c'est ainsi qu'on put reconnaître que, dès le treizième siècle, l'Allemagne possédait une école de peinture fondée sur les traditions byzantines. Ainsi encore furent remis en lumière un grand nombre de maîtres flamands, et le mérite de Jean Van Eyck lui-même ressortit avec plus d'éclat. La collection était distribuée en trois sections, répondant à trois périodes historiques : la première comprenait les œuvres de l'école de Cologne au quatorzième siècle; on voyait dans la seconde les productions de Jean Van Eyck et de ses disciples, et la troisième renfermait les tableaux des peintres allemands de la fin du quinzième et du commencement du seizième siècle. La collection fut cédée en 1827 au roi Louis de Bavière, au prix de 120,000 thalers. En 1836, elle fut transférée de Schleissheim, où elle avait été placée d'abord, dans la Pinacothèque de Munich. Boisserée s'établit également dans cette ville avec son frère Melchior et son ami. En 1835, Sulpice Boisserée fut nommé conservateur général des monuments plastiques de la Bavière. De 1836 à 1837, il voyagea dans le midi de la France, puis en Italie, et apprit à son retour que le roi de Prusse avait décidé la réédification de la cathédrale de Cologne. Sulpice Boisserée fut aussi nommé membre de l'Académie des beaux-arts de France. On a de lui : *Die Denkmale der Baukunst am Niederrhein vom* 7-13 *Jahrhundert* (les Monuments de l'architecture dans le bas Rhin, du septième au treizième siècle); Munich, 1830-1833, gr. in-fol. de 72 planches lithographiées et gravées; — *Ueber den Tempel des heiligen Graal* (du Temple de Saint-Graal), 1834; — *Sammlung alt-nieder-und oberdeutscher Gemaelde der Brüder Sulpice und Melchior Boisserée und Bertram, lithogr. von J.-V. Strixner, mit Nachrichten ueber die altdeutschen Mahler, von den Besitzern* (collection de tableaux allemands anciens et du moyen âge, des frères Sulpice et Melchior Boisserée et Bertram, lithographiés par J.-V. Strixner, avec des notices sur les peintres primitifs par les possesseurs de la collection); Munich, 1822-1839; — *Vues, plans, coupes et détails de la cathédrale de Cologne, avec des restaurations d'après le plan original, accompagnés de recherches sur l'architecture des anciennes cathédrales, et de tableaux comparatifs des principaux monuments;* magnifique ouvrage grand in-fol.; Paris et Stuttgart, 1823, 1832.

Conversations-Lexicon.

* **BOISSERÉE** (*Melchior*), frère du précédent, naquit en 1786, mourut le 14 mai 1851. Outre la part qu'il prit aux travaux entrepris par son frère dans l'intérêt de l'histoire de l'art, il découvrit le moyen de peindre sur verre avec le seul pinceau, et reproduisit ainsi les meilleurs tableaux de leur collection. Il s'établit à Bonn, sur l'invitation du roi de Prusse, et fut nommé conseiller privé.

Conversation-Lexik. — Quérard, supplément.

BOISSET (*Joseph-Antoine* DE), conventionnel, né à Montélimar le 7 octobre 1748, mort à Montboucher (Drôme) le 15 septembre 1813. Nommé député de la convention nationale par le département de la Drôme, il se rangea du côté de la Montagne, et, dans le procès de Louis XVI, vota la mort sans sursis et sans appel. Envoyé en mission dans le Midi en 1793, il fit casser le tribunal populaire et le comité central de Marseille, qui, sous les influences des girondins, lui avaient signifié de partir sous vingt-

quatre heures. Revenu à Paris, il attaqua au club des Jacobins « les riches et les muscadins, » et proposa de les en chasser à coups de bâton. Ce fut lui qui, au mois d'août suivant, fut chargé de régulariser la levée en masse, conformément aux décrets de la convention. Le 2 octobre, il demanda aux Jacobins le jugement de Brissot et de ses coaccusés, et fut envoyé une seconde fois en mission, à la fin de 1793, dans le Midi. En février 1794, il fut accusé aux Jacobins, par la Société populaire de Nîmes, d'avoir opprimé les patriotes dans le département du Gard. Trois jours avant le 9 thermidor, il présenta aux Jacobins un projet sur la liberté de la presse et sur les moyens d'en prévenir les abus. Envoyé quelque temps après dans le département de l'Ain, il y mit en liberté quelques nobles. En 1795, il appuya la réclamation des comédiens français, qui demandaient la réouverture de leur théâtre. Envoyé une troisième fois dans le Midi et à Lyon, il écrivit que les habitants de Lyon exerçaient de cruelles vengeances contre les *terroristes*, et qu'ils les massacraient dans les rues et dans les prisons. La convention, trouvant qu'il ne sévissait pas assez contre ces réactionnaires, le rappela à Paris. Après la session conventionnelle, il passa au conseil des anciens, et s'y fit peu remarquer jusqu'au 18 fructidor an V. A cette époque il se réunit à la minorité, qui s'était assemblée à l'École de médecine. En 1798, il fut élu secrétaire, et demanda un décret d'urgence sur la résolution qui assimilait aux émigrés les individus qui s'étaient soustraits à la déportation. Après le 18 brumaire, il cessa de faire partie de la représentation nationale.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — *Biographie des Contemporains*. — Colomb de Batines, *Catalogue des Dauphinois dignes de mémoire*.

***BOISSIER** (*André-Claude*), peintre français, né à Nantes en 1760, mort vers 1840. Élève de Brenet, il a peint des sujets sacrés en assez grand nombre, parmi lesquels on distingue : *l'Assomption ; — l'Apothéose de saint Vincent de Paul ;* — une *Tentation du Christ*, et une *Adoration des Bergers*.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

* **BOISSIER** (*Henri*), humaniste suisse, né à Genève vers 1762, mort vers 1835. On a de lui : *Précis d'Antiquités grecques*, d'après l'allemand de Schaaf; Genève et Paris, 1824; — *Précis d'Antiquités romaines*, d'après l'allemand du même auteur; Genève, 1824; — *Principes de la Prosodie et de la Prononciation régulière de la langue française, pour servir de texte aux leçons qui se donnent sur ce sujet dans la faculté des lettres de l'Académie de Genève;* Genève, 1827.

Quérard, supplément à la *France littéraire*.

***BOISSIER** (*Edmond*), botaniste suisse contemporain, membre de la Société de physique et d'histoire naturelle de Genève. On a de lui : *Voyage botanique dans le midi de l'Espagne pendant l'année* 1837 ; Paris, 1839; — *Elenchus plantarum novarum minusque cognitarum quas in itinere Hispanico legit;* Genève, 1838 ; — *Flora orientalis*, publié par cahiers ; 1846 et suiv.

Quérard, supplément à *la France littéraire*.

BOISSIER DE SAUVAGES. *Voy.* SAUVAGES.

BOISSIÈRE (*Claude* DE), mathématicien français, né dans le diocèse de Grenoble, vivait dans la dernière moitié du seizième siècle. On a de lui : *l'Art de l'Arithmétique, contenant les dimensions commodes, tant pour l'art militaire que pour les autres calculs*, 1554, in-8° ; — *Nobilissimus et antiquissimus ludus Pythagoricus qui rhythmomachia nominatur, in utilitatem et relaxationem studiorum comparatus, ad veram et facilem proprietatem et rationem numerorum assequendam : nunc tandem per Claudium Buxerium, Delphinatem, illustratus ;* Paris, 1556, in-8° : on trouve, dans le *Chronicon Cameracense* de George Colvener, pag. 461, une notice sur cet ouvrage et sur un autre ancien jeu du même genre; — *Art Poëtique réduict et abrégé en singulier ordre et souveraine méthode*, 1554, in-8°; *l'Art de la Musique*, 1554; — *les Principes d'Astronomie et Cosmographie, et l'usage du globe*, trad. du latin de Gemma Frisius; Paris, 1556, in-8°.

La Croix du Maine et Du Verdier, *Bibl. franç.* — Chorier, *Histoire du Dauphiné*. — George Colvener, *Chronicon Cameracense*, p. 461. — Moréri, *Dictionnaire historique*.

BOISSIEU (*Barthélemy-Camille* DE), médecin français, né à Lyon le 6 août 1734, mort dans la même ville, en 1770. Il fit ses études médicales à Montpellier, fut reçu docteur en 1755, et agrégé au collége de médecine de Lyon en 1756. Il signala son zèle, en 1762, par les soins qu'il rendit aux habitants de Mâcon durant une épidémie qui désolait cette ville. On a de lui : *Dissertation sur les anti-septiques*, 1769 ; — *Dissertation sur les méthodes échauffantes et rafraîchissantes*, 1772 : ces deux dissertations ont été couronnées par l'Académie de Dijon, la première, en 1767 ; la seconde, en 1770.

Biographie médicale.

BOISSIEU (*Denys* SALVAING DE), diplomate et jurisconsulte français, né à Vienne, en Dauphiné, le 21 avril 1600; mort le 10 avril 1683. Après avoir obtenu le grade de docteur à l'université de Valence, il quitta la carrière du barreau à laquelle il s'était d'abord destiné, prit le métier des armes, et obtint bientôt un brevet de capitaine. Licencié à la paix, il entra dans la carrière de la magistrature, où, après avoir été chargé de plusieurs emplois subalternes, il obtint enfin la place de lieutenant général du bailliage de Grenoble. Il accompagna à Rome M. de Créqui, et fut chargé de haranguer le pape en 1633. Plus tard, il fut envoyé à Venise en qualité

d'ambassadeur, s'acquitta avec succès des négociations qui lui étaient confiées, et fut, à son retour, nommé conseiller d'État. Il succéda ensuite à son père dans la place de président de la chambre des comptes de Dauphiné. On a de lui : *De l'usage des fiefs et autres droits seigneuriaux en Dauphiné*; Grenoble, 1664; — *Miscellanea*; Lyon, 1622, in-8°; — *Histoire du chevalier Bayart* (sous le nom de L. Videl); Grenoble, 1651, in-4°; — *Sylvæ septem de totidem miraculis Delphinatus*; Lyon, 1661, in-8°.

Chorier, *Hist. du Dauphiné*. — *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XII. — Alfred de Terrebasse, *Relation des principaux événements de la vie de Salvaing de Boissieu, suivie d'une Critique de sa généalogie, et précédée d'une Notice historique*; Lyon, 1850, in-8°.

BOISSIEU (*Jean-Jacques* DE), graveur français, né à Lyon le 29 novembre 1736, mort le 1er mars 1810. Il étudia le dessin sous Frontier, et se forma par l'étude des tableaux de l'école hollandaise et flamande. Après avoir étudié dans les forêts de Fontainebleau et de Saint-Germain les beaux arbres qui s'y trouvent, il se rendit en Italie, où il s'exerça à reproduire sur ses toiles les chefs-d'œuvre de l'architecture moderne et les ruines des monuments antiques. Il se lia pendant son séjour à Rome avec Winckelmann, dont les conseils achevèrent de développer son talent. Ami de Vernet et de Soufflot, Boissieu doit, aussi bien que ces deux hommes, être regardé comme l'un des plus grands artistes que la France ait produits, et comme l'un de ceux qui, par leurs talents, préparèrent la révolution artistique opérée par David. La peinture à l'huile l'avait d'abord exclusivement occupé; mais l'excès du travail, et la préparation des couleurs dont il se chargeait lui-même, ayant altéré sa santé, il se consacra tout entier à la gravure à l'eau-forte, et, par le sentiment du dessin, si bien secondé par la précision de son burin, il peut être regardé comme le plus habile graveur en ce genre. Toutes ses gravures sont des paysages de sa composition, des vues d'Italie, etc., et des copies des tableaux de l'école flamande. Fixé à Lyon, il exerça sur l'école de peinture de cette ville une influence puissante, et inspira aux artistes de cette école le goût du naturel et du fini qui la caractérise. Le catalogue de son œuvre contient cent sept numéros de gravures, sans compter un nombre infini de dessins au lavis, de paysages au crayon, et de portraits à la sanguine, tous très-recherchés. On estime surtout ses gravures d'après Ruysdael, sa Porte de Vaise, ses Petits-Maçons, etc.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Dugas-Montbel, *Éloge hist. de J.-J. de Boissieu*.

***BOISSIEU** (*Pierre-Joseph-Didier*), membre de la convention, né à Saint-Marcellin, y exerça d'abord la profession d'homme de loi, et devint ensuite administrateur du département. Au mois de septembre 1791, il fut nommé député suppléant du département de l'Isère à l'assemblée législative, et un an après membre de la convention par le même département. Royaliste dans le cœur, il vota contre toutes les mesures qui avaient pour but le salut de la république. Dans le procès de Louis XVI, il refusa d'opiner comme juge, conclut, comme législateur, à la détention et au bannissement, et ne reparut à la tribune qu'après le 9 thermidor. Au mois de janvier 1795, à l'occasion d'insultes faites au buste de Marat, Boissieu demanda « la liberté des cultes pour les saints politiques. » Le 28 juillet, il appuya la demande faite par un pétitionnaire de la suppression du calendrier républicain. Boissieu, encouragé par la tournure contre-révolutionnaire que prenaient les affaires, combattit la proposition qui demandait qu'aucun émigré ne pût réclamer sa radiation qu'après s'être constitué prisonnier. A la fin de la session conventionnelle, et au moment où les sections de Paris, égarées par les royalistes, menaçaient la représentation nationale, il se prononça avec passion contre le réarmement des patriotes, qui, oubliant leurs ressentiments et leurs griefs, étaient venus défendre la convention. Entré au conseil des cinq-cents, il donna sa démission quelques jours après l'ouverture de la session, et rentra dans la vie privée.

Biographie des Contemporains. — *Petite Biographie conventionnelle*.

***BOISSONADE** (*Jean-François*), célèbre helléniste français, est né à Paris le 12 août 1774, d'une famille noble, originaire de Gascogne. Son père, J.-F. Boissonade de Fontarabie, né en 1723 et mort en 1780, était gouverneur de Castel-Jaloux; et c'est sans doute à la même famille que doivent avoir appartenu deux médecins distingués, l'un de la fin du quinzième siècle, et l'autre du seizième, ainsi qu'un poëte, Bernard Boissonade, qui gagna le souci aux Jeux Floraux en 1640.

M. Boissonade entré jeune encore dans la carrière administrative, sous le ministère du général Dumouriez, vers la fin de 1792, en fut violemment expulsé en 1795, y rentra en 1801, et fut nommé secrétaire général de la préfecture de la Haute-Marne par Lucien Bonaparte, alors ministre de l'intérieur. La retraite de celui-ci entraîna celle de M. Boissonade : il renonça alors à la carrière administrative, pour se livrer tout entier à la philologie et à la littérature, auxquelles, depuis sa jeunesse, il n'avait cessé de consacrer tous ses loisirs. Déjà connu du monde savant, en France et à l'étranger, par d'excellents morceaux de critique et de philologie répandus dans tous les recueils du temps, M. Boissonade fut nommé, en 1809, professeur de littérature grecque à la faculté des lettres de l'Académie de Paris, et eut la générosité de se contenter du titre de suppléant en faveur du savant Larcher, qui resta titulaire de cette chaire jusqu'à sa mort, à la fin de 1812. M. Boissonade

lui succéda alors, et bientôt après le remplaça également à l'Académie des inscriptions et belles-lettres (alors 3ᵉ classe de l'Institut), où il fut admis dans les premiers mois de 1813. A la mort de J.-B. Gail en 1828, M. Boissonade fut nommé à la chaire de professeur de littérature grecque au collége de France. Ces deux hautes positions dans la science à laquelle s'était voué M. Boissonade, positions que lui seul alors était capable de remplir avec autant de succès, satisfirent sa modeste ambition. Loin d'aspirer, comme tant de savants, à y joindre d'autres emplois, on le vit toujours depuis, par un désintéressement aussi noble que rare de nos jours, refuser à diverses époques l'offre qui lui fut faite de plusieurs places, telles que celle de conservateur à la bibliothèque du Roi à la mort du savant Capperonnier, et celle de secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions, pour laquelle le choix unanime de l'Académie l'avait désigné, en remplacement du baron Silvestre de Sacy. Sa lettre à Millin sur Aristénète, insérée dans le *Magasin encyclopédique* (4ᵉ année, 1798, t. III) fit avantageusement connaître M. Boissonade des savants de l'Allemagne; et J.-B. Bast lui dédia, en 1805, sa fameuse lettre critique sur Antonius Liberalis, etc. Ce fut là peut-être ce qui décida M. Boissonade à diriger ses investigations dans le domaine de l'antiquité, mine inépuisable, où il porta le flambeau d'une grande sagacité et d'une critique toujours pure. De là cette foule de publications, dont il a enrichi le monde savant avec une activité incessante, soit d'auteurs encore inédits, soit de classiques rendus à toute leur pureté et éclaircis par des commentaires excellents, qui laissent bien peu à faire aux Saumaises futurs; ainsi parurent successivement: *Philostrati Heroica;* Paris, 1806, in-8°, publiés de nouveau dans la Bibliothèque des auteurs grecs; — *Marini Vita Procli, græc.-lat.*, Leipzig, 1814, in-8°; publié depuis dans la Bibl. grecque de M. Didot; — *Tiberius Rhetor de figuris altera parte auctior, una cum Rufi arte rhetorica;* Londres, 1815, in-8°; — *Lucæ Holstenii Epistolæ ad diversos, accedit commentatio epigraphica in inscriptionem græcam;* Paris, 1817, in-8°; — *Nicetæ Eugeniani narratio amatoria et Constantini Manassis fragmenta, græc.-lat.;* Paris, 1819, 2 vol. in-12; — *Herodiani Partitiones, græce;* Londres, 1819, in-8°; — *Ex Procli scholiis in Cratylum Platonis excerpta;* Leipzig, 1820, in-8°; — *Eunapii vitæ sophistarum;* Amsterdam, 1822, 2 vol. in-8°, publié de nouveau dans la Bibliothèque des auteurs grecs de M. Didot; — *Aristæneti Epistolæ ad fidem Cod. Vindob., græc.-lat.;* Paris, 1822, in-8°; — *P. Ovidii Metamorphoseon lib. XV, græce versi a Maximo Planude, et nunc primum editi;* Paris, 1822, in-8°, formant le 5ᵉ vol. de l'*Ovide* de la collection Lemaire; — *Sylloge Poetarum græcorum;* Paris, 1823-1826, 24 vol. in-32; — *Novum Testamentum græc.;* Paris, 1824, 2 vol. in-32; — *de Syntipa et Cyri filio Andreopuli narratio, e codd. Parisinis;* Paris, 1828, in-12; — *Anecdota græca;* Paris, 1829-1833, 5 vol. in-8°; — *Theophylacti Simocattæ quæstiones physicæ et epistolæ;* Paris, 1825, in-8°; — *Æneas Gazæus et Zacharias Mitylenæus de Immortalitate animæ, græc.-lat.;* Paris, 1836, in-8°; — *Michael Psellus de Operatione dæmonum; accedunt inedita opuscula Pselli;* Nüremberg, 1838, in-8°; — *Philostrati Epistolæ;* Paris, 1842, in-8°; — *Anecdota nova;* Paris, Didot, 1844, in-8°: ce volume contient les lettres inédites de Chumnus, des opuscules et des lettres de Manuel Paléologue, de Démétrius Cydonius, de Jean et de Marc Eugenicus, etc.; *Babrii fabulæ iambicæ, græce-latine;* Paris, Firmin Didot, 1844, in-8°: on sait avec quelle heureuse habileté le savant Minoïde Minas découvrit, en 1839, une grande partie des fables de Babrius, dont on regrettait vivement la perte; c'est d'après la copie faite par M. Minas sur le manuscrit du mont Athos, que M. Boissonade publia la première édition de cent vingt-trois fables de Babrius, avec un savant commentaire et une version latine; — *Choricii Gazæi Orationes, Declamationes, fragmenta; insunt ineditæ, orationes duæ;* Paris, 1846, in-8°; — *G. Pachymeris declamationes XIII, quarum 12 ineditæ; Hieroclis et Philagrii grammaticorum Philogelos maximam partem ineditus;* Paris, 1848, in-8°; — *Tzetzæ Allegoriæ Iliadis et Pselli Allegoriæ;* Paris, 1851, in-8°.

M. Boissonade a inséré dans les *Notices et Extraits* des manuscrits de la bibliothèque du Roi, entre autres travaux remarquables, une *Notice sur les lettres de Diogène le Cynique* (tom. X), le *Traité alimentaire du médecin Hiérophile*, les *Lettres de Cratès le Cynique*, (tom. XI), et le poëme moral de George Lapithès (tom. XII).

M. Boissonade a encore contribué à l'édition d'*Athénée*, de Schweighæuser (1801, in-8°); à celle de *Grégoire de Corinthe*, de Schæfer (1811, in-8°); à l'*Euripide* de Matthiæ (1814, in-8°); au *Thesaurus linguæ græcæ*, publié à Londres par Valpy; et il continue d'enrichir de ses savantes recherches l'édition du chef-d'œuvre de Henri Estienne, que terminent à Paris MM. Firmin Didot. Parmi les recueils philologiques étrangers auxquels est attaché le nom de M. Boissonade, nous citerons le *Classical Journal*, de Valpy, où se lit, entre autres, une série d'articles intitulés *Curæ posteriores* (t. X, XI, XIV et XV), signés des initiales B. A. P. R. (Boissonade a Parisian Reader), plusieurs lettres latines adressées à Barker, à Valpy, etc.; et les *Litterarische Analekten* de Wolf, dont les deux premiers volumes contiennent de savantes dissertations.

Malgré cette longue énumération de tant de travaux philologiques, dont une partie aurait suffi

pour illustrer un érudit du seizième siècle, on n'aurait encore qu'une faible idée des services rendus à la littérature grecque par M. Boissonade, si l'on n'y ajoutait la longue période de son enseignement au collége de France et à la faculté des lettres. C'est à ses leçons, dont tout l'intérêt et tout le charme ne peuvent être justement appréciés que par ceux qui ont été assez heureux pour y assister, qu'on doit l'impulsion donnée aux études philologiques en France depuis le commencement du siècle, et que se forma cette école d'hellénistes distingués que la France peut offrir avec orgueil à ses voisins d'outre-Rhin.

Dans ses appréciations des chefs-d'œuvre antiques, comme dans ses notes remarquables par un goût exquis et par d'heureux rapprochements, M. Boissonade ne se montrait pas seulement helléniste savant et profond, mais encore critique sûr et érudit, et également versé dans la connaissance des littératures modernes. C'est une nouvelle face sous laquelle il faut aussi envisager M. Boissonade, si l'on veut apprécier justement cette vie littéraire si pleine et si laborieuse. Mais il serait difficile d'énumérer ses immenses travaux en ce genre, dispersés dans une foule de recueils; et il est à regretter que l'auteur n'ait pas encore songé à les réunir. Il nous suffira de citer les principaux de ces recueils.

M. Boissonade avait débuté dans la carrière philologique par des travaux remarquables insérés dans le *Magasin encyclopédique* de Millin. De 1802 à 1813, il fournit un grand nombre de morceaux de critique littéraire dans le *Journal de Paris*, le *Mercure*, *le Moniteur*, et les *Débats*. M. Boissonade avait trouvé dans M. Bertin de Veaux un protecteur éclairé; et, attaché pendant près de dix ans à la rédaction du *Journal des Débats*, il signait des initiales B ou Ω une foule d'articles, où il fit admirer la pureté de sa critique et la variété de ses connaissances. Admis à l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1813, M. Boissonade cessa d'écrire dans les journaux, obéissant à un sentiment de haute convenance, et par déférence pour l'illustre corps auquel il appartenait. Plus susceptibles alors qu'elles ne le sont aujourd'hui, les académies s'abstenaient de tout contact avec la presse quotidienne.

On doit regretter que M. Boissonade n'ait pas donné suite à un projet de *Dictionnaire universel de la langue française*, pour lequel il avait recueilli des matériaux déjà considérables, et que ses travaux lexicographiques se soient bornés à la révision du 2ᵉ volume presque entier de la 2ᵉ édition du *Dictionnaire de la langue française* de J.-Ch. Laveaux; Paris, 1828, in-4°.

Comme littérateur, M. Boissonade a publié : *Lettres inédites de Voltaire* à Frédéric le Grand, de 1746 à 1753; Paris, 1802, in-8°; — *Œuvres de Bertin*, avec une Notice sur sa vie; Paris, 1824, in-8°; — *Aventures de Télémaque*; Paris, 1824, 2 vol. in-8°; — *Œuvres choisies de Parny* (collection des *Classiques* de Lefèvre); Paris, 1827, in-8°. La *Biographie universelle* et celle des *hommes vivants* ont été aussi enrichies par M. Boissonade d'une foule de notices importantes. Enfin l'on doit encore à la plume élégante de M. Boissonade des imitations en vers de quelques épigrammes de Martial insérées dans les *Soirées littéraires* de Coupé, t. I, p. 274, et dans le *Martial* de Simon (1819, 3 vol. in-8°), et la traduction du poëme héroï-comique portugais d'Antonio Diniz, *le Goupillon*; Paris, 1818, in-32.

A. PILLON.

Classical Journal, mars 1828; on y trouve une lettre intéressante, qui honore le caractère de M. Boissonade. — Quérard, *la France littéraire*. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

BOISSY (*Charles* DESPREZ DE), jurisconsulte français, né à Paris vers 1730, mort dans la même ville le 29 mars 1787. Ses ouvrages lui ouvrirent l'entrée de plusieurs académies d'Italie et de France, et il consacra ses loisirs à la direction d'une administration charitable fondée pour le soulagement des pauvres honteux. On a de lui : *Histoire des ouvrages pour ou contre les théâtres*, nouv. édit.; Paris, 1777, in-12; — *Lettre de M. le chevalier de *** à M. de ***, garde du corps du roi, au sujet de la lettre de M. Desp*. de B*., avocat au parlement*; Berlin (Paris), 1759 (1758), in-8°; — *Lettres de M. Desp*. de B*. sur les spectacles*; 7ᵉ édit., augmentée; avec une *Histoire des ouvrages pour et contre les spectacles*; Paris, 1780, 2 vol. in-12.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*. — Quérard, *la France littéraire*.

BOISSY (*Jean-Baptiste* THIAUDIÈRE DE), archéologue français, né à Paris le 20 octobre 1666, mort le 27 juin 1729. Il commençait à peine ses études chez les jésuites, lorsqu'il fut amené en Artois, dans une abbaye, par un de ses oncles, qui en était le prieur. Là, le jeune Boissy, renonçant à toute distraction, s'enferma dans la bibliothèque, et s'y appliqua à la lecture de l'Écriture sainte et des livres de théologie. Plus tard, il reprit à Paris ses études scolastiques, et, après les avoir terminées, il entra, en qualité de précepteur, chez le prince de Rohan-Soubise. Il y dirigea l'éducation de deux membres de cette famille, et en 1710, grâce à la protection puissante de son patron, il fut reçu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il n'assista que rarement aux séances de cette savante compagnie, où il lut cependant quelques mémoires. La bibliothèque de de Thou ayant été mise en vente, Boissy empêcha qu'elle ne fût dispersée; à sa sollicitation, elle fut achetée par le cardinal de Rohan, son protecteur, qui lui laissa le soin de la disposer dans un ordre convenable. On a de lui deux dissertations (*Sur les sacrifices de victimes humaines dans l'antiquité*, et *Sur les expiations en usage chez les anciens*), dans le t. Iᵉʳ de l'*Histoire de l'Académie*.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique.* — Feller, *Dictionnaire biograph.*

BOISSY (*Louis-Michel*), archéologue, fils du précédent, mourut vers 1788. Il a laissé : *Dissertations critiques pour servir d'éclaircissement à l'Histoire des Juifs avant et depuis J.-C., et de supplément à l'Histoire de Basnage;* Paris, 1785, 1787, 2 vol. in-12; — *Dissertations historiques et critiques sur la vie du grand prêtre Aaron;* Paris, 1761; — *Histoire de Simonide et du siècle où il a vécu, avec des éclaircissements historiques;* Paris, 1755.

Barbier, *Bibliothèque d'un homme de goût*, p. 200. — Quérard, *la France littéraire.*

BOISSY (*Louis* DE), poëte et littérateur français, né à Vic le 26 novembre 1694, mort le 19 avril 1758. Beaucoup moins connu aujourd'hui que Piron et Gresset, il obtint au dix-huitième siècle, par sa comédie de *l'Homme du jour*, un succès presque égal à celui de *la Métromanie* et du *Méchant*. Il était d'une famille pauvre, et resta pauvre presque toute sa vie. Sans cesse pressé par le besoin d'argent, il composa successivement des satires qui lui firent beaucoup d'ennemis sans le tirer de sa misère, et une foule de pièces de théâtre que leur médiocrité a fait oublier. Dans *le Sage étourdi, le Babillard, le Français à Londres, l'Épouse par supercherie*, on trouve quelquefois de la gaieté; mais le fond en est aussi léger que la forme en est souvent négligée et diffuse. « Enfin, dit la Harpe, Boissy parvint à faire une comédie où il y a de l'intrigue, de l'intérêt, des situations, des peintures de mœurs, et des détails comiques. Le rôle principal, *l'Homme du jour*, est la personnification de cette frivolité spirituelle et de cette politesse aimable qui cachent souvent, chez les gens du monde, la sécheresse du cœur et l'absence de principes, et sous lesquelles se déguisaient l'égoïsme et la corruption du dix-huitième siècle. Il aurait le mérite du *Méchant*, si le style de Boissy avait la pureté et l'élégance soutenues de celui de Gresset. » Cependant Boissy retira de sa pièce plus de gloire que de profit. Sa misère s'accrut encore par un mariage d'inclination, et devint telle, qu'il songea un jour à se laisser mourir de faim. On assure qu'il fut obligé, pour subsister, de prêter sa plume à de méchants auteurs qui ne pouvaient versifier leurs ouvrages. Enfin son sort s'adoucit, lorsque, en 1754, il entra à l'Académie après la mort de Destouches, que le succès de *l'Homme du jour* l'appelait à remplacer. Bientôt après, chargé de rédiger la *Gazette*, puis le *Mercure de France*, il acquit une aisance qu'il n'avait jamais eue, mais dont il ne sut pas user modérément. Ses excès abrégèrent ses jours. Dans sa vie et dans ses écrits, Boissy manqua de cette réflexion et de cette sagesse d'esprit qui sont si nécessaires au bonheur et au bon goût.

Les *œuvres* ou recueil des pièces de L. de Boissy ont été publiées en 9 vol. in-8°; Paris, 1766. Il en existe un choix sous le titre de *Chefs-d'œuvre dramatiques;* ibid., 1791, 2 vol. in-8°.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — Quérard, *la France littéraire*, t. I, p. 388. — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique.* — Feller, *Diction biographique.*

BOISSY-D'ANGLAS (*François-Antoine* DE), célèbre publiciste et homme d'État français, né à Saint-Jean-Chambre, département de l'Ardèche, le 8 décembre 1756; mort à Paris le 20 octobre 1826. Il vint de bonne heure à Paris, où il se fit recevoir avocat au parlement, et acquit bientôt la réputation d'un littérateur distingué. En 1789, il fut nommé député aux états généraux par le tiers état de la sénéchaussée d'Annonay. Appartenant par sa naissance à la bourgeoisie, il vota constamment avec les représentants de cet ordre contre les privilégiés, et fut un des députés qui contribuèrent le plus à la résolution par laquelle les communes se constituèrent en assemblée nationale. Il publia ensuite plusieurs brochures sur les finances en réponse à Bergasse, sur la révolution en réponse à Calonne, et enfin sur la déclaration de Raynal, qui témoignait son repentir de s'être joint à la lutte philosophique du dix-huitième siècle. A l'assemblée, il défendit les journées du 14 juillet, et des 5 et 6 octobre 1789. L'année suivante, il demanda des mesures sévères contre les royalistes qui s'étaient attroupés au camp de Jalès, et dénonça un mandement incendiaire de l'archevêque de Vienne. En 1791, il fut nommé secrétaire, et se vanta publiquement de son vote en faveur des hommes de couleur. Nommé, après la session, procureur syndic du département de l'Ardèche, il provoqua un examen public sur sa conduite, disant avec raison qu'une nation libre doit toujours surveiller ses fonctionnaires. Nommé ensuite membre de la convention, il fut immédiatement envoyé à Lyon pour y réprimer des troubles survenus à l'occasion des subsistances. A son retour, il se rangea parmi les membres qui siégeaient à la Plaine, et dont il fut même considéré comme le chef. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour la détention jusqu'à ce que la déportation fût jugée convenable (1). Pendant la période révolutionnaire désignée communément sous le nom de *Terreur*, il s'effaça complétement; mais, la veille du 9 thermidor, il céda aux sollicitations de Tallien et de Barrère, et se joignit à eux pour renverser Robespierre. Cette adhésion décida du succès de cette journée.

Deux mois après, Boissy-d'Anglas fut élu se-

(1) A cette occasion, Boissy-d'Anglas (Discours prononcé le 21 janvier 1793, s'exprima ainsi : « Il s'agit moins pour moi d'infliger un juste châtiment, de punir des attentats nombreux, que de procurer la paix intérieure. Je rejette donc l'opinion de ceux qui veulent faire mourir Louis; je vote pour que Louis soit retenu dans un lieu sûr, jusqu'à ce que la paix et la reconnaissance de la république par toutes les puissances permettent d'ordonner son bannissement hors du territoire. »

crétaire de la convention, et bientôt après membre du comité de salut public; il fit, en cette dernière qualité, de nombreux rapports sur les subsistances, et fut chargé spécialement de veiller à l'approvisionnement de Paris. A la fin de janvier, il prononça un discours sur les relations extérieures de la France; un mois plus tard, il fit décréter la liberté des cultes, fit un rapport sur les attroupements qui se formaient aux portes des boulangers, et les attribua à la malveillance. La convention décréta, sur son rapport, le mode de distribution des comestibles. Le 12 germinal, il était à la tribune, lisant un rapport sur les subsistances, lorsque le peuple en désordre, portant des drapeaux et demandant, *Du pain, et la constitution de* 93! envahit les Tuileries où siégeait alors la convention, s'empara de la salle des délibérations, s'installa sur les bancs des députés, et s'y tint en permanence jusqu'au moment où, subitement effrayé par le bruit des tambours battant la générale, et par le bruit du tocsin sonnant l'alarme du haut du pavillon de l'horloge, il se dispersa de lui-même et disparut subitement. Boissy-d'Anglas, qui n'avait point quitté son siége, remonta aussitôt à la tribune et continua son rapport, dont l'assemblée reprit paisiblement la discussion. Les chefs inhabiles par qui l'insurrection du 12 germinal avait été conduite comprirent que ce jour-là une révolution avait avorté dans leurs mains, et ils résolurent de recommencer une journée qu'ils espéraient terminer autrement. Dirigés par les mêmes moyens, avec les mêmes hommes, elle eut le même résultat. Le 1er prairial, au matin, la convention fut de nouveau assaillie par une multitude de tout âge et de tout sexe, armée de toutes pièces, prête à tout, et, qui partie des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau, avait recruté un grand nombre de citoyens. Elle fait d'abord descendre de son fauteuil le président de l'assemblée, dont la fatigue avait épuisé les forces. Boissy-d'Anglas, appelé à lui succéder, monte aussitôt à sa place : menacé de mille morts, il resta immobile et calme, comme s'il n'eût entendu aucun cri, comme s'il n'eût vu ni le fer ni les mousquets tournés contre lui. Kervelgan est frappé à ses yeux de plusieurs coups de sabre; on égorge Féraud, et sa tête, portée au bout d'une pique, lui est présentée en face de la sienne. L'impassible président se contente de la détourner du regard et du geste, après l'avoir, dit-on, religieusement saluée. Quel que soit le jugement que l'on porte sur les événements de cette journée, quelque opinion que l'on ait du parti auquel appartenait alors Boissy-d'Anglas, on est forcé d'admirer l'héroïsme de sa conduite dans cette circonstance.

Le lendemain de cette séance, la convention lui vota des remercîments. Nommé ensuite membre de la commission chargée de présenter un projet de constitution, il fit, le 13 juin, un premier rapport, démentit le bruit que la république devait abandonner les places fortes de la Hollande au roi de Prusse, et parla des colonies, qu'il fit déclarer partie intégrante du territoire français. Le 27 août, il prononça un discours sur la situation politique de l'Europe, et proposa d'enlever aux lois révolutionnaires une partie de leur sévérité. Le 2 septembre, il demanda que le comité d'instruction publique présentât une liste des Français auxquels il était juste d'élever des statues; deux jours après, il appuya la proposition de rappeler de l'émigration Talleyrand-Périgord, et vota la réunion de la Belgique à la France. Le 15 octobre, il fut obligé de s'expliquer sur les éloges que lui avaient donnés les sections de Paris, ameutées contre la convention par des agents royalistes. Boissy fut encore compromis dans la correspondance d'un intrigant royaliste nommé Lemaire, et fut à juste titre, depuis cette époque, considéré comme dévoué à la contre-révolution. La constitution de l'an III est son ouvrage; aussi les démocrates la nommaient-ils la *constitution Babebibobu*, à cause du bégayement de Boissy, et parce que Daunou y avait coopéré.

Devenu membre du conseil des cinq-cents, Boissy en fut, dès la première séance, élu secrétaire. Le 4 décembre, il appuya la demande des femmes de Billaud-Varenne et de Collot-d'Herbois, qui réclamaient la mise en liberté de leurs maris; le 10, il fit une motion en faveur de la liberté de la presse; le 30 août 1796, il combattit l'amnistie proposée pour les délits révolutionnaires; le 23 septembre, il engagea le corps législatif à formuler un vœu pour le rétablissement de la paix, et se déclara contre la loi qui excluait les parents d'émigrés de toute fonction publique; le 9 novembre, il dépeignit les abus des maisons de jeu, et dénonça le Directoire comme fauteur de vices et de corruption. En avril 1797 il fut nommé député de Paris au conseil des cinq-cents, et s'éleva contre la mise hors la loi des émigrés qui rentraient en France; le 11 juillet, il fit un long discours en faveur des prêtres déportés et de la liberté des cultes; le 20, il demanda la réorganisation de la garde nationale, et accusa le Directoire de destituer les ministres favorables à la majorité des conseils, qui était royaliste. Ses sympathies pour les Bourbons, connues depuis longtemps, le firent envelopper dans le décret de proscription du 18 fructidor. Cependant il parvint à s'y soustraire, et s'enfuit en Angleterre. Rappelé en France après le 18 brumaire, il ne tarda pas à s'accommoder au nouveau système de gouvernement, et en 1801 il devint membre du tribunat, qui le choisit pour son président en décembre 1802. L'année suivante, il fit partie du nouveau consistoire de l'Église réformée de Paris, fut décoré de la croix de la Légion d'honneur en 1804, entra au sénat en 1805, et fut nommé commandeur de la Légion d'honneur le même jour. Lors de l'invasion de la France par les alliés, il fut chargé par Napoléon des fonctions de commissaire dans la 12e

division militaire. C'est alors qu'il apprit la déchéance de l'empereur par le sénat, acte honteux auquel il se hâta de donner une adhésion formelle. Louis XVIII l'en récompensa en l'élevant à la pairie.

Au retour de l'île d'Elbe, Napoléon, qui oublia la trahison de l'ancien sénateur, le chargea d'organiser les départements du Midi; Boissy-d'Anglas remplit avec zèle cette mission, et fut une seconde fois nommé pair. Après la bataille de Waterloo, il combattit la proposition de proclamer Napoléon II. Au retour du roi, il fut éliminé de la chambre des pairs; mais bientôt une ordonnance royale vint l'y réintégrer pour la troisième fois. Boissy-d'Anglas, dont la conduite politique avait été si variable pendant la révolution, sembla, sous la restauration, vouloir revenir aux principes qu'il avait défendus à l'assemblée constituante, et fut, à la chambre des pairs, un des intrépides défenseurs des libertés publiques. Boissy-d'Anglas faisait partie de l'Institut depuis la formation de ce corps. Lors de la réorganisation de 1816, il fut nommé membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Voici les principaux écrits de Boissy-d'Anglas : *A mes concitoyens*, 1790, in-8°; — *Boissy-d'Anglas à G.-T. Raynal*, 1792, in-8°; — *Deux mots sur une question jugée*, ou *Lettres à M. de la Galissonnière*, 1790, in-8°; — *Essai sur les fêtes nationales, suivi de quelques idées sur les arts et sur la nécessité de les encourager*; Paris, 1794, in-8°; — *Lettre au concitoyen Dumonts, vice-président du département de l'Ardèche, par le citoyen Boissy, député du même département*; — *Mémoire sur les limites futures de la République française, présenté au comité de salut public*, etc.; Bâle, 1795, in-8°; — *Observation sur l'ouvrage de M. de Calonne*, intitulé *De l'état présent de la France*, etc., 1791, in-8°; — *Recueil de discours sur la liberté de la presse*; Paris, 1817, in-8° de 120 pages; — *Opinions de MM. les comtes Boissy-d'Anglas, Lanjuinais et le duc de Broglie, relatives au projet de loi sur la prorogation de la suspension de la liberté individuelle*; Paris, 1817, br. in-8°; — *Essai sur la vie, les écrits et les opinions de M. de Malesherbes; suivi de notes, de lettres et de pièces inédites*; Paris, 1819-1821, 2 vol. in-8°; — *les Études littéraires et poétiques d'un vieillard*, ou *Recueil de divers écrits en vers et en prose*; Paris, 1825; — *Réclamation contre l'existence des maisons de jeux de hasard, adressée à la chambre des pairs*; Paris, 1822.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — *Encyclopédie des gens du monde*. — Quérard, *la Littérature française*, supplément. — *Biographie des Contemporains*. — *Notice sur la vie et les ouvrages de Boissy-d'Anglas*, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. IX, p. 144.

*BOISSY DU COUDRAY (*Famille* DE), de la maison de Rouillé, originaire de Bretagne, venue dans l'île de France et à Paris, à partir du seizième siècle. Les personnages suivants ont marqué dans l'histoire :

*BOISSY DU COUDRAY (*Hilaire* ROUILLÉ DE), né en 1716, assista au siége de Kehl en 1733, et se distingua dans les guerres de la succession d'Autriche. Il fut créé maréchal de camp en 1761.

*BOISSY DU COUDRAY (...), fils du précédent, mort en 1840, ancien officier au régiment de Languedoc. Son dévouement durant les Cent-Jours le fit nommer pair de France le 17 août 1815.

*BOISSY (*Hilaire-Étienne-Octave* ROUILLÉ, marquis DE), homme politique français, né à Paris le 4 mars 1798. Appelé, le 7 novembre 1839, à siéger au sein de la chambre des pairs, il s'y fit bientôt remarquer par un genre oratoire qui s'écartait de ce que l'on est convenu d'appeler les habitudes parlementaires. La plupart de ses discours, presque toujours incidemment prononcés, étaient entrecoupés de dialogues avec le président de la chambre. Cependant les bonnes intentions de l'orateur, son dévouement au pays, ne pouvaient être aucunement mis en doute. Dans les derniers temps de la royauté de 1830, dont M. de Boissy contribua à amener la chute, il se signala par la révélation presque quotidienne de ce que l'on pourrait appeler la petite *chronique scandaleuse* sur laquelle s'appuyait l'opposition; ce qui lui donna assez de popularité pour qu'il fût invité au banquet dit *du douzième arrondissement*. Il ne parvint cependant pas à siéger dans les assemblées républicaines. M. de Boissy a épousé Mme la comtesse Guiccioli; il est aujourd'hui sénateur. V. R.

Lesur, *Annuaire historique*, 1839-1848. — Bouas, *Étude oratoire sur M. de Boissy*; Paris, 1847, in-8°.

*BOISSYÈRES ou BOISSIÈRES (*Jean* DE), poëte français du seizième siècle, naquit à Montferrand en Auvergne en 1555, abandonna l'étude du droit pour cultiver la poésie, et n'y gagna pas beaucoup de célébrité. Il fit imprimer en 1578 et en 1579 trois volumes de ses vers : ce sont des sonnets, des odes, des adieux, des baisers et autres poésies amoureuses; le tout est souvent de très-mauvais goût; et il serait difficile d'y trouver un vers qui méritât d'être cité. Boissyères a été signalé comme ayant le mérite assez contestable d'avoir inventé le double sonnet, formé de quatre quatrains consécutifs, qu'accompagnent six tercets; il ne paraît pas que depuis lui personne se soit mêlé de compositions de ce genre. En 1584, il donna, sous le titre de *la Croisade*, les trois premiers chants d'un poëme sur Godefroi de Bouillon : c'est une imitation de *la Jérusalem délivrée*; mais le peu de succès qu'elle obtint empêcha la publication du reste de cette œuvre. G. B.

La Croix du Maine, *Bibl. Franç.*

BOISTE (*Pierre-Claude-Victoire*), lexicographe français, né à Paris en 1765, mort à Ivry-sur-Seine le 24 avril 1824. Ses premières études eurent pour but la connaissance des lois;

mais il quitta bientôt le barreau pour se livrer tout entier aux travaux littéraires, et surtout à l'investigation des éléments du vocabulaire de notre langue. Il donna, en 1800, la première édition de son *Dictionnaire*, œuvre gigantesque qui lui assigne chez nous le rang qu'a obtenu Johnson chez les Anglais. Comme ce savant, Boiste voulut prouver qu'il était en état d'employer les matériaux qu'il avait le mérite d'avoir réunis. Il publia, en 1801, une narration épique en vingt-cinq livres, sorte de poëme en prose, intitulé *l'Univers délivré* (3e édit., Paris, 1805) : les mystères de la création, les premiers événements de l'histoire sacrée, l'établissement du dogme de l'immortalité, telle est, en quelques mots, l'analyse de cet ouvrage, qu'un style souvent brillant n'a pu préserver de l'oubli complet dans lequel il est tombé. Boiste fit paraître, en 1806, un *Dictionnaire de géographie universelle, ancienne et moderne, d'après le plan de Vosgien* (Paris, vol. in-8°), et en 1820, ses *Principes de grammaire*; ibid., in-8°. Ce dernier ouvrage, qu'il appelait dans son épigraphe un cours de bon sens appliqué à la grammaire, se compose principalement d'une suite de solutions de questions et de difficultés. L'auteur n'eut pas le temps de terminer le *Dictionnaire de la littérature et de l'éloquence*, dont il publia les premiers volumes l'année suivante, et qui formait le complément de ses autres productions lexicographiques.

Le *Dictionnaire universel de la langue française* (Paris, 1800, in-8°; 2e édit., 1803, 2 vol. in-8°; 7e édit., 1834, in-4°), « véritable pan-lexique, » a dit M. Nodier, à qui la dernière édition est redevable de notables améliorations, est à la fois un excellent dictionnaire où les exemples sont puisés dans les meilleurs auteurs, et un traité de grammaire et d'orthographe; il est, de plus, un manuel de vieux langage et de néologie. On y trouve l'analyse et la critique des Dictionnaires de l'Académie, de Furetière, de Trévoux, etc., avec des traités séparés des synonymes, des tropes, de la versification, des difficultés de la langue. On peut reprocher à l'auteur de n'être pas toujours assez sévère dans le choix de ses autorités; c'est même ce qui lui valut les censures de la police, et le fait est assez plaisant pour être rapporté. Ainsi, parmi les exemples, à la suite du mot *spoliateur* se trouvait celui-ci : *Lois spoliatrices*, locution pour l'emploi de laquelle le premier consul était cité comme autorité. On força Boiste à changer son exemple : peut-être y avait-il en effet chez lui une intention maligne. Il y substitua les mots : *Nation spoliatrice*, avec Frédéric le Grand pour autorité.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Quérard, *la France littéraire*.

BOISTEL D'WELLES (*Jean-Baptiste-Robert*), littérateur français, natif d'Amiens, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On le nomma successivement président, trésorier de France au bureau des finances, commissaire des ponts et chaussées, et secrétaire du roi, maison et couronne de France. Peu content de la fortune et de la considération qu'il devait à ses places, Boistel d'Welles ambitionna la renommée littéraire; il se fit recevoir à l'Académie d'Amiens, et publia divers ouvrages : « Deux « tragédies, quelques poésies fugitives, dit l'au« teur des *Trois Siècles*, sont les présents qu'il « a faits au public, toujours ingrat pour ce qui « porte le cachet de la médiocrité. Deux ou trois « scènes intéressantes dans sa tragédie de *Cléo« pâtre* ne sont pas suffisantes pour lui donner « le droit de se plaindre de cet oubli. » Outre deux tragédies, *Antoine et Cléopâtre*, représentée en 1741, et imprimée in-8° la même année, et *Irène*, représentée en 1762, et qui n'a jamais été imprimée, Boistel d'Welles a laissé : une *Épître à Racine*, 1736; — une *Ode à M. Turgot*, 1737.

Sabatier, *les Trois Siècles littéraires*.

BOISTUAU DE LAUNAI (*Pierre*), historien français, vivait dans la première moitié du seizième siècle. La Croix du Maine dit que cet écrivain « a été homme très-docte et des plus élo« quents docteurs de son siècle, lequel avait une « façon de parler autant douce, consolante et « agréable, qu'autre duquel j'aie lu les écrits. » On a de lui : *Théâtre du monde, discourant des misères humaines et de l'excellence et dignité de l'homme*, ouvrage imprimé plus de vingt fois, à Paris, à Lyon, à Rouen, à Anvers, etc.; la meilleure édit. est de Paris, 1598, 6 vol. in-fol.; — *Histoire de Nicéphore*; Paris; — *Histoire de Chelidonius Tigurinus; sur l'Institution des princes chrétiens*, trad. du latin; Paris, 1557, in-8°; — *Histoires prodigieuses, extraites de plusieurs excellents auteurs grecs et latins*; Paris, 1557, in-8°; 1575, 6 vol. in-16 : la Fontaine a emprunté à cet ouvrage le sujet du *Paysan du Danube*; — *les Amants fortunés*; Paris, 1558; — *Histoire des persécutions de l'Église chrétienne*; Paris, 1572; — *Histoires tragiques*, trad. de l'italien de Bandello, 1568. Guimar attribue encore à Boistuau : un *Traité des pierres précieuses*, et une traduction de *la Cité de Dieu* de saint Augustin; mais on doute avec raison qu'il en soit l'auteur.

La Croix du Maine et Du Verdier, *Bibliothèques françaises*. — Moréri, *Dictionnaire historique*.

BOISVILLE (*Jean-François-Martin* DE), théologien français, né à Rouen le 12 janvier 1755, mort à Dijon le 27 mai 1829. Il entra dans la carrière ecclésiastique, à laquelle ses parents le destinaient; il prit ses grades à la Sorbonne, et fut nommé chanoine de la cathédrale de Rouen. Il se déroba par l'exil à la proscription des lois révolutionnaires; mais, dès que l'ordre fut rétabli, il revint dans sa ville natale, dont l'archevêque le choisit pour l'un de ses grands vicaires.

Il quitta ce poste en 1801, se retira près du Havre, dans une terre qu'il possédait, et il y consacra ses loisirs à l'étude, à des exercices pieux, et aux soins qu'exigeait la faiblesse de sa santé. Il fallut presque lui faire violence pour qu'il acceptât, en 1822, l'évêché de Dijon, qu'il administra avec autant de zèle que de fermeté. On a de lui une traduction en vers de *l'Imitation de Jésus-Christ;* Paris, 1818, in-8° : quelques citations de cet ouvrage ont été insérées par M. Onésime Leroy dans son travail intitulé *Corneille et Gerson,* que l'Académie française a couronné en 1842.

Amanton, *Notice sur Boisville*, dans le *Journal de la Côte-d'Or*.

*BOISY (*Guillaume* GOUFIER, seigneur DE), né vers 1420, mort le 23 mai 1495. Il s'employa d'abord, de 1442 à 1445, comme gentilhomme de la maison du comte du Maine, beau-frère de Charles VII. A cette dernière date, et vraisemblablement par l'influence d'Agnès Sorel, il passa au service du roi, qui le combla de bienfaits, et fut du petit nombre des confidents intimes qui assistèrent, en 1450, aux derniers moments de la favorite. Charles VII le retint successivement auprès de lui avec les titres d'écuyer, de sénéchal de Saintonge (1451), et de premier chambellan du roi (1454). Boisy s'enrichit des dépouilles de plusieurs autres favoris que les vicissitudes des cours élevèrent et abaissèrent tour à tour à ses côtés. C'est ainsi qu'il acquit des terres et des richesses extrêmement considérables, parmi lesquelles il faut citer le domaine de *Boisy* qui devint le nom de la famille, et celui de Roannez, érigé plus tard en duché-pairie; l'un et l'autre confisqués sur l'illustre et infortuné Jacques Cœur. Guillaume fut aussi victime des intrigues de cour. Accusé, en 1455, de complicité avec l'argentier Otto Castellano, d'avoir *ensorcelé* le roi, il fut condamné à la confiscation de ses biens et au bannissement. Mais, en courtisan rompu, il plia devant l'orage, et sut bientôt relever plus haut que jamais sa fortune. Louis XI, en 1465, le rétablit dans tous ses titres, dignités et richesses, qu'il accrut encore. Le seigneur de Boisy, selon le père Anselme, avait été gouverneur de Charles, duc de Berry, frère de Louis XI. Il remplit les mêmes fonctions auprès du jeune Charles VIII, puis du dauphin *Orland,* fils de ce dernier. Il mourut à Amboise, laissant une des fortunes les plus opulentes du royaume.

Son fils, *Artus* GOUFIER (seigneur DE BOISY), duc de Roannez, pair de France, etc., etc., naquit vers 1475, et mourut en mai 1519. Artus fut élevé enfant d'honneur du roi Charles VIII, de 1490 à 1496, et suivit ce prince à la conquête de Naples en 1495. D'abord page en 1496, il devint pannetier du roi; on le retrouve en 1499 en Italie, aux côtés de Louis XII. Ses lumières et sa précoce sagesse le firent distinguer du roi. Louis XII l'institua, en 1503, bailli de Vermandois, et lui confia bientôt l'éducation de son jeune fils, qui fut le roi François Ier. Artus s'acquitta en homme supérieur d'une fonction aussi importante et aussi délicate. Il exerça la plus heureuse influence sur le caractère de son royal pupille, et c'est à lui qu'il convient de rapporter la culture et le développement des qualités les plus brillantes que son disciple déploya sur le trône. Ce fut Artus qui inspira au prince l'amour des arts, des lettres, le sentiment du beau en toute chose, dont lui-même avait puisé le noble goût dans sa propre nature et dans ses fréquents voyages en Italie. François Ier témoigna pendant toute la vie de son gouverneur l'estime éclatante et le profond attachement qu'il avait conçus pour lui. Créé bailli de Valois en 1514, le seigneur de Boisy accompagna son élève, devenu roi, à la conquête du Milanais, et prit part à la bataille de Marignan. L'un des premiers actes de François, lorsqu'il eut ceint la couronne, fut d'appeler le seigneur de Boisy au conseil de ses ministres, en lui conférant la charge éminente de grand maître de France. Il le nomma de plus, en 1516, lieutenant général et gouverneur du Dauphiné. Artus justifia ces nouvelles faveurs par de nouveaux et mémorables services. Après l'élévation de Charles V à l'empire, il négocia le traité de Noyon, fit entendre au roi les plus sages conseils, et s'aboucha, en 1519, à Montpellier avec le seigneur de Chièvres, ambassadeur de l'empereur. Il conclut avec ce diplomate le mariage de Charles V avec la fille de François Ier. Mais une mort prématurée vint le surprendre dans cette ville à la suite d'une courte maladie, avant que ces négociations fussent entièrement terminées. Cette perte fut considérée comme un deuil public, et comme une véritable catastrophe pour les intérêts politiques de la France. Artus mourut, comme son père, comblé d'honneurs et de richesses, que justifiait chez lui un véritable mérite. Outre les grandes charges dont il fut revêtu et son opulent patrimoine, le roi lui avait encore donné les terres de Caravas, Valences, Cazal-Mayor et autres, situées dans le Milanais. Quelques jours avant sa mort, ses seigneuries de Boisy et de Roannez venaient d'être érigées en duché-pairie. Artus avait épousé Hélène d'Hangest, qui partageait son goût pour les arts. La Bibliothèque impériale et le Louvre conservent par portions une collection précieuse et célèbre de portraits historiques formée par cette dame. Au nombre de ces portraits se trouve celui de la *belle Agnès*, pour lequel François Ier fit le quatrain fameux :

Gentille Agnès, etc.

On y trouve aussi celui du grand maître de Boisy. Ce fut lui qui donna à François Ier la devise historique de la *salamandre,* avec ces mots : « Je nourris *le bon feu* et j'éteins *le mauvais.* » On peut enfin voir encore aujourd'hui des traces remarquables du faste et du goût pour les arts des Boisy, dans les ruines magnifiques du château d'Oiron (Deux-Sèvres) leur résidence seigneu-

riale, restaurée naguère par les soins de la Société des antiquaires de l'Ouest.

VALLET DE VIRIVILLE.

Niel, *Portraits des principaux personnages du seizième siècle;* Paris. 1849 et ann. suiv., in-folio, figures; tome II. — Anselme, *Histoire généalogique de la maison de France*, dernière édition, tome X, pages 607 et suivantes. — *Mémoires de la Société des antiquaires de l'Ouest*, in-8°, 1839-1840. — Bibliothèque impériale, *Estampes*, volume 1358; portefeuille A, d, 61; cabinet des titres : *Goufier*. — Manuscrits franç., *Suppl.*, nos 1100, 2340, etc.

* **BOITARD** (*Claude*), jurisconsulte français, né à Joncy en 1774, mort à Mâcon en 1829. Procureur avant la révolution, il fut sous l'empire président du tribunal criminel de Saône-et-Loire, puis conseiller de préfecture. Démissionnaire après la restauration, il reprit la robe d'avocat, et se fit remarquer par son talent pour la plaidoirie. On a de lui : *Dictionnaire portatif de droit français*, ou *Répertoire de jurisprudence sur le droit civil et sur la procédure civile;* Paris, 1825, in-8°.

Quérard, *la France littéraire*.

BOITARD (*Joseph-Édouard*), jurisconsulte français, né à Paris le 13 août 1804, mort le 12 septembre 1835. Il étudia avec distinction au collége Louis-le-Grand, fut reçu avocat en 1826 et docteur en droit en 1829. En 1833 il devint, au concours, professeur suppléant à la faculté de droit de Paris, et fut chargé du cours de procédure civile et de législation criminelle. Il s'y fit remarquer par la clarté de l'exposition. Ses leçons intéressantes ont été recueillies et publiées par un de ses auditeurs. On a de lui : *Traduction de l'Histoire universelle de Justin;* Paris, 1833-1834, 2 vol. in-8°, en collaboration avec M. Jules Pierrot; — *Code de procédure civile*, leçons de feu Boitard, recueillies par G. de Linage; Paris, 1837; — *Code d'Instruction criminelle;* leçons de feu Boitard, recueillies par G. de Linage; Paris, 1839.

Quérard, *la France littéraire*, supplément.

* **BOITARD** (*Pierre*), fils de Claude Boitard, naturaliste et agronome français, naquit à Mâcon le 27 avril 1789. Officier supérieur dans les corps francs durant les Cent-Jours, il fut, comme son père, persécuté dans les premiers temps du régime suivant. Il avait obtenu le grade de colonel d'un régiment de la garde du roi d'Haïti, lorsqu'il apprit la mort de ce souverain. Il chercha alors des ressources dans la littérature et dans les sciences naturelles. Ses principaux ouvrages sont : *le Cabinet d'Histoire naturelle, formé des productions du pays que l'on habite, avec la méthode de classement, l'art d'empailler les animaux et de conserver les plantes et les insectes;* Paris, 1821 : cet ouvrage fait partie de l'*Encyclopédie des Dames;* — *Manuel d'Histoire naturelle;* Paris, 1826; — *Cours élémentaire d'Histoire naturelle*, en tête de la *Galerie pittoresque d'Histoire naturelle*, dessinée et gravée par Andrew, Best, etc.; Paris, 1837; — *Histoire naturelle des oiseaux d'Europe;* Paris, 1824; — *Manuel du Naturaliste préparateur;* Paris, 1825 et 1834; — *Manuel d'Entomologie;* Paris, 1828; — *le Jardin des Plantes, description et mœurs des mammifères de la Ménagerie et du Muséum d'histoire naturelle*, précédé d'une introduction par M. J. Janin; Paris, 1841; — *la Botanique des Dames;* Paris, 1821; — *Flore de la Botanique des Dames;* Paris, 1821; — *Manuel complet de Botanique;* Paris, 1826 et 1835; — *Manuel de Physiologie végétale, de Physique, de Chimie et de Minéralogie appliquées à la culture;* Paris, 1829; — *Herbier des Demoiselles;* Paris, 1832; — *Botanique des Demoiselles;* Paris, 1835; — *Manuel complet de l'Amateur des roses;* ibid., 1836; — *Méthode éprouvée avec laquelle on parvient facilement et sans maître à connaître les plantes de la France;* ibid., 1840; — *Essai sur la composition et l'ornement des jardins;* ibid., 1823 et 1825; — *Jardinier des fenêtres, des appartements et des petits jardins;* Paris, 1823 et 1829; — *Manuel complet du Jardinier*, etc., 1825-1827 et 1828; — *Manuel du Destructeur des animaux nuisibles;* 1827; — *Traité des Prairies naturelles et artificielles;* 1827; — *Traité de la Culture du mûrier et des vers à soie*, 1828; — *Manuel du Jardinier des primeurs;* Paris, 1832; — *Instruments aratoires (collection complète);* ibid., 1833; *Manuel du Cultivateur forestier;* ibid., 1833; — *l'Art de composer et de décorer les jardins;* ibid., 1834; — *Manuel complet de l'Architecte des jardins;* Paris, 1839; — *Guide du Voyageur;* ibid., 1823; — *Manuel complet de l'Imprimeur en taille-douce*, par Berthiaud, rédigé par Boitard; ibid., 1837; — *Nouveau manuel du Cordier*, 1839.

Quérard, *la France littéraire*, supplément.

BOITEL (*Pierre*), sieur de Gaubertin, littérateur français, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *les Tragiques accidents des hommes illustres, depuis le premier siècle jusqu'à présent;* 1616, in-12; le premier de ces *hommes illustres* est Abel, et le dernier, le chevalier de Guise; — *le Théâtre du Malheur*, 1621, in-12; — *le Tableau des Merveilles du monde;* Paris, 1617, in-8°; — *la Défaite du faux amour par l'unique des braves de ce temps*, etc.; Paris, 1617, 2 vol. : c'est un recueil de pièces satiriques relatives à la mort du maréchal et de la maréchale d'Ancre; — *Histoire des choses les plus mémorables de ce qui s'est passé en France depuis la mort de Henri le Grand, jusqu'à l'assemblée des notables en 1617 et 1618;* Rouen, 1618, in-12; nouvelle édition, avec une suite jusqu'en 1642; Rouen, 1647, 3 vol. in-8°; — la 5e et la 6e partie de l'*Astrée;* Paris, 1626, 2 vol. in-8° : cet ouvrage, au reste fort médiocre, fut publié sous le nom de Borstel.

Lelong. *Bibliothèque historique de la France.*

* **BOITEL** (*Léonard*), typographe et littérateur français, né à Rive-de-Gier le 26 octobre

1806. Il était fils d'un pharmacien de Lyon, et débuta de bonne heure dans les lettres. Il eut peu de succès au théâtre; et, après avoir fourni de nombreux articles à divers journaux, il se fit en 1833 imprimeur à Lyon. De remarquables ouvrages sont sortis de ses presses, notamment : *Lyon vu de Fourvières, esquisses pittoresques, morales et historiques*, dont Boitel a composé trois chapitres; — *la Revue du Lyonnais*, recueil mensuel, commencé en 1835; — *Lyon ancien et moderne*, 1838 et 1843; — *l'Album du Lyonnais*, etc., 1843. Ses propres écrits sont : *Une Aventure lyonnaise*, ou *le Mari à deux femmes*, vaudeville en un acte (suivi de pièces fugitives); Lyon, 1827; — *Mon Recueil, chansons, romances et poésies diverses;* Lyon, 1830; — *le Père Thomas*, extrait de *Lyon vu de Fourvières;* Lyon, 1834; — *Feuilles mortes*, poésies; Lyon, 1836; — *Procès Chambard*, vaudeville; Lyon, 1837; — *Chapelle des Pénitents de la Miséricorde, depuis sa fondation jusqu'à sa démolition;* Lyon, 1837; — *Lyon inondé en 1840 et à diverses époques;* Lyon, 1840; — *Inondation du Rhône et de la Saône à diverses époques;* Lyon, 1841.

Quérard, *la France littéraire*, supplément.

BOITET DE FRAUVILLE (*Claude*), littérateur et publiciste français, né à Orléans en 1570, mort en 1625. On a de lui : *les Dyonysiaques*, ou *les Voyages, les Amours et les Conquêtes de Bacchus aux Indes*, traduit du grec de Nonnus; Paris, 1625, in-8°; — *le Fidèle historien des affaires de France, contenant ce qui s'est passé depuis le mois de décembre* 1620 *jusqu'au* 10 *janvier* 1623; Paris, 1623, in-8°; — *le Prince des princes*, ou *l'Art de régner;* Paris, 1632, in-8°; — *l'Odyssée d'Homère, traduict de grec en françois;* 1619, in-8°; — *Histoire de la prise de Troie, recueillie de plusieurs poëtes grecs*, imprimée à la suite de l'ouvrage précédent.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*.

BOIVIN (*François* DE), baron de Villars, chroniqueur français, mort en 1618. Il était bailli de Gex, conseiller et maître d'hôtel des reines douairières Élisabeth et Louise de France. De 1550 à 1559, il suivit, en qualité de conseiller et de secrétaire intime, le maréchal de Cossé-Brissac, qui commandait l'armée française dans le Piémont. Il alla trouver Henri II après la bataille de Saint-Quentin, et, au nom du maréchal et de ceux qui servaient sous ses ordres, il offrit à ce prince le secours de toute l'armée. En 1559, il fut chargé, par le maréchal de Brissac, d'engager Henri II à ne pas sacrifier ses conquêtes à la conclusion de la paix que négociait le duc de Guise. Le roi envoya Boivin pour assister aux conférences qui se tenaient dans ce but, et, après la signature de la paix, il lui fit remettre une gratification de 500 écus. On a de Boivin : *Mémoires sur les guerres démêlées tant dans le Piémont qu'au Montferrat et duché de Milan, par Charles de Cossé, comte de Brissac, maréchal de France, lieutenant général delà les monts, depuis* 1550 *jusqu'en* 1559, *et ce qui se passa les années suivantes pour l'exécution de la paix, jusqu'en* 1561; Paris, in-4°, 1607; et in-8°, Lyon, 1610, 3e édition, avec une continuation, de 1562-1629, par C. M. (Claude Malingre), historiographe; Paris, 1630; — *Instruction sur les affaires d'État, de la guerre, et des parties morales;* Lyon, 1610, in-8°.

Moréri, *Dictionnaire historique*.

BOIVIN (*Louis*), érudit français, né à Montreuil-d'Argile, dans le diocèse de Lisieux, le 20 mars 1649, mort le 22 avril 1724. Il reçut ses premières leçons dans la maison paternelle, sous la direction d'un précepteur; et, après avoir ébauché ses études classiques, il les alla terminer chez les jésuites de Rouen. Il vint ensuite à Paris, où il suivit successivement les cours de philosophie, de théologie, de jurisprudence et de médecine. Il s'appropria ces diverses sciences, sans s'y attacher exclusivement; les belles-lettres seules, objet de son culte secret, l'emportaient sur toutes les autres études, mais il n'osait confier à personne les inspirations qu'il en recevait. Un jour, cependant, il se hasarda à montrer à Chapelain quelques vers de sa façon. Ce poëte, maintenant si déchu, mais alors arbitre souverain en matière de goût, conseilla à Boivin d'abandonner un passe-temps pour lequel il ne lui trouvait aucune disposition. Le jeune littérateur ne subit pas sans murmurer une si rigoureuse sentence, et il laissa éclater son désespoir dans un discours qu'il intitula *Flux de mélancolie*, et qui n'a jamais été imprimé. Boivin, alors âgé de vingt-quatre ans, y constatait ingénument les défauts qu'il conserva pendant toute sa vie; c'est du moins ce que nous autorisent à penser quelques passages de ce discours que de Boze nous a conservés. Esprit dur, aigre et fâcheux, Boivin porta un caractère peu agréable à l'Académie des inscriptions, où sa haute réputation d'érudit le fit admettre en 1701. Il ne fut pas plus sociable dans la pratique ordinaire de la vie, et il dut soutenir un assez grand nombre de procès. Il en eut un surtout avec l'abbaye de la Trappe, à laquelle il fallait qu'il payât une redevance de vingt-quatre sous, pour un mince fief qu'il avait acheté en Normandie. Afin de se faire dégrever de cette obligation, il plaida durant douze années, fut condamné, et perdit 12,000 francs. Lorsqu'il mourut, il allait publier trois petits traités chronologiques en vers français, et la traduction de l'Évangile, également en vers. Il se proposait aussi de donner une édition de l'*Histoire de Josèphe,* à laquelle il avait travaillé pendant trente ans. « Les mémoires suivants, insérés dans le Recueil de l'Académie des inscriptions, dit M. Quérard, ne sont que des extraits qu'il a fallu enlever à Boivin; ceux qui ont été imprimés en entier n'ont point été revisés par lui, à cause des changements qu'il

n'aurait cessé d'y faire : » *Histoire de Zarine et de Stryangée*, dans le recueil des *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. II, 1717 ; — *Dissertation sur un fragment de Diodore de Sicile* ; ibid.; — *Explication d'un endroit difficile de Denys d'Halicarnasse* ; ibid.; — *Chronologie de Denys d'Halicarnasse* ; ibid.; — *Restitution chronologique d'un endroit de Censorin* ; ibid.; — *Époque de Rome, selon Denys d'Halicarnasse* ; ibid.; — *Dissertation sur Jéroboam-Jésoz, treizième roi d'Israël*, t. IV, 1723.

Chaufepié, *Nouveau Dictionnaire*. — *Catal. Bibl. Bunav.*, tom. I. — Quérard, *la France littéraire*.

BOIVIN DE VILLENEUVE (*Jean*), littérateur français, frère de Louis, né le 28 mars 1663, mort à Paris le 29 octobre 1726. Il resta orphelin en bas âge, et fut appelé à Paris par son frère aîné, qui le prit sous sa tutelle et fit lui-même son éducation. Le tuteur fut noblement récompensé par les progrès de son pupille; et la manière dont ce dernier soutint, en grec et en latin, ses thèses de philosophie au collége du Plessis, laissa un long souvenir dans l'université. Quelques personnes de haut rang ayant voulu relire les chefs-d'œuvre de la langue grecque et latine, s'adressèrent à Boivin, qui les possédait à merveille. Ce dernier obtint d'abord un appartement, ensuite une place à la Bibliothèque, grâce à la protection de l'abbé de Louvois, maître de la librairie et bibliothécaire du roi. Il profita de ses nouvelles fonctions pour découvrir un palimpseste; c'était un manuscrit de la Bible, caché sous une copie des Homélies de Saint-Éphrem. L'écriture primitive était onciale, et datait de douze à treize siècles; Boivin réussit à la déchiffrer. En 1693, il édita les *Mathematici Veteres*, commencés par Thévenot, et les compléta par le recueil des *Testimonia* et par des notes sur *les Cestes* de Jules Africain. Il publia, en 1712, les 24 premiers livres de Nicéphore Grégoras (2 vol. in-fol.), avec des notes et des préfaces qui attestent de grandes recherches, et qui font regretter qu'il n'ait pas achevé cette édition. Il fut admis en 1705 à l'Académie des inscriptions, et nommé, trois mois après, à la chaire de grec du collége de France, qu'il n'avait point sollicitée. Il y prononça, pour son installation, un discours intitulé *De boni grammatici græci Officio, et quam late pateat scientia græcarum litterarum* : cet ouvrage est resté inédit. Enfin, en 1721, Jean Boivin remplaça le savant Huet à l'Académie française.

Outre les ouvrages mentionnés ci-dessus, on a de lui : une traduction en vers français du *Santolius pœnitens*, 1696 : ce livre a été attribué par quelques-uns à l'abbé Faydit, par d'autres à Racine, qui dément cette imputation dans sa 44e lettre à Boileau; — *Apologie d'Homère et bouclier d'Achille* (en réponse aux attaques de Lamotte); Paris, 1715, in-12; — *Vies de P. Pithou et de Cl. le Pelletier*, en latin; Paris, 1716, 2 vol. in-4°; — *la Batrachomyomachie d'Homère, en vers français* (sous le nom de *Junius Biberius Mero*, parodie latine de son nom français, *Jean Boivin*); Paris, 1717, in-8°; — quelques pièces de vers grecs, insérées dans le recueil de l'abbé d'Olivet, et signées *Œnopion*, traduction grecque du nom de *Boivin*; — *l'Œdipe roi* de Sophocle et *les Oiseaux* d'Aristophane, trad. en français; Paris, 1729, in-12; — *Vieillesse héroïque, ou les Vieillards d'Homère*, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. II, 1717; — *Remarques historiques et critiques sur l'Anthologie manuscrite qui est à la bibliothèque du Roi*; ibid.; — *Chronologie de l'Odyssée*; ibid.; — *Bibliothèque du Louvre sous les rois Charles V, Charles VI et Charles VII*, dissertation historique; ibid.; — *Vie de Christine de Pisan et de Thomas de Pisan, son père* ; ibid.; — *Querelle des philosophes du quinzième siècle*, dissertation historique; ibid ; — *Discours pour servir de préface à une traduction de la comédie des* Oiseaux *d'Aristophane* ; ibid., t. IV, 1723; — *Discours sur* Œdipe roi *de Sophocle*; ibid., t. VI, 1729; — *Système d'Homère sur l'Olympe*; ibid., t. VII, 1733.

David Clément, *Bibliothèque curieuse*, t. V, p. 88. — *Catal. Bibl. Bunav.*, t. I. — *Journal des Savants* de 1726. — Quérard, *la France littéraire*.

BOIVIN (*René*), graveur français, né à Angers en 1530, mort en 1598 (1). Il étudia les éléments de l'art dans sa ville natale, et, après avoir balancé entre la peinture et la gravure, il se décida pour cette dernière branche. Ses gravures d'après le Primatice et d'après Rosso Rossi, ou maître Roux, sont surtout recherchées. Ses portraits présentent des inégalités, tandis que ses gravures et ses dessins n'ont pas ce défaut, et sont exécutés avec verve. Ses principales œuvres sont : *François Ier montant au temple de l'Immortalité*, d'après Rosso Rossi; — *Amphiaraüs et Amphionée sauvant leurs parents*; — *les Portraits des anciens philosophes et poëtes*, en douze feuilles; — *Clément Marot*, 1556, in-4°; et le même, sans millésime; — *Suzanne et les Vieillards* ;— *Agar et Ismaël devant la tente d'Abraham* ;— *Quatre Bandits pillant le char d'un Villageois* ; — *les Gravures* d'un ouvrage intitulé *Livre de la Conqueste de la Toison d'or, par le prince Jason de Thessalie*; — *Une Nymphe sauvée d'un Satyre par l'Amour*;— *Énée sauvant son père* ; — *le Triomphe de la Vertu et la défaite du Vice*, gravure allégorique.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

BOIVIN (*Marie - Anne - Victoire* GILLAIN, femme), sage-femme française, née à Montreuil, près de Versailles, le 9 avril 1773; morte le 16 mai 1841. Elle fut élevée par les religieuses de

(1) C'est par erreur qu'on le fait naître en 1530, dans certaines biographies.

la Visitation de Marie-Leczinska; et les heureuses dispositions qu'elle fit paraître lui attirèrent la bienveillance de Mme Élisabeth, sœur de Louis XVI. Ce fut là, sans doute, l'origine de son dévouement à la famille royale et de sa haine constante pour la révolution. Après les massacres de l'Abbaye, elle se retira auprès d'une parente qui habitait à Étampes, où elle était supérieure des hospitalières. La jeune Marie Gillain y reçut, du chirurgien en chef, des leçons d'anatomie et d'accouchement. Au bout de trois ans, elle revint à Versailles, où elle était appelée par sa mère; et, en 1797, elle épousa un employé nommé Boivin, dont elle eut une fille, et qui, peu de temps après, la laissa veuve. Afin de pouvoir élever son enfant, elle sollicita et obtint une place de sage-femme à l'hospice de la Maternité. Désignée pour aller enseigner son art dans une école qu'on voulait établir en province, elle refusa cette mission, pour laquelle on ne lui donnait que des moyens insuffisants; et elle se borna à faire admettre un plus grand nombre d'élèves à l'hospice de la Maternité, où ses demandes provoquèrent la fondation de l'école d'accouchements que Chaptal y institua. Après un an de séjour dans cette école, dont elle contribua à régler la marche, elle se rendit à Versailles pour s'y créer une clientèle. De retour à Paris en 1801, elle fut nommée surveillante en chef de l'hospice de la Maternité, et publia, d'après les conseils de Chaussier, son *Mémorial de l'art des accouchements*, qu'elle avait d'abord voulu faire paraître sous le nom de sa supérieure: ce livre fort estimé, et qui eut un grand nombre d'éditions, parut en 1812, in-8°. Elle refusa généreusement la place de sage-femme en chef de la Maternité, qui lui fut offerte après la mort de Mme Lachapelle, et repoussa également les propositions que lui fit adresser l'impératrice de Russie: elle préféra la pauvreté en France à une brillante position dans un pays étranger. Mme Boivin fut honorée d'un diplôme de docteur en médecine par l'université de Marbourg.

Outre l'ouvrage déjà cité, Mme Boivin a publié: *Mémoire sur les hémorragies internes de l'utérus*; Paris, 1819, in-8°; — *Mémoire sur les maladies tuberculeuses des femmes, des enfants et des premiers produits de la conception*; Paris, 1825, in-8°; — *Nouvelles recherches sur l'origine, la nature et le traitement de la môle vésiculaire*; Paris, 1827, in-8°; — *Recherches sur les causes les plus fréquentes et les moins connues de l'avortement, suivies d'un mémoire sur l'intro-vulvimètre, ou mesurateur interne du bassin*; Paris, 1828, in-8°; — *Observations et réflexions sur les cas d'absorption du placenta*; Paris, 1829, in-8°; — *Traité pratique des maladies de l'utérus et de ses annexes*; Paris, 1833, 2 vol. in-8°, avec atlas; — *Traité des hémorragies utérines*; trad. de l'anglais de Rigby et Duncan, Paris, 1818, in-8°; — *Recherches, observations et expériences sur le développement naturel et artificiel des maladies tuberculeuses, trad. de l'anglais de Bacon*; Paris, 1825, in-8°.

Biographie des Contempor. — Quérard, *la France littéraire*.

BOIVIN (*Jacques-Denis*), général français, né à Paris le 28 septembre 1756, mort en juillet 1831. Il entra comme simple dragon dans le régiment du Roi le 12 mars 1771, et en sortit après huit ans de service, sans avoir obtenu aucun avancement. Mais, en 1792, il s'engagea dans l'armée du Nord, et cette fois, les barrières que les priviléges opposaient au mérite étant levées, il obtint un avancement si rapide, qu'en moins d'un an il était parvenu au grade d'adjudant général. Lorsque l'insurrection éclata dans la Vendée en 1793, il y fut envoyé, et signala son courage dans diverses affaires devant Saumur, au Pont-de-Cé, à Vic et à Parthenay. A la fin de l'année, il fut élevé au grade de général de brigade, et nommé commandant de la ville de Nantes; mais il ne prit aucune part aux crimes de Carrier, et s'y opposa même de tout son pouvoir. Après le 9 thermidor, Boivin alla servir sur le Rhin. En 1798, il passa à l'armée d'Helvétie, et se couvrit de gloire à l'affaire de Schwytz, où, à la tête de sa brigade, il enleva aux Russes quatre canons, un drapeau et mille prisonniers. Il était à Paris au 18 brumaire, et se déclara pour Bonaparte, qu'il avait accompagné à Saint-Cloud. Bientôt après, sa conduite à la bataille de Neu-Issembourg, près de Francfort, lui valut les éloges du général en chef. Il fit encore avec honneur les campagnes de 1801 à 1803, et celles de 1803 à 1805, dans l'armée d'Augereau. Il fut ensuite chargé du commandement de la place de Bordeaux, et continua de servir jusqu'à la chute de l'empire. Il mourut, âgé de soixante et seize ans; il n'avait d'autres moyens d'existence que sa pension de retraite.

Biographie des Contemporains. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — De Courcelles, *Dictionnaire des Généraux français.*

*BOIVIN (*Louis*), littérateur, né à Combet, près d'Autun (Saône-et-Loire), le 13 avril 1814, fut rédacteur en chef du journal littéraire publié à Autun sous le titre de *l'Éduen*, depuis le mois de janvier 1839 jusqu'en juillet 1840. Il a publié: *Notice sur M. Biard; son voyage en Laponie: examen critique de ses tableaux*; in-12, Paris, 1842; — *Souvenir de la vie du duc d'Orléans, prince royal*; in-12, Paris, 1842. Il a coopéré aux *Annales de la Société polytechnique*, à l'*Encyclopédie des gens du monde*, aux *Fastes de la Légion d'honneur*, à *la Phalange* (où il a publié un roman intitulé *Yvan, épisode de la vie d'un homme de lettres*), à *l'Illustration*, au *Magasin pittoresque*, etc.

P. DE GEMBLOUX.

Quérard, *la France littéraire*.

BOIZARD (*Jean*), conseiller à la cour des monnaies de Paris, mort au commencement du

dix-huitième siècle. On a de lui un *Traité des monnaies, de leurs circonstances et dépendances*; Paris, 1692, 1 vol. in-12; 1711 ou 1724, 2 vol. in-12; 3e édit. 1723. « Il y a eu, suivant « Debure, défense de réimprimer cet ouvrage, « parce qu'il renferme un traité de l'alliage et « de la fabrication de la monnaie d'or et d'argent, « dont on a fait et dont on pourrait faire encore « un mauvais usage. »

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*.

BOIZOT (*Louis-Simon*), sculpteur français, né en 1746, mort le 10 mars 1809. Il était fils d'Antoine Boizot, peintre, membre de l'Académie, et dessinateur à la manufacture des Gobelins. A l'âge de dix-neuf ans, il remporta le premier prix de sculpture. Les connaisseurs, tout en admirant les créations de son habile ciseau, trouvent de la faiblesse dans son dessin. Cependant il fut chargé de travailler à plusieurs monuments publics. La belle statue qui couronne la fontaine de la place du Châtelet fut exécutée par lui, de même que les quatre figures qui sont placées au bas. Il a donné les modèles de vingt-cinq panneaux pour la colonne de la place Vendôme. Admis à l'Académie des beaux-arts en 1778, Boizot donna *le Méléagre* pour morceau de réception. On lui doit encore les statues de Joseph Vernet, de Joubert et de Daubenton; il est aussi l'auteur de celle qui représente Racine, et qui est placée dans le vestibule de l'Institut.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

BOIZOT (*Marie-Louise-Antoinette*, femme), graveur français, née à Paris en 1748, morte vers 1800. Ses meilleures productions sont les portraits de *Louis XVI*, de *Marie-Antoinette*, des autres membres de la famille royale, et *la Liseuse* d'après Greuze.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

BOJANUS (le chevalier), écrivain russe, mort à Darmstadt en 1828. Il fut nommé conseiller d'État de l'empereur de Russie, après avoir professé les lettres à l'université de Wilna. Il a laissé quelques ouvrages estimés.

Biographie universelle.

BOJARDO ou **BOIARDO** (*Mathieu-Marie*, comte), poëte italien, né à Sandiano, près Reggio de Modène, vers l'an 1434, mort à Reggio, dans la nuit du 20 au 21 décembre 1494. Il étudia à l'université de Ferrare, où il apprit le grec et le latin; les langues orientales ne lui furent pas étrangères, et il obtint le grade de docteur en philosophie et en droit. Les ducs de Ferrare, Borso d'Este et Hercule Ier, l'attachèrent successivement à leur service, lui conférèrent plusieurs emplois, entre autres le gouvernement de Reggio en 1478. Bojardo fut élu, en 1481, capitaine de Modène, et, plus tard, reprit à Reggio sa charge de gouverneur, qu'il conserva jusqu'à la fin de ses jours. Il consacra ses talents poétiques à l'amusement des princes ses bienfaiteurs, et fut, dans son époque, le génie qui fit le plus d'honneur à la littérature italienne. Son poëme le plus célèbre, quoique el moins lu, est son *Roland amoureux*: « L'Arioste, dit Ginguené, en le continuant, et le Berni, en le refaisant, l'ont tué. » Cet ouvrage, qui n'est point terminé, compte 79 chants, divisés en 3 livres; le sujet sur lequel il roule est le siége de Paris par les Sarrasins, sous le règne de Charlemagne, chronique fabuleuse, déjà traitée par un grand nombre de romanciers. *L'Iliade* est le type d'après lequel Bojardo a modelé sa composition; les caractères des héros chrétiens et mahométans ne sont pas sans analogie avec ceux des agresseurs d'Ilion et de ses défenseurs, et le merveilleux homérique est suppléé par l'intervention des magiciens et des fées. « Les caractères, ajoute « Ginguené, sont bien tracés et contrastés avec « art; le plan est vaste et bien ordonné; les « événements sont naturellement amenés, en « accordant à ce merveilleux contre-nature la « latitude de convention qu'il doit avoir; les « différentes parties du sujet s'entrelacent sans « confusion : mais à quel terme devaient-elles « aboutir? c'est ce qu'il est impossible de savoir. » Le même critique blâme avec raison les traces de mauvais goût qui défigurent l'œuvre de ce poëte, et les formules triviales qu'il place au début de la plupart de ses chants. *L'Orlando innamorato* fut imprimé, en 1495, par l'ordre du comte Camille, fils de Bojardo, et il a été traduit en français par Jacques Vincent, Lyon, 1544; par François de Rosset, Paris, 1619, in-8°; par le Sage, Paris, 1717 et 1721, 2 vol. in-12; par le comte de Tressan, 1722, in-12.

Outre ce poëme, Bojardo a laissé encore : *Sonetti e canzoni*; Reggio, 1499, in-4°; Venise, 1501, in-4°; — *Carmen Bucolicon* (en latin); Reggio, 1500, in-4°; — *il Timone*, comédie en 5 actes, écrite en *terza rima*, et traduite du *Timon* de Lucien; Scandiano, 1500, in-4°; Venise, 1517, in-8°; — *Cinque capitoli, in terza rima*, imprimés à la suite du Commentaire de Benivieni sur plusieurs de ses *Canzoni*; Venise, 1522 ou 1533; — *Apulejo, dell' Asino d' oro*, etc.; Venise, 1516, in-8°; 1519, in-12; — *l' Asino d' oro di Luciano, tradotto in volgare*; Venise, 1523, in-8° : la meilleure édit. est celle de Venise, 1565; — *Istoria imperiale di Riccobaldo Ferrarese, tradotta del latino*, etc., insérée, avec le texte latin, dans le t. IX des *Rerum italicarum Scriptores*, de Muratori, qui attribue ce texte à Bojardo lui-même, opinion combattue par Barotti, mais que Tiraboschi a adoptée.

Tiraboschi, *Storia della let. ital.* — Ginguené, *Histoire littéraire de l'Italie*, t. III et IV. — David Clément, *Bibliothèque curieuse, historique et critique*, t. V.

BOJOCALUS, guerrier germain, vivait dans la dernière moitié du premier siècle de l'ère chrétienne; il appartenait à la nation ansibarienne, et se distingua par cinquante années de fidélité envers le peuple romain. Pendant la révolte des Chérusques, il fut jeté dans les fers et retenu prisonnier par Arminius : plus tard, il porta les armes sous Germanicus et Tibère. De-

rant le règne de Néron, il se mit à la tête des Ansibariens, et s'empara d'un territoire que les Usipiens et les Chamaves avaient jadis occupé sur les bords du Rhin, mais qui se trouvait alors soumis à la domination romaine. Dubius Avitus, lieutenant de Néron dans ces contrées, s'opposa à l'établissement de cette tribu germanique; et, prenant à part Bojocalus, il lui proposa de récompenser, par un établissement dans ce pays, son ancienne fidélité envers les Romains, mais à condition qu'il séparerait sa cause de celle de son peuple. Le patriotisme du héros germain rejeta fièrement ce qu'il regardait comme le prix d'une trahison, et, ambitieux seulement pour ses compatriotes, il redoubla d'instances pour qu'on lui accordât ce qu'il sollicitait en leur nom. Ses prières furent inutiles; alors, voyant qu'il n'obtiendrait rien : « La terre, « s'écria-t-il, peut nous manquer pour vivre; « elle ne peut nous manquer pour mourir. » Les Ansibariens appelèrent à leur secours les Bructères et les Tenctères; mais la terreur ne tarda pas à s'emparer de ces nouveaux alliés, et les Romains n'eurent pas de peine à vaincre les Ansibariens, réduits à leurs seules forces. On croit que Bojocalus fut enveloppé dans le massacre presque général de sa nation.

Tacite, *Annales*, XIII, 55 et 56.

BOKELSON. *Voy.* JEAN DE LEYDE.

BOKHARY (*Abou-Abdallah-Mohamed*, plus connu sous le surnom de), théologien musulman, né en juillet 810, mort au mois d'août 870. Il commença dès l'âge de dix ans l'étude de l'histoire et de la jurisprudence, et acquit une vaste érudition par ses voyages dans la plus grande partie de l'empire musulman : ses nombreux ouvrages lui firent une immense réputation; mais celui qui la porta le plus haut est, sans contredit, celui qui porte pour titre : *Al-djami al-sahy* (Recueil exact) : c'est effectivement un recueil de seize mille traditions, composées de sentences ou paroles empruntées à Mahomet ou à ses compagnons. Bokhary était à la Mecque lorsqu'il le rédigea; et, pour attirer sur son œuvre la bénédiction du ciel, il n'y consignait jamais une tradition qu'après une ablution au puits de Zemzem, et une prière à l'endroit qu'on appelle *Abraham*. On a souvent commenté cet ouvrage, qui jouit d'une autorité presque égale à celle du Koran, et dont plusieurs manuscrits sont conservés à la Bibliothèque impériale de Paris et dans quelques autres bibliothèques de l'Europe.

D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*.

BOL (*Ferdinand*), peintre et graveur hollandais, né à Dordrecht vers 1610 (1), mort à Amsterdam en 1681 ou 1686. Ses parents l'amenèrent à l'âge de trois ans dans cette dernière ville, et, ses dispositions pour la peinture s'étant développées, il devint l'un des élèves les plus distingués de Rembrandt, dont il s'appropria la manière, à tel point que ses tableaux furent souvent attribués à son maître. On en trouve plusieurs dans la maison du conseil à Amsterdam, et dans les principales juridictions de cette ville. Il y en a deux, dont un portrait au Musée du Louvre, et cinq dans la galerie de Dresde. Les gravures les plus remarquables de Bol sont : *le Sacrifice d'Abraham; — Saint Jérôme assis sur une hauteur, et tenant un crucifix; — un Philosophe tenant un livre, et ayant près de lui une sphère*, etc., devenu très-rare; — *Agar dans le désert*, également rare, au rapport d'Heinecken; — *le Sacrifice de Gédéon au moment où l'ange met le feu à l'holocauste*.

(1) Et non 1620, comme on le dit par erreur dans quelques biographies.

Descamps, *Vie des Peintres flamands, hollandais*, etc. — Heinecken, *Dictionnaire des Artistes*.

BOL ou **BOLL** (*Hans* ou *Jean*), peintre flamand, né à Malines le 16 décembre 1534, mort à Amsterdam le 29 novembre 1583. Il commença à étudier son art dès l'âge de quatorze ans. Afin de se perfectionner, il parcourut l'Allemagne, séjourna deux ans à Heidelberg, et, revenu dans sa ville natale, peignit des paysages en détrempe. Ruiné par les malheurs de la guerre qui ravageait sa patrie, Bol fut contraint de se réfugier à Anvers, dont un habitant, nommé Antoine Couvreur, vint à son aide et lui facilita les moyens de travailler. Comme il s'aperçut qu'on faisait, de ses ouvrages, des copies qu'on plaçait avantageusement, il se borna désormais à peindre de petits tableaux à l'huile et des figures à la gouache. Les désastres qui l'avaient chassé de Malines l'obligèrent de se retirer successivement à Berg-op-Zoom, Dort, Delft et Amsterdam. Ses principaux ouvrages sont : *un livre* d'animaux terrestres ou aquatiques, peints à la gouache d'après nature; — *un petit livre d'Heures*, in-24, contenant deux grandes miniatures et quarante et une petites, avec des ornements, des fleurs et des animaux au bas des pages et à la fin des chapitres. Ce manuscrit, qui se trouve maintenant à la Bibliothèque impériale, est le chef-d'œuvre de Bol, et avait été exécuté pour le duc d'Alençon et d'Anjou, cinquième fils de Henri II, comme l'atteste l'inscription suivante qu'on voit, dans un cartouche, à la fin du volume :

FRANCISCI F. FRANCIÆ
ET DUCIS BRABANTIÆ
JUSSU USUIQUE
JOANNES BOL DEPINGEBAT.
M. D. LXXXII.

On a encore de Bol : *Venationis, piscationis et aucupii typi; Joannes Bol depingebat, Phil. Galleus excudebat*, in-8°, format oblong.

Debure, *Museum typographicum*. — Descamps, *Vie des Peintres flamands, allemands*, etc.

* **BOLANAD** (*Pierre*), poëte allemand, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. On a de lui : *Carmen sapphicum pro Friderico imperatore III, et aliud in mortem Rudolphi Agricolæ; — Epigrammata ex sententiis Se-*

necæ et Platonis; — Carmen sapphicum in Dominam Virginem.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

* **BOLANUS VETTIUS**, général romain, vivait dans la seconde moitié du premier siècle. En 63, lors de la guerre contre Tigrane, roi d'Arménie, il commanda, sous les ordres de Corbulon, une légion romaine. En 69, il alla remplacer Trebellius Maximus dans le gouvernement de la Bretagne, et, durant son administration, il n'entreprit rien contre les indigènes, et laissa une grande liberté à ses troupes. Son intégrité le rendit populaire. Il est l'objet des éloges de Stace, dans le poëme des *Sylves*.

Tacite, *Annales*, XV, 3; *Hist.*, II, 65, 97; *Agricola*, III, 5, 16. — Stace, V, 2, 34.

BOLDETTI (*Marc-Antoine*), antiquaire italien, né à Rome le 19 novembre 1663, mort le 4 décembre 1749. Il occupa à la bibliothèque du Vatican l'emploi de scribe pour la langue hébraïque, et tous les samedis il assistait à une prédication qu'on faisait dans une église pour les juifs. Il fut ensuite chargé, pendant plus de trente ans, de l'inspection des cimetières de Rome. Il refusa la dignité épiscopale que lui avait offerte le pape Clément XI, et laissa : *Osservazioni sopra i cimiteri de' Santi Martiri ed antichi christiani di Roma, aggiuntavi la serie di tutti quelli*; Rome, 1720.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Sax, *Onomasticon litterarium*, VI, 318.

* **BOLDO** (*Barthélemy*), médecin italien du seizième siècle. On a de lui : *Libro di Michel Savonarola, della natura e virtù delle cose che nutriscono*; avec des notes et augm.; Venise, 1576, in-4°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

* **BOLDONI** (*Jules-César*), poëte italien, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Rime amorose, divise in due parti*; Padoue, 1629, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BOLDONI** (*Octave*), savant théologien italien, né en 1600, mort en 1680. Il était de l'ordre des Barnabites, et devint évêque de Terano en 1661. On a de lui : *Theatrum temporaneum*, etc.; Milan, 1636; — *Dies attici, sive Exercitationes græcanicæ*; Milan, 1639; — *Epigraphica, sive Elogia Inscriptionesque pangendi ratio*; Pérouse, 1660, et Rome, 1670.

Sax, *Onomasticon litterarium*, t. V. — Clément, *Bibliothèque curieuse.*

BOLDONI (*Sigismond*), philosophe et médecin italien, né à Milan vers 1597, mort à Pavie le 3 juillet 1630. Il commença ses études à Milan, les acheva à Padoue, y fut reçu docteur, et s'y fit remarquer par ses connaissances dans les langues grecque et latine. A Rome, où il se rendit après avoir séjourné à Urbain, il fut admis à l'Académie des humoristes. Il revint à Milan en 1623; il fut agrégé au collége de médecine de cette ville, nommé ensuite à une chaire de philosophie à l'université de Pavie, et désigné par G. Scioppius, au pape Urbain VIII, comme l'un des savants les plus dignes de récompense. On a de Boldoni : *Apotheosis in morte Philippi III, regis Hispaniarum, poema*; Pavie et Anvers, 1621, in-4°; — *la Caduta de' Longobardi, poema eroico* (*canti* 20); Bologne, 1636, in-8°; — *Epistolarum tomi II*; Milan, 1631 et 1651, in-8°: ces deux derniers ouvrages furent imprimés, après la mort de Sigismond Boldoni, par les soins de son frère Nicolas, religieux barnabite, à qui l'on doit aussi quelques poésies sacrées, — *Larius*; Padoue, 1617, in-8°; Lucques, 1660, in-8°; — *Orationes academicæ XXIII*; Lucques, 1660, in-12. — Quelques autres ouvrages de Boldoni sont restés manuscrits.

Biographie médicale.

* **BOLDONI** (*Jean-Nicolas*), théologien et dramatiste italien, né à Milan en 1595, mort le 9 janvier 1670. Il était frère d'Octave et de Sigismond Boldoni, et appartenait à l'ordre des Barnabites. On a de lui : *l'Annunziata, dramma sacro (in versi)*; Bologne, 1636, et Milan, 1648, in-8°; — *la Saetta, discorsi della Passione di G.-C.*; Pérouse, 1644; — *l' Uranilla, dramma sacro*; Milan, 1647, in-8°; — *Settenari sacri e scherzi poetici*; Milan, 1650; — *Rhetoricorum opus, continens præfationes, gratiarum actiones*; Rome, 1652, in-8°; — *Fioretti delle Rive d'Aganipe, canzonette e capricci*; Milan, 1652; — *Annuale, ossia Discorsi per il Purgatorio*; Pérouse, 1666; — *il Cielo in Terra; prediche quaresimali*; Naples, 1677.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Argelati, *Bibliotheca Mediolanensis.*

* **BOLDRINI** (*Joseph-Nicolas*), peintre et sculpteur italien, né, selon les uns, à Vicence; selon d'autres, à Trente, au seizième siècle. Vasari l'appelle Jacques de Vicence, et Huber fait deux personnages du même artiste. Ses œuvres ont de la verve et de la hardiesse. Les plus remarquables sont : *Hercule tuant un lion*, d'après Raphaël; — une *Sibylle*; — *la Mort d'Ajax*, d'après Polidoro; — *Jean, baron de Schwartzenberg*, d'après A. Dürer: on voit au bas de l'œuvre, qui se trouve dans le *Cicéron* allemand imprimé à Augsbourg en 1540, le monogramme de Boldrini; — une *Vénus nue, assise sur un banc, et tenant Cupidon dan les bras*, signé comme il suit : *Titianus inv., Nicolaus Boldrinus Vicentinus incidebat* 1566; — un *Saint Jérôme priant*, d'après le Titien; — *l'Adoration des Trois Rois*, d'après le même; — *Saint Sébastien, sainte Catherine, et quatre autres saints*, d'après le même; — un *Vieux Singe au milieu de ses deux petits, et déchiré par des serpents* : c'est une caricature, sculptée en bois, de la copie du *Laocoon* du Titien, exécutée en marbre par Bandinelli, qui se vantait d'avoir surpassé les anciens; — une *Clélie s'é-*

chappant du camp de Porsenna, d'après Maturino, et signé *Jos.-Nic. VICENT*.

Vasari, *Vite*. — Bartsch, *le Peintre graveur*.

BOLDUC (*Jacques*), théologien français, né à Paris vers 1580. Il était religieux capucin, et ses talents oratoires lui acquirent de la réputation. Ses ouvrages théologiques ne sont recherchés qu'à cause des singularités et des paradoxes qu'ils contiennent. On a de lui : *Commentarium in epistolam S. Judæ;* Paris, 1620, in-4°; — *Commentaria in librum Job;* Paris, 1619, in-4°; ibid., 1631, 1638, 2 vol. in-fol.; — *De Ecclesia ante legem libri tres;* Lyon, 1626, in-8°; ouvrage réimprimé avec une suite intitulée *De Ecclesia post legem, liber unus anagogicus;* Paris, 1630, in-4°; — *De orgio christiano libri tres, in quibus declarantur antiquissima sacro-sanctæ eucharistiæ typica mysteria;* Lyon, 1640, in-4° : ces antiques mystères consistent, suivant l'auteur, dans l'institution du sacrement de l'eucharistie par Adam, qui cultiva le blé, et par Noé, qui inventa le vin.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

* **BOLEA** (*Joseph* DE), dramaturge espagnol, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui *Telity Peleo*, drame médiocre, imprimé en 1668, et joué pour l'amusement du roi et de la reine.

Comedias Escogidas, t. XXIX. — Ticknor, *History of Spanish litterature*, II, 367.

BOLESLAS, nom de plusieurs princes qui ont porté la couronne de Pologne soit comme ducs, soit comme rois; c'est aussi le nom de trois princes qui ont régné en Bohême, d'un duc de Masovie, d'un grand prince de Lithuanie, et de plusieurs ducs de Poméranie et de Silésie (Breslaw, Liegnitz, etc.). Les plus connus sont les souverains de Pologne.

BOLESLAS, surnommé *le Vaillant* (*Khrobrii*), régna de 992 à 1025. Miétchislaf, son père, avait démembré le duché en le partageant, à sa mort, entre ses enfants; Boleslas répara cette faute, mais en dépouillant ses frères. Les secours que des étrangers offrirent à ces derniers devinrent pour lui l'occasion d'enlever à ses voisins une partie de leurs possessions, et c'est alors que la Silésie, auparavant morave, et la Khrobatie furent réunies à la Pologne. Le joug de l'empire d'Allemagne pesait à la fierté de Boleslas : il sollicita le titre de roi, et Othon III n'osa pas le lui refuser. En 1001 il posa lui-même sur la tête du duc, à Gnezna, la couronne royale. Toutes les tribus des Polènes obéissaient alors à Boleslas; il traitait le duc de Bohême en vassal, et Kief, la capitale des Slaves-Russes, avait été obligée de lui ouvrir ses portes. Il porta ses armes jusqu'à l'Elbe et à la Saale, et ce fut là, dit-on, que Boleslas érigea une colonne de fer qui marqua, de ce côté, la limite de son royaume, comme la porte de Kief, qu'il avait fendue avec son sabre (*chtcherbietz*), marquait la limite du côté de l'orient. A la prise de Budissin ou Bautzen (1018), il dicta à Henri II des conditions humiliantes; et ce prince lui confirma la possession de la Lusace et de la Misnie, comme fiefs de l'Empire. Ainsi la domination polonaise s'étendait depuis Magdebourg jusqu'à Kief. A l'intérieur, Boleslas régna avec violence; et Dittmar de Merseboūrg fait un tableau peu flatteur de l'état de ses sujets et des avanies auxquelles ils étaient en butte. Le christianisme se propagea lentement. Les historiens vantent les richesses de Boleslas. [*Enc. des g. du m.*]

Kadlubeck, *Hist. Polon*. — Dlugoss, *Hist. Polon*.

BOLESLAS II, dit *le Hardi*, roi de Pologne, né en 1042, mort vers l'an 1090. Il était fils de Casimir Ier; et quoiqu'il ne fût âgé que de seize ans, il fut couronné le lendemain des funérailles de son père. Ce fut en vain que la noblesse tenta de s'y opposer; la grâce et la jeunesse de Boleslas lui gagnèrent le cœur de la multitude, dont le suffrage détermina son avénement. Le nouveau monarque sembla d'abord vouloir marcher sur les traces de Boleslas Ier, son aïeul. Trois princes avaient imploré son assistance; c'étaient Béla, frère du roi de Hongrie; Jacomir, fils du duc de Bohême, et Isiaslaw, frère du duc de Russie. Par une bataille gagnée en 1062 sur les Bohémiens, Boleslas conclut un traité favorable à Jacomir; deux ans après, il battit André, roi de Hongrie, le fit prisonnier, et donna la couronne à Béla; tournant ensuite ses armes contre les Russes, il rendit à Isiaslaw le duché de Kiovie. Durant cette dernière expédition, Béla était mort; le conquérant polonais passa aussitôt en Hongrie, et rétablit les enfants de Béla dans l'héritage paternel. De là il revient chez les Russes, qui avaient expulsé Isiaslaw; il prend Kiovie après un long siége, et, en entrant dans cette place, il en épargne les richesses et les habitants. Mais son séjour parmi eux altéra bientôt les vertus qu'il avait montrées avant cette époque; ses soldats, à son exemple, s'abandonnèrent aux plus infâmes débauches. Le bruit de tant d'excès parvint jusqu'aux Polonaises, qui, après avoir inutilement rappelé leurs maris, se vengèrent de leur dédain en se prostituant à leurs esclaves. Les soldats de Boleslas, indignés de cet affront qu'ils imputaient à leur souverain, l'abandonnèrent pour faire rentrer dans le devoir leurs infidèles épouses. Boleslas leva alors une armée russe, revint en Pologne, écrasa toutes les factions qui s'étaient liguées contre lui, et répandit à grands flots le sang de ses sujets. Ce fut inutilement que saint Stanislas, évêque de Cracovie, essaya de faire entendre la voix de la modération et de la vertu. Le monarque irrité ne répondit à ses sages remontrances qu'en allant lui-même l'immoler dans la cathédrale. Cet attentat, joint à bien d'autres crimes, attira sur Boleslas les foudres du saint-siége; et ses sujets furent déliés du serment de fidélité par le pape Grégoire VII. Le prince prévaricateur, détrôné par le clergé et la noblesse, erra quelque temps

dans la Hongrie, où il avait été contraint de chercher un asile, et finit par se réfugier dans un monastère à Villach, en Carinthie. On l'y occupa, dit-on, à faire la cuisine des moines, et il ne révéla sa naissance et son nom qu'au moment de rendre le dernier soupir. [*Enc. des g. du m.*]

Mathias de Michowia, *Chron. regn. Pol.*

BOLESLAS III, dit *Krzywousty* (Bouche de travers), duc de Pologne, mort en 1139. Il était fils d'Uladislas Herman; il s'était signalé par ses victoires sur les Poméraniens et les Russes. Pour ne pas déplaire au saint-siége, qui avait proscrit la royauté en Pologne depuis la chute de Boleslas II, Boleslas III se contenta du titre de duc; et, afin de se conformer aux derniers ordres de son père, il céda à son frère Sbignée une partie de ses États. Cet acte de modération ne put gagner le cœur de ce frère dénaturé, qui conspira contre son bienfaiteur. Boleslas, qui lui avait pardonné une première révolte, fut obligé de punir par la mort une seconde rébellion. Cette exécution sévère, mais juste, laissa de longs regrets au duc de Pologne, qui s'efforça de les calmer par des pèlerinages et par des présents aux églises et aux monastères. Ce prince ne laissa pas, cependant, de confirmer la réputation de valeur qu'il s'était acquise: en 1109, il battit près de Breslau l'empereur Henri IV, dont les troupes régulières et aguerries paraissaient assurées de la victoire. Boleslas tourna ensuite les armes contre les Hongrois et les Poméraniens, obtint contre eux le même succès, et conclut avec ses peuples un traité avantageux; mais la fortune l'abandonna dans son expédition contre les Russes. Ceux-ci, que le duc de Pologne avait battus dans un grand nombre de rencontres, lui dressèrent une embuscade près d'Halicée, l'enveloppèrent, taillèrent en pièces son armée, et le contraignirent à prendre la fuite. Le chagrin que Boleslas conçut de cette défaite, la seule qu'il eût éprouvée, précipita la fin de ses jours.

BOLESLAS IV, dit *Crispus*, duc de Pologne, parvenu au trône en 1147, mort à Cracovie le 30 octobre 1173. Il était le second fils de Boleslas III, et dut la couronne à la déposition de son frère aîné Vladislas, auquel il donna en apanage la Silésie. Plus irrité de la perte du trône que reconnaissant du domaine qu'on lui laissait, Vladislas appela contre son frère les armes de l'empereur Frédéric Barberousse. Boleslas, trop faible pour résister à un pareil adversaire, se contenta de le harceler et de lui enlever toute espèce d'approvisionnement. Cette tactique lui réussit. L'empereur en vint à un accommodement avec son ennemi, et un mariage cimenta, en 1158, la paix que ces deux princes avaient conclue. Pour réparer la perte de la Silésie, cédée à Vladislas, le duc de Pologne voulut conquérir la Prusse, et allégua, pour légitimer son dessein, le désir de convertir au christianisme les peuples de cette contrée. Dans une première expédition, il obtint le plus heureux succès; mais, après sa retraite, les Prussiens se révoltèrent et revinrent à l'idolâtrie. Boleslas recommença contre eux une nouvelle campagne; mais, conduit par des guides infidèles au milieu des marais et dans des défilés où s'étaient embusqués les ennemis, il eut la douleur d'y voir massacrer son armée sans qu'elle pût se défendre. De retour dans ses États, il les trouva dans la consternation, et en proie aux discordes civiles que les enfants de Vladislas y avaient allumées. Il eut assez d'habileté pour désarmer le ressentiment de ces princes, et, jusqu'à la fin de ses jours, il fit goûter à son peuple les bienfaits d'une sage administration. [*Enc. des g. du m.*]

Cromer, *De orig. et rebus gestis Polon.*

BOLESLAS V, dit *le Chaste*, duc de Pologne, né en 1220, mort en décembre 1279. Il n'était encore âgé que de sept ans, lorsque la mort de son père Leszko V l'appela au trône de Pologne, dont son oncle Conrad et Henri le Barbu, duc de Silésie, se disputaient la régence. Le premier de ces deux princes s'en étant emparé, la mère du jeune Boleslas l'emmena en Silésie, d'où il ne revint qu'en 1237. Il fut alors déclaré majeur et proclamé duc. Pour se fortifier contre les desseins ambitieux de Conrad, il s'allia à Henri le Barbu, dont il épousa la fille Cunégonde. Cette princesse, déterminée par un excès de dévotion, avait fait vœu de chasteté; Boleslas suivit son exemple, que sa froideur et sa timidité naturelle ne lui rendaient pas fort pénible. Ce prince ne tarda pas à donner une triste preuve de cette timidité : en 1240, les Tartares entrèrent en Pologne; et Boleslas, au lieu de les combattre, alla se réfugier à la cour de son beau-père, qu'il quitta bientôt pour aller se confiner dans un monastère de l'ordre de Citeaux, situé en Moravie. La noblesse polonaise, à l'exemple de son souverain, se retira en Hongrie, et le peuple se cacha dans les forêts. Cependant une croisade s'organisa contre les Tartares; Henri Breslau la dirigeait, et il eût vaincu les envahisseurs, attaqués près de la rivière de Neiss, s'il n'avait perdu la vie avant la fin de la bataille. Les Tartares se retirèrent, après avoir tout pillé jusqu'en Silésie et aux frontières de l'Allemagne. Leur éloignement ramena en Pologne Boleslas. Ce prince allait de nouveau perdre ses États que lui disputait Conrad, duc de Moravie, quand la mort le délivra de ce redoutable compétiteur. L'année 1260 ramena encore les Tartares dans la Pologne, dont ils ravagèrent plusieurs provinces. Boleslas, qui s'était enfui à leur approche, attendit leur retraite pour revenir. Après ces deux exemples d'une si étonnante lâcheté, ce prince donna cependant une preuve de courage : en 1265, il marcha contre les Jadzvinges et les vainquit. Ce succès lui inspira le désir de châtier les Russes, qui avaient participé au pillage de la Pologne; mais l'armée qu'il envoya contre eux sous les ordres de Vladimir, palatin de Cracovie, fut complétement défaite. [*Enc. des g. du m.*]

Encyclopédie polonaise. — Henel ab Hennenfeld, *Annal. Siles.* — Otto Freysingen, *Chronic.*

BOLEYN (*Anne de*). *Voy.* BOULEN.

BOLGENI (*Jean-Vincent*), théologien italien, né à Bergame le 22 janvier 1733, mort à Rome le 3 mai 1811. Il entra dans l'ordre des Jésuites, qui lui firent professer la philosophie et la théologie à Macerata. A la suppression de cette société, il fut appelé à Rome par le pape Pie VI, qui le nomma son théologien pénitencier. Bolgeni publia un grand nombre d'ouvrages, dans lesquels il soutint avec énergie les principes professés par la compagnie de Jésus. Dans une brochure qu'il publia en 1794, il alla jusqu'à donner le nom de jacobins à tous les jansénistes ou constitutionnels. Cinq ans après, il écrivit en faveur du serment que la république romaine exigeait des instituteurs et des fonctionnaires publics. Il vit alors tous ses partisans se prononcer contre lui; et, pour sortir d'une position aussi fâcheuse, il fut obligé d'adresser sa rétractation au sacré collége, alors assemblé à Venise pour élire un pape. Ses principaux ouvrages sont : *Esame della vera idea della Santa Sede*; Macerata, 1785, in-8°; — *il Critico corretto, ossia ricerche critiche*; ibid., 1736, in-8°; — *Fatti dommatici, ossia della infallibilità della Chiesa nel decidere sulla dottrina buona o cattiva de' libri*; Brescia, 1788, 2 vol. in-8°; Rome, 1795, 3 vol.; — *Della carità, o amor di Dio, dissertazione in quattro parti, con appendice*; Rome, 1788, 2 vol. in-8°; — *Schiarimenti*; Foligno, 1788; — *Apologia*; ibid., 1792, in-8°; — *il Vescovado, ossia della podestà di governare la Chiesa*; Rome, 1789, in-4°; — *Economia della fede cristiana*; Brescia, 1790; — *Problema se i giansenisti siano jacobini*; Rome, 1794, in-8°; — *il Possesso, principio fondamentale per decidere i casi morali*; Brescia, 1796; la fin de cet ouvrage a été publiée à Crémone, en 1816.

Southwell, *Bibliotheca Scriptorum societatis Jesu*, supplément.

***BOLGERI** (*Galgano*), peintre siennois, florissait en 1740. Il a laissé à Sienne quelques fresques qui ne sont point sans mérite dans l'église de Sainte-Marie des Anges, hors la porte Romaine.

Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena.*

***BOLGI** (*Andrea*), sculpteur, né à Carrare en 1605, mort à Rome en 1656. Il fut élève du Bernin, mais un médiocre élève. Ses ouvrages sont assez nombreux à Rome. Citons seulement le *Saint François* de Saint-Pierre *in Montorio*; et, dans Saint-Pierre, une figure d'enfant au tombeau de la comtesse Malthilde par le Bernin, et la figure colossale de sainte Hélène adossée à l'un des grands piliers de la coupole.

E. B—N.

Cicognara, *Storia della scoltura.* — Pistolesi, *Descrizione di Roma.*

BOLINGBROKE (*Henri* SAINT-JOHN, vicomte DE), homme d'État et écrivain anglais, naquit le 1er octobre 1678 à Battersea, dans le comté de Surrey, et mourut le 15 décembre 1751. Jeune homme, il présenta l'alliance si commune des qualités les plus brillantes et d'une conduite déréglée. Pour mettre un terme à ses débauches, son père le maria avec une femme charmante, fille du baronnet Winhescombe, et le fit entrer au parlement. C'était en 1700; il fallait se décider entre les whigs et les torys : le jeune orateur prit fait et cause pour les derniers. Déjà en 1704 il était arrivé au pouvoir en acceptant la charge de secrétaire au département de la marine et de la guerre; et dès lors commence sa carrière publique, si difficile, si agitée, remplie de tant d'alternatives de revers et de succès. Après quatre ans de ministère, il céda la place à Horace Walpole : c'était le tour des whigs. En 1710, lors de la chute de Marlborough, il rentra pour la seconde fois dans les affaires comme garde des sceaux, et signala cette partie de son administration par la signature de la paix d'Utrecht (1713). A cette époque il se montra homme d'État et politique habile; il lui avait fallu lutter avec les whigs et les lords, neutraliser la volonté contraire de la Hollande, de l'empereur et de l'Empire; entraîner des collègues envieux, imprudents, irrésolus; enlever l'assentiment de la reine, faible et maladive : aussi la conclusion de ce fameux traité est-il un des grands titres de gloire de lord Bolingbroke, comme homme d'État. Cela n'empêcha point qu'à l'avénement de George Ier il ne fût destitué de nouveau et obligé de s'enfuir en France, pour échapper à un procès capital que ses ennemis politiques lui intentèrent. Déclaré coupable de haute trahison, privé de ses titres et de ses biens, il crut n'avoir plus rien à ménager, et se rendit à Commercy auprès du prétendant, qui se hâta de lui rendre sa dignité de garde des sceaux, et de l'envoyer à Paris pour y soigner les intérêts de la monarchie exilée. Les jacobites réussirent bientôt à le perdre dans l'esprit de son nouveau maître; et Bolingbroke, abandonnant sans regret un parti dont il avait entrevu au premier abord la nullité et l'impuissance, chercha, par l'entremise de l'ambassadeur anglais à Paris, à se réconcilier avec George Ier. « Livrez les secrets du prétendant, » lui dit-on. Bolingbroke se refusa à cette lâcheté, et obtint à des conditions plus acceptables la cassation de l'arrêt qui l'avait condamné. Il ne put rentrer cependant en Angleterre avant 1723 : une chambre des communes, composée de membres hostiles au ministère Bolingbroke, mit obstacle jusque-là à son retour. Pendant cet exil prolongé, il épousa une parente de Mme de Maintenon, la marquise de la Villette, qu'il aima plus constamment que sa première femme, et se mit à faire ce que font beaucoup d'hommes d'État oisifs et disgraciés : il écrivit. Ses *Reflections upon exile*, et ses *Mémoires sur les affaires d'Angleterre*, de 1710 à 1716, adressés en forme de lettres au chevalier Wyndham, datent de cette époque. De retour dans sa patrie, silencieusement établi dans le

comté de Middlesex, il éprouva bientôt l'irrésistible maladie des esprits supérieurs habitués au maniement des grandes affaires, et réduits à l'inaction : l'ennui le dévorait dans son obscure retraite. L'opposition lui offrit son bras secourable. Pendant dix ans, de 1726 à 1736, il fit des pamphlets, des articles de journaux et des recueils; il écrivit son chef-d'œuvre, sa *Dissertation sur les partis;* mais à la fin, fatigué, découragé de cet inutile travail, il se retira de nouveau en France, à Fontainebleau; il composa ses *Lettres sur l'étude de l'histoire*, et, de pamphlétaire politique qu'il était, il se fit libelliste antireligieux. Triste précurseur des encyclopédistes, il dirigea ses attaques contre la véracité de l'histoire biblique, contre *le Pentateuque*, qu'il assimile au *Don Quichotte*. Toute religion révélée n'est plus qu'absurdité à ses yeux; dans le Nouveau Testament, il distingue l'Évangile de Jésus-Christ et celui de saint Paul : l'un, premier résumé de la loi naturelle et de la philosophie de Platon; l'autre, ramas de doctrines impies. La polygamie lui paraît chose désirable; il nie l'immortalité et la providence individuelle. A cette époque, en Angleterre, de pareilles propositions, émises avec hardiesse, étaient nouvelles : une foule d'antagonistes se levèrent, et le grand jury de Westminster condamna les écrits de Bolingbroke, comme contraires à la religion, à la morale et à l'État. Quand on remonte à la source de cette incrédulité systématique qui se produisit si ouvertement à une époque où elle n'était pas encore généralement répandue, on est tenté de la trouver dans l'étroit bigotisme d'un gouverneur qui, dans la première jeunesse de Bolingbroke, l'avait forcé, par pédanterie, de lire les 119 sermons du docteur Morton sur le Psaume 119[e]. Quoi qu'il en soit, souvent dans ses attaques on découvre des contradictions et des contre-sens. Même dans ses ouvrages politiques le fond vaut moins que la forme. Son style, quoique irrégulier, est vif, rempli de métaphores et de sentences brillantées. Ami de Swift et de Pope, il fournit, dit-on, à ce dernier le plan de son *Essai sur l'Homme;* peut-être sous l'empire d'autres circonstances serait-il devenu poëte lui-même. En 1743 il rentra dans sa patrie, écrivit encore son *Idea of a patriot King* (Idéal d'un Roi patriote), et termina une vie dont toutes les phases sont marquées par une ambition extravagante, et ternies quelquefois par les excès d'un caractère impétueux.

Voici les titres des écrits de Bolingbroke : *Lettres sur l'esprit de patriotisme*, etc., traduites par de Bissy; Londres (Paris), 1750, in-8°; — *Lettres sur l'histoire, suivies de réflexions sur l'exil, et de la lettre sur le véritable usage de la retraite et de l'étude*, traduites par Barbeu-Dubourg; Londres (Paris), 1752, 3 vol. in-12; — *Mémoires secrets sur les affaires d'Angleterre, depuis* 1710 *jusqu'en* 1716, trad. par Favier; Londres (Paris), 1754, 3 vol. in-8°; — *Politique des deux partis par rapport aux affaires du dehors, tirée de leurs propres écrits, et vérifiée par le cours des événements, par milord B***; Recueil de pièces qui regardent le gouvernement d'Angleterre, traduit de l'anglais* (d'Horace et de Rob. Walpole) : *on y a joint l'Histoire de l'abdication de Victor-Amédée* (attribuée au marquis de Trévié, dit *Wicardel de Fleury*); la Haye, 1734, in-12; — *Essai d'une traduction de Dissertations sur les partis qui divisent l'Angleterre*, trad. par Silhouette; Londres (Paris), 1739, in-12; — *le Siècle politique de Louis XIV, traduit de l'anglais, avec les pièces qui forment l'histoire du siècle de M. de Voltaire, et de ses querelles avec MM. de Maupertuis et de la Beaumelle* (publié par Maubert de Gouvest); Siéclopolis, 1754, 2 vol. in-12; — *Testament politique, ou considérations sur l'état présent de la Grande-Bretagne;* Londres (Paris), 1754, in-8°; le même ouvrage trad. par Mauvillon, qui l'a intitulé *Réflexions politiques sur l'état présent de l'Angleterre*, a été inséré dans la traduction des *Discours politiques* de David Hume; Amsterdam, 1761, 5 vol. in-12; — *Lettres historiques, politiques, philosophiques et particulières, depuis* 1710 *jusqu'en* 1736, trad. par le général Grimoard, et précédées d'un *Essai historique sur la vie de Bolingbroke;* Paris, 1808, 2 vol. in-8°; — *Pensées sur différents sujets d'histoire, de philosophie, de morale*, etc.; Amsterdam et Paris, 1771, in-12.

Les œuvres complètes de Bolingbroke parurent pour la première fois en 1754 : *Bolingbroke's Works, with his life, by Goldsmith;* London, 1809, 8 vol. in-4°. [*Encyc. des g. du m.*, avec addit.]

Rose, *New Biog.-Dictionn.*—Cooke, *Memoirs of Bolingbroke;* Lond., 1835, 2 vol. in-8°. — *Penny Cyclopædia.*

BOLIVAR (*Grégoire* DE), missionnaire et publiciste espagnol, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il appartenait à l'ordre de Saint-François de l'Observance. Pendant vingt-cinq ans il prêcha l'Évangile aux peuples du Mexique, du Pérou et de plusieurs autres régions de l'Amérique, où la civilisation européenne n'avait pas encore pénétré. Il était, dit-on, versé dans les sciences médicales. Il a laissé : *Memorial de Arbitrios para la reparacion de España;* Madrid, 1626, in-fol. Bolivar avait rédigé une relation de ses voyages, qui ne paraît pas avoir été imprimée.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca hispana nova, etc.*

BOLIVAR Y PONTE (*Simon*), surnommé *el Liberador*, fondateur et premier président de la république de Colombie (*Bolivie*), né à Caracas le 24 juillet 1783, mort le 17 décembre 1830. Sa première éducation fut soignée; les lumières qu'il alla demander ensuite aux universités d'Amérique et d'Europe, aux écrivains politiques de tous les âges, étendirent ses connaissances, leur donnèrent de la force, et imprimèrent à sa pensée un cachet particulier d'énergie et de réflexion

que l'on trouve rarement réunies. Bolivar parlait avec aisance, écrivait avec talent, l'espagnol, le français, l'italien, l'allemand et l'anglais; et, après s'être livré à des recherches profondes sur l'économie politique, il voulut visiter différents pays pour s'assurer si l'application des principes établis par cette science tournait véritablement au profit des masses, au bien-être de l'homme soumis aux exigences sociales. Il parcourut à cet effet une partie de l'Europe, et les États-Unis de l'Amérique du Nord. De retour dans son pays, il donna le premier exemple de l'affranchissement des nègres employés sur les domaines de sa famille, et prépara les voies à la prochaine explosion qui devait enfin réaliser les tentatives malheureuses de 1780, de 1787, de 1794 et de 1797. Le sang des victimes que l'Espagnol avait fait répandre criait vengeance; la surcharge des impôts, qui causait l'abandon des cultures, rendait de plus en plus insupportable le régime de la métropole. Dans ces circonstances, les crimes que multiplient les agents d'un pouvoir en délire forçaient les familles à se soulever. Marino, Joseph de España, Picornel, Manuel Gual, ouvrent la carrière des nobles sacrifices; Mendez et Bolivar s'adressèrent en vain à la Grande-Bretagne, qui leur avait promis un appui en hommes, en munitions. Peu satisfait de la composition du congrès qui, depuis le 19 avril 1810, régissait le pays et montrait peu d'ensemble dans son action et sa tendance, Bolivar se tint quelque temps éloigné des affaires. Mais dès que les dangers de la patrie furent imminents (1811), dès qu'il vit la désertion se mettre dans les rangs, et les Espagnols menacer chaque citoyen, il courut offrir ses services et se ranger sous les drapeaux de Miranda, que la victoire abandonnait. Nommé colonel, il fut chargé par la république de défendre la forteresse de Puerto-Cabello, sur laquelle se portaient les forces ennemies. Il fit bonne résistance; mais il dut céder au nombre et se retirer avec sa troupe à la Guayra, pour subir l'exil au fort San-Felipe, d'où il s'échappa, se rendit à Curaçao, et fit voile sur Cartagena. Si ce fâcheux début ne lui aliéna point la juste confiance des indépendants, qui avaient reconnu l'impossibilité de tenir, il servit de prétexte aux royalistes pour le calomnier : ils le firent accuser par leurs séides d'avoir abandonné Miranda, de l'avoir livré à ses ennemis, quand il est constant que ce fut plus de vingt-cinq jours après le départ de Bolivar que Miranda capitula, et fut, au mépris des conventions signées, non pas exilé, mais aussitôt emmené et transporté dans la prison de Madrid (*voy.* Miranda).

Les Espagnols se livraient aux cruautés les plus inouïes envers les patriotes : Monteverde créait chaque jour de nouvelles conspirations, afin de se donner le droit de frapper les familles, les communes, les contrées qui s'étaient prononcées pour la révolution. Il fit ouvrir les prisons, armer les malfaiteurs; il les organisa en guérillas, dans la vue de détruire tout ce que les indépendants comptaient encore de troupes et d'amis. Sur ces entrefaites, en septembre 1812, Bolivar rompt le ban qui le retenait inutile : il reparaît sur le sol de la confédération, et appelle à lui tous les bons citoyens. Il remporte des succès, oblige toutes les villes devant lesquelles il s'arrête à céder à son audace, et, fort tout au plus de mille hommes aguerris, il harcèle sans cesse Monteverde, qui marche à la tête de troupes fraîches, nombreuses et bien pourvues; il le chasse du Vénézuéla, lui livre plusieurs batailles sanglantes, et, après avoir taillé en pièces les forces qui l'appuyaient, il le contraint à s'enfermer dans Puerto-Cabello, puis à s'évader, pour échapper à la colère de ses propres soldats.

L'année 1813 fut pour Bolivar une année de périls et de fatigues. Les villes étaient pillées et les habitations brûlées; le sexe, exposé publiquement à la brutalité d'une soldatesque effrénée; la population presque entière plongée dans le deuil, dans des cachots infects, ou déchirée par les coups d'assommeurs organisés; les prisonniers de guerre impitoyablement fusillés; des victimes sans nombre envoyées à la mort, sans qu'aucun délit fût légalement établi, sans qu'aucun jugement préalable eût, pour ainsi dire, sanctionné tant d'iniquités. A cette guerre d'extermination, digne des premiers temps de la conquête, Bolivar, que le peuple avait salué du nom de *Libérateur* en lui remettant le commandement suprême, répondit par deux terribles décrets, ceux du 8 juin et du 15 juillet, l'un daté de Mérida, l'autre de Truxillo, par lesquels il déclara *guerra a muerte* à tous les ennemis qui tomberaient dans les mains des patriotes. Heureusement la menace ne fut réalisée qu'une seule fois, et encore fut-ce au grand regret de Bolivar et des républicains qu'il commandait.

Au 2 janvier 1814, ayant pacifié le territoire de Vénézuéla, il se présenta devant l'assemblée nationale pour rendre compte de sa conduite et abdiquer le pouvoir absolu. Mais il fut invité à le conserver jusqu'à la paix générale, et son devoir était de céder à la voix de la patrie. Battus sur tous les points, les Espagnols cherchèrent par tous les moyens à fatiguer le pays qui les repoussait avec horreur, à reprendre leur prépondérance, et à empêcher les institutions républicaines de s'asseoir. Ils jetèrent sur un espace de quatre cents lieues des bandes d'esclaves et de brigands, ayant à leur tête Boves, Yanez, Rosete, Puy et le Palomo noir; dès lors le carnage et la dévastation s'étendirent sur toute la contrée. La bataille de Corabozzo, si fatale d'abord aux royalistes, devint bientôt pour les indépendants le signal de défaites sur défaites. L'ennemi, ayant reçu des renforts nombreux, se releva. Cartagena et l'île Margarita, si longtemps la terreur des Espagnols, tombèrent en leur pouvoir. De jeunes héros l'espoir de la patrie, trahis

et livrés par de lâches auxiliaires, furent égorgés; les femmes ne furent point épargnées; l'on assassina sans pitié de jeunes filles, pour avoir sollicité leurs frères à prendre les armes : en un mot, tout ce que le fer et le feu épargnèrent fut livré à la hache du bourreau. L'année 1814 laissait la cause de la liberté presque entièrement désespérée; Bolivar seul, que les chances les plus malheureuses ne pouvaient décourager, combinait les moyens de réparer promptement ces désastres en profitant de l'impopularité croissante de l'ennemi commun.

L'arrivée de Morillo avec une flotte de cinquante bâtiments de transport devait cependant mettre le comble à cette pénible situation (15 mars 1815), puisqu'il s'empara avec une rapidité sans exemple des diverses places situées entre les immenses déserts de Casanare et les rives malsaines de Santa-Marta et de Cartagena, depuis l'embouchure de l'Atrato et le port de San-Buenaventura jusqu'au pied des montagnes qui s'élèvent derrière Popayan. Il étendit ses conquêtes en 1816, et exerça partout des vengeances plus terribles encore que celles des deux années précédentes. L'exil, l'exécution de plus de six cents des principaux chefs indépendants, signalèrent son triomphe.

Tout à coup Bolivar, que les intérêts de la liberté avaient obligé, durant ces désastreuses circonstances, à se retirer à la Jamaïque, ensuite à Haïti, reparaît, en décembre 1816, dans l'île Margarita, dont il se rend maître « à la tête de « trois cents hommes égaux en courage et en « patriotisme, comme ils le sont en nombre, aux « compagnons de Léonidas; » il établit un gouvernement provisoire à Barcelona, et incendie ses vaisseaux, afin de reprendre la supériorité sur tous les points, ou périr les armes à la main. A cette nouvelle, les troupes regagnent leurs drapeaux, et, malgré les persécutions les plus acharnées dirigées contre leurs familles, malgré la dévastation de leur patrimoine, les républicains courent aux armes. La campagne de 1817 s'ouvre pour eux sous les plus heureux auspices, de l'embouchure de l'Orénoque jusqu'au golfe de Darien; et la lutte se termine par des combats acharnés sur les côtes de l'océan Pacifique, au pied des Cordillères, et dans les plaines sablonneuses qui longent la Guyane.

En 1818, les succès sont brillants, rapides et décisifs. En moins de cinquante jours, Bolivar a balayé trois cents lieues de pays, livré cinq batailles rangées les 12, 13, 14, 16 et 17 février; chaque jour est signalé par un combat nouveau; des deux côtés les pertes sont grandes en hommes, en munitions, mais la victoire demeure fidèle au Libérateur. Le 15 août, le sang de vingt mille Espagnols arrose la terre de Vénézuéla; et, le 10 novembre, le gouvernement, interprète de la volonté générale, décide que la république est affranchie du joug de l'Espagne; qu'elle se constitue en État libre, souverain et indépendant; qu'elle ne tentera plus aucune voie de conciliation auprès de l'ancienne métropole, et ne traitera plus avec elle que de puissance à puissance.

En 1819, les deux républiques de Vénézuéla et de la Nouvelle-Grenade se réunirent en une seule, sous le nom de *république de Colombie*, et Bolivar fut investi de la présidence, avec un pouvoir dictatorial. L'année fut remplie d'événements militaires et de vicissitudes de toute espèce. Morillo, qui avait deux fois reçu des renforts d'Europe, reparut sur les champs de bataille où il avait succombé. Bolivar, de son côté, se montra partout avec un grand développement de forces, avec une ardeur sans cesse croissante, et menaça d'une ruine totale le parti royal. La victoire le suivit pas à pas; on se souviendra surtout de la journée du 8 août à Boyaca, où l'armée libératrice détruisit des troupes d'une force numérique trois fois supérieure, et affranchit toutes les communes de la Nouvelle-Grenade. Cette campagne mémorable fut le résultat de l'opération hardie entreprise par Bolivar à travers les Cordillères, en prenant une route en mauvais état, peu ou point fréquentée, et par conséquent sans ressources.

En 1820, après le combat de la Plata, un long armistice demandé par les Espagnols fut conclu. Le gouvernement de l'ancienne métropole appela des députés pour traiter de la paix; mais, persévérant dans ses principes politiques et dans son obstination, il ne voulut que gagner du temps, rassembler de nouvelles troupes, et tomber à l'improviste sur les indépendants avec des forces puissantes. Bolivar profita de cette trêve pour exiger avant tout de Morillo un second traité, basé sur des principes libéraux et philanthropiques, qui déterminât la manière dont se ferait la guerre, si elle devait recommencer. Ce traité est conforme au droit des gens, et aux usages les plus humains des nations civilisées. Ce fut aussi pour Bolivar l'instant favorable de donner sa démission de président du congrès : « Je suis l'enfant des camps, dit-il; « les combats m'ont porté à la magistrature, et « la fortune m'a soutenu; mais un pouvoir semblable à celui qui m'est confié est dangereux « dans un gouvernement populaire : je préfère « le titre de simple soldat à celui de Libérateur, « et, en descendant du fauteuil de président, je « n'aspire qu'à mériter le titre de bon citoyen. » Mais, s'étant aperçu du piége tendu par les Espagnols à la bonne foi des républicains, averti d'ailleurs de ce qui se passait à Madrid, il prit les devants, et dénonça l'ouverture des hostilités. Il accepta de nouveau le gouvernement suprême, débusqua l'ennemi de quelques positions peu importantes, mais nécessaires à son plan; puis il entra, le 28 janvier 1821, dans Maracaybo; réduisit la formidable forteresse de Cartagena; Ténérif, ville située sur les bords escarpés de la Madalena; Canega, assise sur les hauteurs, près Naguenagua; et Santa-Marta, que défendaient dix-

sept batteries extérieures, toutes enlevées d'assaut. Il pressa vivement l'ennemi, lui livra, le 25 juin, la mémorable bataille de Carabobo, et le 30 il prit la Guayra, tandis que ses lieutenants, guidés par son génie, se couvraient de gloire à Cumana et sur tous les points où ils faisaient flotter le pavillon jaune aux sept étoiles.

Réduits à n'occuper, sur le vaste territoire de la Colombie, que Puerto-Cabello et l'isthme de Panama, qui proclama son indépendance le 28 novembre 1821, les Espagnols entamèrent la campagne de 1822 par le Pérou; mais en peu de temps ils en furent punis, et la bataille du Pichincha, livrée le 24 mai, décida de leur ruine et de la liberté du pays. Bolivar signa un traité d'alliance offensive et défensive entre la Colombie et le Pérou; il fit son entrée solennelle à Lima le 1er septembre; et comme San-Martin venait d'abdiquer la présidence, avec le titre de libérateur, il reçut l'autorité suprême politique et militaire de la république. Jamais héros d'Athènes ou de Rome ne fut accueilli avec plus d'enthousiasme; jamais homme aussi n'en fut plus digne. « J'accepte, dit-il, avec reconnais-« sance les honneurs que les citoyens me ren-« dent, parce qu'ils appartiennent aux braves « que je commande; j'accepte l'odieuse autorité « dictatoriale, afin d'éteindre les discordes civi-« les, donner de la stabilité et de la force aux « nouveaux États; mais c'est à la condition ex-« presse que vous ne permettrez dans aucune « circonstance qu'un Napoléon ou un Iturbide « vienne, au nom de la liberté, détruire celle « que nous avons conquise au prix de tant de « sang, et confisquer à leur profit la gloire de « nos armées citoyennes. »

Dans l'année 1823, le 11 novembre, les Espagnols furent entièrement expulsés du territoire de Colombie; l'indépendance de tout le sud du continent, cimentée par la confédération des républiques du Pérou, du Chili, de Buenos-Ayres, de Rio de la Plata, et de la nation mexicaine, fut reconnue par les États-Unis de l'Amérique du Nord et par l'Angleterre. La paix allait être le résultat de cette position nouvelle et consolante; mais auparavant le sang devait couler encore. En 1824, les royalistes du Pérou, unis aux débris de l'armée espagnole, furent complétement battus, le 5 août, dans les plaines de Junin, et, le 9 décembre, dans celles d'Ayacucho. Cette dernière victoire, la plus glorieuse qu'ait remportée le nouveau monde, mit fin à la guerre sur le continent, et délivra de tout ennemi le territoire de ses républiques. Bolivar abdiqua la dictature le 1er janvier 1825, et s'opposa à l'érection de la statue équestre que la municipalité de Caracas voulait lui élever. « Attendez après ma « mort, pour me juger sans prévention et m'ac-« corder tels honneurs que vous croirez conve-« nables; mais n'élevez jamais de monuments à « un homme de son vivant : il peut changer, il « peut trahir. Vous n'aurez jamais ce reproche « à me faire; mais attendez, encore une fois. »

Ce que le sort des armes n'avait pu obtenir, la trahison et l'anarchie résolurent de l'accorder. Pendant que le Libérateur visitait le sud et que ce voyage était pour lui un triomphe continuel, Cordova, Paez, Santander lèvent l'étendard de la rébellion (1826). Bolivar accourt partout où le besoin l'appelle, et la guerre civile s'éteint, l'ordre légal succède à la confusion. Cordova mourut les armes à la main près d'Antioquia; Santander consentit à son bannissement; Paez et les autres coupables furent graciés, à raison des services qu'ils avaient rendus dans les armées.

Un pareil échec décida les royalistes à recourir à des moyens plus odieux encore : ils armèrent, d'un côté, le bras de quelques fanatiques, et leur demandèrent pour victime le généreux Bolivar. Un traître, suivi de douze hommes, pénètre de nuit dans sa tente : il échappe presque nu. Une autre fois on viole son domicile, on arrive jusqu'à lui : son courage lui fournit les moyens de repousser les assassins. On séduit ensuite jusqu'à son domestique de confiance; enfin, on frappe en plein jour et à ses côtés son ami Monteagudo; il évite encore miraculeusement le poignard dirigé sur lui. D'un autre côté, on renouvelle les bruits d'une ambition qui ne tendrait à rien moins qu'à l'hégémonie sur toute l'Amérique méridionale; et le grand congrès des nations de l'Amérique, appelé par lui à Tacubaya, dans l'isthme de Panama, sert de prétexte pour lui prêter l'intention positive de dominer tout le continent. Le but de Bolivar était d'en assurer, au contraire, l'indépendance, en plaçant sur ce point, situé au centre du globe, regardant l'Asie d'une part, de l'autre l'Afrique et l'Europe, une cour suprême chargée de veiller aux intérêts de tous les Américains, d'être la gardienne fidèle des traités, d'appeler tous les efforts de l'Union contre l'oppression de l'étranger, ou contre quiconque oserait concevoir l'idée d'attenter en particulier à la liberté; de s'opposer à toute espèce de colonie venue du dehors, et de rendre commune à tous l'injure faite à un des États fédérés.

Affligé d'être aussi mal jugé par ses compatriotes et dans les États-Unis où il devait attendre de la justice, Bolivar le fut plus profondément encore quand il apprit que le général Sucre, le héros d'Ayacucho, venait de périr sous le fer d'un assassin; quand il vit Paez oublier une seconde fois ses serments, persister dans la révolte, et solliciter les passions les plus tumultueuses. Il prit pour la dernière fois la résolution d'abdiquer, et de résister désormais à toutes les prières, à toutes les considérations, quelque pressantes qu'elles fussent. Il déposa donc le pouvoir le 20 janvier 1830, et garda le simple titre de généralissime des armées de la Colombie. « En cette qualité, soumis aux lois comme les autres citoyens, au moindre danger je tournerai, disait-il, autour du gouvernement,

et, à l'instar du taureau, je défendrai l'approche de la république, je terrasserai l'ennemi qui oserait la menacer. »

Peu de jours après cet acte de dévouement, il se retira à Bogota pour y vivre dans la retraite. A peine eut-il vu l'ordre se rétablir, Mosquera appelé à la présidence, et la constitution par lui rédigée prendre de la consistance, qu'il reconnut l'inutilité de ses services, et le danger de l'autorité qu'il conservait encore ; il adressa aux Colombiens la lettre suivante : « La présence d'un « soldat heureux, quelque désintéressé qu'il « soit, est toujours dangereuse dans un état « jeune de liberté. Je suis las d'entendre sans « cesse répéter que je vise à m'ériger empereur, « à relever le trône des incas ; on envenime « partout mes actions ; il n'y a pas jusques à mes « pensées qui ne donnent matière à de misérables libelles : c'en est assez. J'ai payé ma dette « à la patrie, à l'humanité ; j'ai donné mon « sang, ma santé, ma fortune à la cause de la « liberté ; tant qu'il y a eu péril, je me suis dé- « voué. Mais aujourd'hui que l'Amérique n'est « plus déchirée par la guerre, ni souillée par la « présence de l'étranger armé, je me retire, pour « que ma présence ne soit point un obstacle au « bonheur de mes concitoyens. Le bien seul de « mon pays peut m'imposer la dure nécessité « d'un exil perpétuel, loin de la contrée qui m'a « donné le jour. Recevez donc mes adieux comme « une nouvelle preuve de mon ardent patriotisme, « et de l'amour que je porte en particulier aux « Colombiens. »

Le 12 mai, il s'éloigna de Bogota, en passant par Santanna ; et, ne voulant point grever le trésor national, il vendit sa dernière propriété, une mine qu'il possédait à Sanna ; puis il partit pour Cartagena, où il devait s'embarquer pour la Jamaïque, et de là faire voile vers l'Europe. A la réception de la lettre de Bolivar, le gouvernement s'assembla : on voulut le rappeler à la tête des affaires ; mais des amis, qui connaissaient sa ferme résolution, s'y opposèrent. Alors il fut décidé qu'il serait proclamé le premier citoyen de la Colombie, et que, en tribut de gratitude et d'admiration que commandent ses vertus, son courage, ses services éminents, l'emploi de sa fortune pour le bien de la patrie, il lui serait offert, en vertu du décret du congrès en date du 23 juillet 1823, une pension annuelle et viagère de trente mille dollars (environ 155,000 fr.) partout où il voudrait résider. Ce témoignage lui fut remis à San-Pedro, maison de campagne près de Santa-Marta, où Bolivar mourut, d'une fièvre bilieuse, le 17 décembre 1830. Ainsi périt, à l'âge de quarante-sept ans et demi, le héros de l'Amérique du Sud, le véritable fondateur de son indépendance. Il termina sa vie si courte et si pleine, abîmé de fatigues, abreuvé de dégoûts, victime de son dévouement. [*Enc. des g. du m.*]

Restrepo, *Hist. de la révolution de la Colombie*.

* **BOLLA** (*Barthélemy*), poëte italien, né à Bergame dans le seizième siècle. Il passa en Allemagne la plus grande partie de sa vie ; il était, en 1570, conseiller à la cour de Heidelberg. Se qualifiant lui-même de *vir ad risum natus*, il composa des poésies macaroniques qu'il publia sous le titre de *Nova novorum novissima*. Le frontispice annonce que « le livre fera crever le lecteur, et sauter les chèvres à force de rire. » En dépit de ces promesses séduisantes, l'ouvrage manque de verve, le mauvais goût y domine, et il tombe parfois dans le pire de tous les genres, le genre ennuyeux. Ce livre est devenu rare, mais il l'est encore moins qu'un autre ouvrage du même auteur, que les recherches de plusieurs bibliographes des plus actifs n'ont pu parvenir à retrouver ; il a pour titre : *Thesaurus proverbiorum italo-bergamascorum*. On a joint une partie des compositions macaroniques de Bolla à celles d'Antoine Arena, *Stamp. in stampatura stampatorum, censu* 1670 ; et son Éloge burlesque du fromage est inséré dans l'étrange et curieux recueil de Dornavius : *Amphitheatrum sapientiæ socraticæ* ; Hanau, 1619 ou 1670. G. Br.

Flögel, *Geschichte der Hofnarren*, p. 270. — *Geschichte des Burlesken*, p. 129. — Genthe, *Geschichte der macaronischen Poesie*, p. 68. — Delepierre, *Macaroneana*, 1852, p. 111.

BOLLANDUS (*Jean*), hagiographe flamand, né à Julemont, dans le pays de Limbourg, le 13 août 1596 ; mort le 12 septembre 1665. Il fut le chef des savants religieux qui, de son nom, sont appelés *Bollandistes*, et dont la mémoire se recommande par la vaste collection des *Acta Sanctorum*. Le P. Héribert Rosweide, jésuite de la maison professe d'Anvers, avait, en 1607, esquissé et publié le plan d'un ouvrage de ce genre, qu'il avait intitulé *Fasti Sanctorum quorum vitæ in Belgicis bibliothecis manuscriptæ asservantur* ; mais ce religieux mourut en 1629, sans avoir réalisé ce projet, et Jean Bollandus, qui appartenait à la même société, entreprit l'exécution de cette grande tâche, après avoir obtenu l'agrément du pape Alexandre VII et la certitude du concours de l'ordre entier des jésuites. De concert avec le P. Godefroid Henschen, qui lui fut adjoint en 1635, il résolut de ne pas se borner, suivant le projet de Rosweide, à reproduire le texte des vieilles légendes ; il voulut encore les éclaircir par de savantes dissertations, de façon à faire disparaître toutes les hésitations et tous les désaccords des anciens légendaires. Ce fut dans un grenier meublé d'une table et de quelques chaises, que nos deux savants commencèrent cette œuvre immense. Bollandus n'en vit paraître que les cinq premiers volumes. Son collaborateur les poursuivit jusqu'en 1681, et fut successivement secondé et remplacé dans ses travaux par les pères Daniel Papebroch (1659-1714), F. Baert (1681-1719), Conrad Janning (1679-1723), J. Pien (1714-1749), Guill. Cuyper, J.-B. du Sollier (1702-1740), P. Bosch (1721-1736), J. Stilting (1772-1778),

J. Limpen (1741-1750), J. Van de Velde (1742-1747), Const. Suyskhen (1747-1771), J. Périer (1747-1762), Urb. Sticker (1733-1711), J. Clé (1758-1760), Corn. de Bye (1762-1789), Jacq. de Bue (1776-1794), Jos. Ghesquière (1765-1792), J.-B. Fonson et Hubens (1772-1778], tous de la compagnie de Jésus. Dom Bertold, bénédictin (1787-1788), Siard Van Dyck, Cypr. Van de Goor et Mathias Stalz (1793), de l'ordre des Prémontrés, participèrent aussi à ce grand travail. Suspendu par l'abolition de l'ordre des Jésuites, repris en 1779, et interrompu pour la seconde fois en 1794, par l'invasion des Français, ce recueil, qui compte 54 vol. in-folio, vient d'être repris, sous les auspices du gouvernement belge, par les jésuites de ce pays, qui ont récemment publié deux volumes renfermant les actes de saint Honoré, du 16 au 21 d'octobre. A cette importante collection se rattachent : *Martyrologium Usuardi*, 1714, in-fol.; — *Acta Sanctorum Bollandiana apologeticis libris vindicata*, 1755, in-fol.; — *Exhibitio errorum quos Papebrochius suis in notis ad Acta Sanctorum commisit, per Seb. a Sancto-Paulo*, 1693, in-4°; — *Examen juridico-theologicum præambulorum Sebastiani a Sancto-Paulo, auctore N. Rayæo*, 1698, in-4°; — *Responsio D. Papebrochii*, 1696-1698. Avant d'entreprendre les *Acta Sanctorum*, Bollandus avait publié, dit-on, quelques vers et quelques discours anonymes ou pseudonymes, quelques opuscules traduits de l'italien en latin, et, en collaboration avec Tollemar et Henschen, le recueil qui a pour titre : *Imago primi sæculi societatis Jesu*; Anvers, 1640, in-fol.

Nouveaux Bollandistes, VI oct. (t. LIII de la collection). — Alegambe, *In Bibl. Script. S. J.* — Valère André, *Bibl. belg.* — Le Mire, *De Script. sæc. XVII.* — Jo.-Fr. Foppens, *Bibliotheca belgica*, t. I, p. 884. — *Catal. Bibl. Bunav.* — Dom Pitra, *Essais sur la collection des Actes des Saints publiés par les Bollandistes*; Paris, 1850, in-4°. — *Revue de l'École des Chartes.*

BOLLANDUS ou **DE BOLLANDT** (*Sébastien*), théologien hollandais, natif de Maestricht, mort à Anvers le 13 octobre 1645. Il entra chez les récollets, et professa la philosophie et la théologie. Il n'est connu que comme l'éditeur des ouvrages suivants : *Historica, theologica et moralis Terræ Sanctæ Elucidatio, auctore Francisco Quaresmio*; Anvers, 1639, 2 vol. in-fol.; — *Sermones aurei fratris Petri ad Boves, in dominicas et festa per annum*; Anvers, 1643, in-fol.: le frère Pierre-aux-Bœufs, qui se trouve mentionné dans cet ouvrage, était docteur et professeur en théologie.

Foppens, *Bibl. Belg.*

BOLLANDUS ou **BOLANDUS** (*Pierre*), poëte latin, né dans le duché de Limbourg, vivait dans la dernière moitié du quinzième siècle. Il composa des poésies latines, qui paraissent être inédites.

Paquot, *Mémoires pour servir à l'Histoire littéraire des Pays-Bas.*

BOLLEMONT (*François-Charles-Robert Chonet de*), général français, né le 30 août 1749 à Arrancy (Meuse), mort vers 1810. Il entra comme simple soldat dans l'artillerie, et s'y éleva progressivement jusqu'au grade de général. Il commanda l'artillerie au siége de Maestricht. En 1795, il se distingua au blocus de Luxembourg, puis à l'armée du général Jourdan, où il fut chargé de défendre la citadelle de Wurtzbourg contre les Autrichiens. A son retour en France, il fut nommé inspecteur général de l'artillerie, puis, en 1802, membre du corps législatif, et enfin membre de la Légion d'honneur en 1804.

Biographie des Contemporains.

* **BOLLERI** (*Niccolo*), peintre de l'école vénitienne, florissait en 1610. Il peignit avec succès des animaux, des effets de nuit, et des bacchanales dans la manière du Bassan. E. B—n.

Winckelmann, *Neues Mahler-Lexikon.*

BOLLET (*Philippe-Albert*), conventionnel, mort en 1811. Il siégea dans la Plaine, et vota cependant la mort de Louis XVI. Après le procès du roi, il fut nommé commissaire près de l'armée du Nord, et, à son retour, il se distingua parmi les ennemis du comité de salut public; aussi la convention l'adjoignit-elle à Barras pour commander la force armée au 9 thermidor. Il fut ensuite délégué en Bretagne pour mettre fin à la chouannerie; il se trouva, dans cette mission, d'une opinion contraire à celle de son collègue Boursault. C'est chez ce représentant que Cormatin fut arrêté. Devenu membre du conseil des cinq-cents, Bollet demanda un congé, et vint habiter une maison de campagne qu'il possédait à Violaine, dans le département du Pas-de-Calais. Dans la nuit du 24 au 25 octobre 1796, des assassins soudoyés, dit-on, par le parti royaliste s'introduisirent chez lui, et le frappèrent de plusieurs coups de couteau; sa femme même ne fut pas épargnée. On le crut mort; mais on parvint à le sauver, et il reparut au conseil des cinq-cents, d'où il passa en 1799 au corps législatif. Il en sortit en 1803, se retira dans sa commune, dont il fut nommé maire, et où il mourut.

Biographie des Contemporains. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

* **BOLLINGER** (*Ulrich*), poëte allemand, vivait vers la première moitié du dix-septième siècle. Il composa des poëmes latins, et exerça, dans le pays de Hesse, des fonctions élevées dans l'enseignement. On a de lui : *Hodæporica sanctorum Patriarcharum*; Tubingue, 1595; — *Nonni Panopolitæ Paraphrasis carmine latino heroico a se expressa; accedunt ejusdem Bollingeri hymni IV*; Spire, 1597; — *Moseïs, seu carmen heroicum de Rebus gestis Mosis*; Francfort, 1597; Tubingue, 1603; — *Elogia de vera antiqua philosophica medicina*; Francfort, 1609; — *Encomium Wetteræ*, 1608.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

BOLLIOUD-MERMOT (*Louis*), littérateur français, né à Lyon le 15 février 1709, mort

en 1793, publia : *De la Corruption du goût dans la musique française*, 1746, in-12 ; — *De la Bibliomanie* ; la Haye, 1761, in-8° ; — *Discours sur l'émulation* ; Paris, 1763, in-8° ; — *Essai sur la lecture* ; Lyon, 1765, in-8° : il n'a signé aucun de ces ouvrages ; — *Renovation des vœux littéraires*, discours prononcés pour la cinquantaine de sa réception à l'Académie de Lyon ; — une *Histoire* manuscrite de cette société.

Quérard, *Histoire littéraire*.

*BOLNEST (*Édouard*), médecin anglais, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il fut médecin de la reine d'Angleterre, et laissa : *Medicina restaurata, seu brevis delineatio fundamenti et principiorum artis medicæ, cum insufficientia vulgaris modi præparandi medicamenta et insufficientia eorum quæ chimice præparantur* ; ouvrage dont on n'a ni la date ni le lieu d'impression ; — *Chimia medicina illustrata, or the true grounds and principles of the art of physik* ; Londres, 1605 ; — *Methodus præparandi vegetabilia ad usus medicos* ; Londres, 1672 ; — *Rational way of preparing animals, vegetables and minerales for physical usus* ; Londres, 1672, traduit en latin par Jean Lange ; Hambourg, 1675.

Carrère, *Bibliothèque littéraire de la médecine*.

*BOLOGHINI (*Bartolommeo*), peintre siennois, vivait au milieu du quatorzième siècle. Il fut élève de Pierre Laurati, disciple du Giotto.

E. B—N.

Baldinucci, *Notizie*.

BOLOGNA (*Lattenzio da*). *Voy.* MAINARDI.

BOLOGNA (*Loranzino da*). *Voy.* SABBATINI.

BOLOGNA (*Pellegrino da*). *Voy.* TIBALDI.

BOLOGNA, nom commun à un grand nombre d'artistes, de peintres et de littérateurs italiens. Voici d'abord les artistes dans l'ordre chronologique :

**Ventura da* BOLOGNA, travailla de 1197 à 1220. Contemporain de Nicolas de Pise, il le vit à Bologne sculpter l'admirable châsse de saint Dominique, sans que ce grand exemple paraît lui avoir beaucoup profité.

**Ursone da* BOLOGNA, peintre, vivait entre 1226 et 1248. Il peignait habituellement des Madones. Malvasia en vit encore une conservée sur le mur des Frères de la Charité, avec l'inscription : *Urso me fecit*.

**Manno da* BOLOGNA, vivait dans la seconde moitié du treizième siècle. Malvasia cite une *Madone* signée de lui, et portant la date de 1260. On conserve, au Musée des antiques de Bologne, une statue du pape Boniface VIII. Cette figure, sans expression et sans noblesse, avait été exécutée par Manno en 1301 pour décorer la tribune des anciens, sur la grande place de Bologne.

**Vitale da* BOLOGNA, dit *Vitale delle Madonne*, florissait de 1320 à 1345. Le dessin de cet artiste était plus sec que celui des élèves du Giotto, ses contemporains ; il paraît seulement avoir été supérieur à ses devanciers dans l'art de la composition.

**Franco da* BOLOGNA travaillait dans les premières années du quatorzième siècle. Élève d'Oderigi da Gubbio, il eut l'honneur d'être cité par le Dante à côté de son maître dans le XI[e] chant du *Purgatoire*. C'est Oderigi qui parle :

> Frate, diss' egli, più ridon le carte
> Che pennelleggia Franco Bolognese ;
> L' onore tutto or suo, e mio in parte.

« Frère, dit-il, il y a plus de charme dans les peintures de Franco de Bologne que dans les miennes. A lui maintenant appartient l'honneur, mais j'en puis revendiquer ma part. »

Cet éloge est un peu exagéré ; car le morceau le plus authentique qu'on connaisse de Franco, une *Vierge assise sur un trône*, et portant la date de 1313, n'est pas supérieur aux ouvrages du Cimabue et de Guido de Sienne. Franco peut être regardé comme le fondateur de l'école bolonaise ; car il est le premier qui ait tenu un atelier d'où sortirent Lorenzo et Cristofano de Bologne, Jacopo et Simone Avanzi, et plusieurs autres.

**Lorenzo da* BOLOGNA vivait de 1340 à 1368. Masini et Bumaldo lui attribuent quelques-unes des fresques de l'église de la *Madonna di Mezzaratta*, près Bologne. Lorenzo da Bologna fut fort inférieur aux Memmi, aux Laurati, aux Gaddi, etc. Ses ouvrages laissent apercevoir l'enfance de l'art.

Cristofano da BOLOGNA, vivait à la fin du quatorzième siècle et au commencement du quinzième. En 1404, il concourut, avec Galasso de Ferrare, Giacopo et Simone Avanzi, aux peintures de l'église de *Santa-Maria di Mezzaratta*, près de Bologne.

**Paolo da* BOLOGNA peintre du dix-septième siècle. On voit de lui à Rome, au palais de *Monte-Cavallo*, un beau plafond à fresque représentant Joseph reconnu par ses frères.

**Ercole da* BOLOGNA vivait vers l'an 1450, et selon Zani, vers 1480. Il observa, mieux qu'on ne l'avait fait jusque-là, l'anatomie du corps humain.

**Maso da* BOLOGNA, vivait au commencement du quinzième siècle. Il avait peint en 1404 l'ancienne coupole de Saint-Pierre de Bologne, et avait acquis par ce travail la réputation d'un artiste de talent ; malheureusement pour sa gloire, cette coupole a été démolie en 1570.

Arduino da BOLOGNA, peintre et graveur, vivait en 1515. Il joignit, à ses talents d'artiste, de profondes connaissances en botanique.

**Bartolommeo da* BOLOGNA né vers 1450, mort en 1512. Il peut être regardé comme le dernier miniaturiste qui ait travaillé dans l'ancien style.

**Domenico da* BOLOGNA vivait dans la première moitié du seizième siècle. Sa mémoire, entièrement effacée pendant plus de deux siècles, a été tirée de l'oubli lorsque, dans le siècle dernier,

son nom a été retrouvé dans les archives de Saint-Sigismond de Crémone, église dans laquelle il peignit à la voûte, en 1537, *Jonas rejeté par la baleine*. Cette fresque présente un effet de perspective de bas en haut très-bien rendu, art encore nouveau en Italie, où il venait d'être inventé par le Melozzo.

Vasari, *Vite*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — *Guida di Cremona*. — Baldinucci, *Notizie*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Zanetti, *Storia dell' Accademia Clementina di Bologna*. — Malvasia, *Felsina pittrice*. — D'Agincourt, *Histoire de l'art par les monuments*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

BOLOGNA (*Antoine*), littérateur italien, natif de Naples et originaire de Palerme ou de Bologne, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il reçut d'Alphonse I[er] d'Aragon les droits de citoyen originaire et naturel de Naples, la charge de conseiller et de président de la chambre royale. Il fut poëte lauréat, et en 1449 son souverain l'envoya à Venise pour obtenir de la ville de Padoue un bras de Tite-Live. Le succès qu'il obtint dans cette ambassade fut consacré par l'inscription suivante, gravée par ordre des Padouans : *Inclyto Alphonso Aragonum, regi studiorum fautori, reipublicæ Venetæ federato, Antonio Panormita poeta legato suo orante, et Matthæo Victurio hujus urbis prætore constantissimo intercedente, ex Historiarum parentis T. Livii ossibus, quæ hoc tumulo conduntur, brachium Patavini cives in munus concessere, anno Christi* 1441, 14 *kal. septembr.* Antoine Bologna a laissé 5 livres d'épîtres, de harangues et de poésies latines; Venise, 1553, in-4°.

Uomini illustri del regno di Napoli.

BOLOGNA ou **BOLOGNI** (*Antoine*), jurisconsulte sicilien, natif de Palerme, mort le 6 mars 1633, a laissé un *Traité des immunités ecclésiastiques*, et un autre sur la *Division du royaume de Sicile*.

Mongitore, *Bibliotheca Sicula.*

* **BOLOGNA** (*Jean-Baptiste*), poëte latin, natif de Milan, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il étudia d'abord le droit, et fut avocat et notaire. Il laissa bientôt ces occupations trop sérieuses, pour s'abandonner à des penchants qui le ruinèrent. Il obtint alors l'emploi d'intendant des domaines de George Manriche; et en 1607 il fut chargé du gouvernement des prisonniers. Il retomba bientôt dans ses premiers déportements, qui le conduisirent jusqu'à attenter à la vie de son père : il fut incarcéré, et à partir de ce moment on n'entendit plus parler de lui.

On a de lui : *Corona poetarum, jocus poeticus; accessit epigrammatum libellus, ab auctore in vinculis indigne constituto conscriptus*; Milan, 1616; — *Ratio de attentato, ut dicebatur, parricidio, ac de somniata dementia*; ibid., 1619, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BOLOGNE** (*Michel* DE), surnommé *Sygerianus* ou *Aiguanus*, religieux du mont Carmel, mort à Bologne en 1400. On a de lui : des *Commentaires sur les quatre Livres des Sentences* de Pierre Lombard, qui furent imprimés d'abord à Milan en 1410, et ensuite à Venise en 1623; — *Commentaire sur les Psaumes*, plus souvent imprimé sous le titre de : *Incogniti in Psalmos*; Alcala en 1524, et Lyon en 1524, et en 1588, in-fol.

Oudin, *Comment. de Scriptor. ecclesiasticis*, t. III.

BOLOGNE (*Jean*) (1), célèbre sculpteur et architecte français, né à Douai en 1524, mort à Florence en 1608. Les Italiens, qui le revendiquent aussi bien que le Poussin, lui donnent les noms de *Gianbologna* et même *Zanbologna*. Après avoir reçu dans son pays, les leçons du sculpteur Jacques Beuch, Jean Bologne, entraîné par son amour pour les arts, voulut aller les étudier dans leur patrie. Il vint à Rome fort jeune, et y passa deux années, après lesquelles il partit pour retourner en Flandre. A Florence, il fut arrêté par les chefs-d'œuvre de Michel-Ange, et sa patrie fut à jamais oubliée. Ce n'est pas pourtant que Buonarotti ait encouragé ses essais, et ait paru deviner ce qu'il devait être un jour. Jean Bologne se plaisait à raconter qu'à cette époque ayant fini avec le plus grand soin le modèle d'une figure dont il était satisfait, il alla la montrer à Michel-Ange, qui en un clin d'œil la changea entièrement, et lui dit d'aller apprendre à ébaucher, avant de vouloir finir un ouvrage. Cette réprimande l'enflamma tellement du désir de surpasser ou au moins d'égaler ce critique sévère, qu'elle fut peut-être pour lui une des principales causes de ses succès. Quelque opinion que Michel-Ange ait pu concevoir du jeune sculpteur flamand, nous voyons que Vasari, qui généralement embrassait presque aveuglément les sympathies ou les haines de son maître, rendit cette fois justice à Jean Bologne, qu'il nomme *giovane veramente rarissimo*. Dès son début, Jean Bologne conquit le rang auquel il avait droit dans les arts; sa réputation se répandit dans toute l'Italie, et peu d'artistes eurent le bonheur de se voir chargés de travaux aussi importants, aussi nombreux, aussi variés. Il suffit de dire qu'il eut jusqu'à l'occasion de tailler presque une montagne quand le grand-duc François I[er] lui fit sculpter, dans sa villa de Pratolino, cette figure accroupie de *Jupiter pluvieux*, qu'on appelle vulgairement *l'Apennin*, et qui, si elle se levait, n'aurait pas moins de 30[m] de hauteur. Les bronzes et les marbres de Jean Bologne sont pour ainsi dire innombrables, et dans tous on reconnaît une admirable entente du nu, la grâce unie à la hardiesse, la légèreté et l'élégance jointes à la solidité. Il s'éleva surtout au-dessus de tous ses contemporains par le goût qu'il déploya dans la composition des monuments grandioses qui lui furent confiés. Il joignait à un admirable talent le caractère le plus doux, le plus serviable; il ne connut jamais l'envie, et

(1) Il s'appelait *Jean Bologne*, et non *Jean* DE *Bologne*.

fut toujours prêt à aider de ses conseils ceux qui se présentaient à lui ; aussi fut-il sincèrement pleuré lorsqu'il mourut à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, ayant travaillé presque jusqu'à son dernier jour, et n'ayant jamais, ni dans son talent ni dans sa santé, éprouvé les atteintes de la vieillesse. Passons rapidement en revue ses principaux ouvrages; ils sont nombreux à Florence. Le plus célèbre est *l'Enlèvement des Sabines*, placé dans la *loggia de' Lanzi*, sur la place du Grand-duc. On chercherait vainement dans ce groupe la simplicité antique : la figure agenouillée nuit plutôt à l'ensemble, présentant à l'œil un entrelacement de jambes et de bras d'un fâcheux effet. Mais aussi quelle pureté de dessin ! quel moelleux d'exécution ! que de vérité dans la pose et dans le désespoir de la femme ! que de force dans toute la figure du Romain, dont il trouva le modèle dans un des nobles habitants de Florence, Leonardo Ginori, qui n'avait pas moins de 2m,30 de hauteur ! Le bas-relief de bronze encastré dans le piédestal est peut-être plus irréprochable que le groupe lui-même. Le succès de *l'Enlèvement des Sabines* fut tel, que, des nombreuses poésies destinées à le célébrer, on a pu faire un gros volume (1). C'est au musée *degl' Uffizj* que se trouve le fameux *Mercure* dont les copies sont répandues dans tout l'univers : c'est bien un dieu qui remonte au ciel ; il est détaché de la terre, et n'est soutenu que, par le souffle de Borée. Mentionnons encore au même musée, dans le cabinet des *Gemmes*, huit petits bas-reliefs en or, dont un représente la *place du Grand-duc*. La statue de bronze de *saint Luc* est une des meilleures parmi celles qui décorent la curieuse église d'*Orsammichele*. Après la mort du grand-duc François Ier en 1587, Ferdinand Ier, son frère et son successeur, demanda à Jean Bologne la statue équestre de Côme Ier, leur père. Le sculpteur s'aida des amis de Cigoli et de Gregorio Pagani ; la statue fut coulée en 1591, et placée sur sa base en 1594. Ce monument est noble et harmonieux ; le cheval est un des meilleurs qu'ait produits la statuaire de la renaissance, et les trois bas-reliefs du piédestal, dont les sujets sont tirés de la vie de Côme Ier, ne sont pas moins dignes d'admiration. Le *Centaure vaincu par Hercule*, qui surmonte une fontaine cachée sur une petite place au pied du *Ponte-Vecchio*, est sans contredit un des plus merveilleux ouvrages de l'art moderne, non-seulement à cause de l'expression des deux figures, mais encore de l'extrême difficulté qu'eut à vaincre le sculpteur pour faire supporter une pareille masse aux jambes fines et légères du Centaure.

Ce groupe fut terminé en 1600. Nous trouvons encore à Florence la belle fontaine de l'*Isoletto*, ou des trois fleuves, et plusieurs statues dans le jardin de Boboli ; dans la grande salle du Palais-Vieux, le groupe de *Florence victorieuse*, faisant pendant à une *Victoire* de Michel-Ange ; à l'église Saint-Marc, les statues de la chapelle Saint-Antonin ; à la chapelle des Médicis, l'image vraie et expressive de *Ferdinand Ier* ; un *Christ* en bronze dans la sacristie de *Santo-Spirito* ; enfin à l'*Annunziata*, deux *Génies funèbres* qu'il sculpta à l'âge de quatre-vingts ans, pour décorer le tombeau où bientôt il allait être déposé, et qu'il avait fait préparer pour lui-même, et pour tous les artistes flamands qui mourraient à Florence. Indiquons encore en Toscane les trois statues du *Sauveur ressuscité*, de *Saint Pierre* et de *Saint Paulin* dans la cathédrale de Lucques, deux *Anges* de bronze dans celle de Pise, et la statue de Ferdinand Ier sur la place d'Arezzo. Les principaux ouvrages de Jean Bologne, dans les États romains, sont un *Saint Mathieu* à la cathédrale d'Orvieto, et surtout la fameuse *fontaine de Neptune*, à Bologne. Cette fontaine lui fut commandée par saint Charles Borromée lorsqu'il était légat dans cette ville. Quand on considère la robuste nudité du Neptune, la grâce et la volupté des sirènes jetant de l'eau par les seins, il semble au moins étrange de voir un tel monument dû à un saint aussi austère, et élevé au milieu d'une place publique dans les États de l'Église. En 1580, Jean Bologne avait été appelé à Gênes par Luca Grimaldi, pour orner la chapelle de sa famille à l'église Saint-François ; avec l'aide de Francheville, son élève, il y exécuta en bronze six figures de ronde-bosse presque aussi grandes que nature, sept bas-reliefs tirés des *Mystères de la Passion*, et six enfants assis sur les corniches. Dans la même ville, on voit de lui *six Vertus* dans la grand'salle de l'université. Enfin, à Paris, le Musée des sculptures de la renaissance possède un groupe colossal en bronze, *Mercure enlevant Psyché*, placé autrefois à Marly, et qui rivalise de légèreté même avec le *Mercure* de Florence. Lorsque la mort vint frapper Jean Bologne, il travaillait à deux statues équestres qui ne furent achevées que par ses élèves ; Pierre Tacca termina celle du roi d'Espagne Philippe III, et Francheville celle de Henri IV, qui, placée à Paris sur le Pont-Neuf, fut renversée à la révolution. Quelques débris de celle-ci sont conservés au Musée du Louvre.

Jusqu'à présent nous n'avons considéré Jean Bologne que comme statuaire ; il fut aussi architecte. A Florence, la décoration presque entière de l'intérieur de l'église Saint-Marc fut son ouvrage, aussi bien que celle de sa propre chapelle à l'*Annunziata*. Bien plus, il a laissé dans le palais Vecchietti, élevé sur ses dessins, un monument de sa reconnaissance envers Bernard Vecchietti, son hôte, son protecteur et son ami. Les élèves de Jean Bologne furent nombreux

(1) *Le composizioni di diversi autori in lode del ritratto della Sabina, scolpito in marmo d' all' eccellentissimo M. Giovanni Bologna, posto nella piazza del S°. gran-duca di Toscana, stampato in Firenze pel Sermatelli*, [illegible], in-4°.

les plus célèbres sont Antonio Lusini, Pietro Tacca, et Pierre Francheville, connu en Italie sous le nom de Pietro Francavilla.

E. Breton.

Cicognara, *Storia della Scoltura*. — Vasari, *Vite*. — Mazzarosa, *Guida di Lucca*. — Fantozzi, *Nuova Guida di Firenze*. — Malvasia, *Pitture, Scolture ed Architetture di Bologna*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Baldinucci, *Notizie*. — Fontenay, *Dictionnaire des Artistes*.

BOLOGNE (*Pierre* de), poëte lyrique français, né à la Martinique en 1706, mort à Angoulême vers 1789. Il était issu de la famille bolonaise des Capizupi, qui, dans le seizième siècle, s'était fixée en Provence. Il embrassa de bonne heure la profession des armes; et, après avoir fait contre l'Autriche toutes les campagnes du Rhin et des Pays-Bas, il fut réformé à la paix d'Aix-la-Chapelle. Établi à Angoulême, où il se maria, il consacra ses loisirs à la culture de la poésie : « Bologne, dit Sabatier, est, « après Pompignan, celui de tous nos poëtes « actuels qui a le mieux réussi dans l'ode sa- « crée. Sa poésie se distingue par la pureté, « l'élégance, l'harmonie, le naturel, et l'aisance « de la versification. » Bologne aurait pu, en venant à Paris, obtenir, par la publicité, la réputation dont ses talents le rendaient digne; mais il préféra à la renommée l'obscurité de sa province. Les Académies de la Rochelle, d'Angers, de Marseille, et des *Inestricati* de Bologne, l'avaient admis au nombre de leurs membres. On a de Pierre de Bologne : *Amusements d'un Septuagénaire*, ou *contes*, *anecdotes*, *bons mots, naïvetés, mis en vers;* Paris, 1789, in-8°; — *Poésies diverses;* Angoulême et Paris, 1746, in-8°; — *Odes sacrées;* ibid., 1758, in-12. La réunion de ces deux recueils forme les *Œuvres* de Bologne, publiées en 1769, in-8°.

Sabatier, *les Trois siècles littéraires*.

BOLOGNÈSE (*le*), *Voy.* Grimaldi (*Jean-François*).

BOLOGNETTI (*François*), poëte italien, natif de Bologne, vivait dans la dernière moitié du seizième siècle. Il était sénateur de sa ville natale, et en fut élu gonfalonier l'an 1556. Il prit place dans l'Académie de Bologne, appelée *Convivale* à cause du repas qui en précédait les séances. Bolognetti dut sa réputation, et l'amitié des hommes les plus célèbres de son temps, à son poëme *il Constante*, qui sembla d'abord assigner à l'auteur le rang le plus honorable. Mais, dit Ginguené, « la grande réputation qu'on « avait voulu faire à ce poëme ne se soutint pas. « Le style en est sage et assez pur; mais il ne « pouvait tenir contre la force, la grâce et l'é- « clat poétique de celui de l'*Orlando*. Le plan « était conforme aux règles du poëme héroïque, « l'unité d'action bien conservée, et la conduite « excellente; mais *la Jérusalem*, qui parut « bientôt après, réunit à ces qualités d'autres « que *le Constante* n'avait pas, et le Bolognetti, « froissé pour ainsi dire entre l'Arioste et le « Tasse, fut comme écrasé par leur renommée. » Ajoutons qu'à ce désavantage le poëme de Bolognetti joignait celui de n'être point terminé; les huit premiers livres parurent à Venise en 1565 : cet ouvrage, augmenté de huit autres livres, fut publié, in-4°, à Bologne en 1566; mais les quatre derniers, qui devaient le terminer, n'ont jamais vu le jour.

On a encore de Bolognetti : *Rime;* Bologne, 1566, in-4°; — un petit poëme (*poemetto*) sur le plaisir, en 50 octaves, inséré dans la 1[re] partie des *Rime di diversi;* Venise, 1570, in-12; — *la Cristiana Vittoria maritima*, *ottenuta a tempo di Pio V*, en 3 livres; Bologne, 1572, in-4°.

Ginguené, *Histoire littéraire de l'Italie*.

* **BOLOGNETTI** (*Jean*), jurisconsulte italien, né à Bologne en 1506, mort en 1575. Il professa le droit dans sa ville natale et dans plusieurs autres villes italiennes. Il laissa : *Commentaria in primam ff (Digesti) veteris partem ; — In primam et secundam partem Infortiati ; — In primam et secundam ff (Digesti) novi partem; — In primam et secundam partem Codicis;* Venise, 1572, 1573, 6 vol. in-fol.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

BOLOGNETTI (*Pompée*), médecin italien, natif de Bologne, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il était docteur en philosophie et en médecine, et professa la théorie et la pratique de cette dernière science dans l'université de sa ville natale. On a de lui : *Concilium de præcautione, occasione mercium, ab insultibus imminentis contagii, ad senatores Bononiæ sanitatis præsides;* Bologne, 1630, in-fol.; — *Remora senectutis;* ibid., 1650, in-4°.

Biographie médicale.

BOLOGNI (*Jérôme*), poëte latin, né à Trévise le 26 mars 1454, mort dans la même ville le 23 septembre 1517. Il étudia d'abord la jurisprudence, mais il se livra ensuite à son goût pour la poésie latine et pour les antiquités, bien qu'il eût été reçu docteur en droit et agrégé, en 1475, au collége des juristes. Malgré son mariage et les enfants qui en étaient résultés, il entra, en 1479, dans l'état ecclésiastique. Ses poésies, restées inédites et intitulées *Promiscuorum poeticorum libri* 20, sont conservées à Venise, dans la famille Soderini. Ce littérateur acquit néanmoins assez de réputation pour que l'empereur Frédéric III lui décernât la couronne poétique. Bologni passa plusieurs années à surveiller les éditions qui sortaient des presses de Michel Manzolo, l'imprimeur le plus célèbre de Trévise. Parmi les publications qu'il revit, et auxquelles il ajouta des préfaces ou des pièces de vers, on distingue : *le Traité de l'Orthographe* de Tortellius, 1477; — *l'Histoire Naturelle* de Pline, 1479; — *la Préparation Évangélique* d'Eusèbe, 1480; — *l'Histoire* de Tite-Live; — *les Commentaires* de César,

1480. Les propres ouvrages de Bologni sont : *Apologia pro Plinio;* Trévise, 1479, in-fol.; — *Mediolanum, sive Itinerarium Hieronymi Bononii senioris, poetæ Tarvisini, carmen epicum,* etc.; Trévise, 1626, in-4°; — *Antenor Hieronymi Bononii poetæ Tarvisini.... elegidion, ex ejus Promiscuorum libro IX,* etc.; Venise, 1625; — *Dell' origine delle terre adesso suggette, e degli Uomini illustri della città di Trevigi, dissertazione,* etc., insérée dans le journal *de' Letterati d' Italia,* 2° supplément.

Sax, *Onomasticon*, III. — Ginguené, *Histoire littéraire de l'Italie*, t. III, 489.

*BOLOGNI (*Marianus*), poëte et théologien italien, originaire de Palerme, mort le 29 octobre 1659. Il fut docteur en théologie et en droit canon, et devint chanoine et vicaire général de Monreale. On a de lui : *Canzoni Siciliane*, dans les *Muse Siciliane*, t. II; — *Canzoni sacre Siciliane; ibid.*, t. IV.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

BOLOGNINI (*Ange*), médecin et chirurgien italien, né dans les environs de Padoue, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Professeur dans l'université de Bologne, il prenait Avicenne pour texte de ses leçons, et fut, dit-on, le premier qui prescrivit les frictions mercurielles dans le traitement de la maladie vénérienne. On a de lui : *De Cura ulcerum exteriorum, et de Unguentis communibus in solutione continui, libri duo;* Bologne, 1514, in-4°; Zurich, 1555, in-fol. : ce traité se trouve aussi dans le *Recueil chirurgical* de Gesner.

Biographie médicale. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, t. VII, part. II, p. 90. — Scardeonius, *De claris Patavinis.*

*BOLOGNINI ATTENDOLO (*César*), jurisconsulte italien, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *Animadversiones juris criminalis;* Milan, 1654, in-fol.

Argelati, *Bibliotheca Mediolanensis.* — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

BOLOGNINI (*Giovanni Battista, l'Ancien*), peintre, né à Bologne en 1611, mort en 1688. Il fut élève du Guide, dont il reproduisait les ouvrages avec tant d'exactitude, que souvent ses copies furent vendues pour des originaux. Il a aussi gravé d'après son maître des planches à l'eau-forte, plus estimées que ses tableaux, qui se trouvent en grand nombre dans les églises de Bologne.

Crespi, *Felsina pittrice.* — Malvasia, *Pitture, Scolture ed Architetture di Bologna.*

*BOLOGNINI (*Giovanni-Battista, le Jeune*), sculpteur, né à Bologne, mort à Modène en 1780. Il étudia d'abord la peinture sous Giacomo Bolognini, son père; mais ayant essayé de modeler, il prit goût à cet art, et abandonna la palette pour le ciseau. Son talent gracieux le fit attacher à la cour de Modène, où il passa le reste de sa vie. Il était aidé dans ses travaux par son frère Francesco.

Malvasia, *Pitture, Scolture ed Architetture di Bologna.*

*BOLOGNINI (*Giacomo*), peintre, né à Bologne en 1664, mort en 1734. Il fut neveu et élève de Giov.-Batt. Bolognini l'Ancien. Plus hardi que son oncle, il osa attaquer les grandes compositions, qu'il peignit avec beaucoup de facilité; mais il ne sut pas toujours se préserver du mauvais goût de son siècle. E. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica.*

BOLOGNINI (*Louis*), jurisconsulte et diplomate italien, né à Bologne en 1447, mort à Florence le 19 juillet 1508. Il professa le droit dans sa patrie, ensuite dans l'université de Ferrare, et fut nommé juge dans sa ville natale vers l'an 1470. Un peu plus tard, le pape Innocent VIII, son parent, l'appela auprès de lui, et le chargea de prononcer sur certaines causes. Bolognini joignit, au titre de chevalier, la charge de conseiller du roi de France Charles VIII, et du duc de Milan Louis Sforce; il fut, en outre, juge et podestat à Florence, sénateur de Rome, avocat consistorial, et ambassadeur du pape Alexandre VI auprès du roi Louis XII. En revenant de cette mission, il fut attaqué, à Florence, de la maladie qui mit fin à ses jours. Les dominicains de Bologne, dont il avait fait rebâtir à ses frais la bibliothèque et auxquels il avait légué tous ses livres, l'inhumèrent dans leur église. On a de lui : *Emendationes juris civilis*, d'après le travail entrepris par Politien pour corriger le texte des *Pandectes :* cet ouvrage se trouve dans le *Corpus legum*, Lyon, 1516; — *Interpretationes novæ in jus civile;* Bologne, 1494, in-4°; — *Interpretationes ad omnes ferme leges;* Bologne, 1495, in-fol.; — *Epistolæ decretales Gregorii IX suæ integritati restitutæ, cum notis*, etc.; Francfort, 1590; — *Collectio florum in jus canonicum;* Bologne, 1496, in-fol.; — *Concilia;* Bologne, 1499; Lyon, 1556; — *De quatuor singularitatibus in Gallia repertis :* ces quatre merveilles de la France sont la ville et la bibliothèque royale de Blois, la ville de Lyon, et la prospérité du royaume; l'ouvrage, adressé à Symphorien Champier, a été inséré par cet auteur dans son livre *De triplici Disciplina;* Lyon, 1508, in-8°. — On attribue encore à Bolognini une *Histoire des souverains Pontifes;* mais il ne paraît pas qu'elle ait jamais été imprimée. — Son fils *Barthélemy* BOLOGNINI, jurisconsulte comme son père, a laissé, outre quelques ouvrages de droit, un *Epitome in P. Ovidii Nasonis libros XV Metamorphoseon, versibus elegiacis;* Bologne, 1492, in-4° : cet ouvrage a été réimprimé avec l'*Epitome sapphica* de ces mêmes Métamorphoses, par Fr. Nigri, et dans les *Disticha in fabulas Metamorph. Ovidii*, de J.-F. Quintianus Stoa; Bâle, 1544, in-8°.

Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, t. VI, part. I, p. 402 et suiv.

BOLOMIER (*Guillaume* DE), seigneur de Villars, magistrat savoisien, mort en 1446. Son mérite le fit parvenir successivement à la charge

de secrétaire d'Amédée VIII, de maître des requêtes, et de chancelier de Savoie. Il se servit de son ascendant sur Félix V pour l'engager à conserver la papauté. Il s'attira ainsi l'inimitié du duc Louis, fils d'Amédée, qui considéra Bolomier comme l'auteur de la continuation du schisme. Ce chancelier n'était pas moins haï de la noblesse, dont il avait affaibli les prérogatives. La mort d'Amédée le livra à la vengeance de ses adversaires, qui l'accusèrent de concussion. Dans le but d'arrêter les informations dirigées contre lui, il dénonça, comme coupable de trahison, François de Lapalu, l'un des commissaires chargés d'examiner sa conduite. Déclaré calomniateur, il fut condamné à mort, et précipité dans le lac de Genève, avec une pierre au cou.

Guichenon, *Histoire de Savoie*.

BOLOT (*Claude-Antoine*), jurisconsulte français, né à Gy, en Franche-Comté, vers 1740; mort à la Chapelle-Saint-Quillain, arrondissement de Gray, le 28 juin 1812. Reçu avocat au parlement de Besançon, il embrassa les principes de la révolution, et fut élu procureur de la commune. En septembre 1792, le département de la Haute-Saône le nomma député à la convention, où, dans le procès de Louis XVI, il repoussa l'appel au peuple, et vota la peine de mort, mais avec un sursis. Plus tard, il entra au conseil des anciens.

Biographie des Contemporains.

BOLSEC (*Jérôme-Hermès*), natif de Paris, mort en 1585. Il était aumônier de la duchesse de Ferrare lorsqu'il embrassa la religion réformée, se fit médecin, et se maria. Il vint à Genève en 1551, et s'y lia d'abord avec Calvin, avec lequel il se brouilla bientôt, pour s'être élevé contre la doctrine des décrets absolus sur la prédestination. Emprisonné, puis banni de Genève, il se retira à Berne, où la haine de Calvin le poursuivit, et le força de rentrer en France. Il alla alors faire abjuration à Autun, et exercer la médecine à Lyon, où il mourut, après s'être marié deux fois. Bolsec a exhalé son ressentiment contre Calvin dans l'*Histoire de la vie, mœurs, actes, doctrine et mort de Jean Calvin*, in-8°, 1577, et contre Bèze dans l'*Histoire de la vie, mœurs, doctrine et déportements de Théodore de Bèze*, 1580. Ces ouvrages ne sont tous deux qu'un tissu d'invectives.

La Croix du Maine et Du Verdier, *Bibl. franç.* — Mosheim, *Hist. Ecclés.*, p. 48. — David Clément, *Bibliothèque curieuse*, t. V, p. 28. — Bayle, *Dictionnaire critique*. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

BOLSWERT (*Boëce-Adam*), graveur et romancier néerlandais, né à Bolswert dans la Frise vers 1580, mort en 1634. On a peu de détails sur les débuts de cet artiste; mais sa manière ferait croire qu'il se perfectionna à l'école de Bloemaert. Ses gravures les plus remarquables sont : *la Cène*, d'après Rubens; — *la Résurrection de Lazare*, d'après le même; — *le Crucifiement*, d'après le même; — *le Jugement de Salomon*, encore d'après le même; — *l'Adoration des Bergers*, d'après Bloemaert, 1618; — *le Martyre de saint Étienne*, d'après Coningloo; — *Jésus chez Marthe et Marie*, d'après Goiomar; rare et recherché; — *les Saintes femmes au Désert*, 20 feuilles d'après Bloemaert; — *la Mort et le Temps aux prises avec l'homme et les animaux*, d'après Winkenbooms; — *Adam et Ève dans le Paradis*, d'après le même; — *Louis-Guillaume de Nassau*, d'après Mirevelt; — *Quatre paysages*, d'après Bloemaert, 1613; et, d'après le même, vingt paysages intitulés *O nimium felix*, et signés, *Boetius Adam Bolswert fecit et excudit*, 1614, etc. Il signait encore : *Bols. fec.* Comme romancier il laissa : *Pèlerinage de Colombette et Volontariette vers leur bien-aimé dans Jérusalem*; Bruxelles, 1634; roman mystique écrit d'abord en hollandais et traduit en français, dans la *Bibliothèque des romans*, t. II, 1775.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*. — Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*. — Huber, *Manuel des Amateurs*, etc.

BOLSWERT ou **BOLWERT** (*Schelte* DE), calcographe flamand, frère cadet du précédent, avec lequel on l'a quelquefois confondu, vivait à Anvers vers le milieu du dix-septième siècle. Il excella à reproduire la touche et la couleur de Rubens, et à imiter, à l'aide du burin, le goût et le pittoresque de l'eau-forte. Ses productions les plus estimées sont : *le Christ au roseau*, d'après Van Dyck; — *l'Assomption de la Vierge*, *le Serpent d'airain*, *Mercure et Argus*, et deux estampes représentant des satyres, d'après Jacques Jordaens; — une *Chasse aux lions*, d'après Rubens; — *le Christ à l'éponge*, avec la main de saint Jean sur l'épaule de la Vierge, etc.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*. — Heinecken, *Dictionnaire des Artistes*. — Vanmander, *Het Leven der Nederlänsche Schilders*.

BOLTIN (*Ivan*), historien russe, né à Saint-Pétersbourg en 1735, mort le 6 octobre 1792. Il embrassa d'abord la profession des armes, et parvint au grade de major général; mais, entraîné par son goût pour les recherches historiques, il s'appliqua à l'étude des annales de sa patrie; et, dans les travaux qu'il publia sur cet important sujet, il montra une critique et une méthode supérieures à celles que ses compatriotes avaient fait paraître jusqu'alors. Il se distingua surtout par ces deux qualités dans la réfutation de l'*Histoire de Russie*, publiée par le médecin français Leclerc, et dans la polémique qu'il soutint à ce sujet contre le prince Stcherbatow, dont Leclerc s'était autorisé en composant son ouvrage. On a d'Ivan Boltin : *Description chorographique des eaux minérales de Sarepta* (en russe); Saint-Pétersbourg, 1782; — *Remarques critiques sur l'histoire de Russie par M. Leclerc* (ouvrage im-

primé aux frais du gouvernement); Saint-Pétersbourg, 2 vol. in-4°; — *Réponse* (au prince Stcherbatow), in-8°; — *Réflexions critiques sur l'histoire russe du prince Stcherbatow*, 2 vol. in-4°; — la traduction russe d'un drame écrit en allemand par l'impératrice Catherine II, et qui avait pour titre : *Une Imitation de Shakspeare, pièce en cinq actes, contenant un épisode de la vie de Rurik*; Saint-Pétersbourg, 1792, in-8°; — une traduction du *Droit russe*, accompagnée d'éclaircissements; ibid., 1792, en collaboration avec le comte A.-L. Moullin-Pouchkine; — *Recherches historiques sur la position de l'ancienne principauté russe de Tmourakan*; ibid., 1794, in-4° : cet ouvrage, qui faisait partie d'une œuvre plus considérable, intitulée *Description des peuples, villes et cantons*, fut publié par Pouchkine, à qui l'impératrice Catherine avait donné les papiers de Boltin, achetés par elle après la mort de cet auteur.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopädie*.

BOLTON ou **BOULTON** (*Edmond*), antiquaire anglais, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il s'était attaché à la fortune du célèbre Villiers, duc de Buckingham, et il professait la religion catholique. On a de lui : *Nero Cæsar, or Monarchie depraved* (Neron Cæsar, ou la Monarchie corrompue); Londres, 1624, in-fol., avec des médailles intéressantes surtout pour l'histoire de la Grande-Bretagne, in-4°; — *Hypercritica, or a Rule of Judgment for writing or reading the story of England* (Hypercritica, ou Règle de jugement pour écrire ou pour lire l'histoire d'Angleterre), à la fin de la continuation des *Annales* de Trivet; Oxford, 1722, in-8°; — *Life of Henri II* (Vie de Henri II), destinée à l'*Histoire d'Angleterre* de Speed, mais rejetée comme trop favorable à Th. Becket, et remplacée par celle du docteur Barcham; — *Éléments de Blason*; Londres, 1610; — *Prosopopœia basilica*, poëme manuscrit, conservé dans la bibliothèque Cottonienne, et composé au sujet de la translation du corps de Marie, reine d'Écosse, à l'abbaye de Westminster; — *Vindiciæ britannicæ*, ouvrage manuscrit sur les antiquités de Londres.

Warton, *History of English Poetry*. — Aikin, *General Biographical Dictionary*.

BOLTON (*Robert*), théologien anglais, né en 1571, mort en 1631. Il se distingua par sa profonde connaissance de la langue grecque, dans laquelle il s'exprimait presque aussi facilement qu'en anglais. Il fut chargé de prononcer un discours sur la physique, et de soutenir une thèse en présence du roi Jacques Ier, qui, en 1605, vint visiter l'université d'Oxford. Bolton fut professeur de philosophie naturelle, et publia : *A discorse on Happiness* (Discours sur le Bonheur); Londres, 1611; — des *Sermons sur la Mort, l'Enfer*, etc.

Chalmers, *Biographical Dictionary*.

BOLTON (.....), théologien anglican, mort à Londres en novembre 1763. On le nomma en 1734 doyen de Carlisle, et vicaire de Sainte Marie de Reading, en 1738. On a de lui, entre autres : *Employment of Time*, 1750, in-8°; — un *Recueil de lettres*, etc., 1761, in-8°.

Chalmers, *Biographical Dictionary*.

BOLTS (*Guillaume*), navigateur hollandais, né en Hollande vers 1740, mort à Paris le 28 avril 1808. Il vint en Angleterre en 1755, et se rendit dans la même année à Lisbonne, où il se trouva lors du terrible tremblement de terre qui éclata dans cette ville. Il passa ensuite dans l'Inde, et fut employé dans les établissements anglais du Bengale. En 1760, il devint membre du conseil des revenus de la province de Bénarès. Cette province ayant été rendue au rajah, Bolts fit le commerce pour son propre compte, et fut nommé à Calcutta alderman du tribunal anglais du Bengale. Un dissentiment grave qui éclata entre lui et les membres du gouvernement de cette province le fit arrêter, et conduire prisonnier en Angleterre. Il intenta aux auteurs de son arrestation une action, à l'issue de laquelle il se trouva ruiné. L'impératrice Marie-Thérèse lui confia alors la direction des établissements autrichiens projetés dans les Indes orientales. Il en fonda six sur les côtes de Coromandel et de Malabar, à Car-Nicobar et Rio de la Goa. L'empereur Joseph lui ayant retiré les pouvoirs déférés par Marie-Thérèse, Bolts tenta de refaire une nouvelle fois sa fortune en venant à Paris; mais il ne fit que s'y ruiner plus complétement dans des spéculations malheureuses. On a de lui : *Considerations on India affairs*, 2 vol.; — *État civil, politique et commercial du Bengale*, ou *Histoire des conquêtes et de l'administration de la Compagnie des Indes anglaises dans ce pays*, trad. de l'anglais par Demeunier; Maestricht, 1778, 2 vol. in-8°.

Makintosh, *Lettres*, II, 87.

* **BOLTZ** (*Jean-Christophe*), jurisconsulte allemand, né à Insterburg le 3 décembre 1652, mort le 25 février 1713. Il prit ses degrés à Iéna, et voyagea ensuite pendant quelque temps. A son retour, il fut nommé avocat de la cour à Kœnigsberg, professeur extraordinaire de droit en 1676, et professeur ordinaire en 1681. Il remplit aussi des fonctions judiciaires. Ses principaux ouvrages sont : *Disputatio de juris naturalis et civilis Convenientia*; — *De Sortilegiis*; — *De Anatocismo*; — *De Officio principis*; — *De parentum ad nuptias liberorum Consensu*; — *De Juribus liberorum legitimorum*; — *De sponsionum Jure*; — *De Conditionibus sponsalium contractarum et ultimarum voluntatum*.

Arnold, *Histoire de l'Université de Kœnigsberg* (en allemand).

* **BOLUS DE MENDES**, philosophe grec, vivait au quatrième ou au cinquième siècle avant J.-C. Suidas parle d'un philosophe de Mendès de l'école de Pythagore, auquel il attribue des

ouvrages restés inconnus, et qu'il distingue d'un Bolus qui suivit les principes de Démocrate. Mais un passage de Columelle fait supposer qu'il ne s'agit que d'un même personnage contemporain de Théophraste.

Étienne de Byzance, au mot Ἄψυνθος. — Schneider, *Ad Columellam*, VIII, 5; XI, 3; — Fabricius, *Biblioth. græc.*, I, 838.

BOLZ (*Théodore*), jurisconsulte allemand, né à Königsberg le 5 octobre 1680, mort en juin 1764. Il fut professeur de droit dans sa ville natale. Ses principaux ouvrages sont: *De Morte*; Königsberg, 1701, in-4°; — *De Consistoriis*; ibid., 1705-1713, in-4°; — *De Consensu domini in alienatione feudi*; ibid., 1707, in-4°; — *De Die*; ibid., 1734, in-4°; — *De Tutela et potioribus ejus excusationibus*; ibid., 1738, in-4°; — *De Ludis publicis*; ibid., 1744, in-4°.

Weidlich, *Rechtsgelehrte in Deutschland*. — Moser, *Rechtsgelehrte*.

* **BOLZANO** (*Bernard*), philosophe et théologien allemand, né à Prague le 5 octobre 1781, mort le 18 décembre 1848. Il étudia d'abord les mathématiques, qu'il laissa ensuite pour la philosophie et la théologie. A vingt-quatre ans, il professait à l'université de Prague. Quoique accusé par ses ennemis de suivre les principes de Schelling, il fut maintenu dans ses fonctions jusqu'en 1820. A cette époque la persécution l'emporta: il fut expulsé de sa chaire et inquiété jusque dans ses relations privées. Une famille amie lui ouvrit un asile où il put, jusqu'en 1841, continuer et revoir ses écrits, dont les principaux sont: *Wissenschaftslehre, oder Versuch einer neuen Darstellung der Logik* (Enseignement scientifique, ou Essai d'un nouvel exposé de la Logique), 4 vol. 1837; — *Abhandlungen zur Esthetik* (Traité d'Esthétique); Prague, 1843-1849; — *Was ist Philosophie* (Qu'est-ce que la Philosophie?); Vienne, 1849; — *Athanasia, oder Gründe für die Unsterblichkeit der Seele* (Athanasie, ou Preuves de l'immortalité de l'âme), 2e édit., 1838; — *Lehrbuch der Religionswissenschaft* (Manuel religieux), 4 vol. 1834; — *Kurzgefasstes Lehrbuch der Kathol. Christ. Religion als der wahren goettlichen Offenbarung* (Manuel succinct de la Religion chrétienne, catholique, comme véritable révélation divine); Bautzen, 1840.

Conversations-Lexicon.

* **BOLZETTA** (*Ange*), pharmacien italien, vivait à Padoue dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui: *Theriaca Andromachi senioris, juxta placita S. Patavini philosophorum et medicorum collegii, olim per viros clarissimos Junium Paulum Crassum, Bernhardinum Taurisanum et Marcum Oddum edita, anno MDLXXV composita, hoc anno in pharmacopœa*, etc.; Padoue, 1576, in-4°; ibid., 1626, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BOLZETTA** (*Attilio*), médecin italien, né à Padoue en 1589, mort dans la même ville en 1635. On a de lui: *De cordis Affectionibus et De Morbis venenatis et venenis*; Padoue, 1657, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BOMBACI (*Gaspard*), historien italien, né à Bologne en 1607. Après avoir occupé différents postes honorables dans sa ville natale, il devint podestat de Crevalcore. Ses principaux ouvrages sont: *Memorie degli Uomini illustri per titoli et per fama di santità della città di Bologna fin all' anno* 1520; Bologne, 1640, in-4°; — *Istoria di fatti di Antonio di Lambertacci*; ibid., 1642, in-4°; — *l'Araldo, ovvero delle armi delle famiglie*; ibid., 1652, in-4°; — *Istoria memorabile di Bologna, ristretta nelle vite di tre uomini illustri, Ant. Lambertacci, Nanni Gozzatini, e Galleazzo Marescotti*; ibid., 1666, in-8°; — *Istoria di Bologna*; ibid., 1668, in-8°; — *la Scena de' sacri e de' profani amori*; ibid., 1738, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Tiraboschi, *Storia della litterat. ital.*

BOMBARDINI (*Antoine*), jurisconsulte italien, né à Padoue en 1666, mort dans la même ville en 1726. Il fut successivement dans sa ville natale professeur de droit canonique, de droit criminel et de droit civil. On a de lui: *De Carcere et antiquo ejus usu ad hæc usque tempora deducto tractatus, in duas partes distributus, quarum altera historiam carceris, altera praxim complectitur, Pars I*; Padoue, 1713, in-8°. Cet ouvrage, que l'auteur n'a pu achever, a été inséré dans le t. III du recueil de J. Poleni, intitulé *Nova supplem. utriusque Thesauri antiquitatum romanarum græcarumque.*

Papadopoli, *Historia Gymnasii Patavini*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BOMBASIO ou **BOMBACE** (*Gabriel*), poëte et orateur italien, natif de Reggio, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il s'attacha au duc de Parme Octave Farnèse. Celui-ci l'employa dans plusieurs affaires importantes, et lui confia l'éducation du jeune Odoard Farnèse, depuis cardinal. On a de lui: une *Oraison funèbre* du duc Octave Farnèse; Parme, 1587, in-4°; — quelques *Lettres italiennes*, éparses dans divers recueils. On lui attribue encore deux tragédies, *Alidoro* et *Lucrezia Romana*, qui n'ont jamais été publiées. L'analyse de la première a été imprimée à Reggio, 1568, in-4°.

Erythræus, *Pin. imagin. illustr.*, c. 40. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BOMBAST** (comte), illuminé français, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui: *le Trompette François*, ou *le Fidèle François*, 1609, in-12; — *Prophétie du comte Bombast, chevalier de la Rose-Croix, neveu de Paracelse*, publiée en l'année 1609, sur la naissance de Louis le Grand, par François Alary; Rouen, 1712, in-12.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, édit. Fontette.

BOMBELLES (*Henri-François*, comte DE), général français, né le 29 février 1680, mort le 29 juillet 1766. Il entra en 1696 dans le corps des gardes de la marine, et fit, en cette qualité, plusieurs campagnes. Mais, en 1701, il quitta la marine pour passer dans le régiment de Vendôme. Il se distingua à la bataille de Friedlingen, au siége d'Augsbourg, et surtout à Oudenarde et à la bataille de Malplaquet. Nommé ensuite colonel du régiment de Boufflers, il fit avec ce régiment la campagne de Hongrie contre les Turcs, et se trouva au siége et à la bataille de Belgrade en 1717. En 1727, il fut nommé gouverneur de Louis-Philippe d'Orléans (petit-fils du régent), brigadier des armées du roi, et ensuite maréchal de camp, et se distingua dans l'armée du maréchal de Coigny. Nommé ensuite commandant du fort de Bitche, il fut élevé, en 1744 au grade de lieutenant général, et mourut regretté du peuple et des soldats. Les habitants de Bitche ont fait élever à sa mémoire un monument qui se voit encore dans cette ville. On a du comte de Bombelles : *Mémoires pour le service journalier de l'infanterie*, publiés en 1719; — *Traité des évolutions militaires*, 1754. Ces ouvrages ont eu du succès à l'époque où ils ont paru, mais ils sont peu recherchés aujourd'hui.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — *Mercure de France*, août 1708. — *Archives de la Guerre*. — *Gazette de France*.

BOMBELLES (*Marc-Marie*, marquis DE), guerrier, diplomate et prélat français, fils du précédent, naquit à Bitche le 8 octobre 1744, et mourut à Paris le 5 mars 1622. Il fut élevé avec le duc de Bourgogne, frère aîné de Louis XVI, entra au service en 1757, passa en 1759 dans la cavalerie, et fit les trois dernières campagnes de la guerre de sept ans. Après la paix de 1763, de Bombelles quitta le service, et entra dans la diplomatie. Il fut employé comme conseiller d'ambassade à la Haye, puis à Vienne et à Naples. Il fut ensuite chargé de plusieurs missions en Écosse, en Irlande et en Angleterre. En 1785, il devint ambassadeur en Portugal, et maréchal de camp pendant sa résidence à Lisbonne en 1788. Il passa de ce poste à celui de Venise, refusa l'ambassade de Constantinople, et donna sa démission au moment où la révolution éclata. Chaque mission diplomatique lui avait donné l'occasion de monter en grade dans l'armée.

Il se chargea de missions particulières et secrètes de Louis XVI près de la cour de Vienne (1791), puis près de celles de Russie, de Suède, de Danemarck et de Prusse (1792). Le roi de Prusse fit le plus honorable accueil à cet agent, qu'il traita en ambassadeur, et consentit à envoyer une armée pour secourir Louis XVI. Le marquis de Bombelles se rendait en France, lorsqu'il apprit à Dorsten, en Westphalie, l'emprisonnement de la famille royale au Temple. Il renouvela vers cette époque connaissance avec Goethe, qu'il avait connu à Venise lorsque le grand poëte allemand y accompagna la duchesse Amélie de Saxe-Weimar. Après la retraite de l'armée prussienne, de Bombelles se rallia à l'armée de Condé, et se retira en Suisse. Il publia dans ce pays une brochure intitulée *Avis raisonnable au peuple allemand par un Suisse*, 1795, in-8°; — *la France avant et depuis la Révolution*, 1799, in-8°.

Fatigué de la vie diplomatique, il chercha de la distraction dans les émotions de la guerre. Le marquis de Bombelles servit comme officier général dans l'armée de Condé, et fit toutes les campagnes qui précédèrent le licenciement de cette armée (1800 à 1803). Un chagrin de famille lui fit abandonner le monde pour entrer dans un couvent de la ville de Brünn en Moravie (1803). Il ne tarda pas à devenir chanoine de Breslau en Silésie, puis évêque d'Ober-Glogau. En 1814, il quitta son siége épiscopal pour rentrer en France, et en sortit au débarquement de Napoléon à Cannes; enfin il y revint avec le roi en 1815. Le 3 octobre 1819, le marquis de Bombelles fut sacré évêque d'Amiens, et mourut trois ans après.

Il eut trois fils, dont deux se sont voués à la carrière diplomatique, et le troisième a suivi la carrière militaire.

Mémoires tirés des papiers d'un homme d'État, t. I. — De Courcelles, *Dictionnaire des Généraux français*. — *Biographie des Contemporains*.

BOMBELLI (*Raphaël*), célèbre algébriste du seizième siècle, né à Bologne; on ignore le lieu et la date de sa mort. On ne sait de lui que ce qu'il nous apprend dans la dédicace de son *Traité d'Algèbre* à l'évêque de Melfi : il y dit qu'il avait eu pour précepteur Pierre-François Clémenti, et qu'il avait travaillé au dessèchement des *chiane* en Toscane. Cet évêque de Melfi semble avoir été son protecteur. Il l'avait employé, ainsi que son frère Hercule, comme ingénieur, et il l'avait chargé ensuite de composer ce traité d'algèbre, qui ne parut qu'en 1572; mais on voit que Bombelli l'avait préparé depuis quelque temps. Dans la préface, il fait succinctement l'histoire de l'algèbre, en commençant par Diophante (dont il avait revu avec Antoine Pazzi, professeur à Rome, les cinq premiers livres) et par Mohammed Ben-Musa; et il paraît croire, d'après Diophante, que l'algèbre a été inventée par les Indiens, bien que tous les manuscrits de ce savant d'Alexandrie se taisent sur ce point. Il faudrait donc admettre que le manuscrit de Bombelli était accompagné d'un commentaire qui manque à ceux qui nous sont parvenus. Bombelli cite, dans sa préface, Léonard de Pise et Pacioli, et il blâme Tartaglia d'avoir tant maltraité Ferrari et Cardan.

L'*Algèbre* de Bombelli est divisée en trois livres. Le premier contient les éléments, le calcul des radicaux et celui des quantités imaginaires; le second renferme tout ce qui se rapporte à la résolution des équations; le troisième est un recueil de problèmes parmi lesquels il y en a de

fort difficiles sur l'analyse indéterminée. Dans ce traité, sont exposées méthodiquement toutes les connaissances que l'on avait alors sur l'algèbre; les démonstrations sont rigoureuses et complètes, et l'on voit la science prendre une forme systématique. On y trouve des notations qui permettent d'effectuer facilement les calculs; et l'on sait combien les notations ont eu d'influence sur les progrès de l'algèbre. Le calcul des radicaux y est complétement exposé.

Cossali et Wallis ont reproduit la méthode de Bombelli pour extraire la racine cubique d'un binôme réel ou imaginaire : elle mérite par sa netteté l'attention des géomètres. Bombelli a fait une heureuse application de la théorie générale des quantités imaginaires à ce que l'on appelle ordinairement le cas irréductible. C'est en effet Bombelli le premier qui a généralement annoncé la réalité des trois racines d'une équation du 3e degré, lorsqu'elles se présentent toutes trois sous la forme imaginaire. Dans un grand nombre de cas, il a vérifié son assertion par l'extraction directe de la racine des deux binômes. Les géomètres précédents ne s'étaient occupés que de résoudre de nouvelles questions. Bombelli perfectionna leurs démonstrations, et les rendit plus complètes et plus générales. Son ouvrage n'a pas peu contribué aux progrès des mathématiques. C'est là qu'on voit pour la première fois la rigueur de la synthèse appliquée aux démonstrations algébriques.

G. Libri, *Histoire des sciences mathématiques en Italie*, t. III, p. 181 à 184. — Cossali, *Origine, trasporto in Italia e primi progressi in essa dell' algebra*, t. II.

BOMBELLI (*Sebastiano*), peintre, né à Udine dans le Frioul en 1635, mort vers la fin du dix-septième siècle. Il fut d'abord élève du Guerchin, à Bologne; mais étant allé se fixer à Venise, il fit une étude spéciale de Paul Véronèse, dont il devint un des plus heureux imitateurs. Tout faisait espérer en lui un bon peintre d'histoire; mais il abandonna la grande peinture pour s'adonner au portrait, genre dans lequel il réussit à l'égal des maîtres les plus habiles, tant pour la ressemblance que pour la vérité de l'expression et la vigueur du coloris. Les princes d'Allemagne et d'Italie voulurent tous être peints par lui. Son propre portrait fait partie de la collection iconographique de Florence. E. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Winckelmann, *Neues Mahler-Lexikon*.

BOMBERG (*Daniel*), célèbre imprimeur en caractères hébreux, natif d'Anvers, mort à Venise en 1549. Il vint s'établir dans cette dernière ville, apprit la langue hébraïque de Félix de Prato, juif italien, qui se convertit plus tard au christianisme. Il imprima plusieurs Bibles hébraïques, toutes estimées par la beauté des caractères et la pureté du texte. La première parut à Venise en 1518, avec la *Masore* et les *Targums*, 4 vol. in-fol.; les autres sont in-4°, in-8° et in-18. On lui doit encore la première impression de la *Concordance hébraïque* du rabbin Isaac Nathan, 1521, in-fol., et la publication du *Talmud* de Babylone, qui forme avec ses commentaires 12 vol. in-fol. Il fit trois éditions de cet ouvrage. Bomberg porta son art à la perfection; mais il dépensa des sommes énormes et se ruina.

Bayle, *Dict. hist.* — Wolf, *Biblioth. hebraica*. — Maittaire, *Annales typographiques*.

BOMBINO (*Bernardin*), jurisconsulte italien, né à Cosenza en 1523, mort en 1588. On a de lui : *Consilia, quæstiones et conclusiones ad diversas causas in jure*; Venise, 1574, in-fol.; — *Discorsi intorno al governo della guerra, governo domestico, reggimento regio, il tiranno, e l' eccellenza dell' uman' genere*; Naples, 1566, in-8°.

Toppi, *Bibliot. Napoletana*.

BOMBINO (*Pierre-Paul*), orateur, théologien et historien italien, né à Cosenza vers l'an 1575, mort à Mantoue en 1648. Il quitta la compagnie de Jésus, pour entrer dans la congrégation de Somasque. Ses principaux ouvrages sont : des *Oraisons funèbres*, prononcées en latin et imprimées, telles que celles de *Philippe III*, roi d'Espagne, de *Marguerite d'Autriche*, femme de ce roi, de *Cosme II*, grand-duc de Toscane, de l'empereur *Ferdinand II*, etc.; — *la Vie de saint Ignace de Loyola*, en italien; Naples, 1615, in-8°; Rome, 1622; — *Vita et martyrium Edmundi Campiani, martyris Angli, e societ. Jesu*; Mantoue, 1620, in-8°; — *Breviarium rerum Hispanicarum, Enneas prima*; Venise, 1634, in-4°; — *Historia de Sfortiadum originibus*; — *Vita Gregorii XIII et reliquorum pontificum ad Clementem VIII*.

Victor de Rossi (Erythræus), *Pinacotheca*. — Allatius, *Apes urbanæ*. — Alegambe, *Biblioth. Scriptorum Societatis Jesu*. — Antonio, *Biblioth. hispana nova*.

***BOMBOLOGNO**, peintre bolonais, florissait vers 1400. A l'exemple de Simone Avanzi, il ne peignit guère que des *Crucifix*. Dans ceux que l'on voit à Bologne, à Sainte-Cécile et à Saint-François, on reconnaît un style plus avancé que celui de Simone. E. B—N.

Malvasia, *Felsina pittrice*.

***BOMEL** (*Thomas*), chronologiste allemand, natif de Cronstadt, vivait dans le milieu du seizième siècle. On a de lui : *Chronologia ducto initio ab Hunnorum in Pannoniam adventu ad annum usque* 1545; Cronstadt, 1556, in-4°.

Horanyi, *Memoria Hungarorum*.

***BOMFIN** (comte DE), général portugais, né en 1780. Il se rallia l'un des premiers sous les drapeaux de dom Pedro, et défendit, dès 1834, les droits de dona Maria. Il fut ministre de la guerre et de la marine de 1837 à 1841, et défendit la constitution contre les partis qui voulaient la renverser. Après la suppression de cette constitution par un décret royal, il essaya de soulever le pays; mais il fut battu par le duc de Saldanha, et pris à Torres-Vedras le 22 décembre 1846. Il fut condamné par un conseil de guerre à la peine de la déportation en Afrique, d'où le rappela un décret d'amnistie en mai 1847. Il

prit quelque part au mouvement qui amena, vers la fin de 1848, le triomphe momentané du parti républicain.

Conversations-Lexicon.

* **BOMILCAR**, général carthaginois, vivait vers l'an 310 avant J.-C. Il ne se contenta pas d'être revêtu des premières dignités de la république de Carthage : il aspira encore à la souveraineté. Au moment où ses compatriotes étaient dans les alarmes au sujet de l'invasion d'Agathocle en Afrique, il pénétra dans Carthage, à la tête de mille mercenaires, vers l'an 308 av. J.-C. A peine eut-il été proclamé roi, que ses satellites se tournèrent contre lui. Il fut forcé de capituler; puis il fut arrêté, et attaché à une croix.

Diodore de Sicile, XX, 10, 12; 43, 44. — Justin, XXII, 7. — Aristote, *Polit.*, V, 11, édit. Bekk.

BOMILCAR, amiral carthaginois, vivait vers l'an 209 av. J.-C. Ce fut lui qui fit accorder des renforts à Annibal après la bataille de Cannes, et les amena en Italie. Envoyé avec cinquante-cinq galères pour soutenir l'armée carthaginoise qui défendait Syracuse contre les Romains, il la trouva presque détruite par la peste, revint à Carthage, ranima le courage de ses concitoyens, et repartit avec cent trente galères; mais à la vue de la flotte romaine, commandée par Marcellus, il prit la fuite et gagna Tarente.

Tite-Live, XXIII, 13, 41; XXIV, 36; XXV, 25, 27; XXVI, 20. — Polybe, *Spicil. Rel.*, IX, 1.

BOMILCAR, aventurier numide, mort vers l'an 107 av. J.-C. Par l'ordre de Jugurtha, dont il était le favori, il assassina, au milieu de Rome même, le jeune Massiva, petit-fils de Masinissa, et se sauva en Afrique. Métellus, avec qui il eut une entrevue, lui ayant promis de laisser son crime impuni s'il voulait tuer ou livrer Jugurtha, il accepta les propositions du général romain, et fit des tentatives à cet effet. Mais Jugurtha découvrit le complot, et fit mettre à mort Bomilcar avec la plupart de ses complices.

Salluste, *Bellum Jug.*, 35, 49, 52, 53, 61, 62, 70, 71.

* **BOMMEL** (*Cornelius-Richard-Antoine Van*), polémiste hollandais, né d'une famille riche et distinguée de Leyde le 5 avril 1790, mort en 1852. Il se destina de bonne heure à l'état ecclésiastique. Nommé président du petit séminaire de Hægeveld, il eut la direction de cet établissement jusqu'au moment où le gouvernement fit fermer toutes les écoles que le clergé avait élevées pour donner à l'éducation de la jeunesse une tendance catholique. Rentré dans la vie privée, il prit une part active aux discussions relatives à la liberté d'enseignement, et publia plusieurs brochures anonymes, où il la défendait avec chaleur. Le gouvernement, qui ignorait sans doute d'où partaient les coups qui lui étaient portés, nomma Van Bommel évêque de Liége le 12 janvier 1829. Dans cette position difficile, le prélat sut conserver la confiance du roi et l'influence dans le parti catholique. Lorsque la révolution belge éclata, il refusa de transporter son siége épiscopal à Maestricht, et se déclara pour la Belgique. M. Van Bommel avait des connaissances étendues, et conserva jusque dans un âge avancé l'amour de la science. Ses principaux ouvrages sont : *Trois chapitres sur les deux arrêtés du 20 juin* 1829, *relatifs au collége philosophique*; Bruxelles, 1829, in-8°; — *Exposé des vrais principes sur l'instruction publique, primaire et secondaire, considérée dans les rapports avec la religion*; Liége, 1840, in-8°. Cet ouvrage a produit une sensation profonde en Belgique.

Quérard, supplément à *la France littéraire*.

BOMMEL (*Henri Van*), en latin *Bommelus*, historien hollandais, de l'ordre de Saint-Jérôme, né dans la Gueldre, mort en 1542. Il fut directeur du couvent des Filles de Sainte-Madeleine, à Utrecht. Son principal ouvrage est : *Bellum Ultrajectinum inter Gueldriæ ducem Carolum, et Henricum Bavarum episcopum Ultrajectinum*; Marpurg, 1542, in-8°.

Foppens, *Biblioth. Belgica*. — Burmann, *Trajectum eruditum*.

* **BOMMEL** (*Jean*), théologien flamand, de l'ordre des Dominicains, natif de Bommel, dans le Brabant; mort en décembre 1477. Ses principaux ouvrages sont : des *Commentaires sur les Proverbes, l'Ecclésiaste* et *l'Apocalypse*; — un *Traité du sacrement de l'Eucharistie*; — *De virtutibus theologicis contra monachos proprietarios*; — *Planctus religionis*.

Valère André, *Bibliotheca Belgica*.

* **BOMPARD** (*Alexis*), médecin français contemporain, né à Conflans le 3 août 1782. Ses principaux ouvrages sont : *Description de la fièvre adynamique*; Paris, 1815, in-8°; — *Considérations sur quelques maladies de l'encéphale et de ses dépendances, sur leur traitement, et notamment sur les dangers de l'emploi de la glace*; ibid., 1827, in-8°; — *Traité des maladies des voies digestives et leurs annexes*; ibid., 1829, in-8°; — *Du choléra-morbus*; ibid., 1831, in-8°; — *Cours* ou *Éléments de médecine théorique et pratique, précédé d'un abrégé de l'histoire de la médecine depuis son origine jusqu'à nos jours*; ibid., 1833, in-8°; — *Cours théorique et pratique sur les maladies des femmes*; ibid., 1834, in-8°; — *Lectures sur l'histoire de la médecine, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*; ibid., 1835, in-8°.

Quérard, *la France littéraire*, supplément.

BOMPART (*Marcellin-Hercule*), médecin français, vivait à Clermont-Ferrand dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *le Nouveau chasse-peste*; Paris, 1630, in-8°; — *Conférences d'Hippocrate et de Démocrite*, traduites du grec en français, avec un commentaire; ibid., 1632, in-8°; — *Miser homo*; ibid., 1648, 1650, 1653, in-4°. Cet ouvrage est un tableau vif et rapide de toutes les maladies humaines. Bompart laissa encore en manuscrit à Vallot, premier médecin de Louis XIV, des commentaires sur Cœlius Aurelianus, un traité

latin des *Eaux minérales*, et plusieurs traités de médecine.

Bibliothèque médicale.

BOMPART DE SAINT-VICTOR, littérateur français, vivait à Clermont-Ferrand dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Mémoires sur la vie et les ouvrages de Marcellin-Hercule Bompart, médecin du roi Louis XIII*; — *Mémoire sur la vie et les œuvres de Jean Savaron* : ces mémoires se trouvent dans les registres de l'Académie de Clermont; — *Dissertation sur les anciens noms de la ville de Clermont*, dans les registres de la Société littéraire de la même ville; — *Ode historique*, ou *Stances à l'honneur de la ville de Clermont*, insérée dans le *Recueil de la Société littéraire de Clermont*, publié en 1748, in-8°.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France* (édit. Fontette).

BOMPART (*Jean*), littérateur français, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Provinciæ regionis Galliæ vera descriptio*; Anvers, 1694, in-fol. Cet ouvrage a eu sept éditions en trente-quatre ans.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France* (édit. Fontette).

BOMPIANO (*Ignace*), littérateur italien, de l'ordre des Jésuites, né à Frosinone le 29 juillet 1612, mort le 1er janvier 1675. Il enseigna les belles-lettres et l'hébreu dans le Collége romain. Ses principaux ouvrages sont : *Elogia sacra et moralia*; Rome, 1651, in-12; — *Historia pontificatus Gregorii XIII*; ibid., 1655, in-12; — *Seneca christianus*; ibid., 1658, in-24; — *Prolusiones Rhetoricæ et orationes*; ibid., 1662, in-16; — *Modi varii et elegantes loquendi latine*; ibid., 1662, in-12; — *Historia rerum christianarum ab ortu Christi*; ibid., 1665, in-12; — *Orationes funebres de Philippo IV, rege catholico*; *de Anna austriaca Galliarum regina*; *de cardinali Palotta*; ibid., 1666 et 1668, in-4°; — *Orationes de Principibus*; ibid., 1669, in-24. La famille des Bompiani était venue d'Ancône à Frosinone, et avait conservé le droit de cité dans la première ville. De là vient le surnom d'*Anconitanus* qui accompagne le nom de Bompiano dans plusieurs de ses ouvrages.

Alegambe, *Biblioth. scriptorum societatis Jesu*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura italiana*.

***BON** ou **BONO** (*André*), théologien italien, général des oblats de Saint-Ambroise de Milan, né en 1575 à Verdetto-Minore, dans le territoire de Bergame; mort en 1618. On a de lui : *Breve trattato delle indulgenze*; Milan, 1610, in-4°; — *Esortazione al giovine christiano, per fuggire la strada del mondo*; ibid., 1616, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — *Biblioth. scriptorum Mediolanensium*.

***BON** (*Élisabeth* DE), traductrice et romancière française contemporaine. On a d'elle : *les Aveux de l'amitié*; Paris, 1801, in-12; — *Pierre de Bogis et Blanche d'Herbault, nouvelle historique*; ibid., 1805, in-12; — *les Douze siècles, nouvelles françaises*; ibid., 1816, 2 vol. in-12; — *le Voyageur moderne*; ibid., 1821-1822, 6 vol. in-8°. Outre les ouvrages d'invention que nous venons de citer, Mme Élis. de Bon a encore traduit de l'anglais plusieurs romans d'auteurs célèbres, et quelques livres de morale estimés.

Quérard, *la France littéraire*, supplément.

BON (*Florent*), poëte français, de l'ordre des Jésuites, vivait à Reims dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *les Triomphes de Louis le Juste en la réduction des Rochellois et des autres rebelles de son royaume*; Reims, 1629, in-4°. C'est un recueil des vers que l'auteur avait composés à l'occasion de la prise de la Rochelle par Louis XIII.

Goujet, *Biblioth. Française*. — Lelong, *Biblioth. hist. de la France*, édit. Fontette.

BON (*Jean-Philippe*), poëte et médecin italien, natif de Piazza en Sicile, vivait dans le milieu du seizième siècle. Il était professeur à l'université de Padoue vers 1573. On a de lui : *De Concordantiis philosophiæ et medicinæ*; Venise, 1573, in-4°.

Mongitor, *Bibliotheca Sicula*.

BON DE SAINT-HILAIRE (*François-Xavier*), savant français, né à Montpellier le 15 octobre 1678, mort à Narbonne le 18 janvier 1761. Il fut premier président de la chambre des comptes de Montpellier, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et de la Société royale de Londres. Jurisprudence, belles-lettres, beaux-arts, physique, histoire naturelle, le président Bon embrassa toutes ces branches diverses des connaissances humaines. On a de lui, dans les recueils des différentes sociétés savantes auxquelles il appartenait, des mémoires sur tous ces sujets. Les principaux sont : *Mémoire sur le larix* (espèce de papillon nocturne), (collection de l'Académie de Montpellier); — *Mémoire sur le grand paon* (ibid.); — *Observations sur la chaleur directe du soleil et sur la météorologie* (ibid.); — *Mémoire sur les marrons d'Inde*, in-12; — *Dissertation sur l'araignée*; Paris, 1710, in-12. Cette dissertation acquit à l'auteur une réputation plus qu'européenne : l'auteur y enseignait le moyen de filer la soie de cet insecte. L'impératrice femme de Charles VI, après avoir lu cet ouvrage, fit demander à l'auteur une paire de gants de soie d'araignée, que Bon se hâta de lui envoyer. Son ouvrage fut traduit dans toutes les langues de l'Europe, et même en chinois par le P. Parennin, qui le présenta à l'empereur de Chine. Ce prince le lut, dit-on, avec intérêt, le fit lire à ses enfants, et y prit une très-haute idée de l'industrie des Français. Toutefois la postérité n'a pas confirmé le jugement des contemporains sur l'utilité de la découverte du président Bon. Déjà même, en 1710, Réaumur l'avait apprécié à sa juste valeur dans son mémoire *Sur la soie des araignées*, inséré dans le *Recueil de l'Académie des sciences*,

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — *Éloge de Bon*, dans les *Mém. de l'Acad. des Inscript.*, t. XXXI, p. 315.

BON. *Voy.* LEBON.

BON (*Louis-André*), général français, né à Romans, en Dauphiné, le 25 octobre 1758; mort le 10 mai 1799. Il s'enrôla fort jeune dans le régiment de Bourbon infanterie, et servit dans la guerre d'Amérique. Il était de retour en France, lorsqu'en 1792 un bataillon de volontaires nationaux le choisit pour son chef. Bon conduisit aussitôt ce corps sur les frontières d'Espagne, à l'armée que commandait Dugommier. Il y obtint bientôt le grade de chef de brigade, et fut employé en cette qualité au blocus de Bellegarde. Il y donna des preuves d'un grand courage, et fut nommé général de brigade. L'année suivante, il passa en Italie, sous les ordres d'Augereau, et contribua à toutes les victoires qui marquèrent les débuts de Bonaparte. Après la paix de Campo-Formio, le général Bon fut chargé du commandement de la huitième division militaire, dont Marseille était le chef-lieu. Il arriva dans cette contrée au moment où la réaction thermidorienne y était le plus active, et fit cesser ces désordres par sa fermeté, et par les proclamations énergiques qu'il adressa aux habitants. Il parvint aussi à rétablir l'ordre à Avignon. Il fut alors nommé général de division, et accompagna en Égypte son ancien général en chef. Il se distingua devant Alexandrie, détermina la prise du Caire par l'attaque d'un poste important, et contribua au triomphe inespéré remporté au pied du mont Thabor, en tournant l'ennemi, attaqué de front par Kléber. Il se distingua également à la prise d'El-Arich, enleva Gaza, força Jaffa, et alla périr devant les murs de Saint-Jean-d'Acre. Il se trouvait, le 10 mai 1799, à la tête de ses grenadiers, au pied de la brèche, dans le dernier assaut livré au corps de la place, lorsqu'il reçut une blessure mortelle. — André Bon avait toutes les qualités qui font les grands généraux, et la mort seule l'a empêché d'arriver aux plus hauts grades militaires. Quatorze ans après la prise de Saint-Jean-d'Acre, l'empereur, visitant l'école militaire de Saint-Germain, demanda le nom de l'un des élèves qu'il passait en revue. C'était le fils du général Bon. « Où est votre mère? dit Napoléon. — Elle est à Paris, à un quatrième étage, où elle meurt de faim, » répondit le jeune homme. Ce long et involontaire oubli fut réparé à l'instant même; la veuve du général Bon reçut une dotation, et le fils fut créé baron de l'empire, avec une autre dotation.

Biographie des Contemporains. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — *Moniteur.* — *Annales du temps.* — De Courcelles, *Dictionnaire des Généraux français.*

BONA (*Jean*), savant prélat italien, né à Mondovi le 10 octobre 1609, mort le 27 octobre 1674. En 1651, il devint général de l'ordre des Feuillants, dans lequel il était entré en 1625. Clément IX le créa cardinal en 1669. A la mort de ce pontife, Bona fut sur le point d'être élu pape, ce qui donna lieu à cette pasquinade : *Papa Bona sarebbe un solecismo.* Le P. Daugières, jésuite provençal, y répondit par cette épigramme :

> Grammaticæ leges plerumque Ecclesia spernit;
> Forte erit ut liceat dicere : Papa Bona.
> Vana solecismi ne te conturbet imago;
> Esset papa bonus, si Bona papa foret.

Le cardinal Bona joignit à une piété douce une profonde érudition, et une vaste connaissance de l'antiquité ecclésiastique et sacrée. Il ne se laissa pas éblouir par l'éclat de la pourpre romaine, et les affaires dont il était chargé ne l'empêchèrent pas de vaquer à l'étude et à la prière. La meilleure et la plus belle édition de ses œuvres, déjà imprimées à Paris en 1677, 3 vol. in-8°, et à Anvers, 1677, in-4°, est celle de Turin, 1747, 4 vol. in-fol. Les principaux traités qu'elles renferment sont : *De Rebus liturgicis;* — *De principiis vitæ christianæ :* ce traité, que l'on a comparé au livre de *l'Imitation de J.-C.*, a été traduit en français par le président Cousin, Paris, 1693, in-12, et par l'abbé Goujet, 1728, in-12; — *Via compendii ad Deum;* — *De discretione spirituum*, traduit en français par Leroy de Haute-Fontaine, 1675, in-12; — *Horologium asceticum;* — *Manuductio ad cœlum*, traduit en français par Lambert, 1681, et par Leduc, 1738. On a publié à Turin, en 1755, un recueil des lettres choisies de Bona.

Le P. Bertolotti, *Vita Joan. Bona*; Asti, 1677, in-8°. — Goujet, *Vie du cardinal Bona.* — Dupin, *Biblioth. des auteurs ecclés. du dix-septième siècle.* — Moréri, *Dictionnaire historique.* — Nicéron, *Mémoires.*

BONA (*Jean* DE), médecin italien, né à Perarola, près de Vérone, le 8 septembre 1712. Il fut professeur à l'université de Padoue. On a de lui : *Dell' uso e dell' abuso del caffè, dissertazione storico-fisico-medica;* Venise, 1751, in-8°; ibid., 1760, in-8°; — *Dissertazione dell' utilità del salasso nel vajuolo;* Vérone, 1754, in-8°; — *Historia aliquot curationum mercurio sublimato corrodenti perfectarum;* ibid., 1757, in-8°; — *Tractatus de Scorbuto;* ibid., 1761, in-4°; — *Observationes medicæ ad praxin in nosocomio ostendendam anno 1765;* Padoue, 1766, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — *Biographie médicale.*

***BONA** (*Jules-César*), poëte italien, vivait à Venise vers le milieu du dix-septième siècle. Ses principaux ouvrages sont : *l'Abele ucciso, storia sacra;* Venise, 1655, in-8°; — *il Malinconico imbizzarito;* ibid., 1660, in-12; — *le Glorie de' bezzi, ovvero il Trionfo del oro;* ibid., 1660, in-12; — *la Forza dal danaro;* ibid., 1660, in-12; — *la Scuola del mal governo;* ibid., 1660, in-12; — *Ragguaglio istorico delle guerre di Calicut, libri IV*, en prose; ibid., 1661, in-12; — *li Contramalanni, con le delizie e grandezze del mondo;* ibid., 1663, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***BONA** (*Pierre*), médecin italien, vivait à

Ferrare dans la première moitié du quatorzième siècle. Philosophe hermétique, il a publié des recherches sur la pierre philosophale, sous les titres suivants : *Pretiosa margarita novella, de thesauro ac pretiosissimo lapide philosophorum*; Venise, 1557, in-8°; — *Introductio in divinam chemiæ artem, inscripta margarita pretiosa, composita anno 1330, in civitate Pola, in Istria*; Bâle, 1572, in-4°; Montbelliard, 1602, in-8°.

Biographie médicale.

*BONA (*Tommaso*), peintre, né à Brescia, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il fut bon peintre de figures, et excella dans les perspectives. Il a décoré de fresques la nouvelle chapelle souterraine de l'église Saint-Faustin, à Brescia. E. B—n.

Zamboni, *Memorie interno alle pubbliche fabbriche di Brescia.*

BONAC (*Jean-Louis* D'USSON, marquis DE), administrateur et magistrat français, né vers 1672 d'une ancienne famille du pays de Donezan, mort le 1[er] septembre 1738. Il fut d'abord capitaine de dragons, et servit en Danemark et en Hollande. Louis XIV, qui reconnut en lui beaucoup de talent pour les négociations, le nomma successivement envoyé extraordinaire auprès de Charles XII, roi de Suède, et auprès de Stanislas, roi de Pologne. De retour en France en 1710, il eut ordre en 1711 d'aller en Espagne, et d'engager Philippe V à entrer dans la négociation de la paix alors entamée avec l'Angleterre. Sa mission, devenue difficile par le mécontentement que l'Espagne avait des conférences de Gertruidemberg, eut un succès complet. Nommé en 1716 ambassadeur à Constantinople, Bonac y jouit pendant neuf ans de la plus grande considération. Il obtint d'abord le rétablissement et la restauration du Saint-Sépulcre de Jérusalem. Ce fut lui qui détermina le Grand Seigneur à envoyer une ambassade solennelle au roi de France. Cette ambassade, la première que nos rois reçurent des empereurs ottomans, fut le sujet d'une médaille frappée en 1722. Le séjour du marquis de Bonac fut marqué par un autre événement. Le Grand Seigneur et le czar de Moscovie le choisirent pour médiateur, à l'occasion des troubles de Perse, et de l'invasion que Pierre le Grand avait faite dans quelques provinces de cet empire. Il termina ce différend à la satisfaction des deux partis, qui le comblèrent de marques d'honneur. Nommé ensuite ambassadeur en Suisse, il n'y demeura que peu de temps, à cause de sa mauvaise santé. Il fut enfin lieutenant général du roi dans le pays de Foix. Le marquis de Bonac joignait aux connaissances du négociateur les lumières de l'homme de lettres.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique.*

*BONACCHI (*François*), savant italien, né à Pistoie, le 19 février 1686. On a de lui : *la Debolezza del lume naturale della mente umana a conoscere Iddio; critica metafisica, in cui si esamina l'opinione di Cartesio circa l'idea innata d'Iddio*; Pistoie, 1728, in-4°; — *Lettera di Adosco Asmeni a Giandom. Stellanti, circa la relazione del libro intitolato « le Sensazioni e l'Immaginazione, vindicate all' anima umana*; ibid., 1743, in-8°; — *De Sermonibus et Martyrio S. Zenonis, episcopi Veronensis; Item de martyrii titulo a S. Gregorio M. S. Juvenali episc. Narniensi tributo*; ibid., 1749, in-4°; — *S. Zenonis, episc. Veron., Epocha*; Venise, 1751, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

BONACCIOLI (*Louis*), médecin italien, natif de Ferrare, vivait dans le commencement du seizième siècle. Il professa la philosophie et la médecine dans sa ville natale. Il fit une étude particulière des organes génitaux de la femme, et des accidents auxquels les femmes sont exposées dans l'état de grossesse; mais les descriptions qu'il fait sont inexactes, et les explications qu'il donne sont souvent frivoles; la partie hygiénique vaut mieux. Bonaccioli cultiva aussi la poésie grecque et latine. On a de lui : *De uteri partiumque ejus conformatione; quonam usu etiam in absentibus Venus citatur; quid, quale, undique prolificum semen; unde menstrua*; Strasbourg, 1537, in-8°; Bâle, 1566, in-4°; — *De conceptionis indiciis, nec non maris fœminæque partus significatione quæ utero gravidis accidunt, et eorum medicinæ; Prognostica causæque effluxionum et abortuum; Proceritatis improceritatisque partuum causa*; Strasbourg, 1538, in-8°; Leyde, 1639, in-12; Copenhague, 1663, in-12 : ce traité a été réimprimé dans la collection de Spach; Bâle, 1566, in-4°; — *De fœtus formatione*; Leyde, 1639, in-12. Tous ces opuscules ne sont que des chapitres détachés d'un ouvrage qui avait pour titre : *Enneas muliebris*, in-fol.

Van der Linden, *de Scriptoribus medicis.* — *Biographie médicale.*

BONACCIUOLI (*Alphonse*), traducteur italien, natif de Ferrare, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *la Prima parte della Geografia di Strabone, di greco tradotta in volgar italiano*, etc.; Venise, 1562, in-4°; — *la Seconda parte*; Ferrare, 1565, in-4°; — *le Nozze di Mercurio e di Filologia di Marziano Capella, tradotte dal latino*, etc.; Mantoue, 1578, in-8°; — *Descrizione della Grecia di Pausanias, tradotta dal greco*; ibid., 1593 et 1594, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

*BONACCORSO DI CINO, peintre florentin du quatorzième siècle. En compagnie d'Alessio d'Andrea, il a refait en 1347 les peintures de Coppo Coppi, dans la chapelle Saint-Jacques de Pistoja. Les fresques que Vasari et Baldinucci attribuent à tort à Stefano de Florence ont été détruites avec la chapelle elle-même en 1787, mais plusieurs têtes enlevées à cette époque sont conservées à Pistoja, dans la Casa Amati.

Tolomei, *Guida di Pistoja.*

BONACCORSO. *Voy.* BUONACCORSO.

BONACINA (*Martin*), théologien et canoniste italien, natif de Milan, mort en 1631. On a de lui : *Theologia moralis*; Lyon, 1645, in-fol.; — *De legitima electione Summi Pontificis*; — *De Beneficiis*; — *De Contractibus et Restitutione*; — *De Incarnatione Christi*; — *De Simonia*; — *Tractatus tres de Legibus, Peccatis et Præceptis Decalogi*. Tous ces ouvrages réunis ont été publiés à Lyon, 1678, et à Venise, 1754, 3 vol. in-fol.

Victor de Rossi (Erythræus), *Pinacotheca*. — Ghilini, *Teatro d'Uomini letterati*. — Allatius, *Apes urbanæ*.

* **BONACOSSA** (*Ettore*), peintre, né à Ferrare vers 1400. Il peignit pour la cathédrale de cette ville une *Madône*, qu'il signa, et data de 1448. Cette Madone n'était pas, à vrai dire, un des meilleurs ouvrages de l'époque; mais quelques miracles qui furent attribués à cette sainte image la rendirent célèbre, et, par contre, le nom du peintre a échappé à l'oubli. E. B—N.

Baruffaldi, *Vite de' più insigni Pittori e Scultori Ferraresi*.

BONACOSSI (*Pinamonte*), souverain de Mantoue, mort en 1293. Élu, en 1272, préfet de Mantoue avec Ottonello Zanicalli, il fit assassiner son collègue si secrètement, que le peuple le chargea de venger ce meurtre, dont on soupçonna les ennemis de Zanicalli. Nommé, trois ans plus tard, capitaine du peuple, Bonacossi cessa de dissimuler. Après avoir écrasé le peuple révolté contre lui, il passa du parti guelfe au parti gibelin, s'allia avec les seigneurs de Vérone de la maison de Scala, et remporta divers avantages sur les Brescians, les Padouans et les Vicentins. Il régna dix-huit ans. Bardellone, son fils et successeur, est accusé d'avoir hâté sa mort.

Sismondi, *Hist. des Républ. ital.*

BONACOSSI (*Bardellone*), souverain de Mantoue, fils du précédent, mort à Padoue vers 1302. Prince cruel, avare, soupçonneux, et jaloux de son frère Taino, il séduisit les gardes du palais, s'empara de son père et de son frère en 1292, les enferma dans une étroite prison, et se fit proclamer seigneur de Mantoue. Il rappela les exilés guelfes, et persécuta le parti gibelin. Chassé de sa ville en 1299 par Bottesella, son neveu, aidé du seigneur de Vérone, il se retira à Padoue, où il vécut jusqu'à sa mort dans une grande pauvreté.

Sismondi, *Hist. des Républ. ital.*

BONACOSSI (*Bottesella*), souverain de Mantoue, neveu du précédent, mort vers 1310. Il s'unit au seigneur de Vérone, pour s'emparer de la seigneurie de Mantoue en 1299, et s'associa ses deux frères Passerino et Bectirone. Il fut à la tête du parti gibelin jusqu'à l'arrivée de Henri VII en Italie.

Sismondi, *Hist. des Républ. it.*

BONACOSSI (*Passerino*), souverain de Mantoue, frère de Bottesella, vivait dans le commencement du quatorzième siècle. Obligé, après la mort de son frère, d'admettre les guelfes dans Mantoue, il finit par les en chasser, et obtint de Henri VII un décret qui le nommait vicaire impérial. Il dirigea le parti gibelin, et fut un des plus habiles politiques et un des plus grands capitaines de son temps. L'insolence de son fils François causa sa perte. François avait fait à Philippino de Gonzague la menace de violer sa femme sous ses propres yeux. Gonzague, aidé de ses frères, souleva les mécontents, obtint des secours de Cosme de la Scala, et pénétra dans Mantoue à la tête de ses vassaux. Passerino fut tué en se défendant. Son indigne fils fut massacré dans la tour de Castellero, où il avait laissé mourir de faim, en 1319, Pic de la Mirandole et deux de ses fils.

Sismondi, *Hist. des Républ. ital.*

BONACCOSUS ou **BUONACOSSA** (*Hercule*), médecin italien, natif de Ferrare, mort en 1578. Il fut professeur à l'université de Bologne. On a de lui : *De humorum exsuperantium Signis ac Serapiis, Medicamentisque purgatoriis opportunis, Liber; accesserunt quoque varia auxilia experimento comprobata ad varias ægritudines profligandas : de Compositione theriacæ cum, ejus substitutis nuper Bononia inventis; de Modo præparandi aquam ligni sancti; de Curatione catarrhi, sive distillationis*; Bologne, 1553, in-4°; — *De Affectu quem Latini tormina appellant, ac de ejusdem curandi ratione juxta Græcorum dogmata*; ibid., 1552, in-4°; — *De curatione Pleuritidis, ex Hippocratis, Galeni, Aetii, Alexandri Tralliani, Pauli Æginetæ, Philothei monumentis deprompta*; ibid., 1553, in-4°.

Kestner, *Medicinisches Gelehrten-Lexicon*. — *Biographie médicale*.

* **BONADA** (*François-Marie*), antiquaire italien, né à Trinità, territoire de Mondovi, le 8 septembre 1706, mort à Rome, le 22 décembre 1755. Son principal ouvrage est : *Carmina ex antiquis lapidibus, dissertationibus a. notis illustrata*; Rome, 1751, 1752, 2 vol. in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BONADE** (*François*), théologien français, natif de Saintes, vivait à Saint-Jean-d'Angély dans la première moitié du seizième siècle. Il a laissé : *Comment. in Canticum canticorum*, *in Threnos Jeremiæ*, *in Epistolas Pauli*; — *De triumphali Resurrectione Christi*; — *le Psautier en vers élégiaques*.

Le Mire, *de Script. sæculi sextidecimi*.

BONAERT (*Nicolas*), théologien flamand, de l'ordre des Jésuites, né à Bruxelles en 1563; mort à Valladolid, en Espagne, le 9 mars 1610. Son principal ouvrage est : *Mare non liberum, sive Demonstratio juris Lusitanici ad Oceanum et commercium indicum*. Ce traité, que l'auteur n'a pas eu le temps d'achever, est resté manuscrit. Il est dirigé contre le *Mare liberum* de Grotius.

Feller, *Dict. hist.*

BONAFIDE ou **BUONAFEDE** (*François*), bota-

niste italien, né à Padoue en 1474, mort dans sa ville natale le 15 février 1558. Il étudia la médecine, qu'il exerça d'abord à Rome, puis à Padoue, où il devint en 1533 professeur de botanique. Il fit l'un des premiers sentir la nécessité de lire dans le grand livre de la nature, au lieu de se borner à commenter les anciens; et son enseignement fut toute une révolution. Avec l'appui de Daniel Barbajo, patriarche d'Aquilée, il sollicita et obtint du sénat de Venise les moyens de fonder un jardin des plantes, destiné à l'étude de la botanique; ce fut le premier établissement de ce genre, et il servit en quelque sorte de modèle à ceux qui furent fondés depuis. Le jardin botanique de Padoue, qui fit l'admiration de Belon au retour de son voyage en Orient, date de 1540: il était de forme circulaire, et placé entre les églises Saint-Antoine et Saint-Justin. Bonafide en fut le premier directeur, et mourut aveugle à un âge fort avancé. Ses écrits ont pour titre: *De Stirpibus et Plantis*; — *De Nominibus ad historiam plantarum pertinentibus*; — *De nexu utriusque mundi*; — *De semestri partu*; — *De disceptatione inter Ant. Fumanellum et Barthol. Circanum de Vino orta*; — *De Nomenclatura simplicium medicamentorum*; — *De Pleuritide curanda per venæ sectionem*; — *De sex rebus non naturalibus*; — *De Practica medicinæ*. Tous ces ouvrages ont été réunis en 3 vol. in-4°, et publiés à Padoue en 1550. H.

Scardeonius, *de Claris Patav.* — Ghilini, *Teatro degli Uomini illustri*. — Van der Linden, *de Script. med.*

BONAFOS (*Joseph*), médecin français, né à Perpignan le 4 décembre 1725, mort le 5 février 1779. Il fut doyen de la faculté de médecine de sa ville natale. On a de lui: *Dissertation sur la qualité de l'air et des eaux, et sur le tempérament des habitants de la ville de Perpignan* (dans le *Recueil des hôpitaux militaires*, t. II); — *Mémoire sur la nature et les propriétés des eaux minérales de la Presle* (dans les *Mémoires de la Société royale de médecine*, 1776); — *Observation sur une imperforation du rectum dans un enfant* (dans l'ancien *Journal de médecine*, t. VII, p. 760). On trouve encore de lui quelques observations dans le *Traité de l'Hydropisie* de Bacher.

Biographie médicale.

BONAFOS DE LA TOUR, biographe et poëte français, de l'ordre des Jésuites, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui: *Vie de J.-J. Daumond, écolier au grand collége de Toulouse, par un père de la Compagnie de Jésus*; Toulouse, 1745, in-12; — *Cantiques ou Opuscules lyriques sur divers sujets de piété*; Toulouse, 1755, in-12 (sans la musique); Toulouse et Paris, 1768, in-8° (avec la musique); nouvelle édition, considérablement augmentée; Besançon, 1823, in-18, avec ou sans musique.

Quérard, *la France littéraire.*

***BONAFOUS** (*Mathieu*), célèbre agronome piémontais, directeur de l'Institut agronomique de Turin, né à Turin en 1794, mort en 1852. Il descend d'une famille d'origine française qui s'était réfugiée en Piémont pendant les guerres religieuses. En 1814, il fut le premier à introduire dans sa patrie le système d'enseignement mutuel de Bell et Lancaster. Avec le produit de ses ouvrages il fonda des prix à l'encouragement de l'agriculture; il contribua aussi à la fondation de l'institution agricole de Grignan en 1827, et de celle de Roville (département de la Meurthe), qui fut longtemps dirigée par Mathieu de Dombasle. On a de lui: *de l'Éducation des vers à soie*; Lyon, 1825; Paris, 1825; ouvrage commandé par le ministre de l'intérieur; — *de la Culture du mûrier*; Lyon, 1822; Paris, 1825; mémoire pour lequel le département du Rhône a décerné une médaille d'or à l'auteur; — *Mémoire sur une éducation des vers à soie*, imprimé par ordre de la Société d'agriculture de Lyon; Lyon, 1823; Paris, 1826, in-8°; — *Sperienze intorno all' uso del seminatojo*; Milano, 1823, in-8°; — *Osservazioni intorno ad alcune varietà de bachi da seta*; Torino, 1825; — *Osservazioni ed esperienze agrarie*; Torino, 1825; — *Recherches sur les moyens de remplacer la feuille du mûrier par une autre substance, et de l'emploi du résidu de cocons comme engrais*; Paris, 1826, in-8°; — *Cenni sull' introduzione delle capre del Thibet fatta in Piemonte dall' autore, loro governo, e loro mescolanza alle indigene*; Torino, 1827, in-8°; — *Note sur un moyen de préserver les champs de la cuscute*; ouvrage couronné par la Société d'agriculture de France; Paris, 1828; — *Sul cloruro di calcio, ad uso di purificar l' aria delle bigattiere*; Turin, 1828; — *Excursion dans le pays de Gruyères*; Paris, 1828; — *Sperienze comparative tra la foglia del gelso selvatico e quella, del gelso innestato pel nutrimento de' bachi da seta*; Turin, 1829, et imprimé à Lyon, 1829; — *Note sur une nouvelle espèce de maïs*; Paris, 1829; — *Note sur la culture des mûriers en prairies*; Paris et Lyon, 1829; — *Coup d'œil sur l'agriculture et les institutions agricoles de quelques cantons de la Suisse*; Paris, 1829; — *Descrizione d' un seratore mecanico da esso inventato*; Turin, 1830, in-8°. — M. Bonafous a été un des collaborateurs de la *Revue Encyclopédique*, des *Annales de l'agriculture française*, de la *Maison Rustique du dix-neuvième siècle*, et de beaucoup d'autres recueils. D. M.

Biographie des Contemporains.

***BONAFUTO** ou **BONASUTO** (*Paolo*), sculpteur vénitien, florissait en 1394. A cette époque, il sculpta quatre demi-figures de saints dans le soubassement de la façade de Saint-Pétrone de Bologne. E. B—N.

Cicognara, *Storia della Scoltura*. — Malvasia, *Pitture, Scolture ed Architetture di Bologna*.

* BONAGRATIA HABSENSIS, théologien allemand, de l'ordre des Capucins, né en Alsace, mort à Fribourg en Brisgau, le 3 mars 1679. Ses principaux ouvrages sont : *Elucidatio quarumdam quæstionum et locorum theologicorum de sacramentis, in quibus S. Bonaventura doctor seraphicus a quibus doctoribus graviori censura perstringitur*; Cologne, 1669, in-8°; — *Libri duo Quæstionum, in quibus quæritur causa cur hodie multi religiosi a religione catholica deficiant*; ibid., 1670, in-8°; — *Disceptatio de matrimoniis hæreticorum*; ibid., 1669.

Bernard de Bologne, *Bibliotheca Capucinorum*.

*BONAGRATIA, franciscain italien, vivait dans la première moitié du quatorzième siècle. Il accompagna Michel de Césène à Avignon, pour y défendre sa cause devant Jean XXII. En 1328, quittant tous les deux furtivement Avignon, ils se réfugièrent à Munich auprès de l'empereur Louis de Bavière, où ils furent excommuniés avec leurs partisans. On a de Bonagrazia un ouvrage de controverse intitulé *Articuli probationum contra fratrem Ubertinum de Casali, a Bonagratia inductarum*. Étienne Baluze l'a inséré dans le tom. Ier de ses *Miscellanea*, pag. 293. H.

Casim. Oudin, *Commentarium de Scriptoribus ecclesiasticis*, t. III, colon. 888-889.

BONAIR (*Henri* STUARD, sieur DE), historien français, vivait dans le milieu du dix-septième siècle. Ses principaux ouvrages sont : *Sommaire royal de l'Histoire de France*; Paris, 1676, in-12 : cet ouvrage n'est qu'une traduction du *Florus francicus* de P. Berthauld, avec une continuation de vingt années, par de Bonair; — *Panégyrique pour M. le duc de Beaufort, par L. S. D. B.*; ibid., 1649; — *les Trophées et les Disgrâces des princes de la maison de Vendosme*, avec les dates de 1669 et 1675, manuscrit dont il existe plusieurs copies in-8°; — *Factum pour Henri de Bonair, historiographe*, etc., *sur la bravoure et la conduite du chevalier de Vendosme, et sur les avantages des enfants naturels de nos rois*, le 22 août 1676, in-8°; — *Si le chevalier de Vendosme a dû prendre la droite à la cour de Savoie*, 1671, manuscrit in-8°. Varillas a publié quelques ouvrages sous le nom de Bonair.

Lelong, *Biblioth. hist. de la France* (édition Fontette).

BONAL (*François* DE), prélat français, né le 9 mai 1734 au château de Bonal, dans le diocèse d'Agen; mort à Munich le 5 septembre 1800. Il devint successivement chanoine et grand vicaire de Châlons-sur-Saône, directeur général des carmélites, et fut nommé évêque de Clermont en 1776. Parmi les mandements émanés de ce prélat, on distingue celui du mois de janvier 1789, dans lequel il s'élevait contre la licence de la presse, et annonçait les malheurs qui allaient fondre sur la France. Élu député aux états généraux par le clergé du bailliage de Clermont, il y déploya un grand caractère, et se fit remarquer par son attachement aux vrais principes religieux. Dans toutes les questions qui touchaient à la religion, comme dans celles qui regardaient la politique, il mit autant de modération que de constance à combattre toutes les innovations de l'assemblée, et s'associa à toutes les déclarations et protestations de ses collègues. On n'a pas oublié les belles paroles qu'il prononça dans la journée du 13 avril 1790, où il fut déclaré qu'on ne reconnaîtrait plus de religion dominante. On se souvient aussi de la réponse qu'il fit à Target, engageant les membres du clergé à se réunir au tiers état, *au nom du Dieu de paix* : « Le Dieu de paix est aussi le Dieu de l'ordre et de la justice. » Contraint de s'expatrier, il passa en Flandre, et de là en Hollande. Arrêté au Texel par les Français, jugé à Breda et condamné à la déportation, il se rendit à Altona, et habita diverses parties de l'Allemagne. On a de lui : *Testament spirituel*, in-8°.

L'abbé d'Auribeau, *Mémoires pour servir à l'histoire de la persécution française*. — L'abbé Lasry, dans son *Oraison funèbre du cardinal de la Rochefoucauld*; Munster, 1801, in-4°.

* BONALD (*François*), théologien ascétique français, de l'ordre des Jésuites, natif de Mende, mort à Moulins le 9 mars 1614. On a de lui : *l'Étoile mystique*; Lyon, 1606, in-12; — *la divine Économie de l'Église*; ibid., 1612, in-12; — *Pratique chrétienne*; Pont-à-Mousson, 1622, in-12; — *le Miroir de la Sagesse divine*.

Witte, *Diarium biographicum*. — Alegambe, *Biblioth. Scriptorum Societatis Jesu*.

BONALD (*Louis-Gabriel-Ambroise*, vicomte DE), philosophe, homme d'État et publiciste, né au Monna, près Milhaud en Rouergue, le 2 octobre 1754, mort le 23 novembre 1840. Il suivit d'abord la carrière militaire, émigra en 1791, et se rendit à l'armée de Condé, qu'il quitta bientôt après, pour se retirer avec sa famille à Heidelberg, où il composa sa *Théorie du pouvoir politique et religieux*; Constance, 1796, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage, envoyé en France, fut saisi par ordre du Directoire, et peu d'exemplaires échappèrent à cette mesure. Pour soutenir le courage de son parti, l'auteur y prophétisait, avec la clarté des oracles sibyllins, le retour des Bourbons, retour dont cependant il avait soin de ne pas spécifier l'époque. Rentré en France au moment du couronnement de Napoléon, M. de Bonald ne retrouva qu'une modeste partie des biens qu'il avait cru devoir abandonner. Forcé, pour soutenir sa nombreuse famille, de mettre à profit ses connaissances, il devint, en 1806, un des rédacteurs du *Mercure* avec MM. de Chateaubriand et Fiévée. A cette époque il avait déjà publié *la Législation primitive* (Paris, 2e édit., 1821, 3 vol. in-8°), celui de ses ouvrages qui restera le plus longtemps. Sollicité en 1808 par M. de Fontanes, qui était son ami, il se laissa donner une place de conseiller titulaire de cette même univer-

sité contre laquelle il avait souvent dirigé les traits de son esprit; et, dans les salons de l'empereur, il attendit patiemment, avec ses douze mille francs de rente, l'accomplissement de sa prophétie sur le retour des Bourbons. Il s'était retiré dans sa famille, lorsque Louis Bonaparte, roi de Hollande, lui proposa de vouloir bien se charger de l'éducation de son fils. Le courrier dépêché à Rodez pour porter cette importante missive trouva M. de Bonald dans des dispositions peu favorables. La place fut refusée; et un abbé de Rome, l'abbé Paradisi, le remplaça auprès du jeune prince. Au mois de juin 1814, Louis XVIII le nomma membre du conseil d'instruction publique, et lui accorda, sur sa demande, la croix de Saint-Louis. En 1815, élu député par le département de l'Aveyron, il vint siéger à la chambre dite *introuvable*, où il vota constamment avec la majorité. Il exprima le désir que les biens non vendus, qui avaient été concédés à l'ancien clergé, fussent donnés au clergé actuel. Réélu en 1816, il s'opposa au projet de loi sur les élections, et réclama l'abolition du divorce. A la présentation du budget, il demanda la suppression de beaucoup de places, et parla contre l'aliénation des forêts. Dans la session de 1817, lorsqu'on proposa de renvoyer les Suisses, on le vit opposer la plus vive résistance à cette mesure nationale et constitutionnelle. Il demanda un jury spécial pour réprimer les abus de la presse, et l'établissement de la censure pour les journaux, quoiqu'il eût déclaré en 1816 qu'elle était incompatible avec l'esprit des gouvernements représentatifs. Compris dans la réorganisation de l'Institut, il vint remplacer, à l'Académie française, un des hommes qu'on n'aurait pas dû en exiler. Réélu député en 1820 et 1823, il fut, à la fin de cette année, nommé pair de France. Depuis l'année 1822, il était ministre d'État. M. de Bonald, toujours opposé à la liberté de la presse, fut président de la commission de censure. Son refus de serment, en 1830, lui fit perdre son titre de pair. Depuis, il n'a plus reparu sur la scène politique. Il se retira au Monna, où il est mort octogénaire. Outre les ouvrages de M. de Bonald que nous avons cités, on peut encore mentionner, au nombre de ceux qui ont eu le plus de succès, ses *Recherches philosophiques sur les premiers objets des connaissances morales*, 2 vol. in-8°, 1818 et 1826; — *Démonstration philosophique du principe constitutif de la société*; Paris, 1830, 1 vol. in-8°. Le système philosophique de M. de Bonald repose sur la solution qu'il donne à la question de l'origine du langage : « L'homme, dit l'auteur, pense sa parole avant de parler sa pensée. Loin que la parole soit le produit de la pensée, c'est elle-même qui en est le principe. Or, si la parole est antérieure à la pensée, d'où peut-elle venir, sinon de Dieu même? » Telle est la proposition d'où M. de Bonald a déduit toutes ses théories philosophiques, politiques et sociales.

Ses œuvres complètes ont été publiées (Paris, 1817-1819, 12 vol. in-8°). Elles comprennent : *le Divorce*, 1 vol.; — *Législation primitive*, 3 vol.; — *Recherches philosophiques*, 2 vol.; — *Mélanges littéraires et politiques*, 2 vol.; — *Pensées et Discours*, 2 vol.

Biographie des Contemporains. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

*BONALD (*Louis-Jacques-Maurice* DE), cardinal, primat des Gaules, archevêque de Lyon, né à Milhau (Aveyron), le 30 octobre 1787, du vicomte de Bonald, auteur de *la Législation primitive*, et d'Élisabeth de Guibal de Combescure, parente du célèbre chevalier d'Assas. De retour de l'émigration après le 18 fructidor, le vicomte de Bonald plaça le jeune Maurice dans une pension de Lyon. Ses études classiques terminées, le futur archevêque entra au séminaire de Saint-Sulpice, où il se fit remarquer par son ardente piété. Après son entrée dans les ordres sacrés, Mgr de Pressigny, archevêque de Besançon, chargé par Louis XVIII d'une mission difficile et délicate qui avait pour objet la conclusion du concordat, le prit pour son secrétaire, et l'emmena à Rome avec lui. En 1817, il reçut de Mgr de Latil, alors évêque de Chartres et depuis cardinal, les titres de grand vicaire et d'archidiacre. Sa prédication dans la cathédrale de Chartres, pendant le carême de 1822, fut remarquée. Nommé évêque du Puy, nouvellement restauré par ordonnance royale du 27 avril 1823, il occupa ce siége pendant plus de seize ans. Désormais Mgr de Bonald se montrera un zélé défenseur des droits de l'Église. La cour royale de Paris, au sujet des procès intentés, en 1825, au *Constitutionnel* et au *Courrier Français*, ayant rendu un arrêt aux termes duquel tout le clergé était dénoncé comme ennemi des libertés de l'Église gallicane, l'évêque du Puy se hâta de signer la protestation que suscita cet acte juridique. Il fut un de ceux qui improuvèrent, par un mandement resté célèbre, les fameuses ordonnances de Charles X sur l'instruction primaire. De l'évêché du Puy, Mgr de Bonald fut appelé, par ordonnance royale du 4 décembre 1839, à l'archevêché de Lyon. Créé cardinal le 1er mars 1841, il reçut le chapeau des mains du saint-père le 22 mai 1843, au titre de la très-sainte Trinité au mont Pincius. Le clergé, qui voyait de grands dangers dans les doctrines de l'université, réclamait depuis longtemps la liberté de l'enseignement promise par la Charte de 1830. Mgr de Bonald ne cessa de revendiquer l'exercice de ce droit constitutionnel, qu'il considérait, ainsi que ses collègues, comme un remède souverain à cette maladie morale de notre temps, le scepticisme.

M. Dupin aîné, procureur général à la cour de cassation, ayant fait une nouvelle édition de son *Manuel de droit ecclésiastique*, l'archevêque de Lyon publia en 1844 un mandement portant condamnation de cet ouvrage, comme

contenant « des doctrines propres à ruiner les véritables libertés de l'Église, pour mettre à leur place de honteuses servitudes ; à accréditer des maximes opposées aux anciens canons et aux maximes reçues dans l'Église de France ; à affaiblir le respect dû au siége apostolique ; à introduire dans l'Église le presbytérianisme ; à entraver l'exercice légitime de la juridiction ecclésiastique ; à favoriser le schisme et l'hérésie, etc. » Cette condamnation longuement motivée, et qui a été l'occasion d'une vive polémique au sein de la presse parisienne, fut déférée au conseil d'État par M. Dupin. Sur les conclusions de M. Vivien, rapporteur, ce tribunal déclara qu'il y avait *abus*. Le projet de loi sur l'instruction secondaire, soumis à l'examen de la chambre élective en 1847, trouva dans M[gr] de Bonald un adversaire chaleureux. La lettre qu'il publia à ce sujet fut ardemment attaquée par les organes du libéralisme, entre autres par *le Constitutionnel*. L'archevêque de Lyon fut un des premiers à saluer la révolution de 1848, dont la devise, *Liberté, égalité, fraternité*, lui paraissait favorable aux intérêts de l'Église. Dans une circulaire adressée à son clergé, et portant la date du 27 février 1848, on trouve le passage suivant : « Donnez aux fidèles l'exemple de l'obéissance et de la soumission à la république. Vous formiez souvent le vœu de jouir de cette liberté qui rend nos frères des États-Unis si heureux ; cette liberté, vous l'aurez. Si les autorités désirent arborer sur les édifices religieux le drapeau de la nation, prêtez-vous avec empressement au désir des magistrats. Le drapeau de la république sera toujours pour la religion un drapeau protecteur. » Le 2 mars suivant, M[gr] de Bonald prescrivait un service solennel pour les victimes de février dans une autre circulaire qui renferme cette phrase : « Les citoyens qui ont succombé à Paris dans les journées de février sont tombés glorieusement en défendant les principes de la liberté religieuse et civile, qui seront désormais en France *une vérité;* nous n'aurons plus rien à envier à l'Amérique septentrionale. » Ces espérances de liberté étaient à peine formulées, que M. Emmanuel Arago, commissaire extraordinaire dans le département du Rhône, dissolvait les communautés religieuses non autorisées. Ce décret proconsulaire souleva l'indignation, non-seulement du clergé, mais de tous ceux que n'aveuglait point une haine systématique contre la religion. Des républicains non suspects, MM. Buchez et Bastide, se fondant sur le droit d'association consacré par la révolution, firent dans leur *Revue nationale* une critique sévère de cet abus de pouvoir. M[gr] de Bonald, croyant obtenir l'annulation de ce décret, s'adressa au ministre de l'instruction publique et des cultes, alors M. Carnot ; mais ses prévisions ne se réalisèrent point. La conduite de M. E. Arago fut approuvée, et un grand nombre de religieux se virent obligés d'abandonner leur pieuse retraite, sous un gouvernement dont le programme politique commençait par le mot *Liberté*. Dans la récente controverse occasionnée par la publication d'un livre de l'abbé Gaume sur la nécessité de réformer les études classiques, l'archevêque de Lyon ne s'est point montré favorable aux innovations proposées par cet ecclésiastique. A. Rispal.

Biographie du Clergé contemporain. — *Ami de la religion.* — *Univers religieux.*

BONAMI (*François*), naturaliste français, né à Nantes le 10 mai 1710, mort dans sa ville natale en 1786. Il était recteur de l'université de Nantes, membre associé de l'Académie des sciences. Outre plusieurs travaux estimables publiés dans l'ancien *Journal de médecine*, on a de lui un ouvrage intitulé *Floræ Nantensis prodromus*, 2 vol. in-12, 1782-1785, avec un supplément. C'est le premier travail qui ait été publié sur les plantes de cette partie de la Bretagne. Il a aussi publié, dans l'ancien *Journal de médecine* (t. XXIII, p. 37) : *Des observations sur une fille sans langue, qui parle, avale, et fait toutes les autres fonctions qui dépendent de cet organe.* Bonami était en correspondance avec Antoine et Bernard de Jussieu, Réaumur et Duhamel du Monceau. Dupetit-Thouars lui a consacré, sous le nom de *Bonamia*, un genre de plantes de l'île de Madagascar.

Quérard, *la France littéraire*, t. I, p. 398. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

BONAMICI. *Voy.* Buonamici.

* **BONAMICO** (*François*), médecin italien, natif de Florence, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *De Alimentis libri quinque ;* Florence, 1603, in-4°.

König, *Bibliotheca vetus et nova.* — *Biographie médicale.*

BONAMY (*Pierre-Nicolas*), historien français, né à Louvres en Parisis le 19 janvier 1694, mort à Paris le 8 juillet 1770. Bibliothécaire et historiographe de la ville de Paris, il fut reçu en 1727 à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et inséra, dans le recueil de cette société savante, un grand nombre de mémoires fort curieux sur les antiquités de Paris et sur l'histoire ancienne de la Gaule. Depuis 1749, il était chargé de la rédaction du *Journal de Verdun*. Il avait rassemblé de nombreux matériaux pour composer une histoire de l'hôtel de ville.

Le Beau, *Éloge de Bonamy*, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XXXVIII, p. 225. — *Journal de Verdun*, août 1770.

BONAMY (*Charles-Auguste-Jean-Baptiste-Louis-Joseph*), général français, né à Fontenay-le-Comte en 1764 (1), mort en septembre 1830. Il s'enrôla, en 1791, dans le 1[er] bataillon des volontaires de la Vendée ; fut nommé, en 1792, sous-lieutenant de cavalerie, et fit en cette qualité les campagnes de Champagne et de Bel-

(1) D'après Rabbe, Bonamy naquit en 1770.

gique, sous Dumouriez. Après la défection de ce général, il passa en Vendée, d'où il revint, en 1794, avec le général Marceau. Bientôt après, Kleber le fit son chef d'état-major, et il se distingua dans plusieurs occasions, notamment au siége de Mayence (octobre 1795). Accusé, en 1796, d'avoir favorisé les approvisionnements de la garnison autrichienne d'Ehrenbreitstein, que les Français tenaient bloquée, il parvint à se disculper; mais il cessa d'être employé pendant deux ans. Cependant, en 1798, il suivit à Rome le général Championnet, qui le choisit pour son chef d'état-major. Nommé alors général de brigade, il se distingua dans la rapide invasion du royaume de Naples; mais, accusé de nouveau d'avoir pris part aux abus qui causèrent la disgrâce du général en chef, il fut arrêté, et ne dut sa liberté qu'à la révolution qui renversa une partie des directeurs. Ce fut à cette époque qu'il publia, sous le titre de *Coup d'œil rapide sur les opérations de la campagne de Naples jusqu'à l'entrée des Français dans cette ville*, un ouvrage dont le but principal était sa justification, mais qui offre cependant quelques renseignements utiles pour l'histoire. Il était encore en Italie en 1800, et il eut quelque part au triomphe de Marengo.

Le général Bonamy fit partie de l'expédition de Russie en 1812, et s'y distingua dans plusieurs occasions; mais ce fut surtout à la bataille de la Moskowa qu'il s'illustra par l'un des plus beaux faits d'armes de cette guerre. Ayant reçu l'ordre d'attaquer, au centre de l'armée russe, la terrible redoute où quarante pièces de canon vomissaient incessamment la mort, il se met à la tête du 30e régiment, essuie de nombreuses décharges de mitraille, perd la moitié de sa troupe, et devient avec le reste maître du redoutable retranchement; mais, attaqué aussitôt par d'innombrables masses d'infanterie, il voulut encore résister, vit tomber à ses côtés le dernier de ses soldats, fut lui-même percé de vingt coups de baïonnette, et laissé pour mort sur le champ de bataille. Il tomba au pouvoir des Russes, qui le gardèrent vingt-deux mois prisonnier. Il revint en France en 1814. Après le retour de Napoléon, il fut nommé député au champ de mai; et lorsque l'armée française se retira derrière la Loire, il fut chargé d'y conduire tous les dépôts et magasins, qu'il réussit ainsi à conserver pour la France. Resté sans fonctions après le licenciement, il rentra dans la vie privée.

Biographie des Contemporains. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

BONANI (*Antoine* et *Vincent*). *Voy.* CUPANI.

BONANNI. *Voy.* BUONANNI.

***BONANNO**, architecte et sculpteur, né à Pise dans le douzième siècle. C'est lui qui en 1174, avec Guillaume d'Inspruck, commença la fameuse tour penchée qu'on voit à Pise. Il était également auteur des portes de bronze de la cathédrale, dont la principale portait cette inscription qui nous a été conservée :

Janua perficitur vario constructa decore
Ex uno virgineum Christus descendit in alvum
Anno MCLXXX, ego Bonannus Pis. mea arte han portam uno anno
Perfeci tempore Benedicti operarii.

Ces portes, monuments précieux de la statuaire du douzième siècle, furent détruites par un incendie en 1596; mais l'une d'elles, placée à la croisée orientale, a échappé à ce désastre. Ses douze bas-reliefs représentent des sujets du Nouveau Testament. E. B—N.

Cicognara, *Storia della Scoltura.* — Morrona, *Pisa illustrata.*

BONAPARTE, nom patronymique de la dynastie des NAPOLÉON. *Voy.* NAPOLÉON.

BONAPARTE (*Jacopo*), historien toscan du seizième siècle. *Voy.* BUONAPARTE.

BONARDI (*Jean-Baptiste*), théologien français, né à Aix vers la fin du dix-septième siècle, mort à Paris en 1756. Il fut docteur de Sorbonne et bibliothécaire du cardinal de Noailles. On a de lui en manuscrit : *Histoire des écrivains de la Faculté de Théologie de Paris*; — *Bibliothèque des Écrivains de Provence*; — *Dictionnaire des Écrivains anonymes et pseudonymes.*

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique.*

***BONARDO** (*Jean-Marie*), polygraphe italien, natif de Fratta, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Ses principaux ouvrages sont : *Madrigali*; Venise, 1563, in-8°; 1598, in-12; — *la Grandezza, e Larghezza, e Distanza di tutte le sfere ridotte a nostre miglie, cominciando dall' inferno sino alla sfera dove stanno i Beati*; ibid., 1563, 1584, 1611, in-8°; — *la Richezze dell' Agricoltura nelle quali si danno ammaestramenti per accrescere le rendite de' campi*, etc.; ibid., 1584, 1619, in-8°; Trévise, 1654, in-12; — *Della miseria e eccellenza della vita umana*; Venise, 1586, in-8°; — *la Miniera del mondo, nella quale si tratta delle cose più secrete e più rare de' corpi simplici del mondo elementare*; ibid., 1589, 1600, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***BONARELLI**, sculpteur romain, qui vivait à la fin du dix-septième siècle. Élève du Bernin, il a contribué à l'exécution du tombeau de la comtesse Mathilde, élevé dans Saint-Pierre sur les dessins de son maître. E. B—N.

Pistolesi, *Descrizione di Roma.*

BONARELLI DELLA ROVERE (*Guidubaldo*), poëte et littérateur italien, né à Urbin le 25 décembre 1563, mort le 8 janvier 1608. Il soutint, à l'âge de douze ans, une thèse de philosophie, et vint en France pour terminer ses études. A son retour en Italie, il fit éclater son génie pour la politique dans les affaires graves et importantes qu'il eut d'abord à traiter pour le duc de Ferrare, et dans les ambassades dont il fut ensuite chargé par le duc de Modène. Ses dispositions pour la poésie ne se déclarèrent que

tard. On a de lui : *Discorsi in Difesa del doppio amor della sua Celia;* Ancône, 1612, in-4° ; — *Filli di Sciro*, pastorale; Ferrare, 1607, in-4° et in-12; Amsterdam, 1678, in-24. La seconde édition est peut-être plus soignée ; mais la première, donnée par les académiciens *Intrepidi* de Ferrare, est plus précieuse et plus rare. Cette pastorale, que l'on a comparée à l'*Aminta* et au *Pastor fido*, a eu plusieurs traductions françaises : elle éprouva, à l'examen, de vives critiques ; Bonarelli écrivit un discours pour les réfuter, surtout pour défendre le double amour que *Celia* ressent en même temps pour deux bergers.

Nicias Erythræus, *Pinac. imag. illust.* — Lorenzo Crasso, *Elog. d' Uom. lett.* — François Bonceni, *Vie de Guidubalde Bonarelli della Rovere.* — Tiraboschi, *Storia della lett. ital.*

BONARELLI DELLA ROVERE (*Prosper*), poëte et littérateur italien, frère du précédent, né vers 1588, mort à Ancône le 9 mars 1659. Il fut successivement au service de plusieurs princes, et s'attacha principalement au grand-duc de Toscane. On a de lui : *il Solimano, tragedia;* Venise, 1619 et 1624, in-12; Florence, 1620, in-4°; — *Imeneo, opera teotragicomica pastorale;* Bologne, 1641, in-8°; — *Fidalma, regi-pastorale;* Bologne, 1642, in-8°, et 1649, in-4°; — Trois comédies en prose : *gli Abbagli felici; i Fuggitivi amanti;* et *lo Spedale;* Macerata, 1646, in-12; — *Melodrammi da rappresentarsi in musica, cioè : l' Esilio d' Amore; — la Gioja del Cielo; — l' Alceste; — l' Allegrezza del Mondo; — l' Antro dell' Eternità; — il Merito schernito; — il Faneta, cioè il sole innamorato della notte; — la Vendetta d' amore; — la Pazzia d'Orlando;* Ancône, 1647, in-4° ; — *il Medoro incoronato, tragedia di lieto fine;* Rome, 1645, in-8° ; — *Lettere in vari generi a principi ed altri, etc., con alcune discorsive intorno al primo libro degli Annali di Tacito;* Bologne, 1636; Florence, 1641, in-4° ; — *Della fortuna d'Erosmundo e Floridalba, istoria;* Bologne, 1642, in-4°; — des *poésies* légères, éparses dans plusieurs recueils.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Tiraboschi, *Istoria della Letteratura italiana.*

BONARELLI DELLA ROVERE (*Pierre*), poëte dramatique italien, fils de Prosper Bonarelli, mort le 13 février 1659. Né dans le sein des lettres, il se montra digne de son père et de son oncle Guidubalde. On a de lui : *Poesie drammatiche, cioè : la Ninfa ritrosa, favola pastorale; — il Cefalo e Procri, melodramma per intermezzi; — il Valore, melodramma allegorico; — la Proserpina, melodramma; — la Debora, melodramma sacro; — l' Olmiro, regi pastorale;* Rome, 1655, in-12; ibid., 1657; — *Poesie liriche;* Ancône, 1651, in-4°; — *Discorsi academici;* Rome, 1658, in-12; — quelques drames ou mélodrames, restés inédits.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

BONAROTA. *Voy.* MICHEL-ANGE.

* **BONART** ou **BONNART** (*Jean*), chirurgien français, mort le 15 décembre 1638. Selon l'usage du temps, il fut à la fois barbier et prévôt de l'ancien collége de chirurgie de Paris. On a de lui : *Méthode pour bien saigner;* Paris, 1628, in-4° ; — *la Semaine de médicaments observés des chefs-d'œuvre des maîtres barbiers de Paris;* ibid., 1629, in-8°.

Portal, *Histoire de l'Anatomie et de la Chirurgie.* — *Biographie médicale.*

* **BONASI** (*Jean-François*), biographe italien, de l'ordre des Franciscains, natif de Bologne, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Theatrum Minoritum;* Bologne, 1629, in-12.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

BONASIO ou **BONASIA** (*Bartolomeo*), sculpteur italien, natif de Modène, mort en 1527. Il fut très-habile à travailler le bois et la marqueterie. On admirait les stalles qu'il avait sculptées dans le chœur des églises des Dominicains et des Augustins de sa ville natale.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.* — Vedriani, *Vite de' Pittori, Scultori e Architetti Modenesi.*

BONASONE (*Giulio*), peintre et graveur, né à Bologne, travaillait en 1544 et 1572. On croit qu'il fut élève de Lorenzino Sabbatini, et tout annonce que son tableau du *Purgatoire* de Saint-Étienne de Bologne a été considérablement retouché par le maître; car les autres ouvrages de Bonasone sont comparativement bien inférieurs. Comme graveur, il a imité la manière de Marc-Antoine. E. B—n.

Malvasia, *Felsina pittrice.*

* **BONATI** (*Giovanni*), peintre, né à Ferrare en 1636, mort à Rome en 1681. Le cardinal Pio, évêque de Ferrare, lui confia la direction de sa galerie, et le combla de tant de bienfaits, que bientôt Bonati ne fut plus connu que sous le surnom de *Giovannino del Pio*. Il fut considéré comme un des meilleurs peintres de son temps, et se distingua surtout par le choix des modèles et l'exactitude des détails. Il a peu travaillé pour les églises; cependant Christine de Suède lui fit faire deux tableaux pour la *Chiesa nuova*, et pour Sainte-Croix de Jérusalem. Malheureusement Bonati était d'une santé très-faible, et dès l'âge de trente-cinq ans il fut forcé de cesser ses travaux; il languit encore dix ans, et à sa mort fut enterré dans la *Chiesa nuova*. Le musée de Florence possède un bon tableau de ce maître, *Saint Charles secourant les pestiférés*. E. B—n.

Lanzi, *Storia pittorica.* — Ticozzi, *Dizionario.*

BONATI, BONATO ou **BONATTI** (*Gui*), astrologue italien, natif de Florence, mort en 1596, selon B. Boncompagni. Il se fit une grande réputation parmi ses contemporains par ses prétentions à prédire l'avenir, et par sa manière de vivre éloignée des usages ordinaires. Il entra, vers la fin de sa vie, dans l'ordre des Franciscains. Ses ouvrages d'astrologie, recueillis par Jacques

Canterus, ont été imprimés sous le titre de *Liber astronomicus*; Augsbourg, 1491, in-4°.

Fabricius, *Biblioth. latina mediæ ætatis*. — B. Boncompagni, *Della vita e delle opere di Gui do Bonati*; Rome, 1851, in-8°.

BONATI (*Théodore-Maxime*), médecin et mathématicien italien, né à Bondeno, dans le Ferrarais, le 8 novembre 1724; mort à Ferrare le 2 janvier 1820. Sans abandonner la profession de médecin, il cultiva particulièrement les mathématiques sous la direction de Battaglia, et eut pour protecteur le marquis de Bentivoglio. S'étant rendu à Rome pour traiter la question du dessèchement des marais Pontins, et de l'écoulement du Reno dans le Pô, il obtint, après la mort de Battaglia, la place de consulteur de la congrégation des travaux publics de la province Ferraraise, et celle de professeur de mécanique et d'hydraulique à l'université de Ferrare. Il fut honoré de la confiance des ducs de Modène et de Parme, du prince de Piombino, et de la plupart des villes de l'État romain, et appelé aux premiers emplois de la république cisalpine, lorsque les Français abolirent l'ancien gouvernement. Napoléon le consulta quelquefois, et l'appela à un congrès convoqué à Modène. Les manuscrits de Bonati ont été déposés à la bibliothèque de Ferrare. Il n'a publié que des opuscules et des mémoires, dont les principaux sont: *Delle arti idrometriche, e d'un nuovo pendolo per trovar la scala delle velocità delle acque corrente*, in-8°; — *Memoriale idrometrico delle acque per la città e ducato di Ferrara*; Rome, 1765; — *Progetto di divertire le acque di Burana in Pò alla stellata*; Ferrare, 1770, in-fol.; — *Essai sur une nouvelle théorie du mouvement des eaux* (dans la trad. italienne de l'*Hydrodynamique* de Bossut; Pavie, 1785; — *Ore italiane del mezzodì calculate per la latitude della città di Ferrara, dal* 1780 *al* 1799; — *Esperimento proposto per iscoprire realmente se la terra sia quieta, oppure si muova*; — *Lettere costabili sull' affare del Reno*; Ferrare, 1803, in-4°; — *Nuova curva isocrona*; ibid., 1807, in-8°; — *Natura delle radici dell' equazioni letterali di quinto e sesto grado, e nuovo metodo per le radici prossime dell' equazioni numeriche di qualunque grado* (dans le tome VII des *Actes de la Société italienne des sciences*; — *Alcune riflessioni critiche sui Novi Principj d'idraulica di Bernard*; — *Lettera del dottore Battaglia, intorno al problema del sign. Coutard des Clos*; — *Della velocità dell' acqua per un foro di un vaso, che abbia uno o più diaframmi, e del soffio che si procura nelle fornaci di alcune ferriere col mezzo dell' acqua*, etc., ibid.; — *Esperienze in confutazione del signor Gennete, intorno al corso de' fiumi* (dans le tome VII de la *Raccolta d'autori che trattano del moto delle acque*; Florence, 1769).

Ant. Lombardi, *Éloge de Bonati*, dans les *Actes de la Société italienne des Sciences*.

***BONATTI** (*Antoine-François*), jurisconsulte italien, vivait à Padoue dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui: *Universa astrosophia naturalis variis experimentis comprobata*; Padoue, 1687, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — *Acta Eruditorum*, supplément.

BONAVENTURA (*Frédéric*), philosophe italien, né en 1555 à Ancône, mort en mars 1602. Accueilli par le cardinal d'Urbin, l'ami de son père, il reçut des leçons des meilleurs maîtres. Le duc d'Urbin, François-Marie, à la cour duquel il fut admis plus tard, le chargea de diverses missions près du pape Grégoire XIII et de quelques autres princes d'Italie. Par la manière dont il s'en acquitta, Bonaventura prouva que les qualités de l'homme d'État peuvent s'allier à la culture des sciences. On a de lui: *De Natura partus octomestris, adversus vulgatam opinionem*; Urbin, 1600, in-fol.; Francfort, 1612, in-fol: les bibliophiles préfèrent l'édition originale de cet ouvrage rare et curieux; — *Anemologia, sive de Causis et signis pluviarum, ventorum, serenitatis et tempestatum*; Venise, 1594, in-4°; — une *édition* de l'ouvrage de Ptolomée: *Apparentiæ incessantium stellarum*; Urbin, 1592, in-4°; — *de Hippocratica anni Partitione*; — *de Monstris*; — *de Æstu maris*; — *de Ventis*; — *de Calore cœli*; — *de Via lactea*; — *de Cane rabido*; — *Parafrasi di Temestio*. Ces divers opuscules, imprimés séparément, ont été recueillis en 1 vol.; Urbin, 1627, in-4°.

Victor de Rossi (Erythræus), *Pinacotheca*.

BONAVENTURE (*Jean* DE FIDENZA, *saint*), un des plus célèbres philosophes scolastiques, né, en 1221, en Toscane; mort en 1274. Il entra, en 1248, dans l'ordre de Saint-François; obtint, en 1253, une chaire de théologie à Paris, où il avait fait ses études; et devint, en 1256, général de son ordre, qu'il gouverna avec autant de zèle que de modération. En 1273 il fut nommé évêque d'Albano, et, l'année suivante, décoré de la pourpre romaine; il se rendit, comme légat du pape, au concile de Lyon, où il mourut dans la même année, des suites de ses austérités ascétiques. On célébra ses funérailles avec la plus grande magnificence: le souverain pontife lui-même, des cardinaux et des rois, y assistèrent. La pureté des mœurs de Bonaventure, et quelques miracles qu'on lui attribuait, lui attirèrent pendant toute sa vie la vénération publique. Le pape Sixte IV prononça (1482) sa canonisation, et Sixte-Quint le mit (1587), comme sixième en rang, au nombre des plus grands docteurs de l'Église. Les pensées sublimes qui abondent dans ses écrits, et sa dignité de général de l'ordre séraphique, lui valurent le titre de *doctor seraphicus*. Les franciscains le regardent comme le plus grand savant que leur ordre ait eu et l'opposent au célèbre Thomas d'Aquin, le héros scolastique des dominicains. La ville de Lyon, qui possède sa

dépouille mortelle, le choisit pour son patron.

Une grande partie des nombreux ouvrages de saint Bonaventure sont consacrés à son ordre, et ont pour objet d'en perfectionner la règle et la discipliné. Comme propagateur du culte de la Vierge, et comme apologiste du célibat des prêtres, de la transsubstantiation, de la communion sous une seule espèce, et d'autres institutions de l'Église au moyen âge, il rendit de notables services : il soutint les doctrines et les usages de l'Église romaine avec un grand luxe de preuves philosophiques, dans son Commentaire sur le *Magister Sententiarum* de Pierre Lombard, et dans plusieurs autres écrits ascétiques et d'exégèse d'une moindre étendue. Les plus remarquables de ces derniers, le *Breviloquium* et le *Centiloquium*, sont des manuels dogmatiques. Ses efforts pour faire servir la philosophie (qui chez lui est un mélange d'aristotélisme et de néoplatonisme) à l'appui de la foi, et le mysticisme pieux qu'il emploie pour opérer l'amélioration intellectuelle et morale de l'homme, rendent souvent ses écrits obscurs. Pour lui, l'union à Dieu est le bien suprême; et ce principe, il le développe dans son *Itinerarium mentis in Deum*, et dans sa *Reductio artium in theologiam*, qui est un essai de démonstration que la théologie est le but de tous les arts et de toutes les sciences. En général, c'est le mysticisme qui prédomine dans les ouvrages de saint Bonaventure; lui seul a plus fait pour fonder la théologie mystique, comme science, que tous les mystiques qui l'ont précédé. Il s'est laissé aller à des interprétations allégoriques jusque dans ceux de ses ouvrages qu'il voulait rendre populaires : ainsi, par exemple, dans sa *Biblia pauperum*, dont le but était évidemment de mettre les histoires bibliques à la portée des personnes illettrées, les sujets si simples de l'original sont presque tous entièrement défigurés. Cependant cet auteur se distingue des autres scolastiques par le soin qu'il a mis à éviter les arguties, par la ferveur de ses sentiments religieux, et par la direction pratique de son esprit. Dans le commentaire cité plus haut, il réfute avec une grande sagacité les opinions émises en faveur de l'éternité du monde, et il soutient la doctrine de l'immortalité de l'âme par de nouvelles preuves. Les œuvres de saint Bonaventure ont été publiées à Rome en 7 vol. in-fol., 1588-1596; mais il y a dans cette édition beaucoup d'écrits apocryphes, entre autres le *Psautier de Marie*. [*Enc. des g. du m.*]

Vossius, II, *de Hist. Lat.* — Guil. Cave, *De Script. Eccles.* — Fabricius, *Bibl. Lat. med. ætatis*, t. I, p. 690. — Trithème et Bellarmin, *De Script. eccles.* — Wadding, *Annal. et Bibl. min.* — Possevin. — Aubert.

BONAVENTURE DE SAINT-AMABLE, carme déchaussé de la province d'Aquitaine, se livra, vers la fin du dix-septième siècle, à de pénibles recherches sur l'histoire du Limousin. Son ouvrage est intitulé *Vie de saint Martial*, ou *Défense de l'apostolat de saint Martial et autres, contre les critiques de ce temps*, 3 vol. in-fol. On sait que les Limousins regardent Martial comme leur premier évêque. Dans son premier volume, qui parut à Clermont en 1676, le P. Bonaventure donne l'*Histoire de saint Martial et des autres saints du Limousin*. Les 2e et 3e volumes furent imprimés à Limoges en 1683 et 1685. Ce dernier est celui qui offre le plus d'intérêt; outre une *Introduction concernant l'état des Gaules et du Limousin, depuis Jules-César jusqu'aux temps modernes*, il contient l'*Histoire du Limousin*, les *Annales de la ville de Limoges*, et de nombreuses notices sur les *antiquités de la province*.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, édit. Fontette.

BONAVENTURE (le P.), capucin de Sisteron, a publié une *Histoire de la ville et principauté d'Orange*; Avignon, 1741, in-4°.

Quérard, *la France littéraire*, t. I, p. 390. — Lelong, *Biblioth. hist. de la France*, édit. Fontette.

***BONAVENTURE** (*Nicolas* DE), architecte, né à Paris dans le quatorzième siècle. En 1388, ainsi que le constate le registre des lettres ducales conservé aux archives de Milan, il fut appelé dans cette ville pour contribuer de ses lumières à l'érection de la cathédrale. Il concourut avec *Jacopo da Campione* pour la décoration de la grande fenêtre de l'abside; son dessin fut préféré, et la fenêtre que nous voyons aujourd'hui est son ouvrage. E. B—N.

Cicognara, *Storia della Scoltura*. — Pirovano, *Guida di Milano*.

BONAVENTURE (*Nicolas* BARON), jurisconsulte flamand, né à Thionville le 7 octobre 1751, mort en 1831. Avocat distingué et membre du conseil aulique de Tournay, il fut, lors de la révolution du Brabant, un des plénipotentiaires envoyés à la Haye pour négocier la paix avec le stathouder. Le département de la Dyle le députa, en 1797, au conseil des cinq-cents, et le premier consul le nomma juge à la cour d'appel de la Dyle, et président du tribunal criminel de Bruxelles. Bonaventure prit sa retraite peu de temps après 1811, se fixa à Jette, près de Bruxelles, où son oncle maternel lui avait laissé d'immenses propriétés, et s'y créa une résidence magnifique.

Biographie universelle (édit. belge).

***BONAVENTURE D'AREZZO**, théologien italien, de l'ordre des Capucins, mort à Varsovie le 26 août 1708. On a de lui : *Riforma del religioso, ossia trattato per tutti gli stati de' religiosi che desiderano d' arrivare all' altezza della perfezione*; Lucques, 1704, in-4°.

Bernhard de Bologne, *Bibliotheca Capuccinorum*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***BONAVENTURE DESPERIERS**. *Voy.* DESPERIERS.

***BONAVENTURE DE LANGRES**, théologien français, de l'ordre des Capucins, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. On a de lui : *Bo-*

naventura Bonaventuræ, scilicet Bonaventura et Thomas, sive Summa theologica ex omnibus fere S. Bonav. et Thomæ placitis continuata; Lyon, 1655, 3 vol. in-fol.

Bernhard de Bologne, *Biblioth. Capuccinorum.*

BONAVENTURE (le P.). *Voy.* GIRAUDEAU.

BONAVIDIUS ou **BONAVITI** (*Marc-Mantua*). *Voy.* BENAVIDIUS.

* **BONAZZA** (*Antonio*), sculpteur, né à Padoue, florissait au commencement du dix-huitième siècle. A Sainte-Lucie de Venise, il a sculpté un beau *Christ* en bois; à *Santa-Croce* de Padoue, deux bonnes figures d'Anges, un médaillon au *Corpus Domini*, et une *Gloire d'Anges* à la *Madonna di Regio* de Vicence. E. B—N.

Descrizione delle Architetture, Pitture e Scolture di Vicenza. — A. Quadri, *Otto Giorni in Venezia.*

BONBELLY. *Voy.* BOMBELLES.

* **BONBON** (*François*), révolutionnaire, né à Orléans, mort à Paris le 9 octobre 1796. Il exerçait la profession de cordonnier dans sa ville natale, lorsque la révolution éclata. Il vint à Paris, où ses principes avancés le firent bientôt connaître. Le comité révolutionnaire de la Butte-des-Moulins était le lieu de ses réunions; il en était président à l'époque du 9 thermidor an II. Les rôles étant changés après cette journée, Bonbon fut arrêté comme l'un des instruments de la Terreur; cependant il recouvra la liberté après le 13 vendémiaire an IV (10 octobre 1795). Il reprit son premier état, mais le quitta bientôt pour se mettre à la tête des hommes qui sans armes tentèrent de s'emparer du camp de Grenelle, et fut condamné à mort par une commission militaire assemblée au Temple le 9 octobre 1796. Bonbon se donna la mort en se précipitant d'une des tours où il était détenu.

Biographie des Contemporains.

BONCENNE (*Pierre*), jurisconsulte français, né à Poitiers en 1775, mort dans cette ville le 22 février 1840. Il se livra d'abord à la carrière des armes, et devint aide de camp du général Desclozeaux. Après avoir plaidé avec beaucoup de succès devant les conseils de guerre et les commissions militaires, il fut nommé en 1806 professeur suppléant à la faculté de droit de Poitiers; et pendant les Cent-Jours il fut même appelé à la chambre des représentants. En 1822, après un brillant concours, il fut nommé professeur de procédure civile dans la même faculté. Au talent de la parole, Boncenne joignait l'art peut-être plus difficile de bien écrire. On a de lui : *Mémoire sur la navigation de Clain*, avec carte; 1811, in-8°; — *Théorie de la procédure civile*; Poitiers, 4 vol. in-8°, 1828-1829. Cet important ouvrage, continué par M. Bourbeau, son successeur, révèle, dans la partie réputée la plus ingrate du droit, l'heureuse alliance de l'école historique avec l'école rationnelle; le charme du style y fait disparaître toute la sécheresse et l'aridité des détails. MARIGNY.

Journal de la Vienne, 1840. — Beauché-Filleau, *Dictionnaire historique des familles de l'ancien Poitou*; Poitiers, 1811.

BONCERF (*Pierre-François*), publiciste français, né vers 1745 à Chasaulx, en Franche-Comté; mort en 1794. Il fut d'abord employé dans les bureaux de Turgot. Après la chute de ce ministre, il se retira en Normandie, où il s'occupa du desséchement des marais de la vallée d'Auge. Lorsque la révolution éclata, il embrassa ses principes avec sagesse. Nommé officier municipal de la ville de Paris, il installa en cette qualité le tribunal civil. Son caractère franc et ferme lui attira des ennemis. On saisit le prétexte de ses anciennes liaisons avec le duc d'Orléans, dont il avait été le secrétaire, et on le traduisit devant le tribunal révolutionnaire. Il n'échappa à la mort que d'une seule voix. Ses principaux ouvrages sont : *Mémoire sur cette question : « Quelles sont les causes les plus ordinaires de l'émigration des gens de la campagne vers les grandes villes, et quels seraient les moyens d'y remédier ? »* 1784, in-8°; — *Observations sur le droit de gruerie dans la forêt d'Orléans*; Paris, in-8°; — *Mémoire sur les moyens de mettre en culture les terres incultes, arides et stériles de la Champagne, en y employant quelques espèces de végétaux, arbres, arbrisseaux ou arbustes, analogues au sol des différentes contrées de cette province*; ibid., in-8°; — *De la nécessité d'occuper avantageusement tous les ouvriers*; ibid., 1789, in-8°; — *Moyens pour éteindre et méthode pour liquider les droits féodaux*; 1790, in-8°; — *la plus importante et la plus pressante Affaire, ou la Nécessité et les Moyens de restaurer l'agriculture et le commerce*; ibid., 1790, in-8°; — *De l'Aliénabilité et de l'Aliénation du domaine*, in-8°; — *Réponse à quelques calomnies*, 1791, in-8°; — *Mémoire sur le desséchement de la vallée d'Auge*; Paris, 1791, in-8°; — *De la Rencolure des laisses de mer*, brochure publiée sous le nom de J.-A. Boudin; ibid., in-8°; — *les Inconvénients des droits féodaux*; Paris et Londres, 1776, in-8° et in-12. Cette brochure, qui parut sous le nom de *Francaleu*, fut condamnée par un arrêt du parlement. Elle eût été brûlée, et l'auteur lui-même eût été poursuivi, sans l'intervention du roi, qui arrêta l'affaire. Elle a été traduite dans toutes les langues de l'Europe. Les principes qu'elle renferme ont servi de base aux décrets du 4 août 1789. La meilleure édition a été donnée par l'auteur en 1791.

Rabbe, Sainte-Preuve et Boisjolin, *Biographie des Contemporains.* — Quérard, *la France littéraire.*

BONCERF (*Claude-Joseph*), littérateur français, frère du précédent, né en 1724 à Chasaulx, en Franche-Comté; mort à Étampes le 22 janvier 1811. Il entra dans l'état ecclésiastique, et devint archidiacre et chanoine dans le diocèse de Narbonne. On a de lui : *le Citoyen zélé, ou la Solution du problème sur la multiplicité des académies*; Londres (Paris), 1757, in-8°;

— *le Vrai Philosophe, ou l'Usage de la philosophie relativement à la société civile, à la vérité et à la vertu; avec l'histoire, l'exposition exacte et la réfutation du pyrrhonisme ancien et moderne;* Paris, 1762, in-12; réimprimé sous le titre de *Système philosophique;* ibid., 1767, in-12; — *la Poétique, ou Épître à un poëte sur la poésie;* ibid., in-8°. *L'Encyclopédie* de Guignes, tome XIII et XIV, contient deux petites pièces de l'abbé Boncerf.

Quérard, *la France littéraire.*

BONCHAMP (*Charles-Melchior-Artus* DE), général vendéen, né dans la commune de Jouverdeil (province d'Anjou), en 1759 mort le 18 octobre 1793. Il servit d'abord dans l'Inde pendant la guerre que soutint la France pour l'indépendance des États-Unis d'Amérique. Il était capitaine au régiment d'Aquitaine lorsque la révolution, qu'il désapprouvait, lui fit quitter cette place. Il se retira alors dans un château situé près de Saint-Florent; c'est là que les insurgés de la Vendée vinrent le chercher pour le placer à leur tête. Général prudent et habile, il battit quelquefois les troupes républicaines, et fut souvent accusé par ses collègues d'indécision et de tiédeur. Il est permis de croire que Bonchamp, quoique royaliste, désapprouvait intérieurement cette guerre sacrilége, et que c'est à la jalousie que lui portaient ses collègues qu'il faut attribuer une partie des revers qu'il éprouva. Blessé à mort devant Chollet, Bonchamp honora sa dernière heure par un acte admirable de générosité. Les Vendéens, furieux de leur défaite, voulaient tuer cinq mille prisonniers républicains : averti par leurs clameurs, le général royaliste se fait porter au milieu d'eux, en disant d'une voix mourante : « Grâce aux prisonniers! » Cet ordre fut exécuté, et les paysans s'écrièrent : « Grâce! Bonchamp le veut, Bonchamp l'ordonne! » et les républicains furent sauvés. Parmi les généraux vendéens, Bonchamp était le plus expérimenté, et il obtint constamment l'estime de ses ennemis. Aussi un artiste, dont la religion politique est précisément opposée à l'opinion pour laquelle Bonchamp se fit tuer, a consacré son ciseau à la reproduction des traits de ce chef de royalistes.

Chauveau et P. Dussieux, *Vie de Bonchamp;* Paris, 1817, in-8°. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — De Courcelles, *Dictionnaire des Généraux français.* — De Barante, *Mélanges hist. et litt.*, t. I p. 146; Paris, 1835. — *Biographie des Contemporains.* — Billard des Veaux, *Mémoires.*

BONCIARIO (*Marc-Antoine*), littérateur italien, né à Antria, près de Pérouse, le 9 février 1555; mort le 9 janvier 1616. Issu de parents pauvres, il eut beaucoup de peine à faire ses premières études. L'évêque de Pérouse, qui reconnut en lui d'heureuses dispositions, le plaça d'abord dans un de ses séminaires, et le conduisit ensuite à Rome, où il eut pour maître le savant Marc-Antoine Muret. De retour à Pérouse, Bonciario y enseigna les belles-lettres avec un grand succès. Il fut infirme, estropié, et même aveugle pendant un grand nombre d'années. Ses principaux ouvrages sont : *Grammatica;* Pérouse, 1593, 1600, 1601, 1630, in-8°; — *Epistolæ in XII libros divisæ;* ibid., 1603, 1604, 1612, 1613, in-8°; — *Seraphidos lib. III, aliaque pia poemata;* ibid., 1606, in-12; — *Idyllia et selectarum epistolarum centuria nova cum decuriis duabus;* ibid., 1607, in-12; — *Opuscula decem varii argumenti;* ibid., 1607, in-12; — *Extaticus, sive de ludicra Poesi dialogus;* ibid., 1607, 1615, in-8°; — *Triumphus augustus, sive de sanctis Perusiæ translatis libri IV;* ibid., 1610, in-12.

August. Oldoin, *Athenæum Ligust.* — Freytag, *Apparatus litterarius*, tom. I. — David Clément, *Bibliothèque curieuse*, tom. V, p. 61. — *Catal. Bibl. Bunav.*, tom. I, p. 1098. — P. Burmann, dans la Préface à l'*Antholog. Lat.*, p. XVI. — Bayle, *Dict. crit.* — Nicéron, *Mémoires.*

***BONCOMPAGNI** (*Balthasar*), savant italien, naquit à Rome le 10 mai 1821. Fils de Louis Boncompagni, il appartient à l'illustre famille des princes de Piombino, qui a donné plusieurs cardinaux et le pape Grégoire XIII. Il fit ses premières études dans la maison paternelle, sous la direction de l'abbé Dominique Santucci, poëte et littérateur distingué (*voy.* SANTUCCI). Héritier d'une grande fortune, il en fait le meilleur usage, et consacre tous ses moments de loisir à de grands travaux d'érudition qui le placeront un jour au premier rang parmi les savants de notre époque. En 1847, il fut nommé par Pie IX membre de l'Académie pontificale *de' Nuovi Lincei*, dont il est aussi bibliothécaire et trésorier.

M. Balthasar Boncompagni a publié : *Della Vita e delle Opere di Guido Bonati, astrologo ed astronomo del secolo decimoterzo;* Rome, (*tipogr. delle Belle Arti*), 1851, in-8°, volume plein d'intéressantes recherches; — *Della Vita e delle Opere di Gherardo Cremonese, traduttore del secolo duodecimo, e di Gherardo da Sabbionetta, astronomo del secolo decimoterzo;* Rome, 1851, in-4°, avec des fac-simile de quelques manuscrits du Vatican; — *Delle Versioni fatte da Platone Tiburtino, traduttore del secolo duodecimo;* Rome, 1851, in-4°, avec des fac-simile en manuscrit. Ces trois ouvrages cités ont été l'objet d'un rapport très-favorable, fait par M. Chasles à l'Académie des sciences de Paris, dans la séance du 14 juin 1852. Parmi les autres écrits de M. Boncompagni, nous mentionnerons encore : *Biografia dell' abate Giuseppe Calandrelli;* Rome, 1840, imprimé dans le *Giornale Arcadico di Scienze, Lettere ed Arti* (t. LXXXII, p. 149); — *Biografia dell' abate Andrea Conti, matematico ed astronoma*, dans le *Giornale Arcadico* (t. LXXXV, p. 12); — Notes à la *Versione di Epigrammi greci dell' abate Domenico Santucci;* Rome, 1841, in-8°; — *Recherches sur les Intégrales définies*, dans le *Journal des Mathématiques* de M. Cralle, à Berlin (t. XXV.

p. 74); — *Alcuni cenni intorno alla di Maddalena Boncompagni, principessa di Piombino*; Rome, 1846; — *Intorno ad alcuni avanzamenti della fisica in Italia nei secoli XVI e XVII*, dans le *Giornale Arcadico* (t. CIV, p. 39;) — *Della Vita e delle Opere di Leonardo Pisano*, dans les *Atti dell' Accademia pontificia de' Nuovi Lincei* (t. V, 28 décembre 1851). X.

BONCOMPAGNO. *Voy.* BUONCOMPAGNO.

BONCORE (*Thomas*), médecin italien, vivait au commencement du dix-septième siècle. Il fut aussi docteur en philosophie et en droit, et agrégé de l'université de Naples. On a de lui : *De populari, horribili ac pestilenti gutturis annexarumque partium Affectione, nobilissimam urbem Neapolim ac totum fere regnum vexante, consilium*; Naples, 1622, in-4°.

Toppi, *Bibliotheca Napoletana*.

BOND (*Jean*), philologue et médecin anglais, né dans le Sommersetshire en 1550, mort le 3 août 1612. Après avoir été vingt ans dans l'instruction publique, il suivit la carrière médicale. On a de lui : *Commentarii in Persium*; Londres, 1614; Paris, 1641; — *Commentarii in Horatium*; Londres, 1606. Ils décorent la charmante édition d'*Horace* donnée en petit format par les Elzevirs. Achaintre les a réimprimés avec des additions, et ils se trouvent dans les principales éditions du poëte latin.

Wood, *Athenæ Oxonienses*. — De Chaufepié, suppl. à *Bayle*. — Baillet, *Jugements*.

BOND (*Olivier*), conspirateur irlandais, né à Dublin en 1720. Préoccupé dès sa jeunesse de l'idée de rendre la liberté à sa patrie, il se lia avec tous les hommes qui comme lui tendaient à ce noble but. Le complot allait éclater, lorsque les conjurés, dénoncés par Thomas Reynolds, furent arrêtés. Accusés d'avoir conspiré contre la vie de George III, roi d'Angleterre, et d'avoir engagé le gouvernement français à faire une descente en Irlande, ils furent condamnés au dernier supplice. Quelques conjurés prirent l'engagement de faire connaître les ramifications du complot, à condition que Byrne, Maccan et Bond auraient la vie sauve et seraient libres de passer à l'étranger : le gouvernement anglais promit tout. Néanmoins les deux premiers furent pendus, et Bond fut trouvé mort dans la prison de Newgate. Des journaux du ministère attribuèrent sa mort à un coup d'apoplexie.

Biographie universelle.

BONDAM (*Pierre*), jurisconsulte et philologue hollandais, né à Campen en 1727, mort le 6 février 1800. Il fut successivement professeur à l'université de Harderwyck et à celle d'Utrecht. Ses principaux ouvrages sont : *Specimen animad. critic. ad loca quædam juris civilis depravata*; Francfort, 1746; — *De linguæ græcæ cognitione jurisconsulto necessaria*; Zutphen, 1755, in-4°; — *Pro græcis juris interpretibus*; 1763, in-4°; — quatre *Harangues académiques*, 1762-73-78-79; deux livres de *Variæ lectiones*; — un *Recueil des chartes des ducs de Gueldre* (en hollandais); Utrecht, 1783-89-93, in-folio.

Biographie Neerlandaise.

BONDE (*Gustave*, comte DE), savant suédois, né à Stockholm en 1682, mort en 1764. Issu d'une famille qui a donné des rois à la Suède, il devint de bonne heure sénateur. Il eut des connaissances variées, et fut longtemps chancelier de l'université d'Upsal. Ses ouvrages, écrits en suédois, roulent sur des sujets de théologie, de physique et d'histoire. Il a aussi traduit des ouvrages de chimie, et laissé en manuscrit des *Mémoires sur la Suède pendant le règne de Frédéric Ier*.

Dan. Tilas, *Éloge de G. Bonde*, dans les *Mémoires de l'Académie des sciences de Stockh.*, année 1764. — Gezelius, *Biografisk-Lexicon*.

***BONDELMONT** (*Christophe*), mathématicien italien, vivait au commencement du quinzième siècle. On a de lui : *De Insulis Archipelagi*, 1422.

Oudin, *de Scriptoribus ecclesiasticis*. — Fabricius, *Bibliotheca latina mediæ ætatis*. — Vossius, *de Historicis latinis et de scientiis mathematicis*.

BONDI (*Clément*), poëte italien, né en 1742 à Mizzano, dans le duché de Parme, mort à Vienne le 21 juin 1821. Il entra dans l'ordre de la compagnie de Jésus, et devint fort jeune encore, professeur d'éloquence au séminaire royal de Parme. L'ordre des Jésuites ayant été supprimé, il publia une ode dans laquelle la cour d'Espagne, l'une des provocatrices de la bulle de suppression, se crut désignée par des allusions offensantes. Pour se soustraire aux ressentiments de cette cour, il chercha un refuge dans le Tyrol autrichien. Pensant qu'il n'avait plus rien à craindre, il rentra en Italie, et, après avoir résidé quelque temps à Venise et à Mantoue, dans la famille Zanardi, il vint habiter Milan, où il trouva une protection dans l'archiduc Ferdinand, et surtout dans sa femme Béatrix d'Este. Ces rapports le conduisirent en 1797 à Brunn, où il fut nommé conservateur de la bibliothèque archiducale, et de là à Vienne, où il devint, en 1816, professeur d'histoire et de littérature de feu l'impératrice. Bondi, qui eut quelque ressemblance avec Métastase, se produisit tour à tour comme poëte lyrique, didactique, satirique et élégiaque, et fut l'auteur favori des dames italiennes par la noblesse et la simplicité de son style, plus encore que par une versification facile et élégante. Ses principaux ouvrages sont les *Bucoliques* et les *Géorgiques* de Virgile, traduites en vers italiens; Parme, 1790; — *l'Énéide*; Parme, 1797, 2 vol. in-8°; Milan, 1804; — *les Métamorphoses* d'Ovide; Parme, 2 vol. in-8°; — plusieurs réimpressions de l'*Athalie* de Racine; — *le Conversazioni*; Venise, 1783; — *Poemetti e varie rime*; ibid., 1785, 1799, in-8°; — *Poesie*; Nice, 1793, 2 vol. in-12; — *la Giornata villereccia*; Parme, 1773; — *Cantates*; ibid., 1794, in-8°;—

le Mariage; ibid., 1794, in-8°; — *la Felicità*; Milan, 1797, in-8°; — *Poésies diverses*; Pise, et dans *le Parnasse italien* de 1806; — deux *Élégies*; Venise, 1816; — *Sentences, Proverbes, Épigrammes et Apologues*; Vienne, 1814; Milan, 1817. Les œuvres complètes de Bondi ont été publiées à Vienne, 1808, 3 vol. petit in-4°.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*.

BONDIOLI (*Pierre-Antoine*), médecin et physicien italien, né à Corfou en 1765, mort à Bologne le 26 septembre 1808. Il n'avait pas encore achevé ses cours à l'université de Padoue, que déjà il avait présenté trois mémoires à l'Académie : le premier sur l'usage des frictions en médecine, le second sur l'électricité comme moyen curatif dans certaines maladies, le troisième sur le son, avec une théorie nouvelle, fondée sur la structure du cerveau. Deux autres mémoires, l'un sur les causes de l'aurore boréale (dans le t. I du *Giornale fisico-medico*, de Brugnatelli), et l'autre sur les aurores boréales locales (dans le t. IX des *Actes de la Société italienne*, 1801), lui valurent les éloges des plus célèbres physiciens. Bondioli pratiqua la médecine à Venise, puis à Constantinople, où il avait accompagné l'envoyé de Venise. Il se rendit ensuite à Paris. Attaché à l'armée d'Italie depuis la bataille de Marengo, il fut nommé, en 1803, professeur de matière médicale à l'université de Bologne, et professeur de clinique à l'université de Padoue en 1806. Outre les mémoires déjà cités, on a de lui : *Sulle vaginali del testicolo*; Vicence, 1789; Padoue, 1790, in-8°; — *Ricerche sopra le forme particolari delle malattie universali, et memoria dell' azione irritativa*.

Mario Pieri, *Éloge de Bondiolo*, dans les *Mem. della Società Italiana*, t. XV. — Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*.

BONDONE *Voy*. GIOTTO.

* **BONDONNET** (*Jean*), écrivain ecclésiastique, né au Mans en 1592, mort au prieuré de Sarcé le 16 mars 1664. Il entra en 1612 dans l'ordre de Saint-Benoît; passa de la maison de Saint-Vincent à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, et revint plus tard dans le Maine comme prieur de Sarcé. Très-attaché à la tradition, ennemi des esprits subtils et raffinés qui nient tout ce qui ne leur plaît pas, il écrivit, en réponse à l'*Histoire des évêques du Mans* d'Ant. le Courvaisier : *les Vies des évesques du Mans restituées et corrigées, avec plusieurs belles remarques sur la chronologie*; Paris, 1651, in-4° : ce livre a pour complément la *Réfutation des trois Dissertations* de M. Jean de Launoy contre les missions apostoliques dans les Gaules au premier siècle; Paris, 1653, in-4°. F.

Ansart, *Bibliothèque litt. du Maine*. — Hauréau, *Histoire littéraire du Maine*.

* **BONDONNET** (*François*), écrivain ecclésiastique, neveu du précédent, mourut le 3 janvier 1693. D'abord pourvu d'une prébende dans l'église collégiale de Saint-Pierre-la-Cour, il obtint la cure de Moulins, près Alençon. Il fut l'adversaire de Blondeau, et prit la défense de la tradition contre les attaques de cet avocat. On a de lui : *Lettre du solitaire Philalète à un de ses amis, touchant le livre de l'Invasion de la ville du Mans*; 1667, in-8°; — *le Triomphe de sainte Scholastique sur les religionnaires de la ville du Mans*; le Mans, 1668, in-4°; — *la Vie du vénérable Joseph-Ignace Leclerc de Coulenne, contenant la pratique des vertus chrétiennes*; le Mans, 1694, in-8°. F.

Hauréau, *Hist. litt. du Maine*.

* **BONDONNET DE PARENCE** (*Antoine*), jurisconsulte, né au Mans le 28 septembre 1662, mort le 16 mai 1742. Avocat du roi au siége présidial du Mans, il fut nommé échevin en 1728. Il a laissé deux ouvrages inédits : *Recueil des décisions et jugements rendus au siége présidial du Mans depuis* 1700 *jusqu'à* 1740, *sur les points de droit les plus importants*, souvent cité dans les *Commentaires* d'O. de Saint-Wast *sur les Coutumes du Maine et de l'Anjou*; — *Observations de M. de Parence sur les* RÈGLES DU DROIT FRANÇAIS de M. Poquet de la Livonière, 1 vol. in-fol. F.

Barth. Hauréau, *Histoire littéraire du Maine*.

BONDT (*Nicolas*), littérateur et philologue hollandais, né en 1732 à Voorbourg, mort en 1792. Il eût pu se faire un nom distingué dans les lettres, s'il n'eût abandonné la littérature pour les affaires. On a de lui : une *Thèse sur* l'épître apocryphe de Jérémie; Utrecht, 1752; — une édition très-soignée des *Lectiones variæ* de Vincent Contarini; ibid., 1754; — *Histoire de la confédération des Provinces-Unies*; ibid., 1756; — une Dissertation *de Polygamia*; ibid., 1756; — un Recueil des harangues de Burmann (*Senior*); la Haye, 1759, in-4°. — On le dit aussi éditeur du livre intitulé *Triga opusculorum criticorum rariorum*; Utrecht, 1755, in-8°.

Burmann, *Notes sur l'Anthologie latine*.

BONDY (*Pierre-Marie* TAILLEPIED, comte DE), magistrat français, né à Paris le 7 octobre 1766, mort à Paris le 12 janvier 1847. En 1792, il fut chargé de diriger la fabrication des assignats. Après le 10 août, il donna sa démission, et resta étranger aux partis alors dominants. Il ne reparut qu'après la fin de l'orage révolutionnaire. S'étant lié avec le prince Eugène, celui-ci le présenta à l'empereur, qui, en 1805, lui donna le titre de chambellan. De Bondy accompagna ce prince dans plusieurs de ses voyages; il le suivit surtout durant la campagne de Wagram, en 1809. A son retour, l'empereur le nomma maître des requêtes au conseil d'État, et l'envoya présider le collége électoral du département de l'Indre. A la même époque, de Bondy fut créé comte de l'empire.

Lorsque Marie-Louise vint en France, de Bondy fut au nombre des personnes chargées de la recevoir à Carlsruhe et de l'accompagner à Paris, en dirigeant les fêtes que toutes les localités par

où elle devait passer lui préparaient. Au mois d'août 1810 il fut nommé préfet à Lyon, fonctions qu'il remplit avec zèle. Le commerce de cette cité le chargea, en 1811, de remercier l'empereur des décrets par lesquels il prohibait les produits des manufactures anglaises. Lorsque les Autrichiens se présentèrent devant Lyon en 1814, de Bondy concourut à la défense de cette ville, et ne quitta la préfecture qu'avec les derniers régiments de l'armée, qui se retira sur Valence. Après la chute du gouvernement impérial, le comte d'Artois fut forcé de satisfaire à l'opinion des Lyonnais, qui rappelaient de Bondy à la tête de l'administration; et après le départ des étrangers toute la ville lui vota des remercîments. Néanmoins il fut remplacé peu après; mais les Cent-Jours ne tardèrent pas à le faire sortir de sa retraite : l'empereur le nomma préfet de la Seine et membre du conseil d'État. En 1816, en 1818 et en 1823, de Bondy fut envoyé par le département de l'Indre à la chambre des députés; en 1827, il fut réélu par l'arrondissement de Châteauroux. Il siégea constamment au côté gauche. Après la révolution de Juillet, il succéda à M. Odilon Barrot dans les fonctions difficiles de préfet du département de la Seine; et si son activité ne répondit pas peut-être aux exigences de ce poste éminent, il se fit estimer par d'excellentes intentions, et acquit de nouveaux droits à la reconnaissance publique par des mesures sages et éclairées. En 1832 il fut remplacé, et élevé en même temps à la pairie. [*Enc. des g. du m.*]

Biographie des Hommes vivants. — *Biographie nouvelle des Contemporains.* — Rabbe, *Biographie des Contemporains.*

* **BONE** (*Henri*), peintre émailleur anglais, né en 1755, mort en 1834. Fils d'un pauvre ébéniste de Cornouailles, il fit son apprentissage dans des fabriques de porcelaine, et vint à Londres, où il peignit d'abord les petits objets de la joaillerie. Son talent d'artiste se révéla pour la première fois en 1780, lorsqu'il exposa à l'Académie royale le portrait en émail de sa femme. Dès lors sa réputation alla croissant, et le succès de même. En 1800, il fut nommé peintre sur émail du prince de Galles. Ses principales productions sont : *l'Amour et la Muse;* 1790; — *la Mort de Didon;* — *Cimon et Iphigénie;* — une *Vénus;* — *l'Espérance nourrissant l'Amour*, d'après Reynolds; — *Bacchus et Ariane*, d'après le Titien; — une autre *Vénus*, d'après le même peintre;— *Bethsabée*, d'après le Poussin; — *la Vierge*, d'après Raphaël; — *l'Assomption*, d'après Murillo; — des *portraits* de personnages de familles historiques.

Annual Biography and Obituary, 1836.— *Gentleman's Magazine*, 1836. — *Penny Cyclopædia*, supplément, t. I.

* **BONECHI** (*Matteo*), peintre, natif de Florence, vivait encore en 1750. Il a laissé à Florence un grand nombre de fresques, dont les plus estimées sont : la *Gloire de saint Pierre d'Alcantara*, à l'église de ce saint; la gloire de *Santa-Maria de' Pazzi* et *quatre Vertus* colossales, à *San-Ferdiano;* une chapelle aux Saints-Apôtres; enfin la voûte de l'église de l'hôpital de *Santa-Maria-Nuova*. E. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Fantozzi, *Guida di Firenze.*

BONEFOUS. *Voy.* BONNEFOUS.

* **BONELLI** (*André*), jurisconsulte italien, natif de Barletta, vivait dans le milieu du treizième siècle. On a de lui : *Commentaria in leges Longobardorum;* Venise, 1537; — *Comment. in tres libros posteriores Codicis;* ibid., 1601, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BONELLI** (*Benoît*), théologien et prédicateur italien, de l'ordre des Franciscains, né à Cavalese, près de Trente, le 26 décembre 1704, mort vers la fin du dix-huitième siècle. Ses principaux ouvrages sont : *Vivo Esemplare di vera penitenza esposto;* Trente, 1729, in-12; — *Epitome, qua theoria praxisque exhibetur sanioris morum doctrinæ;* ibid., 1737, in-8°; — *Vindiciæ Romani Martyrologii* XIII *Augusti sancti Cassiani Foro-corneliensis martyris;* IV *Februarii sanctorum brixionensium episcoporum Ingenuini et Albuini memoriam recolentis;* Vérone, 1751, in-4°; — *Animadversioni critiche sopra il notturno Congresso delle lammie, discorso del P. Gaar sulla strega di Erbipoli, ragguaglio sulla strega di Salisburgo;* Venise, in-4°; — *Tre lettere d'un giornalista oltramontano, in difesa delle Vindiciæ Martyrol. Rom.;* 1754, in-4°; — *Ratiocinio critico-teologico sull' Apologia del Congresso notturno delle lammie;* Venise, 1754; — *Dissertazione intorno alla santità e martyrio del B. Adalpreto o Albreto, vescovo di Trento;* 1755, in-4°; ouvrage dans lequel il y a beaucoup de recherches intéressantes et d'anecdotes utiles pour l'histoire du pays de Trente.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — *Journal des Savants*, 1752, p. 86; 1757; p. 20. — Richard et Giraud, *Biblioth. sacrée.*

BONELLI (*George*), médecin et botaniste italien, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il fut professeur de médecine à Rome, et cultiva particulièrement la botanique; mais il contribua peu aux progrès de cette dernière science, bien que favorisé par les circonstances et protégé par les souverains pontifes, qui lui donnèrent souvent des marques de munificence. On a de lui : *Memoria intorno all' oglio di ricino;* Rome, 1782, in-8°; — *Hortus Romanus, juxta systema Tournefortianum paulo strictius distributus;* ibid., 1772, 1784, 8 vol. in-fol., avec 800 planches coloriées. Ce grand ouvrage, terminé en 1784, a été continué par Nicolas Martelli, qui l'a disposé suivant le système de Linné, et par Liberato et Constantin Sabbati, pour les figures.

Biographie médicale.

BONELLI (*François-André*), naturaliste

italien, né en 1784 à Cuneo, en Piémont; mort à Turin le 19 novembre 1830. A l'âge de vingt ans, il avait déjà fait une riche collection de quadrupèdes, d'oiseaux et d'insectes indigènes. En 1809, il remplaça le professeur Giorna à l'Académie des sciences de Turin, et obtint la chaire d'histoire naturelle à l'université de cette ville. De retour d'un voyage en France, où il se mit en relation avec les plus célèbres naturalistes de l'époque, il fut nommé directeur du Musée d'histoire naturelle de la même ville. On a de lui : *Specimen Faunæ subalpinæ*, 1807, où sont décrits une foule d'insectes nouveaux ou rares, utiles ou nuisibles à l'agriculture. Parmi les mémoires que Bonelli a insérés dans le recueil de l'Académie des sciences de Turin, nous citerons les suivants : *Observations entomologiques sur les scarabées*; — *sur le passage périodique de certains oiseaux en Italie*; — une *Notice* sur l'hippopotame, et une autre sur le *trachyterum cristatum*.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, etc.

* **BONELLI** (*Louis*), théologien philosophe italien, né à Rome en 1797, mort dans la même ville le 22 octobre 1840. On a de lui : *Examen historique des principaux systèmes de philosophie*; Rome, 1829; — *Examen du déisme*; ibid., 1830; — *Institutions de logique et de métaphysique*, en latin; ibid., 1832; — *Histoire de la philosophie allemande, depuis Leibnitz jusqu'à Hégel*; ibid., 1837.

Feller, *Dict. hist.*, édit. de Ch. Weiss.

BONER (*Ulric*), fabuliste allemand du commencement du quatorzième siècle. Il vivait à Vienne, et appartenait à l'ordre des Dominicains. La première édition de son livre de fables, intitulé *Der Edelstein* (le Joyau), parut à Bamberg en 1461, petit in-fol.; la meilleure est celle que M. Benecke a publiée à Berlin en 1816, avec un bon glossaire.

Conversations-Lexicon.

* **BONER** (*Jérôme*), traducteur allemand, vivait à Colmar dans la première moitié du seizième siècle. Il a traduit en allemand (ancien dialecte) les ouvrages suivants : *Chroniques* de Paul Orose; Colmar, 1529, in-fol.; Francfort, 1576, 1581, in-fol.; — *les Métamorphoses* d'Ovide; 1530, in-fol.; — *l'Histoire* d'Hérodien; Augsbourg, 1531, 1532, in-fol.; Francfort, 1565, in-8°; — *les Histoires* de Justin; Augsbourg, 1531, 1532, in-fol.; — *la Guerre du Péloponnèse* de Thucydide; ibid., 1532, in-fol.; — *les Vies* de Plutarque; Augsbourg, 1534, in-fol.; Strasbourg, 1555, in-fol.; — *Histoire* d'Hérodote; Colmar, 1535, in-fol.; Augsbourg, 1535, in-fol.; — *la Cyropédie* de Xénophon; Augsbourg, 1540, in-fol.; — *les Philippiques* de Démosthène, ibid., 1543, in-fol.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

* **BONERBA** (*Raphaël*), théologien italien, de l'ordre des Augustins, né vers 1600 à San-Filippo d'Argivo, en Sicile; mort le 5 avril 1681. On a de lui : *Totius philosophiæ naturalis Disputationes per quatuor tractatus distributæ*; Palerme, 1671, in-4°; — *Viridarium in plures partes condivisum, in quibus per plura quodlibeta tota florescit theologia moralis*; ibid., 1671, 1674, in-4°; — *Sacri problemi sopra gli Evangeli di quaresima resoluti*; part. I, ibid., 1661, 1667, in-4°; part. II, ibid., 1667, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

BONET ou **BONT** (*saint*), en latin *Bonus*, *Bonitus*, né en France vers 624, mort à Lyon le 15 janvier 710. Il fut successivement référendaire ou chancelier de saint Sigebert III, roi d'Austrasie, et gouverneur de la province de Marseille en 680, sous Thierri III. Il succéda en 689 à saint Avit, son frère, évêque de Clermont. Après dix ans d'épiscopat, il se retira à l'abbaye de Marlieu, où il se livra pendant quatre ans aux pratiques d'une austère pénitence.

Bolland, *Act. Sanct.*

BONET DE LATES, médecin, astrologue et mathématicien provençal, juif de naissance, vivait au commencement du seizième siècle. On a de lui : *De annuli astronomici utilitate*; Paris, 1506 : ce traité, dédié au pape Alexandre VI, a été réimprimé à Paris en 1507, 1521 et 1534, à la suite de la *Sphæra* de Sacrobosco. L'auteur y enseigne les moyens de mesurer la hauteur du soleil et des étoiles, et de trouver l'heure, de nuit comme de jour.

De Rossi, *Dizion. degli autori ebrei.* — *Biographie medicale.*

BONET (*Jean-Paul*), philanthrope espagnol, né dans le royaume d'Aragon, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Reduccion de las letras y artes para enseñar a hablar a los mudos*; Madrid, 1620, in-4°; ouvrage curieux et intéressant, où l'auteur donne la méthode de rendre la parole aux muets, méthode qui paraît avoir été inventée en Espagne, dans le seizième siècle, par le bénédictin Pierre Ponce.

Morhof, *Polyhistor.* — Antonio, *Biblioth. hispana nova.* — Moralès, *Description de l'Espagne*, p. 38. — Grégoire Majans, *Specimen Bibliothecæ hispano-majansianæ.*

BONET (*Nicolas*), théologien, surnommé *le Docteur profitable*, de l'ordre des Franciscains, mort en 1360. Il fut légat du pape Benoit XII en Tartarie, et devint évêque de Malte en 1342. Il s'est surtout rendu célèbre par la singularité de ses opinions. Il soutint, par exemple, que ces paroles de Jésus-Christ sur la croix : « Femme, voilà votre fils, » avaient été suivies d'une transubstantiation réelle, et qu'à l'instant même saint Jean était devenu le fils de la sainte Vierge. On a de lui : *Postilla in Genesim*; Venise, 1505; — *Commentarii super IV libros Sententiarum*; — *Interpretationes in præcipuos libros Aristotelis, præsertim in Metaphysicam*; Venise, 1505, in-fol.

Willot, *Athenæ sodalitii Franciscani.* — Wadding, *Biblioth. Scriptorum ordinis Minorum.* — Jean de

Saint-Antoine, *Biblioth. universorum Franciscanorum.* — Fabricius, *Biblioth. latina mediæ ætatis.* — Prosper Marchand, *Dictionnaire historique.* — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.*

***BONET** (*Paul*), théologien français, de l'ordre des Carmes, vivait dans le commencement du quinzième siècle. Son principal ouvrage est : *Viridarium mundi, sive de ortu, frugibus et floribus Carmelitarum, libri III.*

Possevin, *Apparatus sacer.* — Vossius, *De historicis latinis.* — Alègre, *Paradisus Carmelitarum.* — Fabricius, *Biblioth. latina mediæ ætatis.*

***BONET** (*Thomas*), biographe français, de l'ordre des Bénédictins, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. On a de lui : *Recherches curieuses sur quelques qualités et actions héroïques du cardinal Mazarin*; Paris, 1645, in-8°.

Lelong, *Biblioth. hist. de la France*, édit. Fontette.

BONET (*Théophile*). *Voy.* BONNET.

***BONETTI** (*Pierre-Paul*), jurisconsulte italien, natif de Crémone, mort à Milan en 1691. On a de lui : *Antiqua ducum Mediolanensium decreta*; Milan, 1654, in-fol.; — *Armamentarium, sive edicta de armis, edita a Mediolani gubernantibus*; ibid., 1688, in-fol; — *Elenchus onerum impositorum subditis Mediolanensis provinciæ ab excessu Francisci II, ad annum* 1662; ibid., in-fol.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

***BONETUS** ou **BONET** (*N...*), astronome français, vivait dans le quinzième siècle. On a de lui : *Compositio annuli astronomici*; Paris, 1506; — *Textus de sphæra Jo. de Sacrobosco, cum compositione annuli astronomici Boneti et Geometria Euclidis*; ibid., 1527, in-fol; — *Tabulæ astronomicæ*, ms. de la Bibl. imp. (1).

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

***BONFA** (*Jean*), astronome français, de l'ordre des Jésuites, né à Nîmes le 30 mai 1638, mort à Avignon le 5 décembre 1724. Il enseigna successivement les mathématiques à Avignon et à Marseille. On a de lui : *Observations astronomiques*, imprimées dans différents recueils : les connaisseurs, Cassini surtout, en faisaient grand cas; — *Carte géographique du comté Venaissin*, 1699; — *Lettre touchant une nouvelle invention de faire des pendules de carton*, dans le *Journal des savants*, 1679; — *Nouvelle manière de marquer dans les quarts de cercle et dans les demi-cercles, pour petits qu'ils soient, les minutes, secondes, tierces, quartes, de la grandeur qu'on souhaitera*; ibid., 1686.

Ménard, *Histoire de Nîmes.* — Nicolas, *Biographie du département du Gard*; Nîmes, 1881.

***BONFADINO** (*Barthélemi*), historien italien, vivait au commencement du dix-septième siècle. On a de lui : *Narrazione dell' origine come fù instituito il S. Giubbileo dell' anno santo nella Lege mosaica e da sommi Pontefici romani*; Milan, 1600, in-8°; traduite en français, Lyon, 1600, in-8°; — *le Ceremonie che usano i sommi Pontefici ad aprir la porta santa*; Rome, 1600, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

BONFADIO (*Jacques*), littérateur italien, né vers le commencement du seizième siècle à Gazano, près de Salo, diocèse de Brescia; mort le 19 juillet 1559. Après avoir été successivement secrétaire de deux cardinaux, il mena une vie errante et précaire pendant cinq ans. Il résida quatre ans à Padoue, et vint enfin se fixer à Gênes, où il occupa une chaire de philosophie. Convaincu d'un crime dont la peine était le feu, il eut, par grâce, la tête tranchée avant d'y être jeté. On a de lui : *Annalium Genuensium ab anno* 1528 *recuperatæ libertatis usque ad annum* 1550, *libri quinque, nunc primum in lucem editi*, etc.; Pavie, 1586, in-4°; Brescia, 1747, in-8°; ibid., 1759, in-8°, avec la traduction italienne par Barthélemy Paschetti : cet ouvrage, que l'auteur avait entrepris sur l'invitation de la république de Gênes, et qu'il n'a pas eu le temps d'achever, est écrit d'une manière concise et élégante; — *Lettere famigliari di Jacopo Bonfadio, ecc., con altri suoi componimenti in prosa ed in verso, e colla vita dell' autore, scritta dal sig. conte Giammaria Mazzuchelli*; Brescia, 1746, in-8°.

De Thou, *Hist.*, liv. 23. — Fabricius, *Conspectus Thesauri Litterar. Italiæ*, p. 81. — Papadopoli, *Histor. Gymnasii Patavini*, tom. II. — Freytag, *Analecta litteraria*, p. 141. — David Clément, *Bibliothèque curieuse*, t. V, p. 63. — *Catal. Bibl. Bunav.*, tom. I. — Bayle, *Dictionnaire critique.*

BONFANTE (*Ange-Mathieu*), poëte, philosophe et botaniste italien, natif de Palerme, mort en 1676. On a de lui : *la Fortuna di Cleopatra*, poëme héroïque; Palerme, 1644; — *l'Amore fedele di Bianca da Bassano*; ibid., 1653; — *Recueil de vers*; — *Lettera sulla botanica*; Naples, 1673. Il a encore laissé en manuscrit : *Vocabularium botanicum*; — *Politicorum, civilium et œconomicorum axiomata epocha*; — *De morte amplectanda et de vitæ contemptu carmen*; — *De lythiasi, nephritide, ac renum et vesicæ vitiis Quæstiones*; — *CCCC discorsi academici*; — *Synonymes de la langue italienne.*

Oldoini, *Athenæum Ligusticum.*

BONFINI (*Antoine*), historien, traducteur et philologue italien, né à Ascoli, dans la Marche d'Ancône, en décembre 1427; mort en 1502. Il occupa d'abord à Recanati une chaire de littérature grecque et latine. Appelé à la cour de Mathias Corvin, roi de Hongrie, il y eut le titre de gouverneur et de maître de la reine Béatrix d'Aragon. Ladislas, successeur de Mathias, lui conserva ses titres et ses pensions. Ses principaux ouvrages sont : *Rerum Ungaricarum decades tres, nunc demum industria Martini Brenneri Bistricensis Transsylvani in lucem editæ*, etc.; Bâle, 1543; ibid., 1568, in-fol., édit. complète; *cum additionibus Jo. Sambuci, Michaelis-Ritii, Callimachi Experientis, Nicolai Olai*,

(1) Ce Bonet est peut-être le même que *Bonet de Latès.*

Alexandri Cortesii et Abrahami Baskchay, Francfort, 1581, in-fol.; Cologne, 1690, in-fol. : cet ouvrage se recommande par la précision des faits, l'ordre et l'élégance du style; — *Flavii Philostrati Lemnii libri duo de vitis sophistarum*, *Antonio Bonfinio interprete* (*ex ædibus Schurerianis*); 1516, in-4°, avec beaucoup de corrections de Fréderic Morel; Paris, 1608, in-fol.; — *Hermogenis libri de Arte rhetorica et Aphthonii sophistæ progymnastica*, *Antonio Bonfinio intèrprete*; Lyon, 1538; — *in Horatium Flaccum Commentarii*; Rome, in-4°; avec les commentaires de *Badius Ascensius*, Paris, 1519, in-fol.; — *Symposion Beatricis, sive Dialogi tres de Pudicitia conjugali et Virginitate*; Bâle, 1572 et 1621, in-8°; — une *Relation de la prise de Belgrade* par Mahomet II en 1456, insérée dans le *Syndromus rerum Turcico-Pannonicarum*; Francfort, 1527, in-4°.

Bayle, *Dict. hist.* — Vossius, *de Historicis latinis.* — Gaddius, *de Scriptoribus ecclesiasticis.* — Czwittinger, *Specimen Hungariæ literatæ.* — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana.*

* **BONFINI** (*Sylvestre*), jurisconsulte italien, natif de Bertinoro, dans la Romagne, vivait dans la dernière moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Notabilia ad bannimenta generalia dictionis ecclesiasticæ*; Cesena, 1661, 1666, 1678, in-4°; avec des additions de François-Antoine Bonfini, Lucques, 1714, 2 vol. in-fol.; Venise, 1741, in-fol.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BONFINI** (*François-Antoine*), jurisconsulte italien, petit-fils du précédent, natif de Bertinoro, dans la Romagne, mort le 7 septembre 1739. On a de lui : *De Jure fidei commissorum magis controverso disputationes*; Venise, 1741, 2 vol. in-fol.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BONFIOLI** (*Antoine*), théologien italien, natif de Bologne, mort le 1er novembre 1624. Il fut nommé évêque de Carinola en 1622. On a de lui : *De vera sacerdotis Perfectione*; Bologne, 1609, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BONFIOLI** (*Horace-Marie*), jurisconsulte italien, natif de Bologne, mort le 4 juin 1702. Après avoir été professeur de droit civil et canonique, il entra dans la congrégation de Saint-Philippe de Néri. On a de lui : *De Immobilitate terræ*; Bologne, 1667, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BONFIOLI** (*Sylvestre*), médecin et astrologue italien, vivait à Bologne vers le milieu du dix-septième siècle. On a de lui : *Discorsi astrologici*; — *Trattato degl' Idoli*, dans la *Descrizione del Museo Cospiano* de Laurent Legati; Bologne, 1667, in-12.

Biogr. médicale. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BONFONS** (*Nicolas*), libraire et antiquaire français, vivait à Paris vers la fin du seizième siècle. On a de lui : une édition revue et augmentée des *Antiquités, chroniques et singularités de Paris*, par Gilles Corrozet; Paris, 1581, 1586, in-16; ouvrage encore augmenté par Jacques du Breuil.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, édition Fontette.

BONFOS (*Manahem*), lexicographe français, juif de Perpignan. On a de lui : *Michhal-Jofi* (Perfection de beauté), ou *Liber definitionum*, en hébreu; Salonique, 1567, in-4° : c'est un manuel lexique dans lequel l'auteur explique les termes des sciences connues de son temps.

La Croix du Maine et Duverdier, *Bibl. franç.*, édit. de Rigoley de Juvigny.

BONFRÈRE (*Jacques*), en latin *Bonfrerius*, hébraïsant et théologien flamand, de l'ordre des Jésuites, né en 1573 à Dinand-sur-Meuse, mort à Tournay le 9 mars 1643. On a de lui : *Pentateuchus Mosis commentario illustratus*, et *Proloquia in totam Scripturam sacram*, réunis dans le même volume; Anvers, 1625, in-fol : les commentaires sont estimés, et les prolégomènes sont clairs et méthodiques; — *Commentaire sur Josué*, *les Juges*, et *Ruth*, en latin; Paris, 1631, in-fol.; — *Commentaires sur les Livres des Rois et des Paralipomènes*, en latin; Tournay, 1643, 2 vol. in-fol.; — *Commentaire sur l'Onomasticon*, ou *Description des lieux et des villes de l'Écriture sainte*; Paris, 1631, in-fol.; ibid., 1707, in-fol., avec de nouvelles notes et une carte géographique de la terre sainte, par Jean Leclerc.

Alegambe, *Bibliotheca Scriptorum Societatis Jesu.* — Valère André, *Bibliotheca Belgica.* — Sweert, *Athenæ belgicæ.* — Le Mire, *Elogia illustrium Belgii Scriptorum.*

BONGARS (*Jacques*), savant critique calviniste, né à Orléans en 1546, mort à Paris le 29 juillet 1612. Henri IV l'employa pendant trente ans dans différentes négociations importantes. Sixte V ayant fulminé, en 1585, une bulle contre le roi de Navarre et le prince de Condé, Bongars, alors ambassadeur à Rome, y fit une réponse pleine de hardiesse, et l'afficha lui-même au champ de Flore. On a de lui : une édition de *Justin*, avec de savantes notes; Paris, 1581, in-8°; — *Collectio Hungaricarum rerum Scriptorum*; Francfort, 1600, in-fol.; — *Gesta Dei per Francos, sive Orientalium expeditionum et regni Francorum Hierosolymitani Scriptores varii coætanei, in unum editi*; Hanau, 1611, t. II, un vol. in-fol.; recueil estimé, et souvent cité pour la sublimité du titre : *Gesta Dei per Francos*; — *Jacobi Bongarsii Epistolæ*; Leyde, 1641. Les écrivains de Port-Royal en publièrent une traduction, sous le nom de *Brianville*; Paris, 1668, 1680, 2 vol. in-12; la Haye, 1695, in-12. Sinner a fait imprimer des *Extraits de quelques poésies* au douzième, treizième et quatorzième siècle, tirées des manuscrits de Bongars; Lausanne, 1759, in-8°.

Bayle, *Dictionnaire critique.*

BONGARS (*Jean-François-Marie*, baron DE), général français, né à Rieux (Seine-Inférieure) le

11 mars 1758, mort vers 1820. Il entra dans les pages du roi en 1770. Sous-lieutenant en 1774, il a commandé comme colonel le régiment de Noailles de 1790 à 1791, et servit de 1795 et 1796 sous le prince de Condé. Lorsque, en 1803, l'armée de Condé fut licenciée, Bongars entra au service du prince de Hohenzollern-Hechingen, dont il commanda le contingent en 1806. Il fit en cette qualité la campagne de Silésie dans le 9e corps de l'armée française. En 1807, il servit en Portugal, fut fait prisonnier par les Anglais, et délivré lors de la prise de la Corogne par les Français. Il entra l'année suivante au service du roi de Westphalie, Jérôme Bonaparte. Bongars fut nommé général de brigade en 1809. Il fit en cette qualité la campagne contre l'Autriche, et fut chargé de poursuivre le chef de partisans prussiens Schill et le duc de Brunswick-Œls, dont la conduite avait été désavouée par le roi de Prusse. Nommé général de division en 1812, il rentra en France avec le roi de Westphalie en 1813. Il y prit du service en qualité de général de brigade, et conserva ce grade en 1814, pendant la première restauration; mais ayant accepté un commandement pendant les Cent-Jours, il fut mis à la retraite au retour des Bourbons. On a du général Bongars une traduction française des *Institutes militaires de Végèce*; Paris, 1772, in-12; — *l'Éloge de Philippe V*, roi d'Espagne, traduit de l'espagnol de don Joseph Vieyra de Clarjo Lodi; 1780, in-8°.

De Courcelles, *Dictionnaire des Généraux français*. — *Biographie des Contemporains*.

BONGARTEN (*Anichius*), capitaine allemand, vivait dans la dernière moitié du quatorzième siècle. Il réunit sous ses ordres, en 1358, une troupe de douze cents gendarmes, et se mit avec eux au service des Siennois, qui faisaient alors la guerre aux Pérousins. En 1359, il abandonna le parti de Sienne et se joignit au comte Lando, chef de l'une de ces bandes redoutables connues sous le nom de *Grandes Compagnies*. Ces deux capitaines désolèrent plusieurs contrées de l'Italie, pillant les campagnes et levant sur les villes d'énormes contributions. Ces brigandages n'empêchèrent pas Bongarten de se mettre plus tard à la solde de plusieurs princes d'Italie, auxquels, malgré son habileté bien reconnue, il fut plus nuisible par sa déloyauté et ses trahisons qu'il ne leur fut utile par ses talents militaires.

Sismondi, *Histoire des Républiques Italiennes*.

* **BONGEVILLE** (*Guillaume*), chroniqueur français, vivait dans la seconde moitié du treizième siècle. Il était Normand, et fut moine de l'abbaye du Bec. Il laissa en manuscrit : *Chronicon ab anno M ad annum MCCLXXX*.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France* (édition Fontette), n° 16904.

* **BONGIORNO** (*Ferdinand*), jurisconsulte et canoniste italien, natif de Palerme, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il remplit de hautes fonctions judiciaires. On a de lui : *Adnotationes ad bullam Nicolai V et regiam pragmaticam Alphonsi de Censibus*; Palerme, 1609 et 1612; — *Lectura super ritu regni Siciliæ*; Palerme, 1614; — *Allegationes super nullitate secundi decreti in causa Floridiæ*; ibid., 1626; — *Consilia octo decisiva*, dans les *Consilia selecta* de Pierre de Lune; ibid., 1627; — *Adnotationes ad Consuetudines Panormi*, sans indication de date.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BONGIOVANNI, en latin **BONJOHANNES** (*Antoine*), savant italien, né à Perrarolo en 1712, vivait encore en 1760. Il étudia à Padoue, d'où il se rendit à Venise, et y entreprit avec Zanetti les catalogues de la bibliothèque de Saint-Marc. Ses principaux ouvrages sont : *Græca scholia scriptoris anonymi in Homeri Iliada, lib. I, ex vetusto codice bibliothecæ Venetæ*; Venise, 1740; — *Græca D. Marci Bibliotheca, codicum manuscriptorum per titulos digesta*; Venise, 1740; — *Latina et Italica D. Marci Bibliotheca, codicum manuscriptorum per titulos digesta*; ibid., 1741, en collaboration avec Zanetti; — *Leontii monachi Hierosol. quædam ad historiam ecclesiasticam spectantia e græco versa*; Lucques, 1752; — *Varj Epigrammi della Greca Antologia, recati in lingua volgare*; Venise, 1752; — *Libanii sophistæ Orationes XVII nunc primum e mss. codd. eruit, latine vertit, notisque illustravit*; Venise, 1754; — *Constitutiones aliquot imp. Theodosii et Juliani, e MS. codice primum editæ*, dans la dernière édition du code Théodosien; Venise, in-fol.; — *Theodoreti opuscula duo, nunc primum ex codice MS. bibliothecæ Vindobon. vulgata*; Venise, 1759.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Sax, *Onomasticon litterarium*, VII.

* **BONGIOVANNI**, en latin **BONJOHANNES** (*François*), astronome italien, originaire de Naples, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il laissa : *Discursus astronomicus super Lunationes anni bissextilis*; Naples, 1752; — *Super Lunationes cæterosque aspectus quos habet luna cum sole anno 1753*; ibid., 1753.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BONGO ou **BONGES** (*Pierre*), savant italien, natif de Bergame, mort le 24 septembre 1601. Il était chantre et chanoine de la cathédrale de Bergame, et se rendit célèbre par ses connaissances dans les langues anciennes, le latin, le grec, l'hébreu, les belles-lettres, la musique, les mathématiques, la philosophie, la théologie; enfin dans les sciences occultes et cabalistiques. On a de lui : *De mystica numerorum significatione*; Bergame, 1583 et 1584; Venise, 1585, in-8°. La 3e édit. de ce livre fut publiée sous ce titre : *Numerorum mysteria ex abditis plurimarum disciplinarum fontibus hausta*; Bergame, 1585, in-fol.; 1599, in-4°, avec un appendice; Paris, 1617 ou 1618.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BONGUYOD (*Marc-François*), convention-

nel, né en 1751 à Moirans (Jura), mort le 28 octobre 1805. Il était administrateur de son département lorsqu'il fut nommé député à la convention nationale : il siégea dans la Plaine, vota dans le procès de Louis XVI pour la réclusion perpétuelle. « Pressé par ma conscience, dit-il, j'ai reconnu Louis coupable de haute trahison. On me demande mon opinion sur la peine, je crois que c'est la mort; mais l'intérêt de ma patrie me fait penser qu'il vaut mieux qu'il reste en détention, parce qu'elle peut hâter la paix. » Il prit plusieurs fois la parole sur les lois civiles, parla contre le divorce, contre la loi qui fixait à vingt et un ans la majorité. Après la session, Bonguyod se retira dans son département, où il reprit son ancienne profession d'avocat. Attaché par conviction à la république, il ne put voir, sans une profonde douleur, l'avénement de Napoléon à l'empire; et à partir du 18 brumaire il donna dans sa conduite des marques d'aliénation mentale. On ne sait si sa mort a été l'effet d'un accident ou de sa volonté; mais il a été trouvé noyé dans une mare près de Moirans.

Biographie des Contemporains. — Petite Biographie conventionnelle.

* **BONHAM** (*Thomas*), médecin anglais, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *the Surgeon's closet*, édité par Édouard Porton de Pelworth; Londres, 1630. C'est un recueil de thérapeutique chirurgicale.

Carrère, *Bibliothèque litt. de la Médecine.*

* **BONHEUR** (Mlle *Rosa*), peintre de paysages et d'animaux, née à Bordeaux le 22 mars 1822, eut pour maître Raymond Bonheur, son père. Cette artiste, qui, depuis quelques années déjà, s'est acquis par son talent une belle réputation, débuta au salon de 1841 par deux petits tableaux : *Deux Lapins*, et *Chèvres et Moutons*. En 1842, elle exposa des *Animaux dans un paturage*, effet du soir; — une *Vache couchée dans un pâturage; — le Cheval à vendre;* — en 1843 : *Chevaux sortant de l'abreuvoir*, et *Chevaux dans une prairie;* — en 1844 : *Vaches au pâturage* (bord de la Marne); — *Moutons dans une prairie; — la Rencontre*, paysage avec animaux ; — un *Ane;* — en 1845 : *les Trois Mousquetaires; — la Brebis et son Agneau égarés pendant l'orage; — le Labourage; — Taureau et Vaches, Bélier, Brebis et Agneau; — Vaches au pâturage;* — en 1846 : un *Troupeau cheminant; — le Repos; — Moutons et Chèvres;* — un *Pâturage*, et un dessin *Brebis et Agneau;* — en 1847 : *Labourage*, paysage et animaux ; — *Moutons au pâturage; — Étude d'Étalons*, et *Nature morte;* — en 1848 : *Bœuf et Taureaux*, race du Cantal; — *Pâturage des Bœufs de Solers;* — étude de *Chien courant*, race de Vendée; — *le Meunier cheminant;* — un *Taureau* et une *Brebis*, en bronze. Enfin, en 1849 et 1850, Mlle Bonheur a exposé, entre autres tableaux remarqués, *le Labourage Nivernais;* et un *Effet du matin*.

La famille de Mlle Rosa Bonheur semble prédestinée aux arts, et compte autant de peintres et de sculpteurs que de membres. Outre le chef de cette famille, Raymond Bonheur, décédé en 1849, et dont tous les livrets de l'exposition ont enregistré les œuvres depuis 1830, on remarque M. Auguste Bonheur, peintre; M. Isidore Bonheur, sculpteur; et Mme Peyrol (née Juliette Bonheur), peintre, qui seconde sa sœur, Mlle Rosa, dans la direction de l'école gratuite de dessin pour les jeunes filles, qui lui a été confiée, en 1849, par la ville de Paris. Le chef-d'œuvre de Mlle Rosa Bonheur, *le Labourage Nivernais*, a obtenu les honneurs de la galerie du Luxembourg, ce Panthéon des artistes vivants, et mérité d'être reproduit par la gravure. En 1853, enfin, Mlle Rosa Bonheur, qui, depuis deux ans, n'avait pu envoyer d'œuvres au salon, tant était grande l'impatience des amateurs qui les lui enlevaient encore imparfaites, a exposé le *Marché aux Chevaux*, et *Vaches et Moutons dans un chemin creux*. J. F. D.

Livrets d'Exposition.

BONHOMME (...), théologien français, vivait dans la dernière moitié du dix-huitième siècle. Il était docteur de Sorbonne et bibliothécaire des cordeliers de Paris. On a de lui : *Consultation sur la société des francs-maçons;* Paris, 1748, in-8°, insérée dans *l'Orateur franc-maçon;* Berlin, 1767; — *Relation de l'apparition visible de Jésus-Christ au Saint Sacrement, arrivée à Marseille dans l'église des Cordeliers, à la Pentecôte;* 1754, in-12; — *Réflexions d'un franciscain contre l'Encyclopédie* de l'édit. de 1754, réimprimées sous le nom du P. Fruchet, et intitulées *Éloge de l'Encyclopédie et des Encyclopédistes;* la Haye, 1759, in-12; — *l'Anti-Uranie*, ou *le Déisme comparé au christianisme*, lettres en vers à Voltaire; Paris, 1763, in-12.

Quérard, *la France littéraire.*

BONHOMME (*Jean*), chirurgien avignonais, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il laissa : *Traité de la céphalotomie*, ou *Description anatomique des parties que la tête renferme;* Avignon, 1738, 1749.

Journal des Savants, 1749.

* **BONHOMO** (*Jean-François*), prélat sarde, né à Verceil vers la fin du quinzième siècle, mort en 1587. Il était ami de saint Charles Borromée, qui l'envoya en 1569 pour obtenir du pape la confirmation du concile de Milan. Cet envoyé, plein de zèle et de lumières, devint évêque dans sa patrie en 1522. Grégoire XIII le nomma son nonce en Suisse et à Cologne; et ce fut le premier nonce permanent en Allemagne, où il fit publier les décrets du concile de Trente. On lui doit : *Reformationis ecclesiasticæ decreta generalia;* 1585, in-8°; ouvrage que le pape Benoît XIV a souvent cité avec éloge.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.*

* **BONI** (*Pierre-Antoine*), médecin italien, natif de Ferrare, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il s'occupa surtout d'alchimie. On a de lui : *Rationes pro alchimia et contra*; Venise, 1546, dans le recueil *De lapide philosophorum* de Jean Lucinio; — *Margarita preziosa, ossia Introduzione all' arte chimica*; Bâle, 1572, et Strasbourg, 1622.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BONI** (*Giacomo-Antonio*), peintre, né à Bologne en 1688, mort à Gênes en 1766. Il fut successivement élève de Donato Creti, de Carlo Cignani, et de Marc-Antonio Franceschini. Il aida Franceschini dans ses travaux à Gênes et à Rome; il travailla aussi à Parme, à Brescia et à Bologne; mais c'est dans le Piémont qu'il faut chercher ses principaux ouvrages. Il s'établit à Gênes en 1726, et pendant le reste de sa longue carrière il enrichit cette ville d'un grand nombre de tableaux, et surtout de fresques d'un coloris généralement faible, faute d'empâtement suffisant, mais bien dessinées, et plaisant à l'œil par la grâce, la délicatesse et l'entrain. Tels sont les deux plafonds du palais Durazzo, *la Naissance de Bacchus*, et *Vulcain remettant à Thétis les armes d'Achille*; et *Jupiter enfant tetant la chèvre Amalthée*, du palais Pallavicini, composition d'un charme inexprimable. L'ouvrage le plus important de Boni est la voûte de l'oratoire de *Santa-Maria della Costa* près San-Remo, dans l'État de Gênes.

E. B—n.

Crespi, *Felsina pittrice*. — Lanzi, *Storia pittorica*.

BONI (le père *Mauro*), archéologue et bibliographe italien, né à Gênes le 3 novembre 1746, mort le 4 janvier 1817. Il commença ses études chez les jésuites de Crémone, et il entra dans leur société, dont les supérieurs l'envoyèrent à Rome, où il prononça ses vœux, et fit son cours de théologie à l'université de la Sapience. Il étudia en même temps l'histoire ecclésiastique et les auteurs classiques de l'antiquité. On l'envoya professer la rhétorique dans un collége d'Allemagne, en attendant qu'il eût atteint l'âge d'entrer dans les ordres sacrés. En 1772, il fut chargé de classer, à Raguse, le musée du comte Durazzo. Lorsque la compagnie de Jésus fut supprimée, le P. Boni se retira dans le Crémonais, où il vécut des revenus d'une chapelle dont il avait obtenu la collation. Peu de temps après, il fut nommé professeur de littérature au séminaire de Crémone, et plus tard vice-recteur du collége de Bergame. Il profita des loisirs que lui laissait ce dernier emploi pour entretenir une correspondance littéraire avec Morcelli, Lanzi, Andrès, Tiraboschi, et plusieurs autres de ses anciens confrères. A Venise, où il fut appelé pour entrer, comme précepteur, chez le prince Giustiniani, il recueillit de précieux documents relatifs à l'histoire vénitienne. Après les événements de 1814, il alla chez les jésuites de Reggio remplir les fonctions de bibliothécaire et de maître des novices. On a de lui : *Degl' autori classici sacri, profani, greci e latini, bibliotheca portatile*; Venise, 1793, 2 vol. in-8°; le P. Boni s'était associé Barth. Gamba pour cet ouvrage, traduit de l'anglais d'Edw. Harwood, mais augmenté d'un grand nombre d'articles; — *Sulla pittura di un gonfalone della fraternità di Santa-Maria di Castello, e su di altre opera fatte nel Friuli, da Giovani di Udine*; Venise, 1790, in-8°; — *Lettere su i primi libri a stampa di alcune città e terre dell' Italia superiore*; ibid., 1794, grand in-4°; — *Series monetæ romanæ universæ, museo ordinandæ ad Morelli, Vaillantii, et Eckhelii doctrinam*, ibid., 1801, in-8°, en collaboration avec J.-J. Pedrotti; — *Notizia d' una cassetina geografica, opera di commesso d' oro et d' argento*, etc.; ibid., 1808, in-8°; — *Saggio di studj del P. Luigi Lanzi*; Venise, 1810, in-8°, inséré dans le t. IV des *Annales encyclopédiques*, 1817; — une *Lettre à Lanzi sur quelques peintures antiques récemment découvertes à Venise*, insérée dans le t. VI des *Opuscoli scientifici letterati*, Florence, 1809, et traduite en français dans le t. IV du *Magasin encyclopédique* de Millin.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, t. II, p. 163.

BONI (*Onufre*), architecte italien, né en 1743, mort en 1818. Il était surintendant des travaux publics en Toscane. Après la mort de Lanzi son ami, il érigea à ce savant, dans l'église Sainte-Croix, un monument dessiné par lui-même, et dont une partie fut exécutée à ses frais. Cet architecte a fait insérer plusieurs mémoires de sa composition dans les *Efemeridi intorno all' architettura*; il a laissé encore : *Elogio di Lanzi, tratto dalle sue opere*, Pise, 1810, in-18; et une *Défense de Michel-Ange* contre les critiques de Fréard.

Tipaldo, *Biografia degli Ital.*

* **BONICELLI** (*Jean*), dramatiste italien, natif de Venise. On a de lui : *la Lucrezia romana violata da Sesto Tarquinio, opera tragica* (en prose); Venise, sans date; — *Vita, amori e morte di Sansone*; ibid., également sans date; — *il Pantaleon spezier, con le Metamorfosi d'Arlecchino per amore; rappresentazione scenica* (en prose); ibid., sans date.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BONICHI** (*Bindo*), poëte italien, mort le 3 janvier 1337. Il était d'une noble famille de Sienne, et remplit dans cette ville de hautes fonctions. L'auteur de l'*Histoire littéraire d'Italie* compte Bonichi parmi les poëtes contemporains de Pétrarque : « Ce qui reste d'eux, ajoute-t-il, nous les fait voir tous occupés du même sujet, qui est l'amour; et l'on pourrait en quelque sorte les croire tous amoureux du même objet, puisqu'aucun d'eux ne dit le nom de sa maîtresse, aucun ne la peint sous des traits particuliers et sensibles; tous parlent de même de leurs peines, de leurs soupirs, de leur

vie languissante, de la mort qu'ils implorent, de la pitié qu'on leur refuse, du feu qui les brûle, et du froid qui les glace. Ils suivent obstinément les fausses routes que les premiers poëtes leur avaient ouvertes dans le treizième siècle. » On ne saurait mieux peindre cette époque littéraire. On a de Bonichi : *Canzoni IV*, dans les *Rime di Petrarca* d'Ubaldini; Rome, 1642; Turin, 1750; — *Rime*, dans les *Raccolta de poeti antichi* d'Allatius.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Ginguené, *Histoire littéraire de l'Italie*, t. II.

BONICHON (*François*), prêtre de l'Oratoire, né vers la fin du seizième siècle, mort en 1662. Il professa les belles-lettres dans plusieurs colléges, et fut enfin nommé curé à Angers. Les ouvrages de Bonichon ont pour titres : *Pompa episcopalis*, Angers, 1650, in-fol. : cet ouvrage curieux et recherché fut composé à l'occasion de la nomination de Henri Arnauld à l'évêché d'Angers; — *Autorité épiscopale défendue contre les nouvelles entreprises de quelques réguliers mendiants*; Angers, 1658, in-4°.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

BONIFACE, général romain, naquit en Thrace et mourut en 432. Sa vie se partage en deux périodes bien distinctes : la première, toute de dévouement à l'empire; l'autre, toute de défection et d'un tardif repentir. En 413, il défendit Marseille contre Ataulfe, roi des Goths; et en 422 il se distingua contre les Vandales d'Espagne. Devenu tribun et comte, il fut chargé par Honorius de commander en Afrique. Il s'y conduisit avec justice et désintéressement, et sut tenir dans le respect les barbares voisins. Il obtint toute la confiance de l'impératrice Placidie, lorsque cette princesse, sœur d'Honorius, prit les rênes de l'empire en 424, pendant la minorité de Valentinien III, son fils. La faveur accordée à un courtisan, quel que soit son mérite, excite toujours l'envie de tous les autres : c'est ce qui arriva dans cette occasion. Aëtius et Félix, qui commandaient en Occident, s'unirent pour perdre Boniface. Il reçut du premier une lettre qui lui apprenait « que tout était changé pour lui à la cour; que l'impératrice avait juré sa perte; qu'elle était sur le point de le rappeler, et que, s'il quittait l'Afrique, sa mort était assurée. » D'autre part le même Aëtius allait trouver Placidie, et lui déclarait « qu'étant ami de Boniface, ce n'était qu'avec un extrême regret qu'il se voyait obligé de dévoiler ses projets pernicieux; mais qu'il devait tout sacrifier à l'intérêt de son prince; que Boniface n'avait défendu l'Afrique que pour s'y rendre indépendant. » En même temps Aëtius conseillait à l'impératrice de rappeler Boniface, convaincu, ajoutait-il, que cet ordre ne serait suivi d'aucun effet. Il est rare que les princes ne tombent pas dans les piéges de cette nature : Placidie rappela Boniface, et celui-ci, loin d'obéir, leva des troupes, et quelque temps après appela les Vandales en Afrique. Vengeance trop facile, et qui trop souvent ternit en un jour la gloire d'une vie entière! En vain S. Augustin, avec lequel il était lié, lui écrit-il une lettre touchante pour le détourner de cette guerre parricide. Boniface n'écoute rien, tout décidé qu'il est de partager l'Afrique avec l'ennemi qu'il y a appelé, plutôt que de la rendre à son souverain. Les Vandales, commandés par Genséric, viennent désoler l'Afrique. Hippone, Carthage et d'autres places sont ravagées, et Genséric y va fonder une nouvelle monarchie. Éclairée trop tard, Placidie rendit à Boniface toute sa faveur. Il voulut alors réparer ses fautes. Il marcha contre Genséric, qui le rejeta dans Hippone en l'an 430. Après une année de siége, Boniface réussit à gagner l'Italie. Il se rencontra avec Aëtius à la tête des légions qui se trouvaient dans Ravenne; Aëtius fut vaincu, mais Boniface, blessé de la main de son rival, mourut des suites de cette blessure trois mois plus tard. Il avait été lié avec saint Augustin, dont, comme on l'a vu, il ne sut pas suivre les sages conseils. On prétend, mais sans le prouver, que l'influence de sa seconde femme Pélagie, qui était arienne, ne fut pas étrangère aux actes qui marquèrent les dernières années de Boniface. V. R.

Procope, *Guerre des Vandales*. — Saint Augustin. *Épîtres*. — Gibbon, *Decline and fall of Roman Empire*. — Tillemont, *Histoire des Empereurs*. — Lebeau, *Hist. du Bas-Empire*, t. VI, annotée par Saint-Martin.

BONIFACE (*saint*), dont le vrai nom était WINFRID, naquit dans le Devonshire vers l'an 680, et mourut le 5 juin 755. Religieux au couvent de Nutchelle, professeur de rhétorique et de théologie, consulté quelquefois par les évêques et les synodes, Winfrid semblait destiné à l'épiscopat, quand le désir de répandre le christianisme en Frise et en Allemagne l'enleva à son pays. Il se rendit en Frise l'an 716; mais le moment était inopportun. Il se tourna vers Rome, et demanda à Grégoire II des pouvoirs et des instructions pour remplir une mission sur les bords de la Saale et du Neckar. Il avait à peine commencé ses prédications dans ces contrées, lorsqu'il apprit qu'en Frise l'état des choses avait changé. Il y alla seconder pendant trois ans les travaux du missionnaire Willibrod. Au bout de quelque temps il retourna en Hesse, y prêcha avec succès, et alla bientôt recevoir, dans un second voyage à Rome, la consécration épiscopale, des instructions nouvelles, et des lettres de recommandation pour Charles Martel, pour quelques autres princes et quelques évêques, qui pouvaient assurer les progrès de sa mission. Encouragé par toutes ces circonstances, il abattit les sanctuaires des païens, éleva des autels et des églises, fonda des écoles, des congrégations et des colonies chrétiennes en Saxe, en Thuringe et en Bavière, et rendit à la cause de l'Évangile des services si remarquables, que Grégoire III s'empressa de le nommer archevêque et primat d'Allemagne, avec pouvoir d'établir des évêchés partout où cela lui paraîtrait utile aux intérêts

de la religion. Dans le but de conférer avec le saint-siége, Boniface, pour la troisième fois, se rendit à Rome. Il en partit avec une nouvelle dignité, celle de légat du pape en Allemagne; et il acheva alors de fonder ou de régler les évêchés et les diocèses de Passaw, de Freysingue et de Ratisbonne, en Bavière; d'Erfurt, en Thuringe; de Burabourg, en Hesse; de Wurtzbourg, en Franconie; d'Eichstædt, dans le palatinat de Bavière. Les affaires religieuses et politiques des Francs l'occupèrent à leur tour. En sa qualité de légat du saint-siége, il réunit en France un grand nombre de synodes pour rétablir l'ordre et la discipline dans des diocèses où, depuis quatre-vingts ans, on avait négligé toutes les assemblées de ce genre. Quand Carloman, l'un des fils de Charles Martel, se fut retiré au mont Cassin pour s'y livrer à la dévotion, et que Chilpéric III, incapable de régner, eut été enfermé dans un autre monastère, saint Boniface donna le sacre à Pepin le Bref, par ordre du pape Zacharie. Il fut ensuite porté sur le siége épiscopal de Mayence, qu'on érigea en métropole des évêchés de Cologne, de Tongres, d'Utrecht, de Coire, de Constance, de Strasbourg, de Spire, de Worms et de Trèves. C'était là moins un diocèse qu'un empire : Boniface, pour le gouverner, désigna l'un de ses disciples, Lullus, et se rendit pour la troisième fois en Frise, premier théâtre de son apostolat. Il allait y achever son œuvre, lorsqu'il mourut assassiné dans sa tente par les barbares, avec cinquante-trois de ses compagnons. C'était terminer par un martyre glorieux une carrière qu'avaient illustrée de grands et pénibles travaux. La postérité a placé saint Boniface ou Winfrid parmi les bienfaiteurs de l'Allemagne, dont il est appelé l'*Apôtre*; et l'Église l'a inscrit au nombre des saints, avec plusieurs de ses collaborateurs.

Saint Boniface a laissé des *Sermons* et des *Lettres* qui sont à la fois la meilleure de ses biographies, et le commentaire historique le plus curieux sur son temps. Ses lettres ont été publiées par Serrarius, 1605, in-4°. [*Enc. des g. du m.*]

Annales des Bénédictins, treizième siècle. — *Acta Sanctorum*, au 5 juin. — Annales de Fulde, dans Freher, *Scriptores rerum germanicarum*, t. I. — Matter, *Histoire universelle de l'Église chrétienne*, t. II, ch. I. — Jean-François le Petit, *Grande chronique de Hollande*, etc. — Heda, *Hist. Ultraject.*

BONIFACE I, pape, mort le 25 octobre 422. Il fut élevé au saint-siége en décembre 418, après la mort de Zosime. Un parti opposé, protégé par le préfet Symmaque, nomma dans le même temps l'archidiacre Eulalius. Informé de ce schisme, l'empereur Honorius ordonna aux deux contendants de s'abstenir de toute fonction et de sortir de Rome, jusqu'à ce que l'affaire eût été jugée par un concile qu'il venait de convoquer à Ravenne. Boniface obéit, et les évêques jugèrent en sa faveur; Eulalius refusa, et sa cause fut réputée mauvaise. On le déclara intrus, et on le chassa de Rome. Boniface, resté paisible possesseur du saint-siége, gouverna sagement, et termina à son gré la contestation qui s'était élevée entre lui et le patriarche de Constantinople, au sujet de la juridiction sur les églises d'Illyrie. Saint Augustin lui avait adressé ses quatre livres en réponse aux deux lettres des pélagiens. Quelques factieux voulurent, après la mort de Boniface, rappeler Eulalius; mais Eulalius refusa de quitter sa retraite. [*Enc. des g. du m.*]

Baronius, *Annal.* — Platina, *Vit. Pontif.*

BONIFACE II, pape, natif de Rome, mort le 8 novembre 532. Il fut porté au souverain pontificat dans le mois d'octobre 530, et succéda à Félix IV. Il eut pour concurrent Dioscore, qui mourut quelques jours après, et fit évanouir ainsi la crainte d'un schisme. Boniface condamna la mémoire de Dioscore; mais il reçut à sa communion ceux qui l'avaient nommé. Gouverné par le diacre Vigile, qui convoitait la papauté, il convoqua les évêques de la métropole et tout son clergé, les obligea par serment de lui donner Vigile pour successeur, et en fit dresser acte. Cette convention contraire aux canons, arrachée à la faiblesse, destructive de la liberté des élections, excita des réclamations générales, et fut anéantie, après quelques délais et quelques hésitations, par les prêtres de Rome. Boniface II n'eut pas Vigile pour successeur immédiat. On a de ce pontife : *Epistola ad Cæsarium Arelatensem*, dans les *Epist. Rom. Pontif.* de dom Coustant. [*Enc. des g. du m.*]

Platina, *Vit. Pontif.* — Artaud, *Hist. des Souv. Pontif.*

BONIFACE III, pape, natif de Rome, mort le 20 octobre 607. Il avait été envoyé par saint Grégoire le Grand, en qualité d'apocrisiaire ou de nonce, auprès de l'empereur Phocas, et obtint de ce prince que l'évêque de Rome porterait seul le titre d'*évêque universel*. Il fit condamner, dans un synode, les prélats qui, de leur vivant, se nommaient des successeurs. Durant sa nonciature, il avait écrit à saint Grégoire des lettres qui ne sont point parvenues jusqu'à nous.

Baronius, *Annal.*, an. 606. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

BONIFACE IV, pape, natif de Valéria, dans l'Abruzze ultérieure, et mort le 7 mai 615. Il était fils d'un médecin, et parvint au souverain pontificat le 25 août 608. Le Panthéon lui ayant été cédé par l'empereur Phocas, Boniface IV changea ce temple en une église sous l'invocation de la sainte Vierge et de tous les saints; c'est aujourd'hui Notre-Dame-de-la-Rotonde. Il avait laissé, dit-on, plusieurs épîtres qui ne nous sont point parvenues; on lui attribue, mais à tort, les traités suivants : *De arte Alchimica; — De prærogativa Petri; — Parænesis ad Scotos; — Doctrinale fidei.*

Louis Jacob, *Bibliotheca Pontificum*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

BONIFACE V, pape, natif de Naples, mort le 24 octobre 624. Il avait succédé à Deus-Dedit le 24 décembre 618. Il confirma le droit d'asile

accordé aux églises, et interdit aux juges toute violence à l'égard de ceux qui s'y réfugieraient. Il ne nous reste de ce pontife que trois lettres: la première, adressée à Juste, archevêque de Cantorbéry, en lui envoyant le *pallium;* la seconde, à Édouin V, roi de Northumberland, pour le déterminer à embrasser le christianisme; la troisième, à la reine Edelburge, pour qu'elle usât de tout son pouvoir afin de convertir à la foi chrétienne le roi Édouin, son époux.

Du Chêne, *Vita pontificum romanorum.* — Richard et Giraud, *Bibl. sacrée.* — Artaud, *Hist. des souv. pont.*

BONIFACE VI, pape, natif de Rome, mort le 26 avril 896, après avoir occupé quinze jours seulement la chaire pontificale, où il avait succédé au pape Formose. Il avait été déposé du sous-diaconat, et plus tard de la prêtrise, lorsqu'une faction populaire l'éleva au souverain pontificat. Son élection, dit Baronius, ne fut point canonique; aussi est-il considéré comme antipape par quelques écrivains.

Baronius, *Ann.* 897 et 904. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.*

BONIFACE VII, pape, natif de Rome, mort en décembre 985. Il fut élu pape en 974, du vivant de Benoît VI. Malgré l'irrégularité de son élection, il n'en est pas moins compté parmi les papes légitimes. Accusé d'avoir eu part à la mort de Benoît VI, il fut chassé de Rome; mais il y revint après la mort de Benoît VII, et, trouvant le siége occupé par Jean XIV, il le fit jeter en prison, où il mourut de faim et de misère. Boniface VII mourut subitement. Son cadavre fut mutilé, percé de coups de lance, et exposé tout nu devant la statue de Constantin.

Platina, *Vit. Pontif.* — Ciaconi, *Vit. Pontif.*

BONIFACE VIII (*Benoît-Gaëtani*), l'un des pontifes et des jurisconsultes les plus importants du moyen âge, naquit à Anagni (État de l'Église) vers 1228, et mourut à Rome le 11 octobre 1303 (1). Sa famille était obscure, et on lui reproche d'avoir fait de l'un de ses neveux un marquis, puis un cardinal (1300) (2), et de l'autre un comte de Caserte. Son premier biographe (3) rattache au contraire sa naissance aux ducs de Gaëte, qui avaient déjà fourni un pape à l'Église (Gélase II) et aux Gaëtano, nobles espagnols. Quoi qu'il en soit, il fit ses premières études dans l'école de Tudertanum (Todi), dont il fut depuis chanoine titulaire (1); mais il les acheva à l'université de Paris, malgré la célébrité déjà acquise à celle de Bologne, à laquelle, en 1234, Grégoire IX avait adressé le *Code des décrétales*. On a la preuve de cette préférence dans une bulle de Boniface lui-même, relative à la résidence du chancelier et autres officiers de l'université de Paris, qu'il rédigea la première année de son pontificat, et dans laquelle il se dit mineur (sans doute de vingt-cinq ans) quand il fut élevé dans son sein (2). Cependant on dit qu'il fut disciple de Dino da Mugello, professeur à l'université de Bologne (3); probablement, à son retour en Italie, il alla y compléter ses études dans le droit canonique. Quoi qu'il en soit, sa première résidence en France, vers 1253, dut lui faire connaître les fortes institutions de saint Louis, et le travail qui se faisait dans les esprits de la noblesse et des légistes contre les doctrines envahissantes de Grégoire VII et de Grégoire IX. Vers 1255, il accompagna le cardinal Ottoboni (depuis pape en 1276, sous le nom d'Adrien V (4)) dans sa légation en Angleterre, et il y apprit aussi les efforts heureux des notables de ce pays pour faire respecter la grande charte, et la sentence arbitrale rendue par saint Louis pour le maintien des libertés du peuple anglais. En 1280, il se rendit en Allemagne comme secrétaire du cardinal légat Mathieu de Aqua-Sparta (5). Mais en 1281, par une bulle du 12 avril, le pape Martin IV, en l'élevant au cardinalat, lui permit de cumuler le produit de douze bénéfices, dont un en Angleterre, celui de Towcester; sept en France, ceux de Barr, diocèse de Langres; de Piliac, diocèse de Chartres; et des canonicats, à Langres, Chartres, Lyon, Paris, et Saint-Omer; deux en Italie, à Anagni, à Todi, et deux dans Rome (6). Plus tard, dans son *Sexte*, Boniface fut obligé de rappeler l'interdiction de posséder plus de deux bénéfices. Il ne dut sans doute ces promotions qu'à ses fonctions diplomatiques et à des nominations de prince, qui en beaucoup de cas remplaçaient les

(1) C'est la version de Ferreto, de Vicence, historien contemporain, *apud* Muratori (*Script. rer. Italic.*, XI, 78); elle est préférable à celle du moine J. Rubæus (de Rossi) qui, dans la *Vie de Bonif.* (Rome, 1652), prétend qu'il était plus qu'octogénaire, étant âgé de quatre-vingt-six ans, selon Félix Osius, dans l'Histoire d'Aug. Mulat., p. 221. Boniface aurait-il pu, à un âge aussi avancé, montrer tant d'énergie et d'activité? On serait plutôt tenté de croire; si le *votum* de 1302 était suffisamment authentique, que ce pontife serait mort à soixante-dix ans. Tosti, dernier biographe de Boniface, flotte, quant à la date de sa naissance, entre la deuxième et la troisième dizaine du treizième siècle, 1218 ou 1228; voy. p. 38, éd. in-12 de 1848. Ce dernier écrit est plein de déclamations, et s'appuie rarement sur les monuments.

(2) Ferreto, n° 2, p. 735-996, *apud Muratori; ex humili stirpe productus.* Cet historien écrivait en 1318, bien près des événements.

(3) *Rubæus*, dans l'ouvrage qu'il dédia au cardinal Fr. Caietano, et qui est plein de flatteries et de citations suspectes, quand il ne copie pas les *Ann. ecclesiast.* de Rainaldi.

(1) Dépositions dans le procès fait à sa mémoire devant Clément V, en 1310.

(2) Dum in *minoribus* ageremus de ipsius honorabili gremio existentem fovit et tractavit ut filium. Quoique, dans ce passage, on nomme l'église de Paris, il ne peut s'agir que de l'université qui en dépendait, puisque le pape s'attribuait juridiction sur elle; à cet âge on ne supposera pas que Gaëtani, Italien, eût été élu chanoine de sa cathédrale. — Voy. la bulle, dans l'*Hist. de l'univ.* par Cæs.-Eg. Bulæus (du Boulay), tom. III, au catalog. alph.

(3) Du Boulay, t. III, p. 500.

(4) Rubæus, p. 221.

(5) Tosti, 1-44.

(6) Ut ecclesias S. Nicolai in carcere Tulliano de urbe, et de Barro, in Lingonensi; et de Piliaco, archidiaconatum in Carnotensi; ac ecclesiam de Thowcester; canonicatus quoque ac præbendas, in Lingonensi, Carnotensi, Lugdunensi, Parisiensi, Anagnina, Tudertina, S. Audomari Morinensi, et in basilica S. Petri de urbe retinere posset. (Rubæus, p. 3; Tosti, p. 30.)

élections canoniques. Il ne fut chanoine de Paris et de Lyon que pour le bénéfice qu'il en retira. Il remplit à Rome, pendant d'assez longues années, l'office important d'avocat consistorial et de protonotaire apostolique (1). Les fonctions de cardinal, auxquelles il était parvenu à l'âge de cinquante-trois ans, n'étaient pas alors des sinécures. Le nombre de ces grandes dignités n'était que de quinze à vingt, ainsi qu'on le voit par l'élection des papes de cette époque (2); et l'Église intervenait alors très-activement dans toutes les affaires de l'Europe et de l'Orient. Si les reproches graves qu'on a élevés contre les mœurs et la conduite du cardinal Gaëtani n'ont pas été sanctionnés par la bulle qui, en 1311, a terminé le procès fait à sa mémoire, les dépositions faites devant un pape et une commission de cardinaux, sous la foi du serment (3), furent assez nombreuses, assez précises, et assez solennelles, pour qu'il soit légitime de croire que ses mœurs ne furent rien moins que pures; mais ce qui serait plus grave, surtout à l'égard d'un prince de l'Église, c'est qu'il aurait traité avec dédain des dogmes de l'Église catholique, et nié un principe qui sert de base à la morale et à la religion universelle, celle de l'immortalité de l'âme. Cette accusation est si horrible, qu'elle peut être attribuée à l'animosité de témoins subornés par les ennemis de sa mémoire. Il paraît certain du moins qu'il se donna pour un esprit fort, et qu'il montra dès lors beaucoup de vanité. Il remplit, pendant les treize années qui s'écoulèrent jusqu'à son pontificat, les fonctions de cardinal légat, notamment en France, en 1290, où il apprit à connaître le jeune roi Philippe le Bel; en Sicile, en Portugal, en Allemagne, et même dans les affaires de Syrie. Les cardinaux légats affectaient alors un luxe royal. Le concile de Latran, en 1179, avait été obligé de restreindre à vingt-cinq chevaux les équipages qu'ils exigeaient à leur passage des établissements religieux, et saint Bernard leur reproche leurs exactions (4). Il était d'une expérience consommée, et acquit une grande influence sur le collége des cardinaux; on lui attribue la prolongation de la vacance qui eut lieu, pendant deux ans trois mois, après la mort de Nicolas IV. Ce fut lui cependant qui détermina le choix du conclave réuni à Pérouse, en faveur d'un pauvre moine de Sulmone, fondateur d'un nouvel ordre, celui des Célestins (1294). Mais à peine fut-il élu, que Gaëtani employa son crédit pour obtenir son *abdication*. *Persuasor abdicationis Cœlestini, cum vir esset omnium callidissimus, et vafer*, dit le dominicain Pippinus dans sa *Chronique* écrite en 1314 (IV-41).

Il n'y en avait pas encore d'exemple dans la papauté, si ce n'est, peut-être, à l'époque de la primitive Église. On disait que l'élu désigné par le Saint-Esprit ne pouvait, après son acceptation, abandonner l'Église, dont il était devenu l'époux: le Dante, dans son poëme de *l'Enfer* (1), a tellement épousé cette opinion, qu'il y flétrit comme désertion l'abdication de Célestin. Mais le cardinal Gaëtani fit passer au sacré collége une constitution qu'il a depuis insérée dans son *Code*, et en vertu de laquelle il est loisible au pape, comme à tout autre souverain temporel, d'abdiquer le pouvoir. L'acte par lequel Célestin V a donné cette abdication n'est pas fondé seulement sur ses infirmités, mais sur sa profonde incapacité (qui était réelle), et sur la malignité du peuple (2). Ptolémée de Luc, historien favorable à Boniface, et d'autres annalistes italiens contemporains, affirment (3) que le cardinal Gaëtani en fut le rédacteur. Pourquoi donc l'avaient-ils élu quelques mois auparavant?

Les cardinaux en petit nombre (4) étaient réunis à Naples, c'est-à-dire en pays étranger: ils étaient de plus divisés; mais l'influence du roi de Naples, qui assistait à l'élection, et menaça les cardinaux de l'autre parti (5), détermina l'élection en faveur du cardinal Gaëtan; les deux Colonne faisaient partie du conclave. Ils se laissèrent entraîner, parce que le nouvel élu avait jusqu'alors suivi avec eux le parti des gibelins. L'élection fut faite le onzième jour (24 décembre 1294), et les cardinaux éloignés n'eurent pas le temps de s'y rendre. Quoi qu'il en soit, dans son voyage à Rome et à son entrée dans la ville sainte, Boniface VIII (c'était le nom du nouveau pape) fut accueilli par des acclamations universelles. Il est vrai que son prédécesseur avait eu aussi 200,000 acclamations, tant on était aise de sortir de l'anarchie de la vacance du siége. Les rênes de la haquenée furent tenues par deux rois, celui de Naples et celui de Bohême. Boniface exigea ou souffrit que ces princes le servissent à table, la couronne en tête. On dit, il est vrai, qu'il étaient les feudataires de l'Église; mais les peuples de Sicile ne voulurent pas souffrir cet abaissement et couronnèrent un autre roi, qu'ils soutinrent avec persévérance: la Hongrie ne fut pas plus satisfaite de la sujétion de son prince, et pendant tout ce règne elle suscita beaucoup de difficultés au pape.

Si Boniface avait compris toute la grandeur de la mission qui lui était dévolue, il n'aurait exercé le pouvoir moral immense dont la pa-

(1) A partir du pontif. d'Innocent V, en 1276. Pippinus, apud Muratori, p. 588, ou même de Clément IV. Tosti, 1-89.

(2) Leur nombre n'a été porté à 70 que par Sixte V, en 1586.

(3) Le 16 mars 1260 et jours suiv. Preuves du différend par Dupuy et Baillet, extraites du Trésor des chartes de France, p. 367 et suiv.

(4) *De Consid.*, IV; p. 4-5.

(1) Ch. 27. Voy. les commentateurs, auxquels Tosti a essayé de répondre.

(2) Causa humilitatis et melioris vitæ, et conscientiæ illæsæ, debilitate corporis, defectu scientiæ, et *malignitate plebis*. — Raynaldi, *Ann. eccles.*, p. 156.

(3) Rayn., liv. XXIV, ch. 33.

(4) Tosti en donne les noms, t. I, p. 98.

(5) Ferreto, apud Muratori, IX, 735.

pauté était alors revêtue, que dans l'intérêt de la paix européenne, et par des moyens de douceur. Mais il débuta envers son prédécesseur par des actes de violence dont on ne peut laver sa mémoire. Célestin se retirait paisiblement dans son couvent de Sulmone; Boniface envoya l'un de ses agents pour s'assurer de sa personne : cet agent se convainquit que l'ex-pape ne pensait nullement à revenir sur son abdication, et lui laissa continuer sa route. Un nouvel agent partit, avec des ordres impitoyables. Célestin, averti du danger qu'il courait, voulut passer la mer; il s'embarqua sur un esquif, mais la tempête le ramena sur la côte, et il fut fait prisonnier. En vain le peuple, pour protester contre cette violence, se prosternait sur son passage : le nouveau pape le fit garder dans sa maison d'Anagni, puis enfermer étroitement et au secret dans le château de Sulmone, où Célestin mourut bientôt. Il envoya un cardinal assister à ses funérailles, et prépara la canonisation de Célestin (opérée sous le pontificat suivant). « C'est ainsi, disent les religieux béné- « dictins dans l'*Art de vérifier les dates*, que, « dans le paganisme, des tyrans ont mis quelque- « fois au rang des dieux leurs maîtres, qu'ils « avaient fait mourir après les avoir détrônés. » Ces paroles sont peut-être trop sévères à l'égard de Boniface; mais les contemporains ont placé dans la bouche de Célestin cette prophétie faite après l'événement : « In papatum, ut vulpes, subiisti; regnabis ut leo; morieris ut canis (1). »

En septembre 1296, Boniface publia sa fameuse bulle *Clericis laicos*, qui fut la première source de ses démêlés avec Philippe le Bel. Dans cette constitution, qu'il dit avoir prise de l'avis des cardinaux, il déclare que les laïques sont ennemis (*infestos*) des clercs; qu'ils s'emparent de leurs propriétés, ou veulent les soumettre à leurs exactions. Pour obvier à ce mal, il prononca l'excommunication contre les prélats, ecclésiastiques ou religieux, qui consentiraient, sans l'assentiment préalable du saint-siége, à fournir aucun subside, même à titre de don, et jusqu'à de simples péages, sur les biens ecclésiastiques. Il étend expressément cette excommunication aux empereurs, rois, princes, ducs, comtes, barons, ou autorités quelconques qui les auraient ordonnés ou perçus : et il annulle toutes les concessions antérieures et toutes les lois qui auraient été faites au contraire. Les propriétés ecclésiastiques formaient alors une partie tellement considérable du revenu public, que Boniface lui-même, dans une allocution de 1302 (2), disait qu'en France le revenu de Philippe n'était que de 8000 livres, et que, par l'impôt sur le clergé, ce revenu s'était accru des quatre cinquièmes. La cité de Marseille avait décidé que puisque les ecclésiastiques ne voulaient pas contribuer aux charges publiques, elle ne permettrait plus aux clercs étrangers d'acquérir aucunes propriétés sur son territoire. Boniface chargea aussitôt les évêques d'Aix et de Marseille d'informer contre les magistrats, et de renvoyer le procès à sa décision. En même temps le pape levait des décimes en France pour faire la guerre à Frédéric, créé roi par les Siciliens. Philippe le Bel éprouvait alors de grands besoins par suite de la guerre qu'il soutenait contre les Anglais et contre ses voisins. Il avait même eu recours à l'altération des monnaies pour se procurer des ressources. Il était jeune encore (27 ans), et sa puissance était affermie par dix ans de règne. Il répondit à la bulle par une défense expresse de porter aucuns deniers à Rome, et fit soigneusement garder les passages, qui n'avaient lieu alors qu'à cheval. « Avant qu'il y eût des clercs, disait le roi, il y avait des rois, gardiens des droits du peuple et législateurs (1). » Boniface déclara que la bulle ne s'appliquait pas à la France, et que les levées se feraient comme par le passé; le pape accorda même au roi ce qui était du domaine exclusif de l'Église, le droit de nommer un chanoine en chaque église cathédrale et collégiale (2). Mais il voulut soutenir l'archevêque de Lyon, qui récusait le conseil du roi pour juge de ses différends avec la cité; Philippe le Bel ne souffrit pas l'appel en cour de Rome.

De Maistre (3) a prétendu justifier la bulle, et les écrivains romains actuels la défendent, sous prétexte que les biens ecclésiastiques étaient réellement soumis à des exactions, et qu'elle n'avait pour but que de les en préserver. Ceux qui parlent ainsi ne l'ont pas lue. Ce premier échec à la puissance du pape prouva qu'on pouvait impunément braver les excommunications, quand elles n'étaient pas fondées. Il fonda en France le droit d'examen.

En 1297, Boniface commit une autre faute : il avait, à son avénement, renouvelé la promesse de ne statuer contre les cardinaux, disciplinairement, qu'avec la plus grande réserve, et de ne rien faire qu'avec l'assentiment de tous (4). Mais il se brouilla avec la famille puissante des Colonne, maîtres de Préneste; et, sous prétexte qu'ils favorisaient le nouveau roi de Sicile, il lança une bulle dans laquelle il accusait cette famille de toutes sortes de crimes, et destitua de leurs dignités de cardinaux deux de ses membres; puis il les cita devant lui à un intervalle de dix jours. Ce simulacre de justice ne pouvait faire illusion à personne. Les Colonne protestèrent avec leurs partisans, et publièrent un ma-

(1) Le dominicain Pippinus, de Bologne, IV, 41, apud Muratori, IX, p. 583.

(2) *Voy.* ci-après l'analyse du *votum*.

(1) *Preuves du différend*, p. 28, Trésor des chartes, reg. c., p. 15. Les *Annales ecclés.* ont retranché de l'histoire de ce différend les pièces qui détruisent les prétentions de la papauté.

(2) 5 des ides de février, an III de son pontificat. (1297) *Ann.* de Raynaldi.

(3) M. Artaud de Montor, dernier historien des papes, soutient aussi cette opinion; tom. III, 1837, chez Didot, p. 89 et suiv.

(4) Omnium consensu.

nifeste par lequel ils en appelaient à un futur concile, en dénonçant sa conduite à l'égard du pape Célestin. Alors Boniface publia une nouvelle bulle dans laquelle il les excommunia comme hérétiques, et provoqua contre eux une croisade armée. En même temps il frappait de dégradation civique cinq autres membres de la famille, leur descendance jusqu'à la 4e génération, quoique dans son code il ait lui-même limité cette nature de peine à la 2e génération. Les écrivains modernes prétendent que les Colonne avaient imploré leur grâce, et qu'ils joignirent l'ingratitude à leurs premiers torts en se révoltant de nouveau : un religieux contemporain, *Pippinus* de Bologne, dit au contraire, dans sa *Chronique*, qu'il fut sans miséricorde pour eux lorsqu'ils implorèrent leur pardon; et il pense que c'est par ce motif qu'il eut lui-même une fin misérable et sans miséricorde(2). C'est le reproche sanglant qu'un homme de génie, aussi son contemporain, le Dante, lui adresse dans son poëme immortel, d'avoir feint de leur pardonner, afin, par l'entremise de Guido de Montfort, de s'emparer de leur place forte, funeste trahison qui obligea les Colonne à se réfugier en France. Au reste, que peuvent les apologistes modernes de Boniface opposer aux actes des deux papes ses successeurs, dont l'un, Benoît XI, en 1303, révoqua, sauf la confiscation des biens, la bulle déclarée irrévocable par Boniface, et réintégra les deux cardinaux; et dont l'autre, Clément V, en 1305, sur la provocation même de la municipalité de Rome, ordonna la restitution des biens confisqués. On voit même, par un triste retour des choses d'ici-bas, que les biens des Gaëtan à Anagni furent à leur tour confisqués, pour indemniser les Colonne de leurs pertes (1).

Boniface, pour se rapprocher de la nation française, publia, en 1297, une bulle de canonisation en faveur de saint Louis; cette pièce, dans laquelle il n'est pas fait mention des vertus publiques de ce grand prince, mais seulement de ses croisades et de ses vertus privées, est célébrée comme un monument d'éloquence cicéronienne par M. *Artaud;* mais le latin du moyen âge est bien éloigné de celui du prince des orateurs : on y verrait plutôt de la déclamation. On conclut de ce document que la Pragmatique de saint Louis de 1268 ne contenait pas la clause relative aux exactions de la cour de Rome, et que cet article y a été interpolé depuis; mais le saint-siége a souvent prouvé qu'il savait ne pas voir ce qui était contraire à ses prétentions, quand il voulait favoriser les princes; et les actes de résistance de saint Louis sont trop bien établis, ainsi que sa piété éclairée, pour qu'il soit besoin d'insister. Boniface voulut intervenir comme pape dans les différends qui existaient entre les rois de France et d'Angleterre; mais on ne voulut l'accepter comme arbitre qu'à titre privé, en sa qualité de Benoît Cajetan (1). La sentence arbitrale fut rendue par Boniface assisté de treize ou quatorze cardinaux; et on ne peut que donner son approbation à cette conclusion pacifique. En 1300 Boniface, voyant le concours des étrangers à Rome, et les profits que son trésor et le pays en retiraient, renouvela l'anniversaire célébré tous les cent ans chez les Romains par des jeux séculaires, et établit le jubilé, qui depuis fut fixé à cinquante ans (Clément VI, en 1343), puis à trente-trois ans (Grégoire XI, 1373), enfin à vingt-cinq ans (Paul II, 1470). On sait, au reste, que l'année 1300 ne répond pas exactement à l'anniversaire de la naissance de Jésus-Christ, soit qu'elle ait eu lieu deux ans au moins avant la mort d'Hérode Ier (an 6 avant notre ère), soit qu'elle n'ait eu lieu, selon l'évangile de S. Luc et l'historien Josèphe, que lors de la réunion de la Judée à l'empire romain par ordre d'Auguste, après la déchéance d'Archélaüs, l'an 7 ou 8 de l'ère chrétienne. Plus de 200,000 pèlerins se rendirent à Rome pour ce jubilé. Cette loi, et la canonisation de saint Louis, sont, à l'exclusion des bulles qui ont donné lieu au différend avec la France et avec les autres pays, les seules qui soient au *Bullaire romain*, ou recueil des actes officiels de la papauté. En 1299, Boniface, après avoir soumis à sa censure le roi de Danemark et son frère, s'interposa dans la guerre des Anglais contre l'Écosse, sous prétexte que ce dernier royaume appartenait à l'Église : le parlement anglais, réuni à Lincoln, déclina absolument cette prétention. En 1300, le pape, dérogeant au caractère pacifique de sa dignité, défend au roi de Naples de traiter de la paix avec Frédéric, élu roi de Sicile. En 1301, il cite devant lui Albert, roi de Germanie, qu'il accuse d'avoir assassiné son prédécesseur, et il lance une bulle contre le roi de Hongrie; il fait aussi des injonctions à Wenceslas, roi de Bohême; mais l'archevêque de Cologne repousse l'autorité de son légat, et couronne ce prince. Il exige de l'Angleterre, pour subsides suspendus depuis onze ans, 1000 marcs sterling; mais le parlement d'Angleterre répond qu'il n'est pas son vassal, et refuse. Cette année, on brûla à Milan une Anglaise belle et éloquente, sans que les *Annales ecclésiastiques* nous fassent connaître le crime qui lui avait mérité cet atroce supplice. Par son code, Boniface avait permis à l'inquisition de procéder secrètement contre les hérétiques, et de supprimer les témoignages qui auparavant étaient produits publiquement.

Malgré les échecs qu'il avait éprouvés, Boniface reprit le différend avec le roi de France. L'évêque de Pamiers, son sujet, que le pape avait indûment pris pour son légat, insulta le prince, qui le fit arrêter, sous l'accusation de crime de lèse-majesté, et qui ordonna l'in-

(1) Immisericordem et miserabilem habuit finem, IV, 41, apud Muratori, IX, 583.
(2) *Preuves du différend.*

(1) *Voy.* l'acte du 27 juin 1298, an IV du pontificat, *Ann.* de Raynaldi.

truction de son procès; le pape prit parti pour le prélat, et évoqua la cause; le roi ne voulut pas le souffrir; mais, à la fin, il expulsa de France l'évêque de Pamiers (1). En même temps le pape se plaignit de ce que Philippe *il Bello* (comme l'appellent les biographes italiens) avait envahi les droits de l'Église à Reims, Chartres, Loudun, Poitiers, Lyon, Barbezieux et Pamiers. Il nia formellement le droit que s'attribuait le prince sur les biens vacants en régale, ce qui n'était qu'une bien faible immunité, en compensation de l'exemption ecclésiastique. Enfin il exposa ses griefs dans la fameuse bulle *Ausculta Dei*, publiée à Latran au mois de décembre de l'an VII de son pontificat (1301), en même temps qu'il convoqua un concile à Rome pour, avec le concours du clergé français, examiner la conduite du roi. Dans cette bulle, toute de récrimination, il se prétend seul maître (*solus magister et dominus*); Dieu l'a constitué juge des rois (*constituit Deus nos super reges et regna, imposito nobis jugo apostolicæ servitutis*). « Sache donc, ô mon fils, continue-t-il, qu'il n'est pas vrai que tu n'aies pas un supérieur, et que tu ne sois pas soumis au suprême hiérarque. Nous ne pouvons te dissimuler que tu nous troubles, que tu opprimes tes sujets, comme les églises et personnes ecclésiastiques, les pairs, comtes et barons, ainsi que les universités, et que tu scandalises la multitude.... Nous t'avons averti, et, loin de te corriger, nous voyons que ta haine n'a fait que s'accroître. » — Boniface se plaint des lois contre l'exportation du numéraire, de l'altération des monnaies, etc.; il qualifie ces faits de crimes (*scelera*), contre lesquels il pourrait prendre les armes (*non indigne*); mais il préfère sommer le roi de se soumettre, en lui annonçant qu'il a convoqué à Rome les prélats et chefs des principaux monastères de France, etc., pour le juger. Par la publication de cette bulle, Boniface croyait qu'il soulèverait la nation française contre son roi; mais Philippe connaissait mieux l'état des esprits. Il eut l'habileté de convoquer les états généraux, tombés en désuétude depuis le dixième siècle, et d'y appeler non-seulement le clergé et la noblesse, mais aussi les députés des villes et des communautés.

Les barons français, qui souffraient comme le roi de l'excès des prérogatives cléricales, prirent parti en sa faveur; et dans une lettre du 10 avril 1302, qu'ils adressèrent aux cardinaux, en passant par-dessus la tête du pape, ils leur firent connaître le résultat des délibérations des trois ordres, disant que le lien d'unité serait rompu, si le saint-siége persistait dans ses prétentions, la justice du roi devant seule connaître, et non le pape, des différends relatifs aux prélats et à l'Église. Ils accusent le pape de faire des exactions sur les bénéfices du royaume, au préjudice

(1) Voy. à la suite des *Preuves du différend*, les pièces de ce procès, et la *Contin.* de G. de Nangis, en 1301.

même de l'autorité épiscopale; ils concluent à ce qu'il soit châtié, déclarant que, ni pour vie ni pour mort, ils ne se départiront de cette opposition, encore que le roi le voulût. Cette lettre est signée des trente-six barons les plus élevés en dignité : le comte d'Artois, les ducs de Bourgogne et de Bretagne, de Lorraine, de Hainaut, de Luxembourg, etc. Le mois suivant, l'assemblée du clergé écrivit au pape, et lui représenta qu'il y avait danger de schisme. On n'a pas conservé la délibération des députés des universités et des villes de France; mais il est constant qu'elle s'accordait avec celle des deux autres ordres : c'est ce qu'on voit par la réponse des cardinaux. Le roi fit plus pour la défense de son royaume contre les entreprises de Rome : il rendit le parlement sédentaire à Paris (1), et il commença l'établissement des autres cours souveraines, en instituant le parlement de Toulouse et l'échiquier de Normandie. C'est devant ces cours que l'on porta les *appels comme d'abus* contre tout empiétement sur le pouvoir temporel; la puissance morale et réelle de ces grands corps de magistrature fut telle, qu'on ne put accuser nos rois, comme on l'a fait peut-être justement à l'égard de Philippe le Bel, de ne se défendre que par des violences. La même année, le roi rendit une ordonnance annulant les arrestations faites par l'inquisiteur de la foi à Toulouse, et fit défense à ses officiers d'en souffrir l'exécution, à moins que l'évêque diocésain n'y eût concouru avec d'autres ecclésiastiques. « Nous ne saurions « souffrir, dit ce monarque, que la vie de nos sujets dépende du caprice d'une seule personne, « quelquefois peu instruite, et souvent aveuglée « par la passion (2). » C'est ainsi que la France fut redevable aux excès de ce pontife de ces importantes institutions. On cite de cette époque (5 décembre 1301) une bulle de Boniface en quelques lignes, portant : « Nous voulons que tu saches que tu nous es soumis en toutes choses temporelles et spirituelles, et nous réputons hérétiques ceux qui croient le contraire. » Les apologistes romains soutiennent que cette petite bulle est l'œuvre du chancelier de France : ce n'est peut-être en effet que le résumé de la très-longue bulle *Ausculta Dei*, mis à la portée du peuple français. Quoi qu'il en soit, Philippe avait répondu à l'une ou à l'autre en termes peu dignes d'un roi : « A Boniface, se disant pape, peu ou « point de salut. Que ta très-grande fatuité sa- « che que, dans les choses temporelles, nous ne « sommes soumis à personne, etc. (3). »

Le roi fit échouer le concile convoqué par le pape. Mansi pense que l'archevêque de Bordeaux (Clément V) s'y rendit seul, et avec

(1) Ordonn. de 1303, coll. du Louvre, t. XII.

(2) Trésor des Chartes, layette Toulouse, IV, 9.

(3) Voy. Dutillet, aux *Actes*, p. 200-201, et la glose du droit canon. On élève, sur l'autorité du religieux de Saint-Denis, *Contin.* de G. de Nangis, des doutes contre l'authenticité de cet acte, qui aurait été, dit-on, l'œuvre du chancelier de Flotte. Voy. Tosti, p. 202, t. II.

beaucoup de peine; mais le Trésor des chartes (1) en nomme trois autres, trente-cinq évêques, et six abbés chefs d'ordre. Dans l'assemblée incomplète qui eut lieu à Rome en 1302, un cardinal fit une allocution dans laquelle il affirme que la bulle qui avait soulevé la tempête en France avait été lue dans le consistoire des cardinaux, et unanimement approuvée (2), et qu'il n'y était pas dit que le roi tenait sa couronne du pape. Boniface y prit la parole à son tour, et, dans le langage le plus humble (3), il prétendit que, dans sa légation en France, il n'avait parlé à ce prince qu'avec une *grande révérence;* que, du temps de Philippe *le Grand,* ses revenus ne montaient qu'à 8,000 livres, et que, grâce aux subsides ecclésiastiques, ils montaient alors à 40,000; que dès lors la bonne intelligence ne devait pas être rompue; que le différend avait été suscité par Pierre de Flotte (son chancelier), véritable achitophel et hérétique, dont il réclamait la punition; que ce conseiller du roi avait falsifié sa lettre, dont l'original avait été caché aux barons et prélats, en supposant que le pape avait dit que le royaume de France relevait de lui; tandis qu'éclairé comme il l'était, depuis quarante ans, dans la science du droit, il savait qu'il y avait deux puissances; et qu'une telle *fatuité*, une telle folie (*insipientia*), n'étaient pas entrées dans sa pensée. Il avait dit seulement que le roi lui était soumis spirituellement, et qu'il dépendait du saint-siége pour la collation des dignités ecclésiastiques; il était prêt à corriger ce qu'il y avait d'excessif dans les prétentions qu'on lui prêtait. Il ajoute que, pendant son cardinalat, il a été gallican, et que ses collègues le lui ont reproché; qu'il a soutenu la cause de Philippe contre les Anglais et les Allemands, et qu'il lui doit ses triomphes. Mais il termine en disant que ses prédécesseurs ont déposé trois rois de France, et qu'il déposerait celui-ci comme un petit garçon (*sicut unum garcionem*), s'il ne vient pas à résipiscence; il persiste à requérir l'arrivée des prélats de France, dussent-ils venir à pied (les passages étant gardés), sous peine de déposition; il les frapperait, quoiqu'il fût lui-même bien faible et avancé en âge (*amodo sumus debiles et annosi*) (4). Cette pièce, trouvée dans les archives de Saint-Victor à Paris, est malheureusement sans date, et la bassesse du langage en fait suspecter l'authenticité; mais si l'allocution a été prononcée, ce n'a pu être que sur la nouvelle des résolutions prises par les états généraux de France, dont l'énergie dut faire une vive impression sur l'audacieux pontife. Quoi qu'il en soit, le recueil des conciles est là pour attester (1) que la convocation de Boniface resta sans effet.

Vers la fin de cette année (14 des calendes de décembre), ou, selon Pippinus, en novembre 1302, Boniface publia la bulle *Unam sanctam*, par laquelle il soutint que les deux glaives spirituel et temporel appartiennent à l'Église, l'un absolument, l'autre pour sa défense; que le glaive temporel est soumis au spirituel et au suprême hiérarque, ainsi que le droit de disposer des décimes : si les puissances pouvaient résister, il y aurait deux principes contraires, ce qui est une hérésie; car il est de toute nécessité qu'il n'y en ait qu'une. M. Artaud (2) confond cette bulle avec celle *In cœna Domini*, et, avec de Maistre, il en déduit vingt articles qui ne s'y trouvent pas, et par lesquels ils attribuent à Boniface des prétentions bien plus modestes, en bornant l'opposition ecclésiastique à la levée de nouveaux impôts. Mais ils sont forcés de convenir que ces bulles, rayées du registre pontifical, ainsi que le prouve le *Bullaire*, ont cessé d'être invoquées par la cour de Rome. Ce qui n'empêche pas le moine Tosti d'essayer une réhabilitation complète de Boniface, quoique sa conduite violente ait été condamnée par les historiens religieux ses contemporains, et par ses deux successeurs. Cependant, effrayé de l'échec qu'il avait subi, Boniface se hâta de se réconcilier avec un prince qu'il avait traité avec la dernière violence, Frédéric, et de le reconnaître roi de Sicile. En même temps il releva l'empereur Albert des condamnations qu'il avait prononcées contre lui comme assassin et comme usurpateur; non-seulement il le reconnut, mais il lui donna la couronne de France (3); puis il chargea son légat de convoquer de nouveau, et nominativement, les évêques de France qui s'étaient absentés, et ce sous peine d'excommunication (13 avril 1303). De son côté Philippe ordonna le séquestre des biens ecclésiastiques de tous ceux qui étaient à l'étranger, ou absents de leurs diocèses (juin 1303); puis il convoqua lui-même un concile général à Lyon, pour juger Boniface (15 juin). L'université de Paris, les villes et communes, un grand nombre de prélats et d'abbés, y adhérèrent. Ces adhésions dépassèrent 700. Philippe s'adressa même aux princes et aux étrangers, et réunit de nouveau son parlement au mois de juillet ou d'août. Alors Boniface ne connut plus de bornes, et il excommunia Philippe et les docteurs de l'université; la condamnation du prince ne fut pas nominale, il est vrai, mais tous les historiens contemporains conviennent de sa réalité (4).

Le roi de France avait appris que la conduite

(1) *Preuves du différend*, p. 86. Dans la convocation ultérieure de 1303, le pape reconnaît qu'un certain nombre avait obéi à ses ordres.

(2) *Preuves du différend*, p. 75.

(3) Ibid., p. 77, c'est ce qu'on appelle le *votum*.

(4) Cette expression ne prouve-t-elle pas qu'il avait environ soixante-seize ans, comme l'a dit Ferreto?

(1) Voy. le recueil le plus ample, publié à Paris, à l'Imprimerie royale, 1714, in-fol.

(2) Tom. III, p. 89.

(3) Bernard Guidon, écrivain pontificat, *apud* Muratori, III, p. 607, Amalric, ibid., p. 438.

(4) Amalric et autres. Raynaldi suppose même qu'elle était antérieure, en disant que le cardinal de Saint-Marcellin reçut le pouvoir de l'en relever en 1302-1303.

tyrannique de Boniface envers l'épiscopat et le clergé inférieur lui avait suscité beaucoup d'ennemis, même au sein de l'État de l'Église. Ce prince chargea le chevalier de Nogaret de pleins pouvoirs, afin de l'enlever et de le conduire à Lyon. C'était un magistrat civil et militaire, plein de dévouement et de courage. Il se rendit presque seul en Italie, qu'il avait visitée l'année précédente, s'entendit avec Siarra Colonna, l'un des proscrits, et le chevalier de Supino, commandant de Ferantino. Ils armèrent environ trois cents cavaliers parmi les nobles du pays, s'emparèrent par surprise d'Anagni, résidence actuelle de Boniface, forcèrent la porte de son palais, s'emparèrent de ses diamants et de ses grandes richesses, même de ses papiers, dans lesquels ils trouvèrent une nouvelle bulle préparée pour l'excommunication nominative, et le firent prisonnier. Les uns disent que Boniface (1) se soumit en voyant que tous les cardinaux, moins deux, l'avaient abandonné; d'autres, qu'il se présenta courageusement revêtu de ses ornements pontificaux devant ses assaillants, auxquels il demanda le martyre. Nogaret s'opposa à ce qu'il lui fût fait aucune violence personnelle; et on regarde comme faux l'incident du soufflet (2) qui aurait été donné au pontife par Colonne. Mais il est certain que celui-ci, pour se venger de la proscription de toute sa famille, et d'autres peut-être, accablèrent d'outrages (*convictis*) Boniface. Ils le gardèrent prisonnier trois jours; mais le neveu du pape et ses partisans s'aperçurent du petit nombre des assaillants : ils revinrent en force, et le délivrèrent.

Boniface pardonna aux défectionnaires (3); mais il est faux, quoi qu'en dise M. Artaud (4), qu'il ait mis en liberté avec une clémence inouie, quand il aurait pu le punir de son forfait, Nogaret et les autres chefs du complot de septembre. Ils eurent le temps de se retirer, et d'emporter leur butin; le religieux dominicain dit même que l'enlèvement de ces richesses fut une juste punition de l'avarice de Boniface (*aurum nimis sitiens*). Ce pontife se retira à Rome; mais la protection qu'il trouva auprès des Orsini fut accompagnée de circonstances telles qu'il ne se croyait plus libre.

Il mourut le 11 octobre 1303 (trente-cinq jours après sa captivité) : les uns disent subitement et comme à l'insu de ses domestiques (5); les autres, après une maladie de plusieurs jours pendant lesquels son confesseur lui aurait, quoiqu'en vain, apporté les secours de la religion. On alla même jusqu'à soutenir qu'il les avait repoussés; mais Muratori oppose à ces témoignages et à celui de Ferreto l'attestation du cardinal de Saint-Georges, témoin oculaire, portant qu'il prononça la

(1) Supplex oravit, dit Ferreto, *apud* Muratori, IX, 998.
(2) M. Le Clerc, 1851, *Bull. des comités histor.*
(3) A ceux de la ville, dit le dominicain Pippinus, *apud* Muratori, IX, 583 sq.
(4) III, 96.
(5) Témoins de l'enquête de 1310.

formule catholique et mourut en paix (1) : ce fut, dit Amalric, de douleur et de honte (*vitupérii*) (2). Son règne pontifical fut de huit ans neuf mois et dix-huit jours. On sait que Dante, son contemporain, après l'avoir sévèrement jugé à l'occasion de sa guerre contre les Colonne, l'a mis dans son *Purgatoire*. Les autres historiens du temps (3), quoique ecclésiastiques pour la plupart, en ont porté un jugement non moins sévère. Un religieux de Saint-Denis prétend qu'il a fait des miracles. De Rossi rapporte le procès-verbal dressé en 1605 (4), par lequel il aurait été constaté qu'on aurait, après trois cents ans, trouvé le corps de Boniface sans aucun signe de dissolution; Tosti publie la figure trouvée sur ce tombeau, et revêtue de la triple couronne, quoique Boniface n'y en eût encore ajouté qu'une seconde. M. Artaud rapporte ce miracle.

Benoît XI, successeur de Boniface, s'empressa, en 1304, de réconcilier l'Église avec Philippe le Bel, en révoquant toutes les censures prononcées contre lui; mais en même temps il tint Nogaret pour inculpé de l'attentat commis à Anagni sur la personne sacrée du pontife (5) : alors Nogaret et d'autres demandèrent acte de ce qu'ils reprenaient l'appel au futur concile. Pour l'empêcher, Clément V, successeur de Benoît XI, révoqua, en 1306, les bulles *Clericis laïcos* et autres qui avaient été la cause du différend, et obtint de Philippe que le procès se ferait devant lui et une commission du sacré collége, à Avignon, nouvelle résidence de la papauté. C'était une chose insolite encore et bien hardie, que de faire le procès à la mémoire d'un pape qui, après tout, n'avait fait que soutenir les doctrines accréditées dans l'Église romaine. Aussi Clément V, quoique créature de Philippe, s'en excusa, et traîna l'instruction en longueur. En 1310 cependant il entendit trente-six dépositions contre Boniface (6). Mais un an après, il publia une bulle dont aucun des deux partis ne fut content, et par laquelle, de l'avis des cardinaux, il affranchissait non-seulement le roi de France, mais les accusateurs de toute inculpation, à raison du procès qu'ils avaient fait au pape; proclamait leur bonne foi et leur catholicité, et ne soumettait le chevalier de Nogaret qu'à une légère pénitence dont il s'acquitta. En même temps il déclara la mémoire de Boniface affranchie du reproche d'hérésie, et déclara que les inculpations faites contre lui étaient calomnieuses; puis, revenant sur ce qu'il avait déclaré en 1306, il maintint la bulle *Clericis laïcos* et autres renfermées dans le Sexte de

(1) *Apud* Muratori, III, p. 680.
(2) Ibid., III, p. 488.
(3) *Voy.* le même Ptolémée de Luc, dominicain et évêque, qui l'appelle « fastuosus, et arrogans et omnium contemptivus, » *Apud* Muratori, p. 1208.
(4) Rubeus, p. 346.
(5) Voy. collection de Muratori, t. IX à XIII. Raynaldi lui-même, et Mansi dans les *Annales ecclésiast.*, sont loin d'absoudre ce pontife comme on l'essaye aujourd'hui, en écartant même l'opinion de Bossuet.
(6) Voy aux *Preuves du diff.*, p. 536 et suiv.

Boniface, en tant qu'elles ne faisaient que confirmer le droit ecclésiastique antérieur. Il fit, du reste, rayer du registre pontifical les bulles excessives, et elles n'y ont pas reparu. (Bulle du 27 avril 1311.)

En 1312, de Supino reconnut avoir été remboursé de toutes ses dépenses pour le fait d'Anagni (1); et en 1325, le cardinal Pierre de Colonna donna décharge au roi de France de la donation faite à sa famille des biens des Gaëtani (2).

On ne connaîtrait pas Boniface, si on ne se rendait compte du code qu'il a publié en 1298, sous le nom de *Sexte*, par addition aux cinq livres de Grégoire IX. Il en confia la rédaction à deux évêques et à son chancelier le D. Richard, qui le divisèrent en cinq livres; mais il affirme qu'il a été l'objet de ses méditations personnelles, pendant des nuits sans sommeil. Il l'adressa en forme de bulle à l'université de Bologne, pour servir de règle à l'enseignement et dans les jugements ecclésiastiques. Régulièrement, il n'y a de lois obligatoires pour les catholiques que les canons des conciles généraux; mais les évêques soumis aux papes reconnaissent les décrétales ou simples bulles, quand elles ont été régulièrement publiées.

Le Sexte renferme 250 capitules ou décisions propres à Boniface, indépendamment de 88 règles de droit. Quelques-unes sont en forme de constitution générale; on les suppose délibérées avec les cardinaux; mais la plupart ne sont que des décisions particulières, c'est-à-dire des rescrits : et l'on sait qu'il n'y a pas de plus mauvaise manière de faire des lois que d'ériger en loi générale ce qui n'a été établi que dans un cas particulier; lui-même a dit : *In argumentum trahi nequeunt, quæ propter necessitatem aliquando sunt concessa* (Règl. 78).

Il a fait une loi pour déclarer inviolable la personne des cardinaux, et décerné toutes les peines infamantes contre ceux qui leur porteraient atteinte (liv. V, tit. IX, ch. 5); puis il publie comme une autre loi la bulle par laquelle il avait dégradé sans jugement deux cardinaux de la maison des Colonne. Il avait étendu cette proscription à leurs descendants jusqu'à la quatrième génération, V, II, 20. Cependant, par une troisième loi du même titre, c. 15, il limita la responsabilité des enfants des hérétiques à la deuxième génération masculine, et à la première féminine. Il donne à ses décisions le titre d'oracles, *breve oraculum*. Il a compris dans ce code l'extrait de la bulle *Clericis laicos* (liv. III, tit. XXIII, ch. 3). La juridiction ecclésiastique, selon lui, s'étend non-seulement à tous les cas reconnus par les lois canoniques et civiles, mais à ceux qui sont consacrés par l'usage; et les prélats qui souffrent qu'on l'usurpe encourent l'excommunication (même tit., ch. 4). Il déclare (*ex cathedra*), au début de ce *Code* (I, 11, 1), que le pontife romain possède tous les droits dans son sein : *Jura omnia in scrinio pectoris sui censetur habere*. Il dispense les évêques de consulter leurs chapitres, quand il s'agit de punir leurs *sujets* (I, IV, 3).

Il défend le cumul des bénéfices (I, IV, 1), puis il en admet deux, pourvu que ce ne soit pas dans la même église, et qu'il y ait dispense du pape (III, IV, 21).

L'appel au pape est autorisé dans tous les cas; et malgré la distance des lieux il est déclaré suspensif (I, VI, 33), même en cas d'arbitrage (I, XIV, 1).

Les élections canoniques peuvent être interdites dans les cas réservés par le siége apostolique (I, VI, 45), et remplacées par le choix du pape.

Il consacre la faculté de faire entrer en religion les enfants (I, IX, 4), pourvu qu'on ne leur confère pas charge d'âmes avant vingt ans (I, X, 1).

Il s'élève contre l'audace téméraire des évêques qui s'opposent à l'exécution des mandats des légats et des inquisiteurs du saint-siége (I, XVI, 4), et réduit la juridiction des archevêques, ibid., c. 5.

Dans le jugement des hérétiques, il autorise les inquisiteurs à s'écarter de toutes les formes de jugement (*absque advocatorum ac judiciorum strepitu et figura*, V, 11, 20); alors plus de publicité des dénonciations et des dépositions des témoins (*prout in aliis judiciis*); il prive les accusés de tout défenseur, quand de droit commun lui-même a établi comme règle : (20) *nullus pluribus uti défensionibus prohibetur*. Il veut même que l'on poursuive, comme complices des hérétiques, leurs défenseurs, fils et petits-fils (V, II, 8). On ne peut rétracter la confession faite devant un inquisiteur (la torture n'est pas exclue) (V, I, 1 et 2).

La loi civile ne permettait pas la renonciation des filles à la succession de leurs parents, lorsqu'elles avaient été dotées : il annule cette loi quand ces filles ont juré sans fraude qu'elles n'y avaient pas été contraintes, et il réserve à la juridiction ecclésiastique la connaissance de la validité de ce serment, parce que ce point intéresse le salut des âmes (I, XVIII, 2; II, XI, 2). C'est par ce motif que l'Église s'était attribué la connaissance de toutes les causes de mariage, parce que le mariage entraîne un vœu solennel, et que ce vœu dérive de la seule puissance de l'Église (III, XV, 1). Le mariage est, de sa nature, indissoluble; mais le pape se réserve le droit de l'annuler, en cas de profession en religion ou autres cas réservés (ibid.). Il approuve les mariages des clercs, pourvu que ce soit avec des vierges, et qu'il n'y ait pas de secondes noces; et les clercs mariés conservent le privilége exclusif de la juridiction ecclésiastique non-seulement pour leurs personnes, mais aussi pour leurs biens et dettes (III, 11).

En matière de créance privée, c'est au juge ecclésiastique seul qu'il appartient de recevoir le serment des parties à cet égard, et de condamner les ecclésiastiques au payement (II, II, 3)

(1) *Preuves du diff.*, p. 608. L'expédition a coûté 100,000 florins.

(2) Ibid., p. 611.

Les religieuses sont dispensées de déposer en justice (II, I, 2). Le pape constate que dans les couvents il y avait eu de grands scandales (1), par l'introduction de personnes *suspectes* de l'autre sexe, et par la divagation des religieuses qui en sortaient, pour aller chez des séculiers. Il prescrit la clôture absolue de tous les couvents, et limite le nombre des religieuses, selon les ressources des communautés (III, XVI, 1). Dans le cas où un individu arrêté est déféré à la juridiction civile, s'il réclame comme ayant droit au privilége ecclésiastique, c'est à cette juridiction seule qu'il appartient d'en connaître (V, XI, 12). L'autorité de la chose jugée doit être admise dans les deux juridictions; mais l'ecclésiastique a le droit de l'écarter, s'il y a péril pour le salut à se conformer à la décision laïque (II, XII, 2). Il accorde, en faveur des possessions de l'Église Romaine, la prescription centenaire, et seulement celle de quarante ans en faveur des autres (II, XIII, 2). Il admet les fiançailles des enfants au-dessus de sept ans, et la validité du consentement donné même par des impubères (IV, II, 2). Enfin il consacre les interdits frappés contre des villes ou des nations tout entières, sans distinction entre les coupables et les innocents; et sanctionne ces interdits par la suspension de l'office divin, des sacrements, et la privation de sépulture ecclésiastique (V, XI, 16, 17, 18, 20, 24).

Dans ses 88 règles de droit, la plupart empruntées au droit romain, il en est trois qui paraissent lui appartenir en propre:

51. *Semel Deo dicatum, non est ad usus humanos ulterius transferendum.* A l'aide de cette maxime, l'Église, qui n'aliène jamais, a pu, à plusieurs reprises, devenir propriétaire de la plus grande partie du sol, et provoquer par ce monopole des révolutions sanglantes.

69. *In malis promissis, fidem non expedit observari.* Voilà une porte bien large, ouverte à la mauvaise foi.

75. *Frustra sibi fidem quis postulat ab eo servari, cui fidem a se præstitam servare recusat.*

Cela paraît juste en apparence; mais alors qu'est-ce que les serments? on peut se parjurer impunément.

Nous passons les autres dispositions de ce code, qui ne sont pas de l'invention de Boniface, mais l'expression de la jurisprudence ecclésiastique du onzième au treizième siècle : les libertés gallicanes ont été inventées par nos pères et nos plus savants magistrats, et défendues par Bossuet, pour la corriger et la restreindre. Aujourd'hui il n'y a plus de juridiction ecclésiastique sur les citoyens, mais seulement sur ceux qui reconnaissent volontairement l'autorité de l'Église : la liberté des cultes l'a abolie.

Le *Sexte*, imprimé pour la première fois en 1465 à Mayence, a été éclairé par les commentaires du savant Andrea et autres, qui, dans l'édition de 1500, in-4°, le terminent par une vie abrégée de Boniface, où il est sévèrement jugé : J.-H. Böhmer, savant canoniste allemand, l'a épuré de ses fautes en 1743. Mais la dernière édition avec les variantes est celle de A.-L. Richter, de Marburg; Leipzig, 1839, p. 900-1050 de la 2e partie de son *Corpus juris canonicum*

ISAMBERT.

(1) Honestatis laxatis habenis, et monachali modestia sexusque verecundia impudenter abjectis.

Annales ecclésiastiques de Raynaldi, faisant suite à celles du cardinal Baronius, rédigées, sauf les notes de Mansi, dans un sens favorable au pontife. — Les *Preuves du différend, tirées du Trésor des chartes de France*, par Dupuy et Baillet, in-fol., nouv. éd., 1655, qui supplée aux nombreuses lacunes de Raynaldi. — Les historiens italiens, dans Muratori, tom. III, VIII, IX, XI etc. — Le moine Rubeus, *Vie de Boniface*, in-4°, 1651, et celle de Tosti, moine du mont Cassin, 1847, réimprimée en 1848, 2 vol. in-12. — M. Le Clerc, *Bulletin des comités français*, 1851, p. 264, 265.

BONIFACE IX (*Pierre-Thomacelli*), Napolitain, monta sur le saint-siége après la mort d'Urbain VI, le 2 novembre 1389, et il eut pour compétiteur à Avignon Clément VII et Benoît XIII. Il établit les *annates*, et fit, suivant quelques historiens, commerce de toutes sortes de grâces et de provisions. Il célébra le jubilé en 1400, comme les concurrents d'Avignon, et feignit de vouloir mettre fin au schisme, tandis qu'en secret il fit des efforts pour se maintenir sur la chaire pontificale. Il mourut le 1er octobre 1404, et fut enterré dans l'église de Saint-Pierre, où son tombeau est orné d'une épitaphe fastueuse. On lui attribue des *Épîtres* et des *Constitutions*.

Louis Jacob, *Bibliotheca Pontificum*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

BONIFACE Ier, duc de Toscane, mort vers l'an 823. Ce prince ouvre la série des seigneurs qui, sous le titre de ducs ou de marquis, gouvernèrent la Toscane, l'un des grands fiefs établis par les Lombards après la conquête de l'Italie. L'histoire garde le silence sur les prédécesseurs de Boniface Ier, qui, en 812 et 813, présidait les plaids publics de Pistoie et de Lucques, et qui paraît avoir été Bavarois d'origine.

BONIFACE II, fils du précédent, succéda à son père en 823. Par l'ordre de Louis le Débonnaire, il défendit la Corse attaquée par les Sarrasins, qu'il poursuivit jusque sur les rives africaines, où il opéra une descente entre Carthage et Utique. En 834, il concourut à la délivrance de l'impératrice Judith, retenue prisonnière à Tortone par l'empereur Lothaire, et provoqua ainsi l'inimitié de ce monarque, qui le contraignit de se réfugier en France. D'après les diplômes d'Adalbert Ier, fils de Boniface II, le premier de ces princes avait en 847 succédé au second.

BONIFACE III, duc de Toscane, mort en 1052. Dès l'an 1004, il était marquis de Mantoue, et étendait sa domination sur Reggio, Canosse et Ferrare. Dans la lutte qui s'engagea, au sujet du royaume d'Italie, entre Ardoin et Henri II, il se déclara en faveur de ce dernier.

Ce ne fut qu'en 1027, après la mort du marquis Renier, qu'il réunit la Toscane aux États qu'il avait possédés jusqu'alors. Des assassins, restés inconnus, le firent périr en le blessant avec des flèches empoisonnées, dans une forêt entre Crémone et Mantoue. Ses deux enfants aînés, Frédéric et Béatrix, étant morts trois ans après lui, son vaste héritage fut recueilli par sa dernière enfant, la célèbre comtesse Mathilde.

Sismondi, *Histoire des Républiques Italiennes.*

BONIFACE. *Voy.* MONTFERRAT (*Boniface*, marquis DE), et SAVOIE (maison DE).

* BONIFACE (*Hyacinthe*), jurisconsulte français, né à Forcalquier en 1612, mort en 1695. Il est connu par un recueil estimé des jurisconsultes, et intitulé *Arrêts notables du parlement de Provence;* Lyon, 1708, 8 vol. in-fol.

Chaudon et Delandine, *Nouveau Dictionnaire historique.* — Quérard, *la France littéraire.*

BONIFACE (*Alexandre*), écrivain pédagogique, né à Paris le 22 décembre 1785, mort dans la même ville le 26 mai 1841. Il se consacra de bonne heure à la carrière de l'instruction, et, par la publication périodique du *Manuel des amateurs de la langue française*, il continua le journal du célèbre grammairien Domergue, dont il avait reçu les leçons. En 1814, il alla visiter à Yverdun l'institut de Pestalozzi, dont il étudia la méthode pendant trois ans. En 1822, il fonda, à Paris, un institut d'éducation. Les nouvelles méthodes d'enseignement primaire jouissaient alors d'une grande faveur; de là vint la vogue qui s'attacha à l'entreprise de Boniface, qui, à ce sujet, publia une *Notice sur l'école de premier degré fondée et dirigée par Alexandre Boniface, disciple de Pestalozzi;* Paris, in-12. Il fut reçu en 1825 au nombre des habitants notables de la ville de Cambrai, qui voulut ainsi le récompenser des services qu'il avait rendus à l'éducation. On a de lui : *Cours analytique et pratique de langue anglaise;* Paris, 1812; nouvelle édition de la *Grammaire* de Siret, avec des annotations; Paris, 1814; — *Buonaparte prédit par les prophètes, et peint par des historiens, des orateurs et des poëtes;* Paris, 1814, in-12; — *Manuel des amateurs de la langue française;* 1813-1814; — *Dictionnaire français-anglais et anglais-français, rédigé sur un nouveau plan : pour le français, sur le dictionnaire de l'Académie et sur ceux de Gattel, de Boiste, de Wailly, de Laveaux*, etc.; *pour l'anglais, sur ceux de Boyer, de Johnson, de Walker, de Lévizac, et principalement sur celui de Chambaud et Descarrières*, etc.; Paris, 1822, 2 vol. in-8°; — *Cours élémentaire et pratique de dessin linéaire*, etc., auquel l'auteur a ajouté un *Traité élémentaire de perspective linéaire*, par M. Choquet; Paris, 1821 et 1823, in-4°; — *Lecture graduée, ouvrage dans lequel l'auteur, en présentant graduellement les difficultés de la lecture, en a simplifié l'étude;* 1re partie, *Orthographe régulière;* Paris, 1823, in-12; 2e partie, *Orthographe irrégulière;* Paris, 1823, in-12; — *la Couronne littéraire*, etc. (en collaboration avec M. Lévy); Paris, 1824, in-12; — *Éphémérides classiques, présentant jour par jour les événements principaux de l'histoire universelle*, etc. (en collaboration avec MM. Lévy et Marquis); Paris, 1825, in-12; — *The Student's assistant, of learner's first guide to english language;* Paris, 1821 et 1825, in-8°; — *Exercices orthographiques* (en deux parties); Paris, 1816, in-8°; — *Esquisse chronologique de l'histoire ancienne;* Paris,..... in-18; — *Une lecture par jour*, mosaïque littéraire, historique, etc.; Paris, 1836, in-8°.

Quérard, *la France littéraire.*

BONIFACIO (*Jean*), littérateur historien et jurisconsulte italien, né à Rovigo en 1547, mort en 1635. Il étudia le droit à Padoue, fut reçu docteur, se fit remarquer au barreau, et ne cessa pas pour cela de cultiver les lettres et surtout la poésie. Ayant épousé la fille de Marc-Antoine Martignaco ou Martignago, noble trévisan, il alla s'établir à Trévise, où il s'acquit une grande considération. Il fut assesseur des tribunaux dans plusieurs localités de l'État de Venise, et en 1624 il revint à Rovigo. Il mourut à Padoue, où il était venu pour un procès. Ses principaux ouvrages sont : *Storia Trivigiana, divisa in libri XII;* Trévise, 1591, Venise, 1748, avec des corrections et additions tirées des manuscrits de l'auteur, et continuées depuis 1591 jusqu'en 1623; — *l'Arte de Cenni con la quale, formandosi favella visibile, si tratta della muta eloquenza;* Vicence, 1616; — *De Epitaphiis componendis;* Rovigo, 1629; — *Orazione per trasportare in Rovigo il miracoloso corpo di S. Bellino, vescovo e martire;* Padoue, 1609 et 1624 : ce discours amena une vive querelle entre Guarini et Balthazar Bonifacio, neveu de l'auteur; — *Soferotomania, favola comica;* ibid., 1622; — *Montano, favola pastorale;* Vicence, 1622; — *il Raimondo, favola tragi-comica;* Rovigo, 1628; — *il Nicasio, favola tragica;* ibid., 1629; — *le Arti liberali e meccaniche come sieno state dagli animali irrazionali agli uomini dimostrate;* Rovigo, 1624; — *la Repubblica delle Api, con la quale si dimostra il modo di ben formare un nuovo governo democratico;* ibid., 1624; — *Componimenti poetici;* ibid., 1625; — des *Traités* de droit, des *Discours académiques*, etc.

Sax, *Onomasticon, IV.* — Papadopoli, *Historia gymnasii Patavini.*

BONIFACIO (*Balthasar*), neveu de Jean, littérateur italien, né en 1586, mort en 1659. Il étudia à Padoue, et avec un tel succès, qu'à dix-huit ans il fut reçu docteur en droit. Quelque temps après il professa les Institutes de Justinien à Rovigo, d'où, sans doute, la qualification de *Rhodiginus* qu'il se donne en tête de ses œuvres, tandis qu'il était né à Crème, ville de la province de Venise. Il accompagna ensuite en Allemagne Jérôme Porzia, nonce du pape dans

ce pays, et négocia avec l'empereur Matthias, auquel il présenta un bref du pontife sur des affaires importantes. Il alla à Rome à son retour, puis à Venise, et devint archiprêtre à Rovigo. En 1619 on lui proposa de professer les humanités à Padoue; mais il refusa cet emploi, pour se donner tout entier à ses propres travaux. Cependant il consentit en 1620, à expliquer le droit civil à Venise. Lors d'un voyage qu'il fit à Rome, sous Urbain VIII, il fut promu par ce pontife aux évêchés réunis de Setia et de Gerapetria, dans l'île de Candie. Cette nomination étant demeurée sans effet, il fut appelé à l'archidiaconat de Trévise. En 1637, il fut nommé directeur de la nouvelle académie qu'il avait contribué à faire ériger à Venise pour la noblesse. Il fonda de même à Trévise l'Académie des *Solliciti*. Le 24 novembre 1653, il fut nommé évêque de Capo-d'Istria. On a de lui : *Difesa dell' orazione di Giov. Bonifacio per lo trasporto delle reliquie di S. Bellino, contro il caval. Battes Guanni*; 1609; — *Castor e Polluce, rime di Baldassare Bonifacio e di Gio. Maria Vanti*; Venise, 1618 : lié avec Vanti, Bonifacio avait réuni ses œuvres aux siennes; — *Stichidicon, libri 18*; Venise, 1619 : quelques-uns des titres des poëmes latins (*Erotarion, Misoponerus, Psyllanthropomachia*, etc.) contenus dans cet ouvrage, donnent une idée du goût de l'auteur; — *Dell' Aristocratia, discorso*; Venise, 1620; — *Discorso sull' immortalità dell' anima*; Venise, 1621; — *Risposta al Manifesto di Sarra Copia*; Venise, 1621 : Sara ou Sarra Copia était une juive contre laquelle, au rapport d'Aprosio, Bonifacio défendait son ouvrage; Sara ou Sarra avait de l'esprit, et Bonifacio, ayant voulu redresser les idées de la jeune juive sur l'immortalité de l'âme, lui avait adressé son discours, qui amena de la part de Sarra un *Manifeste* publié en son nom, auquel Bonifacio répliqua; — *Caroli Sigonii Judicium de Historicis qui res Romanas scripserunt ab Urbe condita ad Caroli Magni imperatoris tempora; accesserunt de eisdem scriptoribus excerpta a Balthasare Bonifacio et Ordo Romanæ historiæ legendæ Adriani Politi*; Venise, 1627; — *De Archivis liber singularis*; Venise, 1632, suivi de : *Prælectiones et civilium institutionum Epitome*; — *Conjecturæ in Martialem*; Venise, 1635; — *Musarum seu latinorum poematum, pars I*; Venise, 1647; — *Historia ludicra, opus ex omni disciplinarum genere selecta et jucunda eruditione refertum*; Venise, 1652, et Bruxelles, 1656 : on y trouve l'énumération d'autres ouvrages que Bonifacio avait projetés ou laissés en manuscrits.

Sax, *Onomasticon litterarium*, IV. — David Clément, *Bibliothèque curieuse*, V. — Nicéron, *Mémoires*, XVI et XX.

BONIFACIO (*Gaspard*), poëte italien, natif de Rovigo, et frère de Balthasar, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il édita le *Castore e Polluce* de son frère Balthasar, et laissa : *Rosajo florito a' meriti di Vido Morosini, podesta di Rovigo, poema faceto*; Venise, 1630; — *Amor venale, favola boscareccia*; Venise, 1616, in-12; — *il Vaticinio delle muse, opera scenica, rappresentata in Rovigo*, etc.; Rovigo, 1631, in-4°; — des *Rimes*, éparses dans différents recueils; — *Rime piacevoli*, poésies badines en six livres, qui sont restées manuscrites.

Papadopoli, *Historia gymnasii Patavini*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BONIFAZIO ou **BONIFACIO**, de Vérone, peintre italien, né vers 1491, mort en 1553. C'est par erreur que Vasari, Ridolfi et Zanetti l'ont fait naître à Venise. Son origine véronaise a été parfaitement constatée par Morelli. Au rapport de Ridolfi, Bonifazio aurait été élève du Palma, et selon, Boschini, il eut le Titien pour maître. Il eut en effet la délicatesse du Palma et l'animation du Titien, unies à la vigueur du Giorgion. On voit beaucoup de ses compositions à Venise; le palais ducal possède ses *Marchands chassés du Temple*, et l'on peut admirer, au musée académique de la même ville, *le Sauveur sur son trône, ayant à ses côtés David, saint Marc, saint Louis et saint Dominique, pendant qu'un ange se tient au pied du trône*. Le musée de Paris possède de ce maître *la Résurrection de Lazare*. Sa *Sainte Famille* est à Rome (1), et ses *Triomphes* d'après Pétrarque, qui sont si renommés, se trouvent en Angleterre. — Bonifazio de Vérone a souvent été confondu avec Bonifazio Bembo de Crémone, qui florissait en 1461, et qui était loin d'égaler son talent.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Vasari. — Ridolfi, *Vite de' pittori Veneti*. — Quadri, *Otto giorni in Venezia*. — Orlandi, *Abbecedario*.

***BONIFAZIO** (*Francesco*), peintre, né à Viterbe en 1637, élève de Pierre de Cortone. Il peut être placé parmi les meilleurs imitateurs de son maître, bien qu'on ne trouve pas dans ses ouvrages cette facilité d'exécution et cette fougue d'imagination qui lui étaient propres. Les principaux ouvrages de Bonifazio sont restés à Viterbe. E. B—n.

Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia pittorica*.

***BONIFAZIO** (*Natoli*), graveur dalmate, né en 1550, mort vers 1620. On a parfois confondu ses œuvres avec celles du Béatrizet; mais sa manière est plus sèche et aussi plus soignée. On lui doit les gravures de l'ouvrage de Fontana, intitulé *Della trasportatione dell' obelisco*, 1590. On lit sur une *Adoration des Bergers*, gravée d'après Zuccaro : *Noel Bonifacio Sebenicus fecit*. Il grava aussi des *Chevaux*, des *Animaux*, vers l'an 1594. Il imprimait à ses feuilles un monogramme, avec les initiales BF et NBF.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

***BONIFORTI** (*Francesco-Girolamo*), peintre de l'école romaine, né à Macerata, dans la

(1) D'après le *Dictionnaire de la Conversation*, ce tableau se trouve à Paris.

Marche d'Ancône, en 1594, y vivait encore en 1671. L'examen des ouvrages qu'il a laissés dans sa patrie le fait supposer élève de quelque peintre sorti de l'école du Talden, tant on y trouve le goût et le coloris de cette école; mais sans cette transparence propre aux bons disciples du maître vénitien. E. B— N.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*.

*BONIN (*Édouard* DE), général prussien, naquit le 3 mars 1793 à Stolpe, en Poméranie. Il embrassa fort jeune l'état militaire, se distingua par sa bravoure dans les campagnes de 1806, 1813 et 1814, et gagna tous ses grades sur le champ de bataille. En 1848, il commanda les troupes que la Prusse avait envoyées au secours de Schleswig-Holstein contre le Danemark. L'année suivante, il battit l'armée danoise à Kolding, mais il fut à son tour battu à Frédéricia. En 1850, il était commandant de Berlin.

Conversations-Lexicon.

*BONINCONTRIUS (*Laurent*), historien et humaniste italien, vivait dans la première moitié du quinzième siècle. Il professa les humanités à Mantoue. On a de lui : *Manilii Astronomicon, cum commentariis*; Bologne, 1474; — *Factorum liber*, contenant : *Annales rerum Florentinarum* de 1360 à 1458, dans le recueil de Muratori; — *De Ortu Regum Neapolitanorum*, qui a dû être également publié par Muratori; — *Rerum naturalium et divinarum, sive de rebus cœlestibus*; Bâle, 1540.

Muratori, *Scriptores*, XXI-XXIII. — Sax, *Onomasticon litterarium*, II. — Fabricius, *Biblioth. mediæ et infimæ ætatis*.

BONINGTON (*Richard Parkes*), peintre anglais, né à Arnold, dans le voisinage de Nottingham, le 25 octobre 1801; mort le 23 septembre 1828. Il était fils d'un peintre de portraits qui avait à Nottingham une école de dessin dirigée ensuite en grande partie par sa femme, pendant que le mari allait faire de la politique révolutionnaire dans les *meetings*. Presque ruinés, les deux époux durent alors chercher fortune à Paris. Leur fils Richard entra dans l'atelier de Gros, et, quoiqu'il eût déjà fait de rapides progrès, s'en fit chasser, parce qu'il lui répugnait, dit-on, de dessiner les académies. Il n'eut plus alors d'autre maître que lui-même. De dix-sept à vingt ans il étudia seul au Louvre, et en 1821 il put faire, grâce aux économies maternelles, un voyage en Italie. Il visita Venise, et y composa des aquarelles, des vues, des esquisses, qui portaient la chaude empreinte du climat et rappelaient la touche des maîtres renommés. A partir de ce moment, ses œuvres furent recherchées même à Paris. Ses tableaux à l'huile n'eurent pas moins de succès en Angleterre. Des malheurs de famille, la perte de sa mère et celle d'une autre personne qu'il aimait, le plongèrent dans une mélancolie que de nouveaux voyages dans le nord et le midi de la France ne parvinrent pas à dissiper. Une fièvre cérébrale qu'il contracta à la suite d'une tournée d'artiste, sous un soleil ardent, acheva ce que le chagrin avait commencé. Il mourut de consomption. Il fit, pour se créer des ressources, beaucoup de lithographies, et plus d'aquarelles que de tableaux à l'huile. Ses productions se trouvent en grande partie en Angleterre dans la galerie de Bedford, dans celle de Landsdown, et dans d'autres. Les plus remarquables de ses œuvres sont : *Henri III*; — *le Turc au repos*; — *le Tombeau de saint Omer*; — *les Vues de Venise et de Bologne*; — *Deux Femmes*, placées dans un gracieux paysage; — des *Vignettes* dans l'ouvrage de Langlois intitulé *Ballades, Tableaux et Traductions du moyen âge*; — des *Dessins* à la plume pour le La Fontaine de M. Feuillet; — les *Planches du Voyage pittoresque* publié par MM. Taylor, Nodier, et de Cailleux.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*. — Rose, *Biographical Dictionary*. — *Dictionnaire de la Conversation*.

*BONINI (*Jean-Baptiste*), théologien et poëte italien, natif de Bra dans le Piémont, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il remplit diverses fonctions ecclésiastiques, et laissa : *Ethici Apollinis Oraculum, seu Moralia poetarum apophthegmata ex celeberrimis tum veterum, tum neotericorum auctorum desumta*; Turin, 1657; — des *Poésies* de circonstance.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

*BONINI (*Girolamo* ou *Jérôme*), surnommé *l'Anconitano*, parce qu'il était d'Ancône; mort vers 1680. Il fut l'élève et l'imitateur de l'Albane, qu'il seconda dans ses travaux. On voit des peintures de Bonini dans la salle Farnèse à Rome, et dans la maison commune de Bologne. Le musée du Louvre possède de lui : *le Christ adoré par les anges, par saint Sébastien et par saint Bonaventure*. On voyait dans la galerie du maréchal Soult *les Amours endormis*, également dus au pinceau de Bonini, et qui rappellent les sujets favoris de l'Albane.

Malvasia, *Felsina pittrice*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

*BONINUS (*Philippe-Marie*), historien et littérateur, né dans l'État de Gênes le 25 août 1612, mort vers la fin du dix-septième siècle. Il entra dans l'ordre de Saint-Ambroise, et remplit ensuite de hautes fonctions ecclésiastiques. On a de lui : *Vota Musarum Pictaviensium*, et d'autres œuvres en italien, parmi lesquelles : *les Vies des cardinaux depuis Innocent X*, et une *Histoire de son temps*.

Oldoin, *Athenæum Ligusticum*.

*BONIPERT (*Lanfranc*), médecin italien, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *Consulta circa il purgare le cose infette, presentata al Tribunale della Sanità, in congiuntura della peste che afflisse Milano l'anno* 1577; Milan, 1631.

Argellati, *Bibliotheca Mediolanensis*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Carrère, *Bibl. litt. de la Méd.*

BONIS (*Alexandre* DE), médecin italien, né à Crême en 1662, mort à Venise le 24 juin 1719.

Il étudia à Venise, y devint docteur, et se livra ensuite avec succès à la pratique de la médecine. Il ne cultiva pas moins les lettres et la philosophie. On a de lui : une *édition* des *Dissertationes posthumæ de principio sulphureo* de Dominique Guglielmini, avec une *préface remarquable* de l'éditeur ; — des *Traités mss. sur la peste, les poisons*, etc.

Giornale de' Litterati d'Italia.

* **BONIS** (*Novello*), poëte comique italien, natif de Venise, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *il Diario ravvicato;* Venise, 1675 ; — *l'Odoacre, dramma ;* ibid., 1680 ; — *la Flora, melodramma;* ibid., 1681.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BONISOLI** ou **BONIZOLI** (*Agostino*), peintre, né à Crémone en 1633, mort en 1700. Il fut pendant peu de temps élève de Tortiroli et de Miradoro ; mais il fut moins redevable à ces maîtres obscurs qu'à son propre génie, et aux exemples des grands artistes, et surtout à ceux de Paul Véronèse, dont il s'efforça d'imiter le coloris, tout en s'appliquant à l'étude sérieuse du dessin. Il peignit peu pour les églises, et on ne connaît de lui à Crémone que *l'Entrevue de saint Antoine et du tyran Ezzelino*, à l'église des Conventuels. On trouve des portraits de sa main dans les collections particulières. Un grand nombre de ses peintures sont passées en Allemagne, ayant été envoyées en présent par don Giovanni-Francesco Gonzaga, prince de Bozzolo, pour lequel Bonisoli travailla pendant vingt-huit années. E. B—n.

Zaist, *Notizie storiche de' Pittori, Scultori ed Architetti Cremonesi.*

* **BONITO** (*Giuseppe*), peintre de l'école napolitaine, né à Castellamare en 1705, mort à Naples en 1789. Il fut élève et le meilleur imitateur de Solimènes. Il peignit peu de tableaux d'histoire, étant continuellement occupé de portraits, genre dans lequel il réussissait merveilleusement. Son portrait peint par lui-même fait partie de la collection iconographique de la galerie de Florence. E. B—n.

Lanzi, *Storia pittorica.* — Ticozzi, *Dizionario.* — *Catal. de la gal. de Florence.*

* **BONITO** (*Marcellus*), physicien italien, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *la Terra tremente*, imprimé à Naples. C'est une histoire de tous les tremblements de terre depuis le déluge jusqu'en 1686.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BONIZON**, évêque de Sutri et de Plaisance, mort le 14 juillet 1089. Il se fit remarquer par ses luttes constantes contre le pouvoir temporel, qui cherchait à diminuer celui du saint-siége. Arraché de son siége de Sutri par l'empereur Henri IV, il erra pendant un certain temps en butte à toutes sortes de persécutions, jusqu'à ce que les habitants de Plaisance se déterminassent à le choisir pour évêque ; mais comme il continua à lutter avec la même constance pour les droits du saint-siége apostolique, la persécution recommença contre lui avec plus de fureur que jamais. Il y avait à peine six mois qu'il occupait son nouveau siége épiscopal, lorsque la faction gibeline s'empara de lui et le jeta en prison. On lui fit subir une mort des plus cruelles, en lui arrachant les yeux et lui coupant les membres. Bonizon écrivit plusieurs ouvrages théologiques et historiques. Pierre Lambecius, dans son commentaire sur la bibliothèque de Vienne, au tom. II, cap. VIII, pag. 790-799, cite un ms. latin de 1439, où (dans la seconde partie) existe un ouvrage sous ce titre : *Bonizonis episc. Epitome omnium operum et sententiarum S. Augustini inscripta Paradisus Augustinus.* Il est précédé d'une lettre dédicatoire au révérendissime abbé Jean, c'est-à-dire au célèbre saint Jean Gualbert, Florentin, fondateur et premier abbé de l'ordre de Vallombreuse, mort le 12 juillet 1073. C'est à son invitation que Bonizon composa *Augustiniana Epitome*, résumé de toutes les œuvres de saint Augustin, et qui est divisé en huit livres, formant une sorte de traité de la doctrine chrétienne. J. Mabillon, dans son *Iter Italicum*, Paris, 1687, in-4°, dit, à la page 14, avoir vu dans la bibliothèque Ambrosienne un opuscule sous le nom de notre auteur, intitulé *Liber de Sacramentis*, écrit contre le cardinal Hugues Candidus de Trente, fauteur du schisme. Dans la bibliothèque de Vienne, au commencement du siècle dernier, il y avait, parmi les historiens latins manuscrits, un volume petit in-folio, renfermant : *Decretale Bonizonis, sive syntagma decretorum ecclesiasticorum*, divisé en sept livres, et ayant pour introduction un abrégé de l'histoire des papes jusqu'à Urbain II, élu au trône pontifical en 1088, et mort en 1099 ; le titre portait : *Chronica Romanorum Pontificum, edita a Bonithone Sutrino episcopo.* Le cardinal Angelo Mai, dans son *Spicilegium romanum*, Romæ, 1839-1844, 10 vol. in-8°, au tom. VI, pag. 273-281, donne des fragments de cette *Historia pontificia* de Bonizon. Le texte en est pris en partie dans les écrits inédits d'Albinus le Scolaire, qui l'avait tiré d'un ouvrage inconnu de Bonizon : *de Vita christiana.* Quant à sa *Collectio canonica*, elle reste encore inédite.

Ch. Richard.

Cave, tom. II, *Historia litterar. ad annum* 1080. — Casim. Oudin, *Commentarium de Scriptoribus ecclesiasticis*, t. II, col. 738-748. — Fabricius, *Bibliotheca mediæ et infimæ ætatis.* — Vossius, *De Historicis latinis.*

BONJOUR (*les frères*), hérésiarques, fondateurs d'une nouvelle secte de flagellants, vivaient dans la dernière moitié du dix-huitième siècle. Ces deux frères, originaires du Pont-d'Ain, en Bresse, entrèrent dans l'état ecclésiastique. L'aîné fut nommé d'abord à une cure dans le Forez, et s'y attira l'animadversion de ses paroissiens et les remontrances de son évêque,

pour avoir répandu une doctrine hétérodoxe à peu près semblable à celle des pauvres de Lyon, que, vers la fin du douzième siècle, Pierre de Valdo avait prêchée. C'était en 1775; Bonjour l'aîné dut échanger sa paroisse pour celle de Fareins, dont le vicariat fut donné à son frère. Huit ans après leur installation, le curé se déclara publiquement indigne des fonctions pastorales, dans lesquelles son frère lui succéda, et il se résigna aux humbles fonctions de maître d'école. Bientôt des bruits singuliers se répandirent dans le canton, et l'on parla d'un petit couteau à manche rouge qui, enfoncé par le curé dans la jambe d'une jeune fille, avait guéri une douleur qu'elle y ressentait. Peu de temps après, quelques adeptes se réunirent un vendredi, sous la présidence des deux frères Bonjour, dans une chapelle de la Vierge, attenante à l'église de Fareins; là, à trois heures après midi, on crucifia une jeune fille qui l'avait demandé comme une grâce. Les deux novateurs s'attirèrent ainsi de nombreux prosélytes, dont l'immense majorité se composait de filles et de femmes. Elles se réunissaient, la nuit, dans une grange, sans lumière; et, à leur grande satisfaction, elles y recevaient la discipline de la main du curé, qu'elles appelaient leur *petit papa*. Comme cette société mettait en pratique la communauté des biens, les chefs de famille qui n'en faisaient point partie s'aperçurent bientôt que les denrées disparaissaient de leurs greniers; et le mécontentement que leur avaient inspiré ces désordres fut porté par là au plus haut point. L'un d'eux, plus opposé que les autres à cette nouvelle secte, mourut de la piqûre d'une aiguille trouvée dans son lit. Cet événement attira sur les novateurs l'attention de l'autorité; des informations furent faites, un procès-verbal dressé par le grand vicaire du diocèse; et, en vertu de lettres de cachet obtenues par l'évêque, Bonjour aîné fut exilé, et son frère enfermé au couvent de Toulay. Ce dernier parvint à s'évader, et prétendit que, comme un autre saint Pierre, il avait été délivré par un ange. Il se rendit à Paris, où la fille crucifiée et une autre prophétesse vinrent le trouver. La première alla, par son ordre, à Port-Royal pendant le mois de janvier; elle fit cette route pieds nus, avec cinq clous enfoncés dans chaque talon; et, durant tout un carême, elle n'eut pour nourriture qu'une rôtie de fiente humaine, qu'elle mangeait tous les matins. Les adeptes de Bonjour, informés de ces faits, le rejoignirent à Paris, où ils mirent en commun le produit de leurs biens, qu'ils avaient vendus. La révolution de 89 inspira au curé Bonjour l'espoir de rentrer dans sa cure; il s'y rendit en l'absence du curé et de son vicaire; prit dans le presbytère les clefs de l'église, y rassembla ses partisans, et enflamma leur zèle par ses prédications. La maréchaussée, qui arriva pour apaiser ce tumulte, trouva Bonjour et ses adeptes dans le jardin de la cure, et les en eut bientôt expulsés. A l'époque du consulat, les deux frères furent exilés à Lausanne, où ils moururent dans un état voisin de l'indigence. La secte qu'ils avaient créée ne leur a pas survécu.

Giraud et Richard, *Bibl. sacrée*.

BONJOUR (*Guillaume*), religieux augustin, né à Toulouse en 1670, mort en Chine en 1714. Il fut appelé à Rome en 1695 par le cardinal de Noris, et honoré de l'estime du pape Clément XI, qui lui confia plusieurs fonctions importantes. Le pape ayant chargé une commission de la réforme du calendrier grégorien, le P. Bonjour fournit de savants mémoires à cette commission. Il mourut en Chine, où son zèle pour la propagation de la religion chrétienne l'avait conduit. Il était profondément versé dans les langues orientales, et surtout dans la langue copte. On a de lui : *Dissertatio de nomine patriarchæ Josephi a Pharaone imposito;* Rome, 1696, in-4°; — *Exercitatio in monumenta coptica seu ægyptiaca bibliothecæ Vaticanæ;* Rome, 1699, in-4°; — *Selectæ in Sacr. Script. Dissertationes, apud Montem-Faliscum;* 1705, in-4°; — *Calendarium romanum chronologorum causa constructum;* Rome, 1701, in-fol.; — *De computo ecclesiastico, apud Montem-Faliscum;* 1702; — *Explication de la légende d'une pierre gravée égyptienne*, insérée dans les Fragments de l'évangile de saint Jean publiés par le P. Georgi, p. 391-392; — *Observations sur un miroir chinois trouvé en Sibérie*, imprimées avec les lettres de Cuper; — *De epochis Ægypticis*, dissertation mentionnée par Grævius.

Parmi les manuscrits laissés par Bonjour, on cite : une *Grammaire copte*, dont Renaudot et Montfaucon font l'éloge; — une histoire des *dynasties d'Égypte*, citée par Cuper et Georgi; — un *Psautier* copte-arabe, avec des variantes, une version latine et des notes; — un *Lexique copte;* — une version littérale du prophète Osée.

Lelong, *Bibl. hist. de la France.* — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

*BONJOUR (*Jacques*), jurisconsulte français, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *Lucubrationum primitiæ de Bello in Caprasienses commentaria;* Paris, 1549; — *Legum aliquot ænigmata;* Lyon, 1550; — *Axiomata Pandectarum;* ibid., 1550.

Lelong, *Bibl. hist. de la France*, I, 8112.

BONJOUR (*François-Joseph*), chimiste français, né à la Grange de Combes, près de Salins, en 1754; mort à Dieuze le 24 février 1811. Après avoir d'abord étudié et pratiqué la médecine, il se sentit entraîné vers l'étude des sciences naturelles, et surtout vers la chimie, qu'il approfondit dans le laboratoire de Berthollet, dont il devint, en 1784, le préparateur. Pendant la révolution, il fut un de ceux qui montrèrent que la culture des sciences fortifie le courage; et il en donna des preuves au siége de Valenciennes, où il servit comme ca-

nonnier et comme pharmacien. Plus tard, il fut nommé élève de l'École normale, et en même temps professeur adjoint à l'école centrale des travaux publics. Il devint en 1795 membre du conseil d'agriculture et des arts, et en 1797, commissaire du gouvernement près les salines de la Meurthe. On a de lui une traduction des *Affinités chimiques* de Bergmann; Paris, 1788, in-8°.

Biographie des Contemporains.

*BONJOUR (*Casimir*), littérateur français, né le 15 mars 1795 à Clermont, département de la Meuse, fut élevé à Reims, où son père était sous-officier de gendarmerie. Il fit dans cette ville de brillantes études; et à la fin de son année de rhétorique ses succès lui valurent, à la distribution des prix, la dignité d'Apollon, dignité bizarre et d'un jour, qui rendait celui qui en était revêtu, et qui en portait le costume mythologique, le distributeur des couronnes universitaires. L'Apollon du jour adressait un discours, fort applaudi, aux jeunes lauréats qui étaient censés ses disciples.

M. Bonjour se destina d'abord à l'enseignement: élève de l'École normale, il fut successivement professeur en province et répétiteur à Paris; puis il entra dans les bureaux du ministère des finances, d'où il fut éloigné par M. de Villèle, qui le déclara « trop homme d'esprit pour être commis. » Quoi qu'il en soit, la disgrâce de M. Bonjour fut interprétée comme la punition de deux vers d'un de ses ouvrages, où l'on affecta de voir une allusion blessante pour une puissance financière de l'époque, dont l'origine était enveloppée d'une obscurité fâcheuse. Voici ces vers :

Il économisa cent mille francs de rente,
Sur ses appointements, qui n'étaient que de trente.

Le malheur de M. Bonjour lui fut utile, en l'obligeant à donner plus de soin à ses ouvrages. Son talent puisa de nouvelles forces dans le sentiment de cette nécessité que La Fontaine appelle l'*ingénieuse* avec tant de raison; et ce qui lui fut une inspiration, au point de vue poétique, lui donna aussi le courage de vaincre les difficultés qu'un auteur rencontre avant d'arriver à la scène Il réussit enfin, et vécut de ses succès; puis un ministre d'alors, qui aimait l'esprit sans en avoir, et qui à l'égard des gens de lettres suivait les traditions du grand siècle, lui fit avoir une petite pension sur la liste civile de Charles X.

La Mère rivale, première comédie de M. Bonjour, représentée en 1821, fut fort applaudie au théâtre, et jugée plus favorablement encore à sa lecture : elle a, en effet, moins de mouvement dramatique et de force comique que de grâce, de finesse et d'esprit. Le succès des *Deux Cousines* (représentée en 1823) fut éclatant et décisif pour la réputation de son auteur. Au mérite d'une action plus vive et parfaitement soutenue, elle joint celui d'être une fidèle peinture des travers de l'époque, et de mettre aux prises, en matière d'éducation féminine, les prétentions de l'aristocratie nobiliaire et celles de l'aristocratie bourgeoise; un des vers de cette pièce est devenu proverbe :

L'homme fait son état, la femme le reçoit.

Après s'être attaqué à la fatuité aristocratique, M. Bonjour s'attaqua à la fatuité conjugale, et il la peignit excellemment dans *le Mari à bonnes fortunes* (1824), où le vice élégant est livré lui-même au ridicule qu'il déverse trop souvent sur la vertu, et où le principe sacré de la famille est vengé des outrages qu'il devait recevoir plus tard : le poëte de la restauration avait deviné le romancier de l'ère républicaine et communiste.

Les autres comédies de M. Bonjour sont d'abord *l'Argent*, où l'un des personnages, dame de charité du grand monde, explique fort bien comment, après avoir quêté seule et en robe du matin, elle a dû remplir sa mission ensuite avec plus d'éclat. Voici, dit-elle, ma raison :

A pied, j'avais cent sols; j'ai vingt francs en voiture.

Nous nommerons ensuite *le Presbytère*, puis *Naissance, Fortune et Mérite*, deux comédies qui ne sont de bons ouvrages qu'au point de vue littéraire, car ils sont bien écrits; mais qui, au point de vue dramatique, sont faibles. *Le Bachelier de Ségovie* a plus de mérite et eut plus de représentations; l'idée en est originale : c'est celle de l'association de deux jeunes gens qui mettent en commun leurs moyens de succès; l'apport de l'un est une belle position sociale; l'apport de l'autre est un beau talent.

A une préfecture qui lui fut offerte en 1830, M. Bonjour préféra la place d'inspecteur des études à l'école militaire de la Flèche; il est aujourd'hui l'un des bibliothécaires de Sainte-Geneviève. ANOT DE MAIZIÈRES.

BONN (*André*), chirurgien hollandais, né à Amsterdam en 1738, mort en 1819. Il étudia la médecine à Leyde, et à vingt-cinq ans soutint, pour le doctorat, une thèse intitulée *De Continuationibus membranarum*, dont Bichat a, dit-on, profité dans son *Traité des Membranes*. Après un voyage à Paris, il fut nommé à la chaire d'anatomie et de chirurgie, laissée vacante par la mort de Folkert Snipp; et il contribua puissamment à la fondation de la Société de chirurgie d'Amsterdam, comme l'atteste une médaille que lui décernèrent les membres de cette société. Il était chevalier de l'ordre du Lion belgique, membre de l'Académie de Bruxelles et de plusieurs autres sociétés savantes. On a de lui des ouvrages écrits en latin et en hollandais; ses ouvrages latins sont : *Dissertatio inauguralis de Continuationibus Membranarum*; Leyde, 1763, in-4°, insérée dans le *Thesaurus dissertationum et programmatum* de Sandifort; — *De Simplicitate naturæ, anatomicorum admiratione, chirurgicorum imitatione dignissima*; Amsterdam, 1772, in-4°; — *Commentatio de Humero luxato*, avec fig.; 1782, in-4°; — *Descriptio thesauri ossium*

morbosorum Hoviani; adnexa est dissertatio de callo; Amsterdam, 1783, in-4°; Leipzig, 1784, in-8°; — *Tabulæ ossium morbosorum, precipue thesauri Hoviani, fascic.* 1-3; Leyde, 1785-1789, in-fol.; — *Tabulæ anatomico-chirurgicæ doctrinam herniarum illustrantes, editæ a G. Sandifort*, avec 20 pl.; Leyde, 1828, in-fol.

Biographie universelle (édit. belge).

BONNAFOX DE MALET (*Julien*), médecin français, mort à Paris le 29 novembre 1817. On a de lui : *Mémoire sur le croup*; Paris, 1812; — *Traité sur la nature et le traitement de la phthisie pulmonaire*; Paris, 1805.

Quérard, *la France littéraire*.

BONNAIRE (*Louis* DE), théologien français, né à Ramerup-sur-Aube vers 1680, mort à Paris le 28 juin 1752. Il était prêtre de l'Oratoire, et a publié : *Parallèle de la morale des jésuites et de celle des païens*; Troyes, 1726, in-8° : la publication de ce livre valut la Bastille à Lefebvre, qui l'avait imprimé; — *Examen critique, physique et théologique des convulsions*, 1733, 3e part., in-4°; — *Alexiticon*, ou *la défense prétendue du sentiment des saints Pères repoussée*; Rotterdam, 1740, in-12; — *Essai du nouveau conte de ma mère l'Oye*, ou *les Enluminures du jeu de la constitution*, en vers, 1743, in-8°; — *Chanson sur l'air des Pendus à l'encontre des Gensinistres* (Jansénistes), in-12; — *l'Esprit des lois quintessencié*; 1751, 2 vol. in-12; — *la Vérité sur l'histoire de la ville de Saint-Omer*; 1754, in-4°; — en collaboration avec le P. Jard, doctrinaire : *la Religion chrétienne méditée dans le véritable esprit de ses maximes*, 1745, 1763, 6 vol. in-12; — *les Leçons de la sagesse sur les défauts des hommes*; la Haye (Paris), 1737-1744, 3 vol. in-12; — *les Semaines évangéliques, qui contiennent des réflexions morales pour chaque jour*; Paris, 1735; — une traduction de *l'Imitation de Jésus-Christ*, avec des réflexions et des prières; — les notes du *Discours sur la liberté de l'Église gallicane* de l'abbé Fleury, 1723; — la préface et les notes de la 2e édit. des *Remarques sur les principales erreurs d'un livre intitulé « l'Ancienne nouveauté de l'Écriture sainte, »* par A. Arnauld, 1735; — en collaboration avec Boidot : *Traités historiques et polémiques de la fin du monde, de la venue d'Élie, et du retour des Juifs*, ouvrage que Barbier attribue à l'abbé Ét. Mignot.

Quérard, *la France littéraire*.

BONNAIRE (*Jean-Gérard*), général français, né à Propet, département de l'Aisne, en 1771; mort le 16 novembre 1816. Il doit être compté au nombre des victimes des réactions légitimistes et antinationales de 1815. Entré comme simple soldat dans la carrière militaire, il avait conquis tous ses grades par des actions d'éclat, et était parvenu à celui de général de brigade, lorsqu'il fut nommé en 1815 commandant de la place de Condé. Après les désastres de Waterloo, il refusa d'ouvrir les portes aux ennemis; et ceux-ci étaient déjà maîtres de Paris, qu'il résistait encore aux Hollandais qui investissaient Condé. C'est alors que le colonel Gordon, Hollandais de naissance, mais naturalisé Français, pénétra dans la place avec des proclamations et des lettres signées par Bourmont et Clouet. Les habitants, exaspérés et excités encore, dit-on, par le lieutenant Miéton, aide de camp du général, firent feu sur Gordon, et le tuèrent. Cet événement parut aux réacteurs une occasion favorable pour punir un patriote de sa résistance à l'étranger. Le général Bonnaire et son aide de camp furent traduits devant un conseil de guerre. Le lieutenant fut condamné à mort, et fusillé le 30 juin 1816. Quant au général, quoiqu'on ne pût le convaincre d'avoir participé à la mort de Gordon, il fut condamné à la déportation et dégradé sur la place Vendôme, en présence de la colonne dont les bas-reliefs représentaient aux yeux de ses exécuteurs quelques-uns de ses glorieux faits d'armes. Le général Bonnaire ne put résister au chagrin que lui causa cette humiliation : il mourut quelques mois après.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — De Courcelles, *Dictionnaire des Généraux français*.

***BONNAIRE** (*A.*), grammairien français contemporain. On a de lui : *Nouveau Vocabulaire classique de la langue française*; Soissons, 1829; — *Grammaire française des commençants*; Paris, 1829; — *Cours de Thèmes, rédigés en forme de cacographie et de cacologie*; Paris, 1830 et 1834 (5e édition); — *Corrigé du Cours de Thèmes*, ou *Nouveaux Exercices*; Paris, 1824 (5e édit.); — *Manuel des synonymes de la langue française*; Paris, 1834-1835; — *Nouvelle petite grammaire des Écoles primaires*; Paris, 1835; — *Petit Traité de l'Orthographe usuelle*; Paris, 1835; — *Manuel de compositions françaises*; ibid., 1836; — *Corrigé des compositions françaises*; Paris, 1836; — *Maître Pierre*, ou *le Savant de village; entretiens sur le système métrique*; ibid., 1839.

Quérard, supplément à *la France littéraire*.

***BONNAL** (*François* DE), prélat français, né en 1734 au château de Bonnal, dans l'Agénois; mort à Munich en 1800. Il embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, et assista en 1758, comme député du deuxième ordre, à l'assemblée générale du clergé. Nommé en 1758 évêque de Clermont, il fut élu, en 1789, député du bailliage de cette ville aux états généraux. Élu président du comité ecclésiastique, il protesta, le 14 décembre, contre la suppression du clergé régulier; lors de la discussion du 14 avril 1790, sur les dîmes et les biens du clergé, il s'éleva de nouveau contre le vœu de la majorité, et demanda que la religion catholique fût proclamée religion nationale. Le 1er janvier, il se joignit à

Boisgelin pour demander la convocation d'un concile gallican, demande qu'il renouvela encore en 1791. Sommé, à cette époque, de prononcer le serment exigé par la constitution civile du clergé, il s'y refusa, en protestant de nouveau contre cette constitution.

Après avoir été l'un des signataires de la protestation du 12 septembre 1791, il se distingua parmi les opposants par le zèle avec lequel il encouragea les résistances du clergé. Cette conduite ayant été signalée à l'assemblée par Biauzat, de Bonnal fut forcé de se retirer en Hollande. Il y fut pris par nos armées victorieuses, en 1795, arrêté, et déporté à Altona.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

BONNARD (*Bernard* DE), poëte, né à Semur en Auxois le 22 octobre 1744, mort le 13 septembre 1784. Il entra au barreau par complaisance pour sa mère; quand il l'eut perdue, il embrassa la profession des armes, et se fit recevoir dans l'artillerie. En 1770, le duc d'Orléans le nomma sous-gouverneur de ses fils. Les désagréments que Bonnard éprouva dans cette place l'obligèrent à se démettre de cet emploi, dans lequel il eut pour successeur Mme de Genlis. Il rentra alors dans l'état militaire. En 1784, étant allé dans son pays, il fit inoculer son fils. Comme il s'occupait à le soigner, il fut attaqué de la petite vérole, qui mit fin à ses jours. Les *Poésies diverses* de Bonnard ont été publiées, avec une notice sur sa vie, par Sautereau de Marsy; Paris, 1791, in-8°; et réimprimées, avec addition de quelques pièces inédites; Paris, 1824 et 1828, in-32. Garat fit paraître, en 1785, un *Précis historique sur M. le chevalier de Bonnard*, dont il « existe, dit Peignot, une contrefaçon « remarquable par quelques pièces ajoutées au « volume, et contenant des traits satiriques contre « madame de Genlis. »

Quérard, *la France littéraire.* — Peignot, *Manuel bibliographique.*

BONNARD (*Ennemond*), général français, né en 1756 à Saint-Symphorien, en Dauphiné; mort le 15 janvier 1819. Il entra, en 1774, comme simple soldat dans le régiment d'artillerie d'Auxonne; fit la guerre d'Amérique, sous Rochambeau; fut, à son retour en Europe, envoyé à Naples, où il servit en qualité d'instructeur, et revint en France seulement en 1793. Nommé alors lieutenant, puis capitaine adjudant-major, et enfin chef de bataillon dans le 2e régiment d'artillerie, il fut chargé de diriger un parc à l'armée du Nord. Élevé ensuite au grade de général de brigade, il commanda l'artillerie aux siéges de Charleroi, du Quesnoy, de Valenciennes, et prit une grande part aux victoires de Fleurus et de Duren, et à la prise de Maestricht. Ce dernier exploit lui valut le grade de général de division. Plus tard, le général Bonnard fut chargé du commandement de différentes contrées sur le Rhin, et du duché de Luxembourg. Il commandait dans la Belgique en 1798, lors des révoltes de la Campine; sa sagesse et sa fermeté contribuèrent beaucoup à les réprimer. Nommé, sous le gouvernement impérial, commandant de la 22° division militaire, il fut mis à la retraite sous la restauration, et continua de résider à Tours, chef-lieu de son commandement.

Le Bas, *Dict. encyclop. de la France.* — *Galerie des Contemporains.* — Courcelles, *Dict. des Généraux français.*

BONNARD (*Charles-Louis*), ingénieur et philosophe français, né à Arnay-le-Duc le 19 mai 1769, mort le 23 janvier 1828. Il commença ses études à l'école militaire d'Auxerre, et les acheva au collége de Dijon, où il entra en 1786. Il s'y perfectionna dans les mathématiques; et l'aptitude qu'il montra pour cette science, jointe aux conseils de Monge, le décida à suivre la carrière du génie de la marine, où on le reçut, en qualité d'aspirant, au mois de janvier 1789. Il passa quatre années à acquérir toutes les connaissances exigées pour la profession qu'il voulait embrasser, et ne s'en laissa distraire que par la fondation de la Société philomathique, à laquelle il concourut avec Brongniart, Silvestre, de l'Académie des sciences, et quelques autres savants. Il avait obtenu la place de sous-ingénieur constructeur au port de Toulon, lorsqu'une grave maladie vint l'arrêter tout à coup dans sa carrière. Les infirmités dont il fut dès lors affecté le condamnèrent à une retraite absolue; et il consacra les moments qu'elles lui laissèrent à la composition d'un grand ouvrage dont la première partie seule a été publiée, sous ce titre : *Métaphysique nouvelle*, ou *Essai sur le système moral et intellectuel de l'homme*; Paris, 1826, 3 vol. in-8°.

Quérard, *la France littéraire.*

BONNARD (*Jacques-Charles*), architecte, né à Paris le 30 janvier 1765, mort en 1818. Il étudia l'architecture à l'école de Renard. « Dans cette sévère école, dit M. Quatremère, on enseignait, dans toute leur pureté, les doctrines de cette antiquité classique, où vont toujours se rajeunir le goût et les inventions des modernes. » Après avoir obtenu le grand prix, Bonnard alla continuer ses études en Italie. Il s'y livra à des recherches fort importantes sur les aqueducs de l'ancienne Rome, et parvint à retrouver six de ces aqueducs, que l'on ne connaissait pas avant lui. De retour en France en 1789, il fut chargé de seconder son maître, architecte des Tuileries, dans la restauration de ce château, depuis longtemps inhabité. Attaché aux opinions royalistes, il émigra en 1792, et se rendit en Angleterre, d'où il ne revint que sous l'empire. Il succéda alors à Bernard dans la place d'architecte du ministère des affaires étrangères, et fut chargé d'élever le palais que l'on voulait construire sur le quai d'Orsay pour ce ministère. Mais on se ravisa; le projet fut mis au concours : puis les plans de Bonnard furent repris, et soumis enfin à la critique des membres du conseil des bâtiments, tous hommes fort habiles. « Aussi, dit

M. Quatremère, chacun, dans les meilleures vues du monde, trouva un défaut au projet, et y prescrivit son changement. Il est douteux qu'on puisse imaginer un moyen plus sûr d'arriver à ne rien faire. M. Bonnard se rappela fort à propos ce tableau du peintre grec, exécuté d'après les critiques et sur les avis de la multitude, qui, après, n'en voulut plus. Il imagina de recueillir ainsi chacune des corrections demandées, et il en fit un projet nouveau qui les renfermait toutes. On croirait qu'étant devenu l'œuvre de tous les juges, ce projet aurait eu le suffrage de chacun. Il n'en fut rien : l'ouvrage de chacun fut rejeté par tous. Cela devait être, car ce n'était plus l'ouvrage de personne. » On en revint donc au premier projet de Bonnard. Les travaux furent d'abord menés avec assez d'activité; le bâtiment était même élevé jusqu'à la hauteur du premier étage, lorsque le manque de fonds suspendit les travaux. Pendant une vingtaine d'années ce monument resta inachevé, et ce n'est qu'après la loi de finance pour l'achèvement des monuments de Paris, qu'on en reprit la construction. C'est seulement en 1838 qu'il a été terminé par M. Lacornée, sans qu'on lui eût alors assigné une destination. Cet édifice est aujourd'hui occupé par le conseil d'État.

Le Bas, *Dict. enc. de la Fr.* — Quatremère, *Dict. d'archit.*

* **BONNARD** (*Jean-Louis*), prêtre missionnaire et martyr, né à Saint-Christophe en Jarret le 1er mars 1824, mort en Chine le 30 avril 1852. Dès l'âge de dix ans, sa vocation pour le sacerdoce s'était déclarée d'une manière trop manifeste pour que ses parents osassent s'y opposer. Envoyé par eux au grand séminaire de Lyon, il en sortit à vingt-deux ans pour entrer dans celui des Missions étrangères à Paris, où il acheva son cours de théologie. Ordonné prêtre par Mgr Sibour, il s'embarqua, deux mois après, à Nantes sur le navire *l'Archevêque Affre*, pour les missions du Ton-King occidental. Il y arriva à Pâques 1850, au moment même où le choléra exerçait dans ce pays les plus affreux ravages. Il se mit aussitôt avec la plus grande ardeur à l'étude de la langue annamite, impatient qu'il était de pouvoir exercer les fonctions de son saint ministère. Chargé en 1851 des deux paroisses du Ké-Bang et du Ké-Trung, il était allé établir l'administration religieuse de la petite chrétienté de Bôi-Xayên, lorsque le 21 mars 1852, sur la dénonciation d'un individu du pays, le mandarin le fit arrêter, ainsi que son catéchiste Kim. Jeté en prison, chargé d'une énorme cange, M. Bonnard fut exposé en cet état sur la place publique, sans qu'au milieu de toutes ses douleurs, le courage que lui inspirait sa foi ardente vînt jamais à l'abandonner. Après plusieurs interrogatoires, dans lesquels, par sa présence d'esprit, M. Bonnard sut faire acquitter deux jeunes chrétiens arrêtés en même temps que lui, le mandarin prononça contre lui la sentence de mort, sentence qui fut confirmée le 30 avril par le roi, et exécutée le jour même. D'après l'ordre des mandarins, son corps fut déposé dans une barque, pour être jeté à la mer dans un lieu ignoré des chrétiens. Mais un canot monté par quelques fidèles suivit cette barque, remarqua l'endroit où le corps fut jeté dans l'eau, l'en retira, et remit son corps au collége des Missions étrangères, qui lui rendit les honneurs dus aux martyrs de la religion. A. D.

* **BONNARD** (*Robert-Alexandre* DE), géologue français, fils du poëte, né à Paris le 8 octobre 1781. Il a rempli les fonctions d'inspecteur divisionnaire des mines. On a de lui : *Aperçu géognostique des terrains*; Paris, 1819, extrait de la seconde édition du *Dictionnaire d'Histoire naturelle*; — *Aperçu des terrains houillers du nord de la France*; ibid., 1810; — *Essai géognostique sur l'Erzgebirge, ou sur les montagnes métalliques de la Saxe*; Paris, 1816; — *Mémoire sur les procédés employés en Angleterre pour la fabrication du fer par le moyen de la houille*; Paris, 1805; — *Notice géognostique sur quelques parties de la Bourgogne*; ibid., 1825; — *Notice sur un procédé particulier en usage dans l'Eissel pour l'affinage de la fonte de fer*; — plusieurs *mémoires* dans le *Journal des Mines* et dans d'autres recueils. M. de Bonnard est membre de plusieurs sociétés savantes.

Quérard, *la France littéraire.* — *Dictionnaire d'Histoire naturelle*, 1817-1819.

* **BONNART** (*Robert*), dessinateur et graveur français, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Cet artiste distingué eut pour maître Van der Meulen. Il grava, et fit aussi de la peinture, l'histoire, le portrait et le genre. Tout fait supposer qu'il est le même que Robert-François Bonnart, professeur à l'Académie de Saint-Luc à Rome. On doit à Robert Bonnart : *le Portrait de Louis XIV*; — *le Portrait de Louis, Dauphin, fils de Louis XIV*; — *Valenciennes prise d'assaut, et sauvée du pillage par la clémence du roi*, 1677, d'après Van der Meulen; — *le Roi, s'étant rendu maître de la ville de Cambray, prend la citadelle*; d'après le même; — *Arrivée du roi devant Douay, qu'il fait investir par sa cavalerie*, d'après le même; — *Entrée de la reine dans la ville d'Arras*, encore d'après Van der Meulen.

Huber, *Manuel des curieux et des amateurs.*

* **BONNART** (*Nicolas*), frère du précédent, graveur et dessinateur, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On lui doit : *le Portrait de Claude Lepelletier*; — *la Vierge et saint Jean-Baptiste enfant*. Il grava aussi d'après son frère Robert, entre autres : *la Sainte Vierge dans les nuées, et entourée de chérubins*; — *Saint Paul écrivant dans un livre*; — quelques *paysages*.

Huber, *Manuel des curieux.*

BONNATERRE (*J.-P.*), naturaliste français, né vers 1752 dans le département de l'Aveyron,

mort à Saint-Geniez en 1804. Il a publié dans l'*Encyclopédie méthodique*, de 1788 et 1792, le *Tableau encyclopédique et méthodique des trois règnes de la nature*, qu'il accompagna de bonnes figures. Ce travail, qui est le complément de celui que Daubenton avait fait, dans le même dictionnaire, pour les quadrupèdes et les poissons, est très-méthodique, et peut être encore consulté avec fruit, malgré les progrès immenses que les sciences naturelles ont faits depuis. L'abbé Bonnaterre quitta Paris au commencement de la révolution, et se retira dans son pays natal. On lui doit encore : *Recueil de Médecine vétérinaire*; Toulouse, 1805; — une *Notice sur le Sauvage de l'Aveyron*, an IX, in-18; — une *Flore de l'Aveyron*, et des *Mémoires* sur l'agriculture et l'histoire naturelle.

Biographie nouvelle des Contemporains. — Quérard, *la France littéraire*.

BONNAUD (*Jean-Baptiste*), savant historien, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Marseille en 1684, mort à Paris le 13 mai 1758. Il travailla à la continuation de l'*Histoire du diocèse de Rouen*, commencée par dom Duplessis, qui n'avait publié que l'introduction, sous le titre de *Description géographique et historique de la haute Normandie*; Paris, 1740, 2 vol. in-4°. Les travaux de dom Bonnaud n'ont pas été publiés.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

BONNAUD (*Jean-Baptiste*), théologien français, né en Amérique dans l'année 1740, mort à Paris le 2 septembre 1792. Il fut amené en France de fort bonne heure, fit ses études au collége de la Flèche, et entra dans la compagnie de Jésus. Il ne put être ordonné prêtre qu'après la suppression de cette société. Depuis 1777 jusqu'en 1787, il fit paraître plusieurs ouvrages. Un discours *sur le projet d'accorder l'état civil aux protestants*, qu'il publia à cette dernière époque, lui valut la protection de M. de Marbœuf, qui lui procura les prieurés de Sermaise et de Harnicourt; il fut aussi nommé grand vicaire de Lyon, où M. de Montazet fut remplacé bientôt par M. de Marbœuf. Comme ce dernier, à cause de ses fonctions à la cour, ne résidait point dans son diocèse, Bonnaud en dirigea l'administration. Il paraît être l'auteur de la plupart des mandements et des écrits publiés par son archevêque, qui l'appela à Paris pour suivre ses conseils. L'énergie des ouvrages de Bonnaud lui attira l'animadversion des révolutionnaires, qui, après le 10 août 1792, le firent enfermer au couvent des Carmes, rue de Vaugirard, où il fut massacré le 2 septembre suivant. On a de lui : *le Tartuffe épistolaire démasqué*, ou *Épître très-familière au marquis Caraccioli*, sous le pseudonyme de *Kokerbourn*; Liége, 1777, in-8°; — *Examen critique des observations sur l'*Atlantide *de Bailly, par l'abbé Creyssent de la Moselle*; Lausanne (Paris), in-12; — *Hérodote, historien du peuple hébreu sans le savoir*, ou *Réponse à la critique de l'histoire des temps fabuleux*; la Haye, 1786, in-8°; — *Discours à lire au conseil en présence du roi, par un ministre patriote, sur le projet d'accorder l'état civil aux protestants*, 1787, in-8°; 1791, in-8°; — *Découverte importante sur le vrai système de la constitution du clergé*, 1791, in-8°; — *Réclamation pour l'Église gallicane contre l'invasion des biens ecclésiastiques et l'abolition de la dîme*; Paris, 1792, in-8°; — plusieurs écrits publiés sous le nom de M. de Marbœuf, archevêque de Lyon, et parmi lesquels on remarque : *Déclaration relative à la constitution civile du clergé*, 5 décembre 1790.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*. — Quérard, *la France littéraire*.

BONNAUD (*Jacques-Philippe*), général français, né à Bras-de-Saint-Maximin le 11 septembre 1757, mort à Bonn le 30 mars 1797. Il entra au service en 1776, et parvint, dans le courant de l'année 1792, au grade de général de division. Attaché en cette qualité à l'armée du Nord (1792), il défit le duc d'York à Roubaix et à Lannoy, et lui prit vingt pièces de canon. Il concourut avec distinction à la conquête de la Hollande par Pichegru : les villes de Heusden et Gertrudemburg, espèce de grands arsenaux, furent prises par suite des habiles opérations stratégiques de Bonnaud. Les Français y trouvèrent plus de sept cents pièces de canon, et des approvisionnements considérables en toutes sortes d'armes, munitions de guerre, et en vivres pour une armée de trente mille hommes. A Helvoet-Sluys, Bonnaud délivra six cents Français, et fit prisonniers huit cents Anglais qui les gardaient. En quittant l'armée de Hollande, ce général fit une courte campagne en Vendée sous le général Hoche, et remporta quelques avantages sur Charette. Appelé à l'armée de Sambre-et-Meuse qui opérait en Bavière, Bonnaud s'y distingua au passage de la Lahn, à l'affaire de Castel, où il couvrit la retraite de l'armée contre l'archiduc Charles. Au combat de Giessen (16 septembre), il sauva avec une demi-brigade la division Grenier, rejeta l'ennemi sur la rive gauche de la Lahn, et s'y couvrit de gloire. C'est là aussi que, frappé à la cuisse par une balle, il fut mis hors de combat, et mourut quelque temps après de sa blessure. Son nom est inscrit sur les tables de bronze de la galerie de Versailles.

Vict. et Conquêtes, t. II-VII. — De Courcelles, *Dictionnaire des Généraux français*.

BONNAY (*François*, marquis DE); magistrat français, né le 22 juin 1750, mort en 1825. Il était lieutenant des gardes du corps lorsqu'il fut nommé député suppléant de la noblesse du Nivernais aux états généraux, en remplacement du duc de Damas. Le 13 avril 1789, il fut élu une première fois président de l'assemblée nationale, et chercha à y ménager tous les partis. Réélu président le 5 juillet 1790, il défendit les ministres, accusés d'avoir autorisé le passage

des troupes autrichiennes sur le territoire français, et prit ensuite la défense du député Faucigny, qui, dans son royalisme fougueux, avait proposé d'exterminer la gauche de l'assemblée; enfin il chercha à disculper les gardes du corps, accusés d'avoir provoqué les malheurs des journées des 5 et 6 octobre 1789. Porté pour la troisième fois à la présidence en décembre 1790, il refusa. Lorsque le roi fut arrêté à Varennes, le marquis de Bonnay fut accusé d'avoir eu connaissance de cette fuite; mais il parvint à se justifier. Après la session, il émigra en Angleterre. Rentré en France en 1814, il fut envoyé par Louis XVIII en qualité de plénipotentiaire à Copenhague. Il fut ensuite accrédité à Berlin, mais sa mauvaise santé le força bientôt de revenir à Paris. Admis à la pairie le 17 août 1815, il parla, en 1816, des entraves apportées par la chambre des députés, dite *introuvable*, à la marche du gouvernement. Depuis cette époque il vécut dans la retraite.

Biographie nouvelle des Contemporains. — Le Bas; *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — *Moniteur.*

BONNE (.....), héroïne italienne, née dans la Valteline, morte en Morée l'an 1466. C'était une simple paysanne, maîtresse du capitaine parmesan Pierre Brunoro. Elle l'accompagna à cheval et sous un costume d'amazone, lorsqu'il se rendit à l'armée d'Alphonse, roi de Naples; mais elle ne s'en tint pas là. Elle obtint à son amant le commandement des troupes vénitiennes, avec des appointements considérables; et Brunoro épousa par reconnaissance celle à qui il devait sa fortune. Les deux époux partirent ensemble pour l'armée, où Bonne se distingua par son courage. Dans la guerre des Vénitiens contre François Sforce, duc de Milan, elle prit de vive force le château de Pavono, près de Brescia; défendit, avec son mari, l'île de Négrepont contre les Turcs, qu'elle força à prendre la fuite. Brunoro étant mort, elle se mit en route pour revenir dans sa patrie, et mourut avant d'y être arrivée.

Sismondi, *Histoire des républiques italiennes.*

BONNE-SAVARIN. *Voy.* SAVARIN.

BONNE, comtesse de Savoie. *Voy.* SAVOIE (maison DE).

BONNE (*Rigobert*), ingénieur hydrographe français, né en 1727 à Raucourt (Ardennes), mort à Paris le 2 décembre 1794. Il servit dans la guerre de Flandre, et se trouva au siége de Berg-op-Zoom en 1747. Ses principaux ouvrages sont : *Petit Atlas maritime des côtes de la France*; Paris, 1762, en trente cartes ou plans; — *Tableau de la France;* ibid., 1764, in-18, en vingt-sept cartes, avec un texte imprimé; — *Réfutation d'un ouvrage de Rizzi-Zannoni*, intitulé « *Dissertation sur différents points de géographie;* » Paris, 1765, in-12 : le livre de Zannoni avait paru en 1764, in-8°; — *Atlas pour* l'Hist. philosoph. *de Raynal*, in-4°; — *Atlas encyclopédique*, avec Desmarets; Paris, 1787, 1788, 2 vol. in-4°, pour l'*Encyclopédie méthodique;* —*Atlas pour la Géogr. de l'abbé Grenet*, in-4°; — *Carte du golfe du Mexique*, en trois feuilles; — *Neptune Américo-septentrional*, en dix-huit cartes in-folio, très-bien gravées, et qui ne comprennent guère que les côtes des États-Unis. C'est le meilleur ouvrage de l'auteur.

Lalande, *Bibliographie astronomique.* — Boulliot, *Biographie Ardennaise.* — Quérard, *la France littéraire.*

BONNE-CARRÈRE (*Guillaume* DE), homme d'État français, né à Muret, en Languedoc, le 13 février 1754; mort à Versailles le 9 novembre 1825. Chargé, en 1783, d'une mission aux Indes orientales, il y séjourna jusqu'en 1786. Quand la révolution éclata, il parut en adopter chaudement les principes, se lia avec Mirabeau, et fut même successivement président et secrétaire du club des Jacobins; mais il en fut exclu en 1791, à cause de ses relations avec la cour. Avant cette époque, il avait été envoyé comme chargé d'affaires auprès du prince-évêque de Liége, qui ne voulut pas le reconnaître. Lié avec Dumouriez, celui-ci fit créer pour Bonne-Carrère la place de directeur général du département politique : c'est en cette qualité qu'en 1792 Bonne-Carrère conclut des traités d'indemnité avec les princes de Salm-Salm et de Lœwensheim-Wertheim. Le 10 août, sur la demande de Brissot, l'assemblée législative décréta que les scellés seraient apposés sur ses papiers, et que sa nomination de ministre aux États-Unis serait révoquée. Arrêté en 1793, à cause de ses relations avec Dumouriez, il demanda vainement à être entendu à la barre de la convention; il allait être traduit devant le tribunal révolutionnaire, lorsque le 9 thermidor le rendit à la liberté. Après avoir été chargé par le Directoire de différentes missions secrètes à Copenhague, à Berlin et dans le reste de l'Allemagne, il resta sans emploi sous l'empire : Napoléon le regardait avec raison comme un intrigant. Nommé en 1810, par le général Macdonald, directeur général de la police en Catalogne, il perdit cette place lorsque Macdonald quitta cette province. Sous la restauration, il sollicita vainement un emploi du gouvernement, en faisant valoir les intrigues contre-révolutionnaires qu'il avait tant niées dans d'autres temps. Il n'obtint rien, et se résigna à se faire industriel. Les succès qu'il obtint dans cette nouvelle carrière durent lui faire oublier ses revers en politique.

Biographie des Contemporains. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — *Biographie nouvelle des Contemporains.*

BONNE-SFORCE, reine de Pologne, morte le 20 novembre 1557. Elle était fille du duc de Milan Jean Galéas Sforce, et d'Isabelle d'Aragon. En 1518, elle épousa Sigismond Ier, roi de Pologne, avec lequel elle vécut, durant trente ans, dans une parfaite harmonie. Devenue veuve en 1548, elle eut l'ambition de gouverner; et, après le

mariage de son fils Sigismond-Auguste avec Barbe Radziwill, veuve d'un gentilhomme lithuanien, elle prit parti pour les seigneurs polonais qui se séparèrent de la cour. Tous ses efforts tendaient à faire casser le mariage de Sigismond-Auguste, mais en s'opposant toutefois à la déposition de ce prince. Lorsque le calme se fut rétabli, Bonne se réconcilia avec sa belle-fille et son fils; mais celui-ci lui ayant un jour reproché d'avoir épousé secrètement Papadoca, Lithuanien d'une famille obscure, il en résulta, entre Sigismond et sa mère, des dissensions que Charles-Quint et Ferdinand, son frère, s'appliquèrent à envenimer, pour empêcher les Polonais de soutenir les Hongrois dans leur lutte avec la maison d'Autriche. Bonne, fatiguée de ces discordes, quitta la Pologne pour le royaume de Naples, où elle possédait, du chef de sa mère, le duché de Bavière. Dans les États de Charles-Quint et de Ferdinand, et à Venise, où elle séjourna, elle fut reçue avec les plus grands honneurs. Elle passa le reste de ses jours dans son duché, que, par un premier testament, elle avait légué à son fils; mais, à ses derniers moments, on lui fit signer une donation en faveur de Philippe II, roi d'Espagne. On a contesté l'authenticité de ce dernier acte, dont l'original n'a jamais été produit.

Moréri, *Dict.* — Chaudon et Delandine, *Nouveau Dictionnaire historique.* — Hilarion de Coste, *des Dames illustres.*

BONNEAU (*Jean-Yves-Alexandre*), diplomate français, né à Montpellier en 1739, mort en mars 1805. Consul de France en Pologne, il s'est rendu célèbre par son opposition héroïque au démembrement de ce malheureux pays. Cette opposition lui valut la haine de Catherine II, qui le fit arrêter à Varsovie, et ordonna qu'on le jetât dans une prison, où il languit jusqu'à l'avénement de Paul Ier. Cette longue détention causa la mort de la femme de Bonneau et celle de sa fille, nouveau malheur auquel il ne résista pas, et qui le conduisit au tombeau, à peine de retour dans sa patrie.

Rabbe, *Biographie des Contemporains.* — *Biographie nouvelle des Contemporains.*

BONNECHOSE (*Louis-Charles* Boisnormand de), guerrier français, né à Nimègue en novembre 1812, mort à Bourbon-Vendée le 21 janvier 1832. Il fut admis en 1828 au nombre des pages du roi Charles X, le suivit en Écosse au mois d'août 1830, et passa, à la fin de 1831, dans les départements de l'ouest, pour porter des instructions aux royalistes de cette contrée. Il assista au désastre de la Pénissière, y montra le plus grand courage, et fut accueilli, après le combat, dans une ferme voisine du hameau de la Gaubertière. Comme il se préparait à y passer la nuit, il fut grièvement blessé à la cuisse par une décharge presque à bout portant, faite à travers la fenêtre. Bonnechose eut pourtant la force de sauter dans le jardin, où un second feu l'atteignit à la cuisse. Là, après avoir été assailli à coups de sabre et de baïonnette, il fut arrêté, et transporté dans une charrette à Bourbon-Vendée, où il expira le même jour.

Moniteur univer. 1832. — Feller, *suppl. au Dict. Biog.*

*BONNECHOSE (*François-Paul-Émile* Boisnormand de), homme de lettres, frère du précédent, naquit à Leyerdorp en Hollande le 18 août 1801. Fils d'un gentilhomme que la révolution avait obligé de quitter la France, il embrassa d'abord la carrière des armes. Mais, après la révolution de 1830, il quitta le service pour s'occuper uniquement de travaux dramatiques et historiques. Le succès répondit à ses efforts: sa tragédie de *Rosemonde* (représentée en 1832) réussit sur la scène du Théâtre-Français; son poëme sur *Bailly* (Paris, 1833, in-8°) fut couronné par l'Académie; son *Histoire de France* (Paris, 1834, 2 vol.) fut mise au nombre des livres classiques, ainsi que sa *Géographie* (in-12, Paris, 1840), que recommandent d'excellentes cartes dressées par le savant Dussieux. On lui doit aussi une *Histoire sacrée*; une *Histoire des quatre Conquêtes de l'Angleterre*, couronnée par l'Académie française; une Étude *des Réformateurs avant la Réforme* (Paris, 1844, 2 vol. in-8°); enfin quelques opuscules politiques dont le principal mérite était celui de l'à-propos, que le temps leur a ôté. En couronnant deux fois M. de Bonnechose, l'Académie avait attiré sur lui l'attention du roi Louis-Philippe, qui le nomma bibliothécaire du palais de Meudon et de Saint-Cloud, puis bibliothécaire du palais de Versailles et de Trianon; un moment dépossédé de ce dernier emploi, M. de Bonnechose l'a recouvré en 1852.

Anot de Maizières.

*BONNECHOSE (*Henri-Marie-Gaston* de), évêque de Carcassonne, né à Paris le 30 mai 1800. Avocat général à la cour royale de Besançon, et reçu dans l'intimité de Mgr de Rohan, archevêque de cette ville, M. de Bonnechose alla vers la fin de 1830 à Strasbourg, pour y consulter M. Bautain sur la réalité de sa vocation. Éclairé sur ce point, il entra dans les ordres, et fut bientôt nommé professeur d'éloquence sacrée à la maison des hautes études fondée à Besançon par Mgr de Rohan. M. de Bonnechose épousa les opinions philosophiques de M. Bautain, et, comme ce dernier, il se rétracta dès que la cour de Rome eut prononcé. Placé plus tard à la tête de la communauté de Saint-Louis des Français à Rome, il fut ensuite pourvu du siége épiscopal de Carcassonne, par ordonnance royale du 18 novembre 1847. Lors du passage du président de la république à Narbonne en octobre 1852, Mgr de Bonnechose prononça un discours dans l'église de Saint-Just, dont voici deux courts extraits : « Qu'il est doux et consolant pour nous, monseigneur, de vous voir, parmi les démonstrations les plus enivrantes de la reconnaissance publique, rapporter fidèlement à Dieu tous ces hommages, et sanctifier le jour du Seigneur par la prière et l'action de grâces!..... La France

préservée d'une horrible anarchie, le souverain pontife rétabli dans Rome, nos conciles rouverts, l'enseignement catholique affranchi de ses principales entraves, le concours que votre gouvernement nous prête en toute occasion pour l'accomplissement de notre divine mission, tels sont, prince, vos titres incontestables à notre gratitude. » Mgr de Bonnechose, l'un des élèves intimes de M. Bautain, a écrit l'introduction à la *Philosophie du christianisme*, ouvrage dans lequel, sous la forme épistolaire, le maître répond à diverses questions philosophiques et religieuses de ses disciples. A. R.

Ami de la Religion. — *Philosophie du christianisme*.

BONNECORSE (*Balthazar* DE), poëte français, natif de Marseille, mort en 1706. Après avoir fait ses études dans sa ville natale, il exerça les fonctions de consul de France au Caire et à Seïde en Phénicie. C'est dans ces contrées qu'il composa *la Montre d'Amour*, dont le titre est ingénieux, si l'ouvrage est faible. C'est une suite de madrigaux sur les vingt-quatre heures de la journée, et naturellement sur l'emploi de chaque heure, dans ses rapports avec l'amour. Scudéri, à qui l'auteur envoya son manuscrit, le fit imprimer à Paris en 1666. En 1671, *la Montre d'Amour* fut suivie d'une seconde partie, contenant *la Boëte et le Miroir*, en prose et en vers, dédiée au duc de Vivonne, et dans ce même genre un peu fade. Pourtant le terrible auteur du *Lutrin* range le livre, qu'il n'avait pas lu, parmi les projectiles que les chanoines se jettent à la tête :

> *L'un prend l'Édit d'amour*, l'autre en saisit *la Montre*
> (*Le Lutrin*, chant V.)

Bonnecorse eut le tort de se venger en se servant d'armes inégales : *le Lutrigot*, poëme héroï-comique, imprimé à Marseille en 1686, était, comme le titre l'annonce, une parodie du *Lutrin*. Pour lutter contre Boileau, il eût fallu, ce (que n'avait pas Bonnecorse) la verve d'un Regnier. Boileau eut le dernier mot dans une épigramme restée comme tout ce qu'écrivait le célèbre satirique, dans la mémoire de chacun, et dont voici le début :

> Venez, Pradon et Bonnecorse,
> Grands écrivains de même force, etc.,
> De vos vers recevoir le prix...

Après quoi Bonnecorse n'avait plus qu'à mourir, sauf révision du jugement de Boileau de la part de la postérité, s'il se rencontre quelque jour un écrivain assez courageux pour signaler au public les beautés de *la Montre d'Amour* avec *la Boëte et le Miroir*. Ce poëte si maltraité avait fait aussi des vers latins, imprimés dès 1667. Ses œuvres complètes ont été publiées à Leyde sous le titre de *Poésies*, 1720; *la Montre d'Amour* y est toute en vers; le *Lutrigot* s'y trouve augmenté de dix chants. Il est encore question de Bonnecorse dans le *Voyage de Galilée fait en la compagnie de M. de Bonnecorse, consul à Seide*, donné au public par D. S. A.; Paris, 1670, in-12. V. R.

Pellisson et de la Suze, *Recueil de pièces galantes*. — Boileau, *Œuvres*. — *Encyclopédie méthodique*. — *Notes* de Brosette sur la 7e satire de Boileau et l'épître 9e du même. — *les Hommes illustres de Provence*.

BONNECROY (*Jean*), peintre et graveur français du dix-septième siècle. Le département des estampes de la Bibliothèque impériale possède huit planches de ce maître. Ce sont les seules qu'on connaisse. P. CH.

Charles Le Blanc, *Manuel des graveurs*.

BONNEFOI (*Benoît*), historien français, natif d'Auvergne, vivait dans la dernière moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Historia ortæ et oppugnatæ hæresis in Gallia*, etc., de 1534 à 1664; Toulouse, 2 vol. in-4°; — *Series seu Historia episcoporum Magalonensium*; Toulouse, 1652, et 1665, in-fol.; — *Epitome rerum gestarum in inferiore Occitania pro religione, ab anno* 1610 *ad* 1657; Montpellier, 1657, in-8°.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

BONNEFOI (*Ennemond*), plus connu sous son nom latin *Enimundus Bonefidius*, jurisconsulte protestant, né à Chabeuil, le 20 octobre 1536, mort à Genève en 1574. Ce fut un des plus savants professeurs de l'université de Valence : Cujas, son collègue, a rendu témoignage de sa science. Échappé avec peine au massacre de la Saint-Barthélemy, Bonnefoi se retira à Genève, où on lui donna une chaire de droit et des lettres de bourgeoisie. En 1573, il avait publié un savant ouvrage, sous le titre de *Juris orientalis libri III, imperatoriæ constitutiones, sanctiones pontificiæ*, etc.; Paris (Henri Estienne), etc., 1573, in-8°.

La Croix du Maine et Duverdier, *Bibliothèque française*, éd. de Rigoley de Juvigny.

BONNEFOI (*Jean-Baptiste*), chirurgien français, né en 1756, mort en 1790. On a de lui : *Sur l'influence des passions de l'âme dans les maladies chirurgicales*; Lyon, 1783, in-8°; — *Sur l'Application de l'électricité à l'art de guérir*; ibid., même année, même format : ces deux mémoires avaient été couronnés par l'Académie de chirurgie; — *Analyse raisonnée du rapport des commissaires sur le Magnétisme animal*; Lyon et Paris, 1784, in-8°.

Biographie médicale.

* **BONNEFOND** (....), peintre français, florissait au commencement de notre siècle. Parmi ses œuvres les plus remarquables on distingue : les *Petits Savoyards*; 1819; — *une Jeune Femme en pèlerinage avec sa famille, et tombant de lassitude et de chaleur*; 1826, — et *un Maréchal ferrant*.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*. — Bonnemaison, *Galerie de S. A. R. la duchesse de Berry*.

BONNEFONS (*Amable*), théologien français, né à Riom dans l'Auvergne en 1600, mort à Paris le 19 mars 1653. Il entra dans la société de Jésus à l'âge de dix-huit ans, et, après avoir professé pendant quatre ans les humanités, il consacra le reste de sa vie à l'instruction religieuse des domestiques et des jeunes gens pauvres. On a de lui un grand nombre d'ouvrages spirituels, dont les principaux sont : *le*

Chrétien charitable qui va visiter les prisonniers, les malades, les pauvres, les agonisants, et rend ses devoirs au très-saint sacrement, le visitant souvent; Paris, 1637 et 1639, in-12; — *Abrégé de la doctrine chrétienne, ou l'Enfant catéchisé répondant à son père sur les premiers commencements de la doctrine chrétienne, etc.*; Paris, 1640 et 1653, in-12; — *le Dévot paroissien répondant à son curé sur la vie de Jésus-Christ, et apprenant à passer dévotement les principales fêtes de l'année;* 2e édit., Paris, 1643, in-12; — *les Douze Portes de la bienheureuse éternité, et les clefs qui les ouvrent;* Paris, 1644, 1646, in-12, etc.

Moréri, *Dictionnaire historique*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

BONNEFONS (*Élie-Benoît*), savant bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Mauriac en 1622, mort à Saint-Vandrille en 1702, avait composé une *Histoire civile et ecclésiastique de la ville de Corbie*, 2 gros volumes in-fol., et les *Vies des saints religieux de l'abbaye de Fontenelle*, ou de Saint-Vandrille, 3 vol. in-4°. Ces deux ouvrages sont restés manuscrits.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

BONNEFONS ou **BONEFONS** (*Jean*), poëte érotique, né à Clermont en Auvergne en 1554, mort à Bar-sur-Seine en 1614. Il étudia le droit à Bourges, où il reçut les leçons de Cujas. Son goût pour la poésie latine lui fit trouver un ami dans le fils de ce professeur. Bonnefons exerça ensuite à Paris la profession d'avocat, où ses talents poétiques lui valurent la protection d'Achille de Harlay, et lui firent obtenir la charge de lieutenant général du bailliage de Bar-sur-Seine. Il s'y maria, et ne s'occupa plus dès lors que de sa famille. Il ne composa désormais qu'un petit nombre de poésies, fort inférieures à celles qu'il avait publiées auparavant. Ménage et La Monnoye l'ont jugé d'une manière toute différente: le premier le compare à Catulle, auquel il ne le trouve inférieur que par une trop grande mollesse; le second lui reproche d'avoir plutôt imité les poëtes de la moderne Italie que ceux du siècle d'Auguste, et relève chez lui des fautes contre la prosodie et la grammaire. Les poésies érotiques de Jean Bonnefons se composent de trente-deux pièces en vers hendécasyllabes, et furent publiées pour la première fois à Paris, 1587, in-8°, sous le titre de *Pancharis* (Toute gracieuse), nom qu'il avait donné à sa maîtresse imaginaire; on les trouve, avec les *Juvenilia* de Th. de Bèze, dans *Amœnitates poeticæ;* Paris, 1754, in-12. Il en existe une édition de Paris, sous la rubrique d'Amsterdam, 1725 ou 1727, avec des imitations en rimes françaises par Gilles Durant; et une traduction intitulée *Pancharis, ou les Baisers de J. Bonnefons d'Auvergne*, trad. en vers par F. (Tissot); Paris, F. Didot, 1818, in-18.

Moréri, *Dictionnaire historique*. — Papillon, *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*. — Quérard, *la France littéraire*. — Sax, *Onomasticon litterarium*, IV, 14. — Barbier, *Bibliothèque d'un homme de goût*, 2.

BONNEFONS ou **BONEFONS** (*Jean*), poëte comme son père, auquel il succéda dans sa charge, a laissé plusieurs pièces de vers latins, entre autres: *David renatus*, 1613, in-8°, ouvrage dans lequel il compare à David le cardinal Davy Duperron; — *Mercurius de Laudibus marchionis Anchorani*, 1614, in-8°, poëme en l'honneur du maréchal d'Ancre, contre lequel il publia, trois ans plus tard, une satire intitulée *Conchini funus et fumus;* — *l'Évanouissement de Conchine*, paraphrase de la pièce précédente: ces deux derniers ouvrages sont insérés dans les œuvres de Bonnefons le père; Amsterdam, 1727 et 1767, in-12.

Goujet, *Biblioth. franç.*

BONNEFOY (*François-Lambert DE*), théologien français, né au diocèse de Vaison, en 1749, mort le 14 janvier 1830. En 1792, il refusa de prêter le serment que l'assemblée constituante exigeait des ecclésiastiques, et il fut obligé d'émigrer. Il séjourna en Allemagne durant la révolution, et, de retour en France, il refusa toute espèce de fonction, pour consacrer son temps à la composition d'une histoire de la révolution française; il l'avait achevée et était sur le point de la publier, lorsqu'il mourut subitement d'une attaque d'apoplexie. On a de lui: *Éloge historique de Louis, dauphin de France*, 1780, in-8°; — *de l'État religieux; son esprit, son établissement et ses progrès; services qu'il a rendus à l'Église;* Paris, 1784, in-12; ouvrage qu'il composa en collaboration avec Bernard (de Besançon), avocat au parlement; — *Un peu de tout*, par L. B. de B. (c'est-à-dire, suivant Barbier, *par l'abbé Bonnefoy de Bonyon*.)

Quérard, *la France littéraire*. — Barbier, *Dictionnaire des ouvrages anonymes*.

BONNEGARDE (....), compilateur français, vivait dans la dernière moitié du dix-huitième siècle, et n'est connu que par un *Dictionnaire historique et critique, ou Recherches sur la vie, le caractère, les mœurs et les opinions de plusieurs hommes célèbres, tirées des Dictionnaires de MM. Bayle et Chaufepié; ouvrage dans lequel on a recueilli les morceaux les plus agréables et les plus utiles de ces deux auteurs; avec un grand nombre d'articles nouveaux, et de remarques d'histoire, de critique et de littérature, pour servir de supplément aux différents dictionnaires historiques;* Lyon, 1771, 4 vol. in-8°.

Quérard, *la France littéraire*.

BONNEGENS (.... DES HERMITANS), magistrat français, natif de Saint-Jean-d'Angély, vivait dans la dernière moitié du dix-huitième siècle. Il était lieutenant général de la sénéchaussée de Saint-Jean-d'Angély, et embrassa avec modération les principes de la révolution de 1789. Il se fit remarquer à l'assemblée constituante, où la province de Saintonge l'avait envoyé comme député

du tiers état. Sous le consulat, il fut nommé président du tribunal civil de sa ville natale. A la rentrée des Bourbons, il obtint des lettres de noblesse. — Son cousin, BONNEGENS D'AUMONT, fut successivement premier avocat-général et président de chambre à la cour royale de Poitiers. Il mourut à Saint-Jean-d'Angély, peu de temps après son parent.

Biographie Saintongeaise.

BONNEL (*Charles*), jurisconsulte français, natif de Langres, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il était fort versé dans la jurisprudence ecclésiastique, et, à la demande de ses amis, composa, sur cette science, un ouvrage qu'on publia après sa mort, et dont la seconde édition est intitulée *Institution au droit ecclésiastique de France, divisée en trois parties, composée par feu Charles Bonnel, docteur en droit canon à Langres, et revue par M. de Massac, ancien conseiller au parlement*; Paris, 1678, in-12.

Dupin, *Bibliothèque ecclésiastique.*

***BONNELIER** (*Hippolyte*), littérateur français contemporain. Il eut plusieurs fois l'ambition de jouer un rôle politique; mais presque toujours les circonstances, ou le mauvais vouloir des partis dont il avait épousé les principes, le rendirent à la vie littéraire. Secrétaire de la commission municipale pendant le gouvernement provisoire organisé lors de la révolution de Juillet, il obtint ensuite la sous-préfecture de Senlis; et passant par le théâtre de l'Odéon, où il se fit acteur sous le nom de *Max*, il revint à ses travaux littéraires. Ses principaux ouvrages sont: *Cours public de débit oratoire et de lecture à haute voix*; Paris, 1826; — *la Fille du libraire*; ibid., 1828; — *Guy Eder*, ou *la Ligue en Basse-Bretagne*; 3 vol.; — *la Plaque de cheminée*; Paris, 1835; — *une Méchante Femme*; ibid., 1833; — *Nostradamus*; ibid., 1833; — *Mœurs d'Alger*, *Juives et Mauresques*; ibid., 1833; *Raiz*; ibid., 1834; — *un Homme sans cœur*; ibid., 1835; — *Mémorial de l'hôtel-de-ville de Paris*; 1830; — *le Moine blanc*; — *l'Anneau de paille*; Paris, 1836; — *la Grille et la petite Porte*; Paris, 1837; — *un Malheur domestique*; ibid., 1837; — *Contes d'un Villageois aux jeunes personnes*; ibid., 1837; — *le Vicomte d'Aché*; ibid., 1839; *Manette*; ibid., 1841; — *Manoir et Châlet*; ibid., 1844; — *un Bosquet sur les toits*; ibid., 1844; — *le Pigeon noir*; ibid., 1844.

Moniteur universel, 1830. — Quérard, supplément à *la France littéraire.*

***BONNEMAIN** (*Ant.-J.-Th.*), conventionnel et littérateur français. Il fut député de l'Aube à la convention, vota la réclusion de Louis XVI pendant la guerre et son bannissement à la paix. Il fut membre du conseil des cinq-cents jusqu'au 20 mai 1797. Après le 18 brumaire, il devint président du tribunal d'Arcis-sur-Aube, et exerça ces fonctions jusqu'en 1813. On a de lui: *les Chemises rouges*, ou *Mémoires pour servir à l'Histoire du règne des Anarchistes*; Paris, 1799, 2 vol. in-8°; — *Instituts républicains*, ou *Développement analytique des facultés naturelles, civiles et politiques de l'homme*; Paris, 1792; — *Régénération des colonies*; Paris, 1792.

Petite Biographie conventionnelle. — Quérard, *la France littéraire.*

***BONNEMAISON** (*F.* DE), peintre français, mort vers 1828. Il se fit connaître sous l'empire par son habileté à restaurer les tableaux transférés de l'étranger dans le musée de Paris. Il fit aussi pour la galerie Wellington de nombreuses copies, et devint directeur de la restauration des tableaux du Musée royal: ses œuvres originales sont peu nombreuses. On a de lui: *Études calquées et dessinées d'après cinq tableaux de Raphaël*, avec texte d'Émeric David, grand in-fol.; — *Galerie de S. A. R. madame la duchesse de Berry*; Paris, 1822, 2 vol. in-fol.

Quérard, *la France littéraire*.— Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

BONNER (*Edmond*), théologien anglais, natif de Hanley, dans le comté de Worcester; mort le 5 septembre 1569. Il était, selon les uns, fils d'un scieur de bois; selon d'autres, fils naturel d'un prêtre, curé de Davenant, et nommé George Savage. Après avoir été reçu docteur en droit canon, bachelier en droit civil, et docteur en théologie à l'université d'Oxford, Ed. Bonner s'acquit, par son habileté dans les affaires, la bienveillance du cardinal Wolsey. Ce ministre l'employa dans des négociations importantes, et lui conféra de riches bénéfices. Après la mort de Wolsey, Bonner, devenu chapelain de Henri VIII, parvint à captiver sa faveur, le seconda activement dans les embarras suscités par son divorce, et dans les changements imposés par ce monarque à l'Église d'Angleterre. Chargé de plusieurs missions à Rome, à Vienne, à Paris, à Copenhague, il s'en acquitta au gré de son souverain, et se rendit à Marseille, où se trouvait alors Clément VII, pour lui signifier l'appel de Henri VIII au futur concile général, relativement à la sentence pontificale qui annulait son divorce. Ce roi venait de faire traduire la Bible en anglais, et Bonner, pendant son ambassade en France, obtint de François Ier que cette version fût imprimée à Paris. Ayant sollicité avec trop d'ardeur le payement de la pension promise à son souverain par le roi de France, celui-ci demanda et obtint son rappel; mais Henri, pour ne point paraître disgracier son ministre, le chargea d'une mission auprès de Charles-Quint.

En 1539, Bonner prit possession du siége épiscopal de Londres, et reconnut que les évêques, amovibles à la volonté du roi, tiennent de lui seul leur juridiction. Il avait déjà signé la déclaration de l'épiscopat anglais contre le saint-siége, et fait une préface pour le traité *De Vera obedientia*, composé par Gardiner contre l'autorité spirituelle du pape. Sous Édouard VI, Bonner,

qui avait voulu apporter quelques restrictions à l'exercice de la suprématie royale, aux règlements qui déterminaient la célébration de l'office divin en langue vulgaire et la suppression des images, se laissa intimider par quelques mois de prison; il se soumit donc, mais se rendit bientôt suspect par sa tiédeur pour la nouvelle liturgie, et par sa condescendance envers les catholiques. On lui ordonna alors de prêcher, dans l'église de Saint-Paul, sur la validité de la puissance royale durant la minorité. Il parut, aux yeux de la cour, s'être mal tiré de cette épreuve : il fut traduit devant une commission présidée par Cranmer, son ennemi, et, malgré son habileté et sa science juridique, il fut déposé, et renfermé dans la prison de Marshalsea. Il y resta quatre ans. La reine Marie l'en fit sortir en 1553; mais il y fut renfermé de nouveau en 1562, par l'ordre d'Élisabeth, pour avoir refusé de prêter le serment de suprématie. Parmi les ouvrages laissés par Éd. Bonner, on distingue : *Lettres à lord Cromwell*; — *Responsum et exhortatio in laudem sacerdotii*, 1553; — les 37 articles de ses *Visites*, 1554; — *l'Exposition du Symbole et des sept sacrements*, en 13 homélies, 1554, in-4°, etc.

Biographia Britannica. — *Gorton, Biographical Dictionary.*

BONNESŒUR-BOURGINIÈRES (*Siméon-Jacques-Henri*), conventionnel, natif de Coutances, mort vers 1830. Il exerçait dans cette ville la profession d'avocat lorsque la révolution, dont il adopta les principes, l'appela à différentes fonctions publiques. En 1792, il fut nommé député du département de la Manche à la convention nationale. Il y siégea parmi les montagnards, et vota la mort de Louis XVI. Devenu membre du conseil des anciens après la session conventionnelle, il s'y livra à l'étude des matières de finances; vota, en 1796, pour l'exclusion de Job Aymé, et appuya la proposition d'envoyer aux départements les discours du président du conseil pour l'anniversaire de la mort de Louis XVI. Sorti du conseil en 1797, il fut nommé commissaire du Directoire dans le département de la Manche. Après le 18 brumaire, il obtint la présidence du tribunal de Mortain, et remplit cette place jusqu'en 1815. A cette époque il fut envoyé de nouveau à la chambre des représentants; mais, en 1816, il fut banni de la France par la loi dite *d'amnistie*, s'embarqua pour l'Angleterre, fut détenu quelque temps à Portsmouth, et envoyé en surveillance à Anvers. Il obtint, en 1818, la permission de rentrer dans sa patrie.

Biographie des Hommes vivants. — *Biographie des Contemporains.* — Le Bas, *Dict. encyclop. de la France.*

BONNET (*Charles*), philosophe et naturaliste, né à Genève le 13 mars 1720, mort dans sa ville natale le 20 juin 1793. Sa famille, originaire de France, avait été forcée de s'expatrier en 1572, et à chercher en Suisse un abri contre les fureurs de la guerre civile, que l'intolérance religieuse avait allumée. Non-seulement elle trouva sur cette terre étrangère la généreuse hospitalité qu'on y accordait aux réfugiés, mais elle y fut encore entourée de la considération attachée aux premières places de la magistrature que lui confia la république de Genève. Tel devait être l'héritage réservé à notre philosophe, destiné par sa famille à parcourir la carrière de la jurisprudence. La nature l'avait doué d'un génie trop vaste, d'une âme trop sensible, pour se borner à cette science. Il puisa dans les œuvres de Pluche, de Réaumur, célèbres naturalistes contemporains, un goût décidé pour l'étude des merveilles de la nature, et s'y consacra sans retour et sans partage. Dès l'âge de vingt ans il publia le résultat de ses premières observations, et cet essai est un des ouvrages qui ont honoré la science. Ayant appliqué à plusieurs insectes les expériences que venait de faire Trembley sur la reproduction à l'infini des polypes par incision, il reconnut chez plusieurs d'entre eux la même propriété. Il découvrit la fécondité des pucerons, sans le moyen de l'accouplement, pendant plusieurs générations, et fit les essais les plus curieux sur l'appareil respiratoire des chenilles, des papillons, et sur la structure du tænia. Ces expériences sont consignées dans son *Traité d'insectologie*, donné au public en 1745.

En 1754 parut son second ouvrage, où il traite *De l'usage des feuilles* : ce sont ses découvertes sur la physique végétale, dont la nouveauté et les détails piquants ont fixé l'attention de tous les naturalistes. Il semble que l'auteur ait surpris la nature sur le fait, tant il développe avec netteté les rapports des végétaux avec les éléments qui les entourent, les moyens que ces êtres, en apparence automatiques, emploient pour diriger vers l'air les appareils qui leur servent à le respirer, vers le soleil ceux qui leur apportent son influence fécondante, et leurs racines vers les points du sol où elles rencontreront les sucs appropriés à leur nourriture; en un mot, tous les soins que, comme tous les êtres vivants, les plantes semblent prendre pour leur propre conservation.

Dans ses *Considérations sur les corps organisés* (1762-1768), Bonnet rassemble et compare toutes les notions les plus certaines sur leur origine et leur reproduction. Il combat les épigénésistes, selon lesquels le produit de la génération est formé dans son entier, de toutes pièces, par la réunion des molécules organiques subitement rapprochées en vertu de l'acte générateur auquel il ne préexistait pas, et dont il a reçu toutes ses parties avec leur coordination et leurs propriétés. Ce système des molécules organiques, exposé par Buffon avec les charmes d'une éloquence entraînante, et si vivement attaqué par Haller, Bonnet en acheva la ruine pour établir sur ses débris le système des germes, système d'après lequel le germe préexistant à l'acte générateur, et renfermant toutes les par-

ties de l'être qu'il est destiné à représenter, sort, par l'acte fécondant, de la torpeur où il se trouvait, pour vivre de cette vie active qui le conduit à son entier développement. Bonnet s'égara, il est vrai, en définissant le germe une espèce de préformation originelle, dont un tout organique pouvait résulter comme de son principe immédiat : mais telle sera toujours la condition de quiconque voudra expliquer l'origine des êtres, et résoudre un problème abandonné aux éternelles disputes des hommes par l'intelligence suprême, qui se réserve ce secret. Toutefois on s'étonne de la multiplicité, de la variété des expériences de l'auteur, de sa persévérante patience, de la sagacité avec laquelle il les coordonne pour en faire la base de sa doctrine.

Une vaste carrière s'ouvrait encore devant le savant observateur, après avoir déjà tant agrandi le domaine d'une science qui, sans doute, lui aurait dû bien d'autres progrès; mais il était arrivé au point où il fut forcé d'arrêter cette marche si rapide. Comme si elle eût été jalouse des succès de celui à qui elle ne pouvait plus cacher ses mystères, la nature l'en punit en lui arrachant le flambeau qui le guidait dans ses recherches. Sa vue, très-faible d'ailleurs, fut bientôt fatiguée, tant par la rédaction de ses immenses ouvrages que par la correspondance presque journalière qu'il entretenait avec tous les savants de l'Europe. Il arrêta donc le cours de ses expériences, et se livra à l'étude de la philosophie générale.

Son *Essai de Psychologie*, publié en 1754, et l'*Essai analytique des facultés de l'âme*, qui parut en 1760, sont des monuments élevés à la hardiesse et à la profondeur des conceptions humaines. Parti du principe de relation entre l'âme et le corps, il en conclut la nécessité d'un organe matériel pour l'exercice de l'intelligence; il explique, par l'excitation des molécules de cet organe, l'association des idées dont les sens sont la source. Pour lui, l'influence du physique sur le moral est en dehors de toute contestation. Sur le siége de l'âme on lui doit une idée ingénieuse, trop subtile peut-être : ne pouvant concilier son immatérialité avec l'occupation d'une partie de l'espace, il veut que l'âme ne soit que présente au cerveau, et, par cet organe, au reste du corps. Son examen sur l'état de l'âme après la conception, au moment de la naissance et après, s'égare dans le vague des hypothèses : il eut cela de commun avec tous les philosophes qui le précédèrent.

C'est dans sa *Contemplation de la Nature* (1764-1765) que son génie se déploie tout entier. D'une main hardie et assurée, il trace cette échelle des êtres qui prend sa source et se perd dans l'immensité, et place chaque être dans le lieu que lui assigne son degré de perfectionnement corporel et spirituel, comme il place les mondes dans la sphère où chacun d'eux est soumis à des lois particulières ; puis il les rattache tous à un système principal et unique, coordonnant tout à l'harmonie de l'univers. On le voit suivre, sans s'écarter, la progression graduelle qu'on remarque dans la création, comparer l'économie végétale et animale, établir entre l'une et l'autre les parallèles les plus ingénieux. Dans cet ouvrage, il consacre à l'industrie des animaux un de ses chapitres les plus brillants, tant par la richesse des observations que par la finesse des aperçus. Entraîné par les conséquences du principe de l'immatérialité et de l'immortalité de l'âme chez l'homme, il se voit forcé à reconnaître à l'âme des bêtes la même prérogative. Sa *Palingénésie philosophique*, publiée en 1770, semble promettre aux animaux une vie future, l'accroissement de leur industrie, le changement de leur nature. Il va plus loin encore : la sensibilité qu'il a observée dans les plantes, et qu'on ne peut, selon lui, attribuer qu'à un principe immatériel, le détermine à regarder comme probable la survivance de ce principe et le passage à un autre ordre dans l'échelle de l'animalité.

On se brise contre les écueils quand on parcourt une mer inconnue : tel fut le sort de Bonnet, et de tous ceux qui voulurent aborder une question aussi ardue. Mais il est à remarquer qu'embarrassé, comme tous les immatérialistes, par les expériences sur le mode de multiplication des polypes et autres infusoires, il avait eu peine à écarter les objections foudroyantes qu'elles font naître contre l'existence d'un principe spirituel de la vie animale : il avait écrit que, pour varier les âmes, il suffisait à Dieu de varier les cerveaux; que si l'âme humaine habitait le cerveau d'un animal, elle serait autrement impressionnée. Il abordait le matérialisme dont il avait horreur, et, forcé dans ses derniers retranchements, il crut devoir accorder plus qu'on ne lui demandait. Toutefois il répond, avec cette dignité qui lui appartenait, que, tout matérialiste qu'on le suppose, il a donné la plus grande preuve de l'immatérialité de l'âme; et que si on venait enfin à découvrir que la matière pense, ce serait une preuve de plus de la puissance qui aurait doué la matière de la faculté de penser.

En 1773 parurent les *Recherches philosophiques sur les preuves du Christianisme*. Défenseur de la révélation, Bonnet déclara toutefois que le christianisme ne consiste pas dans des idées spéculatives sur toutes les questions dogmatiques soulevées par l'orgueil de la théologie; qu'il n'est que le développement de la religion naturelle et de la raison; que ce n'est point Dieu qui est l'objet direct de la religion, mais l'homme, parce qu'elle est faite pour son bonheur; qu'à tort le christianisme se soulève contre la philosophie, avec laquelle il devrait s'unir; qu'il a son plus grand ennemi dans l'indiscrète curiosité théologique, qui, en voulant l'expliquer, le rend odieux et ridicule.

La modestie fut une des qualités naturelles de l'illustre philosophe. « Ces mots, *J'ai tort*, disait-« il, doivent toujours être sur les lèvres de « l'homme convaincu d'erreur. » Dans la préface de ses ouvrages, il veut en donner la gloire à Réaumur, et attribue au hasard, qui l'a mieux servi, les observations qu'il publie et qui ont échappé à ce savant, dont il se dit l'élève. Cette noble franchise, tant de simplicité et de modestie, ne purent le soustraire aux attaques de l'envie. Il eut à supporter les sarcasmes du philosophe de Ferney; et l'homme que plusieurs sociétés savantes s'honoraient de compter parmi leurs membres fut longtemps sans occuper un rang dans l'Académie de Paris, parce qu'on ne lui pardonnait pas d'avoir attaqué victorieusement certaines idées de Buffon. Wahl lui a consacré un genre de plantes sous le nom de *Bonnetia*. Les *Œuvres complètes* de Bonnet ont été publiées à Neufchâtel, 1779-1783, 8 vol. (en 10 tomes) in-4°; avec fig., 1779-1788, 18 vol. in-12. La plupart des ouvrages de Bonnet ont été traduits dans presque toutes les langues de l'Europe. [*Enc. des g. du m.*]

De Pouilly, *Éloge historique de Ch. Bonnet.* — J. Trembley, *Mémoire pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages de Ch. Bonnet;* Berne, 1794, in-8°. — Quérard, *la France littéraire.* — Rabbe, *Biographie des Contemporains.*

BONNET (*Antoine*), théologien français, né à Limoges le 7 novembre 1734, mort à Lunel, en Languedoc, le 22 mai 1700. Il entra dans l'ordre des Jésuites; et, malgré de fréquents voyages et les importantes occupations dont il fut chargé, il publia les ouvrages suivants: *Pax Ludovici XIV, regis christianissimi, et Mariæ Theresiæ Austriacæ conjugio sancita*; Toulouse, 1660, in-fol.; — *Panegyricus Ludovico XIV, æquitate et fortitudine Belgico*; Toulouse, 1667, in-8°; — *Du culte religieux que l'Église catholique rend aux choses saintes*; Toulouse, 1688, in-8°; — le même ouvrage, traduit en latin par l'auteur; Toulouse, 1691, in-8°; — *De Timore pœnitente dissertatio*; Toulouse, 1694, in-8°; — *Quæstio moralis, an ignorantia invincibilis licitum reddat usum opinionis minus probabilis in concursu probabilioris et tutioris*; *Posnaniæ* (Toulouse), 1697, in-8°: cet ouvrage fut publié sous le pseudonyme *Noël Beton*; ces dissertations, auxquelles on ajouta les deux suivantes, *De Judice controversiarum* et *De indulgentiis et Jubilæo*, furent réunies en 1 vol. in-4°; Toulouse, 1701; — *Vie du bienheureux François Régis*, écrite en latin; Toulouse, 1692, in-12; — le même ouvrage en français; Lyon, 1794, in-12.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.*

BONNET (*Honoré*), *voy.* BONNOR.

BONNET (*Pierre*), médecin de la duchesse de Bourgogne, naquit à Paris en 1638, et mourut à Versailles le 19 décembre 1708. Il était neveu de l'abbé Bourdelot, qui s'était beaucoup occupé de l'histoire des arts en général, et de la musique en particulier. Pierre Bonnet, héritier de la bibliothèque de son oncle, continua ses recherches, mais ne put les publier. Ce fut son frère, *Jacques Bonnet*, qui, héritier à son tour des travaux de ses parents, les livra au public. (*Voy.* l'article suivant.)

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

BONNET (*Jacques*), musicographe et chorégraphe, frère du précédent, naquit en 1644, et mourut en 1724. Il hérita des travaux de son frère et de Bourdelot son oncle, et publia, d'après leurs manuscrits, une *Histoire de la musique et de ses effets, depuis son origine jusqu'à présent*; Paris, 1715, in-12; Amsterdam, 1725, 4 tomes en 2 vol. in-12; — *Histoire générale de la danse sacrée et profane; ses progrès et ses révolutions depuis son origine jusqu'à présent*; Paris, 1723, in-12. L'ouvrage de Kalkbrenner sur le premier de ces deux sujets, et les travaux de Cahusac, de l'abbé Dubos, etc., sur le second, ont fait oublier les deux publications de Jacques Bonnet.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée.* — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.* — Barbier, *Dict. des ouvrages anonymes.*

BONNET (*Jean*), naturaliste français, né à Clermont en Auvergne l'an 1643, mort à Chézal-Benoît le 26 avril 1692. Il était frère convers de l'ordre de Saint-Benoît. Il a publié: *les Propriétés et qualités des eaux minérales*; Clermont, 1689, in-12.

Biographie médicale.

BONNET (*Simon*), théologien français, né au Puy-en-Velay vers 1653, mort à Rouen en 1705. Il entra en 1671 dans la congrégation de Saint-Maur, et, pendant onze ans, professa la philosophie et la théologie. Il fut ensuite nommé prieur de Saint-Germer de Flée, où il conçut le plan d'un ouvrage intitulé *Biblia maxima Patrum*, où il voulait réunir tout ce que les Pères ont écrit de mieux sur l'Écriture sainte. Il y travailla depuis 1696 jusqu'à sa mort.

Moréri, *Dictionnaire historique.*

BONNET ou **BONET** (*Théophile*), médecin génevois, né à Genève le 5 mars 1620, mort le 29 mars 1689. Il fut reçu docteur en 1643, et se livra à la pratique de son art, dans laquelle il s'acquit une grande réputation. Ce qui le recommande aujourd'hui au souvenir du monde savant, ce sont les ouvrages par lesquels il a, en quelque sorte, créé l'anatomie pathologique, et préparé la voie où s'est illustré Morgagni. La surdité dont Théophile Bonnet fut affecté vers la fin de sa vie lui fit abandonner la pratique de son art pour les travaux du cabinet. Il a laissé: *Pharos medicorum, id est, Cautelæ, Animadversiones et Observationes practicæ*; Genève, 1668, 2 vol. in-12: le même ouvrage fut réimprimé sous les deux titres suivants: *Labyrinthus medicus extricatus*; Genève, 1679, in-4°; — *Methodus vitandorum errorum qui in praxi occurrunt*; Genève, 1687, in-4°; — *Sepulchretum, seu Anatomia practica*; Genève, 1679, 2 vol. in-fol.;

Manget en a donné une bonne édition, 1700, 3 vol. in-fol.; — *Mercurius compilatitius, seu Index medico-practicus*; Genève, 1682, in-fol.; traduit en anglais, 1684; — *Zodiacus medico-gallicus*, traduit du journal de Blegny (*voy.* Blegny); — *Medicina septentrionalis collatitia*; Genève, 1684 et 1686, 2 vol. in-fol.; — *Polianthes, sive Thesaurus medico-practicus ex quibuslibet rei medicæ scriptoribus collectus*; Genève, 1690, 1691, 1693, 3 vol. in-fol.; — la traduction latine de deux ouvrages français : *Theodori Turqueti de Mayerne tractatus de Arthritide, una cum ejusdem aliquot consiliis*; Genève, 1671, 1674, in-12; Londres, 1674, in-8°; — *Jacobi Rohaultii Tractatus physicus*; Genève, 1674, in-8°; — *Bibliothèque de Médecine et de Chirurgie*; Genève, 1670.

Nicéron, *Mémoires*. — Senebier, *Hist. litt. de Genève*.

*Bonnet ou Bonet (*Jean*), médecin suisse, frère de Théophile Bonnet, naquit à Genève en 1615, et mourut le 25 décembre 1688. Il était docteur à dix-neuf ans; et bientôt sa réputation fut telle, qu'on le venait consulter des pays étrangers. Il se rendit en France en 1668, et séjourna quelque temps à Paris, où sa haute science fit des envieux, et à Orléans. On a de lui : *Traité de la Circulation des esprits animaux*; Paris, 1682. Il interrompit un ouvrage sur les catarrhes, lorsqu'il apprit que Schneider venait de publier un traité sur la même matière.

Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine*. — Carrère, *Bibliothèque littéraire de la Médecine*.

Bonnet. *Voy.* Bonet.

Bonnet (*Louis-Ferdinand*), avocat, né à Paris le 8 juillet 1760, mort le 6 décembre 1839. Lauréat de l'université, où il fit de brillantes études au collége Mazarin, il se distingua dès 1783 comme stagiaire dans les conférences du barreau, et fut remarqué par Gerbier, qui alors en était l'aigle. Le discours qu'il y prononça, en 1786, sur les *trois âges de l'avocat*, a mérité d'être conservé, à cause de la grâce et de la perfection du style. En 1788, il défendit au parlement une cause d'adultère poursuivie par Bergasse, et eut pour le seconder le spirituel Beaumarchais. On accordait alors aux affaires du barreau, même dans les affaires privées, une attention qui a bien diminué depuis. Celle-ci occupa quinze audiences, donna lieu à soixante mémoires ou répliques. Bonnet gagna la cause de la dame Kornmann, accusée; c'était en avril 1789. La suppression des parlements, suivie de celle de l'ordre des avocats, arrêta le cours de cette réputation naissante. Le jeune avocat bouda la révolution française, dédaigna la carrière politique, et se contenta d'une modeste place d'employé dans les bureaux de l'enregistrement du domaine, qu'il obtint par la protection de Duchâtel. Il avait épousé (1794) la fille d'un procureur au parlement, qui avait aussi perdu son office. Lors de la réinstitution des tribunaux en 1800, Bonnet revint au barreau, et contribua à la restauration de l'ordre (1803). Il fut chargé, en mars 1804, de la défense du général Moreau, traduit devant un tribunal exceptionnel par le premier consul Bonaparte, son antagoniste. Cet illustre guerrier, si célèbre par ses victoires et surtout par sa retraite, était accusé de non-révélation d'un complot contre la vie du premier magistrat de la république : l'opinion publique se prononçait si fortement en sa faveur, qu'on lui rendait des hommages, même à l'audience, pendant les débats, qui durèrent treize jours. Bonnet le défendit avec habileté et éloquence, en ménageant le pouvoir. Le tribunal n'eut ni le courage de l'acquitter, ni celui de le condamner comme un criminel; il lui infligea deux ans de détention; et Napoléon en fut si honteux, qu'il affranchit son rival de cette peine, et lui permit de s'exiler aux États-Unis. Fatal exil pour Moreau et pour la France elle-même, qui perdit un de ses généraux les plus distingués, pour le retrouver longtemps après à la tête des armées étrangères, où il trouva la mort. Le plaidoyer de Bonnet a été recueilli dans les *Annales du nouveau barreau français*, comme son plaidoyer pour Kornmann dans celles de l'*ancien*.

Bonnet n'a laissé rien de plus remarquable. Honoré et fort occupé comme avocat, bâtonnier de son ordre, aimé des magistrats, qu'il séduisait par sa grâce, il était l'un des partisans de la légitimité, restaurée en 1814. En 1820, il fut désigné comme le défenseur de Louvel, assassin d'un prince français, traduit devant la cour des pairs, et fut nommé député de Paris. En 1824, il se distingua par son impartialité dans la discussion et dans le vote sur la question de naturalité de Benjamin Constant; mais il ne brilla pas autrement dans la politique. En 1826, il fut nommé conseiller à la cour de cassation. A la révolution de 1830, lors de l'élévation du duc d'Orléans, Louis-Philippe, au trône des Français, il prêta un nouveau serment, mais en ajoutant (et ce fut le seul) ces mots : *En haine de l'anarchie!* Il est mort dans l'exercice de ses fonctions. S'il avait les talents de l'avocat, il n'avait pas la science du jurisconsulte. Il a publié lui-même ses *Discours, plaidoyers*, etc., Paris, 1823, in-8°. I. Isambert.

Debaut, *Éloge de L.-F. Bonnet*, 1840. — M. Chaix d'Est-Ange, dans la *Biographie* de 1843.

*Bonnet (*Jules*), chirurgien français, naquit à Ambérieux vers 1808. Il fit ses études à Paris, et fut nommé, après un brillant concours, chirurgien en chef de l'hôtel-Dieu de Lyon. On a de lui : *De la méthode à suivre pour arriver à la connaissance et au perfectionnement de la chirurgie*; discours prononcé le 30 décembre 1837; Paris, 1838; — *Mémoire sur le traitement des pierres arrêtées dans le canal de l'urètre à la suite de l'opération de la lithotritie*; Lyon, 1842; — *Traité des actions tendineuses et musculaires dans le strabisme, la myopie, la disposition à la fatigue des yeux, le bégayement, les pieds bots*, etc.; Lyon

et Paris, 1842, avec atlas; — *Kyste abdominal, simulant une grossesse extra-utérine*; Lyon, 1844.

Quérard, *la France littéraire.*

* **BONNET** (*Auguste*), médecin français contemporain. On a de lui : *Traité des Maladies du foie*; Paris, 1828; — *de la Nature et du Siége du Choléra-morbus*; Bordeaux, 1832; — *Traité des Fièvres intermittentes*; Paris, 1835; — *du Mode de propagation des maladies épidémiques réputées contagieuses, et des Moyens préventifs qu'elles réclament*; Bordeaux, 1837; — *du Mode de propagation de la Suette, et des moyens préventifs qu'elle réclame*; ibid., 1842; — *des Modifications qu'il y aurait à apporter au régime actuel de nos Prisons*; ibid., 1844; — *Considérations sur les Systèmes pénitentiaires, etc.*; ibid., 1844; — *Considérations nouvelles sur l'Emprisonnement cellulaire*; ibid., 1844.

Quérard, supplément à *la France littéraire.*

* **BONNET** (*Pierre*), de Beaucaire, tourneur, poëte français contemporain. Il cultiva les muses dans les intervalles de loisir que lui laissait sa profession de tourneur; et, comme Jasmin, le poëte d'Agen, il a écrit, dans la langue ou plutôt le patois de son pays : *Pichoton révnou dois sailouns bouqueirenquou, poemou patois en 4 cants, dedia ets bons enfans döue pais, per soun servitour Bonnet, cafetier de Boucaïre*; Arles, 1839; — *les Doux Rivaous de la Tartugou*, ou *l'ase, lou coulobre et la tararque, poemou epi-coumique en 4 cants; dialecte bouquiren*; Nîmes, 1841; — *Trata historiquou doue roussignoou per jeis siei mes qué passou d'innostels contradou; ouvragé patois én verse et én presou*; Alais, 1844.

Quérard, supplément à *la France littéraire.*

* **BONNET** (*S.*), de Besançon, agronome et médecin contemporain. On a de lui : *Notice sur la culture des trèfles en Franche-Comté*; Besançon, 1830; — *Traité des engrais liquides dont les cultivateurs ont besoin, et qu'ils peuvent facilement se procurer presque sans frais*; ibid., 1830; — *Manuel pratique et populaire d'agriculture*, 4e éd.; ibid., 1837; — *Résumé des poids et mesures*; ibid., 1840; — *Leçons sur la culture des racines fourragères*; ibid., 1842.

Quérard, supplément à *la France littéraire.*

* **BONNETTY** (*Augustin*), orientaliste et théologien, né à Entrevaux (Basses-Alpes) le 9 mai 1798. La révolution de 1830 allait s'accomplir, au moment où cet écrivain fonda un recueil mensuel sous le titre : *Annales de philosophie chrétienne*. Dans cette publication, qui n'a pas discontinué de paraître, on s'est attaché principalement à démontrer l'universalité de la révélation primitive, enveloppée dans les fables de l'antiquité et corrompue par l'imagination des peuples. Soumettre à une critique approfondie et impartiale les religions et les traditions orientales, de jour en jour mieux connues; exposer les arguments fournis par la géologie, l'ethnographie, la linguistique modernes, pour en faire jaillir la véracité de la Genèse mosaïque, attaquée avec autant de légèreté que de passion par les philosophes du dix-huitième siècle, tel est le caractère spécial de la revue de M. Bonnetty, qui se fait distinguer en outre par ses travaux solides sur la philosophie catholique. On peut signaler, comme présentant un intérêt de premier ordre, la polémique soulevée par le directeur des *Annales* contre l'enseignement de la philosophie dans les séminaires, polémique commencée il y a quelques années, et qui dure encore. Quelle est la nature de la raison? Peut-elle par ses propres forces, et en dehors d'une révélation extérieure, positive, atteindre à la connaissance de la vérité? M. Bonnetty ne le pense pas. Ses adversaires catholiques, sans le prétendre expressément, lui paraissent faire une part trop grande à cette faculté de l'homme, et il leur reproche surtout l'emploi de termes propres à jeter la confusion dans l'esprit, et à autoriser des inductions favorables au rationalisme.

M. Bonnetty dirige également l'*Université catholique*, recueil périodique créé en 1836 par plusieurs ecclésiastiques éminents, entre autres les abbés de Salinis et Gerbet : le premier, actuellement évêque d'Amiens; le second, vicaire général de ce diocèse. Cette revue, dans laquelle ont collaboré des hommes considérables, tels que M. de Montalembert, le savant abbé Jager, a pour but d'opposer aux doctrines de l'université laïque un enseignement fondé sur les principes de la religion catholique. Les diverses branches des connaissances humaines y sont enseignées dans une série de cours embrassant l'ensemble de chaque faculté. M. Bonnetty, directeur de ces deux revues justement estimées, est membre de l'Académie de la religion catholique de Rome; et Grégoire XVI, pour le récompenser de ses services, lui a conféré en 1845 le titre de *chevalier de Saint-Grégoire le Grand*. A. Rispal.

Annales de la Philosophie chrétienne. — *Université catholique.* — *Documents communiqués.*

* **BONNEVAL** (maison de), ancienne maison du Limousin qui remonte à *Giraud* de Bonneval, lequel vivait en 1065. Parmi les membres de cette famille, nous citerons *Jean III*, qui devint vassal du roi d'Angleterre par le traité de Brétigny, mais qui, en 1373, se soumit à Charles V; *Bernard*, qui sous Charles VII se fit l'homme des Anglais, et défendit pour eux Paris, avec Jean de Luxembourg et l'Ile-Adam; *Antoine* de Bonneval, qui fut conseiller et chambellan des rois Louis XI, Charles VIII et Louis XII, et remplit plusieurs fonctions importantes; *Germain* de Bonneval, qui accompagna Charles VIII en Italie, et fut l'un des sept gentilshommes qui, vêtus et armés comme ce prince, se tinrent constamment auprès de lui à la bataille

de Fornoue. Il fut tué à la bataille de Pavie. Son frère *Jean* fut fait prisonnier à cette bataille, et fut chargé ensuite, conjointement avec le comte de Tende, de défendre la province de Marseille lorsque Charles-Quint vint, en 1536, assiéger cette ville. Il contribua puissamment à la retraite des Impériaux. Comme toutes les vieilles maisons féodales, la maison de Bonneval perdit de son importance à partir du dix-septième siècle, et l'on n'a guère à citer, depuis cette époque, que *Henri II* de Bonneval, qui soutint la révolte du prince de Condé, et se distingua dans cette réaction féodale; puis *César-Phœbus* de Bonneval, brave officier, et qui se signala à presque toutes les batailles du règne de Louis XIV, comme mestre de camp du régiment royal des cuirassiers; et enfin *Claude-Alexandre* de Bonneval, qui, à cause de son aventureuse carrière, mérite un article spécial.

Anselme, *Histoire générale de la Maison royale de France*. — Moréri, *Dict. historique*. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

BONNEVAL (*Claude-Alexandre*, comte DE), troisième fils de Jean-François, marquis de Bonneval, d'une des premières familles du Limousin, naquit le 14 juillet 1675, et mourut le 23 mars 1747. Il entra dans la marine en 1686, en qualité de garde de marine; et, à l'âge de treize ans, il fut promu au grade d'enseigne par le marquis de Seignelay. Il quitta la marine à la suite d'un duel avec le comte de Beaumont, lieutenant de vaisseau (1698); acheta un emploi dans les gardes françaises, et plus tard un régiment d'infanterie en 1701. Il fit les guerres d'Italie sous les ordres de Catinat, Villeroi, Vendôme; s'attira surtout l'amitié de ce dernier, et montra beaucoup de courage et de talent à la bataille de Luzzara, en 1702. Mais à la suite de l'occupation du Biélois, et de l'emploi des sommes stipulées dans la capitulation, il eut avec l'intendant militaire Grigné, et Carit, commissaire de guerre, une querelle qui fut portée devant le ministre de la guerre Chamillart. Celui-ci, dans une lettre fort dure, donna tort à Bonneval, qui répliqua par la lettre suivante : « Monsieur, j'ai reçu la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire, où vous me mandez que je crains les gens de plume, parce qu'ils savent trop bien compter. Je dois vous apprendre que la grande noblesse du royaume sacrifie volontiers ses biens et sa vie pour le service du roi, mais que nous ne lui devons rien contre notre honneur. Ainsi, si dans le terme de trois mois je ne reçois pas une satisfaction raisonnable sur l'affront que vous me faites, j'irai au service de l'Empereur, où tous les ministres sont gens de qualité, et savent comment il faut traiter leurs semblables. » Après un pareil éclat, le colonel indiscipliné n'avait plus qu'à s'enfuir. Il voyagea en Italie dans l'hiver de 1705-1706, vint à Venise au mois de mars, et, se voyant à bout de ressources, passa au service de l'Autriche en qualité de général major. Il servit sous les ordres du prince Eugène, qui l'avait déjà remarqué depuis longtemps; se distingua à l'attaque des lignes de Turin, où il sauva la vie à son frère aîné le marquis de Bonneval, fait prisonnier par des heyducks hongrois, ainsi qu'aux siéges d'Alexandrie et de Tortone, 1706; suivit le prince Eugène dans son invasion en Provence, 1707, et en 1708 commanda le corps d'armée qui envahit les États du pape Clément XI. Il eut le bras fracassé dans cette expédition peu importante. Rappelé en Flandre, il fit avec le prince Eugène les campagnes de 1710, 1711, 1712. Pendant les négociations du traité d'Utrecht, il se battit deux fois en duel : il s'agissait de savoir si Louis XIV prétendait, oui ou non, à la monarchie universelle. Bonneval soutint le oui contre un Français, le non contre un Prussien. Cette humeur batailleuse s'exerça plus dignement dans la guerre contre les Turcs, 1715. Il montra la plus admirable valeur, et fut grièvement blessé à la bataille de Péterwardein. La gloire de ses belles actions lui fit obtenir facilement sa grâce du régent. Il vint à Paris pour faire entériner ses lettres de grâce par le parlement, 5 février 1717. Sa mère profita de son retour pour le marier avec Mlle de Biron, personne accomplie, mais qui ne put fixer l'inconstance de son mari; car, dix jours après son mariage, il la quitta brusquement pour ne plus la revoir. De retour à l'armée du prince Eugène, il se distingua encore à la bataille de Belgrade, et obtint un commandement important en Sardaigne et en Sicile, 1719.

Ce fut le terme de sa fortune militaire. Des couplets qu'il composa, avec l'aide de J.-B. Rousseau, contre l'entourage du prince Eugène, le firent renvoyer à Bruxelles, où se trouvait son régiment. Là il provoqua en duel le marquis de Prié, gouverneur des Pays-Bas, pour des propos que celui-ci, disait-il, avait tenus contre la reine d'Espagne (1724). Prié répondit à la provocation en envoyant Bonneval à la citadelle d'Anvers. Au lieu de courir à Vienne pour se justifier, Bonneval se rendit en Hollande, et aggrava ses torts en écrivant au prince Eugène une lettre dans laquelle il semblait lui proposer un cartel. Aussi, à son arrivée à Vienne, il fut arrêté, mis en jugement, privé de ses dignités, et enfin reconduit à la frontière. N'ayant pas su se tenir tranquille à Venise où il séjourna, il fut forcé de se sauver en Bosnie, 1729. Mais, arrêté à Bosna-Séraï, il y fut détenu quinze mois. Menacé d'être livré à l'Autriche, il se décida à se faire musulman (1730). Il espérait arriver aux plus hautes dignités, et se venger du prince Eugène et de l'Empereur. Il fut nommé tapidgi-bachi (chef des bombardiers), pacha à deux queues (sous le nom d'Achmet-Pacha), avec 30,000 florins de pension. Mais ses plans de réforme militaire échouèrent contre le mécontentement des janissaires; ses projets politiques, contre l'apathie et le mauvais vouloir du divan. Il fut même exilé en Asie pendant six mois (1738-

1739). Ses dernières années, remplies de déceptions et de regrets, furent tristes. Toujours mécontent et inconstant, il prêta l'oreille à ses parents, qui le pressaient de revenir au christianisme. Le pape lui offrait un asile à Rome, le roi des Deux-Siciles une pension ; une galère napolitaine devait croiser dans l'Archipel pour favoriser son évasion. Mais, au moment de tenter cette dernière aventure, il mourut, le jour anniversaire de la naissance de Mahomet. Le seul ouvrage qu'on puisse consulter avec confiance sur Bonneval, c'est le *Mémoire sur le comte de Bonneval,* par le prince de Ligne, publié par M. A. Barbier; Paris, 1817, 1 vol. in-8°. Quant aux suivants : *Mémoires du comte de Bonneval;* Londres (Hollande), 1737, 3 vol. petit in-8° (on ignore l'auteur de cette compilation, et la meilleure édition est celle de M. Guyot-Desherbiers, 2 vol. in-8°; Paris, 1806); — *Anecdotes vénitiennes et turques,* ou *Nouveaux Mémoires du comte de Bonneval,* par M. Mirone; Utrecht, 1740, 2 vol. petit in-8° (on attribue cet ouvrage à d'Argens); — *Anecdotes turques,* ou *Nouveaux Mémoires du comte de Bonneval, mises en ordre par M. de C***, son secrétaire;* Utrecht, 1741, 1 vol. petit in-8°; ce sont des romans indignes de confiance.

Léo Joubert.

Le prince de Ligne, *Mémoires sur le comte de Bonneval.* — Guyot-Desherbiers, *Mémoires du comte de Bonneval* (ces Mémoires passent pour apocryphes). — Saumery, *Anecdotes vénitiennes et turques.* — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi,* t. V, 397-418.

BONNEVAL (Gimat de), littérateur français, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Fanfiche,* ou *Mémoires de Mlle de ****; Paris, 1748, deux parties in-12 ; — le même, sous ce titre : *Mémoires et Amours de mademoiselle Fanfiche,* 1750; — *Voyage de Mantes,* ou *les Vacances de 17..*; Amsterdam, 1753, in-12. — Il a contribué à l'édition des *Œuvres de Campistron;* Paris, 1750, 3 vol. in-12.

Quérard, *la France littéraire.*

BONNEVAL (René de), littérateur français, natif du Mans, mort en janvier 1760, a laissé : *Momus au cercle des dieux,* 1717, in-12; — *Réponses aux paradoxes de l'abbé Desfontaines contre Inès de Castro,* 1723, in-12; — *Réflexions sur l'Anonyme* (Voltaire), *et sur ses conseils à M. Racine au sujet du poëme de* la Religion; — *Réflexions critiques sur un poëme intitulé* la Ligue, 1724, in-8°; — *Critique des Lettres Philosophiques de Voltaire,* 1734, in-12 ; — *Plaintes à l'Académie française;* — *Épître à M. Gresset,* 1737, in-12; — *la Tontine de l'Amour, et la Tontine,* allégories; — *Éléments de l'Éducation;* Paris, 1743, in-12; — *Progrès de l'éducation;* — *Lettre d'un ermite à J.-J. Rousseau;* Paris, 1753; — *Apologie de la Musique et des Musiciens français, contre les assertions peu mélodieuses, peu mesurées et mal fondées du sieur J.-J. Rousseau, ci-devant citoyen de Genève;* Paris, 1754, in-8°; — *Dissertations entre le P. Buffier et le sieur de Bonneval;* — *Mémoire de madame Rapilly,* 1738, in-12; — *Recueil de chansons,* mises en musique par Berlin.

Hauréau, *Histoire littéraire du Maine.*

BONNEVAL (*Michel* de), littérateur et chorégraphe français, natif du Mans, mort en 1766. Il appartenait sans doute à la même famille que René, et était intendant des menus-plaisirs du roi. Il a laissé : *les Romans,* ballet héroïque en quatre entrées; Paris, 1736, in-4°, en collaboration avec mademoiselle Barbier, Tanevot, etc.; — *les Caractères de l'Amour,* ballet en 3 actes, précédé d'un prologue; Paris, 1736; — *les Amours du Printemps,* ballet héroïque, musique de Blamont; Paris, 1737; — *Jupiter vainqueur des Titans,* opéra en 5 actes; Paris, 1745, in-4°; — *Lindor et Irène,* ballet; Paris, 1765; — *le Langage de la Nature,* épître; 1760, in-4°.

Hauréau, *Histoire littéraire du Maine.*

BONNEVAL (*Sixte-Louis-Constant* Ruffo de), prêtre français, né à Aix en 1742, mort à Vienne le 1er mars 1820. Il était chanoine du chapitre de Paris, lorsqu'il fut élu député du clergé de cette ville aux états généraux. Il ne prit qu'une fois la parole pour dénoncer le *Journal de Paris,* et demander le rappel à l'ordre de Robespierre, qui avait porté une accusation contre les officiers de la marine arrêtés à Toulon, dans une émeute qu'ils avaient occasionnée en refusant de porter la cocarde tricolore. Bonneval signa la protestation du 12 septembre, et passa à l'étranger en 1794, après avoir publié plusieurs brochures (*Remontrance au roi par les bons Français,* 1791; — *Doléances au roi,* 1792; — *Avis aux puissances de l'Europe,* 1798) contre les décrets des assemblées constituante et législative, qui usurpaient, suivant lui, une autorité injuste sur les matières religieuses et politiques. Il se retira en Allemagne, et obtint de l'empereur d'Autriche la conservation de l'abbaye d'Honnecourt, dont il avait été pourvu en 1788, et qui était située sur le territoire du saint empire romain. Après avoir voyagé en Italie, Bonneval revint se fixer à Vienne, où il fut nommé en 1808 chanoine de la métropole de Saint-Étienne. Outre les écrits mentionnés, on a de lui : *Réflexions d'un ami des gouvernements et de l'obéissance,* 1793, in-8°; — *le Cri de l'évidence et de la douleur,* 1794, in-8°.

Biographie des Contemporains.

BONNEVAL (.... Ruffo de), théologien français, frère de Sixte-Louis-Constant, et mort en 1830. Il succéda à M. de Beauvais dans le siége épiscopal de Senez, et se montra, comme son frère, très-hostile aux principes de la révolution. Il quitta la France et séjourna longtemps à Viterbe, où le pape lui fit une pension. A l'époque du premier concordat, il se démit de l'évêché de

Senez, refusa l'archevêché d'Arles, et revint en France en 1814.

Feller et Henrion, *Dictionnaire universel*. — *Biographie des Contemporains français*.

BONNEVILLE (*C.* DE (1)), ingénieur français, né à Lyon vers 1710, mort vers 1780. Il fut le premier éditeur des *Rêveries du maréchal de Saxe*, la Haye, 1756, in-fol., avec fig., et fit paraître plusieurs autres ouvrages, dont voici les titres : *Esprit des lois de tactique et des différentes institutions militaires*, ou *Notes du maréchal de Saxe commentées*, etc.; la Haye et Paris, 1762, 2 vol. in-4°, fig.; — *les Lyonnaises protectrices des États souverains et conservatrices du genre humain*, ou *Traité d'une découverte importante sur la science militaire et politique*; Amsterdam et Paris, 1771, in-8° : c'est la description d'une machine que l'auteur regarde comme mille fois plus meurtrière que la poudre à canon, et qu'il nomme *Lyonnaise*, à cause de la ville où il l'avait inventée; — *De l'Amérique et des Américains*, ou *Observations curieuses du philosophe la Douceur, qui a parcouru cet hémisphère pendant la dernière guerre en faisant le noble métier de tuer les hommes sans les manger*; Berlin (Lyon), 1771, in-8° : c'est une réfutation des *Recherches sur les Américains*, que Pauw avait publiées.

Le Bas, *Dict. encyclop. de la France*. — Quérard, *la France littéraire*.

BONNEVILLE (*Nicolas* DE), publiciste et littérateur français, né à Évreux le 13 mars 1760, mort à Paris en 1828. Il vint de bonne heure se fixer à Paris, et, au moment où la révolution éclata, il s'était déjà fait connaître par des ouvrages remarquables. Il fut nommé alors électeur et président de district. C'est à lui qu'on attribue l'idée de la formation d'une garde bourgeoise, qui prit le nom de garde nationale. Quelque temps auparavant, il avait fondé une société qui devint bientôt célèbre sous le nom de *Cercle social*. Dès la fin de l'année 1789, cette société eut une imprimerie, d'où sortirent une foule d'ouvrages importants, sans compter les brochures et journaux patriotiques rédigés par Bonneville lui-même. Nous citerons seulement *la Bouche de Fer*, ou *les Tribuns du Peuple*, qui parut en 1791; *la Chronique du jour* et *le Bien-Informé*, auquel Bernardin de Saint-Pierre et Mercier ont fourni des articles remarquables. Mais Bonneville appartenait au parti girondin; il fut arrêté en 1793, et ne fut rendu à la liberté qu'après le 9 thermidor. Sous l'empire, l'indépendance de ses opinions lui attira des persécutions; il fut même arrêté, et ne sortit de prison que pour être soumis à la surveillance de la police. Il était partisan des doctrines de Saint-Martin et des illuminés. On a de lui, outre les publications déjà citées : *le Nouveau Théâtre allemand*; Paris, 1782, 12 vol. in-8°, dont les dix derniers appartiennent entièrement à Bonneville; — *Choix de petits romans imités de l'allemand, suivis de quelques essais de poésies lyriques*; ibid., 1786, in-12; — *Lettre à Condorcet*; Londres, 1786, in-8°; — *les Jésuites chassés de la maçonnerie; et leurs poignards brisés par les maçons*; Londres (Paris), 1788, deux part. in-8°; — *Histoire de l'Europe moderne, depuis l'irruption des peuples du Nord dans l'Empire romain jusqu'à la paix de 1783*; Genève (Paris), 1789-1792, 3 vol. in-8°; — *le Tribunal du peuple*, ou *Recueil de lettres de quelques électeurs de Paris avant la Révolution*; Paris, 1789, in-8°; — *le Vieux Tribun*, imprimerie du Cercle social, 1791, 2 vol. in-8°; — *de l'Esprit des religions, ouvrage promis et nécessaire à la Confédération universelle des Amis de la Vérité*; Paris, 1791, 2 part. in-8°; — *le Nouveau Code conjugal, établi sur les bases de la constitution*; ibid., 1792, in-8° : cet ouvrage devait avoir trois parties, mais il n'en a paru qu'une seule; — *Poésies*; ibid., 1793, in-8° : l'auteur eut le courage d'y flétrir énergiquement les massacres de septembre; — *Hymne des combats*; ibid., 1797, in-8°; — quelques ouvrages traduits de l'anglais de Th. Payne; beaucoup de pamphlets anonymes, d'articles dans le *Mercure* et dans *la Chronique du Mois*; — deux manuscrits : *Nouveau Système de prononciation anglaise pour les mots homophones*; — *les Forêts des Gaules*, poëme.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Quérard, *la France littéraire*.

BONNIER-D'ARCO (*Ange-Elisabeth-Louis-Antoine*), membre de la convention, né à Montpellier en 1750, assassiné le 19 avril 1799. Il était président de la chambre des aides de sa ville natale lorsque la révolution éclata, et fut nommé par le département de l'Hérault député à l'assemblée législative, puis à la convention, où il siégea parmi les modérés. Il vota cependant la mort dans le procès de Louis XVI, passa ensuite au conseil des anciens, et fut employé en 1797, par le Directoire, comme agent diplomatique dans les conférences qui eurent lieu à Lille avec les envoyés du gouvernement anglais. Dans le mois de novembre de la même année, il fut envoyé avec Treilhard et Roberjot, en qualité de plénipotentiaire de la république, au congrès de Rastadt. Treilhard ayant été nommé directeur le 19 mai 1798, et remplacé par Jean Debry, Bonnier se trouva le chef de la légation française. En entrant en Souabe, Jourdan avait déclaré Rastadt ville neutre, et donné une sauvegarde au congrès. Cette situation favorisait les desseins de la France, qui voulait détacher les princes de l'Empire de l'alliance de l'Autriche. Déjà la tournure des négociations promettait au Directoire un plein succès, quand la bataille de Stockach et la retraite de l'armée du Danube firent tout à coup pencher la balance du côté de l'em-

(1) Ersch et Quérard lui donnent les prénoms de *Zacharie de' Pazzi*.

pereur. Dès lors le cabinet de Vienne prétendit aussi régler le sort du midi de l'Allemagne. Désirant connaître jusqu'à quel point les princes de l'Empire s'étaient avancés vis-à-vis du Directoire, il chargea le comte de Lehrbach, son ministre plénipotentiaire, d'aviser aux moyens de se procurer leur correspondance avec les négociateurs républicains. Celui-ci n'en trouva pas de plus sûr que de faire enlever les caissons de la légation française au moment de la rupture du congrès, et fut autorisé par sa cour à requérir du prince Charles les troupes nécessaires à ce coup de main. L'archiduc les refusa d'abord, objectant que ses soldats ne devaient pas se mêler d'affaires diplomatiques; mais le comte de Lehrbach ayant exhibé de nouveaux ordres, l'archiduc fut obligé de mettre à sa disposition un détachement de hussards de Szeckler. Le colonel de ce corps fut mis dans la confidence. L'officier chargé de l'expédition devait seulement enlever les caissons de la chancellerie, en extraire les papiers, et, par occasion, administrer la bastonnade à Jean Debry et Bonnier, en punition de la hauteur qu'ils avaient mise dans leurs relations diplomatiques. Roberjot, ancien condisciple du ministre autrichien et lié d'amitié avec lui, avait été nominativement excepté de cette dernière mesure. Après le départ du comte de Lehrbach, qui alla attendre dans les environs le succès de ses manœuvres, les hussards vinrent rôder autour de Rastadt. Le congrès se hâta de se dissoudre, et, dans la soirée du 19 avril, les plénipotentiaires furent sommés de partir sur-le-champ. Ils se mirent donc en route la même nuit pour Strasbourg. A peine étaient-ils sortis de Rastadt, que les hussards, à l'affût de leur proie, enveloppèrent les voitures; mais, oubliant leur consigne, ces soldats, ivres pour la plupart, frappèrent les envoyés, sans distinction de personnes, du tranchant de leurs sabres, et laissèrent sur la place Bonnier et Roberjot. Jean Debry, blessé au bras et à la tête, se sauva par miracle, et alla au point du jour chercher un asile chez le ministre de Prusse. Cet attentat contre le droit des gens excita une colère unanime en France. Le gouvernement, pour en perpétuer le souvenir, fit célébrer une fête funéraire en l'honneur des victimes; il fut décrété que, pendant deux ans, la place de Bonnier au conseil des anciens resterait vacante et couverte d'un crêpe, et qu'à l'ouverture de chaque séance, le président rappellerait à l'assemblée le crime odieux dont l'empereur s'était rendu coupable. Outre plusieurs morceaux relatifs à la révolution française, et des poésies assez estimées, Bonnier a laissé des *Recherches historiques et politiques sur Malte*, 1798, in-8°.

Bignon, *Hist. de France, continuée* par Ernouf. — Jomini, *Guerres de la Révolution*, t. XI, p. 143. — Rabbe, *Biographie des Contemporains*. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — *Biographie nouvelle des Contemporains*. — *Galerie des Contemporains*.

BONNIÈRES (*Alexandre-Jules-Benoît* DE), jurisconsulte français, né à Grancey, dans le Berri, en 1750; mort à Paris en décembre 1801. Il fut avocat consultant du comte d'Artois, maître des requêtes en son conseil, intendant de sa maison, et décoré du cordon de Saint-Michel. Ce prince se trouvant à Turin en 1791, Bonnières alla se consulter avec lui pour aviser au moyen de satisfaire ses créanciers; mais peu s'en fallut que ce voyage ne devînt funeste à cet avocat, considéré dès lors comme convaincu de royalisme, et ce ne fut pas sans peine qu'il échappa aux horribles journées de septembre. Il fut nommé, en 1795, membre du conseil des cinq-cents, et se dévoua à servir, dans cette assemblée, les intérêts des Bourbons. De là vint l'exil dont il fut frappé à l'époque du dix-huit fructidor, et qu'il supporta avec courage. Le gouvernement consulaire le rendit à sa famille et à ses amis.

Galerie historique des contemporains.

BONNIVARD (*François* DE), homme politique savoisien, né en 1496. Son inclination naturelle pour les républiques le détermina à s'immiscer dans les débats survenus entre Genève et le duc de Savoie Charles III, à qui l'évêque de cette ville avait cédé les droits régaliens qu'il avait sur son diocèse. Bonnivard se ligua contre le duc avec les Genevois les plus influents; et il soutint contre l'évêque un citoyen appelé Pécolat, arrêté par l'ordre du prélat, et ménagea, avec l'aide de Bertelier, un traité de défense mutuelle entre Genève et Fribourg. Vainement le duc de Savoie voulut-il mettre Bonnivard dans ses intérêts : celui-ci ferma obstinément l'oreille aux propositions de la cour de Savoie, qui, après l'avoir impliqué dans un complot ourdi à Turin en 1518, avait failli le faire périr. En 1519, le duc entra dans Genève à la tête de cinq cents hommes. Bonnivard s'enfuit dans le pays de Vaud, où il tomba entre les mains de deux traîtres, qui le livrèrent au duc. Ce prince le retint pendant deux ans prisonnier à Grolée, et le dépouilla de son bénéfice. Mais Bonnivard, rendu à la liberté, fut réintégré dans son prieuré par Pierre de la Baume, évêque de Genève; il recouvra aussi tous ceux de ses biens compris dans ce diocèse, et voulut s'emparer à main armée des biens qu'il possédait dans le duché de Savoie. Il eut bientôt lieu de s'en repentir. Assiégé dans son château de Cartigny, il ne put s'y maintenir, fut privé de ses revenus, et réduit à vivre de secours fournis par la ville de Genève. Le duc de Savoie, irrité contre lui, l'attira dans un piége, et l'enferma, en 1530, dans le château de Chillon, d'où le délivrèrent, après six ans de captivité, les Bernois, maîtres du pays de Vaud. A son retour à Genève, il demanda, mais en vain, d'être mis en possession de son prieuré de Saint-Victor. Il se retira alors à Berne, d'où il intenta un procès au gouvernement genevois, et il obtint par accommodement, en 1538, une somme de 800 écus, avec une pension viagère. En 1551, il institua Genève son héritière et ouvrit au public sa biblio-

thèque, qui devint le fondement de celle de la république. Bonnivard était fort versé dans la littérature latine, la théologie et l'histoire ; il a laissé un grand nombre d'ouvrages restés manuscrits, à l'exception de sa *Chronique de Genève;* Genève, 1825 : l'impression en est restée inachevée.

Moréri, *Dictionnaire historique.* — Senebier, *Histoire littéraire de Genève.*

BONNIVET (*Guillaume* GOUFFIER, seigneur DE), amiral français, né vers 1488, mort le 24 février 1525. Il était fils de Guillaume Gouffier de Boisy et de Philippine de Montmorency, et frère cadet de Boisy, gouverneur de François Ier. Élevé avec le jeune prince, Bonnivet gagna son affection par la vivacité de son esprit et son courage éprouvé, qui souvent dégénérait en témérité. Il fit avec François ses premières armes au siége de Gênes (1507), et on le trouve encore auprès du prince dans la journée des Éperons.

Le duc d'Angoulême, devenu roi, continua d'accorder ses faveurs à Bonnivet, que la charge d'amiral récompensa de ses exploits chevaleresques à la bataille de Marignan, cette journée de Géants, comme disait le maréchal de Trivulce, qui avait assisté à soixante-dix combats. Peu après il fut envoyé en Angleterre pour négocier la restitution de Tournay ; son faste, ses prodigalités, ses magnifiques présents, captivèrent le cardinal Wolsey : il réussit complétement. Cet heureux succès fit croire au roi que l'amiral avait un grand talent diplomatique, et il lui confia (1519) l'importante mission de le représenter à la diète de Francfort, assemblée pour donner un successeur à l'empereur Maximilien. François Ier s'était mis sur les rangs ; l'amiral devait chercher à lui gagner les voix des électeurs ; mais ses folles dépenses, ses vivacités, son arrogance, indisposèrent contre lui la majorité ; et, malgré les efforts de l'électeur de Trèves, chef de la faction française, l'archevêque de Mayence l'emporta, et Charles-Quint fut élu. Honteux de cet échec, Bonnivet craignait de reparaître à la cour ; cependant à son retour le roi le reçut à bras ouverts, et lui donna le commandement de l'armée dirigée contre la Navarre ; l'amiral s'empara de Fontarabie, mais les Espagnols ne tardèrent pas à reprendre cette place.

Jusqu'ici l'amitié du roi pour Bonnivet n'avait eu aucune suite funeste pour la France ; mais sa haine pour le connétable de Bourbon, fortifiée de celle de la duchesse de Savoie, mère du roi, amena tous les revers de François Ier. On sait que Louise de Savoie, d'abord protectrice de Bourbon, lui fit donner l'épée de connétable ; mais que bientôt après, furieuse de voir ce prince méconnaître ses services et son amour, elle s'unit à Bonnivet, l'ennemi du connétable. De concert avec Mme d'Angoulême, Bonnivet porta le roi à sévir contre le prince dans l'affaire de la trop fameuse conspiration dont la découverte amena la retraite funeste de Bourbon. A cette époque (1523) François Ier, toujours en guerre avec Charles-Quint, se préparait à passer en Italie. Retenu en France, il envoya à sa place son favori, qui, après quelques succès, repoussé de Milan, fut obligé de battre en retraite. Au passage de la Sesia, il fut blessé, et laissa le commandement à Bayard, qui fut tué en défendant les derrières de l'armée (1524). Malgré ces revers, Bonnivet ne perdit rien de son ascendant sur son maître, qui, l'année suivante (1525), livra aux Impériaux, par les conseils de son présomptueux compagnon, la bataille de Pavie, où il perdit la liberté. Ne voulant pas survivre aux désastres dont il était l'auteur principal, l'amiral alla chercher la mort dans le plus épais des bataillons ennemis.

L'excessive galanterie de Bonnivet est connue : il poussa la hardiesse jusqu'à être le rival de son maître, et le rival heureux ; bien plus, le roi le savait, et ne l'en aimait pas moins. Bonnivet porta plus haut ses prétentions : il osa déclarer son amour à Marguerite, reine de Navarre, duchesse d'Alençon, et sœur du roi. Repoussé, il ne voulut pas s'avouer vaincu ; et, recevant un jour la cour dans son château de Bonnivet, il s'introduisit la nuit par une trappe dans la chambre de la princesse, qui, réveillée à temps, appela du secours, et se défendit si bien qu'elle força l'entreprenant amiral de se retirer, en emportant sur sa figure les marques de sa défaite. La duchesse a donné elle-même les détails de cette aventure dans la IVe nouvelle de l'*Heptaméron,* où elle la raconte sous des noms supposés. [*Enc. des g. du m.*]

La Bibliothèque imp. (dép. des manuscr.) possède, sous les nos 8452 et 8453, un *Recueil de lettres de l'amiral Bonnivet,* 2 vol. in-fol. — Marguerite de Navarre, *Heptaméron,* publié par M. Génin, dans la collection de la Société de l'Hist. de France. — Brantôme, *Vie de Bonnivet.*

BONNOMET (*N.*), jurisconsulte français, né en 1749, mort en 1814, n'est connu que par des *Considérations sur le notariat,* 1 vol. in-8°, publié à Paris vers 1798.

Quérard, *la France littéraire.*

BONNOR ou **BONNET** (*Honoré*), théologien français, vivait dans le quatorzième siècle. Il composa, par l'ordre du roi Charles V et pour l'instruction du Dauphin, un livre intitulé *l'Arbre des batailles,* Lyon, 1481 ; Paris, 1493. Cet ouvrage, dont quinze manuscrits se trouvent à la Bibliothèque impériale, traite des maux de l'Église, des duels, de la destruction des quatre grandes monarchies, etc.

Mémoires de l'Académie des inscriptions, t. XVIII.

BONNOT. *Voy.* CONDILLAC et MABLY.

BONNYCASTLE (*Jean*), mathématicien anglais, né à Whitchurch, mort à Woolwich le 15 mai 1821. Il ne reçut pas ce que l'on appelle l'instruction classique, et se forma par lui-même. Il vint à Londres, et fut chargé ensuite de diriger l'éducation des deux fils du comte de Pomfret. Plus tard il devint professeur de mathématiques à Woolwich, et garda cette position plus de qua-

rante ans. On a de lui : *the Scholar's Guide to Arithmetic*, 1780 et 1811, 9e édit; — *Introduction to Mensuration and practical Geometry* (Introduction à l'art du mesurage et à la géométrie pratique), 1782; — *Introduction to Algebra*, 1782; — *Introduction to Astronomy*, 1786; — *Euclid's Elements*, 1789; — *General history of Mathematics, from the french of Bossut*, 1803; — *A Treatise on spherical Trigonometry*, 1806; — *Introduction to Arithmetic*, 1810; — *A Treatise on Algebra*, 1813.

Monthly Magazine, III.

BONO (*Jean-Baptiste-Augustin*), théologien et jurisconsulte italien, né à Verzuolo, près de Saluces, en 1738; mort en mars 1799. Il étudia à Turin, où il obtint en 1767 la chaire d'institution canonique, et en 1768, celle de droit canon. A partir de cette époque, il se fit connaître par différents ouvrages, dans lesquels il s'efforça de déterminer la limite qui sépare le pouvoir temporel de la puissance spirituelle. En 1792, la Savoie et le comté de Nice ayant été occupés par l'armée française, l'abbé Bono et quelques autres professeurs se montrèrent favorables à la révolution. Mais l'université de Turin fut fermée, et Bono dut se résigner à vivre dans la retraite. Il en profita pour composer la préface placée à la tête de l'édition de Leibniz, publiée à Genève en 1797. Après l'occupation du Piémont par les Français en 1798, l'abbé Bono fut nommé par le général Joubert membre du gouvernement provisoire, dont la présidence lui fut déférée, et il fit partie des comités de finances, commerce, agriculture, arts et manufactures. En qualité de président, il signa la délibération du 6 janvier 1799, qui fit enlever de la basilique de Superga les tombeaux des rois, et consacra aux patriotes cette église, changée en un temple de la Reconnaissance. Ce même gouvernement envoya trois députés à Paris, afin de demander au Directoire la réunion à la France. Bono ne vécut pas assez pour voir l'issue des événements auxquels il avait pris une si grande part.

On a de lui : *De Potestate Ecclesiæ tum principis, seu de Jurisdictione*, vers 1767; — *De Potestate Principis circa matrimonia*, 1788 : c'est une thèse à laquelle un Romain pseudonyme répondit par une brochure intitulée *Petri Deodati Nicopolitani epistola ad antecessorem Taurinensem, qua illustrantur ejus propositiones de Potestate Ecclesiæ in matrimonia*; Megalopoli, 1789; — *De Criminibus ecclesiasticis*, avec sept thèses *De usuris*, ouvrages dans lesquels l'auteur s'est efforcé d'appliquer la loi de l'Évangile, l'autorité des Pères, le sens des canons, et la lettre encyclique du pape Benoît XIV.

Tipaldo, *Biografia degli Ital. illustri*. — *Biographie universelle*.

BONO. *Voy.* BUONO.

BONOMI (*Jean-François*), diplomate et poëte italien, né à Crémone le 6 octobre 1536, mort à Liége le 26 février 1587. Il étudia dans sa patrie d'abord, ensuite à Bologne, et obtint à Pavie le grade de docteur en droit. Il se rendit à Rome, où le célèbre cardinal Charles Borromée le chargea de quelques affaires importantes, lui conféra l'abbaye de Nonantala, et, en 1572, le sacra, à Milan, évêque de Verceil. Bonomi substitua dans son diocèse l'office romain à celui d'Eusèbe, le seul qu'on y eût suivi jusqu'alors. Il fut chargé de plusieurs missions auprès des cantons suisses par les papes Grégoire XIII et Sixte V. Après avoir couru de grands dangers à Coire et dans d'autres villes, il parvint à établir une maison de jésuites à Fribourg, et un couvent de capucins à Altorf. Envoyé en Allemagne en 1581, il réussit à faire déposer l'archevêque-électeur de Cologne, Gérard Truchsès de Waldpurg, rebelle à l'Église romaine, et mit à sa place l'évêque de Liége, Ernest, fils de Louis, électeur de Bavière. La maladie dont il mourut ne permit pas à Bonomi d'aller en Flandre, où la cour de Rome l'avait chargé de se rendre en qualité de légat. Il fut inhumé dans la cathédrale de Verceil; il avait laissé tous ses biens au mont-de-piété de cette ville. Les principaux ouvrages de ce prélat sont: *Vita et obitus Caroli Borromæi*, etc.; Cologne, 1587; — *Borromæidos libri quatuor*; Milan, 1589, in-4° : c'est un poëme latin dont le sujet est le même que celui de l'ouvrage précédent; — *Eucharisterion ob victoriam ad Echinadas partam*; Milan, 1589, in-4°; — plusieurs pièces de vers latins insérées dans divers recueils, principalement dans le t. Ier des *Carmina illustr. poetar. ital.*, publié par Matteo Toscano.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

BONOMI (*Jean-François*), poëte italien, né à Bologne le 6 août 1626, mort vers la fin du dix-septième siècle. Il étudia en droit, et se fit recevoir docteur par égard pour la volonté de son père; mais, dès qu'il put se livrer sans obstacle à son inclination, il s'adonna exclusivement à la poésie. Ses succès dans ce genre lui ouvrirent l'Académie de la Crusca et plusieurs autres sociétés littéraires; ils lui valurent même l'honneur d'être appelé à la cour de Vienne en qualité de *poeta Cesareo* (poëte impérial) ; mais il préféra l'indépendance à cette brillante servitude. Voici ses principaux ouvrages italiens et latins : *Poesiæ variæ*; Bologne, 1655, in-4°; — *Virgulti di lauro, distinti in foglie, rami, bacche, sughi, corteccie e radici*; Bologne, 1660, in-12; — *Veneris Speculatio hieroglyphica*; ibid., 1660; — *Chiron Achillis, seu Navarchus humanæ vitæ, emblemata moralia*; ibid., 1661, in-12; — *Variorum epigrammatum Collectio ad Zenobium Scaligerum*; ibid., 1662, in-12; — *Epistolarum pluriumque venustatum miscellanea*; ibid., 1663 et 1666, in-4°; — *Heraclitus, sive Morales fletus ad Josephum-Baptistam*; ibid., 1663, in-12; — *Democritus, sive Morales risus in quinque aphorismorum cen-*

turias editi; ibid., 1663; — *Saggio delle cure di Domiziano*; ibid., 1663; — *Monarchia Apollinis*; ibid., 1663; — *Del parto dell' Orsa, idea in embrione*, partie II; ibid., 1667, in-12; — *le Due Germane, Pittura e Poesia*; ibid., 1680; — *il patrocinio d' Epicuro*; ibid., 1681; — *il Seneca*; ibid., 1681; — *le Lodi dell' ubbriachezza*; ibid., 1681.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BONONCINI (*Jean-Marie*), compositeur de musique italien, natif de Modène, vivait dans la dernière moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *il Musico prattico*, 1673, trad. en allemand; Stuttgart, 1701, in-4°; dédié à l'empereur Léopold par une épître en jeux de mots, empruntés au vocabulaire musical.

Jean et *Antoine* BONONCINI, fils de Jean-Marie, furent compositeurs comme leur père. Unis de la plus étroite amitié, ils composèrent ensemble, de 1698 à 1729, dix-neuf opéras pour les théâtres de Venise, de Londres de Vienne et de Berlin. Antoine, qui eut, dit-on, la plus grande part à ces œuvres musicales, était un excellent violoniste.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

* **BONONE** (*Carlo*), peintre italien, né à Ferrare en 1569, mort en 1632. Désespérant d'atteindre à la grâce de son maître Scarsellino, il résolut d'acquérir un style plus énergique. Il alla étudier à Rome, puis il vint à Bologne, où il s'efforça de s'approprier le grand caractère et le coloris vigoureux des Carrache. Il emprunta quelque chose aux Vénitiens; mais la vue des ouvrages du Corrége, qu'il put voir à Parme, ne paraît avoir eu sur lui aucune influence, si ce n'est peut-être pour l'empâtement des couleurs. Les Carrache furent toujours ses maîtres préférés : aussi fut-il surnommé le *Carrache de Ferrare*. Ses ouvrages ont le plus grand rapport avec ceux de Louis, surtout lorsqu'ils ne contiennent qu'un petit nombre de figures. Dans les grandes compositions, Bonone se rapprocha davantage des Vénitiens; et les grandes *Cènes* qu'il peignit pourraient presque passer pour des inventions de Paul Véronèse, tant elles sont riches en perspectives de galeries, d'escaliers, de balcons remplis d'innombrables personnages. On vante surtout dans ce genre son *Festin d'Assuérus*, grande toile placée dans le réfectoire du couvent de Saint-Jean à Ravenne; les *Noces de Cana*, à l'église du *Campo-Santo* de Ferrare; et à l'église de *Santa-Maria-in-Vado*, d'autres *Noces de Cana, la Visitation, le Couronnement de la Vierge, le Paradis, le Miracle de l'hostie*, excellentes fresques qui transportaient le Guerchin d'admiration, et qui sont comparables aux meilleurs ouvrages du Corrége et des Carrache. Bonone repose dans cette église enrichie de ses chefs-d'œuvre. E. BRETON.

Baruffaldi, *Vite de' più insigni pittori e scultori Ferraresi*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Malvasia, *Felsina pittrice*.

* **BONONIUS** (*Jérôme*), philologue italien, né à Trévise, mort en 1517. On a de lui : *Brevis dissertatio de Tarvisinis illustribus*; une édition de *Jules César* (*Guerre des Gaules*), et une autre du *Panégyrique de Trajan* de Pline.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BONOSE (*saint*), martyr, mort à Antioche vers la fin de décembre de l'an 362. Il était un des principaux chefs du corps nommé *les Vieux Herculiens*; et, malgré l'ordre de Julien, qui prescrivait de reprendre les anciens drapeaux de l'empire, il conserva le *labarum*, où Constantin avait fait placer la croix et le monogramme de Jésus-Christ. Le comte Julien, oncle de l'empereur, ne put obliger ni Bonose ni Maximilien, autre chef des Herculiens, à substituer au drapeau chrétien celui du paganisme, et de sacrifier aux dieux. Les deux guerriers, insensibles à toutes les exhortations du prince, furent battus de courroies et de plombeaux, précipités dans de la poix bouillante, et condamnés à avoir la tête tranchée. Leur fête est célébrée le 21 août. Mélèce, patriarche d'Antioche, les accompagna jusqu'au lieu de leur supplice. Dom Ruinart a publié les actes de ces deux martyrs.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

BONOSE, hérésiarque macédonien, vivait dans la dernière moitié du quatrième siècle de l'ère chrétienne. Il était évêque de Sardique, et renouvela les erreurs de Photin en prétendant, comme lui, que la mère de Jésus-Christ n'était point restée vierge après la naissance du Sauveur. En 389 ou 390, le concile de Capoue interdit Bonose de ses fonctions épiscopales et renvoya son jugement aux évêques de Macédoine, que présidait leur métropolitain Anysius de Thessalonique. Ceux-ci condamnèrent cet hérésiarque, et le séparèrent de la communion de l'Église; mais, dans un esprit de charité et pour éviter les scandales, ils reçurent les prêtres qu'il avait ordonnés depuis son interdiction. Le pape saint Innocent, par une lettre adressée aux évêques de Naïsse et de Segna, restreignit cette indulgence à ceux que Bonose avait ordonnés avant son interdiction.

S. Épiphane, *Hæres.*, VIII. — S. Jérôme, *Contra Helvidium*. — S. Augustin, *Hæres.*, 84. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

BONOSUS (*Quintus*), né en Espagne, de parents gaulois, vivait dans la seconde moitié du troisième siècle. Fils d'un maître d'école, il préféra la carrière des armes à la culture des lettres. Il atteignit aux grades les plus élevés, et ne se distingua pas moins par une qualité bien singulière : celle de boire démesurément, et sans rien perdre de son sang-froid. Aurélien résolut de mettre à profit cette puissante faculté bachique; et Bonosus fut chargé de recevoir, le verre à la main, les ambassadeurs des souverains étrangers, de manière à profiter des indiscrétions que le vin fait trop souvent commettre. L'empereur fit épouser à Bonosus Hunila, jeune fille issue de la race royale des Goths. Une flottille romaine que Bonosus commandait sur le Rhin ayant été brûlée par les Germains, sans

qu'il s'y fût opposé ou qu'il eût rien fait pour l'empêcher, il ne vit qu'un moyen de se soustraire à la colère de l'empereur : celui d'user de son influence sur quelques légions pour se faire proclamer à son tour. Vaincu, mais non sans peine, par Probus, il se pendit de désespoir; ce qui fit dire à un de ses ennemis que c'était moins un corps qu'une amphore pendue à l'arbre (*amphoram pendere, non hominem*). Les médailles que lui attribue Goltzius sont peu authentiques.

Vopiscus, *in Probo et Bonoso*.

BONOURS (*Christophe* DE), capitaine franc-comtois, né à Vesoul vers 1590. Il était au service de l'Espagne, et n'est connu que par les deux ouvrages suivants : *Eugéniarétilogie*, ou *Discours de la vraie noblesse*; Liége, 1616, in-8°; — *le Siége mémorable d'Ostende*; Bruxelles, 1628, in-4°; 1633, 2 vol. in-4°.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*.

*__BONPLAND__ (*Aimé*), célèbre voyageur naturaliste, né le 22 août 1773 à la Rochelle, où son père exerçait la médecine. Il allait se destiner à la même profession, lorsque les événements politiques l'obligèrent bientôt à interrompre ses études médicales, et à payer de sa personne la dette à laquelle nul ne pouvait alors se soustraire. Il prit du service dans la marine, et fit comme chirurgien une croisière dans l'Océan, à bord d'une frégate de la république : on était aux plus mauvais jours de la révolution. L'orage passé, M. Bonpland reprit le cours de ses travaux. Il vint à Paris avec des lettres de recommandation adressées par son père à quelques praticiens célèbres de l'époque; et, grâce à leur appui, il fit la connaissance de Corvisart, dont il ne tarda pas à devenir un des élèves les plus assidus. Il rencontra chez lui M. Alexandre de Humboldt, qui achevait en France des études scientifiques commencées avec éclat en Allemagne. Les deux jeunes gens se lièrent étroitement, et mirent leurs connaissances en commun. M. Bonpland donnait des leçons de botanique et d'anatomie à son ami, qui l'initiait en retour aux secrets de la physique et de la minéralogie. M. de Humboldt se préparait dès lors à une longue excursion scientifique; et lorsqu'il se crut en état de mener à bien l'exécution de ce grand projet, il proposa à M. Bonpland de l'accompagner.

On connaît l'histoire de ce voyage resté jusqu'ici sans égal, et qui obtint, au commencement de notre siècle, des applaudissements enthousiastes. Nous n'avons rien à dire de cette expédition encyclopédique, signalée par des découvertes nombreuses et inespérées dans toutes les branches des connaissances humaines. A quelle succession de contre-temps les deux savants qui avaient quitté Paris avec l'intention de se rendre en Égypte, durent-ils de prendre passage sur un vaisseau espagnol, et de débarquer en Amérique? Personne ne l'ignore; car M. de Humboldt a raconté, dans ce grand style qui prête aux questions les plus sérieuses un charme entraînant, le *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent*, durant lequel M. Bonpland, chargé des recherches botaniques, recueillit et sécha plus de six mille plantes inconnues, dont il décrivait en même temps les caractères scientifiques et les propriétés.

Rentré en France après cinq années de glorieuses fatigues, le botaniste devenu tout à coup célèbre fit hommage de ses collections au Muséum d'histoire naturelle; et l'empereur le remercia de ce désintéressement en lui accordant une pension. L'impératrice Joséphine accepta elle-même avec reconnaissance un envoi de graines d'Amérique, et les fit semer dans les serres de la Malmaison. M. Bonpland s'y rendait chaque semaine; et, dans ces visites fréquentes, l'impératrice ne tarda pas à apprécier les rares qualités de l'homme dont elle partageait le goût passionné pour les fleurs. La place d'intendant de la Malmaison devint vacante, et lui fut offerte : il l'accepta; on lui adjoignit deux employés de la trésorerie générale pour la rédaction de ses comptes, vérifiés tous les mois par l'empereur avec sa sévérité habituelle en matière de finances. Libre de ses soins administratifs, il put suivre assidûment la publication de son voyage. De cette époque datent ses relations avec MM. Gay-Lussac, Arago, Thénard, et cette pléiade de savants illustres, réduite aujourd'hui à quelques noms.

Après le divorce, les mauvais jours se lèvent et se succèdent rapidement; les désastres surviennent, et le trouvent fidèle à de grandes infortunes. L'immense empire s'écroule, et Napoléon abdique. Au milieu des opinions confuses qui se croisent autour de lui, M. Bonpland propose à l'empereur de se retirer au Mexique, pour suivre, de ce point central du globe, les événements des deux mondes. On sait que ce conseil grandiose ne prévalut pas. Mais une plus triste épreuve l'attendait : quelques semaines après, le 29 mai 1814, assis au chevet de Joséphine, il recevait son dernier soupir. Cette terminaison fatale, qui devait le rejeter dans une nouvelle vie d'aventures et de déceptions, M. Bonpland l'avait prévue dès le début de la maladie : les hommes de l'art restèrent sourds à ses avertissements répétés. Décidé à revoir l'Amérique, il refusa de conserver sa place, malgré les sollicitations du prince Eugène, s'embarqua au Havre à la fin de 1816, et arriva à Buenos-Ayres, apportant une quantité considérable de plantes utiles et d'arbres fruitiers d'Europe. Accueilli avec distinction, il fut aussitôt nommé professeur d'histoire naturelle, et comblé des plus flatteuses promesses. Peu à peu les influences jalouses, qui ne manquent jamais de s'attacher au mérite étranger, modifièrent les généreuses dispositions du gouvernement, qui en vint à lui refuser un local pour faire son cours et exposer ses collections.

Peu surpris de ce mauvais vouloir, M. Bonpland se décida immédiatement à entreprendre un voyage qui devait le conduire, à travers les pampas, les provinces de Santa-Fé, le grand Chaco et la Bolivie, au pied des Andes, qu'il voulait explorer une seconde fois. C'est alors que, remontant le Parana, il arriva dans les anciennes missions des jésuites, situées sur la rive gauche du fleuve, à quelques lieues d'Itapua. Une déplorable fatalité l'amenait sur des terres dont la possession était contestée par le Paraguay à la confédération Argentine. Le savant voyageur ne l'ignorait pas; aussi s'empressa-t-il d'informer le docteur Francia de sa présence, en lui donnant les explications les plus satisfaisantes sur son intention de fabriquer du *maté* (1), avec l'aide des Indiens qu'il avait engagés à son service. Mais le dictateur, dont l'esprit soupçonneux ne rêvait qu'espions, qui regardait son pauvre pays comme l'objet des ardentes convoitises de Buenos-Ayres et de l'Europe, se voyait encore menacé d'une concurrence redoutable dans le commerce dont il voulait à tout prix s'assurer le riche monopole : il répondit donc sans tarder, à la communication du savant, par l'envoi de quatre cents hommes qui traversèrent le Parana pendant la nuit, et fondirent sur la petite troupe confiante et désarmée. Quelques serviteurs sont tués sans défense; la plupart sont blessés. M. Bonpland reçoit un coup de sabre à la tête, et répond à cette agression sauvage en donnant des soins aux soldats légèrement atteints dans la lutte. Ceci se passait le 3 décembre 1821. Deux jours après, on l'entraînait, chargé de chaînes, dans le pays destiné à lui servir de prison durant un séjour de près de dix années. Francia refusa obstinément de le voir, et lui assigna pour résidence le territoire des missions, avec défense de se rendre à l'Assomption. Retiré près de *Santa-Maria*, le collaborateur de M. de Humboldt ne vivait que des ressources qu'il savait se créer avec une industrieuse persévérance. Il exerçait la médecine et la pharmacie; il distillait et composait des liqueurs, appliquant en même temps à la culture les méthodes perfectionnées de l'Europe. Vêtu d'un *calzoncillo*, et les pieds nus, il visitait les pauvres et soignait les malades avec une charité inépuisable. Au Paraguay, le temps n'a pas encore effacé la mémoire de ses services, et les habitants ne prononcent son nom qu'avec respect.

Ni les instances de l'empereur dom Pedro I[er], ni les démarches de M. de Chateaubriand, alors ministre des affaires étrangères, ne purent décider le dictateur à relâcher son prisonnier. Est-ce aux réclamations de son ami Bolivar qu'il a dû la fin de sa captivité? on l'ignore. Quoi qu'il en soit, le 12 mai 1829, le commandant du district annonce inopinément à M. Bonpland qu'il peut sortir du Paraguay. Quelques jours lui sont accordés pour ses préparatifs de départ, et il reprend la route qu'il a déjà parcourue. Mais il ne trouve point à Itapua l'ordre de son élargissement; et, le croira-t-on? vingt mois se passent encore avant que le dictateur fasse connaître sa volonté. Le 6 décembre 1830, le captif subit un nouvel interrogatoire : on lui demande pour la quatrième fois les motifs de son association avec les Indiens; on insiste pour savoir s'il est véritablement espion des gouvernements français ou argentin, etc.; enfin, le 2 février de l'année suivante, on lui signifie qu'il est libre de traverser le Parana, et que son excellence *le Suprême* (c'est ainsi qu'on désignait le despote) lui accorde la permission d'aller où bon lui semblera. Alors M. Bonpland s'achemina vers le Brésil, et fixa sa résidence sur l'extrême frontière du pays, dans la petite ville de San-Borja.

Le voyageur qui se dirige vers le *Passo* de l'Uruguay, en quittant cette ancienne mission des jésuites, s'arrête avec intérêt devant un vaste jardin planté d'orangers et d'arbustes d'Europe. Une haie de broméllas le sépare des habitations voisines, et au milieu s'élève un *rancho* de l'apparence la plus modeste. C'est là que M. Bonpland, qui ne s'éloigne de cette tranquille retraite que pour faire de courtes apparitions dans la Plata, consacre à la science les dernières heures d'une vie toute de bienfaisance et de désintéressement : c'est là que l'excellent vieillard, octogénaire, mais encore doué d'une vigueur et d'une mémoire peu communes, accueille avec empressement à son foyer les Français que le hasard, la fortune, ou l'amour de la science, entraînent vers ces régions lointaines.

On doit à M. Bonpland les ouvrages suivants : *Plantes équinoxiales*, recueillies au Mexique, à l'île de Cuba, dans les provinces de Caracas, de Cumana, aux Andes de Quito, sur les bords de l'Orénoque et des Amazones; Paris, 2 vol. in-fol. avec 140 planches, années 1805 et suiv.; — *Monographie des mélastomées;* Paris, 2 vol. in-fol. avec 120 planches, 1806 et suiv.; — *Description des plantes rares de Navarre et de la Malmaison*, 1813, in-fol., ornée de 64 planches.

En outre, il a publié en collaboration avec M. de Humboldt : *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent;* Paris, 12 vol. in-8°, 1815 et suiv., avec cartes; — *Vue des Cordillères, et monuments des peuples indigènes de l'Amérique*, avec atlas pittoresque; Paris, 1816, 2 vol. et 19 planches; et avec MM. de Humboldt et Kunth : *Mimosées et autres plantes légumineuses du Nouveau Continent;* in-fol., avec 60 planches coloriées; Paris, 1819 et suiv.; — *Nova genera et species plantarum*, etc., 7 vol. in-fol. avec 700 planches; 1815 et suiv. Ces beaux livres ont fait à leurs auteurs une réputation méritée.

Nous croyons exprimer un sentiment qui sera partagé par tous nos lecteurs, en déplorant la fa-

(1) Le *maté* est encore connu sous le nom *de thé* ou *herbe du Paraguay*. C'est la boisson habituelle des habitants de l'Amérique du Sud.

talité qui a brisé dès son début la carrière du savant dont nous venons de raconter la vie. M. Bonpland ne laissera en effet, après lui, que des notes nombreuses et très-diverses sur les contrées de l'Amérique qu'il a parcourues, et principalement sur les provinces de Corrientes et de Rio-Grande du Sud.

ALFRED DEMERSAY (chargé d'une mission scientifique dans l'Amérique méridionale).

BONRECUEIL. *Voy.* DURANTI.

BONSI (*François*, comte), hippiatre italien, né à Rimini vers 1720. Il s'appliqua d'abord à l'étude de la médecine et de l'histoire naturelle; mais, entraîné par une vocation particulière, il s'adonna exclusivement à l'art vétérinaire, sur lequel il publia différents ouvrages. Il eut à soutenir, sur ce sujet, une polémique contre Pérulez, maréchal au service du duc de Modène, sans que cette discussion aboutît à une conclusion avantageuse pour la science. On a voulu considérer le comte Bonsi comme le créateur de l'hippiatrique; mais on aurait évité cette erreur, si l'on se fût rappelé qu'avant lui Bourgelat avait déjà publié ses *Éléments d'Hippiatrique*. En 1780, Bonsi fit un cours à Naples, chez le prince de Francavilla. On a de lui : *Regole per conoscere perfettamente le bellezze et i difetti de' cavalli*; Rimini, 1751, in-4°; 1802, in-8°; — *Lettera d'un cocchiere ad un suo figlio in cui gli dà alcuni utili avertimenti necessari per esercitare con lode la propria arte*; ibid., 1753, in-4°, et 1802, in-8°; — *Lettere ed opuscoli ippiatrici ossia intorno alla medicina de' cavalli*; ibid., 1756, et Venise, 1757, in-8°; — *Dizionario ragionato di veterinaria teorico-prattica*; Venise, 1784, in-8°, 4 vol.; — *Instituzione di marecalcia, conducenti... ad esercitare con sodi fondamenti la medicina de' cavalli*; Naples, 1780, in-8°; Venise, 1786-1787, 2 vol.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*.

BONSI (*Jean-Baptiste*), théologien italien, né à Florence en 1554, mort à Rome le 4 juillet 1621. Il fut reçu docteur en droit à Padoue. Chargé d'une importante négociation, et pris pour arbitre par le pape Clément VIII et le grand-duc François de Médicis, il parvint à une conclusion favorable à ce dernier prince, qui le nomma sénateur, quoique Bonsi n'eût pas atteint l'âge exigé pour cette dignité. Il fut nommé évêque de Béziers par le roi de France Henri IV, et prit possession de ce diocèse en 1598. Il fit conclure le mariage de ce roi avec Marie de Médicis, nièce du grand-duc Ferdinand, et obtint la charge de grand aumônier de France; le pape Paul V, à la sollicitation de Henri IV, lui donna, en 1611, le chapeau de cardinal. Il ne reste de lui qu'un petit nombre de lettres publiées dans le tom. Ier de la *Bibliotheca pontificia*.

Bibliotheca pontificia.

BONSI (*Lelio*), littérateur italien, né à Florence vers l'an 1552. A l'âge de dix-sept ans, il était déjà de l'Académie florentine, et il n'en avait que dix-neuf lorsqu'il en fut le provéditeur. Obligé de la quitter pour se rendre à Pise, afin d'étudier le droit civil et le droit canon, il en revint avec le grade de docteur en 1558, et jouit d'une grande faveur auprès des grands-ducs François et Ferdinand de Médicis. Il fut créé chevalier et ensuite chancelier de l'ordre de Saint-Étienne. On a de lui : cinq leçons qu'il avait récitées à l'Académie florentine; un traité *de la Comète*; et un sermon pour le vendredi saint; Florence, 1560, in-8°; — quatorze sonnets adressés à Benedetto Varchi, et publiés avec ceux de ce poëte.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***BONSIGNORI** (*Madeleine*), femme savante italienne, native de Bologne, morte en 1396. Elle devint docteur en droit, et professa publiquement cette science à Bologne en 1380. Elle laissa *de Legibus connubialibus*.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***BONSIGNORI** (*Michel*), poëte italien, vivait dans la première moitié du seizième siècle. On a de lui : *Libro nuovo di battaglie chiamato Argentino, nel quale si tratta della liberazione di Terra Santa*; Pérouse, 1521. « L'*Argentino*, dit M. Ginguené, ne comprend pas moins (dans trois différentes parties) que la délivrance de la terre sainte, de Trébisonde, de Paris et de Rome. »

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Ginguené, *Histoire littéraire d'Italie*, IV, 580.

BONSTETTEN (*Charles-Victor* DE), philosophe et naturaliste suisse, né à Berne le 3 septembre 1745, mort à Genève le 3 février 1832. Il fut envoyé de bonne heure au collége de sa ville natale, où les vieilles méthodes d'enseignement alors adoptées ne firent qu'amortir la vivacité naturelle de son esprit, et lui inspirèrent bientôt un profond dégoût du travail. Il quitta le collége à l'âge de quinze ans, et fut mis en pension à Yverdun, chez un de ses parents maternels. C'est à cette époque que commença son éducation intellectuelle. Le premier livre qu'il lut avec intérêt fut la traduction d'Horace, par Dacier; *le Spectacle de la Nature* de Pluche lui apprit à observer les objets qui l'entouraient, et le rendit sensible aux beautés de la nature. Il étudia avec ardeur les discours de Cicéron, et puisa dans l'*Émile* de Rousseau cet amour de l'humanité, cet enthousiasme un peu exagéré pour tout ce qui est beau, qui formaient le fond de son caractère, et qu'on retrouve à chaque page de ses écrits. En 1763, Bonstetten fit la connaissance personnelle de Jean-Jacques, qui venait de s'établir à Yverdun; mais à peine fut-il admis dans l'intimité de cet homme célèbre, que son père lui ordonna de se rendre à Genève. La rivalité déjà ancienne entre les patriciens et les plébéiens de cette petite république était alors au comble, et se faisait jour par des milliers de brochures qu'on se lançait des deux camps op-

posés. Cette polémique, dans laquelle furent traitées les plus hautes questions de politique et de morale, répandit une masse de lumière jusque dans les dernières classes de la population, tandis que le puritanisme du clergé, qui avait banni toutes les réjouissances et même les représentations théâtrales, rendait les mœurs graves et réservées. Bonstetten ne resta pas étranger à la lutte générale : il se rangea sous le drapeau des démocrates, et publia dans les journaux plusieurs articles qui obtinrent un grand succès, et lui valurent l'amitié de Voltaire et de Charles Bonnet, qui, à cette époque-là, se trouvaient tous les deux à Genève. Le premier l'initia dans l'art d'écrire en français ; l'autre lui enseigna les éléments de la métaphysique et de la psychologie, sciences qui, dès lors, devinrent les principales occupations de sa vie. En 1765, Bonstetten parcourut l'Allemagne, les Pays-Bas et l'Angleterre. L'année suivante, il vint passer quelque temps à Paris, et se rendit de là en Italie, dont il visita en détail les contrées les plus remarquables sous le rapport historique. Dès 1775 nous le voyons membre du conseil souverain de Berne, fonctions qu'il cumula plus tard avec celles de bailli du district de Gessnay. Dans ces deux magistratures il déploya un grand zèle pour l'instruction primaire : il proposa à ses frais un prix pour une statistique scolaire de la Suisse, réforma un grand nombre d'écoles, et en établit deux nouvelles. En 1787, il devint bailli de Nyon ; et là il se lia avec les poëtes Matthisson, Salis, et Mme Frédérique Brun, d'une amitié qui a pris place parmi les plus illustres qui aient été formées sous les auspices des lettres. Dans la même ville il fit la connaissance de Jean Müller, qui s'était déjà fait connaître avantageusement par quelques essais littéraires. Il devina en lui le grand historien qui devait un jour illustrer et sa patrie et l'Allemagne ; et il contribua à le mettre dans une position indépendante, afin de lui faire suivre librement sa vocation. Au commencement de la révolution helvétique, Bonstetten se retira à Copenhague auprès de son amie Mme Brun, et ne revint en Suisse qu'à la fin de 1801. Vers 1806 il se rendit pour la seconde fois en Italie, et, après y avoir séjourné quelques années, il se fixa à Genève, où il est mort à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, emportant dans la tombe les regrets de tous ceux qui l'avaient connu.

Les ouvrages de Bonstetten sont écrits les uns en français, les autres en allemand. Nous en examinerons les plus importants, et nous nous bornerons à donner les titres de ceux qui offrent un intérêt moins général : *Recherches sur la nature et les lois de l'imagination ;* Genève, 1807, 2 vol. in-8° ; — *Études de l'homme*, ou *Recherches sur les facultés de sentir et de penser ;* Genève et Paris, 1821, 3 vol. in-8°. C'est dans ces deux ouvrages que Bonstetten a consigné les principaux résultats de ses travaux philosophiques. Il appartient à l'école éclectique, et ouvre, en quelque sorte, la série de ceux chez qui la pensée de l'éclectisme commence à paraître plus développée et plus nette. Ayant senti de bonne heure l'inconvénient de la méthode qui assimile aux mathématiques la science de l'esprit humain, et qui prétend en résoudre les questions comme des problèmes de géométrie, il la rejeta, pour y substituer celle de l'observation. Mais, au lieu de l'appliquer au monde extérieur, il la transporta dans le monde intérieur ; il se replia sur lui-même et étudia son *moi*, à partir de l'époque où sa mémoire lui permit de saisir la manière d'être de ce *moi* et ses divers développements. Aussi les deux ouvrages que nous venons d'indiquer ne contiennent-ils aucune de ces hypothèses et de ces classifications arbitraires qui abondent dans les livres d'idéologie ; mais une histoire de la vie intérieure de l'auteur, histoire incomplète, il est vrai, mais qui présente un grand nombre de faits psychologiques de la plus haute importance. Si l'on recherche avec soin la pensée qui y prédomine, on reconnaîtra que c'est surtout le désir de trouver aux sciences morales et métaphysiques un point de départ ; et ce point de départ, il le trouve dans la science de l'âme, ou la psychologie. L'auteur fait donc de la psychologie ; mais il en fait selon sa méthode. Observateur recueilli, sincère et spirituel, il jetait les livres lorsqu'il se mettait à philosopher, et repoussait tous les systèmes. Selon lui, l'homme a deux espèces de sens : les sens *externes* et les sens *internes*. Les premiers servent à lui transmettre l'image des objets extérieurs ; les derniers lui procurent les impressions agréables et désagréables. Les principales facultés de l'âme sont l'*imagination* et l'*intelligence :* celle-là suppose l'action réciproque des sens internes et externes, celle-ci la faculté de former des rapports entre les idées ; et de là émane ce qu'on appelle la *vérité*. L'imagination consiste en trois espèces de sentiments, savoir : 1° le sentiment de nos besoins, qui tend à produire la jouissance ; 2° le sentiment du beau, qui appelle à lui telle sensation préférablement à telle autre, et tel ordre de sensations préférablement à tel autre ordre, pour les combiner d'après les lois de l'harmonie ; 3° les sentiments moraux. Tout sentiment produit par le sentiment d'autrui est un sentiment moral. Les sentiments moraux sont ou agréables ou désagréables, ou consonnants ou dissonants ; ils ont leurs signes naturels, qui sont parfaitement compris par le spectateur ou par l'auditeur ; et c'est sur ces rapports organiques entre les sentiments du spectateur ou de l'auditeur, et les signes naturels des sentiments de son semblable, que repose l'origine du langage pris dans l'acception la plus étendue. Le sens moral, souvent en opposition avec le sens du besoin, est en harmonie avec les grandes lois de l'intelligence, révélées à l'homme par la raison ; et

c'est cette harmonie qui constitue la morale. La seconde faculté de l'âme est l'intelligence; ses fonctions consistent en plusieurs opérations successives, savoir : 1° percevoir les idées qui la frappent; 2° les réunir; 3° les distinguer; 4° les comparer; et 5° tirer des résultats de la comparaison, c'est-à-dire former un jugement. — Après la psychologie et la morale, l'ordre naturel des idées amenait la religion. L'auteur a suivi l'ordre que voici : il traite, dans un chapitre des *Études*, de Dieu et de l'immortalité de l'âme, et ici encore son opinion n'est qu'une conséquence de sa psychologie. C'est en lui, dans sa nature, qu'il trouva les raisons qui le portaient à croire à ces deux grandes vérités. Ainsi Dieu existait pour lui, parce que lui-même il existait. L'homme en effet prouve Dieu; mais non-seulement il le prouve, il sert encore à le connaître ou du moins à le concevoir. Selon Bonstetten, l'homme est l'image de Dieu aussi bien que son ouvrage; il y a de l'homme dans Dieu, comme il y a de Dieu dans l'homme. Ce n'est pas l'essence, c'est seulement le degré qui fait la différence; l'infini les sépare, mais ne les rend pas dissemblables. La conviction de l'auteur sur l'immortalité de l'âme n'était pas moins ferme; et cette conviction, il la fait partager sans effort, car elle est chez lui un sentiment. En général, on pourrait reprocher à Bonstetten de ne pas donner à ses preuves une forme assez scientifique, et de traiter certaines questions plutôt en orateur et en poëte qu'en philosophe; mais son but était de se faire comprendre même par les gens du monde, de populariser, pour ainsi dire, la philosophie; et ce but a été complétement atteint par la faveur avec laquelle les deux ouvrages ont été accueillis. Les *Recherches* ont été citées avec éloge par l'Institut de France, dans son rapport de 1806 sur les progrès des sciences.

Les autres ouvrages de Bonstetten sont : *Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Énéide, suivi de quelques observations sur le Latium moderne;* Genève, 1804, in-8°, avec une carte : cet ouvrage, dont le titre indique suffisamment le contenu, se distingue surtout par un style plein de chaleur qui s'élève quelquefois à la hauteur de la poésie; il en existe une traduction allemande; — *l'Homme du Midi et l'Homme du Nord;* Genève, 1824, in-8° : dans ce petit écrit petillant d'esprit, Bonstetten établit un parallèle entre les hommes vivant sous des climats opposés, et s'attache à prouver que le climat n'est point, comme l'avaient pensé Montesquieu et d'autres écrivains, la cause principale et presque unique des institutions et des qualités morales des peuples; — *la Scandinavie et les Alpes;* Genève et Paris, 1826, in-8° : ce livre est un recueil de souvenirs du séjour que Bonstetten fit dans le Nord; les grands tableaux, les traits de sensibilité, les observations ingénieuses ou profondes s'y succèdent rapidement, mais d'une manière si confuse qu'il n'y a ni ordre ni méthode, défaut qu'on remarque souvent dans les ouvrages de Bonstetten : ce dernier livre a pourtant obtenu un succès immense, qui doit être attribué, en grande partie, au charme qu'ont les compositions de ce genre pour les lecteurs qui ne recherchent que l'amusement; — *Lettres de M. de Bonstetten à Matthisson, publiées par H. Fuessli;* Zurich, 1827, in-8°; — *Lettres de Bonstetten à Frédérique Brun, publiées par Frédéric de Matthisson;* Francfort-sur-le-Mein, 1829, 2 vol. in-8° : ces deux recueils de lettres (en allemand), où l'esprit enjoué, la grâce aimable et la naïve originalité de Bonstetten brillent de tout leur éclat, comprennent un espace de quarante années (de 1790 à 1830), et renferment des récits variés et pleins de vie, qui sont comme un reflet des événements immenses de cette période; à la fin du premier recueil se trouve une autobiographie de l'auteur, qui est riche en développements psychologiques; — *Souvenirs écrits en* 1831; Genève, 1832, in-12 (en français) : cette brochure, qui a paru peu de temps après la mort de Bonstetten, n'est au fond qu'un abrégé de l'autobiographie dont nous venons de parler; — *Sur l'Éducation des familles patriciennes de Berne;* Zurich, 1786, 2 parties in-8° (en allemand); — *Lettres sur un canton pastoral de la Suisse;* Bâle, 1787, in-8°; 2e édit.; ibid., 1793 (en allemand) : cet ouvrage a pour objet le district de Gessenay, dans le canton de Berne, où l'auteur exerça pendant quelque temps les fonctions de bailli; — *l'Ermite, histoire alpine;* Manheim, 1788, in-8° (en allemand); — *Mélanges*, 2e édit.; Zurich, 1792, in-8° (en allemand); — *les Principes de la révolution de la Suisse, discours prononcé à Yverdun le* 26 *mars* 1795, in-4°; — *Nouveaux Mélanges;* Copenhague, 1799-1801, 4 vol. in-12 (en allemand); — *Sur l'Éducation nationale;* Zurich, 1802, 2 vol. in-8° (en allemand); — *Pensées sur divers objets de bien public;* Genève, 1815, in-8°. [*Enc. des g. du m.*]

Ersch et Gruber, *Encyclop. Allem.* — Quérard, *la France littéraire.*

*BONTADINO (*Vittore*), graveur, architecte et ingénieur, né à Bologne à la fin du quinzième siècle. Il passa la plus grande partie de sa vie à Malte, où il mourut. En 1610, il rendit un immense service en amenant à la capitale de cette île, de plus de huit milles de distance, de l'eau douce, qu'il distribua entre plusieurs fontaines.

E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*

BONTALENTI. *Voy.* BUONTALENTI.

BONTEKOË (*Corneille*), médecin hollandais, né à Alkmar en 1648, mort en 1686. Son père se nommait Decker, et fut appelé Bontekoë parce qu'il avait donné pour enseigne à sa maison une vache de diverses couleurs. Corneille Bontekoë étudia la médecine à Leyde, habita successi-

vement la Haye, Amsterdam, Hambourg, Berlin, et vécut partout en hostilité avec ses confrères. Il défendit avec ardeur la doctrine chimique de Jacques Dubois, appliqua à toutes les maladies la méthode délayante, et recommanda l'usage du thé, qu'il prescrivait à très-fortes doses. Ses ouvrages, écrits en hollandais, ont été publiés à Amsterdam, 1689, in-4°; Devaux en a donné une traduction française, intitulée *Nouveaux Éléments de médecine touchant les maladies du corps humain, et les moyens de se conserver la santé*, avec la Vie de l'auteur; Paris, 1698, 2 vol. in-12 : on en a donné aussi une traduction latine : *Diatribe de Febribus, in qua autor complures antiquorum medicorum æque ac recentiorum detegit errores, cum ratione eorumdem theoriæ, tum praxeos*; la Haye, 1683, in-8° : cette version est de J.-C. de Gehema, et accompagnée de *Fragmenta motum et hostilitatem, seu potius amicitiam acidi et alkali, sinusque phlegmatis, spiritus, olei, sulphuris, terræ, ac capitis naturam declarantia*; — *Litteræ familiares ad Joan.-Abrah. a Gehema*; Berlin, 1686, in-8°; — *Metaphysica, de motu liber singularis, nec non œconomia animalis*; Leyde, 1688; — *Fundamenta medica, seu de acidi et alkali affectibus*; Amsterdam, 1688, in-8°.

Moréri, *Dictionnaire historique*. — *Biographie médicale*.

BONTEKOË (*Guillaume-Isbrand*), navigateur hollandais, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. En 1618, il était capitaine de *la Nouvelle-Hoorn*, navire de onze cents tonneaux et de deux cent six hommes d'équipage, et fit voile pour les Indes orientales. Après deux relâches, l'une à l'île Mascareigne, alors sans habitants, et l'autre à Madagascar, il était sur le point d'arriver à Batavia, quand un incendie éclata sur son vaisseau. Comme il mettait tout en œuvre pour l'éteindre, soixante-six hommes de l'équipage se jettent dans une chaloupe et un esquif, et prennent le large. Le feu gagne bientôt les poudres, le navire fait explosion, et Bontekoë, lancé dans les airs, a le bonheur, en retombant, de pouvoir s'emparer d'un mât. Bientôt il voit revenir la chaloupe qui l'avait quitté; il y est recueilli. Par son intrépidité et sa science nautique, cette frêle embarcation, après une navigation de quatorze jours et au moment de manquer de tout, arriva enfin à Sumatra. Bontekoë et les siens tentèrent d'y descendre; mais, repoussés par les naturels, ils perdirent quelques-uns des leurs, et furent réduits à reprendre la mer. Ils ne tardèrent pas cependant à parvenir dans la rade de Batavia, où ils trouvèrent une flotte hollandaise. Commandant d'un navire de trente-deux canons, Bontekoë participa à l'expédition dans laquelle Cornelis ravagea, avec huit vaisseaux, les côtes de la Chine. On a de Bontekoë : *Journal of te Beschryvinghe van de Oost Indische Reyse begonn en* 1618, *en volleyndigh* 1625 (Journal ou Description d'un voyage aux Indes orientales, commencé en 1618 et accompli en 1625), traduit en français; Amsterdam, 1681, in-12, et imprimé dans *la Collection des Voyages* par Thévenot.

Thévenot, *Relation de divers voyages curieux*. — *Recueil des voyages de la Compagnie des Indes orient.*, IV.

BONTEMPI. *Voy.* BUONTEMPI.

* **BONTEMS** (*Gérard*), littérateur français, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *la Galerie des curieux, contenant les chefs-d'œuvre des plus excellents railleurs de ce siècle*; Paris, 1646, in-8°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

BONTEMS ou **BONTEMPS** (*Marie-Jeanne* DE CHATILLON), femme de lettres, née le 14 janvier 1718 à Paris, morte le 18 avril 1768. Elle a traduit de l'anglais le poëme des *Saisons* et *l'Hymme au Créateur*, de Thompson (Paris, 1759, petit in-8°, anonyme), qui ont été souvent réimprimés. C'est cette dame qui la première a fait connaître ce poëte en France : elle souscrivit à l'édition des œuvres de Thompson, dont le produit a servi à élever à la mémoire du poëte un monument dans l'abbaye de Westminster.

Nécrologe des Femmes célèbres de France, par une société de gens de lettres, t. V, 1770. — Barbier, *Bibl. d'un Homme de goût*, t. I, 148. — Quérard, *la France litt.*

BONTEMS (*G.-M.*), libraire, fils de la précédente, mourut à Paris dans les premières années de la restauration. En même temps qu'il se livrait à son commerce, il publia : *Essai d'une bibliographie annuelle, ou Résumé des différents catalogues des livres qui ont paru dans le cours de l'an* IX; Paris, an X (1802), in-8°; — *Choix des plus beaux morceaux du* Paradis perdu *de Milton*, trad. en vers par L. Racine et le duc de Nivernois, précédé d'une Notice sur la vie de Milton, etc.; ibid. 1803, in-18.

Quérard, *la France littéraire*.

BONTEMPS (*Léger*), théologien français, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il a laissé : *de la Vérité de la foy chrétienne*; Rouen, in-16; — *Consolation des affligez*; Paris, 1545, in-16; — *le Miroir de parfaite beauté*; etc., Paris, 1557, in-16; — *Adresse de vertu, traduit de saint Euchère de Lyon*, 1558; — *Narration contre la vanité et abus de l'astrologie judiciaire*; Lyon, 1558, in-16; — *les Principes et Premiers Éléments de la foy chrétienne*; Lyon, 1558; — *Responce aux prétendus réformez, recueillie d'une épistre d'Érasme*; Paris, 1562, in-8°; — *De l'authorité et puissance du pape*; Paris, 1562, in-8°; — *la Règle des Chrétiens*; Paris, 1568, in-8°.

Papillon, *Biblioth. des Auteurs de Bourgogne*.

BONTEMPS ou **BONTEMS** (*Pierre*), sculpteur français, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Jusque dans ces derniers temps, c'était une chose convenue chez nous, qu'avant Goujon et Philibert Delorme la France n'avait donné le jour à aucun artiste capable de pro-

duire un ouvrage qui réunit toutes les conditions du beau dans les arts. On en concluait que toute œuvre remarquable, dont la date certaine était antérieure à l'époque où vécurent ces deux grands maîtres, devait être attribuée à des artistes italiens. C'est ainsi que l'on fit longtemps honneur à Paul Ponce, à Serlio, etc., des ouvrages des frères Juste, de Gentil, de Pierre Valence, de Pierre Bontemps, et de tant d'autres artistes français, dont la gloire était ainsi perdue pour la France. On commence à revenir de cette longue erreur. Il est maintenant prouvé que le tombeau de François Ier, attribué si longtemps à des maîtres étrangers, est dû, en grande partie, au ciseau d'un sculpteur français, d'un bourgeois de Paris, dont le nom, oublié de ses ingrats compatriotes, a été retrouvé tardivement par M. Lenoir, dans les registres de la chambre des comptes. Ces registres, où l'on trouve la liste des artistes payés pour avoir travaillé à ce tombeau, constatent en effet : 1° que la statue de François Ier, celles de Claude sa femme, du dauphin François, de Charles d'Orléans et de Charlotte de France, ainsi que les bas-reliefs représentant les victoires de Marignan et de Cérisoles, sont de Pierre Bontemps ; 2° que tous les ornements ont été faits par Jacques Chantrel, Bastien Galles, Pierre Bigoigne, Jean de Bourges et Ambroise Perret, sculpteurs d'ornements, et tous Français ; 3° que les bas-reliefs et les arabesques de la voûte sont de Germain Pilon ; 4° que les quatre évangélistes de la voûte sont d'Ambroise Perret ; 5° enfin que l'architecture du monument est de Philibert Delorme.

Le Bas, *Encyclopédie de la France*. — Lenoir, *Musée des Monuments français*. — Cicognara, *Storia della Scultura*.

* BONUCCI (*Antoine-Marie*), savant jésuite italien, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il laissa : *Manuductio ad Rhetoricen ;* Rome, 1703 ; — *Epitome chronologica, genealogica e historica ;* Lisbonne, 1706 (ouvrage ignoré de Mazzuchelli) ; — *Istoria del pontefice B. Gregorio X ;* ibid., 1711 ; — *Istoria della vita ed eroiche azioni di D. Alfonso Enriques, primo re di Portugal ;* Venise, 1719 (non cité dans Mazzuchelli) ; — *Storia di S. Anastasia ;* ibid., 1722.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Jöcher, *Lex*.

BONVALET DES BROSSES. *Voy.* DES BROSSES.

* BONVALOT (*Antoine-François*), polygraphe français, né à Salins en 1784. Ses principaux ouvrages sont : *Hommage au peuple*, épître ; Paris, 1830 ; — *Biographie des Hommes célèbres ;* Paris, 1834 ; — *Petit Cours d'Éloquence ;* ibid., 1835 ; — *la Nature*, poëme ; ibid., 1836 ; — *les Vilains et les Contrebandiers*, chronique jurassienne du moyen âge ; ibid., 1838 ; — *Jeanne d'Arc*, poëme ; ibid., 1837 ; — *Mélanges*, prose et vers ; ibid., 1839 ; — *Art d'étudier ;* ibid., 1843 ; — *les Fous et les Anges ;* ibid., 1844.

Quérard, *Suppl. à la France littéraire*.

* BONVICINI DE PESCIA (*Dominique*), dominicain italien, mort le 23 mai 1498. Disciple de Savonarole, il partagea les doctrines de son maître, qu'il remplaça dans sa chaire lorsque Savonarole se vit interdire la prédication par Alexandre VI. Ardent et enthousiaste, Bonvicini accepta le défi de Francesco de Pouille, et se déclara prêt à subir l'épreuve du feu pour témoigner de la vérité des propositions de son maître, ne doutant point qu'un miracle ne dût les sauver l'un et l'autre. On sait que la nuit et une pluie subite firent ajourner cette épreuve, qui rappelait les premiers temps du moyen âge. Cet ajournement ne sauva malheureusement pas Dominique : il fut impliqué avec Sylvestre Meruffi dans l'accusation et la procédure dirigée contre Savonarole, et périt en même temps qu'eux dans les flammes du bûcher. Des ordres avaient été donnés par la seigneurie de Florence pour faire jeter dans l'Arno les cendres des trois infortunés religieux. V. R.

Fr. Guichardin, *Hist.* — Comines, *Mémoires*, t. VIII, ch. 26. — Sismondi, *Hist. des Républiques Italiennes*, tom. XII.

BONVICINO (*Alessandro*). *Voy.* MARETTO DA BRESCIA.

* BONVICINO ou BONVINCINO (*Ambroise*), sculpteur italien, né à Milan en 1552, mort en 1622. Élève de Scavezzi, il sut parvenir à une telle hauteur de talent, que le marbre semblait en quelque sorte vivre sous sa main. On voit à l'entrée de l'église Saint-Pierre un bas-relief dû à son ciseau ; l'artiste y a représenté *le Sauveur remettant les clefs à saint Pierre*. Dans la nef de la même église se trouvent les statues des apôtres *Paul* et *Pierre*. Bonvicino est le même personnage qu'Ambroise Malvicino, qui travailla à Rome vers 1580. Bonanni, qui nous l'apprend lui-même, n'explique pas la cause de ce changement de nom, dû sans doute à quelque mauvais plaisant.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

* BONVIN (*François*), peintre français, né à Vaugirard le 22 novembre 1817. Après avoir appris le dessin dans une école gratuite, il devint compositeur d'imprimerie. Employé ensuite dans les bureaux de la préfecture de police, il s'appliqua, durant ses heures de loisir, à l'art pour lequel il se sentait une vocation prononcée. Il obtint une première médaille à l'exposition de 1849, où l'on voyait de lui *une : Cuisinière ;* — *des Buveurs* et *une Dame au piano*. En 1851 il exposa : *l'École des petites filles*, gracieux tableau qui lui valut la médaille de seconde classe et fut acheté pour le musée de Langres ; — *la Tricoteuse ;* — *un Enfant coupant une pomme ;* — des *dessins* de genre, parmi lesquels le *Politiqueur*, etc. L'exposition de 1852 compte deux tableaux de Bonvin : — *la Charité*, et dans un cadre réduit, *l'École des petites filles*. Ce peintre compte parmi ceux que l'on appelle les *réalistes*, et se rapproche assez, par le choix

comme par l'exécution des sujets, des peintres flamands du même genre.

L'Artiste de 1849, 1851, 1852.

* **BONZI** (*Pietro-Paolo*), peintre de l'école romaine, né à Cortone dans la seconde moitié du seizième siècle, mort sexagénaire sous le règne d'Urbain VIII. Il était bossu, et cette difformité lui valut les surnoms du *Gobbo da Cortona*, *Gobbo de' Frutti*, ou *Gobbo de' Carracci*. Le premier surnom indique sa patrie; le second, le genre qu'il avait adopté; le troisième, l'école qu'il avait suivie. Il fut en effet l'élève d'Annibal Carrache, après lui avoir servi de valet; mais il ne fut jamais qu'un médiocre peintre de figures. Il peignit au contraire les fruits d'une manière admirable, soit qu'il en formât des guirlandes, comme il l'a fait à Rome au plafond du palais Mattei, soit qu'il en composât des corbeilles, comme dans ses tableaux de chevalet. E. B—n.

Lanzi, *Storia pittorica*.

BOODT (*Anselme* Boece de), médecin et naturaliste flamand, né à Bruges vers la fin du seizième siècle, mort vers l'an 1634. Il fut médecin de la cour de Rodolphe II. On a de lui : la 3e partie des *Symbola divina et humana pontificum, imperatorum, regum*, etc., de Tippotius; Prague, 1603, in-fol., édit. abrégée; Amsterdam, 1686, in-12; — *Gemmarum et lapidum historia, qua non solum ortus, natura, vis et pretium, sed etiam modus quo ex illis olea, salia, tincturæ, essentiæ, arcana et magisteria arte chimica confici possunt, ostenditur*; Hanau, 1609, in-4°; nouvelle édit., Leyde, 1626, in-8°; ibid., 1647, in-8°; ibid., 1636, in-4°. La traduction française de cet ouvrage, par Jean Bachose, a pour titre : *le Parfait Joaillier*; Lyon, 1644, 1649, in-8°; — *Florum, herbarum, ac fructuum selectiorum icones et vires, pleræque hactenus ignotæ, ex bibliotheca Olivari Vredi, J. C. Brugensis*; Francfort, 1609; nouvelle édit., contenant *Lamberti Vossii Lexicon novum herbarum tripartitum, latino-flandro-belgico-gallicum, flandro-belgico-latinum, et gallico-latinum*; Bruges, 1640, in-4°.

Valère-André, *Bibl. Belg.* — Sweert, *Athenæ Belgicæ*.

* **BOOGERS** ou **BOERS** (*Lucas-Joseph*), chirurgien allemand, né Uffenhein le 10 avril 1752. Il fut nommé professeur d'accouchement à Vienne en 1789, et il obtint de l'empereur Joseph II de se faire appeler Boers. Ses ouvrages sont : *Der dramatische Antikritikus*; Vienne, 1775; — *Erörsterung der Frage warum ein Land und ein Jahr bald mehr bald weniger fruchtbar sey* (Discussion de la question de savoir pourquoi un terroir est tantôt stérile, tantôt fertile); Breslau, 1790; — *Specimen politicum de Origine civitatum, et de Juribus et Obligationibus eorum qui civitatem constituunt*; Breslau, 1786, in-8°; — *Abhandlungen und Versuche geburtshue flichen Inhalts zur Begruendung einer naturgemaessen Entbindungsmethode und Behandlung der Schwangern der Woechnerinnen und neugebohrnen Kinder* (Traités et Essais pour établir un système de délivrance des femmes enceintes, etc.); Vienne, 1791-1807; — *Litterarisches und politisches Testament*; Breslau, 1701.

Callisen, *Medicinisches Schriftsteller Lexikon*.

* **BOOKER** (*Jean*), célèbre astrologue anglais, mort en août 1667. D'abord chapelier, il devint plus tard professeur d'écriture à Hadley, dans le Middlesex. Il s'acquit une grande renommée, et il fut chargé de la révision des ouvrages sur les mathématiques et l'astrologie. On a de lui : *Mercurius Cælicus, or a caveat to all the people of England*; 1664; ouvrage qui donna lieu à l'*Anti-Caveat* de Wharton; Oxford, 1644; — *Bloody Irish, Almanach*.

Granger, *Biographical history*.

BOOLEN ou **BOLEYN** (*Anne* de). *Voy.* Boulen.

BOON (*Daniel*), colonisateur américain, naquit dans le comté de Buck, en Pensylvanie, au mois de février 1735, et mourut le 26 septembre 1820 (1). Daniel avait dix-huit ans lorsque son père vint s'établir dans la Caroline du Nord. Lui-même s'y maria, et y exploita pendant quelques années une ferme. Puis il se mit à la tête d'une des nombreuses compagnies de chasseurs qui exploraient alors les forêts giboyeuses de la Pensylvanie, de la Virginie et de la Caroline septentrionale, où il se trouvait établi. Il avait d'ailleurs toujours eu un goût prononcé pour ce genre de vie, qui devint bientôt sa passion dominante. La Caroline n'offrant pas à cette imagination aventur use un champ assez vaste, il résolut de pousse jusque dans les forêts du Kentucky. « Ce fut le 1er mai 1769, raconte-t-il lui-même à son premier biographe Filson, que je renonçai à l'intérieur c lme et paisible dont j'étais en possession sur les rives du Yadkin, dans la Caroline du Nord, pour m'aventurer parmi les champs inexplorés de l'Amérique et pénétrer jusqu'au Kentucky. » Il était le chef de l'expédition, et il avait pour compagnons de voyage : John Finley, John Stewart, Joseph Holden, James Moncey, et William Cool. Dès ce moment commença pour Boone cette vie de chasseur, dont le *Trapper* de Cooper donne une si pittoresque idée. Parmi les incidents les plus curieux qui s'y rencontrent, on le voit lutter contre les Indiens, devenir leur prisonnier, s'échapper de leurs mains; puis sa fille Jemima Boone et deux de ses compagnes, prises par les sauvages un jour qu'elles étaient allées se promener et se baigner en mer, et reprises au moment où elles couraient le danger d'éprouver le sort ordinaire des prisonniers faits par les Indiens. Au milieu de ces alternatives de luttes et de succès, il fonda un établissement devenu le centre d'une ville florissante, appelée *Boonsborough*. Cependant il fut sur le point de

(1) Et non 1822, comme on le dit par erreur dans la plupart des biographies.

ne plus avoir un coin de terre pour y reposer sa tête, dans ces contrées qu'il avait conquises à la culture et à la civilisation. Le peuple américain a hérité de l'esprit formaliste de ses ancêtres de l'Angleterre. On ne manqua pas de trouver un défaut de forme aux titres de concession de territoire que Boone tenait premièrement de Zénon Trudeau, lieutenant gouverneur de la Louisiane supérieure pour la couronne d'Espagne, et remontant au 24 janvier 1798. On ne s'arrêta pas non plus à une autre concession faite par Charles-D. Delassus, commandant du district de la femme Osage; et cette spoliation juridique, prononcée le 2 mars 1805 par une commission nommée par le gouvernement des États-Unis, eût été irrévocablement consommée, si Boon n'en eût appelé à la législature du Kentucky. Justice lui fut enfin rendue, et une concession de mille arpents de terre lui fut accordée et confirmée le 10 février 1814. A partir de ce moment, le vieux chasseur vécut et mourut paisible au sein de sa famille. Sa mort fut telle que nous la dépeint le *Monthly Magazine*, d'après un récit controuvé fait par un journaliste américain, Timothée Flint, sur les on-dit d'un voyageur. Boon mourut, au rapport d'un témoin oculaire, d'une indigestion de patates, qu'il aimait beaucoup. Lui-même, lorsqu'on lui rapporta le récit de sa mort fait par Timothée Flint, répondit : « N'en croyez rien. Comment, ajoutait-il, aurais-je pu m'aventurer dans les savanes, quand depuis dix ans j'ai à peine l'usage de mes yeux? » Ceux qui l'ont fait mourir « à genoux, son fusil ajusté et posé sur un tronc d'arbre, » songeaient sans doute aux héros de Cooper. Mais l'histoire n'a pas toujours les proportions du roman. V. ROSENWALD.

Life of Daniel Boone, dans Sparks, *American Biography*, t. XIII. — John Filson, *The Discovery, Settlement and present State of Kentucky*, etc.

*BOON (*Gertrude*), célèbre funambule française, morte dans la première moitié du dix-huitième siècle. Elle fut surnommée *la belle Tourneuse*, et tournait en effet avec une éblouissante rapidité. L'histoire qui recueillera le nom de Mme Saqui peut consacrer quelques lignes à la mémoire de sa devancière.

Bonnet, *Histoire de la Danse*.

BOONEN (*Arnold*), peintre hollandais, né à Dort le 16 décembre 1669, mort dans la même ville le 2 octobre 1729. Il fut successivement l'élève de Verbuis et de Godefroy Schalken. A vingt ans, il jouissait déjà d'une grande réputation d'habileté, et dès lors il n'étudia plus que la nature. Il fit les portraits des plus grands princes de l'Allemagne, du roi de Prusse, du duc de Marlborough, du czar Pierre le Grand, de la czarine, du prince d'Orange, du célèbre Van Huysum. Tous les portraits peints par cet artiste sont fort ressemblants : il avait le talent de les bien disposer. Les éloges que l'on a donnés à sa couleur naturelle et vraie, à sa belle entente du clair-obscur, sont bien mérités. Le musée du Louvre possède de Boonen un petit chef-d'œuvre représentant *un Philosophe lisant à la clarté d'un flambeau*.

Descamps, *Vie des Peintres flamands*.

BOONEN (*Gaspard*), peintre hollandais, frère du précédent, né à Dordrecht en 1677, mort le 20 octobre 1729. Il marcha sur les traces de son frère, dont il fut l'élève; mais il ne put jamais l'égaler.

Descamps, *Vies des Peintres flamands*.

*BOORDE (*André*), médecin anglais, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il se fit recevoir docteur à Montpellier, et laissa : *Compendious regimen, or Dietary of Health*; Londres, 1576 et 1643.

Carrère, *Bibliothèque littéraire de la Médecine*.

*BOOS (*Romain-Antoine*), sculpteur allemand, né le 28 février 1735, mort à Munich en 1810. Après avoir eu Sturm pour premier maître, il se mit à voyager, et vint suivre les leçons de Straub à Munich, et de Verhelst à Augsbourg. C'est à Vienne qu'il compléta ses études artistiques. A son retour en Bavière, il fut nommé sculpteur de la cour, et professeur à l'Académie des beaux-arts de Munich. Il laissa des travaux remarquables, quoique tous ne soient pas également sans reproche. Parmi les premiers se trouvent un *Neptune*, dans le jardin du couvent de Furstenfeldbruck; — les quatre *statues colossales* que l'on voit à Munich devant la façade de Saint-Cajétan; — huit autres *statues de bois* qui décoraient les arcades du jardin du château royal de Munich, et remplacées depuis par des ornements moins sévères.

Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon*.

*BOOSBOOM (*Simon*), célèbre sculpteur et architecte hollandais, né à Embden en 1614, mort à Amsterdam en 1668. Cet artiste, dont on a beaucoup vanté les constructions, exécuta pour l'hôtel de ville d'Amsterdam des statues et ornements qui excitent l'admiration des connaisseurs. Il publia aussi une *Traduction hollandaise du Traité d'architecture* de Scamozzi, et donna une *Description des cinq ordres* de cet art, imprimée en 1679 à Londres, où cet artiste séjourna quelque temps.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

*BOOT (*Antoine* DE), écrivain héraldique italien, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Symbola varia diversorum Principum, Archiducum, Comitum et Marchionum totius Italiæ*; 1686.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

BOOT (*Arnold* DE), médecin néerlandais, né à Gorkum en 1606, mort en 1650. Il était frère aîné de Gérard Boot, qui se fit appeler Boat en Angleterre. Après avoir étudié le grec et les langues orientales, il se fit recevoir docteur en médecine, ce qui ne l'empêcha pas de se livrer, comme par le passé, à des travaux d'érudition. En 1630 il alla retrouver son frère en Angleterre, et y pratiqua la médecine. Il suivit ensuite en Irlande, comme premier médecin, le comte de Leicester, vice-roi

de ce pays. Les troubles qui survinrent en Angleterre lui firent quitter ce pays quatorze ans plus tard, pour venir habiter Paris. La plupart de ses ouvrages sont étrangers à la médecine. Les principaux sont : *Observationes medicæ de Affectibus ab aliis doctoribus omissis*; Londres, 1649, et Francfort, 1676; — *Epitome concordantiarum græcarum Kircheri*. Il aida son frère Gérard dans la rédaction de l'*Histoire naturelle de l'Irlande*.

Van der Linden, *De Scriptoribus medicis*. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'Histoire des dix-sept provinces des Pays-Bas*.

BOOT ou **BOAT** (*Gérard*), médecin hollandais né à Gorkum en 1604, mort à Dublin en 1650. Il était frère d'Arnold Boot, qui acquit une grande célébrité dans l'art de guérir. Il se rendit à Londres en 1604, et y devint médecin du roi Charles Ier. A la mort de ce prince, il vint finir ses jours à Dublin. On a de lui : *Philosophia naturalis reformata, id est philosophiæ aristotelicæ accurata examinatio, ac solida confutatio*, etc.; Dublin, 1641; — *Irelands natural History, being a true and ample description of its situation, greatness, shape and nature*, etc.; Londres, 1652; Dublin, 1753; le frère de l'auteur, qui habita également l'Irlande, participa à la rédaction de cet ouvrage.

Biographie médicale.

BOOT (*Éverard*), traducteur hollandais, de la même famille que Gérard et Arnold, né probablement à Dordrecht en 1575, mort le 14 août 1610. Il fut ministre à Utrecht. On a de lui : *le Catholique réformé*, ou *Explication de l'accord et du différend qui se trouvent actuellement entre les réformés et l'Église romaine*, en flamand, traduit du latin de Guillaume Perkins; Middelbourg, 1604, in-12.

Biographie universelle (édit. belge).

BOOT (*Henri*), homme politique anglais, comte de Warrington et baron Delamer de Dunham-Massa, né en 1661, mort à Londres en 1693. Il représenta le comté de Chester dans plusieurs parlements sous le règne de Charles II, et fit une vive opposition aux papistes et au duc d'Yorck, ce qui le rendit odieux à la cour. En 1684, à la mort de son père, il hérita du titre de lord Delamer. Mis trois fois en prison à l'avénement de Jacques II, il fut accusé du crime de haute trahison, mis en jugement, et acquitté par la chambre des pairs. Pour le récompenser de la part active qu'il avait prise à la révolution, Guillaume III le fit conseiller privé, chancelier et sous-trésorier de l'échiquier, lord-lieutenant et garde des rôles du comté de Chester. Boot perdit ensuite la faveur de ce prince, pour s'être opposé à quelques-unes de ses volontés. Cependant il fut encore créé duc de Warrington, avec une pension annuelle de 2,000 livres sterl. Les œuvres du comte de Warrington se composent principalement de discours prononcés dans le parlement et de petits traités politiques; elles ont été publiées en 1694, 1 vol. in-8°.

Rose, *New Biographical Dict.* — Kennet, *Histoire d'Angleterre*. — Chalmers, *Biographical Dictionary*.

BOOT (*George*), publiciste anglais, fils du précédent, mort en 1758. On a de lui : *Considerations upon the institution of marriage, with some thoughts concerning the force and obligation of the marriage contact wherein is considered how far divorces may or ought to te allowed*, 1739. C'est un plaidoyer en faveur du divorce, pour cause d'incompatibilité d'humeur et de caractère.

Rose, *New Biographical Dictionary*. — Kennet, *Hist. d'Angleterre*. — Chalmers, *Biographical Dictionary*.

***BOOTH** (*Barton*), célèbre acteur anglais, né vers 1681 dans le Lancashire, mort le 10 mai 1733. Il fut élève de l'école de Westminster, où il se distingua par la supériorité de son jeu. Reçu à dix-sept ans dans une troupe ambulante qui allait jouer en Irlande, il s'y fit une si grande réputation, que Betterton l'engagea pour le théâtre de Londres, dont lui-même devint plus tard le directeur. Le rôle de Caton, dans la tragédie de ce nom, fut le triomphe de Booth. Comme écrivain, il laissa : *the Death of Dido* (la Mort de Didon), in-8°, 1716.

Rose, *New Biographical Dictionary*. — *Memoires of the Life of Barton Booth, with his character*; Londres, 1733, in-8°. — Cibber, *Life of Barton Booth*. — Victor Benjamin, *Life of Barton Booth*; Londres, 1774, in-8°. — *Biographia dramatica*, I, 44.

***BOOTH** (*Félix*), grand manufacturier anglais, né en 1775, mort en 1850. Il se distingua par la libéralité vraiment extraordinaire dont il fit preuve en payant, en 1839, tous les frais de la deuxième expédition du capitaine Ross. Le célèbre voyageur immortalisa son bienfaiteur, en donnant à la pointe la plus septentrionale du monde américain le nom de *Boothia Felix*. — Le roi Guillaume voulut récompenser un si grand amour de la science et de la gloire anglaise en conférant à Félix Booth le titre de baronnet, et le parlement, par des remercîments publics, se fit l'interprète de la reconnaissance nationale.

T. D.

Sir John Ross, *Narrative of his second voyage in search of a northern Passage*, 1829-1833; London, in-4°, 1835. — *Edinburgh Review*, vol. 61.

***BOOTHBY** (*Francisca*), Anglaise, auteur de comédies, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a d'elle : *the Treacherous Friend* (l'Ami trompeur), tragi-comédie, Londres, 1670, dédiée par l'auteur à lady Harwington, sa parente.

Biographia dramatica, t. I.

***BOOTS** (*Abraham*), théologien et historien allemand, né à Brême le 27 septembre 1628, mort le 11 octobre 1673. Il étudia à Marbourg, y professa la métaphysique en 1662, l'histoire et l'éloquence en 1664. Ses principaux ouvrages sont : *De Immaterialitate et spiritualitate angelorum*; Marbourg, 1658; — *De Veritate*; ibid., 1661; — *De variis Thematibus ex omni scibili*; ibid., 1670.

Strieder, *Savants du pays d'Hesse* (en allemand).

***BOPP** (*François*), célèbre linguiste allemand,

naquit à Mayence en 1791, et reçut son éducation scientifique à Aschaffenbourg, où ses parents avaient suivi la cour de l'électeur de Mayence. Ce furent particulièrement les écrits de Windischmann qui inspirèrent à M. Bopp le goût des littératures orientales. Après avoir achevé ses études préparatoires, il vint, dans l'automne de 1812, à Paris, où il se mit particulièrement à étudier les langues indiennes. Il n'en continua pas moins à cultiver l'arabe et le persan, qu'il avait déjà commencés; et bientôt il trouva, dans de Chézy, Silvestre de Sacy et Auguste-Guillaume Schlegel, des amis et des protecteurs, qui le guidèrent dans ses recherches. Un petit secours en argent que lui donnait annuellement le roi de Bavière, le mit à même de passer cinq années à Paris, et quelque temps à Londres et à Gœttingue, uniquement occupé de ses études favorites. Après son retour en Allemagne, il fut nommé professeur de langue sanscrite à l'université de Berlin, fonction qu'il remplit encore actuellement. On a de M. Bopp : *le Système de la conjugaison du sanscrit, comparé avec celui des langues grecque, latine, persane et germaniques; suivi de la traduction de quelques épisodes de poëmes indiens*; Francfort-sur-le-Mein, 1816, 1 vol. in-4° (en allemand); — *Srimahâbharate Nalapakhajanam*, ou *Nalus, carmen sanscriticum e Mahabharato; edidit, latine vertit et adnot. illustr. Fr. Bopp* (2ᵉ édit., Berlin, 1832); — *Système de la langue sanscrite;* Berlin, 1827, 1 vol. in-4° (en allemand); — *Indralokagamânam*, c'est-à-dire, le Voyage d'Ardjouna au ciel d'Indra, et autres épisodes du Mahabharata, publiés pour la première fois dans la langue originale, et accompagnés d'une traduction en vers allemands et de notes; ibidem, 1824; — *Diluvium, cum tribus aliis Mahabharati episodiis* (Berlin, 1829); — *Glossarium sanscriticum;* ibid., 1830, 1 vol. in-4°; — *Grammatica critica linguæ sanscritæ;* ibid., 2ᵉ édit., 1833, 1 vol. in-8°; — *Vergleichende Grammatik des Sanskrit, Zend, Griechischen, Lateinischen, Lithuanischen, Ahsklawishen, Gothischen und Deutschen* (Grammaire comparée des langues sanscrite, zend, grecque, latine, lithuanienne, gothique et allemande); ibid., 1833, 1 vol. in-4°; — *Ueber die Verwandschaft der Malayisch-Polynesischen Sprachen mit den Indogermanischen* (des Rapports des langues malaiso-polynésique, avec les langues indo-germaniques); Berlin, 1841; — *Ueber die Kaukasichen Glieder des Indo-Europæischen Sprachsystems* (des Membres caucasiens de la filiation des langues indo-européennes); Berlin, 1847.

Conversations Lexicon.

BOQUIN ou **BOUQUIN** (*Pierre*), théologien protestant, né au commencement du seizième siècle, mort en 1582. Il embrassa de bonne heure la vie monastique, et appartenait à l'ordre des Carmes, lorsque les doctrines de Luther commencèrent à être connues en France. Il quitta cet ordre en 1541, sortit de France et se rendit à Bâle, puis à Wittemberg, où il fut bien accueilli par Luther et Melanchthon, et reçut de celui-ci le conseil d'aller occuper à Strasbourg la chaire que Calvin venait de quitter. Il professa en effet quelque temps à Strasbourg, puis revint à Bourges, où il fit un cours public de langue hébraïque; peu de temps après, la reine de Navarre le fit nommer prédicateur. Mais bientôt les principes qu'il développait dans ses sermons lui attirèrent des poursuites de la part de l'évêque et du parlement. Bouquin s'enfuit alors à Strasbourg, puis à Heidelberg, où l'électeur palatin lui donna la chaire de philosophie. Il y professa vingt ans, pendant lesquels la différence qui existait entre ses opinions et celles de Luther lui attira plus d'une fois des désagréments. Il fut obligé de quitter sa place en 1575, et se réfugia à Lausanne, où il mourut. Il avait publié un grand nombre d'ouvrages de théologie et de controverse.

Bayle, *Dictionnaire critique.* — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

***BOR** (*George*), baron DE RATSKY, général français, d'origine hongroise, mort à Prague (Bohême), le 3 septembre 1742. Il fit ses premières campagnes en Hongrie, sous le prince Ragotzky, et vint offrir ses services à Louis XIV, qui lui accorda, en 1707, un régiment de hussards. Il le commanda en Flandre, de 1708 à 1713, aux batailles d'Oudenarde, de Malplaquet, de Denain et à plusieurs siéges. Naturalisé Français en 1715, il fit la campagne d'Espagne en qualité de brigadier de cavalerie (1719), et prit part à la conquête de la Lorraine (1733). Étant passé à l'armée d'Italie, et s'y étant distingué pendant les siéges de Pizzighitone, de Novarre, de Tortone, et aux batailles de Parme et de Guastalla, il fut nommé maréchal de camp (1734). Il continua de servir en Italie jusqu'en 1741. On le trouve à cette époque à la prise de Prague, au combat de Sahay (1742), et à la défense de Prague, qui est le dernier fait d'armes auquel il ait pris part.

Dépôt de la Guerre. — De Courcelles, *Dictionnaire des Généraux français.*

BOR (*Pierre-Chrétien*), historien hollandais, né en 1559 à Utrecht, mort à Harlem en 1635. Il se livra avec ardeur à l'étude de l'histoire, surtout de celle de sa patrie. Les hommes les plus savants de la Hollande s'accordent à faire l'éloge de cet historien, qui se recommande par l'exactitude et l'impartialité. Il a écrit en hollandais les ouvrages suivants : *Histoire des Pays-Bas;* Leyde et Amsterdam, 1621, 8 vol. in-fol; nouvelle édit., enrichie de gravures et de pièces originales, sous ce titre : *Oorsprong, Begin, en Vervoly der nederlandse Oorlogen* (Origine et histoire des guerres des Pays-Bas), 1679, 4 vol. in-fol.; — *Continuation de la Chronique de Carion;* Amsterdam, 1632, in-fol.; — deux tragédies, *Apollonius, prince de Tyr,* et *Apollonius et sa fille Tarsia;* la Haye, 1617, in-4°.

Burman; *Trajectum eruditum.* — Valère-André, *Bibliotheca belgica.*

***BORA** ou **BOHRA** ou **BOHREN** (*Catherine* DE), femme de Luther, née à Loeben le 29 janvier 1499, morte le 20 décembre 1552. Placée toute jeune au couvent de Nimpkchen, elle y lut les écrits de Luther et s'enthousiasma pour leur auteur. A partir de cette époque, la vie de la jeune Catherine prit une teinte romanesque. Elle s'adressa avec huit de ses compagnes à Luther lui-même; et le célèbre réformateur les fit évader dans la nuit du 4 avril 1523, et conduire à Torgau, puis à Wittemberg. Dans une lettre qu'il écrivit à Léonhard Kopp, qui avait été l'instrument de cette évasion, il s'en reconnut l'auteur, et engagea les parents des jeunes filles à les reprendre. Mais ce fut en vain. Il les pourvut alors de moyens d'existence, ou les maria. Quant à Catherine, elle trouva un asile chez le bourgmestre de Reichenbach; et, le 13 juin 1525, elle épousa Luther. Tous les passages des écrits de ce dernier qui se rapportent à Catherine de Bora, prouvent qu'à part les nuages qui troublent les meilleurs ménages, il trouva le bonheur dans cette union, et il institua légataire universelle celle qu'il appelait en plaisantant *Catha meus*. Devenue veuve, Catherine eut l'appui de Jean-Frédéric de Saxe et de Christian III, roi de Danemark. Wittemberg ayant été pris en 1547, elle se rendit à Magdebourg, puis à Brunswick. Revenue à Wittemberg, elle trouva cette ville ravagée par la peste, y tomba malade, et vint mourir à Torgau.

Luther, *Tischreden.* — Michelet, *Mémoires de Luther.* — Walch, *Geschichte der Catharina von Bora.* — Mayer, *De Catharina, Mart. Lutheri conjuge.* — Hofmann, *Catharina von Bora, oder Marth. Luther als Gatte und Vater.*

BORASTUS (*Grégoire-Laurent*), publiciste et poëte suédois, né à Norköping vers 1584, mort vers le milieu du dix-septième siècle. Ayant quitté sa patrie, il se fit catholique, devint chanoine de Cracovie, puis secrétaire du roi de Pologne, dont il défendit dans ses écrits les droits contre les Suédois. Il faisait aussi de bons vers latins. On ne doit pas le confondre avec un autre Suédois, appelé Étienne Borastus, qui fut cardinal, et joua un rôle important à la cour de Rome. On peut citer parmi ses ouvrages: *Causæ ob quas Carolus-Gustavus Johannem Casimirum bello adoriri coactum se profiteatur, breviter limatæ et eliminatæ;* Dantzig, 1656.

Biographie universelle (édition belge).

***BORBETZY** (*Nerses*), théologien arménien, né près de Tiflis vers le milieu du douzième siècle, mort en 1317. Il s'appliqua avec ardeur aux études de la logique et de la théologie, et devint évêque de Bitlis. On a de lui: une *Logique divisée en trois livres:* l'auteur y suit avec discernement les systèmes de Platon, d'Aristote, de Porphyre, de David le Philosophe, et d'autres; — *l'Explication des cinq livres de Moïse, en abrégé;* — un *Recueil d'une cinquantaine de sermons ou d'homélies sur différents sujets de la religion.* Ces ouvrages sont cités dans les manuscrits arméniens de la Bibliothèque impériale.

Catalogue de la Bibl. imp. — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique.*

***BORBONI** (*Matteo*), peintre bolonais, auquel Ticozzi donne à tort le nom de Bordone, vivait vers la moitié du dix-septième siècle. Il fut élève de Gabriel Ferrantini *dagli Occhiali*, et ensuite de Felini. Il eut plus de talent comme peintre d'ornements que comme peintre de figures, et il peignit le plus ordinairement à fresque. Après avoir travaillé en Lombardie et à Bologne, où il a laissé un *Trait de la vie de saint Bernardin* sous le portique de l'église du *Buon-Giesù*, et une *Assomption* aux Servites, il vint en France, où il a beaucoup peint, surtout à Avignon, en compagnie de Pizzoli, vers 1663. Il grava aussi sur cuivre, et l'on a de lui un *Saint-Beno*, d'après le Guide.

Son frère, *Dominique*, fut comme lui peintre d'architecture et graveur. E. B—n.

Malvasia, *Felsina pittrice.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Orlandi, *Abbecedario.* — *Dictionnaire des Artistes.*

BORCH (*Michel-Jean*, comte DE), naturaliste et voyageur polonais, mort en décembre 1810. Issu d'une noble famille de la province polonaise de Witepsk, il fut élevé à Varsovie, et devint officier dans l'armée polonaise. Puis il résolut de compléter son instruction par les voyages. Il vint dans le midi de la France, de là il alla visiter les Alpes, la Suisse et l'Italie. Vers la fin de 1776 il s'embarqua pour la Sicile, dont il fit le tour et visita Malte, puis il revint explorer une seconde fois la Sicile. A Naples, il fut consulté par le gouvernement sur les moyens de donner du développement à la manufacture de fils d'aloès qu'il avait vue en Sicile. Il vint ensuite à Rome. En passant à Sienne, il présenta à l'Académie un mémoire sur la manière de fabriquer le phosphore marin. Il était dans la capitale du Piémont en 1780, et en Suisse en 1798. A son retour dans sa patrie il alla s'établir sur ses terres dans la Russie-Blanche, et s'y livra, comme il avait fait durant ses voyages, à la culture des lettres et des sciences. On dit, que dans les derniers temps de sa vie, il se laissa dominer par les jésuites. Il fut membre de plusieurs sociétés savantes et gouverneur de la province de Witepsk, avant sa réunion à la Russie. Outre des mémoires adressés à l'Académie de Lyon, dont il était membre, mémoires qui se trouvent énumérés dans le *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Lyon* par Delandine, on a de lui: *Sur la manière de teindre les cuirs en vert*, dans le *Journal de Physique*, mars 1799; — *Lithographie sicilienne*, ou *Catalogue raisonné de toutes les pierres de la Sicile propres à embellir le cabinet d'un amateur;* Naples, 1777, in-4°; — *Lithologie sicilienne*, ou *Connaissance de la nature des pierres de la*

Sicile, avec un discours sur le *Calcara* de Palerme; Rome, 1778; — *Minéralogie sicilienne, docimastique et métallurgique*, suivie de la description des eaux minérales siciliennes; Turin, 1780; — *Lettres sur les truffes de Piémont*; Milan, 1780; — *Lettres sur la Sicile et l'île de Malte*, pour servir de complément à Brydone; Turin, 1782 : à la fin du 2e volume, se trouve le *Mémoire sur le fil d'aloès*; — une *Traduction en vers français de l'Obéron* de Wieland; Bâle, 1798.

Magasin encycl., 1799, t. VI. – Rose, *New Biographical Dictionary*. — Quérard, *la France littéraire*.

BORCH ou **BORRICHIUS** (*Oluf* ou *Olaüs*), savant danois, né en Jutland, dans le diocèse de Ripe, le 7 avril 1626; mort en 1690. Depuis 1660, il professa à l'université de Copenhague la philologie, la chimie et la botanique. Depuis 1670, il voyagea à l'étranger avec les fils d'un noble seigneur, M. de Gersdorf; prit à Angers le grade de docteur en médecine, et fut en Italie assez heureux pour guérir une princesse de Médicis, déjà abandonnée des médecins du pays. La princesse voulait l'épouser; mais il refusa, parce qu'il aurait fallu se convertir au catholicisme. De retour à Copenhague, il fut nommé bibliothécaire de l'université en 1675, membre de la cour suprême en 1686, et fonda un collége gratuit pour les étudiants sans fortune, qu'il appela, en mémoire de la princesse, *Collegium mediceum*. Ce collége existe encore. On a de lui : *Docimasia metallica*; Copenhague, 1668, in-4°; — *Dissertatio de ortu et progressu Chemiæ*; ibid., 1668; — *Lingua Pharmacopœorum*; ibid., 1670; — *Hermetis, Ægyptiorum et Chemicorum sapientia*; ibid., 1674; — *De usu plantarum indigenarum in medicina*; ibid., 1688, in-8°; — *Conspectus Scriptorum chemicorum*; ib., 1696. Son autobiographie, et diverses poésies latines, sont imprimées dans *Deliciæ poetarum Danorum*, tom. II, et ses *Observations médicales et scientifiques* dans *Acta medica et philosophica Hafniensia*, de Th. Bertholin, 1675-1680. Son aventure avec la princesse fait le sujet d'une nouvelle, *En Aftenscene* (une scène de Soir), par M. Chrétien Winther, poëte distingué; Copenh., 1844. P. L. M.

Moller, *Cimbria literata*. – Nicéron, *Mémoires*.

***BORCHOLTEN** (*Stace*), jurisconsulte allemand, fils de Jean Borcholten, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *De rescindenda venditione*; — *Discursus de vero justoque principe*.

Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

BORCHOLTEN (*Jean*), jurisconsulte allemand, né à Lunebourg en 1535, mort à Helmstædt en 1593. Il étudia en France sous Cujas, et professa successivement le droit à Rostock et à Helmstædt. On a de lui : *Commentarii in quatuor libros Institutionum Justiniani imp.*; Helmstædt, 1590, in-4°; Wittemberg, 1608, in-4°; 14e édit., Paris, 1646, in-4°; — *De feudis*; — *De transactionibus*; — *De compensationibus*; — *Consilia et disputationes juridicæ*; — *De verborum obligationibus*; — *De gradibus*; — *De obligationibus et actionibus*; — *De jurejurando*; — *De in litem jurando*; — *De rebus creditis*; — *De acquirenda et omittenda possessione*; — *De usuris*; — *De pactis*. La plupart de ces traités sont oubliés aujourd'hui.

Jo. Casellus, *Éloge funèbre de Borcholten*; Helmstædt, 1594, in-8°.

***BORCHT** (*Frédéric Van der*), peintre flamand, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Quoique peu connu, ce fut un artiste très-remarquable. On cite surtout sa *Réunion de paysans flamands*, tableau qui porte le monogramme F. V. B., et un *dessin* aux mêmes initiales, avec le millésime de 1725.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

***BORCHT** (*Henri Van der*), peintre et graveur flamand, né à Bruxelles en 1583, mort en 1660 à Francfort-sur-le-Mein. Il fut élève de Gilles Van Valckenburg. On a de lui quelques tableaux assez estimés. Ses principales gravures sont : *un Christ mort, soutenu par Joseph d'Arimathie*, d'après Raphaël; — *Marie avec l'enfant Jésus*, d'après Parmesano.

Descamps, *Histoire des Peintres flamands*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

***BORCHT** (*Pierre Van der*), peintre et graveur flamand, né à Bruxelles vers 1540, mort en 1608. Il peignit d'abord l'histoire, puis sur verre, il abandonna ensemble ces deux genres, pour le paysage, dans lequel il sut se faire remarquer. Son dessin n'est pas toujours correct, et ses figures sont un peu maigres; mais il y a de la facilité dans l'invention; et ses têtes ont de l'expression. Son œuvre est considérable; les productions qui méritent d'être citées sont : *l'Histoire d'Élie et Élisée*, que Brulliot attribue à Jérôme Wierix; — une suite de *Paysages* tirés de l'Ancien Testament; — *Des jeux champêtres*; — une *Fête de la Société des archers*; — un *Paysage encadrant l'histoire d'Agar et d'Ismaël*; 1586; — *Emblemata sacra e præcipuis utriusque Testamenti historiis concinnata et a Petro Van der Borcht æri incisa*; Amsterdam, in-fol.; — *les Métamorphoses d'Ovide*, 178 feuilles. Van der Borcht sculpta aussi sur bois.

Brulliot, *Dictionnaire des Monogrammes*.

BORCK (*Gaspard-Guillaume*), homme d'État et poëte allemand, né en 1650 à Döberitz en Poméranie, mort à Berlin le 8 mars 1747. Le roi de Prusse l'employa avec succès à diverses négociations importantes, à Dresde, à Brunswick, en Angleterre et à Vienne. De retour à Berlin, Borck devint ministre des affaires étrangères, et se fit remarquer par une parfaite connaissance des intérêts de toutes les puissances, et la facilité à trouver des ressources dans tous les cas. On a de lui : *Uebersetzung des Trauerspiels Shakespeare's von dem Tode Cäsars* (traduction de la *Mort de César* de Shakspeare); Berlin, 1741, in-8°; — *Versuch einer gebundenen Ue-*

bersetzung des Lucan vom bürgerlichen oder pharsalischen Kriege (Essai de traduction en vers de la *Pharsale* de Lucain); Halle, 1749, in-8°.

Frédéric, roi de Prusse, *Éloge de Borck*, dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*, année 1747.

*BORCK (*Martin*), savant allemand, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Disputatio qua demonstratur aliqua latine dici negari difficilius, quam adfirmari*; Iéna, 1734; — *Disputatio de diversis diversarum Europæ nationum litterarum studiis*; ibid., 1737; — *Disputatio de somniis interdum per antithesin interpretandis*; ibid., 1737; — *De nonnullis latinæ linguæ thesauro addendis*; Naumbourg, 1744.

Adelung, supplém. à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

*BORCULOO (*Herman*), voyageur hollandais, natif d'Utrecht, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il publia la relation d'un voyage qu'il fit dans la terre sainte, sous le titre : *Delineatio et descriptio civitatis Hierosolymitanæ ac locorum sacrorum universæ Palestinæ*; 1538.

Sweert, *Athenæ belgicæ*. — André, *Biblioth. belgica*. — Burmann, *Trajectum eruditum*.

BORDA (*Jean-Charles*), célèbre mathématicien français, né à Dax le 4 mai 1733, mort à Paris le 20 février 1799. Après d'excellentes études faites au collége de la Flèche, il entra fort jeune encore dans le génie militaire. En 1756, il lut à l'Académie des sciences un *Mémoire sur le mouvement des projectiles*; et, la même année, ce corps savant se l'attacha en qualité de membre associé. En 1757, il était aide de camp du maréchal de Maillebois, avec lequel il se trouva à la bataille d'Hastembeck. Après cette campagne, il prit du service dans la marine, et fut employé dans les ports. Dès ce moment, il dirigea toutes ses vues vers l'art nautique. C'est alors qu'il publia plusieurs *Mémoires sur la résistance des fluides; sur la meilleure forme à donner aux vannes des roues hydrauliques et aux roues elles-mêmes; sur la théorie des projectiles, en ayant égard à la résistance de l'air*; et enfin *sur le calcul des variations*. Ces ouvrages le firent distinguer par M. de Praslin, alors ministre, qui l'attacha au service de la marine en 1767. Borda fit sa première campagne sur mer en 1768. En 1771, il s'embarqua sur la frégate *la Flore*, en qualité de commissaire de l'Académie, pour faire l'essai des montres marines. En 1774 et 1775, il visita les Açores, les îles du cap Vert et la côte d'Afrique. Ce voyage lui valut le grade de lieutenant de vaisseau. L'année suivante, il fut chargé de déterminer plus exactement qu'on ne l'avait fait encore la position des îles Canaries. Dans cette expédition, Borda substitua aux méthodes imparfaites usitées avant lui pour déterminer la position des points d'une côte, le procédé plus sûr des relèvements astronomiques obtenus par des instruments à réflexion. C'est à ce voyage que l'on doit la belle carte qu'il a tracée des îles Canaries et de la côte d'Afrique. Il fit les campagnes de 1777 et 1778 avec le comte d'Estaing, et fut nommé major général de l'armée navale. En 1781, il commanda le vaisseau *le Guerrier*; et en 1782, il fut chargé d'escorter avec *le Solitaire*, vaisseau de soixante-quatorze canons, un corps de troupes que l'on envoyait à la Martinique. Lorsque les troupes furent rendues à leur destination, il se mit en croisière; mais, attaqué par une escadre ennemie, il soutint un combat fort long, et ne se rendit qu'après une défense héroïque. La réputation qu'il s'était acquise comme savant le fit traiter avec distinction par les Anglais, qui le renvoyèrent sur parole dans sa patrie. Il fit exécuter, en 1777, son *cercle à réflexion*, dont un astronome anglais, Tobie Mayer, avait eu la première idée, mais que Borda sut s'approprier en le perfectionnant. Il fit aussi construire sur les mêmes principes pour les observations terrestres, les *cercles répétiteurs*, dont l'usage est aujourd'hui généralement répandu. Lorsque l'assemblée constituante décida la formation d'un nouveau système de poids et mesures, Borda fut chargé, avec Delambre et Méchain, de la détermination de l'arc du méridien qui devait servir à fixer l'unité fondamentale. C'est lui qui, dans cette entreprise immense, dirigea les principales expériences de physique, et la plupart des instruments employés furent inventés par lui. On a de lui : *Voyage fait par ordre du roi en* 1771 *et* 1772, *pour vérifier l'utilité de plusieurs méthodes et instruments servant à déterminer la latitude et la longitude, tant du vaisseau que des côtes, îles et écueils qu'on reconnaît*, suivi de *Recherches pour rectifier les cartes hydrographiques*, par MM. Borda, Pingré et Verdun de la Crenne, 2 vol. in-4°; — *Description et usage du cercle de réflexion*, in-4°; 1778; — *Tables trigonométriques décimales*, etc., ou *Tables des logarithmes, des sinus, sécantes et tangentes, suivant la division du quart de cercle en cent degrés*, revues, augmentées et publiées par M. Delambre, in-4°, 1804.

Borda est un des plus grands géomètres qu'ait produits la France. « Il doit être regardé, dit M. Biot, comme un des hommes qui ont le plus contribué aux progrès de l'art nautique, tant par les instruments exacts qu'il a donnés aux marins, que par l'adresse avec laquelle il a su rapprocher d'eux les méthodes géométriques, sans rien ôter à celles-ci de leur exactitude. L'époque à laquelle il a publié ses observations doit être regardée comme celle où les marins français ont abandonné les routines de l'ignorance, pour se guider par le flambeau d'une science exacte. »

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — M. Biot, *Notice sur Borda*, dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*, t. IV, p. 89.

BORDA (*Siro*), médecin italien, né à Pavie le 15 septembre 1761, mort à Milan le 2 sep-

tembre 1824. Il fit ses études dans sa ville natale, et se forma à l'école des maîtres illustres qu'y avait produits l'enseignement médical régénéré par les soins de l'impératrice Marie-Thérèse. Après son doctorat, il fut nommé répétiteur de matière médicale, et, en 1800, professeur de cette importante partie de la science. Opposé aux doctrines de Brown, il adopta celles de Rasori, qui lui paraissaient plus rationnelles; il se livra dès lors à des expériences remarquables sur l'action des médicaments, et constata, par l'observation clinique, que beaucoup de substances dont les effets apparents sont les mêmes, n'ont point en réalité la même action. Sans doute la division des médicaments en *stimulants* et *contre-stimulants*, établie par Rasori et Borda, n'a pas eu la sanction de l'expérience; mais leurs travaux n'en ont pas moins démontré que le domaine de la matière médicale offre encore un champ vaste à cultiver. Borda lui-même se désabusa des opinions qu'il avait longtemps professées : persuadé qu'il n'y avait rien de réel dans la doctrine du contro-stimulisme, il condamna, avant de mourir, tous ses écrits au feu, et fit exécuter sous ses yeux cette rigoureuse sentence. Cependant les succès de Borda dans la pratique lui avaient acquis une immense réputation : de la Lombardie, de Gênes, du Piémont, les malades accouraient en foule à Pavie pour réclamer ses soins ou ses conseils. Lorsqu'en 1814 la Lombardie passa sous la domination autrichienne, Borda, connu par son amour pour l'indépendance italienne, fut en butte à des persécutions de toute espèce. Fatigué des traverses qui lui étaient suscitées, il se retira à Milan, où il termina ses jours.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, t. II, p. 481.

* **BORDAS** (*Pardoux*), conventionnel, était président du district de Saint-Yrieix lorsqu'il fut député en 1791, par le département de la Haute-Vienne, à l'assemblée législative. Nommé ensuite membre de la convention, il vota pour la détention de Louis XVI, contre l'appel au peuple et contre le sursis. Il prit parti pour les vainqueurs au 9 thermidor, et fut nommé secrétaire de la convention le 15 juin 1794. Quelques mois après, il fut envoyé, avec son collègue Jean-Bon-Saint-André, en mission à Bordeaux. De retour à Paris, il prononça, le 16 juin 1795, sur les bases de la constitution, un discours qui contribua à le faire nommer membre du comité de sûreté générale, et bientôt après du conseil des cinq-cents, formé en partie de la réélection des deux tiers des conventionnels. Sorti du conseil en 1797, il fut élu peu de temps après à celui des anciens. Immédiatement après la révolution du 18 fructidor, il dit que, « pour profiter de la victoire, il fallait se montrer inexorable envers les vaincus, » et appuya le rapport de Bailleul, qui demandait la déportation des *clichyens*. Nommé président le 19 février 1798, il prononça en cette qualité, le 4 mars suivant, un discours sur la souveraineté du peuple. Il s'opposa de tout son pouvoir au 18 brumaire, et fut en conséquence éliminé du conseil. Bordas fut depuis employé comme chef de division au ministère de la justice, et nommé, en 1807, juge suppléant à la cour de justice criminelle. En 1816, il se retira en Suisse. On ignore l'époque de sa mort.

Biographie des Hommes vivants. — *Biographie nouvelle des Contemporains*. — Rabbe, *Biographie des Contemporains*.

* **BORDAS-DUMOULIN**, philosophe et littérateur français contemporain. On a de lui : *Lettres sur l'éclectisme et le doctrinarisme, où l'on montre la fausseté de ces deux systèmes, et l'effet funeste de leur application au gouvernement de la monarchie nouvelle*; Paris, 1833; — *Éloge de Pascal*, en tête d'une édition de Pascal; — *le Cartésianisme*, mémoire couronné par l'Académie des sciences morales.

Loiseau et Vergé, *Comptes rendus de l'Académie des Sciences morales et politiques*. — *Journal des Savants*, janvier 1844.

BORDAZAR DE ARTAZU (*Antoine*), savant imprimeur espagnol, né à Valence en novembre 1671, mort dans sa ville natale en novembre 1744. Après une première éducation assez négligée, il étudia principalement les langues, et écrivit sur l'espagnol et le latin en particulier. Devenu propriétaire de la première imprimerie de Valence, il adressa au roi un mémoire pour prouver que les livres pieux pouvaient être imprimés dans le royaume, puisque le papier indigène était de qualité supérieure, et qu'on ne manquait pas d'ouvriers habiles dans la fonte des caractères. Quoique bien accueilli, le mémoire demeura sans effet, les moines de l'Escurial ayant le monopole de ces sortes de livres. Bordazar n'eut pas plus de succès dans son projet de fonder à Valence une académie de mathématiques. Il se borna alors à ouvrir à Valence des cours gratuits d'arithmétique, de géométrie et d'architecture. Au moment de sa mort, il avait entrepris de lever le plan topographique du royaume de Valence; mais il n'eut pas le temps d'exécuter son œuvre. On a de lui : *Decadencia real desde la Conquista de Valencia*; Valence, 1704; — *Ortografia Española*; Valence, 1728, in-8°, et 1730, in-8°; — *Practica de Ortografia Española*, in-8° : c'est un abrégé de l'ouvrage précédent; — *Plantificacion de la imprenta de el Rezo Sagrado*, 1732, in-8°; — *Idea de una academia mathematica*; 1740, in-4°; ibid., in-8°; Valence, 1728; — *Relation de la avenuda del Rio Turia*; ibid., 1731; — *Verdadero resumen, romance heroico*; ibid., 1731; — *Calendario perpeduo*; ibid. in-fol.; — *Proposicion de Monedas*; ibid., 1736; — *Proposicion para el estableciemento de las Medidas e Pesos comunes*; ibid., 1741 : l'auteur demandait au dix-huitième siècle, pour son pays, l'unité de poids et mesures adoptée depuis en France; — *Parecer de un Mathematico Va-*

lenciano sobre el cometa de 1744; ibid., 1744; — *Tabla a saber a que minuto sale el Sol y se pone en Valencia*; — d'autres *ouvrages* restés manuscrits.

Majansianæ bibliothecæ specimen, ex museo David Clementis. — Sax, *Onomasticon litterarium*, t. IV.

*BORDE (*Alexandre*), médecin et théologien anglais, mort en 1545 ou 1549. Il était de l'ordre des Chartreux. Repoussé de la congrégation dont il faisait partie, parce qu'il se livrait à la médecine, il parcourut le monde et poussa jusqu'en Afrique. A son retour dans sa patrie, il reprit la pratique médicale, et continua de mener la vie la plus austère, ne buvant que de l'eau et portant un cilice. Il n'en fut pas moins, dit-on, l'objet des plus graves accusations : on serait allé jusqu'à lui imputer d'avoir tenu une maison de prostitution. Mis en prison pour ce fait, il aurait mis fin à ses jours par le poison. Ce récit a trouvé des incrédules, entre autres Pits, qui prétend que Borde mourut naturellement à Winchester en 1545. On a de Borde : un *Bréviaire de la santé* (en anglais); — un livre des *Pronostics et des Inductions que l'on peut tirer de l'urine*. Il écrivit aussi, dit-on, contre le vœu de chasteté.

Wood, *Athenæ Oxonienses*. — Jean Pits, *Relationes historicæ de rebus Anglicis*.

BORDE (*André*), médecin et poëte anglais, surnommé *Perforatus*, né vers 1500, dans le comté de Sussex, mort en 1549. Il abandonna l'ordre des Chartreux, pour aller étudier la médecine à Montpellier, où il fut reçu docteur en 1542. Il passa ensuite en Angleterre, et, après s'être fait agréger à l'université d'Oxford, il s'établit à Londres, où il devint premier médecin du roi Henri VIII. Il fut arrêté pour dettes, et mourut en prison. On a de lui : *Book of the introduction of the knowledge, which doth teach a man to speak part of all manner of languages, etc.*; Londres, 1542, in-4°; ibid., 1614, in-4°; — *Principles of astronomy*, ibid., 1542, in-16; — *The breviary of Health*; Oxford, t. I, 1547; t. II, 1575, in-8°: ce manuel est, selon Fuller, le premier ouvrage qui ait été écrit en anglais sur la médecine; il contient un précis de toutes les maladies, et de leurs remèdes à l'usage du peuple. Les noms des affections sont tirés du grec, du latin et de l'arabe; de là une synonymie presque inintelligible; — *Compendyous regiments, or Dietary of Health*; Londres, 1562, in-16; ibid., 1567, 1576, in-8°; — *Merie tales of the madmen of Gotham*, publiés sous le règne de Henri VIII, et souvent réimprimés. — On attribue encore à Borde un livre sur le *prognostic*, et un traité sur les *urines*.

Hearne, *Appendix*. — Wood, *Athenæ Oxonienses*. — Rose, *New Biographical Dictionary*.

BORDE (*Louis*), mécanicien français, né à Lyon en 1700, mort en 1747. Fils d'un trésorier royal, il préféra la carrière des sciences à celle des finances, et obtint de grands succès dans la mécanique. Il a perfectionné le cabestan. On lui doit d'ingénieux supports pour les grandes lunettes astronomiques; un diviseur mécanique, utile dans l'horlogerie, et propre à diviser tous les instruments de mathématiques; une machine pour le perfectionnement des verres et miroirs; l'exécution des moulins à hélice ou à queue sur le Rhône, qui préviennent les dangers de la navigation. Il a encore fait diverses observations intéressantes sur l'inclinaison de l'aiguille aimantée. Borde avait épousé Marie Sabot, femme instruite, qui l'aida dans ses travaux.

Éloge de Louis Borde, dans le *Mercure* de mars 1748, p. 91.

BORDE (*Charles*), poëte et littérateur français, frère du précédent, né à Lyon le 6 septembre 1711, mort dans la même ville le 15 février 1781. Au sortir de la maison des jésuites de sa ville natale, où il avait fait ses humanités et sa philosophie, il se rendit à Paris, se lia avec les plus célèbres littérateurs de l'époque, notamment avec J.-J. Rousseau, dont il réfuta plus tard les paradoxes, en les tournant en ridicule. C'est sans doute à ses relations avec Voltaire qu'il faut attribuer les ouvrages qu'il regretta d'avoir écrits. Il se réconcilia avec l'Église à l'article de la mort. Ses principaux écrits sont : *le Catéchumène* cet ouvrage, qu'on attribua à Voltaire, et qui parut, en 1766, dans *l'Évangile de la Raison*, publié par Dulaurens, in-8°, fut réimprimé en 1768, sous le titre du *Voyageur catéchumène*; en 1769, sous celui de *l'Américain sensé, par hasard en Europe et fait chrétien par complaisance*; Rome, de l'imprimerie de Sa Sainteté, in-8°; et en 1795, sous celui du *Secret de l'Église trahi*; — *Discours sur les Avantages des sciences et des arts*; Lyon, 1752, in-8° : c'est une réfutation du discours de Rousseau sur le même sujet; — *Second Discours sur les Avantages des sciences et des arts*; Avignon et Lyon, 1753, in-8°; — *le Docteur Pansophe*; Londres, 1766, in-12 : des deux lettres qui se trouvent dans cette brochure, l'une est de Voltaire, et l'autre est réellement de Borde; — *la Papesse Jeanne*, poëme; la Haye, 1778, in-8°; — *Parapilla*, poëme érotique, imité d'un conte italien; Lyon, 1776, in-12; réimprimé plusieurs fois, séparément ou dans différents recueils; — *Prédiction tirée d'un vieux manuscrit*; vers 1761, in-12; — *Profession de foi philosophique*; Amsterdam (Lyon), 1763, in-12 : ces deux derniers écrits sont des satires dirigées contre J.-J. Rousseau; — *Tableau philosophique du genre humain, depuis l'origine du monde jusqu'à Constantin*; Londres, 1767, in-12; ouvrage que l'on a longtemps attribué à Voltaire, et dans lequel l'auteur s'efforce, en luttant contre Bossuet, de saper les bases du christianisme; — *Œuvres diverses*; Lyon, 1783, 4 vol. in-8° ou in-12; — *Œuvres libres*, ga-

lantes et philosophiques; ibid., 1783, in-8°. On trouve encore à la bibliothèque de Lyon plusieurs ouvrages manuscrits de Borde.

De Bory, *Éloge de Borde, prononcé à l'Académie de Lyon en* 1781. — L'abbé Guillon, *Tribut de l'amitié à la mémoire de M. Borde;* 1798, in-8°. — Pericaud, *Notice sur la vie et les ouvrages de Charles Borde*, dans les *Archives du département du Rhône*. — Breghot du Lut, *Nouv. Mélanges biographiques et littéraires*, p. 321-324.

BORDE (*Jean-Baptiste* DE LA), physicien français, de l'ordre des Jésuites, mort en 1777. Après la suppression de son ordre, il devint curé de la Collancelle, en Nivernais. On a de lui : *Clavecin électrique, avec une nouvelle théorie du mécanisme et des phénomènes de l'électricité*; 1761, in-12.

Biographie universelle (édition belge).

BORDE (*Jean-Benjamin* DE LA) (1), musicien et polygraphe français, né à Paris le 5 septembre 1734, mort dans la même ville le 22 juillet 1794. Né au sein de l'opulence, il y contracta le goût des plaisirs et des beaux-arts. Premier valet de chambre de Louis XV, il en devint le favori. A la mort du monarque, il obtint une place de fermier général, et se distingua dès lors par son assiduité à un travail ingrat, dont il ne se délassait que par la musique et la culture des lettres. Plus d'une fois, il fut sur le point d'être ruiné; mais il sut toujours trouver des ressources dans la faveur du roi et dans la fécondité de son génie. Pendant la convention, il s'était réfugié à Rouen, où il espérait vivre inconnu; il y fut découvert, et conduit à Paris, où il périt sur l'échafaud. Ses principaux ouvrages sont : *Choix de chansons mises en musique;* Paris, 1773, 4 vol. in-8°; recherché, à cause des jolies gravures qu'il contient; — *Description générale et particulière de la France*, ou *Voyage pittoresque de la France*, en société avec Guettard, Béquillet et autres; ibid., 1781-96, 12 vol. in-fol.; ouvrage non terminé; — *Essai sur la musique ancienne et moderne;* ibid., 1780, 4 vol. in-4°. L'abbé Roussier a eu la plus grande part à cet ouvrage, et surtout à ce qu'on y trouve de meilleur, la théorie musicale des Grecs. D'ailleurs, c'est une compilation sans méthode et sans plan, trop souvent superficielle et inexacte; mais on y trouve des faits curieux; — *Mémoire sur les proportions musicales, le genre enharmonique des Grecs et celui des modernes;* avec des observations de Vandesmonde et des remarques de l'abbé Roussier; ibid., 1781, in-4° : c'est une suite de l'ouvrage précédent; — *Essai sur l'histoire chronologique de plus de quatre-vingts peuples de l'antiquité;* ibid., 1788-1789, 2 vol. in-8°; — *Abrégé chronologique des principaux faits arrivés depuis la naissance d'Hénoch jusqu'à celle de Jésus-Christ;* ibid., 1789, in-8° : c'est un extrait de l'ouvrage précédent; — *Recueil de quelques petits vers, dédié à Adélaïde par le plus heureux des époux;* ibid., 1784, in-18; — *Mélanges de poésies*, dédiés à ma femme; ibid., 1782, in-18; — *Mémoires historiques sur Raoul de Coucy, avec un recueil de ses chansons en vieux langage, et la traduction de l'ancienne musique;* ibid., 1781, in-8°, et 2 vol. in-18; — *Tableaux topographiques, géographiques, historiques, pittoresques, physiques, littéraires et moraux de la Suisse;* ibid., 1780-1788, 4 vol. in-fol., ou 13 vol. in-4° : la partie minéralogique est de Besson; la partie historique et politique est en grande partie du général Zurlauben de Zug; la table analytique a été rédigée par Quétant; — *Lettres sur la Suisse, par un voyageur français;* ibid., 1783, 2 vol. in-8° : « Elles sont remplies, dit Ebel, d'erreurs, de faussetés, de traits de la plus crasse ignorance, accompagnés de la plus ridicule présomption; mais elles sont bien imprimées; » — *Histoire de Marion Delorme*, réimprimée à la suite des *Lettres de Ninon de Lenclos au marquis de Sévigné;* ibid., 1806, 3 vol. in-18; — *Relation des voyages de Saugnier à la côte d'Afrique, à Maroc, au Sénégal*, etc.; ibid., 1791-1799, in-8°; — *Pièces du procès de Henri de Talleyrand, comte de Chalais, décapité en* 1626; ibid., 1781, in-12 : cet ouvrage est encore intitulé *Recueil de pièces intéressantes pour servir à l'histoire des règnes de Louis XIII et de Louis XIV;* — *Lettre de Marion Delorme aux auteurs du Journal de Paris;* ibid., 1780, in-12; — *Recueil de pensées et maximes;* ibid., 1791, in-18; — *Voyage dans les Deux-Siciles*, traduit de l'anglais de Swinburne; ibid., 1785, 5 vol. in-8°; — *Voyage en Espagne*, traduit de l'anglais du même; ibid., 1787, in-8°; — *Mémoire sur la prétendue découverte faite en* 1788 *par des Anglais, suivi d'un projet de souscription au profit de la Pérouse;* ibid., 1790, in-8°; — *le Dormeur éveillé*, comédie; ibid., 1764, in-8°; — *Histoire abrégée de la mer du Sud;* ibid., 1791, 3 vol. in-8°; — une *Collection de romans*, en 13 vol. in-12. Laborde fut un des compositeurs les plus renommés dans le genre de la chanson : son *Recueil d'airs*, en 4 vol. in-8°, orné de gravures magnifiques, eut du succès. Il fit avec Berton la musique d'*Adèle de Ponthieu*, opéra de Saint-Marc; il fit seul celle d'*Ismène et Isménias*, ou *la Fête de Jupiter*, de l'*Annette et Lubin* de Marmontel; d'*Amphion*, de *la Cinquantaine*, de l'*Amadis* de Quinault, et de beaucoup d'autres. Il dessina aussi de très-belles cartes géographiques, dont quelques-unes sont encore recherchées. — Mad. DE LA BORDE, femme de Jean Benjamin, est auteur de plusieurs *poëmes* imités de l'anglais; Paris, 1785, in-18.

Quérard, *la France littéraire*. — Fétis, *Biograph. universelle des Musiciens*. — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*.

BORDE. *Voy.* LABORDE.

(1) On l'a souvent confondu avec le banquier espagnol Jean-Joseph de Laborde, mort à Paris le 18 avril 1794, et dont les deux fils périrent dans l'expédition de la Pérouse.

BORDEAUX (*Christophe* DE), poëte français, natif de Paris, vivait au seizième siècle. On a sur lui peu de détails. Il fut surnommé, sans que l'on en puisse dire le motif, *Leclerc de la Tannerie*. On a de lui : le *Recueil des chansons faites contre les huguenots*; — *les Ténèbres et Regrets des prédicants*; Paris, 1563 : ces deux ouvrages sont rares; — *le Varlet à louer, à tout faire*, poëme; Paris, Mesnier, sans date, et Rouen, Ab. Cousturier, également sans date; — *la Chambrière à louer, à tout faire*, autre pièce en vers. Ces ouvrages donnent une idée du caractère et des sujets que l'auteur traitait de préférence. Quoique zélé catholique, il fut licencieux dans ses écrits. Ce contraste se rencontrait fréquemment, comme on sait, à l'époque où il vivait.

Brunet, *Manuel du Libraire*. — La Croix du Maine, *Bibliothèque française*.

BORDELON (*Laurent*), écrivain dramatique et théologien français, né à Bourges en 1653, mort à Paris le 6 avril 1730. Il a fait un grand nombre d'ouvrages dont il confessait lui-même la faiblesse, et qu'il appelait plaisamment « ses péchés mortels, dont le public faisait la pénitence. » Tels sont : *les Diversités curieuses*; Amsterdam, 1699, 12 vol. in-12 : les trois premiers volumes portent le titre de *Diversités*; le 4e, celui de *Bigarrures ingénieuses*; le 5e, celui de *Livre à la mode*; le 6e, celui des *Malades en belle humeur*; les 7e et 8e, celui de *Lettres curieuses*; les 9e et 10e, celui d'*Histoire critique des personnes les plus remarquables de tous les siècles*; les 11e et 12e, celui de *Lettres curieuses de M. B****; — *Pieux sentiments sur les attributs de Dieu*; — *Théâtre philosophique*; Paris, 1692, in-12; — *Cent questions et réponses sur différents sujets*; 1704, 2 vol. in-12; — *Caractères naturels des hommes, en cent dialogues*; 1690, in-12; — *la Langue*; Paris, 1705, 2 vol. in-12; — *Entretiens curieux sur l'Astrologie judiciaire*; 1689, in-12; — *Sentiments chrétiens sur les honneurs, les richesses et les plaisirs*; — *Remarques ou réflexions critiques, morales et historiques, sur les plus belles et les plus agréables pensées des auteurs anciens et modernes*; 1690, in-12; — *Mital, ou Aventures incroyables, et toutefois et cætera*; Paris, 1708, in-12; — *la Véritable religion cherchée et trouvée*; ibid., 1708, in-12; — *le Voyage forcé de Beaufort*; ibid., 1709, in-12; — *les Imaginations extravagantes de M. Oufle*; ibid., 1710, 1754, 2 vol. in-12; — *Gongam, ou l'homme prodigieux transporté dans l'air, sur la terre et sous les eaux*; ibid., 1711, in-12; 1713, 2 vol. in-12; — *Almanach terrestre*; ibid., 1713, in-12; — *les Cheminées de Paris*; ibid., 1712, in-12; — *les Coudées franches, augmentées d'une mandragore pour garantir de la pauvreté*; ibid., 1713, in-12; — *le Supplément de Tasse-Roussi-Friou-Titave*; ibid., 1713, in-12; — *Histoire des tours de maître Gonin*; ibid., 1713 et 1714, 2 vol. in-12; — *la Cotterie des anti-façonniers*; — *la Belle éducation*, in-12; — *Dialogue des vivants*; Paris, 1717, in-12; — *les Caractères de l'Amitié*; ibid., 1702, in-12; — *le Livre sans nom*; ibid., 1695, in-12; — *Arlequin, comédien aux Champs-Élysées*; ibid., 1694, in-12; — *Molière, comédien aux Champs-Élysées*; ibid., 1695, in-12; — *Poisson, comédien aux Champs-Élysées*, ibid., 1710, in-12; — *Monsieur de Mortentrousse*; ibid., 1725, in-12; — *l'Esprit de Gui-Patin*; ibid., 1709, in-12 : on l'attribue aussi à Lancelot; — *les Aventures de ****, ou *les Effets surprenants de la sympathie*; ibid., 1713 et 1714, 5 vol. in-12. Selon Lenglet-Dufresnoy, cet ouvrage est de Marivaux. Bordelon répondait à ceux qui critiquaient ses ouvrages : « Je sais que je suis un mauvais auteur, mais du moins je suis un honnête homme. »

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*. — Quérard, *la France littéraire*. — *L'Europe savante*, mois de mars 1718.

***BORDENAVE** (*Jean* DE), théologien et canoniste français, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *État des Églises cathédrales et collégiales*; Paris, 1643 et 1653; — *État des Cours ecclésiastiques*, ou *de l'Autorité et Juridiction des grands vicaires et des officiaux et juges de l'Église*; ibid., 1655.

Catalogue de la Bibliothèque imp. de Paris. — Lelong, *Biblioth. hist. de la France* (éd. Fontette).

BORDENAVE (*Toussaint*), chirurgien français, né à Paris le 10 avril 1728, mort le 12 mars 1782. Son père, chirurgien de Paris, le prépara à sa profession par des connaissances accessoires, surtout dans les langues. A vingt-deux ans, Bordenave en possédait déjà plusieurs. Il fit les campagnes de Flandre en 1746. A son retour, il dut à ses connaissances en physiologie l'honneur d'être professeur de cette science au collége de chirurgie, et d'être membre de plusieurs sociétés savantes; il dut aussi à la considération dont il jouissait le poste de directeur de l'Académie royale de chirurgie et d'échevin de la ville de Paris. On a de lui : *Essai sur la physiologie*; Paris, 1756, in-12; 1764, in-12; 1787, 2 vol. in-12 : bon ouvrage pour l'époque où il parut; — une *Traduction des Éléments de Physiologie* de Haller; ibid., 1768, in-12; — *Remarques sur l'Insensibilité de quelques parties*; ibid., 1757, in-12; — *Mémoires sur le Danger des caustiques pour la cure radicale des hernies*; 1744, in-12; — *Dissertation sur les Anti-septiques*; Dijon et Paris, 1769, in-8°; — *Recherches anatomiques et expériences pour éclaircir la doctrine de Haller sur la distinction à établir entre la sensibilité et l'irritabilité*; — plusieurs *mémoires* intéressants, insérés dans les recueils de l'Académie des sciences et de l'Académie de chirurgie.

Éloy, *Dict. hist. de la médecine*. — Carrère, *Biblioth. de la Médecine*. — *Éloge de Bordenave*, dans les *Mémoires de l'Académie de chirurgie de Paris*, 1789, pag. 78.

BORDEREAU (*Renée*), surnommée *l'Angevin*, héroïne française, née à Soulaine, près d'Angers, en 1770; morte en 1828. D'une famille de villageois, elle puisa dans l'éducation pieuse et simple des paysans de ces contrées l'exaltation et le dévouement qui imprimèrent à la Vendée, durant cette période, un caractère si extraordinaire. Les excès et les vengeances dont l'Anjou fut le théâtre en 1793, la mort violente de quarante-deux parents de Renée, firent de la jeune Angevine un soldat. Elle s'enrôla comme cavalier dans l'armée vendéenne, et mérita dès lors par son courage le surnom de *brave l'Angevin;* et même lorsque son sexe fut découvert, elle déploya encore et partout le même sang-froid et la même valeur. On la voyait surtout aux avant-postes, où elle combattait au pistolet contre la cavalerie républicaine. Un fait qui donnera la mesure de ce qu'il y avait de viril dans le caractère de Renée, ce fut la vengeance qu'elle tira d'un oncle aux dénonciations duquel elle attribuait le massacre de sa famille. C'est elle-même qui raconte que, l'ayant rencontré à la tête d'un détachement ennemi, elle lui coupa le cou sans lui laisser le temps de souffler. Elle suivit l'armée dans son expédition outre Loire, et fut blessée dans plusieurs engagements. Après la déroute du Mans, elle prit part, en s'y distinguant toujours, à la guerre de tirailleurs qui suivit. Lors de la pacification, elle se retira dans ses foyers; mais elle fut arrêtée bientôt après, et demeura en prison jusqu'en 1814. A cette époque elle fut présentée au roi par M. de la Rochejaquelein, et offrit à ce prince les *Mémoires* qu'elle avait rédigés elle-même.

Mémoires de Renée Bordereau, dite l'Angevin, *touchant sa vie militaire dans la Vendée.* — *Galerie historique des Contemporains.*

BORDERIE (... DE), poëte français, né en Normandie en 1507. Il fut le contemporain et l'élève de Marot, qui lui donna dans quelques-uns de ses vers le titre de *Mignon* c'est la seule circonstance que l'on connaisse de la vie de Borderie, qui est maintenant tout à fait oublié, malgré son poëme de *l'Ange de Court,* qui semble cependant avoir fait quelque bruit à l'époque où il parut. Antoine d'Héroët venait de publier *la Parfaite Amye,* quand Borderie lui répondit par *l'Amye de Court;* Paris, 1542, in-8°. Ce poëme, auquel s'attacha aussi l'intérêt de la controverse, était écrit dans des principes tout à fait opposés à ceux d'Héroët: on y trouvait une imagination gracieuse et assez riche, une gaieté franche; et comme c'était l'époque où toutes ces querelles sur le mérite du sexe étaient en grande vogue, *l'Amye de Court* fut très-bien accueillie. Peut-être pourrait-on y comparer Borderie avec Villon, mais avec Villon purifié. *L'Amye de Court* tient un peu de *Dame Sidoine;* elle trouve que l'amour platonique est une chimère, et elle a mis dès sa jeunesse tout en usage pour plaire aux galants; mais elle a su préserver son cœur de toute atteinte, parce qu'elle a eu la sage précaution de le loger dans la *Tour de Fermeté,* dont la garde est confiée à *Honneur, Crainte* et *Innocence,* etc. Une autre production de Borderie est un *Voyage à Constantinople,* en vers de dix syllabes, où l'on retrouve quelques descriptions intéressantes, la versification heureuse et facile, les tournures aisées et l'expression aimable de l'auteur de *l'Amye de Court.*

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — Sainte-Beuve, *Tableau de la litt. au XVIe s.* — Violet le Duc, *Biblioth. poétique,* t. I, p. 168.

BORDERIES (*Étienne-Jean-François*), théologien français, né à Montauban le 24 janvier 1764, mort le 4 août 1832. Il fit ses études classiques à Paris, dans le collége de Sainte-Barbe, où il resta en qualité de maître jusqu'à la révolution. A cette époque, il émigra dans les Pays-Bas, pour ne pas prêter le serment qu'on exigeait alors des ecclésiastiques. Il se retira plus tard en Allemagne, d'où il revint en France dès que les circonstances le lui permirent. Il desservit d'abord, avec l'abbé Lalande, son ami, l'église de la Sainte-Chapelle. En 1802, Lalande fut nommé curé de Saint-Thomas d'Aquin. Borderies l'y suivit en qualité de vicaire, et dans cette paroisse établit un catéchisme, où le naturel de ses instructions, les heureux développements et la variété des exercices intéressaient ses jeunes auditeurs, et attiraient une foule nombreuse d'assistants. Il prêcha à la cour le carême de 1817, et y fit entendre une éloquence où se mêlaient à une haute piété une sensibilité profonde et une brillante imagination. Deux ans après, il fut appelé par le cardinal de Périgord, archevêque de Paris, au grand vicariat de ce diocèse et à l'archidiaconé de Saint-Denis. Cette dernière charge lui donnait la surveillance de toutes les paroisses rurales, ce qui ne l'empêchait pas de diriger dans la capitale un grand nombre de bonnes œuvres et de s'occuper du saint ministère. Borderies accompagna M. de Quélen à Rome, et il y reçut de la bouche de Léon XII le suffrage le plus flatteur : « Quand on n'aurait « pas tant de raisons d'honorer M. l'archevêque « de Paris, disait ce pontife, il suffirait, pour « l'apprécier, de jeter les yeux sur les hommes « distingués qui l'entourent. » En 1827, l'abbé Borderies fut nommé évêque de Versailles : il donna à ce diocèse un missel, un catéchisme, et un bréviaire, où quelques hymnes de sa composition rappellent que les muses latines ne furent pas étrangères à sa jeunesse. En 1830, il fut nommé premier aumônier de Mme la Dauphine, sans avoir en aucune façon sollicité un pareil honneur.

Les ouvrages de ce prélat ont paru seulement après sa mort; ils ont été publiés sous ce titre : *Œuvres de M. Borderies;* Paris, 1833, 4 vol. in-8° et in-12.

Notice sur la vie de M. Borderies, par un ancien du catéchisme.

* **BORDES** (*Basile*), prédicateur français, né vers 1588, mort en 1633. Son histoire est

singulière. Il était ermite de Notre-Dame-d'Étang, à Dijon, et avait un compagnon nommé frère Nicolas, qui lui confia un jour une somme d'argent assez considérable. Bordes succombant à la tentation de s'approprier ce riche dépôt, assassina frère Nicolas, répandit le bruit de sa mort, et s'en montra vivement affligé. Peu de jours après, ayant occasion de prêcher à Saint-Bénigne de Dijon, il parla longuement de la mort violente de Frère Nicolas, s'appesantit sur l'énormité de ce crime, et laissa échapper certaines expressions qui devinrent suspectes à quelques auditeurs, surtout à Pierre Saumaise de Chasans. Le prédicateur s'écriait « que l'assassinat serait découvert, et que les pierres parleraient. » L'événement vérifia ces paroles. Soit dévotion, soit curiosité, Saumaise de Chasans se rendit à Notre-Dame d'Étang. Il aperçut, à son entrée dans l'église, que sa présence avait fait pâlir le P. Bordes, qui célébrait en ce moment l'office divin, et qui, sans doute, s'imagina qu'on avait nommé M. de Chasans commissaire pour informer du meurtre. Un instant après, visitant la cuisine du cloître, il en trouva les pierres teintes de sang. Une longue procédure s'ensuivit, et le père Bordes, déclaré auteur de l'assassinat, fut condamné à être pendu. On a de lui : *Histoire de l'Image de Notre-Dame-d'Étang*; Dijon, Guyot, 1632, in-8°. JOSEPH BOULMIER.

Papillon, *Biblioth. des aut. de Bourgogne*, t. I, p. 10 et 11.

* **BORDES** (*Charles*), canoniste français, mort en 1706. On a de lui : *Vita Ludov. Thomassini* en tête du *Lexicon universel hébraïque* de ce dernier; Paris 1697; — *Supplément au Traité des édits et autres moyens spirituels et temporels dont on s'est servi de tous les temps pour maintenir l'unité de l'Église catholique* (sans nom d'auteur); ibid., 1703; — *Vie de Jules Mascaron, évêque d'Agen*, en tête de ses *Oraisons funèbres*; Paris, 1706.

Lelong, *Biblioth. histor. de la France* (éd. Fontette).

BORDESOULLE (*Étienne* TARDIF, comte DE), général français, né à Luzeret (Indre) le 4 avril 1771, mort le 4 octobre 1837. Il descendait de Jean Tardif, conseiller au Châtelet, qui paya de sa vie son dévouement à Henri IV. Après avoir fait ses études au collége de Bourges, il s'enrôla, à l'âge de dix-huit ans, dans le deuxième régiment de chasseurs à cheval, servit sous Custine, Pichegru, Laboissière (1), Moreau, à l'armée du Rhin; se trouva au combat de Naubourg, à la bataille de Novi (1799), où il fut blessé et confirmé dans le grade de chef d'escadron, et se distingua par plusieurs traits d'un courage héroïque (2). Sur le champ d'Austerlitz (1805), il gagna le grade de colonel, et enfonça un carré russe (9 juin 1807) au combat de Gustadt, où il reçut trois coups de baïonnette dans la poitrine : l'empereur y fit déposer les insignes de général de brigade. L'année suivante, il passa en Espagne, dispersa les débris de l'armée de Castaños à Aranjuez; et, à la bataille de Médelin (28 mars 1809), il fit prisonniers, avec sa brigade, six mille hommes d'infanterie espagnole. Trois mois après, on le retrouve à Wagram, ralliant une douzaine d'escadrons en désordre. En 1810 et 1811, il occupa le Mecklembourg où il s'acquit l'estime du prince régnant. Pendant la campagne de 1812, il commanda une brigade de cavalerie légère du premier corps, sous les ordres du prince d'Eckmühl; se distingua, le 30 juin, à Soleschnicky, et prit Mohilow (12 juillet). Sa belle conduite à la bataille de la Moskowa fut signalée dans le rapport du roi de Naples, daté de Mosaïsk; et il signala son dévouement pendant la retraite de Moscou. Nommé lieutenant général le 4 décembre 1812, il rentra en campagne l'année suivante, et, séparé forcément du corps d'armée du général Latour-Maubourg, il opéra isolément avec sa division aux batailles de Lützen et Bautzen. A Dresde, il fit cinq mille prisonniers sur l'ennemi, et prit une part active à la bataille de Leipzig, où il remplaça le général Latour-Maubourg, qui avait eu la jambe emportée au début de l'action. La campagne de France devint pour lui le théâtre d'efforts plus valeureux encore : à Champ-Aubert, à Vaux-Champs, aux combats de Villeneuve et de Valjouan, sa cavalerie décida la victoire; à Laon, il s'ouvrit en désespéré un passage au travers de l'ennemi, contribua à la reprise de Reims, défendit le pont d'Arcis-sur-Aube, et combattit, d'étape en étape, jusque sur les hauteurs de Paris, qu'il occupa pendant douze heures. Après les capitulations, il commandait le premier corps de cavalerie au camp d'Essonne, sous les ordres du maréchal Marmont. Le 4 avril, lorsque l'abdication de l'empereur eut été annoncée à l'armée, il suivit avec ses régiments le mouvement que le général Souham opéra sur Versailles, en vertu du traité conclu par le maréchal Marmont avec le prince de Schwarzenberg; deux jours plus tard, il contribua, par l'énergie de son caractère et la confiance qu'il inspirait aux soldats, à apaiser le commencement de sédition qui se manifesta dans les rangs des corps d'armée; puis il dirigea et cantonna ses régiments en Normandie.

Dès ce moment, le général de Bordessoulle consacra son épée au service des Bourbons, et les suivit en exil. Rentré en France avec Louis XVIII, toute sa sollicitude se tourna vers l'armée, et il organisa la division de grosse cavalerie de la garde, dont il eut le commandement. Nommé successivement député de l'Indre et de la Charente, aide de camp de Monsieur, gentilhomme

(1) Il épousa, en 1800, la belle-sœur de ce général.

(2) Ces traits sont consignés sur un état de services annexé au brevet d'un sabre d'honneur qui lui fut décerné en 1802. On y lit ces lignes, tracées de la main même du général Moreau : « Quelque récompense que cet officier réclame, il y a tous les droits possibles; il n'a jamais combattu sans s'être fait distinguer : et ce n'est pas exagérer son éloge, que d'assurer qu'il n'y a pas, dans les troupes à cheval de la république, d'officier supérieur qui ait rendu des services plus distingués. » *Voy. Notice sur le général de Bordessoulle*; Paris, 1838.

d'honneur de monseigneur le duc d'Angoulême, commandeur de l'ordre de Saint-Louis, grand'-croix de la Légion d'honneur, enfin gouverneur de l'École polytechnique en 1822, il y établit le régime militaire et l'uniforme qui subsistent encore aujourd'hui. En 1823, nommé général en chef du corps de réserve de l'expédition d'Espagne, il entra à Madrid le 25 avril, quitta cette ville le 1er juin, marcha sur Séville pour délivrer le roi, et dispersa complétement à Santa-Cruz et à Vilches la colonne de Plasencia. Arrivé à Cordoue, il apprit que les cortès avaient enlevé le monarque à Cadix : aussitôt, par une marche rapide, il se porta sur cette ville, y établit, de concert avec l'escadre de l'amiral Hamelin, un commencement de blocus, repoussa avec moins de six cents hommes l'attaque des troupes constitutionnelles qui débouchaient de l'île de Léon au nombre de neuf cents, et prépara enfin les moyens qui amenèrent, sous les yeux du duc d'Angoulême, le beau fait d'armes du Trocadéro. En récompense de ses services, le roi l'éleva à la pairie le 9 octobre 1823, et, le 30 mai 1830, Charles X lui conféra l'ordre du Saint-Esprit. Deux mois plus tard, la dynastie de la branche aînée des Bourbons fit place à celle de la branche cadette. Le général de Bordessoulle, qui avait pressenti ces événements, sans avoir pu les prévenir par ses conseils, accompagna la famille royale jusqu'à Rambouillet. Sept ans après, une maladie cruelle, suite de ses nombreuses blessures, le conduisit rapidement au tombeau; il mourut dans son château de Fontaine (Oise), à l'âge de soixante-six ans et six mois.

Son fils unique, *Frédéric-Adolphe*, comte DE BORDESSOULLE, né le 25 mai 1804, ancien page de Charles X, fit, comme officier de cavalerie, la campagne de 1823. Il épousa, le 6 juin 1830, Mlle Laure Sellière, et s'est fait connaître par plusieurs travaux littéraires, parmi lesquels on remarque des *Poésies*; Paris, 1836, vol. in-8°.

Macdonald, *Éloge du général de Bordessoulle*, 1839.

BORDEU (*Antoine* DE), médecin français, né en 1696 à Iseste, dans le Béarn. Il eut pour son temps une grande instruction; cependant il est moins connu par lui-même que par la réputation de son fils Théophile. On a de lui : *Dissertation sur les Eaux minérales du Béarn*; Paris, 1749-1750, in-12. Bordeu travailla au *Journal de Baréges*, et inséra dans le *Journal des Savants*, année 1725, des réflexions sur les idées innées.

Biographie médicale.

BORDEU (*Théophile* DE), médecin français, fils du précédent, né à Iseste, en Béarn, le 22 février 1722; mort le 24 novembre 1776. A l'âge de vingt ans, il soutint, pour parvenir au grade de bachelier dans l'université de Montpellier, une thèse intitulée *de Sensu generice considerato Dissertatio*, qui renferme le germe de tous les ouvrages qu'il publia depuis. Le mérite de cette thèse engagea ses professeurs à le dispenser d'une partie des actes ordinairement exigés pour la licence. En 1746 il se rendit à Paris, où il se fit bientôt une grande réputation. Ayant pris ses grades dans cette ville en 1755, il fut nommé médecin de l'hôpital de la Charité, et mourut subitement, la nuit du 23 au 24 novembre 1776. Une mélancolie profonde, produite, à ce que l'on prétend, par une goutte vague, précéda ses derniers jours; on le trouva mort dans son lit. La facilité avec laquelle il exerçait sa profession, son éloignement pour les remèdes, et sa confiance dans la nature, lui ont quelquefois attiré le reproche de ne pas croire beaucoup à la médecine. Mais ses doutes étaient d'autant moins blâmables, qu'il s'occupa sans cesse à rendre les ressources de son art plus certaines. Il était l'adversaire de Boerhaave trop naturaliste, et l'ami personnel, le correspondant de Stahl, l'illustre chef de l'école spiritualiste, qu'on appelle à tort *animiste*, et dont Hippocrate est réellement le maître. Ses ouvrages sont : *Lettres sur les Eaux minérales du Béarn*; Amsterdam, 1746 et 1748, in-12; — *Recherches anatomiques sur la Position des glandes*; 1751, in-12; — *Dissertation sur les Écrouelles*; 1751, in-12; — *Dissertation sur les Crises*; 1755, in-12; — *Recherches sur le Pouls par rapport aux crises*; 1772, 4 vol. in-12 : cet ouvrage, où l'auteur fait preuve d'une grande sagacité, a été traduit en plusieurs langues, et suscita de vives polémiques; — *Recherches sur quelques points de l'histoire de la médecine*; 1764, 2 vol. in-12; — *Recherches sur le tissu muqueux ou l'organe cellulaire, et sur quelques maladies de poitrine*; Paris, 1766, in-12; — *Traité des Maladies chroniques*, tome Ier, in-8°, 1776.

Gardam, *Éloge hist. de Th. de Bordeu*; Paris, 1778, in-8°. — Roussel, *Éloge hist. de M. Th. Bordeu*; ibid., 1778, in-8°. — Richerand, *Notice sur la vie et les ouvrages de Th. de Bordeu*; Paris, 1817, in-8°.

BORDEU (*François* DE), médecin français, frère du précédent, né à Pau en 1734, mort vers la fin du dix-huitième siècle. On a de lui : *De sensibilitate et mobilitate partium, theses aliquot*; Montpellier, 1757, in-4°; — *Dissertation sur les dragées antivénériennes, jointes aux eaux de Baréges pour les maladies vénériennes*; — *Précis d'observations sur les eaux de Baréges et autres du Bigorre et du Béarn*; Paris, 1760, in-12.

Biographie médicale.

* **BORDIER** (*Jacques-Charles*), peintre français, du commencement de ce siècle. Élève de Regnault, il sut se faire distinguer à son tour. Un *Hippolyte banni* commença sa réputation : il y règne, en effet, de la vigueur et de l'harmonie. Parmi ses autres œuvres, celles qui méritent d'être citées sont : *Hippolyte luttant contre le monstre*; 1814, pour le Musée de Dijon; — *la Mort d'Hippolyte*; — des *portraits*, etc.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

BORDIER (*N.*), comédien français, mort au mois d'août 1789. Il s'est fait connaître par ses talents sur le théâtre des Variétés à Paris. Il y

avait, dans son jeu, de l'abandon, un naturel agréable et plein de gaieté. Enthousiaste des principes de la révolution, il s'en fit l'apôtre, et voulut les propager. Venu à Rouen sous prétexte d'une mission pour les subsistances, il fut accusé d'y avoir fomenté une insurrection, arrêté, jugé et pendu dans les vingt-quatre heures. Bordier conserva son sang-froid jusqu'au dernier instant, et monta en plaisantant sur l'échelle. Peu de jours avant sa mort, il jouait un rôle dans lequel se trouvait ce lugubre pronostic : « Vous verrez que je serai pendu pour arranger cette affaire-là. » La société des jacobins de Paris l'accusa de dévouement pour le duc d'Orléans. La mémoire de Bordier a été réhabilitée à Rouen dans une fête publique en 1793.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*. — Jean-André Bourlain, *Mort de Bordier, acteur des Variétés* (sans date).

BORDIER-MARCET (*G.-A.*), mécanicien suisse, natif de Genève, mort à Paris en mars 1835. Élève et successeur d'Argand, il appliqua les principes de la science à l'amélioration du mode d'éclairage. On a de lui : *la Parabole soumise à l'art*, ou *Essai sur la catoptrique de l'éclairage, descriptif des nouvelles combinaisons; propriétés de la parabole appliquées au système d'éclairage économique à grands effets de lumière, avec brevet d'invention;* Paris, 1819, in-8°; — *Notice descriptive d'un fanal à double aspect, pour un phare à feu mobile; de ses effets catoptriques et de ses avantages;* ibid., 1822, in-8°.

Annales de l'industrie nationale et étrangère.

* **BORDIN** (*François*), médecin et mathématicien italien, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *Chiliades quæsitorum et responsorum mathematicorum ad cognitionem universi pertinentium;* 1573.

Vossius, *De scientiis mathematicis.*

* **BORDING** (*Anders*), poëte danois, né le 21 janvier 1619 à Ripe, mort en 1677. Il étudia la théologie à Soroë, et fut appelé à Copenhague, où il rédigea de 1666 à 1677, par ordre du roi Christian V, le premier journal danois, *le Mercure danois*, qui parut tous les mois, et dont tous les articles étaient en vers alexandrins. Ses œuvres poétiques furent recueillies dans une édition in-4° (*Anders Bordings poetishe skrifter*), par M. Rostgaard; Copenhague, 1743.

P. L. M.

Moller, *Cimbria litterata*. — Kraft et Nyerup, *Dansk-Norsk Litteratur-Lexicon.*

* **BORDING** (*Laurent*), frère d'André Bording, poëte, antiquaire et théologien danois, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il acquit une certaine célébrité comme poëte. On a de lui : *Monumenta diœceseos Ripensis vetusta literis exsculpta runicis*, dans les *Monumenta danica* de Worms.

Moller, *Cimbria litterata.*

BORDING (*Jacques*), médecin hollandais, né à Anvers le 11 juillet 1511, mort à Copenhague le 1er septembre 1560. Il étudia les langues anciennes à Louvain, devint régent au collége de Lisieux, puis principal du collége de Carpentras. Enfin, il étudia la médecine à Montpellier et à Bologne, où il fut reçu docteur vers 1540. Après avoir embrassé le protestantisme, il vint pratiquer son art à Anvers; mais ses opinions religieuses lui ayant suscité des embarras, il se retira successivement à Hambourg, à Rostock et à Copenhague, où il fut nommé médecin de Christian III, roi de Danemark. On a de Bording : *Physiologia, hygiena, pathologia, tres medicinæ partes Rostochii et Hafniæ publice enarratæ;* ouvrage posthume, publié par les soins de Battus; Rostock, 1591, in-8°; — *Enarrationes in sex libros Galeni de tuenda valetudine, accessit auctoris consilia quædam illustrissimis principibus præscripta;* ibid., 1595, in-4°; ouvrage posthume; — *Anti-Calvinia*, manuscrit inédit.

Adam, *Vitæ eruditorum*. — Van der Linden, *De Scriptoribus medicis*. — André, *Biblioth. Belg.* — Winding, *Acad. Hafn.* — Moller, *Cimbria litterata*. — Bartholin, *Dissert. de medicis danicis.*

* **BORDING** (*Philippe*), fils de Jacques, médecin néerlandais, né à Anvers le 1er mai 1542, mort à Stralsund en 1565. Il fut élevé et instruit à Hambourg et à Copenhague, et fut reçu docteur en médecine dans cette dernière ville. On a de lui un ouvrage sur *le Mérite et l'emploi de l'émétique.*

Moller, *Cimbria litterata.*

* **BORDINUS** (*Jean-François*), jurisconsulte, historien et théologien italien, mort en 1609. Il fut prêtre de la congrégation de l'Oratoire, et archevêque d'Avignon. Il a laissé : *Vitæ romanorum Pontificum;* — *De Rebus gestis Sixti V, pontificis romani;* — *Epitome Annalium Baronii.*

Hoffmann, *Lexicon universale.*

* **BORDLEY** (*John Beale*), agronome américain, né vers 1726, mort à Philadelphie en 1804. Il fut membre du conseil exécutif du Maryland, et laissa : *Forsth's Teatise on fruit-trees, with notes;* — *Sketches on Rotation of Crops*, 1792; — et des *Essais d'agriculture;* Philadelphie, 1799.

Carter, *American Biographical Dictionary.*

* **BORDOCHI** (*François-Marie*), jurisconsulte italien, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *le Gare di sdegno, d' amore e di gelosia;* Bologne, 1674; — *Fragmenti poetici del conte Boselli, publicati*, etc.; ibid., 1685; — *Decisiones tum in criminalibus, tum in civilibus peregrinis quæstionibus discussis;* Rome, 1686; — *i Marmi letterari, ovvero Iscrizioni, Epitaffi e Memorie genealogiche sepolcrali ed istoriche in Bologna;* imprimé vers 1686 au rapport de Fontana, mais qui paraît s'être perdu.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BORDONE** (*Giacomo*), peintre génois, qu'Orlandi nomme à tort *Borbone* vivait dans

la première moitié du dix-septième siècle. A peine sorti de l'atelier d'Andrea et Ottavio Semini, il peignit un tableau et quelques portraits qui le mirent en réputation. Un de ses rivaux, jaloux de ses succès, lui versa une boisson empoisonnée, et sa raison fut à jamais égarée.

E. B—N.

Ticozzi, *Dizionario*. — Orlandi, *Abbecedario*.

BORDONE (*Pâris*), peintre italien, né à Trévise en 1500, mort à Venise en 1570. Il entra dans l'atelier du Titien, qui ne tarda pas, dit-on, à devenir jaloux de son élève, qui se vit forcé de le quitter. Livré à lui-même, Bordone n'en étudia pas moins les ouvrages du Titien, tout en y joignant l'imitation de ceux du Giorgione. Plus tard, il sut se créer un style original, plein de grâce, qui le place dans l'école vénitienne, immédiatement après le Titien, Giorgione, Tintoret et Véronèse. Son coloris est riant et varié, son dessin fin et délicat, sa manière de composer habile et judicieuse; ses costumes enfin sont choisis et drapés avec goût. Appelé en France par François Ier en 1528, il fit le portrait de ce prince et de la plupart des personnages de sa cour. De retour à Venise, riche de la fortune paternelle et de celle qu'il devait à son talent, il partagea le reste de sa vie entre la peinture, la musique et les belles-lettres, qu'il n'avait jamais abandonnées.

Le chef-d'œuvre de Pâris Bordone est le tableau célèbre de *l'Anneau de saint Marc*, qu'il avait peint pour la *Scuola di San-Marco*, et qui, après avoir figuré au musée impérial de Paris, est retourné, en 1815, prendre place dans celui de Venise. Quoique les personnages soient à peine de demi-nature, ce tableau est d'une grande composition par l'étendue, l'ordonnance et l'exécution. L'architecture est un modèle de perspective, de vérité, de finesse; et les personnages sont remarquables par la variété des attitudes, et la vie qui les anime. Venise possède plusieurs autres ouvrages de ce maître; les principaux sont: *le Christ mort*, au palais royal; — une *Cène*, à *San-Giovanni in Bragora*; — *le Martyre de saint André*, à l'église Saint-Job; — enfin *Saint Augustin* et des *Anges*, à celle de Saint-André. Dans le reste de l'Italie, nous trouvons à Trévise un *Paradis* dans l'église d'Ognissanti, et *les Mystères évangéliques* à la cathédrale; à Bellune, un *Saint Sébastien* à l'église Sainte-Croix; à Milan, à *Sancta-Maria di San-Celso*, *la Vierge et saint Jérôme*, beau tableau d'autel, *Saint Roch* et *deux prophètes* à fresque; au musée de Brera, un *Baptême de J.-C.*; à Florence, quatre portraits à la galerie publique, et un *Homme tenant un violon* au palais Borghèse; à Gênes enfin, au palais Grillo-Cataneo, un curieux *portraits* de *Luther et de Dorothée, sa maîtresse*. A la Pinacothèque de Munich, Pâris Bordone est représenté par deux tableaux: une *Madone avec saint Roch et la Madeleine*, et un *Portrait de femme*. A Dresde, sont de lui une *Sainte Famille avec saint Jérôme et sainte Élisabeth*; *Apollon entre Marsyas et Midas*; *la Vierge en adoration devant son fils*; et *Diane conduisant deux lévriers*. Le musée du Louvre possède le beau tableau de *Vertumne et Pomone*, un portrait d'homme, et un portrait présumé de Philippe II et de son précepteur.

Pâris Bordone eut un fils, dont il fut le maître; mais on peut voir, par son tableau de *Daniel* à Sainte-Marie Formose, combien il resta en arrière de son père.

E. Breton.

Ridolfi, *Vite de' pittori veneti*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Winckelmann, *Neues Mahler-Lexikon*.

BORDONI (*Benoît*), peintre en miniature et géographe italien, natif de Padoue, mort en 1529 ou 1531. Il exerça d'abord son art dans sa ville natale, et s'établit ensuite à Venise. Après s'être adonné quelque temps à l'étude de l'astrologie, il abandonna cette vaine science pour s'appliquer à la géographie. Suivant Fontanini et Tiraboschi, il fut père du célèbre Jules-César Scaliger, et n'était pas étranger à la littérature ancienne. On a de lui : une *Description de l'Italie*, qu'il dédia au cardinal François Cornaro; — *Isolario, nel quale si ragiona di tutte l' Isole del Mondo con li loro nomi antichi e moderni*, etc.; Venise, 1528, 1534, 1562, in-fol. : c'est une description de toutes les îles alors connues, dont il donne les noms anciens et modernes, en y joignant l'histoire, les traditions, les mœurs et les coutumes de leurs habitants. — Avant ces deux ouvrages, Bordoni avait édité plusieurs dialogues de Lucien, traduits par plusieurs auteurs.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — D. Clément, *Bibl. curieuse*.

***BORDONI** (*Benvenuto*), médecin italien, natif de Padoue, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *Disputatio continens Theoremata logica, mathematica, naturalia et medica*; Padoue, 1563.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***BORDONI** (*Jules-César*), poëte italien, membre de l'Académie des *Affidati*, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Rime amorose*; Padoue, 1629.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BORDONI (*Placide*), littérateur italien, né à Venise en 1736. Après avoir fait ses études chez les PP. Somasques *in Murano*, il embrassa l'état ecclésiastique, et professa successivement la rhétorique et la philosophie. On a de lui : la traduction italienne de l'*Horace* de Corneille; — de l'*Iphigénie* de Racine; — des *Discours choisis* de Cicéron; Venise, 1789, 3 vol. in-8°; 1795, 5 vol. in-8°; — les cinq derniers volumes des *Annali d' Italia*, de Muratori; Venise, 1790-1820, 48 vol. in-8°; — *Ormesinda, ossia i Cavalieri della mercede*, tragédie; Brescia, 1807, in-8°.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*.

BORDONIO (*Joseph-Antoine*), théologien italien, né à Turin le 22 février 1682, mort en

1742. Il entra dans la compagnie de Jésus en octobre 1696, et, après deux années de noviciat, il professa successivement les belles-lettres à Pignerol et à Gênes. En 1703, il occupa à Turin une chaire de rhétorique, et fut chargé, en 1708, de diriger les études du marquis de Suse. Quatre ans après, le marquis de Trivié, envoyé comme ambassadeur en Angleterre, prit Bordonio pour chapelain de l'ambassade. On a de lui : *Beatus Aloysius Gonza, de parente triumphator*, drame en vers latins; Pignerol, 1700; — *la Liguria in pace*, *scherzo pastorale*, etc.; Gênes, 1702, in-4°; — *Eduino, tragedia*; Turin, 1703, in-4°; — *Discorsi per l'esercizio della buona morte*; Venise, 3 vol. in-4°, dont les deux premiers en 1740, et le 3e en 1751.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BORE (*Catherine* DE). *Voy.* BORA.

*BOREAU (*Victor*), littérateur français contemporain. On a de lui : *Poëmes et chants lyriques*; Paris, 1829; — *la Renaudie*, ou *la Conjuration d'Amboise* (chronique de 1560); Paris, 1834; — *Histoire de France*; Paris, 1839; — *Jehanne Thielement*, ou *le massacre de Vassy*, 1562; Paris, 1836; — *les Reistres* (Chronique des guerres de religion); Paris, 1837; — *Histoire Sainte*; Paris, 1837; — *Histoire Grecque*; Paris, 1837; — *Histoire Ancienne*; Paris, 1837; — *Histoire du Moyen Age*; Paris, 1838; — Avec M. Lafon : *Histoire d'Angleterre*; Paris, 1837; — Avec M. Duchiron : *Histoire Moderne*; Paris, 1838; — Avec M. de Lillebonne : *Histoire Romaine*; Paris, 1842; — *Cours complet et méthodique de Géographie*; Paris, 1838; — *Tableaux synoptiques d'Histoire universelle*; Paris, 1838; — Avec M. Lartigue : *Cours méthodique d'Histoire naturelle*; Paris, 1839.

Quérard, supplément à *la France littéraire*. — *Journal de la librairie*.

BORÉE (*Vincent*), poëte tragique français, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *le Florus de la maison de Savoie*; Lyon, 1564; — *Rhodes subjuguée par Amédée IV, comte de Savoie*, tragédie en vers; — *Béral victorieux sur les Genevois*, tragédie; — *Tomyre victorieuse*, tragédie; — *Achille victorieux*, tragédie en vers; — *la Justice d'Amour*, pastorale; Lyon, 1627; — *les Peintures morales*, recueil mi-parti prose et vers.

Bibliothèque du Théâtre Français. — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*.

BOREL DE BRETIZEL. *Voy.* BRETIZEL.

BOREL (*Pierre*), médecin, chimiste et antiquaire français, né à Castres, dans le Languedoc, vers 1620; mort en 1689. Il étudia la médecine à Montpellier, et vint, en 1641, la pratiquer dans sa ville natale. Il employa une partie de sa fortune, qui était fort modeste, à fonder un des cabinets d'histoire naturelle les plus remarquables de son temps, et dont il donna la description. En 1653, il vint à Paris, fut nommé médecin ordinaire du roi, et entra, en 1674, à l'Académie des sciences. Voilà tout ce que l'on sait de sa vie. Ses ouvrages sont : *Catalogue des raretés du cabinet de P. Borel*; Castres, 1645, in-4°; 2e édition, imprimée à la suite de l'ouvrage suivant : — *les Antiquités, Raretés, Plantes, Minéraux et autres choses considérables de la ville et comté de Castres, d'Albigeois, et des lieux qui sont à ses environs, avec l'histoire de ses comtes, évêques; avec un recueil d'inscriptions romaines*, etc.; ibid., 1649, in-8°; — *Historiarum et observationum medico-physicarum centuria prima et secunda*, etc.; ibid., 1653, in-8°; Paris, 1657, in-8°; Francfort, 1670, in-8°; ibid., 1676, in-8°; avec *la Vie de Descartes*, par Borel, les *Observationes medicinales raræ* d'Isaac Cattier, les *Observationes* de J. Rhodius, le *Tractatus de Affectibus omissis* d'Arnold Boot, et les *Consultationes* de P.-M. Rossi; — *Bibliotheca Chimica, seu Catalogus librorum philosophicorum hermeticorum, in quo quatuor millia circiter auctorum chimicorum, vel de transmutatione metallorum, re minerali et arcanis, tam manuscriptorum quam in lucem editorum, cum eorum editionibus, usque ad annum 1653 continentur*; Paris, 1654, in-12; Heidelberg, 1656, in-12 : c'est une nomenclature de titres de livres qui intéressent l'histoire de la chimie; — *De vero telescopii inventore, cum brevi omnium conspicillorum historia; ubi de eorum confectione ac usu, seu de effectibus agitur, novaque quædam circa ea præponuntur; accessit etiam centuria observationum microscopicarum*; la Haye, 1655, in-4°; ouvrage fort curieux, dans lequel l'auteur prend pour la première fois le titre de médecin du roi : les *Observationes microscopicæ* ont été réimprimées à part; ibid., 1656, in-4°; — *Trésor des recherches et antiquités gauloises, réduites en ordre alphabétique, et enrichies de beaucoup d'origines, épitaphes, et autres choses rares et curieuses, comme aussi de beaucoup de mots de la langue thyoise ou theuthfranque*; Paris, 1655, in-4° : livre plein de recherches et d'érudition; on le trouve avec des additions dans le *Dictionnaire étymologique* de Ménage, 1750, 2 vol. in-fol.; — *Discours prouvant la pluralité des mondes*; Genève, 1657, in-8°; trad. en anglais, 1658, 1660, in-8°; — *Auctarium ad vitam Peirescii*; la Haye, 1655, in-4°; — *Commentum in antiquum philosophum Syrum*; ibid., 1655, in-8°; — *De Curationibus sympatheticis*, opuscule inséré dans le *Theatrum Sympatheticum*; Nuremberg, 1662, in-4°; — *Hortus, seu Armamentarium simplicium plantarum et animalium ad artem medicam spectantium, cum brevi eorum etymologia, descriptione, loco, tempore et viribus*; Castres, 1667, in-8°; — *Poëme à la louange de l'im-*

primerie; — *Carmina in laudem regis, reginæ, et cardinalis Mazarini*. Ces deux derniers ouvrages, mentionnés à la fin du *Trésor des recherches et antiquités gauloises*, paraissent être encore inédits. F. H.

Sax, *Onomasticon literarium*, t. IV, p. 834. — Nicéron, *Mémoires*, t. XXXVI, p. 218. — F. Hoefer, *Histoire de la Chimie*, t. II.

BOREL (*Pierre-François-Thomas* DE), comte de Manerbe, général français, né en 1685, mort le 2 novembre 1762. Il entra au service en 1703, et prit part à toutes les guerres que la France eut à soutenir de 1703 à 1740. A cette époque Borel fut nommé brigadier, et continua de servir, tant à l'armée du Mein qu'en basse Alsace et en Flandre, jusqu'en 1744. Il combattit à Fontenoy, et se trouva aux siéges de Tournay, d'Oudenarde et de Dendermonde (1745). Il fit encore les campagnes de 1746 et 1747, à la suite du roi, qui le nomma lieutenant général en 1748, après la bataille de Laufeld.

Gazette de France. — De Courcelles, *Dictionnaire des Généraux français*.

* **BOREL** (*Petrus*), journaliste et littérateur français, né à Lyon le 28 juin 1809. Il fut architecte avant de se consacrer aux lettres. Il écrivit ensuite dans plusieurs journaux. L'école romantique le compte parmi ses adeptes les plus zélés; et ses écrits sont empreints d'un caractère de bizarrerie qui s'accorde parfaitement avec les fantaisies des novateurs, et n'exclut pas des inspirations souvent heureuses. On a de Borel : *Rhapsodies*; Paris, 1831; — *Champavert, contes immoraux*; Paris, 1833; — *le Livre de beauté*; Paris, 1833; — *Comme quoi Napoléon n'a jamais existé*; ibid., 1838; — *Madame Putiphar*; ibid., 1839; — des articles publiés dans les *Cent et Un*.

Quérard, supplément à *la France littéraire*. — Le recueil des *Cent et Un*, Paris, 1838.

* **BOREL D'HAUTERIVE** (*André-François-Joseph*), frère de Petrus Borel, né à Lyon le 6 juillet 1812, historien et littérateur français. Docteur en droit, élève de l'École des chartes, et attaché aux travaux historiques du gouvernement, il a publié : *Annuaire de la Pairie et de la Noblesse de France et des Maisons souveraines de l'Europe*; 1842 et 1843, et années suivantes; — *Précis historique sur la maison royale de Saxe*; Paris, 1843. M. Borel d'Hauterive rédige la *Revue historique de la noblesse de France*.

Quérard, suppl. à *la France littéraire*. — *Journal de la librairie*.

* **BORELL** (*Jean*), médecin et naturaliste, né à Fénestrelles, dans le Dauphiné, le 22 décembre 1684; mort le 12 janvier 1747. Lors de la révocation de l'édit de Nantes, il quitta la France, et vint s'établir avec sa famille à Zurich. Il étudia la médecine à Marbourg, et y devint professeur en 1711. On a de lui : *Dissertatio de Plantis verno tempore efflorescentibus*; Marbourg, 1706, in-4°; — *Dissertatio de Singultu*; ibid., 1707, in-4°; — *Dissertatio de Apoplexia*; ibid., 1720, in-4°.

Strieder, *Hessische Gelehrt. Geschichte*.

* **BORELL** (*Philippe-Jacques*), médecin, fils de Jacques Borell, naquit à Marbourg en 1715, et mourut le 23 décembre 1760. Il étudia à Strasbourg, et devint, en 1749, professeur à l'université de sa ville natale. On a de lui : *Dissertatio de Catarrho suffocativo*; Marbourg, 1734, in-4°; — *Dissertatio de Colica*; ibid., 1737, in-4°; — *Dissertatio de Salivatione artificiali*; ibid., 1752, in-4°; — *De causa sanitatis ob nimiam quantitatem nocivam*; ibid., 1758, in-4°.

Strieder, *Hessische. Gelehrt. Geschichte*.

* **BORELLI** (*Camille*), jurisconsulte napolitain, natif d'Oliveto, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il a laissé : *Discorso cattolico et Apologia historica*; — *Commentaria super pragmaticis regis Ferdinandi I*; — *De magistratuum edictis*; — *Decisiones universæ*.

Toppi, *Biblioteca Napoletana*.

BORELLI (*Jean-Alfonse*), célèbre médecin et physicien, né à Naples le 28 janvier 1608, mort le 31 décembre 1679. Il était fils d'un officier qui avait servi dans les armées de Philippe III, roi d'Espagne. Il montra, fort jeune, un goût décidé pour les mathématiques, et essaya d'en appliquer les principes à la médecine. Il fut, avec Bellini, le chef de la secte iatromathématicienne, et imagina le premier de soumettre aux règles de la mécanique les phénomènes de l'économie animale, particulièrement les mouvements musculaires.

Borelli enseigna ses doctrines à Pise et à Florence, où il s'acquit l'estime des princes de Médicis. Ayant trempé dans la révolte de Massini, il se retira à Rome, où il passa le reste de sa vie sous la protection de Christine, reine de Suède. Il mourut dans la maison des clercs réguliers de Saint-Pantaléon, où il avait enseigné les mathématiques.

Ses ouvrages sont : *le Cause delle febri maligne*; 1649, in-12; — *Euclides restitutus, seu prisca geometriæ elementa facilius contexta*; Paris, 1658, in-4°; ouvrage souvent réimprimé; — *De renum usu judicium*; Strasbourg, 1664, in-8°; — une édition d'Apollonius de Perge, *Conicorum libri V, VI et VII*, d'après la traduction latine d'Abraham des Echelles, avec des notes; Florence, 1661, in-fol.; — *Theorice Medicæarum planetarum ex causis physicis deductæ*; Florence, 1666, in-4° : l'auteur y essaya, avant Newton, d'établir la théorie des mouvements des satellites de Jupiter d'après les principes de l'attraction (1); — *De Vi percussionis liber*; Bologne, 1667, in-4°; — *Osservatione intorno alla virtù ineguali degli occhi*; mémoire inséré dans le

(1) *Voy.* Montucla, *Histoire des mathématiques*, t. IV.

Journal de Rome, année 1669, p. 11, et traduit en français dans la quatrième *Conférence* de J.-B. Denis, 1er novembre 1672 : l'auteur y soutient que l'œil gauche perçoit les objets plus distinctement que l'œil droit ; — *De Motionibus naturalibus a gravitate pendentibus Liber*; Reggio, 1670, in-4°; — *Meteorologia Ætnæ, sive historia et meteorologia incendii Ætnæi anni MDCLXIX; accessit Responsio ad Censuras R. P. Honorati Fabri contra suum librum de Vi percussionis*; Reggio, 1670, in-4°; — *Elementa conica Apollonii Pergæi, et Archimedis opera nova breviori methodo demonstrata*; Rome, 1679, in-12; — *De Motu animalium*, t. II; le t. I traité *de Motionibus conspicuis animalium*, etc. ; Rome, 1680, in-4°; le t. II, *de Causis motus musculorum*, etc.; ibid., 1681, in-4°; Leyde, 1685, in-4°; réimprimé dans la *Bibliotheca anatomica* de Marget, Genève; la meilleure édition est de Jean Bernoulli; Leyde, 1711, in-4° : c'est l'ouvrage le plus important de Borelli, qui le laissa inachevé; il fut mis au jour par le général des clercs réguliers de Rome; — *Tractatus duplex de Vi percussionis, et de motionibus naturalibus a gravitate pendentibus, ad intelligentiam operis de Motu animalium apprime necessarius*, etc., publié par les soins de J. Broen; Leyde, 1686, in-4°. L'auteur y démontre, entre autres, que les muscles, considérés comme puissance, sont très-défavorablement disposés relativement aux os, considérés comme leviers. F. H.

Nicéron, *Mémoires*, t. XVIII, p. 287. — Hagen, *Memoriæ Philosophorum*, etc.; Francfort, 1710, in-8°. — *Éloge de J.-A. Borelli*, en tête de l'édition du *de Motu animalium*. — Vigneul-Marville, *Mélanges*, t. II, p. 132. — Haller, *Bibliotheca anatomica*. — Sax, *Onomasticon literarium*, V, 40.

BORELLI (*Jean-Alexis*), littérateur français, né à Salernes, dans la Provence, en 1738; mort à Berlin vers 1810. Après avoir fait de bonnes études dans sa patrie, il alla se fixer en Prusse. Il y fut accueilli par Frédéric II, et se lia avec les littérateurs qui l'entouraient. Nommé professeur et membre de l'Académie de Berlin, il prêta son concours aux travaux de cette société. On a de lui : *Système de la Législation*, ou *Moyen que la bonne politique peut employer pour former à l'État des sujets utiles*; Berlin, 1768, 1791, in-12; — *Discours sur l'Émulation*; Berlin, 1774, in-8°; — *Discours sur le vrai Mérite*; ibid., 1775, in-8°; — *Discours sur l'Influence de nos sentiments sur nos lumières*; ibid., 1776, in-8°; — *Plan de réformation des études élémentaires*; la Haye, 1776, in-8°; — *Éléments de l'Art de penser*; Berlin, 1778, in-8°; — *Discours sur l'instruction du roi de Prusse, concernant l'Académie des Gentilshommes*; 1783, in-8°; — *Monument national pour l'encouragement des talents et des vertus patriotiques*, ou *Galerie prussienne de peinture, de sculpture et de gravure, consacrée à la gloire des hommes illustres*; 1788, in-4°; — *Introduction à l'étude des beaux-arts*, ou *Exposition des lois générales de l'imitation de la nature*; 1789, in-8°; — *Considérations sur le dictionnaire de la langue allemande, conçu par Leibnitz, et exécuté sous les auspices du comte de Hertzberg*; Berlin, 1793, in-8°; — *Journal de l'Instruction publique* (en collaboration avec Thiébault), 1793-1794, vingt-huit cahiers, formant 8 vol. — Borelli a encore édité deux ouvrages de Frédéric II : *Mémoires historiques, politiques et militaires du comte de Hordt, Suédois et lieutenant général des armées prussiennes*, 1805, 2 vol. in-8°; — *Caractère des différents personnages les plus marquants dans les différentes cours de l'Europe*; 1808, 2 vol. in-8°.

Quérard, *la France littéraire*.

BORELLI (*Jean-Marie*), littérateur français, né en Provence le 2 mai 1723, mort à Marseille le 7 avril 1808. Il entra chez les jésuites, et, après leur suppression, il obtint à Avignon un canonicat, dont il fut privé par la réunion du Comtat à la France. Il en fut dédommagé plus tard par une chaire de belles-lettres au lycée de Marseille. On a de cet auteur : *Architectura, carmen*; Lyon, 1746, in-8°; — *Recueil de poésies françaises et latines*; Avignon, 1780, in-8°. — Les *Mémoires de l'Académie de Marseille* renferment quelques ouvrages de Borelli, entre autres un *Discours sur l'Organisation qui pourrait assurer la prospérité des sociétés savantes*.

Quérard, *la France littéraire*.

***BORETIUS** (*Mathieu-Ernest*), médecin allemand, né le 18 mai 1694 à Lötzen (Prusse), mort le 4 octobre 1738. Il se destina d'abord à l'état ecclésiastique, qu'il quitta ensuite pour étudier la médecine à Leyde. Il séjourna quelque temps en Angleterre, devint en 1723 membre de l'Académie royale de Berlin, et en 1727, professeur à l'université de Könisberg. On a de lui : *Dissert. de hieraciis prussicis*; Leyde, 1720, in-4°; — *Specimen Observationum exoticarum, sistens famosam Anglorum variolas per inoculationem excitandi methodum, cum ejusdem phænomenis et successionibus, prouti nuper in carcere Londinensi Newgate, auctoritate publica, in sex personis capite damnatis, feliciter fuit instituta*; Königsberg, 1724, in-4°; — *de Epilepsia ex depresso cranio*; ibid., 1727, in-4°; — *Anatome plantarum et animalium analoga*; ibid., 1727, in-4°; — *Musæum Boretanum, sive Catologus præparatorum anatomicorum rerumque naturalium*; ibid., 1739, in-4°. H.

Arnold, *Hist. de l'univ. de Königsberg*.

BORGARUCCI, en latin **BORGARUTIUS** (*Prosper*), médecin italien, natif de Canziano près de Gubbia, vivait au milieu du seizième siècle. Il eut pour maître Vesali, professa en 1564 l'anatomie à Padoue, et fut en 1567 appelé à Paris en qualité de médecin du roi Charles IX; mais

il revint déjà l'année suivante à Padoue. Outre quelques traductions italiennes, on a de lui : *Della contemplazione anatomica sopra tutte le parte del corpo umano;* Venise, 1564, in-8° : ce livre, traduit en latin, servit longtemps de base à l'enseignement de l'anatomie; — *Arcana partim medica, partim chemica, libri III*, ex Gab. Fallopio; Venise; 1565, in-8°; — *Trattato di Peste;* Venise, 1565; — *de Morbo gallico Methodus;* Padoue, 1566; Venise, 1567 : l'auteur prescrit déjà les frictions mercurielles, mais avec réserve, puisqu'on leur attribuait la propriété d'éteindre la faculté prolifique; — *Chirurgia magna* de Vesale; Venise, 1569, in-8° : cet ouvrage posthume fut imprimé d'après un manuscrit que Borgarucci avait acheté à Paris; — une édition augmentée de la *Descrizione d'Italia*, de Léandre Alberti. H.

Bayle, *Dictionnaire critique.— Biographie medicale.*

* **BORGASIO** (*Paolo*), jurisconsulte italien, né à Feltri, dans la Marche de Trévise, vers 1466; mort en 1541. Il étudia à Padoue et à Bologne, et fut un des élèves du célèbre jurisconsulte Felino Sandeo. Devenu docteur en droit, il pratiqua de vive voix et par écrit la jurisprudence, devint chanoine, et fut élevé par Léon X aux plus hautes dignités. C'est ainsi qu'il fut nommé vice-légat, gouverneur général du patrimoine de Saint-Pierre dans la Toscane, et évêque de Padoue. Il fut encore chargé de gouverner l'Ombrie, sous Paul III. Mais le besoin de se livrer aux études qu'il avait toujours aimées le porta (chose rare parmi les fonctionnaires de tous temps) à résigner toutes ses dignités et à se retirer dans son pays natal. On a de lui : *Tractatus de Irregularitatibus et Impedimentis ordinum, officiorum et beneficiorum ecclesiasticorum, et Censuris ecclesiasticis et dispensationibus super eis* (sans date). V. R.

Ghilini, *Teatro d'Uomini letterati*, II, 206.

BORGER (*Élie-Anne*), théologien flamand, né à Joure, dans la Frise, en 1785; mort en 1820. Il fit ses études à l'université de Leyde, où il fut reçu docteur, et nommé, en 1807, lecteur d'herméneutique sacrée. En 1812, un décret de l'empereur des Français le désigna comme professeur adjoint. A la restauration de l'université de Leyde; en 1815, Borger obtint une chaire de théologie, dont il se démit pour professer les belles-lettres. Le chagrin qu'il éprouva par la perte successive de ses deux femmes, qui moururent en couches, hâta la fin de ses jours. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont la liste complète se trouve dans le discours rectoral de M. Smallenburg, prononcé, le 8 février 1821, à l'université de Leyde; les plus remarquables sont : des *Sermons*, 2 vol.; — une explication de l'*Épître aux Galates;* — *Disputatio de Mysticismo;* 2e édit., la Haye, 1820, etc.

Biographie universelle (édition belge).

BORGHÈS. *Voyez* BOURGEOIS (*Jean*).

BORGHÈSE, famille romaine originaire de Sienne, où, depuis le milieu du quinzième siècle, elle occupe les places les plus éminentes. Le pape Paul V, qui appartenait à cette famille et fut élu en 1605, combla ses parents d'honneurs et de richesses. En 1607, il nomma son frère FRANCESCO BORGHÈSE commandant des troupes qu'il envoya contre Venise pour y faire respecter ses droits. Il donna à MARC-ANTOINE, fils de Giov.-Battista, un autre de ses frères, la principauté de Sulmone, lui assura un revenu annuel de 200,000 écus, et lui fit obtenir le titre de grand d'Espagne. Il éleva un autre de ses neveux, SCIPION CAFFARELLI, à la dignité de cardinal, et lui permit de prendre le nom de Borghèse. C'est ce dernier surtout qu'il enrichit, en lui livrant les biens confisqués de la malheureuse famille de Cenci. Ce même pontife a fait bâtir la villa Borghèse, non loin de la porte *del Popolo*, à Rome. C'est de Marc-Antoine, mort en 1658, que descend la famille de ce nom qui existe encore aujourd'hui. Son fils GIOV.-BATTISTA épousa *Olimpia Aldobrandini*, une des plus riches héritières de l'Italie, qui le rendit possesseur de la principauté de Rossano. MARC-ANTOINE II, fils du précédent, mort en 1729, acquit de grandes richesses en prenant sa femme dans la famille de Spinola. Son fils, CAMILLO-ANTONIO-FRANCESCO-BALDASARRE, devint son héritier, s'allia par un mariage avec la maison Colonna, et mourut en 1763. Le fils aîné de celui-ci, MARCO-ANTONIO III, né en 1730, devint en 1798 sénateur de la république romaine, et mourut en 1800. Par lui se termina, en 1769, le procès séculaire avec la famille Pamfili au sujet de la succession Aldobrandini. [*Enc. des g. du m.*]

Litta, *Sur les familles célèbres de l'Italie.*

BORGHÈSE (*Camille*), fils du précédent, prince de Sulmone et de Rossano, ci-devant duc de Guastalla, né à Rome le 19 juillet 1775, mort à Florence le 10 avril 1832. Il était un des plus riches propriétaires de l'Italie. Quand les Français entrèrent dans la Péninsule, il servit dans leur armée, se montra très-attaché à leur cause, à celle des idées libérales, et surtout au général Bonaparte. Celui-ci, flatté du dévouement de ce rejeton d'une des plus illustres familles d'Italie, l'appela à Paris en 1803. Camille Borghèse y vint, et épousa, le 6 novembre de la même année, la sœur cadette de Napoléon, *Pauline*, veuve du général Leclerc. En 1804, il fut nommé prince français et grand-croix de la Légion d'honneur. Lors de la guerre contre l'Autriche en 1805, il fut promu au grade de chef d'escadron de la garde impériale; bientôt après il fut nommé colonel, et quelques années plus tard général de division. Après la fin de cette guerre, il fut fait duc de Guastalla, dont sa femme obtint la principauté. Après avoir pris part, en 1806, à la campagne contre la Prusse et la Russie, et avoir été envoyé à Varsovie pour préparer les Polonais à une insurrection, l'empe-

reur le nomma (1810) gouverneur général des provinces transalpines. Depuis ce temps il tint sa cour à Turin, et se fit aimer des Piémontais. Après l'abdication de Napoléon, il cessa toute relation avec la famille Bonaparte, et se sépara de sa femme, dont il avait à se plaindre. Lorsqu'en 1815 le roi de Sardaigne revendiqua les biens nationaux piémontais, avec lesquels le gouvernement français avait payé les 8 millions qui avaient servi à l'acquisition des objets d'art de la villa Borghèse, on rendit au duc la plus grande partie de ces objets d'art, qu'on reprit à la France. Le prince Borghèse vendit sa terre de Lucedio en Savoie, et alla résider à Florence. Pendant son séjour à Rome en 1826, le pape Léon XII le traita avec beaucoup de distinction, comptant de sa part sur des legs en faveur des institutions pieuses. Le prince mourut à Florence, et eut pour héritier *François* BORGHÈSE-ALDOBRANDINI, né à Rome en 1777, qui, ayant partagé les sympathies de son frère pour Napoléon, avait aussi reçu de celui-ci le titre de prince français et d'autres distinctions. Il épousa la fille de la comtesse Alexandre de la Rochefoucauld, dame d'honneur de Joséphine, devint colonel, et grand écuyer de l'empereur. [*Enc. d. g. du m.*]

Tipaldo, *Biografia degli Ital. illustri*. — *Biographie nouvelle des Contemporains*. — *Biographie des Hommes vivants*. — Rabbe, *Biographie des Contemporains*. — Litta, *Familles célèbres de l'Italie*.

* **BORGHESE** (*Giovanni-Ventura*), peintre de l'école romaine, né vers 1640 à Città-di-Castello, mort en 1708. Élève de Pierre de Cortone qu'il aida dans ses travaux, il fut chargé, après la mort de ce maître, de terminer le grand tableau qu'il avait commencé pour le collége de la *Sapienza*. On voit aussi à Rome, dans l'église de Saint-Nicolas de Tolentino, deux bons tableaux de Borghèse, *le Couronnement de la Vierge* et *l'Annonciation*; et à Saint-Dominique de Pérouse, un *Martyre de saint Pierre*. Borghese résida plusieurs années en Allemagne, et y peignit à fresque, principalement à Prague. E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*. — Ticozzi, *Dizionario*. — B. Gambini, *Guida di Perugia*.

* **BORGHESE** (*Girolamo*), peintre de l'école piémontaise, né à Nice, travaillait vers 1500. On voit dans cette ville et dans celle de Bassignano plusieurs tableaux d'autel, avec cette inscription: *Hieronymus Burgensis, Niciæ Palearum pinxit*. Ticozzi, tout en rapportant cette inscription, donne à l'auteur de ces tableaux le nom de Borgiani. Les ouvrages de ce peintre conservent la sécheresse des maîtres de la fin du quinzième siècle. E. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*.

BORGHESE (*Ippolito*), peintre napolitain, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Habile imitateur de Francesco Curia, il vécut presque toujours loin de sa patrie, où il n'a laissé qu'un seul ouvrage important, une *Assomption*, placée dans la petite église de la Banque des Deux-Siciles. Une autre *Assomption*, également estimée, fut peinte par Borghesi en 1620 pour la cathédrale de Pérouse.

E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizonario*.

BORGHÈSE (*Marie-Pauline* BONAPARTE). *Voy.* NAPOLÉON (sœur de).

* **BORGHESI** (*Bernardin*), humaniste italien, natif de Sienne, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il publia : *Sei primi Libri di Virgilio, tradotti*; Venise, 1540 et 1544; in-8°; — *l'Opere di Virgilio, tradotte da diversi autori*; Florence, 1556, et Venise, 1593.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BORGHESI (*Diomède*), littérateur italien, natif de Sienne, mort dans la même ville en 1598. Il vécut longtemps hors de sa patrie, d'où quelque faute de jeunesse l'avait obligé, dit-on, de s'exiler; et il ne lui fut possible d'y rentrer qu'en 1574. Il n'y demeura pas longtemps, et visita tour à tour Bologne, Rome, Venise, Reggio, Padoue, Brescia, Turin, etc. Le grand-duc Ferdinand de Médicis lui donna le titre de son gentilhomme, afin de le fixer à sa cour, et, en 1589, le nomma à une chaire de langue toscane, qu'il venait de créer à Sienne. Borghesi réussit à y attirer un grand concours d'auditeurs; il était bon orateur, poëte remarquable et fort versé dans la langue toscane. Membre de l'Académie des *Intronati*, il en fut l'un des plus fermes soutiens; il y portait le nom de *lo Svegliato* (l'Éveillé), par allusion à la vivacité de son esprit et à ses longues veilles : il travaillait effectivement quinze heures, soit de jour, soit de nuit. On a de cet écrivain : *Rime, libro primo*; Padoue, 1566, in-8°; *secondo libro*; ibid., 1567, in-8°; *terzo volume*; ibid., 1568, in-8°; *quarto volume*; Pérouse, 1570, in-8°; *quinto volume*; Viterbe, 1571, in-8° : Borghesi les désavoua comme un ouvrage de sa jeunesse, tout à fait indigne de lui; — *Lettere famigliari*; Padoue, 1578, in-4°; — *Lettere discorsive, prima parte*; Padoue, 1584, in-4°; *seconda parte*; Venise, 1584, in-4°; *terza parte*, éditée après la mort de Diomède, par ses deux frères Pierre et Claude Borghesi; Sienne, 1603, in-4°; les 3 part. en un seul vol., Rome, 1701, in-4°. — Des discours et des poésies insérés dans divers recueils, ses *Observations sur le Décaméron* de Boccace, et un *Traité sur la langue toscane*, sont restés inédits, ainsi que plusieurs autres travaux philologiques.

Ginguené, *Histoire littéraire d'Italie*, t. IX.

* **BORGHESI** (*Dominique-Antoine*), jurisconsulte, humaniste et officier italien, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Après avoir été reçu docteur en droit, il devint capitaine au service de Venise d'abord, et d'Espagne ensuite. Dans sa vieillesse il cultiva les lettres, et publia: *Degli Uffizii, Catone Maggiore e Lelio di M. Cicero, volgarizzati*, etc.; Lucques, 1753.

Paitoni, *Biblioteca degli autori antichi volgarizzati*; Venise, 1766. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BORGHESI** (*Flaminia*), femme poëte italienne, vivait au dix-huitième siècle. Ses poésies se trouvent dans les *Poesie di Rimatrici viventi*; Venise, 1716, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BORGHESI (*Giovanni*), médecin italien, vivait dans la dernière moitié du dix-septième siècle. Voulant augmenter ses connaissances médicales, il s'attacha aux missions envoyées dans les grandes Indes par la Propagande; mais il ne put supporter la funeste influence du climat, et mourut victime de son dévouement à la science. Il ne reste de lui qu'une lettre en latin, datée de Pondichéry, novembre 1703, et contenant la relation de son voyage, avec des observations sur la médecine, l'histoire naturelle, et particulièrement sur la botanique. Cet opuscule a été traduit en italien par Crescimbeni, qui l'a intitulé *Lettera scritta da Pondisceri*; Rome, 1705, in-12.

Biographie médicale.

* **BORGHESI** (*Louis*), jurisconsulte italien, natif de Sienne, mort le 17 juillet 1561. Il professa le droit dans sa ville natale. On a de lui: *Aurea repetitio super legem primam de Judiciis*; Sienne, 1542.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BORGHESI** (*Bartolomeo*), l'un des plus savants numismates et le plus habile épigraphiste de l'époque actuelle, est né à Savignano près de Rimini, dans la Romagne, vers l'an 1780. Fils d'un homme dont le goût pour l'antiquité s'était fait remarquer dans son pays, et qui y avait rassemblé une riche collection de médailles, le jeune Borghesi tourna de bonne heure ses regards vers les études sérieuses : il s'occupait à déchiffrer à Ravenne les chartes poudreuses de Saint-Vital, lorsqu'il s'aperçut que cette docte poussière et ces caractères effacés fatiguaient en lui l'organe de la vue. Telle est la circonstance qui changea la direction première de ses aspirations vers le passé, et qui lui fit préférer les souvenirs du monde romain à ceux du moyen âge. Il augmenta dès lors avec un zèle éclairé le médaillier de son père, dont il a fait une des plus riches collections numismatiques qui existent en Italie, et joignit l'étude de l'épigraphie à celle des médailles. Il avait fait à Rome de sérieux travaux sur les manuscrits épigraphiques de la Vaticane, et sur les nombreuses inscriptions rassemblées dans les musées ou les palais de la ville éternelle, lorsque les troubles qui agitèrent l'Italie en 1821 l'engagèrent à se retirer sur le haut du mont Titan, dans la petite république de Saint-Marin. C'est là qu'il prépare depuis un grand nombre d'années la suite complète des Fastes consulaires et triomphaux, œuvre immense qu'il ne cesse de fortifier des documents nouveaux que lui apportent les recherches tentées par les archéologues de toutes les nations, et autour de laquelle il groupe de nombreuses monographies sur les sujets les plus divers de l'antiquité romaine, toutes les fois que l'application des inscriptions peut les faire envisager sous un jour meilleur. Dès l'année 1820, il avait publié les *Nuovi frammenti di Fasti consolari Capitolini*, 2 vol. in-4°; depuis, il n'a cessé d'enrichir divers recueils, tels que les *Mémoires de l'Académie des sciences de Turin*, le *Giornale Arcadico de Rome*, les *Annales de l'Institut archéologique*, l'*Académie romaine d'Archéologie*, le *Bulletin napolitain*, etc. Il a donné de précieux mémoires où l'on trouve, sur les institutions militaires, sacerdotales, municipales, politiques des Romains, la plus saine doctrine, appuyée sur des textes épigraphiques que sa critique judicieuse a su rendre irrécusables. La publication des articles de M. Borghesi, au nombre de plus de cent, et dispersés dans des recueils périodiques appartenant à divers États, serait un des plus grands services que l'on pût rendre à l'histoire de l'empire romain. Deux fois depuis quelques années on a formé le dessein de publier un *Corpus universale inscriptionum latinarum*, et deux fois M. Borghesi a appuyé cette docte entreprise, toujours ajournée, de toute l'autorité de son nom et des promesses les plus formelles d'un concours actif. C'est lui qui avait inspiré au Danois Kellermann, son élève, le projet de publication protégé par la Prusse, le Danemark et la Bavière, projet si malheureusement interrompu par la mort du jeune épigraphiste. Lorsque M. Villemain, ministre de l'instruction publique, voulut à son tour réaliser ce plan gigantesque, qui aurait éclairé l'histoire et la chronologie de lumières si nouvelles, M. Borghesi promit à la France son grand travail sur les fastes consulaires, qui eût si dignement inauguré le recueil complet des monuments épigraphiques du monde romain. Des dignités académiques, d'honorables distinctions, ont témoigné de la reconnaissance des corps savants ou des gouvernements pour le savant modeste qui depuis tant d'années consacre toutes ses forces aux progrès de la science. M. Borghesi est correspondant de l'Institut de France, associé de l'Académie de Berlin, décoré de la Légion d'honneur, de l'Aigle rouge de Prusse, et de plusieurs autres ordres. A l'avénement de Pie IX, alors que le mouvement littéraire avait pris en Italie un essor tout nouveau, M. Borghesi fut appelé par le gouvernement pontifical à la chaire d'archéologie de l'université de Bologne; mais il refusa de quitter le petit État dont il s'est fait une patrie, et fit nommer à sa place M. Rocchi, son élève, qui apporte dans son enseignement les excellentes traditions puisées aux leçons d'un si bon maître.

V.

* **BORGHETTI** (*François*), théologien et poëte italien, mort en 1693. Il appartenait à l'ordre des Capucins, et périt dans un tremblement de terre qui éclata à Catane. On a de lui : *Poesie meliche*; Bologne, 1660.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BORGHINI (*Raphaël*), poëte et littérateur italien, vivait dans la dernière moitié du seizième siècle. Par un scrupule honorable, mais exagéré, il avait cru que la culture de la poésie était incompatible avec la pratique de la vertu : il résolut donc d'abandonner les muses; mais son ami intime, Baccio Valori, imposa silence à ses appréhensions. C'est ce que Raphaël Borghini rappelle dans la dédicace de l'un de ses ouvrages. On a de lui : *la Diana pietosa, commedia pastorale in versi*; Florence, 1585, in-8°; — *la Donna costante*, comédie, Florence, 1582; Venise, 1589 et 1606, in-12; — *l' Amante furiosa*, comédie; Florence, 1583; Venise, 1597, in-12; — *il Riposo, in cui si tratta della pittura e della scoltura de' più illustri professori antichi e moderni*; Florence, 1584, in-8°; 2° édit., avec une préface par Bottari; Florence, 1730, in-4°.

Ginguené, *Histoire de la Littérature italienne*, t. VI.

BORGHINI (*Vincent*), antiquaire italien, né à Florence le 29 octobre 1515, mort le 15 août 1580. Il entra dans l'ordre des Bénédictins le 24 juin 1532; et en 1552, étant prieur du monastère de Florence, il fut mis par le grand-duc Cosme Ier à la tête de l'hôpital de Sainte-Marie-des-Innocents. Sa conduite dans la direction de cette administration importante, et les nombreuses améliorations qu'il y apporta, le firent universellement estimer. En 1574, Borghini fut chargé de prendre possession du diocèse de Florence au nom d'Alexandre de Médicis, nommé archevêque de cette ville, mais obligé de résider à Rome. Plus tard, notre modeste bénédictin refusa l'archevêché de Pise, que lui offrit le grand-duc François, successeur de Cosme Ier. Il préféra aux grandeurs épiscopales l'administration de l'hôpital auquel il s'était dévoué. Il ne se permettait d'autre distraction que l'étude des antiquités utiles à l'histoire de Florence. Il était aussi fort versé dans la langue toscane, qu'il s'occupa à perfectionner. Quand on voulut réduire le *Décaméron* de Boccace à la régularité exigée par le concile de Trente, Borghini fut un des commissaires chargés de ce travail, et composa seul, assure-t-on, les *Annotazioni e discorsi* publiés à ce sujet l'année suivante. Enfin, par son goût éclairé pour les beaux-arts, il mérita la confiance des peintres et des architectes, qui se soumettaient à ses conseils; et il fut nommé, par le grand-duc Cosme, vice-président de l'Académie *del Disegno*. N'oublions pas que son caractère et ses qualités lui concilièrent la bienveillance des hommes les plus distingués de la ville de Florence, tels que Pierre, Vettori, Varchi, Valori, Lorelli, Léonard, Salviati, etc.; et le Tasse ne dédaignait pas de le consulter sur ses ouvrages. On a de Borghini deux volumes de discours intitulés *Discorsi di monsig. D. Vincenzo Borghini, parte prima, recati a luce da' deputati per suo testamento*; Florence, 1584, in 4°; *seconda parte*; Florence, 1585, in-4°. L'ouvrage entier contient douze discours, qui traitent, entre autres, *sur l'Origine de Florence, sur celle de Fiesole; sur la Toscane et ses villes; sur les Municipes et les Colonies des Romains; sur les Colonies latines; sur les Fastes; des Armes et des familles florentines; de la Monnaie florentine; de l'église et des évêques de Florence*, etc. Borghini a laissé, en outre, des traités, sous forme de lettres, relatifs aux arts et à d'autres sujets; ces traités se trouvent dans les *Prose Fiorentine*, etc.

Tiraboschi, *Storia della Lett. ital.*

BORGIA (*César*), prélat et guerrier italien, mort le 12 mars 1507. Il était le deuxième des enfants que Rodrigues Lenzuoli d'Aragon, depuis Alexandre VI, eut de Rosa Vanozza. César avait à peine fini ses humanités, qu'il obtint l'archevêché de Pampelune. Doué d'esprit et de goût, il fit de ses dispositions un brillant usage dans ses thèses de théologie; mais, après les avoir soutenues, il ne s'occupa plus ni de religion ni de science. Son père, devenu pape sous le nom d'Alexandre VI, affecta d'abord, tout en l'appelant à l'archevêché de Valence, une sorte d'impartialité et même de rigueur à son égard; « mais bientôt emporté, dit Guichardin, par la passion effrénée qu'il avait pour l'élévation de ses enfants, et qui lui fit même dédaigner le nom de neveux, que ses prédécesseurs avaient accordé à ceux qui leur devaient le jour, » il le nomma cardinal. Cependant cette dignité, César, emporté par son ambition vers d'autres grandeurs, ne l'appréciait qu'autant qu'elle lui valait de riches bénéfices. Son frère aîné, *Jean*, duc de Gandie (royaume de Valence), destiné au monde, lui semblait plus heureux. Il eut cependant occasion de se produire à son tour, et de rendre à son père de plus éclatants services que le duc. Charles VIII ayant résolu de recommencer les expéditions de ses prédécesseurs en Italie, de reconquérir le royaume de Naples et d'en faire un arsenal pour ses guerres en Orient, Alexandre VI, pour le repousser, s'allia avec le roi Alphonse II, en stipulant des avantages pécuniaires, soit pour lui, soit pour ses enfants. Cependant quand Charles VIII fut devant les murs de Rome, le pontife, alarmé de ses progrès, se hâta, pour préserver sa capitale d'une invasion, de traiter avec ce prince. Il en obtint la paix sans peine, et la jura sans bonne foi. Charles VIII, connaissant son adversaire, exigea que le cardinal César l'accompagnât dans son expédition, à titre d'otage. Cependant l'armée française avait à peine quitté Rome, que le fils d'Alexandre trouva moyen de s'échapper. Les stratagèmes et les négociations auxquels il venait de prendre part l'avaient convaincu de sa capacité pour les affaires, et les exploits du roi de France achevèrent d'irriter l'ambition qui le dévorait. La fortune du duc de Gandie le remplissait depuis longtemps de jalousie. Un crime affreux et un changement de

carrière furent les premiers résultats de ses réflexions. Jusqu'alors on avait remarqué que, loin de s'opposer à l'élévation de son frère, il y avait toujours aidé; et l'on eût dit qu'il travaillât pour lui-même, en portant son père à amasser tant de biens et d'honneurs sur la tête du duc. Ces honneurs et ces biens, César Borgia sut tout à coup se les approprier. Le duc de Gandie mourut assassiné; et, quoique l'opinion générale attribuât au cardinal le meurtre de ce prince généralement aimé, rien ne l'empêcha de recueillir sa riche succession. Fatigué de la pourpre, César se hâta de la déposer. Son père, qui avait besoin du bras d'un guerrier aussi dévoué que devait l'être un tel fils, se hâta d'approuver ce changement. Gratifié des duchés de Gandie et de Bénévent, des comtés de Terracine et de Ponte-Corvo, César, pour s'assurer un royaume, aspira à la main d'une des filles du roi de Naples. Mais ce prince refusa de légitimer, par cette alliance, une usurpation dont il entrevoyait le dessein. Alexandre et son fils, vivement affectés de cette résistance, portèrent alors leurs regards d'un autre côté. Le nouveau roi de France, Louis XII, pour pouvoir épouser Anne de Bretagne, demandait à se séparer de sa femme, Jeanne de France, sœur de Charles VIII. Le fils du pape fut chargé de porter au roi la dispense pontificale, et obtint, pour prix de cette grâce, le duché de Valentinois, avec une pension de 20,000 écus et la paye d'une compagnie de 100 hommes, ainsi que la promesse des secours les plus efficaces pour les conquêtes qu'il méditait en Italie. Louis XII poussa plus loin sa faveur, et lui fit donner en mariage la fille de Jean d'Albret, roi de Navarre. La carrière des conquêtes était désormais ouverte à César Borgia. L'an 1499, il entra en Italie avec Louis XII, fut nommé par son père général et gonfalonier des États de l'Église, et commença peu après l'attaque de la Romagne, dont il avait résolu de faire un royaume. Louis XII lui ayant donné un corps de 8,000 hommes, le jeune conquérant enleva successivement aux feudataires du saint-siége les villes d'Imola, de Forli, de Césène, de Pesaro, de Rimini, de Faënza; obtint en 1501 l'investiture de la Romagne, et y joignit bientôt la principauté de Piombino. Rien ne l'arrêtait dans ses entreprises, ni la justice, ni les traités anciens, ni même ceux qu'il jurait. Il prenait les places en assurant la vie et les biens à ceux qui les défendaient; quand elles étaient livrées, il les pillait, et faisait étrangler, empoisonner ou pendre ceux qui comptaient sur l'effet des conventions qu'il avait signées.

Pour s'emparer de Camerino, il demanda des secours au duc d'Urbino; les ayant obtenus, il prend d'abord Urbino, puis Camerino. Le roi de France, touché de la clameur générale, des cris d'indignation qui s'élèvent contre tant de violences, retire ses troupes à César Borgia; mais il les lui rend, sur la demande d'Alexandre VI. César, aussitôt qu'il en a le pouvoir, étend ses spoliations sur les chefs qui l'ont secondé. Une ligue générale se forme contre lui; mais 3,000 Suisses et de fallacieuses promesses ramènent à lui les déserteurs. Les imprudents comptent sur sa parole, et se flattent de lui avoir montré qu'il ne peut se passer d'eux; il achève ses conquêtes, puis les fait mettre à mort et s'empare de leurs possessions. On assure qu'Alexandre allait le proclamer *roi de la Romagne*, de la Marche et de l'Ombrie; mais cela est plus douteux, la papauté ne comportant pas de royauté dans ses États. Cette considération était la seule qui s'opposât au projet de César. Cependant le poison, qui, à ce qu'on a lieu de croire, trancha les jours d'Alexandre VI, et affecta son fils d'une maladie si grave qu'à peine il lui resta la force de s'emparer des trésors du Vatican, mit aussi fin à sa carrière politique. Abandonné de la plupart de ses capitaines, de ses troupes et du roi de France; obligé par le pape Jules II, dont il était le prisonnier, d'ordonner aux chefs qui lui étaient demeurés fidèles la remise des places qu'il avait confiées à leur garde; livré au roi d'Espagne par Gonzalve de Cordoue, qui lui avait fait à Naples un accueil trompeur, et successivement privé du fruit de ses spoliations, de ses biens et de ses honneurs, par les princes d'Italie, par Jules II, par le roi de France, il fut enfermé dans le château de Medina-del-Campo. Au bout de deux ans il parvint à s'en échapper, et à gagner les États de son beau-frère le roi de Navarre. Il combattit les Castillans dans l'armée de ce dernier, lorsqu'en 1507 il fut tué d'un coup de lance sous les murs de Pampelune, siége de son premier diocèse.

Ses mœurs étaient aussi dissolues que celles de de Lucrèce, sa sœur. Jamais il n'avait reculé devant aucun genre de violence; ni la vertu, ni le rang, ni même la politique, n'avaient jamais dérobé une victime à sa passion. Cependant il fit souvent preuve de sobriété, et sacrifia quelquefois les plaisirs vulgaires à ceux de l'ambition. Ainsi que sa sœur, il protégea les lettres, et trouva des panégyristes qui célébrèrent son génie comme son goût. Son nom se prêtait trop aisément aux plus flatteuses allusions, pour que les orateurs du temps les lui eussent épargnées. Ils ont fait de ce nouveau César non-seulement un conquérant, mais un grand homme d'État. Machiavel lui a emprunté les principaux traits de son *il Principe*.
[M. MATTER, dans l'*Enc. des g. du m.*]

Gordon, *Alexandre VI et les Borgia*.—Tommasi, *Vita del duca di Valentino*; 1655, in-4°. — *Vie de C. Borgia* (en allem.); Berlin, 1784, in-8°. — Machiavel, *il Principe*.

BORGIA (*Lucrèce*), princesse italienne, vivait dans la dernière moitié du quinzième siècle. Elle était la sœur de César Borgia, et l'une des femmes les plus renommées pour leur beauté et pour leurs désordres. Jeune encore, et distinguée par son esprit autant que par ses grâces, elle fut fiancée à un seigneur aragonais, compatriote de son père; mais aussitôt que le cardinal Lenzuoli fut élevé au pontificat suprême, il rompit ce

mariage (1493), et unit sa fille à un seigneur italien, Jean Sforza, qui n'appartenait toutefois à la puissante famille de ce nom que par une origine illégitime, étant petit-fils naturel d'Alexandre Sforza, enfant naturel lui-même. Le second époux de Lucrèce lui convint aussi peu que le premier avait convenu à son père, et en 1497 Alexandre VI prononça la dissolution de ce mariage, pour donner sa fille à Alphonse d'Aragon, duc de Biseglia, fils naturel du roi de Naples Alphonse II. Quand ce pontife s'allia avec Charles VIII pour la conquête du royaume de Naples, le duc de Biseglia quitta sa femme pour mieux appuyer le chef de sa maison; mais Lucrèce, nommée par son père gouvernante de Spolète, à force de flatteries ramena bientôt le fugitif, qui paya de sa vie l'abandon de sa femme et la désertion des intérêts de son beau-père. Assailli et laissé pour mort par des assassins, il fut étranglé dans son lit, quand on eut à craindre sa guérison. Une alliance plus brillante pour sa fille et plus avantageuse pour lui-même se présenta au génie du pape et à l'amour passionné qu'il avait pour ses enfants. Grâce aux progrès de sa puissance et de celle de son fils César Borgia, il put marier Lucrèce à Alphonse d'Este, fils d'Hercule, duc de Ferrare. Dans la joie que lui donna une union si haute, Alexandre VI, plus que dans toute autre circonstance, prodigua ses trésors pour ordonner des fêtes à Rome, et annoncer au monde chrétien l'élévation de son enfant le plus chéri. Lucrèce Borgia se montra presque digne de sa haute fortune. Depuis longtemps initiée aux secrets de la politique italienne par la part que son père lui laissait prendre dans les affaires, Lucrèce, sans renoncer aux plaisirs, s'occupa désormais d'intérêts plus graves, vécut plus honnêtement, accorda aux lettres renaissantes une protection éclairée, et distingua surtout Bembo (*voy.* ce nom), dont les flatteries n'ont pu atténuer les fautes de la fille d'Alexandre. La postérité cependant ne va pas, dans ses jugements, aussi loin que sont allés, dans leurs accusations, les contemporains de Lucrèce : elle se refuse à croire aux relations incestueuses dont on accusait Alexandre VI et ses enfants. Plus la famille de Borgia prêtait aux soupçons et justifiait les haines, moins l'histoire doit souscrire aveuglément aux uns ou aux autres. On sait que M. Victor Hugo a fait de *Lucrèce Borgia* le sujet d'un de ses drames les plus applaudis. [M. MATTER, dans l'*Ency. des g. du m.*]

Botta, *Hist. de l'Italie.*

BORGIA (*Roderic Lenzuolo*). *Voy.* ALEXANDRE VI.

BORGIA (*Alexandre*), théologien italien, de la même famille que François, né à Velletri en 1682, mort le 14 février 1764. Il était archevêque de Fermo, et a laissé : *Vita di san Geraldo;* Velletri, 1698, in-8°; — *Istoria della chiesa e città di Velletri, in quattro libri;* Nocera, 1723, in-4°; — *Concilium provinciale Firmanum ann.* 1726; Fermo, 1727, in-4°; — une *Vie du pape Benoît XIII*, en latin; Rome, 1741; — des *Lettres* recueillies par Muratori, des *Homélies*, et quelques autres ouvrages.

Catalini, *De Ecclesia Fermana.*

BORGIA ou **BORJA** (*François*), poëte espagnol, mort le 26 septembre 1658. Il fut l'un des derniers classiques de l'Espagne au dix-septième siècle. Borgia, arrière-petit-fils du fameux pape Alexandre VI, descendant, par sa mère, de Ferdinand le Catholique, prince de Squillace, vice-roi du Pérou, fut non-seulement l'émule, mais le protecteur des gens de lettres de son temps, au moins de ceux qui respectaient les sages traditions du siècle précédent. Ils n'hésitèrent point à le proclamer le prince des poëtes d'Espagne; mais ce titre ne lui a pas été conservé par la postérité : elle lui a seulement reconnu de l'élégance, un goût pur et de la facilité. C'était encore beaucoup à l'époque où le faux bel esprit de Gongora et de ses sectateurs, les *cultoristes*, gâtait et défigurait la littérature espagnole. Borgia cultiva surtout les lettres, depuis son retour du Pérou (1621) jusqu'à sa mort (1658). Ses ouvrages sont : *Obras en verso;* Madrid, 1639 : c'est ce qu'il a fait de mieux; les chants de Rachel et de Jacob surtout ont beaucoup de charme; — *Napoles recuperada por el rey D. Alonzo ;* Saragosse, 1651, poëme épique qui est, il faut le dire, un des plus médiocres entre les vingt-huit que possède l'Espagne; — *Oraciones y meditaciones de la vida de Jesu-Christo, con otras dos tratados ;* Bruxelles, 1661. [*Encycl. des gens du m.*]

Antonio, *Bibliotheca hispana nova.*

BORGIA (*saint François* DE). *Voy.* FRANÇOIS (*saint*).

BORGIA (le cardinal *Étienne*), théologien italien, né à Velletri en 1731, mort à Lyon en 1804. Il annonça, jeune encore, de beaux talents, et reçut sa première éducation auprès de son oncle, archevêque de Fermo. Le goût qui domina dans les études de Stefano fut celui des antiquités, auquel il se livra avec tant de succès, qu'à l'âge de dix-neuf ans il put se faire recevoir à l'Académie de Cortone. La passion générale des antiquaires, celle de recueillir des monuments, surtout des médailles et des manuscrits, Étienne Borgia l'eut à un haut degré, et bientôt il posséda un musée d'une grande richesse. Sa nomination, par Benoît XIV, aux fonctions de gouverneur de Bénévent, prit beaucoup de temps sur ses goûts les plus chers; mais elle lui permit de déployer un talent remarquable pour l'administration ; et bientôt un autre poste, celui de secrétaire de la congrégation de la Propagande ou des Missions étrangères, lui procura, par une correspondance étendue, le moyen de satisfaire son besoin de savoir et le désir d'augmenter ses belles collections. Rien ne put paralyser le zèle qu'il mettait à les enrichir. Quand Pie VI le nomma cardinal, et inspecteur général des En-

fants-Trouvés, il introduisait dans cette administration des changements importants. Lorsque, dans les circonstances difficiles où se trouva Rome en 1797, en présence de la conquête française, le même pape lui confia la dictature en lui adjoignant deux cardinaux, Stefano Borgia se dévoua pleinement à cette mission périlleuse, et sut longtemps comprimer, d'une main ferme, la fermentation qui régnait généralement dans les États de l'Église; mais il ne perdit jamais de vue ses occupations favorites. Le pape ayant quitté Rome en février 1798, aux approches d'une révolution devenue inévitable, et le parti populaire, appuyé sur la France, ayant proclamé la république, Borgia, chef du gouvernement, fut un instant arrêté; mais bientôt on lui rendit la liberté, et il en profita aussitôt pour suivre ses travaux d'affection. Il alla d'abord à Venise voir les gens de lettres, ensuite à Padoue fonder une sorte d'académie, enfin organiser à Valence, auprès de Pie VI, une espèce de propagande, et envoyer en Afrique et en Asie de nouveaux missionnaires chargés d'y porter les principes de la religion et d'y recueillir des monuments. Le gouvernement pontifical ayant été rétabli à Rome en 1800, par suite de la retraite des Français, le nouveau pontife Pie VII, qui trouva toute l'administration dans le désordre, mit Étienne Borgia à la tête d'un conseil économique dont les travaux embrassaient presque tous les intérêts matériels de l'État. La science perdait de nouveau à ces honneurs du cardinal; mais elle reprit ses droits à son dévouement lorsqu'en 1801 il fut nommé recteur du Collége romain. Fatigué par d'immenses travaux, et dans un âge avancé, Étienne Borgia suivit son maître allant en France couronner le grand capitaine du siècle; mais, surpris à Lyon par une maladie grave, il mourut en cette ville en 1804. Son musée de Velletri, riche surtout en monuments égyptiens et indiens, était sa plus grande fortune. Il avait vendu ses bijoux pour acheter des monuments, et sa vaisselle pour en faire imprimer la description. C'était pourtant à peine sa propriété : c'était, pour ainsi dire, celle des savants de tous les pays. Adler, Zoëga, Gergi, Paulin de Saint-Barthélemy, Heeren et plusieurs autres en ont profité, et en ont décrit les diverses parties. — Les mœurs du cardinal étaient aussi douces que son esprit était orné.

Voici les titres de ses principaux ouvrages : *Monumento di papa Giovanni XVI*; Rome, 1750; — *Breve istoria dell' antica città di Tadino nell' Umbria*, 1751; — *Istoria della città di Benevento*, 3 vol. in-4°, 1763-1769; — *Vaticana confessio B. Petri, chronologicis testimoniis illustrata*, 1776; — *Istoria del dominio temporale della sede apostolica nelle Due-Sicilie*, 1788. Une ancienne mappemonde du musée de ce cardinal, gravée par les soins de Camille-Jean-Paul Borgia, neveu du cardinal, est connue dans l'histoire de la géographie sous le nom de *Mappemondo du cardinal Borgia*. [*Enc. des g. du m.*]

Paulin de Saint-Barthélemy, *Vitæ Synopsis Steph. Borgiæ*; Rome, 1805, in-4°. — Cancellarieri, *Elogio del card. Stef. Borgia*; Rome, 1806, in-4°. — Millin, *Notice sur le cardinal Ét. Borgia*.

*BORGIA (*Jérôme*), poëte italien, issu à Naples d'un père espagnol, mourut vers 1549. Il vint à Rome sous Alexandre VI, fut évêque de Massa, et protégé par Lucrèce Borgia à cause de son talent poétique; car cette princesse avait elle-même le goût des lettres. Lucrèce, à qui l'on peut reprocher, dit l'historien de la littérature italienne, outre la tache de sa naissance, celle de ses mœurs, du moins pendant la première partie de sa jeunesse, devenue duchesse de Ferrare, tint sa cour avec autant de décence que de grâce, et se montra protectrice zélée des savants, des gens de lettres, et surtout des poëtes. On a de Jérôme Borgia : *Carmina lyrica et heroica*; — *Historia suorum temporum*, en 20 vol. Le *Recueil* de ses *poésies* a été imprimé à Rome en 1525.

Tiraboschi, *Storia della Letter. ital.*, VII, 3e partie. — Toppi, *Biblioteca Napolitana*. — Ughelli, *Italia sacra*. — Papadopoli, *Historia gymnasii Patavini*. — Ginguené, *Histoire littéraire d'Italie*, t. IV, p. 92.

*BORGIANELLI (*François*), poëte italien, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. En 1723 il remplissait de hautes fonctions à Fusignano. On a de lui : *Concerto lirico sulle note d'Orazio, tradotto*; Venise, 1717, avec le texte en regard; — *i Sermoni d'Orazio, tradotti* (*in terza rima*); Arcoli, 1730, et Venise, 1737; — *le Epistole d' Orazio, tradotte* (*in terza rima*); Venise, 1734, 1737; — *l' Arte poetica d' Orazio, tradotta*; Venise, 1739; — *Opere d' Orazio*; Venise, 1736.

Paitoni, *Bibliotheca degli Autori antichi volgarizzati*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

*BORGIANI (*Orazio*), peintre romain, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il apprit le dessin de son frère aîné, Giulio; puis, étant allé en Espagne, il emprunta à son école le naturel et le coloris ferme et vigoureux qui caractérisent ses portraits et ses tableaux. Il s'était marié dans ce pays; mais, après la mort de sa femme, qu'il ne conserva que deux années, il revint dans sa patrie, où il travailla principalement pour les ambassadeurs d'Espagne, et pour un certain P. Augustinien, procurateur des PP. d'Espagne, qui lui fit obtenir la croix de chevalier de l'ordre du Christ de Portugal. Les intrigues, les calomnies d'un de ses rivaux, Gaspare Celio, étant parvenues à le discréditer auprès de ses protecteurs, Borgiani en mourut de chagrin à l'âge de trente-huit ans, sous le pontificat de Paul V. Son portrait, peint par lui-même en 1630, fait partie de la collection iconographique de Florence. E. B—n.

Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia pittorica*.

*BORGNIS (*J.-A.*), mécanicien piémontais, né à Domo d'Ossola, au pied du Simplon, vers 1780. Professeur de mécanique à l'universi

de Paris, et membre de l'Académie des sciences de Turin, il publia : *Dictionnaire de mécanique appliquée aux arts* ; Paris, 1823 ; — *Traité complet de mécanique appliquée aux arts* ; Paris, 1818-1820 ; — *Théorie de la mécanique usuelle* ; Paris, 1821 ; — *Traité élémentaire de construction appliquée à l'architecture usuelle* ; Paris, 1823.

Quérard, *la France littéraire.*

* **BORGO** (*Basile*), poëte et capucin italien, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il laissa : *Carmina plura heroica latina, et epigrammata de Sanctis* ; Palerme, 1643.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

BORGO (*Charles*), ingénieur et théologien italien, né à Vicence en 1731, mort en 1794. Il entra chez les jésuites, et professa la théologie à Modène, dans plusieurs colléges de la société. A la suppression de la compagnie de Jésus, il se voua à l'étude des sciences, et continua de prendre part aux controverses religieuses. On a de lui : *Analisi ed esame ragionato della difesa e della fortificazione delle piazze* ; Venise, 1777, in-4° : l'auteur dédia cet ouvrage au roi de Prusse Frédéric II, et reçut de ce prince un brevet de lieutenant-colonel honoraire du génie ; — *Orazione in lode di sant' Ignazio de Lojola, detta in Reggio l'anno* 1780 ; 3ᵉ édit. ; Turin, 1787, in-8° ; — *Memoria cattolica*, ouvrage condamné par la cour de Rome, et inséré dans les *Aneddoti interessenti di storia e di critica sulla memoria cattolica*, 1787, in-8° ; — *Lettere ad un prelato romano*, 1789, in-8° ; — quelques opuscules ascétiques indiqués dans la *Bibliotheca Scriptorum societatis Jesu, supplementa*, du P. Caballero, t. II, p. 14, et *Appendix*, p. 113.

Memorie per servire alla Storia letteraria, ann. 1794.

* **BORGO** (*Francesco* DI), peintre de l'école bolonaise, vivait au milieu du quinzième siècle. Il peignit pour l'église Saint-François de Rimini une *Flagellation*, et *Sigismond Malatesta, seigneur de Rimini, aux pieds de son patron*, fresque qu'il signa : *Franciscus de Borgo, MCCCCXLVI.* La perspective, les idées et le caractère de ces peintures se rapprochent tellement du goût de Pietro della Francesca, qui vivait à cette époque, que Lanzi croit pouvoir supposer que les deux maîtres ne font qu'un ; il est plus probable que Francesco di Borgo fut élève ou imitateur du fameux peintre de Borgo San-Sepolcro. E. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica.* — Mazzuchelli, *Guida di Rimini.*

BORGO ou **BORGHI** (*Luigi* DAL), historien italien, vivait dans la première moitié du seizième siècle. On conserve dans la bibliothèque de Saint-Marc, à Venise, un manuscrit composé par Louis dal Borgo, et contenant une partie de l'histoire de cette république. Dal Borgo, qu'un décret public de 1548 avait chargé de rédiger cette histoire, n'en a laissé que les deux premiers livres, et la moitié du troisième. Il passe pour être l'auteur d'une réponse au livre *De Subtilitate*, de Cardan.

Tiraboschi, *Storia della Lett. ital.*

BORGO (*Pierre*), mathématicien italien, vivait dans la dernière moitié du quinzième siècle. Il était de Venise. On a de lui (en vieux langage) : *Arithmetica, la nobel opera arithmetica, ne la qual se tratta de tutte cose a mercantia pertinenti* ; Venise, 1484, in-4° ; nouvelle édition revue et corrigée, 1491.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*, t. II, p. 1788.

BORGO ou **BORGUS** (*Pierre-Baptiste*), historien et publiciste italien, vivait à Gênes dans la première moitié du dix-septième siècle. Il embrassa la profession des armes, entra au service de la Suède, et se distingua par sa valeur pendant la guerre de trente ans, dont il écrivit l'histoire. Il l'intitula *Commentarii de Bello Suecico* ; Liége, 1633, in-4°, avec fig. ; Cologne, 1641 et 1644, in-12 ; traduit en français par le sieur de Mauroy ; Paris, 1653. On a encore de Borgo : *De Dominio serenissimæ Genuensis reipublicæ in mari Ligustico* ; Rome, 1641, in-4° : Théodore de Grahwinckel répondit à ce livre par ses *Maris liberi Vindiciæ* ; la Haye, 1652, in-4° ; — *De Dignitate Genuensis reipublicæ disceptatio* ; Rome, 1641, in-4° ; Gênes, 1646, in-fol.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **BORGO** (*Pio* DEL), jurisconsulte et poëte italien, natif de Sienne, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il était fils du chevalier Saladino del Borgo, devint chanoine dans sa ville natale, chevalier de Saint-Étienne, et fut l'un des plus renommés avocats de son temps. On a de lui : *la Berenice, dramma* ; — *i Trionfi di Goffredo in Gerusalemme, componimento storico poetico* ; Pise, 1739 ; — *il Matrimonio di vendetta*, tragédie en prose ; Pise, 1751.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

BORGO (*Tobie* DAL), poëte et orateur italien, vivait à Vérone dans le quinzième siècle. Il se fixa auprès du prince Sigismond Malatesta, seigneur de Rimini, dont il écrivit l'histoire. Suivant François Barbaro, dont Borgo était l'ami, cette histoire était écrite avec une rare élégance. On conserve, dans plusieurs bibliothèques, des lettres et des harangues manuscrites composées par Tobie dal Borgo. Cet écrivain eut une grande part à la chronique des seigneurs de Malatesta, insérée dans le t. XLIV du recueil de Calogera, et intitulée *Chronicon dominorum de Malatestis, auctore Marco Battalea Ariminensi, continuatore vero Tobia Veronensi, nunc primum in lucem editum, et a P.-F.-J. Bapt. Contareno, ord. Prædicatorum, notis illustratum.*

Calogerana. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura italiana.*

* **BORGOGNONA** ou **BOURGOGNE** (*Juan* DE), peintre espagnol, mort vert 1433. Il peignit l'histoire et à fresque. En 1495 il décora une partie

du cloître de la cathédrale de Tolède. Il fut secondé dans ce travail par Alvar Perez de Villoldo, qui partagea avec lui une somme mentionnée par les archives de la ville. Il peignit aussi vers la même époque, avec Alphonse Sanchez et Louis de Medina, le théâtre de l'université d'Alcala de Henares. De 1508 à 1510, il travailla dans la cathédrale de Tolède avec François d'Anvers, Ferdinand de Lincoln et d'autres artistes. Il acheva avec François d'Anvers et Villoldo le maître-autel de la chapelle arabe. Vers 1511 il termina les *Quinze passages de l'Écriture sainte* commencés par Berruguetti dans la salle capitulaire de la saison d'hiver. Il travailla aussi à Avila. Revenu à Tolède, il peignit à fresque, dans la chapelle arabe, la *Conquête d'Oran*. Il décora également de fresques la librairie de la cathédrale, en compagnie avec Copin. Enfin, il fit des dessins pour le tabernacle que devait exécuter Henri d'Urfé. Il excella surtout dans le jeu des draperies et dans la couleur.

Quillet, *Dictionnaire des Peintres espagnols*.

* **BORGOGNONE** (*Ambrogio*), célèbre peintre de l'école milanaise, né à Fossano dans la seconde moitié du quinzième siècle, vivait encore en 1535. On ne sait au juste quel fut son maître, les historiens le faisant sortir des écoles du Foppa, du Zenale, de Donato da Montorfano, et de plusieurs autres. Quoi qu'il en soit, il paraît que Borgognone était déjà habile quand le Vinci vint à Milan; et comme on ne connaît de lui aucune peinture antérieure à 1490, il est impossible de savoir quelle influence put exercer sur lui le grand artiste florentin. Sa manière est encore ancienne; les formes grêles des jambes et des mains, la sécheresse des draperies, indiquent l'époque où l'artiste était né; mais ses têtes, jeunes, belles, variées, pleines de grâce et de vérité, annoncent un maître digne d'ouvrir le siècle des chefs-d'œuvre. Les ouvrages de Borgognone sont nombreux à Milan; je citerai seulement la *Vierge* et plusieurs *Anges*, fresque à Santa-Maria de Servi, *la Nativité de J.-C.*, à Santa-Maria, presso San-Celso; à San-Eustorgio, *la Vierge entre saint Jacques et saint Henri*; à Saint-Ambroise, *la Dispute avec les docteurs*, et un *Christ ressuscité debout entre deux anges*, qu'on a cru longtemps être de Bernardino Luini; enfin, à l'abside de Saint-Simplicien, une admirable fresque, *le Couronnement de la Vierge*. Au musée de Brera est une *Assomption*, grande composition naïve et bizarre tout à la fois, où les têtes sont d'un beau caractère, en même temps que le soin des détails est porté jusqu'à la minutie des petits Flamands. Mentionnons en terminant un des meilleurs ouvrages du maître, celui qui orne l'église paroissiale de Cremeno dans le Valsassina, *la Vierge et huit saints*. Il suffira, pour faire apprécier cette peinture, de dire qu'elle a été attribuée à Luini jusqu'au jour où on y a découvert l'inscription : A. BORGOGNONE F. MDXXXV.

E. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Viardot, *Musées de l'Europe*. — Pirovano, *Guida di Milano*.

BORGONDIO (le P. *Horace*). *Voyez* BURGUNDIO.

* **BORGONZONE** *Voyez* BERGONZONI.

***BORGSDORFF** (*Ernest-Fréderic*), ingénieur allemand, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Unüberwindliche Festung* (la Forteresse imprenable); Ulm, 1682; — *Academia fortificatoria* Vienne, 1694; — *Neu triumphirende Fortification* (Nouvelle fortification triomphante; Vienne, 1708; — *Fortification*; Augsbourg, 1714 : cet ouvrage paraît différer des précédents.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

BORGT (*Henri Van der*), peintre flamand, né à Bruxelles en 1583. Il n'avait encore que trois ans lorsque la guerre qui désolait sa patrie força son père à s'expatrier, et le jeune Van der Borgt le suivit en Allemagne. Il manifesta de bonne heure un goût prononcé pour la peinture, qu'il étudia à l'école de Gilles Van Valkenborg. Il y fit de rapides progrès, alla se perfectionner à Rome, d'où il se rendit à Frankenthal, et se trouva à Francfort-sur-le-Mein en 1627. Il joignait à son talent comme peintre, des connaissances archéologiques qui lui acquirent la bienveillance du célèbre Howard, comte d'Arundel, à qui les marbres de Paros ont emprunté leur moderne dénomination. — Un autre peintre, *Pierre Van der* BORGT, né à Bruxelles en 1625, s'est distingué comme paysagiste.

Descamps, *Vies des Peintres flamands*.

BORHAN-EDDYN (*Ibrahim*), surnommé *Bacai*, polygraphe arabe, vivait dans la dernière moitié du quinzième siècle. On a de lui : un *Traité des Usages et des Maximes des anciens philosophes*; — une *Biographie des Hommes célèbres*; — *les Amours de Medjnoun et Laila*, roman en prose et en vers : cet ouvrage inédit se trouve en manuscrit à la Bibliothèque impériale de Paris et à celle de l'Escurial.

Casiri, *Bibliotheca historica arabica Escurialis*.

BORHAN-EDDYN, surnommé *Zernoudjy*, auteur didactique arabe, vivait dans la dernière moitié du treizième siècle de notre ère. On a de lui : *Taalym almotéallim tharyq altéalloum* (Avis aux étudiants sur la manière d'étudier). Il en existe, à la Bibliothèque impériale, trois exemplaires sous les n°s 515, 516, 570; un manuscrit, sous le n° 176, contient le commentaire de cet ouvrage, composé par Ibn-Ismaël, vers l'an 1591 de l'ère chrétienne. Abd-Almadjid a donné une traduction turque des *Taalym almotéallim*, dont nous avons deux traductions latines : l'une, par Abraham Echellensis, est intitulée *Semita sapientiæ, sive ad scientias comparandas methodus*; Paris, 1646; l'autre, par Fréd. Rostgard, aidé du maronite syrien Joseph Banèse, a pour titre : *Enchiridion studiosi, arabice conscriptum a Borhaneddino Alzernouchi*; Utrecht, 1709.

D'Herbelot, *Bibliothèque Orientale*.

* **BORIE** (*Jean-François* DE), médecin français, natif du Béarn, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On de lui : *la Recherche des eaux minérales de Cauterets, avec la manière d'en user;* Tarbes, 1714.

Carrère, *Bibliothèque de la médecine.* — Éloy, *Dictionnaire hist. de la médecine.*

***BORIE** (*Pierre-Rose-Ursule* DUMOULIN), évêque nommé d'Acanthe, vicaire apostolique du Tong-King occidental, martyr, né à Beynat, diocèse de Tulle, le 20 février 1808, mort le 24 novembre 1838. Dès sa plus tendre enfance, son goût prononcé pour les cérémonies de l'Église, son attention extraordinaire aux instructions religieuses, une piété peu commune, semblaient annoncer qu'il entrerait un jour dans le sacerdoce. A l'âge de quinze ans, ses parents l'envoyèrent au petit séminaire de Servières. Inspiré par la lecture des *Annales* que publie la Société de la Propagation de la foi chez les infidèles, il résolut dès lors de se dévouer à l'œuvre sublime des Missions étrangères. Ce fut avec cette ferme résolution qu'il entra d'abord au séminaire de Tulle, d'où il se rendit ensuite à Paris au séminaire des Missions étrangères. Il y resta treize mois, édifiant chacun par ses vertus et son humilité. Trop jeune pour recevoir la prêtrise en terminant ses cours, l'abbé Borie devait partir pour les missions, et pendant le voyage être ordonné à Pondichéry. Il avait été reçu diacre dans la chapelle de Saint-Sulpice par M[gr] l'archevêque de Bourges, le 27 mars 1830. Comme il était au Havre, on lui expédia une dispense d'âge récemment arrivée, et l'ordre de se rendre à Bayeux pour y être ordonné prêtre. Aussitôt la prêtrise reçue, il revint au Havre, d'où il partit pour se rendre à Macao, dans la procure des prêtres français.

Il y arriva le 15 juillet. Mais il lui restait encore cent cinquante lieues à parcourir avant de parvenir au Tong-King, qu'il devait évangéliser. En outre, des circonstances impérieuses vinrent pendant quelque temps enchaîner son zèle. Depuis une année, malgré la proximité des lieux, le procureur de Macao n'avait aucune nouvelle de la mission de cette province. Le caractère bien connu du roi de ces contrées rendait probable une persécution, et l'on regardait comme téméraire de tenter des périls qui ne serviraient pas la cause de Dieu. Les nouvelles arrivèrent enfin; mais, comme on l'avait pressenti, elles étaient affligeantes. L'abbé Borie et ses collègues n'en furent que plus empressés à voler aux lieux où les événements rendaient leur présence plus nécessaire. Après bien des dangers, surtout au passage des douanes, où s'exerçait la plus rigoureuse surveillance pour empêcher l'entrée des missionnaires, ils arrivèrent à Saï-Gon, capitale de la basse Cochinchine, d'où, à force de patience et de précautions, ils purent enfin gagner le Tong-King. L'abbé Borie était convaincu qu'il y verserait son sang; car il avait dit à plusieurs de ses amis, qui craignaient pour lui tant de périls : « Ce sera bientôt fait de moi; ma haute taille me « fera aisément reconnaître. Je suis trop long; « on me raccourcira. » — A peine arrivé au Tong-King, il se familiarisa avec la langue, les usages et le caractère des indigènes avec une telle facilité, qu'il se gagna le cœur de tous les Annamites. Il avait déjà acquis assez d'expérience pour s'aventurer seul dans le pays, lorsque parut l'édit de persécution du 6 janvier 1833. Dès lors commença pour l'abbé Borie une vie de souffrances et de privations. Obligé de se cacher de maisons en maisons, de se confier à la fidélité de quelques chrétiens; forcé parfois d'implorer la générosité de païens, ou même de se réfugier dans les bois, pendant ce temps d'épreuves et de misères; jamais sa confiance dans le Seigneur ne l'abandonna. Aussi, quoiqu'il fût à peine depuis un an dans la mission, ses supérieurs le jugèrent-ils propre à conduire un district de vingt mille âmes qui se trouvait sans prêtres européens. Il partit aussitôt pour ce district, et y arriva sans qu'on pût comprendre comment il avait échappé aux dangers du voyage. Là commença pour lui une nouvelle série de misères. Pour échapper aux poursuites incessantes des mandarins, il se vit de nouveau forcé de se cacher, exposé à chaque instant aux dénonciations, dont il faillit plus d'une fois être victime. Un apostat le vendit pour quelques pièces de monnaie; mais il fut sauvé par un riche païen, qui le cacha dans sa maison. A toutes les souffrances de la persécution vint se joindre un délabrement de santé tel, qu'en 1834 il crut sa fin prochaine. Mais il était réservé pour une mort plus glorieuse. La santé lui revint l'année suivante, et il en profita pour visiter en 1836 toutes les communes chrétiennes de son vaste district, même celles des montagnes, qui avaient, à cause de leur isolement, peu souffert de la persécution. Pour y arriver il lui fallut faire d'immenses détours, traverser des pays sauvages, peuplés de tigres, d'éléphants, et coupés de précipices inabordables. Sa foi lui fit surmonter tous les obstacles; elle fit plus : elle lui fit concevoir le hardi projet de se présenter à la cour, et d'entreprendre devant le roi une apologie de la religion chrétienne. C'était aller au-devant de la mort. Il fallut renoncer à ce projet, devant la défense formelle que lui en firent ses supérieurs.

L'abbé Borie résolut alors d'aller porter la lumière de l'Évangile au peuple de Laos; mais la nouvelle de sa nomination à l'épiscopat d'Acanthe l'empêcha de mettre à exécution ce nouveau projet. Dès lors il ne songea plus qu'à l'exercice de son ministère, malgré les édits qui se succédaient avec une violence toujours croissante. Dénoncé de nouveau, l'abbé Borie dut recommencer une vie misérable, errant çà et là, se cachant le jour, ne sortant que la nuit pour continuer sa sainte et admirable mission. Enfin, le 31 juillet 1838, il tomba entre les mains des païens lancés à sa poursuite. A la nouvelle de

son arrestation, un de ses jeunes élèves accourut se livrer lui-même entre les mains de la justice, pour partager le sort de son maître. Conduits tous les deux à Diem-Phuc, ils y furent rejoints par les pères Diem et Khoa, prêtres indigènes. Dans les nombreux interrogatoires qu'ils eurent à subir, ils montrèrent tous une constance et une fermeté que les supplices même ne purent ébranler. L'abbé Borie leur donnait des exemples d'un courage tel, que ses juges même ne purent lui dissimuler l'estime et la pitié qu'il leur inspirait. « Vraiment, lui dit l'un d'eux, vous êtes un « docteur lettré d'Europe, et non pas un maître « de religion. » C'était le titre le plus honorifique et le plus flatteur que le mandarin pût donner à l'abbé Borie. Aussi, une fois les interrogatoires terminés, sans que les juges eussent pu obtenir de l'abbé Borie un seul nom des villages et des personnes qui l'avaient si longtemps dérobé aux poursuites des mandarins, furent-ils tous traités avec égard pendant les quatre mois que dura leur détention. Le 24 novembre, arriva la ratification du jugement qui condamnait l'abbé Borie à avoir la tête tranchée ; les deux prêtres, à être étranglés; et le catéchiste Pierre Tu, à subir une prison perpétuelle. Le jour même, la sentence fut exécutée. Le supplice des deux prêtres annamites fut prompt, celui de l'abbé Borie fut affreux. L'estime et la vénération qu'il s'était attirées faisait que personne ne voulait tremper ses mains dans son sang. Le soldat auquel on imposa cet ordre s'étant enivré pour s'étourdir, fut obligé de s'y reprendre jusqu'à sept fois pour achever cette œuvre de sang. Ses os religieusement recueillis reposent maintenant dans la chapelle des Missions étrangères à Paris.

ALFRED D.

Vie de monseigneur Borie, vicaire apostolique du Tong-King occidental, par ..., 1844, in-12.

BORIE-CAMBORT (*Jean*), jurisconsulte français, mort à Sarlat en 1805. Il fut député à la convention, où il vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis. Envoyé en mission dans les départements du Gard et de la Lozère, il y signala son zèle par des excès qui le firent dénoncer à la convention comme l'imitateur de Carrier. Il fut signalé comme l'un des instigateurs de la révolte qui, le 20 mai 1795, causa la mort de Féraud, et il ne dut son salut qu'à l'amnistie prononcée pour tous les délits révolutionnaires. Il obtint, après le 18 brumaire, une place de juge au tribunal de Cognac, mais ne conserva ce poste que peu de temps.

Biographie des Contemporains. — *Galerie des Contemporains.*

BORIES (*Jean-François-Louis* LECLERC-), chef de la conspiration militaire dite *de la Rochelle*, né à Villefranche (Aveyron) en 1795, mort à Paris le 20 septembre 1822. Il était en 1821 sergent dans le 45e de ligne ; et son imagination s'étant exaltée à la lecture des *Annales de la république française*, il se fit recevoir dans une vente de *carbonari* avec trois de ses camarades, Raoulx, Goubin et Pommier. Arrêtés tous les quatre en 1822, à la Rochelle, où leur régiment était en garnison, ils furent transférés à Paris, où se fit leur procès. L'accusation fut soutenue par le procureur général Marchangy. Les quatre sergents, accusés d'avoir voulu renverser le gouvernement, furent condamnés à mort. Bories s'efforça d'attirer sur lui seul toute la sévérité des lois : « Messieurs les jurés, s'écria-t-il, M. l'avocat- « général n'a cessé de me représenter comme le « chef du complot... Eh bien, j'accepte ! heureux « si ma tête, en roulant sur l'échafaud, peut « sauver celle de mes camarades ! » Tout fut inutile. Les quatre sergents furent exécutés, à cinq heures du soir, sur la place de Grève. Ils montèrent sur l'échafaud, s'embrassèrent, et tombèrent en criant : *Vive la liberté!*

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — *Biographie des Contemporains.*

***BORIONI** (*Antoine*), antiquaire et pharmacien italien, vivait à Rome dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il s'occupa beaucoup des antiquités de son pays. On a de lui : *Collectanea Antiquitatum Romanarum quas centum tabulis æneis incisas et a Rodulphino Venuti notis illustratas exhibet*, etc. ; Rome, 1736.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Sax, *Onomasticon literarium*, VI, 499.

BORIS GODOUNOF. *Voy.* GODOUNOF.

BORJON (*Charles-Emmanuel*), jurisconsulte français, né en 1633 à Pont-de-Vaux, en Bresse ; mort à Paris le 4 mai 1691. Il avait conçu le projet de réunir en un corps d'ouvrage toutes les décisions de droit sur les matières les plus importantes ; plusieurs des traités qui faisaient partie de ce grand travail ont été publiés séparément. Parmi ses autres ouvrages de droit, on cite son *Traité des offices de judicature*, Paris, 1682, et l'abrégé qu'il publia, en un volume in-4°, des 6 volumes in-fol. du *Recueil des actes du clergé de France*, par Jean Legentil. Il a joint à cette collection des mémoires historiques très-curieux sur les édits de pacification, et le texte de ces édits. Borjon était bon musicien ; on lui doit même un curieux *Traité de la musette*, avec des planches et des airs composés pour cet instrument ; Lyon, 1674, in-fol. On doit encore à Borjon : *Compilation du droit romain, du droit français et du droit canon, accommodés à l'usage d'à présent* ; Paris, 1678, in-12 ; — *Des dignités temporelles, où il est traité de l'empereur, du roi*, etc. ; Paris, 1683 et 1689, in-12.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

BORKHAUSEN (*Maurice-Balthasar*), naturaliste allemand, né à Giessen en 1760, mort à Darmstadt en 1806. Il était employé à la direction des eaux et forêts, reçut le titre de conseiller ducal, et se livra, dans son domaine d'Arheiligen, à l'étude de la zoologie et de la botanique. On a de lui : *Naturgeschichte der Europaischen Schmetterlinge, nach systematischer Ordnung* (Histoire naturelle des papillons

d'Europe, classés systématiquement); Francfort, 1788-1794, 5 vol. in-8°; — *Versuch einer Erklärung der zoologischen Terminologie*, etc. (Essai d'une explication de terminologie zoologique); ibid., 1790, in-8°; — *Versuch einer forstbotanischen Beschreibung*, etc. (Essai d'une description des arbres forestiers qui croissent dans le pays de Hesse-Darmstadt, etc.); ibid., 1790, in-8°; — *Tentamen dispositionis plantarum Germaniae seminiferarum, secundum novam methodum, e staminum situ et proportione, cum characteribus generum essentialibus*; Darmstadt, 1792, in-8°; Francf., 1811, in-8° : l'auteur adopte la méthode de Gleditsch, fondée sur l'insertion des étamines; — *Botanisches Wörterbuch* (Dictionnaire de Botanique); ibid., 1797, in-8°; — *Teutsche Fauna* (Faune d'Allemagne); Francf., 1797, in-8°; — *Theoretisch-praktisches Handbuch der Forstbotanik und Forsttechnologie* (Manuel de Botanique forestière); Giessen, 1800-1803, 2 vol. in-8°; — *Joannis Mülleri Illustratio systematis sexualis Linnaei, denuo edita, revisa ac translatione germanica completa*; Francf., 1804, in-fol.; — *Die Pflaumen* (les Prunes); Darmstadt, 1804-1805, in-8°. Borkhausen a publié, en outre, un grand nombre d'articles zoologiques et botaniques dans le *Rheinische Magazin*, le *Journal der Entomologie*, et dans le *Magazin für Botanik de Römer*. H.

Biographie médicale.

*BORLANDO (*Mathieu*), savant jurisconsulte et théologien italien, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il se rendit en Allemagne avec Jean-Philippe Ravizza, et y embrassa la communion luthérienne. On a de lui : *il Nuovo Testamento con somma fede, dal greco tradotto*; Erlangen, 1711.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Paitoni, *Biblioteca degli Autori antichi volgarizzati.*

BORLASE (*Edmond*), médecin et historien irlandais, mort en 1682. Il étudia à Dublin et à Leyde, où il se fit recevoir docteur en 1650, et s'établit à Chester pour se livrer à la pratique de l'art médical. On a de lui : *Latham Spaw in Lancashire, with some remarkable cases and cures effected by it* (les Eaux gazeuses dans le Lancashire, avec quelques cas de guérison remarquables, etc.); Lond., 1670, in-8°; — *the Reduction of Ireland to the crown of England*, etc.; Lond., 1675, in-8°; — *the History of the execrable Irish rebellion, traced from many preceding acts, to the grand eruption, octobre 23 1641, and hence pursued to the act of settlement*, 1672; Lond., 1680, in-fol.

Biograph. Britannica.

BORLASE (*Guillaume*), naturaliste anglais, né en 1696 à Pendeen, dans le Cornouailles, mort le 31 août 1772. Il étudia la théologie à Oxford, devint vicaire de la paroisse de sa ville natale, et consacra tous ses loisirs à l'étude de l'histoire naturelle. Il déposa des collections de fossiles et d'antiques dans le musée Ashmoléen d'Oxford, et la Société royale de Londres l'admit dans son sein en 1749. Il entretint une correspondance très-active avec Pope, dont il fut l'ami. On a de Borlase : *Antiquities historical and monumental of the county of Cornwall*; Oxf., 1754, in-fol.; Lond., 1769, in-fol.; — *Observations of the ancient and present state of the Islands of Scilly, and their importance to the trade of Great Britain*, 1756, in-4°; — *Natural history of Cornwall*; Oxford, 1758, in-fol.; — un grand nombre de mémoires, insérés dans les *Philosoph. Transact.* de 1750 à 1772.

Biographia Britannica.

*BORLUIT (*Guillaume*), jurisconsulte et poëte flamand, né à Gand vers 1535. Il y devint avocat, et publia : *Gesneden Figuren uyt den ouden Testament* (Figures tirées de l'Ancien Testament), 1557; — *Gesneden Figuren uyt den Nieuwen Testament* (Figures tirées du Nouveau Testament), 1557; — *Excellente Figuren uyt den opperste poëte Ovidius* (Figures tirées du poëte Ovide), 1557.

Sweert, *Athenæ Belgicæ.*

BORMANN. *Voy.* BURMANN.

BORMASTINUS (*Antoine*), historien probablement italien, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il enseigna les langues à Vienne, et publia : *Relation historique de la ville de Vienne*, en français et en italien; Vienne, 1715.

Vogel, *Bibliotheca Austriaca.*

BORN (*Bertran* ou *Bertrand*), célèbre troubadour et guerrier du douzième siècle, naquit au château de Hautefort en Périgord. La date de sa naissance n'est pas connue d'une manière exacte; mais on le voit paraître sur la scène politique vers 1185, et jouer un rôle important dans les événements qui fixaient alors l'attention de l'Europe. Il descendait en ligne directe des anciens comtes de Hauteford, seigneurs de Latour et Terrasson, qui jadis avaient tenu leurs terres en franc-aleu. D'après une ancienne chronique, un des aïeux de Bertran de Born, le comte Guy, était, au commencement du onzième siècle, un des princes les plus renommés du pays limosin.

Bertran de Born joua un rôle des plus actifs dans la guerre que Henri II, roi d'Angleterre, soutint contre ses enfants, et dans les querelles particulières de ces princes. En 1186, Henri, le plus jeune des fils de Henri II, disputait la souveraineté du duché d'Aquitaine à son frère Richard, comte du Poitou, qui par la suite fut appelé Richard Cœur-de-Lion. Ces guerres, qui intéressaient le pays d'Aquitaine, devaient offrir de puissants aliments à la belliqueuse activité de Bertran de Born. Il se prononça pour le prince Henri, et, pour soutenir cette cause, il organisa une ligue des principaux seigneurs d'Aquitaine. Dans un sirvente composé à cette occasion, le chevalier troubadour nomme chacun des confé-

dérés, et excite leur zèle par son propre enthousiasme : « ...... Puisque Ventadour et Comborn, Ségur et Turenne, Monfort et Gordon, ont fait ligue avec Périgord ; puisque les bourgs des environs se retranchent et relèvent leurs murailles, il me plaît d'affermir leur résolution par un sirvente. Quelle gloire vous allez acquérir, Puyguilem, Clarensac et Astier ! Pour moi, on m'offrirait une couronne, que je ne me détacherais pas de cette ligue. Turenne et Angoulême sont pour nous de puissants appuis. Si Beran, Gévaudan, Armagnac, Tartas, nous portent secours, le comte Richard aura fort à faire ; le brave Henri peut rester à Bordeaux. Nous porterons jusque dans le Poitou nos bannières déployées (1) ! »

Cette guerre se termina à l'avantage de Richard. La ligue dont le guerrier-poëte était l'âme dut forcément se dissoudre, et lui-même, abandonné de ses confédérés, se trouva seul aux prises avec Richard. La lutte ne pouvait être longue ; le château de Hautefort fut pris après une courte défense, et reçut garnison. Les deux adversaires en vinrent cependant à une réconciliation ; et Bertran, remis en possession de son château, adressa à son nouveau suzerain un sirvente qui est à la fois une sorte de pièce diplomatique, une adroite flatterie pour son vainqueur, et une satire amère contre les seigneurs qui l'avaient abandonné. « .... Vers moi se sont parjurés trois barons, et le quatrième de la vicomté de Limoges, et les deux bien peignés Périgordins, et les trois comtes insensés de l'Angoumois, et tant d'autres, etc... Si le comte (Richard) est généreux pour moi, et non avare, bien serai zélé pour lui et pour ses affaires, et fidèle comme l'argent fin. Que le prince suive l'instinct que suit la mer : lorsqu'il y tombe quelque objet de prix, elle consent à le garder dans son sein ; mais ce qui ne lui est pas à profit, elle le rejette sur le sable. Aussi est-il digne d'un baron de savoir faire grâce, et s'il prend, de donner ensuite..... Dans une antique église de Saint-Marcel m'avaient juré certains seigneurs, sur le missel, qu'ils me donneraient leur foi, et ne feraient pas de paix sans moi ; et, depuis, ne m'ont tenu parole (2). »

Désormais attaché à la cause de Richard, Bertran de Born fut le premier à prendre parti dans la guerre que les enfants de Henri II entreprirent contre leur père. Pendant cette guerre, le jeune prince Henri mourut ; cet événement donna lieu à un sirvente dans lequel le troubadour d'Aquitaine dépouille un moment sa rudesse native, et chante, sur un ton mélancolique et éloquent tout à la fois, les qualités du prince qui avait été son ami : « Si tous les pleurs et les deuils, et les douleurs et les regrets, et les maux de ce triste siècle, étaient réunis, ils sembleraient trop légers au prix de la mort du jeune prince anglais, dont la perte afflige le mérite et l'honneur, et couvre d'un voile obscur le monde, privé de joie et plein de douleur. Tristes et dolents sont demeurés les braves soldats, les troubadours et les jongleurs avenants ; ils ont dans la mort une cruelle ennemie, car elle leur enlève le jeune roi anglais, par qui les plus généreux semblaient avares. Jamais pour un tel mal il n'y aura assez de tristesse et de pleurs..... De ce siècle lâche et plein de trouble si l'amour s'en va, je tiens la joie pour mensongère ; car il n'est rien qui ne tourne en souffrance. Tous les jours vous verrez qu'aujourd'hui vaut moins qu'hier. Que chacun se regarde dans le jeune roi anglais, qui du monde était le plus vaillant des preux : maintenant est parti son gentil cœur aimant, et reste pour notre malheur déconfort et tristesse (1). »

La mort du prince Henri arrêta la guerre, et Bertran, réduit encore une fois à ses propres forces, tomba bientôt au pouvoir de ses ennemis. Amené devant le roi d'Angleterre, le seigneur d'Hautefort sut l'émouvoir en évoquant le souvenir du prince dont il avait si éloquemment déploré la perte. Cette circonstance valut au poëte son pardon et la conservation de ses terres, qui lui furent rendues par le roi Henri.

Le roi d'Angleterre mourut peu de temps après ces événements, et son fils Richard lui succéda au moment où l'attention générale se portait de nouveau sur la croisade. Il est à remarquer que très-peu de troubadours allèrent en Palestine ; la plupart, sans quitter l'Occident, chantaient les hauts faits des soldats de la croix, déploraient l'oppression des saints lieux, relevaient l'enthousiasme lorsqu'il semblait faiblir, mais ne se montraient nullement désireux de prendre part à la guerre qu'ils glorifiaient par leurs chants. Bertran de Born flatte tour à tour les bonnes dispositions des princes, blâme leurs hésitations, et quelquefois même, avec une teinte légère d'ironie sceptique, se moque de leur dévotion, et de l'enthousiasme religieux qui les pousse en Orient. Malgré tout, il ne paraît jamais concevoir sérieu-

(1) Raynouard, *Choix des poésies des Troubadours*, t. IV.

(2) Raynouard, *Choix des poésies des Troubadours*, t. V, p. 98.

(1) Si tut li dol e l' plor e l' marrimen
E las dolors e l' dan e l' caitivier
Que hom agués en est segles dolen
Fussen ensems, semblaran tut lengier
Contra la mort del jove rei englès
Don reman pretz e jovent doloiros
E l' mon escurs e tenhs e tenebros
Jen de tot joi plen de tristor e d'ira.

Dolent e trist e plen de marrimen
Son remanzut li cortes soudadier
E l' trobadors e l' joglars avinen
Trop an agut en la mort mortal guerier
Que tolt lor a lo joven rei englès.
Vas cui eran li plus larc cobeitos
Ja non er mais, ni non crezas que fos
Vas aquest dan e l' segle plors ni ira.

D'aquest segle flac, plen de marrimen
S'amor s'en vai, son joi tenh mesongier
Que ren noi a que non torn en cossen ;
Tots jorns veirez que val mei huei que lez ;
Cascun se mir e l' joven rei englès,
Qu'era del mon lo plus valén dels pros
Ar es anatz soun gen cor amoros
Dont es dolor e desconfort et ira.

Raynouard, *Choix des poésies des Troubadours*, t. IV.

sement l'idée de s'enrôler sous l'étendard sacré, et plaisante lui-même sur son inaction : « .... Je sais maintenant, dit-il, qui mérite le plus parmi tous ceux qui se lèvent matin; sans mentir, c'est le seigneur Conrad, celui qui se défendit contre Saladin et sa bande cruelle. Que Dieu lui donne bon secours, car celui des hommes est bien lent. Seul il aura la récompense, puisque seul il a eu la peine. .... Seigneur Conrad, je vous recommande à Jésus. Je serais allé outre-mer avec vous, je vous jure; mais j'ai perdu patience quand j'ai vu que les comtes, les ducs, les rois tardaient toujours. Et d'ailleurs, il est une dame belle et blonde auprès de laquelle mon courage s'est attiédi ; autrement je combattrais à vos côtés depuis plus d'un an. »

La croisade fut stérile, comme on sait, et n'aboutit qu'aux brillants mais inutiles exploits du roi Richard, qui resta seul en Palestine après le départ du roi de France. L'existence de Bertran de Born se passe désormais à exciter des révoltes et des haines contre le roi d'Angleterre. Un soulèvement de l'Aquitaine fut organisé par lui, et il fut secondé par les principaux seigneurs d'Aquitaine, au nombre desquels figuraient en première ligne le comte de Périgord et le vicomte de Limoges. Précédemment, Philippe-Auguste, ayant échoué dans une tentative contre la Normandie, avait été forcé de conclure une trêve avec Richard. Pour que l'insurrection d'Aquitaine pût se maintenir, il fallait que cette trêve fût rompue, et que les forces du roi de France, occupées dans une autre guerre, ne pussent être réunies, car elles auraient facilement contenu les Aquitains. Fidèle à la politique qui consistait à disséminer et à affaiblir les moyens d'action des ennemis de son pays, Bertran de Born parvint à force de menées, et en faisant circuler des sirventes satiriques, à exciter le roi de France, qui rompit brusquement la trêve, et recommença les hostilités. Cette nouvelle campagne se termina par une réconciliation entre les deux monarques, et les révoltés d'Aquitaine se trouvèrent de nouveau exposés à toute la vengeance de Richard. « Cette paix les affligea beaucoup, et surtout Bertran de Born, qui en fut plus chagrin qu'aucun autre; car il ne se plaisait en rien plus qu'en la guerre, et surtout en la guerre des deux rois (1). » Il recommença à publier des sirventes, dans lesquels il disait que « les Français avaient échangé leur honneur contre paresse, et que le roi Philippe voulait bien la guerre avant de s'être armé ; mais que sitôt qu'il avait revêtu son armure, il perdait tout courage. »

Les autres barons aquitains excitaient de leur côté le roi Richard, et lui promettaient leur appui contre le roi de France (2). Un lieu de conférence fut choisi d'un commun accord, et les deux princes s'y rendirent; mais les prétentions exagérées qui furent posées de part et d'autre rendirent tout accommodement impossible. Les deux rivaux se prirent même de querelle, et en vinrent aux injures. La guerre fut décidée, « ce dont Bertran fut fort joyeux, et fit un sirvente dans lequel il pique fort le roi de France de recommencer la guerre à feu et à sang, et lui reproche d'aimer la paix plus qu'un moine (1). »

L'Aquitaine continua d'être ainsi dans un état permanent de trouble et de guerre jusqu'à la mort de Richard, qui eut pour successeur le prince Jean. Dès ce moment, la carrière du troubadour aquitain est terminée; on le voit disparaître de la scène politique presque aussitôt après l'armement de Jean Sans-Terre. Les légendes le font moine de Cîteaux, et finissant ses jours dans l'austérité et la pénitence. Quoi qu'il en soit, on n'est pas trop fixé sur l'époque précise de sa mort; il est à présumer que Bertran de Born mourut entre les années 1208 et 1210; car lorsque la Guyenne fut confisquée sur le roi Jean par Philippe-Auguste, le fils de Bertran de Born fit hommage du comté de Hautefort au roi de France (1212).

Presque tous les historiens ont présenté le poëte de Born comme un brouillon, guerroyant toujours sans motif, et sans cesse occupé de fomenter des haines, sans autre but apparent que celui de satisfaire un insatiable besoin d'activité, et de troubler un ordre établi. On l'a fait tantôt féroce comme un Frank primitif, tantôt subtil et fourbe comme un politique du siècle de Machiavel, allumant la guerre des fils contre leur père, puis excitant les fils les uns contre les autres. Tout cela semble de prime abord présenter un esprit désordonné, et porté par instinct vers la discorde et la haine, sans raison et sans but. Mais toutes ces allégations, basées sur des faits mal compris ou dénaturés, diminuent de valeur devant un examen plus logique et plus attentif des faits eux-mêmes.

Du temps de Bertran de Born, l'Aquitaine était menacée à la fois par les rois de France et d'Angleterre : disputée ainsi par deux puissantes rivales, elle semblait destinée à être longtemps le théâtre de guerres et de tiraillements incessants. Les seigneurs du pays ne se seraient jamais, de leur propre mouvement, intéressés au triomphe de tel ou tel parti, parce que, aux termes de la loi féodale, les franchises de leurs fiefs n'auraient pu être attaquées par l'une ou l'autre des deux puissances, qui d'ailleurs ne se disputaient qu'un droit de suzeraineté, et non une possession absolue. La masse des populations se trouvait donc seule intéressée. D'un autre côté, il est possible que le seigneur d'Hautefort ait un instant nourri l'ambition de renouveler, au profit de

(1) « En Bertran de Born se fot pus irat que negus dels autres baros, per so car ne se dellectava mais en guerra, e mais en la guerra del dos reiz. » (Raynouard, ibid., t. V, 94).

(2) Aug. Thierry *Histoire de la conquête de l'Angleterre.*

(1) Raynouard, *Choix des poésies des Troubadours*, t. V, 193. — Augustin Thierry, *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, t. IV.

sa famille, la race des anciens ducs d'Aquitaine, et de s'élever ainsi lui-même au rang d'un des plus puissants vassaux de la couronne de France ou d'Angleterre. Cette hypothèse est la pire de toutes celles qu'il soit raisonnablement permis de former sur son compte; et, à vrai dire, son génie et son influence sur les affaires de son pays justifiaient pleinement une semblable ambition. La politique de Bertran de Born ne peut donc trouver d'autre justification que dans une idée patriotique, ou dans une idée d'intérêt personnel; et la première de ces deux hypothèses peut être admise plus logiquement que la seconde. Pour arriver à l'un ou l'autre de ces deux résultats, il était nécessaire de diviser, partant d'affaiblir les moyens d'action des deux seules puissances que l'Aquitaine pût craindre. Cette politique occupa toute l'existence de Bertran de Born : ses moyens furent quelquefois odieux, si on les envisage au point de vue de la politique moderne; mais il ne faut que les considérer au point de vue des idées et des mœurs féodales du douzième siècle.

Les contemporains du poëte de Born ont laissé en lui l'homme politique, pour ne voir que l'homme social; et, sous ce dernier aspect, ce caractère de l'homme a dû leur paraître souvent odieux. Dante lui-même, le grand génie du moyen âge, paraît ne pas avoir échappé au préjugé généralement admis de son temps. Bertran de Born n'appartenait certes, ni de près ni de loin, aux Guelfes dont Dante a peuplé son Enfer; mais en ceci le poëte italien, qui vivait près d'un siècle après le troubadour, sacrifie à la tradition, et prête le langage suivant au grand poëte périgordin : «.... Vois mon tourment cruel, toi qui, respirant, vas visiter les morts; vois s'il est un plus grand supplice que le mien. Et pour que tu portes de moi des nouvelles, sache que je fus Bertran de Born, celui qui donna de mauvais conseils au roi Jean. J'armai le père et le fils l'un contre l'autre.... Pour avoir divisé ceux que la nature avait unis, je porte ma tête séparée, hélas! de son principe, qui reste enfermé dans ce tronc. Ainsi s'observe en moi la loi du talion. »

Au douzième siècle, l'autorité temporelle et l'autorité spirituelle étaient en face l'une de l'autre, et se défiaient : la première, personnifiée par les empereurs d'Allemagne, les rois d'Angleterre et de France; la seconde, personnifiée par le pape. Cette grande lutte, sur laquelle l'Europe entière avait les yeux fixés, laissait bien peu de place pour le progrès des nations, pour l'expression d'un intérêt local ou individuel. On s'étonne aujourd'hui qu'un simple individu, un poëte, ait pu, à une telle époque, distraire l'attention publique, et la fixer un moment sur lui, et qu'un simple baron réglât souvent les destinées d'un roi d'Angleterre ou d'un roi de France, d'un Henri II, d'un Richard Cœur-de-Lion, ou d'un Philippe-Auguste. La raison de tout cela n'est pas dans une puissance et un pouvoir personnels, car Bertran de Born était, par sa position et sa richesse territoriale, tout au plus un des premiers seigneurs de l'Aquitaine; mais il faut la chercher dans ses écrits politiques, sortes de pamphlets qui venaient périodiquement apprécier et juger irrévocablement les hommes et les choses de son époque. Avant d'être poëte, avant de chanter l'amour et les mérites de sa dame, avant de célébrer les prouesses des chevaliers, et de s'enflammer au souvenir d'un beau tournoi ou d'une passe d'armes, le chevalier périgordin était homme de parti. Ses sirventes sont presque toujours un chant de guerre pour exalter l'enthousiasme de son parti, ou une satire violente contre le parti opposé et ses adhérents, ou enfin une adroite flatterie pour se tirer d'un embarras quelconque, par exemple pour séduire un vainqueur, et se préserver des suites d'une défaite. Bertran de Born jouissait, au douzième siècle, de la même influence que pourrait avoir au dix-neuvième un homme qui serait à la fois chef de parti, diplomate et publiciste de renom.

Les préjugés historiques éloignés une fois, et les faits envisagés sous leur véritable jour, il reste un grand poëte, et le premier, par ordre de date, des grands hommes qui, à tous les âges de l'histoire, ont apporté leur contingent de génie pour la gloire de la vieille Aquitaine.

FRANÇOIS MÉRILHOU.

Raynouard, *Choix des poésies des Troubadours*. — Millot, *Hist. des Troubadours*. — Aug. Thierry, *Hist. de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, t. IV. — Villemain, *Cours de Littérature*. — Verneilh-Puyraseau, *Histoire politique et statistique de l'Aquitaine*. — Le P. Jean Dupuy, *l'Estat de l'Église du Périgord*.

*BORN (*Jacques*), jurisconsulte allemand, né à Leipzig en 1638, mort en 1709. Il remplit des fonctions professorales et judiciaires, devint conseiller en 1695, et fut employé dans des occasions importantes. Ses principaux ouvrages sont : *De Jure in re actiones reales producente*; — *De remedio appellationis*; — *De juramento judiciali*; — *De censu constitutivo*; — *De inventione rerum casu amissarum*; — *De transmutatione feudi in allodium*. Ces divers traités ont été imprimés à Leipzig en 1705.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

*BORN (*Jacques-Henri*), jurisconsulte allemand, né à Leipzig le 2 janvier 1717, mort à Dresde le 3 décembre 1775. Il étudia dans sa ville natale, y devint docteur en droit en 1739, voyagea dans les Pays-Bas, et à son retour en Allemagne il remplit diverses fonctions publiques. Ses principaux ouvrages sont : *Dissertatio de sortitione magistratuum Atticorum contra Pythagoræos defensa*; Leipzig, 1734; — *Dissertatio de Delphino Atheniensium tribunali*; ibid., 1735; — *Dissertatio de antestatione in Jus vocantium apud Romanos*; ibid., 1737; — *Animadversiones in Joach. Schwartii Disquisitionem utrum jure culpandus sit Tribonianus quod in componendis Pandectis ethnicorum hominum scripta compilaverit*; ibid., 1737; — *Disputatio de pœnis libertorum ingratorum apud Romanos*; ibid., 1738.

Sax, *Onomasticon literarium*, VI, 518.

BORN (*Ignace*, baron DE), minéralogiste allemand, né à Carlsbourg en Transylvanie le 26 décembre 1742, mort à Vienne le 28 avril 1791. Il vint, à l'âge de treize ans, faire ses études chez les jésuites de Vienne; il entra dans leur ordre, mais en sortit au bout de seize mois, pour aller étudier le droit à Prague. Il voyagea ensuite en Allemagne, en Hollande, dans les Pays-Bas et en France. Il s'appliqua à l'étude de la minéralogie, et fut nommé conseiller aulique au suprême département des mines et monnaies de l'empire. De nouvelles explorations, auxquelles il se livra dans le bannat de Témeswar et dans la haute et basse Hongrie, lui fournirent des observations minéralogiques, publiées en allemand par Ferber, 1774, in-8°, et traduites en anglais par Raspe, 1777; en italien; Venise, 1778; en français, par Monnet, qui les a intitulées *Voyage minéralogique de Hongrie et de Transylvanie*, 1780, in-12. Étant descendu, pendant ce voyage, dans une mine à Felso-Banya, de Born y demeura suffoqué durant quinze heures, et sa santé en resta toujours altérée. Par l'ordre de l'impératrice Marie-Thérèse, il se rendit à Vienne en 1776, afin de classer et de décrire le cabinet impérial d'histoire naturelle. Il publia, en latin et en allemand, la première partie de cette description, contenant les testacés, 1778, in-8°; 1780, in-fol. avec pl. col. On doit encore à ce savant : *Lithophylacium Bornianum*; Prague, 1772 et 1775, 2 vol. in-8°; — *Effigies virorum eruditorum atque artificum Bohemiæ et Moraviæ*; Prague, 1773 et 1775, 2 vol. in-8°, avec portraits et encadrement pour le texte : de Born fit les frais de cet ouvrage, qu'il composa en collaboration avec Ad. Voigt, un de ses amis; — *Méthode d'extraire les métaux parfaits des minerais et autres substances métalliques, par le mercure*; Vienne, 1786, in-4°, avec 21 pl.; une autre édition est intitulée *Métallurgie*, ou *l'Amalgamation des minéraux; méthode d'extraire par le mercure*, etc.; Berne, 1787, in-8° : on joint à cet ouvrage les *Lettres de M. Rubin de Celis à MM. Duhamel et de Born, avec une réponse de M. de Born sur l'amalgamation des métaux en Allemagne*, 1789, in-8°; — *Description du schorl rouge de Hongrie*, dans le t. II du *Journal des mines*, ann. 1795.

On attribue aussi à de Born une violente satire contre les moines, intitulée *Joannis Physiophili specimen monachologiæ*; Augsbourg, 1783, in-4°. Ce qu'il y a de certain, c'est que cet ouvrage, composé, d'après les conseils du baron de Born, par trois savants d'Allemagne, parut avec l'approbation de l'empereur Joseph II; il existe de ce livre une imitation française par Broussonet, qui l'a intitulée *Essai sur l'histoire naturelle de quelques espèces de moines*; 1784, in-8°.

Boehmer, *Bibliotheca Scriptorum hist. nat.* — Bouginé, *Histoire littéraire*, supp. 1. — Klaproth, *Dictionnaire de Chimie*. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopädie*.

* **BORNAGIUS** (*Paul*), savant canoniste hongrois, né à Folkau, dans la haute Hongrie, le 28 septembre 1674; mort le 4 décembre 1737. Lors des troubles qui éclatèrent dans son pays, il se réfugia en Silésie avec son père, fit ses études à Breslau et à Wittemberg. En 1704 il professa à Boosschütz, devint prédicateur aulique, et remplit d'autres fonctions élevées. Ses principaux ouvrages sont : *Disputatio sistens spicilegium ad antiquitates germanicas Taciti*; Wittemberg, 1699; — *Dacia in Nummis*; — *Concordantia discordantium canonum, seu symphonia Art. A. C., cum canonibus Decreti Gratiani*; Breslau, 1735.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

* **BORNANDI** (*Thomas*), philosophe allemand, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. De 1609 à 1617, il fut recteur du gymnase d'Œhringen. On a de lui : *Triades XVIII assertionum philosophicarum celebriorum*; Francfort-sur-le-Mein, 1610, in-8°.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

BORNEIL (*Giraud* DE), troubadour de la fin du douzième siècle, naquit à Excideuil, de parents pauvres. Ses compositions poétiques le mirent au rang des plus célèbres troubadours. Le Dante en fait mention dans la *Divine Comédie*, comme l'ayant rencontré dans le Purgatoire. Nous avons quatre-vingt-deux pièces de Borneil, la plupart fort obscures; quelques-unes sont satiriques. Il déplore, dans plusieurs, la perte du véritable amour et la décadence de la jonglerie. Le premier, dit-on, il introduisit le mot *chanson* dans la langue des troubadours.

Histoire littéraire de la France, t. XVI, p. 196 et 197. — Ginguené, *Hist. litt. d'Italie*, I, 295. — Millot, *Hist. de la poésie des Troubadours*. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

* **BORNEMANN** (*Mathias-Hastrup*), jurisconsulte danois, né en 1776, mort en 1840. Professeur de droit à l'université de Copenhague, il s'occupa surtout de la philosophie du droit, d'après les systèmes de Kant et Fichte. Outre un grand nombre de discours philosophiques et juridiques, il a publié : *Om den brugelige Visitation af neutrale Skibe og Convoier* (de la Visite de vaisseaux et convois neutres); Copenhague, 1801; — *De Analogia juris cum speciali ad jus danicum respectu*; Hafniæ, 1815; — *Den almindelige Retslore* (le Droit universel); Copenhague, 1832. ABRAHAMS (de Copenhague).

Almindeligt Forfatter-Lexicon.

* **BORNEMANN** (*Guillaume*), jurisconsulte allemand, né en 1794 en Poméranie. Il étudia le droit, fut employé au ministère des finances à Berlin, devint en 1842 conseiller d'État, et eut, après la révolution de 1848, le portefeuille du ministère de la justice. Son principal ouvrage, qui fait autorité, a pour titre : *Systematische Darstellung des preussischen Civilrechts* (Sur le droit civil en Prusse); Berlin, 1837-1845, 6 vol. in-8°.

Conversations-Lexicon.

*BORNETT (*Duncan*), médecin et chimiste écossais, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Iatro-chymica, seu Tractatus de præparatione et compositione medicamentorum chymicorum artificiosa*; Francfort, 1616 et 1621, in-4°, et en allemand, Francfort, 1618.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

BORNIER (*Philippe*), jurisconsulte français, né à Montpellier le 13 janvier 1634, mort dans la même ville le 22 juillet 1711. Lieutenant particulier au présidial de Montpellier, il présida aux assemblées synodales du Languedoc jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes ; il en fut le commissaire exécuteur, et mérita l'estime des deux partis par sa justice et sa modération. On a de lui : *Conférence des nouvelles ordonnances de Louis XIV avec celles de ses prédécesseurs*; Paris, 1678, in-4° : l'édition de 1719 a été augmentée par M*** (Ch.-A. Bourdot de Richebourg) ; celle de 1729 contient aussi de nouvelles notes ; — *Stephani Ranchini miscellanea decisionum seu resolutionum juris, cum notis Bornerii*; Genève, 1709 et 1711, in-fol. ; — deux traités, l'un des *Donations*, l'autre des *Légitimes*, restés manuscrits.

Journal des Savants. — Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, t. II, édition Fontette. — Quérard, *la France littéraire.*

*BORNITIUS (*Jacques*), jurisconsulte allemand, natif de Torgau, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Discursus politicus de Prudentia politica comparanda*, dans l'épître de Juste-Lipse, *de Historia*; Wittemberg, 1604 ; — *de Nummis in republica percutiendis et conservandis*; — *Cynosura juris publici de Ærario*; — *de Præmiis in republica decernendis*; — Ἰχνογραφία *artis et artificis politici*; — *Synopsis politica de rerum sufficientia in republica et civitate procuranda.*

Reimann, *Historia literaria.*

*BORNITIUS (*Jean-Ernest*), hébraïsant allemand, naquit à Meissen le 17 avril 1622, mourut le 14 novembre 1645. Il était fils d'un architecte. A dix-sept ans, il alla à Wittemberg ; et, à vingt et un ans, il remplissait déjà des fonctions dans l'enseignement philosophique. Enlevé par une mort prématurée, il laissa des ouvrages qui témoignaient de son érudition. Les principaux sont : *de Characterum judaicorum antiquitate*; Wittemberg, 1643 ; — *de Suppliciis capitalibus Ebræorum*; ibid., 1643 ; — *de Synedrio magno Ebræorum*; ibid., 1644 ; — *de Cruce, num Ebræorum supplicium fuerit et qualisnam structura ejus cui Salvator mundi fuit affixus*; ibid., 1644.

Jöcher, *Lexicon* avec le supplément d'Adelung.

*BORNMEISTER (*Simon*), poëte allemand, mort le 7 décembre 1688. Il professa l'histoire à Nuremberg. Il a laissé : *Pharus geographica Hispaniæ, Galliæ, Italiæ, cum observationibus politico-historico-typographico-philologicis*; *Introductio in universam historiam monarchicam*; — *Théâtre des empereurs romano-germaniques* (en allemand) ; — *Dissertatio de erroribus historicorum gentilium in rebus sacris recensendis*; — *de Scientia perfecti politici.*

Witte, *Diarium biographicum.*

BOROMINI. *Voy.* BORROMINI.

*BOROUGH (*Jean*), jurisconsulte anglais, mort à Oxford le 21 octobre 1643. Son père était Hollandais, et brasseur dans le comté de Kent. Borough étudia d'abord le droit, puis les antiquités ; devint docteur à Oxford, héraut d'armes sous Charles Ier, puis archiviste de la Tour de Londres, et remplit d'autres fonctions élevées. Son principal ouvrage est : *the Sovereignty of the British sead, proved by records histo-rycal and municipal law of the kingdom.*

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

*BOROWIKOWSKI, célèbre peintre russe, vivait au commencement du dix-neuvième siècle. Il excellait dans le portrait. Outkyn grava, en 1829, le *portrait de Catherine II*, peint par cet artiste, qui devint en 1804 membre de l'Académie des beaux-arts.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

*BORRA (*Jean-Baptiste*), architecte piémontais, originaire de Turin, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il accompagna, en 1751, des Anglais qui allaient visiter Palmyre ou Balbeck, et il rapporta de ce voyage les dessins qui reproduisent les ruines de ces deux cités. Il décora à nouveau l'église Sainte-Croix, le théâtre de Carignan, ainsi que la façade du palais de ce nom à Racconigi. Il a publié : *Trattato della cognizione prattica delle Resistenze, geometricamente dimostrato ad uso d' ogni sorta d' edifizj*; Turin, 1748.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.* — Mazzuchelli, *Scritt. d'It.*

*BORREMAN (*Antoine*), théologien hollandais, mort le 21 octobre 1683. Il était arménien. On a de lui : *Traité des Poëtes et des Prophètes, sous forme de dialogue*; Amsterdam, 1678 : « Il ne s'est pas gêné beaucoup, dit-il, pour faire des recherches fort savantes et fort rares ; mais il a écrit (c'est Baillet qui porte ce jugement) ce qui lui est venu dans la pensée ; » — *Variarum lectionum liber*; Amsterdam, 1676 ; — une continuation, jusqu'en 1680, des *Annales* de Voss.

Baillet, *Jugements des savants*, II et III. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'Hist. littér. des Provinces-Unies*, t. IX, p. 325. — Sax, *Onomast. liter.*, t. V.

BORRI (*Christophe*). *Voy.* BORRUS.

BORRI, en latin BURRUS (*Joseph-François*), célèbre chimiste et naturaliste italien, né à Milan le 4 mai 1627, mort à Rome le 10 août 1695. Il fit ses études chez les jésuites de Rome, s'attacha à la cour pontificale, et s'appliqua avec ardeur à la médecine et à la chimie ; mais ses déréglements l'exposèrent aux poursuites de la justice, et l'obligèrent, en 1654, à

chercher un asile dans une église. A partir de ce moment, il changea complétement de conduite, prit un extérieur grave et composé, se prétendit inspiré du ciel, et déclara que toute la terre serait désormais un seul royaume, dont le pape devait être l'unique souverain. Dieu, disait-il, l'avait chargé d'exécuter ce décret. Il donnait, comme preuve de cette mission, une palme lumineuse qu'il avait vue dans le ciel, et un glaive miraculeux que saint Michel lui avait remis. Ses doctrines religieuses n'étaient pas moins singulières : « La Vierge, disait-il, égale à son fils et présente dans le sacrement de l'Eucharistie, avait été conçue par inspiration; le Fils et le Saint-Esprit sont inférieurs au Père, et les trois personnes de la Trinité sont indiquées dans l'Écriture par les trois cieux; d'où il résulte que l'ascension du Verbe au 3e ciel désigne sa réunion à son Père. Il enseignait encore que Dieu s'était servi des anges rebelles pour créer le monde et animer les brutes, mais que les hommes possèdent une âme divine. Ce sectaire avait des disciples qui le considéraient comme une incarnation du Saint-Esprit. Il leur imposait le serment de secret inviolable, d'union fraternelle, d'obéissance aux christs et aux anges. Il les appelait *ragionevoli* (raisonnables) et *évangéliques*, et s'arrogeait la propriété de leurs biens, sous le prétexte de vœu de pauvreté auquel il les avait obligés. La sévérité du pape Alexandre VII contre les novateurs, força Borri de quitter Rome pour Milan; là, des cahiers contenant ses opinions tombèrent entre les mains des inquisiteurs, et le firent accuser d'avoir voulu s'emparer de cette ville. Privé de ses biens et condamné au feu comme hérétique par une sentence du 3 janvier 1661, Borri n'en attendit pas l'exécution, et se réfugia à Strasbourg, où il se donna pour une victime de l'inquisition, et se ménagea ainsi un excellent accueil. Il passa de là à Amsterdam. Si l'on en croit Monconys, qui le vit dans cette ville en 1663, sa conduite n'y fut pas irréprochable; et, après avoir étalé un grand faste, il fut réduit à se retirer à Hambourg. C'est là que, de son propre aveu, il fit dépenser inutilement des sommes considérables à Christine, reine de Suède, qui espérait par ses conseils découvrir la pierre philosophale. Borri se rendit ensuite à Copenhague, où il obtint la faveur du roi Frédéric III, auquel il avait promis d'immenses trésors. A la mort de ce prince, arrivée en 1670, il quitta le Danemark pour se soustraire à l'inimitié du nouveau souverain et des seigneurs, qu'avait irrités contre lui sa prospérité passagère; et il forma le dessein de se retirer en Turquie. Il n'en était plus qu'à quelques journées, lorsqu'il fut arrêté à Goldingen, petite ville de Moravie, par l'ordre du gouverneur, qui venait d'apprendre la récente conspiration des Frangipani. Borri, qui n'y avait point participé, déclara, sans hésiter, son nom et le but de son voyage. Le gouverneur en référa à sa cour. L'empereur, au moment où la lettre lui fut remise, donnait audience au nonce du pape, qui, informé du nom de Borri, le réclama au nom de son souverain. Borri fut donc livré au gouvernement pontifical, mais à condition qu'on lui laisserait la vie. Transféré à Rome, il fut enfermé dans les cachots du saint office, obligé d'abjurer ses erreurs et d'en faire amende honorable. Peu de temps après, il guérit d'une maladie désespérée le duc d'Estrées, ambassadeur de France, et, par l'intercession de ce seigneur, il obtint d'être enfermé au château Saint-Ange, d'y avoir un laboratoire, et de sortir quelquefois.

On a de Borri : *Gentis Burrorum notitia*, ouvrage anonyme attribué à Borri par Argelati; Strasbourg, 1660, in-8°; — *De Vini generatione in acetum, decisio experimentalis; — Epistolæ duæ ad Th. Bartholinum, de ortu cerebri et usu medico, necnon de artificio oculorum humores restituendi*; Copenhague, 1669, in-4°; — *la Chiave del gabinetto del cavagliere G.-F. Borri, col favor della quale si vedono varie lettere scientifiche, chimiche e curiosissime, con varie instruzioni politiche, ed altre cose degne di curiosità, e molti segreti bellissimi*; Cologne (Genève), 1681, petit in-12 : c'est un recueil de dix lettres; la première et la deuxième, traitant des esprits élémentaires, a fourni à l'abbé de Villars les principales idées de son *Comte de Gabalis*; les sept suivantes sont relatives au grand œuvre; la dernière est une dissertation sur l'âme des bêtes; — *Instruzioni politiche date al re di Danimarca*, imprimée à la suite de *la Chiave*, édit. de 1681; — *Ambasciata di Romolo a' Romani*, attribuée à Borri par Lenglet-Dufresnoy; Genève, in-12.

Galleria di Minerva, t. II, p. 28. — *Journal des Savants*, 1689. — Hoefer, *Hist. de la Chimie*, t. II. — Argelati, *Biblioth. Mediol.*

BORRICHIUS. *Voy.* BORCH.

***BORRINI** (*Splandiano*), théologien et poëte italien, né à Lodi, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il laissa : *Peregrinaggio di Gerusalemme, nel quale sotto varj cacidenti, accorsi a' peregrini, si figurano i pericoli, disturbi*, etc.; Rome, 1610.

Mazzuchelli, *Scritt. d'Italia*.

***BORRO** (*Alexandre* DEL), mathématicien et poëte italien, né le 12 octobre 1672, mort le 25 juin 1760. Il étudia l'art des fortifications sous Maria Santini; puis il entra dans l'ordre des Jésuites, d'où il se retira cinq ans plus tard pour se rendre à Florence. Il y fut employé sous le duc Cosme III. En 1690, il prit du service dans l'État de Venise, et peu après il se mit aux ordres du gouvernement français. A son retour en Italie, il reçut à Milan une mission de l'empereur. On a de lui : *il Carro di Cerere, ovvero i tre problemi di balistica, proposti in Firenze ad Aless. del Borro*, etc.; Lucques, 1699; — *il gran Coltro, dimostrazioni e prove sopra*

l' attività ed uso del gran Coltro in riparo delle forze necessarie alle maggiori fatiche dell' agricoltura; Milan, 1718.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

*BORRO (*César*), jurisconsulte et poëte italien, natif de Milan, mort en 1654. On a de lui : *Sanctus Carolus triumphans*, poëme; Milan, 1611; — *Adone di Cesar Borro*, autre poëme; ibid., 1614; — *Elegia de laudibus vitæ privatæ;* ibid., 1623; — *Dissertatio de Incendio;* ibid., 1645; — *Paradoxum in L. Æmil. ff. de Minoribus;* ibid., 1663; — d'autres *poésies* latines ou italiennes, dans plusieurs recueils.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

*BORRO (*Gasparin*), poëte philosophe et théologien italien, de l'ordre des Servites, natif de Venise, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il fut reçu docteur en théologie à Ferrare, et professa cette science ainsi que la philosophie dans sa ville natale, où il eut pour élève la célèbre Cassandra Fedele. Il professa aussi à Pérouse, et même, dit-on, à Padoue. Il ne se distingua pas moins par ses sermons. On a de lui : *Commentum electum super Tractatum sphæræ mundi;* Venise, 1490; — *Trionfi, sonetti, canzoni e lodi della gloriosa Madre d'Iddio;* Brescia, 1498.

Mazzuchelli; *Scrittori d'Italia.*

BORROMÉE (*Charles*) (saint), l'un des hommes les plus mémorables qu'ait formés le christianisme, naquit au château d'Arona, sur les bords du lac Majeur, en 1538, et mourut le 4 novembre 1584. Issu d'une famille milanaise très-ancienne, qui fait remonter son origine jusqu'aux Anicius de l'ancienne Rome, Carlo, comte Borromeo, fut formé à la piété, nous pourrions dire à la sainteté, dès sa plus tendre enfance. Ses premiers amusements furent des exercices de dévotion auxquels il se livrait avec joie dans la maison paternelle, et dont il conserva le goût à Milan, à Pavie, au milieu de ses études, environné de toutes les splendeurs du luxe, disposant, jeune encore, des revenus de deux riches abbayes, et de ceux d'un prieuré qu'il tenait de son oncle Pie IV. Cette fortune précoce eût altéré les sentiments d'une âme vulgaire; mais plus Borromée s'élevait dans le monde, plus il s'humiliait devant Dieu. Pie IV le fit cardinal et archevêque de Milan à vingt-trois ans (1560), et lui confia divers emplois d'une haute importance : rien ne changea ses mœurs, et rien ne fut au-dessus de son dévouement. Son oncle était trop vieux pour conduire d'un bras énergique la barque de saint Pierre dans des temps si orageux, où l'Église était agitée par les vives discussions de la réforme. Carlo Borromeo donna aux affaires le mouvement qu'elles demandaient. Depuis longtemps le protestantisme avait formulé son symbole à Augsbourg, à Bâle, à Genève et ailleurs : il était temps que le catholicisme renouvelât le sien. Un concile général était convoqué depuis plusieurs années; mais il avait été ajourné, puis transféré de ville en ville, traîné de session en session : saint Charles l'anima du feu de sa piété. Il était lui-même, comme d'autres membres du collége des cardinaux, protecteur de trois ordres religieux et de trois couronnes; et, tout en soutenant l'Église, dont son oncle était le chef visible, plus d'une fois il édifia les prélats de l'opposition par la pureté de son zèle et la franchise de ses discours.

Charles Borromée était ami des lettres; il appréciait surtout les moralistes de l'antiquité. *Le Manuel* (*Enchiridion*) d'Épictète était une de ses lectures favorites. Il fonda au Vatican une académie composée d'ecclésiastiques et de laïques, auxquels il fit lui-même des conférences. Il fut aussi l'un des principaux rédacteurs du catéchisme de Rome, rédigé suivant les principes du concile de Trente. Cette vie de travail et de prière était sa vraie vie : ce n'était pas une simple vie cléricale. Borromée était cardinal, mais à cette époque il n'était pas encore prêtre. A la mort de son frère, sa famille voulut le marier : pour lui ôter tout espoir à cet égard, il prit les ordres. Enfin, l'an 1565, il obtint du pape la permission de se rendre dans son diocèse de Milan. Depuis quatre-vingts ans, les archevêques ne résidaient plus dans cette ville. Le désordre dans les études, dans les mœurs, dans la discipline, dans l'administration, y était à son comble. Prenant pour modèle le plus illustre de ses prédécesseurs, saint Ambroise, le jeune archevêque résolut de prêcher d'exemple, de ne plus appartenir désormais qu'à sa grande paroisse, de la rattacher étroitement à sa conscience et à sa pensée, de la réformer complétement. Un conseil établi à Milan et soixante délégués choisis dans le diocèse l'assistèrent dans cette œuvre de régénération, qui demandait une constance et une énergie entières. Il proposa cette régénération dans une longue série de synodes, introduisit partout les règlements de réforme du concile de Trente, institua pour la direction des séminaires et des paroisses la congrégation des Oblats, établit pour l'instruction du peuple des écoles et des catéchistes, donna à chaque établissement des statuts précis, et combattit avec une égale vigueur les prétentions des évêques, qui se prévalaient de leurs exemptions pour résister à ses réformes. L'ordre des *Humiliés* tenta un meurtre sur sa personne : il le supprima, et en donna les biens aux hôpitaux.

Dans son immense diocèse rien n'échappait à son attention, à ses inspections, et aucun fidèle n'avait le droit de récuser sa parole. Sa vie était sans tache, sa maison une communauté religieuse; ses biens patrimoniaux, il les avait donnés à sa famille; sa vaisselle, il l'avait vendue, ainsi que ses bijoux, pour pouvoir donner de plus riches aumônes. Des revenus de son archevêché il faisait les trois parts fixées par les anciens canons, celle des pauvres, celle de l'Église, et celle de l'évêque. Statues, tableaux, ornements de tout genre, tout avait disparu de son palais, ou plutôt

de son oratoire; car il en avait fait un lieu de prières, de veilles, de privations. Quand la peste vint ravager Milan pendant six mois, il vendit son lit pour soulager les infortunés, et prodigua à tous ses secours spirituels. Son affection semblait inépuisable comme ses inspirations et les ressources de sa charité; ses forces ne l'étaient pas : il mourut le 4 novembre 1584, âgé de quarante-six ans. L'hôpital eut son héritage. Les canonistes lui reprochèrent d'avoir dépassé les bornes de son autorité dans les réformes qu'il fit; mais le peuple, qui n'avait qu'à le bénir, n'attendit pas, pour lui consacrer le culte de l'invocation, que sa canonisation fût prononcée à Rome (1610). Une statue colossale en bronze, haute de soixante-six pieds, fut érigée en son honneur à Arona l'an 1697. Les œuvres de saint Charles Borromée se composent d'*actes synodaux*, de *sermons*, de *lettres* et de *conférences*, faites à l'Académie du Vatican (*Noctes Vaticanæ*). La première édition des œuvres de saint Charles Borromée est de Milan, 1599, 2 vol. in-fol. La meilleure édition est celle de Jos.-Ant. Sax; Milan, 1747, 5 vol. in-fol., avec des notes. Pineault a traduit en français un choix de lettres de saint Charles B.; Paris, 1762, in-8°. Plusieurs lettres inédites se conservent à la bibliothèque Ambroisienne de Milan.

Frédéric BORROMÉE, cousin de Charles et archevêque de Milan, de 1564 à 1631, marcha sur ses traces. Protecteur des lettres et de ceux qui les cultivaient, ce fut lui qui fonda à Milan la bibliothèque Ambroisienne : ami des malheureux, il fit admirer son dévouement pendant la peste qui désola de nouveau la ville. Il joue un grand et beau rôle dans les *Promessi Sposi*, roman de Manzoni. [*Enc. des g. du m.*, avec addit. bibl.]

Bisciola, *Vita di S. Carlo Borromeo*. — Magnago, *Vita di S. Carlo Borromeo*. — Giussano, *Vita di S. Carlo Borromeo*, 1751. — Godeau, *Vie de saint Charles Borromée*, avec des notes de l'abbé Sépher; Paris, 1748, 2 vol. in-12. — Touron, *Vie de saint Charles Borromée*; Paris, 1761, 3 vol. in-4o. — Ghilini, *Teatro d'Huomini let.* — Rivola, *Vita di Fed. Borromeo*.

*BORROMEO (*André*), théologien et missionnaire italien, originaire du Milanais, mort en 1683. En 1637 il entra dans l'ordre des Théatins, et en 1652 il visita comme missionnaire la Mingrélie et la Géorgie. Onze ans plus tard, il revint à Rome, où il fut nommé procureur de la même mission. On a de lui : *Relazione della Georgia, Mingrelia, e Missioni dei teatini in quelle parti*; Rome, 1704.

Barthélemy Ferro, *Storia delle missioni*, etc. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BORROMEO (*Antoine-Marie*, comte), littérateur et bibliophile italien, né à Padoue en 1724, mort dans la même ville le 25 janvier 1813. Il se fit connaître de bonne heure par des compositions poétiques, dont quelques-unes annonçaient un véritable talent. De ce nombre est un opuscule où sont réunis tous les proverbes usités à Florence, et qui est intitulé *la Cicalata* (la Causerie). Il faut y joindre une nouvelle sur un petit chien dont l'adresse dérobait sa maîtresse, femme d'un jaloux, aux embarras où la jetait son imprudence. Le comte Borromeo avait formé une collection d'anciens auteurs italiens; il en publia un catalogue enrichi de notes bibliographiques, et suivi de dix nouvelles encore inédites, dont huit en italien, de divers auteurs, et deux en latin, par Jérôme Morlino. Ce catalogue a pour titre : *Notizia de' novellieri italiani posseduti, con alcune novelle inedite*, etc.; Bassano, 1794, grand in-8°. Onze ans plus tard, cette publication étant épuisée, Borromeo en donna une seconde édition, augmentée de plusieurs articles, et intitulée *Catalogo de' novellieri italiani, con aggiunte ed una novella inedita*; Bassano, 1805, grand in-8°. Il réussit à raviver parmi ses compatriotes le goût d'un genre littéraire qui avait illustré sa patrie. Grâce à l'impulsion qu'il avait donnée, les anciens auteurs furent imprimés avec plus de correction, et leur manière d'écrire fut cultivée par des écrivains modernes. Après la mort du comte Borromeo, deux libraires anglais qui avaient acheté sa collection des *Novellieri* pour la revendre en détail, publièrent une 3[e] édition du *Catalogo*, où l'on trouve de nouvelles notes bibliographiques qui la font rechercher des amateurs.

Tipaldo, *Biografia degli Ital. illustri*.

BORROMINI (*François*), architecte italien, né à Bissone, dans le diocèse de Côme, en 1599, et mort à Rome en 1667, est le chef de cette école d'architecture qui, au dix-septième siècle, couvrit l'Italie de productions plus extravagantes les unes que les autres. Michel-Ange, par les écarts de son génie, avait ouvert la carrière aux innovations dangereuses, et semé, on peut le dire, le germe de la corruption. Borromini mit le comble aux erreurs que peut enfanter le génie, en s'abandonnant sans retenue aux inspirations d'une imagination ardente et déréglée. C'est à lui que l'on doit ces colonnes ventrues, torses, entortillées sur des monceaux de piédestaux, de socles, de plinthes sans motifs; ces chapiteaux fantasques, à volutes à rebours; ces entablements bâtards, interrompus, ondulés, à saillies, à rectangles; ces frontons déplacés, brisés, difformes, et même à cornes; ces balustrades à contre-sens, à facettes, et prodiguées jusqu'aux frontons; ces églises eintrées, sans caractère, à façades en forme de turban; ces ornements surabondants, à contre-sens, qui déparent tant d'édifices de ce siècle, et dont les églises de Sainte-Agnès, l'intérieur de Saint-Jean-de-Latran, Saint-Carlin aux quatre Fontaines, Saint-André-des-Buissons, la Propagande, les Sept-Douleurs, l'oratoire de l'Église-Neuve, les palais Panfili ou Doria, Colligola, Falconieri, et la villa du même nom, élevés en tout ou en partie par Borromini, offrent des exemples si multipliés.

Borromini reçut en naissant le sentiment de tous les arts. Pourquoi faut-il que la jalousie, l'envie l'orgueil, l'impatience de toute supério-

rité, qui firent le fond de son caractère, l'aient porté à fausser ses dispositions naturelles, pour arriver à une célébrité prompte, mais passagère? Son père, qui était architecte, le destina d'abord à la sculpture : il l'envoya à l'âge de neuf ans à Milan, étudier cet art. Après sept ans de séjour dans cette ville, Borromini partit pour Rome, où il fut reçu par le marbrier de la fabrique de Saint-Pierre, son compatriote, qui l'associa à ses travaux. Épris des beautés de Saint-Pierre, il se mit à en mesurer, à en dessiner les principales parties, consacrant à ce travail ses heures de repos du jour et une partie de celles de la nuit. Charles Maderne, son parent, alors architecte de ce temple, remarquant son zèle et ses grandes dispositions pour l'architecture, lui en enseigna les éléments, et lui donna un maître de géométrie. Non-seulement Borromini fut bientôt en état de mettre au net les dessins de son parent, mais Maderne put lui confier la conduite de travaux importants. Lorsque Maderne mourut en 1629, le Bernin, qui lui succéda comme architecte de Saint-Pierre, s'attacha le Borromini, dont il appréciait le talent. L'union de ces deux hommes, égaux en âge et en mérite, ne fut pas de longue durée. Le Borromini, envieux de la gloire du Bernin, impatient d'être sous ses ordres lorsqu'il se jugeait son égal (si ce n'est son supérieur) en talent, se détermina à devenir son rival. Dès ce moment tous ses soins tendirent à lui dérober des entreprises, à paraître plus employé que lui. Il parvint à l'être, grâce à la protection d'Urbain VIII. Les nombreux travaux qui lui furent alors confiés étendirent au loin sa réputation, et lui procurèrent enfin ce qu'il ambitionnait pardessus tout une grande renommée. Malheureusement cette renommée, basée sur le renversement de toutes les idées reçues en architecture, révolta les gens de goût; et le Bernin, malgré sa tendance à s'affranchir des règles, ne put s'empêcher de signaler les écarts de son antagoniste, comme tendant à pervertir et perdre l'art. Jaloux à l'excès des succès croissants du Bernin, qu'il considérait comme autant d'injustices à son égard, Borromini fut atterré lorsqu'il apprit qu'un édifice dont il avait donné les dessins venait d'être confié à son rival : de dépit il quitta Rome, fit un voyage en Lombardie, promenant partout ses chagrins et ses ennuis, revint bientôt plus exaspéré que jamais, donna quelques soins à la gravure d'un recueil de ses compositions qu'il se proposait de publier, fut atteint pendant ce travail d'un mal qui dégénéra en hypocondrie, puis en frénésie, et qui finit par le porter à se percer lui-même d'une épée, une nuit d'été qu'on lui avait refusé ses instruments de travail. Ainsi mourut, à soixante-huit ans, cet artiste que la jalousie égara toute sa vie, et qui dut à cette basse passion le déréglement de son goût et les chagrins qui empoisonnèrent son existence. L'œuvre de Borromini a été publié par son neveu Seb. Giannini, sous le titre : *Francisci Borromini opus architectonicum*; Rome, 1727, in-fol. [*Enc. des g. du m.*]

Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon*.

BORRON, BOIRON, BOURON, BERON, BOSRON ou **BURONS** (*Robert* et *Hélis*), écrivains anglais du douzième siècle. Ils étaient frères ou proches parents, et leurs travaux leur donnent une place importante dans l'histoire littéraire de cette époque. Ils furent employés par Henri II à mettre en prose les romans de la *Table Ronde*, ou à continuer la traduction de ces divers romans, dont la suite a été publiés sous les titres de *Joseph d'Arimathie* et du *Saint-Graal* (Paris, 1516 et 1523); l'*Histoire de Merlin* fut imprimée à Paris en 1498. D'autre part, Rusticien de Pise paraît avoir eu recours à la plume de Robert et Hélis, dans la composition de plusieurs ouvrages. Hélis de Borron publia seul le *Palamède* de la collection de la *Table Ronde*; il s'associa à Robert pour les autres ouvrages qu'il composa. Comme résultat de cette association, il faut mentionner *les Faits et Prouesses de Lancelot du Lac*, rédigés en langue romane, mis quelque temps après en vers français par Chrestien de Troyes et d'autres poètes contemporains; Paris, Vérard, 1488 et 1494, 3 vol. in-fol.; ibid., 1513, 1520, 1533 : ce roman a été traduit en italien et en allemand par Ulric de Zetzighofen ou Siebenofen. Remis en prose au quatorzième siècle, et soumis suivant les temps à des retouches successives, le *Saint-Graal*, le roman de *Lancelot* et l'*Histoire de Merlin*, gardèrent néanmoins le nom de Robert de Borron, quoiqu'il ne s'y trouvât plus un mot en usage de son temps.

Wilken, *Histoire des Croisades*. — *Altdeutsches Museum*, t. I. — Tressan *Bibliothèque des Romans*. — *Histoire littéraire de la France*, t. XV, p. 497. — Van Praet, *Catalogue des ouvrages sur vélin de la bibliothèque du Roi*.

* **BORRONI** (*Giovanni-Angelo*), peintre italien, né à Crémone en 1684, mort à Milan en 1772. Élève d'Angelo Massarotti et de Robert la Longe, dit *le Fiammingo*, il étudia à Bologne, où il s'appliqua à imiter la manière de Giangioseffo del Sole. Protégé par les Crivelli, nobles crémonais, il employa son talent à orner leurs palais à Crémone et à Milan. Il passa dans cette dernière ville la plus grande partie de sa longue carrière, et y laissa un grand nombre d'ouvrages, dont le plus estimé est un tableau de *Saint Joachim et sainte Anne*, placé à Santa-Maria alla Porta. Son chef-d'œuvre, *Saint Benoît priant pour Crémone*, est dans la cathédrale de cette ville. Ce tableau, dans lequel il déploya toute l'énergie de son talent, pourrait soutenir la comparaison avec les meilleures peintures du temps, si les draperies étaient agencées avec plus d'art.

E. B—n.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Pirovano, *Guida di Milano*. — Zaist. *Vite de' Pittori cremonesi*.

* **BORRONI** (*Paul*), peintre italien, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle.

il étudia à l'Académie de Parme, sous le professeur Bossi; et en 1711 il obtint le prix de peinture pour son tableau représentant *le Passage des Alpes par Annibal*. Il peignit aussi, pour le roi Victor-Emmanuel, un tableau représentant *Alexandre visitant Diogène dans son tonneau*. On voit dans l'hôpital de Milan un *Philippe Visconti*, dont il est l'auteur. Il vécut et mourut à Voghera.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

*BORROW (*George*), aventurier et écrivain anglais, né à Norfolk en 1803. Fils d'un capitaine instructeur qui n'avait que sa solde pour toute fortune, le jeune Barrow traîna à la suite de son régiment une enfance vagabonde parmi les bateleurs et bohémiens, qui pullulaient dans les comtés de l'Angleterre. Plus tard, il étudia à Édimbourg le grec, le latin et la langue gaélique, que parlent les highlanders. Puis il s'engagea au service de la Société pour la Propagation de la Bible, et parcourut l'Espagne, le Portugal, une partie de l'Asie et de l'Afrique. La Bible calviniste à la main, il se fait emprisonner à Madrid par l'inquisition expirante, élève son arrestation aux proportions d'un *casus belli*, réduit l'alcade à lui faire des excuses; et puis traqué, poursuivi, il vit dans les bois avec les bandits, dans les cavernes avec les bohémiens, dans les greniers avec les picaros; n'est ni assommé, ni pendu, ce qui est un grand miracle; et, après avoir accompli la plus curieuse odyssée dont se puisse aviser un contemporain, ce don Quichotte sans folie, ce propagandiste sans fanatisme, revient à Londres se retirer quelques mois dans un village solitaire sur la côte, y écrit ingénument son voyage, et le publie sans frais sous ce titre : *the Zincary or an account of the Gypsies* (1841, in-12). Il y complète l'histoire des tribus singulières qui viennent on ne sait d'où, qui vivent on ne sait comment, gypsies en Angleterre, bohémiens en France, zingari en Espagne, voleurs partout, marchands de baumes suspects et diseurs de bonne aventure, partout traqués, errants, poursuivis, et conservant partout leur langue et leur costume, à part leurs mœurs et leurs traditions singulières, sans que jamais la sévérité du sort ait pu les détruire, ni la douceur les fondre avec les peuples au milieu desquels ils vivent depuis plusieurs siècles. Rien qu'à ce point de vue, l'œuvre de Borrow, qui, maître de leur langue, ce lien commun et fraternel qui les réunit tous, a longtemps vécu parmi eux, a étudié en observateur perspicace leurs usages et tous les détails de leur vie, présente pour l'histoire un remarquable intérêt; elle jette un nouveau jour sur un point important où jusqu'ici toute lumière a fait défaut. Il faut y joindre de plus un style animé, vivant, et soutenu par son goût naturel, perfectionné par les meilleures lectures. Heurté et bizarre comme il l'est parfois, Borrow n'en est pas moins un des plus remarquables prosateurs de l'Angleterre. Outre l'ouvrage cité, on a de lui : *the Bible in Spain*; Londres, 1843, 3 vol. in-12; — *Lovengro, the scholar and the priest*, in-12, 1851; Londres. T. D.

Quaterley Review, 71e vol. — *Edinburgh Review*, 74, 77e vol.

BORRUS ou BORRI (*Christophe*), missionnaire italien, natif de Milan, mort le 24 mai 1632. Il fit un voyage en Orient, et à son retour il professa les mathématiques à Coïmbre et à Lisbonne. On dit, et la chose est assez curieuse à constater, qu'il fut mandé à Madrid par le roi d'Espagne, informé qu'il aurait trouvé moyen de déterminer la longitude par la déclinaison de l'aiguille aimantée. Mais sa science le rendit suspect, dit-on, à sa compagnie, qui l'exclut de son sein pour s'être occupé de matières étrangères à l'organisation de la société. Il entra alors dans l'ordre de Cîteaux. On a de lui, sous le pseudonyme d'Onuphrius : *Doctrina de tribus cœlis : aereo, sidereo et empyreo*; Lisbonne, 1641, in-4°; — *Relatione de la nuova missione delli Padri della compagnia di Giesù, al regno della Cocincina*; Rome, 1631, in-8°; — *De arte navigandi*; — *Relatione a Sua Santità della cose delle Indie Orientale, di Giappelneo, della China, dell' Etiopia, dell' isola di San-Lorenzo, del regno di Monomotapa, e della terra incognita australe*; Rome, 1631, in-8°, avec des observations sur la manière dont les missionnaires pourraient parvenir à civiliser les populations indigènes. Borrus fit aussi des rectifications sur les cartes dont se servaient les navigateurs. Cet ouvrage fut traduit en français par le P. Antoine de la Croix; Rennes, 1631, petit in-8°; en latin, Vienne, 1633; en anglais par Robert Astley; Londres, 1633, in-4° : cette dernière traduction a été insérée par Churchill dans le t. II de sa *Collection des Voyages*.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*. — Allatius, *Apes urbanæ*. — De Visch, *Bibliotheca. scriptorum ordinis Cisterciensis*. — Argelati, *Biblioth. Mediol*.

*BORSA (*Alexandre-Marie*), théologien italien, né à Milan le 2 septembre 1645, mort le 12 juillet 1704. Il entra en 1661 dans l'ordre des Somasques, et y remplit diverses fonctions importantes. On a de lui : *Dell' amor di Filotea, ragionamenti di Pardenio e Teocrito descritti*; Milan, 1695; — *Della morte di Filotea, ragionamenti*; ibid., 1697; — *Trattato della Felicità umana*.

Argelati, *Bibliotheca Mediolanensis*.

* BORSATI (*François*), jurisconsulte italien, natif de Mantoue, vivait au seizième siècle. On a de lui : *Consiliorum volumina IV*; Venise, 1652, in-fol.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

*BORSATO (*Joseph*), peintre italien contemporain. Il peignit l'architecture et le paysage, et professa à l'Académie de Venise. A Rome, où il étudia l'art à sa source, il se fit remarquer parmi les meilleurs peintres. Ses tableaux ont de la vérité, et le coloris en est naturel. Il peignit l'é-

glise Saint-Marc de Venise, et le *Rialto* avec ses environs. On voit beaucoup de ses tableaux chez les seigneurs italiens, ainsi qu'à l'étranger. On a en outre de lui : *Opera ornamentale pubblicato per cura dell' Academia di belle-arti di Venezia*, 1831.

Nagler, *Neues Allegemeines Künstler-Lexicon*.

BORSETTI (*Antonio*), peintre de l'école milanaise, florissait dans le XVIII[e] siècle. Il a travaillé à l'huile et à fresque, principalement dans la province de Novare. On regarde comme ses meilleurs ouvrages plusieurs enfants pleins de grâce peints dans les lunettes de l'église paroissiale de *San-Gaudenzio*, à Varallo. E. B—N.

Ticozzi, *Dizionario*.

* **BORSETTI** (*César*), savant italien, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Discorso morale nobilissimo della magnifica città di Verona;* Vérone, 1601; — *Discorsi della natura delle Imprese;* ibid., 1602.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BORSETTI** (*Ferrante*), poëte et jurisconsulte italien, né à Ferrare le 22 juillet 1682, vivait encore en 1752. Il étudia le droit, fut reçu docteur en 1704, et remplit dans sa ville natale d'importantes fonctions. En 1720, il était secrétaire de la ville et de l'université. Ses principaux ouvrages sont : *Historia almi Gymnasii Ferrariæ;* Ferrare, 1735; — *Bertoldo con Bertoldino e Caccasenno, canto ottavo;* Bologne, 1736; — *i Colpi all' aria, capitali giocosi, colle note di Tretaferno Bresti;* Ferrare, 1751. Tretaferno Bresti est l'anagramme du nom de l'auteur; — d'autres *poëmes* dans divers recueils.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BORSIERI** (*Jérôme*), notaire et poëte italien, originaire de Côme, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il vécut longtemps à Milan, et laissa : *l'Amorosa prudenza, mitologica pastorale;* Milan, 1610 et 1611; — *Di madrigali libri II;* ibid., 1611; — *il Supplemento della Nobiltà di Milano, raccolta;* ibid., 1619; — *Epigrammi, commentati de Ettore Caprioli;* Naples, 1622.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BORSIERI DE KANIFELD (*Jean-Baptiste*), en latin BURSERIUS, médecin italien, né à Trente le 14 février 1725, mort le 21 janvier 1785. Dès l'âge de six ans, il fut privé d'un œil par suite d'une maladie; peu d'années après, il perdit son père, qui ne lui laissa point de fortune, et ses deux frères aînés ne prirent aucun soin de son éducation. Agé de quatorze ans, il se sentit un penchant décidé pour la médecine; en deux années, il apprit le grec et le latin, tandis qu'il commençait à étudier l'anatomie. Pour se perfectionner dans cette science, il se rendit à Padoue, ensuite à Bologne, fut reçu docteur en médecine avant le temps, et, parvenu à sa vingtième année, alla s'établir à Faenza. Il réussit à combattre une épidémie qui désolait cette ville. En 1770, la réputation qu'il s'était acquise appela sur lui l'attention de l'impératrice Marie-Thérèse, qui l'envoya à Pavie pour y occuper la chaire de matière médicale. Borsieri prononça à cette occasion un discours latin remarquable *Sur les causes qui ont retardé le perfectionnement de la médecine pratique*. Nommé en 1772 professeur de médecine pratique, il allait, avec ses élèves, visiter, dans les salles de l'hôpital, les malades dont l'état offrait le plus d'intérêt. Ces visites ne suffisant pas, on établit, l'année suivante, une salle de seize lits, où l'on plaça, pour l'instruction des élèves, un égal nombre de malades; peu de temps après, une salle de femmes y fut ajoutée, et ce fut ainsi que se trouva fondée la clinique de Pavie, devenue ensuite si célèbre. Borsieri continua d'y professer jusqu'en 1778, et ne cessa les fonctions qu'il y remplissait que lorsqu'il fut nommé médecin de la cour archiducale de Milan. Les ouvrages qu'il a composés sont : *Institutiones medicinæ practicæ, quas auditoribus suis prælegebat Burserius de Kanifeld;* Milan, 1781-1788; ouvrage réimprimé par Hecker, Berlin, 1823, 4 vol. in-8°, et traduit en anglais par Brown, qui l'a annoté; Édimbourg, 1800, 5 vol. in-8°; — *De Anthelmintica argenti vivi facultate;* Faenza, 1753; — *Delle acque di San-Cristoforo;* Faenza, 1761, 1786, in-8°; — *Nuovi fenomeni scoperti nell' analisi chimiche del latte;* Pavie, 1772, in-8°. Les œuvres posthumes de Borsieri de Kanifeld ont été publiées sous le titre : *Opera posthuma, quæ ex schedis ejus collegit atque edidit J.-B. Berti;* Vérone, 1820-1823, 3 vol. in-8°.

Biographie médicale.—Ugoni, *Secoli della Letteratura italiana*. — *Nuova Enciclopedia popolare*. — Tipaldo, *Biografia degl' Italiani illustri*.

* **BORSON** (*Étienne*), naturaliste piémontais, né le 19 octobre 1758, mort le 25 décembre 1832. Il se consacra d'abord à l'enseignement privé, et fut protégé par le cardinal Borgia, dont il fut chargé de ranger la collection d'antiquités. Plus tard, il fut appelé à professer la géologie à l'école des mines de Moutiers, et mérita de devenir conservateur du cabinet d'histoire naturelle de Turin, membre des Académies des beaux-arts de Florence et des sciences de Turin. Ses principaux ouvrages sont : *Ad oryctographiam Pedemontanam*, 1798; — *Catalogue raisonné du musée d'histoire naturelle de l'Académie de Turin*, t. I; Turin, 1811; — *Lettres au docteur Alboni sur le cabinet d'antiquités du cardinal Borgia;* Rome, 1796; — *Substances minérales exploitées en Piémont;* Turin, 1806; — *Statistique minéralogique du département du Pô* (*Annuaire de 1806*, en français).

Tipaldo, *Biografia*, t. I, p. 394. — Quérard, *la France littéraire*.

* **BORT** (*Balthasar*), navigateur hollandais, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Voyage naer de Kuste van*

China en Formosa, by een gesteld en bergunt door Matthias Cramer; Amsterdam, 1670.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Kunstler-Lexicon*.

*BORTOLI (*Antoine*), helléniste probablement italien, vivait vers la seconde moitié du dix-septième siècle. Mazzuchelli n'en fait pas mention. Il laissa : *Varini Phavorini magnum Dictionarium universæ græcæ linguæ, castigatum et auctum per...*, etc.; Venise, 1692.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

*BORTOLO (*Marco*), architecte bolonais du dix-septième siècle. Ce fut sur ses dessins et sous sa direction que fut achevée, en 1686, l'église de *Santa-Maria-della-Pietà*, à Bologne.

E. B—n.

Malvasia, *Pitture, Scolture ed Architetture di Bologna*.

*BORTOLOTTI (*Jean-François*), poëte et théologien italien, né à Venise en 1695, mort le 28 mars 1760. On a de lui : *Scipione il Giovanne, dramma per musica*; Venise, 1731; — *Orazioni sacre, dette in Venezia*; Venise, 1745 et 1749; — *Vita del B. Guis. Calasanzio*; Venise, 1749.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

*BORUNDA (*D. Manuel*), archéologue mexicain, mort après l'année 1795. Au dire des antiquaires du Mexique, Borunda serait le Champollion de l'Anahuac : nul, en effet, n'a mieux que lui connu la valeur symbolique et phonétique des hiéroglyphes américains. Borunda était également versé dans l'étude de la législation locale, et avait le titre de licencié. Les détails biographiques qui feraient connaître la marche suivie dans ses travaux, manquent complétement; on sait seulement que, durant le procès ecclésiastique qui fut intenté au P. Mier, à l'occasion d'un sermon qu'il avait prêché dans Notre-Dame de Guadalupe, sermon dans lequel il niait l'apparition de la Vierge, l'archevêque Nuñez de Haro crut devoir charger Borunda de l'instruction de la cause, en raison de sa connaissance approfondie des hiéroglyphes. Ceci lui valut de déplorables persécutions. Borunda avait composé sur l'écriture mexicaine un ouvrage formant trois parties, et M. Bustamante donne les divisions de la troisième section, dans des termes qui font vivement regretter la perte temporaire de ce traité précieux. On suppose que le manuscrit de Borunda fut envoyé jadis en Espagne par Nuñez de Haro, qui agissait absolument dans le même esprit que son prédécesseur Zummaraga, à l'égard des manuscrits mexicains. Peut-être aussi une copie de l'ouvrage est-elle restée manuscrite à la secrétairerie de l'archevêché de Mexico.

Ferd. Denis.

Car.-Maria de Bustamante, *Voz de la patria*, journal publ. à Mexico, suppl. n° 8 du t. V. — D. Ant. de Leon y Gama, *Descripcion historica y chronologica de las dos piedras, etc.*; Mexico, 1832. Note de M. Bustamante à la p. 28 de la 2e part.

BORY (*Gabriel de*), savant français, né à Paris le 11 mars 1720, mort le 8 octobre 1801. Il entra de bonne heure dans les gardes de la marine en 1751, et se fit connaître du monde savant par une description de l'octant à réflexion pour la mer, instrument dont on ne fait pas encore assez souvent usage dans la marine. Bory fut choisi, cette même année, pour aller déterminer la position des caps Finistère et Ortégal, qui n'étaient encore indiqués sur aucune carte. Il réussit dans cette mission, malgré les obstacles qu'y apportèrent les éléments, et les habitants d'une ville espagnole nommée Muros, près de laquelle il plaça son observatoire. L'*Histoire* et les *Mémoires de l'Académie des sciences*, année 1768, p. 104-270, contiennent le récit de cette expédition. Les observations qui s'y trouvent, relativement au cap Finistère, n'offrent qu'une différence de 2′ 50″ en latitude, et de 24′ en longitude, avec celles que signale le *Mémoire sur les attérages des côtes occidentales de France*, que le dépôt des cartes et plans de la marine a publié en 1833. Le *Journal des Savants étrangers*, t. III, année 1760, renferme un mémoire de Bory relativement au passage de Mercure sur le Soleil, observé par ce marin en 1753. On avait annoncé pour le 26 octobre de cette année une éclipse de soleil, qui devait être visible à la petite ville d'Aveiro, dans la province de Beyra, en Portugal. Bory alla, sur la frégate *la Comète*, observer ce phénomène, et déterminer la position des points principaux des côtes du Portugal et de l'île de Madère. Il rendit compte de ses observations dans un mémoire qui se trouve inséré dans l'*Histoire* et les *Mémoires de l'Académie des sciences*, ann. 1772, p. 112, 115, 145. En 1761, Bory fut nommé gouverneur général de Saint-Domingue et des îles sous le Vent, et voulut adoucir le code noir par des améliorations que réclamaient à la fois la politique et l'humanité. Quoique ses vues eussent été adoptées, il fut rappelé en 1762, parce que, suivant le ministre Choiseul, il fallait, pour la sûreté des colonies, qu'elles fussent gouvernées par des officiers de l'armée de terre. En 1798, peu de temps avant sa mort, Bory fut appelé à siéger à l'Institut. Outre les écrits déjà cités, on a de lui : *Mémoire sur la possibilité d'agrandir Paris, sans en reculer les limites*; Paris, 1787, in-8°; — *Mémoires sur l'administration de la marine et des colonies, par un officier général de la marine*; Paris, 1789, 2 vol. in-8°.

Quérard, *la France littéraire*.

BORY DE SAINT-VINCENT (*Jean-Baptiste-George-Marie*), célèbre naturaliste français, né à Agen en 1780, mort le 23 décembre 1846. Dès l'âge de quinze ans il avait attiré sur lui l'attention des savants, en adressant à la Société d'histoire naturelle de Bordeaux deux mémoires fort remarquables, *Sur le Byssus et les conferves*, et *Sur le défrichement des Landes*. Il fit partie en 1800, en qualité de naturaliste, de l'expédition du capitaine Baudin. On sait que, pour des raisons relatives à la conduite de ce capi-

taine, la discorde se mit dans son état-major, et que près de la moitié des officiers et des savants qui étaient à bord l'abandonna à l'île de France. Bory de Saint-Vincent fut du nombre de ceux qui se retirèrent, sa santé ne lui permettant pas alors d'aller plus loin. Après son rétablissement, il fut employé à l'état-major de la colonie par le gouverneur Magallon de la Morlière, et obtint de ce chef toutes les facilités possibles pour visiter les îles du voisinage. L'île de la Réunion, aujourd'hui Bourbon, fixa surtout son attention; il la parcourut dans tous les sens, et en dressa la plus belle carte togographique qui eût jamais été gravée. En revenant en France, Bory de Saint-Vincent toucha à diverses îles d'Afrique, et notamment à Sainte-Hélène, dont il parvint à faire une excellente carte, malgré les difficultés qu'il eut à essuyer de la part des autorités pour parcourir l'île. Outre ce résultat important, l'auteur rapporta de l'île un papillon magnifique, qui, malgré sa grande taille et la richesse de ses couleurs, avait échappé aux voyageurs et n'ornait alors aucune collection. Bory de Saint-Vincent le fit connaître vingt ans après environ, dans les *Annales générales des Sciences physiques;* et Napoléon, lorsqu'il était prisonnier des Anglais, a nommé *Prométhée* ce beau papillon, « du nom, dit-il, de ce grand mortel qui, ayant « dérobé un rayon du soleil pour répandre la lu« mière parmi les hommes, fut attaché sur un « rocher par les dieux jaloux. » Bory de Saint-Vincent était à peine de retour en France depuis dix mois, lorsque parurent ses *Essais sur les îles Fortunées et l'antique Atlantide,* 1 vol. in-4°; Paris, 1803. La relation de son *Voyage dans les îles d'Afrique,* 3 vol. in-8°, avec un fort bel atlas grand in-4° de plus de cinquante cartes et planches, Paris, 1804, suivit à quelques mois de distance. Cet ouvrage mérita à Bory de Saint-Vincent le titre de correspondant de l'Institut. La guerre s'étant rallumée, il fut employé en qualité de capitaine à l'état-major particulier du maréchal Davoust; il servit auprès de ce général jusqu'à la fin de la campagne d'Austerlitz, et passa, avec avancement, au 5e régiment de dragons vers le commencement de la campagne d'Iéna. Il ne quitta ce corps en 1808, après la paix de Tilsitt, que pour être attaché à l'état-major particulier du maréchal Ney, qui, se rendant en Espagne, désirait avoir près de lui un officier de cavalerie capable en même temps d'être chargé de toutes sortes de reconnaissances. Ce fut le chef d'état-major Jomini qui désigna Bory de Saint-Vincent au vainqueur d'Elchingen. Bientôt après il fut promu au grade de major, et resta auprès du maréchal Soult, sous les ordres duquel il fit la campagne que termina la bataille de Toulouse. Les événements de la guerre ayant placé Bory de Saint-Vincent à la tête des troupes qui formaient la garnison d'Agen, il se trouva, par cette circonstance, commander sa ville natale pendant une quinzaine de jours. Rappelé peu de temps après à Paris, lorsque le maréchal Soult fut nommé ministre de la guerre, Bory de Saint-Vincent fut l'un des huit colonels d'état-major employés au dépôt de la guerre, dont il fut exclu de fait par l'ordonnance du 24 juillet 1815. La paix, en rendant des loisirs à Bory de Saint-Vincent, lui permit de se vouer avec un nouveau zèle aux sciences et à la littérature. Il s'occupa dès lors de la rédaction du *Nain jaune;* sa participation aux articles de cette feuille périodique lui fit de nombreux ennemis. Occupé de ses fonctions au dépôt de la guerre, il n'alla point au devant de Napoléon triomphant; mais il fut appelé par le département de Lot-et-Garonne à la chambre des représentants, qui l'envoya en députation auprès de l'armée. Dans le cours de cette mission, il harangua plusieurs divisions qui occupaient les hauteurs de Belleville et de la Villette, et sut exciter en elles un grand enthousiasme. Aussi fut-il porté sur les listes de proscription du 24 juillet 1815, et banni par la loi d'amnistie.

Traqué par les polices de l'Europe, il avait été obligé, pour rester libre, de se cacher sous divers déguisements. C'est alors que, forcé de chercher une retraite dans les carrières des environs de Maestricht, il composa l'histoire des vastes cryptes que renferme la montagne. Cette histoire, qu'il publia en 1823, in-8°, avec cartes et planches, a pour titre : *Voyage souterrain*. Cependant on se lassa de persécuter Bory de Saint-Vincent : il fut honorablement accueilli par les savants de Berlin, demeura pendant quelque temps dans la maison de Carnot à Magdebourg et à Aix-la-Chapelle, et se fixa enfin à Bruxelles, où, s'associant à deux savants du pays, il publia, de concert avec eux, les *Annales générales des sciences physiques,* 8 vol. in-8°, avec un grand nombre de planches. Il s'occupait alors beaucoup de lithographie, et ne fut pas étranger aux grands progrès que fit ce bel art dans les Pays-Bas. Rentré en France en 1820, Bory de Saint-Vincent fut chargé, en 1829, du commandement de l'expédition scientifique de Morée. Depuis 1830, il était chef du bureau historique au dépôt de la guerre, et fut promu au grade de maréchal de camp dans le corps du génie. — Outre les ouvrages cités, on a encore de lui divers mémoires sur plusieurs sujets d'histoire naturelle, insérés dans le *Recueil de Capelle et Villers,* depuis 1795 jusqu'à 1798; quelques mémoires imprimés dans les *Annales du Muséum* et dans l'ancien *Journal des Voyages* de Malte-Brun; plusieurs écrits politiques; ses mémoires justificatifs et ses pétitions, qu'on peut considérer comme des ouvrages; une partie des *Annales générales des Sciences physiques*, dont la savante préface est de lui seul; plusieurs mémoires dans les *Nouvelles Annales* d'Eyriès et Malte-Brun, et dans les *Annales d'histoire naturelle;* près de la moitié des articles dont se composent les dix premiers volumes du *Dictionnaire clas-*

sique d'Histoire naturelle, dont il fut le directeur ou rédacteur principal; tous les articles d'histoire naturelle de l'*Encyclopédie* de MM. Didot; un *Traité de l'homme;* une *Histoire des animaux microscopiques;* un *Essai sur la matière;* — enfin deux ouvrages sur l'Espagne, intitulés, l'un, *Guide du Voyageur*, 1 vol. in-8°; l'autre, *Résumé de la géographie physique, historique et politique de la Péninsule;* Paris, 1838, in-12, avec cartes.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Barbier, *Bibliothèque d'un homme de goût*, t. IV. — — Quérard, *la France littéraire*. — *Justification de la conduite et des opinions politiques de Jean-Baptiste Bory de Saint-Vincent;* Bruxelles, 1816 (écrite par lui-même).

BORZONI (*Lucien*), peintre, né à Gênes en 1590, mort en 1645 (1). Baldinucci lui donne à tort le nom de *Bolzone*. Il s'adonna d'abord à l'étude des lettres; mais bientôt il prit goût à la peinture en fréquentant l'atelier de Fil. Bertolotti, son oncle, peintre de portraits. Il profita ensuite des exemples des élèves de Cornélius Cort, qui vinrent s'établir à Gênes. Il commença à se faire connaître par de petits portraits en miniature, destinés à être portés en bagues; peu à peu sa manière s'agrandit, et il osa aborder de vastes compositions. Doué d'une imagination vive et féconde, il peignit une multitude de tableaux, dont le plus grand mérite est dans la vérité de l'expression; aussi est-il rangé parmi les meilleurs peintres *naturalistes*, c'est-à-dire parmi ceux qui s'attachent plus à la vérité qu'au choix des physionomies. Il excellait également dans la musique et dans l'art de l'escrime. Enfin, le charme de sa conversation attirait près de lui tout ce que Gênes renfermait d'hommes distingués par leur esprit et leurs talents. Il mourut d'une chute qu'il fit d'un échafaud, en peignant dans l'église de la *Nunziata del Guastado*. Il compta parmi ses élèves ses trois fils, Monti, Vasallo, etc. E. B—n.

Soprani, *Vite de' Pittori Genovesi*. — Baldinucci, *Notizie*. — Winckelmann, *Neues Mahler-Lexikon*.

* **BORZONI** (*Francesco-Maria*), peintre, né à Gênes en 1625, mort en 1696. Il fut fils et élève de Lucien. Ayant échappé à la peste de 1657, qui enleva ses deux frères, il s'attacha à imiter le style de Claude Lorrain et du Guaspre; il peignit les marines et les paysages d'une manière suave, vraie, et pleine d'effet. Sa réputation le fit appeler en France en 1674 par Louis XIV, qui le pensionna : il y resta presque jusqu'à la fin de sa vie, que toutefois il revint achever dans sa patrie. Ses ouvrages sont rares en Italie. On estime fort ses dessins lavés au bistre ou à l'encre de Chine. Plusieurs de ses tableaux ont été gravés par Jacques Coëlmans. E. B—n.

Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Soprani, *Vite de' Pittori Genovesi*. — Winckelmann, *Neues Mahler-Lexikon*.

(1) Vers 1660, d'après Nagler, qui s'appuie sur Fiorillo et Lanzi.

* **BORZYMOWSKI** (*Martin*), poëte polonais, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui, en vers polonais : *Navigacya;* Lublin, 1662. C'est un récit de son voyage à Lubeck.

Bibliotheca poetarum Poloniæ, p. 20. — Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

BOS (*Lambert*), philologue hollandais, né à Workum, en Frise, le 23 novembre 1670; mort le 6 janvier 1717. Après avoir achevé ses études à l'université de Franeker, il se livra exclusivement à l'étude de la langue grecque; il y fit de rapides progrès, et fut nommé, en 1697, à la place de lecteur en grec, laissée vacante par la mort de Sibranda. En 1704, il succéda à Nicolas Blancard dans la chaire de littérature grecque, et prononça, à cette occasion, un discours inaugural : *De eruditione Græcorum per colonias eorum propagata*. On doit encore à Lambert Bos: *Exercitationes philologicæ ad loca nonnulla Novi Fœderis;* Franeker, 1700, in-8° : l'édit. de 1713 contient une dissertation *sur l'Étymologie grecque;* — *Ellipses græcæ;* Franeker, 1702, in-12; Schœfer en a publié une bonne édition, Leipzig, 1808; mais la plus complète est celle qui est intitulée *Ellipses græcæ; appendicis loco subjiciuntur B. Weiske dissert. de pleonasmis linguæ græcæ, necnon Hermanni dissertatio de Ellipsi et Pleonasmo in græcam linguam;* Glascow, 1813, in-8°; — *Observationes miscellaneæ ad loca quædam tum Novi Fœderis, tum exterorum scriptorum græcorum; accedit Horatii Vitringæ animadversionum ad Joannis Vorstii Philologiam sacram Specimen*, etc.; Franeker, 1707, in-8°; Leuwarden, 1731; — *Vetus Testamentum ex versione LXX interpretum cum variis lectionibus*, etc.; ibid., 1709, in-4°; — *Antiquitatum Græcarum, præcipue Atticarum, Descriptio brevis;* ibid., 1714, in-12; Leipzig, 1749; ouvrage trad. en français par Delagrange, 1769, in-12; — *Animadversiones ad scriptores quosdam græcos; accedit specimen animadversionum latinarum;* ibid., 1715, in-8°; — des *Annotations* sur Thomas Magister, édit. de 1698 et de 1757. — *Regulæ præcipuæ accentuum*, etc.; Amsterdam, 1715, in-8°.

Schultens, *Oratio funebris in obitum Lamb. Bos;* 1718. — Vriemont, *Series professor. Franequar.*

BOS (DU). *Voy.* DUBOS.

BOS, BOSCH ou **BUS** (*Corneille*), graveur, dessinateur et marchand de gravures allemand ou flamand, né en 1510. Jeune encore, il se rendit en Italie, et fit à Rome le commerce des gravures. Il grava lui-même, d'après les principes de Marc de Ravenne et d'Énéas Vicus; mais il n'atteignit pas ses maîtres : il a plus de sécheresse et moins d'expression. Les meilleures de ses gravures sont celles qu'il exécuta d'après Raphaël et Jules Romain. On cite particulièrement *Vulcain à sa forge;* 1546, gr. in-folio; — *la Fête et le Sacrifice de Priape*, d'après Lombard, 1553; — *le Combat des Centaures et des La-*

pithes, 1550; — *le Jugement dernier*, 1550; — *Loth et ses filles*, 1550, in-fol.; — *David donnant une lettre à Urie*, 1546; — *Vénus sur son char*, 1546; — *Venus empêchant Adonis de se rendre à la chasse*; — *un Moine surpris par la mort*; — *Moïse brisant les tables de la loi*, d'après Raphaël, 1551; — *le Triomphe de Bacchus*, d'après Jules Romain, 1543.

Heinecken, *Dictionnaires des Artistes*.

BOS (*Jean-Louis* DE), peintre de fleurs et de fruits, né dans la même ville et vers le même temps que Jérôme. Ses ouvrages, auxquels il donnait une grande fraîcheur de coloris, représentent, dans les fleurs, des insectes qui sont seulement perceptibles à la loupe.

Descamps, *Vies des Peintres flamands*, etc.

BOS, BOSCH ou **BOSCO** (*Jérôme*), surnommé *le Joyeux*, peintre, sculpteur et graveur flamand, né à Bois-le-Duc vers 1450, mort vers le commencement du seizième siècle. On a peu de détails sur la vie de cet artiste. La nature le portait vers ce genre fantastique et en même temps satirique dont Callot s'est inspiré, et que l'on retrouve, relevé par le génie, dans les œuvres de Michel-Ange, et en harmonie avec l'époque où Bos vivait. Il fut l'un des premiers à peindre à l'huile, et ses compositions se font remarquer par la chaleur du coloris autant que par la facilité de la touche. Ses draperies ont du goût, et en général il est moins dur que les autres artistes contemporains. Les nombreux tableaux que l'on voit de lui à l'Escurial ont fait supposer qu'il avait vécu en Espagne. Il est mentionné par don Felipe de Quevara, gentilhomme de la cour de l'empereur Charles-Quint, et qui dit l'avoir connu; même mention de la part du père Siguenza, l'auteur de la première description complète de l'Escurial et de ses trésors. Bos orna en outre de ses tableaux plusieurs églises. On vante sa *Fuite de Marie en Égypte* : on y voit saint Joseph s'informant de la route à des gens du pays; une roche se trouve au fond du paysage, et au sommet de cette roche un cabaret, devant lequel des villageois regardent danser un lion; un côté du tableau montre Jésus délivrant de l'enfer les patriarches, pendant que les esprits des ténèbres, prenant Judas au cou, ne l'arrachent aux flammes que pour le pendre en l'air. L'étrangeté de l'œuvre fait assez connaître l'artiste. Dans un autre tableau de l'Escurial, Bos peint les trois époques de l'humanité : la création, la chute de l'homme, puis la fin de sa cruelle destinée. Le tableau qui a pour épigraphe *Omnis caro fœnum*, représente une voiture de foin, traînée par sept bêtes monstrueuses; outre le foin qui en fait la charge, la voiture porte des femmes qui chantent et qui jouent, et au-dessous d'elles la *Renommée* embouchant la trompette. Cependant des êtres humains de tout âge et de l'un et l'autre sexe tournent autour du char, et s'efforcent de monter au sommet, pour se livrer aux jouissances qu'ils convoitent, en même temps que d'autres qui viennent d'atteindre le but sont jetés à bas, pris et écrasés par les roues de la voiture. Certes une telle composition, malgré la bizarrerie de l'exécution, ne manquait ni de grandeur ni de profondeur. Ailleurs l'artiste montre une multitude de figures allégoriques, emportées par les démons. C'est à tort que ce tableau a été attribué à Pierre Breughel, quoique ce fût bien là son genre. Mais l'exécution de l'œuvre ne permet pas de s'arrêter à cette idée. *Le Sauveur dans une gloire*, et autour de lui les *Vices* et d'autres figures allégoriques forment le fond d'un autre tableau. *La Tentation de saint Antoine* se trouve deux fois à l'Escurial, ainsi que *le Christ crucifié*. Il y avait, dans la cellule où mourut le roi Philippe d'Espagne, une table où Bos peignit les péchés dont le Sauveur racheta l'humanité; et le Sauveur lui-même, environné d'une auréole céleste, paraissait faire entendre ces paroles empreintes sur la table : *Cave, cave! Dominus videt*. Six tableaux de Bos ont péri lors de l'incendie du Pardo en 1608. L'église Saint-Dominique possède trois autres productions de ce fécond artiste : l'une représente *Jésus couronné d'épines*, et l'autre, *Jésus enchaîné et entraîné par les soldats*. Parmi les gravures de Bos, on cite : *la Tentation de saint Antoine*, 1522; — *Saint Christophe portant l'enfant Jésus sur les mers*; — *le Baptême du Christ*; — *Multitude de figures grotesques*; au-dessous de ce sujet se lisent ces mots : *Al dat op*, etc., *Jer. Bosche inv.* V. R.

Huber, *Manuel des Curieux et des Amateurs*, V, 72. — Descamps, *Vies des Peintres flamands*.

BOSC (*Louis-Augustin-Guillaume*), célèbre naturaliste français, fils aîné du précédent, né à Paris le 29 janvier 1759, mort le 10 juillet 1828. Sans autre guide que son instinct d'enfant, il trouvait chez son aïeul, dans les bois des environs de Laon, les premiers éléments de ces connaissances qui lui valurent plus tard le rang distingué qu'il occupa parmi les savants de notre époque. Bosc fit ses études classiques au collége de Dijon. Il n'en était pas encore sorti lorsqu'il obtint, à sa grande joie, la permission de suivre le cours de botanique de M. Durande. Dès lors cette étude devint l'objet presque unique de ses pensées : il travaillait jour et nuit; et, lorsque son père put le conduire à Paris, il suivit avec empressement les cours nombreux ouverts dans cette capitale à la jeunesse studieuse, notamment ceux du Jardin des Plantes. A dix-huit ans Bosc entra dans les bureaux du contrôle général; il devint plus tard l'un des trois administrateurs des postes; mais quoique ces nouvelles fonctions, dont il s'acquittait avec une conscience, une probité et une distinction qui lui valurent à la fois l'estime de ses subordonnés, la considération publique et l'approbation du pouvoir, prît nécessairement une grande partie de ses instants, il trouvait encore des loisirs pour ses études

favorites. Il publia divers mémoires dans les *Recueils des Sociétés philomathique* et *d'histoire naturelle*, et dans le *Journal de physique*.

Sous le ministère de Roland, avec qui il était intimement lié, il accepta les fonctions pénibles et gratuites d'administrateur des prisons. Il les remplissait encore lorsque les événements du 31 mai 1793 furent, pour lui comme pour la plupart de ses amis, le prélude des sanglantes proscriptions auxquelles il fut assez heureux pour échapper. Caché pendant plusieurs mois dans la forêt de Montmorency, ce n'était point assez pour lui d'avoir évité la mort; au risque de la rencontrer mille fois pour une, il osait, sous divers déguisements, braver la surveillance des gardes des barrières, pénétrer dans Paris jusque dans les prisons, pour s'y entendre avec des proscrits comme lui; et plus d'une fois il eut la joie de faire évader et de cacher quelques-uns d'entre eux dans sa chétive masure de Sainte-Radegonde. Durant trois longues semaines d'anxiété, il y partagea avec Larevellière-Lépeaux, malade, le peu de pain, les pommes de terre, les limaçons, et surtout les racines amylacées de l'*arum maculatum*, qui lui servaient de nourriture habituelle.

Après la mort de Robespierre, Bosc était rentré dans Paris. Tuteur de Mlle Roland, il avait pu la remettre en possession des biens de son père et publier les *Mémoires* de sa courageuse mère, documents précieux dont l'histoire lui doit la conservation. Quelque temps après, il s'embarqua pour l'Amérique. Ce voyage, qui offrait alors tant d'attraits aux naturalistes européens, ne contribua pas peu aux progrès des sciences naturelles. Pendant deux ans Bosc rassembla d'immenses matériaux; et, quoique à son retour il n'ait publié dans le *Buffon* de Déterville que les vers, les coquillages et les crustacés, il enrichit les ouvrages de Lacépède, de Latreille, de Daudin, de Fabricius, d'Olivier et de Michaux, d'un grand nombre d'espèces nouvelles et de documents précieux sur les poissons, qu'il avait étudiés pendant sa double traversée, ainsi que de détails intéressants sur les reptiles, les oiseaux, les insectes et les végétaux du nouveau monde.

Sous le Directoire il reprit ses fonctions d'administrateur des prisons, et joignit à ce titre celui d'administrateur des hospices et du mont-de-piété; mais après le 18 brumaire 1799 il fut destitué. Forcé de chercher en lui les moyens d'existence qui lui manquaient, il commença cette série de travaux littéraires, dont une faible partie aurait suffi à la réputation d'un homme. Il concourut d'abord à la publication du *Supplément au Dictionnaire de Rozier*, à celle d'un *Nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle*; il rédigea le *Dictionnaire raisonné et universel d'agriculture*, qui parut en 1809 sous le nom de la section d'agriculture de l'Institut; il enrichit de notes précieuses l'édition d'Olivier de Serres, imprimée sous les auspices de la Société centrale d'agriculture. Il refit ou retoucha presque tous les articles de la dernière et excellente édition du *Cours complet d'agriculture théorique et pratique*; il fut un des directeurs des *Annales de l'Agriculture française*, et un des principaux collaborateurs des derniers volumes de l'*Encyclopédie méthodique*. Il lut enfin à l'Académie, il adressa aux différents ministres qui les lui demandaient, et à toutes les sociétés savantes d'Europe et d'Amérique, qui s'étaient empressées de l'inscrire au nombre de leurs membres, des *mémoires* et des *rapports* dont la multiplicité ne pouvait effrayer sa prodigieuse activité. Des travaux aussi considérables ne prenaient même pas tout son temps: envoyé successivement dans les départements et en Italie pour diverses missions scientifiques; nommé d'abord inspecteur des jardins et pépinières de Versailles, du jury de l'école vétérinaire d'Alfort, puis inspecteur des pépinières dépendantes du ministère de l'intérieur, membre de l'Académie des sciences, de la Société centrale d'agriculture; chargé d'un immense travail sur les vignes de la France entière, dont il avait déjà décrit 450 espèces et variétés, après les avoir étudiées (de 1820 à 1825) en cinq voyages successifs, le premier et le second dans la Champagne et la Lorraine, le troisième dans la Bourgogne, le quatrième dans l'Auvergne, et le cinquième dans toutes les parties du sud-est; appelé au conseil d'agriculture fondé par M. le duc Decazes; nommé enfin inspecteur général des pépinières, et bientôt après professeur de culture au Jardin des Plantes comme successeur d'André Thouin, Bosc, tant que sa santé ne fut pas altérée, trouva le moyen de suffire à tout. Peu d'hommes, à des connaissances aussi diverses, ont joint un tel amour du travail et une aussi grande facilité.

Cependant il emporta en mourant le double regret de ne pas avoir fait de cours au Muséum, et de laisser inachevé son important travail sur la vigne. Lentement miné par l'horrible maladie qui l'enleva, à peine avait-il pu, à son entrée au Jardin des Plantes, rédiger quelques leçons, témoignages irrécusables, mais tardifs, des nouveaux services qu'il était appelé à rendre à son pays. Il avait commencé à analyser ses premiers voyages œnologiques. Les notes qu'il possédait sur cette matière existent encore; malheureusement ce sont des memento qu'il pouvait seul coordonner dans sa mémoire.

Bosc n'était étranger à aucune branche des sciences naturelles. Il aimait sa patrie avec toute la ferveur d'une âme ardente et désintéressée. Dans tous ses écrits percent à chaque page les vœux du patriote éclairé, de l'excellent citoyen. A côté de l'intérêt général, il oublia toujours le sien; jamais la moindre jalousie ne put voiler à ses yeux le mérite des autres. Son dévouement à ses amis était pour lui un besoin plutôt qu'une vertu; et si parfois la brusque franchise de ses paroles avait pu offenser un instant la suscepti-

bilité de ceux qui ne savaient point encore l'apprécier, il gagnait tous les cœurs en se faisant mieux connaître.

Bosc mourut au milieu de sa nombreuse famille. Il voulut reposer à Sainte-Radegonde, près de l'ancienne retraite qu'il s'était choisie aux jours de la terreur. [Leclerc-Thouin, dans l'*Enc. des g. du m.*]

Silvestre, *Notice biographique sur L.-A.-G. Bosc*. — Poiteau et Turpin, *Notice sur L.-A.-G. Bosc*.

BOSC (*Joseph-Antoine*), administrateur économiste français, frère du précédent, né à Aprey (Haute-Marne) le 20 septembre 1764, mort à Besançon le 20 mai 1837. Il occupa la chaire de physique et de chimie à l'école centrale de Troyes, et fut commissaire du pouvoir exécutif dans le département de l'Aube, en 1797. Membre du conseil des cinq-cents, il fut nommé, après le 18 brumaire, délégué des consuls dans la 18e division militaire, et appelé ensuite au tribunat. Il occupa la place de directeur des contributions indirectes, dans la Haute-Marne, depuis 1804 jusqu'en 1815, et à Besançon, de 1815 à 1830. Il fut mis à la retraite après la révolution de Juillet, et consacra à l'étude le reste de ses jours. Outre un grand nombre de mémoires insérés dans les *Annales des Arts et Manufactures*, le *Journal de Physique*, le *Bulletin de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale*, etc., Bosc a publié : *Essai sur les moyens de détruire la mendicité, en employant les pauvres à des travaux utiles*; Paris, 1789, in-8°; — *Essai sur les moyens d'améliorer l'agriculture, les arts et le commerce*; ibid., 1800, in-8°; — *Considérations sur l'accumulation des capitaux et les moyens de circulation chez les peuples modernes*; ibid., 1801, in-8°; — *Essai sur les moyens de pourvoir à la disette des subsistances*, imprimé en partie dans les Mémoires de l'Académie de Besançon, année 1817; — *Traité élémentaire de Physique végétale, appliquée à l'agriculture*; Besançon, 1824, in-8°; — un grand nombre de discours et de rapports composés par Bosc comme fonctionnaire public.

Biographie des Contemporains. — Quérard, *la France littéraire*. — *Dictionnaire de l'Économie politique*.

*__BOSC__ (*Étienne*), que les biographes ont confondu avec le précédent, est né à Saint-Côme (Aveyron), d'une famille différente. Il était avocat à l'époque de la révolution; il adopta les idées de liberté que firent éclore les mouvements de 1789, et fut élu juge au tribunal d'Espalion. En 1791, il fut porté le deuxième sur la liste des députés à l'assemblée législative, et vota avec la partie modérée de l'assemblée. Il ne prit point part aux débats publics de la tribune; ses travaux législatifs se renfermèrent dans les bureaux, et dans les commissions dont il fit partie. A l'expiration de son mandat, il revint dans son pays natal, et se tint à l'écart sous la république. En 1800, il fut réintégré dans ses modestes fonctions de juge et les conserva jusqu'à sa mort, vers 1818.

H***. C***.

*__BOSC__ (*L.-Charles-Paul*), de la même famille que le précédent, était professeur de théologie au collége de Rodez à l'époque de la révolution; il prêta le serment ecclésiastique, et publia en 1793 des mémoires curieux pour servir à l'*Histoire du Rouergue* (3 vol. in-8°). Ces recherches durent coûter à l'abbé Bosc de laborieux efforts; c'était le premier essai sur l'histoire de cette province. — Bosc mourut à Rodez vers 1800. H**. C***.

Documents communiqués.

BOSC (*Jacques* du), théologien français, né en Normandie, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle; il a publié : *l'Honnête Femme* (dont la préface est de d'Ablancourt), 1632, in-8°; — *la Femme héroïque*, 1645, in-4°; — *l'Eucharistie paisible*, 1647, in-4°; — *Jésus-Christ mort pour tous*, 1651, in-8°; — *l'Église outragée par les novateurs condamnés et opiniâtres*, 1657, in-4°; — *Découverte d'une nouvelle hérésie*, 1662, in-4°; — *le Pacificateur apostolique*, 1663, in-4°.

Le P. Gerberon, *Histoire du Jansénisme*.

BOSC (*Jean*), magistrat français, mort en 1562. Il était seigneur d'Esmandreville, et président de la cour des aides de Rouen. Convaincu d'avoir été, dans cette ville, l'un des principaux moteurs de la révolte des protestants, il fut décapité. Il a laissé un *Traité de la vertu et des propriétés du nombre septénaire*.

Lelong, *Bib. hist. de la France*.

BOSC (*Pierre* Thomines du), théologien protestant, né à Bayeux en 1623, mort à Rotterdam en 1692. Louis XIV ayant publié un édit contre les calvinistes, du Bosc fut député, en 1668, pour faire des remontrances à ce sujet. Ce monarque dit, après les avoir écoutées : « Je viens d'entendre le plus beau parleur de mon royaume. » On a de du Bosc : des *sermons*; Rotterdam, 1692 et 1701; — des *lettres*, avec sa vie par Legendre, 1698, in-8°; nouvelle édition augmentée, 1716, in-8°.

Ph. Legendre, *Vie de Pierre Thomines du Bosc*; Rotterdam, 1694.

BOSC D'ANTIC (*Paul*), savant français, né à Pierre-Ségade, en Languedoc, en 1726; mort en 1784. Il exerça d'abord la médecine, et devint médecin ordinaire du roi; mais, préférant se livrer à l'industrie, pour laquelle il avait un goût particulier, il abandonna sa première profession, et s'attacha à perfectionner la fabrication des glaces et des verres. Il fonda, pour son compte, un grand établissement dans la Haute-Marne, et releva la manufacture de Saint-Gobain.

Il fit paraître en 1761 un mémoire *Sur les moyens les plus propres à porter la perfection et l'économie dans les verreries de France*, mémoire qui avait été couronné en 1760 par l'Académie des sciences de Paris. Il écrivit aussi plusieurs mémoires dans le *Recueil des Savants étrangers*; ces mémoires ont été réimprimés en 1760

dans une édition complète de ses œuvres, en 2 vol. in-12. On y trouve des traités curieux sur la verrerie, la poterie, la faïencerie, la minéralogie, etc.

Recueil des savants étrangers de l'Académie des sciences. — Quérard, *la France littéraire.*

BOSC DE MONTANDRÉ DU. (*Voy.* DUBOSC DE MONTANDRÉ).

BOSCAGER (*Jean*), jurisconsulte français, né à Béziers en 1601, mort à Radonvilliers, près de Paris, le 15 septembre 1687. Il était neveu de Laforêt, professeur en droit, qui lui fit quitter la théologie pour la jurisprudence. Ses progrès dans cette science lui permirent, à l'âge de vingt-deux ans, de remplacer son oncle pendant une maladie. Les succès qu'il obtint donnèrent de l'ombrage à Laforêt, et l'oncle et le neveu se séparèrent. Boscager suivit à Venise le comte d'Avaux. A Padoue, dont l'Académie avait pour titre *Academia de Bove*, il tira de cette dénomination la devise : *Ex bove facta est dea*. Cette compagnie fit graver sur sa porte ces mots qui faisaient allusion à Isis, et elle reçut Boscager au nombre de ses membres. Celui-ci, dans un discours prononcé à cette occasion, démontra que l'homme devient l'égal des dieux par le travail, dont le bœuf est l'emblème. Il revint à Paris, où il obtint la chaire de droit que son oncle avait occupée. A l'âge de quatre-vingt-six ans, il tomba, un soir, dans un fossé, d'où il ne fut retiré que le lendemain matin; il ne survécut que peu de jours à cette chute. On a de lui : *Institution du droit romain et du droit français*, avec des remarques par Delaunay; Paris, 1686, in-8°; — *de Justitia et Jure, in quo juris utriusque principia accuratissime proponuntur*; Paris, 1689, in-12, ouvrage posthume; — *Paratitles sur les Institutes, le Digeste et le Code*; — *de Jure privato et de Jure publico*. Ces deux derniers ouvrages sont restés inédits.

Nicéron, *Mémoires*, t. XV. — Moréri, *Dictionnaire historique.*

BOSCAN ALMOGAVER (*Juan*), poëte espagnol, premier auteur de la révolution qui s'opéra dans la littérature espagnole sous le règne de Charles-Quint, naquit vers 1500 à Barcelone, de parents patriciens, et mourut en 1544. Sa vie ne fut pas seulement consacrée aux lettres : il servit, il voyagea, il fréquenta la cour, où il était aimé. Quiconque a étudié l'histoire de l'Espagne sait combien il était alors dans les mœurs espagnoles de voir le même homme manier également bien la plume et l'épée, passer des méditations de la politique à celles de la poésie. Ce fut un Vénitien, tout à la fois homme d'État et homme de lettres, André Navagero, qui, se rencontrant avec Boscan à Grenade, lui fit concevoir l'idée de revêtir la poésie espagnole de formes italiennes. Boscan, à cette époque, avait déjà publié un volume qui ne contenait que des pièces de vers dans l'ancien goût castillan. C'était la mesure brève des *redondillas*, l'assonnance à la place de la rime; et, sous ces formes, tous les brillants défauts, les hyperboles outrées, les images gigantesques pour lesquelles ses compatriotes eurent toujours tant de penchant. Le second volume, écrit sous l'influence d'idées bien différentes, ne renfermait que des sonnets et des chansons à l'imitation de Pétrarque. Une grande partie de l'Espagne lettrée applaudit à cette innovation. Et, en effet, plus d'un noble génie puisa, depuis, ses inspirations aux nouvelles sources poétiques ouvertes par Boscan. Cependant, dans le même temps, plusieurs poëtes, et Castellejo à leur tête, lui reprochaient d'asservir la langue des vainqueurs à des règles empruntées aux vaincus; d'autres voulaient lui ravir la gloire d'avoir le premier introduit l'hendécasyllabe dans la poésie espagnole. Il est vrai qu'on le rencontre quelquefois dans des auteurs plus anciens; mais il faut ajouter que ces rares tentatives avaient toujours passé inaperçues. Boscan a publié un troisième volume de poésies, qui contient la traduction du poëme de *Héro et Léandre*, attribué à Musæus (cette traduction, toute en hendécasyllabes, est admirable d'élégance et de pureté); une élégie, deux épîtres, dont une est adressée au célèbre Mendoza; enfin, une description ingénieuse du royaume de l'Amour. Boscan ne fut point l'imitateur servile de ceux qu'il avait pris pour modèles. Ses qualités et ses défauts sont à lui, et l'Espagnol s'y fait bien souvent reconnaître. L'éternel combat des passions et de la raison, cette idée favorite dont le développement refroidit souvent les plus brûlantes poésies castillanes, joue un grand rôle dans ses ouvrages; il n'a pu emprunter à Pétrarque toute la mélodie de son langage, ni toute sa douce rêverie; mais il lui est supérieur par l'énergie et par la violence de la passion. Malgré ses succès à la cour, il s'était de bonne heure choisi une retraite où il passait d'heureux jours, entouré de sa famille et de ses amis. Ses œuvres, recueillies par lui-même, furent publiées d'abord sous ce titre : *las Obras de Boscan y algunas de Garcilasso de la Vega*, Lisbonne, 1543; mais l'édition la plus estimée est celle de Léon (1549, in-12), quoique la première soit plus rare. [*Enc. des g. du m.*]

Ticknor, *Story of Spanish literature.* — Nicéron, *Mémoires*, t. XIII.

BOSCH (*Balthasar Van den*), peintre flamand, né à Anvers en 1675, mort dans la même ville en 1715; il reçut les leçons de Thomas, artiste peu connu, et peintre de scènes familières. Van den Bosch, à l'exemple de son maître, représentait des appartements somptueux, où il ne plaçait que des figures de paysans. Justement critiqué par ses amis, il se rendit à leurs observations, et exécuta des tableaux qui se vendirent fort cher. Il réussit principalement dans le portrait du duc de Marlborough à cheval. L'un des Van

Bloemen participa à cette œuvre, et peignit le cheval du duc. Ce succès donna une grande vogue aux ouvrages de Van den Bosch, qui dès lors furent payés à plus haut prix que ceux de Teniers ou de Van Ostade. Son tableau le plus remarquable est celui qu'il composa pour la confrérie des jeunes arbalétriers d'Anvers. On y voit les portraits en pied des chefs de cette confrérie; le ciel est du paysagiste Huysmans, et l'architecture de Verstraëten. Peu de temps avant sa mort, Van den Bosch fut nommé directeur de l'Académie d'Anvers. — Un autre peintre du même nom s'est fait connaître par des tableaux qui représentent des fruits.

Descamps, *Vies des Peintres flamands*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

BOSCH (*Bernard* DE), poëte hollandais, né en 1709, mort en 1786. Il a laissé des poésies qui respirent une piété douce et sincère; elles ne manquent pas de grâce, mais sont en général faibles et monotones; elles ont pour titre : *Récréations poétiques*, en 4 volumes in-18. On a encore de cet auteur : *Corrections pour mes premières poésies*, insérées dans la 2e partie du *Recueil de la Société de littérature nationale*, à Leyde.

Jean et *Henri* DE BOSCH, frères de Bernard, se sont fait connaître, l'un comme peintre, l'autre comme médecin. Celui-ci a traduit en vers hollandais quelques pièces de poésies latines composées par Adrien van Royen et Pierre Burmann.

Wagenaart, *Continuation de l'histoire d'Amsterdam*, t. XXI, p. 99. — *Biographie Néerlandaise*.

BOSCH (*Bernard*), autre poëte hollandais, né à Deventer en 1746, mort le 1er décembre 1803. Il était pasteur de l'Église évangélique, et publia un poëme de *l'Égoïsme* (de Eignebaat). A l'invasion de la Hollande par les Prussiens, son opposition au prince d'Orange le força d'abandonner sa patrie en 1787. Il y revint à la suite des Français en 1795, et fut nommé, l'année suivante, représentant du peuple. Persécuté, en 1798, pour l'exaltation de son patriotisme, il eut à subir quelques mois de captivité, après lesquels il participa à la publication de quelques journaux et de plusieurs brochures politiques. On a de lui un recueil de poésies en 3 vol. in-8°. Il laissa inachevée une nouvelle édition de Vondel et un extrait de Lavater.

Biographie Néerlandaise.

BOSCH ou **BOSCHI** (*Hippolyte*), médecin italien, né à Ferrare en 1540, mort dans la même ville en 1609 ou 1621. Fils de Jean Boschi, qui avait été un médecin distingué, il pratiqua à son tour l'art médical, devint médecin de l'hôpital Sainte-Anne de Ferrare, et professa dans cette ville la chirurgie. Ses ouvrages sont : *De vulneribus a bellico fulmine illatis*; Ferrare, 1593, 1603, in-4°; — *Diario e breve trattato del modo che si deve tenere per conservarsi sano nelli tempi contagiosi*; ibid., 1600, in-4°; — *De facultate anatomica per breves lectiones, cum quibusdam observationibus*; ibid., 1600, in-4°; — *De læsione motus digitorum, et macie brachii sinistri*, dans les *Consilia medicinalia* de Lauterbach; Francfort, 1605, in-4°; — *De curandis vulneribus capitis brevis methodus*; Ferrare, 1609, in-4°.

Biographie médicale. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BOSCH (*Jérôme* DE), littérateur et bibliophile hollandais, né à Amsterdam le 23 mars 1740, mort le 1er juin 1811. Il montra dès ses premières années un goût prononcé pour la poésie latine. Il publia, en 1770, les poésies de Gérard Hooft, son condisciple et son ami, dont le père, bourgmestre d'Amsterdam, le fit nommer premier commis au greffe de l'hôtel-de-ville. De Bosch, malgré les devoirs de cet emploi, ne laissa point de cultiver la littérature grecque, latine et hollandaise. Il fut nommé, en 1800, curateur de l'université de Leyde, et réussit à réparer plusieurs injustices commises à la suite de la révolution de 1795. Il aimait passionnément les livres, et, pendant près de soixante années, il s'appliqua avec des soins infinis à former une collection, riche surtout en éditions *princeps*, dont tous les ouvrages se distinguaient par le luxe des grands papiers, des marges entières, des reliures magnifiques, et n'avaient ni taches, ni piqûres de vers. Il en publia le catalogue, intitulé *Brevis descriptio bibliothecæ Hier. de Bosch, quatenus in ea græci et latini scriptores asservantur*; Utrecht, 1809, in-8°. Les autres ouvrages de Jérôme de Bosch sont : *Genethliacon D.-J. van Lennep*, 1774; — *In funere Egberti de Vry Temink, Amstelodamensium consulis*, 1785, in-4°; — *Epicedion in funere acerbo sororis Judithæ de Bosch*, 1793, in-8°; — *Ad manes dilectæ sororis*, 1794, in-8°; — *Laudes Buonapartii, elegia ad Galliam, quum primi consulis vita ferro atque insidiis appeteretur*; ces deux poëmes furent réimprimés en hollandais, en français et en allemand, à Utrecht, 1801, in-8°; — *Poemata*; Utrecht, 1803; — *Consolatio ad Joannem Bondt, quum suavissimam et optimam uxorem amisisset*, 1807, in-8°; — *Appendix poematum*, 1808, in-4°. Enfin, J. de Bosch a composé en hollandais les éloges de H.-G. Oosterdyk et de J.-R. Deiman. Il a publié aussi l'*Anthologia græca Hug. Grotii*; Utrecht, 1795-1810, 4 vol. in-4°; le cinquième volume a été édité, après la mort de Bosch, par M. Van Lennep, professeur à Amsterdam.

Biographie Néerlandaise.

BOSCH, **BOSC**, **BOSCIUS** (*Jean-Lonæus*), médecin allemand, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il professa la chirurgie à Ingolstadt en 1558, et laissa : *Oratio de optimo medico et medicinæ auctoribus*. C'est le discours d'ouverture du cours de Boscius; — *Concordia medicorum et philosophorum de humano conspectu*; Ingolstadt, 1576 : cet ouvrage est empreint des idées superstitieuses du temps;

— *Dissertatio de Peste;* Ingolstadt, 1582; — *De lapidibus qui nascuntur in corpore humano;* Ingolstadt, 1580; — une *Traduction latine* du Περὶ τοῦ παντὸς d'Ocellus Lucanus; Louvain, 1544.

Valère-André, *Bibliothèque Belge*. — Carrère, *Bibliothèque littéraire de la médecine*.

*BOSCH (*Lambert Van den*), historien hollandais, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il laissa : *Keur-Stof deses Tydes, behelfende de voornaemste Geschiedenissen;* Dordrecht, 1672 : c'est un résumé des faits contemporains les plus remarquables; Amsterdam, 1675; — *Tonneel der doorluchtige Mannen* (Vie des hommes illustres); ibid., 1676; — *Leven en Daeden der Dorchluchtigen zee Helden* (Vie des plus illustres marins); ibid., 1676.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

BOSCHA (*Pierre-Paul*), érudit italien, né à Milan en 1632, mort le 22 avril 1699. Il fut conservateur de la bibliothèque Ambrosienne, et se plut à communiquer aux savants les ouvrages qui lui étaient confiés. Le pape Innocent X, pour récompenser ses services, lui conféra, en 1680, le titre de protonotaire apostolique. Le principal ouvrage de Boscha est intitulé *De origine et statu bibliothecæ Ambrosianæ hemi-decas;* Milan, 1672, in-4°, et inséré par Burmann dans le t. VI de son *Thesaurus antiquitatum Italiæ*.

Phil. Argellati, *Biblioth. Scriptorum Mediolanensium*.

*BOSCHE ou BOSCHIUS (*Guillaume Van den*), médecin néerlandais, natif de Liége, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Historia medica, in qua libris IV animalium natura et eorum medica utilitas exacte et luculenter tractantur;* Bruxelles, 1639, in-4°, et 1669.

Carrère, *Bibliothèque littéraire de la médecine*.

BOSCHERON, littérateur français, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Carpentariana, ou Recueil de pensées historiques, critiques et morales, et de bons mots de Fr. Charpentier;* Amsterdam (Paris), 1724 ou 1741, in-12; — *Éloge d'Antoine Varillas*, à la tête des *Varillasiana*, 1734; — *Abrégé de la vie de l'abbé d'Aubignac*, dans le t. I[er] des *Mémoires de littérature* de Sallengre; — *Poésies diverses;* Paris, 1728, in-8°.

Quérard, *la France littéraire*.

BOSCHERON-DESPORTES. *Voy.* DESPORTES.

BOSCHET (le *P. Antoine*), théologien et littérateur français, né à Saint-Quentin le 7 avril 1642, mort à la Flèche le 1[er] avril 1699. Il appartenait à la compagnie de Jésus. On a de lui : *Réflexions sur les jugements des Savants, envoyées à l'auteur* (Adr. Baillet) *par un académicien;* la Haye (Rouen), 1691, in-12; — *Réflexions d'un académicien sur la vie de M. Descartes*, 1692, in-12; — *le Parfait missionnaire, ou la Vie du R. P. Julien Macmoir, de la compagnie de Jésus, missionnaire en Bretagne;* Paris, 1697, in-12.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*. — Lelong, *Bibliothèque historique de la France* (édit. Fontette).

BOSCHETTI (*Barthélemy*), médecin italien, natif de Vicence, mort en 1744. On a de lui : *Dissertatio physico-medica de salivatione medicali;* Venise, 1722 et 1744.

Thomas Sydenham, *Opera*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — *Biographie médicale*.

*BOSCHI (*Alfonso*), peintre florentin, florissait vers le milieu du dix-septième siècle. Il fut élève de son frère cadet Francisco Boschi, et mourut jeune encore. Ses principaux ouvrages à Florence sont : *le Martyre de sainte Ursule*, aux Thérésiennes; — *la Vierge entourée d'anges*, à San-Gaetano; — *le Couronnement de la Vierge*, à Santa-Maria de' Pazzi. E. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Fantozzi, *Nuova Guida di Firenze*.

*BOSCHI (*Fabrizio*), peintre, né à Florence en 1570, mort en 1642. Il fut élève de Domenico Passignani. Sa touche est élégante, quoique large et hardie; son dessin est précis, ses compositions sont habilement conçues, et accusent une heureuse fécondité, et une originalité supérieure à la manière générale de l'école du Passignano, dans laquelle il eût occupé le premier rang, si l'amour du plaisir ne l'eût trop souvent détourné du travail. Les plus estimés parmi les nombreux ouvrages qu'il a laissés à Florence sont : *Saint Bonaventure communiant de la main d'un ange*, et *Saint Bernardin de Sienne entre deux anges*, à l'église d'Ognissanti; — *Michel-Ange reçu par Jules III*, fresque, au palais Buonarotti; — *la Présentation au temple*, à San-Carlo; — deux fresques tirées de la vie de saint Antonin, à Saint-Marc; — enfin, à Santa-Felicità, un beau tableau du *Martyre de saint Sébastien*. E. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Baldinucci, *Notizie*. — Fantozzi, *Nuova Guida di Firenze*.

*BOSCHI (*Francesco*), peintre, né à Florence en 1619, mort en 1675. Il était fils de Fabrizio, et il excella surtout à rendre l'expression de la vertu et de la sainteté. Dans le cloître de l'église d'Ognissanti, il a peint à fresque des portraits pleins de vie de religieux de l'ordre de Saint-François. La galerie de Florence possède de Boschi un tableau représentant *l'Élection de saint Mathias, apôtre*. A un âge assez avancé, il embrassa l'état ecclésiastique, mais sans cependant abandonner entièrement son art, qu'il cultiva jusqu'à sa mort. Le musée du Louvre possède de ce maître un portrait de Galilée. E. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Fantozzi, *Nuova Guida di Firenze*.

BOSCHINI (*Marc*), peintre, graveur et littérateur, né à Venise en 1613, mort en 1678. Il fut élève de Palma, qu'il imita, tout en s'attachant à suivre la trace du Tintoret. Mais il grava beaucoup plus qu'il ne peignit, et ses gravures sont exécutées d'après Liberi, Tinelli et autres. A ce double talent de peintre et de graveur, il joignit celui d'écrivain de l'art. Venise possède un grand nombre de ses tableaux. En 1661, il fut gratifié de trois chaînes d'or par l'empereur Léopold I[er],

l'archiduc d'Autriche, et le duc de Modène. On dit qu'il aima passionnément le jeu. On a de lui : *il Regno tutto di Candia, delineato parte ed intagliato*, in-fol. en 61 cartes; Venise, 1645, 1651; — *l' Arcipelago con tutte le isole, scogli, secche e bassi fondi;* Venise, 1658; — *Funeral fatto dalla pittura Veneziana, per el pasazo della terrena a la celeste vita del sereniss. di Modana Alfonso el quarto;* Venise, 1663; — *le Miniere della pittura, compendiosa informazione non solamente delle pitture pubbliche di Venezia, ma delle isole circonvicine;* Venise, 1664, 1720 et 1733; — *Giojelli pittoreschi, cioè Indice delle pubbliche pitture della città di Vicenza;* Venise, 1676; — *la Carta del navegar pittoresco*, dialogue; Venise, 1660, in-4°. C'est un dialogue entre un sénateur et un professeur : l'ouvrage est divisé en huit vents, qui poussent le vaisseau de Venise dans la haute mer de la peinture, « à la honte de ceux qui n'entendent rien à la boussole, » etc. Cet échantillon donne une idée de tout le reste. L'auteur s'attaque à Vasari et à tous les peintres de l'étranger. A ses yeux, rien ne surpasse Venise et ses artistes. V. R.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Melchiori, *Vite de' pittori Veneti*.

BOSCHIUS (*Pierre Van-den* BOSCHE), érudit et théologien flamand, né à Bruxelles en 1686, mort le 24 novembre 1736. Il entra, à l'âge de dix-neuf ans dans l'ordre des Jésuites, et, après son noviciat, acheva sa philosophie et professa les humanités au collége d'Anvers. Sa vaste érudition le fit admettre, en 1721, au nombre des savants qui continuaient les *Acta Sanctorum*, commencés par Bollandus. Boschius y travailla avec zèle, malgré l'affaiblissement de sa santé. On a de lui : *Tractatus historico-chronologicus de Patriarchis Antiochenis tam græcis quam latinis, imo et jacobitis, usque ad sedem a Sarracenis eversam;* Anvers, 1725, in-4°; Venise, 1748, in-fol. : ce traité forme l'introduction au 4e vol. du mois de juillet des *Acta Sanctorum;* — les *Actes de saint Loup, évêque de Troyes*, et *de saint Germain, évêque d'Auxerre*, dans le 7e vol. du mois de juillet ; — les *Actes de saint Étienne*, pape et martyr, et son démêlé avec saint Cyprien, dans le 1er vol. du mois d'août, et plusieurs autres travaux insérés dans le 3e vol. du même mois.

Éloge de Boschius, au commencement du 3e vol. du mois d'août des *Acta Sanctorum*. — Moréri, *Dictionnaire historique*.

BOSCHIUS (*Jacques*), érudit allemand, vivait dans la dernière moitié du dix-septième siècle. Il appartenait à l'ordre des Jésuites, et a publié : *Symbolographia, sive de Arte symbolica, sermones septem, quibus accessit, studio et opera ejusdem, sylloge celebriorum symbolorum, in quatuor divisa classes : sacrorum, heroicorum, ethicorum et satyricorum, bis mille iconismis expressa;* Augsbourg, 1702, in-fol., avec un grand nombre de figures de Jacob Müller, de Jean-George Wolfgang, etc. L'ouvrage est dédié à l'archiduc Charles d'Autriche, par une épître datée de Naubourg, 1700.

Alegambe, *Scriptores Societatis Jesu*.

BOSCHIUS. *Voy*. BOSCH.

* **BOSCOLI** (*Andrea*), peintre, né à Florence vers 1540, mort en 1606. Il fut élève et imitateur de Baccio Ciarpi, élève lui-même et imitateur de Santi di Tito. Il joignit à ce talent ceux de musicien, de poëte et d'improvisateur. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *la Prédication de saint Jean-Baptiste*, aux Thérésiens de Rimini, à Florence; — *le Christ servi par les Anges*, grand tableau oblong dans l'église de Sainte-Apollonie, à Pise; — enfin, à Santa-Maria-del-Carmine, une *Annonciation*, signée et datée de 1593. Son portrait fait partie de la collection iconographique de Florence. Dans un de ses voyages pittoresques, il lui arriva une aventure assez bizarre : s'étant mis à dessiner une vue de la forteresse de Macerata, il fut arrêté comme espion, conduit en prison et condamné à mort. Il eût été exécuté, si le gouverneur de la ville n'eût consenti à faire prendre à Florence des informations qui le sauvèrent de la corde. E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Fantozzi, *Guida di Firenze*. — Morrona, *Pisa illustrata*.

* **BOSCOLI** (*Maso*, dit aussi *Maso del Bosco*), sculpteur, né à Fiesole, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Élève d'Andrea Ferrucci, il sculpta les deux anges qui décorent le tombeau du célèbre jurisconsulte Antonio Strozzi, élevé par son maître dans Sainte-Marie-Nouvelle de Florence. Michel-Ange, lui-même, mit aussi à contribution le talent de Boscoli pour le mausolée de Jules II, et lui confia l'exécution de la statue couchée du pontife. E. B—N.

Cicognara, *Storia della Scoltura*. — Vasari, *Vite*.

BOSCOWICH (*Roger-Joseph*), célèbre polygraphe et mathématicien italien, né à Raguse le 18 mai 1711, mort à Milan le 12 février 1787, entra chez les jésuites en 1725, et prononça ses vœux en 1744. Il employa la plus grande partie de sa vie à des travaux scientifiques, et enseigna les mathématiques à Rome, à Milan, à Pavie, etc.... Ses talents et ses nombreux ouvrages lui acquirent une brillante réputation, et lui ouvrirent les portes de l'Académie des Arcades de Rome et de la Société royale de Londres. Il voyagea dans plusieurs parties de l'Europe. On voulut même l'envoyer au Brésil, lorsque Jean V, roi de Portugal, demanda dix mathématiciens de la société, pour dresser les cartes géographiques et fixer les limites des contrées à échanger avec l'Espagne; mais le pape Benoît XIV chercha à empêcher le départ de Boscowich, et sut y réussir. Plus tard, la Société royale de Londres l'engagea à se rendre en Californie, pour observer le passage de Vénus sur le disque du Soleil : l'expulsion des jésuites de l'Espagne ne lui permit pas d'entreprendre ce long voyage. Il fut député à Vienne

près de l'empereur d'Autriche, pour défendre les intérêts de la république de Lucques dans une discussion qui s'était élevée entre elle et la Toscane, relativement aux limites des deux pays. En 1742, le pape confia à Boscowich, à Thomas le Sueur et à François Jacquier, le soin d'étudier les moyens de soutenir la coupole de Saint-Pierre, qui menaçait ruine : les observations de ces trois mathématiciens sont consignées dans deux dissertations imprimées à Rome. En 1750, Boscowich et le célèbre astronome Christophe Maire parcoururent les États romains, afin de mesurer deux degrés du méridien, et de construire la carte trigonométrique des possessions de l'Église : cette mission donna lieu à la publication d'un livre composé de cinq opuscules ; le 2e et le 3e sont de Chr. Maire, les trois autres sont de Boscowich. Enfin, vers 1766, Boscowich publia un projet pour assainir les marais Pontins et pour nettoyer le port de Terracine. — Vers 1761, Boscowich suivit l'ambassadeur de Venise à Constantinople : ne pouvant s'habituer au climat de la Turquie, il passa en Pologne avec Jacques Porter, ambassadeur anglais. Il a écrit la relation de ce voyage. Il ne revint en Italie qu'après la suppression de l'ordre des Jésuites ; mais sa réputation, devenue européenne, le fit rechercher par plusieurs souverains. Le grand-duc de Toscane l'accueillit avec distinction, et lui conféra le titre de professeur à l'université de Pavie. Il ne conserva pas longtemps cet emploi. En 1773, Louis XVI lui offrit un asile en France, « afin qu'il pût se livrer en paix à ses sublimes méditations, et satisfaire son zèle ardent pour le progrès des sciences. » Boscowich accepta, se rendit à Paris, et fut nommé directeur de l'optique de la Marine aux appointements de 8000 liv. vers 1782. Gustave III, roi de Suède, lui envoya son portrait, enrichi de pierreries. — Sur la fin de sa vie, Boscowich, atteint de folie furieuse, quitta la France, et se retira à Milan. Il paraît cependant qu'il recouvra la raison peu de temps avant sa mort.

Boscowich a prouvé, par ses écrits, la fécondité de son esprit et la facilité de sa plume. Nous connaissons de lui soixante-onze ouvrages imprimés à Rome, à Venise, à Milan, à Bassano, à Vienne, à Londres, etc. On peut les classer ainsi qu'il suit : Mathématiques pures, 14 ; Astronomie, 15 ; Physique, 21 ; Optique et Dioptrique, 7 ; Antiquités, Canaux, etc., 5 ; Voyages, 2 ; Poésie latine, 7. Plusieurs dissertations de Boscowich sont insérées dans les *Mém. de Physique* impr. à Lucques, dans les *Mém. de Mathém. de la Soc. Ital.* et *de l'Acad. des sc. de Paris*, dans les *Éphémér. des Sav.* publ. à Rome, dans les *Acta Lipsiensia*, etc., etc. Nous nous bornerons à indiquer ses principales œuvres : *De Maculis solaribus* ; Rome, 1736 : dans cette dissertation astronomique, on trouve pour la première fois la solution géométrique du problème de l'équateur d'une planète, déterminée par trois observations d'une tache ; — *Elementa universa Matheseos* ; Rome, 1752-1753, 3 vol. in-4° ; — *De lentibus et telescopiis dioptricis dissertatio* ; Rome, 1755, in-4° ; trad. en allem., Vienne, 1765, in-8° ; — *Philosophiæ naturalis Theoria reducta ad unicam legem virium in natura existentium* ; Vienne, 1758, in-4°, fig. ; 2e éd., corr. et augm. par l'auteur ; Venise, 1763 ; 3e éd., Vienne, 1764 : une traduction française de ce livre, commencée en 1779, n'a point été publiée ; — *Opera pertinentia ad Opticam et Astronomiam maxima ex parte nova et omnia huc usque inedita, in V tomos distributa* ; Bassano, 1785, 5 vol. gr. in-4°, fig. : cette collection importante, dédiée à Louis XVI, renferme plusieurs traités écrits en français ; le perfectionnement de la théorie des lunettes achromatiques occupe la plus grande partie de cet ouvrage ; — *De litteraria Expeditione per pontificiam ditionem ad dimetiendos duos meridiani gradus a PP. Maire et Boscowich* ; Rome, 1755, in-4° : cette édition est recherchée à cause de la carte trigonométrique des États de l'Église : cette carte, composée de trois feuilles, se rencontre quelquefois à part ; ce livre a été traduit en français par le P. Hugon, jésuite, sous le nom de l'abbé Châtelain, avec des additions de l'auteur ; Paris, 1770, in-4° ; mais cette traduction ne contient qu'une mauvaise réduction de la carte trigonométrique originale ; — *Giornale di un viaggio da Constantinopoli in Polonia* ; Bassano, 1784 (c'est la meilleure édition) ; publié en français, sous le titre de *Journal d'un voyage de Constantinople en Pologne, à la suite de S. E. M. Jacq. Porter, ambassadeur d'Angleterre, en* 1762 ; Lausanne, 1772, in-12 ; traduction faite d'après une 1re éd. ital. fort défectueuse, réimprimée à Paris, 1774 ; trad. en allem., Leipzig, 1779 ; — *Carmina latina* ; insérés dans les œuvres du P. Charles Roti, imprim. à Padoue, 1741 ; — *Stanislai I, Poloniæ regis.... Apotheosis* (carmine heroico) ; Rome, 1753, in-8° ; traduit en français par le chev. Joseph de Cuers de Cogollin ; — *Philosophiæ a Bened. Stay Ragusino, versibus traditæ libri VI* ; Rome, 1755 et 1760, 2 vol. in-8° : Boscowich a enrichi cette publication de notes savantes ; — *De solis et lunæ defectibus libri V* (carmine latino) ; Londres, 1760, in-4° ; Venise, 1761 ; Rome, 1767, in-8°, en VI chants ; Paris, 1779, avec la traduction française par l'abbé Barruel et des additions de l'auteur ; 2e éd., 1784, in-4°. Ce beau poëme sur les éclipses est aussi remarquable par le style élégant du poëte, que par le talent avec lequel sont rendus des détails relatifs aux sciences exactes. D'autres pièces de vers gracieuses et faciles ont contribué à placer Boscowich au rang des meilleurs poëtes latins modernes. On trouve quelques-unes de ses poésies dans les recueils de l'Académie des Arcades, sous son nom d'académicien, *Numenius Anigræus*. APOLLIN BRIQUET.

Lalande, *Éloge de Boscowich*, dans le *Journal des Savants*, févr. 1792. — Montferrier, *Dict. des Sc. mathém.* — Caballero, *Bibl. Script. Soc. Jesu*, suppl. — Fabroni, *Vitæ Italorum doctrina excellentium*.

* **BOSE** (*Adam-Henri*), général allemand, né le 3 mars 1667, mort au service de Saxe en 1749. Il se distingua dans la guerre contre Charles XII, roi de Suède; et en 1713 il amena la reddition du fort de Stettin. Il fut gouverneur de Wittemberg en 1723. Ce fut lui qui, en 1745, dut rendre la place de Dresde au roi de Prusse Frédéric II.

BOSE (*Christophe-Thierry*), guerrier et diplomate allemand, frère du précédent, mort dans la forteresse de Pleissenbourg en 1741. Il fut d'abord avocat, servit trois électeurs successifs dans d'importantes négociations, prit part à plusieurs campagnes, assista au congrès de Riswick, où il fut envoyé par la cour de Saxe, et fut disgracié, malgré les talents qu'il avait montrés dans ses diverses missions.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie*.

BOSE (*Ernest-Gottlieb*), médecin allemand, né à Leipzig le 30 avril 1723, mort dans la même ville le 22 septembre 1788. Il professa l'anatomie et la chirurgie, et se distingua dans la médecine et la botanique. Ses principaux ouvrages sont : *De Nodis plantarum*; Leipzig, 1747, in-4°; — *De radicum in plantis ortu et directione*; Leipzig, 1751; — *De Secretione humorum in plantis*; ibid., 1755, in-4°; — *Decas librorum anatomicorum variorum*; ibid., 1761; — *Historia cordis villosi*; ibid., 1771; — *De Generatione hybrida*; ibid., 1777, in-4°; — *De Phantasia læsa, gravium morborum matre*; ibid., 1788; — *De Munimentis viscerum*; ibid., 1774; — *Adversaria de Apostematibus*; ibid., 1775; — *De Febre* λοιμικῇ, *Græcis epidemica*; ibid., 1778; — *De Scytharum* νόσῳ θηλείᾳ *ad illustr. locum Herodoti*; ibid., 1778; — *De Contagii natura*; ibid., 1786.

Schlegel, *Collectio opusculorum selectorum ad medicinam forensem*. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopädie*.

BOSE (*Adolphe-Julien*), médecin allemand, né à Wittemberg en 1742, mort le 1er septembre 1770. Il fut nommé, en 1768, à la chaire extraordinaire de médecine de sa ville natale, et laissa : *Oratio metrica in memoriam G. Peurbachii et J. Regiomontani, die 9 septembris 1757 habita*; Wittemberg, 1757, in-4°; — *Gedaechtnissrede auf Phil. Melanchthon, bey dem 200 jaehrigen Gedaechtnisstage seines Todes, den 5 ten may* 1760 : ce panégyrique de Mélanchthon a été inséré dans la *Memoria Phil. Melanchthonis* de Titius; Leipzig, 1760, in-4°; — *Von der Ruhe der Muse, bey dem Geraeusche der Waffen* (du Repos des muses pendant le bruit des armes); Wittemberg, 1763, in-4°; — *De Motu humorum in plantis vernali tempore viridiore*; Leipzig, 1764, in-4°; — *De disquirendo charactere plantarum essentiali singulari*; Leipzig, 1765, in-4°; — *Programma de differentia fibræ in corporibus trium naturæ regnorum*; Wittemberg, 1768, in-4°.

Biographie médicale.

BOSE (*Gaspard*), botaniste allemand, natif de Leipzig, vivait à la fin du dix-septième et au commencement du dix-huitième siècle. Il était l'un des sénateurs de sa ville natale, où il professa la botanique. Il réunit dans son jardin, l'un des plus riches de l'Allemagne, un grand nombre de plantes rares, dont plusieurs étaient nouvelles en Europe. Le catalogue en fut publié, en 1686, par Paul Amman; en 1690, par Peine; en 1723, par Wehman; en 1747, par Prebst. Gaspard Bose a laissé : *Dissertatio de Motu plantarum sensus æmulo*; Leipzig, 1728, in-4°; — *De calyce Tournefortii*; Leipzig, 1733, in-4°; — *Description de la fleur du Musa Paradisiaca ou Bananier*, insérée dans les *Acta Eruditorum*; Leipzig, 1734.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopädie*.

BOSE (*George-Mathias*), mathématicien et médecin allemand, né à Leipzig le 22 septembre 1710, mort à Magdebourg en 1761. Il professa la physique à l'Académie de Wittemberg, et s'occupa principalement de recherches sur l'électricité. On a de lui : *Dissertatio de obstetricum erroribus a medico forensi pervestigandis*; Leipzig, 1729, in-4°; — *Dissertatio de Eclipsi terræ*; Leipzig, 1733, in-4°; — *Dissertationes duæ in hypothesin soni Peraultianam*; Leipzig, 1734 et 1735, in-4°; — *Schediasma literarium, quo contenta Elementorum Euclidis enunciat, et simul de variis editionibus post Fabricium nonnulla disserit*; Leipzig, 1738, in-4°; — *Oratio de Attractione ex electricitate*; Wittemberg, 1738, in-4°; — *Otia Wittembergensia critico-physica, disputationes in quibus de Kelero, Neutoni præcursore; Lipsia Ptolemæo ignota, et tabula Peutingeriana; de Porcellana, Saccharo, Cochenilla veterum; de Dodecade librorum rariorum; de Siphone in vacuo; de Anatomia ranæ in vacuo extinctæ et vivæ, agitur*; Resp. *H. de Lengecken*; Wittemberg, 1739, in-4°; — *Votiva acclamatio in reditum principis*; Wittemberg, 1740, in-4°; — *Transitus Mercurii sub Sole observatus*; Wittemberg, 1743, in-4°; trad. en français, ibid., 1745, in-4°; — *Tentamina electrica, in Academiis regiis Londinensi et Parisiensi primum habita, omni studio repetita, et novis accessionibus locupletata, pars prior*; Wittemberg, 1744, in-4°; — *Die electricitaet nach ihrer Entdeckung und Fortgang, mit poetischer Feder entworfen* (Description poétique de l'électricité depuis sa découverte, et sa marche); Wittemberg, 1744, in-4°; trad. en vers français par l'auteur; Leipzig, 1754, in-18; — *Recherches sur la cause et sur la véritable théorie de l'électricité*; Wittemberg, 1745, in-4°; — *On the electricity of glass that has been exposed to*, etc., dans les *Transactions philosophiques*, n° 492; — *De Oxy-*

mandiæ Circulo aureo; Wittemberg, 1749, in-4°; — *Commercium epistolicum de Sesostridis, Augusti et Benedicti XIV Obelisco*; ibid., 1751, in-4°; — *Metheora heliaca, sive de Maculis in sole deprehensis*; Leipzig, 1764, in-4°; — *Jubilæum astronomicum*; Wittemberg, 1757, in-4°.

Boerner, *Nachrichten von berühmten Aerzten*. — Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

BOSE (*Jean-André*), érudit et philologue allemand, né à Leipzig le 17 juin 1626, mort le 29 août 1674. Il professait l'histoire à Iéna, et a laissé : *De veterum Adoratione*; Leipzig, 1646, in-4°; — une édit. de Cornélius Népos, avec des variantes et des notes; Leipzig, 1657; Iéna, 1675, in-8°; — *Dissertatio de Pontificatu maximo imperatorum, præcipue christianorum*; Iéna, 1657, in-4°; ouvrage inséré par Grævius dans le t. V de son *Thesaurus antiquit. roman.*; — *De ara ignoti Dei, ad Act. Apost.* c. XVII, 23; Iéna, 1659, in-4°; — *De Tiberio*; Iéna, 1661, in-4°; — *Exercitatio historica de Clinicis Ecclesiæ veteris*; Iéna, 1664, in-4°; — *De Στεφανοφορίᾳ, sive coronarum gestatione*; Iéna, 1669, in-4°; — *Schediasma de comparanda notitia scriptorum ecclesiasticorum*; Iéna, 1673, in-4°; — *Petronii Satyricon puritate donatum, cum fragmento Traguriensi et Abæ Græcæ, e manuscriptis Jo.-Andreæ Bosii*; Iéna, 1701, in-8°.

Sax, *Onomasticon*, t. V, p. 585 et 586.

***BOSE** (*Jean-Jacques*), théologien allemand, né à Leipzig en 1713, mort le 28 mai 1775. Ses études et les fonctions sacerdotales remplirent la vie de ce savant. On a de lui : *Dissertatio de Potionibus mortiferis* ad Marci XVI, 18; Leipzig, 1736; — *Epistola de Auctore Dialogi de caussis corruptæ eloquentiæ*; ibid., 1731; — *Epistola de Sophismatibus seu cavillationibus veterum*; ibid., 1734; — *Epistola de Phæbammone rhetore*; ibid.; — *Epistola de Gestatione veterum Romanorum*; ibid.; — *Epistola de Jurisconsultis sacerdotibus*; ibid.. 1739.

Meusel, *Gelehrtes Deutschland*.

***BOSELLI** (*Antonio*), peintre de l'école vénitienne, né dans la vallée de Brembana, travaillait de 1509 à 1536. Il doit être le même qu'Antonio Bosello, dont on voit des ouvrages à Bergame. On croit qu'il eut part aux peintures exécutées à Ceneda par Pomponio Amalteo da San-Vito, de 1534 à 1536. Ses tableaux, par leur style un peu ancien, rappellent ceux de Palma l'ancien. Le musée du Louvre possède de lui quatre saintes réunies dans un même cadre.

E. B—n.

Lanzi, *Storia pittorica*. — *Catalogue du Musée du Louvre*.

***BOSELLI** (*Cyprien*), écrivain italien, né en 1605, mort en 1684. Il entra dans les ordres, et s'appliqua ensuite aux études historiques. Il devint historiographe du roi d'Espagne et du duc de Florence. Ses ouvrages sont : *l'Austria Antica nella Maestà Cattolica dell' Ibero monarca Carlo II, overo la maggioranza della gloria derivata*; Milan, 1680. Cet ouvrage rencontra une telle opposition, qu'il fut tout d'abord interrompu, et que ses autres écrits ne tendent qu'à la justification du premier.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***BOSELLI** (*Felice*), peintre, né à Plaisance en 1650, mort en 1731. Il fut élève des Nuvoloni. Peintre de figures assez médiocre, excepté dans ses copies qui trompaient les yeux les plus exercés, il excella à imiter les animaux, tantôt couverts de leur peau, tantôt tels qu'on les expose dans les boucheries; il y ajoutait des oiseaux et des poissons rendus avec une égale vérité. Ses tableaux sont nombreux dans les palais de Plaisance.

E. B—n.

Lanzi, *Storia pittorica*. — *Guida di Piacenza*.

***BOSELLI** (*Jean-Antoine*), jurisconsulte italien, natif de Parme, vivait au dix-septième siècle. On a de lui : *Subtilissimæ Declarationes et adnotationes ad omnia statuta tam civilia quam criminalia et mixta, et præcipue Parmensia*; Parme, 1599; Venise, 1603.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***BOSELLI** (*Jérôme*), jurisconsulte italien, natif de Bologne, mort en 1718. On a de lui : *Veritas Justitiæ*, 1660; — *la Corte accademica, poesie e prose*; Bologne, 1660, in-4°, et 1665; — *Appendice alla corte accademica*; ibid., in-4°; — *Notizia del Volume Aniciano austriaco*: cet ouvrage paraît être l'œuvre de Cyprien Boselli; — *Fragmenti poetici*; Bologne, 1685; — *Variæ allegationes juris*; ibid., 1686, 1697; — des *poëmes* latins et italiens, insérés dans plusieurs autres recueils.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BOSELLINI (*Charles*), économiste italien, né à Modène en 1765, mort le 1er juillet 1823. Il se livra à l'étude des belles-lettres et de la jurisprudence, fut reçu docteur en droit, et voyagea en France et en Angleterre. Il étudia le mouvement intellectuel de ces deux pays, sympathisa avec les idées nouvelles, et donna son approbation à celles d'où procédait la révolution française. Pendant l'occupation de sa patrie par les Français, il rêva l'indépendance et l'unité de l'Italie, constituée en république; mais, déçu dans ses espérances, il se retira des affaires pour ne s'appliquer qu'à l'étude et à la composition de mémoires et d'ouvrages importants sur la législation et l'économie politique. Son œuvre capitale est son *Nuovo esame delle sorgenti*, etc. (Nouvel examen des sources de la richesse tant publique que particulière); Modène, 1816 et 1817, 2 vol. in-8°; — *Tableau historique des sciences économiques, depuis leur naissance jusqu'en 1815*, inséré dans le Journal des Arcadiens de Rome, et réimprimé à Modène en 1 vol. in-8°; — un article sur le *Prospectus des sciences économiques de Gioja*, et sur les *Nouveaux principes d'économie politique* de Sismondi; — un travail dans lequel il discute contre

Sismondi et Malthus la possibilité d'un excès dans la production générale : ce morceau a été inséré dans *l'Anthologie* de Florence.

Blanqui, *Histoire de l'économie politique*. — Tipaldo, *Biografia degli Ital. illustri*.

BOSIO ou **BOSIUS** (*Jacques*), historien italien, natif de Milan ou de Chivas en Piémont, vivait dans la dernière moitié du seizième siècle. Il était frère servant de l'ordre de Malte, qui le chargea d'être, à Rome, son secrétaire et son agent, sous le pontificat de Grégoire XIII. Il se démit de ces deux emplois en faveur de son neveu Antoine Bosio. Espérant que le cardinal Petrochino parviendrait à la papauté, il s'attacha à ce prélat ; mais, trompé dans son attente, il se retira des affaires. Il a laissé : *la Corona del cavaliere Gierosolimitano* ; Rome, 1588, in-4° ; — *gli Privilegj della religione di San-Giovani Gierosolimitano* ; Rome, 1580, in-4° ; — *Istoria della sacra religione di San-Giovanni Gierosolimitano* ; Rome, 1594, 2 vol. in-fol. ; le 3e vol. fut publié en 1602 ; 2e édit., Rome, 1621-1630 et 1632, 3 vol. in-fol. : l'ouvrage de Boissat sur le même sujet n'est que la traduction de celui-ci. Enfin Bosio a publié une *Histoire de la vraie Croix*, depuis sa découverte sous Constantin le Grand.

Ginguené, *Hist. lit. de l'Italie*, VII, 70. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

BOSIO (*Antoine*), antiquaire romain, neveu de Jacques, mort en 1629. Il succéda à son oncle dans l'emploi d'agent de l'ordre de Malte à Rome, et, durant trente-cinq années, travailla à une description des souterrains de Rome. Cet ouvrage, qu'il ne put achever, fut publié après sa mort par le chevalier Aldobrandino, son exécuteur testamentaire, et il a pour titre : *Roma sotterranea*, 1632, grand in-fol., avec des addit. du P. Saverani ; trad. en latin et augmenté par Paul Aringhi ; Rome, 1651 ; Cologne, 1559, 2 vol. in-fol. ; le même ouvrage augmenté et revu par monsignor Bottari ; Rome, 1737, 1747, 1753, 3 vol. in-fol.

Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon*.

* **BOSIO** (*François-Joseph*, baron), sculpteur français, né à Monaco le 19 mars 1769, mort à Paris le 29 juillet 1845. Il vint en France dès son jeune âge, et passa quelque temps dans l'atelier du célèbre Pajou, dont il ne suivit que fort peu les conseils, emporté qu'il était par ses propres inspirations et une étude passionnée de l'antique. Un grand nombre de productions de cet artiste décorent plusieurs églises d'Italie, et Paris surtout en possède de remarquables, parmi lesquels nous citerons : les *bas-reliefs* de la colonne de la place Vendôme ; — *l'Amour lançant des traits*, qui figura à l'exposition de 1812, et fut exécuté en marbre d'après les ordres de l'impératrice Joséphine ; — le Buste de cette princesse et celui de la reine Hortense ; — ceux de Napoléon, de la princesse Pauline, de la duchesse de Rovigo, du prince de Bénévent, du chevalier Denon, etc. ; — les statues du roi et de la reine de Westphalie, exposées en 1810 ; — *l'Amour séduisant l'Innocence* ; — *Aristée*, exécutée en marbre pour l'escalier du Louvre (côté de la Colonnade) ; — *Hercule combattant Achéloüs métamorphosé en serpent*, groupe en bronze, au jardin des Tuileries ; — *le Roi de Rome*, exposé en 1812 ; — *le Jeune Hyacinthe attendant, couché par terre, son tour pour lancer le palet* (au Luxembourg) ; — *le Duc d'Enghien*, statue en marbre, exposée en 1817 ; — *Louis XIV triomphant*, statue équestre (place des Victoires), exécutée en 1822 ; — *la France* et *la Fidélité*, faisant partie du monument élevé à Malesherbes dans la salle des Pas-Perdus (palais de Justice), en 1826 ; — *Henri IV enfant*, exécuté en marbre français, en 1823 (au Musée), et une statue pareille pour le château du Béarnais à Pau ; — les bustes de *Louis XVIII*, de *la Dauphine* et de *Charles X* ; — le *quadrige* qui devait décorer l'arc de triomphe du Carrousel, etc. Il exposa, entre autres œuvres, un charmant buste de la reine *Marie-Amélie*, en 1839 ; — une statue de *sainte-Adélaïde*, en 1840, pour l'église de la Madeleine ; — une *Tête de Vierge* (marbre), en 1843 ; — en 1844, *l'Histoire et les Arts consacrant les gloires de la France*, groupe en marbre, etc. M. Bosio enfin avait été chargé du monument expiatoire consacré à la mémoire de Louis XVI. Il était membre de l'Institut (Académie des beaux-arts), et avait reçu de Charles X le titre de baron.

J.-F. D.

Biographie des Contemporains.

BOSIO (*Jean*), peintre d'histoire, frère du précédent, né à Monaco, vers 1767, mort vers 1832. Outre plusieurs portraits qu'il exposa à diverses époques, ses principaux ouvrages sont : *Vénus ramenant Hélène à Pâris* ; — *la Poésie érotique écrivant sous la dictée de l'Amour*. Il a publié un *Traité élémentaire des règles du dessin*, 2e édit., 1802, in-12.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

BOSIUS (*Simon*). *Voy.* DUBOIS.

BOSMAN ou **BOSMANN** (*Guillaume*), voyageur hollandais, vivait dans la dernière moitié du dix-septième siècle. Il séjourna durant quatorze ans en Afrique, où il fut successivement employé, par la compagnie hollandaise des Indes occidentales, en qualité de facteur à la côte de Guinée, de directeur particulier du comptoir d'Axim et de celui de Mina, le plus important que ses compatriotes possédassent sur la côte d'Or. Il visita en détail les localités les plus intéressantes de ses diverses contrées ; fit dessiner les animaux et lever les plans du pays à l'est de Mina, par un habile dessinateur arrivé récemment en Afrique : malheureusement cet artiste mourut, lorsque Bosman se préparait à parcourir avec lui la partie occidentale de ces régions. Notre voyageur, à son retour en Europe, publia le résultat de ses observations, pour faire connaître des contrées sur lesquelles on n'avait donné

jusqu'alors que des relations fautives ou incomplètes. Son livre intitulé *Naauwkeurige Beschryving van de Guinese goud, land en Slaven-Kust*, Utrech, 1704, avec cartes et pl., fut traduit en français sous ce titre : *Voyage de Guinée, contenant une description nouvelle et très-exacte de cette côte, où l'on trouve et où l'on fabrique l'or, les dents d'éléphants et les esclaves*; Utrecht, 1705, avec cartes et pl. Cet ouvrage fut aussi traduit en anglais, Londres, 1705, in-8°; en allemand, Hambourg, 1706, in-8°; en italien, d'après la version française; Venise, 1752-1754, in-fol.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*

BOSON, surnommé *le Vieux*, comte de Périgord, mort vers l'an 968. Il était fils de Sulpice, et petit-fils de Geoffroy, premier comte de Charroux, c'est-à-dire de la Marche, dont Charroux était le chef-lieu. Boson est qualifié comte de la Marche dans la charte de fondation de l'église de Dorat, sous l'année 944. Il soutint contre Armand Manzer, comte d'Angoulême, les enfants de Bernard, comte de Périgord, dont il avait épousé la sœur *Emme*. Ceux-ci étant morts sans postérité, Boson leur succéda au comté de Périgord. Une charte passée à Limoges au mois d'août 955 lui donna le titre de marquis; et mit le Limousin dans son marquisat. Il laissa de sa femme cinq fils : 1° Hélie, qui lui succéda; 2° Aldebert, comte de la haute Marche; 3° Boson, qui fonda les comtes de la Marche; 4° Gausbert, mort avant son père; et 5° Martin, évêque de Périgueux.

L'Art de vérifier les dates, t. X, part. 1, p. 200.

BOSON, roi de Provence, mort en janvier 888. Fils de Théodoric Ier, il fut créé duc de Lombardie, au mois de février 876, par Charles le Chauve, et chassé l'année suivante par Carloman, roi de Bavière, son beau-frère. Charles, devenu empereur, lui donna en dédommagement les États de Provence, avec le titre et les honneurs de la royauté. Boson, au comble de ses vœux, affecta de se reconnaître indigne du sceptre; « mais je n'ose, répondit-il, résister à vos ordres, persuadé qu'il faut obéir aux évêques inspirés de Dieu. » Boson, après la mort de Charles le Chauve, vécut en bonne intelligence avec le roi Louis le Bègue, qui le nomma par son testament l'un des tuteurs de ses deux fils, Louis et Carloman. Mais à l'instigation d'*Ermengarde*, sa femme, il profita de la minorité de ces princes et de l'autorité que lui donnait sa qualité de tuteur : il voulut réaliser son titre de roi absolu et indépendant. Pour cet effet, ayant assemblé vingt-trois évêques à Mantaille, dans le Viennois, il s'y fit reconnaître, par ses menaces et par les intrigues de l'impératrice Engelberge, sa belle-mère. Les deux jeunes rois de France ne laissèrent pas Boson en paisible jouissance de son usurpation. Ils mirent dans leurs intérêts Charles le Gros, roi de Germanie, qui commença par faire enlever l'impératrice Engelberge du couvent où elle s'était retirée, et l'envoya prisonnière en Allemagne. Louis et Carloman avaient assemblé une armée avec laquelle ils entrèrent en Bourgogne au mois de juillet 880, et mirent le siége devant Mâcon, dont ils se rendirent maîtres par assaut. De là s'étant joints à Charles le Gros qui venait à leur secours, ils se rendirent à Lyon, où Boson, qui avait passé le Rhône pour s'opposer à leurs conquêtes, n'osa les attendre. Ce prince aima mieux ménager ses troupes pour faire un coup de main dans l'occasion, que de s'engager dans un combat où ses forces n'auraient pas égalé celles de l'ennemi. Il se contenta de mettre une forte garnison dans Vienne, dont il confia la défense à sa femme Ermengarde. Cette princesse s'y défendit, l'espace de deux ans, avec le courage et l'habileté d'une héroïne. Charles le Gros, ennuyé de la longueur de ce siége, passa les Alpes sur la fin de l'an 880, pour aller recevoir la couronne impériale à Rome. Les incursions des Normands en Flandre et en Picardie obligèrent Louis, l'année suivante, d'aller au-devant d'eux. Ce prince étant mort le 4 août 882, Carloman quitta Vienne pour aller recueillir sa succession, et laissa la conduite du siége à Richard, duc de Bourgogne et frère de Boson. Enfin, au mois de décembre de la même année, la ville se rendit à Richard, qui fit conduire Ermengarde sa belle-sœur, et une fille qu'elle avait auprès d'elle, prisonnières à Autun. Boson ne fut point atterré par ce revers. Carloman, tout occupé à défendre le royaume de France contre les Normands, lui laissa la facilité de recouvrer une partie de ce qu'on lui avait enlevé. Boson, après plusieurs victoires remportées sur Bernard, comte d'Auvergne, qui avait été chargé de marcher contre lui, rentra dans Vienne au commencement de l'année 887. Boson ne jouit pas longtemps du fruit de ses conquêtes : la mort vint le surprendre quelques mois après.

Art de vérifier les dates, t. X, part. 1, p. 375.

***BOSON**, abbé du Bec, théologien normand, né en 1065 dans le bourg de Montivilliers, mort en 1136. Il entra à l'abbaye du Bec à vingt-trois ans, et en 1093 il suivit saint Anselme dans son évêché de Cantorbéry, et suppléa ce prélat au concile de Clermont en 1095. Revenu à l'abbaye du Bec en 1115, il fut nommé prieur, puis abbé du Bec, non sans avoir été en butte aux persécutions de ceux qui, enviant son influence croissante, voulurent le rendre suspect au roi d'Angleterre. Il laissa, sous forme d'épître, une *Défense de l'ordre monastique*.

Histoire littéraire de la France, XI, 623.

***BOSONE** (*Jacques*), poëte italien, mort en 1377. Il était de la famille des Raffaelli de Gubbio, et contemporain de Dante. Attaché aux gibelins, il fut, comme ceux de son parti, expulsé de Gubbio en 1300. Il se trouva à Arezzo avec Dante en 1304, fut podestat de cette ville en 1316, et de Viterbe en 1317. En 1327, il fut nommé capi-

taine des Pisans, puis appelé au gouvernement de Pise par Louis de Bavière. Benoît XII le fit sénateur romain et gouverneur du patrimoine de Saint-Pierre. Ses poésies ont été recueillies par Fr.-Marie Raffaelli.

Raffaelli, *Deliciæ Eruditorum*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BOSQUET (...), administrateur des domaines, natif de Paris, mort dans la même ville en février 1778. Il entra de bonne heure dans les fermes, d'où il passa dans la régie des domaines; il devint directeur de la correspondance à Paris. Il a laissé : *Dictionnaire raisonné des domaines et droits domaniaux*; Rouen, 1762, 3 vol. in-4° : cet ouvrage, contrefait sous la rubrique de Paris, 1775, 2 vol. in-4°, fut corrigé, augmenté et amélioré par Hébert, contrôleur ambulant des domaines, qui en donna une nouvelle édition; Rennes, 1782, 4 vol. in-4°.

— Quérard, *la France littéraire*.

BOSQUET (*François* DE), savant prélat français, né à Narbonne le 28 mai 1605, mort le 24 juin 1676. Il avait d'abord embrassé la carrière judiciaire, et avait été successivement juge royal à Narbonne, procureur général du parlement de Rouen, intendant de Guyenne, et ensuite de Languedoc; et il venait d'être nommé conseiller d'État, lorsqu'en 1650 il se démit de toutes ses places pour accepter l'évêché de Lodève. L'évêché de Montpellier étant ensuite venu à vaquer, il y fut nommé, et en prit possession en 1657. Dans ses fonctions épiscopales, Bosquet donna constamment l'exemple de toutes les vertus chrétiennes, et mourut vivement regretté, après avoir administré son diocèse pendant près de vingt ans. On lit sur son épitaphe : *Gregem verbo et exemplo sedulo pavit*, *largus erga pauperes; sibi parcissimus*, *omnibus benignus*, etc. On a de ce savant prélat un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Michaëlis Psellii synopsis legum, gr. cum. lat. versione et notis*; Paris, 1632, in-8°; — *Pontificum romanorum, qui e Gallia oriundi in ea sederunt, historia ab anno* 1305 *ad annum* 1394, *cum notis*; Paris, 1632, in-8° : Baluze a donné une édition plus correcte de cet ouvrage; — *Ecclesiæ gallicanæ historiarum liber primus*; Paris, 1633, in-8°; — *Innocentii III Epistol. lib. IV, cum notis*; Toulouse, 1635, in-fol.; — *Vie de saint Fulcran, évêque de Lodève*; Paris, 1651, in-8°; — *Specimen iconis historiæ cardinalis Mazarini*; Paris, 1660, in-4°.

Chaudon et Delandine, *Dict. hist.* — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Nicéron, *Mémoires*. — Grefeuille, *Hist. ecclés. de Montpellier*.

BOSQUET (*George*), historien et jurisconsulte français, natif de Toulouse, vivait dans la dernière moitié du seizième siècle. On a de lui : *Dissertation sur les mariages contractés par les enfants de famille contre le vouloir et consentement de leurs père et mère*; Toulouse, 1558, in-8°; — *Remontrances sur l'édit de* 1562; — *Hugoneorum hæreticorum Tolosæ conjuratorum profligatio* : c'est la traduction d'une histoire des troubles occasionnés à Toulouse par la tentative que firent les huguenots pour s'emparer de cette ville. Cet ouvrage, publié par Bosquet en 1563, fut, suivant Théod. de Bèze, supprimé et condamné au feu par arrêt du conseil privé, en date du 18 juin 1563.

Théod. de Bèze, *Histoire ecclésiastique*. — Bayle, *Dict. hist.*

BOSQUET (*Jean*), grammairien et poëte flamand, natif de Mons en Hainaut, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il s'occupa spécialement de former la jeunesse à la connaissance du français. On a de lui : *Éléments ou Institutions de la langue françoise, propres pour façonner la jeunesse à parfaitement et nayvement entendre, parler et escrire icelle langue. Ensemble un traicté de l'office des points et accents. Plus, une table des termes esquelz l's s'exprime. Le tout reveu, corrigé, augmenté et mis en lumière par son autheur premier, Jean Bosquet : Au sénat montois, à Mons, chez Charles Michel, imprimeur juré en la rue des Clercs*, 1581, in-12 : ce volume est fort rare; — *Fleurs morales et sentences préceptives*, dédiées à Frédéric Yves, abbé de Marvilles, conseiller d'État du roi d'Espagne aux Pays-Bas; Mons, 1581, in-12. C'est une traduction en *carme françois de l'Oraison sententieuse d'Isocrate à Démonique*, avec un grand nombre de sentences traduites de prosateurs et de poëtes latins, quelques traductions du latin et du grec, et plusieurs pièces originales de Jean Bosquet; le tout est précédé d'hommages poétiques adressés, en vers latins et français, à l'auteur de ce livre, par Nicolas Steyers, Jean Paludanus, Antoine-Denis de Durbuy, etc., qui donnent à Bosquet le titre de second Ronsard.

Gilles de Boussu, *Histoire de Mons*. — Phil. Brasseur, *Sidera Harmoniæ*. — Goujet, *Bibl. française*, t. IV, p. 223.

BOSQUET (*Jean*), poëte flamand, fils de Jean Bosquet le grammairien, vivait à peu près dans le même temps, et occupait la place de prévôt rural du Hainaut. Il laissa un poëme qui a pour titre : *Réduction de la ville de Bonne, secours de Paris et de Rouen, et autres faits mémorables de Charles, duc de Croy et d'Arschot, prince de Chimay*; Anvers, 1699, in-4°.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France* (édit. Fontette), t. IV.

BOSQUET (*Frédéric*), poëte flamand, fils du dernier Jean Bosquet, succéda à son père dans la charge de prévôt rural de Hainaut, et n'est connu que par des épithalames.

BOSQUET (*Alexandre*), poëte et mathématicien, fils du précédent, mort en 1623, cultiva les mathématiques et la poésie, et laissa quelques pièces de théâtre et des ouvrages pieux, publiés à Valenciennes en 1619 et 1621.

Biographie universelle, édit. belge.

BOSQUIER (*Philippe*), théologien flamand,

né à Mons, dans le Hainaut, en 1561; mort à Avesnes en 1636. Il étudia en théologie à l'université de Paris, entra dans l'ordre des Récollets, et fut envoyé à Rome, où il mérita par ses talents la bienveillance du cardinal Baronius. Il s'était acquis la réputation de bon prédicateur, quoique ses sermons ne soient pas exempts de mauvais goût. Ses productions les plus recherchées sont : *Tragédie nouvelle, dite le Petit Rasoir des ornements mondains, en laquelle toutes les misères de nostre temps sont attribuées tant aux hérésies qu'aux ornements superflus du corps*; Mons, 1588 ou 1589, in-12; — *l'Académie des Pécheurs*; Mons, 1596, in-8°; — *le Fouet de l'Académie des Pécheurs*; Arras, 1597, petit in-8°; — *Harangue funèbre sur la mort de messire Charles de Croy, duc d'Arschot*, etc., 1612, in-8°. L'auteur a lui-même donné une édition complète de ses œuvres; Cologne, 1621, 3 vol. in-fol.

Lelong, *Biblioth. histor. de la France* (éd. Fontette), t. III. — Moréri, *Dictionnaire historique*. — Valère-André, *Biblioth. Belg.*

BOSQUILLON (*Édouard-François-Marie*), médecin et helléniste, né à Montdidier le 20 mars 1744, mort le 22 novembre 1816. Il apprit de son père les éléments des langues anciennes, et, à l'âge de onze ans, il fut envoyé à Paris chez les jésuites, pour y continuer le cours de ses études. Il étudia ensuite la médecine, et fut reçu, à vingt-six ans, docteur-régent de la Faculté. En 1774, il fut nommé professeur de langue et de philosophie grecques au collége de France, et devint successivement censeur royal, médecin de l'hôtel-Dieu de Paris, et membre d'un grand nombre de sociétés savantes. Bosquillon a rendu, comme traducteur, de véritables services aux sciences. Il était grand bibliophile, et possédait la bibliothèque la plus riche qu'un médecin ait jamais rassemblée, si l'on en excepte Falconet; il y avait réuni plus de 30,000 volumes, contenant tout ce qui a été écrit de plus remarquable sur l'art de guérir, dans les langues grecque, latine, arabe, française, italienne et anglaise; il y avait joint plusieurs manuscrits du quatorzième siècle, et les classiques grecs et latins sortis des presses les plus célèbres de l'Europe. Le catalogue de cette bibliothèque a formé un vol. in-8° de 400 pages. Atteint d'une maladie lente, Bosquillon prévit sa mort plusieurs années avant qu'elle arrivât, et n'en conserva pas moins tout le calme de son esprit. Il fit lui-même préparer sa tombe au cimetière du P. Lachaise, et alla l'essayer avec un sang-froid extraordinaire. Les pauvres ont conservé la mémoire de ce médecin bienfaisant, qui les aidait à la fois de ses conseils et de sa bourse. Les principaux ouvrages de Bosquillon sont : *Traduction des Aphorismes et Prognostics d'Hippocrate*; Paris, 1784, 2 volumes in-18, réimprimés en 1814; — *Traduction des Éléments de Médecine pratique de Cullen*, in-8°; Paris, 1785; — *Traduction du Traité théorique et pratique des ulcères*, de Benjamin Bell; Paris, 1788-1803, in-8°, etc : toutes ces traductions sont enrichies de notes nombreuses; — *Cours complet de Chirurgie*, traduit de Bell; Paris, 1796, 4 vol. in-8°; — *Lettre sur la nouvelle édition des Aphorismes d'Hippocrate* (de le Febvre de Villebrune), 1779, in-8°; — *Lettres de M. Bourgeois* (Bosquillon), *étudiant en médecine, à M***, pour servir de réplique à un libelle intitulé « Lettre très-honnête à M. Bosquillon, par le Febvre de Villebrune;* » sans date, in-12; — *Mémoire sur les causes de l'hydrophobie, et sur les moyens d'anéantir cette maladie*; Paris, 1802, in-8°; — *Traité de la gonorrhée virulente et de la maladie vénérienne*; trad. de l'anglais de Bell; Paris, 1802, 2 vol. in-8°; les critiques et les commentaires qu'il a ajoutés à cette traduction sont plus considérables que l'ouvrage original, et en font un livre nouveau, dont Bosquillon pouvait revendiquer le mérite.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Quérard, *la France littéraire*. — *Biographie des Contemporains*.

BOSREDON DE RANSIJAT, guerrier et diplomate français, né à Combraille, dans l'Auvergne, en 1743; mort dans la même province vers 1812. A douze ans il fut envoyé à Malte, où, durant trois années, il demeura en qualité de page auprès du grand maître Pinto. De retour en France, il y reçut, de quinze à vingt-quatre ans, une éducation assez négligée, et revint ensuite à Malte. Après y avoir fait ses premières armes, il fut nommé successivement commandeur, grand-croix, secrétaire du trésor, et, à ce dernier titre, il eut le maniement de toutes les finances de l'ordre. Dès le commencement de la révolution française, Bosredon sympathisa avec les principes qu'elle proclamait; et, tandis qu'une partie des chevaliers ne voyaient de salut pour leur ordre que dans le protectorat de l'empereur de Russie Paul Ier, le secrétaire du trésor, soutenu par de nombreux amis, habituait les esprits encore chancelants à ne placer leur sûreté à venir que dans leur réunion à la France. Secondé par un Espagnol, le commandeur de Bardonenche, et par plusieurs chevaliers de la même nation, Bosredon, à qui se ralliaient encore plusieurs chevaliers français, devint le centre d'une conspiration dont le but était de livrer l'île de Malte à la France. Poussielgue, envoyé dans cette île par Bonaparte au commencement de 1798, et présenté par les conjurés au grand maître de Hompesch, lui témoigna au nom de son gouvernement la plus grande déférence, mais fournit à Bosredon et à ses adhérents le moyen de préparer avec habileté la réussite de leur complot. Le grand maître, dont on était parvenu à assoupir les défiances, laissa l'amiral Brueys reconnaître pendant huit jours tous les points de la côte où le débarquement était possible; et lorsque Bonaparte parut devant Malte, Bosredon, continuant à l'égard du grand maître le plan de déception qu'il avait suivi jus-

qu'à ce moment, ne permit d'apercevoir le péril qu'au moment où l'on ne pouvait plus l'éviter. Il déclara alors que sa qualité de Français lui défendait de combattre contre sa patrie. Enfermé d'abord au château Saint-Ange par l'ordre du grand maître, il en fut tiré à la sollicitation du consul d'Espagne, pour aller, avec deux baillis de l'ordre et trois Maltais, conclure avec Bonaparte une capitulation qui livrait à ce général la ville, les forts, la souveraineté de l'île, et ne laissait aux chevaliers qu'une pension de 700 à 1000 francs; encore ne leur fut-elle jamais intégralement payée, pas plus que celle du grand maître. Bosredon fut nommé par Bonaparte président de la commission qui, durant quelques mois, gouverna Malte au nom de la république française; et, pendant le blocus de l'île par les Anglais, il prouva que, s'il l'eût voulu, il lui aurait été facile de conserver à son ordre le chef-lieu de sa domination. Lorsque, en 1801, Malte fut devenue possession anglaise, Bosredon revint en France; il y éprouva de nombreux désagréments, et alla finir ses jours dans un canton obscur de l'Auvergne. Il a laissé : *Journal du siége et blocus de Malte, depuis le 6 fructidor an VI jusqu'au 18 fructidor an VIII*; Paris, 1801, in-8°; — *Dialogue sur la Révolution*; Paris, 1803, in-8°.

Biographie des Contemporains. — *Moniteur universel.*

BOSSCHA (*Hermann*), littérateur néerlandais, né à Leeuwarden le 18 mars 1755, mort le 12 août 1819. Après avoir dirigé l'école latine de Franeker et celle de Deventer, il fut nommé, en 1780, sous-principal de l'école de Harderwyck; il occupa, en 1795, une chaire à l'université de cette ville, plus tard à celle de Groningue, et, en 1807, à l'Athénée d'Amsterdam. Ses principaux ouvrages sont : *De Causis præcipuis quæ historiam veterem incertam reddiderunt et obscuram*; Franeker, 1775; — *De muneris scholastici dignitate et primariis quas postulet virtutibus*, 1780; — *Musa Daventriaca*; 1786; — *Leçons de rhétorique et de belles-lettres*; trad. de l'anglais de Hugues Blair, 1788-1790, 3 vol. in-8°; — *Bibliotheca classica*, glossaire pour l'explication des auteurs grecs et latins, 1794, réimprimé avec corrections en 1816; — un discours latin *sur l'Étude des anciens écrivains, comme utile à la république batave*; prononcé à Harderwyck en 1795; — *Sur la lecture des poëtes, comme initiation à l'étude des belles-lettres*; ibid.; — un poëme *sur la paix d'Amiens*, 1802; — un discours *sur la civilisation des habitants des Pays-Bas*, prononcé à Groningue en 1805; — une traduction hollandaise des *Vies* de Plutarque; Wassenberg, 1805; — *Sur le commerce et sur l'utilité de l'histoire du moyen âge*, prononcé à Amsterdam; — un discours (en hollandais) *contre les préjugés hostiles au moyen âge*, lu en 1811 à la Société de *Felix meritis*, et inséré dans *le Recensement*; 1811, t. II, p. 133-149; — une *Histoire de la révolution de Hollande*, en 1813.

Gedenkschr. van het Koningl. Nederl. Institut., 1820, pag. 14-27. — Van Kampen, *Histoire littéraire*, t. II, p. 557-567; t. III, p. 242. — Sax, *Onomasticon*, t. III, p. 435-436.

BOSSCHA (*Jean*), érudit néerlandais, fils de Hermann, professa depuis 1829 à l'École militaire de Breda, et a publié : *M. A. Plauti Captivi, comœdia, ad metricæ legis normam recensita et observationibus aucta*; Utrecht, 1817, in-8°; — le 2e vol. de l'Apulée d'Oudendorp : *Apuleii opera omnia cum notis variorum, edidit Oudendorpius, tomum II edidit, suasque notas adjecit Jo. Bosscha*; Leyde, 1823, in-4°; — *Griekshe themata*; etc., Breda, 1824, in-4°; — *E. Kœrcheri Lexicon manuale latinum, etymologico ordine dispositum, ad usum Belgicæ juventutis*; Leyde et Amsterdam, 1826, in-8°; — *Griekshe Leesbock* (Lectures grecques); Bruxelles, 1828, 2 vol. in-8°.

Biographie Néerlandaise.

BOSSCHA (*Pierre*), érudit néerlandais, frère de Jean, professait en 1821 à l'Athénée de Deventer. Il a publié : *Hadriani Relandi Galatea cum aliorum poetarum locis comparata*; Amsterdam, 1809, in-8°; — *Joannis Nicolai secundi Hagani opera omnia, cum notis ineditis Petri Burmanni secundi denuo edita*; Leyde, 1821.

Mémoires de la Société littéraire d'Utrecht. — Van Kampen, *Histoire littéraire.*

BOSSCHAËRT (*Thomas* WILLEBRORD, dit), peintre hollandais, né à Berg-op-Zoom en 1613, mort le 23 janvier 1656. Il apprit son art à l'école de Gérard Seghers; et, après avoir voyagé en Italie, il vint à Anvers, où il fut nommé directeur de l'Académie. On trouve des tableaux de cet artiste à Bruxelles, à l'abbaye de Tongerloo, à Dendermonde, à l'église de Saint-Willebrord, à l'église des Grands-Carmes d'Anvers, où l'on voit le buste, le tombeau et l'épitaphe de Bosschaërt. Le tableau que possède cette dernière église représente *la sainte Vierge, l'enfant Jésus et sainte Catherine*; plusieurs de ces compositions sont comparables à celles de Van Dyck et de Rubens.

Descamps, *Vies des Peintres flamands.*

BOSSCHAËRT (WILLEBROAD), historien flamand, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle, était abbé de Tongerloo, et a publié un livre intitulé *De primis veteris Frisiæ apostolis.*

Ersch et Gruber, *Allg. Encycl.*

* **BOSSCHAËRT** (*Guillaume-Jacques-Joseph*), jurisconsulte et magistrat belge, né le 19 juillet 1737 à Bruxelles, mort le 14 décembre 1815. Après d'excellentes études, il obtint en 1760 le grade de licencié en droit, mais sans avoir le projet de suivre le barreau. Un ministre habile, le comte de Cobenzel, qui dirigeait alors le gouvernement des Pays-Bas autrichiens sous le prince Charles de Lorraine, eut occasion de le voir, et se l'attacha bientôt en qualité de secrétaire. Ami du progrès, et désireux de faire parti-

ciper la Belgique aux améliorations introduites dans d'autres contrées, il lui fit visiter la France, l'Angleterre et l'Allemagne. Pendant ce voyage, de nombreux mémoires furent adressés au ministre sur les principales branches de l'économie politique et sur les moyens d'accroître la richesse du pays. Les idées de Bosschaërt sur la liberté du commerce et de la circulation des grains furent adoptées : c'est aussi d'après ses conseils, d'après ses plans, que furent encouragées les manufactures; et la Belgique ne tarda point à jouir d'une prospérité industrielle qu'elle n'avait plus connue depuis le règne de Charles-Quint. A la mort de son protecteur (1770), ayant pris en dégoût les affaires publiques et voulant charmer ses loisirs, Bosschaërt étudia la peinture sous André Lens. Ses progrès furent tels, qu'il se vit, au bout de quelques années, en état d'enrichir plusieurs églises de belles copies de Rubens, et de reproduire sur la toile les traits de ses amis les plus chers. Lié d'une étroite amitié avec son maître, il l'aida tout au moins de ses conseils dans la rédaction du savant traité *Sur le costume des peuples de l'antiquité* (1). En 1774, Frison, directeur de la maison de travail, indignement calomnié, trouva dans Bosschaërt un généreux avocat, et le factum publié dans cette circonstance ne fit pas moins d'honneur au talent qu'à la belle âme de l'auteur. Sa réputation, sans qu'il s'en fût occupé le moins du monde, s'était étendue au dehors : le comte d'Angiviller, surintendant des bâtiments de France, avec qui, depuis quelques années, il était en correspondance, le chargea de faire à Munich, en 1782, l'acquisition de tableaux destinés à la galerie de Versailles. Il eut à remplir, sous le règne de Joseph II, la mission délicate de classer les tableaux des couvents supprimés, et de vendre ceux qu'il regarderait comme indignes de figurer dans les collections de l'État. En reconnaissance de ses utiles services, une place d'auditeur de la chambre des comptes lui fut offerte; mais, n'ambitionnant rien au delà d'une fortune qui suffisait à ses besoins, il préféra conserver intacte son indépendance.

Bosschaërt ne prit aucune part à la révolution belge de 1789. Néanmoins, porté par la nature de son esprit à saisir le côté ridicule des choses, il permit à sa plume de laisser échapper quelques saillies que les curieux recherchent encore avec empressement. Deux piquantes brochures, l'une intitulée *le Bout d'oreille*, et l'autre, *Un mot à l'oreille de messeigneurs des états*, firent même une certaine sensation, et l'exposèrent à des persécutions de la part du parti triomphant. L'année 1791 lui procura l'agrément de voir l'Italie, cette Italie, la terre classique des beaux-arts... Il séjourna successivement à Florence, à Rome, à Venise, et reçut partout le meilleur accueil. Les notes qu'il avait recueillies sur les chefs-d'œuvre des diverses écoles italiennes passèrent dans plusieurs mains; on ignore ce qu'elles sont devenues. Membre du conseil municipal de Bruxelles, Bosschaërt prenait à cette ville le plus vif intérêt. C'est à ses efforts, réunis à ceux de son digne ami Laserna-Santander, qu'elle est redevable de son musée, sorti, comme par enchantement, des ruines révolutionnaires. Bosschaërt, en 1799, fut mis à la tête de cet établissement, tout en conservant la direction honoraire de l'Académie de peinture, de sculpture et d'architecture. Ses derniers moments ont été ceux du sage, ceux du chrétien, calmes et pleins de confiance dans la bonté divine. Entouré de ses élèves et de quelques vieux amis dont les portraits décoraient son appartement, il s'éteignit sans agonie à l'âge de soixante-dix-huit ans. Baron DE STASSART.

(1) Liége, J.-J. Bassompierre, 1776, in-4° de xxj et 411 pages, et de 51 planches.

BOSSE (*Abraham*), graveur français, né à Tours en 1611, mort dans sa ville natale en 1678. Sa famille le destinait au barreau; mais son goût pour le dessin le fit bientôt venir à Paris, où il étudia la gravure, et commença par imiter Callot. Il réussit surtout dans la gravure à l'eau-forte, qui lui doit de grands perfectionnements. Lié particulièrement avec le géomètre des Argues, Bosse se livra à l'étude de la perspective, et, lors de sa réception à l'Académie, il en fut le premier professeur. Toutefois, d'un caractère vif et emporté, il soutint avec une telle violence les idées de des Argues contre ses confrères, que ces disputes, et quelques satires répandues par lui contre Lebrun, alors tout-puissant, le firent exclure de l'Académie. Il quitta Paris, pour se retirer à Tours, où il mourut peu de temps après. Parmi les principales œuvres de Bosse, nous citerons : *Recueil d'Estampes pour servir à l'histoire des plantes*, 3 vol. in-fol., d'après les originaux de Robert; — *Guidonis Bossæi Icones posthumæ, seu reliquiæ historiæ plantarum ab Abr. Bosse incisæ*, in-fol., recueil d'estampes tiré seulement à vingt-quatre exemplaires; — *Figures à l'eau-forte de petits Amours*, d'après P. Farinasti, 1664, in-4°; — *Représentation de diverses figures humaines, prises d'après l'antique*, 1656, in-32; — *Recueil de figures pour apprendre à dessiner*, in-4°.

Bosse a en outre publié : *la Pratique du trait à épreuves du sieur des Argues, pour la coupe des pierres et l'architecture*; Paris, Deshayes, 1643, in-4° et in-8°; — *la Manière universelle de M. des Argues pour poser l'essieu et placer les heures et autres choses, aux cadrans au soleil*; Paris, Deshayes, 1643, in-8°; — *Traité des manières de graver en taille-douce sur l'airain par le moyen des eaux-fortes et des vernis durs et mols, et la façon d'en imprimer les planches*; Paris, 1645, in-8°; nouvelle édition, Paris, Émery, 1701, in-4°; 3° édition, avec fig.; Paris, Jombert, 1745, in-8°; — *Manière universelle du S. des Argues pour pratiquer la perspective par petit-*

pied, comme le géométral : ensemble les pièces et proportions des fortes et faibles touches, teintes ou couleurs; Paris, 1648, in-4°; — *Sentiments sur la distinction des diverses manières de peinture, dessin et graveure, et des originaux d'avec leurs copies*; Paris, 1649, in-12; — *Moyen universel de pratiquer la perspective sur les tableaux ou surfaces irrégulières : ensemble quelques particularités concernant cet art et celui de la graveure en taille-douce*; Paris, 1653, in-4°; — *Traité des Manières de dessiner les ordres de l'architecture antique en toutes leurs parties*; Paris, 1664, in-fol.; — *les Leçons sur la géométrie*; Paris, 1665, in-8°; — *Traité des pratiques géométrales et perspectives enseignées dans l'Académie royale de la peinture et de la sculpture*; Paris, 1665, in-4°; — *le Peintre converty aux précises et universelles règles de son art*; Paris, 1667, in-4° et in-8°; — *Lettres écrites au S. Bosse, avec ses réponses, sur quelques nouveaux Traittez concernant la Perspective et la Peinture*; Paris, 1668, in-4°.

PAUL CHÉRON.

Catalogue des traittez que le S. Bosse a mis au jour, 1674, in-8°; — Fontenay, *Dictionnaire des artistes*. — Ch. Le Blanc, *Manuel de l'Amateur d'estampes*.

* BOSSE (*Rudolphe-Henri-Bernard*), jurisconsulte allemand, né le 23 avril 1776 à Brunswick. Il étudia à l'ancienne université de Helmstædt, et fit, en 1826, partie du ministère du gouvernement ducal de Brunswick. On a de lui, entre autres : *Esquisse de la statistique générale et particulière de Westphalie*; Brunswick, 1808; — *Essai sur l'Histoire de l'économie politique des peuples modernes*; Leipzig, 1816.

Conversations-Lexicon.

* BOSSECK (*Henri-Otton*), médecin allemand, né à Leipzig le 27 octobre 1726, mort le 30 janvier 1776. Il étudia la médecine dans sa ville natale en 1750, et voyagea ensuite en France. Reçu docteur à son retour, il se livra avec succès à la pratique. On a de lui : *Dissertatio de Caule plantarum*; Leipzig, 1745; — *de Nodis plantarum*; ibid., 1747; — *De Antheris florum*; ibid., 1748; *De Motibus naturæ criticis*; ibid., 1749; — *De Aure humana*; ibid., 1751; — *De malo ossium schemate*; 1751.

Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*. — *Biographie médicale*.

* BOSSELET (*Hippolyte*), écrivain politique, né à Paris en 1824. Il collabora à plusieurs journaux, et fut rédacteur en chef de *l'Avant-Garde* au moment où éclata la révolution de 1848. Il a publié, entre autres, *la Crise*, Paris, 1852, in-12, ouvrage où il discute les diverses causes du malaise social de notre époque.

La Presse et *le Siècle*, année 1852.

BOSSI (*Giuseppe*), célèbre peintre, poëte et littérateur italien, né à Busto-Arsizio, bourg du Milanais, le 11 août 1777; mort à Milan le 15 décembre 1815. Après de brillantes études littéraires au collége de Monza, il commença ses études artistiques à l'Académie de Brera, que dirigeaient alors Traballesi et Appiani. Bientôt un tel enseignement ne lui suffit plus; il partit pour Rome, où il se lia d'amitié avec Canova, et fit partie de cette réunion d'artistes qui soutenaient un peu l'éclat de l'école italienne, les Camuccini, les Benvenuti, les Landi, etc. De retour dans sa patrie, il fut nommé secrétaire de l'Académie des beaux-arts. En 1801, un concours ayant été ouvert pour un tableau destiné à éterniser le souvenir de la paix qui venait d'être conclue, il remporta le premier prix. Lorsque Napoléon vint à Milan en 1805, Bossi exposa un dessin du *Jugement dernier* de Michel-Ange; deux tableaux, *l'Aurore et la Nuit*, et *Œdipe et Créon*, qui eurent du succès, grâce à la pureté du dessin, malgré la fausseté du coloris; enfin un grand carton du *Parnasse italien*, un de ses meilleurs ouvrages, conservé au musée de Milan. Décoré à cette époque de l'ordre de la Couronne de fer, il fut élu président des Académies de Milan, de Venise et de Bologne, puis choisi pour professeur de l'école théorique de peinture. Ses cours furent très-suivis. Le prince Eugène, vice-roi d'Italie, l'ayant chargé de copier la fameuse *Cène* de Léonard de Vinci, déjà presque effacée, Bossi se livra à de nombreuses recherches, comparant les gravures et les diverses copies, afin de tâcher de retrouver la pensée et le dessin du maître. Il parvint à faire un admirable dessin de la grandeur de l'original, mais une médiocre peinture, d'après laquelle l'habile mosaïste romain Raffaëlli exécuta en mosaïque une copie commandée par le vice-roi, mais qui a été transportée à Vienne par le gouvernement autrichien. La copie de Bossi est restée au musée de Milan. Ce travail lui donna occasion de publier en 1810 son bel ouvrage, *Libri quattro sul* Cenacolo *di Leonardi da Vinci*, chef-d'œuvre d'érudition et de goût qui plut tellement à Goethe, qu'il voulut en faire un extrait. Bossi a en outre coopéré à la Vie de Leonardo écrite par soixante savants, artistes et littérateurs italiens. Il préparait un ouvrage sur les peintres lombards, si négligés par Vasari; mais la mort ne lui a pas permis de l'achever. Il a laissé quelques poésies, et entre autres un petit poëme en dialecte milanais, publié à l'occasion du mariage du prince Eugène.

Un de ses plus beaux titres de gloire est d'avoir été en quelque sorte le fondateur du musée de Brera, qui lui dut une précieuse collection de plâtres, acquise à Paris, à Rome et à Florence. Ce fut sur ses instances que le gouvernement acheta le *Sposalizio* de Raphaël, qui de la ville de Castello était passé en la possession du grand hôpital de Milan; qu'il commanda à Canova le groupe de *Thésée et le Centaure*, et qu'il créa des pensions pour entretenir à Rome les trois meilleurs élèves de l'Académie en peinture, architecture et sculpture. Enfin, Bossi augmenta la

bibliothèque, fonda l'école de mosaïque, et fournit les dessins de diverses médailles pour la monnaie de Milan. A tant de titres, il méritait bien les deux monuments qui lui ont été élevés au musée par l'Académie, à la bibliothèque Ambrosienne par ses élèves et ses nombreux amis. Le premier n'est qu'un simple buste; le second est un grand cippe dessiné par le peintre Palagi, orné d'un bas-relief représentant l'Amitié par Marchesi, et surmonté d'un buste colossal par Canova. La précieuse collection de dessins de maîtres que Bossi avait réunie est passée à l'Académie des beaux-arts de Venise. E. BRETON.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustr.* — Ticozzi, *Dizionario.* — Pirovano, *Guida di Milano.*

BOSSI (*Joseph-Charles-Aurèle*, baron DE), poëte, administrateur et diplomate italien, né à Turin le 15 novembre 1758, mort à Paris le 20 janvier 1823. A l'âge de dix-huit ans, il se fit connaître dans le monde littéraire par deux succès dramatiques, et fut reçu docteur en droit à vingt-deux ans. Peu de temps après, il composa une ode à la louange de l'empereur Joseph II, qui, le 12 juin 1781, avait rendu son fameux édit de tolérance. Les idées philosophiques dont cette ode était remplie firent donner à son auteur l'ordre de voyager hors du royaume. Bossi se rendit à Gênes, où il travailla dans les bureaux d'un ami de sa famille, envoyé de la cour de Turin. Six mois après, cet envoyé fut rappelé dans sa patrie, et le poëte exilé profita d'une mission temporaire pour rendre un service essentiel au Piémont. La récolte des grains avait manqué dans cette contrée; Bossi facilita, dans les ports de la Méditerranée, des achats considérables de froment, dont il obtint le libre transit par le territoire génois. En récompense d'un acte aussi utile, il fut appelé à Turin et nommé sous-secrétaire d'État au ministère des affaires étrangères, poste qu'il occupa jusqu'en 1792. Au mois de septembre de cette année, la France, irritée de ce que M. de Sémonville, son ambassadeur, n'avait pu obtenir la permission de se rendre à Turin, fit envahir par ses armées la Savoie et le comté de Nice. Bossi reçut de la cour de Sardaigne l'ordre d'aller exposer au roi de Prusse la situation périlleuse où elle se trouvait; et le diplomate savoisien, après s'être abouché à Francfort avec les deux ministres prussiens, Lucchesini et Bischoffswerder, se rendit à la cour de Russie, de qui seule dépendaient alors toutes les solutions qu'il était venu chercher. Il fut bientôt accrédité comme ambassadeur à Saint-Pétersbourg; et comme la France n'avait alors aucun représentant dans cette capitale, Bossi saisit avec empressement l'occasion d'y être utile à un grand nombre de Français. Lorsque Paul I[er] fut monté sur le trône, et qu'il eut appris le traité conclu, le 2 février 1797, entre la république française et la Sardaigne, il ordonna à l'ambassadeur de cette dernière puissance de quitter immédiatement son empire. Nommé alors par le nouveau roi, Charles-Emmanuel IV, à l'ambassade de Venise, Bossi ne se rendit à son poste que pour être témoin de la chute de cette république, et fut alors envoyé par son souverain auprès du général en chef de l'armée française en Italie. Il s'acquitta de cette mission avec adresse et habileté, et jusqu'à la conclusion du traité de Campo-Formio. A cette époque, il fut chargé de représenter la Sardaigne auprès de la république batave; et, suivant les instructions de Charles-Emmanuel, dont le sort dépendait de la France, il se ménagea la bienveillance du général Joubert, commandant de l'armée française dans ce pays. Mais l'amitié du général pour le diplomate ne fut d'aucune utilité au monarque; celui-ci n'en fut pas moins détrôné par Joubert, qui appela Bossi à Turin pour faire partie du gouvernement établi par le vainqueur. Bossi, avant de s'y rendre, passa par Paris, s'y entretint avec Talleyrand, ministre des affaires étrangères, et put se convaincre que l'annexion du Piémont à la France était désirable dans l'intérêt de ses compatriotes. Il se hâta de se rendre à Turin pour accélérer l'exécution de ce projet. Trois députés, Bossi, Bottone et Sartoris, allèrent à Paris, pour soumettre au directoire les pétitions qui demandaient l'annexion. Le directoire, attaqué au dedans et sur le point de l'être au dehors, se borna à créer pour le Piémont un gouvernement pareil à celui de la France; mais les membres qui le composaient furent presque aussitôt dispersés par l'invasion des armées étrangères. Bossi et quelques-uns de ses collègues se réfugièrent d'abord dans les vallées vaudoises, et, secondés par les habitants, procurèrent à un grand nombre de détachements et de convois français le moyen de regagner leurs frontières. Bossi lui-même se retira ensuite à Paris, d'où il fut envoyé à Gênes pour représenter, près de la république ligurienne, le gouvernement que Berthier venait d'organiser à Turin. Cette mission ne fut pas de longue durée : l'œuvre de Berthier fut aussitôt détruite par le premier consul, qui établit l'administration dite *le gouvernement des trois Charles* : Charles Giulio, Charles Botta et Charles Bossi. Ce dernier, qui voulait savoir ce qu'attendait de lui le premier consul, alla le trouver à Paris, et apprit de sa bouche que le Piémont serait français par les négociations ou par la victoire. Bossi, de retour à Turin, conforma sa conduite à cette volonté souveraine, jusqu'au moment où elle fut réalisée par le sénatus-consulte de juillet 1802; et il donna la clef de toute sa conduite dans un discours dont le général Jourdan ratifia le contenu en l'envoyant au gouvernement français. Nommé, peu de jours après, commissaire général des relations commerciales près les hospodars de Moldavie et de Valachie, Bossi refusa ce poste, qu'il regardait comme une disgrâce; et il vécut dans la retraite jusqu'à ce qu'en 1805, sur un rapport de Louis Bonaparte, depuis roi de Hollande, il fut appelé à la préfecture du département de l'Ain. En 1810, il reçut le titre de

baron, et passa à la préfecture de la Manche, où il fut maintenu en 1814. Au mois de mars 1815, il embrassa avec ardeur la cause de Napoléon, et fut destitué après les Cent-Jours. Malgré les événements politiques auxquels il s'était mêlé durant plus de trente-cinq ans, Bossi avait trouvé le moyen de cultiver les lettres et surtout la poésie. Outre l'ode à Joseph II, déjà citée, Bossi a publié, entre autres : *Rea Silvia* et *i Circassi*, deux tragédies représentées en 1780; — *A Pio VI, in occasione del suo viaggio apostolico a Vienna*, poëme lyrique 1782; — *la Monaca*, poëme lyrique, composé en 1787, à la sécularisation des couvents; — *l'Indipendenza americana*, chant lyrique, 1785; — *Brunsvico*, poëme lyrique sur la mort du prince de Brunswick, noyé dans l'Oder, 1785; — *Elliot*, poëme lyrique, 1787; — *la Olanda pacificata*, poëme en deux chants, 1788; — *Per la lega de' re contra la Repubblica francese*, poëme lyrique, 1792-1793; — *A Buonaparte*, 1797; — *Vision*, chant élégiaque sur la mort du jeune Paroletti, son ami, 1799; — *Oromasia*, poëme en douze chants sur la révolution française, 1805-1812; — *la Guerra di Spagna*, chant lyrique, 1808; — *Su le publiche Sciagure*, chant lyrique, 1815. Un choix des œuvres de Bossi a été publié de 1799 à 1801, en 3 vol. in-8°, 2° édit.; Londres, 1816, 3 vol. in-12.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, t. VI, p. 401.

*BOSSIUS ou BOSIUS (*Bénigne*), surnommé *Bossius le Belge*, graveur néerlandais, vivait au commencement du seizième siècle. Il travailla presque constamment à Rome pour A. Lafreri. Sa manière, qui rappelle l'école de Marc-Antoine, est nette, mais sèche, quoique non dépourvue de mérite. Ses planches portent les initiales ou monogramme B. B. F. et I. B. B.; et, quoique les œuvres de J. Beham soient signées des mêmes lettres, la confusion n'est cependant pas possible. Beham a une correction de dessin que Bossius n'a pas atteinte; les gravures de ce dernier ont d'ailleurs une plus grande dimension. Les principales sont : *les quatre Évangélistes*, d'après Bloëtland; — *Pyrrhus*, d'après l'antique; — *l'Échelle céleste*, d'après Raphaël; — *le Buste de saint Thomas d'Aquin*; — *le Buste du cardinal Othon Albani*; — *le Christ sur la croix entre les deux larrons*; — *la Guérison du paralytique*, d'après Raphaël; — quelques autres *sujets* traités d'après l'antique, que l'on trouve dans les *Magasins* de Lafreri.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

BOSSO ou BOSSI (*Donat*), jurisconsulte et historien italien, né à Milan le 5 mars 1436. Il embrassa la profession du notariat, et s'appliqua en même temps à l'histoire. On a de lui : *Gestorum dictorumque memorabilium et temporum ac conditionum et mutationum humanarum ab orbis initio usque ad nostra tempora* (ann. 1492); — *Historia episcoporum et archiepiscoporum Mediolanensium, desinens in Guidone Antonio Arcimbaldo* (1489); Milan, 1492.

Ghilini, *Teatro d'Uomini letterati*. — Picinelli, *Athenæ eruditorum Mediolanensium*.

BOSSO (*Mathieu*), littérateur italien, né à Vérone en 1428, mort à Padoue en 1502. Il fut chanoine régulier de Saint-Augustin, et plus tard abbé du même ordre à Fiesole près Florence. Il gouverna avec modération, surtout par ses bons exemples, la famille religieuse qui lui avait été confiée; et il montra une amitié généreuse pour Ange Politien, Pic de la Mirandole, et autres écrivains célèbres. L'abbaye de Fiesole était le rendez-vous des savants, ou plutôt une académie où l'on goûtait les plaisirs de l'esprit, loin du bruit du monde. Nous avons, pour en témoigner, une lettre d'Ange Politien à Laurent de Médicis, qu'on a coutume de mettre en tête des opuscules imprimés de Mathieu Bosso, et que J. Mabillon a rapportée dans son *Musæum italicum*. Les opuscules moraux qui ont illustré le nom de Mathieu Bosso, et qui ont été imprimés à Strasbourg en 1509, sont au nombre de cinq. En voici les titres : *De veris et salutaribus animi gaudiis, dialogus*; — *De vero sapientiæ cultu, libri VIII*; — *De tolerandis adversis, dialogi duo*; — *De gerendo magistratu, justitiaque colenda, ad Joannem Ludovicum Bossum, jurisperitum et equitem*; — *De immoderato mulierum cultu*. On possède encore de lui les *Recuperationes Fesulanæ*, qui traitent des affaires ecclésiastiques et politiques, et qui ont été publiées à Bologne en 1483, et à Venise en 1502. CH. RICHARD.

Trithème, *de Script. eccles. et latin.* — Oudin, *de Scriptor. eccles.*, t. III, colon. 2,717-2,719. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie*.

*BOSSO (*Charles*), théologien et poëte italien, mort le 1er novembre 1649. Il appartenait à l'ordre des Barnabites, et fut chargé de missions importantes. On a de lui : *Carmina in laudem Urbani VIII*; Rome, in-4°; — *il Cantico delle Benedizioni nella coronazione di N. S. Urbano VIII*; ibid., 1626; — *Lode dell' Inchiostro*; ibid., 1626.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

*BOSSO (*Fabrice*), savant jurisconsulte italien, mort en 1649. Il fut marquis de Castel-Musso, fut admis en 1596 parmi les jurisconsultes milanais devint, en 1601 gouverneur ou préfet de Milan, sa ville natale, et fut employé dans diverses négociations importantes. On a de lui : *Oratio in Funere Philippi, Hispan. regis*; Pavie, 1599; — *Relazione dell' Ambasciata di Milano presso la maestà del Rè* (*Filippo IV*); Milan, 1625; — *Alla santità di papa Urbano VIII, informazione e documenti sopra il sigillo di ferro di S. Benigno Bosso*; ibid., 1640; — *de Obelisco Vaticano*, sans date ni lieu d'impression.

Argelati, *Bibliotheca script. Mediolan.* — Mazzuchelli *Scrittori d'Italia*.

*BOSSO (*Jérôme*), poëte et médecin italien, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle.

Il était de la noble famille milanaise du même nom. En 1560, il fut reçu au nombre des médecins de sa ville natale, et ne cessa pas pour cela de cultiver les belles-lettres, qu'il avait toujours aimées. On a de lui : *i Primi cinque Canti d'Eliodoro* (*in ottava rima*); Milan, 1557; — *la Genealogia della gloriosissima casa d'Austria; poema, canti X* (*in ottava rima*); Venise, 1560; — *Ragioni che la volgar lingua habbia havuto dal Petrarca e dal Boccaccio il compimento suo*; Padoue, 1570 : c'est une dissertation dont le sujet intéresse vivement l'histoire littéraire de l'Italie.

Ghilini, *Teatro d'Uomini lett.* — Argelati, *Bibliotheca script. Mediolan.* — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

BOSSO (*Jérôme*), historien, jurisconsulte et poëte italien né à Pavie en 1588. Il obtint une chaire d'éloquence à Milan, d'où sa famille était originaire. Après un professorat de quatorze années dans cette ville, il alla enseigner les belles-lettres à l'université de Pavie. Il était membre de plusieurs sociétés savantes, et, au milieu de ses nombreuses occupations, il trouva le moyen de cultiver la poésie et d'étudier l'antiquité. Ses principaux ouvrages sont : *Epistolæ*, en trois recueils, l'un à Pavie, 1613, in-8°; l'autre, ibid., 1620, in-4°; le troisième à Milan, 1623, in-8°; — *Encomiasticon, in quo mixtim Sylvæ, Acclamationes et Epigrammata*, etc.; Milan, 1620; — *Dissertatio academica de amore philologiæ*; Milan, 1627, in-4°; — *de Toga romana commentarius, ex quo facile romanæ antiquitatis studiosi cognoscere poterunt de ipsius togæ forma, auctore, tempore, dignitate, textura, coloribus, usu et varietate*; Pavie, 1612, in-4°; — *Isiacus, sive de Sistro*; Milan, 1612-1622, in-12; — *De senatorum Laticlavo observationes novantiquæ*, etc.; ibid., 1618, in-4°; — *Janotatius, sive de Strena* (des Étrennes), *commentarius*; Milan, 1624, 1628, in-8° : ces quatre ouvrages ont été insérés par Sallengre dans son *Novus Thesaurus Antiquitatum romanarum*.

Ghilini, *Teatro d'Uomini lett.*, t. I.

***BOSSO** (*Jean-Ange*), savant théologien italien, mort à Rome en 1665. Il était de l'ordre des Barnabites, au sein duquel il remplit diverses fonctions et dont il devint le général. Il laissa : *de triplici Jubilæi privilegio*; Pise, 1635 et 1670; — *Disceptationes morales de Jurisdictione Episcoporum*; Milan, 1638; — *de Effectibus Contractus matrimonii*; Venise, 1643 et 1667; — *de Scrupulis et eorum remediis*; Venise, 1647; — *Moralia varia ad usum utriusque fori*; Lyon, 1649, 1651; — *Methodus serviendi Deo*; Milan, 1656; — *de Dote filiabus danda*; Lyon, 1662; — *de Patria potestate in filios*; Lyon, 1667 et 1671.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Argelati, *Bibliotheca script. Mediolan.*

***BOSSO** (*Melchior*), auteur comique italien, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *la Cingara frustata, commedia* (*in versi*); Viterbe, 1622; — *le Insolenze di Pascarello Citrolo, commedia* (*in prosa*); Terni, 1635; Rome, 1701; — *la Guaccara, commedia nuova* (*in prosa*); Orvieto, 1636; Velletri, 1665; — *la Zingara Fattuchiara, mascherata in forma di commedia* (*in versi*); Viterbe, 1654; — *la Pedrina, commedia* (*in versi*); Ronciglione, 1675.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***BOSSOLI** (*Giovanni*), sculpteur de l'école florentine, né à Montepulciano, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il a décoré de stucs élégants le palais vieux de Florence, et dans le château de Parme il fit de charmantes fontaines, et exécuta divers autres travaux pour le duc Octave Farnèse, au service duquel il passa une grande partie de sa vie. E. B—N.

Cicognara, *Storia della scoltura.*

BOSSU (*N.*), marin français, né à Baigneux-les-Juifs, au commencement du dix-huitième siècle. Capitaine de la marine française, il fut un des premiers voyageurs qui firent connaître la Louisiane et les peuples qui l'habitaient. Il fit, par ordre du gouvernement, trois voyages dans ce pays. L'histoire de ses découvertes se trouve dans deux ouvrages qu'il a publiés, et qui ont pour titre : *Nouveaux voyages aux Indes occidentales*, etc., Paris, 1768; et *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale*; Amsterdam, 1777, in-8°.

Le Bas, *Dict. encycl. de la France.* — Quérard, *la France littéraire.* — Meusel, *Biblioth. histor.*, III, part. 1re.

BOSSU (LE). *Voy.* LEBOSSU.

BOSSU (*Jacques* LE), en latin *Bossulus*, théologien, né à Paris en 1546, mort à Rome le 7 juin 1626. Il entra dans l'ordre de Saint-Benoît, se fit recevoir docteur en Sorbonne, et fut précepteur du cardinal de Guise, tué plus tard aux états de Blois. Son affection pour son ancien élève le mit au nombre de ceux qui, durant les troubles de la Ligue, favorisèrent avec le plus d'ardeur les projets de la maison de Lorraine. Il les seconda surtout par ses prédications à Paris et à Nantes : ce fut en partie à son instigation que cette dernière ville se révolta contre l'autorité royale. Il soutenait que Henri III avait été justement puni de ses crimes par Jacques Clément, et que la qualité d'hérétique enlevait à Henri IV tous ses droits à la couronne. Les succès de ce monarque obligèrent Jacques le Bossu de se réfugier à Rome, où il s'attacha au cardinal Alexandrin, et à un Espagnol, François Pegna, auditeur de rote, qui, par ses écrits, s'était opposé à l'admission de Henri IV dans le sein de l'Église. Grâce à la protection de Pegna, le Bossu fut nommé par le pape Clément VIII consulteur de la congrégation *de Auxiliis*. Il se fit remarquer par la régularité de sa conduite et la pureté de ses mœurs, et, à l'avénement de Paul V, il manifesta le désir de retourner en France. Mais ce pontife, qui estimait ses talents, s'opposa à ce dessein, et lui accorda quelques pensions peu

considérables, avec la permission de disposer, à sa mort, du peu de bien qu'il aurait acquis. Le Bossu n'usa de cette autorisation qu'en faveur des pauvres, et les nomma, par son testament, ses légataires universels. Il a laissé : *les Devis d'un catholique et d'un politique;* Nantes, 1589 : c'est surtout dans cet ouvrage qu'il se montre l'ennemi le plus acharné de la maison de Bourbon; — *Sermon funèbre pour la mémoire de dévote et religieuse personne Fr.-Edm. Bourgoin, martyrisée à Tours;* Nantes, 1590 (*Voy.* BOURGOIN); — *Sermon funèbre pour l'anniversaire des princes Henri et Louis de Lorraine;* ibid., 1590, in-8°; — *Animadversiones in XXV propositiones P. Lud. Molinæ;* Rome, 1606, in-12 : cet ouvrage, resté inachevé, s'arrête à la seizième proposition.

Historia Congregationum de Auxiliis. — Bayle, *Dictionnaire critique.* — *Mémoires de Trévoux*, de 1707. — D. François, *Bibliothèque générale des auteurs de l'ordre de Saint-Benoît.*

BOSSUET (*Jacques-Bénigne*), le plus grand des orateurs chrétiens et l'une des plus éclatantes lumières de l'Église, naquit à Dijon dans la nuit du 27 au 28 septembre 1627, et mourut à Paris le 12 avril 1704. Il appartenait à une famille de magistrature, où il puisa, dans les leçons et les exemples qui l'entourèrent dès le berceau, les sentiments de religion et de piété solide dont elle avait soin de conserver et de transmettre le précieux héritage. Elle était originaire de la petite ville de Seurre en Bourgogne, et établie depuis plus d'un siècle à Dijon, où elle avait acquis par ses emplois et ses alliances une haute considération. On comptait plusieurs de ses membres dans le parlement de Dijon, et par cette raison même le père de Bossuet n'avait pu y être admis. Mais il fut appelé à faire partie en 1633 du parlement qui venait d'être créé à Metz, et dont un de ses oncles était nommé premier président. Il laissa ses enfants à Dijon, et les confia aux soins de son frère aîné, qui apporta autant de zèle que de lumières à diriger leur éducation.

Le jeune Bossuet fit ses études comme externe au collége des Jésuites, avec les succès les plus brillants. Il se familiarisa promptement avec les auteurs classiques, et une mémoire excellente lui permit de s'en approprier la substance, et d'apprendre surtout les plus beaux endroits des poëtes, principalement de Virgile et d'Homère. Il ne se distingua pas moins par sa bonne conduite que par ses talents extraordinaires. On admirait en lui, malgré la vivacité de son âge et de son esprit, des habitudes sérieuses, un caractère grave et réfléchi, l'ardeur pour l'étude, et des penchants vertueux qui semblaient révéler clairement sa vocation, et qui devaient ajouter la gloire d'une vie sans tache à l'éclat du génie.

Ses inclinations et ses goûts se trouvèrent d'accord avec le vœu de sa famille, qui l'avait destiné à l'état ecclésiastique. Il avait à peine huit ans quand il reçut la tonsure; et cinq ans plus tard, en 1642, il fut nommé à un canonicat dans l'église de Metz. Ces faits, constatés par les papiers de la famille de Bossuet, sont une réfutation bien authentique de la fable également ridicule et calomnieuse inventée après sa mort, et reproduite par Voltaire dans son histoire du *Siècle de Louis XIV*. Cet écrivain, peu soucieux de la vérité, et très-enclin, comme on le sait, à rapporter des anecdotes imaginaires sans même prendre soin de les rendre au moins vraisemblables, prétend que Bossuet fut destiné d'abord à la robe, et qu'il y eut un contrat de mariage secret entre lui fort jeune encore et une d^lle^ Des Vieux de Mauléon; mais que ses parents et ses amis, et la d^lle^ Des Vieux elle-même, voyant ses talents pour la théologie, le déterminèrent à l'état ecclésiastique; ce qui suppose qu'il étudiait la théologie au lieu d'étudier le droit en se destinant à la robe; car sans cela comment aurait-on vu ses talents pour la théologie? Mais s'il avait commencé à l'étudier, n'est-ce pas une preuve qu'il s'était destiné auparavant à l'état ecclésiastique? Voltaire ajoute que ce contrat de mariage ne fut pas suivi de la célébration, et que la demoiselle Des Vieux consentit à ne pas s'en prévaloir, et n'abusa jamais du secret dangereux qu'elle avait entre les mains; mais qu'il donna lieu cependant, après la mort de Bossuet, à des reprises matrimoniales, qui furent liquidées par une famille que du reste l'auteur ne nomme pas; comme si l'on pouvait se prévaloir d'un contrat de mariage et réclamer des reprises, quand le mariage n'a pas été célébré! Que signifie d'ailleurs ce prétendu secret à l'occasion d'un projet de mariage entre deux personnes libres? car on avoue qu'alors Bossuet n'était pas encore engagé dans les ordres sacrés. Quel danger peut-on voir dans la révélation d'un pareil contrat non suivi de célébration, anéanti du consentement des deux parties, et réputé dès lors comme non avenu? Mais c'est trop insister sur une absurde anecdote, dont la fausseté se manifeste assez d'elle-même par les incohérences et les contradictions qu'elle renferme. Nous l'aurions même passée sous silence, s'il n'était à craindre que le ton d'assurance avec lequel en parle un auteur célèbre ne fît peut-être illusion à quelques lecteurs irréfléchis ou trop confiants.

Les heureuses dispositions de Bossuet jetaient trop d'éclat et faisaient trop bien pressentir sa gloire future, pour ne pas inspirer aux jésuites le désir de l'associer à leur institut. Ils voulurent sonder ses dispositions comme il terminait sa rhétorique, et lui firent entrevoir avec quelle distinction il serait accueilli dans une société qui s'honorait déjà de le compter parmi ses élèves. Bossuet, sans témoigner ni répugnance ni empressement, se contenta de répondre qu'il se conformerait aux intentions de son père. Mais sa famille avait d'autres vues; et, soit qu'elle partageât les préventions si communes dans les parlements contre les jésuites, soit qu'elle jugeât peut-être avec raison que le génie de Bos-

suet ne pourrait prendre son essor et se développer complétement sous les entraves d'une règle qui exige le sacrifice absolu de soi-même, elle voulut le soustraire à de nouvelles insinuations, et prit le parti de l'envoyer à Paris pour y continuer ses études et faire son cours de philosophie. Bossuet avait alors quinze ans. Le jour même de son arrivée à Paris, il y vit entrer le cardinal de Richelieu mourant, porté par ses gardes dans une litière, et protégé contre l'empressement et la curiosité de la foule par les chaînes que l'on avait fait tendre dans les rues par où il devait passer. Ce spectacle frappa vivement son imagination, et laissa dans sa mémoire une impression profonde. On dirait que la Providence voulait ainsi le familiariser avec ce contraste de la pompe et de la vanité des grandeurs humaines, qu'il devait peindre plus tard avec tant de vigueur et de magnificence.

Bossuet entra en philosophie au collége de Navarre, alors le plus florissant de l'université, et qui renfermait la jeunesse la plus illustre de la cour et de la magistrature. Il y compta bientôt parmi ses condisciples un grand nombre d'amis, qui devinrent les témoins irrécusables de ses vertus et de la pureté de ses mœurs. Leur admiration pour ses talents et le concert de leurs éloges ne tardèrent pas à faire connaître son nom dans le monde et à la cour. Une thèse qu'il fut chargé de soutenir, après sa première année de philosophie, devant un auditoire nombreux et en présence de plusieurs évêques, lui attira des applaudissements extraordinaires et augmenta sa réputation naissante. Le fameux hôtel de Rambouillet, où un ami de sa famille en avait parlé comme d'un jeune ecclésiastique capable de prononcer un sermon, après quelques moments de méditation, sur tel sujet qu'on lui donnerait, voulut en faire l'épreuve. Bossuet y fut introduit, et surpassa l'attente qu'on avait fait concevoir. Il n'avait que seize ans; et comme il était près de minuit, Voiture, avec cette afféterie recherchée qui faisait le caractère de son esprit, dit à ce sujet qu'il n'avait jamais entendu prêcher ni si tôt ni si tard. Le bruit qu'avait fait ce sermon inspira le désir à quelques évêques d'entendre aussi une improvisation du jeune orateur, qui sut conquérir également les suffrages de cette assemblée plus compétente. Ses talents brillèrent en beaucoup d'autres occasions; car dans tous les actes publics où la société des bacheliers de Navarre avait à prononcer des discours, un choix unanime en déférait l'honneur à Bossuet.

Comme tout lui faisait prévoir sa destinée et ses triomphes dans la carrière de l'éloquence, il voulut se former aussi à la déclamation oratoire; et par ce motif, aussi bien que par l'effet de son admiration pour les chefs-d'œuvre de Corneille, dont le génie répondait si bien au sien, il eut la curiosité d'aller quelquefois au théâtre. Il se crut sans doute autorisé par quelques exemples ou quelques maximes de relâchement qui avaient pu se produire sous le ministère du cardinal de Richelieu. Mais on ne doit pas oublier qu'il n'était pas encore dans les ordres sacrés; et l'on peut voir, dans son traité qui a pour titre, *Maximes sur la Comédie*, avec quelle puissance de raisonnement il s'élève contre les spectacles, et combat les opinions ou les prétextes qui tendraient à affaiblir sur ce point les principes et les règles consacrés par la tradition de l'Église.

Le collége de Navarre avait pour grand maître Nicolas Cornet, homme d'un grand mérite et très-instruit, le même qui réduisit, quelques années plus tard, aux cinq fameuses propositions le système de Jansénius. Il reconnut bientôt le génie de Bossuet, voulut diriger lui-même sa conduite et ses études; et, pour attacher à la maison de Navarre un élève si distingué, il crut devoir, dès son entrée en théologie, l'admettre, par une exception unique, à la société des bacheliers, et déroger en sa faveur aux règlements, qui ne permettaient d'y recevoir que ceux qui avaient déjà ce titre. Les conseils de ce maître habile eurent surtout pour objet et pour effet de le prémunir contre toutes les nouveautés, et de l'engager à une lecture assidue de l'Écriture sainte, pour en faire la base de ses études. Bossuet d'ailleurs y était déjà porté par ses propres inclinations. Il avait à peine quatorze ans, lorsqu'ayant trouvé une Bible dans le cabinet de son père, après en avoir lu quelques pages, il fut saisi d'enthousiasme à la vue des beautés sublimes et incomparables de ce livre divin; et plus tard il prit l'habitude de ne pas passer un jour sans en lire et en méditer quelques passages.

On juge aisément avec quels succès Bossuet fit son cours de théologie et subit les épreuves des grades. Sa thèse de bachelier fut soutenue au mois de janvier 1648. Elle était dédiée au grand Condé, qui voulut y assister lui-même, accompagné d'un grand nombre de courtisans. Il connaissait la famille de Bossuet, comme gouverneur de Bourgogne, et n'était pas fâché de pouvoir donner ainsi un témoignage de bienveillance au parlement de Dijon. Sa présence et le talent du jeune bachelier donnèrent à cette thèse un éclat extraordinaire. Bossuet la soutint d'une manière tellement brillante, que le héros célèbre par tant de victoires fut tenté de prendre part à la lutte contre un athlète si habile et si vigoureux, et de lui disputer cette gloire d'un autre genre. Il faut remarquer que la thèse de bachelier se composait en grande partie de questions purement philosophiques; et l'on sait que le prince de Condé avait fait d'excellentes études, et soutenu lui-même avec applaudissement des thèses de philosophie au collége de Bourges. Tels furent les premiers rapports de Bossuet avec le grand Condé, et l'origine de la noble et glorieuse amitié dont ce prince ne cessa de l'honorer.

Bossuet, après sa thèse, alla passer à Metz une grande partie des deux années requises par les règlements de la faculté de théologie pour la préparation à la licence. Il profita de ce temps pour se livrer d'une manière plus suivie à la lecture et à l'étude des saints Pères : ce fut aussi durant cet intervalle qu'il s'engagea dans les ordres sacrés. Il reçut le sous-diaconat au mois de septembre 1649, et le diaconat l'année suivante. Il revint ensuite à Paris pour y suivre le cours, et soutenir les thèses de la licence. On peut s'étonner qu'il n'ait obtenu que le second rang; le premier échut au célèbre abbé de Rancé, qui, malgré ses talents reconnus, dut cette distinction beaucoup plus à sa naissance qu'à son mérite. Une sincère amitié unissait dès lors ces deux hommes, dont les destinées devaient être si différentes; et quand l'abbé de Rancé se fut arraché aux plaisirs d'une vie mondaine pour aller s'ensevelir à la Trappe dans les austérités de la pénitence, Bossuet entretint avec lui une correspondance qui prouve en même temps leur estime réciproque et la conformité de leurs sentiments. Il est à remarquer d'ailleurs que, pendant son épiscopat, il fit huit voyages à la Trappe pour s'y recueillir dans le silence de la retraite, et s'édifier par l'exemple des vertus qu'on y admirait.

Bossuet reçut la prêtrise pendant le carême de l'an 1652, et, quelques semaines après, le bonnet de docteur. Il s'était préparé à ces deux actes solennels par une retraite qu'il fit dans la maison de Saint-Lazare, sous la direction de saint Vincent de Paul; et l'on peut signaler, comme une des circonstances les plus glorieuses de sa vie, les relations qu'il eut ensuite avec un saint dont le nom est si vénéré. Il avait été admis, quoiqu'à peine sorti de ses études théologiques, aux célèbres conférences de Saint-Lazare, où se réunissait chaque semaine l'élite du clergé. Il fut nommé, quelques années plus tard, chef d'une mission que saint Vincent de Paul fit donner à Metz par des prêtres de sa communauté, et contribua, autant par son zèle que par ses talents, à en assurer le succès. Enfin, il fut chargé plusieurs fois de faire dans la maison de Saint-Lazare les conférences ecclésiastiques pour l'ordination. On voit le prix que Bossuet attachait au souvenir de ces relations honorables, dans la lettre qu'il écrivit au pape vers la fin de sa vie, à l'occasion des procédures pour la canonisation de saint Vincent de Paul.

Le docteur Cornet, pour fixer Bossuet à Paris, lui offrit de se démettre en sa faveur du titre de grand maître de Navarre. Mais cette position élevée ne le séduisit pas; et, dès qu'il fut docteur, il se rendit à Metz, dont il était chanoine. Il venait d'être nommé en outre archidiacre, et, douze ans après, il fut élu doyen du chapitre. Il resta six années de suite à Metz, où son assiduité à l'office canonial ne l'empêcha pas de se livrer à de longs travaux sur la religion, et de poursuivre avec une ardeur toujours nouvelle l'étude de l'Écriture sainte et des saints Pères. Souvent même il se relevait pendant la nuit pour reprendre ses lectures. Il se livrait en même temps à la prédication et aux autres fonctions du saint ministère, principalement à l'instruction des protestants, pour laquelle sa vocation particulière ne tarda pas à se révéler. Un ministre de Metz, nommé Paul Ferri, plein de talent et d'instruction, publia un catéchisme où il prétendait prouver que la réforme avait été nécessaire, et que si on avait pu se sauver auparavant dans l'Église, on ne le pouvait plus depuis la réformation. Bossuet, alors âgé seulement de vingt-sept ans, fut chargé par l'évêque d'y répondre; et sa réfutation pleine de force, où l'on voit déjà l'empreinte de ce génie mâle et vigoureux qu'on admira plus tard dans tous ses écrits, produisit un effet extraordinaire. Un grand nombre de protestants s'adressèrent à lui pour se faire instruire; plusieurs ne tardèrent pas à faire leur abjuration; et ce furent ces circonstances qui déterminèrent la régente Anne d'Autriche à ordonner la mission dont fut chargé Bossuet avec les prêtres de saint Vincent de Paul. Mais ce que nous ne devons pas oublier de signaler comme un fait glorieux pour Bossuet, c'est que, dans ses relations et ses controverses avec les protestants, il montra toujours un caractère de douceur et de modération qui ne contribuait pas moins que ses talents au triomphe de la vérité : il était indulgent pour les personnes autant que sévère et inflexible contre les erreurs, et il resta constamment l'ami du ministre dont il avait si victorieusement réfuté l'ouvrage. Ajoutons que ce ministre, frappé de la solidité de cette réfutation, se montra dès lors beaucoup moins prévenu contre l'Église romaine, et parut même fort disposé à s'y réunir.

Telles étaient les occupations et les succès de Bossuet, lorsqu'il fut député à Paris vers la fin de l'an 1658 par le chapitre de Metz, pour les intérêts de ce corps. Sa réputation le fit choisir pour prêcher le carême de 1659 dans l'église des Minimes de la place Royale; il y attira un concours extraordinaire, et excita une telle admiration, que la reine-mère voulut l'entendre. On lui proposa en conséquence de prêcher le panégyrique de saint Joseph dans l'église des Feuillants, où elle se rendit avec toute la cour. Bossuet prêcha ensuite le carême de 1661 dans l'église des Carmélites, où la reine-mère voulut se rendre encore, avec la reine épouse de Louis XIV, pour entendre de nouveau le même panégyrique, dont elle avait été vivement frappée. Il fut appelé à prêcher l'avent de la même année à la cour; et son éloquence y fit une telle impression, que Louis XIV fit écrire à son père pour le féliciter d'avoir un tel fils. Mais ce qui prouve surtout l'admiration générale, c'est qu'il fut invité à prêcher à la cour le carême de l'année suivante, et que la reine-mère lui de-

manda encore la station du carême de 1663 dans l'église du Val-de-Grâce, et qu'elle eut soin d'aller aussi l'entendre régulièrement avec la reine sa belle-fille et toute la cour, pendant le carême de 1665, dans l'église de Saint-Thomas du Louvre. Il fut appelé de nouveau à la cour pour l'avent de la même année, pour le carême de 1666, et enfin pour l'avent de 1669. Ce fut la dernière station qu'il prêcha. Il s'était montré pendant une période de dix ans dans toutes les chaires de Paris; car nous sommes loin d'avoir cité toutes les occasions où il se fit entendre : et telle était la fécondité de son génie, que jamais il ne répétait le même sermon, et qu'en traitant les mêmes sujets il savait toujours les envisager sous un nouveau point de vue et se tracer un plan différent. Il prêcha aussi dans plusieurs églises de province, notamment à Dijon, où la présence imprévue du grand Condé, à un sermon sur le mépris de la gloire du monde, lui donna lieu d'adresser à ce prince quelques louanges délicates, où l'on peut admirer tout à la fois son étonnante facilité d'improvisation et le prodigieux talent de faire servir toute chose, même l'éloge des vivants, à l'enseignement des vérités chrétiennes.

Les travaux de Bossuet pendant son séjour à Paris ne se bornèrent pas à la prédication. Sa réputation et ses talents, aussi bien que son caractère de modération, lui fournirent d'autres occasions et d'autres moyens de se rendre utile. L'archevêque de Paris Hardouin de Péréfixe, plein d'affection pour lui et d'estime pour son mérite, l'employa dans plusieurs affaires, et le chargea notamment d'écrire aux religieuses de Port-Royal pour les décider à la signature du formulaire concernant les erreurs de Jansénius. Cette lettre, où les raisons les plus fortes se trouvaient développées avec toute l'autorité de la science et de la modération, demeura sans effet. Mais après la paix de Clément IX, les écrivains de Port-Royal, dignes appréciateurs du génie de Bossuet, le demandèrent eux-mêmes au roi pour censeur et examinateur du livre de *la Perpétuité de la Foi*, et cette demande fut accueillie avec empressement. Il consentit aussi, d'après leur demande, à revoir et à corriger la version du Nouveau Testament, dite de Mons, dont ils étaient les auteurs. Mais les circonstances l'empêchèrent de terminer ce travail. Enfin, il s'employait avec zèle à l'instruction des protestants; et, comme il avait remarqué souvent que leur éloignement de l'Église romaine venait surtout de la fausse idée qu'on leur avait donnée ou qu'ils s'étaient faite de sa doctrine, il jugea utile et important, pour détruire leurs préjugés, d'exposer cette doctrine avec netteté et précision, telle qu'elle est définie par le concile de Trente, et dégagée de toutes les questions ou opinions controversées. Tel fut le but et l'objet du livre qui a pour titre : *Exposition de la Foi catholique*. Cette exposition fut composée principalement pour l'instruction de Turenne, et eut pour effet de lever tous ses doutes et de le déterminer à faire son abjuration, qui eut lieu en 1668. Elle détermina aussi la même année une autre abjuration célèbre, celle du marquis de Courcillon, depuis abbé de Dangeau, petit-fils par sa mère du fameux Duplessis-Mornay, si connu par son zèle ardent pour la défense du calvinisme. Des succès si éclatants contribuèrent à faire répandre promptement des copies nombreuses de cet ouvrage manuscrit. Toutefois ce ne fut que trois ans après, et sur les vives instances de Turenne, que Bossuet se décida enfin à le faire imprimer. Ce livre fut reçu avec une approbation universelle, et traduit bientôt en plusieurs langues.

Bossuet avait choisi pour sa demeure à Paris une communauté ecclésiastique établie au doyenné de Saint-Thomas-du-Louvre, où il pouvait se livrer sans distraction aux études et aux travaux de son ministère; et dès qu'il avait rempli les fonctions qui l'y avaient appelé, il retournait tous les ans à Metz, où il reprenait ses occupations ordinaires. Cependant l'opinion publique le désignait depuis longtemps pour l'épiscopat. Louis XIV le nomma, au mois de septembre 1669, à l'évêché de Condom. Mais la Providence le destinait à d'autres fonctions. La reine d'Angleterre venait de mourir; et il fut chargé de faire son oraison funèbre. Il avait déjà prononcé quelques discours du même genre, savoir : en 1662, l'oraison funèbre du P. Bourgoing, général de l'Oratoire, et, l'année suivante, celle du docteur Cornet, le guide éclairé et si bienveillant de sa jeunesse; enfin, quatre ans plus tard, celle de la reine Anne d'Autriche, dont on a vu l'empressement à chercher toutes les occasions d'entendre sa parole éloquente. Mais, quoiqu'on ne puisse méconnaître dans ces discours le cachet de son génie, ils sont néanmoins si loin de ces hautes conceptions et de ces magnifiques images répandues partout dans l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre, qu'on peut la regarder, et qu'on la regarde en effet, comme son début dans une nouvelle carrière où il devait se montrer si grand, et s'élever au-dessus de tous les orateurs. Rien ne convenait mieux au caractère propre de son éloquence et de son génie, que l'histoire de cette reine *dont la vie seule offrait toutes les extrémités des choses humaines*. Il avait à raconter les plus grandes catastrophes, à en exposer les causes profondes et multipliées, à développer les principes les plus importants de la politique dans leurs rapports avec la religion, à montrer l'origine et à faire ressortir l'enchaînement des erreurs et des révolutions, à puiser enfin dans ce grand et terrible spectacle les plus hautes leçons pour les souverains comme pour les peuples; et il le fit avec une constante élévation de pensée et de langage, qui transporte et confond l'imagination. Dix mois après, il eut à faire encore l'oraison funèbre de la princesse Henriette d'Angleterre, épouse du duc d'Orléans,

et trouva dans un sujet en apparence si peu fécond la matière d'un nouveau chef-d'œuvre. Il sut joindre au récit le plus émouvant d'une mort si soudaine et si imprévue une magnifique peinture de la vanité des choses de la terre, et, par les mouvements les plus variés, par l'éclat des images les plus vives, *faire voir dans une seule mort la mort et le néant de toutes les grandeurs humaines.*

L'enthousiasme produit par ces chefs-d'œuvre d'une éloquence inimitable détermina Louis XIV à choisir Bossuet pour précepteur du Dauphin. Il venait de recevoir ses bulles pour l'évêché de Condom; mais, après s'être fait sacrer pour obéir aux ordres du roi, il ne tarda pas à se démettre d'un évêché où ses nouvelles fonctions ne lui permettaient pas de résider. On conçoit ce que devait être l'éducation du Dauphin confiée à un homme d'un tel génie. Il en a exposé le plan et la méthode dans une lettre écrite au pape Innocent XI, et l'on peut y voir les soins qu'il se donna et les travaux qu'il entreprit pour former l'esprit et le cœur du jeune prince. Il surveillait en personne sa conduite et ses études jusque dans les moindres détails; il composa pour son instruction religieuse un catéchisme, des prières, des instructions sur la première communion; et pour son instruction littéraire, un abrégé de grammaire latine, des tables de chronologie, des résumés historiques, et d'autres ouvrages qui devaient servir de texte à ses leçons. Il fit surtout de nombreux extraits des principaux historiens, particulièrement sur l'histoire de France; et, pour mieux la graver dans l'esprit du Dauphin, il prit pour méthode de lui réciter chaque jour de vive voix une suite de faits et de réflexions, puis de lui faire aussitôt répéter ce récit, et de l'obliger ensuite à l'écrire en français et à le traduire en latin. Bossuet corrigeait ces rédactions, et les complétait quelquefois par des additions considérables. C'est ainsi que fut composé l'abrégé de l'histoire de France, jusqu'à la fin du règne de Charles IX. Mais on comprend que ni ces corrections ni même l'importance de ces additions, qui du reste ne portent que sur quelques faits principaux, ne suffisent pas pour faire compter cet abrégé parmi les œuvres de Bossuet. Ce fut pour l'éducation du Dauphin qu'il composa trois de ses principaux ouvrages . le *Traité de la Connaissance de Dieu et de soi-même*, où l'on trouve une exposition aussi profonde que lumineuse des matières les plus importantes de la philosophie; la *Politique tirée de l'Écriture sainte*, qui a pour objet de faire connaître les règles d'un sage gouvernement et les devoirs des souverains; enfin le *Discours sur l'Histoire universelle*, destiné à faire voir dans un même tableau l'histoire abrégée de tous les temps et de tous les lieux, les révolutions des empires avec leurs causes, les conseils mystérieux de la Providence, et toutes les merveilles que présente la suite de la religion. Ce dernier ouvrage excita, dès qu'il parut, une admiration universelle que le temps n'a pas affaiblie; et il est impossible, en effet, de trouver dans aucune œuvre humaine plus de force, de grandeur et d'éclat, une plus constante élévation de pensée avec une telle magnificence de langage.

Bossuet sut conserver à la cour ses habitudes sérieuses, et ses goûts pour l'étude et la méditation. Il n'avait guère d'autre distraction que la société de quelques hommes de mérite, entre lesquels on cite le célèbre abbé Fleury, l'abbé Renaudot, Fénelon, la Bruyère, Pellisson et d'autres moins connus, que sa renommée avait réunis autour de lui, et qui venaient à des heures réglées s'associer à ses promenades et profiter de ses lumières; car il ne tarda pas à prendre l'habitude de consacrer les heures de ces réunions à des études sur l'Écriture sainte. Sa vertu et son génie inspiraient un égal respect, et lui donnaient une autorité qu'il fit servir plusieurs fois aux intérêts de la religion. C'est ainsi qu'il contribua par ses exhortations et par ses lettres à fortifier le courage et les bonnes résolutions de la duchesse de la Vallière, et qu'il fut chargé par elle de lever les obstacles que pouvait rencontrer son projet de s'ensevelir dans l'austère retraite des Carmélites. Il prêcha, en 1675, le sermon pour la profession de cette illustre pénitente, et fit entendre, dans un langage austère et simple, les plus importantes leçons de la morale chrétienne aux courtisans que la curiosité ou d'autres motifs avaient attirés en foule à cette solennité. L'autorité de sa parole contribua aussi à faire cesser pendant quelque temps le scandale des liaisons de Louis XIV avec Mme de Montespan; et si les efforts de son zèle n'eurent qu'un succès de peu de durée, les lettres qu'il écrivit à ce prince pour lui rappeler ses promesses et l'affermir dans ses dispositions chrétiennes montrent qu'il sut toujours, comme le dit Saint-Simon dans ses *Mémoires*, parler avec une liberté digne des premiers siècles et des Pères de l'Église. On peut remarquer en outre, dans une de ces lettres, les sages conseils qu'il donna au roi pour le soulagement des peuples.

L'Académie française s'était empressée de s'associer Bossuet peu de temps après qu'il eut été nommé précepteur du Dauphin. Quand cette éducation fut terminée, il reçut, en 1680, le titre de premier aumônier de madame la Dauphine, et l'année suivante il fut nommé à l'évêché de Meaux. C'est en cette qualité qu'il assista, comme député de la province de Paris, à la fameuse assemblée du clergé de 1682, dont il fut l'âme et l'organe. Cette assemblée fut tenue à l'occasion des démêlés entre Louis XIV et le pape Innocent XI au sujet de la régale. C'était le droit attribué au roi de percevoir les revenus des archevêchés et des évêchés pendant la vacance du siége, et de conférer les bénéfices et dignités qui en dépendaient, à l'exception des cures, jusqu'à la prise de possession du nouveau titulaire. Le

second concile général de Lyon, en autorisant la régale dans les églises où elle était établie par la coutume, avait défendu, sous peine d'excommunication, de l'étendre à d'autres, et cette règle avait été constamment observée. Mais Louis XIV ne crut pas devoir s'y conformer. Il publia successivement deux édits pour étendre la régale à toutes les églises de son royaume; et le pape s'éleva fortement contre cette extension dans plusieurs brefs adressés au roi, où il joignit enfin les menaces aux représentations. Ce fut pour prévenir l'effet de ces menaces et aviser aux moyens de terminer ces différends, qu'on jugea utile et opportune la réunion d'une assemblée du clergé. Elle fut présidée par l'archevêque de Paris, François de Harlay, dévoué à la cour et personnellement irrité contre le pape Innocent XI, qui venait de déclarer nulle et de casser une ordonnance de ce prélat et d'autres mesures prises par lui pour imposer à des religieuses, au mépris de leurs statuts, une supérieure étrangère à leur communauté. Ce ressentiment le disposait à des mesures extrêmes; et quelques autres prélats, dans cette agitation des esprits, s'abandonnaient à un entraînement dont les conséquences pouvaient être dangereuses. Le ministère montrait d'ailleurs des dispositions bien éloignées de la modération. Mais l'autorité et les lumières de Bossuet imprimèrent à l'assemblée, dès les premiers moments, une direction dont elle ne s'écarta pas. Il fut désigné pour prononcer le sermon d'ouverture, et ce fut à cette occasion qu'il fit le célèbre discours sur l'unité de l'Église, dont l'objet fut d'établir sur des fondements inébranlables l'autorité du saint-siége, et d'en montrer en même temps, par la tradition, l'étendue et les bornes. Il s'attacha d'abord à faire voir la nécessité d'être inviolablement uni à l'Église romaine; et, cherchant ensuite dans les exemples du passé une règle pour les circonstances présentes, il s'étendit sur le zèle que l'Église gallicane avait montré constamment pour l'autorité du saint-siége, aussi bien que pour le maintien de ses anciennes libertés, c'est-à-dire pour le maintien du droit commun et de la puissance des ordinaires, conformément aux canons; car tel est le fondement sur lequel il fit reposer les libertés de l'Église gallicane. L'assemblée crut devoir donner son consentement à l'extension de la régale en sacrifiant pour le bien de la paix les immunités de quelques églises, et Bossuet fut chargé de rédiger la lettre qu'elle écrivit au pape pour lui faire connaître les motifs de sa détermination. Ce fut lui aussi qui rédigea la fameuse déclaration en quatre articles, dont le premier a pour objet d'établir que le pape n'a aucun pouvoir ni direct ni indirect sur le temporel des rois; et les trois autres, que son autorité spirituelle, malgré sa plénitude, se trouve néanmoins subordonnée à celle des conciles généraux; que par conséquent l'usage doit en être réglé par les canons et les coutumes généralement approuvées; et qu'enfin ses décisions en matière de foi ne deviennent irréformables et infaillibles que par le consentement de l'Église. Mais il paraît constant que Bossuet n'avait rien négligé pour empêcher qu'on en vînt jusque-là; il ne céda qu'à la nécessité des circonstances. Du reste, la doctrine des quatre articles était depuis longtemps enseignée dans la faculté de théologie de Paris, et reçue par la plus grande partie du clergé de France. Mais ce qui était nouveau et hardi, c'était d'en faire l'objet d'une déclaration solennelle; c'était surtout l'obligation qui fut imposée, par un édit royal, d'enseigner cette doctrine dans toutes les écoles, avec défense à toute personne de rien écrire ou de rien enseigner qui y fût contraire. On comprend bien que de telles mesures n'étaient pas propres à mettre fin aux dissensions; mais, pour être juste, il faut reconnaître qu'elles eurent du moins pour effet d'en prévenir les suites, et d'empêcher l'irritation des esprits de se porter à des extrémités plus dangereuses. Cependant la déclaration des quatre articles fut attaquée bientôt par un grand nombre d'écrits. L'archevêque de Strigonie, dans un concile de quelques évêques, n'hésita pas même à la condamner comme schismatique. Le savant cardinal d'Aguirre, le cardinal Sfondrate, et beaucoup d'autres écrivains plus ou moins connus ou tout à fait obscurs, entreprirent de la combattre et d'établir les prétentions ultramontaines. Rocaberti, archevêque de Valence et grand inquisiteur d'Espagne, publia en 1693 un ouvrage fort étendu contre la doctrine des quatre articles, et fit un recueil en 21 volumes in-folio de tous les ouvrages du même genre. Ce fut pour répondre à ces écrits que Bossuet composa sa défense de la Déclaration. Mais les circonstances ne lui permirent pas de la publier.

Quoiqu'il fût attaché à la cour par ses fonctions d'aumônier de la Dauphine, Bossuet résidait autant que possible dans son diocèse, où il remplissait avec une scrupuleuse exactitude les devoirs et les fonctions de l'épiscopat. Il officiait et prêchait souvent dans sa cathédrale, faisait régulièrement ses visites pastorales dans les paroisses et les maisons religieuses, présidait quelquefois aux conférences ecclésiastiques jusque dans les campagnes, tenait un synode chaque année, et en un mot n'oubliait rien pour prévenir ou réformer les abus, et répandre partout l'instruction parmi les peuples et dans le clergé. Il institua des missions, et quelquefois il se chargea de les faire lui-même avec le concours de plusieurs prêtres distingués. Il publia des prières à l'usage des fidèles, et un catéchisme qui comprend, avec les vérités de la religion, les principaux faits de l'histoire sainte, et des instructions sur les fêtes et les solennités de l'Église. L'activité de son zèle embrassait tous les besoins de son troupeau. On voit dans sa correspondance un grand nombre de lettres destinées à l'instruction des personnes de piété qui avaient recours à ses lumières; et ce fut pour des religieuses de son diocèse qu'il

composa deux de ses ouvrages les plus admirables, les *Élévations sur les Mystères*, et les *Méditations sur l'Évangile*. Mais ses fonctions et d'autres affaires l'obligeaient de se rendre souvent à la cour, et plusieurs circonstances l'appelèrent encore à faire entendre la voix de la religion sur le tombeau des grands de la terre. Il fut chargé en 1683 de prononcer l'oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche, femme de Louis XIV; il prononça en 1685 celle de la princesse Palatine, et, l'année suivante, celle de Michel le Tellier; enfin il acheva de montrer en 1687 toute la puissance et la sublimité de l'éloquence chrétienne par l'oraison funèbre du prince de Condé. Ce fut la dernière qu'il prêcha, et comme le magnifique couronnement de ces chefs-d'œuvre qui n'avaient point eu de modèles, et qui sont restés inimitables.

Tant d'occupations diverses n'empêchaient pas Bossuet de continuer ses travaux pour la conversion et l'instruction des protestants. Il était encore précepteur du Dauphin, lorsqu'il eut avec le fameux ministre Claude une conférence devenue célèbre sur l'autorité de l'Église. Elle avait eu lieu sur la demande de M[lle] de Duras, dont la conversion fut une preuve sans réplique de la victoire qu'il avait remportée. Il publia en 1682 une relation de cette conférence, dont les détails avaient été singulièrement altérés et dénaturés dans la relation que le ministre Claude en avait publiée lui-même. Bossuet fit paraître, la même année, son *Traité de la Communion sous les deux espèces*, pour répondre à un ouvrage de Jurieu sur l'Eucharistie; et deux ministres ayant entrepris et publié des réfutations de ce traité, il y répondit par sa *Défense de la tradition sur la Communion sous une seule espèce*. Mais ce dernier ouvrage ne fut publié que longtemps après sa mort. Ce fut aussi pour combattre les préjugés des protestants, et leur enlever les vains motifs de leurs espérances et de leurs déclamations contre l'Église romaine, que Bossuet composa son *Explication de l'Apocalypse*, de ce livre mystérieux où l'on prétendait voir l'Église romaine désignée sous le nom de Babylone, et menacée d'une ruine prochaine. Mais l'ouvrage capital de Bossuet contre le protestantisme, celui qui devait en mettre à nu tous les défauts et toutes les plaies, ce fut l'*Histoire des Variations*, où il entreprit non-seulement d'exposer les erreurs de la réforme, et de les combattre par elles-mêmes en opposant les unes aux autres ce grand nombre de professions de foi si différentes qu'elle avait publiées, mais encore de montrer, par l'autorité de l'expérience et du raisonnement, que ce principe d'instabilité et de contradictions qui s'était manifesté tant de fois devenait par lui-même la condamnation éclatante du protestantisme; et qu'ayant pour effet de rendre toute doctrine incertaine, il devait conduire infailliblement les esprits à l'indifférence, et amener enfin la négation de tous les dogmes chrétiens. Cet ouvrage, publié en 1688, produisit une sensation extraordinaire. Plusieurs ministres essayèrent d'y répondre, et Jurieu surtout publia dans ce but plusieurs lettres pastorales, et d'autres écrits pleins de contradictions et d'injures, qui révélaient assez l'embarras de sa cause. Ce fut à cette occasion que Bossuet fit paraître six *Avertissements aux protestants*, où il réfuta les erreurs et les assertions téméraires de Jurieu, et démontra de plus en plus, par les variations, par les inconséquences ou les aveux de ce ministre emporté et fanatique, l'impuissance où était la réforme de s'arrêter à aucun principe et d'établir aucune règle de foi. Il répondit aux critiques plus réfléchies mais également faibles de Basnage, par la *Défense de l'Histoire des Variations*.

La révocation de l'édit de Nantes avait changé en France les conditions du protestantisme. Bossuet, comme tout le clergé et tous les corps de l'État, applaudit à cette mesure; mais, avant de l'en blâmer et de lui en faire un reproche, il eût été convenable, pour ne pas être injuste, de se reporter au temps et de tenir compte des circonstances. Car, sans entrer à cet égard dans une discussion qui n'est point de notre objet, nous pouvons du moins faire remarquer qu'on ne doit pas juger cette mesure d'après les idées de tolérance aujourd'hui répandues; que l'esprit turbulent des calvinistes, leurs prétentions toujours croissantes, les guerres civiles qu'ils avaient excitées tant de fois, et leurs contestations journalières avec les catholiques, avaient bien pu la faire considérer comme nécessaire à la tranquillité de l'État, et qu'après tout ils avaient mauvaise grâce à se plaindre qu'on interdît en France l'exercice public de leur culte, quand ils donnaient eux-mêmes l'exemple d'une intolérance beaucoup plus rigoureuse, et prononçaient des peines sévères contre les catholiques et les dissidents de toute sorte, partout où ils étaient les maîtres. Du reste, il est certain que Bossuet se montra toujours personnellement fort éloigné des mesures de contrainte et de violence envers les protestants; on voit, par sa correspondance avec M. de Basville, intendant du Languedoc, et avec plusieurs évêques de cette province, qu'il désapprouvait les rigueurs et les vexations dont on usait pour les contraindre d'assister à la messe. Jamais il n'employa dans son diocèse que des moyens de douceur et d'instruction; il se servit même de son crédit et de son influence pour prévenir les mesures rigoureuses de l'autorité civile, et protéger même quelquefois des protestants séditieux contre la juste sévérité des lois. Ce système de modération ne fut pas sans succès. Un grand nombre de protestants se convertirent, et ce fut pour achever de les instruire et pour les affermir dans la foi qu'il publia plusieurs instructions pastorales fort étendues sur des points importants de la doctrine catholique, savoir : une en 1686 sur *la Communion Pascale*, et deux

autres, en 1700 et l'année suivante, sur *les Promesses de Jésus-Christ à son Église.*

Une controverse d'un autre genre occupa longtemps l'activité et le génie de Bossuet. L'affaire du quiétisme, par sa durée comme par ses suites, est devenue, comme on le sait, une des circonstances les plus importantes et les plus célèbres de sa vie. Mais elle est compliquée par tant de détails et obscurcie par tant de préjugés, qu'il est difficile de l'exposer d'une manière exacte, et qu'il est rare surtout d'en porter un jugement équitable. Bossuet fut engagé sans le vouloir dans cette affaire, et il y porta cette supériorité de génie qui savait répandre la lumière sur les questions les plus obscures. Malheureusement il eut à combattre un adversaire protégé par l'opinion publique, distingué par ses vertus et par ses talents, fécond en ressources de tous genres, et possédant au suprême degré l'art d'éblouir et de faire illusion par les subtilités de son esprit; un adversaire dont la position et le crédit intéressèrent toutes les ambitions à se déclarer pour lui, et dont la défaite même, par une suite naturelle de la sympathie qui s'attache au malheur, a eu pour effet de disposer beaucoup d'esprits en sa faveur. On sait d'ailleurs que le quiétisme avait à la cour parmi les hommes et les femmes un grand nombre de partisans, les uns séduits par l'idée d'une perfection illusoire, les autres par la facilité de couvrir sous le voile d'une mysticité trompeuse les habitudes et la corruption d'une vie sensuelle, presque tous parents ou amis de madame Guyon, et qui ne pardonnèrent pas à Bossuet le décri où elle était tombée. D'un autre côté, les protestants saisirent avidement cette occasion de se venger de leurs nombreuses défaites, et de flétrir dans leurs journaux et dans leurs écrits, par des imputations odieuses, la réputation d'un homme qui avait porté à la réforme des coups si funestes. Enfin la supériorité de Bossuet, depuis longtemps si éclatante, pesait à quelques esprits médiocres, offusqués de sa gloire et fatigués de ses triomphes. On vit donc se former des cabales influentes contre sa renommée, et, comme on ne pouvait lui contester d'avoir eu raison sur le fond de la dispute, on voulut du moins lui donner tort sur la forme; on incrimina ses motifs et ses procédés. Plus tard, ces incriminations furent reproduites avec une sorte de satisfaction par les philosophes du dernier siècle, qui ne demandaient pas mieux que de rabaisser la gloire et l'autorité du plus éloquent apologiste de la religion. Telles sont les causes diverses et multipliées des préventions répandues contre Bossuet.

On sait que le quiétisme fut introduit en France par madame Guyon, dont les prétendues maximes de perfection ne tardèrent pas à séduire un grand nombre de personnes, et donnèrent lieu aussi bientôt à des plaintes nombreuses. Comme elle craignait d'être inquiétée, elle prit, par les conseils de Fénelon, le parti de soumettre sa doctrine et ses écrits au jugement de Bossuet, regardé avec raison comme l'oracle de l'Église de France. Elle lui remit donc tous ses ouvrages au mois de septembre 1693. On peut juger quel fut son étonnement quand il y vit toutes les rêveries, les extravagances et les erreurs dont ils étaient remplis. Elle y faisait consister la perfection dans l'anéantissement de toutes les facultés et de toutes les puissances de l'âme, ou, en d'autres termes, dans une contemplation passive qui ne permettait plus de faire aucun acte de vertu, de rien demander à Dieu, de rien espérer ni de faire aucun effort pour combattre ses penchants et résister à la tentation ; elle enseignait que l'état de renoncement ou d'abnégation s'étend à tout, et n'excepte ni le salut ni le paradis ; que Dieu ôte quelquefois à l'âme, et pour toujours, toute grâce et toute vertu; mais que dans cet état la fidélité de l'âme consiste à souffrir sa puanteur, sans chercher de quoi éviter la corruption; que bientôt elle arrive à ne plus la sentir, à y demeurer en repos sans espérance d'en sortir, et qu'alors elle s'accuse et se confesse par obéissance, mais sans douleur ni repentir, parce qu'elle ne se sent plus capable d'offenser Dieu : c'est-à-dire que l'état d'une âme endurcie dans le crime était présenté sous le nom d'anéantissement et d'abnégation, comme le plus sublime état de perfection où la grâce puisse élever. Elle se donnait pour prophétesse, prétendait lire dans le fond des âmes; et avoir sur elles comme sur les corps une puissance miraculeuse et divine pour lier et délier. Enfin, elle se disait remplie de grâces, non-seulement pour elle, mais pour les autres; et cette plénitude était quelquefois si grande qu'elle ne pouvait la contenir, et que, pour empêcher son corps de se briser et de se fendre, il fallait promptement la secourir, puis s'asseoir auprès d'elle en silence; et alors de ce réservoir divin il se faisait un dégorgement de grâces sur ceux qui étaient présents et bien disposés. Il y a lieu d'être surpris qu'une femme livrée à de telles illusions ait pu trouver des partisans, et que pour condamner des erreurs si manifestes ils aient eu besoin de les déférer à l'examen et aux lumières de Bossuet.

Il chercha à désabuser madame Guyon, et l'obligea de renoncer à ses maximes de contemplation quiétiste et à ses rêveries sur la communication des grâces. Elle parut d'abord se soumettre avec docilité; mais quelque temps après elle demanda un nouvel examen, et qu'on adjoignît à Bossuet M. de Noailles, évêque de Châlons, et M. Tronson, supérieur général de Saint-Sulpice. Cette demande fut accueillie, et les examinateurs, après plusieurs conférences tenues à Issy, dressèrent trente-quatre articles pour les opposer aux illusions de quiétisme, et présenter aux fidèles les véritables maximes de la doctrine catholique sur ce point. Fénelon prit part à ces conférences. On connaissait son attachement à madame Guyon; et Bossuet, plein d'estime et

d'amitié pour lui, s'était efforcé vainement de le désabuser en lui montrant les rêveries et les erreurs de cette femme extravagante. On crut qu'un moyen honorable de le faire revenir et de le détacher du parti des faux mystiques c'était de l'admettre aux conférences, pour l'amener ensuite à signer, comme associé à l'examen, les articles convenus. Fénelon, en effet, avait envoyé un grand nombre d'écrits sur la matière; il avait eu de fréquents entretiens avec les examinateurs, et témoigné la plus entière soumission à leur jugement. Il signa donc au mois de mars 1695, après quelques difficultés, les trente-quatre articles. Mais, soit qu'il les eût mal compris, soit qu'il y eût souscrit seulement par déférence et contre sa persuasion, il ne tarda pas à s'en écarter.

Les partisans de madame Guyon, malgré les condamnations prononcées à Rome et par plusieurs évêques de France contre ses écrits, persistaient à la défendre, et affectaient de ne voir dans ses ouvrages que de pieuses exagérations, qui ne pouvaient suffire pour lui imputer des erreurs bien éloignées de ses intentions. Bossuet entreprit de combattre cette illusion, et d'empêcher que l'on ne continuât de répandre sous ce prétexte une doctrine justement flétrie, qui représentait la prière et les actes des vertus chrétiennes comme opposés à l'état de perfection. Ce fut l'objet d'un traité solide et profond qu'il publia en 1697, sous le titre d'*Instruction sur les états d'oraison*. Il voulut le faire approuver par Fénelon, qu'il venait de sacrer depuis peu pour le siége de Cambray, et qui à cette occasion lui avait protesté de nouveau, comme il l'avait déjà fait pendant les conférences, qu'il n'aurait jamais d'autre doctrine que la sienne. Mais Fénelon n'eut pas plutôt jeté les yeux sur le manuscrit, que, voyant attaquer et flétrir la doctrine de madame Guyon, il déclara ne pouvoir donner son approbation à un livre fait exprès pour diffamer une femme qui avait eu son estime, ajoutant qu'il devait à sa propre réputation de ne pas reconnaître authentiquement qu'elle avait enseigné des erreurs monstrueuses, puisqu'il était bien convaincu qu'elle n'en avait jamais eu l'intention. Il est difficile de comprendre un tel motif, car les intentions de cette femme n'étaient point en cause; il s'agissait de ses écrits, dont les erreurs justement flétries à Rome et en France ne pouvaient être révoquées en doute, et le refus de les reconnaître ne pouvait servir qu'à rendre Fénelon suspect de les partager lui-même : on ne voit pas ce que sa réputation pouvait y gagner, et on voit clairement ce qu'elle devait y perdre. Une autre raison, dit-on, le retenait encore : il ne voulait pas que Bossuet pût se vanter de l'avoir attaché à son char de triomphe, et d'en avoir obtenu, sous le nom spécieux d'approbation, une rétractation formelle. Si Fénelon fut inspiré en effet par ce sentiment de vanité, il en fut cruellement puni. Quoi qu'il en soit, Bossuet dut être vivement blessé de ce refus, et encore plus d'apprendre que l'archevêque de Cambray, sans l'en avoir prévenu, allait publier un ouvrage sur les mêmes matières.

Fénelon publia en effet, au mois de janvier 1697, son *Explication des maximes des Saints*, où il prétendait exposer les règles de la vie spirituelle et expliquer la doctrine des articles signés à Issy. Ce devait être une raison pour lui de n'en pas faire un mystère à Bossuet, le principal rédacteur de ces articles, et qui avait le droit de se plaindre qu'un des signataires entreprît sans le consulter, et à son insu, d'en donner une explication. Il en avait bien plus le droit encore quand, sous ce prétexte, on venait les contredire et en dénaturer le sens. Cet ouvrage reproduisait plus ou moins expressément le fond et les principes du quiétisme. On y faisait consister l'état de perfection dans un état habituel de contemplation passive et d'amour pur, où n'entre plus ni la crainte des châtiments ni l'espoir des récompenses; où l'âme, guidée en quelque sorte par le seul instinct, s'abandonne au mouvement de la grâce sans rien désirer, sans la demander, sans s'exercer à aucun acte réfléchi, ni rien attendre de ses propres efforts; où les effets de la concupiscence sont suspendus, et la chair entièrement soumise à l'esprit; où l'âme enfin, dans certaines épreuves, peut croire invinciblement qu'elle est réprouvée de Dieu, et dans cette persuasion consentir à sa damnation et faire le sacrifice de son salut. Il est aisé de voir les dangereuses conséquences de ces principes; ils tendent à anéantir l'espérance et les autres vertus chrétiennes, et exposent les âmes à toutes les illusions et même à tous les déréglements; car, en les réduisant à un état où elles ne doivent plus agir, en leur montrant la concupiscence pour ainsi dire éteinte, on leur ôte également la volonté et les moyens de la combattre et de résister aux tentations. Du reste, cette prétendue défense de l'amour pur et désintéressé, dont on a fait tant de bruit, n'était au fond qu'une illusion grossière et inconcevable; car cet amour était celui des parfaits, il n'est pas celui de l'état commun : et s'il était vrai, comme on ne cessait de le dire, qu'il n'y eût pas d'autre amour de charité, comme l'état de perfection imaginé par les quiétistes n'était pas obligatoire, l'amour de charité lui-même cessait de l'être. On doit moins s'étonner après cela de voir en faveur de ce système tant d'intrigues de la part d'un grand nombre de jésuites, qu'on accusait d'anéantir l'obligation de l'amour de Dieu.

Le livre de Fénelon excita bientôt un soulèvement presque général; et, pour prévenir des disputes ou des divisions, le roi lui ordonna de corriger cet ouvrage de manière à satisfaire les évêques qui s'en plaignaient. Fénelon le promit, mais il ne tint pas compte des remarques et des observations qui lui furent envoyées soit par M. de Noailles, soit par Bossuet; il refusa aussi

des conférences qui lui furent proposées pour l'examen de son livre, on exigea du moins que Bossuet en fût exclu, et qu'il ne fût pas au nombre de ses juges. Enfin, au mois d'août 1697, il prit le parti de soumettre ce livre au jugement du pape. Il publia bientôt après une instruction pastorale, où il s'efforçait d'en expliquer la doctrine et de la justifier par des interprétations plus ou moins spécieuses. Bossuet, de son côté, publia, de concert avec M. de Noailles et avec l'évêque de Chartres, une déclaration où l'on faisait voir combien cette doctrine était fausse, et contraire aux articles signés à Issy. Il montra de plus, dans un écrit spécial, que les adoucissements et les interprétations donnés par Fénelon dans son instruction pastorale étaient contraires au texte du livre, et que cette instruction contenait elle-même des erreurs manifestes; il prouva par deux écrits latins, l'un intitulé *Mystici in tuto*, l'autre *Schola in tuto*, que la doctrine des véritables mystiques et des scolastiques, dont Fénelon prétendait s'appuyer, n'avait rien de commun avec celle du livre des *Maximes des Saints;* et par un troisième, intitulé *Quietismus redivivus*, que ce livre reproduisait les erreurs du quiétisme. Fénelon, pour se défendre, publia plusieurs lettres où, en cherchant à justifier les principes de son livre, il attaquait en outre la doctrine théologique et les procédés de Bossuet. Celui-ci répondit à ces lettres, et, pour se justifier sur les procédés, il fit paraître en même temps sa *Relation sur le Quiétisme*, qui couvrit de ridicule madame Guyon et ses partisans. Fénelon y fit une réponse fort spécieuse, où il présentait plusieurs faits sous un jour tout différent. Bossuet répliqua par des remarques ayant pour objet d'établir les points contestés, et ces remarques donnèrent lieu encore à une nouvelle réponse. Il est difficile de prononcer sur quelques points de détail entre les témoignages contradictoires de ces deux prélats, qui ont bien pu être trompés quelquefois par leurs souvenirs; mais les faits principaux ont été parfaitement éclaircis par Bossuet; s'il reste quelques doutes, ils ne portent que sur des circonstances tout à fait secondaires et sans importance. Enfin les discussions furent terminées par la condamnation prononcée à Rome, au mois de mars 1699, contre le livre des *Maximes des Saints*.

Il est impossible, quand on a lu sans prévention toutes les pièces de cette controverse, de ne pas rendre une justice complète au zèle irréprochable de Bossuet. On est forcé de reconnaître, comme l'a observé le cardinal Maury, que, s'il eut pleinement raison sur le fond de la dispute, on ne saurait non plus lui imputer aucun tort sur la forme et les procédés. Son triomphe éclate aussi pur que glorieux, et toutes les insinuations de la malignité contre sa mémoire tombent d'elles-mêmes devant l'évidence des faits. A peine la discussion fut-elle engagée, que ses ennemis publièrent contre lui dans les journaux de Hollande, et par tous les moyens en leur pouvoir, une foule d'accusations sans fondement et de soupçons odieux. On prétendit qu'il était poussé par un sentiment de basse jalousie contre Fénelon, dont la réputation toujours croissante faisait ombrage à sa propre gloire; qu'il n'avait pu voir sans un envieux chagrin qu'on le lui eût préféré pour l'archevêché de Cambray, et qu'il avait été surtout blessé de le voir se démettre, après cette nomination, d'une abbaye et d'un prieuré, ce qui lui reprochait tacitement, dit-on, la pluralité des bénéfices qu'il possédait. Ces imputations et d'autres du même genre ont été accueillies et reproduites sous toutes les formes par les détracteurs de Bossuet. Mais nous ne craignons pas de dire que les motifs de jalousie qu'on lui prête sont absurdes; que son éclatante réputation, fondée sur des titres sans nombre et de toute sorte, ne pouvait craindre aucune rivalité; qu'il n'avait pas à craindre surtout celle d'un homme qui n'avait publié encore que des écrits médiocres, et qui venait de donner par son dernier ouvrage la mesure de son jugement et de sa science théologique; que du reste il avait donné avant Fénelon une preuve de désintéressement et de respect pour la discipline en renonçant à l'évêché de Condom; enfin, que, s'il possédait quelques bénéfices avec son évêché de Meaux, il ne pouvait pas même songer à croire que cette pluralité, fondée sur les motifs les plus légitimes, et qui d'ailleurs lui était commune avec bien d'autres prélats, pût être indirectement censurée par la conduite de Fénelon, qui avait possédé lui-même plusieurs bénéfices jusqu'au moment où il prit possession de l'archevêché de Cambray, bien autrement riche que l'évêché de Meaux. On ne saurait donc trouver le moindre prétexte à des soupçons que tout d'ailleurs concourt à détruire. Ils ne sont pas seulement dénués de preuves et souverainement injustes, on doit comprendre de plus qu'ils ne sont pas même plausibles. Est-il besoin d'imaginer des motifs secrets et odieux, quand l'évidence elle-même en présente d'autres si manifestes et si légitimes? Les erreurs de Fénelon étaient, comme on a pu le voir, si dangereuses par leurs conséquences, il mettait tant d'obstination à les soutenir et montrait un tel engouement pour une femme visionnaire et extravagante, que cela devait suffire assurément pour alarmer le zèle si éclairé de Bossuet, et pour l'exciter à défendre la religion et la véritable piété, compromises par les illusions d'une mysticité chimérique.

Quant à la vivacité qu'il mit dans cette affaire, elle s'explique naturellement par les mêmes motifs; et il s'est chargé lui-même, dans sa relation sur le quiétisme et dans ses réponses à Fénelon, de la justifier par des raisons qui ne souffrent pas de réplique. S'il employa quelquefois des expressions un peu dures, c'est qu'il plaçait les intérêts de la vérité avant tout, et que son juste mépris pour les rêveries de madame Guyon rejaillissait

nécessairement sur un ouvrage où il croyait en voir, avec tout le public, une apologie déguisée. Il ne faut pas oublier d'ailleurs qu'elles furent provoquées par la méfiance, par les injustes soupçons, et, puisqu'il faut le dire, par les incroyables accusations de Fénelon. Celui-ci avait montré d'abord, sur le quiétisme, une entière soumission et une déférence absolue au jugement de Bossuet, dont la science profonde et reconnue justifiait bien en effet cette disposition; mais à peine élevé à l'épiscopat, il ne tient plus compte d'une autorité si justement consacrée par l'opinion publique, il s'isole et se sépare d'un guide si sûr et si éclairé, il en contredit les opinions sur les points même où il avait montré tant de déférence; puis, quand son livre excite tant de murmures, il repousse les observations et les conseils de Bossuet; il ne tarde pas à le signaler au public comme un homme étranger à la pratique et aux maximes de la contemplation, et dont la doctrine fausse et nouvelle mettait l'oraison en péril, et avait pour effet d'habituer les hommes à ne chercher Dieu que par intérêt; il l'accuse de nier et d'anéantir le motif de la charité par laquelle on aime Dieu pour lui-même, et revient sans cesse à cette accusation, malgré les explications nettes et précises où Bossuet prouve le contraire; enfin il n'hésite pas même à l'accuser formellement d'avoir abusé du secret de la confession, quoiqu'il ne se fût jamais confessé à lui. Doit-on s'étonner après cela s'il est arrivé quelquefois à Bossuet de repousser un peu vivement des attaques si injustes et si odieuses? Que l'on compare, du reste, la relation sur le quiétisme et les remarques de Bossuet avec les réponses de Fénelon, et que l'on juge de quel côté se trouvent les injures et l'emportement. Ajoutons qu'après le jugement de Rome, Bossuet, malgré son âge et la supériorité que lui donnaient sa réputation et son ancienneté dans l'épiscopat, fit plusieurs fois des démarches pour se rapprocher de Fénelon, et que malheureusement toutes ses avances demeurèrent sans succès.

Des négociations avaient eu lieu depuis quelque temps en Allemagne pour la réunion des protestants à l'Église romaine. Elles avaient commencé d'abord entre l'évêque de Neustadt et Molanus, surintendant des églises du Hanovre, et bientôt après la réputation de Bossuet le fit inviter à y prendre part. Il eut, à ce sujet, une correspondance avec Molanus et avec Leibniz, qui fut chargé d'abord de transmettre les mémoires des théologiens de Hanovre, et qui ensuite intervint lui-même dans la discussion. Cette correspondance, commencée au mois de janvier 1692, puis interrompue vers la fin de 1694, fût reprise par Leibniz en 1699 et se termina en 1701. Les protestants proposaient de se réunir d'abord en une même société extérieure dont le pape serait le père spirituel, après quoi on examinerait, soit dans des conférences, soit dans un nouveau concile, les dogmes contestés. Mais Bossuet représenta que l'autorité du concile de Trente, tenu pour œcuménique par tous les catholiques, ne pouvait être mise en question, ni ses décisions soumises à un nouvel examen, et que par conséquent la première condition devait être d'y souscrire. Il répondit ensuite à toutes les objections qu'on lui proposa contre l'autorité de ce concile ou sur d'autres points. Du reste, il promit que l'Église se montrerait facile sur tous les points de pure discipline. Mais ces négociations n'amenèrent aucun résultat.

Bossuet fut nommé en 1697 conseiller d'État et premier aumônier de la duchesse de Bourgogne. C'était peu de temps après le commencement des débats sur le quiétisme. Il fut député à l'assemblée du clergé de 1700, et y signala son zèle pour la défense de la foi et de la morale chrétienne. Ce fut d'après son avis et sur son rapport que l'on y condamna quelques propositions qui tendaient à renouveler le jansénisme, et un grand nombre d'autres contenant les scandaleuses maximes des casuistes relâchés. Il avait déjà préparé un rapport dans l'assemblée de 1682 pour faire condamner ces maximes; mais les circonstances n'avaient pas permis de s'en occuper. Il avait composé à cette occasion son *Traité de l'Usure*, qui ne fut imprimé qu'après sa mort, et quelques écrits sur le probabilisme, qu'il fit imprimer en 1700 à l'appui de son rapport. Ce fut aussi pour combattre le relâchement des casuistes qu'il composa, peu de temps après, son traité de *l'Amour de Dieu*. Son zèle infatigable autant qu'éclairé poursuivait partout les erreurs et les nouveautés qui pouvaient compromettre la religion. Il avait signalé et combattu, en 1692, les inexactitudes et les assertions téméraires contenues dans la *Bibliothèque ecclésiastique* de Dupin, dont les premiers volumes furent condamnés l'année suivante par l'archevêque de Paris. Il publia deux ans plus tard ses *Maximes sur la Comédie*, en réponse à un écrit où l'on prétendait la justifier; il dénonça au pape Innocent XII, en 1697, de concert avec quelques autres évêques, un ouvrage du cardinal Sfondrate sur la prédestination. Il s'éleva, en 1701, contre la témérité de certains auteurs qui prétendaient justifier l'ancienne religion des Chinois et celle des anciens Perses; il condamna, en 1702, la version du Nouveau Testament dite de Trévoux par Richard Simon, et publia l'année suivante deux instructions pastorales contre cette version; enfin il entreprit de combattre, par sa *Défense de la tradition et des saints Pères*, les opinions hardies et souvent erronées que le même auteur avait répandues dans son *Histoire critique des principaux commentateurs du Nouveau Testament*.

Bossuet consentit, sur la demande du cardinal de Noailles, à composer, en 1699, un avertissement pour une nouvelle édition des *Réflexions morales* du P. Quesnel, dans lequel il s'efforçait d'expliquer au sens des thomistes quelques

unes des propositions équivoques de cet ouvrage; mais il demanda en même temps un grand nombre de corrections, que l'on ne fit point, et en conséquence il retira son avertissement. Cet écrit tomba plus tard entre les mains du P. Quesnel, qui s'empressa de le faire imprimer sous le titre de *Justification des réflexions morales du P. Quesnel, par feu M. Bossuet*. Celui-ci, fort lié avec le cardinal de Noailles, vint lui prêter encore le secours de son autorité et de ses lumières, en 1703, dans l'affaire du cas de conscience. Il entreprit même à cette occasion un ouvrage important sur l'autorité des jugements de l'Église. Mais ses infirmités ne lui permirent pas de l'achever. Il avait éprouvé, pendant les mois de novembre et de décembre 1701, des douleurs violentes qui firent juger qu'il avait la pierre; elles recommencèrent au mois de novembre 1702, et se prolongèrent malgré des interruptions avec assez de persistance pour faire juger nécessaire, au mois d'avril 1703, l'opération de la taille; comme on ne put le déterminer à y consentir, tous les soins des médecins n'eurent d'autre effet que de calmer ses douleurs par des palliatifs et de rendre moins fréquentes les crises de cette cruelle maladie, qui le conduisit enfin au tombeau.

Bossuet vivait encore lorsque La Bruyère, devançant le jugement de la postérité, lui décerna dans son discours de réception à l'Académie le titre si bien mérité de Père de l'Église. Jamais peut-être, dans les écrits d'aucun docteur, la science de la religion ne s'était montrée si profonde, ni surtout avec tant de grandeur et d'éclat. Il dut cette profondeur bien moins encore à son génie qu'à une étude constante de l'Écriture sainte et des monuments de la tradition. C'est en remontant ainsi aux sources de la doctrine chrétienne qu'il parvint à l'embrasser si complétement dans toutes ses parties et dans son ensemble, à en coordonner si bien tous les développements, à éviter constamment toutes les exagérations et à ne jamais confondre avec les vérités incontestables les opinions et les systèmes controversés, à porter enfin dans toutes les discussions une telle justesse, une telle exactitude et une si rigoureuse précision de doctrine et de langage, que dans ce grand nombre d'écrits sur toutes sortes de matières on n'a pas trouvé un seul point qui ait donné lieu à la moindre censure. On dirait que la vérité se montre à lui sans nuages et sous toutes ses faces, tant il sait la rendre éclatante et lumineuse. La puissance de son génie le porte sans cesse à une hauteur qui domine un horizon immense, et l'énergie de sa parole y transporte le lecteur, et présente à ses yeux dans un brillant tableau tous les objets sous les couleurs et les formes les plus saisissantes. Il s'élève dans toutes les questions à ces vues générales qui embrassent et discernent tous les détails d'un sujet; il remonte toujours aux principes fondamentaux, les expose dans toute leur profondeur, descend à toutes les conséquences, saisit dans sa marche tout ce qui peut animer ou éclairer l'objet dont il s'occupe; et c'est ainsi qu'entre ses mains la matière la plus stérile, fécondée par son génie, se prête aux plus magnifiques développements. Philosophe, orateur, historien, théologien, controversiste, il brille également dans tous les genres; partout il étonne, il subjugue, et ravit l'admiration par la profondeur ou l'élévation de la pensée, comme par l'énergie, le mouvement et la pompe éclatante d'un style qui n'appartient qu'à lui.

Une partie seulement des ouvrages de Bossuet fut publiée de son vivant; il en est un grand nombre et quelques-uns même très-importants qui n'ont paru qu'après sa mort. Plusieurs ont été réimprimés en particulier un grand nombre de fois. Un libraire vénitien entreprit le premier, en 1736, d'en donner une édition complète; une autre édition fut commencée à Paris en 1743, par les soins de l'abbé Pérau et achevée par Leroy en vingt volumes in-4°. Mais il y manquait, comme dans celle de Venise, outre les sermons et les lettres de Bossuet, différentes pièces plus ou moins importantes. Une troisième édition, préparée par l'abbé Lequeux, et continuée par dom Deforis, fut publiée à Paris en 1766 et les années suivantes; mais elle était accompagnée de notes inspirées par l'esprit de parti, qui excitèrent des plaintes générales; et elle ne fut pas achevée. Enfin, on imprima à Versailles, en 1815 et les années suivantes, une édition complète et très-soignée, qui a servi de modèle à toutes les autres publiées depuis. C'est d'après cette édition, qui n'a pas moins de quarante-trois volumes, que nous allons donner la notice avec une courte analyse des ouvrages de Bossuet. Ils y sont partagés en six classes, dont la première comprend les écrits relatifs à l'Écriture sainte; la seconde, les ouvrages qu'il publia pour son diocèse avec quelques autres composés au nom du clergé de France; la troisième, les oraisons funèbres, les sermons et les ouvrages de piété; la quatrième, les ouvrages de controverse et de critique; la cinquième, ce qu'il a écrit pour l'éducation du Dauphin; enfin la sixième ses lettres, et des opuscules sur divers sujets.

Les ouvrages de la première classe remplissent les cinq premiers volumes. On y trouve d'abord le commentaire sur les *Psaumes*, qui présente la version de saint Jérôme à côté de la Vulgate, avec des notes pour l'explication des passages difficiles; car on sait que la traduction des Psaumes dans la Vulgate est souvent fort obscure à cause des barbarismes et des constructions vicieuses qu'elle renferme. La version de saint Jérôme plus élégante et les notes de Bossuet font disparaître ces obscurités, rendent clair le sens littéral et quelquefois le développent par des courtes réflexions. Bossuet joignit à ce commentaire des notes sur les cantiques de l'Ancien et du Nouveau-Testament. Il accompagna ce travail d'une savante *préface*, où il expose le

dessein et l'objet des Psaumes, les Prophéties, les faits et les sentiments qu'on y trouve pour entretenir la foi et nourrir la piété, puis leurs beautés de tout genre, l'énergie d'expression, le mouvement lyrique, les sublimes pensées et les magnifiques images dont ils sont remplis. Il résout les difficultés que présentent certains passages au sujet de la mort ou qui peuvent résulter des imprécations de David contre ses ennemis, et fait voir qu'on trouve dans les Psaumes les témoignages les plus formels sur les espérances de la vie future, et que les imprécations de David, inspirées par le zèle contre les pécheurs, qui seuls étaient ses ennemis, ne sont point l'effet d'une haine personnelle, mais uniquement un moyen de les faire rentrer en eux-mêmes par les menaces et la prédiction de la Justice divine. Bossuet ajoute ensuite des réflexions sur l'obscurité qui naît dans les Psaumes, soit de leur objet même, souvent mystérieux ou prophétique, soit du caractère et des idiotismes de la langue hébraïque; puis sur les moyens qui servent à en faire comprendre le sens; sur les différentes versions, sur les titres, les auteurs et le rhythme des Psaumes; enfin sur les danses religieuses des Juifs et sur leurs instruments de musique. Un opuscule qui suit le commentaire, sous le titre de supplément, a pour objet d'expliquer les passages des Psaumes qui contiennent des prophéties relatives au Messie, et de réfuter certains novateurs qui prétendaient qu'on ne pouvait appliquer ces prophéties à Jésus-Christ que par allégorie.

Après le commentaire sur les Psaumes, qui fut publié en 1690, viennent les notes publiées trois ans plus tard sur le livre des *Proverbes*, sur *l'Ecclésiaste*, sur *le Cantique des Cantiques*, sur le livre de *la Sagesse*, et enfin sur *l'Ecclésiastique*. Comme saint Jérôme avait fait deux traductions différentes de *l'Ecclésiaste*, l'une qui se trouve dans ses commentaires, l'autre qui fait partie de la Vulgate, Bossuet jugea que leur comparaison pouvait servir à l'intelligence du texte, et il les plaça sur deux colonnes l'une à côté de l'autre. C'est pour le même motif qu'il joignit à la Vulgate, pour *l'Ecclésiastique*, la version qu'en avait faite Nobilius, vers la fin du seizième siècle, par ordre de Sixte V. Les notes sur *le Cantique des Cantiques* sont en général beaucoup plus longues que celles des autres livres, parce qu'elles ont pour objet d'expliquer non-seulement le sens littéral, mais toutes les allégories de cet ouvrage mystérieux, où l'Esprit Saint par la bouche de Salomon a voulu peindre, sous l'emblème d'une chaste union et sous les noms d'époux et d'épouse, l'alliance de Dieu avec son peuple, celle de Jésus-Christ avec son Église et les effets de la grâce dans l'âme des fidèles. Chacun des Livres sapientiaux que nous venons de citer est précédé d'une préface où Bossuet en expose le caractère et l'objet, puis montre quel en est l'auteur, et indique enfin les versions anciennes avec les idiotismes nécessaires à connaître pour bien comprendre le texte. Les commentaires sur ces livres comme sur les Psaumes sont en latin; mais on a fait une traduction de toutes les préfaces, qui a été insérée dans l'édition de Leroy.

Les autres écrits de Bossuet sur l'Écriture sainte sont en français. Le premier qui suit les écrits latins, quoiqu'il soit le dernier ouvrage qui ait été composé et publié par l'auteur, est une explication de la Prophétie d'Isaïe touchant la Naissance du Messie, avec une explication du Psaume XXI, concernant la Passion. Vient ensuite l'explication de l'Apocalypse, qui fut publiée en 1689 : elle est précédée d'une longue préface, et suivie d'un résumé, puis d'un *avertissement aux protestants sur les Prophéties*. Bossuet, dans la préface, expose les principes qui doivent servir à expliquer ce livre; il fait voir qu'on doit y reconnaître tout à la fois un sens moral et un sens prophétique; il établit, par les termes de la prophétie et par la constante tradition des Pères, que la Babylone de *l'Apocalypse* désignait l'ancienne Rome, mère de l'idolâtrie et enivrée du sang des martyrs; il montre que sa chute prédite a eu lieu par l'invasion des barbares, qui a ruiné l'empire romain, et explique les causes qui ont pu empêcher de reconnaître alors l'accomplissement de la prophétie. Il prouve surtout qu'il est absolument impossible d'appliquer les termes de cette prophétie à l'Église romaine. Enfin il expose l'objet de *l'Apocalypse*, et les principaux dogmes qu'on y remarque. Toutes ces idées sont développées dans l'explication ou commentaire qui est divisé en trois parties, dont la première a pour objet les *avertissements* contenus dans les trois premiers chapitres, la seconde, les *prophéties* renfermées dans les chapitres suivants, et la troisième, les *promesses* contenues dans les deux derniers chapitres. C'est dans la seconde partie, précédée de quelques réflexions sur le but et l'objet des prédictions de saint Jean et d'une histoire abrégée des événements depuis sa mort jusqu'à la prise de Rome par les barbares, que Bossuet fait voir comment les détails de ces prophéties s'appliquent manifestement aux différentes persécutions de l'Église et à la chute de l'empire romain. Quant aux prophéties qui concernent les temps postérieurs, comme elles ont été l'objet d'un grand nombre d'interprétations différentes, Bossuet ne présente les siennes qu'avec beaucoup de réserve. *L'Abrégé de l'Apocalypse,* qui suit cette explication, a pour objet d'offrir un résumé des idées principales, afin d'en mieux faire comprendre la suite et l'enchaînement. Enfin, dans *l'Avertissement aux protestants sur leur prétendu accomplissement* des prophéties, Bossuet combat et détruit par l'autorité des faits, comme par les raisonnements les plus incontestables, les illusions de plusieurs ministres et particulièrement de Jurieu, qui prétendaient voir la Babylone de l'A-

pocalypse dans l'Église romaine, l'Antechrist dans le pape, et qui se voyaient forcés de recourir aux systèmes les plus bizarres, les plus dénués de preuves et d'inventer les explications les plus contraires au texte du livre comme aux faits de l'histoire pour faire croire que cette Église était menacée par saint Jean d'une ruine prochaine. On a placé à la suite de cet ouvrage un traité en latin qui fut composé par Bossuet dans ses dernières années pour défendre son explication contre les objections d'un ministre protestant. Cet écrit, intitulé *de Excidio Babylonis apud S. Joannem*, fut imprimé pour la première fois en 1772, dans l'édition donnée par dom Deforis.

On trouve après ce traité *l'Avertissement sur le livre des Réflexions morales* avec un fragment, que l'on attribue à Bossuet, d'une instruction pastorale du cardinal de Noailles touchant la grâce efficace et la prédestination; puis les écrits contre la traduction du Nouveau Testament, dite de Trévoux; savoir, trois lettres concernant cette traduction, une ordonnance pour la condamner, et deux *instructions pastorales* publiées pour en montrer les défauts et les erreurs. Elles contiennent une foule de remarques où Bossuet fait voir que l'auteur, soit dans la version, soit dans la préface et les notes, s'écarte témérairement de la tradition, et affaiblit par des interprétations singulières et évidemment fausses les fondements de la foi; qu'il ajoute souvent au texte, qu'il en dénature et en altère le sens, ou qu'il dégrade la parole divine par des expressions basses et triviales; et qu'enfin ses interprétations sont empruntées à Crellius, à Volzogène, à Épiscopius, à Grotius ou à d'autres sociniens. Il montre en même temps qu'elles sont opposées à la constante interprétation des Pères, et il discute les témoignages de quelques commentateurs catholiques, dont l'auteur prétendait s'appuyer. Comme celui-ci faisait surtout valoir les opinions de Grotius, Bossuet fit précéder sa seconde instruction par une dissertation préliminaire où il réfutait les erreurs de cet écrivain célèbre, qui, après une savante apologie de la religion, s'était laissé entraîner par les sociniens à rejeter l'inspiration d'une grande partie de l'Écriture sainte, à prétendre que les prophéties ne s'appliquaient pas littéralement à Jésus-Christ, et que les Apôtres ne s'en étaient pas servi pour établir qu'il était le Messie; enfin à soutenir le semi-pélagianisme et à prétendre que saint Augustin, et l'Église après lui, avait altéré l'ancienne doctrine sur la grâce. Du reste, on sait que Grotius revint plus tard de ses erreurs sociniennes et qu'à la fin il n'était pas éloigné de se réunir à l'Église catholique.

On a placé après ces différents écrits *la Défense de la tradition et des saints Pères*, que Bossuet avait commencée dès 1693, mais qui ne fut terminée que vers la fin de sa vie, et publiée pour la première fois en 1753, dans l'édition de Leroy. Il paraît qu'il se proposait de lui donner encore plus d'étendue; mais elle ne laisse pas, telle qu'elle est, de remplir complétement le plan qu'il s'était tracé. Elle a pour objet, comme nous l'avons dit précédemment, de combattre les erreurs et les assertions téméraires de Richard Simon, qui n'avait pas craint, entre autres choses, de soutenir avec Grotius que saint Augustin avait changé la tradition sur la doctrine de la grâce. Cet ouvrage est divisé en deux parties; Bossuet, dans la première, reproche à Richard Simon de détruire l'autorité de la tradition et l'infaillibilité de l'Église; de favoriser, par la singularité de ses opinions et par ses fausses interprétations de l'Écriture et des Pères, les erreurs sur la Trinité; d'emprunter ses interprétations aux sociniens, de mettre en lumière leurs opinions ignorées ou leurs écrits tombés dans l'oubli, de s'en montrer l'admirateur et de censurer avec une hardiesse téméraire les écrits des Pères et la doctrine des théologiens. Il s'applique en même temps à combattre les erreurs et les témérités qu'il lui reproche. Il examine en particulier, dans la seconde partie, les erreurs sur la grâce et le péché originel. Il y montre que saint Augustin n'a fait que développer avec plus de précision et de force la doctrine enseignée avant lui dans toute l'Église, et qu'on s'efforce en vain de lui opposer les Pères des premiers siècles ou ceux de l'Église grecque; car le fond de leur doctrine est entièrement conforme à la sienne. Bossuet fait voir à cette occasion quelle est l'autorité de saint Augustin sur les matières de la grâce, et montre que les plus grands théologiens se sont élevés constamment contre ceux qui ont prétendu s'en écarter; il rapporte et discute une foule de passages des Pères; combat les arguments sociniens reproduits par Richard Simon, et trace les règles à suivre pour établir l'uniformité des Pères et constater la tradition. Enfin, il développe avec une profondeur et une netteté incomparables les principes de la doctrine catholique sur la grâce efficace, sur la prédestination et sur la conduite de la Providence à l'égard des pécheurs. On voit l'intérêt qu'offre cet ouvrage par l'importance et la variété des questions, comme par l'étendue de la science et de l'érudition. Il est suivi d'une instruction fort courte, adressée à des religieuses, sur la lecture de l'Écriture sainte.

Les ouvrages de la seconde classe ne remplissent que deux volumes. Ils comprennent d'abord le *Catéchisme* publié en 1686 pour le diocèse de Meaux; des *Prières ecclésiastiques* à l'usage des fidèles, publiées trois ans plus tard; un mandement et des méditations pour le temps du jubilé, où l'on trouve, entremêlées de prières affectueuses, les réflexions les plus solides sur les indulgences; des ordonnances et statuts synodaux sur les devoirs du clergé; des mémoires et autres pièces concernant l'abbaye de Jouarre, que Bossuet voulut soumettre à sa

juridiction et dont il parvint à faire déclarer nuls les anciens privilèges d'exemption, invoqués par l'abbesse pour se maintenir dans une indépendance favorable au relâchement; ces écrits sont suivis de la lettre adressée au pape Innocent XI par l'assemblée du clergé en 1682 et d'une autre lettre rédigée pour être adressée aux évêques de France, mais qui ne fut pas envoyée; puis d'un décret préparé par Bossuet pour être publié par la même assemblée contre les maximes des casuistes relâchés. Ce projet de décret en latin fut imprimé pour la première fois en 1753. On a placé après cet écrit la censure qui fut prononcée contre ces maximes par l'assemblée de 1700, avec un mandement de Bossuet à cette occasion et un extrait des procès-verbaux de cette assemblée, où se trouve le résumé de son rapport. Enfin cette partie renferme les lettres et mémoires au sujet de l'obligation qu'on prétendait imposer aux évêques de prendre des privilèges pour leurs écrits sur la religion et même pour leurs ordonnances portant condamnation de quelques ouvrages; puis un écrit en latin, imprimé pour la première fois en 1736, sur la doctrine du Concile de Trente concernant l'amour requis dans le sacrement de pénitence, et quelques règlements touchant l'administration diocésaine.

Les ouvrages de la troisième classe comprennent en premier lieu les *Élévations sur les Mystères*, publiées pour la première fois en 1727 par l'évêque de Troyes, neveu de Bossuet; — les *Méditations sur l'Évangile*, qui parurent quatre ans plus tard; — le *Traité de la Concupiscence*, publié dans le même temps; — un *Discours sur la Vie cachée en Dieu*, sur un passage *de saint Paul*; — des *Réflexions sur quelques paroles de Jésus-Christ*; — une *Manière courte et facile pour faire l'oraison*; — des *Prières pour entendre la messe et pour se préparer à la communion*; — une *Retraite sur la Pénitence*; — une autre sur divers sujets; — une *Préparation à la mort*; — des *Réflexions sur l'agonie de Jésus-Christ* et plusieurs autres opuscules de piété. On trouve dans les *Élévations sur les mystères* les réflexions les plus profondes et les plus sublimes sur la nature et les perfections de Dieu; sur le mystère de la Trinité, sur la création en général, puis sur la création des anges et des hommes; sur la dignité et la condition primitive de la nature humaine; sur le péché originel et sur ses effets; sur la promesse d'un rédempteur; sur les prophéties et les figures de l'ancienne loi qui l'ont annoncé; sur la naissance et la vie de saint Jean-Baptiste, qui devait lui préparer les voies; enfin sur les circonstances de l'Incarnation, de la Nativité et de la Vie de Jésus-Christ : malheureusement cet ouvrage n'est pas achevé. Il se termine au moment où allait commencer la prédication du Sauveur. On peut regarder comme une suite des Élévations les *Méditations sur l'Évangile*, où Bossuet explique avec la même sublimité les discours de Notre-Seigneur et quelques-unes des principales circonstances de sa prédication. Mais ce dernier ouvrage lui-même n'embrasse pas tout. Il commence par le Sermon sur la montagne; il vient ensuite à la fin de la vie de Jésus-Christ, c'est-à-dire à ce qui a suivi son entrée triomphante à Jérusalem, et il finit par le sermon de la dernière Cène.

Les *Sermons* remplissent plusieurs volumes, et traitent presque tous les points de la doctrine et de la morale chrétiennes. Il y en a sur toutes les fêtes de Jésus-Christ et de la sainte Vierge; souvent même il y en a plusieurs sur le même sujet. On y trouve un assez grand nombre de panégyriques, parmi lesquels on doit remarquer celui de saint François de Sales, celui de saint Joseph, ceux de saint Pierre, de saint Paul et de saint Jean, celui de saint Bernard, celui de sainte Thérèse et celui de saint Thomas de Cantorbéry. Tous ces sermons, sauf deux ou trois, étaient restés inconnus et enfouis parmi les manuscrits de Bossuet jusqu'au moment où ils furent publiés dans l'édition de dom Deforis. Il fallut aux éditeurs un travail et des soins incroyables pour déchiffrer tous ces manuscrits, composés souvent de feuilles volantes et presque toujours chargés de ratures, de renvois et de corrections de toutes sortes. Plusieurs de ces sermons ne sont que des ébauches, et ne présentent que des fragments ou des sommaires que Bossuet devait développer par l'improvisation; mais un grand nombre sont admirables par la fécondité ou la nouveauté des plans, par la sublimité des pensées, par les mouvements et l'éclat du style, et marquent sa place au premier rang des prédicateurs. Cette partie est terminée par les *Oraisons funèbres*.

Les ouvrages de la quatrième classe sont fort nombreux, et se divisent naturellement en plusieurs séries. L'une comprend les ouvrages contre les protestants : elle commence par l'*Exposition de la doctrine catholique* avec un avertissement destiné à faire voir qu'on ne peut en contester l'exactitude, puisqu'elle a reçu l'approbation de toute l'Église, ni prétendre après cela dénaturer encore par de fausses imputations la doctrine de l'Église romaine. On trouve ensuite quelques lettres écrites au sujet de cette exposition; puis divers *fragments* de controverse, d'abord sur le culte dû à Dieu, en réponse aux reproches d'idolâtrie que l'on adressait à l'Église au sujet du culte des saints; secondement sur le culte des images; troisièmement sur la satisfaction de Jésus-Christ, pour montrer qu'elle ne dispense pas des œuvres de pénitence; quatrièmement sur l'eucharistie, pour répondre à quelques objections contre le sacrifice de la messe et contre la présence réelle; enfin sur la tradition, pour établir l'autorité de l'enseignement transmis de vive voix. Tous ces écrits avaient pour objet de répondre à des objections élevées par les protestants contre différents points de la doctrine contenue dans l'*Exposition*.

Après ces écrits vient l'*Histoire des Variations*, trop connue pour qu'il soit nécessaire d'en offrir une longue analyse. Bossuet expose dans le premier livre les commencements de la réforme, les étranges doctrines de Luther sur la justification et ses vaines prophéties sur la chute de la papauté; dans le deuxième les variations de Luther sur la transsubstantiation, son mariage, ses lettres pleines de cruauté au sujet des anabaptistes, ses démêlés avec Carlostad et avec les sacramentaires et les conférences où l'on s'efforce en vain de ménager un accommodement; dans le troisième et dans le suivant l'histoire de la confession d'Augsbourg et des dissentiments qu'elle fit éclater; dans le cinquième les incertitudes et les agitations de Mélancthon à la vue des désordres qu'offrait la réforme; dans le sixième la permission de la polygamie accordée au landgrave de Hesse par Luther et par les principaux réformateurs, les nouvelles disputes avec les sacramentaires, les variations sur l'eucharistie et sur le sacrifice de la messe; dans le septième et dans le dixième l'histoire de l'origine et des variations de l'anglicanisme; dans le huitième les divisions qui éclatent après la mort de Luther parmi ses disciples, les sectes qui se forment, leurs erreurs contradictoires, leurs disputes, les vaines tentatives de conciliation et les violences du parti le plus fort contre les dissidents; dans le neuvième et dans le suivant l'histoire du calvinisme, les erreurs particulières de Calvin, les différentes confessions de foi publiées par lui ou dans son parti, les troubles de la France et l'approbation donnée aux guerres civiles par les ministres. Comme les protestants cherchaient des prédécesseurs à leur secte nouvelle dans celles du moyen âge, Bossuet, dans le onzième livre, fait avec une érudition prodigieuse l'histoire des sectes et de la doctrine des Albigeois, des Vaudois, des Viclefites, des Hussites et des frères de Bohême. Il revient à l'histoire des sectes protestantes dans le douzième; puis il fait voir, dans le treizième, le ridicule de leurs prophéties, fondées sur l'Apocalypse; enfin dans le quatorzième il montre par leurs dissidences et leurs aveux la nécessité d'une autorité infaillible; et il termine cet admirable ouvrage par un quinzième livre où il expose et discute en particulier les variations sur les questions relatives à l'Église. Il y fait voir comment les protestants ont été conduits à nier d'abord la perpétuelle visibilité de l'Église, puis obligés de reconnaître ce dogme incontestable, qui emporte nécessairement l'infaillibilité, et comment Jurieu s'est vu forcé d'imaginer un nouveau système dont Bossuet démontre les contradictions et l'absurdité.

Cette histoire est suivie de *six avertissements* aux protestants pour répondre aux attaques de Jurieu; le premier a pour objet de montrer que la doctrine de l'Église a été dès les premiers siècles clairement enseignée, et qu'en prétendant le contraire le ministre autorise les sociniens, et renverse les fondements du christianisme; Bossuet montre dans le deuxième l'impiété des chefs du protestantisme, qui n'ont pas craint de faire Dieu auteur du péché; il fait voir dans le troisième que, d'après les aveux mêmes de Jurieu, on peut se sauver dans l'Église romaine; on y a joint un avertissement particulier concernant le reproche d'idolâtrie fait aux catholiques par les protestants. Bossuet expose dans le quatrième la doctrine chrétienne sur le mariage contre les erreurs de Jurieu; il discute dans le cinquième l'origine et les droits de la souveraineté; enfin, dans le sixième, il approfondit la question de l'Église, et montre que le protestantisme ne peut condamner aucune erreur ni établir aucune règle de foi. Ce sixième avertissement est divisé en trois parties, dont la première a pour objet de réfuter les accusations de Jurieu contre les anciens pères au sujet de la Trinité, et de montrer, par une discussion approfondie de leurs écrits, que ce ministre ne les a pas compris, et qu'il les calomnie en leur attribuant des erreurs sur la consubstantialité du Verbe et sur l'égalité des personnes divines. C'est la démonstration la plus solide et la plus éloquente de l'invariable tradition de l'Église sur ce mystère. Bossuet fait voir dans la deuxième partie que le système de Jurieu tend à établir une complète indifférence en matière de dogme, et dans la troisième que les principes de la réforme doivent conduire inévitablement au même résultat, et qu'en les admettant on est forcé, pour être conséquent, d'admettre aussi dans l'interprétation de l'Écriture sainte le rationalisme des sociniens.

On a placé après ces écrits importants la *Défense de l'Histoire des Variations*, destinée à l'éclaircissement de certains faits concernant le protestantisme et de quelques autres allégués contre l'Église romaine; puis les instructions pastorales sur *les promesses faites à l'Église*, la *réfutation* du catéchisme de Paul Ferri, la *conférence* avec Claude, suivie de réflexions en réponse à un écrit de ce ministre; le *Traité de la communion sous les deux espèces*, avec la *défense de la tradition sur la communion sous une espèce*, destinés à faire voir que, si l'usage à cet égard n'est devenu général qu'au moyen âge et pour des raisons que Bossuet expose, on en trouve de nombreux exemples dès les premiers siècles; ensuite une explication de quelques difficultés concernant le sacrifice de la messe; une *lettre pastorale* sur la communion pascale; une lettre sur l'adoration de la croix; enfin la correspondance avec Molanus et avec Leibnitz relativement au projet de réunion entre les catholiques et les protestants. Cette correspondance contient des discussions fort étendues et fort importantes sur des matières de dogme et de discipline; on y trouve les écrits des théologiens de Hanovre pour exposer leur doctrine avec leurs propositions et leurs demandes, puis les dissertations où Bossuet discute ces propositions,

établit l'autorité de l'Église et des conciles, expose la doctrine catholique sur les points controversés par les protestants et répond à toutes les objections, enfin les lettres écrites à ce sujet par Bossuet, par Leibniz ou par d'autres personnes. La première lettre de Bossuet à Leibniz est du 10 janvier 1692, et la réponse porte la date du 8 de ce même mois, d'où le cardinal de Bausset a cru pouvoir conclure que bien certainement cette date est fausse; mais il avait oublié sans doute que, la réforme du calendrier n'étant pas encore admise dans l'Allemagne protestante, Leibniz datait selon le vieux style.

Une autre série de la quatrième classe comprend les ouvrages sur le quiétisme; elle commence par une ordonnance de Bossuet suivie de son *Instruction pastorale sur les états d'oraison*. On trouve ensuite, outre les ouvrages que nous avons cités en rendant compte de cette affaire, un écrit intitulé : *Tradition des nouveaux mystiques*, qui ne fut imprimé qu'en 1753; un *Sommaire de la doctrine* de Fénelon, imprimé en latin en 1697; cinq écrits ou mémoires sur les erreurs contenues dans son livre, et quelques autres opuscules moins importants. (1)

Après les ouvrages sur le quiétisme vient la *Défense de la déclaration de* 1682. On a élevé des doutes sur l'entière authenticité de cet ouvrage; mais, outre qu'on n'y voit rien qui ne soit d'accord avec la doctrine de Bossuet, on en conserve encore le manuscrit corrigé de sa main, et contenant, après la table des chapitres, une note qui prouve qu'il l'avait revu tout entier. Bossuet retoucha plusieurs fois son travail, et le rédigea sur des plans différents. Il le composa d'abord sous le titre de *Défense de la Déclaration*; il rejeta ensuite ce titre, et adopta celui de *Gallia orthodoxa*; il détacha en même temps de l'ouvrage les trois premiers livres pour les rédiger sous la forme d'une dissertation préliminaire. On publia en 1730, d'après une copie de ces trois premiers livres, une édition incomplète de l'ouvrage de Bossuet. Cette circonstance détermina l'évêque de Troyes, qui en avait le manuscrit, à le publier en entier. Cette édition parut avec une traduction française en 1745; elle a été reproduite dans l'édition de Versailles. L'ouvrage, tel qu'il est maintenant, contient donc, sous le titre de *Gallia orthodoxa*, une dissertation préliminaire qui a pour objet d'établir que la doctrine de la faculté de Paris et du clergé de France sur l'autorité du saint-siége a été enseignée depuis longtemps par les plus célèbres théologiens et généralement reconnue comme une opinion libre et à l'abri de toute censure; ensuite la *Défense de la déclaration* en onze livres, où il établit avec une érudition immense la doctrine des quatre articles, et répond à toutes les objections. Elle est suivie d'un corollaire destiné à faire voir combien les prétentions contraires sont nuisibles aux véritables intérêts de la religion et du saint-siége lui-même. On y a joint comme appendice les trois livres publiés en 1730, et un mémoire présenté au roi au sujet du livre de Rocaberti, où il demande que sans le flétrir on se borne à en défendre le débit.

(1) Le cardinal de Bausset insinue que, dans les écrits *Mystici in tuto*, et *schola in tuto*, Bossuet voulut rassurer les théologiens et les mystiques sur sa doctrine; mais cette insinuation est sans fondement; ces deux écrits ont uniquement pour objet et pour but de faire voir que Fénelon ne comprenait ni la doctrine des mystiques ni celle des théologiens, dont il prétendait s'appuyer.

La cinquième classe, comprenant les ouvrages pour l'éducation du dauphin, renferme d'abord la lettre en latin adressée au pape Innocent XI pour lui rendre compte de la méthode suivie pour cette éducation; ensuite le traité *de la Connaissance de Dieu et de soi-même*, où Bossuet, dans un premier chapitre divisé en plusieurs articles, expose avec une clarté admirable tout ce qui concerne les sensations, les facultés et les opérations de l'âme; puis, dans un second chapitre, ce qui concerne le corps avec une description de ses différents organes et une explication des phénomènes physiologiques; ensuite, dans un troisième, ce qui regarde l'union de l'âme avec le corps, les lois qui régissent cette union et les effets qui en résultent; un quatrième chapitre fait servir toutes les notions précédentes à la connaissance de Dieu; enfin un cinquième explique les différences entre la nature de l'homme et celle des bêtes. Cet ouvrage est suivi d'un *traité* sur le libre arbitre. Le *discours* sur l'histoire universelle est trop généralement connu pour que nous nous arrêtions à en donner l'analyse. La *politique* sacrée, divisée en dix livres, expose dans le premier les fondements de l'ordre social; dans le deuxième et dans les trois suivants, l'origine, les droits et les bornes de l'autorité; dans le sixième, les devoirs des sujets; dans le septième, ceux des souverains, spécialement en ce qui regarde la religion; dans le huitième, l'administration de la justice, enfin, dans les deux derniers, ce qui concerne la guerre, les finances et les autres objets du gouvernement. Chaque livre est divisé lui-même en plusieurs articles et contient une suite de propositions dont la preuve est fournie par des passages ou des exemples de l'Écriture sainte. Bossuet n'y ajoute qu'un petit nombre de réflexions pour en déterminer le sens ou en faire voir l'application.

La sixième et dernière classe des ouvrages de Bossuet contient des lettres diverses en fort grand nombre et sur des affaires de tout genre; des lettres de piété et de direction, également fort nombreuses, où l'on voit la science profonde et toujours sûre de Bossuet, unie à la plus profonde connaissance du cœur humain; enfin la correspondance relative au quiétisme. On a inséré dans cette classe les *Maximes sur la Comédie*, le discours de Bossuet pour sa réception à l'Académie française et quelques opuscules sur différentes matières. L'ABBÉ RECEVEUR.

Cardinal de Bausset, *Hist. de Bossuet*. — *Mémoire*

de d'Aguesseau. — *Mémoires* de Saint-Simon. — *Journal manuscrit* de l'abbé Ledieu.

BOSSUET (*Jacques-Bénigne*), théologien français, neveu de l'illustre évêque de Meaux, né en 1664, mort à Paris le 12 juillet 1743. Il n'est guère connu que par sa participation à la condamnation du livre que Fénelon avait publié sous ce titre: *Explication des maximes des saints*. Au moment où cet ouvrage parut, l'abbé Bossuet et l'abbé Phélippeaux, son précepteur, allaient quitter Rome pour revenir en France. Il reçurent de l'évêque de Meaux l'ordre de rester dans cette capitale, afin d'y faire condamner le livre de l'archevêque de Cambray. La correspondance que le neveu eut, à ce sujet, avec son oncle ne remplit pas moins de trois volumes in-4°. Dans la poursuite de cette affaire, l'abbé Bossuet manifesta une violence qui nuisit dans quelques esprits à la justice de la cause dont il était chargé. A son retour, il fut nommé abbé de Saint-Lucien de Beauvais, et, en 1716, évêque de Troyes; mais ses bulles ne lui parvinrent qu'en 1718, à cause de quelques différends de la France avec la cour de Rome. Outre les ouvrages de son oncle dont il fut l'éditeur, il a publié: *Mandement relatif à l'office de saint Grégoire VII*, 1729, in-4°; — *Missale sanctæ ecclesiæ Trecensis*, 1736, in-4°; les innovations contenues dans cet ouvrage excitèrent des réclamations universelles, et provoquèrent les censures de l'archevêque de Sens, qui le condamna par un mandement du 20 avril 1737. Il en résulta une polémique à laquelle l'évêque de Troyes mit un terme au moyen de quelques concessions.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*. — *Dictionnaire des livres Jansénistes*.

* **BOSSUIT**, et non **BOSSIUT**, comme on l'écrit souvent (*Francis*), célèbre sculpteur et artiste en ivoire, né à Bruxelles en 1635, mort à Amsterdam en 1692. Il se perfectionna en Italie. A son retour, il s'établit à Amsterdam, où il s'acquit par son talent à façonner l'ivoire une réputation qui s'étendit au dehors. Il ne fut pas moins habile dans la sculpture en miniature; ses œuvres ont été dessinées par Graat d'Amsterdam et gravées par Pool sous ce titre: *Beeldsnijdeis Konstkabinet door den vermaarden Beeldsnijder;* Amsterdam, 1727.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

* **BOSSULUS** (*Matthieu*), théologien, né en Italie selon les uns, en France suivant les autres, vivait dans la dernière moitié du seizième siècle. Il professa la rhétorique à l'université de Valence, en Espagne. Le roi Philippe II le donna pour précepteur à son fils, l'infant don Carlos. Après la mort de ce prince, Bossulus vint en France, et fut régent au collége de Boncourt à Paris. En 1573, il fut soupçonné d'hérésie et exclu de l'Université; mais il y fut rétabli; et, en 1583, il prononça, sur l'Art oratoire et les orateurs, une harangue qui ne dura pas moins d'une heure et demie. Trois jours après, du Perron, depuis cardinal, qui avait entendu ce discours, en récita textuellement une grande partie, en présence de La Croix-du-Maine. Malgré la réputation d'éloquence attribuée à Bossulus par ses contemporains, il n'a presque rien laissé, sans doute parce qu'il se bornait à esquisser le plan de ses discours et qu'il en improvisait les développements. On ne mentionne que deux de ses manuscrits; *Matthæi Bossuli scholia in libri III et V institutionum oratoriarum Quintiliani*, parmi les manuscrits conservés autrefois dans le collége des jésuites à Paris; — *Matth. Bossuli, historici regii, Institutiones dialecticæ, quibus omnis disserendi doctrina, pluribus libris ab Aristotele descripta, complectitur, ab eodem dictatæ, anno* 1584, manuscrit possédé par M. Villenave.

La Croix-du-Maine, p. 125. — Brantôme, *Vies des Capitaines étrangers*, t. II, p. 177. — Andreas Schottus, *Bibliotheca Hispanica*; p. 28. — Bayle, *Dictionnaire critique*. — Du Boulai, *Historia Univ. Parisiensis*, t. VI, p. 962; t. V, p. 731 et 732.

BOSSUT (*Charles*), célèbre géomètre français, né le 11 août 1730, à Tarare près de Lyon, mort le 14 janvier 1814. Il entra de bonne heure au collége des jésuites, où il fit de brillantes études, qu'il continua avec succès sous la surveillance de d'Alembert; plus tard il devait devenir son collaborateur pour la partie mathématique de l'Encyclopédie. L'aptitude de Bossut aux sciences, quelques travaux remarquables le firent nommer à vingt-deux ans examinateur pour l'école du génie de Mézières. En 1762 un beau travail sur la résistance des fluides au mouvement des planètes lui valut un prix de l'Académie des Sciences; deux ans après il obtint une autre couronne pour un mémoire sur l'arrimage des vaisseaux; et enfin l'Académie des Sciences reçut, en 1768, son lauréat au nombre de ses membres. Des ouvrages remarquables pour l'étude des sciences avaient depuis longtemps fixé l'attention sur Bossut, et quelques années avant sa réception à l'Académie le roi avait fondé pour lui, au Louvre, une chaire d'hydrodynamique. Bossut, dès son jeune âge, rendait de grands services à l'instruction, soit par ses nombreux ouvrages, soit par les cours qu'il professait, lorsque survint la révolution; ne voulant pas continuer l'enseignement public, il mena une vie retirée; mais il continua à s'adonner à l'étude avec ardeur. Il fit paraître en 1792 un ouvrage sur la *Mécanique en général* et en 1765 un *Cours complet de mathématiques*.

L'empire tira Bossut de l'obscurité à laquelle il s'était voué volontairement: il fut élu membre de l'Institut, et examinateur à l'École polytechnique. Il remplit longtemps ces diverses fonctions avec une rigoureuse exactitude; et, vers la fin de ses jours, son grand âge ne lui permettant plus de les conserver, on continua cependant à lui payer son traitement en récompense de ses longs services. Ce fut en 1802 que parut son *Essai sur l'histoire des mathématiques*, 2 volumes in-8°; nouvelle édit., 1810; cet ouvrage, traduit

presque aussitôt en anglais et en allemand, fut pour lui une source de dégoûts. Grand nombre d'hommes vivants qu'il avait cités dans son essai élevèrent contre lui de vives récriminations; le chagrin qu'il en ressentit contribua peut-être à le conduire au tombeau. On a aussi de lui un recueil de *Mémoires concernant la navigation, l'astronomie, la physique et l'histoire*; Paris, 1812, in-8°. Enfin, il a donné, une édition (5 vol. in-8°, avec un long et bon discours préliminaire) des œuvres de Pascal, son auteur favori. [*Enc. des g. du m.*]

Arnault, etc., *Biographie nouvelle des Contemporains*. — Delambre, *Éloge de Bossut*, dans *les Mémoires de l'Institut*. (Nouvelle collection). — Quérard, supplément à *la France littéraire*.

* **BOSSUTUS** (*Goswin*), religieux de l'ordre de Cîteaux, chantre, vivait dans la première moitié du treizième siècle, à l'abbaye de Villers. Cette abbaye, dont il ne reste plus que des ruines, était située dans une vallée du Brabant, à trois lieues de la ville de Gembloux. Bossutus avait écrit, en deux livres, une vie d'Arnulphe Cornibaut, frère lai ou convers de l'abbaye de Villers, biographie que François Moschus a pris soin de publier à Arras, en 1600, in-8°. Possevin ainsi que François Sweert (*Athenæ Belgicæ*) attribuent à Bossutus la vie du moine Abundus, de la même abbaye de Villers.

Casim. Oudin, *Comment. de Scriptor. eccles.*, t. III. col. 106-107.

* **BOST** (....), historien et théologien suisse, contemporain. Ministre de l'Évangile à Genève, il a publié : *Histoire générale de l'établissement du Christianisme dans toutes les contrées où il a pénétré depuis le temps de J.-C.*, d'après l'allemand de Blumhardt; Valence, 1838; — *Histoire ancienne et moderne de l'Église des frères de Bohême et de Moravie, depuis son origine jusqu'à nos jours*; Paris, 1844, 2e édition.

Quérard, *la France littéraire*, supplément.

BOSTAR ou **BOSTOR** (Βώστωρ), général carthaginois, vivait dans la première moitié du troisième siècle avant J.-C. Il fut chargé avec Hamilcar et Asdrubal de repousser l'invasion de Régulus, en l'an 256 avant l'ère chrétienne. Mais ces généraux n'étaient pas en mesure de remplir la mission qui leur était confiée : ils furent battus par les Romains, dans les environs de la ville d'Adis. Bostar et ses deux collègues furent faits prisonniers. Diodore ajoute une circonstance dont on a quelque sujet de douter, à savoir que Bostar et Hamilcar furent, après la mort de Régulus, livrés à la famille de ce général, qui les traita avec une telle cruauté que Bostar, en particulier, mourut des suites de ces mauvais traitements.

Polybe, *Hist.*, I, 30; 1790. — Florus, II, 2. — Niebuhr, *Histoire romaine*, III, p. 600. — Diodore, *Fragments*.

BOSTAR, général carthaginois, mort en l'an 240 avant J.-C. Il commandait les troupes mercenaires en Sardaigne lors de la révolte de ces troupes en l'an 240, et il fut tué dans cette occasion avec les Carthaginois sous ses ordres.

Polybe, *Hist.*, I, 79.

BOSTAR, général carthaginois, vivait dans la seconde moitié du troisième siècle avant J.-C. Envoyé en ambassade par Annibal, en l'an 215, vers Philippe, roi de Macédoine, il tomba aux mains des Romains, qui l'emmenèrent prisonnier à Rome. Ce qu'il devint ensuite est resté ignoré. Peut-être ce Bostar fut-il le même qui gouverna Capoue avec Hannon.

Tite-Live, XXIII, 34 et XXVI, 5, 12. — Appien, *Annibal*, 43.

BOSTKAI (*Étienne*), chef hongrois, mort le 28 décembre 1606. Il se mit à la tête des Hongrois révoltés contre Rodolphe II, fut appelé par eux à la souveraineté et par sa conduite aussi sage que courageuse se fit redouter de ses ennemis, et obtint de Rodolphe II lui-même une paix avantageuse et la principauté de Transylvanie, dont le traité de Comore lui confirma la possession.

Moréri, *Dictionnaire historique*.

* **BOSTON** (*Thomas*), théologien presbytérien et hébraïsant écossais, né à Dunse le 17 mars 1676, mort le 20 mai 1732. Il fit une étude particulière des accents de la langue hébraïque. Ses principaux ouvrages sont : *Tractatus etymologicus hebræo-biblicus*; Amsterdam, 1738, in-4°; — *Fourfold state*, 1720; — *Body of divinity*, 3 vol. in-8°.

Chalmers, *Biographical Dictionnary*. — *Memoirs of the life, time and Writings of Thom. Boston*; Édimbourg, 1776, in-8°; ibid., 1813, in-8°.

BOSWELL (*Jacques*), savant écossais, né à Édimbourg en 1740, mort le 19 mai 1795. Il reçut sa première instruction dans sa ville natale, et y commença l'étude du droit, qu'il continua à Glasgow. En 1763 il visita Londres, où il se lia avec Samuel Johnson; puis il se rendit à Utrecht, voyagea en Suisse, en Italie, dans l'île de Corse, où il connut Paoli. Il revint en Écosse en 1766, et y débuta au barreau. Une cause qui fit alors beaucoup de bruit et qui avait trait à une réclamation d'état intentée à la maison de Douglas mit en évidence le talent de Boswell. En 1773 il devint membre du club littéraire de Londres. Il fit ensuite avec Johnson un voyage dans les montagnes d'Écosse et dans les Hébrides. A son retour à Londres, vers 1782, il partagea son temps entre le barreau et les lettres. On a de lui : *Account of Corsicæ, with memoirs of General Paoli*; 1763, in-8°; — *A Journal*; 1785; — c'est la relation de son voyage avec Johnson; *The life of Samuel Johnson*, 2 vol. in-4°; 1790; — Une suite d'*Essais* imprimés vers 1782, sous le titre de *The Hypochondry*, et adressés au peuple anglais. L'ouvrage intitulé *method of study*, que lui attribue Sax, est l'œuvre d'un homonyme, *Jean* Boswell, qui le composa en 1738.

Chalmers, *Biographical Dictionary*. — Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie*. — Sax, *Onomasticon litterarium*, VI.

BOTAL ou **BOTALLI** (*Léonard*), célèbre

médecin piémontais, natif d'Asti, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Après avoir étudié la médecine en Italie sous Lanfranc, Trincavella et Fallopio, il se rendit en France, et devint archiatre de Charles IX, fut attaché en la même qualité au duc d'Alençon et à Henri III, puis à Guillaume, duc de Brabant. Il remit en honneur, à Paris, la pratique de la saignée, presque entièrement abandonnée pour les purgatifs; mais il abusa de son système, et dépassa le but. Ce changement dans la thérapeutique ne s'opéra pas sans résistance : Bonaventure Grangier fit surtout une vive opposition, et la faculté de médecine de Paris condamna la saignée. C'est à Botalli qu'est due la pratique de saigner les femmes enceintes dans les cas de pléthore. C'est lui qui le premier décrivit exactement l'ouverture connue sous le nom de *trou de Botal*, ouverture par laquelle, dans le cœur du fœtus, le sang veineux de l'oreillette droite communique avec le sang artériel de l'oreillette gauche. Cette disposition anatomique, transitoire chez l'homme et permanente chez certains animaux, paraît avoir été connue déjà du temps de Galien. Botal introduisit encore en France les idées sages des Italiens sur les plaies d'armes à feu et le pansement de ces plaies. On a de lui : *Commentarioli duo, alter de medici, alter de ægroti humore*; Lyon, 1565; — *Observatio anatomica de monstruoso rene*; Lyon, 1565; — *Observatio de ossibus inventis inter utrumque cerebri ventriculum*, dans les *Opera omnia* de Botal; — *Observatio de vena arteriarum nutrice*, également dans les *Opera omnia*; — *Admonitio de fungo strangulatori*; Lyon, 1565; — *Ratio incidendæ venæ, cutis scarificandæ et hirudinum applicandarum modus*; Anvers, 1583 et 1655; — *De curatione per sanguinis missionem liber*; Lyon, 1577; Anvers, 1583; — *De catarrho ejusque causis symptomatibus, signis et curatione, commentarius*; Lyon, 1565 et 1577; — *De lue venerea, ejusque curandæ ratione liber*; Paris, 1563 et 1577; — *De curandis vulneribus sclopetorum libellus*; Francfort, 1575; Anvers, 1583. Les œuvres de Botal (*Opera omnia medica et chirurgica*) ont été publiées à Leyde, 1660, in-8° (édition de Horn).

Bayle, *Dictionnaire historique*. — *Biographie médicale*. — Van der Linden, *de Script. med.*

* **BOTELHO** (*Francisco de Moraes*), généalogiste portugais, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *E Origem e progressos da caza de Villa-Flor*; 1680; — *M. S. Nobiliario de familias nobres de Portugal*; 1685, in-fol.; — *Nobiliario que contem arvores de Costado*; 1687, in-fol.

Summario da Bibliotheca Lusitana.

* **BOTELHO DE CAVALHO** (*Miguel*), romancier espagnol, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Outre plusieurs autres écrits composés en dialecte castillan, on a de lui : *el Pastor de Clenasda*; Madrid, 1622, in-8°; — *Filis*, poëme. Ce dernier ouvrage, à la différence des autres, est écrit en langue ordinaire.

Barbosa Machado, *Bibl. Lusitana*, t. III, p. 466. — Ticknor, *History of Spanish litterature*, t. III, p. 47.

* **BOTELHO DE MORAES E VASCONCELLOS** (*Francesco*), poëte et littérateur portugais, natif de Torre de Moncorvo, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il vint en Espagne dès sa première jeunesse, et y écrivit des poëmes, dont quelques-uns ne manquaient pas de mérite, et d'autres ouvrages. On a de lui : *el Nuevo Mundo*, poëme; Barcelone, 1701, in-4° : au jugement de M. Ticknor, c'est une œuvre semée de folles allégories, et qui eut peu de succès, même dans son pays; — *Alfonso, o la fundacion del regno de Portugal*; 1712, 1737 : quoique de plus grande valeur, ce poëme n'eut pas plus de succès que le premier; — *Las Cuevas de Salamanca*; Salamanque, 1734, in-8° : c'est la plus agréable et la mieux écrite des œuvres de Botelho de Moraes; il s'y attaque avec esprit au mauvais goût de certains écrits de son temps, quoiqu'il n'en soit pas lui-même toujours exempt; — *Satyræ cum notis et argumentis*; Salamanque, 1739; — *Loa para la comedia*; Lisbonne, 1739; — *Discurso sobro abusos de Portugal*; ibid., 1752; — *Relaçao de como se ensinam em Salamanca as tres linguas*.

Summario da Bibliotheca Lusitana. — Ticknor, *History of Spanish literature*, III, 200.

BOTELHO ou **BOTELLO** (*Nuno-Alvarez*), navigateur portugais, mort en 1630. A l'époque où les Hollandais disputaient aux Portugais l'empire des mers, il battit les premiers à la tête d'une flotte portugaise avec laquelle il était parti de Lisbonne en 1624. Devenu gouverneur des Indes portugaises en 1628, il alla avec une autre flotte au secours de Malacca, assiégée par le roi d'Achen, dont il détruisit l'armée navale, composée, dit-on, de 236 bâtiments. Malacca lui décerna le titre de *Père de la patrie*. En retournant à Socotora le 26 mars 1630, il rencontra un vaisseau ennemi chargé de poudre; et au moment où il allait monter à l'abordage, il fut pris et écrasé entre les deux navires. C'était une perte d'autant plus regrettable, que Botelho avait déjà réparé dans l'Inde les déprédations de ses compatriotes. Philippe IV, roi d'Espagne, qui était aussi souverain du Portugal, accorda à la veuve de Botelho les revenus de Mozambique, en même temps qu'il lui écrivait que, s'il ne portait déjà le deuil de la reine de Pologne, il eût pris celui de Botelho. Le roi donna au fils de l'amiral le titre de comte de Saint-Miguel.

Souza, *Mémoire historique et généalogique sur les grands de Portugal*.

BOTERO (*Jean*), surnommé *Benisius*, théologien, publiciste et littérateur italien, né en 1540 à Bène, en Piémont; mort à Turin en 1617. D'abord membre de la société des jésuites, il la quitta en 1581, et devint secrétaire de saint Charles Borromée. Après la mort de ce prélat,

il fut envoyé à Paris par le duc, son souverain, en qualité de ministre. De retour en Italie, il entreprit, sur l'invitation de la congrégation *de Propaganda*, un long voyage dans différents pays pour y recueillir des notices sur l'état de la religion chrétienne. En 1599, Charles-Emmanuel le chargea de l'éducation de ses enfants, et le nomma abbé de Saint-Michel de la Chiusa. Ses principaux ouvrages sont : *Joannis Boteri Benensis epistolarum III, ac rev. D. Caroli cardinalis Borromei nomine scriptorum libri duo. Ejusdem epistolarum theologicarum liber*; Paris, 1586, in-8° ; — *Della ragione di Stato libri X*; Milan, 1583 et 1587, in-8° ; — *Delle cause della grandezza delle città*; Venise, 1589, in-4°; Turin, 1596, in-8° : cet ouvrage, qui a eu un grand nombre d'éditions, a été traduit en latin, en allemand, en espagnol et en français ; — *Relazioni universali*; Rome, 1591, in-4°; Venise, 1596, 1605, in-4°; Turin, 1601, in-4° : l'auteur y traite de la situation, des forces de chaque État de l'Europe, des causes de leur grandeur et de leur puissance; — *le Vite de' principi cristiani*; Turin, 1601; in-8°; — *De prædicatore verbi Dei libri V, jussu D. Caroli card. Borromei conscripti*; Paris, 1585, in-8°; — *la Primavera*, poëme en six chants; — *Otium honoratum*, poëme latin.

Bayle, *Dict. hist.* — Niceron, *Mémoires.* — Tiraboschi, *Storia della litteratura italiana.* — Ginguené, *Hist. de la littérature italienne.* — Moréri, *Dictionnaire historique.* — Troya, *Elogio di Giov. Botero Benese, abbate di S. Michele della Chiusa*; Mondovi, 1837, in-8°.

BOTH (*Jean* et *André*), peintres flamands, tous deux nés à Utrecht vers 1610, morts en 1650, l'un à Utrecht et l'autre à Venise. Ils eurent pour maître Abraham Bloemaert. L'union de ces deux frères fut si étroite, qu'ils firent non-seulement leurs études et leurs voyages ensemble, mais même leurs tableaux. Jean s'attacha à la manière du Lorrain, et André à celle de Bamboche. André peignait les figures et les animaux dans les paysages de son frère : l'accord qui régnait entre eux était si parfait, qu'on eût pu dire que leurs ouvrages sortaient de la même main. Ces artistes se distinguèrent principalement par une touche facile, un pinceau moelleux, et un coloris plein de fraîcheur. On voit au musée de Paris deux tableaux de ces peintres : l'un est une *Vue d'Italie, au soleil levant*; et l'autre, un *Défilé*. La galerie de Dresde possède aussi deux paysages de ces excellents artistes.

Descamps, *Hist. des Peintres flamands.* — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.* — De Piles, *Abrégé de la Vie des peintres.*

BOTHAÏS ou **BOTTHÆUS** (Βοτθαῖος), géographe grec. On ignore l'époque où il vécut. Il fut sans doute antérieur même à Hérodote, puisqu'il indique les distances par le nombre des jours et celui des nuits, tandis que le père de l'histoire les évaluait par stades. Bothaïs laissa un périple qui ne nous est point parvenu, mais que mentionne Marcien d'Héraclée. Au rapport de ce dernier, Bothaïs aurait vécu au temps de Scylax de Caryande.

Marcien d'Héraclée, *Périple.* — Hudson, *Geogr. minores.* — Smith, *Dictionary of Roman and Greek Biography.*

BOTHWELL. *Voy.* MARIE STUART.

BOTHWIDI (*Jean*), théologien suédois, mort le 25 novembre 1635. Il fut attaché à la cour du roi Gustave-Adolphe comme prédicateur, et il suivit ce prince dans toutes ses campagnes. Il devint évêque de Linköping en 1630. Rappelé en Allemagne l'année suivante, et chargé par le roi de diriger les affaires ecclésiastiques, il organisa un consistoire dans les provinces de Minden et de Magdebourg. On a de lui, entre autres ouvrages : *Utrum Moscovitæ sint christiani*; Stockholm, 1620.

Witte, *Diarium Biographicum.*

BOTIN (*Anders* DE), historien suédois, né en 1724, mort en 1790. Ses travaux lui valurent de nombreux titres honorifiques, entre autres celui de conseiller du roi. Il fut aussi membre de l'Académie des sciences de Stockholm et de plusieurs Académies étrangères. On a de lui : *Om Svenska-hemman*; Stockholm, 1755 : ouvrage qui traite de l'assiette de la propriété territoriale en Suède; — *Utkast til Svenska Solkers Historia* (Histoire de la nation suédoise, depuis l'origine de la monarchie jusqu'au règne de Gustave Ier); Stockholm, 1757-1764, et 1789-1792. On doit encore à Botin une *Vie de Birger*, et des *Observations sur la langue* suédoise.

Gezelius, *Biograph. Lex.* — Ersch et Gruber, *Allgemen. Encyclopædie.*

BOTON (*Pierre*), poëte français du seizième siècle. On n'a d'autres renseignements sur son compte que ceux qu'il donne lui-même. Né à Mâcon, il y occupa un emploi dans la magistrature; et il était fort jeune lorsqu'il écrivit un recueil de vers publié à Paris en 1573, sous le titre de : *Camille, ensemble les resveries et discours d'un amant désespéré* : cinq élégies d'un style pompeux et emphatique, mais où se rencontrent quelques traits d'un sentiment touchant et vrai, sont adressées à une belle, du nom de Camille. *Les Resveries* retracent, en vers et en prose, une vision où l'auteur s'entretient avec des personnages imaginaires, qui emploient un langage obscur et quintessencié. Boton s'engagea à renoncer à la poésie ; il tint parole, mais il ne cessa pas d'écrire : les événements du jour excitèrent sa verve ; il fit imprimer divers ouvrages, tels que *le Triomphe de la liberté royale* et *la Prise de Beaune*, 1595; — *les Trois Visions de Childéric, quatrième roy de France*, 1595; — *le Discours de la Vertu et de la Fortune de la France*, 1598. Il se montre dans ces écrits partisan très-zélé de Henri IV. G. B.

Violet-le-Duc, *Bibliothèque poétique*, t. I, p. 247.

BOTT ou **BODT** (*Jean* DE), architecte français, né en 1670, mort à Dresde en 1745. Forcé de quitter sa patrie après la révocation de l'édit de Nantes, il alla chercher un asile en Hollande,

puis en Prusse, où il fut chargé par le roi Frédéric Ier de construire l'arsenal de Berlin, qui passe pour l'un des plus beaux édifices de l'Allemagne. De Bott dirigea ensuite, sous le règne de Frédéric-Guillaume, la construction des fortifications de Wesel.

Quatremère de Quincy, *Dict. hist. d'architecture.* — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

BOTT (*Thomas*), théologien anglican, né à Derby en 1688, mort en 1754. Élevé par des dissidents, il fut d'abord lui-même dissident; mais il quitta ce parti pour rentrer dans l'Église anglicane. Il y reçut les ordres, et fut successivement recteur de différentes paroisses du comté de Norfolk. On a de lui : *the Pence and Happiness of this world, the immediate design of christianity*; Londres, 1724, in-8°; — *the Principal and peculiar notion advanced in a late book intitled « The religion of nature delineated, considered and refuted;* » ibid., 1725, in-8°; — *Morality, founded in the reason of things, and the ground of revelation*; ibid., 1730, in-8°; — *the Nature and design of christianity farther, considered in a discourse on the simplicity and reasonableness of the christian institution;* ibid., 1730, in-8°; — *Remarks upon Dr. Butlers sixt chapter of the analogy of religion, concerning necessity;* ibid., 1738, in-8°; — *An answer to the rev. Mr. Warburton's divine legation of Moses in three books*; ibid., 1743, in-8° : c'est l'ouvrage le plus important et le plus savant de l'auteur; — quelques sermons et quelques autres écrits de controverse.

Biographia Britannica. — Rose, *New Biographical Dictionary.*

* **BOTTA** (*Auguste*), humaniste italien, natif de Rove-Scallo, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il publia : *Tibulli, Propertii, Ovidii flores locupletissime aucti*; Lyon, 1547 : c'est l'œuvre de Mormelius revue et augmentée; — *Vocum aliquot ineptarum catorthosis*; Pavie, 1542. Cet ouvrage, mentionné dans le Catalogue de la Bibliothèque imp. de Paris, n'était connu ni d'Argelati ni de Mazzuchelli.

Catalogue de la Bibliothèque imp. de Paris. — Argellati, *Bibliotheca Script. Mediolan.* — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

BOTTA (*Charles-Joseph-Guillaume*), historien et médecin italien, né le 6 novembre 1766 à Saint-George, en Piémont; mort le 10 août 1837. Il fit ses études à Turin, s'attacha particulièrement à l'anatomie et à la botanique, et fut reçu docteur en médecine à l'époque où la révolution française commençait. Des idées hardies et nouvelles agitaient les esprits; Botta les adopta, et ne s'en cacha pas : aussi fut-il arrêté en 1792, par ordre du roi de Sardaigne. Rendu à la liberté en 1794, il vint en France pour retourner bientôt dans son pays avec l'armée d'Italie, à laquelle il fut attaché en qualité de médecin. Auteur d'un projet de gouvernement pour la Lombardie, désigné par le général Bonaparte pour faire partie de la division envoyée, en l'an VI, dans les îles du Levant, il fut nommé ensuite par le général Joubert l'un des membres du gouvernement provisoire du Piémont. Quand les Russes envahirent l'Italie en 1799, il chercha de nouveau un refuge en France. Après la bataille de Marengo, il fut membre de la *consulta* du Piémont; et lors de la réunion de ce pays à la France, en 1803, le département de la Doire le nomma député au corps législatif. Le régime impérial ne trouva pas en lui un approbateur aveugle : il lui arriva de blâmer quelques mesures despotiques; aussi, ayant été proposé pour la questure, son nom fut effacé par l'empereur. En 1814 il cessa de faire partie du corps législatif; il avait voté pour la déchéance.

Là s'arrête sa carrière politique. Nommé dans les Cent-Jours recteur de l'académie de Nancy, il eut pendant les premières années de la restauration le même titre à l'académie de Rouen. Comme littérateur, sa place est marquée parmi les plus célèbres italiens de l'époque. Il s'est distingué parmi ceux qui ont voulu rajeunir et raviver la langue italienne, en la retrempant aux sources d'où elle est sortie, en lui redonnant ces tours énergiques et naïfs qu'on admire dans les prosateurs du seizième siècle. Cette réaction contre le système qui depuis deux siècles tendait à *franciser* l'idiome de Dante et de Machiavel, se manifesta hardie et complète dans l'*Histoire d'Amérique*, publiée en 1809. Son *Histoire d'Italie depuis* 1789 *jusqu'en* 1814, publiée en 1826, offre le même caractère de style. L'auteur y traite un peu sévèrement l'invasion et l'influence françaises : il ne leur pardonne pas de n'avoir pas réalisé pour l'Italie toutes les espérances qu'elles avaient fait naître. Botta nourrissait depuis longtemps le désir de continuer Guicciardini : ce travail si important (*Storia dell' Italia*) a été publié en 1834. On y retrouve toutes les qualités dont l'écrivain avait déjà fait preuve : une grande clarté dans la narration, une manière sage et juste d'apprécier les faits, et ce beau style auquel on ne pourrait reprocher que d'être trop exactement copié sur celui de Guicciardini. L'ouvrage de ce dernier a été réimprimé en même temps que cette continuation, qui comprend aussi l'histoire de 1789 à 1814, précédemment publiée. Outre ces ouvrages, on a de Botta : une *Description de l'île de Corfou*, 2 volumes in-8°, 1799; — une *traduction* italienne (1801) de l'ouvrage de Born, intitulé *Joan. Physiophili specimen monacologiæ*; Turin, 1801, in-8°; — *Dissert. sur la doctrine de Brown*, 1799, in-8°; — *Souvenir d'un voyage en Dalmatie;* Turin, 1802, in-8°; — *Mémoire sur la nature des tons et des sons*, 1803; — *Précis historique de la maison de Savoie;* Paris, 1802, in-8°; — *il Camillo, o Vejo conquistata*, poëme en 12 chants, 1816, où l'on trouve une versification noble et d'énergiques beautés. [*Enc. des g. du m.*]

Tipaldo, *Biografia degl' Italiani illustri*. — Quérard, *la France littéraire*. — *Biographie des hommes vivants*. — Rabbe, *Biographie des Contemporains*. — *Biographie nouvelle des Contemporains*.

* **BOTTA** (*Paul-Émile*), archéologue français, fils du précédent, naquit vers le commencement de notre siècle. Il embrassa la carrière diplomatique, et fut successivement consul à Alexandrie et à Mossoul. Il remplit diverses missions archéologiques, et enrichit les collections publiques d'un grand nombre d'objets précieux. Le cabinet des antiques lui doit, entre autres, un bas-relief en bois des tombeaux de Penticopée, et une partie des magnifiques monuments parthiques et persans retirés, en 1844, des prétendues *ruines de Ninive* (fouilles de Khorsabad), est aujourd'hui déposée au musée, dit *Assyrien*, du Louvre. Ces fouilles ont été continuées récemment dans d'autres localités (voisines de la rive gauche du Tigre) par l'Anglais Layard.

Journal des Débats, 16 et 20 déc. 1844. — *L'Assyrie, la Chaldée, la Babylonie*, de F. Hœfer, dans la collection de *l'Univers* publ. par MM. Firmin Didot.

BOTTA-ADORNO (*Alexandre*), poëte italien, natif de Pavie, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il composa des poésies légères, dont plusieurs ont été imprimées dans différents recueils du temps, surtout dans la première partie des *Rime scelte di poeti illustri de' nostri tempi*; Lucques, 1719. Muratori lui a dédié son livre *Della perfetta Poesia*.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Muratori, *Della perfetta Poesia italiana*; Modène, 1706.

BOTTA-ADORNO (*Antonietto*), homme d'État et général italien, né à Pavie vers 1688, mort le 30 décembre 1774. Épris dès sa jeunesse de la gloire des armes, il fut élevé à l'école du prince Eugène, et mérita de bonne heure les éloges de ce général. Il se distingua plus d'une fois à la tête des armées autrichiennes en Flandre, en Hongrie et en Italie: c'est ainsi que, le 10 août 1746, il battit au-dessus du Tidon l'armée franco-espagnole; et lorsque Gênes fut prise par les Autrichiens, il fut nommé gouverneur de cette ville. La maison d'Autriche lui confia plusieurs ambassades, dont il s'acquitta très-habilement. Aussi reçut-il de la cour de Vienne les témoignages de la plus grande satisfaction comme homme de guerre et comme homme d'État. Il fut maréchal des armées de l'Empire et commissaire impérial en Italie.

Componimenti degli accademici in morte del marchese Antonietto Botta Adorno; Parme, 1775, in-4°. — Botta, *Storia d'Italia*.

* **BOTTALINI** (*Jean-Baptiste*), poëte italien, natif de Brescia, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il laissa : *la Venere travestita, dramma per musica*; Brescia, 1678; — *il Roderico, dramma*; ibid., 1684; — *Iarba impazzita, dramma*; ibid., 1687; — *Relazione dei funerali fatti al sign. Franc. Benzon, podestà*; ibid., 1706.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BOTTALLA (*Jean-Marie*), peintre de l'école génoise, né à Savone en 1613, mort à Milan en 1644. Il étudia à Rome sous Pierre de Cortone; mais sa prédilection pour Raphaël lui fit donner par son protecteur, le cardinal Sacchetti, le surnom de *Rafaellino*, sous lequel il est quelquefois désigné. Il aida son maître dans ses travaux au palais Barberini, et exécuta à Gênes et à Rome des peintures importantes, dans lesquelles il n'imita pas tellement Pierre de Cortone qu'il ne se rapproche beaucoup d'Annibal Carrache. Une de ses meilleures fresques, et son dernier ouvrage, est un plafond du palais Negroni à Gênes. Cette composition représentant Apollon et Marsyas, restée inachevée par la mort prématurée de son auteur, fut terminée par Assaretto.

E. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*.

BOTTANI (*Joseph*), peintre italien, né à Crémone en 1717, mort à Mantoue en 1784. Il avait appris les éléments de la peinture à Florence, sous Meucci et Puglieschi; il alla ensuite à Rome étudier les maîtres, sous la direction de Masucci. Revenu dans sa patrie vers 1745, il contribua par son exemple et ses enseignements à relever l'école de Crémone. En 1769, il fut nommé professeur et directeur de l'Académie de Mantoue, où il passa le reste de sa vie. Pour le paysage, il avait pris pour modèle le Poussin; pour la figure, il imita C. Maratta. Le musée de Milan, outre le portrait de Bottani peint par lui-même, conserve son meilleur ouvrage, *les Adieux de sainte Paule à sa famille*, tableau qui suffirait à sa gloire, et qu'il avait peint pour l'église de Saint-Côme et Saint-Damien. Un autre portrait de Bottani fait partie de la collection de Florence.

E. B—N.

Lanzi, *Storia pittorica*.— Ticozzi, *Dizionario*.

* **BOTTARELLI** (*Jean-Waspert*), poëte italien, natif de Florence, du dix-huitième siècle. Il séjourna quelque temps à Londres, et publia : *Del Canzionere d'Orazio ode XII, messe in musica da' più renomati Professori Inglesi*; Londres, 1757, in-fol.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

BOTTARI (*Jean-Gaëtan*), savant prélat italien, né à Florence le 15 janvier 1689, mort à Rome le 3 juin 1775. Dès l'âge de dix ans, il étudia la littérature ancienne et l'éloquence sous Antoine-Marie Biscioni, avec lequel il se lia d'une amitié étroite. Il l'aida même, en plus d'une occasion, dans ses travaux. Il s'appliqua ensuite à l'étude de la langue grecque, des mathématiques, de la philosophie et de la théologie. Son génie et l'étendue de ses connaissances agrandirent sa réputation. Il se fit surtout remarquer par sa finesse et la pureté de son langage. L'Académie della Crusca le reçut dans son sein, et lui confia la réimpression de son grand Dictionnaire. Bottari s'associa dans cette laborieuse entreprise le marquis Andrea Alamanni et Rosso Martini. Ce vaste travail dura plusieurs années, et parut enfin, au grand avantage de la langue

italienne. Il eut ensuite la direction de l'imprimerie du grand-duc de Toscane, d'où sortirent plusieurs ouvrages dont il soigna les éditions. A Rome, où il vint s'établir en 1730, il devint chanoine, professeur d'histoire ecclésiastique et de controverse au collége de la Sapience, et prélat du palais. Peu de temps après, il eut une grande part au travail du savant géomètre Manfredi, pour lever les plans et prendre le nivellement du Tibre depuis Pérouse jusqu'à l'embouchure de la Nera, et pour faire la même opération sur le Teverone. Nommé par Clément XII custode de la bibliothèque du Vatican, il y fit disposer un cabinet de médailles, qui fut, selon la volonté du pape, une partie essentielle de la bibliothèque. Le pontife étant mort, Bottari entra dans le conclave le 6 février 1740, avec le cardinal Néri Corsini. Il y termina l'édition du *Virgile* du Vatican, à laquelle il joignit une préface, les différentes versions et des notes savantes. Benoît XIV fut élu; et comme depuis longtemps il était l'ami de Bottari, il lui donna le canonicat de Sainte-Marie Transtévérine, et voulut absolument l'avoir près de lui dans son palais, en qualité d'aumônier particulier. On peut voir dans Mazzuchelli la liste des ouvrages dont Bottari fut l'auteur ou l'éditeur. Voici les principaux : *Lezioni tre sopra il Tremuoto*; Rome, 1733, 1748, in-8°; — *Del Museo Capitolino, tomo primo, contenente imagini di Uomini illustri*; ibid., 1741, in-fol.; — le tome II est en latin : *Musei Capitolini tomus secundus, Augustorum et Augustanarum hermas continens, cum observationibus italice primum, nunc latine editis*; ibid., 1750, in-fol; — *Sculture e pitture sacre estratte da cimeteri di Roma, etc., nuovamente date in luce colle spiegazioni*; tome Ier, ibid., 1737, in-fol.; t. II, ibid., 1747; t. III, ibid., 1753, in-fol : c'est l'ouvrage *Roma subterranea*, d'Antoine Bosio, entièrement refait; — *Lezioni sopra il Boccacio*, dont deux ont été imprimées dans l'*Histoire du Décaméron* de Manni; les autres sont restées inédites; — *Lezioni due sopra Tito Livio che narra vari prodigi*, insérées dans le Ier volume des *Memorie di varia erudizione della Società Colombaria fiorentina*; Florence, 1747, in-4°; — *Dissertazione sopra la commedia di Dante, in cui si esanima se fosse sua o presa da altri l' invenzione del suo poema*, imprimée dans la *Deca di Simbole, aggiunte alla deca del proposto Gori*; Rome, 1753, in-4°; — *Dialoghi sopra le tre arti del disegno*; Lucques, 1754, in-4°; — *le Novelle di Franco Sacchetti, cittadino fiorentino*, précédées d'une vie de l'auteur; Florence, 1724, in-8°; — *l' Ercolano, dialogo di M. Benedetto Varchi*, avec une préface qui contient la vie de B. Varchi; ibid., 1730, in-4°; — *Antiquissimi Virgiliani codicis fragmenta, et picturæ ex Vaticana Bibliotheca ad priscas imaginum formas a Petro Sancto-Bartolo incisæ*, avec une savante préface; Rome, 1741, in-fol.; — *Lettere di F. Guitton d'Arezzo, con le note*; ibid., 1745, in-4° : l'épître dédicatoire, la préface et les notes rendent cette édition très-précieuse; — *Descrizione del palazzo apostolico Vaticano, opera postuma di Agostino Taia, revista ed accresciuta*; ibid., 1750, in-12; — *Raccolta di lettere sulla Pittura, Scultura e Architettura, scritte da' più celebri professori che in dette arti fiorirono dal secolo 15 al 17*; ibid., t. Ier, 1754; t. II, 1757; t. III, 1759, in-4°; — *Vite de' più eccellenti Pittori, Scultori e Architetti, scritte da Georgio Vasari, corrette da molti errori e illustrate con note*; ibid., t. I et II, 1750; t. III, 1760, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Grazzini, *Elogio di M. Giov.-Gaet. Bottari*; Florence, 1818, in-8°. — Sax, *Onomasticon litterarium*, VI.

BOTTAZZO (*Jean-Jacques*), poëte italien, natif de Monte-Castello, et non de Casal, comme le prétend Mazzuchelli, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *Dialoghi marittimi di Bottazzo, ed alcune Rime marittime di Niccolo Franco e d'altri diversi spiriti dell' Accademia degli Argonauti*; Mantoue, 1547. Ces dialogues, au nombre de trois, portent : le premier sur la géographie, le second sur les vents, le troisième sur la sphère. Le reste du volume est consacré aux poésies maritimes de Niccolo Franco et de quelques autres académiciens. L'Académie des Argonautes de Casal du Montferrat s'appliquait alors au genre *marinesco*, c'est-à-dire relatif à la mer et à la navigation. « Les noms académiques des Argonautes, dit M. Ginguené, étaient Tiphys, Oronte, Canope, Nausithée, Palinure, Amycla. Les discours, les dialogues, les poésies ne traitaient que d'objets analogues au titre de l'Académie. »

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Ginguené, *Histoire littéraire de l'Italie*, t. VII.

BOTTÉE DE BOUFFÉE (*Claude*), d'une ancienne famille de Picardie, capitaine au régiment royal de la Fère, chevalier de l'ordre de Saint-Louis, et fils d'un colonel du régiment Royal-Vendôme, publia des *Études militaires contenant l'exercice de l'Infanterie*; Paris, 1750, 2 vol. in-12, avec figures. Cet ouvrage, dédié à Louis XV, eut assez de succès pour faire complétement abandonner aux soldats la pique pour le mousquet.

BOTTÉE DE TOULMON (*Jean-Joseph-Auguste*), administrateur général des poudres et salpêtres, fils d'un conseiller du roi de la même famille que le précédent, né à Laon en 1764, mort en 1816. Il entra en 1783, comme élève, aux poudres et salpêtres, et fut admis en 1785 à l'École pratique d'Essonne. Après divers emplois exercés à Orléans, Besançon et Clermont-Ferrand, il se trouva en 1789 commissaire en titre à Saint-Chamas. Pendant la terreur, plusieurs personnes de cette ville lui durent la vie; il sauva par son calme et son énergie la poudrerie, dont cherchait à s'emparer un détachement de

l'armée royale, alors maîtresse de cette localité. Bottée de Toulmon, obligé de se déguiser, rejoignit l'armée de la république, où il servit en qualité d'aide de camp. C'est alors qu'il fit connaissance avec Bonaparte. En 1794, un décret de la convention avait fait passer la régie des poudres et salpêtres sous l'autorité de la commission des armes et poudres, qui relevait elle-même directement du comité de salut public. La destruction des établissements de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés et de Grenelle obligea l'administration à en créer de nouveaux. Bottée de Toulmon, nommé inspecteur général, fut chargé de désigner les points les plus convenables pour l'établissement de quatre nouvelles poudreries; il reçut en outre la direction supérieure d'une École centrale des poudres et salpêtres, que la convention venait de fonder à Paris. En 1798, il remplaça d'abord provisoirement, puis définitivement, l'administrateur général Champy, qui faisait partie de l'expédition d'Égypte. En 1812, il fut chargé, par le ministre de la guerre, de l'instruction de l'École polytechnique pour les poudres, avec le titre d'officier supérieur des services publics, siégeant au conseil de perfectionnement de l'École. Durant la campagne de France, il eut à exécuter un projet qu'avait conçu Napoléon, d'établir une poudrerie à Maromme, près de Rouen; mais la chute de l'empire ne permit pas l'achèvement de ce projet. Doué d'un caractère entreprenant et d'une imagination vive, il inventa plusieurs instruments propres à l'art du salpêtrier, entre autres une *éprouvette hydrostatique* pour déterminer la force explosive de la poudre. On a de lui : *Observations sur les salpêtres et poudres*; Paris, 1790; — *Art de fabriquer la poudre à canon*, in-8°, avec atlas, 1812, en collaboration avec Briffault; — *Art du Salpêtrier*, 1813, in-8°.

Documents communiqués.

*BOTTÉE DE TOULMON (*Auguste*), musicographe français, fils du précédent, naquit à Paris en 1797, et mourut dans la même ville en 1850. Il renonça à la carrière du barreau, qu'il avait d'abord embrassée, pour se livrer aux études musicales. Il fut élève de Desvignes, Cherubini, Reicha, et d'autres maîtres célèbres; il écrivit un oratorio de la Passion, plusieurs messes qui eurent du succès, et fut nommé, en 1831, bibliothécaire du Conservatoire de musique. C'est lui qui fit de la bibliothèque de cet établissement ce qu'elle est maintenant. Il entreprit, à ses frais, plusieurs voyages en Allemagne et en Italie à différentes époques, pour y recueillir les ouvrages des anciens maîtres qui n'existaient pas en France. Enfin, il allait attacher son nom à une publication qu'il regardait, à juste titre, comme très-importante pour l'histoire de la musique (Recueil de Documents inédits de l'art musical en France, du treizième au dix-septième siècle, recueil qui aurait compris les messes de *l'Homme armé* et celles de *Beata Virgine*) lorsque sa mort interrompit ce travail, et laissa inachevé un monument si précieux. Ce projet avait obtenu l'assentiment du comité historique des arts et monuments, et le ministre de l'instruction publique en avait décidé l'impression. Les matériaux de cet ouvrage existent en manuscrits, ainsi qu'une traduction de la musique moderne de Kisswetter. Botté de Toulmon fit partie d'un grand nombre de sociétés savantes, françaises et étrangères.

On a de lui : *Discours sur la question : Faire l'histoire de l'art musical depuis l'ère chrétienne jusqu'à nos jours*; prononcé au Congrès historique, 1835; — *De la Chanson musicale en France au moyen âge*, 1836; — *Notice bibliographique sur les travaux de Gui d'Arezzo*, 1837; — *Mémoire sur les puys de musique en France au quinzième et seizième siècle*, ou *Des puys de palinodes au moyen âge en général, et des puys de musique en particulier*, 1838; — *des Instruments de musique en usage dans le moyen âge*, 1838; — *Sur la restauration des anciens jeux d'Orgue*, 1839; — *Instructions du comité historique des arts et monuments : musique*, 1839 (c'est le premier cahier des instructions publiées par ce comité); — *Observations sur les moyens de restaurer la musique religieuse dans les églises de Paris*, 1841; — *Lettre adressée à M. le Président de la sous-commission musicale des chants religieux et historiques*, 1845 (sous-commission créée sous le ministère de M. de Salvandy); — beaucoup d'autres travaux insérés dans différents recueils. X.

Documents communiqués.

*BOTTEFANGO ou BOTIFANGA (*Jules-César*), artiste et polygraphe italien, natif d'Orvieto, mort en 1626. Homme ingénieux, il jouait de tous les instruments de musique, les fabriquait lui-même, peignait très-bien, et travaillait merveilleusement en broderie. Il pouvait, dit-on, exercer toutes les professions, pratiquer tous les arts, sans les avoir jamais appris. Il a laissé plusieurs ouvrages en prose et en vers, sur le droit et sur la théologie. Les principaux sont : *Corporale sacratissimo d'Orvieto*, poëme; — *De l'art de reconnaître les écritures par la comparaison*.

Vict. de Rossi (*Erythræus*), *Pinacotheca*. — Ghilini, *Teatro d'uomini letterati*. — Moréri, *Dict. hist.*

*BOTTER (*Henri*), médecin hollandais, natif d'Amersfort, vivait dans le commencement du dix-septième siècle. Après avoir été successivement médecin de l'archevêque de Cologne, du duc de Juliers et du landgrave de Hesse, il obtint une chaire dans l'université de Marbourg. On a de lui : *de Expurgatione empyematis epistola*, insérée dans les Observations recueillies par George Horts; Ulm, 1621, in-4°; — *Epistola de Scorbuto*; Lubeck, 1646, in-4°.

Van der Linden, *De Script. med.* — *Biographie médicale.*

*BOTTEX (*Alexandre*), médecin français

contemporain. Médecin de l'hospice des aliénés de Lyon, et correspondant de la Société de phrénologie, il a publié : *Rapport sur le choléra-morbus de Paris*; Lyon, 1832; — *De la nature et du traitement de la syphilis*, rapport fait à la Société de médecine de Lyon le 16 novembre 1835; Lyon, 1836; — *Du siége et de la nature des maladies mentales*; Lyon, 1833; — *Essai sur les hallucinations*; Lyon, 1836; — *De la médecine légale des aliénés dans ses rapports avec la législation criminelle*; Paris, 1838.

Quérard, *Suppl. à la France littéraire*.

* **BOTTI**, en latin *Bottis* (*Jacques-Anellus*), jurisconsulte italien, natif de Naples, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *Additiones ad Libros Decretalium*; Venise, 1588; — *ad Opera Nicolai de Tudeschis*; ibid., 1591; — *ad Lecturas Bartoli de Saxoferrato*, 1596 et 1602, et dans les *Lectures* de Bartole; — *Consuetudines Neapolitanæ, cum glossa Napodani, Camilli Salerni, Vincent. de Franchis*; Naples, 1675 et 1677.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **BOTTI** (*Gaudenzio*), peintre, né à Brescia en 1698, mort en 1775. Il prit pour modèle Berghem, dont il s'efforça d'imiter dans ses paysages le coloris rigoureux. Plus tard, il se mit à peindre des cuisines éclairées par le feu ou par la lueur d'une chandelle, et dans ce nouveau genre il arriva à un degré de perfection tel, que ses œuvres peuvent être confondues avec les tableaux flamands les plus étudiés. Jouissant d'une honnête aisance, Botti ne demandait jamais d'argent, et se contentait des cadeaux qu'on voulait bien lui faire. A l'âge de soixante-sept ans, il mourut subitement, le pinceau à la main, et fut enterré à Saint-Dominique dans la sépulture de sa famille, une des plus distinguées de Brescia. E. B—N.

Orlandi, *Abbecedario*.

* **BOTTICELLI** (*Sandro* ou *Alessandro*), peintre, né à Florence en 1437, mort en 1515. Son nom de famille était *Filipepi*, et il emprunta celui sous lequel il était connu à un orfévre habile chez lequel il travailla d'abord comme apprenti. Son père ayant cessé de s'opposer à sa vocation pour la peinture, il entra dans l'atelier de Filippo Lippi, dont il devint bientôt l'élève favori. La plus ancienne fresque qu'il ait laissée est un *Saint Augustin en extase* dans l'église *d'Ognissanti*, à Florence. Cette peinture, ainsi qu'un *Saint Dominique* du Ghirlandajo, a été enlevée en 1564 du transept qui fut démoli, et placée sur la muraille de droite de l'église, entre deux autels où on la voit aujourd'hui. Cette fresque très-bien réussie, et surtout un grand nombre de tableaux, ayant mis Botticelli en réputation, Sixte IV l'appela à Rome, et lui donna la surintendance des peintures qu'il faisait exécuter dans sa chapelle du Vatican. Sandro y exécuta ses plus importants ouvrages; outre quelques figures de papes dans des niches, il y peignit trois grandes fresques : *Moïse tuant l'Égyptien*; — *le Châtiment de Coré, Datan et Abiron*, composition dans laquelle il a introduit divers morceaux d'architecture romaine, dont le moindre défaut est de ne convenir ni au temps ni au pays; — enfin, *la Tentation de J.-C. dans le désert et sur le pinacle du Temple*. Botticelli a fait du temple un édifice majestueux, mais d'architecture ogivale, et il a rempli le portique d'une foule de petites figures.

Dans ces fresques Botticelli Sandro avait déployé une grande vivacité d'imagination, une remarquable habileté de dessin, et leur succès fut tel que Pie IV combla de bienfaits leur auteur; malheureusement le désordre de l'artiste eut bientôt dissipé ses richesses, et il revint à Florence plus pauvre qu'il n'en était parti. Abandonnant presque entièrement la peinture, qui lui assurait une position honorable et indépendante, il devint un des plus zélés partisans de Savonarole; et, tout occupé d'une stérile polémique, d'un commentaire sur le Dante et d'autres travaux littéraires aussi inutiles, il tomba bientôt dans une profonde misère; et il serait mort de faim sans les secours de quelques amis, et surtout sans la protection de Laurent de Médicis. Accablé d'infirmités, marchant à l'aide de béquilles, il traîna cependant sa triste existence jusqu'à l'âge de soixante-dix-huit ans : il fut enterré dans l'église *d'Ognissanti*.

Si Botticelli eût su joindre à un génie véritable un peu plus de jugement, de tenue et de fixité d'esprit, il eût, sans aucun doute, occupé une place des plus honorables dans l'histoire de l'art. Il excella surtout dans les scènes de petite proportion que nous appelons aujourd'hui des tableaux de genre, et il s'y rapprocha beaucoup du Mantegna. Le musée de Florence possède de ce maître deux belles *Madones*, deux *Traits de l'histoire de Judith*, et *la Calomnie d'Apelle*. Nous voyons de lui, à Munich, *le Christ mort, avec la Vierge, saint Pierre, saint Paul et saint Jérôme*; au musée de Dresde, une *Tête du Sauveur*, et un *Buste de saint Jean-Baptiste*; au Louvre enfin, une *Madone* et une *Sainte Famille*. E. BRETON.

Vasari, *Vite*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*. — *Catalogues de Florence, Munich, Dresde et Paris*.

* **BOTTIGLIERO** ou **BOTTILIERIUS** (*Charles-Antoine*), jurisconsulte italien, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *de Successionibus ab intestato*; — *Dissertationes cum decisionibus supremorum tribunalium regni Neapolitani*; Naples, 1670.

Toppi, *Biblioteca Napoletana*.

* **BOTTIN** (*Sébastien*), statisticien français, né à Grimonville, mort en 1853. D'abord prêtre, il fut relevé de ses vœux, par une décision pontificale, le 14 février 1804, devint secrétaire général de la préfecture du Nord, puis membre de la chambre des représentants dans les Cent-

Jours. On a de lui : *Annuaire statistique du département du Nord;* Lille, 1803-1815; — *Éloge funèbre des citoyens Bonnier et Roberjot, plénipotentiaires de la république française*, etc., avec des notes historiques sur cet événement; Strasbourg, 1799; — *le Livre d'honneur de l'industrie française;* Paris, 1820 : cet ouvrage comprend l'énumération des récompenses accordées à l'industrie dans les années 1798, 1801, 1802, 1806, 1819; — *Sur la distillation des pommes de terre dans les anciens départements de la rive gauche du Rhin*, etc.; Paris, 1818; — *Mélanges d'archéologie;* Paris, 1831; — *Tableau statistique de toutes les foires de la France;* Paris, 1844; — *Almanach Bottin du commerce de Paris, des départements*, etc.; Paris, Bottin. Cet almanach, commencé par J. Delatynna, a été continué jusqu'à ce jour par Bottin.

Quérard, *la France littér.*, et suppl. au même ouvrage. — Arnault, etc., *Biogr. nouvelle des Contemporains.*

BOTTONE ou **BOTHON** (*Jacques-Hugues-Vincent-Emmanuel-Marie*, comte DE CASTELLAMONTE), magistrat et jurisconsulte, nationalisé Français, et d'origine piémontaise, né à Castellamonte en 1753, mort le 13 mars 1828. Fils du comte Ascanus, ministre du roi Victor-Amédée, il fut élevé avec soin. A dix-sept ans il était docteur en droit, et à vingt ans il publia un *Essai sur la politique et la législation des Romains*, attribué à Beccaria; ce qui témoigne assez du mérite de l'œuvre. En 1775, Bottoni fut nommé procureur général près la chambre des comptes de Pavie et sénateur. Après avoir été intendant général en Sardaigne, il revint exercer les mêmes fonctions en Savoie; et lorsque ce dernier pays passa sous la domination française, il fut nommé *contador*, c'est-à-dire intendant général de la solde à Turin. Il fut ensuite membre du gouvernement provisoire du Piémont, lorsque le roi de Sardaigne se retira dans cette île. Après la réunion du Piémont à la France, il fut nommé premier président de la cour d'appel, et, le 7 mai 1806, conseiller à la cour de cassation, puis comte de l'empire. On a de lui, entre autres écrits : *le Piémont et sa législation*, dans le *Répertoire de Merlin*, éd. 1812.

Arnault, de Jouy, etc., *Biographie nouvelle des Contemporains.* — Merlin, *Répertoire de Jurisprudence.*

BOTTONI (*Albert*), médecin italien, natif de Padoue, mort en 1596. Après avoir enseigné la logique dans sa ville natale, il y obtint, en 1555, une chaire de médecine. On a de lui : *De Vita conservanda;* Padoue, 1582, in-12; — *De Morbis muliebribus;* ibid., 1585, in-4°; Bâle, 1586, in-4°; Venise, 1588, in-4°; — *Consilia medica*, insérés dans la collection des *Consilia medicinalia* de Joseph Lautenbach; Francfort, 1605, in-4°; — *De Modo discurrendi circa morbos, eosdemque curandi tractatus;* ibid., 1607, in-12. Il existe une édition de cet ouvrage, intitulée *Methodi medicinales duæ, in quibus legitima medendi ratio traditur;* ibid., 1695, in-8°.

Tomasini, *Elogia.* — Von der Linden, *De Scriptoribus medicis.* — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana.*

BOTTONI (*Dominique*), médecin italien, né à Leontini, en Sicile, le 6 octobre 1641, mort en 1731. Il exerça à Messine et à Naples, et fut le médecin des personnages les plus considérables de ces villes. Il est le premier médecin sicilien qui ait été reçu dans la Société royale de Londres. On a de lui : *Pyrologia topographica, id est, de Igne dissertatio juxta loca, cum eorum descriptione;* Naples, 1692, in-4°; — *Febris rheumaticæ malignæ historia medica;* Messine, 1712, in-8°; — *Preserve salutari contro il contagioso malore;* ibid., 1721, in-4°; — *Idea historico-physica de magno Trinacriæ motu*, dans les Transactions philosophiques de Londres.

Manget, *Biblioth. Scriptorum medicorum.* — Mongitore, *Bibliotheca Sicula.*

BOTTRIGARI (*Jacques*), jurisconsulte italien, natif de Bologne, mort en 1347. On a de lui des *Leçons sur le Code et le Digeste*, et quelques autres livres de droit.

Pancirolle, *De claris legum interpretibus.*

BOTTRIGARI (*Hercule*), mathématicien, poëte, musicographe et dessinateur italien, né à Bologne en août 1531, mort le 30 septembre 1612. Il avait un cabinet d'instruments de mathématiques si riche et si précieux, que l'empereur Rodolphe voulut en faire l'acquisition. Une médaille fut frappée en honneur de Bottrigari : d'un côté on voyait sa tête avec le collier de Saint-Jean-de-Latran, avec ces mots autour : *Hercules Buttrigarius sacr. Later.*, et au revers une esphère, un instrument de musique, une équerre, un compas, une palette avec cet exergue : *Nec has quæsivisse satis.* Les ouvrages de Bottrigari sont : *Trattato della descrizione della Sfera celeste in piano, di Claudio Tolomei, trad. in parlare italiano;* Bologne, 1572, in-4°; — *Bartolo de Saxoferrato tractatus de fluminibus restitutus*, etc.; ibid., 1576, in-4°; — *Dello specchio che accende il fuoco ad una data lontananza, trattato di Oronzio Fineo, trad.;* Venise, 1581, in-4°; — *il Patrizio, ovvero de' tetracordi armonici di Aristosseno;* Bologne, 1593, in-4°; — *il Desiderio, ovvero de' concerti di varii strumenti musicali, dialogo;* Venise, 1594; Bologne, 1599; Milan, 1601, in-4°; — *il Melone, discorso armonico, e il Melone secondo*, etc.; Ferrare, 1602, in-4°; — *Delle rime di diversi eccellentissimi autori nella lingua volgare, nuovamente raccolte;* Bologne, 1551, in-8°. On trouve des poésies de Bottrigari dans la première partie de *Scelta di rime di diversi moderni autori non più stampate;* Genève, 1591, in-8°, et dans le dialogue de C. Sperone, intitulé *il Bottrigaro.* Il a encore laissé vingt-trois ouvrages manuscrits.

Il y eut aussi un *Paul* et un *Barthélemy* BOTTRIGARI, tous deux également Bolonais et jurisconsultes.

Ghilini, *Teatro degli uomini letterati*. — Tiraboschi, *della Letteratura italiana*.

* **BOTTSCHILD** ou **BOTTSCHILD** (*Samuel*), peintre et graveur allemand, mort en 1707. Il eut du talent, mais il n'étudia pas suffisamment les maîtres et l'antique. Ses *plafonds* et quelques-uns de ses tableaux à l'huile ne manquent pas d'invention, mais il y a absence de grâce et de légèreté. Bottschield fut peintre de la cour de Dresde et directeur de l'Académie. On lui doit quelques bonnes gravures, entre autres : *Sennachérib frappé par l'ange exterminateur*, peinture de plafond ; — *la Foi et l'Amour, l'Espérance et la Patience* ;— *Ulysse et Epéus mesurant la grandeur du cheval de bois*.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

BOTZARIS, famille depuis longtemps célèbre dans la Grèce, et surtout parmi les Souliotes.

George Botzaris commandait en chef ces belliqueuses tribus dans leurs premières guerres contre Ali-Pacha (*voy.* ce nom) ; mais, ayant aspiré à perpétuer son autorité, il devint l'occasion de dissensions funestes. Cependant on rendit toujours hommage à ses talents, ainsi qu'à la bravoure de ses fils, *Notis* et *Christos*.

Marc, fils de ce dernier (né vers 1790, mort en 1823), grandit au bruit des combats, terminés seulement en 1803 par la destruction de Souli. Parvenu, à travers mille périls, sur le territoire ionien, il y vit bientôt arriver les principaux chefs d'Armatoles, refoulés par les cruautés d'Ali. Ces réfugiés méditaient déjà l'affranchissement de la Grèce, et le jeune Souliote prit (1806) les armes avec eux, dans une tentative d'insurrection que favorisait la Russie, alors en guerre contre la Porte. Le traité de Tilsitt et le retour des Français dans les Sept-Iles ajournèrent pour les Grecs l'espoir de la délivrance. Alors Marc entra au service de la France comme sous-officier au régiment albanais, où son père et son oncle obtinrent le rang de majors. Depuis 1815 Marc était retiré dans les îles Ioniennes, sans que les douceurs d'une heureuse union lui fissent oublier son pays natal ; mais en 1820 une double commotion vint ébranler l'empire ottoman, et commencer une ère nouvelle pour les Grecs : Hypsilantis les appelait à l'indépendance, tandis qu'Ali-Pacha résistait dans Janina aux firmans et aux armées du Grand Seigneur. A cette nouvelle, sept à huit cents Souliotes étaient accourus en Épire se grouper autour de Marc Botzaris et de son oncle, dans l'espoir de reconquérir leurs montagnes, où Ali possédait encore une forteresse importante. Celui-ci, qui cherchait alors à rattacher sa cause à celle des Grecs, leur proposa de les remettre en possession de leurs foyers, s'ils voulaient opérer une diversion en sa faveur. Notis, chargé de la négociation, obtint qu'un petit-fils du pacha fût confié aux Souliotes. Du côté de ceux-ci Marc s'était offert en otage, mais on avait besoin de son bras ; son jeune frère Constantin, sa sœur et son épouse, la jeune et belle Chrysée, avec ses deux enfants, se vouèrent à sa place au succès du traité qui rouvrait aux proscrits les défilés de Souli. Notis en prit le commandement, tandis que son neveu Marc, avec deux cents palicares, fut chargé de harceler les Turcs. Il commença par leur enlever un convoi de munitions, escorté de cinq cents hommes ; et, profitant de la terreur répandue par les fuyards, il s'empara du poste important des Cinq-Puits, où, peu de jours après, il mit en déroute deux pachas et cinq mille hommes.

Les Turcs, auxquels il ne laissait aucun repos, et qui ne pouvaient se garantir de ses attaques soudaines ni l'atteindre dans ses retraites rapides, mirent sa tête à prix, et même eurent recours aux anathèmes de l'Église. Vainement aussi, pour le surprendre, ils rompirent un armistice : leur perfidie tourna contre eux. Le bruit de ces premiers succès retentit dans la Grèce ; l'insurrection y devint générale au printemps de 1821. Botzaris ouvrit la campagne par la prise de Réniassa, petite place maritime qui assurait les communications de l'Épire avec les autres provinces insurgées. Voltigeant sans cesse autour de l'armée turque, tantôt il oblige un pacha et treize cents hommes à mettre bas les armes ; tantôt il met en fuite Ismaël et deux mille janissaires, occupe Placa, et s'y maintient par une victoire. Blessé dans cette action, il prend peu de jours de repos, et tente une plus grande entreprise. Arta était occupée par une forte garnison turque, avec un parc d'artillerie : Botzaris, comptant sur l'alliance des Albanais, s'y rendit avec peu de monde. Il avait franchi le pont sous le feu des batteries, et pressait la citadelle, quand l'arrivée de six mille Turcs et la défection des Albanais compromirent sa faible troupe ; mais avec sa présence d'esprit habituelle il assura par un stratagème le salut des blessés, et se fit jour à travers l'ennemi (déc. 1821). Cependant, au commencement de 1822, les Turcs triomphèrent de la résistance d'Ali, et les otages des Souliotes tombèrent entre les mains du séraskier Khorchid, dont le harem était au pouvoir des Grecs. Le président de la Grèce, Maurocordatos, fit aussitôt stipuler leur échange, heureux de pouvoir offrir au héros le seul prix digne de ses services, en lui rendant Chrysée et ses enfants. Ces deux hommes, liés désormais d'une étroite amitié, tournèrent leurs efforts vers la Grèce occidentale, où l'armée ottomane s'était rejetée tout entière sur les Grecs.

Une tentative de Botzaris pour secourir Souli fut sans succès ; en même temps la Grèce perdait, dans le funeste combat de Peta (juillet 1822), l'élite de ses soldats et des Philhellènes. La défection de quelques chefs achevait de compromettre les débris de cette armée, et avec elle le sort de la Grèce occidentale. Marc, avec six cents braves, arrêta tout un jour l'armée turque au défilé de Crionéros, et vint, avec le faible reste de sa troupe, s'enfermer à Missolonghi, où

son héroïque résistance avait permis de réunir quelques provisions et de faire embarquer les femmes et les vieillards. L'épouse de Marc s'éloigna à regret pour conduire ses enfants en Italie. Par d'heureux stratagèmes Botzaris évita un assaut. Combattant et négociant tour à tour, semant la crainte et la défiance parmi les chefs des inconstants Albanais, renouant des intelligences avec les montagnards, il paralysa les efforts des Turcs jusqu'à la fin de la campagne; et, nommé stratarque de la Grèce occidentale, il mit l'hiver à profit pour fortifier Missolonghi.

Au printemps de 1823, une armée de près de vingt mille hommes descendit du nord de l'Épire, sous les ordres de Moustaï, pacha de Scodra. Toute résistance semblait impossible, même dans Missolonghi; Botzaris veut aller au-devant de l'ennemi, et par un coup d'audace le frapper d'impuissance. Suivi de deux cent quarante palicares qui s'attachent à son sort, il se porte vers Carpenitzé, où Moustaï venait d'établir un camp de dix mille hommes. C'est du milieu même de ce camp que Botzaris donnera le signal de l'attaque aux divers chefs qui, par ses conseils, occupent les défilés d'alentour. A la veille d'exécuter ce hardi projet, Marc écrivait à sa famille et à lord Byron des lettres où respire son héroïque simplicité. Dans la nuit du 20 août, les Grecs, préparés au combat par la prière, fondent sur les avant-postes des musulmans; les diverses tribus qui les composent se battent entre elles en s'accusant de trahison, tandis que Botzaris pénètre plus avant. De sa main il délivre la Grèce de plus d'un chef redouté, et, quoique blessé déjà, il force la tente du pacha : alors il se fait connaître, donne le signal de l'attaque générale, et tombe atteint mortellement d'une balle. Son frère accourait avec un renfort : il reçut son dernier soupir, et le vengea en complétant la victoire. Les Turcs, pressés de tous côtés, abandonnent le camp, leurs étendards, et un matériel immense. Le corps de Marc Botzaris fut rapporté au milieu de ces brillants trophées. Un tel exemple exalta au plus haut degré le courage des Grecs. Missolonghi trouva d'héroïques défenseurs, parmi lesquels se distinguèrent Notis et Constantin Botzaris, qui mourut aussi les armes à la main.

Marc Botzaris, éloigné de toute espèce d'ambition, prodigue pour sa patrie de ses biens comme de son sang, n'a laissé d'autre héritage à ses enfants qu'un nom chéri des Grecs et célèbre dans toute l'Europe.

L'aîné de ses fils est aide de camp du roi Othon, près duquel il a été élevé. [*Enc. des g. du m.*]

Pouqueville, *Histoire de la Régénération de la Grèce*. — Al. Soutzo, *Histoire de la révolution grecque*. — Émerson, *Tableau de la Grèce en 1825*. — *Éloge funèbre de Marc Botzaris*, en grec.

* **BOUCCA RAYA**, prince indien, fils de Sangama, fonda avec son frère Hari Hara, dans le quatorzième siècle, la ville de Vidjaghnagara ou Bijnagar. Un édit de ce prince, daté de 1367, interdit toute dissension entre les Djènes et les Vèchnaves. Il eut pour premier ministre Sâyana, savant grammairien, commentateur du *Rig-Véda*. L...s.

Recherches asiatiques, t. IX. — M. Wilson, *Préface de la 1re édition du Dictionnaire sanscrit*.

BOUCHARD ou **BOUCHART** (*Alain*), historien breton, né dans le quinzième siècle, très-vraisemblablement au manoir de Kerbouchart, dans la commune de Saint-Guénolé de Batz, près du Croisic, et qui vivait encore en 1513, fut avocat au parlement de Bretagne, puis conseiller et maître des requêtes à l'extraordinaire sous le duc François II. Il était frère de Jacques Bouchard, secrétaire du duc et greffier du parlement, lequel contribua énergiquement, en 1488, à préserver la ville de Rennes de l'invasion française. Les deux frères semblent avoir présidé à la révision de la très-ancienne coutume de Bretagne, imprimée en 1485, à Brehan-Loudéac, par Jehan Crez et Robin Foucquet, comme l'indique le titre de cet ouvrage, mentionné avec détail par M. Brunet (*Manuel du Libraire*, t. Ier, p. 795). Encouragé par la reine Anne, qui lui procura la facilité de puiser aux archives de Bretagne, Alain Bouchard composa ses *Grandes Cronicques*, etc., qui étaient terminées et allaient être présentées à cette princesse, lorsqu'elle mourut au mois de janvier 1514. Bouchard publia, la même année, la première édition de ses *Grandes Cronicques de Bretaigne, parlans de très-pieux, nobles et très-belliqueux roys, ducs, princes, barons et aultres gens nobles, tant de la Grande-Bretaigne, dicte à présent Angleterre, que de nostre Bretaigne, à présent érigée en duché, et aussi depuis la conqueste de Conan-Mériadec, qui lors estoit appellé le royaulme d'Armorique, jusques au temps et trespas de François II, duc de Bretaigne, dernier trespassé;* Paris, Galliot du Pré, 1514, petit in-fol. goth. Quatre éditions, ou plutôt trois, décrites par M. Brunet (*Manuel du Libraire*, t. Ier), ont suivi cette première, savoir : 2e, Caen, Michel Augier, 1518, petit in-fol.; 3e, Paris, Galliot du Pré, 1531, grand in-fol.; elle est la seule qui porte le nom de l'auteur; 4e, Caen, Michel Augier, 1532, petit in-fol.; 5e, Caen, Michel Augier, 1541, petit in-fol. Toutes les éditions de Caen, comparées à celles de Paris, présentent des variantes et des interpolations, dont une très-notable au fol. 103 de l'édition de 1532, laquelle ne diffère que par le titre de celle de 1541. Si Bouchard a copié, quant aux origines bretonnes, les fables de Geoffroy de Montmouth, de Huntingdon, des romans de Turpin, de Lancelot du Lac, du Saint-Graal, etc., il est juste de reconnaître aussi qu'il est loin de mériter le sévère anathème porté contre lui par dom Morice, anathème au moins singulier chez celui qui avait lui-même adopté, comme ayant réellement existé, les personnages marqués par Geoffroy: En effet, les chroniques de Bouchard contiennent des particularités locales qui aident beaucoup à l'intelligence des faits généraux; et, grâce à son

style animé et pittoresque, on retrouve la grâce naïve et énergique de Froissart dans ses intéressants récits de la bataille d'Auray, de la trahison de Jean IV à l'égard de Clisson au château de l'Hermine, de l'assassinat de Gilles de Bretagne, du règne de François II, de l'expédition de Charles VIII à Naples, racontée jour par jour, et du curieux pèlerinage d'Anne de Bretagne à Saint-Jean-du-Doigt et au Folgoët. P. Levot.

Miorcec, art. Bouchard dans la *Biographie bretonne*. — Baron du Taya, *Additions à Brocéliande*, etc., p. 332-333.

Bouchard (*Amaury*), chancelier du roi de Navarre, né à Saint-Jean-d'Angély vers la fin du quinzième siècle, a publié, pour combattre une opinion du célèbre jurisconsulte Tiraqueau, un ouvrage intitulé *Feminei sexus apologia*; Paris, 1512, in-4°. On lui a reproché d'avoir trahi son maître, en livrant, en 1560, ses secrets aux Guises; mais il paraît que c'est un de ses fils qu'on doit accuser de ce crime; il était trop vieux alors pour s'occuper d'intrigues politiques. On a de Bouchard une traduction du traité de Cassiodore *De Consolatione*, conservée en manuscrit à la Bibliothèque impériale.

Prosper Marchand, *Nouveau Dictionnaire historique*. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

Bouchard (*David*). *Voy.* Aubeterre (de).

Bouchard (*Armand*, le chevalier), guerrier et littérateur français, né en Provence, mort en 1827. Après les événements de 1789, il alla en Allemagne avec Duveyrier, qui y était envoyé en mission. Puis il entra dans l'armée, s'y distingua, y devint adjudant général, et se maria en Allemagne contre le gré de ses chefs, ce qui nuisit à son avancement. Plus tard, il commanda le département de l'Aisne, et y devint conseiller de préfecture, lorsque l'âge l'obligea de se retirer du service militaire. On a de lui : *les Arts et l'Amitié*, comédie en un acte et en vers libres, représentée au théâtre Italien en 1788. Cette pièce eut et mérita d'avoir des succès, grâce au jeu si naturel de Mme Saint-Aubin.

Répertoire du théâtre Italien.

Bouchard (*François*), médecin français, vivait dans le milieu du dix-septième siècle. Il fut professeur de médecine à l'université de Besançon. On a de lui : *Judicium de metallicis aquis de Vesuntione, inventis per mediam æstatem anni* 1677; Besançon, 1677, in-4°.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, édition Fontette.

Bouchard (*Alexis-Daniel*), savant théologien, fils du précédent, né à Besançon vers 1680, mort en cette ville en 1758, avait composé un grand nombre d'ouvrages, dont deux seulement ont été publiés; ce sont : *Juris Cæsaris, seu civilis, institutiones breves, admodum faciles et accuratæ; ad jus antiquum ac novissimum, ipsasque potissimum Justinianeas institutiones accommodatæ*, 1718, 2 vol. in-12; — *Summula conciliorum generalium seu Romanæ cath. Ecclesiæ*; Paris, 1717.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — *Journal des Savants*, 1718 et 1736. — Quérard, *la France littéraire*.

Bouchard (*Henri*), magistrat français, né à Lyon vers 1761, mort avant 1830. Docteur en droit, puis avocat à Dijon, il fut, au commencement de la première révolution, membre du conseil municipal et procureur de la commune. Conseiller de préfecture de la Côte-d'Or en 1811, puis procureur général à la cour de Poitiers, il vint siéger au corps législatif, où il ne se fit pas remarquer. Il adhéra à la déchéance de l'empereur; et, à partir de cette époque, il parut souvent à la tribune, mais rarement pour défendre les libertés, quelles qu'elles fussent. Enfin il devint procureur général à la cour de Poitiers, où il fut remplacé plus tard par Mangin, qui fut ensuite préfet de police à Paris.

Biogr. Univ. — *Biogr. nouvelle des Contempor.*

***Bouchardat** (*Adolphe*), chimiste et pharmacien français, né à Paris vers 1810. Il s'initia de bonne heure aux sciences naturelles et médicales, et obtint le grade de docteur. Il est actuellement pharmacien en chef de l'Hôtel-Dieu, membre de l'Académie de médecine, et professeur d'hygiène à la Faculté de médecine de Paris. On a de lui : *Mémoire sur la purification de la fécule de pomme de terre*, en collaboration avec M. le duc Albert de Luynes; Paris, 1833, 6 vol. in-8°; — *Cours de Chimie élémentaire*, première partie; Paris, 1834, in-8°; seconde partie : *Chimie organique*; ibid., 1835, in-8°; — *Manuel complet du baccalauréat ès sciences physiques et mathématiques*, en collaboration avec M. Aimé; Paris, 1837, in-8°; — *Éléments de matière médicale et de pharmacie*; ibid., 1838, in-8°; — *Nouveau Formulaire magistral*; ibid., 1840, in-8°; — *Mémoire sur l'analyse chimique de l'écorce du tulipier*; ibid., 1841, in-8°; — *Annuaire de Thérapeutique, de Matière médicale et de Pharmacie*; ibid., 1841, in-32, et années suiv.; — *Cours des sciences physiques*; ibid., 1841-1844, 4 vol. in-18; — plusieurs *Mémoires* intéressants sur le diabète sucré, sur la culture de diverses variétés de raisins, etc., dans les comptes rendus de l'Académie des sciences et dans divers recueils scientifiques.

Quérard, *la France littéraire*, supplément.

Bouchardon (*Edme*), sculpteur français, né à Chaumont-en-Bassigny (Haute-Marne) le 29 mai 1698, mort à Paris le 27 juillet 1762. Son père, sculpteur et architecte à Chaumont, le destinait à la peinture, et lui donna les premières leçons; il le fit surtout dessiner longtemps d'après le modèle. Bientôt entraîné par son goût vers la sculpture, le jeune Bouchardon vint à Paris, et entra dans l'atelier de Coustou le cadet. En 1722 il obtint le grand prix de sculpture, et, le 18 septembre 1723, il arrivait à Rome, où il resta dix ans. Il employa ce temps à faire, d'après l'antique, une quantité considérable d'études, qui contribuèrent à lui former le goût.

Bouchardon acquit dès lors une telle réputation, qu'il fit à Rome, où les artistes étrangers ont tant de peine à obtenir des travaux, les bustes du pape Clément XII (Corsini), des cardinaux de Polignac et de Rohan, de la femme de Wenghels, directeur de l'Académie de France, etc. Il était même chargé du tombeau de Clément XI, lorsque, en 1733, le roi le rappela en France, où sa renommée l'avait précédé. Il devint membre de l'Académie le 27 février 1745, et professeur en 1746. M. de Maurepas l'avait, en 1736, nommé dessinateur de l'Académie des belles-lettres. Bouchardon exécuta successivement le modèle d'une *statue de Louis XIV;* — le *Buste du marquis de Gouvernet;* — *Homme qui dompte un ours*, commandé par le duc d'Antin, et donné par le roi à Chauvelin, garde des sceaux, pour sa propriété de Grosbois; — à Versailles, pour la chapelle, *Saint Charles Borromée communiant des pestiférés*, bas-relief en bronze; pour le bassin de Neptune, un *Triton appuyé sur un poisson*, et *deux Amours;* — deux médaillons en bronze, *le Roi* et *le Dauphin;* — à Saint-Sulpice, *Jésus-Christ*, *la Vierge*, *six Apôtres*, *deux Anges* en bronze à la tête des stalles, *une Vierge* en argent sur l'autel, modèle modifié par l'orfèvre, *le Tombeau de la duchesse de Lauraguais*, figure de femme éplorée; — à Saint-Eustache, *le Tombeau de MM. d'Armenonville et de Morville*, simple rideau de marbre jeté sur une double urne.

En 1739, la ville de Paris, sous la prévôté de M. Turgot, chargea Bouchardon de la fontaine de la rue de Grenelle, qui fut construite sur ses plans, et dont ce sculpteur exécuta lui-même toutes les figures. C'est la seule partie de ce monument, dont rien n'indique la destination spéciale, qui nous semble digne de quelque éloge; des portes et des croisées lui donnent l'aspect d'une habitation particulière; le soubassement trop élevé fait paraître l'ensemble grêle, et les deux filets d'eau qui en sortent sont par trop maigres.

Quand Bouchardon mourut, il y avait douze ans qu'il travaillait avec assiduité à la statue équestre de Louis XV, qui disparut, le 10 août 1792, de la place de la Concorde. Le roi y était représenté à cheval, en costume romain, et couronné de lauriers. Aux angles du piédestal étaient placées quatre figures représentant *la Force*, *la Paix*, *la Prudence* et *la Justice*, caractérisées par leurs attributs; des guirlandes de lauriers ornaient la corniche du piédestal; des tables de marbre chargées d'inscriptions, des bas-reliefs en couvraient les quatre faces, et le socle portait deux grands trophées d'armes. Tous les témoignages contemporains s'accordent à louer ce monument, que Bouchardon ne put voir terminé. Quelques jours avant sa mort, il écrivit au prévôt de vouloir bien charger Pigalle, avec lequel, du reste, il n'était nullement lié, de terminer son œuvre. Celui-ci se fit une loi de suivre en tout les plans et les esquisses de son prédécesseur.

Bouchardon occupe le premier rang parmi les sculpteurs de son époque. C'est celui qui de tous les artistes français, dans ses œuvres comme dans sa vie, subit le moins l'influence de son époque. Ses productions se sont toujours ressenties de la force des études qu'il avait faites, dans sa jeunesse, d'après nature; à Rome, d'après l'antique. Il a laissé, outre ses sculptures, un très-grand nombre de dessins fort estimés. Les planches de l'*Anatomie nécessaire à l'art du dessin*, publiée par Huguiet, Paris, 1741, in-fol., ont été gravées d'après lui, ainsi que celles du *Traité des pierres gravées*, par P.-J. Mariette; Paris, l'auteur, 1750, 2 vol. in-fol.

On peut voir au musée de sculpture moderne du Louvre, dans la salle qui porte son nom, *l'Amour taillant son arc dans la massue d'Hercule*, exécuté pour Louis XV, qui lui avait laissé le choix du sujet; et *le Christ portant sa croix*, son morceau de réception à l'Académie.

Paul Chéron.

Caylus, *Vie d'Edme Bouchardon*, in-12, 1762. — Fontenai, *Dictionnaire des Artistes*. — Mariette, *Abecedario*, publié par MM. de Chennevière et de Montaiglon, dans les *Archives de l'art français*. — D. Bardon, *Anecdotes sur la mort de Bouchardon*.

*BOUCHARDY (*Joseph*), auteur dramatique français, né à Paris vers 1810, mort en 1852. Avant d'écrire pour le théâtre, il grava à l'aqua-tinta, sous la direction de son père. On lui doit même une invention dans le domaine de l'art, celle du *physionotrace;* et les théâtres des boulevards de Paris lui durent plus tard de nombreux succès. Bouchardy sut, en effet, se faire un public spécial : « J'écris, disait-il lui-même, pour ceux qui ne savent pas lire. » Cela pouvait être vrai quant à la forme; mais le fond, dans les pièces de Bouchardy, a souvent de l'intérêt. Il est fâcheux qu'il ait trop sacrifié au goût de son public. Ses principaux ouvrages sont : *Gaspardo le pêcheur*, drame en quatre actes; Paris, 1837; — *le Sonneur de Saint-Paul*, en quatre actes; Paris, 1838; — *Lazare le Pâtre*, en quatre actes; Paris, 1840 : ces trois drames eurent un succès qui dure encore; — *Christophe le Suédois*, drame en cinq actes; Paris, 1839; — *Pâris le Bohémien*, drame en cinq actes; Paris, 1842; — *les Enfants trouvés*, drame en trois actes; Paris, 1843; — *les Orphelines d'Anvers*, drame en cinq actes et six tableaux; Paris, 1844. Bouchardy travailla aussi à *la Galerie des artistes dramatiques* de Paris.

V. R.

Le Magasin théâtral. — Quérard, *la France littéraire*.

*BOUCHARLAT (*Jean-Louis*), poëte et mathématicien, natif de Lyon, mort à Paris le 6 janvier 1848. Après avoir enseigné dans sa jeunesse les mathématiques transcendantes à l'école militaire de la Flèche, on l'a vu, en 1823, professer les belles-lettres à l'Athénée de Paris. On a de lui : *Cours de Littérature, faisant suite à celui de La Harpe;* Paris, 1826; — *Théorie des Courbes et des surfaces de second*

ordre; Paris, 1810, ouvrage dédié à Lagrange; — *le Sacrifice d'Abraham*, *la Mort d'Abel*, trad. de l'allemand, et *le Jugement dernier*, poëmes en douze chants; Paris, 1806; — *Éléments de calcul différentiel*; Paris, 1838, 5e édit. : ce dernier travail a été traduit en plusieurs langues. J. L.

Moniteur de 1848, page 43. — *Biographie universelle et portative des Contemporains*. — Quérard, *la France littéraire*, suppl.

BOUCHAUD (*Mathieu-Antoine*), jurisconsulte et économiste, naquit à Paris le 16 avril 1719, et mourut dans sa ville natale le 1er février 1804. Reçu agrégé de la faculté de droit de Paris en 1747, il débuta bientôt après dans la carrière des lettres par les articles *Concile*, *Décret de Gratien*, *Décrétales* et *Fausses décrétales*, de l'*Encyclopédie*. Mais sa coopération à ce grand monument du dix-huitième siècle, tout en l'associant à la gloire des d'Alembert, des Diderot, etc., nuisit considérablement à son avancement. On le regarda comme un des adeptes de cette philosophie au triomphe de laquelle était consacrée l'*Encyclopédie*, et on lui fit attendre quinze ans une chaire de professeur, à laquelle il avait droit par ses talents et sa science. Bouchaud se consola de cette injustice en cultivant les lettres. Après avoir publié quelques traductions de l'anglais, il adressa en 1766, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, un *Essai historique sur l'impôt du 20e sur les successions, et de l'impôt sur les marchandises chez les Romains*; et la même année cette compagnie le reçut au nombre de ses membres. Bientôt après, il obtint la chaire de droit qu'on lui avait d'abord refusée. Lorsqu'on créa, en 1774, une chaire de droit au collége de France, ce fut encore lui qui en fut chargé. Enfin, en 1785, il fut nommé conseiller d'État. Compris dans la troisième classe de l'Institut lors de la réorganisation des Académies, en 1796, il mourut âgé de quatre-vingt-cinq ans. Outre l'*Essai* que nous avons cité, Bouchaud a encore publié plusieurs ouvrages justement estimés, dont les plus importants sont des *Recherches historiques sur la police des Romains concernant les grands chemins, les rues et les marchés*; Paris, 1784, in-8°, et un *Commentaire sur la loi des Douze Tables*, 1787 et 1803, in-4° : ce commentaire était le meilleur et le plus complet qui eût encore été publié; — *Théorie des traités de commerce entre les nations*; Paris, 1773.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Arnault, Jay, etc., *Biographie nouvelle des Contemporains*. — Quérard, *la France littéraire*. — *Dictionnaire de l'Économie politique*. — *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1766.

BOUCHE (*Charles-François*), homme politique et historien français, mort vers 1794. D'abord avocat au parlement d'Aix, il fut nommé, en 1789, député du tiers état de la sénéchaussée d'Aix aux états généraux. Il s'y fit remarquer par ses opinions contre le clergé. Dès le premier jour, il demanda que les assemblées fussent quotidiennes. Connaissant, comme avocat, l'ennui des longs plaidoyers, il proposa, le 5 août, de ne pas entendre de discours qui durerait plus de cinq minutes. Le 22, il se prononça en faveur de la liberté des cultes, et opina pour que la France restât monarchie; le 28, il fit rejeter la proposition de reconnaître la religion catholique pour celle de l'État; le 5 mai, il fit accorder au peuple l'élection des juges, et appuya la proposition de placer le buste du roi sur l'autel de la fédération. Il demanda la réunion du comtat d'Avignon à la France. Après la session, il fut nommé au tribunal de cassation. Bouche s'était fait connaître avant la révolution par de savantes recherches sur son pays natal. On a de lui : *Essai sur l'histoire de Provence, suivi d'une notice des Provençaux célèbres*; Marseille, 1785, 2 vol. in-4°; — *Droit public de la Provence sur la contribution aux impositions*; Aix et Paris, 1788, in-8°. Les t. III et IV du *Dictionnaire de la Provence et du comtat Venaissin* contiennent quelques articles de Bouche. Il a aussi laissé une *Histoire de Marseille* en manuscrit.

Chaudon et Delandine, *Dict. hist.* — Arnault, Jay, etc., *Biographie nouvelle des Contemporains*. — Quérard, *la France littéraire*.

BOUCHE (*Honoré*), historien français, né à Aix en 1598, mort dans sa ville natale en 1671. Il s'est acquis une juste célébrité par son histoire de Provence. Cet ouvrage, qui a pour titre *Chorographie* ou *Description de la Provence, et Histoire chronologique du même pays*, forme deux volumes in-folio, et fut imprimé à Aix en 1664, aux frais des états de la province. C'est peut-être la meilleure histoire locale que nous ayons.

Lenglet-Dufresnoy, *Méthode pour étudier l'histoire*. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Clément, *Biblioth. curieuse*. — Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, édit. Fontette. — *les Hommes illustres de la Provence*.

BOUCHE (*Balthasar*), jurisconsulte français, frère du précédent, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il fut surnommé *le martyr de la patrie*, à cause du dévouement qu'en diverses occasions il témoigna pour les intérêts de sa province. On a de lui : *la Provence considérée comme pays d'état*, ouvrage estimé.

Histoire des Hommes illustres de la Provence.

BOUCHEL (*Arnold*), jurisconsulte hollandais, natif d'Utrecht, mort dans la même ville en 1641. On a de lui : *Descriptio urbis Ultrajectinæ una cum tabula geogr.*; Louvain, 1605; — *Historia Ultrajectina*; Utrecht, 1643, in-fol.

Lelong, *Biblioth. hist. de la France*, édit. Fontette.

BOUCHEL (*Laurent*), en latin *Bochelus*, jurisconsulte français, né à Crespy en 1559, mort le 29 avril 1629. Il fut, pendant cinquante ans, avocat au parlement de Paris. On a de lui plusieurs ouvrages pleins d'érudition, dont les principaux sont : *Decretorum Ecclesiæ gallicanæ ex conciliis, statutis synodalibus, libri* 8; Paris,

1609 et 1621, in-fol.; — *Somme bénéficiale;* ibid., 1628; nouv. édition, sous le titre de *Bibliothèque canonique,* dont Cl. Blondeau a retouché le vieux style, et qu'il a augmentée de plus d'un tiers; ibid., 1689, 2 vol. in-fol.; — *Bibliothèque* ou *Trésor du droit français;* ibid., 1671, 3 vol. in-fol.; — *la Justice criminelle en France, signalée des exemples les plus mémorables, depuis l'établissement de cette monarchie jusqu'à présent;* ibid., 1622, in-4°; — *Recueil des statuts et règlements des libraires et imprimeurs de Paris;* ibid., 1620, in-4°; — *Notes sur les coutumes du Valois et du bailliage de Senlis;* 1631; — *Journaux historiques*, conservés en manuscrit à la Bibliothèque impériale. On les estime pour leur exactitude.

La Croix du Maine, *Biblioth. de France.* — Moréri, *Dict. hist.* — Lelong, *Biblioth. hist. de la France*, édit. Fontette.

BOUCHEPORN (*Claude-François-Bertrand* DE), administrateur et magistrat français, né à Metz le 4 novembre 1741, mort en 1794. Fils de Bertrand de Chailly, conseiller à la cour de Metz, il fit de bonnes études au collége Saint-Symphorien de cette ville; et, après avoir suivi les cours de droit à Paris, il fut reçu, en 1761, avocat au parlement de Metz. En 1768, il passa du barreau au ministère public, et devint avocat général au même parlement. Il se fit remarquer dès lors par tout le talent qu'exigeaient de si hautes fonctions. Une cause célèbre, et dont les détails avaient quelque chose de romanesque, mit ce talent en lumière. Deux jeunes gens, M. de Valdahon et Mlle de Monnier, appartenant à deux familles ennemies, s'aimaient éperdument, et, comme les héros de Shakspeare, avaient juré de surmonter tous les obstacles pour parvenir à s'unir. Menacée d'être mariée contre son gré, la jeune fille eut recours à un moyen blâmable sans doute, mais décisif : elle reçut une nuit dans son lit, et dans la chambre de sa mère, son amant, qui n'eut que le temps de fuir lorsque la mère s'aperçut de cette entrevue préméditée. M. de Monnier, furieux et implacable, poursuivit celui qu'il regardait comme le séducteur de sa fille. Celle-ci, mise au couvent, n'en sortit, après huit années de réclusion, que pour sommer son père de consentir à son mariage avec M. de Valdahon. Le père eut le tort de tenter de flétrir le jeune de Valdahon dans le passé de sa femme; aussi fut-il débouté de son opposition, et le mariage fut célébré par ordre du parlement. Boucheporn, qui fit entendre dans cette affaire la voie de la justice et de la raison, et qui plaida la doctrine de la responsabilité personnelle, fut applaudi à l'audience, et le soir dans la salle de spectacle.

Le 9 avril 1775, Boucheporn fut nommé intendant de la Corse, qu'il civilisa de son mieux, et dont il améliora la situation. Le 4 mai 1785, il passa de l'île de Corse à l'intendance de la généralité de Pau et de Bayonne, et il s'acquitta avec la même sollicitude de ses fonctions nouvelles. C'est ainsi qu'il concourut à prévenir la disette qui, en 1789, sévit dans presque toutes les autres provinces. Lorsque la France fut divisée en départements, il obtint de nombreux suffrages pour les fonctions de procureur général syndic. Mais il devint suspect pour ses opinions monarchiques, quoiqu'il eût fait porter son argenterie à l'hôtel des Monnaies. Plus tard, sa correspondance avec ses fils émigrés ayant été interceptée, il fut incarcéré à Toulouse, puis décapité. Il avait cependant donné des preuves nombreuses d'un caractère aussi élevé que libéral. V. R.

Bégin, *Biographie de la Moselle.*

BOUCHER (*François*), célèbre peintre et graveur français, né à *Paris* le 29 septembre 1703, mort à Paris le 30 mai 1770. Destiné dès sa jeunesse à la peinture, il entra chez Le Moine, où il trouva les traditions de Rubens. Il n'y resta pourtant que peu de mois, et « vint, dit Mariette, demeurer chez le père de Cars, le graveur, qui faisait commerce de thèses, et qui l'occupa à faire les dessins pour des planches qu'il faisait graver ensuite. Il lui donnait le logement, la table et soixante francs par mois, ce que Boucher estimait alors être une fortune. » Il fit en ce temps (1721) vingt-six dessins, gravés par Baquoy, pour une édition in-4° de l'*Histoire de France* de Daniel, et grava pour M. de Julienne plusieurs dessins de Watteau. En 1723, Boucher obtint le grand prix de peinture; mais le duc d'Antin, surintendant des bâtiments, l'empêcha de faire, aux frais du roi, le voyage de Rome, où il n'alla que deux ans plus tard, avec un amateur. Ce voyage fut pour lui sans profit. Ses instincts l'éloignaient trop de la grande peinture pour qu'il pût rien comprendre aux chefs-d'œuvre des écoles italiennes, et sa manière, déjà très-prononcée, n'en fut en rien modifiée. De retour en France, Boucher se mit à fréquenter le monde des financiers et des filles d'opéra, monde où il acquit bientôt une immense réputation. Il fut agréé à l'Académie en 1733, et reçu membre titulaire le 30 janvier 1734. On ne sait ce qu'est devenu son tableau de réception : *Evilmérodac, fils et successeur de Nabuchodonosor, délivrant des chaînes Joachim, que son père tenait prisonnier depuis dix-sept ans.* Quel singulier sujet pour Boucher, le peintre des grâces mignardes et des Amours bouffis! En 1765, à la mort de Carle Vanloo, il fut nommé premier peintre du roi, et céda à Pierre, peintre du duc d'Orléans, la direction des peintures pour Beauvais, qu'il avait depuis quatre ans.

Boucher, « quoique le mariage, disait-il, ne fût pas dans ses habitudes, » épousa, le 21 avril 1733, Marie-Jeanne Buzeau, dont il eut trois enfants, un fils qui étudia l'architecture, et deux filles mariées le même jour, 8 avril 1758, l'aînée à Deshays, peintre d'histoire, et la cadette à Baudouin, miniaturiste érotique, mort à la fle

de l'hiver de 1769. Lui-même, épuisé par le travail et les plaisirs, ne survécut à son gendre que peu de temps. « Il avait, dit Grimm, depuis longtemps l'air d'un spectre, et toutes les infirmités inévitables d'une vie consumée dans le travail et dans le dérèglement des plaisirs. Il avait une fécondité prodigieuse; aussi ses productions sont innombrables... On l'appelait le peintre des Grâces, mais ses Grâces étaient maniérées. C'était un maître bien dangereux pour les jeunes gens : le piquant et la volupté de ses tableaux les séduisaient, et, en voulant l'imiter, ils devenaient détestables et faux. Plus d'un élève de l'Académie s'est perdu pour s'être livré à cette séduction. » Il n'y a pas de peintre dont les productions aient été plus diversement jugées que celles de Boucher; ce qui s'explique d'autant plus facilement qu'il a laissé, à côté d'œuvres très-remarquables, des tableaux tout à fait mauvais. Diderot, Grimm, Watelet, et plus tard Reynolds, sont pleins de ces jugements contradictoires. Mais, et si l'on accepte une fois sa manière, il faut reconnaître que c'est un peintre plein de charme; sa couleur, fausse, il est vrai, ne le paraît que par réflexion, et plaît tout d'abord : ses paysages sont très-habilement agencés, ses groupes de personnages d'une très-heureuse composition, et l'on est facilement séduit par leur grâce, bien que trop souvent voisine de l'afféterie. Quant à ses sujets religieux, ses Vierges, ses saintes ne sont que des nymphes et des bergères.

Très-chers jusqu'à la révolution, les tableaux de Boucher tombèrent à cette époque dans un discrédit absolu, dont ils ne commencèrent à se relever que sous le règne de Louis-Philippe. Depuis lors les amateurs, et surtout les Anglais, se les disputent à toutes les ventes où il en paraît quelqu'un.

Le catalogue de l'œuvre de Boucher, presque impossible à faire complet, tiendrait ici trop de place. Nous citerons seulement : au Louvre : *Vénus commandant des armes pour Énée*, signé; 1732, figures de grandeur naturelle, beau tableau : — deux *Pastorales*, signées; 1743 et 1753, ni bonnes ni mauvaises; — deux *Pastorales*, non signées, détestables ; — *Renaud et Armide*, son tableau d'agrégation, — et, particulièrement, *le Bain de Diane*, portant le millésime 1742, et exposé au salon de cette année. Cette charmante toile, sans contredit une des meilleures de Boucher, fut cédée au Musée en 1852, par un frère de M. de Rothschild, pour 3,500 francs, prix qu'il l'avait achetée, un an auparavant, à la vente de M. de Narbonne. Le Louvre a, en outre, quelques dessins de Boucher, dont il portait lui-même le nombre à plus de dix mille. M. Jules Duclos, à Paris, possède plusieurs tableaux de Boucher, et entre autres le très-remarquable *Portrait de Mme de Pompadour*, exposé en 1757. On peut en voir aussi chez MM. Laperlier, de Montaiglon, Gudin, d'Arlincourt, etc. Presque toutes les galeries particulières de l'Angleterre contiennent de très-beaux tableaux de Boucher, surtout celle du marquis de Hereford, où se trouve le cabinet érotique peint pour Mme de Pompadour. — Les tableaux et les dessins de Boucher ont été gravés par tous les artistes célèbres de son temps, français et étrangers; Mme de Pompadour elle-même reproduisit à l'eau-forte plusieurs pastorales de cet artiste.

Boucher a aussi beaucoup gravé, mais toutes ses planches ne sont guère que des esquisses. Sa pointe, légère et spirituelle, dénote une grande habitude de l'eau-forte. Son œuvre, au département des estampes de la Bibliothèque impériale, contient les choses les plus disparates : un excellent portrait de *Watteau*, une *Rachel*, un *Christ*, une *Descente de Croix*, des *Saints*; des gravures pour le Bréviaire de Paris; les *Éléments*, les *Saisons*, les *Muses*; un *Enlèvement d'Europe*, des *Vénus*, des *Grâces*, un *Olympe*, des *Imitations de flamands*, les *Amours pastorales*, des *Vendangeuses*, des *Jardinières*, des *Bouquetières*, des *Mendiantes*, des *Chinoises*; une *Suite de planches pour les œuvres de Molière*, une *Foire de campagne*, des *Cris de Paris*, des *Gravures pour des romans*, etc. PAUL CHÉRON.

Diderot, *Salons de* 1761, 1765, 1767. — Grimm et Diderot, *Correspondance littéraire*. — Bret, dans le *Nécrologe des Hommes célèbres*, 1771. — Fontenai, *Dictionnaire des Artistes*. — Watelet, *Dictionnaire des Arts*. — Huber et Rost, *Manuel des Curieux et des Amateurs de l'Art*. — Reynolds, *Douzième discours*. — Houssaye, *Galerie de portraits du dix-huitième siècle*. — Ch. Blanc, *Histoire des Peintres*. — Mariette, *Abecedario*, publié par MM. Chennevière et de Montaiglon dans les *Archives de l'Art français*. — Le Blanc, *Manuel de l'Amateur d'estampes*. — *Livre d'étude d'après les desseins originaux de Blomaert* (Abraham), *gravé par François Boucher, de l'Académie royale*; Paris, in-4° oblong, sans date.

* **BOUCHER** (*Juste-François*), architecte et graveur français, né à Paris en 1740, fils du précédent. Il s'était formé en Italie, et revint vivre à Paris. Il a gravé une petite suite de Vases en 8 pièces in-8°, et un livre de Tombeaux en pièces semblables. On a de lui : la *Vue du temple de Minerve* et la *Vue des ruines du Panthéon*, deux pièces gravées par Denys au crayon rouge, in-4° ; —*Ruines du temple d'Auguste*, en ovale, gravé par Janinet.

Heinecken, *Dictionnaire des Artistes*.

BOUCHER (*Jean*), théologien français, né à Paris vers 1548, mort à Tournay en 1644. Au lieu de vivre tranquille dans une chaire de l'université ou dans le fond d'une abbaye, il aima mieux se mêler à tous les troubles civils qui alors agitaient le royaume, et finit sa vie dans l'exil. D'abord il enseigna les lettres et la philosophie à Reims; puis, lorsque le roi Henri III fit son entrée dans cette ville pour s'y faire sacrer, il fut chargé de le complimenter; et, presque aussitôt appelé à Paris, il alla y enseigner la philosophie au collége de Bourgogne, la théologie au collége des Grassins, et devint recteur de l'université,

Il ne s'arrêta pas là : prieur de la maison de Sorbonne, il fut reçu docteur en théologie, et fut nommé curé de Saint-Benoît. Mais cette fortune, qu'il s'était créée par son mérite, il la compromit par ses fureurs *monarchomaques*, comme on disait alors. C'est dans la chambre qu'il occupait au collége de Fortet que les premiers ligueurs tinrent leur assemblée en 1585; et dès lors le pacifique docteur de Reims devint une trompette de sédition, suivant l'expression de Bayle. Dans la fameuse journée des Barricades, dont les suites furent si fatales à l'autorité du roi Henri III, il fit sonner le tocsin de son église. Sa langue comme sa plume était au service des ligueurs, et toutes deux étaient infatigables. Son érudition lui fut une arme puissante contre la cour. Dans une allégorie transparente, il écrivait en 1588, contre le duc d'Épernon, une satire intitulée *Histoire tragique et mémorable de Gaverston, ancien mignon d'Édouard II*. L'année suivante, parut son traité *De justa Henrici III abdicatione e Francorum regno*; Paris, 1589, in-8°. Dans cet ouvrage, écrit d'un style violent, il faut remarquer les deux derniers chapitres que l'auteur ajouta dès qu'il eut appris la mort de Henri III, l'un pour exalter jusqu'aux nues le meurtrier de ce prince, l'autre pour faire l'éloge du duc de Mayenne. Ses fureurs durant la Ligue lui ont mérité les sarcasmes de la satire Ménippée. Il prononça et rédigea, pendant les derniers jours de la résistance de Paris, ses *Sermons de la simulée conversion et nullité de la prétendue absolution de Henri de Bourbon*. L'entrée de ce prince dans la capitale mit seule un terme à ses prédications, mais non pas à son fanatisme. Ses sermons furent brûlés en place publique par la main du bourreau. Porté lui-même sur la liste des plus fougueux ligueurs, dont le supplice fut jugé nécessaire à la tranquillité publique, il fut obligé de s'enfuir hors du royaume; et quelque temps après, lorsqu'il tenta d'y rentrer, il fut arrêté par les ordres du procureur général, et ne dut son salut qu'à la clémence de Henri IV. Au lieu d'être désarmé, il n'en lança pas moins de Tournay, où il se réfugia après avoir recouvré sa liberté, de nouvelles invectives contre le roi. Sans avoir une grande importance littéraire, Boucher ne doit pas être oublié; il fut l'un des auteurs les plus féconds de la littérature pamphlétaire, alors si répandue et si puissante en France. Son style est fatigant et généralement boursouflé; son érudition est pédantesque : mais ses invectives, ses calomnies sont autant de traits caractéristiques de l'époque; elles tirent toute leur valeur de l'intérêt historique qu'elles présentent.

Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui : *Apologie pour Jehan Chastel, Parisien, exécuté à mort, et pour les pères et écoliers de la Société de Jésus*, 1595, 1610, in-8°; traduite en latin, sous ce titre : *Jesuita Sicarius*; Lyon, 1611, in-8°; — *Oraison funèbre de Philippe II*; — *Avis contre l'appel interjeté par le célèbre Edmond Richer, de la censure de son livre sur la puissance ecclésiastique et politique, sous le nom de Paul de Gimont, sieur d'Esclavolles*; Paris, 1612, in-8°; — *Avis sur le plaidoyer de la Martelière contre les jésuites*; — *Défense de Jean Boucher, chanoine de Tournay, contre l'imputation calomnieuse à lui faite d'un libelle intitulé « Ad Ludovicum XIII admonitio, »* etc.; Tournay, 1626, in-4°; — *l'Arche du Testament*, ibid.; 1636, in-8°. On lui attribue encore la *Vie de Henry de Valois, avec le Martyre de Jacques Clément*; Troyes, in-8°; — *le Mystère d'infidélité commencé par Judas Iscariothe, premier sacramentaire, renouvelé et augmenté d'impudicités par les hérétiques ses successeurs*, publié sous le nom de *Pompée de Ribemont*; Châlons, 1614, in-8°.

* Mézeray, *Hist. de Henri IV*. — Bayle, *Dict. hist.* — De Thou, liv. 87, 107. — *Hist. de la satir. Ménippée*. — *Journal de Henri III*. — Du Boulay, *Hist. univ. Parisin.*, t. XI. — Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, édition Fontette.

BOUCHER (*Jean*), cordelier observantin, natif de Besançon, vivait à la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle. Il visita la Grèce, la Palestine et l'Égypte, et publia la relation de son voyage sous le titre de *Bouquet sacré, composé des roses du Calvaire, des lys de Bethléem, des jacinthes d'Olivet*; Paris, 1626, in-8°; Rouen, 1679, 1698, 1738, in-8° : c'est un ouvrage curieux, mais qui renferme beaucoup de renseignements inexacts.

Lelong, *Biblioth. hist. de la France*. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

BOUCHER (*Jean-Baptiste*), théologien français, né à Paris le 7 octobre 1747, mort le 17 octobre 1827. Il fut successivement vicaire de la paroisse des Innocents, directeur des dames carmélites, puis curé des Missions-Étrangères et de Saint-Merry. On a de lui : *Vie de la bienheureuse sœur Marie de l'Incarnation, dite dans le monde mademoiselle Acarie*, etc.; Paris, 1800; — *Retraite d'après les exercices spirituels de saint Ignace*; Paris, 1807; — *Vie de sainte Thérèse*; Paris, 1810. J.-B. Boucher coopéra à la publication des *Sermons* de l'abbé de Marolles.

Feller, *Dictionnaire historique*.

BOUCHER (*Jonathan*), théologien anglais, né dans le Cumberland le 12 mars 1738, mort à Epsom en 1804. Il était missionnaire dans l'Amérique du nord, lorsque la révolution américaine éclata. Il revint alors en Angleterre, et obtint le vicariat d'Epsom. Ses principaux ouvrages sont treize *Discours sur les causes et les résultats de la révolution d'Amérique*, 1797; — quelques notices biographiques insérées dans l'*Histoire du Cumberland*, par Hutchinson; — deux *Sermons* prêchés en 1778. Quand la mort le surprit, il était occupé d'un *Glossaire* des mots

archéologiques et usités dans les provinces, qu'il voulait donner pour supplément au Dictionnaire de Johnson.

Chalmers, *Biograph. Dictionary*. — *Life of Parkhurst*, en tête de son *Greek Lexicon*. — Allen, *Amer. Biographical Dictionary*.

BOUCHER (*Louis-Gilbert*), magistrat français, né à Luzarches le 17 janvier 1782, mort le 5 mars 1841. Après avoir exercé quelque temps la profession d'avocat à Paris, il fut attaché à divers titres au ministère public près les tribunaux de Parme, de Florence, d'Arezzo, et la cour criminelle de l'Arno. Plus tard, il fut avocat général près la cour criminelle de Rome. Dans les Cent-Jours, il fut substitut du procureur général à Paris. Après avoir été procureur du roi à Joigny et à Auxerre, il fut nommé, le 4 décembre 1816, procureur du roi à l'île Bourbon. Il revint en Europe, à la suite de dissentiments et de conflits avec les autres autorités locales. Appelé en 1819 à remplir les fonctions de procureur général à la cour de Bastia, il fut destitué en 1826, et reprit la profession d'avocat. La révolution de Juillet le fit rentrer dans le ministère public : il devint procureur général près la cour de Poitiers, et mourut par suite, dit-on, des attaques dont il était l'objet de la part des partis opposés.

Moniteur universel, 1841. — Nicias Gaillard, *Éloge de Gilbert Boucher*.

BOUCHER (*Nicolas*), prélat français, né à Cernai le 14 novembre 1528, mort le 19 avril 1593. Fils d'un simple laboureur, il fit ses études à Paris, d'où il revint professer la philosophie à Reims, dont il dirigea l'université en qualité de recteur. Il fut appelé ensuite à l'épiscopat de Verdun, et l'emporta, en cette occasion, sur Jean de Rembervilliers, élu par le chapitre, selon la forme du concordat germanique. Dans un écrit intitulé *Virdunensis episcopatus N. Bocherii* (Verdun, 1592), Boucher prouva que l'église de Verdun ne dépendait pas du concordat germanique, et Clément VIII sanctionna cette doctrine. Le nouvel évêque eut toutes les vertus de son état. Cependant, entraîné par sa reconnaissance envers les princes lorrains, il se laissa engager dans le parti de la Ligue. On a de lui : une *Apologie de la morale d'Aristote contre Omer Talon*; Verdun, 1592; dédiée au cardinal de Lorraine, dont Boucher avait été le précepteur et dont il avait obtenu la protection; — *Caroli Lotharingii cardinalis et Francisci ducis Guisii Litteræ et Arma*; Paris, 1577; et en français, par Jacques Tigeon; Reims, 1579.

D. Calmet, *Hist. de Lorraine*. — Roussel, *Hist. ecclésiastique et civile de Verdun*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*, t. XXIX.

***BOUCHER** (*P.-B.*), jurisconsulte français, vivait à la fin du dix-huitième et au commencement du dix-neuvième siècle. Il fut professeur de droit commercial et maritime. On a de lui : *le Consulat de la mer*, ou *Pandectes du droit commercial et maritime*; Paris, 1808; — *Histoire de l'Usure chez les anciens peuples*; Paris, 1809; — *Traité complet, théorique et pratique de tous les papiers de crédit et de commerce*; Paris, 1808; — *Institutions commerciales, traitant de la jurisprudence marchande et des usages du négoce*; Paris et Strasbourg, 1801; — *Institutions au droit maritime*; Paris, 1803; — *le Manuel des Arbitres*; Paris, 1807; — *Manuel des Commerçants*; ibid., 1808; — *Manuel des Négociants*, ou *Code de Commerce maritime*; ibid, 1808; — *les Principes du droit proprement dit et du droit commercial, comparés*; ibid., 1804; — *Traité de la Procédure civile et des formalités des tribunaux de commerce*; ibid., 1808.

Quérard, *la France littéraire*. — *Dictionnaire de l'Économie politique*.

BOUCHER (*Pierre*), historien français, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il fut gouverneur des Trois-Rivières, et l'un des premiers habitants de la Nouvelle-France. On a de lui : *Histoire véritable et naturelle des mœurs et productions de la Nouvelle-France*; Paris, 1665, in-12.

Le Bas, *Diction. encyclop. de la France*. — Lelong, *Biblioth. histor. de la France*, édition Fontette, t. III, n° 39698.

BOUCHER (*Pierre-Joseph*), médecin et chirurgien français, né à Lille en 1715, mort vers 1780. On a de lui : *Méthode abrégée pour traiter la dyssenterie régnante à Lille en* 1750; Lille, 1751, in-4°; — *Observations faites à Lille en Flandre sur les différentes températures de l'air*, etc., *depuis la fin de l'hiver* 1752 *jusqu'au printemps de l'année* 1753; Recueil des savants étrangers de l'Académie des sciences, t. V, année 1768; — *Observations anatomiques sur les suites étranges d'un volvulus*; ibid., t. VIII, ann. 1780. Boucher a encore laissé beaucoup de mémoires dans l'ancien *Journal de Médecine*, quelques dissertations sur les *amputations* dans le recueil de l'Académie de chirurgie.

Biographie médicale. — Éloy, *Dictionnaire hist. de la médecine*. — Carrère, *Bibliothèque de la Médecine*.

****BOUCHER** (*Alexandre-Jean*), surnommé *l'Alexandre des violons*, est né à Paris le 11 avril 1770. Il se livra fort jeune à l'étude de la musique et du violon, sous la direction de Navoigille aîné, professeur habile. Abandonné de bonne heure à lui-même, chargé d'une famille dont il était l'unique soutien, M. Boucher quitta la France à l'âge de dix-sept ans, et se rendit en Espagne, où le roi Charles IV l'admit dans sa musique particulière en qualité de violon solo. Malgré les avantages que lui offrait cette place, il ne fit pas en Espagne un séjour de longue durée. Sa santé s'était altérée, et il profita d'un congé qui lui fut accordé pour revenir à Paris. Il joua aux concerts que donna M[me] Catalani en 1807 au grand Opéra, et à ceux des dames Grassini et Giacomelli au mois de mai de l'année suivante. On fut d'abord quelque peu choqué de l'étrangeté de ses manières; on l'accusa de n'avoir

point d'école, on le taxa de charlatanisme; mais on ne put disconvenir qu'il avait un talent très-remarquable. Lorsque Charles IV fut retenu prisonnier à Fontainebleau, M. Boucher lui donna une preuve d'attachement et de reconnaissance dont ce roi fut touché, en se rendant un des premiers auprès de lui. Après la Restauration, M. Boucher a passé plusieurs années à Paris. Puis, après 1820, il voyagea en Allemagne, en Pologne, en Russie et dans les Pays-Bas, obtenant partout de grands succès. De retour dans la capitale, il se livra à l'enseignement du violon, et se fit entendre pour la dernière fois dans un concert qu'il donna, en 1829, au théâtre de l'Opéra-Comique.

Boucher, retiré aujourd'hui près d'Orléans, a résidé quelque temps en Espagne, où il fit partie de la musique de la chambre de Ferdinand VII. On lui a trouvé autrefois une ressemblance frappante avec l'empereur Napoléon. [*Enc. des g. du m.*]

Dictionnaire de la Conversation. — Fétis, *Biograph. universelle des Musiciens.*

BOUCHER D'ARGIS (*Antoine-Gaspard*), jurisconsulte français, né à Paris le 3 avril 1708, mort dans la même ville le 26 janvier 1791. Il était fils de Gaspard Boucher d'Argis, avocat au parlement de Paris, dont le père et le grand-père avaient aussi porté la robe. Reçu en 1727 au parlement de Paris, il fut quelque temps après choisi par la municipalité de Lyon, patrie de son père et de son aïeul, pour prononcer, à l'hôtel-de-ville, le discours d'usage le jour de l'installation des nouveaux officiers. Il prit pour texte cette belle maxime de Sénèque : *Concordia res parvæ crescunt; discordia maximæ dilabuntur*. Il sut la développer en homme qui connaît toute l'étendue de cette vérité; ce fut en s'y conformant toujours qu'il se montra constamment le pacificateur des familles, au lieu d'être le moteur et l'agent de leurs mésintelligences. Appelé, par son mérite, en 1753 au conseil souverain de Dombes, et en 1767 à l'échevinage de la ville de Paris, il sut allier les devoirs de ces nouvelles fonctions avec ceux de sa profession. Le repos de la campagne ne suspendait pas son activité. Pendant plus de soixante ans, il y remplit les fonctions de juge de paix, dont le titre n'existait pas encore, mais dont une confiance illimitée lui donnait tous les droits. Il était l'arbitre des différends qui s'élevaient autour de lui. Les villageois venaient de plusieurs lieues lui demander des conseils; et quand ils lui présentaient le tribut de leur reconnaissance, « Je ne reçois point d'argent de mes bons voisins, leur répondait-il en leur serrant les mains : je destine mes vacances à mes amis. » Réponse obligeante, qui leur épargnait jusqu'à l'idée que le célèbre jurisconsulte faisait l'aumône de son talent. Sa douceur et sa patience étaient inépuisables. Les jeunes avocats venaient avec empressement consulter son bon esprit et ses connaissances. Il les écoutait avec attention, relevait leurs erreurs, les aidait à se détromper eux-mêmes; et quand il les avait éclairés, il paraissait avoir appris d'eux quelque chose. On a de lui : *Dissertation sur l'Origine du parchemin et du papier timbré*; — *Traité des Gains nuptiaux*; Lyon, 1738; — *Traité de la Crue des meubles au-dessus de leur prisée*; — *Code rural*, ou *Maximes et Règlements concernant les biens des campagnes*; Paris, 1749-1762; — *Histoire abrégée de l'ordre des avocats*, dans son édition du livre de Biarnoy de Merville : *Règles pour former un avocat*; ibid., 1753, in-12; — *Principes sur la nullité du mariage pour cause d'impuissance*; Paris, 1756; — des éditions, enrichies de notes, des *Questions de droit* de Bretonnier, de *l'Institution au Droit français* d'Argou, du *Dictionnaire de droit* de Ferrières, de *l'Institution au droit ecclésiastique* de Fleury; — plusieurs *Mémoires sur la principauté de Dombes*; — les articles de jurisprudence, dans l'*Encyclopédie méthodique*, 3e volume; — des notices sur des avocats célèbres, ajoutées à la dernière édition de Moréri (Paris, 1759).

BOUCHER D'ARGIS (*André-Jean*), fils du précédent, né à Paris le 15 novembre 1751, mort le 23 juillet 1794. Il fut successivement conseiller au Châtelet, lieutenant particulier au même siége, et pourvu de l'office de lieutenant civil après la démission de M. Talon, office que la suppression prochaine du Châtelet ne lui permit pas d'accepter. Nommé pour faire l'instruction du procès intenté contre le baron de Bezenval, colonel des Suisses, instruction qui eut lieu publiquement, en vertu de la loi des 8 et 9 octobre 1789, il résista avec la plus grande énergie aux violences et aux menaces dont l'accusé, les témoins qui déposaient en sa faveur, et lui-même, furent l'objet de la part de la tourbe populaire qui encombrait la salle, et qui demandait à grands cris la mort de l'accusé, préludant ainsi aux scènes de carnage du tribunal révolutionnaire. Il adressa à cette occasion une admonition sévère aux perturbateurs, et, après l'acquittement du baron de Bezenval, il veilla à ce qu'il pût se retirer en sûreté. Délégué par ses collègues pour porter à l'assemblée nationale la procédure suivie par le Châtelet à l'occasion des attentats dirigés contre le palais de Versailles dans la nuit des 5 et 6 octobre 1789, et que cette assemblée avait évoquée, il prononça un discours qui rappelle, si l'on veut, mais qui ne commence pas, comme on le lui a reproché, par ce vers de Zaïre :

> Le voilà donc connu ce secret plein d'horreur!

Il est permis de douter qu'il ait tenu avec Danton, chez un procureur au Châtelet, de la rue des Bernardins, la conversation que lui prête l'auteur des *Souvenirs de la Terreur* (t. Ier, p. 443), parce qu'elle est plutôt celle d'un matamore que celle d'un magistrat, parce qu'aucun des procureurs au Châtelet ne demeurait à cette époque

rue des Bernardins, et parce que Danton le qualifie de lieutenant criminel, quoiqu'il ne pût ignorer que son titre était celui de lieutenant particulier. Après avoir courageusement dénoncé la feuille de Marat, *l'Ami du Peuple*, à l'indignation publique, il fut lui-même dénoncé comme suspect, incarcéré, et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire le 5 thermidor an II. On a de lui : *Lettre d'un magistrat de Paris à un magistrat de province, sur le droit romain et la manière dont on l'enseigne en France*; Paris, 1782; — *Observations sur les lois criminelles de France*; 1781; — *De l'Éducation des souverains ou des princes destinés à l'être*, 1763; — *De la bienfaisance de l'ordre judiciaire*, 1788 : l'auteur y démontre la nécessité de donner aux pauvres des défenseurs gratuits, et l'obligation d'indemniser les détenus qui, injustement accusés, ont été absous; — *Recueil d'ordonnances des rois de France*, en 18 vol. in-32, accompagnées de notes savantes et instructives; — plusieurs articles de jurisprudence insérés au *Répertoire* de Guyot et Merlin.

Un des fils de Boucher d'Argis est aujourd'hui conseiller à la cour impériale d'Orléans.

Documents inédits. — Guyot et Merlin, *Répertoire.* — Camus, *Lettres sur la profession d'avocat.* — Quérard, *la France littéraire.*

BOUCHER-BEAUVAL (*Jean*), historien français, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Abrégé historique et chronologique de la ville de la Rochelle*; 1673, in-8°.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — Le Long, *Biblioth. hist. de la France*, édit. Fontette.

* **BOUCHER DE CRÈVECŒUR** (*Jules-Armand-Guillaume*), botaniste français, né à Paray-le-Monial le 26 juillet 1757, mort vers 1840. Il fut directeur des douanes à Abbeville, et correspondant de l'Institut. On a de lui une *Flore d'Abbeville*, 1803, in-8°, qui contient de précieux renseignements pour l'histoire naturelle du département de la Somme. Un de ses fils, *Étienne* BOUCHER DE CRÈVECOEUR, né à Rethel en 1791, a publié, sous le titre de *Souvenirs du pays Basque*, in-8°, 1830, un intéressant voyage dans les Pyrénées.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.*

BOUCHER DE LA RICHARDERIE (*Gilles*), magistrat et littérateur français, né à Saint-Germain-en-Laye en 1733, mort à Paris en 1810. Il fut reçu avocat au parlement de Paris en 1759, et exerça cette profession jusqu'à la suppression de l'ordre. En 1789, il fut choisi par l'assemblée du bailliage de Melun en qualité de commissaire pour la rédaction des cahiers de doléances à présenter aux états généraux. Aussitôt que la nouvelle organisation administrative fut mise en vigueur, il fut nommé membre du directoire du département de Seine-et-Marne, et lors des élections qui eurent lieu dans quarante-deux départements pour former le tribunal de cassation, il fut appelé cette haute magistrature. Il continua de remplir ces fonctions jusqu'à l'an VI de la république, malgré les dénonciations dont il fut l'objet, surtout de la part du député Chariot. Il avait présidé la section des requêtes en 1792, alors que Thouret présidait la section de cassation, les deux seules dont le tribunal était alors composé; et, n'ayant pas été réélu, il renonça à la magistrature pour se livrer exclusivement à la culture des lettres, et devint le principal rédacteur du *Journal général de la littérature de France*, que MM. Treuttel et Würtz firent paraître depuis 1798. Il y a lieu de croire qu'il fournit aussi quelques articles au *Journal général de la littérature étrangère*, que la même maison publia à dater de 1801. Ces deux recueils estimés peuvent être considérés, suivant un juge bien compétent en cette matière (M. Brunet), « comme les archives littéraires du commencement du dix-neuvième siècle. »

Déjà Boucher de la Richarderie s'était fait connaître par plusieurs écrits auxquels il n'avait pas mis son nom, mais qui avaient joui de quelque estime. C'était d'abord une *Analyse de la coutume générale d'Artois, avec les Dérogations des coutumes locales* (par M. Severt, conseiller au parlement de Douay), Paris, 1765, in-8°, que Camus, dans sa *Bibliothèque de droit*, recommande comme un ouvrage très-utile. Puis, un *Essai sur les Capitaineries royales, et sur les maux qui en résultent depuis Louis XI*; 1789, in-8°. Il avait débuté dans la carrière littéraire par la publication d'une *Lettre sur les Romans*; Genève et Paris, 1762, in-12. Depuis sa sortie du tribunal de cassation, il fit paraître un écrit intitulé *De l'influence de la Révolution française sur le caractère et les mœurs de la nation*; Paris, 1799, in-8°. Ce sujet important n'a été, pour ainsi dire, qu'effleuré. La justesse de quelques aperçus de l'auteur fait regretter qu'il n'ait pas donné à son travail des développements plus étendus, quoiqu'on puisse lui reprocher d'avoir remonté, dans ses observations sur le caractère national, jusqu'aux temps les plus reculés. L'ouvrage principal qui recommande Boucher de la Richarderie à nos souvenirs est sa *Bibliothèque universelle des Voyages*, ou *Notice complète et raisonnée de tous les voyages anciens et modernes dans les différentes parties du monde*; Paris, 1808, 6 vol. in-8°. Nous pensons, avec M. Peignot, que « ce livre est un vrai monument de bibliographie spéciale. On y trouve « des détails précieux sur les voyages en tout « genre, et de nombreux extraits des principaux « voyages en font un livre qui réunit l'agrément « à l'utilité. » Dans une introduction, l'auteur a rendu un compte satisfaisant des recherches auxquelles il s'est livré pour rendre son ouvrage aussi complet que possible, et de la marche qu'il a suivie pour établir l'ordre le plus naturel dans la disposition des matériaux immenses qu'il est parvenu à rassembler. Il est bon d'observer qu'il a été un des premiers à donner l'exemple

de citer dans leur idiome les titres des ouvrages en langue étrangère, et de les accompagner d'une traduction française. Il avait promis un supplément, que son grand âge ne lui aura vraisemblablement pas permis de mener à fin. Le nombre des voyages entrepris depuis lors, et dont les relations ont été imprimées, rendrait bien nécessaire la publication d'une nouvelle bibliographie : restreinte à des proportions moins étendues dans la partie analytique, elle offrirait cependant des notions suffisantes pour faire apprécier l'esprit, le mérite ou l'importance des principaux ouvrages de ce genre. Un dernier écrit de Boucher de la Richarderie, intitulé *De la réorganisation de la république d'Athènes*, Paris, 1799, in-8°, a obtenu peu de succès.

J. LAMOUREUX.

Biographie des Contemporains, tom. III. — *Répertoire de Bibliographies spéciales*, par Peignot. — *Bibliothèque des livres de droit*, par Camus.

BOUCHER (*René*), frère de Boucher de la Richarderie, procureur au Châtelet de Paris, remplaça Pétion comme maire de cette grande cité, jusqu'à l'élection de son successeur. Au 13 vendémiaire an IV, il présida la section de l'Ouest, et fut condamné à mort pour avoir signé l'ordre de marcher sur la convention; mais il échappa à cette condamnation, et fut amnistié quelque temps après. Il est mort à Paris en 1811.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — *Galerie historique des Contemporains*. — *Biographie des Hommes vivants*. — *Biographie nouvelle des Contemporains*.

BOUCHER SAINT-SAUVEUR (*Antoine*), né à Paris le 21 juin 1723, mort à Bruxelles en 1805. Il s'était établi à Paris, après avoir été successivement capitaine de cavalerie au service d'Espagne, maître particulier des eaux et forêts en Touraine, lorsque, après le 10 août 1792, il fut nommé député à la Convention nationale par le département de Paris. Il se rangea d'abord parmi les montagnards, et vota la mort de Louis XVI. Nommé membre du comité de sûreté générale en février 1793, il donna sa démission peu de jours après, et fit placarder sur les murs de Paris les motifs de sa retraite. Après le 9 thermidor, il contribua à faire mettre en liberté un grand nombre de citoyens incarcérés comme suspects. A l'époque de la formation des conseils, il fut élu par le département d'Indre-et-Loire au conseil des anciens, et il fut nommé par le Directoire, lors du rétablissement de la loterie, inspecteur dans cette administration.

Rabbe, *Biographie des Contemporains*. — *Biographie nouvelle des Contemporains*. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

BOUCHERAT (*Louis*), magistrat français, né à Paris le 20 août 1616, mort le 2 septembre 1699. Descendant d'une famille noble de Champagne, il avait été successivement conseiller au parlement, maître des requêtes, intendant de Guyenne, de Languedoc, de Picardie, de Champagne, conseiller d'État, trois fois commissaire du roi aux états de Languedoc, et dix fois aux états de Bretagne. Il venait d'être appelé par Colbert au conseil royal des finances établi en 1667, lorsqu'il succéda, en 1685, au chancelier de France le Tellier. Louis XIV lui annonça en ces termes sa nomination : « La place de « chancelier est le prix de vos longs services; « ce n'est pas une grâce, c'est une récompense. « Elle n'eût pas été pour vous, si tout autre « l'eût mieux méritée. » Le Tellier avait signé, quelques jours avant sa mort, la révocation de l'édit de Nantes; son successeur fut chargé d'exécuter cette funeste mesure; il le fit avec une conviction qui peut excuser les rigueurs qu'il ordonna. Boucherat mourut à Paris, à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — La Roche, *Éloge funèbre de Louis Boucherat, chancelier de France*; Paris, 1700, in-4°. — Bauderon de Senecey, *le Coq royal*, ou *le Blason mystérieux des armes de monseigneur Boucherat, chancelier de France*; Mâcon, 1687, in-12. (Les armes du chancelier Boucherat étaient un coq en champ d'azur.)

BOUCHERON (*Charles-Emmanuel-Marie*), philologue et théologien piémontais, né à Turin le 28 avril 1773, mort le 16 mars 1838. A dix-huit ans il était docteur en théologie. Le droit, qu'il étudia avec le même succès, le fit entrer à la secrétairerie d'État, dont il devint titulaire l'année suivante. Dépossédé de sa position par suite de l'invasion française, il se décida à entrer dans l'enseignement. En 1804, il professa l'éloquence au lycée de Turin, et en 1811 il fut appelé à la chaire d'éloquence latine, à l'université de la même ville. Il s'appliqua aussi à l'étude des langues orientales, et continua ainsi de partager son temps entre l'enseignement et les travaux littéraires. En 1832, il professa l'histoire à l'Académie militaire, et l'archéologie à l'École des beaux-arts. Il mourut des suites d'une chute qui lui fractura le genou. Les principaux ouvrages de Boucheron sont : *Caroli Boucheroni de Clemente Damiano Priocca*; Turin, 1815, in-8°; — *de Josepho Vernazza*; 1837, imprimé d'abord dans les *Actes* de l'Académie des sciences de Turin; — *Caroli Boucheroni de Thoma Valperga Calusio*; ibid., 1833, et Alexandrie, 1835, in-8°; — *Caroli Boucheroni specimen inscriptionum latinarum edente Thoma Vallaurio*; Turin, 1836, in-8°.

Thomas Vallauri, *De Carolo Boucheron*. — Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, VI, 224.

***BOUCHERON** (*Simone-Giuseppe*), sculpteur, né à Turin en 1648. Il étudia son art à Rome, à Bologne et à Paris, après en avoir reçu les premiers principes de son père Andrea, habile fondeur en bronze. Il lui succéda dans l'emploi de directeur des travaux de ce genre à l'arsenal royal. Il exécuta principalement des animaux dont le dessin n'est pas irréprochable, et des vases généralement de bon goût. E. B—N.

G. della Valle, *Giunta alle vite del Vasari*.

BOUCHESEICHE (*Jean-Baptiste*), savant géographe français, né à Chaumont le 14 octobre 1760, mort le 4 janvier 1825. Après avoir

étudié chez les frères de la Doctrine chrétienne, il fit partie de leur congrégation en 1777, et professa à leur collége de Saint-Omer depuis 1778 jusqu'en 1783. Il se retira alors de la congrégation; et plus tard, en 1784, il se maria. Le 26 avril 1791, il fut appelé à professer à Paris; ce qu'il fit jusqu'au 15 septembre 1793, époque de la suppression de l'ancien système universitaire. Devenu chef d'une institution située place de l'Estrapade, il y donna asile, dit-on, les 2 et 3 septembre 1792, à l'abbé Barbe, son ancien professeur de rhétorique. Le 21 avril 1798, il fut nommé commissaire du directoire exécutif du septième arrondissement de Paris; et, le 27 mai suivant, il devint chef du bureau des mœurs et opinions à l'administration du canton de Paris, chargée de la police de la ville. En 1800, il fut chargé à la préfecture de police de la division des plaisirs publics. Il dirigea ensuite d'autres divisions de la même administration. Rentré dans la vie privée, il consacra ses loisirs aux travaux littéraires et d'érudition. On a de lui : *Catéchisme de la déclaration des droits de l'homme et du citoyen*, 1793; — *Description abrégée de la France*, ou *la France divisée selon les décrets de l'Assemblée nationale*, en 1790; — *Voyage de milady Craven en Crimée et à Constantinople*, traduit de l'anglais (sans nom d'auteur); Paris, 1794; — *Notions élémentaires de géographie*, 1796 et 1809; ouvrage admis au nombre des livres classiques; — *Discours sur les moyens de perfectionner l'organisation de l'enseignement public*, 1798; — *Description historique et géographique de l'Indoustan*, trad. de l'anglais de Rennel sur la septième édition; Paris, 1800, 3 vol. in-8° avec atlas. Cet ouvrage eut un légitime succès. L'auteur a joint à la géographie du pays le récit des événements survenus depuis les temps les plus reculés.

Lombard de Langres, *Mémoires*, t. I. — Debray, *Tablettes littéraires*. — Barbier. *Biblioth. d'un homme de goût*, IV. — Quérard, *la France littéraire*.

BOUCHET (*Jean*), célèbre écrivain français, né à Poitiers le 30 janvier 1476, mort vers 1550. Il était fils de Pierre Bouchet, procureur de cette ville, qu'il perdit en 1480, n'ayant encore que quatre ans, par un accident bien triste. Celui-ci, « soupant avec un procureur son voisin, comme Bouchet le rapporte lui-même (*Annales d'Aquitaine*, folio 162, éd. 1557), prinst la poison dont l'impudique femme de son voisin cuidoit bailler à son mari, et mourut le tiers jour après. » Sa mère, qui l'aimait avec tendresse, s'occupa avec le plus grand soin de son éducation, et il fit de très-grands progrès dans ses études. Au mois d'avril 1496, à peine âgé de vingt ans, il accompagna à Lyon quelques-uns de ses compatriotes qui y allaient trouver le roi Charles VIII. Il présenta à ce prince « quelques légères fantaisies; » et, en faveur de ces productions de son « ignorante jeunesse, » le roi avait ordonné à Robertet, receveur des finances, de lui donner un emploi. Mais la mort du prince, survenue à Amboise le 7 avril 1498, l'empêcha de profiter de ses bonnes dispositions à son égard. N'ayant pu réussir à la cour comme il l'avait espéré, il revint à Poitiers, et y embrassa la profession de son père. Ses occupations ne l'empêchèrent pas de composer un très-grand nombre d'ouvrages. Il put satisfaire son penchant pour l'étude, par suite de l'obligation où il fut de quitter plusieurs fois sa ville natale, affligée de la peste, et de se retirer à la campagne, où il ne trouvait d'autres consolations que ses livres. Dans une épître à maître Pierre Gervaise (f° 25 de ses *Lettres familières*), il nomme le lieu où il chercha si souvent un refuge contre le fléau, La Villette, au bourg de Chauvigné (aujourd'hui Chauvigny). Peu de particularités sur sa vie sont parvenues jusqu'à nous. Il dit, dans sa quatre-vingt-quinzième épître, qu'il avait huit enfants, entre autres trois filles, dont l'une, nommée Marie, était religieuse à Sainte-Croix de Poitiers. Aucun auteur ne donne d'une manière précise l'année de sa mort. Son dernier ouvrage parut à Poitiers l'an 1550. Il avait alors soixante-quatorze ans, et il est à présumer qu'il ne survécut pas longtemps à cette année. C'est l'opinion de Guillaume Colletet, quoique plusieurs biographes l'aient fait vivre jusqu'en 1555.

Le premier de ses ouvrages, qui est de l'an 1500, quoiqu'il n'ait paru qu'en 1507, est intitulé *l'Amoureux transi sans espoir*, Lyon, Olivier Arnoillet, in-4°. C'est un recueil de pièces de vers et de prose, dont quelques-unes appartiennent à sa première jeunesse. C'est là que se trouvent « des légières fantaisies rithmées » qu'il avait offertes à Charles VIII. Il se repentit plus tard d'avoir composé quelques-uns des écrits que renferme ce recueil. Ils lui étaient échappés dans un moment où « fol amour avait troublé ses sens. » C'est pour effacer l'impression fâcheuse produite par des poésies trop mondaines, qu'il composa le *Livret des Angoisses et des remèdes d'amour du traverseur, en son adolescence*; Poitiers, de Marne, 1537, in-4°. Ce recueil contient plusieurs élégies ou complaintes entremêlées de récits et de réflexions, et de quelques ballades et rondeaux mis par lui dans la bouche des amants qu'il fait parler. Il suppose ensuite que lorsqu'ils ont fini de se plaindre, Pallas ou la Raison les instruit de la nature ou du caractère de *fol amour*, et des maux qu'il fait souffrir. Un des remèdes qu'elle leur présente contre l'amour, c'est de s'interdire toute lecture propre à entretenir cette passion. Un autre ouvrage de Jean Bouchet a pour titre : *les Regnards traversants les périlleuses voyes de folles fiances du monde*, composés par Sébastien Brand; Paris, Antoine Vérard, in-fol.; ibid., Lenoir, in-fol. Toutes les deux éditions gothiques et sans date. Vérard avait cru que son édition des *Regnards*

traversants serait d'un plus sûr débit s'il la publiait sous le nom de Sébastien Brand, qui, dans un volume de poésies latines imprimé à Strasbourg en 1498, avait inséré une élégie de cent vers, adressée à Maximilien, roi des Romains, sous le nom *Alopekiomachia, de Spectaculo Conflictuque vulpium*, qui avait eu beaucoup de succès. Les *Regnards traversants* ne sont, du reste, qu'une longue lamentation sur les *péchés publics*, une description fort prolixe et fort libre des mœurs de son temps. Chaque condition y est prise à partie, et l'auteur signale avec une grande énergie les vices qui lui sont propres. A l'en croire, il n'y aurait eu aucune partie saine dans les corps qu'il passe en revue, religieux mendiants, moines de Saint-Benoît ou de Saint-Augustin, ni parmi les femmes, parmi lesquelles il n'en peut trouver une seule sage et vertueuse.

Dans l'*Epistre de justice, à l'instruction et honneur des ministres d'icelle*, l'auteur fait l'apologie de la profession de procureur, de donner des avis à ceux qui l'exercent. — *Le Chapelet des Princes et la déploration de l'Église militante sur les persécutions*, 1517, in-fol. gothique, se compose de cinquante rondeaux et de cinq ballades adressés à Charles de la Trémoille; les rondeaux contiennent des instructions pour les princes, et après chaque dixième rondeau est une ballade. Toutes ces pièces, y compris les *Opuscules du Traverseur des voies périlleuses nouvellement par lui revus, amendés et corrigés*, ont été réimprimées à la suite de ses *Anciennes et modernes généalogies des rois de France, et mêmement du roi Pharamond, avec leurs épitaphes*; Paris (Galiot du Pré), 1541, in-fol. — *Les Cantiques de la sainte et dévote âme, amoureuse et épouse de Notre-Seigneur Jésus-Christ; comment ladicte âme se doit préparer pour avoir l'amour et la grâce de son dit époux : aussi y sont les méditations sur les jours de la semaine* (Lyon, Mounier, 1540, in-16), sont une nouvelle preuve de la piété de l'auteur. Dans la liste que Bouchet lui-même a donnée de ses écrits (onzième épître morale), il mentionne à la suite de l'ouvrage précédent : *le Temple de bonne renommée et repos des hommes et femmes illustres, trouvé par le Traverseur des voies périlleuses, en plorant le très-regretté décès du feu prince de Thalemont, unique fils du Chevalier et prince sans reproche*; Paris, Jehannot, 1518, in-4° gothique. (La Croix du Maine indique une édition de l'an 1516, chez Galiot, Paris.) C'est un panégyrique en vers de Charles de la Trémoille, prince de Tallemont, fils unique de Louis de la Trémoille, vicomte de Thouars, etc. Charles s'étant trouvé à la bataille de Marignan en 1515, y fut blessé dangereusement. Il mourut quelque temps après, et son corps fut porté à Thouars au mois de mars suivant. Bouchet était fort connu de ce jeune prince, qui se plaisait à lire ses poésies.

Le père de ce prince, Louis de la Trémoille, mourut dix ans après; et Bouchet composa en prose entremêlée de vers *le Panégyrique du Chevalier sans reproches*, ou *la Vie et les Gestes de Louis de la Trémoille*; Poitiers, 1527, in-4°; ouvrage vanté par Legendre. Cet écrit contient en abrégé, outre l'histoire du prince, celles de Charles VIII et de Louis XII, et une partie de celle de François Ier. Un grand nombre d'épîtres en vers et de pièces de poésies diverses ont été détachées de ce panégyrique, pour former un volume particulier, publié en 1536. C'est de cet ouvrage que sont extraits les Mémoires de Louis de la Trémouille, qui font partie du tome XIV de la *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France*, publiée par Petitot.

Le plus important des écrits de Jean Bouchet est celui qui a pour titre : *Annales d'Aquitaine; Faits et gestes en semaine des rois de France et d'Angleterre, pays de Naples et Milan*; Poitiers, 1524, in-fol.; revues et corrigées par l'auteur, et continuées jusqu'en 1535; Poitiers 1535, in-fol. Elles ont été publiées en 1557, in-fol., par Enguilbert de Marnef. Dans une préface latine mise au-devant des *Annales d'Aquitaine* par Jean Quintin (Joannes Quintinus, Æduus), cet ouvrage, déjà loué par Ceneau, évêque d'Avranches, est signalé par l'éditeur comme un chef-d'œuvre d'érudition. « Il n'a pas, dit-il, comme tant d'autres ont fait, compilé les bruits des rues; mais il a fouillé dans les monuments les plus sûrs. » C'est un livre précieux, non-seulement pour l'histoire de la province dont il s'occupe spécialement, mais pour l'histoire générale de la France : les érudits le consultent encore avec fruit. La meilleure édition est celle de 1644, à cause des augmentations qu'elle contient; — *Le Labyrinthe de fortune et le séjour des trois nobles Dames*, composé en vers par l'acteur (*sic*) *des Renards traversans* (Poitiers, 1524, in-4°; Paris, Lotrian, 1532, in-4°; Paris, Philippe Lenoir 1534, in-4°), est dédié à madame Marguerite, sœur de François Ier, duchesse de Berry et d'Alençon. L'auteur, après avoir fait la description de son *Labyrinthe*, montre à celui qu'il y conduit tous les changements arrivés depuis l'origine du monde, fait un tableau des révolutions des empires, et termine son ouvrage par le *Dialogue des doctrines véritables*, dispute en 26 rondeaux, sur l'utilité ou sur l'abus des sciences. Ce dialogue répond à toutes les objections qui lui sont faites, et finit par faire l'éloge de la vraie béatitude que l'on ne peut atteindre qu'avec l'appui des trois *nobles dames*, qui sont *la Foi, l'Espérance* et *la Charité*; — le *Jugement poétique de l'honneur féminin, et séjour des illustres, claires et honnestes dames, avec une apologie en prose au commencement* (Poitiers, 1356, in-8°; 1538, in-4°), est un éloge des femmes, une énumération de celles que l'histoire et la

Fable ont célébrées, et une apologie du mariage.

Nous aurons épuisé la liste des ouvrages composés par ce laborieux écrivain, en mentionnant : *Histoire et chronique de Clotaire Ier, roi de France, et de sainte Radegonde, son épouse, fondatrice du monastère de Sainte-Croix de Poitiers*, imprimée à Poitiers en 1527, in-4°; — *la Forme et Ordre des plaidoieries en toutes les courtes royales et subalternes du royaume; — les Triomphes du roi très chrétien François Ier, contenant la différence des nobles; — le Parc de noblesse, et le Conflit de l'heur et malheur, par dialogue; — les Épistres morales et familières du Traverseur*, Poitiers, Jacques Bouchet, 1545, in-fol. : c'est le plus intéressant de tous les ouvrages de Jean Bouchet : il contient d'abord les *Epistres morales adressées à toutes sortes d'états*, divisées en deux parties, dont la première a quatorze épîtres, et la seconde onze. Puis viennent *les Epistres familières*, au nombre de 127. « Il y instruit tous les états, dit Goujet (qui a donné une analyse détaillée de tous les ouvrages que nous venons d'énumérer), depuis la couronne jusqu'à la houlette, depuis celui qui est assis sur le trône jusqu'au dernier des artisans, et depuis le pape jusqu'aux clercs du rang le moins élevé. Chaque épître est une espèce de traité complet sur les devoirs et les obligations de chaque état et de chaque condition. » On ne saurait refuser à Bouchet une grande fécondité, une imagination riche, une intelligence élevée; mais ses œuvres nombreuses pèchent par la forme. Dans un siècle qui brille par plusieurs écrivains de génie, toujours dignes d'être lus, même après les changements opérés dans la langue française, il n'a su se faire une place ni parmi les prosateurs ni parmi les poëtes. Mais on peut concevoir combien de renseignements utiles fournissent ses écrits pour l'histoire religieuse, politique et littéraire de son époque. Bouchet était en relation avec la plupart des savants de son temps, dont plusieurs faisaient beaucoup de cas de ses ouvrages. C. HIPPEAU.

La Croix du Maine, *Bibliothèque française*, p. 206. — Duverdier de Vauprivas, ibid., p. 656. — Nicéron, *Mémoires*, t. XXVII. — Goujet, *Bibliothèque française*.

*BOUCHET (*Claude-Antoine*), chirurgien français, né le 17 février 1785 à Lyon, mort le 25 novembre 1839. Il étudia la médecine à Paris, et occupa la place de chirurgien de l'hôtel-Dieu de Lyon. Le premier il introduisit dans la chirurgie la méthode de réunion par première intention après les amputations, méthode adoptée depuis par tous les chirurgiens. Il inventa la gouttière brisée pour les tumeurs blanches du genou, ainsi qu'un instrument pour exciser les tubercules cancéreux dans les parties profondes.

Le Bas, *Dict. encyclop. de la France*. — Bougier, *Éloge historique de Claud.-Ant. Bouchet*; Lyon, 1840, in-8°. — Castellan, *Notice sur le docteur Claud.-Ant. Bouchet*.

BOUCHET (*Guillaume*), littérateur et libraire français, né à Poitiers en 1526, mort en 1606. Il fut libraire dans sa ville natale, et devint prévôt des marchands. Sa vie, qui se passa dans sa boutique et dans le conseil des prud'hommes, n'est pas connue; mais il a laissé un livre qui peut figurer auprès du *Cymbalum* de Desperriers et du *Moyen de parvenir* de Beroald. Bouchet plus d'une fois cite Panurge et Pantagruel, et en effet les interlocuteurs de ses *Sérées* sont bien les élèves de Rabelais. Les *Sérées* (Lyon, 1584, in-4°; ibid., 1593, 3 vol. in-16; Paris, 1608, 3 vol. in-12; Rouen, 1635-1638, 3 vol. in-8°) sont des entretiens à l'usage des personnes qui veulent agréablement passer leurs loisirs de l'après-dîner. Il y en a pour tous les goûts; « car j'aime aussi bien, dit l'auteur, choses de risées que les plus doctes et les plus sérieuses. » « Ces entretiens, ajoute-t-il encore, seront profitables à toute personne mélancolique et joviale. » Du reste, il garantit au lecteur, foi de marchand, « qu'il a garni son livre des meilleures étoffes qu'il eût en sa boutique. » Il est fâcheux que bien souvent les étoffes portent des dessins d'une obscénité révoltante. La pudeur n'y est guère plus respectée par les femmes que par les hommes. Peut-être faut-il s'en prendre à l'époque elle-même, dont le cynisme est étalé non-seulement dans les livres, mais encore gravé sur bien des médailles. Puis, à côté de ces quolibets grossiers, de ces plaisanteries indécentes, se trouvent çà et là quelques détails curieux d'érudition. Après une plaisanterie de mauvais goût, on est tout étonné de rencontrer les graves noms d'Hésiode, de Périclès, de Démosthène, de Cicéron. C'est bien là l'esprit sérieux et plaisant à la fois du seizième siècle. Cette peinture de mœurs est sans contredit le plus grand mérite des *Sérées*. Il y a de l'abondance et de la gaieté dans ses dialogues; mais cette gaieté est travaillée, étudiée; le désordre de ses pensées est beaucoup plus un défaut réel de composition que l'imitation adroite des détours capricieux de la conversation.

Le Bas, *Dict. encyclop. de la France*. — Thibaudeau, *Hist. du Poitou*.

BOUCHET (*Jean* DU), généalogiste français, né en 1599, mort en 1684, est auteur des ouvrages suivants : *Véritable origine de la seconde et troisième lignées de la maison de France*; Paris, 1646 et 1661, in-fol.; — *Histoire généalogique de la maison de Courtenay*; Paris, 1661, in-fol.; — *Preuves de l'histoire généalogique de la maison de Coligny*; Paris, 1662, in-fol.; — *Table généalogique des comtes d'Auvergne*; 1665, in-fol.; — *Table généalogique des anciens vicomtes de la Marche*; Paris, 1682, in-fol.; — une édition, avec des notes et des additions, de l'*Histoire de Louis de Bourbon, premier duc de Montpensier*, par Coustureau; Rouen, 1642, in-4°. Tous ces ouvrages sont précieux à cause des pièces nombreuses qu'on y trouve.

Chaudon et Delandine, *Nouveau Dict. hist.* — Le Bas, *Dict. encycl. de la France.*

BOUCHET (*René*, sieur d'Ambillon), poëte français, natif de Poitiers, vivait au seizième siècle. Quoique pourvu seulement d'un modeste emploi dans la judicature, il fit des poésies remarquables pour l'époque. Ses œuvres, imprimées à Paris en 1609 par Rob. Estienne, contiennent des poëmes intitulés *la Sidère pastorale; plus, les Amours de Sidère de Pasithée*, etc. L'édition de 1600 des poésies de Scévole de Sainte-Marthe renferme une autre pièce de vers de Bouchet.

BOUCHET (*Jacques*), frère du précédent, poëte et jurisconsulte, fut avocat au parlement de Bretagne. Ses œuvres sont restées manuscrites.

Thibaudeau, *Hist. du Poitou.*

BOUCHET (*Pierre*), poëte français, natif de la Rochelle, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui une traduction en vers français de la *Pandora*, poëme latin d'Olivier, évêque d'Angers, sous ce titre : *la Pandore, ou Description de la fable et fiction poétique de l'Origine des femmes, cause des maux qui sont survenus au monde;* Poitiers, 1548.

Duverdier, *Bibliothèque française.* — Rainguet, *Biographie Saintongeaise.*

***BOUCHET** (*Louis-André-Gabriel*), peintre français, du commencement du dix-neuvième siècle. Élève de David, il se montra digne d'un tel maître, et devint un artiste habile. Il obtint le grand prix de peinture en 1797, et se rendit ensuite à Rome, comme c'est l'usage, pour s'y perfectionner. Ses productions les plus vantées sont : *la Mort de Caton d'Utique; — Cléobule et sa fille offrant un sacrifice à Minerve; — Aria et Pætus; — Homère lisant ses poésies sur une place publique; — le Christ crucifié, et Madeleine à ses pieds*, 1817; — *Hazaël et Télémaque*, 1814; — *la Bonté d'Auguste.*

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

BOUCHET DE LA GETIÈRE (*François-Jean-Baptiste*), hippographe français, né à Niort le 23 juin 1737, mort à Paris le 30 avril 1801. Il fut inspecteur des haras sous Louis XV. Il eut à remplir la même fonction en 1793, et ce fut d'après ses conseils qu'on créa sept dépôts. Il est l'auteur de plusieurs plans présentés au comité militaire, aux comités de salut public et d'agriculture. Ces plans, qui avaient pour objet de régénérer les haras détruits, furent adoptés. On a de lui : *Observations sur les différentes qualités du sol de la France relativement à la propagation des meilleures races de chevaux.* L'impression de cet ouvrage, d'utilité publique, fut ordonnée par un décret de l'an VI.

Chaudon et Delandine, *Dict. hist.*

BOUCHETEL ou **BOCHETEL** (*Guillaume*), homme d'État français, né dans la province du Berry, mort en 1558. Il fut secrétaire de François I[er]; ce prince et Henri II le chargèrent de plusieurs missions importantes. On lui attribue : *l'Ordre et Forme de l'Entrée de la reine Éléonore d'Autriche en la ville de Paris, et de son sacre et couronnement de Saint-Denis*, le 5 mars 1510. Cet ouvrage a été publié en 1532.

Le Bas, *Dict. encyclop. de la France.* — Lelong, *Biblioth. hist. de France*, édit. Fontette.

BOUCHEUL (*Joseph*), savant jurisconsulte français, natif du Dorat, mort en 1706. Il laissa : *Corps et Compilation de tous les commentateurs sur la coutume du Poitou;* Poitiers, 1727; Paris, 1736, 2 vol. in-fol.; avec des observations; — *Traité des successions contractuelles;* Poitiers, 1727.

Mém. de Boucher d'Argis. — Moréri, *Dictionnaire historique.*

BOUCHIER (*Jean* ou *Jacques*), peintre et graveur français, né à Bourges vers 1580. Il fut le premier maître de Pierre Mignard, *le Romain.* Le département des estampes de la Bibliothèque impériale possède de lui cinq planches signées. P. Ch.

Robert Dumesnil, *le Peintre graveur français*, t. V.

***BOUCHIN** (*Étienne*), jurisconsulte et magistrat français, né en Bourgogne, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il fut conseiller et procureur du roi à Beaune. Bayle dit de lui « qu'il avait beaucoup de lecture, mais que, selon l'usage d'alors, il l'étalait avec trop de profusion, en même temps qu'il abusait de la citation des auteurs grecs et latins. » Le passage suivant d'une de ses plaidoiries vient à l'appui de ce jugement du célèbre critique. Il s'agissait de prouver que des époux mariés en secondes noces ne devaient aucune espèce d'indemnité à ceux qui les avaient régalés d'une sérénade, et qui les actionnaient pour ce motif. La question était grave, comme on voit; et Bouchin n'a garde de laisser échapper l'occasion. En conséquence il énumère tous les inconvénients des secondes noces, surtout en ce qui concerne le mari; et, pour ne laisser aucune place à la réplique, il appelle à son aide les plus éloquents peintres des travers féminins, Plaute, Ovide, Properce; Papinien lui-même n'est pas oublié. Nous citons : « Si que l'on peut dire avec Hé-
« siode que celui qui se remarie :

« Naufragus navigat bis profundum difficile. »

« Ναυηγὸς πλώει δὶς βυθὸν ἀργάλεον. »

« Il fait naufrage en un endroit où il n'y a point
« de fond. »

Et l'avocat continue, à coups de textes, de broder sur ce thème; après quoi il aborde le vaste chapitre des faiblesses féminines, et des déboires auxquels s'expose le mari :

« S'il y a encore quelque reste de beauté cous-
« tumièrement plastrée :

« Quasi sit signum pictum in pariete, »

« dit Plaute. » Puis vient un autre passage du comique latin, où il s'attaque aux ingrédients dont se servent les vieilles femmes; et Bouchin de re-

prendre son énumération : « Que si elles ajan-« cent leurs cheveux avec un peu plus d'artifice,

« Comptis arte manuque comis ; »

« si elles les détrempent dedans de l'eau qui vient « de la rivière de Chratis ou de celle de Cybaris, « pour les rendre comme fil d'or :

« Electro similes faciunt auroque capillos ; »

« Que si elles n'oublient à porter leurs chaisnes « et carquans ;

« Et s'il y a encore quelque peu de bonne grâce :

« Et faciunt curam, ne videantur anus. »

Le reste est sur ce ton.

Ainsi s'exprimait le barreau de la première moitié du dix-septième siècle, préludant de la sorte aux plaidoyers en forme de feuilletons du dix-neuvième siècle. Cependant, à l'époque où parlait Bouchin, Patru était né. Heureusement que l'auteur des *Plaideurs* n'était pas loin, et que la Bruyère devait bientôt flageller ce français si ridiculement bigarré, qui cachait pourtant quelques vérités. Nous soupçonnons même Boileau d'avoir tiré de ce fatras la satire peu galante où il maltraite si fort les femmes. On a de Bouchin : *Plaidoiés et conclusions ;* Dijon, 1618, 1620 ; — *Discours consolatoires sur les longs soupirs et trop fréquentes larmes causées par la mort de M. de Termes, grand écuyer de France ;* Dijon, 1622 ; — *le Magistrat parfait, ou le Modèle des qualités d'un bon juge et parfait magistrat, exempt des revers de la fortune ;* Paris, 1632, ouvrage conçu dans le style des plaidoyers. V. ROSENWALD.

Bayle, *Dict. crit.* — Papillon, *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne.* — Lelong et Fontette, *Bib. hist. de la France*, t. III.

*BOUCHITTÉ (*Louis-Firmin* HERVÉ-), littérateur français contemporain, né à Paris le 15 février 1795. Professeur d'histoire au lycée de Versailles, il a publié entre autres : *De la Philosophie dans ses rapports avec les sciences morales, la littérature et les arts ;* Versailles, 1837 ; — *Histoire des preuves de l'existence de Dieu considérées dans leurs principes généraux, depuis les temps les plus reculés jusqu'au Monologium d'Anselme de Cantorbéry ;* Paris, F. Didot, 1841 ; — *le Rationalisme chrétien à la fin du onzième siècle, ou Monologium de saint Anselme ;* Paris, 1842.

Quérard, supplément à *la France littéraire.*

BOUCHON-DUBOURNIAL (*Henri*), littérateur et ingénieur français, né à Toul en 1749, mort à Paris en 1828. Après avoir été ingénieur en province, il professa à l'école militaire, et fut chargé de diriger la construction du pont de Lampde, dans l'arrondissement d'Issoire. En 1783, il alla en Espagne, sur la demande d'ingénieurs français faite par le gouvernement espagnol, auquel il soumit un projet de restauration de l'aqueduc destiné par les Romains à introduire dans Cadix les eaux de Tempul. Il revint en France à l'époque de l'assemblée des notables, et il publia une brochure sur la question du moment : les finances. Incarcéré pendant la terreur, il employa les loisirs forcés qu'on lui faisait à traduire le *Don Quichotte* de Cervantes. Les dernières années de Bouchon-Dubournial furent malheureuses : chargé en 1809 de reconstruire le pont de Sèvres, il fut détenu pour dettes à Sainte-Pélagie. En 1828, il fut l'objet de poursuites qui atteignaient l'honneur : il avait eu l'idée de demander des copistes pour ses manuscrits, et avait exigé de ceux qu'il employait un cautionnement remboursable dans un temps donné. Le remboursement n'eut pas lieu, et Bouchon fut condamné en première instance comme escroc ; mais, sur l'appel, il fut renvoyé de la plainte. On a de lui : *Considérations sur les finances, sur la dette publique, sur la nécessité et les moyens de créer un milliard en papier monnaie*, etc. ; Paris, 1788, in-8° ; — *Don Quichotte, traduction ;* Paris, 1807 et 1822, 4 vol ; réputée la plus exacte que l'on ait eue ; — *Traduction des Nouvelles choisies de Cervantes ;* Paris, 1825, dans la Collection des chefs-d'œuvre classiques étrangers ; — *Persilès et Sigismonde ;* Paris, 1809, 6 vol. in-18 ; — *le Mari trop curieux*, nouvelle tirée de *Don Quichotte ;* ibid., 1809, in-12 ; — les *Œuvres complètes* de Cervantes, *traduction* dont il n'a paru que 6 volumes in-8° ; Paris, 1822 ; — *Don Quichotte et Sancho Pança à Paris en* 1828, *par un octogénaire paralytique ;* Paris, 1828.

Galerie historique des Contemporains. — Quérard, *la France litt.* — *Collection des classiques étrangers.* — Arnault, Jouy, etc., *Biog. nouv. des Contemp.*

BOUCHOT (*Léopold*), grammairien français, natif de Nancy, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il fut d'abord aumônier de la duchesse douairière de Lorraine, et chanoine à Pont-à-Mousson. Il s'appliqua ensuite à la recherche des meilleures méthodes d'instruction. Ses ouvrages dans cette branche, où il s'acquit un renom honorable, sont : *Traité de deux imperfections de la langue française ;* Paris, 1759 ; — *Rudiment français à l'usage de la jeunesse des deux sexes, pour apprendre en peu de temps la langue par règles ;* ibid., 1759. L'auteur y pose, et avec raison, la théorie de la déclinabilité des participes ; — *A B C royal, ou l'art d'apprendre à lire sans épeler ni les voyelles ni les consonnes ;* Paris, 1759, et Nancy, 1761 ; — *Différence entre la grammaire et la grammaire générale raisonnée ;* Pont-à-Mousson, 1761 ; — *Progression de la grammaire à la logique*, 1763. L'auteur appliqua avec succès sa méthode à des enfants placés entre ses mains par le roi Stanislas, duc de Lorraine.

Quérard, *la France littéraire.*

BOUCHOTTE (*Jean-Baptiste-Noël*), ministre de la guerre sous le gouvernement républicain, né à Metz le 25 décembre 1754, mort dans sa ville natale en juin 1840. Entré, à l'âge de seize ans, dans la carrière militaire, il était lentement arrivé au grade de capitaine de cavalerie lorsque la révolution éclata. Il ne tarda pas à être élevé

au grade de colonel. La réputation d'ordre, de probité et de désintéressement qu'il s'était acquise appelait déjà l'attention sur lui. Après la défection de Dumouriez et de son état-major, il se signala de nouveau en empêchant la ville de Courtray de tomber au pouvoir des Autrichiens, dont des traîtres guidaient les drapeaux. Cet éminent service fut apprécié par la convention; et, dans la séance du 4 avril 1793, elle l'appela, par un vote unanime, à remplacer, comme ministre de la guerre, Beurnonville, que Dumouriez venait de livrer à l'ennemi.

Jamais administration de la guerre ne fut aux prises avec des circonstances plus solennelles et plus périlleuses : tous les services étaient désorganisés; on manquait d'armes et de munitions; les frontières étaient entamées sur tous les points; l'insurrection de la Vendée menaçait de déborder la France. Bouchotte, par son activité, aida puissamment le comité de salut public à improviser, organiser et approvisionner nos armées; et c'est le nom modeste de Bouchotte qu'on lisait au bas des promotions accordées à des noms illustres : Masséna, Kléber, Moreau, Dugommier, Marceau, Augereau, Lefebvre, Pérignon, Serrurier, Desaix, Abatucci, Bernadotte, Bonaparte lui-même, et plus de quatre-vingts généraux dont la plupart occupent une place si brillante dans les fastes militaires. C'est dans les situations difficiles que s'éprouvent la capacité et le courage : Bouchotte conserva le ministère de la guerre au milieu des circonstances les plus graves où jamais nation se soit trouvée; il l'exerça avec fermeté, prudence et dévouement, un an entier, jusqu'au 1er avril 1794, époque à laquelle, dans le but de concentrer davantage l'action gouvernementale, les différents ministères furent supprimés, et remplacés par des commissions exécutives.

Bouchotte avait pris une part active aux luttes de 1793. Les accusations contradictoires auxquelles il fut en butte peuvent faire juger de la justice de ses ennemis. Pendant la terreur, Bouchotte fut accusé d'avoir fait crier *Vive le roi!* et de favoriser la contre-révolution. Plus tard, après le 9 thermidor, les réacteurs persécutèrent Bouchotte comme terroriste. Il fut arrêté, détenu pendant treize mois, et remis en liberté sur une lettre de l'accusateur public près le tribunal criminel d'Eure-et-Loir : « Je fais observer, disait « ce magistrat, que nulle pièce à charge ne « m'est parvenue, et que je ne puis mettre en « jugement un citoyen contre lequel il est im- « possible de baser un acte d'accusation. » Colonel à son entrée au ministère, il quitta ses fonctions avec le même grade. Jamais ministre ne fit de plus nombreuses promotions d'officiers généraux, et ne songea moins à lui-même. Rendu à la vie privée, Bouchotte se retira à Metz, sa ville natale; et ses concitoyens purent juger, par la simplicité de sa vie et par la médiocrité de sa fortune, si, durant son ministère, il fut plus préoccupé du soin d'augmenter son patrimoine que de s'avancer dans la carrière militaire.

*Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — *Biographie nouvelle des Contemporains.* — Rabbe, etc. *Biographie des Contemporains.*—*Le National*, n° du 20, juin 1840. — *Biographie de la Moselle.*

BOUCHU (..... baron), général français, né en 1771, mort le 2 novembre 1839. Du modeste grade de caporal qu'il avait en 1793, il parvint à celui de général de brigade, qu'il obtint au siége de Badajoz, où il se distingua comme il avait fait dans toutes les campagnes de cette période mémorable. En 1813, il se fit également remarquer en Saxe, à l'attaque du pont de Meissen. En 1814, il fut fait prisonnier à Torgau; de 1816 à 1822, il commanda l'École polytechnique; et après la campagne de 1823 en Espagne, à laquelle il prit part, il fut nommé lieutenant général, et employé, jusqu'à sa retraite, aux travaux du comité consultatif de l'artillerie et aux inspections générales dans cette arme.

Moniteur universel.

***BOUCHU** (*Étienne-Jean*), chimiste et industriel français, né à Langres le 28 mai 1714, mort à Arc en Barrois le 16 septembre 1773. Il acquit des connaissances étendues en physique, en chimie, en histoire naturelle, et en fit l'application dans les forges d'Arc en Barrois. On a de lui : *Art des forges et des fourneaux à fer;* Paris, 1762; — *Observations sur l'Art du Charbonnier;* ibid., 1767, in-fol. Étienne Bouchu est encore l'auteur de quelques articles de chimie et de tous les articles sur la fabrication du fer que l'on trouve dans l'*Encyclopédie méthodique.*

Quérard, *la France littéraire.* — *Biographie médicale.*

BOUCICAUT (*Jean* LE MEINGRE DE). La famille de Boucicaut n'était pas fort ancienne, et tirait son origine de la Touraine. On sait que le roi Charles V se plut à élever des hommes d'une naissance médiocre, mais dans lesquels il remarquait des talents. C'est ainsi qu'en 1366 il porta aux premières charges de l'État Jean le Meingre dit *Boucicaut.* Il fut négociateur habile, général expérimenté, et fut même surnommé *le Brave.* Cependant il paraît qu'il le cédait en courage à son frère d'armes Jehan de Saintré, comme l'atteste un quatrain de ce temps-là.

Charles V le nomma maréchal de France, dignité qui commençait à devenir l'une des plus considérables de la couronne. *Jean le Meingre* se montra toujours digne de sa plus haute fortune par ses vertus, et surtout par son austère probité. Il mourut en 1370, laissant deux fils en bas âge.

L'aîné, *Jean*, naquit en 1365, à Tours, dont son père était gouverneur, et mourut en Angleterre en 1421. Florine de Linières, sa mère, ne négligea rien pour lui donner une bonne éducation, suivant l'esprit du siècle. A l'âge de neuf ans il fut admis, par ordre de Charles V, au nombre des jeunes nobles choisis pour être les compagnons du Dauphin. Dès l'âge de douze au

il fit ses premières armes, et accompagna Louis de Clermont dans la campagne de Normandie, en 1377. Cinq ans après, il assista à la bataille de Rosebecq, où il tua un Flamand d'une taille gigantesque. Comme il était rare, à cette époque, de voir un chevalier qui n'eût point visité une partie de l'Europe, le jeune Boucicaut, qui s'était fait aussi remarquer à la cour de Charles VI par son adresse et par sa courtoisie, alla en Prusse prêter l'appui de son bras aux chevaliers teutoniques. A son retour, Louis de Clermont le choisit pour son lieutenant dans la campagne du Poitou, en 1385. Boucicaut s'y distingua, et termina seul l'expédition. C'est alors qu'il forma une confraternité d'armes avec Renaud de Roye : ils parcoururent ensemble toute l'Europe et une partie de l'Asie, et lorsqu'ils revinrent en France ils soutinrent, avec Saimpy, le fameux pas d'armes de Juquelvert, entre Calais et Boulogne, contre les chevaliers anglais.

Lorsque le duc de Bourbon partit pour son expédition d'Afrique, Boucicaut ne put obtenir de Charles VI la permission de le suivre; ce qui est d'autant plus difficile à expliquer qu'il le laissa aller quelques mois après à Kœnigsberg, où d'autres chevaliers accouraient de toutes parts pour défendre l'ordre Teutonique, attaqué par une ligue formidable. Dans cette guerre Boucicaut se distingua, selon son habitude; et lorsqu'elle fut terminée, il se rendit en France, où Charles VI l'appelait. Ce fut à Tours, dans l'appartement même où il était né, qu'il reçut en 1391, du roi lui-même, le bâton de maréchal. Il n'existait alors que deux maréchaux de France; il fallait commencer par être second maréchal avant d'être premier. Boucicaut ne fut élevé à cette dernière dignité qu'en 1412. Il fut ensuite envoyé dans le comtat d'Avignon pour faire cesser le schisme qui déchirait alors l'Église, et il s'empara de la personne du pape Benoît XIII. Il accompagna le comte de Nevers lorsque ce prince alla défendre la Hongrie contre les Turcs, et fut fait prisonnier par ceux-ci à la bataille de Nicopolis.

Lorsque sa rançon fut payée et qu'il put revoir sa patrie, il fut chargé par le roi de faire rentrer dans le devoir le comte Archambaud de Périgord (1398). Il soumit les places fortes de cette province, et fit le comte prisonnier. Puis il eut le commandement de l'armée envoyée au secours de Constantinople menacée par les Turcs. Il se signala, dans cette expédition, par des talents supérieurs, et remporta de grands avantages. Il amena à la cour de France l'empereur Manuel, qui l'avait nommé connétable de son empire. A cette époque les bandes armées désolaient la France; les dames nobles étaient insultées jusque dans leurs châteaux. Ce fut pour les défendre que Boucicaut, avec la permission du roi, fonda l'ordre militaire de *la dame Blanche à l'écu vert*; le nombre des chevaliers fut d'abord fixé à treize seulement, mais plus tard il fut porté jusqu'à soixante. Vers ce temps (1399) les Génois se donnèrent à Charles VI, alors en démence. En 1401, les ducs de Bourgogne et de Berry, maîtres de l'État, envoyèrent aux Génois le maréchal de Boucicaut pour les gouverner. Il contint par sa sagesse et par sa fermeté ce peuple turbulent, qui fut tranquille pendant plusieurs années. Mais en 1409, tandis que le maréchal prenait Tortone et recevait le serment de fidélité de Jean-Marie Visconti, duc de Milan, les Génois se révoltèrent, massacrèrent la garnison française, et Boucicaut fut forcé de retourner en France. Pendant son commandement il avait fait éprouver sur mer de grandes pertes aux Turcs. Pendant les guerres civiles de France, il resta fidèle au Dauphin. Ce fut malgré ses avis qu'on livra la bataille d'Azincourt; il y fut fait prisonnier, et mourut captif en Angleterre à l'âge de cinquante-quatre ans. Son corps fut transporté en France, et enseveli dans l'église de Saint-Martin de Tours. [*Enc. des g. du m.*]

Histoire du maréchal Boucicaut, écrite par un auteur contemporain, publiée par Théodore Godefroy; Paris, 1620, in-4°. — De Pilham, *Histoire du maréchal Boucicaut*; Paris, 1697, in-12. — *Vie du Maréchal Boucicaut*, dans les *Vies des Hommes illustres de France*, par d'Auvigny, t. VII. — La Rochelle, *le Maréchal Boucicaut*, *nouvelle historique*; Paris, 1710 et 1718, in-8°. — Moréri, *Dict. hist.*

BOUCQUEAU (*Jean-Baptiste*), jurisconsulte belge, natif de Wavre, dans le Brabant, mort en 1802, à Dighem, près de Wilvorde. Il exerça la profession d'avocat à Bruxelles. Il n'est connu que par un livre bizarre intitulé : *Essai sur l'application du chapitre* VII *du prophète Daniel à la Révolution française, un motif nouveau de crédibilité, fourni par la Révolution française, sur la divinité de l'Écriture sainte*; Bruxelles, 1802, in-8°. L'ouvrage était dédié tout à la fois à Bonaparte, premier consul, et au pape Pie VII.

Biographie générale des Belges. — *Galerie historique des Contemporains*.

BOUCQUEAU DE VILLERAIE (*Philippe*), homme politique belge, fils du précédent, né à Bruxelles vers 1769, mort le 8 novembre 1834. Il fut nommé par le premier consul préfet de Coblentz. Plus tard, il devint directeur de l'administration des droits réunis à Maestricht. Ayant perdu son fils unique peu d'années avant la révolution de 1830, il chercha des consolations dans l'Église, et embrassa l'état ecclésiastique. Envoyé au congrès national par le district de Malines, il se prononça pour l'exclusion de la maison de Nassau. Son vote pour le choix du nouveau roi fut favorable au duc de Leuchtenberg. Il fit ensuite partie de la députation chargée d'aller offrir la couronne de Belgique au roi Louis-Philippe, pour son fils le duc de Nemours. Après l'expiration du mandat du congrès, l'abbé Boucqueau se retira à Liége. Il laissa plus d'un million au séminaire de cette ville.

Biographie générale des Belges.

***BOUCQUET** (*Victor*), peintre flamand, né

à Furnes en 1619, mort en 1677. Il peignait bien l'histoire en grand, et disposait habilement ses groupes; ses fonds sont soignés et enrichis d'architecture, mais son dessin est incorrect et ses figures courtes : cependant ses draperies sont bien ajustées; son coloris est assez bon, quoiqu'un peu froid. Ses principaux ouvrages se trouvent à Loo et dans l'hôtel-de-ville de Nieuport, où ce peintre a représenté en 1671 le jugement de Cambyse, dans un grand tableau qui occupe toute la profondeur de la salle d'audience. C'est le chef-d'œuvre de cet artiste.

Descamps, *Vies des Peintres flamands*, t. II, p. 76. — Nagler, *Neues Allgemeines-Künstler-Lexicon*.

***BOUCRET** (....), général français de l'armée républicaine, fut employé en 1793 dans la Vendée, et combattit à Antraim et à Angers. Il commandait à Belle-Isle-en-Mer en 1795. L'amiral anglais Waren le somma de rendre la place, en l'assurant qu'il était autorisé, par Louis XVIII, à lui promettre protection et récompense, s'il voulait la livrer. « J'ai des vivres et de l'artillerie, répondit-il : plutôt que de remettre Belle-Isle, je m'ensevelirai sous ses ruines. » Waren, frappé de cette réponse énergique, se retira. Le général Boucret, qui fit la campagne de 1799 en Italie, se trouvait, le 20 juin, avec douze cents hommes environ, dans Brescia. Les Autrichiens le forcèrent de capituler, et il fut fait prisonnier avec sa troupe. Nous ignorons ce que Boucret devint depuis cette époque.

Rabbe, *Biographie des Contemporains*. — Le Bas, *Dict. Encyclop. de la France*.

BOUDDHA. Ce nom s'applique d'une manière générale à des sages qui ont sur la terre traversé les épreuves les plus rigoureuses, et pénétré par la science les vérités les plus sublimes, et qui, après avoir enseigné la loi qui est capable de sauver les hommes, sont arrivés à l'état d'anéantissement du corps et de l'âme. Mais particulièrement le nom de Bouddha se donne à Siddhârtha, surnommé Sâkya Monni ou Sramana Gôtama, qui naquit à Capilavastou, dans le septième siècle avant notre ère, et mourut en 543. Il était fils de Souddhodana, roi de Magadha : il étudia sous les brahmanes les plus distingués, et devint lui-même un maître consommé dans toutes les sciences. Quoique Kchatriya d'origine, et issu de la famille des Sâkyas, qui prétendaient descendre d'Ikchwâkou, roi de la race solaire, à vingt-neuf ans il se fit religieux, et se retira dans la solitude pour s'y préparer à la prédication. Quand son temps fut venu, il parcourut les différents royaumes de l'Inde centrale, prêchant à Râdjagriha, à Roronka, à Srâvasti, à Vêsâli, à Cousinârâ, à Vârânasi, annonçant une doctrine dont les principes pouvaient n'être pas nouveaux, mais dont l'application avait quelque chose de menaçant pour l'ordre établi. Avec les sectateurs du Sânkhya, il professait l'athéisme, la mobilité perpétuelle d'une nature qui se transforme, l'éternité des âmes; il proclamait aussi le dogme de la transmigration, et celui du *Nirvâna* ou de la délivrance. Comme les brahmanes moralistes, il disait que la place que l'être occupe dans la vaste échelle de la vie dépend du mérite de ses actions. Mais il ajoutait que le temps épuise le mérite du bien, de même qu'il efface le défaut du mal; et qu'il n'y a d'espérance d'échapper à la transmigration qu'en entrant dans le *Nirvâna*, qui est l'anéantissement du principe pensant. Il venait donc pour sauver les hommes, c'est-à-dire pour leur enseigner le moyen d'arriver à leur émancipation finale; et il fondait l'autorité de sa parole sur la sainteté de sa vie et sur son caractère de Bouddha, autrement de sage éclairé, possédant une puissance surnaturelle. Ainsi d'accord avec les brahmanes sous le rapport philosophique, il commençait à se séparer d'eux quand il s'agissait des conditions du salut, substituant l'anéantissement et le vide à l'espoir de s'identifier avec Brahma. Les moyens de salut se trouvaient résumés par lui sous la forme de cinq commandements portés plus tard jusqu'à dix, et qui défendaient le meurtre, le vol, l'adultère, le faux témoignage, le mensonge, la calomnie, la grossièreté, l'envie du bien d'autrui, la vengeance, la superstition. Ces règles de pure morale étaient plus raisonnables et surtout plus désintéressées que les règles de dévotion prescrites par les brahmanes. Mais ce qui devait assurer le triomphe de Bouddha, c'est qu'il accueillait avec un égal empressement les riches et les pauvres, sans distinction de caste. Les malheureux étaient l'objet de sa prédilection : « Ma loi, disait-il, est une loi de grâce pour tous. » Et, séduits par les promesses de bonheur qu'il leur faisait pour l'avenir, et surtout par l'égalité qu'il leur assurait pour le présent, tous les hommes humiliés par l'orgueil de caste accouraient vers lui, et embrassaient la foi que leur prêchait un mendiant royal. Cependant Bouddha admettait dans la société la hiérarchie des castes, et il l'expliquait même, comme les brahmanes, par la théorie des peines et des récompenses.

Convertir un homme, quel qu'il fût, c'était le relever du vice de sa naissance en lui donnant le moyen d'arriver à l'émancipation finale, et en l'émancipant ici-bas d'avance dans l'assemblée des fidèles. Ainsi, à côté de ce grand corps politique formé par le brahmanisme, il composait un grand corps religieux; et comme, dans cette religion nouvelle, il ne pouvait y avoir qu'un culte simple et restreint, la caste des brahmanes se trouva attaquée dans ses priviléges et dans ses intérêts. Bouddha songea même à lui enlever le prestige du sacerdoce. Il voulut que la science, et non plus l'hérédité, consacrât les apôtres de sa doctrine; il s'entoura de disciples qu'il prit à toutes les classes, et la naissance ne fut ni un mérite ni un titre d'exclusion pour cette fonction d'instituteur des hommes. Ces élus qu'attirait la parole de Bouddha formèrent des assemblées de religieux qui, renonçant au monde et se résignant à vivre d'aumônes, habitaient des monas-

tères sous la direction d'un chef spirituel, avec des règles de préséance fondées uniquement sur l'âge et le savoir. Ils donnaient au peuple une instruction entièrement morale, et tous les hommes étaient par eux appelés au salut promis par Bouddha. A côté de ces assemblées de religieux furent aussi établies des assemblées de religieuses, également astreintes aux mêmes vœux de chasteté et de pauvreté. Bouddha fortifia son institution par une discipline sévère; il y eut des prescriptions rigoureuses pour l'admission comme pour l'exclusion des fidèles, pour la confession et la punition des fautes, pour l'habillement, la nourriture et l'enseignement. Il ne s'occupa point des formes du culte : moraliste et athée, il croyait à l'existence de ces êtres qu'on appelait dieux; mais il les regardait comme faisant partie du système de son monde mobile, et formant un des rais supérieurs de la roue éternelle de la transmigration. Ces dieux, doués d'un pouvoir surnaturel, pouvaient être invoqués et honorés non plus par des sacrifices, mais par de simples offrandes. Bouddha, pendant quarante ans, poursuivit son apostolat philosophique, accueilli par tous les princes que sa parole subjuguait, et vint mourir à Gayâ, âgé de soixante-dix-neuf ans. Ses disciples brûlèrent son corps avec une grande pompe, et ses os, recueillis dans huit boîtes de métal, furent enfermés sous autant de monuments consacrés, appelés *Tchêtyas*. Il devint ensuite un objet de vénération, honoré par des offrandes de fleurs et de parfums, au milieu du bruit des instruments, des chants et des prières. On adora son image, qui le représente assis, les jambes croisées, dans l'attitude de la méditation ou de l'enseignement. Il n'avait rien écrit; mais sa doctrine, recueillie par ses disciples, fut consignée dans des livres dont on compte trois rédactions successives, faites à trois époques diverses, par des religieux rassemblés en concile. La première rédaction eut lieu immédiatement après la mort de Bouddha, non loin de Râdjagriha, par les soins de cinq cents religieux. La tâche de rassembler les paroles du maître fut répartie entre trois de ses disciples, qui publièrent les *Soûtras*, ou discours de Bouddha; l'*Abhidharma*, ou sa métaphysique, et le *Vinaya*, ou sa discipline. Cent dix ans plus tard, sept cents religieux furent convoqués à Pataliputra, sous le règne d'Asoca. La discorde s'était introduite parmi les fidèles, et l'on sentait la nécessité de reviser les écritures canoniques. Enfin, plus de quatre cents ans après Bouddha, au temps de Canichka, les bouddhistes se trouvaient séparés en dix-huit sectes, groupées sous quatre grandes divisions principales. Ces dissentiments donnèrent lieu à une nouvelle collection des écritures, collection singulièrement volumineuse, où avec les instructions orales du maître sont entassés les récits et les commentaires des disciples, les explications métaphysiques parées des ornements de la poésie, les rêveries de l'ascétisme le plus fervent, et les extravagances de l'imagination monastique. Cette compilation des livres bouddhiques fut la troisième, et paraît avoir été la dernière. En effet, il en avait été du bouddhisme comme de toutes les institutions humaines : au sein de l'école fondée par Bouddha, des dissidences s'étaient établies. C'est au point que, dans une doctrine dont la base était l'athéisme, des opinions théistes s'étaient fait jour : quelques-uns reconnaissaient un Adibouddha, c'est-à-dire un premier Bouddha, qui est Dieu; d'autres s'étaient formé un panthéon bouddhiste; la foi de certains dévots transigeait avec les superstitions du sivaisme. D'un autre côté, plusieurs de leurs docteurs poussaient le scepticisme jusqu'à un excès désespérant, et ramenaient tout à la négation la plus absolue. Un bouddhiste pouvait écrire : « Le nom de Bouddha n'est qu'un mot. Bouddha lui-même est semblable à une illusion. » Miné par ses dissensions, attaqué par les brahmanes, le bouddhisme se soutint au milieu des persécutions, qui contribuèrent même à sa propagation, en forçant quelquefois ses sectateurs à se disperser. Trois cents ans avant notre ère, il s'était répandu à Ceylan et dans la presqu'île orientale; il pénétrait dans la Chine en l'an 65 après J.-C. Il fut longtemps triomphant dans l'Inde; mais enfin il ne put résister, vers le neuvième siècle, à la violence du sanguinaire Coumâril Bhatta et au zèle du savant Sancara Atcharya. Les bouddhistes furent exterminés par les ordres du roi Soudhanwân, qui commanda de les massacrer, enfants et vieillards, depuis le pont de Râma jusqu'aux montagnes de Neige (depuis l'île de Ceylan jusqu'à l'Himalaya). Les grandes îles de l'Asie, et tout le continent à l'est et au nord de l'Inde, recueillirent les doctrines de ces malheureux, et le monde compte encore aujourd'hui deux cents millions de bouddhistes. LANGLOIS (de l'Institut).

Eug. Burnouf, *Introduction à l'histoire du bouddhisme indien*. — Schmidt, *Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, I, IV. — *Recherches asiatiques*, XVI, XX. — *Journal de la Société asiatique du Bengale*, t. VII, XII. — *Transactions de la Société royale asiatique de la Grande-Bretagne*, t. II. — *Journal asiatique de Paris*, t. IV, VII, VIII. — Abel Remusat, *Foskouski*.

BOUDET (*Antoine*), imprimeur-libraire et littérateur français, natif de Lyon, mort à Paris en 1789. On a de lui : un *Recueil des sceaux du moyen âge, avec des éclaircissements*; Paris, 1779, in-4°. Il fut l'un des collaborateurs du *Journal économique*, et fonda en 1745 le journal intitulé *les Affiches de Paris, avis divers*.

Quérard, *la France littéraire*. — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*. — Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, édition Fontette.

BOUDET (*Claude*), littérateur français, frère du précédent, natif de Lyon, mort à Paris le 25 décembre 1774. Il fut chanoine régulier de Saint-Antoine, à Lyon. On a de lui : *Mémoire où l'on établit le droit des abbés de Saint-Antoine de présider aux états du Dauphiné*; Lyon, in-4°; — *la Vraie Sagesse*, traduite de l'italien

de Segneri; ibid., 1744, in-18; — *Vie de M. Rossillon de Bernex, évêque de Genève*; ibid., 1751, 2 vol. in-12. Il fournit un grand nombre d'articles au *Journal économique*.

Quérard, *la France littéraire*. — Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, édition Fontette.

BOUDET (*Jean*, comte), général français, né à Bordeaux le 19 février 1769, mort le 14 septembre 1809. Il entra de bonne heure dans l'armée, fut sous-lieutenant, puis s'engagea dans les dragons, et obtint enfin son congé en 1788. Il reprit du service à la révolution. Nommé lieutenant dans un bataillon de volontaires de la Gironde, il se rendit à l'armée des Pyrénées-Occidentales, où il se distingua, et fut nommé chef de bataillon (1793). Il se trouva au siége de Toulon; et après la prise de cette ville il s'embarqua sur la flottille destinée à reconquérir les colonies que les Anglais nous avaient enlevées.

Débarqué, dans la nuit du 4 au 5 avril (1794), à la pointe des Salines (Guadeloupe), Boudet attaqua, le 5, le fort Fleur-d'Épée, et l'enleva d'assaut. La Pointe-à-Pitre fut évacuée, et les cinq forts qui l'entouraient se rendirent. Boudet fut nommé chef de brigade; et bientôt après, à la suite d'un nouvel engagement contre les Anglais, il obtint le grade de général de brigade. Lorsque la flotte anglaise vint canonner et bombarder la Pointe à Pitre, il organisa, dans cette ville ouverte, plusieurs bataillons, s'embarqua ensuite sur des bâtiments légers, alla débarquer sur les derrières des positions des Anglais, les refoula jusque sur une hauteur presque inaccessible; enfin, à la tête de trois compagnies de grenadiers, il les mit en déroute. Il fut gravement blessé dans cette affaire; et les Anglais, reconnaissant l'impossibilité de se maintenir, capitulèrent, et se retirèrent à la Basse-Terre. Boudet concourut aussi à la reddition de Sainte-Lucie, et à toutes les expéditions dirigées contre les Anglais à Saint-Vincent, à la Grenade et à l'Anguille. Il mit en outre la Guadeloupe sur un pied de défense respectable. Le Directoire récompensa ses services par le grade de général de division (1796).

A son retour en France (1798), Boudet fut envoyé à l'armée de Hollande. A Castricum, il repoussa les Anglo-Russes. Le coup d'État du 18 brumaire trouva dans Boudet un partisan. En 1800, il commanda l'avant-garde de la réserve de l'armée d'Italie. Placé sous les ordres de Desaix, il contribua à la victoire de Marengo : bien que blessé, il remplaça ce général qui venait d'être tué, et rompit le bataillon hongrois commandé par le baron de Zach, au moment où il allait couper l'armée française. Il se distingua encore dans plusieurs rencontres, et surtout aux combats de Borghetto, de Vallegio et d'Ala.

En 1802, il fit partie de l'expédition de Saint-Domingue, commandée par le général Leclerc. Le débarquement de l'armée française se fit au bruit du canon tiré par intervalle, en signe d'appel aux armes, et aux cris de : « Mettez feu partout! tuez blancs! » ce qui s'exécuta sur tous les points. Boudet, chargé de s'emparer de Port-au-Prince, voulut d'abord tenter les voies de la conciliation; mais ce fut en vain. Les hostilités continuèrent. Boudet s'empara du fort Saint-Joseph, et le même jour il occupa la ville de Port-au-Prince. Il fut plus heureux dans son plan de conciliation avec le chef noir qui commandait aux Cayes, et qui se joignit aux Français avec ses troupes. Blessé à l'attaque de la Crête-à-Pierrot, Boudet fut envoyé à la Guadeloupe pour seconder le général Richepanse, qui en était gouverneur.

A son retour en France (1803), le général Boudet fut envoyé de nouveau à l'armée de Hollande (1804), puis à l'armée d'Allemagne, dont il forma la droite, vers Gratz, avec sa division; il se distingua dans cette campagne par d'habiles manœuvres qui continrent l'ennemi. Il servit ensuite sous Marmont à l'armée de Dalmatie; et de Vérone, où il avait organisé une division, il se porta sur la Prusse, où il prit part au siége de Colberg, et où il poursuivit les bandes de partisans commandées par Schill (1806). L'année suivante, il fut envoyé dans la Poméranie suédoise, et contribua, après la défaite des ennemis, à la prise de Stralsund. En 1809, il fut chargé de tourner la ville de Vienne par la droite; et, pour compléter l'investissement de cette capitale, il jeta un pont sur le Danube. Il se porta ensuite avec sa division sur le village d'Essling, et parvint à s'y maintenir contre plusieurs batteries ennemies. C'est sa division qui sortit la première de l'île de Lobau, qui couvrit le travail de l'établissement des ponts sur la rive gauche du Danube, et eut affaire au prince Charles lui-même à Essling et à Gross-Aspern (5 juin). A l'occasion de cette dernière affaire, où, avec trois mille hommes il tint tête à trente mille, Napoléon lui dit : « Général, vous avez sauvé mon armée, » et le nomma grand officier de la Légion d'honneur. Après l'armistice de Znaim il consentit, mais trop tard, à prendre le repos qu'exigeait sa santé. Le nom du général Boudet est gravé sur l'arc de triomphe de l'Étoile.

Brevets militaires. — *Annales du temps*. — De Courcelles, *Dictionnaire des Généraux français*. — *Biographie des Contemporains*.

BOUDET (*Jean-Pierre*), pharmacien français, né à Reims le 26 octobre 1748, mort à Paris en 1829. Il eut d'abord une officine dans sa ville natale, et remplaça Pilâtre du Rozier dans une chaire particulière de chimie appliquée aux arts. Établi à Paris à l'époque de la révolution, il en adopta les principes, et fut envoyé en 1793, par le comité de salut public, sur le témoignage de Berthollet, pour inspecter, dans les départements de l'est, l'extraction du salpêtre et la fabrication de la poudre à canon. En 1798, le Directoire exécutif l'attacha, en qualité de pharmacien en chef, à la commission des sciences et des arts de l'expédition d'Égypte. Boudet eut, sous Kléber, la direction supérieure de la pharmacie de la

marine. De retour à Paris, il occupa quelque temps la place de pharmacien en chef de la Charité, en sortit pour devenir pharmacien principal du camp de Bruges, la reprit après avoir fait les campagnes d'Autriche et de Prusse, et s'en démit au bout de quelques années. Outre divers morceaux insérés dans les journaux de pharmacie, ainsi que dans le *Bulletin de pharmacie et des sciences accessoires*, on a de Boudet : *Mémoire sur le phosphore*; Paris, 1815, in-4°; — *Notice sur l'art de la Verrerie, né en Égypte*; 1824, in-8°.

Son petit-neveu *Félix* BOUDET, un des pharmaciens les plus distingués de Paris, est un des collaborateurs du *Journal de Pharmacie*, et a publié, entre autres : *Notice historique sur Jean-Pierre Boudet*; Paris, 1829; — *De l'action de l'acide hyponitrique sur les huiles, et des produits qui en résultent*; Paris, 1832; — *Essai critique et expérimental sur le sang*; Paris, 1833; — *Éloge de Louis-Antoine Planche*, etc.

Quérard, *la France littéraire*. — Félix Boudet, *Notice historique sur J.-P. Boudet*.

*BOUDET (*Charles-Ernest*), médecin français contemporain, ancien chef de clinique de la faculté de médecine. Il a publié : *Mémoire sur l'hémorragie des méninges*, 1837; — *Histoire d'une épidémie de croup observée à l'hôpital des Enfants*; Paris, 1842 : cet ouvrage obtint en 1841 le prix Montyon; — *Recherches sur la gangrène du poumon et sur la gangrène spontanée chez l'enfant*; 1843, dans les *Archives de médecine*.

Lachaise, *les Médecins de Paris*. — Quérard, *la France littéraire*, supplément.

BOUDEWYNS (*Antoine-François*), peintre flamand, né à Bruxelles vers 1660, mort dans la même ville au commencement du dix-huitième siècle. Élève de Vander-Meulen, il travailla à Paris sous ce célèbre peintre, dont il grava un grand nombre d'ouvrages à l'eau-forte. Les paysages de Boudewyns excellent surtout par le coloris, la diversité des objets, et un fini précieux; il dessinait très-bien les arbres, et ornait le devant de ses tableaux d'une multitude de petites plantes qui ajoutaient à leur brillant. Presque tous sont embellis de petites figures de bout. On voit dans la galerie de Dresde neuf tableaux de cet artiste. Le musée du Louvre n'en possède qu'un, représentant un marché aux poissons dans une ville de Flandre, située sur un canal.

Descamps, *Vies des Peintres flamands*. — Nagler, *Neues Allgemeines Kunstler-Lexicon*.

BOUDEWYNS (*Michel*), médecin flamand, natif d'Anvers, mort le 29 octobre 1681. Il jouit d'une grande réputation parmi les contemporains, et fut professeur d'anatomie et de chirurgie dans le collége des médecins de sa ville natale. On a de lui : *Estne decimestris partus perfectissimus?* Paris, 1642, in-4°; — *Oratio de sancto Luca evangelista et medico*; Anvers, 1660, in-4°; — *Pharmacia Antverpiensis galeno-chymica, a medicis juratis et collegii medici officialibus, nobiliss. ac ampliss. magistratus jussu edita*; ibid., 1660, in-4° : Boudewyns concourut seulement à la rédaction de ce code pharmaceutique de la ville d'Anvers, et l'orna d'une préface sur l'histoire et l'utilité de la pharmacie; — *Ventilabrum medico-theologicum, quo omnes casus, tum medicos, cum ægros, aliosque concernentes eventilantur, et quod SS. PP. conformius, scholasticis probabilius et in conscientia tutius est, secernitur*; ibid., 1666, in-4°. L'auteur y traite des cas de médecine qui ont rapport à la morale et à la conscience.

Carrère, *Bibliothèque de la Médecine*. — Éloy, *Dictionnaire hist. de la Médecine*.

BOUDIER (*Pierre-François*), historien français, né à Valogne en 1704. Il était bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, dont il fut nommé supérieur en 1770. Il a laissé en manuscrit une *Histoire du monastère de Saint-Vigor de Bayeux*, et quelques autres écrits.

Lelong, *Biblioth. hist. de la France*, édition Fontette.

BOUDIER DE LA JOUSSELINIÈRE (*René*), poëte, historien et antiquaire français, né en 1634 à Treilly, près de Coutances; mort en 1723 à Mantes-sur-Seine. Il fut un de ces génies prématurés qui ne tiennent pas tout ce qu'ils promettent. A quinze ans il savait le latin, le grec, l'espagnol, et faisait des vers français. Il acquit des connaissances superficielles sur tout, et a laissé : *Histoire de la république romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'à César-Auguste*; — *Abrégé de l'histoire de France*; — *Traités sur les médailles grecques et romaines*; — *Traduction en vers Français de l'Ecclésiaste de Salomon*; — *Traduction en vers de plusieurs Satires d'Horace et de Juvénal*. Selon le *Mercure* de décembre 1723, ces ouvrages ont été imprimés en 1714, et, selon Moréri, l'auteur ne voulut jamais en permettre l'impression de son vivant.

Titon du Tillet, *Parnasse français*, p. 598. — *Mercure*, décembre 1723. — *Almanach littéraire*, années 1788 et 1789. — Moréri, *Dictionnaire historique*.

BOUDIER DE VILLERMET (*Pierre-Joseph*), jurisconsulte et littérateur français, né en 1716, mort au commencement de ce siècle. Il fut avocat au parlement de Paris. On a de lui : *Abrégé historique et généalogique de la maison de Seyssel*, 1739, in-4°; — *Apologie de la frivolité*, 1740, in-12; — *Réflexions sur quelques vérités importantes attaquées dans plusieurs écrits de ce temps*, 1752, in-12; — *l'Andrométrie, ou Examen philosophique de l'homme*, 1753, in-12; — *le Monde joué, ou Mémoires pour servir à l'histoire du genre humain*; Berlin (Paris), 1753, in-12; — *Examen de la question proposée par l'Académie de Dijon sur l'utilité des arts et des sciences*, 1753, in-12; — *l'Ami des femmes*, ou *la Morale du sexe*, 1758, in-12; souvent réimprimé; — *l'Ami des Muses*; Avignon, 1758, in-8°; — *la Feuille nécessaire, contenant divers détails sur les sciences, les*

lettres et les arts, journal rédigé en société avec Soret, et continué sous le titre d'*Avant-Coureur*; — *l'Irréligion dévoilée*, ou *la Philosophie de l'honnête homme*, 1774, 1779, in-12; — *Dissertation sur l'éducation des jeunes demoiselles*; Amsterdam, 1779, in-8°; — *le Nouvel ami des femmes*; Londres et Paris, 1779, in-8°; — *Pensées philosophiques sur la nature, l'homme et la religion*; Paris, 1785-1786, 4 vol. in-16.

Quérard, *la France littéraire*.

BOUDIN (....), apothicaire français, vivait à Lille dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Analyse des eaux minérales d'une fontaine située à Saint-Pol, en Artois*, en société avec Decray, 1781, in-8°.

Quérard, *la France littéraire*.

BOUDIN (*Pierre*), écrivain dramatique, natif de Paris, vivait dans le milieu du dix-huitième siècle. On a de lui : *Madame Engueule*, ou *les Accords poissards*, comédie-parade en prose, 1754, 1764, in-8°.

Anecdotes dramatiques. — Quérard, *la France littéraire*.

* **BOUDIN** (*Amédée*), littérateur français contemporain. On a de lui : *les Abeilles*, publication périodique; 1841; — *Archives de la France contemporaine*, t. I, IV; Paris, 1844; — *Notice sur Ch. d'Este, duc de Brunswick*; Paris, 1844.

Quérard, *la France littéraire*.

BOUDON (....), médecin français, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : une édition des *Vertus médicales de l'eau commune*, 1730; — une édition augmentée de l'*Abrégé de toute la médecine pratique* de J. Allen, traduit par J. Devaux, 1737; — une traduction du *Traité des maladies vénériennes* d'Astruc, en société avec Jault, 1743, 1755 et 1777; — une nouvelle édition de *la Médecine, la chirurgie et la pharmacie des pauvres* de Hecquet, 1742.

Carrère, *Bibliothèque de la médecine*. — *Biographie médicale*.

BOUDON (*Henri-Marie*), écrivain ascétique, grand archidiacre d'Évreux, né à la Fère en Thiorache (Aisne) le 14 janvier 1624, mort à Évreux le 31 août 1702. Il eut pour marraine Henriette-Marie de Bourbon, fille de Henri IV; Marie de Médicis et Anne d'Autriche, qui se trouvaient à la Fère, assistèrent aussi à son baptême. Devenu prêtre et docteur en théologie, il se livra aux missions en diverses provinces, et consacra ses loisirs à la composition d'un grand nombre d'ouvrages édifiants, dont voici les principaux : *Dieu seul*, ou *le saint Esclavage de l'admirable Mère de Dieu*; Paris, 1674; — *la Vie cachée avec Jésus en Dieu*; Paris, 1676 et 1691, in-12; — *la Conduite de la divine Providence*, etc., 1678, in-12; — *la Science et la Pratique du chrétien*, 1680 et 1685, in-12; — *Vie de Marie-Élisabeth de la Croix, fondatrice des religieuses de Notre-Dame du Refuge*; Bruxelles, 1686 et 1702, in-12; — *Vie du P. Seurin*; Paris, 1689, 2 vol. in-12; — *Vie de saint Taurin, évêque d'Évreux*; Rouen, 1694, in-12.

L'abbé Collet, *Vie de Boudon*; Paris, 1754, 2 vol. in-12. — Moréri, *Dictionnaire historique*. — Lelong, *Bibliothèque hist. de France*, édit. Fontette. — *Vie et vertus de Henri-Marie Boudon*; Anvers, 1705, in-8°.

BOUDOT (*Jean*), imprimeur-libraire français, mort à Paris en 1706. Il se fit une sorte de célébrité en publiant en 1704 un *Dictionnaire Latin-Français* qui a longtemps été en usage dans nos écoles. Ce n'était cependant qu'un abrégé d'un dictionnaire manuscrit, en 14 vol. in-4°, composé par Jean-Nicolas Blondeau, inspecteur de l'imprimerie de Trévoux.

Le Bas, *Dictionnaire encyclop. de la France*. — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire hist.*

BOUDOT (*Jean*), imprimeur-libraire français, fils du précédent, né à Paris le 9 octobre 1685, mort le 10 mars 1754. Il soutint la réputation de son père, et fut un des plus savants bibliographes du dix-septième siècle. On estime les catalogues raisonnés qu'il a publiés. Il a aussi laissé d'excellents matériaux pour une bibliothèque choisie.

Le Bas, *Dict. encyclop. de la France*. — Chaudon et Delandine, *Dict. historique*. — Moréri, *Dict. hist.*

BOUDOT (*Pierre-Jean*), historien et littérateur français, frère du précédent, né à Paris en 1689, mort dans la même ville le 6 septembre 1771. Il entra de bonne heure dans l'état ecclésiastique. Homme instruit, officieux et enjoué, il se fit des protecteurs puissants. Il fut censeur royal, et secrétaire interprète du régiment d'infanterie irlandaise de Lally. Bibliographe distingué, il rédigea, avec l'abbé Sallier, les catalogues de la bibliothèque du Roi, à laquelle il était attaché, et de celle du grand conseil. Il publia en 1768, en société avec L.-F.-C. Marin, la *Bibliothèque du Théâtre-Français*; Dresde, Paris, 3 vol. in-8°, ouvrage longtemps attribué au duc de la Vallière. En 1755, il fit paraître un *Essai historique sur l'Aquitaine*; et dix ans après, en 1765, un *Examen des objections faites à l'Abrégé chronologique de l'histoire de France*, in-8°. L'abbé Boudot aida le président Hénault dans ses recherches historiques.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*. — Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, édit. Fontette.

BOUDOT (*Paul*), théologien français, né vers 1571 à Morteau, en Franche-Comté; mort à Arras le 11 novembre 1635. Après s'être fait remarquer à Paris par ses prédications, il devint successivement chanoine et archidiacre d'Arras, grand-vicaire et archidiacre de Cambray. L'archiduc Albert, gouverneur des Pays-Bas et de la Franche-Comté, le prit pour son prédicateur, et le nomma évêque de Saint-Omer en 1619, puis d'Arras en 1626. On a de Boudot : — *Pythagorica Marci Antonii de Dominis Nova Metempsychosis*; ibid., in-4°; — *Summa theologica divi Thomæ Aquinatis recensita*; Arras, in-fol. — *Traité du sacrement de Pénitence*; Paris,

1601, in-12; — *Harangue funèbre de l'empereur Rodolphe II, prononcée à Bruxelles;* Arras, 1612, in-8°; — *Formula visitationis per totam suam diœcesim faciendæ;* Douay, 1627, in-8°; — *Catechismus sive summa doctrinæ christianæ pro diœcesi Atrebatensi;* Arras, 1628; — le même catéchisme en français; ibid., 1635.

Sainte-Marthe, *Gallia christiana*. — André, *Bibliotheca belgica*. — Sweert, *Athenæ belgicæ*.

*BOUÉ (*Ami*), géologue français contemporain. On a de lui : *Mémoires géologiques et paléontologiques;* Paris, 1832; — *Résumé des progrès des sciences géologiques pendant l'année* 1833; Paris, 1835; — *Guide du géologue voyageur;* Paris, 1835; — *Esquisse géologique de la Turquie;* Paris, 1840; — *la Turquie d'Europe;* Paris, 1840.

Quérard, supplément à *la France littéraire*.

BOUELLES ou BOUILLES, en latin BOVILLUS (*Charles* DE), philologue français, né à Sancour, en Picardie, vers 1470; mort plus qu'octogénaire vers 1553. Il montra de bonne heure un désir très-vif de s'instruire: il étudia les sciences exactes, la métaphysique, sans négliger la culture des belles-lettres; il entreprit (chose rare et pénible à cette époque) de longs voyages dans diverses contrées de l'Europe. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il obtint un canonicat à Saint-Quentin, un second à Noyon, où il fut choisi pour professer la théologie: il put jouir d'un repos honorable, qu'il consacra à la composition d'un grand nombre d'ouvrages. Nous ne mentionnerons ici que ceux qui présentent encore quelque intérêt : *le Livre de l'art et science de géométrie;* Paris, 1511 : c'est le premier traité de géométrie écrit en français qui ait été mis au jour; l'auteur l'avait, huit ans plus tôt, fait paraître en latin; — *Liber de Differentia vulgarium linguarum et gallici sermonis varietate;* Paris, 1533, in-4°, volume rare, et qu'ont délaissé les savants qui se sont occupés des variations du langage français; ils y auraient trouvé des recherches curieuses; — *Proverbiorum vulgarium libri tres;* Paris, 1531, in-8°: c'est le plus intéressant des écrits de Bouelles; les bibliographes, qui parlent trop souvent des livres qu'ils n'ont point ouverts et qu'ils jugent d'après le titre, l'ont classé parmi les recueils de proverbes latins, tandis que c'est une explication, en latin, il est vrai, des locutions proverbiales usitées en France au commencement du seizième siècle; six cent cinquante proverbes, énoncés en français, sont accompagnés d'explications assez courtes, très-claires, et parfaitement propres à faire connaître le sens de chaque adage. Il ne faut pas confondre cet écrit avec un autre volume intitulé *Proverbes et Dicts sententieux, avec l'interprétation d'iceux*, par Charles de Bouelles; Paris, 1557. Cet opuscule, qu'on serait tenté de regarder comme une traduction abrégée des *Libri tres* (et M. Weiss, dans la *Biographie universelle*, est tombé dans cette erreur), se trouve une œuvre toute différente, d'un très-mince mérite; il est permis de croire qu'après la mort de Bouelles un éditeur peu scrupuleux se sera permis de lancer dans le public l'essai d'un inconnu sous le patronage d'un nom célèbre. C'est une fraude dont les fastes de la littérature légale offrent d'assez fréquents exemples.

G. BRUNET.

Nicéron, *Mémoires*, t. XXXIX. — G. Duplessis, *Bibliographie parémiologique*, p. 145.

*BOURSNEL, ingénieur français contemporain. Il a publié de nombreux mémoires, parmi lesquels: *Mémoire sur les mines de plomb de Bleyberg*, 1810, dans le *Journal des mines*, t. XXVII; — *Notice sur les ardoisières de Fumay* (Ardennes), dans le *Journal des mines*, t. XXXII; — *Notice sur une matière charbonneuse qui se produit quelquefois dans les hauts fourneaux;* ibid., t. XXXI; — *Notice sur les ardoisières de Rimogue* (Ardennes); ibid.; — *Notice sur les terres à pipe d'Andenne;* ibid.

Quérard, *la France littéraire*.

BOUET (*Charles*), seigneur *de la Noue*. *Voy.* LA NOUE.

BOUETTE DE BLEMUR (*Jacqueline*). *Voy.* BLEMUR.

*BOUFFÉ (...), artiste dramatique français, né le 4 septembre 1800. Il fut d'abord ouvrier doreur, et cette circonstance mérite d'être notée: elle explique une face du talent de cet acteur. A vingt et un ans il débuta au Panorama dramatique, où il joua les traîtres et les niais, et déjà il sut se faire remarquer. Le 28 février 1824, il entra au théâtre de la Gaieté, où il attira l'attention du public dans plusieurs pièces, notamment : *le Pauvre Berger;* — *le Petit pauvre de l'Hôtel-Dieu*. Il passa ensuite au théâtre des Nouveautés, où *Pierre le Couvreur*, *Jean Caleb*, *le Marchand de la rue Saint-Denis* firent encore ressortir le jeu de cet intelligent artiste. En 1831, Bouffé entra au Gymnase, où *le Gamin de Paris* et *la Fille de l'Avare* montrèrent à quel degré de précision et de vérité un artiste sérieux peut parvenir à force d'étude et d'observation. *Michel Perrin*, joué le 19 février 1834, et *l'Oncle Baptiste*, mirent le sceau à la réputation de Bouffé. Admirable de candeur et de bonhomie dans ce rôle d'un honnête curé devenu à son insu agent de police, il est d'autre part, dans *l'Oncle Baptiste*, l'ouvrier tel que nous le connaissons : inégal, mobile, mais avant tout généreux. On retrouve ici Bouffé ouvrier doreur à vingt ans. A la suite de dissentiments avec le directeur du Gymnase, Bouffé fut engagé au théâtre des Variétés, où il vient de rentrer après une absence amenée, en 1849, par son mauvais état de santé. Comme écrivain, Bouffé a travaillé avec MM. Bayard et Davesne au *Muet d'Ingouville;* comédie-vaudeville; Paris, 1836. V. R.

Quérard, *France litt.*, Supplément. — Jules Janin, *Journal des Débats*, 1835-1849. — *Journaux des Théâtres*, même période. — Édouard Lemoine, dans le *Dictionnaire de la Conversation*.

BOUFFEY (*Louis-Dominique-Amable*), médecin français, né en 1748 à Villers-Bocage, dans la basse Normandie, mort à Argentan en 1820. Il exerçait la médecine à Argentan quand la révolution éclata; il en embrassa les principes. En 1790, il fut l'un des administrateurs du district d'Argentan, et, plus tard, le premier sous-préfet de cette ville. En 1808, le département de l'Orne le députa au corps législatif. En 1815, Bouffey cessa de faire partie de la chambre. On a de lui : *Essai sur les fièvres intermittentes;* Paris, 1798, in-8°; — *Recherches sur l'influence de l'air dans le développement, le caractère et le traitement des maladies;* ibid., 1799, 1813, in-8°; — *Mémoire sur la question suivante : « Assigner dans les circonstances présentes quelles sont les causes qui pourraient engendrer des maladies, »* couronné, en 1789, par l'Académie de Nancy; Nancy, 1789, in-8°; — *Observations sur une épizootie,* dans les *Mémoires* de la Société royale de Médecine, t. II. p. 249; — *Observations sur le danger des crapauds employés comme topique pour les cancers ulcérés,* dans le *Journal de Médecine,* t. LXII.

Biographie Médicale.

BOUFLERS, nom d'une des plus anciennes maisons de Picardie. Un des premiers Bouflers mentionnés dans l'histoire est *Bernard:* il vivait en 1133. Comme les surnoms n'étaient point fixes ni héréditaires dans ce temps-là, les seigneurs de Bouflers portaient indifféremment les noms de Bouflers, de Morlai et de Campigneulès, fiefs relevant de la terre de Bouflers, située en Ponthieu, entre Hesdin et Abbeville.

En 1266, *Guillaume* de Bouflers accompagna Charles de France, comte d'Anjou et de Provence, frère du roi saint Louis, à la conquête du royaume de Naples et de Sicile, et assista à la bataille donnée contre Mainfroy, son compétiteur.

Son fils *Aléaume* de Bouflers, issu de son mariage avec M[lle] de Tournel de Thiébronne, se trouva, l'an 1304, avec le roi Philippe le Bel, à la défaite des Flamands à Mons-en-Puelle. En 1310 il fut du nombre des seigneurs qui allèrent au secours de Robert, comte de Flandre, contre Guillaume, comte de Hainaut, qui se disputaient le comté de Zélande.

Aléaume de Bouflers eut deux fils qui se rendirent également célèbres, *Jean* de Bouflers et *Guillaume*. L'aîné soutint la cause du roi d'Angleterre, à raison de sa terre de Bouflers, qui relevait du comté de Ponthieu, appartenant à la couronne d'Angleterre; l'autre soutint celle du roi de France, son suzerain. Jean eut deux fils, Aléaume et Enguerrand, et une fille, Gillette de Bouflers. L'aîné fut fait prisonnier à la bataille d'Azincourt, et eut trois fils et une fille. *David* de Bouflers, son aîné, accompagna, en 1417, le duc Jean de Bourgogne dans le voyage que fit ce prince à Paris et à Tours. *Pierre* fut l'un des députés du duc Philippe de Bourgogne pour la paix de 1435, conclue entre le roi Charles VII et lui; il fut aussi l'un des seigneurs qui vinrent avec le Dauphin, depuis Louis XI, pour l'aider à faire lever le siége de Dieppe aux Anglais, et qui suivirent le roi à la conquête de la Normandie. Il épousa Isabeau de Neufville-Martinghem, dont il eut cinq fils, Jacques, René, Robert, Colinet et Jean. *Colinet,* favori du duc Charles de Bourgogne, fut tué en combattant près de sa personne à la journée de Nancy; et *Jean* fut si grièvement blessé, qu'il mourut bientôt après.

Jacques eut trois fils et plusieurs filles. *Jean,* l'aîné, eut de son mariage avec Françoise d'Ancre *Adrien* de Bouflers, qui parut avec honneur dans toutes les guerres de son temps, et se trouva à la bataille de Pavie en 1525. François I[er] lui écrivit, le 5 octobre 1529, d'assister M. de la Rochepot, frère d'Anne de Montmorency, pour faire tête à l'Empereur, qui semblait vouloir s'emparer de quelques places frontières.

S'étant marié à Louise d'Oiron, il en eut quatre fils et plusieurs filles. *Louis,* premier guidon de la compagnie d'Enghien, était doué d'une force prodigieuse : il ouvrait un fer à cheval avec les mains, traînait un cheval en arrière par la queue, puis le portait sur les épaules; il égalait à la course les meilleurs chevaux. Il fut tué à Pont-sur-Yonne d'un coup de mousquet à la tête, au moment où il levait sa visière pour encourager les siens. *Adrien,* son frère (1530-1622), fut un littérateur distingué; il composa un *Choix de plusieurs histoires et autres choses mémorables,* Paris, 1608, et fit un *Traité sur les œuvres admirables de Dieu;* Beauvais, 1621. Dans sa jeunesse il avait servi et combattu vaillamment dans les journées de Saint-Denis et de Moncontour. Député aux états de Blois, Henri III l'avait nommé gentilhomme ordinaire; il servit avec dévouement la cause de Henri IV.

Un autre fils de Louise d'Oiron s'était rendu célèbre par ses voyages en Égypte, en Syrie et dans toute l'Europe. [*Enc. des g. du m.*]

Anselme, *Hist. généal. de la maison de France.*

BOUFLERS (*Louis-François* DE BOUFLERS, marquis, puis duc DE), pair et maréchal de France, né le 10 janvier 1644, mort le 22 août 1711, connu sous le nom de *chevalier de Bouflers.* Il entra cadet au régiment des gardes en 1662, et alla l'année suivante au siége de Marsal, à l'expédition de Gigelli (1664); fit, sous le duc de Beaufort, les campagnes de Flandre (1667); suivit le maréchal de Créquy à la conquête de la Lorraine (1670); servit (1672), sous le maréchal de Turenne, en Hollande; l'accompagna (1675) dans ses campagnes sur les bords du Rhin, et se distingua, à la tête de l'arrière-garde, dans la retraite que l'armée française dut faire devant les Impériaux, commandés par Montecuculli. Successivement brigadier de dragons (1673), maréchal de camp (1677), et colonel général des dragons (1678), il fut élevé au grade de lieutenant

général des armées du roi le 15 octobre 1681. Il prit le commandement du corps d'armée qui marchait sur Fontarabie, afin de venger les Français des insultes qu'ils avaient reçues des habitants. Dès le commencement de la guerre contre la ligue d'Augsbourg, il s'empara de Kaiserslautern, de Worms, d'Oppenheim et de Mayence, chassa les ennemis de tous les quartiers qu'ils occupaient aux environs de Trèves, et contribua au gain de la bataille de Fleurus en amenant un secours de six mille hommes au duc de Luxembourg. Blessé au siége de Mons (1691), il investit Namur (1692), prit une grande part à la victoire remportée à Steinkerque, et reprit Furnes, occupé par les ennemis. Colonel des gardes françaises (1692), il fut nommé maréchal de France le 27 mars 1693, et créé duc deux ans après. Charles II, roi d'Espagne, étant mort (1701), Louis XIV chargea le duc de Boufflers de s'emparer des places des Pays-Bas espagnols qu'occupaient les garnisons hollandaises. Vainqueur au combat d'Eckeren, Boufflers reçut du roi Philippe V l'ordre de la Toison d'or. Lille étant menacée (1708) par les armées alliées, il s'enferma dans cette ville, qui était la capitale de son gouvernement; et, malgré l'infériorité de ses moyens de défense, il sut soutenir un siége de trois mois, durant lequel son héroïque résistance fut admirée de l'Europe entière. En considération de cette belle défense, le roi le fit gouverneur perpétuel de cette ville. Nommé pair de France (1708), il termina sa carrière militaire à la bataille de Malplaquet (1709), où il servit volontairement sous les ordres du maréchal de Villars, qui avait été nommé maréchal plusieurs années après lui (1702). Chargé du commandement de l'aile droite, il se soutint avec avantage jusqu'au moment où le maréchal de Villars étant blessé, Boufflers dut ordonner une retraite qui se fit en si bon ordre, que non-seulement toute l'artillerie française fut sauvée, mais que l'ennemi n'y fit que trente prisonniers. S'étant retiré à Fontainebleau, il y mourut à l'âge de soixante-sept ans. Son corps, apporté à Paris, fut inhumé dans l'église de Saint-Paul. A. S...Y.

Pinard, *Chronol. milit.*, t. III, p. 88. — Anselme, *Hist. généal. des Pairs de France*, t. V, p. 88.

BOUFLERS (*Marie-Françoise-Catherine* DE BEAUVAU-CRAON, marquise DE), ayant épousé le marquis de Boufflers-Remiencourt, capitaine des gardes du roi de Pologne Stanislas, duc de Lorraine, joua un grand rôle à la cour de Lunéville : elle le soutint par son esprit, par des vers faciles et par ses qualités aimables. Elle fit les délices de cette cour, et fut regardée comme l'une des femmes les plus spirituelles de son temps. La marquise de Boufflers est morte à Paris en 1787, laissant deux fils, dont le cadet forme le sujet de l'article suivant.

BOUFLERS (*Stanislas*, marquis DE), dit d'abord *l'abbé* et ensuite *le chevalier de Boufflers*, naquit à Lunéville en 1737, et mourut à Paris le 18 janvier 1815. Destiné à l'état ecclésiastique, il refusa de se faire prêtre; mais, chevalier de Malte né, il se vit pourvu d'un bénéfice de cet ordre, et revêtu du droit bizarre et ridicule d'assister à l'office en surplis de prieur et en uniforme de capitaine de hussards. Il fit, en cette qualité, la campagne de Hanovre. Assez longtemps après, il fut nommé gouverneur du Sénégal et de Gorée, où il ne fit pas un long séjour : c'était un exil encouru pour une chanson sur la reine Marie-Antoinette. Mais une administration douce et sage et des institutions utiles ont laissé de Boufflers, dans cette colonie, un souvenir qui n'est pas encore effacé.

Revenu en France, il se livra entièrement à son goût pour la littérature, le monde et les plaisirs. Alors chacun de ses jours fut marqué par quelqu'une de ces productions frivoles, mais petillantes de verve, d'esprit et d'originalité, et par ces aventures plaisantes qui le rendirent longtemps l'enfant gâté de la cour et de la ville. Mais la révolution vint donner à son esprit une direction nouvelle. Boufflers, appelé en 1789 aux états généraux, s'y montra consciencieux, modéré, et ennemi de toute mesure oppressive. Il s'opposa à ce qu'on surveillât les correspondances. En 1791 il fit rendre le décret qui assure, par brevet, aux inventeurs la propriété de leurs découvertes. Après le 10 août il passa en Prusse, où Frédéric-Guillaume lui donna, dans la Pologne prussienne, une grande étendue de terrain, pour y établir une colonie d'émigrés français. Ce projet échoua. Vers cette époque, Boufflers épousa Mme de Sabran. Rentré en France en 1800, il publia le *Libre Arbitre*, ouvrage loué pour quelques pages éloquentes, et critiqué surtout à cause d'un libéralisme que l'on doit considérer comme exagéré de la part de l'auteur. Admis, en 1804, à l'Institut (Académie française), il y prononça l'éloge du maréchal de Noailles, dont il venait occuper le fauteuil.

Boufflers se tourna, comme tant d'autres, vers l'astre qui éclipsait tout alors : il se fit le louangeur de Napoléon et de sa famille. On lui reprocha surtout des vers adulateurs adressés à Jérôme Napoléon; mais combien de poëtes l'ont précédé et dépassé dans le champ facile et sans bornes de la flatterie! On l'a dépeint ainsi : « Abbé libertin; militaire philosophe; diplo-« mate chansonnier; émigré patriote; républi-« cain courtisan. » Il y a dans ce portrait satirique beaucoup d'amertume et un peu de vérité.

Lié avec toutes les notabilités du temps, Boufflers a été partout accueilli, aimé et loué. En 1815 il termina paisiblement une vie dont les plus belles années s'étaient écoulées dans les orages politiques et l'exil. Un mot de lui fait son épitaphe :

« Mes amis, croyez que je dors ! »

Sa cendre repose à côté de celle de Delille.

Les *œuvres* de Boufflers ont été recueillies en 2 vol. in-8° (Paris, 1813). Ces productions nom-

breuses, variées, et souvent si gracieuses, ont cependant perdu beaucoup aujourd'hui de la faveur qu'elles avaient du vivant de l'auteur. C'est sans doute parce qu'elles sont dépouillées pour nous du charme que leur donnaient alors l'à-propos et la nouveauté, et qu'à présent la disposition générale des esprits aux idées sérieuses et graves ne permet plus qu'on s'occupe, comme autrefois, de ces badinages légers et brillants dont les poésies de Boufiers offrent de charmants modèles. Toutefois, le critique moral et un peu sévère ne peut s'empêcher de condamner dans ces œuvres une liberté, une licence que l'art ne masque pas, et que les charmes de la poésie rendent peut-être encore plus dangereuses. Bonnard de (Semur) a fait le portrait le plus piquant de Boufiers, son ami, dans une épître regardée, à juste titre, comme un chef-d'œuvre du genre de poésie qu'ils cultivaient tous deux. [*Enc. des g. du m.*]

Biographie des Contemporains.

BOUFLERS-ROUVREL (*Marie-Charlotte-Hippolyte*, comtesse DE), née à Paris en 1724, morte vers 1800. Elle était fille du comte de Campet-Saugeon, et épousa le comte de Boufiers-Rouvrel, dont elle devint veuve en 1764. Tout cet intervalle de sa vie se trouve partagé entre ces mœurs faciles et légères, mais souvent tempérées par l'esprit, que l'on rencontre chez les femmes de la fin du dix-huitième siècle, et ses relations avec les intelligences qui marquèrent cette période de notre histoire. Attachée d'abord comme dame de compagnie à la duchesse d'Orléans, elle fit plus tard les honneurs des salons du Temple, habité par le prince de Conti, avec lequel il est vraisemblable, d'après sa correspondance avec Hume, qu'elle eut une liaison des plus intimes. Comme Mme du Deffand, comme Mlle de Lespinasse et d'autres femmes distinguées, elle eut ce que l'on pourrait appeler son bureau d'esprit. De là ses rapports avec J.-J. Rousseau, qu'elle tenta parfois d'apprivoiser, et qui correspondit avec elle pendant plus de seize ans; puis ses rapports avec Hume, Grimm et d'autres. A la mort du prince de Conti, elle se retira à Auteuil avec sa belle-fille, la comtesse Amélie de Boufiers, depuis duchesse de Lauzun, qui périt sur l'échafaud le 27 juin 1794. Elle-même fut incarcérée, et ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor, lors de la chute de Robespierre. Un mot de Mlle de Lespinasse, qui était, comme Mme du Deffand, la rivale d'esprit et d'influence de Mme de Boufiers, donne une idée assez juste du caractère de celle-ci : « Elle s'est fait victime de la considération, et, à force de courir après elle, elle en perd. » Au contraire, Horace Walpole, qui tenait pour Mme du Deffand, maltraite fort Mme de Boufiers. Cependant elle était gracieuse et spirituelle. C'est elle qui dit un jour à J.-J. Rousseau, irrité des sottises qu'il entendait débiter autour de lui : « Tais-toi, Jean-Jacques; ils ne t'entendront pas. » Devançant les romantiques de nos jours, elle avait composé une tragédie en prose, qu'elle eut le bon goût de garder en portefeuille. Le duc de Lévis, dans ses *Caractères et Portraits*, l'appelle « une des personnes les plus distinguées de son temps par la justesse et l'étendue de son esprit. »

J.-J. Rousseau, *Correspondance* et *Confessions*. — *the Private correspondance of D. Hume*. — Morellet, *Mémoires*. — Mlle de Lespinasse, *Correspondance*. — Duc de Lévis, *Caractères et Portraits*. — M. Dufey de l'Yonne, dans le *Dictionnaire de la Conversation*.

BOUGAINVILLE (*Jean-Pierre*), littérateur et antiquaire français, né à Paris en 1722, mort à Loches en 1763. Il fut admis en 1745 à l'Académie des inscriptions, et deux ans après à l'Académie française. Ses principaux ouvrages sont : une *Traduction de l'Anti-Lucrèce*, du cardinal de Polignac; 1749, 2 vol. in-8°; — *Parallèle de l'expédition d'Alexandre dans les Indes, avec la conquête des mêmes contrées par Thamas Koulikhan;* Paris, 1752, in-8°; — *Droits des métropoles grecques sur les colonies, et les devoirs des colonies envers leurs métropoles;* ibid., 1745, in-12. C'est cet ouvrage qui lui ouvrit les portes de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dont il fut, depuis 1754, le secrétaire perpétuel. Il a, en cette qualité, publié les Mémoires de cette société depuis le tome XVII jusqu'au tome XXIV. Ces huit volumes contiennent de lui un grand nombre de dissertations intéressantes.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*. — Lelong, *Biblioth. hist. de la France*, édit. Fontette. — Charles Lebeau, *Éloge de Jean-Pierre Bougainville*, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, ch. XXXI, p. 363.

BOUGAINVILLE (*Louis-Antoine* DE), célèbre navigateur, fils d'un notaire de Paris, naquit le 11 novembre 1729, et mourut le 31 avril 1814. Il avait fait d'excellentes études; et, pour cette époque, ses progrès dans les sciences exactes avaient dû être remarquables, puisque, fort jeune encore, il publia un ouvrage intitulé *Traité du calcul intégral, pour servir de suite à l'analyse des infiniment petits du marquis de l'Hôpital* (Paris, 1754-1756, 2 vol. in-4°). Ses parents le destinaient au barreau; mais il quitta bientôt cette carrière pour embrasser celle des armes. Aide de camp de Chevert en 1754, il alla, la même année, à Londres en qualité de secrétaire d'ambassade. En 1756 il fut expédié au Canada, comme capitaine de dragons et aide de camp du marquis de Montcalm. Là sa brillante valeur se signala en diverses rencontres, et contribua puissamment aux premiers succès qu'obtinrent les Français sur leurs ennemis; mais il fallut céder après la funeste journée où périt Montcalm, et qui décida la perte de la colonie. Bougainville repassa dans sa patrie. Devenu aide de camp de M. de Choiseul-Stainville en 1761, il déploya sur les bords du Rhin une telle bravoure, que le roi lui accorda en récompense deux pièces de canon du calibre de 4; distinction alors extrêmement honorable. La conclusion de la paix semblait

devoir condamner Bougainville à l'inaction ; mais pour un esprit aussi actif une pareille situation eût été intolérable. A l'âge de trente-quatre ans il embrasse la carrière maritime, et quelques années lui suffisent pour inscrire son nom au rang des plus illustres navigateurs. Cet exemple suffirait sans doute pour réfuter l'opinion de ceux qui prétendent que l'on ne saurait devenir un bon officier de marine, si on n'a embrassé cette profession dès sa plus tendre jeunesse. Bougainville conçut le projet de fonder une colonie dans les îles australes nommées par les Anglais *Falkland*, mais que nous connaissons plus généralement sous celui de *Malouines*. Muni d'une autorisation du gouvernement français, et après avoir échangé le brevet de colonel contre celui de capitaine de vaisseau, il mit à la voile avec la flottille qui conduisait la colonie future. L'établissement fondé par Bougainville subsista trois ans environ; mais l'Espagne jalouse revendiqua la propriété du coin de terre que les colons voulaient utiliser. La France céda aux prétentions de son alliée, et il fut stipulé seulement que le fondateur serait remboursé de ses avances. Sans doute l'occupation des Malouines était une triste spéculation sous le rapport agricole ; mais, sous le point de vue commercial et politique, elle peut devenir d'une haute importance. Par suite de la concession française, au mois de novembre 1766 Bougainville appareilla de Saint-Malo avec la frégate *la Boudeuse* et la flûte *l'Étoile*, pour opérer la remise de sa colonie au gouvernement espagnol, et se rendre ensuite aux Indes orientales, en traversant la mer du Sud, entre les tropiques. La première partie de sa mission une fois exécutée, il toucha à Monte-Video, traversa le détroit de Magellan, et cingla dans la mer du Sud. Après une recherche inutile de la terre de Davis, il s'engagea dans ce labyrinthe d'îles basses nommées *îles Pomotou*, jadis *Archipel dangereux;* il signala le premier les îles qui portent sur les cartes les plus récentes les noms suivants : *Tehaï*, *Lanciers*, *Heïou*, *Dawa-Hadi*, *Bird*, *Croker* et *Melville*, et mouilla, le 6 avril 1768, à Taïti. Cette île, la *Sagittaria* de Quiros, avait été retrouvée, l'année précédente, par l'Anglais Wallis. Malgré le court séjour que fit Bougainville sur cette terre, il donna sur ses productions et sur les mœurs de ses habitants des détails remplis de charme et de vérité. Après avoir quitté Taïti, il découvrit plusieurs des îles Hamoa, qu'il nomma *îles des Navigateurs*. Dans ce groupe, l'un des plus peuplés et des plus importants de l'Océanie, le type polynésien paraît s'être développé au plus haut degré de perfection sous le rapport physique ; mais l'assassinat de Delangle et de ses compagnons acquit, vingt années plus tard, une funeste célébrité à la férocité de ses habitants. Bougainville vit ensuite la partie nord des terres du Saint-Esprit de Quiros, qu'il nomma *Grandes Cyclades*, désignation qui a fait place à celle de *Nouvelles-Hébrides*, imposée, quelques années après, à ces îles par Cook. Bougainville avait eu d'abord l'intention de reconnaître les côtes orientales de la Nouvelle-Hollande ; mais, alarmé par les écueils qu'il rencontra sur cette route, et justement inquiet sur le sort de ses équipages, attendu le fâcheux état des vivres, il remonta vers le nord pour reprendre la route de ses devanciers. Ce fut alors qu'il rencontra la *Louisiade*, et il lui fallut effectuer, sur les côtes périlleuses de cette terre, la navigation la plus pénible pour la doubler au vent. Il longea ensuite les îles les plus septentrionales du grand archipel *Salomon*, qui n'avaient plus été revues depuis Mendana, et dont les naturels manifestèrent les dispositions les plus hostiles. Une relâche de quelques jours au Port-Praslin, de la Nouvelle-Irlande, lui donna le moyen de ravitailler ses navires ; mais sur cette terre inculte et sauvage il ne put renouveler ses vivres : les habitants, sans doute effrayés de l'apparition des Européens, restèrent cachés. Sur sa route, Bougainville découvrit encore les petites îles *Boudeuse*, *Hermites*, *Commerson* et *Anachorètes ;* il vit de loin quelques parties de la Nouvelle-Guinée, et arriva à Bourou, l'une des Moluques, où il trouva enfin des rafraîchissements dont ses équipages, épuisés par la fatigue et les privations de tout genre, avaient le plus pressant besoin. Bougainville rentra à Saint-Malo le 14 mars 1769. Il eut l'honneur d'être le premier capitaine français qui eût fait le tour du monde ; mais ce qui lui assure un tout autre titre à l'immortalité, c'est d'avoir signalé à la géographie plusieurs terres entièrement inconnues avant lui, et dont quelques-unes forment des archipels importants. La relation que Bougainville publia de son voyage (*Voyage autour du monde;* Paris, 1771, in-4°), deux ans après son retour, écrite d'un style animé, gracieux et plein de mouvement, compléta le succès de cette expédition. Les géographes et les navigateurs auraient quelquefois le droit de lui reprocher de s'être montré stérile et peu explicite, sous le rapport des documents nautiques et hydrographiques ; mais cette dernière science était encore, pour ainsi dire, au berceau, et on doit reconnaître que les travaux de Bougainville offraient déjà un progrès notable.

Pendant la guerre d'Amérique, Bougainville commandait une division de l'armée navale du comte de Grasse, et en 1781 il soutint un combat honorable contre l'amiral Hood, devant le Fort-Royal de la Martinique ; il assista aussi, l'année suivante, à divers combats. Promu au grade de chef d'escadre, il repassa ensuite dans les armées de terre avec le titre de maréchal de camp. Cependant il projetait encore de nouvelles découvertes vers le pôle nord ; mais il ne fut pas secondé par le ministre Brienne, qui se souciait peu d'accéder à un projet qu'il ne considérait que comme le caprice d'un marin inquiet et avide de nouvelles aventures. « Pensez-vous que ce soit pour moi une abbaye? » lui répon-

dit Bougainville, indigné du dédain ministériel. On assure que l'expédition de Phipps fut dirigée par le gouvernement anglais d'après les plans de Bougainville, que celui-ci adressa à la Société royale de Londres, dont il était membre. Il quitta définitivement la marine en 1790, pour se livrer uniquement aux sciences. Malgré son grand âge, il conserva jusqu'au dernier moment toutes les facultés de son esprit et son humeur enjouée. Il mourut après dix jours d'une grave maladie. Il était entré à l'Institut en 1796; peu après il fit partie du Bureau des longitudes, et dès l'organisation du sénat il y fut compris par Napoléon, qui lui donna aussi des titres de noblesse.

Outre les ouvrages déjà cités de Bougainville, nous mentionnerons encore deux mémoires (*Essai historique sur les navigations anciennes et modernes*; et *Notice historique sur les sauvages de l'Amérique septentrionale*), dans le Recueil de l'Institut (Acad. des sciences morales et pol., t. III.) [M. Fortia d'Urban, dans l'*Enc. des g. du m.*]

Moniteur. — *Biographie des Contemporains*.

BOUGEANT (*Guillaume-Hyacinthe*), historien français, né à Quimper le 4 nov. 1690, mort le 7 janv. 1743. Il entra chez les jésuites en 1706, et, après avoir professé les humanités à Caen et à Nevers, il vint au collége Louis-le-Grand, à Paris, et n'en sortit que dans son court exil à la Flèche, occasionné par son *Amusement philosophique sur le langage des bêtes*. Ce livre, dans lequel il soutient que les démons animent les brutes, est adressé à une femme, et semé de madrigaux qui scandalisèrent les dévots, et qui ne parurent pas assez légers aux gens du monde. Cependant, si l'on en croit un auteur janséniste, le jésuite avait autant étudié le langage de la galanterie que celui des bêtes. Personne ne connaissait plus parfaitement la carte, les mœurs et la langue du pays de Romancie, dont il publia le voyage, sous le nom de *Fanférédin*; Paris, 1735, in-12. Les travaux et les chagrins qu'il éprouva hâtèrent sa mort. La sagesse des réflexions, les recherches curieuses et intéressantes, le développement des caractères et des ruses des négociateurs, l'agrément du style, lui ont donné un rang parmi nos meilleurs historiens. On a de lui plusieurs ouvrages qui ont rendu sa mémoire illustre : *Histoire des guerres et des négociations qui précédèrent le traité de Westphalie sous les ministères de Richelieu et de Mazarin*, en 2 vol. in-12 : cet ouvrage, rempli de faits curieux, est écrit avec élégance et avec noblesse; — *Histoire du traité de Westphalie*; Paris, 1744, 3 vol. in-4°; — *Exposition de la doctrine chrétienne par demandes et par réponses, divisée en trois catéchismes, l'historique, le dogmatique et le pratique*, in-4°, et 4 vol. in-12; — *Amusement philosophique sur le langage des bêtes*; Paris, 1739, 1 vol. in-12; ouvrage qui lui causa bien des ennuis; — *Observations curieuses sur toutes les parties de la physique, tirées des meilleurs écrivains*, 1719 et 1771, 4 vol. in-12; d'autres l'attribuent au P. Grozelier, prêtre de l'Oratoire; — *Trois comédies* en prose : *la Femme docteur* ou *la Théologie en quenouille*, 1730, in-12; — *le Saint déniché*, ou *la Banqueroute des miracles*; la Haye, 1732, in-12; — *les Quakers français*, ou *les Nouveaux Trembleurs*; Utrecht, 1732, in-12. Ce furent en partie ces comédies qui animèrent les jansénistes contre lui.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*. — *Éloge du P. Bougeant*, dans les *Mémoires de Trevoux*, juin 1744. — Lelong, *Bibliothèque hist. de la France*, édit. Fontette. — Le Bas, *Dict. encycl. de la France*.

BOUGEREL (*Joseph*), littérateur français, oratorien, né à Aix en 1680, mort à Paris le 19 mai 1753. Il rendit des services pendant la peste qui ravagea Marseille en 1719 et 1720, et vint finir ses jours dans la maison Saint-Honoré, à Paris. On a de lui : *Mémoires pour servir à l'histoire de plusieurs hommes illustres de Provence*; Paris, 1752, in-12; — *Idée géographique et historique de la France, pour l'instruction de la jeunesse*; Paris, 1747, 2 vol. in-12; — *Vie de Gassendi*; Paris, 1737, in-12; — *Lettre sur Pierre Puget, sculpteur, peintre et architecte*, 1752, in-12. Il a laissé en manuscrit une *Bibliothèque des écrivains de l'Oratoire*, 2 vol. in-4°. Tous ces ouvrages, fort recommandables sous le rapport des recherches et de l'érudition, sont en général écrits d'un style peu élégant.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, édit. Fontette. — Moréri, *Dictionnaire historique*.

BOUGES (*Thomas*), historien et théologien français, religieux augustin de la province de Toulouse, né en 1667, mort à Paris le 17 décembre 1741. Outre plusieurs ouvrages oubliés ou qui n'ont pas été publiés, on a de lui : *Dissertation sur les soixante-dix semaines de Daniel*; Toulouse, 1702, in-12; — *Histoire du saint Suaire de N. S. Jésus-Christ, gardé dans l'église des Augustins de Carcassonne*; ibid., 1714, 1723, in-12 : on trouve quelques faits curieux dans cet opuscule; — la meilleure édition du *Journal de Henri IV*, par P. de l'Estoile, avec des notes curieuses; Paris, 1741, 4 vol. in-8°; — *Histoire ecclésiastique et civile de la ville et diocèse de Carcassonne, avec les pièces justificatives, et une notice ancienne et moderne de ce diocèse*; ibid., 1741, in-4°. Cette histoire, qui est recherchée, s'arrête à l'année 1660.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*. — Moréri, *Dictionnaire historique*.

BOUGET (*Jean*), orientaliste français, né à Saumur en 1692, mort à Rome en 1775. S'étant échappé de la maison paternelle à la suite d'une espièglerie dont il s'était rendu coupable dans son enfance, il monta derrière une chaise de poste. Cette chaise était celle du comte Albani, grand seigneur romain. Le comte, enchanté de

la conversation du petit fugitif, l'emmena à Rome, et le fit élever avec ses enfants. Bouget s'appliqua à l'étude des langues orientales, entra dans les ordres, et devint professeur d'hébreu au collége de la Propagande, et de littérature grecque au collége romain. Plus tard, Benoît XIV l'honora de sa confiance, et le nomma son camérier secret. On a de Bouget : *Grammaticæ hebraicæ rudimenta;* Rome, 1717, in-8°; — *Lexicon hebraicum et chaldaico-biblicum;* ibid., 1737, 3 vol. in-fol.

Bodin, *Recherches sur la ville de Saumur*, t. II, p. 478.

BOUGLET (*Pierre*), jurisconsulte français, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il fut avocat au parlement de Paris. On a de lui : *Explication des articles et chefs du crime de lèse-majesté au sujet du parricide de Ravaillac;* Paris, 1622, in-8°; — *Praxis criminis persequendi;* Rouen, 1624.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, t. II, édit. de Fontette.

***BOUGON** (*L...*), graveur français contemporain. Parmi ses estampes on remarque : *la Cathédrale de Milan*, 1812; — *l'Ane couvert de la peau du lion;* — *Rachel et Lia*, d'après Raphaël, 1817; — *Une vue de Clisson;* — des *gravures* représentant des *saintetés*.

Journaux de 1812, 1817, etc. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

BOUGOUINC (*Simon*), poëte et littérateur français, vivait au commencement du seizième siècle. Il fut valet de chambre de Louis XII. Ses ouvrages doivent tout leur prix à la date et à la beauté de leur impression. Les principaux sont : *l'Homme juste et l'homme mondain, avec le Jugement de l'âme dévote;* Paris, 1508, in-4°; — *l'Espinette du jeune prince conquerant le royaume de Bonne-Renommée, en ryme françoise;* ibid., 1508 et 1514, in-fol.

Goujet, *Bibliothèque française*. — La Croix du Maine, *Bibliothèque françaises*.

BOUGROV (....), astronome et mathématicien russe, mort le 13 août 1822. Il se fit remarquer de bonne heure par de grandes connaissances en astronomie et en mathématiques. Il se donna la mort dans un accès d'hypocondrie. On a de lui : *Dissertation sur le mouvement elliptique des astres;* Moscou, 1822.

Encyclopédie Russe.

BOUGUER (*Pierre*), mathématicien et physicien français, né au Croisic, en basse Bretagne, le 16 février 1698; mort le 15 août 1758. Il fut l'un des géomètres qui se sont le plus distingués dans les applications des sciences du calcul. Son père, qui était professeur d'hydrographie, perfectionna ses dispositions naissantes pour les sciences exactes; mais le jeune Bouguer eut bientôt dépassé son maître, et remporta, en 1727, le prix fondé par l'Académie des sciences pour un *Mémoire sur la mâture des vaisseaux* (Paris, 1727, in-4°, avec fig.). Cette compagnie se l'associa en 1731, et il fut choisi en 1736, avec Godin et la Condamine, pour aller au Pérou déterminer la figure de la terre. A son retour, Bouguer publia les résultats de ses opérations dans un ouvrage remarquable, intitulé *Théorie de la figure de la terre;* Paris, 1749, in-4°. Sa *Relation du voyage au Pérou* se trouve dans les *Mémoires de l'Académie des sciences* de l'année 1744. Elle est écrite avec moins d'élégance que celle de la Condamine, mais elle est peut-être plus exacte. Bouguer travaillait beaucoup et avec peine : aussi ses ouvrages lui étaient si chers, qu'il tenait plus à leur réputation qu'à sa propre existence. Cette sensibilité extrême de son amour-propre lui causa une foule de chagrins auxquels il succomba.

Outre les écrits déjà cités, on a de Bouguer plusieurs autres ouvrages, dont les principaux (dans l'ordre chronologique) ont pour titre : *Méthode d'observer sur mer la hauteur des astres;* Paris, 1729, in-4°, avec planches; — *Essai d'optique sur la gradation de la lumière;* Paris, 1729, in-12; — *Méthode d'observer en mer la déclinaison de la boussole;* Paris, 1731, in-4°, avec 2 pl.; — *Traité du navire, de sa construction et de ses mouvements;* Paris, 1746, in-4°, avec fig.; — *Entretiens sur la cause de l'inclinaison des orbites des planètes;* Paris, 1748, in-4°, avec pl.; — *Figure de la terre, déterminée par les observations de la Condamine et Bouguer;* Paris, 1749, in-4°; — *Justification des Mémoires de l'Académie des sciences de* 1744, *et du livre de la Figure de la terre;* Paris, 1752, in-4°, avec 54 pl.; — *Nouveau Traité de Navigation et de Pilotage;* etc.; Paris, 1753, in-4°, fig.; nouvelle édition, augmentée par l'abbé de Lacaille, ibid., 1761, in-8°; 3° édition, avec des notes de Lalande; Paris, 1792, in-8°; — *Lettre à M***, dans laquelle on discute divers points d'astronomie pratique, et où l'on fait quelques remarques sur le supplément au Journal historique, etc., de M. de L. C.* (la Condamine); Paris, 1754, in-4°; — *Traité de la manœuvre des vaisseaux*, ou *Traité de mécanique et de dynamique;* Paris, 1757, in-4°; — *Traité d'Optique sur la gradation de la lumière;* ouvrage posthume, augmenté d'un *Essai d'optique*, publié par les soins de l'abbé de Lacaille; Paris, 1760, in-4°, avec fig. Un des principaux titres de gloire de Bouguer consiste dans l'invention de l'*héliomètre*, instrument à l'aide duquel on mesure de petits angles avec une extrême précision : c'est avec un héliomètre que Bessel a essayé de déterminer, pour la première fois, la distance presque incommensurable d'une étoile fixe à la terre; nous pouvons donc revendiquer, pour la mémoire de Bouguer, une part dans l'honneur de ce beau travail scientifique.

Éloge de Bouguer, dans l'*Histoire de l'Académie des sciences*, année 1758. — Laberthonie, *Relation de la conversion et de la mort de Bouguer*; Paris, 1784, in-12. — Quérard, *la France littéraire*.

BOUHÉREAU (*Élie*), médecin français, ministre protestant, vivait à la Rochelle dans la se-

conde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : une traduction française du traité d'Origène *contre Celse ;* Amsterdam, 1700, in-4°. Cette traduction fut revue et corrigée par Conrart, de l'Académie française, ami de Bouhéreau.

Biographie universelle.

BOUHIER (*Jean*), jurisconsulte et littérateur français, président à mortier au parlement de Dijon, membre de l'Académie française, né à Dijon le 16 mars 1673, mort le 17 mars 1746. Son père, conseiller au parlement de cette ville, le destina à suivre la même carrière, et dirigea de bonne heure ses études vers ce but. Doué d'heureuses dispositions, que soutenait son aptitude au travail, Jean Bouhier à d'excellentes études classiques joignit la connaissance de plusieurs langues étrangères, de l'italien, de l'espagnol, et même de l'hébreu. Après avoir fait son droit à Orléans, il fut en 1692, à l'âge de dix-neuf ans, reçu conseiller au parlement de Bourgogne ; et onze ans après, en 1704, il en devint président à mortier. Il consacra aux lettres tous les loisirs que lui laissaient ses fonctions ; et il acquit bientôt une telle réputation de science et d'érudition, que l'Académie l'appela en 1727 à la place laissée vacante par la mort de Malézieu, et qu'elle dérogea en sa faveur à ses règlements, qui exigeaient la résidence à Paris de tous les membres autres que les évêques. Le président Bouhier fut reçu par un autre magistrat, le président Hénault. A sa mort, arrivée en 1746, il eut pour successeur Voltaire, qui, dans son discours de réception, disait de lui « qu'il faisait ressou-« venir la France de ces temps où les plus austè-« res magistrats, consommés comme lui dans « l'étude des lois, se délassaient des fatigues de « leur état dans les travaux de la littérature ; » et l'abbé d'Olivet, répondant à Voltaire, ajoutait encore à cet éloge en disant : « Pendant que je « parle de talents universels et de connaissances « sans bornes, il est difficile qu'on ne se rappelle « pas l'idée de votre prédécesseur. Ce fut un « savant du premier ordre, mais un savant poli, « modeste, utile à ses amis, à sa patrie, à lui-« même. » Et ces louanges sont loin d'être exagérées. On a peine à comprendre aujourd'hui les nobles et laborieux loisirs de tous ces savants magistrats dont la France s'honore à bon droit, et on est surtout frappé d'étonnement à la vue des immenses travaux du président Bouhier. « Jurisprudence, philologie, critique, langues savantes et étrangères, histoire ancienne et moderne, histoire littéraire, traductions, éloquence et poésie, il remua tout, dit d'Alembert, il embrassa tout ; il fit ses preuves dans tous les genres, et dans la plupart il fit des œuvres distinguées et dignes de lui. » On a de Bouhier : *de Priscis Græcorum et Latinorum litteris dissertatio ;* Paris, 1708, in-fol. ; — *Lettres pour et contre, sur la fameuse question « Si les solitaires appelés thérapeutes, dont a parlé Philon le Juif, étaient chrétiens ; »* ibid., 1712, in-12 ; — *Remarques critiques sur le texte du traité de Cicéron de Natura deorum,* imprimées avec la traduction de cet ouvrage par d'Olivet ; ibid., 1721, 3 vol. in-12 ; — *Remarques critiques sur le texte des Catilinaires,* imprimées avec les oraisons de Démosthène et de Cicéron, traduites par d'Olivet ; Paris, 1727 ; — *Traduction des troisième et cinquième livres des Tusculanes,* imprimée avec la traduction des trois autres par d'Olivet ; Paris, 1737 ; — *Explication de quelques marbres antiques dont les originaux sont dans le cabinet de M**** (Hebret) ; Aix, 1733, in-4° ; — *Poëme de Pétrone sur la guerre civile, avec deux épîtres d'Ovide ; le tout traduit en vers français, avec des remarques et des conjectures sur le Pervigilium Veneris ;* Londres, 1737, in-4° ; édit. augmentée d'une *Imitation en vers français des Veillées de la fête de Vénus ;* Paris, 1738, in-12 ; — *les Amours d'Énée et de Didon, et autres poésies,* 1742, in-12 ; — *Mémoires sur la vie et les ouvrages de Montaigne,* en tête des *Essais* de cet auteur ; Londres, 1739, 6 vol. in-12 ; et dans un *Recueil d'éloges de quelques auteurs français,* 1741, in-8° ; réimprimés séparément, sous le titre de *Supplément,* avec la comparaison d'Épictète et de Montaigne, et le *Traité de la Servitude,* de la Boëtie ; Lond., 1740, in-4° ; — *Traité de la dissolution du mariage pour cause d'impuissance ;* Luxembourg, 1735, in-8° ; réimprimé en 1736 avec les *Principes sur la nullité du mariage,* par Boucher d'Argis ; — *Recherches et dissertations sur Hérodote ;* Dijon, 1746, in-4° ; — *Arrêt du parlement de Dijon du 19 juillet 1726, relatif à des testaments,* avec quelques dissertations pour et contre ; 1726, in-4°, et 1728, in-12 ; — *Traité de la succession des mères ;* Paris, 1726, in-8° ; — *Dissertation sur le regrès en matière bénéficiale,* 1726, in-4° ; — *Question concernant les gradués,* imprimée au t. II de la seconde édition des *Institutions ecclésiastiques* de Gibert ; Paris, 1736, 2 vol. in-4° ; — *la Coutume générale du duché de Bourgogne, enrichie de remarques de MM. Philippe de Villers, Jean des Pringles et Jean Guillaume, avec le procès-verbal des conférences, etc., les cahiers, etc., divers traités et arrêts recueillis par M.-J.-Béjat, président au même parlement, et un essai de nouvelles observations sur le droit coutumier de cette province ; ensemble l'histoire de tous les commentateurs de la même coutume ;* Dijon, 1717, in-4° ; ibid., 1742-1746, 2 vol. in-fol. : cette *Coutume* est recherchée ; mais on préfère l'édit. de Dijon en 2 vol., 1787 ; — *Traité de la péremption d'instance,* réimprimé avec des additions et des notes de l'auteur, dans l'ouvrage de Malenet sur la même matière ; Dijon, 1787, in-8° ; — différentes pièces, lettres ou mémoires, qu'on trouve dans le *Journal de Trévoux,* 1709, 1715 ; dans le *Mercure,* 1738 ; dans les *Amœnitates litterariæ* de

Schelhorn; dans les *Mémoires du P. Desmolets*; dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*; dans le *Recueil de dissertations* donné par Boullenois, Paris, 1732, in-4°; dans les *Miscellaneæ observationes criticæ in auctores veteres et recentiores*; dans le *Magasin encyclopédique* d'octobre 1805; et dans le *Supplément au Journal de l'Estoile*.

Les *œuvres de jurisprudence* de Bouhier ont été publiées avec un supplément où se trouvent les *Remarques sur la coutume de Bourgogne*, par Bernard Martin; Dijon, 1787, 1788, 2 vol. in-fol.

D'Alembert, *Éloges*. — Papillon, *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*. — Le P. Oudin, *Commentarius de vita et scriptis Johannis Buherii*; Dijon, 1746, in-4°. — Feller, *Dictionnaire historique*.

BOUHIER (*Jean*), jurisconsulte et historien français, mort à Dijon en 1671. Il fut conseiller au parlement de cette dernière ville. Il a laissé en manuscrit: *Traité historique concernant le divorce prétendu par le roi Philippe-Auguste, IIe du nom, avec Isemburge de Danemark, sa femme, depuis l'année* 1193 *jusqu'en* 1213, etc.

Papillon, *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*. — Lelong, *Bibliot. hist. de la France*, édit. Fontette.

BOUHIER (*Jean*), jurisconsulte français, seigneur de Versalieu, parent du conseiller, né à Dijon le 25 mars 1655, mort dans la même ville le 17 avril 1735. On a de lui: *Lettres au R. P. D. Jean Mabillon*, insérées dans les œuvres posthumes de ce bénédictin, t. I, p. 526 et 531; — *Dissertation sur le partage des meubles et acquêts d'une succession de Bourgogne*, insérée dans la *Coutume générale des pays et duché de Bourgogne*, par Bretagne, 1736, in-4°.

Papillon, *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*.

BOUHIER (*Jean*), théologien français, mort en 1744. Il fut le premier évêque de Dijon. On a de lui: *Statuts synodaux du diocèse de Dijon*, 1744, in-12.

Papillon, *Biblioth. des auteurs de Bourgogne*. — Lelong, *Biblioth. hist. de la France*, édit. Fontette.

BOUHIN (*Pierre*), médecin et chimiste français, né en 1639 à Saint-Seine, près de Dijon; mort à Dijon le 1er novembre 1710. On a de lui: *Stances sur la pitoyable mort des sieurs Claude Bouhin et Simon Mielle, mes frère et cousin, arrivée à Mirebeau, la veille de Noël* 1659; Dijon, 1710, in-4°; — *Lettres à M. Plantade*; ibid., 1710, in-4°. Cet opuscule contient des expériences sur le salpêtre et la chaux. Bouhin a laissé en manuscrit un abrégé de Descartes. Il avait aussi traduit les écrits de Paracelse et de Van Helmont; mais il brûla ses manuscrits.

Papillon, *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*. — Carrère, *Bibliothèque de la Médecine*. — Éloy, *Dictionnaire hist. de la Médecine*. — Moréri, *Dictionn. hist.*

***BOUHOT** (*Étienne*), peintre français, né en 1780. On a de lui des *vues* remarquables, dont plusieurs furent acquises soit pour la galerie de la duchesse de Berry, soit pour les musées de province. La perspective de ces tableaux a de l'exactitude. Ce peintre obtint plusieurs médailles d'honneur.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

BOUHOURS (*Dominique*), littérateur français, né à Paris en 1628, mort le 27 mai 1702. Dès l'âge de seize ans il entra dans l'ordre des Jésuites, dont il fut un des membres les plus distingués. Il professa successivement les humanités au collége de Clermont à Paris, et la rhétorique à Tours. Devenu précepteur des jeunes princes de Longueville, il fit une *Relation de la mort de leur père* (Henri II de Longueville), imprimée en 1663, in-4°: c'est le premier ouvrage qu'il ait publié. Envoyé à Dunkerque pour y maintenir dans la pratique de la religion la garnison, les habitants et les catholiques d'Angleterre qui s'y étaient réfugiés, il sut se concilier l'estime et l'affection de tous. Profitant du loisir qu'il put trouver dans sa résidence, il composa (en 1671) les *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, souvent réimprimés depuis. Cet ouvrage fut accueilli avec faveur de cette portion élevée de la société qui composait alors le seul public littéraire, et qui donna les plus grands éloges à la délicatesse et à la pureté du style de l'auteur. Une critique aussi sévère qu'ingénieuse des *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* ayant été faite par l'académicien Barbier d'Aucour, sous le titre de *Sentiments de Cléanthe*, le P. Bouhours y fut tellement sensible, qu'il fit tous ses efforts pour la faire supprimer. L'abbé de Villars, connu par son *Comte de Gabalis* et par quelques autres ouvrages singuliers, répondit à cet ouvrage par un livre intitulé *de la Délicatesse*, qui lui valut, de la part de l'écrivain dont il avait embrassé la défense, une lettre de remercîment. L'année suivante, la seconde partie des *Sentiments de Cléanthe* attaqua de nouveau, avec plus de malice et de finesse encore, l'ouvrage du P. Bouhours. « L'élève de M. d'Aucour, dit l'abbé d'Olivet (*Hist. de l'Acad. franç.*, p. 322, éd. in-12), est admirable en son genre; on y trouve de la délicatesse, de la vivacité, de l'enjouement, un savoir bien ménagé, et un goût sûr, qui saisit jusqu'à l'ombre du ridicule dans un amas d'excellentes choses, comme le creuset sépare un grain de cuivre dans une once d'or. » Mais un Aristarque beaucoup moins modéré s'éleva bientôt après contre le P. Bouhours à propos de ces *Entretiens d'Ariste* et des autres ouvrages qu'il composa sur la langue française, devenue, depuis Vaugelas et les travaux de l'Académie, un objet d'études approfondies de la part de tous les esprits sérieux. Cet Aristarque était Ménage, dont la susceptibilité fut vivement blessée de quelques observations faites sur ses écrits dans les *Doutes sur la langue françoise, proposés par le P. Bouhours à MM. de l'Académie*. « Le P. Bouhours, dit-il dans le 2e vol. de ses *Observations*, était un petit régent de troisième. Mais depuis sept ou huit ans il s'est érigé en précieux, en lisant Voiture et Sarrazin, Molière et

Despréaux, et en visitant les dames et les cavaliers. Il écrit, à la vérité, avec beaucoup de politesse; mais il écrit sans jugement, et il n'y a aucune érudition dans ses écrits. Il ne sait ni grec, ni hébreu, ni scolastique, ni droit canon; il n'a lu ni Pères, ni conciles, ni histoire ecclésiastique; et cependant ce petit grammairien en langue vulgaire s'imagine être un grand théologien. » C'est sur ce ton que Ménage parle du P. Bouhours, à qui il ne pouvait pardonner l'*impudence* qu'il avait eue de faire imprimer dans les *Remarques sur la langue françoise* que « si l'auteur des *Observations* avait lu saint Augustin et saint Thomas autant que Coquillart et Rabelais, il serait le premier homme du monde. » La guerre dura longtemps; on finit cependant par les réconcilier. Le P. Bouhours avait été appelé à Paris par Colbert, qui le chargea de la direction des études de son fils, le marquis de Seignelay. Homme de goût et d'esprit, d'une humeur égale et douce, aimant à se trouver au sein des réunions du monde élégant, dans lequel son amabilité lui assurait une place honorable, le P. Bouhours publia un grand nombre d'ouvrages souvent critiqués avec plus d'esprit que de mesure, et il sut presque toujours se défendre habilement, sans sortir des bornes de la modération et de la politesse. Un passage des *Essais* de Nicole, dans lequel est représenté un religieux bel esprit faisant un recueil de mots qui se disent dans les ruelles, et paraissant plein d'estime pour la galanterie, lui parut dirigé contre lui, et devint l'objet d'une petite querelle littéraire, léger reflet de la guerre qui divisait les jésuites et les écrivains de Port-Royal. Tourmenté pendant toute sa vie par des maux de tête violents, le P. Bouhours eut à souffrir pendant les dernières années des douleurs qui lui fournirent l'occasion de montrer beaucoup de courage et de résignation. Il mourut au collége de Clermont, à l'âge de soixante-seize ans. Ses heureuses qualités lui avaient concilié l'amitié d'un grand nombre de personnages distingués. « L'esprit lui sort de tous côtés, disait de lui madame de Sévigné. » « C'était, dit l'abbé de Longuerue, un homme poli, ne condamnant personne et cherchant à excuser tout le monde. » Des plaisants qui se souvenaient du zèle qu'il avait montré dans ses ouvrages en faveur de la pureté de la langue, et du caractère trop minutieux de quelques-unes de ses observations, prétendirent qu'au moment de sa mort il avait dit : « Je *vais* ou je *vas* mourir, car l'un et l'autre se disent; » préoccupation qui rappelait celle de Malherbe, reprenant sa garde-malade d'une locution vicieuse. On lui fit cette épitaphe :

Ci-gît un bel esprit qui n'eut rien de terrestre.
Il donnait un tour fin à ce qu'il écrivait :
La médisance ajoute qu'il servait
Le monde et le ciel par semestre.

Voltaire l'a représenté dans *le Temple du Goût*, placé derrière Pascal et Bourdaloue, qui s'entretiennent du grand art de joindre l'éloquence au raisonnement, et marquant sur des tablettes les fautes de langage ou les négligences qui leur échappent. Outre les ouvrages cités, on a de Bouhours : *Vérité de la religion chrétienne*, traduite de l'italien, du marquis de Pionisse; Paris, 1672, in-12; — *Doutes sur la langue françoise, proposés à MM. de l'Académie par un gentilhomme de province*; 1674, in-12; — *Nouvelles Remarques sur la langue françoise*; 1674, in-4° et in-12; — *Suite des Remarques sur la langue françoise*; 1692, in-12; — *Histoire de Pierre d'Aubusson, grand maître de Rhodes*; Paris, 1676, in-4°; 1677 et 1739, in-12; réimprimé en 1806, in-4°, avec une préface et des additions par l'abbé de Belly; traduite en anglais et en allemand; — *Vie de saint Ignace*; Paris, 1679, in-4° et in-12 : c'est là que le P. Bouhours dit que quand saint Ignace vint suivre à Paris les cours de l'université, pendant qu'il assistait aux leçons données par les professeurs, son esprit entrait en communication directe avec le ciel, dont il recevait des inspirations (*Vie de saint François-Xavier*; Paris, 1682, in-4° et in-12); le P. Bouhours a comparé saint Ignace à César, et saint François-Xavier à Alexandre; — *Manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit*; Paris, 1687, in-4°; 1691 et 1715, in-12; livre souvent réimprimé. C'est un de ses ouvrages qui lui ont valu le plus d'éloges. Bussy-Rabutin prétendait que la France lui aurait, à cause de son livre, plus d'obligations qu'à l'Académie française : « Celle-ci, disait-il, ne redresse que les paroles, et vous redressez le sens. » (*Pensées ingénieuses des anciens et des modernes*, Paris, 1689.) C'est au sujet de ce livre, dans lequel Basnage dit que les pensées des anciens sont cousues avec des fils d'or et de soie, que madame Deshoulières, piquée de ne pas se rencontrer au milieu d'une si belle compagnie, écrivait à l'auteur :

Père Bouhours, dans vos *Pensées*,
La plupart fort embarrassées,
A moi vous n'avez point pensé.
Dans cette liste triomphante
Des célèbres auteurs que votre lyre chante,
Je ne vois point mon nom placé;
Mais aussi dans le même rôle
Vous avez oublié Pascal,
Qui pourtant ne pensait pas mal.
Un tel compagnon me console.

— *Pensées ingénieuses des Pères de l'Église*; Paris, 1700, in-12; — *Vie de Laurence de Bellefonds*, supérieure et fondatrice du monastère des religieuses bénédictines de N.-D.-des-Anges de Rouen; Paris, 1688, in-8°; — *Opuscules sur divers sujets*; Paris, 1684, in-12; — *Lettres à la marquise de ..., sur le sujet de la Princesse de Clèves*; Paris, 1678, in-12; — *Relation de la sortie d'Espagne du P. Everard-Nitard, jésuite, confesseur de la reine*; Paris, 1669; ouvrage rangé par les bibliophiles parmi les pièces rares et curieuses; — *Critique de l'Imitation de Jésus-Christ* traduite par le

sieur du Bouil (le Maistre de Sacy); Paris, 1688, in-12; — *Maximes de saint Ignace, avec les sentiments de saint François-Xavier*; Paris, 1683, in-12; —*Recueil de vers choisis*; Paris, 1693; — *Sentiments des jésuites touchant le péché philosophique*; Dijon, 1690, in-12; — *Le Nouveau Testament traduit en français selon la Vulgate*, 2 vol. in-12; 1697 et 1703. C'est l'ouvrage qui lui a suscité les critiques les plus vives : il fait souvenir des sages conseils que Boileau donna au P. Bouhours, qui se préparait à répondre avec amertume à ses contradicteurs : « Gardez-vous bien d'écrire ! vos ennemis auraient alors raison de dire que vous n'avez pas entendu le sens de votre original, qui prêche surtout le pardon des injures. » C. HIPPEAU.

Baillet, *Jugement des Savants*. — *Mémoires de Trévoux*, août 1702. — *Éloge du P. Bouhours*. — *Lettres historiques sur les affaires du temps*, mai 1692. — Nicéron, *Mémoires*, t. X. — *Journal des Savants*, 24 juillet 1702. — Goujet, *Biblioth. françaises*, t. Ier.

*BOUILLARD (*Jacques*), peintre et graveur français, né le 14 septembre 1744, mort à Paris en 1806. Il travailla d'abord à la peinture, qu'il laissa pour la gravure par suite d'une infirmité qui ne lui permettait pas de se tenir debout. Il fut collaborateur de la célèbre collection dite *du Palais-Royal*; Versailles, 1744-1806. Parmi ses autres productions on cite *Borée et Orythie*, d'après Vincent, la plus belle peut-être de ses estampes : la reproduction des phénomènes de la nature y est vivante; — *la Sainte Famille*, d'après Carrache; — *le Songe de Polyphile*, d'après le Sueur; — *l'Amour tendant son arc*; — *Moïse foulant aux pieds la couronne de Pharaon*, d'après le Poussin; — une *Vénus occupée à se peigner*; — *Sainte Cécile*, d'après Mignard; — *la Jeunesse de la sainte Vierge*, d'après le Guide; — *Apollon et Daphné*, d'après Vanloo; — les *portraits de Mme Élisabeth* et de *Bartolozzi*.

Arnault, Jouy, etc., *Biographie nouv. des Contemporains*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

BOUILLART (*Jacques*), historien français, et bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Meulan en 1669, mort à Paris le 11 décembre 1726. On a de lui une savante édition du *Martyrologe* d'Usuard, avec des notes de l'éditeur; Paris, 1718, in-4°; — *Histoire de l'abbaye royale de Saint-Germain-des-Prés, justifiée par des titres authentiques*; ibid., 1724, in-fol.; ouvrage plein de recherches.

Le Mercure, années 1723 et 1724. — Desmolets, *Continuation des Mémoires de littérature*, etc. — Le Cerf, *Biblioth. des Bénédictins de Saint-Maur*.

BOUILLAUD. *Voy.* BOULLIAU.

*BOUILLAUD (*Jean-Baptiste*), médecin français, né à Angoulême le 16 septembre 1796. Il étudia à Paris, où il fut reçu docteur le 23 août 1823. En 1831, il obtint la chaire de clinique médicale à la faculté de médecine, place qu'il occupe encore aujourd'hui. L'habile professeur voulut aussi s'essayer sur le théâtre de la politique. Député d'Angoulême de 1842 à 1846, il siégea au côté gauche de la chambre, et fit, après la révolution de 1848, partie de l'assemblée constituante. Vers la même époque, il succéda à Orfila dans le décanat de la faculté; mais il n'occupa ce poste que quelques mois. On a de lui : *Traité clinique et physiologique de l'encéphalite et de ses suites*; ibid., 1825, in-8°; — *Traité clinique et expérimental des fièvres prétendues essentielles*; Paris, 1826, in-8° : l'auteur s'y montre partisan zélé du système de Broussais, et donne des faits à l'appui des doctrines de l'irritation; — *Dissertation sur les généralités de la clinique médicale, et sur le plan et la méthode à suivre dans l'enseignement de cette science*; ibid., 1831, in-8°; — *Traité pratique, théorique et statistique du choléra-morbus de Paris*; ibid., 1832, in-8°; — *Exposition raisonnée d'un cas de nouvelle et singulière variété d'hermaphrodisme observée chez l'homme*; ibid., 1833, in-8°; — *Nouvelles recherches sur le rhumatisme articulaire aigu en général* : l'auteur y préconise la méthode dite *jugulante*, c'est-à-dire la saignée « coup sur coup; » ibid., 1835, in-8°; — *Essai sur la philosophie médicale et sur les généralités de la clinique médicale*; ibid., 1836, in-8°; — *de l'Introduction de l'air dans les veines*; ibid., 1837, in-8°; — *Clinique médicale de l'hôpital de la Charité*; ibid., 1837, 3 vol. in-8°; — *Examen phrénologique de la tête d'un supplicié*; 1839, in-8°; — *Traité clinique du rhumatisme articulaire, et de la loi de coïncidence des inflammations du cœur avec cette maladie*; ibid., 1840, in-8°; — *Traité clinique des maladies du cœur*; ibid., 1841, 2 vol. in-8° (2e édit.). M. Bouillaud a encore inséré un grand nombre d'articles dans les *Archives de médecine*, dans la *Bibliothèque médicale*, dans la *Revue médicale*, etc.

Quérard, suppl. à *la France littéraire*. — M. Isidore Bourdon, dans le *Dict. de la conversation*.

*BOUILLÉ (.... DE), poète et écrivain didactique français, originaire du Mans, connu seulement par un ouvrage intitulé *les Principes de la poésie*; le Mans, 1647, in-12. « Ansart, dit M. Hauréau, n'a pas connu cet ouvrage, et, ajoute-t-il, nous désespérons de le découvrir sur les rayons de quelque bibliothèque. »

Hauréau, *Hist. littéraire du Maine*, t. IV.

BOUILLÉ (*François-Claude-Amour*, marquis DE), célèbre général français, né, le 19 novembre 1739, au château du Cluzel, en Auvergne, province où ses ancêtres étaient établis depuis le onzième siècle, et mort le 14 novembre 1800. Connu par ses campagnes en Amérique, mais plus encore par le rôle qu'il a joué sous l'assemblée constituante, où il se distingua par sa fermeté à contenir l'indiscipline militaire, il dompta l'insurrection de Nancy, et se dévoua inutilement pour assurer la fuite de Louis XVI, arrêté à Varennes. Il a laissé sur cette période de sa vie, jusqu'à la dissolution du corps des

émigrés de Condé, des *Mémoires* qui suffiraient pour établir la réputation d'un homme habile et loyal. Les fautes qui ont amené la révolution française, le caractère des diverses classes de la société, celui de quelques-uns des chefs du parti, et l'insubordination de l'armée, y sont représentés et appréciés avec une hauteur de vues, une simplicité de style et une concision pleine de vie, qui montrent parfois l'union assez rare d'un talent d'écrivain avec les connaissances d'un homme mûri dans l'expérience des grandes affaires.

Dès sa dix-septième année capitaine de dragons, Bouillé décidait en Allemagne le succès du combat de Grumberg, à la tête de l'avant-garde; et, chargé de porter à Louis XV la nouvelle et les gages du succès, il ne répondait aux questions du monarque qu'en vantant les actions des autres. « Messieurs, dit le roi à ceux qui l'entouraient, il est le seul dont il ne parle pas, et cependant il a pris des canons et des drapeaux. » Gouverneur de la Guadeloupe à vingt-huit ans, il s'appliqua sans relâche, au sein de la paix, à reconnaître les points vulnérables des possessions anglaises qui l'avoisinaient; et quand la guerre éclata en 1778, à l'occasion de l'indépendance américaine, non-seulement il conserva à la France ses possessions dans les Antilles, menacées en l'absence de la flotte qui protégeait le siége d'York en Virginie, mais il enleva successivement sept îles aux Anglais. Dans ce commandement général des Antilles, il déploya tour à tour les ressources d'une habile défense, la valeur impétueuse de l'attaque, les talents d'un administrateur, et les qualités d'un caractère plein de générosité, de noblesse et d'humanité. Quand, après la paix de 1783, il fit le voyage de Londres, les négociants anglais voulurent lui montrer leur reconnaissance par de riches présents : il n'accepta du commerce de Londres qu'une épée et une plaque du Saint-Esprit, en acier; et des négociants de Glasgow, qu'une paire de pistolets. La reine d'Angleterre lui dit à cette occasion : « Monsieur le marquis, il faut que vous ayez bien du mérite pour vous faire tant estimer de ceux dont vous vous étiez si longtemps fait craindre. »

Dès son retour d'Amérique, il avait reçu le grade de lieutenant général avec le collier des ordres du roi; et, sous l'assemblée constituante, à son commandement des trois évêchés on joignit celui de l'Alsace et de la Franche-Comté. Tourmenté par des querelles avec la municipalité de Metz, et dénoncé à l'assemblée par le club patriotique, comme mettant obstacle à la fraternisation des gardes nationales avec les troupes; cherchant à élever entre elles des rivalités pour préserver la discipline, et refusant de délivrer au peuple des villes et des campagnes la grande quantité d'armes journellement demandées, il avait résolu de sortir du royaume. Les lettres de la Fayette, et surtout celles de Louis XVI, qui le regardait comme un de ses principaux appuis, le détournèrent de cette résolution. Il prêta en 1790 serment à la constitution, qu'il désapprouvait, comme ayant paralysé le pouvoir exécutif (chap. VI). Un mouvement général d'insurrection ébranlait alors les régiments, qui s'emparaient de leurs caisses et s'en distribuaient l'argent. A Metz, l'un de ceux de Bouillé avait pris les armes dans cette intention. Il était en bataille, les fusils chargés, et avait exigé des officiers qu'ils prissent leurs places ordinaires dans les rangs. « Nous voulons de l'argent ! » crient-ils d'une voix unanime. Bouillé, voyant qu'ils marchaient à la caisse, se place avec les officiers, l'épée à la main, devant la porte de la maison où elle était. Pendant deux heures il resta dans cette position; les autres corps de la garnison refusaient de le secourir. Les grenadiers, placés devant lui en bataille et gardant le silence, n'osaient forcer la porte; quelques-uns, excités par des hommes du peuple, le mirent en joue à plusieurs reprises; mais les bas-officiers relevèrent leurs armes. Enfin la municipalité en corps vint le tirer d'embarras, effrayée des suites que pouvait avoir la licence de dix mille soldats, et les gardes nationaux lui offrirent leurs services. Ce fut alors qu'on le chargea de mettre à exécution le décret qui punissait la révolte de la garnison de Nancy. Là les caisses avaient été pillées, les officiers battus, blessés, emprisonnés; le général mis au cachot, les officiers municipaux menacés d'être pendus s'ils ne donnaient de l'argent, et les décrets de l'assemblée constituante brûlés avec mépris. Avec la populace armée, dix mille hommes et dix-huit pièces de canon soutenaient cette révolte. M. de Bouillé n'avait pu réunir que trois mille hommes d'infanterie, de garde nationale et de ligne. Entraîné malgré lui à entrer de vive force, il perdit en peu d'instants quatre cents soldats et quarante officiers; mais en négociant avec adresse et fermeté, et en payant de sa personne, il parvint à étouffer la sédition. Nous renvoyons à cette partie fort intéressante de ses Mémoires (chap. VIII et IX) et au procès-verbal de la municipalité de Nancy, insérés dans la *collection* de Barrière. L'assemblée constituante lui vota des remercîments. Depuis, toujours en butte aux attaques, il correspondit pendant huit mois avec Louis XVI sur le projet qu'avait ce prince de se retirer dans une ville frontière; et il échelonna sur la route de Châlons à Montmédy divers détachements qui devaient protéger son passage. Un retard de vingt-quatre heures dans le départ du roi, qui eut lieu le 20 au lieu du 19 juin 1791, et un oubli imputé par le marquis de Bouillé au duc de Choiseul, firent arrêter Louis XVI à Varennes. Bouillé, arrivé deux heures trop tard pour le délivrer, passa le même jour à l'étranger. Il avait amené l'impératrice Catherine II à promettre trente-six mille hommes qui, sous le commandement du roi de Suède et sous le sien, devaient entrer en France. Ce projet se

reçut pas d'exécution. Retiré en Angleterre, il y mourut.

Les *Mémoires* de Bouillé *sur la Révolution française* furent d'abord imprimés en anglais, Londres, 1797, in-8°; traduits en allemand, Luxembourg, 1798, in-8°; imprimés en français sous ce titre : *Mémoires sur la Révolution française, depuis son origine jusqu'à la retraite du duc de Brunswick*, etc.; Paris, 1801, 2 vol. in-12, et réimprimés dans la *Collection des Mémoires sur la Révolution*, publiée par MM. Berville et Barrière. [*Ency. des g. du m.*]

Berville et Barrière, *Collection des Mém. relatifs à la Revolution* (*Mém. de Bouillé*). — Arnault et Jouy, etc. *Biographie des Contemporains*. — Thiers, *Hist. de la Révol.* — Mignet, *Hist. de la Rév. fr.* — Michelet, *Hist.* (même période).

*BOUILLÉ (*Louis-Joseph-Amour*, marquis DE), général français, naquit en 1769, et mourut vers 1845. Arrivé successivement au grade de lieutenant-colonel avant sa vingt-et-unième année, il fut chargé, comme aide de camp de son père, de la négociation et de la correspondance en chiffres que Louis XVI entretenait avec lui pour disposer sa fuite à Montmédy. Il a écrit à ce sujet un *Mémoire* intéressant, où sont décrits tous les incidents de cette entreprise, et ce qui fit arrêter le roi à Varennes. Émigré avec son père, il ne rentra en France qu'en 1802, et prit du service dans nos armées en 1806. Au milieu d'une foule d'actions qui ont établi sa réputation de valeur et de capacité, il fut cité dans le rapport du général en chef comme ayant rendu d'éminents services à la bataille d'Almonacid. L'affaiblissement de sa vue le força à quitter l'armée en 1812. Outre le Mémoire dont nous avons parlé, M. de Bouillé a publié trois autres ouvrages : *Vie privée et militaire du prince Henri de Prusse*, in-8°, 1809; — *Pensées et réflexions morales et politiques dédiées à mon fils*, 1826; — *Commentaires sur le Traité du* Prince *de Machiavel, et sur l'Anti-Machiavel de Frédéric II*, 1 vol. in-8°. Mme de Bouillé fut dame du palais de l'impératrice Marie-Louise. [*Enc. des g. du m.*]

Arnault et Jouy, *Biographie des Contemporains*.

BOUILLÉ (*Jean-Baptiste* DE), prélat français, né à Pichauzet, en Auvergne, le 11 juin 1759; mort le 14 janvier 1842. Avant la révolution, il fut aumônier de la reine. Pendant la révolution, il émigra en Allemagne; et de là il se rendit à la Martinique, où il fut curé d'une paroisse. A son retour en France, il devint aumônier ordinaire de la duchesse d'Angoulême. Nommé évêque de Poitiers en 1819, il s'occupa avec zèle de l'administration de son diocèse.

L'abbé Jeannes, *Oraison funèbre de monseigneur de Bouillé*.

BOUILLÉ (*Pierre*), historien belge, de l'ordre des Jésuites, né à Dinant-sur-Meuse vers 1575, mort à Valenciennes le 22 décembre 1641. On a de lui : *Histoire de la découverte et merveilles de l'image de Notre-Dame de Foy*, etc.; 1620 et 1666, in-12; traduit en latin, Douai, 1620, in-12; — *Histoire de la naissance et progrès de la dévotion à l'endroit de Notre-Dame-de-Bonne-Espérance, près Valenciennes*; 1630, in-12; — *Histoire de Notre-Dame-de-Miséricorde, honorée chez les religieuses carmélites de Marchiennes-au-Pont*; 1641, in-12; — une *Ode* en vers grecs, insérée à la tête du traité de Lessius, *de Justitia et jure*; Louvain, 1605, in-fol.

Biographie générale des Belges. — Lelong, *Biblioth. historique de la France*, édit. Fontette.

BOUILLÉ (*Théodose*), historien belge, de l'ordre des Carmes déchaussés, mort à Liége en 1743. On a de lui : *Histoire de la ville et du pays de Liége*; Liége, 1725-1732, 2 vol. in-fol.

Biographie générale des Belges. — Lelong, *Biblioth. hist. de la France*, édit. Fontette.

BOUILLEROT (*Louis-Joseph*), littérateur français, né à Troyes en 1743, mort vers 1810. Il fut curé de Romilly-sur-Seine. On a de lui : *Discours contre le duel*; 1765, in-8°; — *Discours pour les premières communions*; 1783, in-8°; réimprimés sous ce titre : *Recueil de discours pour la première communion, le mariage*, etc; Paris, 1813, in-12; — *Discours patriotiques*, 1791; — *Discours sur les moyens d'établir la paix et le bonheur de la France*; 1795, in-8°; — *Discours sur la liberté des cultes*; 1797, in-8°; — *Discours pour la paix conclue avec l'Empereur*; 1798, in-8°; — *Pensées sur les écrivains et les gens de lettres*, 1799; — *Discours prononcé le 26 mars* 1816, etc., *pour la bénédiction d'un drapeau*, etc.; Paris, 1816, in-4°.

Quérard, *la France littéraire*.

BOUILLET (*Jean*), médecin français, né en 1690 à Servian près de Béziers, mort dans cette dernière ville le 13 août 1777. Il fut, avec de Mairan, l'un des fondateurs de l'Académie de Béziers. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, où l'on reconnaît surtout un excellent praticien. Les principaux sont : une *Lettre à Penna, médecin du prince de Monaco, au sujet de la rhubarbe*; Béziers, 1725; — *Sur la Manière de traiter la petite vérole*; ibid., 1733, in-4°; — *Mémoire où l'on donne une idée générale de quelques maladies qui règnent particulièrement dans la ville de Béziers, et que l'on appelle coups de vent*; ibid., 1736, in-4°; — *Description d'un catharre épidémique, avec des observations sur les fièvres vermineuses, l'emploi du quinquina dans les fièvres rémittentes*, etc.; ibid., 1736, in-8°; — *Éléments de la médecine pratique, tirés des écrits d'Hippocrate et de quelques autres médecins anciens et modernes*; ibid., 1744-1746, 2 vol. in-4°; — *Recueil de lettres, mémoires et autres pièces pour servir à l'histoire de l'Académie de Béziers*; ibid., 1736, in-4°; — *Mémoire sur l'huile de pétrole en général, et particulièrement sur celle de Gabian*; ibid., 1752, in-4°; — *Observations sur l'anasarque, les hydropisies*

de poitrine et du péricarde, etc., en commun avec son fils; ibid., 1765, in-4°; — *Mémoire sur le moyen de préserver de la petite vérole la ville et le diocèse de Béziers*; ibid., 1770, in-4°; — *Sur la cause de la multiplication des ferments*; ibid., 1719, in-8°; — *Sur la cause de la pesanteur*; Béziers et Bordeaux, 1720, in-8°; — *Avis et remède contre la peste*; Béziers, 1721, in-8°. Bouillet a fourni plusieurs articles à l'*Encyclopédie*, et plusieurs mémoires à l'Académie des sciences de Paris, dont il était correspondant.

Vicq-d'Azyr, *Éloge de Jean Bouillet*. — *Histoire de la Société royale de médecine*. — Carrère, *Bibliothèque de la Médecine*. — Éloy, *Dictionnaire de la Médecine*.

BOUILLET (*Jean-Henri-Nicolas*), médecin français, fils du précédent, né à Béziers le 26 décembre 1729. On a de lui: *Mémoire sur l'Hydropisie de poitrine, et sur les hydropisies du péricarde, du médiastin et de la plèvre*; Béziers, 1788, in-4°; — *Mémoire sur les Pleuropéripneumonies épidémiques de Béziers*; ibid., 1759, in-4°; — *Solution d'un problème*; Toulouse, 1769, in-4°; — plusieurs mémoires insérés dans le recueil des savants étrangers de l'Académie des sciences (t. III, année 1760).

Biographie médicale. — Lelong, *Biblioth. hist. de la France*, édit. Fontette.

* **BOUILLET** (*J.-B.*), géologue et minéralogiste français, né à Cluny (Saône-et-Loire) en 1799. Banquier à Clermont-Ferrand, il a rassemblé dans cette ville une collection de minéraux de l'Auvergne, ainsi que de coquilles terrestres et fluviatiles. Il a publié, avec M. D. Chabrol: *Essais géologiques sur la montagne de Boulade*; Clermont-Ferrand, 1825; — avec M. H. Lecoq: *Vues et coupes des principales formations géologiques du département du Puy-de-Dôme*; ibid., 1828-1831; — *Topographie minéralogique du département du Puy-de-Dôme*; ibid., 1829; — avec M. Lecoq: *Coup d'œil sur la structure géologique et minéralogique du groupe des Mont-Dors*; ibid., 1831; — avec le même: *Itinéraire du département du Puy-de-Dôme*, 1831; — *Itinéraire minéralogique et historique de Clermont-Ferrand à Aurillac*; ibid., 1832; — *Coquilles fossiles du calcaire d'eau douce du Cantal*; ibid., 1834; — *Description historique et scientifique de la haute Auvergne*; ibid., et Paris, 1835; — *Catalogue des espèces et variétés de mollusques terrestres et fluviatiles, observés jusqu'à ce jour à l'état vivant dans la haute et basse Auvergne*; Clermont, 1837; — *Tablettes historiques de l'Auvergne*; ibid., 1840; — *Promenade archéologique de Clermont à Bourges*; ibid., 1840.

Quérard, *la France littéraire*, supplément.

* **BOUILLET** (*Marie-Nicolas*), lexicographe français, né à Paris le 5 mai 1798. Il a professé la philosophie dans plusieurs colléges de Paris, et rempli les fonctions de proviseur du collége Bourbon. Il est aujourd'hui inspecteur de l'université. On a de lui: *Dictionnaire classique des noms propres de l'antiquité sacrée et profane*; Paris, 1828, 2e éd.; et Paris, 1841, 4e éd., sous ce titre modifié: *Dictionnaire classique de l'antiquité sacrée et profane, contenant*, etc.; — *Abrégé* de l'ouvrage précédent; 1845, 6e éd.; — *Œuvres philosophiques de Bacon*; Paris, 1834-1835; — *Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie*, etc.; Paris, 1842. Cet ouvrage estimé a eu plusieurs éditions, successivement augmentées.

Biographie de la France. — Quérard, *la France littéraire*, supplément.

BOUILLON (DE), poëte français, mort en 1662. Il fut secrétaire de Gaston d'Orléans. On a de lui: *Œuvres* (posthumes), contenant l'*Histoire de Joconde, le Mari commode, l'Oiseau de passage, la Mort de Daphnis, l'Amour déguisé, Portraits, Mascarade, Avis de cour*, etc.; Paris, 1663. L'abbé Gouget dit au sujet de l'*Histoire de Joconde*, imitée de l'Arioste, qu'elle fut mise en balance par les contemporains avec l'imitation de la Fontaine, qui parut également en 1663: « Les deux traducteurs avaient, dit-il, leurs partisans, quoique le premier ne parût guère en mériter. Quand on eut lu leurs versions de la *Joconde*, il y eut une gageure considérable sur la préférence de ces deux ouvrages. » Les parieurs étaient l'abbé le Vayer et Saint-Gilles, appelé Timante dans *le Misanthrope* de Molière. Boileau se mit de la partie; il publia sur le sujet en litige une *Dissertation* qui ne fut ajoutée dans ses œuvres que plus tard, et dans laquelle il traite l'histoire de Joconde et d'Astolphe de conte de vieille. Quant à la traduction de Bouillon, elle n'est pas mieux traitée que l'original, et Boileau accorde toute sa préférence à la version de la Fontaine.

Walckenaer, *Hist. de la Fontaine*. — Boileau, *Œuvres complètes*. — La Fontaine, *Contes*. — Goujet, *Bibliothèque française*, t. VII.

BOUILLON. *Voy*. GODEFROY.

BOUILLON (*Robert* DE LA MARCK, duc DE), maréchal de France, né en 1492, mort en 1556. Il descendait de Guillaume de la Marck (*voy.* plus haut) qui, sous le règne de Louis XI, reçut le surnom de *Sanglier des Ardennes*. Robert avait d'abord été connu sous le nom de *seigneur de Fleuranges*, ou *le Jeune aventureux*; il fut ensuite appelé maréchal de la Marck, et enfin maréchal de Bouillon. Sa faveur à la cour de France fut rapide, depuis qu'il eut épousé une fille de la duchesse de Valentinois. Il fut créé successivement chevalier de l'ordre du roi, capitaine de cinquante lances, capitaine des cent-suisses de la garde, maréchal de France, et membre du conseil royal en 1547. En 1550, il fut nommé, avec le duc de Nemours, pour aller remplir à Rome l'ambassade d'obédience au nouveau pape Jules III. Charles-Quint s'était emparé depuis trente ans de tout le territoire du duché de Bouillon, et en avait gratifié l'évêque de Liége. Le maréchal, qui venait de concourir à la prise de Metz (1552), obtint la permission d'employer une partie de l'armée à reconquérir ses anciens États

et cette entreprise eut un plein succès; alors le roi lui accorda le rang de duc en France, et le nomma son lieutenant général en Normandie. Il fut chargé, en 1553, de défendre la vieille place d'Hesdin contre l'armée impériale, que commandait Philibert, duc de Savoie. Sous les ordres du maréchal se placèrent Horace Farnèse, gendre du roi, et un grand nombre d'illustres volontaires des maisons de Lusignan, d'Amboise, de Dampierre, etc.; mais après une résistance héroïque, pendant laquelle le maréchal travaillait lui-même à réparer les brèches et à élever de nouveaux retranchements, il fut instruit qu'une mine conduite sous la citadelle allait la faire sauter, avec la ville, ses habitants et la garnison. Il fallut donc songer à capituler; mais tandis qu'on réglait les conditions du traité, les mines jouèrent, et la place ne fut bientôt qu'un monceau de décombres. Horace Farnèse et une foule de seigneurs périrent; Hesdin disparut, et la nouvelle ville de ce nom fut rebâtie à une lieue de l'ancienne.

Le maréchal de Bouillon, conduit prisonnier au fort de l'Écluse, resta pendant plusieurs années enfermé dans un cachot, où il fut pressé, par toutes sortes de mauvais traitements, d'abandonner le service du roi, de céder à Philippe II la place de Sedan, et à l'évêque de Liége son château de Bouillon. Enfin, en 1556, sa rançon fut fixée à cent mille écus, somme alors si considérable qu'il fallut, pour se la procurer, que le duc vendît ou engageât une partie de ses États. Pour trouver des acquéreurs, il avait besoin d'être libre; sa femme et sa fille n'hésitèrent pas à venir se constituer prisonnières à sa place. A ce prix le maréchal eut sa liberté; mais à peine avait-il touché le sol de la France, qu'il expira dans de violentes convulsions, et les médecins déclarèrent qu'il était mort empoisonné. [*Enc. des g. du m.*]

Mémoires du duc de Bouillon, publiés sous le titre de *Mémoires du jeune Adventureux*. — Pinard, *Chronol. milit.*, t. II, p. 258. — Brantôme, *Hommes illustres et grands capitaines*, § LX. — Anselme, *Histoire chronol. des maréchaux de France*, t. VII, p. 198.

BOUILLON (*Henri* DE LA TOUR-D'AUVERGNE, duc DE), maréchal de France, né le 28 septembre 1555, mort le 25 mars 1623. Il fut connu, pendant trente-six ans, sous le titre de vicomte de Turenne, c'est-à-dire jusqu'en 1591, époque où il épousa Charlotte de la Marck, héritière du duché de Bouillon et des souverainetés de Sedan et de Raucourt. Le connétable de Montmorency, son grand-père, se chargea de son éducation. Dans sa longue carrière militaire et politique, il parut mettre plus d'une fois le devoir au service de son ambition. On le vit souvent changer de parti. Il s'attacha au duc d'Anjou, puis au duc d'Alençon, embrassa le calvinisme, et devint un des plus zélés partisans de la réforme. Son absence de la cour et la puissance des Montmorency le sauvèrent du massacre de la Saint-Barthélemy. Charles IX lui donna, en 1573, une compagnie de trente lances de ses ordonnances, qu'il conduisit au siége de la Rochelle. Bouillon refusa de suivre le duc d'Anjou en Pologne, et bientôt après il se joint aux mécontents. L'ordre ayant été donné de l'arrêter et de saisir la vicomté de Turenne, il publie des manifestes, livre des combats aux troupes royales, est nommé par les mécontents lieutenant général de Guyenne, embrasse le parti du roi de Navarre, s'empare du bas Limousin, et assiste à l'assemblée générale des calvinistes à Montauban. Nommé lieutenant général des armées du roi de Navarre, il tient à Castres une assemblée générale de son gouvernement, lève des troupes, est blessé dans plusieurs combats et duels, assiste à plusieurs conférences, prend part à plusieurs négociations, livre de nouveaux combats, met en fuite les troupes du duc de Mercœur, et se distingue à la bataille de Coutras. Il travaille dans la Rochelle aux règlements politiques pour le maintien de la religion calviniste. Il justifie dans son parti la conduite de Henri de Navarre, devenu roi de France. Il approuve le changement de religion du monarque, et lui conseille de pousser avec vigueur le siége de Paris. Henri IV l'envoie à Londres, auprès de la reine Élisabeth. Bouillon négocie en Hollande et en Allemagne auprès des princes protestants, et amène en France une puissante armée.

Le jour même où il épousa l'héritière de Bouillon et de Sedan, il prit la ville de Stenay; il fut fait maréchal de France la même année (1591). Bientôt il perdit sa femme, qui, par son testament, le fit héritier de tous ses biens; peu de temps après, il épousa en secondes noces Élisabeth de Nassau, sœur de Maurice, fille de Guillaume, prince d'Orange, et de Charlotte de Bourbon.

Dans un second voyage qu'il fit en Angleterre et en Hollande, il conclut avec Élisabeth et avec les états-généraux deux traités d'alliance offensive et défensive contre l'Espagne, et il contribua à faire réussir le mariage de Henri IV avec Marie de Médicis. Cependant la ville de Sedan était devenue dans le nord de la France comme le chef-lieu des calvinistes mécontents. Bientôt les affaires de religion et la conjuration de Biron brouillèrent le maréchal avec le roi, qui donna l'ordre de l'arrêter. Bouillon se retira à Genève. Élisabeth d'Angleterre fit tous ses efforts pour le justifier dans l'esprit de Henri IV; le maréchal publia lui-même son apologie, et se rendit auprès de l'électeur palatin, son beau-frère, qui sollicita fortement le roi en sa faveur. Henri lui ordonna de se rendre à la cour dans deux mois pour tout délai, sous peine d'être traité comme un sujet désobéissant : c'était en 1603. Le maréchal de Bouillon était prévenu d'avoir trempé dans la conspiration de Biron, et Biron avait été décapité dans la cour de la Bastille. Le maréchal n'osait obéir; la mort d'Élisabeth l'affermit dans la résolution de ne point paraître devant le roi, et il se retira à Sedan. Les Suisses sollicitèrent vainement en sa faveur; Jacques I[er] d'Angleterre lui conseilla de se soumettre. Il négocia son accommodement par l'entremise de la reine : il dé-

manda pardon de tout le passé, et rentra dans les bonnes grâces du roi; mais il lui en coûta la ville et le château de Sedan, que cependant Henri IV ne tarda guère à lui rendre.

Après la fin tragique de ce roi, Bouillon abandonna le dessein de se rendre chef des calvinistes en France. Il entra au conseil de régence, travailla à abaisser l'autorité de la reine, se réconcilia avec elle, rechercha l'amitié du maréchal d'Ancre, lui vendit sa charge de premier gentilhomme de la chambre du roi, engagea le prince de Condé et les ministres à faire disgracier Sully, parut dans plusieurs assemblées de calvinistes, ne put obtenir la présidence de l'assemblée de Saumur, où ses propositions furent d'abord mal accueillies, mais décida enfin cette assemblée à reconnaître l'autorité de la reine, et la reine fit don au maréchal de l'hôtel de Bouillon. Mais cette princesse lui ayant refusé le gouvernement de Poitou, il s'unit avec les princes et les seigneurs mécontents, se retira à Sedan, fit encore la paix avec la reine, fut envoyé ambassadeur extraordinaire à Londres, y conclut le mariage de la princesse d'Angleterre avec l'électeur palatin, son neveu, et ce mariage le rendit suspect à la cour. Cependant il y reparut avec son influence sur l'esprit de la reine, fit congédier les ministres, et ne put empêcher leur rappel. Il se retira encore à Sedan. Bientôt il engagea le prince de Condé et la plupart des grands à prendre les armes avec les calvinistes, et bientôt encore il fit sa paix avec la reine; mais il ne tarda pas à former un parti contre elle, pour obtenir que le parlement se déclarât en faveur du prince de Condé. Il adressa, de Sedan, un manifeste au président Jeannin. Bientôt il prit le commandement de l'armée calviniste du prince de Condé, et peu de temps après il négocia la paix, la conclut, et revint à la cour. Alors il se jeta dans de nouvelles intrigues : il voulut perdre le maréchal d'Ancre, dont il avait favorisé l'élévation. Il proposa de faire arrêter le duc de Guise, et porta le duc de Longueville à s'emparer de plusieurs places. Cependant le prince de Condé fut arrêté, et le maréchal de Bouillon se retira de la cour; ayant assemblé des troupes, il fut déclaré rebelle, et criminel de lèse-majesté. Enfin, on désarma de part et d'autre. Bouillon obtint une amnistie générale, et revint à la cour; il favorisa secrètement le parti de la reine-mère, et conseilla au roi de s'accommoder avec elle. C'est à cette époque qu'il fit élire l'électeur palatin, son neveu, roi de Bohême. Mais cet électeur, chassé de son royaume et même dépouillé de ses États héréditaires, vint bientôt chercher un asile à Sedan.

Pour n'avoir pas à juger trop sévèrement toute cette vie d'agitation et d'intrigues du maréchal de Bouillon, disons le bien qu'il fit : il établit à grands frais une bibliothèque considérable à Sedan; il fonda dans cette ville, qu'il avait embellie et fortifiée, un collége ou académie, qui devint bientôt célèbre; il accorda des pensions à Pierre du Moulin, aux deux Cappel, à Ferry, à tous les calvinistes célèbres par leur savoir. Il mourut avec la réputation d'un grand capitaine, d'un négociateur habile, d'un homme versé dans les sciences, et protecteur de ceux qui les cultivaient. Un seul fait suffirait pour le recommander à la postérité : il fut le père de Turenne. Sa vie a été écrite par Marsollier, 1726, 1 vol. in-4°, ou 3 vol. in-12. [*Enc. des g. du m.*]

Anselme, *Hist. généal. des Pairs de France*, t. IV.

BOUILLON (*Frédéric-Maurice* DE LA TOUR-D'AUVERGNE, duc DE), fils du précédent, né à Sedan le 22 octobre 1605, mort le 9 août 1652. Élisabeth de Nassau, princesse d'Orange, sa mère, prit un soin particulier de son éducation et de celle de Turenne, son frère puîné. Elle choisit pour leur précepteur Tilenius, homme recommandable par ses vertus autant que par ses lumières, et qui les éleva dans les principes de la religion réformée (*voy.* TURENNE). Après la mort du maréchal son père, Frédéric-Maurice, qui n'avait guère que dix-sept ans, lui succéda aux titres de duc de Bouillon et de prince souverain de Sedan et de Raucourt; il fit ses premières armes en Hollande, sous le prince d'Orange son oncle, et se signala au siége de Bois-le-Duc en 1629. Il battit les Espagnols qui venaient au secours de cette place, fit prisonnier leur commandant, et amena dans le camp des assiégeants le convoi destiné pour la ville assiégée, laquelle fut réduite à se rendre. Il se distingua encore au siége de Maestricht (1632), et fut nommé gouverneur de cette place après sa reddition; il la défendit ensuite, et obligea les Espagnols d'en lever le siége en 1634. En 1635 il passa au service de France, et fut fait maréchal de camp; puis il commanda les troupes hollandaises au siége de Breda (1637). Plus tard (1641), partageant la haine du comte de Soissons contre le cardinal de Richelieu, il marcha avec ce prince réuni aux Espagnols. Le 6 juillet, il ouvrit le combat à la fatale journée de la Marfée, renversa la cavalerie française sur l'infanterie, s'empara de toute l'artillerie, et mit l'armée en déroute; le comte de Soissons périt au sein de la victoire. Le duc de Bouillon, abandonné par les Espagnols, alla se renfermer dans Sedan, et eut bientôt l'adresse de conclure avec le roi une paix avantageuse. En 1642 il fut nommé lieutenant général, et commanda d'abord en chef, puis avec le prince Thomas de Savoie, l'armée française en Italie. Mais bientôt, accusé d'avoir favorisé la conspiration de Cinq-Mars (*voy.* ce nom), il fut arrêté à Casal et conduit à Lyon, où Cinq-Mars et de Thou allaient être jugés et exécutés. Le danger était pressant; la duchesse de Bouillon se jeta précipitamment dans Sedan, et menaça de livrer cette place importante aux Espagnols. Cet acte de courage et cette menace imprévue firent taire la haine du cardinal et ouvrir la prison du duc. Cependant, peu de temps après, Sedan fut occupé par les troupes du roi et l'on proposa un échange qui fut plu

tard exécuté. Après la mort de Louis XIII et de son ministre, de nouveaux mécontentements déterminèrent Bouillon à quitter la France (1644). Il se rendit à Rome, où il abjura le calvinisme et commanda les troupes pontificales. Il ne rentra en France qu'à la fin de 1649.

La guerre de la Fronde était alors dans toute sa burlesque activité. Bouillon, privé d'une partie de ses domaines, et dont les affaires étaient dans un grand désordre, suivit, contre Mazarin, le parti des princes, dans lequel le maréchal de Turenne, son frère, était alors engagé. Une déclaration du roi (9 mai 1650), enregistrée au parlement de Paris (16 mai), déclara la duchesse de Longueville, le duc de Bouillon, le maréchal de Turenne et d'autres encore, *perturbateurs du repos public, rebelles, ennemis de l'État, criminels de lèse-majesté au premier chef*, et prononça la confiscation de tous leurs biens, etc. Frédéric-Maurice se retira à Turenne; sa femme et sa sœur étaient enfermées à la Bastille, d'où elles ne sortirent qu'après que le duc eut envoyé sa soumission à Mazarin.

Le 20 mars 1651, fut signé le contrat d'échange de Sedan et de Raucourt. La France céda à Frédéric-Maurice : 1° le duché-pairie d'Albret, avec la baronnie de Durance; 2° le duché-pairie de Château-Thierry, y compris Épernay et Châtillon-sur-Marne; 3° le comté d'Auvergne; 4° le comté d'Évreux, avec les vicomtés de Conches, Breteuil et Beaumont-le-Roger; plus, les bois et forêts, les domaines de Poissy, etc., et aussi les villes, châteaux, domaines, justices, vassaux, arrière-vassaux, rentes, aubaines et bâtardises desdits duchés et comtés. Le contrat réserva à Frédéric-Maurice tous ses droits sur le duché de Bouillon, dont les terres et le château étaient encore détenus en partie par les Espagnols, en partie par l'évêque de Liége. Le duc survécut peu à cet échange, qui fit perdre aux calvinistes un collége fameux, dont bientôt s'emparèrent les jésuites. Le duc de Bouillon, que le cardinal de Retz dit avoir été homme *d'un sens profond et d'une valeur éprouvée*, mourut à Pontoise, à l'âge de 47 ans. Il laissa des Mémoires qui, rédigés par Aubertin, ont été publiés avec ceux de Th.-Agrippa d'Aubigné, 1731, 2 vol. in-12. Son portrait a été gravé par Nanteuil. [*Enc. des g. du m.*]

Pinard, *Chronologie militaire*, t. I.

BOUILLON (*Emmanuel-Théodose* DE LA TOUR-D'AUVERGNE, cardinal DE), fils de Frédéric-Maurice, né le 24 août 1644, mort en mars 1715. Il porta d'abord le nom d'abbé duc d'Albret, fut nommé chanoine de Liége en 1658, reçu docteur de Sorbonne en 1667, créé cardinal en 1669, pourvu de plusieurs riches abbayes, et fait enfin par Louis XIV son grand aumônier. Il était neveu de Turenne, dont le roi voulut honorer les services par ces éclatantes faveurs; mais le cardinal de Bouillon sut mal les reconnaître. Infatué de la noblesse de sa maison, il publia un mémoire (rédigé par l'avocat le Vaillant ou par Baluze) dans lequel il élevait des prétentions excessives. Il y réclamait pour un de ses neveux le titre de *dauphin d'Auvergne*, et demanda que le duc d'Orléans, frère du roi, démembrât sa principauté dauphine d'Auvergne, dont Frédéric-Maurice, duc de Bouillon, avait reçu le comté en échange de la principauté de Sedan. Cette demande fut repoussée. Le cardinal osa brusquer le roi, qui lui pardonna, et braver Louvois, qui ne lui pardonna pas. Mécontent, il fit des imprudences, et le ministre haineux sut en profiter. Une lettre interceptée, où le cardinal faisait une satire amère du roi, tomba entre les mains de Louvois : le cardinal fut disgracié. En 1694, il voulut se faire prince-évêque de Liége. Il intrigua beaucoup dans cette ville et à Rome; mais, malgré tous ses mémoires et toutes ses protestations, le cardinal ne put faire annuler l'élection du prince Clément-Joseph de Bavière, son compétiteur. En 1698, il était ambassadeur de France à Rome et doyen du sacré collége, pendant l'affaire du quiétisme; mais, loin de suivre les instructions qui lui furent envoyées pour presser la condamnation de Fénelon, il employa tous ses moyens pour la prévenir. Il fut rappelé, et, prétextant que les fonctions de doyen du sacré collége rendaient nécessaire à Rome sa présence, il refusa de revenir. Ses biens furent saisis; il lui fallut s'humilier et obéir. Il rentra en France; mais, exilé de la cour, il se retira dans son abbaye de Tournus, où s'accrurent ses ennuis et ses ressentiments. C'est à cette époque que parut l'*Histoire généalogique de la maison d'Auvergne*, qu'il avait fait composer par Baluze (1708, 2 vol. in-fol.). Pendant la guerre de la succession, il entretint des correspondances coupables avec les ennemis de l'État, le duc de Marlborough, le comte Orrery, Galloway, etc. Il quitta le royaume en 1710. Le parlement de Paris le décréta de prise de corps, et le séquestre fut mis sur ses abbayes. Enfin, après avoir longtemps erré à l'étranger, après avoir envoyé à Versailles de longs mémoires où il prétendait justifier sa conduite, il obtint, avec la restitution de ses revenus, la permission d'aller finir une vie inquiète à Rome, où il mourut. Il avait fait exécuter en 1776, par Tuby, le mausolée de Turenne, qui fut placé à Saint-Denis et qu'on voit aujourd'hui sous le dôme des Invalides. (*Voy.* LA TOUR-D'AUVERGNE.) [*Enc. des g. du m.*].

Sismondi, *Hist. des Français*.

BOUILLON (*Marie-Anne* MANCINI). *Voy.* MANCINI.

BOUILLON (*Pierre*), peintre et graveur français, né en 1775 à Thiviers (Dordogne), mort vers 1829. Il a publié, de 1810 à 1825, une magnifique collection de *Gravures du musée des antiques*, formant 3 vol. in-fol.

Ch. Le Blanc, *Manuel de l'Amateur d'Estampes*.

*BOUILLON (....), architecte français contemporain. On a de lui : *De la construction des maisons d'école primaire;* Paris, 1833; — *Paris moderne*, 32 livraisons; 1834-1835; —

Principes de dessin linéaire; Paris, 1839; — *Principes de perspective linéaire*; Paris, 1841.

Bibliographie de la France. — Quérard, *la France littéraire*, supplément.

***BOUILLON-LAGRANGE** (*Edme-Jean-Baptiste*), médecin et chimiste français, né à Paris le 12 juillet 1764, mort vers 1840. Il commença de bonne heure à étudier la pharmacie et la chimie, et, après avoir dirigé pendant quelques années une des meilleures pharmacies de la capitale, il fut attaché comme pharmacien à la maison de l'empereur. Il fit en cette qualité les mémorables campagnes d'Autriche et de Prusse, et se fit recevoir docteur en médecine pendant qu'il remplissait ces importantes fonctions. Il rédigea, en 1808, un rapport sur les travaux annuels de la Société de pharmacie, et rendit compte d'un procédé nouveau pour la préparation de l'*éthiops martial* (oxyde noir de fer). En 1813, il publia, sous les auspices du ministre de l'intérieur, un rapport très-détaillé, où il indique les moyens de perfectionnement que ses nombreuses expériences lui avaient fait reconnaître en répétant et en variant les procédés employés par Achard, chimiste de Berlin, pour extraire du sucre de la betterave. Bouillon-Lagrange fit aussi un travail très-intéressant sur le blanchiment par la méthode de Berthollet; et il parvint à rendre facile à filer le chanvre, converti en une espèce de coton très-blanc. Outre les travaux indiqués, on a de lui : *Cours d'étude pharmaceutique*; Paris, 1795, 4 vol. in-8°; — *Tableau réunissant les propriétés physiques et chimiques des corps, disposées méthodiquement*; ibid., 1799; — *l'Art de composer facilement et à peu de frais des liqueurs de table, des eaux de senteur, et autres objets domestiques*; Paris, 1825, in-8°; — *Considérations sur les médicaments préparés en fabrique par M. Bouillon-Lagrange*; ibid., 1820, in-8°; — *Dispensaire pharmaco-chimique, à l'usage des écoles vétérinaires*; ibid., 1813, in-8°; — *Essai sur les eaux minérales naturelles et artificielles*; ibid., 1811, in-8°; — *Manuel d'un cours de chimie*; ibid., 1812, 3 vol. in-8°; — *Manuel du pharmacien, avec un supplément pour les écoles vétérinaires*; ibid., 1808, in-8°.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Quérard, *la France littéraire*. — Arnault, Jouy, etc., *Biographie nouvelle des Contemporains*.

BOUILLY (*Jean-Nicolas*), auteur dramatique et littérateur français, né à la Coudraye (Indre-et-Loire) en 1763, mort à Paris le 14 avril 1842. Après avoir fait ses études au collége de Tours, il vint à Paris, et s'y livra bientôt à la poésie lyrique, alors en honneur. *Pierre le Grand*, sa pièce de début (comédie en quatre actes et en prose mêlée d'ariettes, musique de Grétry), fut représentée aux Italiens le 13 septembre 1790, et dut une large part du succès qu'elle obtint à un couplet final renfermant des allusions en faveur de la reine. Touchée d'un tel hommage, qu'elle pouvait croire sincère, la princesse envoya à l'auteur une tabatière ornée de son portrait et de celui du roi; mais Bouilly, quelques années après, crut devoir l'offrir à la société des Jacobins de Tours, sans doute pour se faire pardonner le tort de l'avoir acceptée. Toute la vie de l'écrivain se résume dans ce fait. Ses fluctuations se comptent par les changements politiques de sa longue carrière; il fit ensuite des dédicaces pour l'impératrice, pour la duchesse de Berry et pour la reine Marie-Amélie; toujours il fut le thuriféraire empressé de l'idole régnante. Reçu avocat, il remplit dans sa province diverses places administratives et judiciaires, puis il revint bientôt à ses compositions dramatiques, ayant presque toutes pour objet la glorification de nos célébrités. En 1791, il fit représenter au théâtre Italien *Jean-Jacques Rousseau à ses derniers moments* (comédie en deux actes et en prose); — Au théâtre de la Cité, avec Cuvelier, en 1793, *les Irlandais-Unis*; *la Mort de Turenne*; — au théâtre de l'Opéra-Comique, en 1796, *la Famille américaine* (un acte, musique de Dalayrac); — Au théâtre de la République, dans la même année, *René Descartes* (en deux actes et en prose); — à l'Opéra-Comique, en 1798, *Lénore, ou l'Amour conjugal* (deux actes, musique de Gaveaux); en 1800, *Zoé, ou la Pauvre Petite* (un acte, musique de Plantade); — au théâtre de la République ou Théâtre-Français, toujours en 1800, *l'Abbé de l'Épée* (en cinq actes et en prose); et à l'Opéra-Comique, *les Deux Journées* (trois actes, musique de Chérubini); — au Vaudeville, *Téniers*, en 1800; *Berquin*, en 1801; *Florian*, *Fanchon la vielleuse*, en société avec Pain, en 1803; — à l'Opéra-Comique, *le Jeune Henri* (deux actes, musique de Méhul), dont l'ouverture est un chef-d'œuvre de symphonie; en 1802, *Une Folie* (deux actes, musique du même); — aux Français, en 1805, *Madame de Sévigné* (en trois actes et en prose); — à Favart, *Françoise de Foix*, en 1809, avec Dupaty (trois actes, musique de Berton); *Valentine de Milan* (trois actes, musique de Méhul); — au Vaudeville, en 1808, *Haine aux femmes* (deux actes); *le Petit Courrier, ou Comment les femmes se vengent*, en collaboration avec Moreau (deux actes), etc. — Outre ses œuvres dramatiques, Bouilly a produit un grand nombre d'ouvrages de morale, chacun en plusieurs volumes : *les Contes à ma fille*; Paris, 1809 et 1843; — *les Jeunes Femmes*; — *les Encouragements de la Jeunesse*; Paris, 1830; — *les Mères de famille*; — *Contes offerts aux Enfants de France*; Paris, 1844; — *Portefeuille de la jeunesse*; — *Contes populaires*; Paris, 1844; — *Conseils à ma fille*; Paris, 1844; — *Contes à mes petits-enfants*; — *les Adieux du vieux conteur et mes Récapitulations*; Paris, 1836-1837. S.-F. Destigny.

Arnault, Jouy, etc., *Biographie nouvelle des Contemporains*. — Quérard, supplément à *la France littéraire*. — *Galerie historique des Contemporains*.

BOUIN (*Jean-Théodose*), astronome français, né à Paris le 26 février 1715, mort vers 1795. Il appartenait à l'ordre des Chanoines réguliers de la congrégation de France, à Rouen, où il connut Pingré; il étudia comme lui l'astronomie. En 1754, il fut associé à l'Académie de Rouen; et en 1757 il fut nommé correspondant de l'Académie des sciences de Paris. Devenu prieur de Saint-Lô, il fit construire un observatoire dans l'abbaye, et il communiqua ses nombreuses observations au corps savant dont il faisait partie. Parmi ses observations on distingue celle qu'il fit sur le mouvement des planètes; sur les comètes de 1757 et de 1759; sur les aurores boréales, observées à Rouen en 1763; sur le passage de la Lune par les Hyades (1757); sur diverses comparaisons de la lune avec les étoiles fixes (1756); enfin, sur d'autres phénomènes astronomiques.

Mémoires de l'Académie des sciences, savants étrangers, t. I-VI. — Rozier, *Nouvelles tables des matières de l'Académie des sciences depuis sa fondation*.

BOUIS (..., baron DE), écrivain français, originaire de la Champagne, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *le Nouveau jeu du Solitaire géométrique*, 1753; — *le Parterre géographique et historique*, ou *Nouvelle Manière d'étudier l'histoire et la géographie;* Paris, 1737, in-8°; ibid., 1753, 2 vol. in-12; — *Méthode récréative pour apprendre à lire aux enfants sans qu'ils y pensent;* ibid., 1773, in-8°; réimprimé, en 1774, sous ce titre : *Syllabaire des Pauvres*.

Quérard, *la France littéraire*.

***BOUIS, BOUYS, BOYS** (*André*), peintre et graveur français, né en 1680; on ignore la date de sa mort. Il fut élève de F. de Troy, et travailla à Paris. Il grava dans la manière noire, et ne fit guère que des portraits, qui sont bien au-dessous des ouvrages du même genre exécutés en Angleterre. Gérard et Nicolas Edelink ont gravé d'après lui. Sa plus ancienne gravure est de 1708.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

BOUJU (*Jacques*), magistrat français, né à Châteauneuf en Anjou en 1515, mort à Angers en 1578. Il fut président au parlement de Bretagne. On a de lui : *Turnella* (la Tournelle ou chambre criminelle du parlement), poëme; Angers, 1578, in-8°; — *le Royal discours des choses mémorables faites par les rois de France, jusqu'à Henri III*. Cet ouvrage est mentionné dans la *Bibliothèque historique de la France*, mais il n'a point été imprimé, et l'on ignore s'il existe encore.

La Croix du Maine, *Bibliothèque franç.* — Moréri, *Dictionnaire historique*. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

BOUJU DE BEAULIEU (*Théophraste*), théologien français, fils du précédent, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il est auteur de quelques ouvrages sur des matières ecclésiastiques, dont les principaux sont : *Deux avis, l'un sur le livre de Richet, de la Puissance ecclésiastique et politique; — l'autre sur un livre intitulé « Commentaire de l'autorité de quelque concile général que ce soit; »* Paris, 1613, in-4°; — *Défense de la hiérarchie, de l'Église et du pape, contre les faussetés de Simon Vigor;* ibid., 1615, 1620, in-8°.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, édit. Fontette.

BOULAGE (*Thomas-Pascal*), jurisconsulte français, né à Orléans le 25 mars 1769, mort le 20 mai 1820. Il fut un de ceux qui s'offrirent en otage pour obtenir la liberté de Louis XVI. Après avoir exercé la profession d'avocat à Auxerre, puis à Troyes, il se fit inscrire sur le tableau des avocats à la cour impériale de Paris, et devint en 1810 professeur de droit français dans cette dernière ville. On a de lui : *Conclusions sur les lois des Douze Tables;* Troyes, 1805, in-8°; Paris, 1821, in-8°; — *Épîtres en vers*, dans les *Mémoires de la Société de l'Aube;* — *les Otages de Louis XVI et de toute sa famille;* Paris, 1814, t. Ier, in-8°. le 2e n'a pas paru; —*Liste générale des otages de Louis XVI et de toute sa famille;* ibid., 1816, in-8°; — *Principes de Jurisprudence française pour servir à l'intelligence du code civil;* ibid., 1819 et 1820, 2 vol in-8° : c'est le principal ouvrage de l'auteur; — *Introduction à l'histoire du droit français et à l'étude du droit naturel;* ibid., 1821, in-8°; — *des Mystères d'Isis;* ibid., 1820, in-8°; — une édition de *la Religion révélée*, de H. G. Herluison.

Arnault, Jouy, etc., *Biographie nouvelle des Contemporains*. — Quérard, *la France littéraire*.

BOULAINVILLIERS (*Henri* DE), historien français, né à Saint-Saire en Normandie le 11 octobre 1658, mort le 23 janvier 1722. Il était fils de François, comte de Boulainvilliers, et de Suzanne de Manneville. Après avoir fait ses études chez les oratoriens de Juilly, il choisit la carrière des armes, dans laquelle sa brillante valeur et le nom qu'il portait pouvaient lui assurer de grands succès. Mais ayant perdu son père, qui laissait dans le plus grand désordre une fortune compromise par des spéculations malheureuses, il fut obligé d'abandonner le service, dans l'intérêt de toute sa famille, dont il s'appliqua, à force de persévérance et d'habileté, à rétablir les affaires délabrées. Il y réussit; et aussitôt qu'il put jouir de quelque loisir, il se livra, avec une ardeur qu'il apportait à toutes ses actions, à l'étude de l'histoire de France. Travaillant, comme il l'assure, uniquement pour son instruction et pour celle de ses enfants, il tourna principalement son attention vers l'étude de nos institutions politiques, dont il voulut connaître les origines, apprécier l'esprit, et suivre le développement à travers les siècles. Au milieu des systèmes produits par les écrivains politiques du dix-huitième siècle sur la nature des institutions de la France au moyen âge, celui que développa Boulainvilliers, avec une indépendance qui attestait une conviction profonde, a paru le plus extraordinaire.

En appelant le système féodal *le chef-d'œuvre de l'esprit humain*, il n'obtint guère que cette attention mêlée de surprise que l'on accorde à un brillant paradoxe. Voltaire crut l'avoir jugé en l'appelant « le gentilhomme le plus spirituel du royaume. » Montesquieu, tout en les considérant comme dignes d'une étude plus sérieuse, combattit néanmoins ses doctrines sur la prépondérance politique de la noblesse conquérante. Le président Hénault déclara qu'il n'avait rien emprunté à ses écrits, et le point de vue des historiens de l'école de Mably attribuait trop d'importance à l'élément populaire pour adopter les principes émis par l'apologiste de l'organisation féodale.

Boulainvilliers n'était cependant pas beaucoup plus éloigné de la vérité que ne l'étaient les plus savants parmi ses contradicteurs. En remontant aux premiers siècles de notre histoire, il y trouvait, comme tous ceux qui l'avaient étudiée avant lui, un peuple conquis par un petit nombre d'hommes puissants. Ceux-ci, sous le nom de *leudes*, avaient porté leurs concours à un chef entreprenant et habile, reconnu comme ne devant être que le premier parmi ses égaux, ainsi que Tacite l'avait remarqué en parlant des Germains, leurs ancêtres. Les premiers historiens, écrivant sous l'influence de la royauté triomphante depuis François Ier jusqu'au règne brillant de Louis XIV, Montaigne, Amyot, la Boëtie, Mézeray, Daniel, Bossuet, s'étaient, avant tout, préocupés du fait de la soumission de toutes les classes de la société française à la volonté d'un seul homme; et leurs yeux, accoutumés au spectacle de la royauté triomphante, n'avaient aperçu l'histoire des premiers âges de la monarchie qu'à travers les illusions du présent. En présence de la noblesse systématiquement abaissée par le prince qui avait formulé le dernier mot de la royauté, *l'État, c'est moi !* Boulainvilliers déplora, comme Saint-Simon, la destruction des priviléges nobiliaires; et il passa, du mépris que lui inspiraient les *anoblis*, à une admiration profonde pour cette antique chevalerie qui avait laissé dans la mémoire des hommes de si grands souvenirs. La France pour lui ne pouvait être, comme on le disait de son temps, l'ouvrage de la royauté. En se livrant de plus en plus à l'étude des institutions féodales, il trouva pendant huit siècles les représentants des grandes familles qui avaient soumis la Gaule en possession du sol, et se partage nt avec une entière indépendance les différentes parties du pays conquis, dont ils étaient les maîtres et les législateurs. La féodalité a tout créé en France, se dit-il, et la royauté n'a fait que détruire.

Les philosophes du dix-huitième siècle ne pouvant adopter ni le système de Bossuet ni celui de Boulainvilliers, qu'avaient-ils proposé? Précisément l'explication qui s'accordait le mieux avec l'état de la société dans laquelle ils vivaient, et qui considérait avec fierté les résultats des progrès de la bourgeoisie. Ces hommes, dont la conquête avait fait des serfs, que leur énergie avait élevés à la dignité de bourgeois par la création des communes, étaient réellement les auteurs et les agents les plus puissants de la prospérité nationale. L'école démocratique repoussait donc avec un pareil dédain et le système qui, faisant la France des Mérovingiens à l'image de celle du grand roi, ne s'était préoccupé, comme on le dirait aujourd'hui, que de l'*élément monarchique;* et celui qui faisait tout dériver de la prépondérance de l'*élément aristocratique*. Il n'appartenait à aucun de ces systèmes, également exclusifs et faux, de déclarer les deux autres absurdes et chimériques, par la raison toute simple que la royauté, la noblesse, le peuple, ont coexisté à toutes les époques, et que c'est par la combinaison des efforts prodigieux que chacune de ces forces vivantes de la France a faits dans sa sphère particulière, que s'est enfin constituée l'unité nationale. Les travaux des savants qui cherchaient surtout dans l'histoire les faits propres à légitimer la prépondérance qu'ils trouvaient, les uns dans la royauté, les autres dans la noblesse, d'autres enfin dans le peuple, ont donc eu pour résultat non de faire triompher leurs systèmes, mais de faire mieux connaître les divers points de vue dont se compose cette question complexe. Notre siècle, dans sa tendance éclectique, devait accorder à tous une égale importance, et rendre particulièrement aux ouvrages du comte de Boulainvilliers la justice qui leur est due. Nul n'a constaté avec plus de soin les services rendus à la monarchie par l'ancienne noblesse, et répandu plus de lumières sur l'origine et les développements des institutions féodales. Cet esprit si ferme n'avait pu se garantir contre la croyance aux absurdités de l'astrologie judiciaire; ce qui faisait dire au cardinal de Fleury qu'il ne connaissait ni le passé, ni le présent, ni l'avenir. On a quelquefois signalé la hardiesse de quelques-unes de ses opinions en matière religieuse; on a fait imprimer sous son nom quelques ouvrages auxquels il était aussi étranger qu'à tout ce que Voltaire lui attribue dans le dialogue qui a pour titre *les Dîners du comte de Boulainvilliers*. Il mourut, au reste, si l'on en croit Moréri, dans les sentiments les plus religieux, à l'âge de 64 ans, entre les bras du P. de la Borde, de l'Oratoire. Celui-ci assura au curé de Saint-Eustache, qui lui administra les sacrements, qu'il n'avait jamais vu une personne mieux préparée à les recevoir. Boulainvilliers n'avait publié lui-même aucun de ses ouvrages : il laissait volontiers prendre copie de ses manuscrits; et, comme il y faisait sans cesse quelques nouvelles modifications, les éditions que ses amis ont publiées de son vivant et qui ont été imprimées à Londres sont nécessairement incomplètes. Ses principaux ouvrages sont : *Mémoires présentés au duc d'Orléans, régent de France, contenant les moyens de rendre ce royaume très-puissant, et d'augmenter considérablement les revenus*

du roi et du peuple; la Haye, 1727, 2 vol. in-12; — *Histoire de l'ancien gouvernement de la France, avec quatorze lettres historiques sur les parlements ou états généraux*; la Haye, 1727, 3 vol. in-8°; — *État de la France, extrait des mémoires dressés par les intendants du royaume par ordre de Louis XIV, pour le duc de Bourgogne, avec des Mémoires historiques sur l'ancien gouvernement de cette monarchie jusqu'à Hugues Capet*; Londres, 1727, 3 vol. in-fol.; Londres (Rouen), 1737, 6 vol. in-12; Londres, 1752, 8 vol. in-12. Les mémoires sur les deux premières races ont été réimprimés à part sous ce titre : *Abrégé chronologique de l'Histoire de France*; la Haye (Paris), 1733, 3 vol. in-12; — *Mémoire pour la noblesse de France, contre les ducs et pairs*, in-12, sans date; Amsterdam (Trévoux), 1732, in-8° : l'éditeur Tabary y a fait quelques additions peu importantes; — *Histoire de la Pairie de France et du Parlement de Paris*; Londres, 1753; — un grand nombre d'ouvrages sur l'histoire de France, restés inédits, parmi lesquels nous citerons des *Notes et préfaces critiques sur le Journal du règne de saint Louis et de Philippe le Hardi*, par Auberi, 4 vol. in-4°, et des *Anecdotes curieuses du règne de saint Louis*, in-fol. (Bibliothèque de M. de Fontette); — *la Vie de Mahomet*, avec des réflexions sur la religion mahométane et les coutumes des musulmans; Londres et Amsterdam, 1730, in-8°; 2e édit., Amsterdam, 1731 : cette *Vie de Mahomet* a été traduite en anglais, en italien et en allemand; — *Histoire des Arabes*; Amsterdam (Paris), 1731, 2 vol. in-12.

Plus historien que philosophe, Boulainvilliers n'en a pas moins payé son tribut à la hardiesse sceptique qui distingue la plupart de ses contemporains. Il est auteur d'un *Essai de métaphysique dans les principes de Spinosa*, publié à Bruxelles en 1731, sous le titre de *Réfutation des erreurs de Benoît de Spinosa*, par M. de Fénelon, archevêque de Cambrai, par le P. Lami, bénédictin, et par M. le comte de Boulainvilliers. Il a écrit aussi une *Analyse du Traité théologico-politique*, imprimée à la suite des *Doutes sur la religion* (in-12; Londres, 1767). Le *Traité des trois imposteurs*, qu'on lui attribue également (in-8°, sans nom de lieu, 1775), n'est qu'un extrait du livre intitulé *la Vie et l'Esprit de Spinosa*, in-8°; Amsterdam, 1719. Si l'on s'en rapportait aux assertions de Boulainvilliers lui-même, il aurait composé ces différents ouvrages avec l'espoir que la Providence saurait bien se susciter des défenseurs contre la doctrine qu'il s'était chargé d'exposer et de rendre populaire. Mais il est permis de douter que son but ait été de travailler ainsi au triomphe des vérités religieuses. Le moyen dont il se serait servi eût été assez étrange, et ne pouvait guère d'ailleurs atteindre son but. Nous ne pouvons voir dans les paroles de l'auteur qu'une de ces précautions auxquelles nous a familiarisés Voltaire, accoutumé à frapper à coups redoublés sur l'édifice sacré, tout en déclarant qu'il professait pour lui le plus profond respect. — *La Pratique abrégée des jugements astrologiques sur les Nativités*, ouvrage pour lequel il avait réuni plus de 200 volumes sur la philosophie hermétique et les sciences occultes, n'a point été imprimée. Elle fait aujourd'hui partie de la bibliothèque de M Jariel de Forge, dont le fonds provenait de celle de Boulainvilliers. Elle se compose de 3 vol. in-4°, n° 569 et 570.

C. Hippeau.

Barbier, *Examen critique des Dictionnaires historiques*. — Quérard, *la France littéraire*. — Auguste Thierry, *Considérations sur l'histoire de France*, en tête des *Récits mérovingiens*. — Moréri, *Diction. hist.* — Bayle, *Dict. crit.*

***BOULANGER** (*Baudouin*), général français, mort en juillet 1794. Il succéda (1793) à Santerre dans le commandement de la garde nationale de Paris; mais il donna bientôt sa démission, et il servit dans l'armée révolutionnaire en qualité de général de brigade. Il se déclara, le 9 thermidor, pour Robespierre, et prit les armes pour le soutenir. Décrété d'accusation et mis hors la loi le 12 thermidor, il fut décapité quelques jours après.

États militaires. — *Moniteur*. — *Annales du Temps*. — De Courcelles, *Dictionnaire des Généraux français*.

BOULANGER (*Jean*), graveur français, né à Amiens en 1607, mort vers 1680. Il peut être regardé, avec Morin, comme l'inventeur de la gravure au pointillé, genre bâtard que les Anglais ont adopté depuis, et qui au siècle dernier faillit faire tomber l'école française. Ses estampes sont des reproductions des tableaux de Raphaël, Léonard de Vinci, Champagne, Mignard, etc.; les principales sont : *la Vierge à l'Oreiller*, d'après Raphaël; — *Marie et l'enfant Jésus, dont saint Jean, également enfant, baise les pieds*, d'après le Guide : c'est une charmante estampe; — une *Sainte Famille*, d'après Coypel le père; — *le Cadavre du Christ porté par Joseph d'Arimathie*, d'après le Febure; — *la Descente de Croix*, d'après S. Bourdon; — *Saint François de Paul*, d'après Jouet; — un *Portement de Croix*, d'après Mignard; — de nombreux *portraits*.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

BOULANGER (*Jean*), peintre français, né en Champagne, mort à Oretti en 1660. Il alla jeune en Italie, où il put se former à l'école du Guide. Il devint ensuite peintre en titre du duc de Modène, et l'on voit dans le palais ducal des productions dues à son pinceau. Quoique parfois ses peintures s'écartent des règles, elles ont cependant de la grâce. Il y a de l'invention, du coloris, de l'indépendance, mais aussi un mouvement surabondant. Ses tableaux de petite dimension sont particulièrement recherchés.

Nagler, *Neues Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

BOULANGER (*Marie-Julie* Halligner), née

à Paris vers 1795, morte dans cette ville le 23 juillet 1850. Elle fut, dès ses premières années, emmenée en province par son père, qui y remplissait un modeste emploi. Son talent précoce pour la musique, le timbre mélodieux de cette voix encore enfantine attirèrent l'attention de quelques amis de sa famille, à laquelle ils persuadèrent, non sans peine, d'envoyer la jeune personne dans la capitale, pour que l'on y cultivât ces heureuses dispositions. Elle y suivit les cours du Conservatoire, dont elle avait obtenu la pension, accordée seulement aux sujets sur lesquels on pouvait fonder de hautes espérances. Garat perfectionna son chant, et Baptiste aîné la forma pour la scène. Elle prouva qu'elle avait profité de leurs leçons, en remportant les premiers prix des deux genres où elle les avait eus pour professeurs. Ornement des concerts si justement célèbres du Conservatoire, Mme Boulanger avait épousé un artiste qui y figurait dans la partie instrumentale. Sans avoir jamais passé sur aucun théâtre, sans même avoir joué dans aucun spectacle de société, elle débuta, le 16 mars 1811, à l'Opéra-Comique, dans *l'Ami de la Maison* et *le Concert interrompu*. Elle y obtint un succès qui s'accrut encore à chaque nouveau rôle abordé par elle, mais surtout dans celui de la piquante Colombine du *Tableau parlant*. Grétry, dont elle avait si bien saisi la gracieuse malice dans cette jolie bluette, lui dut un des grands plaisirs de ses derniers jours. A cette époque les règlements routiniers de nos grands théâtres ne permettaient plus, après ses débuts, le choix d'aucun rôle à l'acteur reçu à la suite des plus brillants essais; et les chefs d'emploi avaient soin de laisser paraître Mme Boulanger le moins possible. Aussi, pour ne point nuire à ses intérêts, l'administration du théâtre Feydeau, où Mme Boulanger attirait l'affluence, prolongea-t-elle pendant plus d'un an ses débuts sur l'affiche. Il faudrait passer en revue presque tout le répertoire de l'Opéra-Comique, pour citer les rôles dans lesquels Mme Boulanger s'est montrée avec avantage. Cette réussite constante eut principalement pour cause la réunion assez rare, et qui se trouvait chez elle, de la comédienne et de la cantatrice. [*Enc. des g. du m.*]

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

BOULANGER (*Nicolas-Antoine*), littérateur français, né à Paris le 11 novembre 1722, mort en 1759. Il est auteur de *l'Antiquité dévoilée*, ouvrage posthume, publié par le baron d'Holbach, en 1766, et qui fit beaucoup de bruit à la fin du dix-huitième siècle. Boulanger avait aussi composé d'autres ouvrages qui, publiés successivement, furent tous réunis avec le précédent en 1790, et réimprimés en 8 vol. in-8°, ou 10 vol. in-12. C'est à tort qu'on a attribué à cet auteur *le Christianisme dévoilé*.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Quérard, *la France littéraire*. — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*.

BOULANGER. *Voy.* BOULENGER, BOULLANGER et BOULLENGER.

* **BOULANGER** (*Pierre*), médecin et poëte français, natif du Poitou, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui une *Paraphrase poétique des Aphorismes d'Hippocrate*; Paris, 1587 (en latin).

Carrère, *Bibliothèque de la médecine*.

BOULARD (*Antoine-Marie-Henri*), littérateur et bibliophile français, né à Paris le 5 septembre 1754, mort dans la même ville le 6 mai 1825. Issu d'une famille honorable dans le notariat de la capitale, il exerça lui-même cet office jusqu'en 1808, époque à laquelle il le céda à son fils, pour se livrer plus librement à son goût pour la littérature. Il remplit successivement les fonctions de maire du 10e arrondissement et de député au corps législatif. La Harpe le nomma son exécuteur testamentaire. A ce titre et comme dépositaire de ses manuscrits, il publia la dernière partie du *Cours de Littérature*, consacrée à la philosophie du dix-huitième siècle. C'est par ses soins que les pierres tumulaires de Boileau, de Descartes, de Montfaucon et de Mabillon furent tirées de l'oubli, et placées dans l'église de Saint-Germain-des-Prés, où on les voit aujourd'hui. Sa passion pour les livres ajouta aussi quelque chose à sa célébrité : il consacra des sommes considérables à la formation de la bibliothèque la plus nombreuse que jamais particulier ait possédée. Il a traduit plusieurs ouvrages anglais, et publié un grand nombre d'écrits peu importants, dont M. Quérard a donné la liste.

Mahul, *Annuaire nécrologique de* 1825. — *Galerie historique des Contemporains*. — Quérard, *la France littéraire*. — Arnault, Jouy, etc., *Biographie nouvelle des Contemporains*.

BOULARD (*Catherine-François*), architecte français, natif de Lyon, mort en février 1794. A l'époque du siége de Lyon en 1793, il travailla aux fortifications et aux redoutes des assiégés, et paya de sa vie son dévouement à ses compatriotes : le tribunal révolutionnaire le condamna à mort. On a de lui : *Mémoire sur la forme et la nature des jantes pour les roues des voitures*; 1781, in-12; — *Mémoire sur cette question : « Quels sont, en général, les moyens de garantir les canaux et leurs écluses de tout atterrissement*, etc., » imprimé dans *le Journal de Physique*, année 1778; — *Mémoire sur cette question : « Quelle serait la voiture de transport la plus forte, la plus légère, la plus roulante et la moins capable de dégrader les chemins?* » mémoire couronné par l'Académie de la Rochelle.

Quérard, *la France littéraire*. — Chaudon et Delandine, *Dict. hist.* — Arnault, Jay, Jouy, *Biographie nouvelle des Contemporains*.

BOULARD (*Henri-François*), général français, né à Paris en 1746, mort à la Rochelle le 29 novembre 1793. Il fut successivement major du régiment de la Vieille-Marine, colonel du

60e régiment, et général de brigade. Il se distingua par ses talents dans la guerre de la Vendée, où il commanda malgré lui l'armée des Sables.

Beauchamp, *Hist. de la guerre de la Vendée*, t. I, p. 159.

BOULARD (*Michel*), tapissier et philanthrope français, né à Paris le 1er décembre 1761, mort le 16 mars 1825. Il n'avait que deux ans et demi quand son père mourut à l'Hôtel-Dieu. Placé, à l'âge de trois ans, à l'hospice de la Pitié, il en sortit pour apprendre la profession de tapissier, et devint un artiste remarquable. A vingt ans, il était garde des meubles de la reine Marie-Antoinette. Plus tard, il fut le tapissier de l'empereur et des plus hauts dignitaires de l'empire. Aussi amassa-t-il une fortune considérable, dont il fit un excellent usage. Quand il se fut retiré des affaires, il vint au secours de la classe laborieuse, soit en mettant ses capitaux à la disposition des fabricants, soit en distribuant des libéralités à un grand nombre de personnes qu'il avait adoptées. Son testament et ses codicilles sont des monuments d'une charité éclairée. Après avoir légué une fortune considérable à sa mère et une rente de 3,000 francs à chacun de ses parents, il employa plus de 1,200,000 francs en œuvres de bienfaisance; 1,050,000 francs pour la fondation d'un hospice destiné à entretenir à perpétuité douze vieillards appartenant à chacun des douze arrondissements de Paris : c'est aujourd'hui l'hospice Saint-Michel, situé dans l'avenue de Saint-Mandé; 50,000 francs pour subvenir aux frais d'apprentissage de deux garçons et de deux filles, orphelins de père et de mère, âgés de quatorze ans, et annonçant d'heureuses dispositions; 3,000 francs à chacun des bureaux de bienfaisance des douze arrondissements de Paris; 25,000 fr. à l'hôtel-Dieu de Paris, « où, dit le testateur, feu mon père a été soigné (il y mourut à l'âge de vingt-trois ans), en reconnaissance des soins qu'on a bien voulu lui donner. »

Portraits et Histoire des Hommes utiles, 2e semestre de 1837.

BOULARD (*S....*), imprimeur, libraire et littérateur français, né à Paris vers 1750, mort vers 1809. Il mérita l'estime des bibliophiles de son temps, par la connaissance qu'il avait acquise du prix et de la rareté des livres, et par le zèle qu'il mit à rédiger quelques catalogues de vente. On a de lui : *Manuel de l'Imprimeur*; Paris, 1791, in-8°; — *la Vie et les Aventures de Ferdinand Vertamond et de Maurice, son oncle*; ibid., 1792, 3 vol. in-12; — *le Roman de Merlin l'Enchanteur, remis en bon français et dans un meilleur ordre*; ibid., 1797, 3 vol. in-12; — *les Enfants du Bonheur*, ou *les Amours de Ferdinand et de Mimi*; ibid., 1798, in-4°; — *Satire contre les ridicules des coquettes du siècle et les perruques des élégants du jour*; ibid., 1798, in-4°; — *Barthélemy et Joséphine*, ou *le Protecteur de l'Innocence*; ibid., 1803, 3 vol. in-12; — *le Renard*, ou *le Procès des animaux*; ibid., 1803, in-8°; — *Traité élémentaire de bibliographie*; ibid., 1804-1806, in-8° : cet ouvrage, fruit de trente années d'expérience, est le plus utile de tous ceux que l'auteur a publiés; — *Mon cousin Nicolas*, ou *les Dangers de l'Immoralité*; ibid., 1808, 4 vol. in-12.

Quérard, *la France littéraire*.

BOULAY (*Charles-Nicolas* Maillet du), littérateur français, né à Rouen en 1729, mort le 13 septembre 1769. Il fut conseiller à la cour des comptes de Normandie, et secrétaire perpétuel de l'Académie de Rouen. On a de lui : *Dix-huit Éloges académiques*; — *Plusieurs morceaux historiques*; — *Plusieurs Mémoires de littérature*; — *Quelques Mémoires de grammaire*; — *Quelques Poésies*; — *Beaucoup de Mémoires académiques*. Plusieurs de ces morceaux sont restés inédits.

Halllet de Couronne, *Éloge de Charles-Nicolas Maillet du Boulay*; Rouen, 1771, in-8°. — Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, édit. Fontette.

BOULAY (*Jacques*), agronome français, mort vers 1730. Il fut chanoine de Saint-Pierre-Empont, à Orléans. On a de lui : *Manière de bien cultiver la vigne, de faire la vendange et le vin dans le vignoble d'Orléans, utile à tous les autres vignobles du royaume, où l'on donne les moyens de prévenir et de découvrir les friponneries des mauvais vignerons*, 1712; 3e édit. très-augmentée, 1723.

Quérard, *la France littéraire*. — Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, édition Fontette.

BOULAY (*N.* du), canoniste français, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Histoire du droit public ecclésiastique français*; Londres (Paris), 1749, 1751, in-4°; ibid., 2 vol. in-12. Cet ouvrage fit du bruit dans le temps.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, édition Fontette.

BOULAY, en latin **BULÆUS** (*César* Égasse du), historien français, né à Saint-Ellier (Mayenne) au commencement du dix-septième siècle, mort en 1678. Il fut successivement professeur d'humanités au collége de Navarre, greffier, recteur et historiographe de l'université de Paris. On a de lui : *de Patronis quatuor nationum Universitatis*; 1662, in-8°; — *Carlomagnolia, seu feriæ conceptivæ Caroli Magni in scholis Academiæ Parisiensis observandæ*; 1662, in-8° : on trouve ordinairement cet ouvrage à la suite du précédent; — *de Decanatu nationis gallicanæ*, 1662, in-8°; — *Remarques sur la dignité, rang, préséance, autorité et juridiction du recteur de l'Université de Paris*, 1668, in-8°; — *Factum*, ou *Remarques sur l'élection des officiers de l'Université*, 1668, in-4° : cet écrit se trouve souvent à la suite du précédent; — *Recueil des priviléges de l'Université de Paris, accordés par les rois depuis sa fonda-*

tion jusqu'à Louis le Grand, XIVe du nom, 1694, in-4°; — *Fondation de l'Université par l'empereur Charlemagne; de la Propriété et Juridiction du Pré-aux-Clercs; Mémoires historiques des bénéfices qui sont à la présentation et collation de l'Université*, 1675, in-4°; — *Trésor des Antiquités romaines*, 1651, in-fol.: c'est une espèce de traduction des *Antiquités romaines* de Rosin; — *Speculum eloquentiæ*, 1658, in-12; — *Historia Universitatis* (depuis 800 jusqu'en 1600); 1665 et 1673, 6 vol. in-fol.: c'est le principal ouvrage de l'auteur; on y retrouve le fond et la substance de tous les ouvrages précédents; c'est moins une histoire qu'un recueil de pièces curieuses concernant l'université. Du Boulay eut aussi une grande part à la rédaction des *Statuts de la nation de France*, 1661, in-4°, et composa des vers latins qui ne sont pas sans mérite.

Lebeuf, *Histoire du Diocèse de Paris*, t. III, p. 275. — La Monnoye, *dans ses notes sur Baillet, Jugement des savants*, t. II, p. 93. — Bayle, *Dictionnaire historique*. — Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, édit. Fontette. — B. Hauréau, *Histoire littéraire du Maine*, I, 128. — *Factum pour justifier la mémoire de feu M. Égasse du Boulay* (Bibliothèque du Mans), n° 3,825, t. II.

BOULAY (*Pierre* ÉGASSE DU), littérateur français, frère du précédent, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il fut professeur d'humanités au collége de Navarre. On a de lui: *Gemmæ poetarum, pars prima, ex Ovidio, Catullo, Propertio, Tibullo*; 1662, in-12.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*.

BOULAY (*Edmond* DU), historien et littérateur français, né à Reims à la fin du quinzième siècle, mort vers 1560. Il fut héraut d'armes des ducs de Lorraine: il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages en prose et en vers, la plupart sur des sujets historiques; les principaux sont: *la Généalogie des ducs de Lorraine*; Metz, 1547; — *la Vie et le Trépas des ducs de Lorraine Antoine et François*; ibid., 1547, in-4°; — *le Voyage du duc Antoine vers l'empereur Charles V* (en 1545), *pour traiter de la paix avec François Ier*; Paris, 1549, in-8°; — *Dialogue en vers des trois états de Lorraine sur la nativité du prince Charles, fils aîné du duc François*; Strasbourg, 1543, in-fol.; — *le Catholique enterrement du cardinal Claude de Lorraine, évêque de Metz*; Paris, 1550, in-8°. Boulay est aussi l'auteur d'une moralité fort recherchée des curieux, et intitulée *Combat de la Chair et de l'Esprit, en ryme françoise et par personnaiges*; ibid., 1549, in-8°.

Le P. Abram, *Histoire de l'Université de Pont-à-Mousson*. — D. Calmet, *Bibliothèque de Lorraine*. — La Croix du Maine, *Bibliothèque française*. — Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, édit. Fontette.

BOULAY DE LA MEURTHE (*Antoine-Jacques-Claude-Joseph*, comte), magistrat français, né à Chaumousey, village des Vosges, le 19 février 1761; mort à Paris le 4 février 1840. Ses parents étaient cultivateurs. Resté de bonne heure orphelin, il fut recueilli par un oncle, curé près de Nancy, qui consacra le modeste héritage de son neveu aux frais de ses études. Il en fit de brillantes au collége de Toul. Reçu avocat à Nancy en 1783, il ne tarda pas à venir exercer sa profession à Paris, où son nom commençait à percer au barreau quand éclata la révolution. Il en avait compris les causes nécessaires, il en aperçut les résultats immenses, et résolut de lui consacrer sa vie. Il revint à Nancy, où il pensait que ses efforts pourraient être plus utiles à cette grande cause. En 1792, lorsque la patrie eut été déclarée en danger, il partit comme volontaire, fit la campagne de cette année, et combattit à la bataille de Valmy. Étant tombé malade, il revint à Nancy, où il fut élu juge au tribunal civil. Peu de temps après, destitué, comme modéré, par un conventionnel en mission, il s'enrôla de nouveau, fut élevé au grade de capitaine, et se trouva aux lignes de Wissembourg. Renvoyé dans ses foyers, par suite des mesures prises pour la réorganisation de l'armée, il fut bientôt, sous le régime de la terreur, frappé d'un mandat d'arrêt; il parvint heureusement à s'y soustraire, et pendant tout le temps que dura ce régime il vécut caché dans les Vosges. Quand le 9 thermidor y eut mis fin, il reparut à Nancy, où il fut élu successivement président du tribunal civil et accusateur public du département. Ces dernières fonctions étaient importantes et difficiles: Boulay s'en acquitta tellement à la satisfaction de ses concitoyens, que, malgré la réaction contre-révolutionnaire de l'époque, ils l'élurent, en l'an v, député au conseil des cinq-cents. Quoique Boulay parût alors pour la première fois sur ce grand théâtre des assemblées législatives, on peut dire qu'il n'y était pas étranger, s'y étant préparé par les études de toute sa vie. Dès son début il entraîna l'assemblée à imposer aux prêtres un serment politique qui les liât envers le nouvel ordre de choses. Peu après, il fut rapporteur de la commission chargée, au 18 fructidor, de présenter des mesures de salut public. Il ne consentit à se charger de ce rapport qu'à la condition que les échafauds ne seraient pas relevés. Il avait été convaincu de la nécessité de cette journée pour sauver la révolution; mais il n'avait pas voulu que ses conséquences s'étendissent au delà de cette nécessité. Aussi Boulay se montra bientôt l'adversaire le plus constant et le plus courageux de la violence des jacobins et de la tyrannie du Directoire. Un grand nombre de ses collègues suivirent sa ligne politique, et il devint ainsi, au conseil des cinq-cents, le chef d'un parti composé d'hommes sincères et éclairés qu'on nomma *le parti constitutionnel et modéré*, qui presque toujours fut l'arbitre des délibérations. Son influence fut très-grande dans cette assemblée, où presque toujours, quand il parla, il détermina

le vote du conseil. Il n'y a presque pas une des libertés publiques qu'il n'ait eu alors l'occasion de défendre, et nul plus que lui ne contribua à arracher par lambeaux au Directoire ce pouvoir tyrannique qu'il avait usurpé après le 18 fructidor. Durant trois ans qu'il siégea aux cinq-cents, de l'an v à l'an VIII, il en fut élu une fois secrétaire et deux fois président. Dans sa seconde présidence, ce fut surtout à sa courageuse fermeté (car en cette occasion sa vie fut menacée), et à un discours remarquable qu'il prononça, que la France fut redevable du rejet de la proposition tendante *à faire déclarer la patrie en danger;* proposition qui n'était autre chose au fond qu'une tentative du parti démagogue pour ressaisir le pouvoir que le 9 thermidor lui avait fait perdre.

Cependant l'expérience prouvait chaque jour que la constitution de l'an III, bien moins à cause de ses propres vices qu'à cause de la nécessité des circonstances, ne pouvait plus suffire au salut de la révolution. Encore quelques mois du régime auquel elle était soumise, et celle-ci allait aboutir à une seconde terreur suivie d'une restauration, ou même à une restauration immédiate. A la vue de ce danger, Boulay se joignit à Siéyes et à ceux qui voulaient un changement dans la constitution, mais pour affermir la république, et non pour la renverser : c'est dans cette vue qu'il prit part au 18 brumaire. Il ne tint pas à Boulay que l'époque du consulat ne durât plus longtemps, puisqu'il vota contre l'établissement de l'empire.

Cependant, quand l'autorité de Napoléon dégénéra en pouvoir absolu, il n'abandonna pas sa cause, car elle lui parut identifiée à celle de la révolution. Durant les quatorze ans du règne de Napoléon, Boulay rendit des services signalés. Il avait refusé le ministère de la police après le 18 brumaire; mais il accepta la présidence de la section de législation du conseil d'État, et la garda pendant tout le temps que durèrent les discussions du code civil; il prit ainsi une des parts principales à la rédaction de ce grand ouvrage, le plus beau monument du règne de Napoléon. Il fut ensuite chargé de l'administration du contentieux des domaines nationaux : tâche importante, car d'une part la révolution n'avait pas de fondement plus solide que ces domaines, et de l'autre presque toutes les ventes qui en avaient été faites donnaient matière à contestation. Boulay, prévoyant une de ces réactions si communes dans les révolutions, et craignant qu'elle n'amenât le retour des Bourbons, travailla jour et nuit à préparer la solution de toutes ces affaires ; il en instruisit ainsi quinze à vingt mille, dont pas une ne fut jugée contrairement à ses conclusions. En moins de huit ans de ce travail opiniâtre, la matière fut tellement épuisée que l'administration qu'il dirigeait put être supprimée. Quand survint la restauration, la jurisprudence qui garantissait les acquéreurs de domaines nationaux était tellement assise, qu'il fallut forcément la respecter : et ce qui honore le caractère de Boulay, c'est que, tandis qu'il maintenait ainsi d'une main ferme les ventes de ces domaines, il fut tellement équitable envers les émigrés, que pas une voix dans leurs rangs, même dans la réaction de 1815, alors qu'il était proscrit, ne s'éleva pour jeter le moindre doute ni sur son intégrité ni sur sa justice.

A la fin de 1810 il reprit la présidence de la section de législation du conseil d'État, et fut appelé, en cette qualité, à siéger au conseil privé, et plus tard au conseil de régence. Tous les avis qu'il donna dans ces fonctions éminentes furent ceux d'un homme courageux et d'un ami de la révolution. Nous n'en citerons que deux. Quand, sur la fin de 1813, la mésintelligence éclata entre les députés et Napoléon, il conseilla à celui-ci de faire droit aux griefs du corps législatif, et offrit d'y parler dans ce sens. En 1814, lorsque s'agita dans le conseil de régence la question du départ de l'impératrice, il soutint avec énergie que, bien loin de partir, elle devait monter à cheval, prendre son fils entre ses bras, parcourir Paris, l'insurger, et se réfugier ensuite à l'hôtel-de-ville, pour s'y défendre jusqu'à l'arrivée de l'empereur. Si l'un ou l'autre de ces deux conseils avait été suivi, l'empire était sauvé.

Boulay n'exerça aucune fonction publique pendant la première restauration. Dans les Cent-Jours, il fut nommé président de la section de législation pour la troisième fois, et ministre d'État : il partagea avec Cambacérès l'administration du ministère de la justice. Il fut le principal rédacteur du rapport sur la déclaration du congrès de Vienne du 13 mars 1815, et de la déclaration des principes du conseil d'État du 25 mars même année. Il est l'auteur du fameux article 67 de l'acte additionnel. Élu membre de la chambre des représentants par le département de la Meurthe, il fit reconnaître à l'unanimité, par cette chambre, Napoléon II comme empereur des Français, après l'abdication de Napoléon, abdication qu'il avait d'ailleurs combattue dans le conseil privé. La commission du gouvernement lui confia le portefeuille du ministère de la justice, qu'il garda jusqu'à la seconde restauration.

A cette époque il fut proscrit par l'ordonnance du 24 juillet 1815, arrêté à Paris, forcé de se retirer à Nancy, arrêté de nouveau dans cette ville, et transféré par les Russes hors de la frontière. Il resta quatre ans et demi exilé, et ne fut rappelé qu'à la fin de 1819. Depuis ce temps jusqu'à sa mort, Boulay de la Meurthe a vécu retiré au milieu de sa famille, exclusivement livré à des travaux de son choix. L'histoire lui rendra ce témoignage, qu'ayant de bonne heure adopté une grande et belle cause, il l'a servie partout où il l'a vue, et n'a jamais servi qu'elle comme soldat, comme orateur, comme législateur, comme ministre, comme proscrit, et comme écrivain.

Les discours prononcés par Boulay de la Meurthe, dans les assemblées législatives où il a siégé, pourraient former 2 volumes in-8°. Il a publié en l'an VII un écrit intitulé *Essai sur les causes qui en 1649 amenèrent en Angleterre l'établissement de la république; sur celles qui devaient l'y consolider; sur celles qui l'y firent périr;* Paris, an VIII. Cet ouvrage, dont il fut vendu plus de vingt mille exemplaires en un mois, et qui fut depuis réimprimé quatre fois, parut peu de temps avant la chute du Directoire : il fut comme le pronostic de cette chute, et servit certainement à la préparer; l'auteur y a donné une suite sous ce titre : *Tableau politique des règnes de Charles II et de Jacques II, derniers rois de la maison de Stuart*, 2 vol. in-8°. Ce second ouvrage, commencé immédiatement après la première restauration, et dans lequel l'auteur en traçait clairement à l'avance les destinées, est le premier qui ait paru sur ce sujet. Il a eu deux éditions, dont la première a été publiée en Belgique durant l'exil de l'auteur, en 1818, et la seconde à Paris, en 1822. Enfin, dans l'ouvrage intitulé *Bourrienne et ses erreurs volontaires et involontaires* (Paris, 1830, 2 vol. in-8°), Boulay a rédigé le chapitre ayant pour titre : *Observations sur le 18 brumaire, de M. de Bourrienne.* [*Enc. des g. du m.*]

Moniteur universel, 1796-1818.

BOULAY DE LA MEURTHE (*Henri-George*, comte), sénateur, né à Nancy le 15 juillet 1797, fils du précédent. Il venait à peine de terminer son cours de droit lorsque son père, placé après les Cent-Jours sous la surveillance du ministre de la police générale, se vit momentanément forcé de quitter la capitale. A son retour (1820), le jeune Boulay se fit inscrire sur le tableau de l'ordre des avocats du barreau de Paris. « Élevé dans l'amour de la liberté et dans le respect des lois constitutionnelles, dit un de ses biographes, il reçut de son père la tradition d'un culte sincère au souvenir de Napoléon, et y resta fidèle. » Toutefois il demeura éloigné du barreau, consacra particulièrement ses loisirs à des questions d'économie sociale, et à tout ce qui pouvait contribuer à l'amélioration du sort des agriculteurs et des classes ouvrières. Homme intelligent et progressif, il combattit avec chaleur les tendances absolutistes de la restauration, et prit une part active à la révolution de 1830, qui lui mérita la décoration de Juillet et sa nomination au grade de colonel de la onzième légion de la garde nationale parisienne. En 1832, au moment où le choléra vint décimer la population de la capitale, M. Boulay publia une *Histoire du choléra-morbus dans le quartier du Luxembourg,* qu'il habite depuis son enfance, et affecta le produit de cet ouvrage au soulagement des orphelins des victimes de cette maladie épidémique. En 1837, il fut nommé membre de la chambre des députés par le département de la Meurthe, et alla siéger sur les bancs de l'extrême gauche, où il votait habituellement avec l'opposition. Il reçut vers le même temps la décoration d'officier de la Légion d'honneur. L'année suivante, les électeurs du onzième arrondissement de Paris l'appelèrent aux fonctions de membre du conseil général de la Seine, qu'il occupa en même temps que celles de membre du comité central d'instruction primaire. En 1840, époque à laquelle il perdit son père, il fut réélu colonel de la onzième légion, et en 1842 président de la Société pour l'instruction élémentaire. Cette même année, les électeurs de Mirecourt (Vosges) le choisirent pour les représenter à la chambre des députés. En 1843, il appuya vivement à la tribune une pétition tendant à faire cesser l'exil de la famille de Napoléon, et réclama chaleureusement l'abrogation de la loi de bannissement qui les concernait. Son discours fit un immense effet, mais n'entraîna pas la majorité. Cet échec ne le découragea pas, et il reproduisit la même proposition en 1847; mais ces nouveaux efforts n'eurent pas plus de succès que les premiers.

Après la révolution de février 1848, M. Boulay de la Meurthe accepta sans réserve le gouvernement républicain, et fut nommé représentant du peuple par le département des Vosges. M. Boulay de la Meurthe, qui avait pris une part active à la fondation des salles d'asile et à l'extension des écoles primaires, continua à remplir le même rôle à l'assemblée constituante, et devint président de l'instruction publique. Il se fit particulièrement remarquer, le 24 juin 1848, à la tête de la garde nationale, avec laquelle il pénétra dans le Panthéon, après en avoir chassé les insurgés. Il appuya la proposition de M. Pietri relative à la rentrée en France des membres de la famille Bonaparte. En possession, depuis longues années, de l'estime et de la confiance du prince Louis-Napoléon, M. Boulay de la Meurthe fut nommé, le 20 janvier 1849, vice-président de la république, sur une liste de trois candidats présentée par l'assemblée constituante, et il refusa les émoluments attachés à ce poste élevé. Il a été appelé à la dignité de sénateur par décret du 27 janvier 1852. S.

Moniteur universel. — Quérard, *la France littéraire*, supplément. — *Biographie des Sénateurs.*

BOULAY-PATY (*Pierre-Sébastien*), jurisconsulte et magistrat français, né à Abbaretz en Bretagne le 10 août 1763, mort à Donges le 16 juin 1830. Reçu à Rennes avocat en 1787, il plaida à Nantes avec dispense d'âge, et montra dès lors un grand talent. Bientôt, malgré sa jeunesse, il fut successivement sénéchal, commissaire du roi, procureur syndic, et commissaire national de la ville de Paimbœuf. D'un caractère ferme et humain, ami sincère des principes de la révolution et ennemi inébranlable de ses excès, dans toutes ces fonctions il prouva autant de modération que d'énergie. Il défendit au péril de sa vie la ville de Paimbœuf, dont les Vendéens ne

purent s'emparer; préserva de la destruction le superbe autel sculpté de l'abbaye de Buzay, sauva plusieurs nobles de la mort, et cacha dans sa maison l'infortuné Bailly. Nommé, à vingt-neuf ans, l'un des administrateurs du département de la Loire-Inférieure, il s'opposa avec fermeté à toutes les mesures injustes et sanguinaires. Il résista à Carrier quand il demandait l'arrestation des suspects; et, voyant ses efforts inutiles, il rédigea une adresse accusatrice à la convention. Quelques jours après, lorsque Carrier voulait, sous prétexte d'une vaste conspiration dans les prisons, le massacre général des prisonniers, et que l'ordre de les fusiller, liés deux à deux, était donné par le comité révolutionnaire, Boulay-Paty courut chez Carrier, l'interpella avec indignation, et le força à renier cet ordre inhumain. Des milliers de malheureux durent la vie à Boulay-Paty. Carrier, lassé de sa résistance, le fit arrêter; mais il ne tarda pas à le faire relâcher, et donna l'ordre de le renvoyer à Paimbœuf. Boulay-Paty fut nommé, en 1795, commissaire civil et criminel à Nantes. Élu représentant du peuple aux cinq-cents en 1798, il fut l'un des membres les plus éloquents de cette assemblée. Il y prononça beaucoup de discours remarquables, surtout sur la marine et le commerce, auxquels il rendit d'éminents services. Saint-Malo, Nantes, le Havre lui adressèrent des actes de reconnaissance. Malgré son amitié intime avec Gohier, il combattit, dans l'intérêt public, toutes les fautes du Directoire et son système de gouvernement. C'est sur sa motion que le conseil des cinq-cents décida que tout ministre rendrait compte de sa gestion dans le délai de deux mois. Il attaqua les dilapidations et les marchés des fournisseurs, et s'indigna de voir ôter le ministère de la guerre à Bernadotte, dont il appréciait la valeur militaire, l'activité, et les grandes vues administratives. Boulay-Paty s'opposa à la révolution du 18 brumaire, et fut l'un des représentants proscrits. Il quitta Paris, retourna en Bretagne, et se décida à s'y livrer entièrement à la jurisprudence maritime, qui avait été son étude constante. Lors de la réorganisation des tribunaux, il fut nommé, sur la demande de ses anciens collègues restés à la législature, juge à la cour d'appel de Rennes. Chargé en cette qualité de répondre au ministre de la justice sur le projet de code de commerce, il lui adressa des *Observations* qui ont beaucoup servi à la rédaction de ce code. Conseiller à la cour impériale, il obtint de Fontanes, par amour de la science nautique, à laquelle il s'était consacré, la création d'une chaire gratuite de droit commercial à Rennes. Il professa, sans émoluments, pendant plusieurs années. Ce cours fut interrompu par l'invasion étrangère. La restauration le conserva conseiller à la même cour. Ses hautes capacités et son noble caractère faisaient respecter l'indépendance de ses opinions. Les habitants du pays où il est mort, pénétrés du souvenir des services qu'il n'avait cessé de leur rendre, ont honoré sa mémoire en concédant à perpétuité le terrain sur lequel s'élève son tombeau.

Ses ouvrages sont : *Observations sur le projet de Code de commerce*; Rennes, 1802, 1 vol. in-8°; — *Cours de droit commercial maritime*, Rennes, 1821, 4 vol. in-8°; — *Traité des Faillites et Banqueroutes*; Rennes, 1825, 2 vol. in-8°; — *Émérigon annoté, et mis en rapport avec le nouveau Code de commerce*; ibid., 2 vol. in-4°.

Son fils aîné, *Germain Boulay-Paty*, docteur en droit, était déjà l'un des meilleurs avocats du barreau de Rennes lorsqu'il mourut en 1817, à l'âge de vingt-cinq ans. Il avait été l'un des signataires de la consultation en faveur du général Travot.

Moniteur universel. — *Histoire de Bretagne*. — *Biographie Bretonne*. — *Notice sur Boulay-Paty*. — Dupin aîné, dans la *Revue encyclopédique*. — Talbot et Quérard, *Géographie de la Loire-Inférieure*.

*BOULAY-PATY (*Évariste-Félix-Cyprien*), poëte français, fils du jurisconsulte, né à Donges en Bretagne le 19 octobre 1804. Il fit ses études au collége de Rennes, fut reçu avocat en 1824, et plaida plusieurs fois avec succès. Mais ses goûts littéraires le firent venir à Paris, où il publia dès 1825 *le Charme*, pièce de vers couronnée par l'Académie des Jeux Floraux, et des *Poésies sur les Grecs*, in-8°. Casimir Delavigne et Dupin aîné le présentèrent, en 1829, au duc d'Orléans, qui l'attacha à son secrétariat. Héritier des sentiments de son père, il publia un volume d'*Odes nationales* (Paris, 1830, in-8°). Lorsque Alexandre Dumas donna sa démission comme l'un des bibliothécaires du Palais-Royal, il fut nommé à cette place. En 1834 il publia (Paris, in-8°), sous le pseudonyme d'*Élie Mariaker*, un volume de poésies amoureuses, qui eut du succès. En 1837, il fut couronné par l'Académie française pour son poëme *sur l'Arc de triomphe de l'Étoile*, et le prix fut doublé. En 1844 il publia (Paris, in-8°) un volume d'*Odes*, auquel l'Académie des arts et belles-lettres de Paris a décerné le prix de la médaille d'or. En 1851, il a fait paraître (Paris, in-8°) son volume des *Sonnets de la vie humaine*, que l'Académie française a couronné d'un prix Montyon. P. Couly.

Biographie Bretonne. — Recueil de l'Académie des Jeux Floraux. — Recueil de l'Académie de Nantes. — Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*. — Quérard *la France littéraire*.

BOULAYE (de la). *Voy*. Goux (le) *de la Boullaye*.

BOULDUC (*Simon*), chimiste français, mort en 1729. Il fut professeur de chimie au Jardin du Roi. Il a laissé plusieurs mémoires et observations, que l'on trouve dans la collection de l'Académie royale des sciences.

Lelong, *Bibl. hist. de la France*, édit. Fontette.

BOULDUC (*Gilles-François*), chimiste français, fils du précédent, né à Paris en 1675, mort

à Versailles le 15 janvier 1742. Il succéda à son père dans la chaire de chimie du Jardin du Roi. On a de lui : *Observations sur la Cascarille, sur le sel de Seignette, le sel d'Epsom, et le sel de Glauber retiré d'une terre de Dauphiné ; — Analyse des eaux minérales de Bourbon-l'Archambault, de Forges et de Passy ; — Mémoire sur les purgatifs hydragogues ; — Expériences sur les lessives de salpêtre et sur les eaux-mères du nitre.* Ces différents écrits se trouvent dans les Mémoires de l'Académie, de 1699 à 1735.

Dortous de Mairan, *Éloge de Gilles-François Boulduc.* — Moréri, *Dict. hist.* — Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, édit. Fontette.

* **BOULE** (*Gabriel*), historien français, natif de Marseille, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il fut pendant trente ans ministre de la religion réformée, et se convertit ensuite au catholicisme. Il devint conseiller et historiographe du roi. On a de lui : *Essais de l'histoire générale des protestants* ; Paris, 1646, in-8° ; — *Histoire naturelle ou relation du vent particulier de la ville de Nyons en Dauphiné, dit le vent Saint-Césaire d'Arles* ; Orange, 1647 ; — *Observations sur Nyons en Dauphiné* ; ibid., 1647.

Lelong, *Bibl. hist. de la France*, édit. Fontette.

BOULE (*Jean-Charles*), prédicateur français, né vers 1720 à Cannes, mort vers la fin du dix-huitième siècle. Après avoir professé la rhétorique à Villefranche, il entra dans l'ordre des Cordeliers. Plus tard, il se fit relever de ses vœux. Il prêcha plusieurs fois devant le roi. On a de lui : *Histoire abrégée de la vie, des vertus et du culte de saint Bonaventure* ; Lyon, 1747, in-8° ; — *Épître sur les charmes de l'union et de l'amitié*, dans le journal de Verdun, avril 1742.

Année littéraire de 1760, t. Ier, p. 201. — *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Lyon.* — Desessarts, *Nouvelle bibliothèque d'un homme de goût* ; Paris, 1798.

BOULE (*André-Charles*), célèbre ébéniste français, né à Paris en 1642, mort en 1732. Il est devenu justement célèbre par le talent qu'il déploya dans la fabrication et dans l'ornementation des meubles. A une grande habileté dans le dessin il joignait un excellent goût. Ses meubles sont ornés de bronzes de formes sévères et élégantes, de mosaïques formées de bois de différentes couleurs, de cuivre et d'ivoire. Il fut nommé par Louis XIV graveur ordinaire du sceau, et il est qualifié, dans le brevet qui lui fut délivré, « d'architecte, peintre, sculpteur en mosaïque, et inventeur de chiffres. » Ce remarquable artiste travailla pour presque tous les souverains de l'Europe. Son genre, espèce de style *renaissance*, fut remplacé, à la fin du dix-huitième siècle, par un style appelé *grec*, qui excluait tout ornement, et dont la roideur et le nu absolu étaient les caractères principaux. L'ébénisterie abandonne maintenant ce goût trop sévère, pour en revenir à celui que Boule avait mis en vogue ; mais il est à craindre que la manie des ornements ne dégénère en profusion, et ne rende, dans un autre genre, le style moderne aussi exagéré que celui de l'empire.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France.* — Dussieux, *les Artistes français à l'étranger.*

** **BOULÉ** (....), écrivain dramatique contemporain. Il a fait, en société de plusieurs auteurs, un grand nombre de pièces représentées sur les théâtres de Paris ; les principales sont : avec M. Mallian : *la Tache du sang*, drame en trois actes ; Paris, 1835 ; — avec M. Ch. Potier : *Fanchette, ou l'Amour d'une femme*, drame-vaudeville en deux actes ; Paris, 1836 ; — avec M. Cormon : *le Prévôt de Paris* (1369), drame en trois actes ; Paris, 1836 ; — *l'Honneur de ma mère*, drame en trois actes ; Paris, 1837 ; — avec M. Chabot de Bouin : *Adriana Ritter*, drame en cinq actes ; Paris, 1838 ; — avec M. Rimbaut : *Corneille et Richelieu*, comédie-vaudeville en un acte ; Paris, 1839 ; — *Paula*, drame en cinq actes ; Paris, 1840 ; — avec M. de Lustières : *le Bourreau des Crânes*, vaudeville en deux actes, 1841 ; — avec M. Cormon : *Paul et Virginie*, drame en cinq actes et six tableaux ; Paris, 1841 ; — avec MM. Saint-Ernest et de Bouin : *Jeanne*, drame ; Paris, 1844.

La France dramatique, au dix-neuvième siècle. — Le *Répertoire dramatique.* — *La Mosaïque.* — *Bibliographie de la France.* — Quérard, *Supplément à la France littéraire.*

BOULÉE (*Étienne-Louis*), architecte français, né à Paris le 12 février 1728, mort le 6 février 1799. Il étudia à l'école de Lejai, mais se forma surtout d'après l'antique. Il commença une réaction contre le genre contourné et mesquin de l'architecture de Louis XV, et doit surtout être signalé parmi ceux qui firent prévaloir les règles de l'architecture antique et qui ramenèrent le goût de la sévérité et de la noblesse, trop souvent négligées dans les constructions du dix-huitième siècle. C'est tout à la fois par son enseignement et par ses travaux que Boulée exerça une influence considérable. Parmi ses élèves, nous citerons MM. Brongniart, Chalgrin, Durand, etc. Dans le nombre des monuments qui sont dus à ses plans, nous mentionnerons l'hôtel de Brunoy aux Champs-Élysées, le château de Tassé à Chaville, celui de Chauvri à Montmorency, et celui du Péreux. Mais c'est surtout dans ses projets, et dans les manuscrits qu'il n'a pas eu le temps de réunir pour en former une œuvre complète d'architecture, qu'éclate toute la puissance de son génie.

Le Bas, *Dict. encyc. de la France.* — Gabriel Villar, *Notice sur la vie et les travaux de Boulée.*

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

Librairie de Firmin Didot Frères, Imprimeurs de l'Institut,
RUE JACOB, 56, A PARIS.

ÉLÉMENTS
DE MÉCANIQUE,

PAR H. RESAL,

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE.

In-8° de 153 pages, avec 3 planches sur cuivre, 1851.

PRIX : 4 FR. 50 C.

Ces Éléments sont rédigés en conformité des nouveaux programmes d'admission pour l'École Polytechnique. Ils contiennent, sous un cadre resserré, tout ce qui est indispensable pour subir les examens de cette École. En prenant pour guide les écrits et les leçons de M. Poncelet, l'auteur a eu principalement pour but d'initier les jeunes gens aux principes qui servent de base à la science des moteurs et des machines, enseignée à l'École Polytechnique et dans les différentes Écoles de services publics.

Paris, — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.

